# GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

DE

# MALTE-BRUN

—

TOME VI

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de [illegible]

LAGNY. — IMPRIMERIE DE A. VARIGAULT

214

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

# GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

DE

# MALTE-BRUN

REVUE, RECTIFIÉE

ET COMPLÉTEMENT MISE AU NIVEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES

PAR

**E. CORTAMBERT**

MEMBRE ET ANCIEN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ATTACHÉ AU CABINET GÉOGRAPHIQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC.

TOME SIXIÈME

Bibliothèque, Le Séminaire de Québec, 3, rue de l'Université, Québec 4, QUE.

PARIS

BOULANGER ET LEGRAND, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DE BEAUNE, PRÈS LE PONT-ROYAL

(ANCIEN HÔTEL DE NESLE)

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. QUÉBEC

la

de
au
3
du
po
ter
res

l'is
*Es*
tur
d'a
Es
le
So
côt

# GÉOGRAPHIE
## UNIVERSELLE

# SIXIÈME PARTIE

## AMÉRIQUE

(Suite.)

## LIVRE QUATRIÈME.

Description générale physique et ethnographique du Mexique et de l'Amérique centrale.

Nous allons parcourir successivement le vaste territoire que possédait autrefois la couronne espagnole dans les deux Amériques.

En nous bornant à distinguer les grandes masses de terre circonscrites par des mers, enfermées dans des bassins de rivières, ou marquées par quelque autre trait, nous partagerons les contrées hispano-américaines continentales en 3 divisions : celle du nord, comprenant le Mexique, avec l'Amérique centrale; celle du milieu, renfermant la Colombie, le Pérou et la Bolivie, enfin celle du sud, composée de la Plata, de l'Uruguay, du Paraguay, du Buenos-Ayres, du Chili et des terres Magellaniques. Les îles de Porto-Rico et de Cuba seront décrites avec le reste des Antilles; la Floride l'a été avec les États-Unis.

L'usage a étendu, dans un temps, à toutes les colonies espagnoles au nord de l'isthme, la Floride exceptée, le nom général de Mexique. Le nom de *Nouvelle-Espagne* ne fut d'abord donné, en 1518, qu'à la province de Yucatan, où la culture des champs et la beauté des édifices excita l'admiration des compagnons d'armes de Grijalva. Cortez, en 1520, étend déjà la dénomination de Nouvelle-Espagne au royaume de *Montézuma,* en conseillant à Charles-Quint d'en prendre le titre d'empereur. D'après les recherches de l'abbé Clavigero, ce royaume, que Solis étend depuis Panama jusqu'à la Nouvelle-Californie, était limité, sur les côtes orientales, par les rivières de Guazacoalco et de Tulpan; sur les côtes occi-

dentales, par les plaines de Soconusco et par le port de Zacatula. Il embrassait ainsi la plus grande partie de la confédération actuelle du Mexique. Le nom de *Mexico* même est d'origine indienne ; il signifie, dans la langue aztèque, l'habitation du dieu de la guerre, appelé Mexitli ou Huitzlipochtli. Il paraît cependant qu'avant l'année 1530, la ville fut appelée plus communément *Ténochtitlan*. La dénomination d'*Anahuac*, qu'il ne faut point confondre avec les précédentes, désignait, avant la conquête, tout le pays contenu entre le 14e et le 21e degré de latitude nord. Outre l'empire aztèque de Montézuma, les petites républiques de Tlascallan et de Cholollan, le royaume de Tezcuco ou Acolhoacan, et celui de Méchoacan, qui comprenait une partie de l'intendance de Valladolid, aujourd'hui l'État de Méchoacan, appartenaient aux plateaux de l'Anahuac.

La vaste étendue de pays sur laquelle le vice-roi du Mexique exerçait son pouvoir militaire suprême était désignée en général sous le nom de *Nouvelle-Espagne*, et avait pour limites boréales et australes les parallèles du 38e et du 10e degré de latitude. Elle renfermait deux grands gouvernements distincts : 1° la vice-royauté du *Mexique* ou de la Nouvelle-Espagne proprement dite, comprenant le Mexique proprement dit et les provinces intérieures ou *internas*, orientales et occidentales ; 2° la capitainerie de *Guatémala*, qui embrassait les gouvernements de Costa-Rica et de Nicaragua, avec les provinces de Honduras, de Vera-Paz, de Chiapa et de Guatémala.

Lors de l'administration introduite en 1776 par don Galvez, ministre des Indes, la Nouvelle-Espagne était divisée en 12 intendances et 3 provinces.

De ces 15 divisions, il y avait :

Dans l'intérieur, au nord :

1° La province du *Nouveau-Mexique*, le long du Rio Grande del Norte ; — 2° l'intendance de la *Nouvelle-Biscaye*, au sud-ouest du Rio Grande del Norte, sur le plateau central.

Sur le Grand océan, au nord-ouest :

3° La province de la *Nouvelle-Californie* ; — 4° la province de la *Vieille-Californie* ; — 5° l'intendance de *Sonora*.

Vers le golfe du Mexique, au nord-est :

6° L'intendance de *San-Luis-Potosi*, comprenant les provinces de Texas et de Cohahuila, la colonie du Nouveau-Santander, le Nouveau-Léon ; enfin les districts de Charcas, d'Altamira, de Catorce et de Ramos, formant l'intendance de San-Luis proprement dite.

Ces 6 territoires, presque entièrement compris dans la zone tempérée, renfermaient au total 677 000 âmes, sur 82 000 lieues carrées, ce qui donnait 8 habitants par lieue carrée.

Au sud du tropique, se trouvaient :

Dans la région moyenne :

7° L'intendance de *Zacatecas* ; — 8° l'intendance de *Guadalaxara* ; — 9° l'intendance de *Guanaxuato* ; — 10° l'intendance de *Valladolid* ; — 11° l'intendance de *Mexico* ; — 12° l'intendance de *La Puebla* ; — 13° l'intendance de *La Vera-Cruz*.

A l'extrémité du sud-est :

14° L'intendance d'*Oaxaca;* — 15° celle de *Merida* ou *Yucatan.*

Ces 9 intendances situées sous la zone torride possédaient une population de 5 160 000 âmes sur 36 500 lieues carrées de superficie, 141 habitants par lieue carrée; mais les quatre cinquièmes de cette population étaient concentrés sur le dos de la Cordillère, ou sur des plateaux dont l'élévation au-dessus de l'océan égale la hauteur du passage du mont Cenis.

Une ancienne division partageait la Nouvelle-Espagne de la manière suivante: 1° le royaume du *Mexique;* — 2° le royaume de la *Nouvelle-Galice;* — 3° le *Nouveau royaume de Léon;* — 4° la colonie du *Nouveau-Santander;* — 5° la province de *Texas;* — 6° la province de *Cohahuila;* — 7° la province de la *Nouvelle-Biscaye;* — 8° la province de la *Sonora;* — 9° la province du *Nouveau-Mexique;* — 10° les *deux Californies,* ou les provinces de la Vieille et de la Nouvelle-Californie.

Le royaume du Mexique embrassait les intendances de Guanaxuato, Valladolid ou Méchoacan, Mexico, La Puebla, La Vera-Cruz, Oaxaca et Merida, avec une portion de l'intendance de San-Luis-Potosi; il avait plus de 27 000 lieues carrées, et près de 4 500 000 habitants. Le royaume de la Nouvelle-Galice avait plus de 4 000 lieues carrées, et près de 1 000 000 d'habitants; il embrassait les intendances de Zacatecas et de Guadalaxara, ainsi qu'une petite partie de celle de San-Luis-Potosi.

Une autre division, également ancienne, est celle qui distingue la *Nouvelle-Espagne* proprement dite des *provincias internas,* c'est-à-dire situées dans l'intérieur du continent, quoique, à l'égard de la capitale, elles soient situées à l'extérieur. A ces dernières appartenait, à l'exception des deux Californies, tout ce qui est au nord et au nord-ouest du royaume de la Nouvelle-Galice, par conséquent le petit royaume de Léon, la colonie du Nouveau-Santander, le Texas, la Nouvelle-Biscaye, Sonora, Cohahuila et le Nouveau-Mexique. On distinguait les « *provincias internas del Vireynato* », qui comprenaient 7 814 lieues carrées, des « *provincias internas de la comandancia de Chihuahua* », érigées en capitaineries générales en 1779. Ces dernières avaient 53 375 lieues carrées. Des 12 intendances nouvelles, il y en avait 3 situées dans les provinces internes, savoir, celles de Durango, Sonora et San-Luis-Potosi. Il est cependant à remarquer que l'intendant de San-Luis n'était directement soumis au vice-roi que pour Léon, Santander et les districts de Charcas, de Catorce et d'Altamira, voisins de sa résidence. Les gouvernements de Cohahuila et de Texas faisaient aussi partie de l'intendance de San-Luis-Potosi, mais ils appartenaient directement à la *comandancia general* de Chihuahua.

Il en résulte que l'on divisait toute la Nouvelle-Espagne : en provinces soumises au vice-roi, formant 59 103 lieues carrées, avec 5 477 900 habitants, et comprenant les deux Californies, les intendances de Mexico, La Puebla, La Vera-Cruz, Oaxaca, Merida, Valladolid, Guadalaxara, Zacatecas, Guanaxuato et San-Luis-Potosi, à l'exception de Cohahuila et de Texas; — en provinces soumises au commandant général des provinces internes, formant 59 375 lieues carrées, avec 359 200 habitants, et comprenant les intendances de Durango et Sonora, la province du Nouveau-Mexique, ainsi que Cohahuila et Texas. Le grand total était de

118 478 lieues carrées et 5 837 100 habitants. Par suite des contestations avec les États-Unis, dont les envahissements systématiques avaient donné de justes alarmes à l'Espagne, le gouvernement militaire des provinces internes, auparavant soumises au gouverneur de Chihuahua, avait été confié à deux commandants généraux. On distinguait alors les provinces internes *occidentales*, savoir, Sonora, Durango ou Nouvelle-Biscaye, Nouveau-Mexique, les Californies, des provinces internes *orientales*, savoir, Cohahuila, Texas, Nouveau-Santander, Nouveau-Léon.

L'émancipation des colonies espagnoles du continent américain a renversé ces divisions administratives, mais il est encore indispensable d'en connaître l'ensemble compliqué.

Le tableau suivant indique les 27 divisions actuelles qui composent la confédération Mexicaine.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| ÉTATS BAIGNÉS PAR LE GOLFE DU MEXIQUE. | Tamaulipas.<br>La Vera-Cruz.<br>Tabasco.<br>Yucatan. | ÉTATS OU TERRITOIRES BAIGNÉS PAR LE GRAND OCÉAN ET LA MER VERMEILLE. | Basse-Californie (terr.)<br>Sonora.<br>Cinaloa.<br>Xalisco.<br>Colima (terr.)<br>Méchoacan.<br>Guerrero.<br>Oaxaca.<br>Chiapa. | ÉTATS OU TERRITOIRES INTÉRIEURS. | Chihuahua.<br>Durango.<br>Cohahuila.<br>Nouveau-Léon.<br>San-Luis-Potosi.<br>Zacatecas.<br>Aguas-Calientes.<br>Guanaxuato.<br>Queretaro.<br>Mexico.<br>Distr. Fédéral.<br>Tlascala (terr.)<br>La Puebla. |
| | | TOUCHANT AUX DEUX OCÉANS. | Téhuantépec (territ.) | | |

Ainsi formé, le Mexique est borné au nord par la partie des États-Unis qui comprend le Nouveau-Mexique (avec l'Arizona) et l'État de Californie; au nord-est, par le Texas, dont le Rio Grande del Norte le sépare; à l'est, par le golfe du Mexique; au sud-est, par la mer des Antilles et par l'État de Guatémala (dans l'Amérique centrale); au sud-ouest et à l'ouest, par le Grand océan. Sur les deux côtes principales, orientale et occidentale, du Mexique, s'offre une conformité remarquable de caractères géographiques : sur l'une et sur l'autre, se trouvent une grande presqu'île et un avancement profond de la mer : à l'est, la presqu'île de Yucatan (terminée par le cap Catoche), et la baie de Campêche; à l'ouest, la presqu'île de Californie (terminée par le cap San-Lucas), et le golfe de Californie ou la mer Vermeille.

Découvert en 1519 par Fernand Cortez, le Mexique devint, sous la domination espagnole, le théâtre de toutes les persécutions et de toutes les horreurs qu'entraînent le fanatisme et la cupidité. Gouverné jusqu'en 1810 par des vice-rois, il s'insurgea alors contre la mère patrie. Une vaste conspiration fut ourdie, et le moine Hidalgo se mit à la tête des révoltés; mais l'année suivante il périt sur l'échafaud. Jusqu'en 1820, l'autorité des vice-rois fut tour à tour renversée et rétablie. Augustin Iturbide, en 1821, se déclara empereur du Mexique; mais un parti nombreux prit les armes contre le nouveau souverain, et pendant que celui-ci se faisait couronner avec magnificence, les insurgés proclamaient la république.

Après une lutte sanglante, cet empereur éphémère abdiqua en 1823, et, en 1824, le Mexique adopta une organisation modelée sur celle de la confédération Anglo-américaine, en prenant le titre d'*États-Unis mexicains*. Des guerres intestines ont souvent désolé, depuis, cette belle contrée, et la forme du gouvernement y a fréquemment varié, se montrant tantôt *fédérale*, tantôt *centrale* ou *unitaire*, c'est-à-dire composée d'une administration unique dirigeant toutes les parties du pays. L'Union anglo-américaine a habilement profité de ces dissensions, pour opérer la conquête de plusieurs parties de l'infortunée république : elle a absorbé le Texas en 1845; a acquis, en 1848, après une guerre rapide, tout le nord du Mexique, c'est-à-dire le Nouveau-Mexique, la Nouvelle-Californie et ce qui a formé le territoire d'Utah; a rectifié, à son avantage, les limites, par un traité en 1853, et a gagné ainsi l'Arizona. Le reste du pays lui est destiné peut-être!

Le nord du Mexique est situé sous la zone tempérée, et le sud appartient à la zone torride. Par un concours de diverses causes et de circonstances locales, la plus grande partie de la région située sous la zone torride jouit d'un climat qui est plutôt froid ou tempéré que brûlant. Tout l'intérieur du Mexique, surtout l'intérieur des pays compris sous les anciennes dénominations d'Anahuac et de Méchoacan, vraisemblablement même toute la Nouvelle-Biscaye et la partie occidentale de l'État de Cohahuila, forme un plateau immense élevé de 2 000 à 2 500 mètres au-dessus du niveau des mers voisines, tandis qu'en Europe les plateaux qui passent pour élevés, tels que les plateaux d'Auvergne, de Suisse, d'Espagne, n'ont guère plus de 400 à 800 mètres d'altitude. Ce plateau extraordinaire paraît s'incliner insensiblement vers le nord.

Parmi les quatre plateaux situés autour de la capitale, le premier, qui comprend la vallée de Toluca, a 2 600 mètres; le second, ou la vallée de Ténochtitlan, 2 274; le troisième, ou la vallée d'Actopan, 1 966 mètres; et le quatrième, ou la vallée d'Istla, 981 mètres de hauteur. Ces quatre bassins diffèrent autant par le climat que par leur élévation au-dessus du niveau de l'océan; chacun d'eux offre une culture différente; le dernier, et le moins élevé, est propre à la culture de la canne à sucre; le troisième, à celle du coton; le second, à la culture du blé d'Europe, et le premier, à des plantations d'agaves, que l'on peut considérer comme les vignobles des Indiens Aztèques.

Si cette configuration du sol favorise singulièrement, dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, le transport des denrées, la navigation, et même la construction des canaux, la nature oppose de grandes difficultés à la communication entre l'intérieur du royaume et les côtes, qui, s'élevant de la mer en forme de rempart, présentent partout une énorme différence de niveau et de température. La pente orientale y est surtout rapide et d'un accès difficile. En se dirigeant de la capitale vers La Vera-Cruz, il faut avancer l'espace de 60 lieues marines pour trouver une vallée dont le fond soit élevé de moins de 1 000 mètres au-dessus de l'océan. Des 84 lieues que l'on compte jusqu'à ce port, il y en a 56 qu'occupe le grand plateau d'Anahuac; le reste du chemin n'est qu'une descente pénible et continuelle; c'est la difficulté de cette descente qui renchérit le transport des farines du Mexique à La Vera-Cruz, et qui les empêche de rivaliser en Europe avec

les farines de Philadelphie. Dans le chemin d'Acapulco, sur le Grand océan, on parvient aux régions tempérées en moins de 17 lieues de distance, et l'on n'y fait ensuite que monter et descendre jusqu'à la mer.

La Cordillère des Andes, qui traverse l'isthme de Darien, se trouve tantôt rapprochée de l'océan Pacifique, tantôt des côtes du golfe du Mexique. Dans l'Amérique centrale, la crête de ces montagnes, hérissée de cônes volcaniques, longe la côte occidentale depuis le lac de Nicaragua jusqu'à la baie de Téhuantepec; mais dès l'État d'Oaxaca, à partir à peu près du mont *Cempoaltépec*, elle occupe le centre de l'isthme mexicain. Depuis le 18e degré et demi jusqu'au 21e degré de latitude, dans les États de La Puebla et de Mexico, depuis la Mixteca jusqu'aux mines de Zimapan, la Cordillère se dirige du sud au nord, et se rapproche des côtes orientales. C'est dans cette partie du grand plateau d'Anahuac, entre la capitale, Mexico, et les petites villes de Cordoba et de Xalapa, que paraît un groupe de montagnes volcaniques rivalisant avec les cimes les plus élevées du continent. M. de Humboldt en a mesuré les principales. Le *Popocatépetl*, c'est-à-dire Montagne-Fumante, nommée par les Espagnols le *Volcan-Grande de Mexico*, a 5 386 mètres de haut et vomit des masses énormes d'un soufre pur, qui offre la source de la plus riche exploitation; l'*Iztacci-huatl*, ou Femme-Blanche, la *Sierra Nevada* ou *Volcan de La Puebla* des Espagnols, a 4 796 mètres; le *Citlal-tépetl*, ou Montagne-Étoilée, autrement nommée le *pic d'Orizaba*, 5 304; le *Nevado de Toluca*, 4 606; le *Nauh-campa-tépetl*, ou *Coffre de Perote*, 4 086; le *Cerro de Ajusco*, 4 760.

Au nord du 20e parallèle, près des mines célèbres de *Zimapan* et du *Doctor*, situées dans l'État de Queretaro, la Cordillère prend le nom de *Sierra Madre*, en mexicain *Tépé-suenne;* s'éloignant de nouveau de la partie orientale du Mexique, elle se porte au nord-ouest vers les villes de San-Miguel el Grande et de Guanaxuato. Au nord de cette dernière ville, regardée comme le Potosi du Mexique, la Sierra Madre prend une largeur extraordinaire; bientôt elle se partage en trois branches, dont la plus orientale se divise vers Charcas et Real de Catorce, pour se perdre dans le Nouveau-Léon. La branche occidentale occupe une partie de l'État de Xalisco. Depuis *Bolanos*, elle s'abaisse rapidement et se prolonge, par Culiacan et Arispe, dans la Sonora, jusqu'aux bords du Rio Gila. Sous 30° de latitude, elle acquiert cependant de nouveau une hauteur considérable dans le Tarahumara, près du golfe de Californie, où elle forme les montagnes de la Haute-Pimérie (*Pimeria Alta*), célèbres par des lavages d'or considérables. La troisième branche de la Sierra Madre, que l'on peut regarder comme la chaîne centrale des Andes mexicaines, occupe toute l'étendue de l'État de Zacatecas. On peut la suivre, par Durango et le Parral, dans le Cohahuila, jusqu'à la *Sierra de Los Mimbres*, située à l'ouest du Rio Grande del Norte; de là elle traverse le Nouveau-Mexique, et se joint aux monts Rocheux.

Le granite, qui paraît former ici, comme partout ailleurs, la couche la plus profonde, se montre à découvert dans la petite chaîne qui borde l'océan Pacifique, et qui, du côté d'Acapulco, est séparée de la masse du haut pays par la vallée de Peregrino. Le beau port d'Acapulco est taillé par la main de la nature dans des rochers granitiques. La même roche forme les montagnes de la Mixteca et de la

Zapoteca, dans le pays d'Oaxaca. Le plateau central, ou l'Anahuac, semble une immense digue de roches porphyriques, distinguées de celles d'Europe par la présence constante de l'amphibole et par l'absence du quartz. Elles contiennent d'immenses dépôts d'or et d'argent. Le basalte, le trapp amygdaloïde, le gypse et le calcaire jurassique forment les autres roches dominantes. Les couches se suivent ici dans le même ordre qu'en Europe, excepté que la syénite alterne avec la serpentine. Les roches secondaires ressemblent également à celles de nos contrées, mais on n'a encore trouvé aucun dépôt considérable de sel gemme ni de charbon de terre sur le plateau du Mexique ; tandis que ces substances paraissent abonder au nord du golfe de Californie, vers le lac Timpanogos (Grand lac Salé).

Le porphyre de la Sierra de Santa-Rosa se présente en masses gigantesques, d'une figure bizarre et qui rappelle des murs et des bastions en ruine. Ces masses, taillées à pic et élevées à 3 ou 400 mètres au-dessus des plaines environnantes, portent dans le pays le nom de *Buffa*. D'énormes boules à couches concentriques reposent sur des rochers isolés. Ces porphyres donnent aux environs de la ville de Guanaxuato un aspect singulièrement pittoresque. Le rocher porphyrique de Mamanchota, connu dans le pays sous le nom d'*Orgues d'Actopan*, se détache sur l'horizon comme une vieille tour dont la base ébréchée serait devenue moins large que le sommet. Les porphyres trappéens en colonnes, qui terminent la montagne de Jacal et d'Oyamel, sont à leur tour couronnés de pins et de chênes qui ajoutent de la grâce à ce site imposant. C'est de ces montagnes que les anciens Mexicains tiraient la pierre *itzli*, ou l'obsidienne, dont ils fabriquaient leurs instruments tranchants.

Le *Coffre de Perote* est une montagne porphyrique qui représente un sarcophage antique surmonté, à une de ses extrémités, d'une pyramide. Les basaltes de La Regla, dont les colonnes prismatiques, de 30 mètres d'élévation, ont un noyau plus dur que le reste, forment la décoration d'une cascade très-pittoresque.

Les habitants du Mexique considèrent à peine les volcans comme une curiosité, tant ils sont familiers avec les effets de ces colosses ignivomes. Presque tous les sommets des Cordillères américaines offrent des cratères. Celui du Popocatépetl a 2 kilomètres de circonférence ; mais il est à présent inaccessible. L'*Orizaba* est également un volcan, qui, en 1545, fit une éruption, et continua de brûler pendant 20 années ; cette montagne est nommée par les Indiens *Citlal-tépetl*, ou Montagne-Étoilée, à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère et jouent autour de son sommet, couvert de neiges éternelles. Les flancs de ces colosses coniques, ornés de belles forêts de cèdres et de pins, ne sont plus bouleversés par des éruptions, ni sillonnés par des torrents de lave enflammée ; il paraît même que les coulées de laves proprement dites sont rares au Mexique. Cependant, en 1759, les plaines de Jorullo, près de l'océan Pacifique, furent le théâtre d'une des catastrophes les plus grandes qu'ait jamais essuyées le globe : dans une seule nuit, il sortit de la terre un volcan de 1 300 mètres d'altitude, entouré de plus de 2 000 bouches qui fument encore aujourd'hui. MM. de Humboldt et Bonpland descendirent dans le cratère embrasé du grand volcan, jusqu'à 96 mètres de profondeur perpendiculaire, sautant sur des crevasses qui exhalaient l'hydro-

gène sulfuré enflammé ; ils parvinrent, après beaucoup de dangers, à cause de la fragilité des laves basaltiques et syénitiques, presque jusqu'au fond du cratère, où l'air était extraordinairement chargé d'acide carbonique.

Le territoire de Colima offre le volcan du même nom; l'État de Chiapa, le volcan de Socomusco.

Les montagnes granitiques d'Oaxaca ne renferment aucun volcan actif; mais, plus au sud, la Vieille-Guatémala a eu à redouter le voisinage de deux montagnes, dont l'une vomit du feu et l'autre de l'eau, et qui ont fini par engloutir cette grande ville.

Les volcans continuent jusqu'au lac de Nicaragua, près duquel se montre entre autres celui de Masaya; d'autres montagnes ignivomes bordent les golfes de l'océan Pacifique. L'État de Costa-Rica renferme également des volcans, tels que celui de Cartago, de 3 500 mètres d'altitude.

Nous ne terminerons pas cet aperçu des montagnes mexicaines sans parler des célèbres mines d'or et d'argent, dont le produit annuel s'est élevé généralement à une valeur de 175 000 000 de francs pour l'argent, et de 10 ou 15 000 000 de francs pour l'or. L'or se trouve en paillettes ou en grains dans les terrains d'alluvion de la Sonora et de la Haute-Pimérie ; il existe aussi en filons dans les montagnes de gneiss et de schiste micacé de l'Oaxaca. L'argent semble affecter le plateau d'Anahuac et de Méchoacan; la mine de Batopilas, dans la Nouvelle-Biscaye, a donné plus abondamment de l'argent natif, tandis que, dans les autres, le métal est extrait soit des minerais qu'on nomme *maigres,* tels que l'argent rouge, noir, chloruré et sulfuré, soit du plomb argentifère. La disette de mercure arrête seule l'essor de l'exploitation. Les mines connues sont loin d'offrir aucun indice d'épuisement. Il en reste sans doute à découvrir.

Un avantage, très-notable pour les progrès de l'industrie nationale, naît de la hauteur à laquelle la nature, dans le Mexique, a déposé les grandes richesses métalliques. Au Pérou, les mines d'argent les plus considérables se trouvent à d'immenses élévations, très-près de la limite des neiges éternelles. Pour les exploiter, il faut amener de loin les hommes, les vivres et les bestiaux. Des villes situées sur des plateaux où l'eau gèle pendant toute l'année, et où les arbres ne peuvent point végéter, ne sont pas faites pour offrir un séjour attrayant. Il n'y a que l'espoir de s'enrichir qui puisse déterminer l'homme libre à abandonner le climat délicieux des vallées, pour s'isoler sur le dos des Andes. Au Mexique, au contraire, les filons d'argent les plus riches, comme ceux de *Guanaxuato,* de *Zacatecas,* de *Tasco* et de *Real-del-Monte,* se trouvent à des hauteurs moyennes de 1 700 à 2 000 mètres. Les mines y sont entourées de champs labourés, de villes et de villages; des forêts couronnent les collines voisines : tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines.

Au milieu des nombreuses montagnes que la nature a accordées au Mexique, il souffre en général d'un manque d'eau et de rivières navigables. Le *Rio Grande del Norte,* sur la frontière nord-est, et le Rio Colorado, vers l'extrémité nord-ouest du pays, sont les seuls fleuves qui puissent, pour l'étendue, fixer l'attention, tant à cause de la longueur de leur cours qu'à cause de la grande masse d'eau qu'ils portent à l'océan : mais, coulant dans la partie la plus inculte, ils ont été jusqu'ici

sans intérêt pour le commerce. Dans toute la partie équinoxiale du Mexique, on ne trouve que [illegible] petites rivières, dont les embouchures cependant sont considérablement la[illegible] la forme étroite du continent y empêche la réunion d'une grande masse d'eau, [illegible] la pente rapide de la Cordillère donne plutôt naissance à des torrents qu'à des fleuves. Parmi le petit nombre de rivières de la côte orientale du Mexique qui peuvent devenir intéressantes pour le commerce intérieur, sont l'*Usumasinta,* le *Tabasco,* le *Guazacualco* ou *Coatzacoalcos* et l'*Alvarado,* tous les quatre au sud-est de La Vera-Cruz; le *Rio de Moctezuema* ou *Tula,* qui porte les eaux des lacs et de la vallée de Mexico au *Panuco* ou *Tampico,* et par lequel on a projeté une navigation depuis la capitale jusqu'à la côte orientale; le *Santander,* un peu plus au nord; — sur la côte occidentale est le *Rio Grande de Santiago,* ou de *Lerma,* ou *del Sur* (du sud), qui entre dans le lac de Chapala et en sort ensuite pour se jeter dans le Grand océan, en face des îles de Las Tres Marias; il peut porter les farines et autres produits de Salamanca, de Zelaya et peut-être celles de tout le Xalisco au port de San-Blas. On distingue encore sur le même versant la *Mexcala,* qui coule dans le sud du Mexique.

Dans l'Amérique centrale, on ne voit de cours d'eau remarquables que sur le versant de l'est : ce sont la *Motagua,* l'*Ulua,* la *Patuca,* la *Segovia,* l'*Escondido* ou *Blewfields,* le *San-Juan.*

Les lacs dont le Mexique abonde, et dont la plupart diminuent annuellement, ne sont que des restes de ces immenses bassins d'eau qui paraissent avoir existé jadis dans les grandes et hautes plaines de la Cordillère. Nous citerons le grand lac de *Chapala,* dans la Nouvelle-Galice, le lac du *Caïman* ou de *Mapimi,* dans le Cohahuila; les lacs de la vallée de *Mexico,* qui occupent le quart de la surface de cette vallée; le lac de *Pazcuaro,* dans le Méchoacan, au milieu d'un des sites les plus pittoresques du globe; le lac de *Parras,* dans la Nouvelle-Biscaye.

Le lac de *Nicaragua,* dans l'Amérique centrale, mérite une attention particulière, par ses marées et par sa position entre les deux océans. Il s'avance tout près du Grand océan, et n'en est séparé que par un isthme de 22 kilomètres. Ses bords sont magnifiques. Il est navigable pour des brigantins et des goëlettes, mais sujet à de violentes tourmentes. Il est élevé de 40 mètres au-dessus des océans, ce qui rendra difficile l'exécution des projets d'un canal de communication dont on s'est beaucoup occupé. D'ailleurs, de nombreuses chutes embarrassent la rivière Saint-Jean (San-Juan), qui en sort à l'est pour se jeter dans la mer des Antilles. Le lac *Managua* ou de *Léon* est au nord-ouest du lac de Nicaragua, dans lequel il verse ses eaux. Le lac d'*Yzabal* ou *Dulce* est au sud du golfe Amatique, partie du golfe de Honduras, dans lequel il s'écoule par le large *Rio Dulce.*

Nous venons de nommer l'isthme du Nicaragua, de 22 kilomètres de largeur, et le plus étroit de l'Amérique; mais on peut dire que l'ensemble formé par le sud du Mexique et par l'Amérique centrale est tout entier, sur un espace de plus de 2000 kilomètres, un grand isthme qui s'étend du nord-ouest au sud-est. Cet isthme éprouve des étranglements successifs, qui constituent autant d'isthmes particuliers, et qui semblent inviter à établir des communications interocéaniques. Ainsi, entre la baie de Téhuantépec, dans le Grand océan, et le golfe du Mexique, dans l'Atlantique, est resserré l'*isthme de Téhuantépec,* qu'on a le pro-

jet de faire franchir par un chemin de fer, qui joindrait les ports de Guazacoalco et de Ventosa. On a aussi projeté la communication entre les deux océans par un canal qui unirait le Guazacoalco, d'une part, au Rio Verde ou à la Chicapa, de l'autre, ces dernières rivières se jettent dans la lagune nommée *Duic-Quialoi* ou *Laguna Superiore,* laquelle communique avec la *Laguna Inferiore* ou *Duic-Quialiat,* unie à son tour à l'océan par la *Boca Barra.*

Entre le golfe de Honduras, dans la mer des Antilles, et la côte la plus voisine du Grand océan, est un espace très-resserré qu'on peut appeler *isthme de Honduras;* on y a projeté un chemin de fer qui aboutirait vers le sud au golfe de Fonseca. L'*isthme de Chiquimula,* plus étroit, mais moins praticable, s'étend près et à l'ouest de celui-là, entre le lac Dulce et le port d'Istapa.

L'*isthme de Chiriqui* se trouve au sud de celui de Nicaragua, entre la lagune de Chiriqui, sur la mer des Antilles, et le golfe Dulce, sur le Grand océan; on pourrait encore établir sur ce point une communication.

Nous verrons plus loin quelles sont les jonctions établies ou projetées entre les deux océans, à l'*isthme de Panama,* et plus au sud.

Pour achever le tableau du sol mexicain et centro-américain, il faut encore jeter un coup d'œil sur les côtes maritimes et sur les eaux qui les baignent. Toute la côte orientale ou atlantique doit être considérée comme une digue contre laquelle les vents alizés et le mouvement perpétuel des eaux de l'est à l'ouest jettent des sables que l'océan agité tient suspendus. Le courant de rotation, arrivant de l'océan Atlantique méridional, longe d'abord le Brésil et la Guyane, ensuite la côte de Vénézuéla depuis Cumana jusqu'au Darien; il remonte vers le cap Catoche, dans le Yucatan, et, après avoir longtemps tournoyé dans le golfe du Mexique, il sort par le canal de la Floride, et se dirige vers le banc de Terre-Neuve. Les sables amoncelés par le tournoiement des eaux, depuis la péninsule de Yucatan jusqu'aux bouches du Rio Grande del Norte et du Mississipi, rétrécissent insensiblement le bassin du golfe Mexicain, en faisant accroître le continent. Les rivières qui descendent de la Sierra Madre pour se jeter dans la mer de l'est, ne contribuent pas peu à augmenter les bas-fonds. Toute la côte orientale du Mexique, depuis le 18e jusqu'au 26e degré de latitude, est garnie de barres; des vaisseaux qui tirent au delà de 32 centimètres d'eau ne peuvent passer sur aucune de ces barres sans courir risque de toucher. Cependant ces entraves, si contraires au commerce, facilitent en même temps la défense du pays.

Les langues de sable dont nous venons d'expliquer l'origine séparent de l'océan un certain nombre de grandes lagunes, comme la Laguna de Los Terminos, la Laguna de Tamiagua, la Laguna Madre, qui se continue dans le Texas.

Un autre inconvénient très-grave est commun aux côtes orientales et occidendales de l'isthme : des tempêtes violentes les rendent inabordables pendant plusieurs mois, en empêchant presque toute navigation dans ces parages. Les vents du nord-ouest, appelés *los Nortes,* soufflent dans le golfe du Mexique depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'époque du printemps; ils sont généralement faibles aux mois de septembre et d'octobre; leur plus grande force est dans le mois de mars. Sur les côtes occidentales, la navigation est très-dangereuse dans les mois de juillet et d'août : des ouragans terribles y soufflent alors du sud-ouest. Dans

ces temps, et jusqu'en septembre et en octobre, les atterrages de San-Blas, d'Acapulco et de tous les ports de l'Amérique centrale sont les plus difficiles. Pendant la belle saison, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, la tranquillité de l'océan est encore interrompue dans ces parages par des vents impétueux du nord-est et du nord-ouest, connus sous les noms de *Papagayo* et de *Téhuantépec*.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

On voit, d'après cette ébauche de la disposition du terrain, que presque les seules côtes du Mexique jouissent d'un climat chaud et propre à fournir les productions qui sont l'objet du commerce des Antilles. L'État de La Vera-Cruz, à l'exception du plateau qui s'étend de Perote au pic d'Orizaba, le Yucatan, les côtes d'Oaxaca, le Tamaulipas, le Nouveau-Léon, le Coahuila, le pays inculte appelé *Bolson de Mapimi*, les côtes de la Californie, la partie occidentale de la Sonora, de la Cinaloa et de la Nouvelle-Galice, les lisières méridionales du Méchoacan, de l'État de Mexico et de La Puebla, sont des terrains bas et entrecoupés de collines peu considérables. La température moyenne de ces plaines, ainsi que celle des ravins qui sont situés sous les tropiques, et dont l'élévation au-dessus de l'océan ne surpasse pas 300 mètres, est de 25 à 26 degrés du thermomètre centigrade, c'est-à-dire de 8 à 9 degrés plus grande que la chaleur moyenne de Naples (1). Ces régions fertiles, que les créoles nomment *Tierras calientes*, c'est-à-dire pays chauds, produisent du sucre, de l'indigo, du coton et des bananes en abondance : mais quand les Européens non acclimatés les fréquentent pendant longtemps, quand ils s'y réunissent dans les villes populeuses, ces mêmes contrées deviennent le séjour de la fièvre jaune, connue sous le nom de vomissement noir ou de *vomito prieto*. Le port d'Acapulco, les vallées de Papagayo et du Peregrino, appartiennent aux endroits de la Terre où l'air est constamment le plus chaud et le plus malsain. Sur les côtes orientales du Mexique, les grandes chaleurs sont interrompues pendant quelque temps, lorsque les vents du nord amènent des couches d'air froid de la mer d'Hudson, vers le parallèle de La Havane et de La Vera-Cruz. Ces vents impétueux soufflent depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars ; souvent ils refroidissent l'air à tel point, que le thermomètre centigrade descend, près de La Vera-Cruz, à 16 degrés, abaissement bien frappant pour des pays situés sous la zone torride.

Sur la pente de la Cordillère, à la hauteur de 1 200 à 1 500 mètres, il règne perpétuellement une douce température de printemps, qui ne varie que de 4 à 5 degrés : de fortes chaleurs et un froid excessif y sont également inconnus. C'est la région que les indigènes appellent *Tierras templadas*, ou pays tempérés, dans laquelle la chaleur moyenne de toute l'année est de 20 à 21 degrés. C'est le beau climat de Xalapa, de Tasco et de Chilpaningo, trois villes célèbres par l'extrême salubrité de leur climat et par l'abondance des arbres fruitiers qu'on cultive dans leurs environs. Malheureusement cette hauteur moyenne de 1 300 mètres est presque la même à laquelle les nuages se soutiennent au-dessus des plaines voisines de la mer, circonstance qui fait que ces régions tempérées, situées à mi-côte, sont souvent enveloppées dans des brumes épaisses.

(1) Ces renseignements, ainsi qu'un grand nombre d'autres de ce livre, sont empruntés au bel ouvrage de M. de *Humboldt* sur le Mexique.

La troisième zone, désignée par la dénomination de *Tierras frias,* ou pays froids, comprend les plateaux qui sont élevés de plus de 2 200 mètres au-dessus du niveau de l'océan, et dont la température moyenne est de 17 degrés et au-dessous. Dans la capitale du Mexique, on a vu le thermomètre centigrade descendre jusqu'à quelques degrés au-dessous du point de la glace; mais ce phénomène est très-rare. Les hivers, le plus souvent, y sont aussi doux qu'à Naples. Dans la saison la plus froide, la chaleur moyenne du jour est encore de 13 à 14 degrés; en été, le thermomètre, à l'ombre, ne monte pas au-dessus de 24 degrés. La température moyenne la plus fréquente sur tout le grand plateau du Mexique est de 17 degrés; elle est égale à la température de Rome, et l'olivier y est cultivé avec succès. Cependant ce même plateau, d'après la classification des indigènes, appartient aux *Tierras frias;* les expressions de froid et de chaud n'ont pas de valeur absolue : toutefois les plateaux plus élevés que la vallée de Mexico, ceux, par exemple, dont la hauteur absolue dépasse 2 500 mètres, ont, quoique sous les tropiques, un climat que l'habitant même du nord de l'Europe trouve rude et désagréable. Telles sont les plaines de Tolma et les hauteurs du Guchilaque, où, pendant une grande partie du jour, l'air ne s'échauffe pas au delà de 6 ou 8 degrès; l'olivier n'y porte pas de fruits.

Toutes ces régions appelés froides jouissent d'une température moyenne de 11 à 13 degrés, égale à celle de la France et de la Lombardie; cependant la végétation y est beaucoup moins vigoureuse, et les plantes de l'Europe n'y croissent pas avec la même rapidité que dans leur sol natal. Les hivers, à 2 500 mètres de hauteur, ne sont pas extrêmement rudes; mais aussi, pendant l'été, le soleil n'échauffe pas assez l'air raréfié de ces plateaux pour accélérer le développement des fleurs, et pour porter les fruits à une maturité parfaite : c'est cette égalité constante, c'est cette absence d'une forte chaleur éphémère qui imprime au climat des hautes régions équinoxiales un caractère particulier. Aussi la culture de plusieurs végétaux réussit-elle moins bien sur le dos des Cordillères mexicaines que dans des plaines situées au nord du tropique, quoique souvent la chaleur moyenne de ces dernières soit moindre que celle des plateaux compris entre les 19e et 22e degrés de latitude.

Dans la région équinoxiale du Mexique, et même jusqu'au 22e degré de latitude boréale, on ne connaît que deux saisons : la saison des pluies, qui commence au mois de juin ou de juillet, et finit au mois de septembre ou d'octobre, et celle des sécheresses, qui dure huit mois, depuis octobre jusqu'à la fin de mai. La formation des nuages et la précipitation de l'eau dissoute dans l'air commencent généralement sur la pente orientale de la Cordillère. Ces phénomènes, accompagnés de fortes explosions électriques, s'étendent successivement de l'est à l'ouest dans la direction des vents alizés, en sorte que les pluies tombent 15 ou 20 jours plus tard sur le plateau central qu'à La Vera-Cruz. Quelquefois on voit dans les montagnes, et même au-dessous de 2 000 mètres de hauteur absolue, des pluies mêlées de grésil et de neige, dans les mois de décembre et de janvier; mais ces pluies ne durent que peu de jours, et, quelque froides qu'elles soient, on les regarde comme très-utiles pour la végétation du froment et pour les pâturages. Depuis le parallèle de 24 degrés jusqu'à celui de 30, les pluies sont plus rares et très-courtes; heureu-

sement les neiges, dont l'abondance est assez considérable depuis le 26e degré de latitude, suppléent à ce manque de pluie.

En France, et dans la plus grande partie de l'Europe, l'emploi du territoire et les divisions agricoles dépendent particulièrement de la latitude géographique; la configuration du terrain, la proximité de l'océan, ou d'autres circonstances locales, n'y influent que faiblement sur la température. Dans les régions équinoxiales de l'Amérique, au contraire, le climat, la nature des productions, l'aspect, la physionomie du pays, sont presque uniquement modifiés par l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. Sous les 19e et 22e degrés de latitude, le sucre, le coton, surtout le cacao et l'indigo, ne viennent abondamment que jusqu'à 6 ou 800 mètres de hauteur. Le froment d'Europe occupe une zone qui, sur la pente des montagnes, commence généralement à 1400 mètres, et finit à 3000. Le bananier, plante bienfaisante qui constitue la nourriture principale de tous les habitants des tropiques, ne donne presque plus de fruits au-dessus de 1550 mètres. Les chênes du Mexique ne végètent qu'entre 800 et 3100 mètres. Les pins ne descendent vers les côtes de La Vera-Cruz que jusqu'à 1850 mètres; mais aussi ces pins ne s'élèvent, près de la limite des neiges perpétuelles, que jusqu'à 4000 mètres de hauteur.

Les provinces appelées *internas* et situées dans la zone tempérée, mais surtout celles qui sont comprises entre les 30e et 38e degrés de latitude, jouissent, avec le reste de l'Amérique boréale, d'un climat qui diffère essentiellement de celui que l'on rencontre sous les mêmes parallèles dans l'ancien continent; ce climat se distingue surtout par une très-forte inégalité entre la température des différentes saisons. Des hivers d'Allemagne y succèdent à des étés de Naples et de Sicile. Cependant cette différence de température est bien moins frappante dans les parties du nouveau continent qui se rapprochent de l'océan Pacifique que dans les parties orientales.

Si le plateau du Mexique est singulièrement froid en hiver, sa température d'été est beaucoup plus élevée que celle qu'annoncent les observations thermométriques faites par Bouguer et La Condamine dans les Andes du Pérou. Cette chaleur et d'autres causes locales influent sur l'aridité qui désole ces belles contrées : l'intérieur du pays, surtout une très-grande partie du plateau d'Anahuac, est dénué de végétation. La grande masse de la Cordillère mexicaine et l'immense étendue de ses plaines produisent une réverbération de rayons solaires qu'à égale hauteur on n'observe pas dans des pays montagneux plus inégaux. D'ailleurs, le terrain y est trop haut pour que sa hauteur, par conséquent la moindre pression barométrique que l'air raréfié y exerce, n'augmente pas déjà sensiblement l'évaporation qui a lieu sur les grands plateaux. D'un autre côté, la Cordillère n'est pas assez élevée pour qu'un grand nombre de cimes puisse entrer dans la limite des neiges perpétuelles. Ces neiges, à l'époque de leur minimum, au mois de septembre, ne descendent pas, sous le parallèle du Mexico, au delà de 4500 mètres; mais au mois de janvier, leur limite se trouve à 3700 mètres. Au nord, dès 20 degrés, surtout depuis le 22e jusqu'au 30e de latitude, les pluies, qui ne durent que pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, sont peu fréquentes dans l'intérieur du pays. Le courant ascendant, ou la colonne d'air chaud qui

s'élève des plaines, empêche les nuages de se précipiter en pluies et d'abreuver une terre sèche, salée et dénuée d'arbustes. Les sources sont rares dans les montagnes, composées en grande partie d'amygdaloïde poreuse et de porphyres fendillés. L'eau infiltrée, au lieu d'être réunie en de petits bassins souterrains, se perd dans des fentes que d'anciennes révolutions volcaniques ont ouvertes : cette eau ne sort qu'au pied de la Cordillère; c'est sur les côtes qu'elle forme un grand nombre de rivières, dont le cours n'est que de peu de longueur.

L'aridité du plateau central et le manque d'arbres, très-nuisible à l'exploitation des mines, ont sensiblement augmenté depuis l'arrivée des Européens au Mexique. Les conquérants n'ont pas seulement détruit sans planter, mais, en desséchant artificiellement de grandes étendues de terrain, ils ont causé un autre mal plus important : le muriate de soude et de chaux, le nitrate de potasse et d'autres substances salines couvrent la surface du sol ; elles se sont répandues avec une rapidité que le chimiste a de la peine à expliquer. Par cette abondance de sels, par ces efflorescences contraires à la culture, le plateau du Mexique ressemble, en quelques endroits, à celui du Tibet et aux steppes salées de l'Asie centrale.

Heureusement cette aridité du sol ne règne que dans les plaines les plus élevées. Une grande partie du Mexique et de l'Amérique centrale appartient aux pays les plus fertiles de la Terre. La pente de la Cordillère est exposée à des vents humides et à des brumes fréquentes; la végétation, nourrie de ces vapeurs aqueuses, y est d'une beauté et d'une force imposantes. A la vérité, l'humidité des côtes, favorisant la putréfaction d'une grande masse de substances organiques, occasionne des maladies auxquelles les Européens et d'autres individus non acclimatés sont exposés ; car, sous le ciel brûlant des tropiques, l'insalubrité de l'air indique presque toujours une fertilité extraordinaire du sol. Cependant, à l'exception de quelques ports de mer et de quelques vallées profondes et humides, où les indigènes souffrent de fièvres intermittentes, ces contrées doivent être considérées comme un pays éminemment sain. Une chaleur sèche et invariable est très-favorable à la longévité. A La Vera-Cruz, au milieu des épidémies de la fièvre jaune (vomissement noir), les indigènes et les étrangers déjà acclimatés depuis quelques années jouissent de la santé la plus parfaite. En général, les côtes et les plaines arides de l'Amérique équatoriale doivent être regardées comme saines, malgré l'ardeur excessive du soleil, dont les rayons perpendiculaires sont réfléchis par le sol.

Les tremblements de terre sont assez fréquents au Mexique et dans l'Amérique centrale : ceux de 1837, de 1844, de 1854, de 1856, ont fait de grands ravages.

La végétation varie comme la température, depuis les rivages brûlants de l'océan jusqu'aux sommets glacés des Cordillères. Dans la région chaude, jusqu'à 400 mètres, les palmiers à éventail, les palmiers *miraguana* et *pumos*, l'*oreodoxa* blanc, la tournefortie veloutée, le sébestier *gerasanthus*, la céphalanthe à feuilles de saule, l'*hyptis* bourrelé, le *salpianthus arenarius*, l'amaranthine globuleuse, le calebassier pinné, le *podopterus* mexicain, la bignonie à feuilles d'osier, la sauge occidentale, le *perdicium* de La Havane, le *gyrocarpus*, le *leucophyllum ambiquum*, la *gomphia* mexicaine, le panic élargi, la bauhinie raide, le bois de Campêche rayé, le courbaril émoussé, la swiétenie mexicaine, la malpighie à feuilles

de sumac, dominent dans la végétation spontanée. Cultivés sur les confins de la zone tempérée et de la zone chaude, la canne à sucre, le cotonnier, le cacaoyer, l'indigotier, ne dépassent guère le niveau de 6 à 800 mètres; cependant la canne prospère dans les vallées abritées à un niveau de 2 000 mètres. Le bananier s'étend des bords de la mer jusqu'au niveau de 1 450 mètres. La région tempérée, depuis 400 jusqu'à 2 200 mètres, présente le liquidambar styrax, l'*erythroxylon* mexicain, le poivrier à longue cosse, l'*aralia digitata*, la quenouille de Pazcuaro, la *guardiola* mexicaine, le *tagetes* à feuilles minces; la *psychotria pauciflora*, le quamoclit de Cholula, le liseron arborescent, la véronique de Xalapa, la globulaire mexicaine, le *stachys* d'Actopan, la sauge mexicaine, le gatilier mou, l'arbousier à fleurs épaisses, le panicaut à fleurs de protea, le laurier de Cervantès, le daphné à feuilles de saule, la fritillaire à barbe, l'*yucca* épineux, la cobée grimpante, la sauge jaune, quatre variétés de chênes mexicains, commençant à 340 mètres d'élévation et finissant à 2 240, l'if des montagnes, la banisterie ridée. Dans la région froide, depuis 2 240 mètres jusqu'à 4 700, on remarque le chêne à tronc épais (*quercus crassipes*), la rose mexicaine, l'aune, qui finit au niveau de 3 700 mètres, le merveilleux *cheirostemon platanoïdes*, dont nous parlerons plus loin, la *krameria*, la valériane à feuilles cornues, la *datura superba*, la sauge cardinale, la potentille naine, l'arbousier à feuilles de myrte, l'alisier denté, le fraisier mexicain. Les sapins, qui commencent dans la zone tempérée à 1 900 mètres d'élévation, ne finissent dans la froide qu'à 4 100. Ainsi les arbres *conifères*, inconnus à l'Amérique méridionale, terminent ici, comme dans les Alpes et les Pyrénées, l'échelle des grands végétaux. Sur les limites mêmes de la neige perpétuelle, on voit naître l'*arenaria bryoïdes*, le *cnicus nivalis*, la *chelone gentianoïdes*.

Parmi les végétaux mexicains qui fournissent une abondante substance alimentaire, le bananier tient le premier rang. Les deux espèces nommées *platanoarton* et *dominico* (1) paraissent indigènes; le *camburi* ou *musa sapientum* y a été apporté d'Afrique. Un seul *régime* de bananes contient souvent 160 à 180 fruits, et pèse 30 à 40 kilog. Un terrain de 100 mètres carrés de surface produit aisément 2 000 kilog. de fruit. Le manioc occupe la même région que le bananier. La culture du maïs est plus étendue; ce végétal indigène (2) réussit sur la côte de la mer et dans les vallées de Toluca, à 2 800 mètres au-dessus de l'océan. Le maïs produit généralement 150 pour 1; il forme la principale nourriture des hommes et des animaux. Le froment, le seigle et les autres céréales de l'Europe ne sont cultivés que sur le plateau de la région tempérée. Le froment donne en général de 25 à 30 pour 1. Dans la région la plus froide, on cultive la pomme de terre, originaire de l'Amérique et appelée par les Mexicains *papa*, le *tropœolum esculentum*, nouvelle espèce de capucine, et le *chenopodium quinoa*, dont la graine est un aliment aussi agréable que sain. La région tempérée et la froide possèdent encore l'oca (*oxalis tuberosa*); la tomate (en mexicain *tomatl*), la batate, ou patate douce, et l'igname, sont cultivées dans la région chaude. Le pi-

(1) *Musa paradisiaca et regia.*
(2) *Mahis*, en langue d'Haïti; *oara*, en quichua; *tlaolli*, en aztèque.

ment ou chilli porte un fruit aussi nécessaire aux indigènes que le sel l'est aux Européens. Malgré les abondants produits de tant de plantes alimentaires, les sécheresses exposent le Mexique à des famines périodiques.

Ce pays produit des espèces indigènes de cerisiers, des pommiers, des noyers, des mûriers, des fraisiers; il a fait l'acquisition de la plupart des fruits de l'Europe et de ceux de la zone torride. Le *maguey,* variété de l'agave, fournit la boisson nommée *pulque,* et que les habitants du Mexique consomment en très-grande quantité. Les fibres du maguey fournissent du chanvre et du papier; les épines servent d'épingles et de clous.

La culture du sucre s'accroît, quoiqu'elle soit en général bornée à la région tempérée et que, par défaut de population, les plaines chaudes et humides des côtes maritimes, si propres à ce genre de culture, restent en grande partie en friche. La canne est ici cultivée et exploitée par des mains libres.

L'Amérique centrale voit naître, sous son climat ardent et humide, le meilleur indigo, ainsi que le meilleur cacao. Elle produit aussi du café. C'est de la langue mexicaine que nous avons tiré le mot *chocolatl,* dont nous avons adouci la finale. Les noix de cacao, considérées à Mexico comme une denrée de première nécessité, servent en place de petite monnaie ; six noix valent un sou.

L'État d'Oaxaca est la seule province où l'on cultive en masse le *nopal* ou le *cactus cochenilifer,* sur lequel aime à se nourrir l'insecte nommé cochenille. La cochenille présente un objet d'exportation de la valeur annuelle de 12 000 000 de francs. Parmi les autres végétaux utiles, nous distinguerons le *convolvulus jalapa* ou vrai jalap, qui croît naturellement dans le canton de Xalapa ou Jalapa, au nord-ouest de La Vera-Cruz; l'*epidendron vanilla,* qui, conjointement avec le jalap, aime l'ombre des liquidambars et des amyris ; la *copaïfera officinalis* et le *toluifera balsamum,* deux arbres qui donnent les résines odorantes connues dans le commerce sous les noms de *baume de copahu* et *de tolu.*

Les rivages des baies de Honduras et de Campêche sont célèbres, depuis le moment de leur découverte, par leurs riches et immenses forêts de bois d'acajou et de Campêche, dont les Anglais ont envahi l'exploitation. Une espèce d'acacia donne une excellente teinture en noir. Le gaïac, le sassafras, le tamarin, ornent et enrichissent ces provinces fertiles. On trouve dans les bois l'ananas sauvage : tous les terrains rocailleux et bas sont chargés des diverses espèces d'aloès et d'euphorbes.

Les jardins de l'Europe tirent de nombreux ornements de la flore mexicaine, entre autres la *salvita fulgens,* à laquelle ses fleurs cramoisies donnent tant d'éclat; le beau *dahlia,* l'élégant *sisyrinchium* strié, l'*helianthus* gigantesque, la délicate *mentzelia,* le *zinnia,* etc. M. Bonpland, compagnon de M. de Humboldt, a trouvé une espèce de plante bombacine qui produit un coton doué à la fois de l'éclat de la soie et de la solidité de la laine.

Un mot sur la zoologie du Mexique. Plusieurs espèces, voisines de celles que nous connaissons, en diffèrent pourtant par des caractères importants. Parmi les espèces décidément neuves et indigènes, sont le *coëdou,* espèce de porc-épic; l'apaxa, ou le cerf mexicain, le conopatl, du genre des moufettes, dont on connaît cinq ou six espèces; l'écureuil dit du Mexique, et une autre espèce d'écureuil,

strié (1); le loup mexicain habite les forêts et les montagnes. Parmi les quatre animaux qualifiés de chiens par le Pline mexicain, Hernandez, l'un, nommé *xolo-itzcuintli*, est le loup distingué par l'absence de tout poil. Le *techichi* est une espèce de chien muet, que les Mexicains mangeaient. Cet aliment était si nécessaire aux Espagnols mêmes, avant l'introduction des bestiaux, que peu à peu toute la race en fut détruite. Linné confond le chien muet avec l'*itzcuintepotzoli*, espèce de chien qui se distingue par une queue courte, une tête très-petite et une grosse bosse sur le dos. Le bison et le bœuf musqué errent en grands troupeaux dans le nord. Les élans de Californie ont assez de force pour avoir été employés à traîner un lourd carrosse à Zacatecas, selon le témoignage de Clavigero. On connaît encore très-imparfaitement les grands moutons sauvages de Californie, ainsi que les *berendos* du même pays, qui paraissent ressembler à des antilopes. Le jaguar et le couguar, qui, dans le Nouveau-Monde, représentent le tigre et le lion de l'ancien continent, se montrent dans toute l'Amérique centrale et dans la partie basse et chaude du Mexique. Hernandez dit que le *mitzli* ressemble au lion sans crinière, mais qu'il est d'une plus grande taille. L'ours mexicain est le même que celui de la Louisiane et du Canada.

C'est du Mexique que l'Europe a tiré le dindon et le canard musqué ou de Barbarie. On peut signaler aussi une espèce de canard appelé chipichipi, qui se perche sur les arbres. Une foule d'oiseaux, au plumage brillant, peuplent les forêts. Il y a beaucoup de vautours, qui viennent fréquemment jusque dans les rues des villes se disputer leur proie et enlever les animaux morts, faisant l'office utile de balayeurs publics.

Nous avons parlé de la cochenille. Ajoutons que certaines punaises d'eau, appelées par M. Guérin-Méneville corise à grosses cuisses, corise mercenaire et notonecte unifasciée, donnent des œufs qui sont récoltés et servent à faire une espèce de pain ou de galette qui se consomme dans le pays. — On a vu des invasions de sauterelles dans certains cantons, comme en Afrique et en Asie. On trouve des perles dans le golfe de Californie. Les cachalots abondent vers l'entrée de ce golfe, et le murex à pourpre est fort commun sur la côte de la baie de Téhuantépec.

Les *alacranes* ou scorpions infestent toutes les maisons et sont assez venimeux pour donner la mort à un enfant. Parmi les serpents dangereux, on remarque le *chicaclina*, le *coralillo*, deux sortes de vipères de belles couleurs; le *vinagrillo*, qui révèle son approche par une odeur de vinaigre; la *salamanquasa*, qui a la forme d'un lézard; l'*escaboncillo*, qui se jette à l'improviste sur l'homme; le *cintcoutl*, qui répand de la clarté dans les ténèbres, etc. Une très-belle araignée nommée *clinclaquili*, rouge et noire, a une piqûre redoutée, qui cause dans tous les cas des douleurs cruelles. La *tarentula* et la *casampulya* sont aussi des araignées dont il faut se défier.

Les animaux domestiques de l'Europe, transportés au Mexique, y ont prospéré et se sont extrêmement multipliés. Les chevaux sauvages qui parcourent en bandes immenses les plaines du nord, descendent tous de ceux qu'ont amenés les Espagnols. La race en est belle et vigoureuse. Celle des mulets ne l'est pas moins.

(1) *Sciurus variegatus.*

Les transports entre Mexico et La Vera-Cruz occupent 70 000 mulets. Les moutons sont d'une espèce grossière et mal soignée. L'entretien des bœufs est important sur la côte orientale et dans l'état de Durango. On voit encore des familles qui possèdent des troupeaux de 40 à 50 000 têtes de bœufs et de chevaux. D'anciennes relations parlent même de troupeaux deux ou trois fois plus nombreux.

Il nous reste à considérer l'espèce humaine. Le premier dénombrement officiel, fait en 1793, donna pour résultat approximatif 4 483 500 habitants comme *minimum*. Des personnes qui avaient suivi en détail le dépouillement des listes, jugeaient avec raison que le nombre des habitants qui s'étaient soustraits au recensement général, ne pouvait guère être compensé par ceux qui, errant sans domicile fixe, avaient été comptés plusieurs fois. On supposa qu'il fallait ajouter au moins un *sixième* ou un septième à la somme totale, et on évalua la population de toute la Nouvelle-Espagne à 5 200 000 âmes.

Depuis cette époque, l'augmentation du produit des dîmes et de la capitation des Indiens, celle de tous les droits de consommation, les progrès de l'agriculture et de la civilisation, l'aspect d'une campagne couverte de maisons nouvellement construites, annoncent un accroissement rapide dans presque toutes les parties du pays; mais le dénombrement n'a pas été renouvelé d'une manière rigoureuse. M. de Humboldt a prouvé que le rapport des naissances aux décès, déduit d'une comparaison de 50 ans, est à peu près comme 170 est à 100. Le rapport des naissances à la population lui paraît être comme 1 est à 17, et le rapport des décès comme 1 est à 30. Il évalue le nombre des naissances à près de 350 000, et celui des décès à 200 000; en sorte que, dans des circonstances favorables, l'excédant des naissances serait de 150 000; et, si rien n'intervertissait ou ne troublait de temps en temps l'ordre de la nature, la population devrait doubler tous les 19 ans. En se bornant à n'ajouter qu'*un dixième* seulement pour les individus omis dans le dénombrement, et *deux dixièmes* pour les progrès de la population en 10 ans, M. de Humboldt trouve 5 800 000 habitants dans le royaume du Mexique à la fin de l'année 1803. D'après la même progression, le Mexique aurait dû compter, en 1820, une population de 8 à 9 000 000 d'habitants; mais déjà, en 1810, les troubles intérieurs avaient commencé à bouleverser ce royaume. Aujourd'hui, après toutes ses pertes de territoire, le Mexique n'a pas plus de 7 à 8 000 000 d'habitants, dont 1 000 000 de blancs, 4 000 000 d'Indiens, 6 000 nègres; le reste de sang mêlé, comme nous le dirons tout à l'heure.

On ne donne à l'Amérique centrale que 2 000 000 d'habitants, en n'y comprenant pas les Indiens Mosquitos, qui sont sous la souveraineté de l'Angleterre.

Les causes physiques qui arrêtent presque périodiquement l'accroissement de la population mexicaine, sont la petite vérole, le *matlazahuatl*, et surtout la disette et la famine.

La petite vérole a été introduite en 1520, où, selon le témoignage du père franciscain Torribio, elle enleva la moitié des habitants du Mexique. Assujettie, comme le vomissement noir et comme plusieurs autres maladies, à des périodes assez régulières, elle a fait des ravages terribles en 1763, et surtout en 1779, où

elle enleva, dans la capitale du Mexique seule, plus de 9 000 personnes, et moissonna une grande partie de la jeunesse mexicaine. L'épidémie de 1797 fut moins meurtrière, principalement à cause du zèle avec lequel l'inoculation fut propagée. Mais depuis 1804, la vaccine même a été introduite au Mexique.

Le *matlazahuatl* est une maladie particulière à la race indienne, et, dans cette supposition, elle ne se montre qu'à de très-longs intervalles : il a surtout régné en 1545, 1576, 1736, 1737, 1761 et 1762. Torquemada assure que, dans la première épidémie, il mourut 800 000, et dans la seconde 2 000 000 d'Indiens. Cette maladie est, selon l'opinion commune, identique avec la fièvre jaune ou le vomissement noir; selon d'autres avis, ce serait une véritable peste. Le matlazahuatl, prétend-on, n'attaque pas les hommes blancs, soit européens, soit descendants des créoles, tandis que la fièvre jaune n'attaque que très-rarement les Indiens mexicains. Le siége principal du vomissement noir est la région maritime ; le matlazahuatl, au contraire, porte l'épouvante et la mort jusque dans l'intérieur du pays sur le plateau central. Mais ces distinctions nous paraissent illusoires ou mal démontrées. Le matlazahuatl trouve, dans les vallées chaudes et humides de l'intérieur un foyer aussi favorable au développement de ses miasmes que sur la côte maritime. En ravageant l'intérieur, cette peste paraît surtout immoler les Indiens, parce que ce sont eux qui forment la masse de la population, plus exposée, par sa misère, aux effets d'une épidémie ; en désolant les côtes maritimes, elle paraît choisir ses victimes parmi les matelots et ouvriers européens qui composent la multitude. Les symptômes connus se ressemblent d'une manière frappante.

Un troisième obstacle qui nuit fortement à la population, et peut-être le plus cruel de tous, est la famine. Indolents par caractère, placés sous un beau climat, et accoutumés à se contenter de peu, les Indiens ne cultivent en maïs, en pommes de terre et en froment que ce qu'il leur faut pour leur propre subsistance, ou tout au plus ce que requiert la consommation des villes et celle des mines les plus voisines. Au surplus, des milliers d'hommes sont soustraits à l'agriculture par la nécessité de transporter à dos de mulet les marchandises, les provisions, le fer, la poudre et le mercure depuis la côte jusqu'à la capitale, et de là aux mines et aux usines, souvent établies dans des régions arides et incultes. Le manque de proportion qui existe entre les progrès naturels de la population et l'accroissement de la quantité d'aliments produite par la culture, renouvelle donc le spectacle affligeant de la famine chaque fois qu'une grande sécheresse ou quelque autre cause accidentelle a gâté la récolte du maïs. Une disette de vivres est presque toujours accompagnée d'épidémies. En 1804 seulement, le maïs ayant gelé vers la fin d'août, on évalua à plus de 300 000 le nombre d'habitants que le défaut de nourriture et les maladies asthéniques enlevèrent dans le royaume.

On a regardé longtemps le travail des mines comme une des causes principales de la dépopulation de l'Amérique. Il serait difficile de révoquer en doute qu'à la première époque de la conquête, et même longtemps encore après, beaucoup d'Indiens périrent par l'excès de fatigue, par le défaut de nourriture et de sommeil, et surtout par le changement subit de climat et de température au haut de la Cordillère et dans le sein de la terre, changement qui rend le travail des mines si pernicieux pour la conservation d'une race d'hommes privée de cette flexibilité

d'organisation qui distingue l'Européen. Mais le travail des mines est aujourd'hui, dans la Nouvelle-Espagne, un travail libre ; aucune loi ne force l'Indien de s'y livrer, ni de préférer telle exploitation à telle autre. En général, le nombre des personnes employées dans des travaux souterrains et divisées en plusieurs classes, n'y excède pas celui de 28 à 30 mille, et la mortalité parmi les mineurs n'est pas beaucoup plus grande que celle que l'on observe parmi les autres classes du peuple.

On distingue, dans le Mexique, quatre grandes divisions qui forment huit subdivisions, savoir :

| | |
|---|---|
| 1° Indiens aborigènes. | Indios fideles, ou convertis au christianisme ;<br>Indios bravos, ou sauvages. |
| 2° Espagnols. . . . . | originaires, ou nés en Europe (1) ;<br>créoles, nés en Amérique. |
| 3° Nègres. | |
| 4° Sang mêlé. . . . . | métis, issus d'un mélange de blancs et d'Indiens ;<br>mulâtres, issus de blancs et de nègres ;<br>chinos ou zambos, issus d'Indiens et de nègres ;<br>quarterons, issus du mélange du sang blanc et du sang mulâtre. |

Cependant, les nègres devenant très-peu nombreux, il est assez d'usage aujourd'hui de n'établir dans la population du Mexique que deux classes : les *Mejicanos* (Mexicains) ou *blancs,* et ceux qui en descendent, quelque mêlé que soit le sang ; — et les *Indios* (Indiens), tant ceux qui sont de race pure que ceux qui sont issus du mélange avec les nègres.

Quelques Malais et Chinois, qui sont venus des Philippines se fixer au Mexique, ne peuvent entrer en considération. Le nombre des Indiens cuivrés de race pure, principalement concentrés dans la partie méridionale du plateau d'Anahuac, excède deux millions et demi, ce qui forme environ les deux cinquièmes de la population entière.

Loin de s'éteindre, la population des indigènes va en augmentant, surtout depuis un siècle et demi, et il paraît qu'*au total* ces pays sont plus peuplés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient avant l'arrivée des Européens. Le royaume de Montézuma n'était pas très-étendu : les grandes villes des Aztèques, les terrains les mieux cultivés se trouvaient dans les environs de la capitale du Mexique, et surtout dans la belle vallée de Ténochtitlan. Les rois d'Alcolhuacan, de Tlacopan et de Méchoacan étaient des princes indépendants. Au delà du parallèle de 20 degrés, demeuraient les Chichimèques et les Otomites, deux peuples nomades et barbares, dont les hordes peu nombreuses poussaient leurs incursions jusqu'à Tula, ville située près du bord septentrional de la vallée de Ténochtitlan. Mais il est tout aussi difficile d'évaluer avec quelque certitude le nombre des sujets de Montézuma, que de prononcer sur l'ancienne population de l'Égypte, de la Perse, de Carthage, de la Grèce, ou même sur celle qui compose plusieurs États modernes.

(1) Les Mexicains proprement dits donnent à ces Espagnols le sobriquet de *gachupinos*.

L'histoire nous présente, d'un côté, des conquérants ambitieux de faire valoir le fruit de leurs exploits; de l'autre, quelques hommes religieux et sensibles, employant, avec une noble ardeur, les armes de l'éloquence contre la cruauté des premiers colons. Tous les partis étaient également intéressés à exagérer l'état florissant des pays nouvellement découverts. Quoi qu'il en soit, les ruines étendues de villes et de villages que l'on observe sous les 18° et 20° degrés de latitude, dans l'intérieur du Mexique, prouvent bien que la population de cette *seule* partie du royaume était jadis bien supérieure à celle qui y existe maintenant; mais ces ruines ne sont disséminées que sur un espace relativement très-borné.

A une grande force musculaire, les indigènes à teint cuivré joignent l'avantage de n'être presque sujets à aucune difformité. M. de Humboldt assure n'avoir jamais vu un Indien bossu; il est extrêmement rare d'en voir de louches, de boiteux ou de manchots. Dans les pays dont les habitants souffrent du goître, cette affection de la glande tyroïde ne s'observe jamais chez les Indiens, rarement chez les métis. Les Indiens du Mexique, et surtout les femmes, atteignent généralement un âge assez avancé. Leur tête ne grisonne jamais, et ils conservent toutes leurs forces jusqu'à la mort. Pour ce qui concerne les facultés morales des indigènes mexicains, il est difficile de les apprécier avec justesse, si l'on ne considère cette caste accablée d'une longue oppression que dans son état actuel d'avilissement. Au commencement de la conquête, les Indiens les plus aisés, et chez lesquels on pouvait supposer une certaine culture intellectuelle, périssaient en grande partie victimes de la férocité des Européens. Le fanatisme chrétien sévit surtout contre les prêtres aztèques : on extermina les ministres du culte, tous ceux qui habitaient les *maisons de Dieu* et que l'on pourrait considérer comme dépositaires des connaissances historiques, mythologiques et astronomiques du pays; car c'étaient les prêtres qui observaient l'ombre méridienne aux gnomons, et qui réglaient les intercalations. Les moines espagnols firent brûler les peintures hiéroglyphiques par lesquelles des connaissances de tout genre se transmettaient de génération en génération. Privé de ces moyens d'instruction, le peuple retomba dans une ignorance d'autant plus profonde, que les missionnaires, peu versés dans les langues mexicaines, substituaient peu d'idées nouvelles aux idées anciennes. Les femmes indiennes qui avaient conservé quelque fortune, aimèrent mieux s'allier aux conquérants que de partager le mépris qu'on avait pour leur nation. Il ne resta donc des naturels que la classe la plus indigente, les pauvres cultivateurs, les artisans, parmi lesquels on comptait un grand nombre de tisserands; les porte-faix, dont, à défaut de grands quadrupèdes, on se servait comme de bêtes de somme, et surtout cette lie du peuple, cette foule de mendiants qui, attestant l'imperfection des institutions sociales et le joug de la féodalité, remplissaient déjà, du temps de Cortez, les rues de toutes les grandes villes de l'empire Mexicain. Or, comment juger, d'après ces restes misérables d'un peuple puissant, et du degré de culture auquel il s'était élevé depuis le XII^e jusqu'au XVI^e siècle, et du développement intellectuel dont il est susceptible ? Mais aussi, comment douter qu'une partie de la nation mexicaine ne fût parvenue à un certain degré de culture, en réfléchissant sur le soin avec lequel les livres hiéroglyphiques furent composés, en se rappelant qu'un citoyen de Tlascala, au milieu du bruit des armes, profita de la facilité que lui of-

frait notre alphabet romain, pour écrire dans sa langue cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie dont il déplorait l'asservissement.

Les Mexicains avaient une connaissance presque exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle de 104 ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Égyptiens. Les Toltèques paraissaient dans la Nouvelle-Espagne au VII^e siècle, les Aztèques au XII^e siècle : déjà ils dressent la carte géographique du pays parcouru; déjà ils construisent des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-exactement orientées et dont la base a jusqu'à 438 mètres de long. Leur système de féodalité, leur hiérarchie civile et militaire, se trouvent dès lors si compliqués, qu'il faut supposer une longue suite d'événements politiques pour que l'enchaînement singulier des autorités, de la noblesse et du clergé ait pu s'établir, et pour qu'une petite portion du peuple, esclave elle-même du sultan mexicain, ait pu subjuger la grande masse de la nation. De petites peuplades, lassées de la tyrannie, s'étaient donné des constitutions républicaines qui ne peuvent se former qu'après de longs orages populaires, et dont l'existence n'indique point une civilisation très-récente. Mais d'où leur est-elle venue? où est-elle née? Accoutumés à admettre servilement des systèmes exclusifs, ne sachant qu'apprendre sans méditer, nous oublions que la civilisation n'est que le développement et l'emploi de nos facultés morales et intellectuelles. Les Grecs attribuent eux-mêmes leur civilisation supérieure à Minerve, c'est-à-dire à leur propre génie; nous nous obstinons à leur donner les Égyptiens pour maîtres. Ceux-ci révèrent Osiris comme leur premier instituteur, et nous affectons de chercher la source de leur civilisation dans l'Inde. Mais alors qui instruisit les Indiens du Mexique? Est-ce Brahma, Confucius, Zoroastre, Manco-Capac, Idacanzas ou Bochica? Il faut un commencement à tout; et si la civilisation est née dans l'ancien continent, pourquoi n'aurait-elle pas pu naître de même dans le nouveau? Le manque de froment, d'avoine, d'orge et de seigle, de ces graminées nourrissantes que l'on désigne sous le nom général de céréales, paraît prouver que, si des tribus asiatiques ont passé en Amérique, elles devaient descendre de quelque peuple nomade ou pasteur. Dans l'ancien continent, nous voyons la culture des céréales et l'usage du lait introduits depuis l'époque la plus reculée à laquelle remonte l'histoire. Les habitants du nouveau continent ne cultivaient d'autres graminées que le maïs (*zea*); ils ne se nourrissaient d'aucune espèce de laitage, quoique deux espèces bovines indigènes dans le nord eussent pu leur offrir du lait en abondance. Voilà des contrastes frappants, qui, joints aux résultats de la comparaison des langues, prouve que la race mongole n'a pu fournir à la race américaine que des tribus nomades.

Dans son état actuel, l'Indien mexicain est grave, mélancolique, taciturne, aussi longtemps que les liqueurs enivrantes n'ont pas agi sur lui : cette gravité est surtout remarquable dans les enfants des Indiens, qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, montrent beaucoup plus d'intelligence et de développement que les enfants des blancs. Il aime à mettre du mystérieux dans ses notions les plus indifférentes; aucune passion ne se peint dans ses traits. Toujours sombre, il présente quelque chose d'effrayant lorsqu'il passe tout à coup du repos absolu à une agitation violente et effrénée. L'énergie de son caractère, qui ne connaît aucune douceur, dé-

génère habituellement en dureté. Elle se déploie surtout chez les habitants de Tlascala : au milieu de leur avilissement, les descendants de ces républicains se distinguent encore par une certaine fierté que leur inspire le souvenir de leur ancienne grandeur. Les indigènes du Mexique, comme tous les peuples qui ont gémi longtemps sous le despotisme civil et religieux, tiennent avec une opiniâtreté extrême à leurs habitudes, à leurs mœurs, à leurs opinions : l'introduction du christianisme n'a presque pas produit d'autre effet sur eux que de substituer des cérémonies nouvelles, symbole d'une religion douce et humaine, aux cérémonies d'un culte sanguinaire. De tout temps, les peuples à demi barbares recevaient des mains du vainqueur de nouvelles lois, de nouvelles divinités ; les dieux indigènes et vaincus cèdent aux dieux étrangers. D'ailleurs, dans une mythologie aussi compliquée que celle des Mexicains, il était facile de trouver une parenté entre les divinités d'Aztlan et celles de l'Orient ; le Saint-Esprit s'identifiait avec l'aigle sacré des Aztèques. Les missionnaires ne toléraient pas seulement, ils favorisaient même ce mélange d'idées par lequel le culte chrétien s'établissait plus promptement.

Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et pour l'art de sculpter en pierre et en bois ; on est étonné de voir ce qu'ils exécutent avec un mauvais couteau et sur les bois les plus durs. Ils s'exercent surtout à peindre des images et à sculpter des statues de saints ; mais, par un principe religieux, ils imitent servilement, depuis 300 ans, les modèles que les Européens ont portés avec eux lors de la conquête. Au Mexique comme dans l'Hindoustan, il n'était pas permis aux fidèles de changer la moindre chose à la figure des idoles ; tout ce qui appartenait au rite des Aztèques était assujetti à des lois immuables. C'est par cette raison même que les images chrétiennes ont conservé en partie cette raideur et cette dureté des traits qui caractérisaient les tableaux hiéroglyphiques du siècle de Montézuma. Ils montrent beaucoup d'aptitude pour l'exercice des arts d'imitation ; ils en déploient une plus grande encore pour les arts purement mécaniques.

Lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer ; il raisonne froidement et avec ordre, mais il ne manifeste pas cette mobilité d'imagination, ce coloris du sentiment, cet art de créer et de produire qui caractérisent les peuples de l'Europe et plusieurs tribus de nègres africains. La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaieté qui les caractérise. Leur chant est lugubre. Les femmes déploient plus de vivacité que les hommes ; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel le sexe est condamné chez la plupart des peuples où la civilisation est encore imparfaite. Les femmes ne prennent point part à la danse ; elles y assistent pour présenter aux danseurs des boissons fermentées qu'elles ont préparées de leurs mains.

Les Indiens mexicains ont aussi conservé le même goût pour les fleurs que Cortez leur trouvait de son temps : on est étonné de trouver ce goût, qui indique sans doute le sentiment du beau, chez une nation dans laquelle un culte sanguinaire et la fréquence des sacrifices paraissaient avoir éteint tout ce qui tient à la sensibilité

de l'âme et à la douceur des affections. Au grand marché de Mexico, le natif ne vend pas de pêches, pas d'ananas, pas de légumes, pas de liqueur fermentée, sans que sa boutique soit ornée de fleurs qui se renouvellent tous les jours; le marchand indien paraît assis dans un retranchement de verdure, et tout y est de la dernière élégance.

Les Indiens chasseurs, tels que les *Apaches*, les *Lipanis*, que les Espagnols embrassent sous la dénomination d'*Indios bravos*, et dont les hordes, dans leurs courses souvent nocturnes, infestent les frontières de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora et du Nouveau-Mexique, annoncent plus de mobilité d'esprit, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs : quelques peuplades ont même des langues dont le mécanisme paraît prouver une ancienne civilisation. Ils ont beaucoup de difficulté à apprendre nos idiomes européens, tandis qu'ils s'expriment dans le leur avec une facilité extrême. Ces mêmes chefs indiens, dont la morne taciturnité étonne l'observateur, tiennent des discours de plusieurs heures, lorsqu'un grand intérêt les excite à rompre leur silence habituel. Nous donnerons plus loin quelques détails sur ces tribus.

Les indigènes sont ou descendants d'anciens plébéiens, ou les restes de quelque grande famille qui, dédaignant de s'allier aux conquérants espagnols, ont préféré labourer de leurs mains les champs que jadis ils faisaient cultiver par leurs vassaux. Ils se divisent donc en Indiens tributaires et en Indiens caciques : mais il est difficile de distinguer, par leur extérieur, leur habillement ou leurs manières, les nobles des roturiers; ils vont généralement pieds nus, couverts de la tunique mexicaine, d'un tissu grossier et d'un brun noirâtre; ils sont vêtus comme le bas peuple, qui néanmoins leur témoigne beaucoup de respect. Cependant, loin de protéger leurs compatriotes, les hommes qui jouissent des droits héréditaires du *caciquat*, pèsent fortement sur les tributaires. Exerçant la magistrature dans les villages indiens, ce sont eux qui lèvent la capitation : non-seulement ils se plaisent à devenir les instruments des vexations des blancs, mais ils se servent aussi de leur pouvoir et de leur autorité pour extorquer de petites sommes à leur profit. La noblesse aztèque offre d'ailleurs la même grossièreté de mœurs, le même manque de civilisation, la même ignorance que le bas peuple indien. Isolée, abrutie, on a vu rarement un de ses membres suivre la carrière de la robe ou de l'épée. On trouve plus d'Indiens qui ont embrassé l'état ecclésiastique, surtout celui de curé. La solitude des couvents ne paraît avoir d'attrait que pour les jeunes filles indiennes.

Considérés en masse, les Indiens mexicains présentent le tableau d'une grande misère. Indolents par caractère, et plus encore par suite de leur situation politique, ils ne vivent qu'au jour le jour. Au lieu d'une aisance générale, on trouve quelques familles dont la fortune paraît d'autant plus colossale, qu'on s'y attend moins. Cependant les lois actuelles, généralement douces et humaines, leur assurent le fruit de leurs fatigues, et pleine liberté pour la vente de leurs productions. Ils sont exempts de tout impôt indirect, et uniquement sujets à un tribut de capitation que payent les Indiens mâles depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de cinquante, et dont le fardeau a été beaucoup allégé dans les derniers temps. En 1601, l'Indien payait annuellement 32 réaux de tribut et 4 de service royal, en tout 19 à 20 francs. On le réduisit peu à peu, dans quelques intendances, à 15 et

même à 5 francs : dans l'évêché de Méchoacan et dans la plus grande partie du Mexique, la capitation monte aujourd'hui à 11 ou 12 francs. Mais si la législation paraît favoriser les indigènes sous le rapport des impôts, d'un autre côté elle les a privés des droits les plus importants dont jouissent les autres citoyens. Dans un siècle où l'on discuta formellement si les Indiens étaient des êtres raisonnables, on crut leur accorder un bienfait en les traitant comme des mineurs, en les mettant à perpétuité sous la tutelle des blancs, en déclarant nul tout acte signé par un natif de la race cuivrée, et toute obligation qu'il contractait au-dessus de la valeur de 15 francs. Ces lois, maintenues dans leur pleine vigueur, ont élevé des barrières insurmontables entre les Indiens et les autres castes, dont le mélange a été également prohibé, et dont la désunion, ainsi que celle des familles et des autorités constituées, a été considérée de tout temps, par la politique espagnole, comme le plus sûr moyen de conserver les colonies dans la dépendance de la capitale. La loi est allée jusqu'à défendre aux blancs de se fixer dans les villages indiens et à empêcher les natifs de s'établir au milieu des Espagnols. Les Indiens se gouvernent par eux-mêmes ; mais leurs magistrats, généralement les seuls habitants du village qui parlent l'espagnol, ont intérêt à maintenir leurs concitoyens dans l'ignorance la plus profonde. Restreints dans un espace étroit de 500 mètres de rayon, qu'une loi ancienne assigne aux villages indiens, les natifs sont en quelque sorte sans propriété individuelle : ils sont tenus de cultiver les biens communaux, sans espoir de recueillir le fruit de leur travail. Le dernier règlement des intendances portait que les natifs ne peuvent plus recevoir de secours de la caisse de la communauté, sans une permission spéciale du collége des finances du Mexique. Les biens communaux ont été mis en ferme par les intendants ; le produit en était versé dans les caisses royales, où les employés du gouvernement tenaient compte, sous des rubriques particulières, de ce qu'on appelle la propriété de chaque village. Mais il est devenu si long et si difficile d'obtenir, pour les natifs, quelques secours de ces fonds, qu'ils renoncent à en demander. Par une singulière fatalité, ou par un vice inhérent à l'organisation sociale, les priviléges accordés aux Indiens, loin de leur procurer des avantages, ont produit des effets constamment défavorables à cette caste, et ont fourni les moyens de l'opprimer (1).

(1) Les Indiens même civilisés et chrétiens conservent encore, d'une manière bien remarquable, des restes de leur ancien état moral. Dans l'Amérique centrale, par exemple, M. l'abbé Brasseur de Bourbourg a remarqué que ceux qui professent ostensiblement le catholicisme, ont conservé, sur beaucoup de points, les rites secrets de leur ancien culte. A Elopango (Etat de San-Salvador), ils sacrifient encore chaque année à la déesse toltèque appelée Matlacuyé (la dame aux jupons d'azur) un enfant non baptisé, pour obtenir d'heureuses moissons. Dans l'État de Guatémala, ils poussent si loin la haine contre la foi chrétienne, qu'ils ont formé des confréries en l'honneur de Judas Iscariote, qui livra Jésus à ceux qui voulaient le sacrifier ; on les voit néanmoins prier devant les croix et les autels, mais ils ont soin d'enterrer ou de cacher devant ces symboles chrétiens de petites idoles auxquelles s'adressent leurs prières. Lorsqu'un Indien, sur le point de mourir, recevait les sacrements des mains d'un prêtre catholique, on se hâtait autrefois, dès que celui-ci était parti, de faire venir un prêtre indien qui lavait soigneusement l'extrême-onction sur toutes les parties du corps qui l'avaient reçue, et cette coutume existe probablement encore. Le même voyageur a vu, indiquées sur un calendrier récent, toutes les fêtes des païens. On y trouve toute la science

Les Espagnols tiennent le premier rang dans la population du Mexique : c'est entre leurs mains que se trouvent presque toutes les propriétés et les richesses, mais ils n'occuperaient que la seconde place parmi les habitants de race pure, si on les considérait sous le rapport de leur nombre, qui, dans la confédération Mexicaine, peut s'élever à 1 000 000 ou 1 200 000, dont un quart habite les provinces internes. On les divise en blancs nés en Europe, et en descendants d'Européens nés dans les colonies espagnoles de l'Amérique et dans les îles asiatiques. Les premiers portent le nom de *chapetons* ou de *gachupinos;* les seconds, celui de *criollos* (créoles). Les natifs des îles Canaries, que l'on désigne généralement sous la dénomination d'*islenos,* et qui sont la plupart gérants des plantations, se considèrent comme Européens. On estime que les chapetons sont comme 1 à 14.

Les *castes de sang mêlé,* provenant du mélange des races pures, constituent une masse presque aussi considérable que les indigènes. On peut évaluer le total des individus de sang mêlé à 2 ou 3 000 000 d'âmes. Par un raffinement de vanité, les habitants des colonies ont enrichi leur langue en désignant les nuances les plus fines des couleurs qui naissent de la dégénération de la couleur primitive. Le fils d'un blanc, né Européen ou créole, et d'une indigène à teint cuivré, est appelé *métis* ou *mestizo.* Sa couleur est presque d'un blanc parfait; sa peau est d'une transparence particulière; le peu de barbe, la petitesse des mains et des pieds, une certaine obliquité des yeux, annoncent plus souvent le mélange du sang indien que la nature des cheveux. Si une métisse s'allie à un blanc, la seconde génération qui en résulte ne diffère presque plus de la race européenne. Les métis composent vraisemblablement les sept huitièmes de la totalité des castes. Ils sont réputés d'un caractère plus doux que les *mulâtres* ou *mulatos,* fils de blancs et de négresses, qui se distinguent par la vigueur et l'énergie de leurs couleurs, par la violence de leurs passions, et par une singulière volubilité de langue. Les descendants des nègres et d'Indiennes portent, à Mexico, à Lima, et même à La Havane, le nom bizarre de *chino,* chinois. Sur la côte de Caracas et dans la Nouvelle-Espagne même, on les appelle aussi *zambos.* Aujourd'hui cette dernière dénomination est principalement restreinte aux descendants d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une china. On distingue de ces zambos communs les *zambos-prietos,* qui naissent d'un nègre et d'une zamba. Les castes du sang indien ou africain conservent l'odeur qui est propre à la transpiration cutanée de ces deux races primitives. Du mélange d'un blanc avec une mulâtresse, provient la caste des *quarterons.* Lorsqu'une quarteronne épouse un Européen ou un créole, ses enfants portent le nom de *quinterons* : une nouvelle alliance avec la race blanche fait tellement perdre le reste de couleur, que l'enfant d'un blanc et d'une quinteronne est blanc aussi. Les mélanges dans lesquels la couleur des en-

astrologique utilisée par les prêtres idolâtres, qui administrent les 20 000 Indiens *catholiques* de Santa-Catalina-Ixtlahuacan; on y lit leurs noms, leurs demeures et les noms des lieux où ils continuent de sacrifier. Les prières qu'il renferme sont un mélange sacrilége, où quelques-uns des noms les plus augustes de notre religion sont accouplés à l'idolâtrie la plus grossière. M. Brasseur attribue cette haine vivace des Indiens contre le christianisme, et leur opiniâtreté dans l'idolâtrie, aux moyens violents qui furent employés pour les convertir.

Mexique : c'est
t les richesses,
le race pure, si
a confédération
habite les pro-
endants d'Euro-
îles asiatiques.
s seconds, celui
e généralement
s plantations, se
comme 1 à 14.
ures, constituent
évaluer le total
ffinement de va-
nant les nuances
uleur primitive.
teint cuivré, est
fait ; sa peau est
les mains et des
t le mélange du
un blanc, la se-
européenne. Les
ité des castes. Ils
*tos*, fils de blancs
leurs couleurs,
é de langue. Les
a, et même à La
s et dans la Nou-
ui cette dernière
n nègre et d'une
ambos communs
es castes du sang
ration cutanée de
lâtresse, provient
Européen ou un
e alliance avec la
ant d'un blanc et
a couleur des en-

0 Indiens *catholiques*
les noms des lieux
lange sacrilége, où
plés à l'idolâtrie la
re le christianisme,
loyés pour les con-

fants devient plus foncée que n'était celle de leur mère, s'appellent *saltos-atras*, sauts en arrière.

ici, comme dans le Pérou, un dialecte indigène, mais se servent de la langue espagnole, tant dans la conversation que dans les écrits. Parmi les dialectes indi-

fants devient plus foncée que n'était celle de leur mère, s'appellent *saltos-atras*, ou sauts en arrière.

Le plus ou moins de sang européen, et la peau plus ou moins claire, décident de la considération dont l'homme doit jouir dans la société, et de l'opinion qu'il a de lui-même. Un blanc qui monte pieds nus à cheval, s'imagine appartenir à la noblesse du pays : la couleur établit même une certaine égalité entre des hommes qui, comme partout où la civilisation est ou peu avancée ou dans un mouvement rétrograde, se plaisent à raffiner sur les prérogatives de race et d'origine. Lorsqu'un homme du peuple se dispute avec un des hommes titrés du pays, il n'est pas rare d'entendre dire au premier : « Serait-il possible que vous crussiez être plus blanc que moi? » Parmi les *métis* et les *mulâtres*, il y a beaucoup d'individus qui, par leur couleur, leur physionomie et leur intelligence, pourraient se confondre avec les Espagnols, mais les préjugés les tiennent dans l'avilissement et le mépris. Doués d'un caractère énergique et ardent, ces hommes de couleur vivent dans un état constant d'irritation contre les blancs, et le ressentiment les porte fréquemment à la vengeance. Souvent il arrive aussi que des familles qui sont soupçonnées d'être de sang mêlé demandent à la haute cour de justice qu'on les déclare appartenir aux blancs. On voit ainsi des mulâtres très-basanés qui ont eu l'adresse de se faire *blanchir*, selon l'expression populaire. Quand le jugement des sens est trop contraire aux vœux du sollicitant, il faut qu'il se contente de termes un peu problématiques : la sentence dit alors simplement que « tels ou « tels individus peuvent *se tenir pour blancs.* »

Le ci-devant royaume de la Nouvelle-Espagne est, de toutes les colonies européennes sous la zone torride, celle dans laquelle il y a le moins de nègres. On parcourt toute la ville de Mexico sans rencontrer un visage noir : le service d'aucune maison ne s'y fait avec des gens de cette couleur. Dans tout le Mexique, il n'y a pas 6000 nègres, et, à l'époque de l'esclavage, on ne comptait que 9 à 10000 esclaves, dont la plupart se trouvaient dans les ports d'Acapulco et de La Vera-Cruz, ou dans la région chaude, voisine des côtes. Ces esclaves étaient des prisonniers faits dans les guerres presque continuelles sur les frontières des provinces internes; ils étaient, la plupart, de la nation des Apaches, montagnards indomptables et féroces, qui ordinairement succombent bientôt au désespoir ou aux effets du changement de climat. L'accroissement de la prospérité coloniale du Mexique était donc tout à fait indépendant de la traite des nègees. Il y a 50 ans que l'on ne connaissait presque pas en Europe de sucre mexicain ; aujourd'hui La Vera-Cruz en exporte beaucoup, et cependant les progrès qu'a faits dans le Mexique, après le bouleversement de Saint-Domingue, la culture de la canne à sucre, n'y avaient pas augmenté d'une manière sensible le nombre des esclaves. Du reste, au Mexique comme dans toutes les possessions espagnoles, les esclaves étaient un peu plus protégés par les lois que ne l'étaient les nègres des colonies des autres nations européennes.

Les langues parlées dans la vaste étendue du Mexique sont au nombre de plus de vingt. Les créoles et la plus grande partie des races mixtes n'ont pas adopté ici, comme dans le Pérou, un dialecte indigène, mais se servent de la langue espagnole, tant dans la conversation que dans les écrits. Parmi les dialectes indi-

gènes, la langue *aztèque* ou *nahuatl*, ou mexicaine proprement dite, est la plus répandue ; elle s'étend aujourd'hui depuis le parallèle de 37 degrés jusque vers le lac de Nicaragua; mais les domaines de plusieurs autres langues sont comme enclavés dans le sien. L'historien Clavigero a prouvé que les Toltèques, les Chichimèques (dont les habitants de Tlascala descendent), les Acolhues et les Nahuatls parlaient tous la même langue que les Aztèques. La répétition des syllabes *tli, tla, itl, atl,* jointe à la longueur des mots, qui vont jusqu'à onze syllabes, doit rendre cette langue peu agréable à l'oreille; mais la complication et la richesse de ses formes grammaticales prouvent la haute intelligence de ceux qui l'ont inventée ou régularisée. Un nombre extrêmement borné d'analogies de mots paraît la rattacher au chinois et au japonais; mais son caractère général éloigne ce rapprochement. La langue *otomite,* parlée dans l'ancien royaume de Méchoacan ou dans la Nouvelle-Galice, est une langue mère, monosyllabique comme le chinois, par conséquent entièrement différente de la mexicaine, et qui paraît avoir été très-répandue. On ne saurait dire si les idiomes *tarasque, matlazingue* et *cora,* parlés également dans la Nouvelle-Galice, sont des branches d'un même tronc ou des langues indépendantes l'une de l'autre ; les mots connus de la langue *tarasque* et du *cora* offrent très-peu d'affinité avec les autres langues américaines. Les langues *tarahumare* et *tépéhuane,* parlées dans la Nouvelle-Biscaye ; l'idiome des *Pimas,* dans la Pimérie, partie de la Sonora ; celui des *Apaches,* des *Kérès,* des *Piras,* des *Tiguas* et d'autres tribus du nord ; la langue *guaïcoure,* parlée dans la Californie ; celle des *Cochimies* et des *Péricues* dans la même péninsule, présentent encore un chaos d'incertitude et d'obscurité. Dans le *tarahumar,* les noms de nombre sont mexicains. Il est remarquable qu'un dialecte de la langue guaïcoure se nomme *cora,* et que le nom des *Monquis,* de la Californie, se retrouve presque dans le Nouveau-Mexique sous celui de *Moquis.*

La langue *huaztèque,* qui s'est conservée dans le canton de Huazteca, au nord de Mexico, paraît différer entièrement de la mexicaine, soit dans les mots, soit pour la grammaire. Elle offre quelques mots finnois et ostiaks ; appartiendrait-elle à la première invasion des tribus de l'Asie boréale, invasion antérieure à celle dont les ancêtres des Aztèques, des Toltèques et des Chichimèques ont dû faire partie (1)?

Il paraît qu'en avançant au sud de Mexico, les langues indigènes, indépendantes de celle des Aztèques, deviennent extrêmement nombreuses. L'idiome *tzendal* ou *zeldal,* un des plus importants des anciens idiomes mexicains, est encore parlé dans le Chiapa. Les États de La Puebla et d'Oaxaca nous offrent les langues *zapotèque, totonaque, mixtèque, popoloque, chinantèque, mixe,* et plusieurs autres moins connues. La langue *maya,* dominante dans le Yucatan, nous paraît renfermer des mots finnois et algonquins. Le savant Hervas y a remarqué un certain nombre de mots tonkinois, parmi lesquels il y en a qui sont communs à divers idiomes de Sibérie et au finnois. Cette langue est monosyllabique, comme les plus anciennes de l'Asie orientale, mais elle leur est supérieure par ses combinai-

(1) Suivant M. Hermann E. Ludewig, les noms de Toltèques, de Chichimèques et d'Aztèques ne désignaient pas des nations ou des tribus séparées, mais plutôt les trois classes ou castes d'une même nation : la noblesse, le peuple et les prêtres.

sons grammaticales. Elle paraît tenir à la même souche générale que l'otomite, dont nous avons déjà parlé. Sur les frontières sud-est du Mexique et dans l'Amérique centrale, on remarque la langue *chiapanèse*, la *cakchiquèle*, l'*utlatèque*, la *lakandone* et autres : une des principales de celles qu'on parle dans l'Amérique centrale est la *poconchi* ou la *pocomane;* elle a des rapports manifestes avec la langue *maya*, et doit ainsi différer radicalement de la langue mexicaine, qui cependant y était fort usitée avant l'invasion des Espagnols, et qui aujourd'hui y domine. L'*orosinan*, le *dirian*, le *cholutécan*, sont répandus dans le Nicaragua. Mentionnons encore l'idiome des *Indiens Mosquitos*, au sud-est du Honduras.

On a remarqué avec étonnement quelque analogie entre certains idiomes du Mexique et de l'Amérique centrale et les langues scandinaves.

---

# LIVRE CINQUIÈME.

Géographie politique du Mexique et de l'Amérique centrale.

## MEXIQUE.

La *Vieille-Californie,* ou la péninsule de Californie, est entourée par le Grand océan au sud et à l'ouest, et par le golfe de Californie, appelé aussi *mer Vermeille,* à l'est. Elle dépasse le tropique, et se termine dans la zone torride par le cap Saint-Lucas. Sa largeur varie depuis 40 kilomètres jusqu'à 160, d'une mer à l'autre : son climat, en général, est très-chaud et très-sec. Le ciel, d'un bleu foncé, ne se couvre presque jamais de nuages; s'il en paraît quelques-uns vers le coucher du soleil, ils brillent des teintes de pourpre et d'émeraude. Mais ce beau ciel s'étend sur une terre aride, sablonneuse, où des cactus cylindriques, s'élevant dans les fentes des rochers, interrompent presque seuls le tableau de la stérilité absolue. Dans les endroits rares où il se trouve de l'eau et de la terre végétale, les fruits et les blés se multiplient d'une manière étonnante; la vigne y donne un vin généreux, semblable à celui des Canaries. On remarque une espèce de mouton extrêmement gros, très-délicat et excellent à manger; sa laine est très-facile à filer. On nomme beaucoup d'autres quadrupèdes sauvages, ainsi qu'une grande variété d'oiseaux. Les perles qu'on pêche sur les côtes de Californie ont l'eau très-belle, mais la figure irrégulière. Les mines d'or que la tradition populaire plaçait dans cette péninsule se réduisent à quelques maigres filons. A 60 kilomètres de Loreto, on a découvert deux mines d'argent, que l'on croit assez productives; mais le manque de bois et de mercure en rend l'exploitation presque impossible. Il y a, dans l'intérieur, des plaines couvertes d'un beau sel en cristaux. On trouve du soufre près de plusieurs volcans éteints. Le dernier de ces volcans qui ait été en activité paraît être celui qui domine le cap de *Las Virgenes,* sur la côte orientale : il lançait encore des matières en 1746. Depuis que les missions de la Vieille-Californie sont en décadence, la population s'est réduite à moins de 10 ou 12000 individus, dispersés sur une étendue égale à l'Angleterre. *Loreto,* qui a été la capitale de la Vieille-Californie, est une petite bourgade avec un *presidio;* les habitants, tant Espagnols que métis et Indiens, peuvent monter à 1 200 individus, et c'est la place la plus peuplée de toute la presqu'île. — *La Paz,* qui est la capitale actuelle, n'a que 500 âmes. — *San-Antonio,* à son tour, a été aussi la modeste capitale de cette Californie : on exploite dans ses environs des mines d'argent et de plomb.

Les indigènes étaient, avant l'arrivée des missionnaires, au dernier degré d'abrutissement : comme les animaux, ils passaient les journées étendus sur le ventre, au milieu des sables; comme les animaux pressés par la faim, ils couraient à la chasse pour satisfaire les besoins du moment. Une sorte d'horreur religieuse leur annonçait cependant l'existence d'un grand être dont ils redoutaient la puissance. Les *Péricues*, les *Monquis*, les *Guaïcoures*, les *Cochimies*, les *Laymones*, les *Uchitas*, les *Icos*, sont les principales tribus.

Les premières missions de la Vieille-Californie avaient été créées en 1698 par les jésuites; sous la conduite de ces pères, les sauvages avaient abandonné la vie nomade. Au milieu de rochers arides, de broussailles et de ronces, ils avaient cultivé de petits terrains, bâti des maisons, élevé des chapelles, lorsqu'un décret vint détruire, sur tous les points de l'Amérique espagnole, cette société. Les franciscains succédèrent immédiatement aux jésuites dans la Vieille-Californie, et étendirent, en 1769, leurs conquêtes pacifiques sur la Nouvelle. Plus tard, les dominicains ont obtenu le gouvernement des missions de la première de ces provinces, et les ont négligées ou mal dirigées.

Au sud de la pointe méridionale de la Vieille-Californie, par 18° 45′ de latitude, se trouvent les îles *Revillagigedo*, dont les principales sont Socorro ou Saint-Thomas, San-Benedicto, Roca, Partiva ou Nublada, et Santa-Rosa ou Clarion. Elles paraissent être d'origine volcanique, et ont un sol stérile, hérissé de *cactus opuntia*. Elles sont inhabitées. On remarque sur la côte orientale de la péninsule, dans le golfe de Californie, les îles *Angel de la Guardia, San-Lorenzo, Carmen, San-José, Espiritu-Santo, Cerralvo* ou *Santa-Catalina*, et à l'ouest, dans le Grand océan, les îles *Cedros, Guadalupe, Santa-Margarita*.

La pêche des perles, autrefois importante sur la côte orientale de la presqu'île, dans la mer Vermeille, est aujourd'hui bien diminuée.

Les *États de Sonora* et de *Cinaloa*, à l'est du golfe de Californie, sont des contrées fertiles, agréables, salubres, mais encore faiblement peuplées.

La *Pimérie* (*Pimeria*), qui s'y trouve, est le pays habité par les Pimas, que les missionnaires ont soumis et civilisés, et dont le territoire abonde en or de lavage. On la divise en *Pimeria-Alta* et *Pimeria-Baxa*, que sépare la rivière de l'Ascension.

Il y a dans ces pays des mines très-riches; celles de la *Sonora* donnent de l'or. Ce dernier État est très-fertile et bien arrosé par des rivières considérables, dont l'Yaqui est la principale. Parmi les productions de cette contrée, il en est une très-intéressante découverte récemment par M. A.-B. Gray : c'est le *fruit du sable* (*ammabroma Sonoræ*). — *Ures* ou *San-José de los Ures*, sur la rivière Sonora, est la capitale de cet État. Elle compte 7 000 habitants. — *Arispe*, ancienne capitale, est voisine d'importantes mines d'or. — *Sonora* a des mines d'argent. — Il faut aussi citer : *Guaymas*, intéressante par son commerce et par son excellent port, sur le golfe de Californie; — *Pitic* ou *Hermosillo*, l'entrepôt des marchandises qui débarquent dans ce port, ville riche, mais mal bâtie, dont les rues sablées deviennent très-incommodes au moindre vent qui élève le sable dans les airs; elle a 10 000 habitants.

L'État de *Cinaloa* renferme : *Culiacan*, capitale, peuplée de 12 000 habitants, célèbre dans l'histoire des Mexicains sous le nom d'*Hucicolhuacan*, comme le

siége d'une ancienne monarchie ; — *Cinaloa,* avec 10 000 âmes ; — *Alanco,* qui a des mines d'argent ; — *Mazatlan,* ville de 10 000 âmes, avec un port fameux, qui est aujourd'hui le plus fréquenté de la côte occidentale du Mexique, malgré l'insalubrité d'un climat brûlant et les coups de vent, les raz-de-marée, auxquels les navigateurs sont exposés (1) ; — *Altata,* autre port, à 20 milles environ au nord de l'embouchure de la rivière de Culiacan, avec un mouillage sûr de décembre à juillet, mais très-mauvais le reste de l'année, à cause des vents violents du sud-ouest ; — *Villa del Fuerte* ou *Montes-Claros,* sur le Rio del Fuerte, avec 8 000 habitants ; — *Cosala,* avec la mine d'Iriarte, qui donne beaucoup d'argent et un peu d'or ; — *Rosario,* entrepôt du commerce entre Mazatlan et les villes de l'intérieur.

Sur les côtes de ce pays, les forêts de goyaviers, de limoniers et d'orangers commencent à devenir communes ; le *lignum vitæ* et les palmiers y viennent également ; mais, dans l'intérieur, il s'élève des montagnes froides et arides.

Outre les Pimas, les peuples indigènes principaux qui se rencontrent dans les deux États précédents, sont les *Maricopas,* qui ont les habitudes douces des Pimas ; les *Apaches,* très-féroces ; les *Hiaquis* ou *Yaquis,* et les *Mayos,* fort industrieux et fort actifs ; les *Opates,* à demi civilisés, braves guerriers, poëtes, musiciens, parlant une langue singulièrement poétique ; les *Séris,* qui habitent l'île de *Tiburon* et une partie de la côte continentale ; les *Tarumaras,* peu nombreux ; les *Cocopas ;* les *Papayos,* doux et inoffensifs, très-habiles dans la culture du blé ; leurs femmes sont habillées, mais les hommes vont presque nus.

Les *Xérès* ou *Kérès,* étaient l'une des plus puissantes des anciennes tribus du nord du Mexique. On les trouve plus dans le Nouveau-Mexique que dans le Mexique même. Ils ont la stature haute, la figure pleine, l'humeur douce et docile. Ils sont les vassaux, ou, pour mieux dire, les esclaves du gouvernement, qui leur impose diverses corvées, telles que de porter des fardeaux, de conduire des mulets, ou bien on les assujettit au service militaire, où ils sont traités avec toute la barbarie dont un blanc peut être capable.

Les *Moquis,* sur la frontière du Nouveau-Mexique, aussi bien que dans l'intérieur de ce pays, jouissent d'une sorte de civilisation. Ils se livrent à l'agriculture, et élèvent un grand nombre de chevaux, de bestiaux et de moutons. Ils savent filer et tisser. Leur gouvernement est patriarcal et purement républicain. On les dit honnêtes et vertueux. Leur teint est blanc, leur physionomie agréable. On a trouvé chez eux des ruines remarquables, entre autres celles d'une grande ville, au milieu de laquelle était une espèce de château fort, exactement orienté selon les quatre points cardinaux. Les Indiens voisins de ces ruines mémorables vivent dans des villages populeux, et cultivent le maïs, le coton et les calebasses. Ces traces d'une ancienne civilisation coïncident avec les traditions des Mexicains, selon lesquelles leurs ancêtres se seraient arrêtés à plusieurs reprises dans ces contrées, après leur sortie du pays d'Aztlan. La première station fut aux bords du lac

(1) La navigation du port de Mazatlan, en 1855, a présenté, tant à l'entrée qu'à la sortie, un mouvement total de 82 navires, jaugeant 25 097 tonneaux, dans lequel les États-Unis ont compté pour 10 615 tonneaux, l'Angleterre pour 4 684, Hambourg pour 3 434, divers ports mexicains pour 2072, le Chili pour 1 362, Brême pour 904 ; la France pour 356 seulement.

es; — *Alanco,* qui
ec un port fameux,
u Mexique, malgré
de-marée, auxquels
) milles environ au
nouillage sûr de dé-
e des vents violents
le Rio del Fuerte,
ui donne beaucoup
entre Mazatlan et les

oniers et d'orangers
palmiers y viennent
roides et arides.
rencontrent dans les
tudes douces des Pi-
les *Mayos,* fort in-
es guerriers, poëtes,
s *Séris,* qui habitent
*rumaras,* peu nom-
abiles dans la culture
presque nus.
s anciennes tribus du
e que dans le Mexique
r douce et docile. Ils
nement, qui leur im-
conduire des mulets,
tés avec toute la bar-

bien que dans l'inté-
ivrent à l'agriculture,
e moutons. Ils savent
t républicain. On les
nomie agréable. On a
s d'une grande ville,
ctement orienté selon
es mémorables vivent
et les calebasses. Ces
ons des Mexicains, se-
reprises dans ces con-
n fut aux bords du lac

à l'entrée qu'à la sortie,
lequel les États-Unis ont
r 3 434, divers ports mexi-
ur 356 seulement.



Teguayo; la seconde, sur les bords du Gila; la troisième, dans la Nouvelle-Biscaye, près de l'ancien *presidio* de Yanos, où il y a aussi des édifices en ruine, appelés par les Espagnols *Casas grandes.*

Les *Nabajoas* ou *Navijos,* qu'on trouve dans le Nouveau-Mexique, s'avancent aussi dans le nord de la Sonora. Ils sont parvenus de même à une civilisation assez remarquable; beaucoup d'entre eux demeurent dans des maisons en pierre, et cultivent le sol; ils élèvent des animaux nombreux, font du beurre, du fromage, filent et tissent, et sont renommés particulièrement par la beauté des couvertures qu'ils fabriquent. Ils sont honnêtes et hospitaliers, d'ailleurs guerriers, braves et audacieux.

La grande chaîne qui fait le dos de tout le Mexique traverse dans toute sa longueur l'ancienne province appelée la *Nouvelle-Biscaye,* qui dépend aujourd'hui des États de *Chihuahua* et de *Durango.* Des cratères de volcans et une masse de fer semblable aux pierres tombées du ciel y appellent les regards du naturaliste. La plus grande partie du pays présente un plateau stérile et sablonneux; plusieurs rivières, ne trouvant pas une pente favorable pour s'écouler, s'y répandent et forment des lacs. Les hivers, souvent rigoureux, sont suivis de chaleurs étouffantes. On cite comme un fléau les scorpions, dont la piqûre donne la mort en peu d'heures.

Le Chihuahua est le plus septentrional des États intérieurs du Mexique. Une grande partie de l'État est un immense plateau sablonneux; mais le sol qui borde le Rio Grande del Norte est un des plus beaux et des plus fertiles de cette république. Il y vient abondamment du blé, du maïs et des fruits délicats, particulièrement des raisins. Les environs d'*El Paso del Norte,* sur la frontière du Nouveau-Mexique, produisent les vins les plus généreux, et l'eau-de-vie de cet endroit est renommée dans tout le nord du Mexique. Les montagnes sont couvertes de pins, d'érables, de chênes. Les animaux féroces y sont en grand nombre; on y voit aussi des moutons sauvages, et particulièrement des élans ou plutôt de gros cerfs de la grandeur d'un mulet, dont les cornes sont extrêmement longues.

La nature calcaire du sol paraît indiquée par un événement assez extraordinaire dans les annales de la géographie physique. En 1752, les habitants du bourg d'*El Paso del Norte* virent tout à coup rester à sec tout le lit du Rio Grande, l'espace de 200 kilomètres; l'eau du fleuve se précipita dans une crevasse nouvellement formée, et ne sortit de terre que près du préside de *Saint-Éléazar.* Cette perte du Rio Grande del Norte dura plusieurs semaines; enfin l'eau reprit son ancien cours, parce que sans doute la crevasse et les conduits souterrains s'étaient bouchés.

On trouve dans cet État, particulièrement au bord du Rio San-Miguel, quelques-unes de ces curieuses ruines du nord du Mexique qu'on appelle *Casas grandes.*

*Chihuahua,* la capitale, est peuplée de 10 000 âmes. La place principale est ornée d'une des cathédrales les plus belles du Mexique; du palais de l'Etat, de l'hôtel de ville, de belles galeries et de riches magasins. Un grand aqueduc apporte l'eau d'une excellente source des environs. On exploite des mines d'argent dans le voisinage. — *Santa-Rosa de Cosiquiriaqui* est importante aussi par ses mines d'argent, de même que *S. José de Parral,* ou *Hidalgo,* et *San-Pedro de Batopilas.*

Les *Apaches,* qui habitent ce pays, aussi bien qu'une partie du Nouveau-Mexique, du Texas et de la Sonora, sont une nation guerrière et industrieuse. Implacables ennemis des blancs, ils infestent toute la limite orientale de l'État, depuis les montagnes Noires jusqu'aux confins du Cohahuila, en tenant les habitants de plusieurs provinces dans un état perpétuel d'alarme. On n'a jamais eu que de courtes trêves avec eux, et, quoique leur nombre ait été considérablement diminué par les guerres et par de fréquentes famines, on est obligé de tenir continuellement sur pied des soldats pour escorter les caravanes, protéger les villages, et repousser leurs attaques toujours renouvelées. Au premier abord, les Espagnols avaient essayé de réduire en esclavage ceux que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains; mais, les voyant surmonter habituellement tous les obstacles pour retourner dans leurs chères montagnes, ils prirent le parti d'envoyer ces prisonniers à l'île de Cuba, où le changement de climat ne tardait pas à les faire périr. Les Apaches n'en furent pas plus tôt instruits, qu'ils refusèrent de donner ou de recevoir quartier. Dès lors on n'a pu parvenir à faire prisonniers que ceux qu'on surprenait endormis ou qui avaient été mis hors de combat.

Les flèches des Apaches ont un mètre de long; elles sont faites avec du roseau, dans lequel on enfonce un morceau de bois dur et long de 30 centimètres, dont la pointe est de fer, d'os ou de pierre. Ils lancent cette arme avec tant de vigueur, qu'à 300 pas de distance ils peuvent percer un homme. Quand on veut arracher la flèche de la blessure, le bois se détache et la pointe reste dans le corps. Leur seconde arme offensive est une lance de 5 mètres de long. Lorsqu'ils chargent l'ennemi, ils la tiennent des deux mains par-dessus leur tête, dirigent leur cheval en le pressant des genoux. Plusieurs d'entre eux sont armés de fusils conquis, ainsi que les munitions, sur les Espagnols, qui ne leur en vendent point. Les archers et les fusiliers combattent à pied, mais les lanciers sont toujours à cheval. Le bouclier leur sert d'arme défensive. Rien n'égale l'impétuosité et l'adresse de leurs coursiers; ce sont des foudres dont il est impossible de parer les coups.

On a donné des opinions très-diverses sur la famille indienne à laquelle appartiennent les Apaches : d'après les recherches linguistiques de M. W. Turner, ils feraient partie de la grande division ethnographique que M. Gallatin désigne sous le nom d'*Athapascans,* et dont le siége principal est entre la mer d'Hudson et les monts Rocheux.

C'est dans l'État de Durango qu'est en grande partie compris le fameux *Bolson de Mapimi,* bassin ou grande vallée inculte qui s'étend aussi dans le Chihuahua et le Cohahuila. Il s'y trouve le *Real de Mapimi,* mine qui donne à la fois de l'or, de l'argent, du plomb et du soufre. On y a découvert, en 1838, à 100 lieues de Durango, une caverne curieuse contenant un très-grand nombre de cadavres en parfait état de conservation, et revêtus de riches vêtements artistement travaillés. Entre le Real de Mapimi et Chihuahua, le pays désert est nommé la *Travesia.* On y voyait autrefois plusieurs villages florissants et des *ranchos,* maintenant abandonnés et en ruines. Les Indiens, durant leurs incursions, y laissent leurs animaux fatigués s'y refaire dans les pâturages.

*Durango* ou *Victoria,* la capitale de cet État, peuplée de 20 à 25 000 habitants, d'un aspect pittoresque, mais peu brillante à l'intérieur, est le siége d'un

évêché érigé en 1620, d'une administration des mines, d'un hôtel des monnaies qui doit son importance au produit des mines d'argent exploitées dans ses environs. Près de cette ville, s'étendent de vastes pâturages, dont les bestiaux nombreux forment une importante branche de commerce. Au nord, on remarque encore *San-Juan-del-Rio,* de 10 000 habitants; *Nombre-de-Dios,* célèbre par ses mines.

Les Espagnols de cet État, toujours armés contre les Indiens, ont un caractère entreprenant et belliqueux. Les *Comanches,* les plus redoutables des indigènes, se montrent dans ce pays, aussi bien que dans le Chihuahua et le Cohahuila ; ils égalent les Tatares dans la rapidité de leurs courses à cheval : de leurs lointaines prairies, situées au nord du Rio Grande del Norte, ils entreprennent régulièrement, chaque année, des expéditions organisées contre ces trois États, et même souvent ils pénètrent plus loin dans l'intérieur, pour se procurer des animaux et des esclaves; ils enlèvent les jeunes gens et les jeunes filles, et massacrent les adultes de la manière la plus barbare. « Telle est, dit M. Ruxton, la régularité de « ces expéditions, que, dans le calendrier comanche, le mois de septembre est « désigné sous le nom de *lune du Mexique,* comme les autres mois sont nom- « més la lune du Buffle, la lune de l'Ours, la lune du Blé, etc. »

L'*État de Cohahuila* est un pays couvert de montagnes et de forêts, arrosé par le Rio Grande del Norte. Les terres y sont d'une grande fertilité et produisent des céréales et d'excellents vins; d'immenses pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes; l'air y est salubre et le climat tempéré. *Saltillo,* qui a 20000 habitants, est la capitale de l'État. *Monclova,* ancienne capitale, est une ville élégante. Remarquons encore *Leona-Vicario,* qui a été un instant la capitale aussi; *Santa-Rosa,* et *Parras,* connue par le vin qu'on y récolte.

L'*État de Nouveau-Léon,* pays riche en mines d'or, d'argent et de plomb, en sel gemme et en sources salées, a un sol fertile, des forêts remplies de bois de teinture et de construction, et d'immenses pâturages où paissent de grands troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes. *Monterey,* sa capitale, a 15000 habitants. On remarque encore les petites villes de *Cadereita, Linares* et *Pilon.* Une grande partie de la population est occupée de l'exploitation des mines.

L'*État de Tamaulipas* est borné à l'ouest par celui de Cohahuila, au nord-est par le Texas, au sud par celui de San-Luis-Potosi, et à l'est par le golfe du Mexique. *Nuevo-Santander* ou *Victoria,* la capitale, ville de 6000 habitants, à 13 lieues de la mer, sur la rivière de son nom, serait importante sans une barre qui ne permet qu'à de faibles embarcations l'entrée de cette rivière. Il s'y livra, en 1829, une célèbre bataille entre les Mexicains et une armée espagnole, qui fut défaite. *Aguayo* est une ville de 6000 âmes, au nord de Victoria. *Tampico de Tamaulipas* (1), fondée en 1824, est une ville commerçante, un des ports principaux du Mexique, à l'embouchure de la rivière Tampico ou Panuco, dont une barre obstrue malheureusement l'entrée. Les produits des manufactures

(1) On distingue trois Tampicos : *Tampico de Tamaulipas, Tampico-Viejo* et *Tampico el Alto.*

françaises trouvent un écoulement facile sur cette place importante, dont le commerce extérieur est évalué à 50 000 000 de francs par an. Près d'*Altamira*, s'élève, au milieu d'une vaste plaine, une montagne taillée exactement en forme de pyramide : est-ce un ouvrage de l'art ou un jeu de la nature? Il faut encore distinguer, dans le Tamaulipas, *Soto la Marina*, petit port; *Matamoros*, ville commerçante, sur le Rio Grande, près de son embouchure.

L'*État de San-Luis-Potosi* est montagneux vers l'ouest, et marécageux vers le golfe du Mexique. On y éprouve les effets de trois climats différents. A l'est, où se trouvent les parties les plus malsaines, on cultive les fruits les plus délicieux du Mexique. Ce pays a de riches mines d'argent, et des forêts qui suffisent au besoin de ses usines.

*San-Luis-Potosi*, la capitale, doit sa célébrité aux mines de ses environs. Maintenant elle est plus importante par son commerce de bestiaux, de suif et de cuir. Elle a eu jusqu'à 60 000 âmes; elle en renferme encore 40 000. Cette ville est bien bâtie, et ornée de belles fontaines et de plusieurs constructions remarquables, telles que l'église paroissiale de Saint-Pierre et celle du couvent des Carmes, l'hôtel des monnaies et l'aqueduc. A *Guadalcazar*, on exploite quelques filons d'argent; *Charcas* est le siége d'une direction des mines; *Catorce* a l'exploitation la plus célèbre du pays : elle a produit de 18 à 20 000 000 de francs par an. *Tula*, jolie ville, entre les rivières Lemon et Santander, et *Ramos*, qui a des mines d'argent, sont d'autres villes intéressantes de l'État.

L'*État de Zacatecas* est couvert de hautes montagnes pittoresques. Il a de fameuses mines d'argent et des sources thermales. *Zacatecas*, la capitale, ne consiste qu'en une longue rue garnie de hautes maisons, mais derrière lesquelles se groupent, à diverses distances, les cabanes qui servent d'habitations aux mineurs. Il y a un hôtel des monnaies. La population est de 25 000 âmes. Près de là, sont neuf lacs qui se couvrent d'une efflorescence d'hydrochlorate et de carbonate de soude. Les montagnes, composées de syénite, contiennent quelques-uns des plus riches filons du monde. *Fresnillo*, *Sombrerete*, *Pino* et *Nochistlan* sont aussi connues par les travaux des mines, particulièrement d'argent et de cuivre.

Le petit État d'*Aguas-Calientes*, situé au sud de celui de Zacatecas, qui l'enveloppe presque entièrement, a pour capitale *Aguas-Calientes*, qui doit son nom à ses eaux thermales, et sa prospérité au commerce et à l'industrie : elle possède une importante manufacture de drap, jouit d'un climat délicieux, a des environs fertiles et bien cultivés, et compte 20 000 habitants.

La plus grande partie du royaume de la Nouvelle-Galice forme aujourd'hui l'*État de Xalisco*, situé à l'ouest, sur le Grand océan. Il était habité par une race belliqueuse, qui sacrifiait des hommes à une idole de la forme d'un serpent, et qui même, à ce que prétendaient les premiers conquérants espagnols, dévorait ces malheureuses victimes après qu'on les avait fait périr dans les flammes. Près des bords de la mer, s'étendent de vastes forêts qui fournissent de superbes bois de construction; mais les habitants y sont exposés à un air chaud et malsain, tandis que l'intérieur du pays jouit d'un climat tempéré et favorable à la santé. Le *Rio Grande del Sur*, ou de *Santiago*, ou *Tololotlan*, forme, en sortant du lac Chapala, une cataracte très-pittoresque. Sur ses rives, s'élève la capitale, *Guada-*

*laxara*, grande et belle ville, la seconde du Mexique, et peuplée de 80 000 âmes : elle a une université importante ; la cathédrale est un vaste édifice d'une architecture bizarre, mais remarquable par la profusion de ses ornements et le choix des beaux tableaux espagnols qu'elle renferme. Le magnifique couvent de Saint-François comprend dans son enceinte cinq églises, dont une rivalise de richesse avec la cathédrale. On remarque encore, parmi les constructions de cette ville, l'hôtel des monnaies et un grand aqueduc. Il y a un opéra italien. L'industrie livre des étoffes en laine dites *scrapas* et *cobertones*, des toiles de coton unies et imprimées, appelées *moutas*, *rebozos* et *zarazas*. On y travaille aussi fort bien l'écaille. D'après M. de Löwenstern, c'est la ville du Mexique où l'étranger est vu du meilleur œil ; c'est celle où il est accueilli avec la politesse la plus franche, et qui lui donne l'idée la plus favorable de la société.

*San-Blas*, à l'embouchure du Rio Grande, est perchée comme un nid d'aigle sur le sommet d'un rocher escarpé de 50 mètres d'élévation, et dominant une plaine marécageuse qui, dans les temps de pluie, est entièrement inondée. Elle a un port important et l'arsenal maritime de l'Union mexicaine, mais l'insalubrité de l'air en chasse les principaux habitants pendant plusieurs mois : ils vont résider, à quelques lieues de là, dans la charmante petite ville de *Tépic*. Les autres villes intéressantes de l'État sont : *Lagos*, autrefois florissante, et encore renommée par la foire qui s'y tient ; — *Compostella*, le chef-lieu d'un district abondant en maïs, en cocotiers et en bétail ; — *Tonala*, avec des fabriques de faïence pour la consommation de la province ; — *Rolanos*, où l'on a exploité de l'argent ; — *La Purificacion*, ville considérable, dans la partie méridionale de la Nouvelle-Grâce, où la cochenille et le sucre sont les principales productions ; à quelque distance, à l'ouest, est le cap *Corrientes*, pointe très-saillante ; les vents et les courants paraissent changer à partir de ce promontoire célèbre. — Nommons encore le village de *Xalisco*, à 5 kilomètres de Tépic, sur les ruines de l'ancienne ville de Xalisco, qui était d'une grande importance au temps de la conquête. En faisant des fouilles, on rencontre des ustensiles de toute espèce, des armes et des idoles des anciennes divinités mexicaines. Vis-à-vis de cet État, dans le Grand océan, sous le parallèle de San-Blas, à 30 lieues au large, se rencontrent les îles de *Las Tres Marias*, hautes et inhabitées, mais riches en tortues d'une belle écaille, et en gibier ; on y trouve des éponges, du bois et de l'eau excellente.

Le *territoire de Colima* comprend la vallée de ce nom, située au pied du volcan de Colima. La capitale de ce territoire est *Colima*, jolie petite ville, dont le principal commerce est celui du sel que l'on exploite sur la côte du Grand océan. *Manzanillo* est un petit port du même territoire.

L'ancien royaume de *Méchoacan* ou *Michoacan*, qui fut indépendant de l'empire Mexicain, et dont le nom signifie *pays poissonneux*, renferme des volcans, des eaux chaudes, des soufrières, des mines, des pics toujours blanchis de neige ; et cependant c'est une des contrées les plus riantes et les plus fertiles qu'on puisse voir : c'est le *jardin du Mexique*. De nombreux lacs, des forêts et des cascades en varient les sites. Les montagnes, couvertes de forêts, laissent de l'espace aux champs et aux prairies. L'air est sain, excepté sur la côte, où les Indiens seuls résistent à la chaleur humide et étouffante. Une des montagnes les plus célèbres

de ce pays est le volcan de *San-Andres* (haut d'environ 4 000 mètres), qu'il ne faut pas confondre avec le pic d'Orizaba, qui porte aussi ce nom. Les naturels du pays étaient les plus adroits tireurs de flèches de l'Amérique. Les rois de Méchoacan recevaient autrefois leurs principaux revenus en *plumes rouges ;* ils en faisaient fabriquer des tapis et autres articles. Lors des funérailles des rois, on immolait sept femmes nobles et un nombre immense d'esclaves, pour servir le défunt dans l'autre monde. Aujourd'hui les Indiens, et surtout les *Tarasques,* se livrent aux travaux d'une industrie paisible. Ce royaume a formé l'État de *Guanaxuato* et celui de *Méchoacan.*

L'*État de Guanaxuato* est un pays riche en mines et important par la fertilité dont jouissent les parties qui peuvent être arrosées. C'est, dit M. de Humboldt, dans ces régions, sur les bords du *Rio de Lerma,* appelé jadis *Tololotlan,* que furent combattus les peuples nomades et chasseurs que les historiens désignent par la dénomination vague de *Chichimèques,* et qui appartenaient aux tribus des *Pames, Capuces, Samues, Mayolias, Guamanes* et *Guanachichiles.* A mesure que le pays fut abandonné par ces nations vagabondes et guerrières, les conquérants espagnols y transplantèrent des colonies de Mexicains ou Aztèques.

La capitale, *Guanaxuato,* est située à 1 734 mètres au-dessus du niveau de l'océan, dans une vallée étroite à laquelle aboutissent les gorges qui mènent aux plus riches mines d'argent connues. Elle est bien bâtie, mais les inégalités de son sol en rendent les rues montantes, descendantes et irrégulières. On y remarque de superbes églises et des maisons élégantes; on y compte 50 000 habitants. Les mines d'argent de Valenciana, de Santa-Anita, de Rayas, de Mellado, etc., ont formé autour, par leurs exploitations, comme autant de faubourgs de cette ville.

La mine de Valenciana avait, en 1804, 514 mètres de profondeur ; plus de 3 000 ouvriers y étaient employés; les frais d'exploitation s'élevaient à 5 000 000 de francs, et le produit net à 3 000 000. Les troubles causés par la guerre de l'Indépendance ont fait abandonner cette mine et celle de Rayas, que les eaux ont ensuite envahies; mais on les a reprises depuis.

*Leon,* charmante ville, dans un pays fertile, fait un grand commerce en céréales. Le district de *Baxio,* dans lequel elle se trouve, est fameux dans l'insurrection mexicaine contre les Espagnols : les forts de *Sombrero* et de *Los Remedios,* le village de *Dolores,* sont souvent nommés dans l'histoire de cette insurrection. — *Salamanca,* ville de 15 000 habitants, est remarquable par la magnifique église du couvent des Augustins. — *Zelaya* ou *Celaya,* ville agréable de 10 000 habitants, chef-lieu d'un district très-fertile et très-populeux, a une magnifique église des carmes. — *Irapuato,* peuplée de 20 000 habitants, a un très-beau couvent; — *El Jarral* est remarquable par son château, dont le propriétaire possède 3 000 000 de têtes de bétail.

L'État de Méchoacan présente d'une manière bien caractérisée cette division du sol en trois régions, appelées *terres froides* (*Tierras frias*), *terres chaudes* (*Tierras calientes*) et *terres tempérées* (*Tierras templadas*), dont nous avons déjà parlé. Dans sa partie occidentale, sont les deux volcans de *Tancitoro* et de *Jorullo;* celui-ci, élevé de 517 mètres au-dessus de la plaine, s'est formé tout à coup en 1759. *Valladolid* ou *Morelia,* la capitale, qui occupe l'emplacement de l'an-

cienne Méchoacan, est située dans la région tempérée : on y jouit d'un climat délicieux. Elle renferme 25 000 habitants. Son séminaire est célèbre. La ville reçoit de l'eau potable au moyen d'un bel aqueduc, construit aux frais d'un de ses évêques. — *Pazcuero*, ville de 6 000 âmes, s'élève au bord d'un lac pittoresque auquel elle donne son nom; elle conserve religieusement les cendres de Vasco de Quiroga, son premier évêque (mort en 1556), qui fut le bienfaiteur des Tarasques, dont il encouragea l'industrie .. prescrivant à chaque village une branche de commerce particulière. — La petite ville de *Tzintsontzan*, sur les rivages charmants du lac de Pazcuaro, a été la capitale du royaume de Méchoacan. — *Tlalpuxahua* ou *San-Pedro-y-San-Pablo-Tlalpuxahua*, ville de 4 000 âmes, est entourée de mines. — *Acalpican* est près et au nord de l'embouchure de la Mexcala.

L'ancienne intendance de *Mexico*, principale province de l'empire de Montézuma, s'étendait autrefois d'une mer à l'autre ; mais le district de Panuco en ayant été séparé, elle n'atteignit plus le golfe de Mexique. La partie orientale est située sur le plateau; elle offre plusieurs bassins de figure ronde, au centre desquels se trouvent des lacs, aujourd'hui rétrécis, mais dont les eaux paraissent avoir rempli autrefois ces bassins. Desséché et privé de ses bois, ce plateau souffre à la fois de l'aridité habituelle et des inondations subites nées d'une pluie abondante ou de la fonte des neiges. Généralement, la température n'y est pas aussi chaude qu'en Espagne; c'est un printemps perpétuel. Les montagnes qui l'entourent sont encore fertiles en cèdres et autres arbres de haute futaie, et riches en gommes, drogues, sels, productions métalliques, marbres et pierres précieuses. Le plat pays est couvert toute l'année de fruits délicats et exquis, de lin, de chanvre, de coton, de tabac, d'anis, de sucre et de cochenille, dont on fait un grand commerce.

Outre les nombreux volcans dont nous avons déjà parlé, on rencontre quelques curiosités naturelles : l'une des plus remarquables est le *Ponte-Dios*, ou le pont de Dieu; c'est un rocher sous lequel l'eau s'est creusé un canal; il est à environ 100 milles au sud-est de Mexico, près du village de Molcaxac, sur la profonde rivière appelée Aquetoyaque; on y passe comme sur un grand chemin. Plusieurs cataractes offrent des aspects magnifiques. La grande caverne de Dante, traversée par une rivière; les orgues porphyriques d'Actopan et beaucoup d'autres objets singuliers frappent le voyageur dans cette région montagneuse, où l'on traverse les rivières écumeuses sur des ponts formés de fruits de la *crescentia pinnata*, liés ensemble avec des cordes d'agave.

Ce pays forme aujourd'hui l'État de *Queretaro*, celui de *Guerrero*, le district *Fédéral* et l'État de *Mexico*.

L'*État de Queretaro*, très-peu étendu, occupe une partie du plateau central du Mexique; le *Rio Tula*, son principal cours d'eau, coule dans une vallée très-élevée. C'est un pays aride, mais la capitale, *Queretaro*, pittoresque, entourée de jardins, où se font remarquer de hauts cyprès et de gigantesques cocotiers, est une des plus belles, des plus industrieuses et des plus considérables villes du Mexique. Sa population s'élève à 30 000 habitants. L'aqueduc qui fournit de l'eau à la ville est un des plus beaux de l'Amérique. On remarque le vaste couvent des religieuses de *Santa-Clara*. — *San-Juan-del-Rio* est entourée de beaux jardins,

et doit son importance à sa grande foire d'octobre et à la belle église de Notre-Dame, qui chaque année attire un grand nombre de pèlerins. — *Cadereita* est encore une des villes principales de l'État.

Le *district Fédéral* a pour chef-lieu *Mexico,* capitale du Mexique. Sur le dos même du grand plateau mexicain, une chaîne de montagnes porphyriques enferme un bassin ovale, dont le fond est généralement élevé de 2 270 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Cinq lacs remplissent le milieu de ce bassin. Au nord des lacs unis de Xochimilco et de Chalco, dans la partie orientale de celui de Tezcuco, s'élevait l'ancienne ville de *Mexico* ou *Mexitli,* ou *Huitzlipochtli* (c'est-à-dire habitation du dieu de la guerre), ou plutôt *Ténochtitlan,* comme l'appelaient plus communément les Mexicains. On y arrivait par des chaussées construites sur des bas-fonds. La nouvelle ville, quoique située à la même place, se trouve en terre ferme, et à 4 500 mètres des anciens lacs. Ce changement de situation n'est pas venu seulement de la diminution naturelle des eaux; il a été provoqué par la destruction des arbres qui les ombrageaient et qui ont été employés par les Européens aux constructions nouvelles et aux pilotis sur lesquels les édifices sont bâtis; elle a été surtout hâtée par la construction d'un canal commencé en 1607, et dans lequel s'écoulent les eaux des lacs de *Zumpango* et de *San-Cristobal,* qui alimentaient jadis celui de *Tezcuco.* Ce canal d'écoulement a été ouvert à travers les montagnes de Sincoq, afin de garantir la ville des inondations. Cette capitale est traversée par de nombreux canaux; les édifices sont construits sur pilotis. Le sol est encore mouvant dans plusieurs endroits; et quelques bâtiments, entre autres celui de la cathédrale, se sont enfoncés de 2 mètres. Les rues sont longues, larges et droites, mais malpropres, et jonchées de *leperos,* espèce de vagabonds déguenillés, et d'Indiens repoussants par leur saleté. Les maisons présentent une apparence magnifique, étant construites en porphyre et en roche amygdaloïde; plusieurs palais et hôtels offrent une ordonnance majestueuse. Les églises, au nombre de plus de 300, brillent par leurs richesses métalliques; la cathédrale surpasse dans ce genre toutes les églises du monde : la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif; on y voit une lampe de même métal, si vaste, que trois hommes entrent dedans quand il faut la nettoyer; elle est en outre enrichie de têtes de lion et d'autres ornements d'or pur. Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent massif, ou recouvertes d'or, et décorées de pierres précieuses. Des palais, des hôtels, de belles fontaines, de grandes places, ornent l'intérieur de la ville. Au nord, près des faubourgs, est la principale promenade publique, ou l'*Alameda;* un ruisseau coule autour, et forme un beau carré, au milieu duquel se trouve un bassin avec un jet d'eau; huit allées d'arbres y aboutissent, et figurent une étoile; mais, par un rapprochement affligeant, l'œil découvre, en face de l'Alameda, le *Quemadero;* c'est la place où l'on brûlait les juifs et les autres victimes du redoutable tribunal de l'inquisition. Quoique la ville de Mexico soit dans l'intérieur des terres, elle est le centre d'un vaste commerce entre La Vera-Cruz, à l'est, et la côte du Grand océan, à l'ouest. Les boutiques y regorgent d'or, d'argent et de joyaux. Cette superbe ville, peuplée de 170 000 âmes, se distingue aussi par de grands établissements scientifiques. Le jardin botanique, l'école des mines, l'académie des beaux-arts, qui a formé d'excellents

dessinateurs, peintres et sculpteurs, la Société nationale de géographie et de statistique; le musée, qui, entre autres richesses, a une collection de manuscrits anciens sur tissu d'agave, du plus haut intérêt pour l'histoire du Mexique; voilà des établissements qui répondent aux préjugés de ceux qui regardent les Mexicains comme inférieurs, en capacités naturelles, aux Européens. Il y a trois bibliothèques publiques : celle de la cathédrale, la plus considérable (13 000 volumes), et celles de l'université et de San-Gregorio. Plusieurs bibliothèques des colléges et des séminaires sont importantes aussi : on remarque celle de la maison de Saint-Jean de Latran, avec 11 000 volumes. Parmi les établissements qui font honneur à Mexico, il faut citer la *Cuna* ou hospice des enfants trouvés (1).

On remarque, parmi les édifices, le bel et vaste hôtel des monnaies, la prison de l'Alcordava, la caserne générale, les ministères, les hôtels des deux chambres, celui du président, qui s'élèvent sur la magnifique *Plaza Mayor*, et qui sont tous les diverses parties d'un immense monument construit pour servir de demeure aux vice-rois espagnols; la cathédrale, de style gothique, et ornée de beaucoup d'or, d'argent et de bijoux (2); l'hôtel de ville (*ayuntamiento*), sur la même place; le couvent de Saint-François, fondé en 1531, dont le revenu en aumônes est de plus de 600 000 francs, et qui possède des tableaux du plus grand prix; celui de l'Incarnation, qui possède une église où l'on voit une statue de la Vierge en argent massif et du plus beau travail; les deux hospices réunis, dont l'un entretient 600 et l'autre 800 enfants et vieillards. L'église de l'Hôpital de Jésus de los Naturales, renferme dans un beau mausolée les cendres de Cortez. Outre l'Alameda, on remarque la promenade de *La Vega*, qui longe un canal bordé d'arbres et animé par une foule de canots indiens, et le *Paseo de Bucarelli*, qui consiste en une allée longue d'un kilomètre, plantée d'une double rangée d'arbres, et embellie d'une fontaine que surmonte une statue dorée de la Victoire.

Les bals, les jeux de hasard, les combats de coqs, sont suivis avec fureur à Mexico, tandis que les jouissances plus nobles de l'art dramatique sont moins généralement goûtées. La passion pour les combats de taureaux semble avoir diminué. L'Espagnol mexicain joint à des passions vives un grand fond de stoïcisme; il entre dans une maison de jeu, perd tout son argent sur une carte, puis il tire son cigare de derrière ses oreilles, et fume comme si rien n'était arrivé (3).

(1) M. de Humboldt a vu ériger, sur la *Plaza Mayor*, la plus belle place de Mexico, une statue équestre et colossale en bronze, du roi d'Espagne Charles IV, par M. Tolza; statue, dit-il, qui, par sa masse imposante et la noble simplicité du style, ornerait les premières villes de l'Europe.

(2) Cette église est bâtie sur l'emplacement qu'occupait l'ancien temple des Aztèques, édifice colossal, qui renfermait, dit-on, dans son enceinte, 500 édifices, des colléges, des ménageries, des jardins consacrés à la culture des fleurs sacrées, des cours destinés aux danses religieuses, des escaliers immenses, et les tours que l'on élevait avec les crânes des victimes, immolées, assure-t-on, au nombre de 20 à 50 000 par année.

(3) Dans les classes moyennes de la société, les femmes mêmes fument universellement; dans le grand monde, cet usage est moins répandu; il n'est pas rare toutefois de voir, aux promenades publiques, les dames fumer paisiblement en s'étendant sur les coussins de leurs voitures. « Les Mexicaines opulentes, dit madame Calderon de La Barca, sortent fort peu de chez elles, si ce n'est dans leurs équipages; les rues sont si sales, le pavé est si mal entretenu, quoique beau et régulier; le peuple si déguenillé, la foule si grande, que cette répugnance

Les *chinampas*, sur lesquels on cultive des fleurs et des légumes, étaient autrefois des radeaux flottants, et ils ressemblaient à des îles couvertes de jardins; mais aujourd'hui ils sont fixes, et on circule alentour dans des canots que les Indiens conduisent avec une adresse merveilleuse.

On remarque à Mexico les ruines des aqueducs des anciens Mexicains, la pierre dite des *sacrifices*, la pierre calendaire, exposée, avec la précédente, dans la grande place de la ville, sur l'un des murs de la cathédrale (1); des manuscrits ou tableaux hiéroglyphiques; la statue colossale de la déesse *Teoyaomiqui*, couchée sur le dos dans une des galeries de l'université.

On voit encore les chaussées pavées qui faisaient communiquer la ville avec la terre ferme, mais qui aujourd'hui, au lieu de traverser le lac salé de Tezcuco, ne s'élèvent plus que sur des terrains marécageux; on distingue aussi deux beaux viviers qui ornaient les jardins de l'ancien palais des rois de Ténochtitlan.

Au nord-est du lac de Tezcuco, sur les collines de *Teotihuacan*, on voit les restes imposants de deux pyramides consacrées au Soleil et à la Lune, et construites, selon quelques historiens, par les *Olmèques*, nation ancienne venue au Mexique de l'est, c'est-à-dire de quelques contrées situées sur l'océan Atlantique. La pyramide ou *maison* du Soleil (*tonatiou-ytzaqual*) a 55 mètres de haut, sur une base de 215 mètres; celle de la Lune (*meztli-ytzaqual*) a 10 mètres de moins. Ces monuments paraissent avoir servi de modèle aux *téocallis* ou maisons des dieux, construites par les Mexicains dans leur capitale et ailleurs; mais les py-

s'explique bien naturellement... C'est pendant la semaine sainte, c'est aux fêtes de Pâques, qu'il faut se trouver à Mexico : c'est alors que la ville se montre tout entière. Pendant près de quinze jours, tous les travaux sont suspendus, toutes les boutiques fermées; la population des campagnes accourt de 15 lieues à la ronde. Le jeudi saint, les voitures ne peuvent circuler dans les rues; les dames, revêtues de leurs plus riches atours, vont visiter les églises. A chaque pas, vous rencontrez des diamants et des perles. Ce n'est partout que velours et satin, mantilles de blonde blanche ou noire, jupons un peu courts et laissant voir de bien petits pieds enfermés dans des souliers de satin. Les femmes du peuple sont vêtues de blanc, et elles étalent de riches broderies, des dentelles de prix, des chaussures d'une élégance rare. Dans leurs rangs, se trouvent des figures d'une beauté remarquable. Les Indiennes, qui fourmillent de tous les côtés, sont fort laides, fort sales, mais elles ajoutent à l'étrangeté de coup d'œil, en courant au petit trot, qui est leur pas ordinaire, portant leurs enfants sur leur dos. Ce jour-là, les innombrables églises de Mexico offrent un spectacle magique; elles sont remplies de fleurs; des cages, renfermant des oiseaux chanteurs, sont suspendues à toutes les murailles; le clergé est éblouissant d'or; une musique qui n'est pas sans mérite fait retentir les airs des opéras les plus célèbres, et dès que la nuit arrive, une illumination splendide revêt de nappes de feu l'intérieur et l'extérieur de tous les édifices consacrés au culte. »

(Extrait des Voyages de madame Calderon de La Barca, *Annales des Voyages*, 1844.)

(1) La pierre calendaire, sculptée en relief sur un bloc énorme de porphyre trappéen d'un gris noirâtre, a 4 mètres de diamètre; elle représente, dit M. de Humboldt, des cercles concentriques, des divisions et des subdivisions exécutées avec une régularité, une exactitude mathématique et un fini qui distinguent tous les monuments des anciens Mexicains. La statue colossale de la déesse Teoyaomiqui a été taillée dans un bloc de basalte haut de 3 mètres. Cette figure présente le monstrueux assemblage d'une tête humaine, de deux bras en forme de serpents, de deux ailes de vautour, avec des pieds et des griffes de jaguar. Ses ornements consistent en guirlandes composées de vipères entortillées en de nombreux anneaux, et en un large collier de cœurs humains, de crânes et de mains noués ensemble avec des entrailles humaines.

ramides sont recouvertes d'un mur de pierre. Elles supportaient des statues couvertes en lames d'or très-minces. De petites pyramides en grand nombre environnent les deux grandes; elles paraissent avoir été dédiées aux étoiles. Un autre monument ancien, digne d'attention, c'est le retranchement militaire de Xochialco, non loin de la ville de Cuernavaca; c'est encore une pyramide tronquée, à cinq assises, entourée de fossés, et recouverte de roches de porphyre, sur lesquelles, parmi d'autres sculptures, on distingue des hommes assis, avec les jambes croisées, à la manière asiatique. Toutes ces pyramides sont exactement orientées selon les quatre coins du Monde. A l'ouest de Mexico, on voit la pyramide de *Tépatitlan*, également fort remarquable.

Mexico a beaucoup souffert des troubles poliliques depuis près d'un demi-siècle. Son industrie, parvenue, dans un temps, à un point remarquable, a été paralysée par tant de bouleversements : cependant on peut signaler ses fabriques de cotonnades, de tabac, de savon; son orfévrerie et sa bijouterie, d'une si rare perfection; sa passementerie et sa sellerie.

A l'ouest de la capitale, se trouve *Tacubaya*, presque entièrement composée de maisons de campagne, avec un palais de l'archevêque, mais connue surtout parce qu'on y a établi, le 17 novembre 1857, un plan de constitution, célèbre parmi les nombreux programmes des révolutions et des contre-révolutions du Mexique. A l'est, la petite ville de *Tezcuco* (jadis *Acolhuacan*), au bord du lac du même nom, possède des manufactures de coton et de nombreuses antiquités mexicaines (1). A *Tacuba*, on voit encore la chaussée en pierres par laquelle Fernand Cortez fit son entrée à Ténochtitlan. — *Guadalupe* ou *Nuestra-Señora de Guadalupe* possède de belles et riches églises et un hôtel des monnaies; un traité de paix célèbre y fut conclu en 1848, entre les États-Unis et le Mexique, qui, par cette convention, a perdu ses vastes possessions du nord. — *San-Cristobal* est célèbre par une digue élevée entre les lacs de San-Cristobal et de Tezcuco; — *Huehuetoca*, par le grand travail hydraulique servant d'écoulement aux lacs de la vallée de Mexico. Dans le voisinage immédiat de la capitale, au sud-ouest et au sud, sont des villages devenus fameux par des combats entre les Mexicains et les Anglo-Américains, dans l'expédition victorieuse de ceux-ci, en 1847 (2) : c'est-à-dire *Molino del Rey*, *Charabusco*, *Contreras*. Ce dernier est sur la lisière d'un remarquable terrain volcanique qu'on nomme *Pedragal* ou *Champ de Lave*.

L'*État de Mexico* a pour capitale *Toluca*, où l'on admire un très-ancien arbre de l'espèce appelée *cheirostémon*, ou arbre à mains, espèce de malvacée. La

(1) Tezcuco fut la capitale des Toltèques, ancienne nation du Mexique, très-civilisée, et qui fut vaincue par les Aztèques. Les Toltèques, suivant la plupart des historiens, avaient habité des régions plus septentrionales avant de venir s'établir, vers la fin du VII^e siècle, dans le territoire d'Anahuac. Ils s'affaiblirent et disparurent insensiblement. Il en émigra une grande partie vers les régions de l'Amérique centrale; un petit nombre restèrent dans leurs foyers, et ils y étaient encore lorsque, dans le XIII^e siècle, la tribu barbare des Chichimèques vint des régions du nord-ouest occuper les territoires restés sans habitants. Les Chichimèques furent suivis par les nations plus policées des Aztèques et des Acolhuans; ceux-ci s'établirent à Tezcuco, où ils adoptèrent une partie de la civilisation des Toltèques.

(2) Les Anglo-Américains, sous la conduite du général Scott, sont entrés à Mexico le 14 septembre 1847.

figure bizarre de ses fleurs, représentant des mains, et son énorme épaisseur, le rendaient un objet curieux pour les Indiens; mais il n'est pas unique, comme on l'avait cru; l'espèce en est répandue sur les montagnes du Guatémala — *Tula* fut, selon la tradition des Indiens, autrefois habitée par des géants. Les ossements qui s'y trouvent proviennent sans doute de quelques grands quadrupèdes. — La petite ville de *Tlalpan,* nommée autrefois *San-Agostino de las Cuevas,* a été la capitale de l'État, et a un hôtel des monnaies.

L'État de *Guerrero,* baigné par le Grand océan, et arrosé par la Mextala, a pour capitale *Tixtla* ou *Tixtlan,* dans une position salubre. — *Tasco* a des mines d'argent, et possède une belle église paroissiale, qui a été élevée et dotée par un Français, Joseph de Laborde, immensément enrichi par l'exploitation des mines mexicaines.

*Zacatula* et *Acapulco* sont deux ports de cet État. Acapulco est adossée à une chaîne de montagnes granitiques, qui, par la réverbération du calorique rayonnant, augmente la chaleur étouffante du climat, comme le fait remarquer M. de Humboldt. Elle est exposée pendant l'été à des émanations pestilentielles. Son port est depuis longtemps célèbre. De là partaient autrefois les riches galions espagnols qui transportaient les trésors de l'Occident dans l'Orient. « C'est, dit Basil Hall, le beau idéal d'un port de mer; son abord est facile, il est très-vaste, l'eau n'y a pas trop de profondeur, le fond est exempt d'écueils. De l'intérieur on ne peut découvrir la mer; un étranger qui y arriverait par terre croirait voir un lac enfermé entre des montagnes. » Malgré cet avantage, Acapulco, accablée par son climat et par les révolutions du Mexique, est tout à fait déchue, et ne compte que 4000 habitants.

L'*État de La Puebla* a été formé d'une partie de l'intendance de La Puebla, division qui arrivait jusqu'au Grand océan; mais l'État actuel est tout à fait intérieur. Il est traversé par la haute Cordillère d'Anahuac, et occupé par un plateau d'environ 2000 mètres de hauteur, sur lequel s'élève le volcan de *Popocatépetl.* On trouve sur ce plateau des monuments d'une ancienne civilisation. La pyramide tronquée de Cholula, élevée de 55 mètres, sur une base longue de 455 mètres, est construite en briques. Pour se former une idée de la masse de ce monument, on peut se figurer un carré quatre fois plus grand que la place Vendôme à Paris, couvert d'un monceau de briques qui s'élève à la double hauteur du Louvre. Cette pyramide portait un autel consacré à *Quetzalcoatl* (dieu de l'air), un des êtres les plus mystérieux de la mythologie mexicaine. Ce fut, disent les traditions aztèques, un homme blanc et barbu comme les Espagnols, que le malheureux Montézuma prit pour ses descendants. Fondateur d'une secte qui se livrait à des pénitences austères, législateur et inventeur de plusieurs arts utiles, Quetzalcoatl ne put à la longue résister au désir de revoir sa patrie, nommée *Tlapallan,* probablement identique avec le pays de *Huéhué-Tlapallan,* dont les Toltèques tiraient leur origine (1).

L'État de La Puebla est très-peuplé et très-cultivé. On y voit quelques faibles restes des Tlapanèques. Il y a, dans ce pays, des mines d'argent, mais la plupart

(1) *A. de Humboldt.*

abandonnées ou exploitées avec peu d'activité ; il s'y trouve aussi des salines considérables, des marbres renommés. Le sol est fertile en blé, en maïs, en arbres fruitiers. En quelques endroits, le climat de la zone torride y fait prospérer également le sucre et le coton.

La capitale est *La Puebla de los Angeles,* ou la ville des Anges, peuplée de 70 000 âmes. Ses rues sont larges et bien alignées, ses maisons construites à l'italienne. Plusieurs voyageurs préfèrent, pour la propreté et la beauté générale, La Puebla à Mexico. Elle renferme un grand nombre de beaux édifices, presque tous avec une destination religieuse ; l'un des plus remarquables et des plus vastes est le couvent de la *maison de retraite spirituelle.* Sa principale place publique est ornée, sur trois côtés, de portiques uniformes, et le quatrième est occupé par une cathédrale très-riche. On vante les confitures de cette ville, ainsi que ses faïences, sa poterie rouge, ses tissus propres à faire des écharpes et des châles. On exploite, dans les environs, un bel albâtre qui se divise en grandes lames dont on fait des vitres. — *Cholula,* ville sainte chez les anciens Mexicains, qui l'appelaient *Churultecal,* renfermait, avant la conquête, autant de temples qu'il y a de jours dans l'année, et 40 000 maisons. Elle n'a plus que 15 à 20 000 habitants. Nous avons parlé de sa pyramide (ou *teocalli*) ; nous ajouterons que la plate-forme de cette construction présente une surface de 4 200 mètres carrés, sur laquelle on a construit une église dédiée à Notre-Dame de los Remedios.

Les environs de *Zacatlan* sont peuplés par la nation des Totonaques ; ces indigènes parlent, comme les Tlapanèques, une langue entièrement différente de celle des Mexicains ou Aztèques. Ils avaient adopté la mythologie barbare et sanguinaire des Mexicains ; mais un sentiment d'humanité leur avait fait distinguer, comme étant d'une race différente des autres divinités mexicaines, la déesse Tzinteotl, protectrice des moissons, et qui seule se contentait d'une innocente offrande de fleurs et de fruits. Selon une prophétie qui circulait parmi eux, cette divinité paisible triompherait un jour sur les dieux enivrés du sang humain. Ils ont vu leur pressentiment réalisé par l'introduction du christianisme. — *Atlixco* offre à la curiosité du voyageur un monument végétal ; c'est un cyprès qui a 25 mètres de circonférence, et qui, par conséquent, égale presque en épaisseur le fameux baobab du Sénégal, qu'il surpasse par ses belles formes.

L'État de *La Vera-Cruz* est couvert à l'ouest par la Cordillère d'Anahuac. Il y a peu de régions au Nouveau-Continent dans lesquelles, dit M. de Humboldt, le voyageur soit plus frappé du rapprochement des climats les plus opposés. Dans l'espace d'un jour, les habitants y descendent de la zone des neiges éternelles à ces plaines voisines de la mer dans lesquelles règnent des chaleurs suffocantes. Nulle part on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent, comme par couches, les unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le port de La Vera-Cruz jusque vers le plateau de Pérote. C'est là qu'à chaque pas on voit changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel le port des plantes, la figure des animaux, les mœurs des habitants et le genre de culture auquel ils se livrent. La lisière maritime de ce pays est basse, presque déserte, composée de marais et de sables exposés à un ciel ardent. Les deux cimes colossales volcaniques de l'*Orizaba* et du *Nauh-campa-tépetl* ou *Coffre de Pérote* sont

comprises dans l'État de La Vera-Cruz : leurs éruptions paraissent être d'une date ancienne ; mais le petit volcan de *Tuxtla,* à 5 kilomètres de la capitale, menace constamment cette ville.

Des antiquités intéressantes sont dispersées dans cette belle contrée. Dans les forêts épaisses de *Papantla,* sur les flancs de la Cordillère, s'élève une pyramide d'une plus belle forme que celles de Teotihuacan et de Cholula ; elle a 18 mètres de haut sur une base de 25 ; elle est construite en pierres porphyriques très-régulièrement taillées et couvertes d'hiéroglyphes. Une ville d'une étendue considérable, ensevelie par la lave, a été découverte, à 5 lieues de Jalapa, par un berger, en 1836. Une autre, nommée *Ciudad del Canton,* a été trouvée récemment par M. H. de Saussure, près de Tepeyahualco, sur la route de La Vera-Cruz à Mexico, au milieu d'une nappe de basalte (c'est-à-dire d'un *pedrégal* ou *malpays,* comme il y en a beaucoup au Mexique), et non loin du Pizarro, volcan d'une forme aussi régulière que gracieuse.

La jolie ville de *La Vera-Cruz* (qui a aussi été appelée *Villa-Rica*), capitale de l'État, siége d'un riche commerce du Mexique avec l'Europe, néanmoins bien déchue aujourd'hui, ne doit rien aux faveurs de la nature. Les rochers de madrépores dont elle est construite ont été tirés du fond de la mer. La seule eau potable est recueillie dans des citernes ; le climat est chaud et malsain ; des sables arides entourent la ville au nord, tandis qu'on voit s'étendre au sud des marais mal desséchés. Cette ville fut bâtie par Cortez, en 1518, dans une position un peu différente de celle qu'elle occupe aujourd'hui. Le port, peu sûr et d'un accès difficile, est protégé par le fort de *San-Juan de Ulloa* ou *Ulua,* élevé sur un îlot rocailleux, à des frais immenses, et dont, malgré sa réputation de place imprenable, les Français s'emparèrent en 1838. Les Anglo-Américains se rendirent aussi maîtres de La Vera-Cruz en 1847. Elle a été très-commerçante et très-peuplée ; mais aujourd'hui elle est fort misérable ; la population, estimée à 8 ou 9 000 habitants, est souvent renouvelée par suite des fièvres jaunes. Les riches habitants vont fréquemment chercher la fraîcheur et tous les charmes de la belle nature à *Xalapa* ou *Jalapa,* ville considérable, située sur une des terrasses par lesquelles le plateau central s'abaisse sur le golfe du Mexique. Cette ville a donné son nom à la racine médicale appelée *jalap.* La forteresse de *Pérote,* regardée comme une des clefs du Mexique, et où se trouve une école militaire, est située dans les environs, près de l'énorme montagne qu'on a nommée le Coffre de Pérote, par allusion à la forme du rocher trachytique qui se trouve au sommet.

Près de La Vera-Cruz, est l'île des *Sacrifices* (Sacrificios), ainsi nommée d'un ancien temple mexicain où l'on immolait des victimes humaines. Elle offre un assez bon abri aux navires destinés à La Vera-Cruz. La ville de *Panuco* est située sur une rivière navigable, nommée aussi Panuco et souvent Tampico.

*Cerro-Gordo,* entre La Vera-Cruz et Mexico, est un point d'importante défense, qui a été pris par les Anglo-Américains en 1847, après une complète défaite des Mexicains. — *Alvarado,* port du même État, a été quelque temps, au commencement de la révolution du Mexique, l'entrepôt principal du commerce de la côte orientale de ce pays ; — *Puente-del-Rey,* village fameux dans la guerre de l'insurrection mexicaine, est sur la rivière Antigua, dans la plus agréable posi-

tion. On remarque encore *Guazacoalco* ou *Coaztacoalco,* bon port, à l'embouchure de la rivière du même nom; — *Orizaba* et *Cordova,* connues par leurs plantations de tabac; — *Tuxtla,* près du volcan du même nom; — *Jicaltépec,* à l'embouchure de la Nautla, avec une petite colonie de Français, sur un territoire concédé à une compagnie française par le gouvernement mexicain, au milieu d'un pays très-fertile et très-salubre.

La ville de *Tlascala* (autrefois *Tlaxcallan*) a été la capitale d'une sorte de république fédérative; chacune des quatre collines sur lesquelles elle était bâtie avait son *cacique* ou chef de guerre; mais ils dépendaient tous d'un *sénat* choisi par la nation entière. On portait le nombre des sujets de la république à 150 000 familles. Cette nation, qui jouit de quelques priviléges, est aujourd'hui réduite à 40 000 individus habitant une centaine de villages. On dirait qu'un destin ennemi venge sur elle le crime d'avoir aidé Cortez à détruire l'indépendance du Mexique. A l'époque de l'émancipation du Mexique, Tlascala demanda à former avec le pays qui en dépendait jadis un État séparé; mais le congrès n'en a fait qu'un territoire, qui est presque entièrement enclavé dans l'État de La Puebla.

L'État d'*Oaxaca,* ainsi nommé d'une ancienne ville indienne, renferme les deux anciens pays des *Mixtèques* et des *Tzapotèques.* Cette fertile et salubre contrée abonde en mûriers pour les vers à soie; elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de blé, de cacao et d'autres fruits; mais la cochenille est sa principale richesse. Ses montagnes granitiques recèlent des mines d'or, d'argent et de plomb, qu'on néglige; plusieurs rivières charrient du sable d'or que les femmes s'occupent à chercher : on y recueille aussi du cristal de roche.

*Oaxaca,* la capitale, sur la rivière Chacalapa, reçut, au commencement de la conquête, le nom d'*Antequera.* C'est l'*Huaxyacac* des Mexicains. Elle est fort belle, mais exposée aux ravages des tremblements de terre. Ses principaux édifices sont la cathédrale, le palais épiscopal et le séminaire. Sa population est de 25 000 âmes.

La délicieuse vallée d'Oaxaca fut donnée par Charles-Quint aux descendants de Cortez, sous le titre de *Marquisat de Valle.* On y recueille une laine très-fine; des chevaux excellents y peuplent les riches pâturages qu'arrose une belle rivière, et que rafraîchit une atmosphère tempérée et humide. A l'embouchure de la rivière, on a établi un chantier de construction pour les navires.

Les ruines des édifices, à *Mitla,* annoncent une civilisation très-avancée; les murs du palais sont décorés de *grecques* et de *labyrinthes* exécutés en mosaïque, et dont le dessin rappelle les vases dits étrusques. Six colonnes informes, mais d'une masse imposante, trouvées ici, sont parmi les plus curieux monuments qu'on ait découverts en Amérique.

*Zachilta* a aussi des antiquités, et fut la résidence des rois tzapotèques. — La *Mixteca* est un canton qui fleurit par la récolte de la cochenille. — *Huatulco,* port vers l'extrémité occidentale du golfe de Téhuantepec, a une rade vaste et sûre.

*Téhuantepec,* sur l'océan Pacifique, a un port, qui, malgré ses désavantages naturels, acquiert de l'importance comme servant d'entrepôt entre le Mexique et le Guatémala. On a érigé récemment cette ville en chef-lieu d'un territoire parti-

culier, séparé de l'État d'Oaxaca. Le territoire de Téhuantepec s'étend à travers tout l'isthme, d'un océan à l'autre, et cet isthme a 175 kilomètres de largeur ; nous avons parlé des projets du canal et du chemin de fer interocéaniques qu'on veut y établir. Déjà une route carrossale met, dit-on, les deux côtes en communication. Le pays est admirable. Du haut des montagnes le voyageur contemple avec ravissement le magique panorama qui s'offre à ses regards sur tout le versant occidental de la Sierra Madre (la Cordillère centrale). Le paysage est parsemé de forêts de palmiers, de bouquets de cocotiers, de villages ondulant avec les plis du terrain, le tout produisant l'effet le plus pittoresque. — *Ventosa* est le port où devra aboutir au sud le chemin projeté à travers l'isthme de Téhuantepec.

L'*État de Chiapa* ou *Chiapas*, qui a été quelque temps compris dans le Guatémala, est traversé par la Cordillère, et renferme des forêts peuplées de pins, de cyprès et de cèdres. — *San-Cristobal de Las Casas*, ci-devant nommée *Ciudad-Real*, ou *Chiapa de los Españoles*, est la capitale de l'État ; c'est une ville de 6 à 7 000 âmes, qui a eu pour premier évêque le vertueux Las Casas. — *Chiapa de los Indios* est agréablement située sur le Tabasco, dans un pays riche en sucre.

Les Indiens de Chiapa formaient un État indépendant des empereurs de Mexico. Cette république méritait peut-être la seconde place après celle de Tlascala, pour les progrès de la civilisation ; elle se distinguait surtout par son industrie manufacturière. Les Chiapanais suivaient le calendrier et le système chronologique des Mexicains ; mais, dans leur mythologie, on voyait figurer un héros déifié, nommé *Votan*, auquel un jour de la semaine était consacré. C'est la seule ressemblance qu'avait cette divinité chiapanaise avec le *Wodan* des Saxons et l'*Odin* des Scandinaves. Ce peuple se défendit avec courage contre les Espagnols, et obtint de ces conquérants une capitulation honorable. Heureusement le sol de Chiapa n'est pas riche en mines : circonstance qui a valu aux indigènes le maintien de leur liberté et des priviléges qu'on leur avait accordés. L'idiome *tzendal*, un des plus importants des anciens idiomes mexicains, est encore parlé aujourd'hui par un grand nombre d'Indiens de l'État de Chiapa. Thomas Gage trouva dans cette contrée, il y a deux siècles, un peuple heureux, enjoué et industrieux ; *Chiapa de los Indios* comptait 4 000 familles ; ses manufactures en laines, son commerce en cochenille, ses *naumachies* ou combats simulés sur la rivière, en faisaient une ville animée et riante.

*Tuxtla*, *Textla* ou *Texutla*, *San-Bartolomeo de los Remedios*, *San-Juan-Chamula* et *San-Domingo-Comitlan* sont des villes peu importantes ; mais *San-Domingo de Palenque*, la *Thèbes américaine*, mérite l'attention des archéologues par les ruines curieuses que l'on trouve dans ses environs. Ce sont celles de *Culhuacan*, situées près du Micol, affluent du Tulija. Elles paraissent avoir fait partie d'une ville antique qui pouvait avoir 30 à 35 kilomètres de circonférence, et qui s'étendait depuis la plaine arrosée par le Micol jusque sur une hauteur voisine. Au centre de la plaine, s'élève, sur un tertre de 20 mètres de hauteur, la plus grande de ces constructions. L'intérieur de l'édifice est d'un style qui paraîtrait rappeler le genre mauresque, et qui était sans doute un temple. Sa longueur est de 100 mètres, sa largeur d'environ 60 mètres, et sa hauteur de 10. Ses murs ont plus d'un mètre d'épaisseur. Parmi les salles qu'il renferme, il y en a une de

64 mètres de longueur. Vers le milieu de l'édifice, s'élève une tour carrée dont les quatre étages restants présentent une élévation de 16 mètres. Au centre de cette tour, on en voit une autre renfermant un escalier éclairé par des fenêtres. On trouve aussi dans ce monument de vastes souterrains. Au sud, il existe sur une éminence un autre édifice du même style, entouré d'un péristyle soutenu par des piliers carrés. On remarque, au milieu de toutes ces ruines, des pyramides, des ponts, des aqueducs, des fortifications, des palais et des tombeaux. Les ornements intérieurs de cette construction sont très-remarquables : on y observe des bas-reliefs représentant des personnages qui paraissent être des rois, quelques-uns ayant de longues barbes ; des croix semblables, les unes, à la croix grecque, d'autres, à la croix latine ; des fleurs de lotus, des hiéroglyphes, des jaguars, des serpents, le scarabée et le T mystique, si fréquents dans les sépultures égyptiennes, des ornements de tête qui ressemblent à la tiare égyptienne.

Nous nous abstiendrons de présenter une opinion sur l'origine de monuments encore si mystérieux ; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer les rapports des symboles qui y sont représentés avec ceux de l'Égypte et de l'Inde. On peut encore signaler dans cet État les ruines non moins curieuses de *Copanaquista*.

*Ocosingo* (1) présente également les vestiges d'une antique cité, appelée *Tonila*, qui renferme des monuments très-remarquables aussi, mais qui, d'un style aztèque pur, diffèrent sensiblement de ceux de Mitla et de Palenque. La partie méridionale de l'État, entre la Cordillère et le Grand océan, forme le département de *Soconusco*, qui est presque indépendant du Chiapa, quoiqu'il soit, de nom, compris dans ses limites. On y récolte un cacao renommé, et l'on y remarque l'excellent port de *Sacapulco*.

L'*État de Tabasco*, sur la côte sud de la baie de Campêche, bordé, sur cette côte, de lagunes considérables, est arrosé par la rivière du même nom, appelée aussi Grijalva ; par l'Usumasinta, qui se confond avec elle au moyen de divers canaux naturels, et par le Chiltépec, qui se sépare du Tabasco. Il est rempli de forêts, où croissent des bois de teinture, et où rugissent les tigres. Le sol produit du cacao, du tabac, du poivre, du maïs, de la vanille, de la salsepareille. La capitale est *San-Juan-Bautista de Tabasco* ou *Villa-Hermosa*, ville de 4000 habitants, sur le Tabasco. Sur la rive gauche et près de l'embouchure de cette rivière, se trouve *La Frontera*, dans une belle situation, au milieu de bosquets d'orangers : c'est un entrepôt important de bois de Campêche. Sur la rive opposée de la rivière, sont les ruines de *Nuestra-Señora de la Victoria*, qui doit son nom à la victoire que Fernand Cortez remporta près de là sur les Mexicains.

La péninsule de *Yucatan* forme l'*État* de ce nom. En 1506, Solis et Yanez Pinzon, qui suivirent les traces de Christophe Colomb, découvrirent ce pays ; mais ce ne fut qu'en 1517 que les côtes en furent réellement explorées par Hernandez de Cordova et Grijalva, qui y trouvèrent une nation civilisée, vêtue avec quelque luxe, et habitant dans des maisons de pierres. Elle possédait des vases, des instruments et des ornements en or. Quelques-uns de ces objets étaient décorés d'une

(1) Le territoire d'Ocosingo est l'ancien *Tulca*, peut-être, suivant quelques auteurs, la patrie des Toltèques, que M. Brasseur de Bourbourg a représentés comme venus du sud et non du nord, ainsi que plusieurs écrivains l'ont pensé.

espèce de mosaïque en turquoise (1). Les *téocallis* ruisselaient du sang de victimes humaines. Les indigènes parlent la langue *maya*. D'après les traditions, le pays était, dans le principe, habité par les *Quinamés*, race de géants, venus, selon une légende, de l'île Haïti, d'où ils seraient passés dans celle de Cuba.

Le pays, très-plat, est seulement traversé par une chaîne de collines peu élevées. Le climat est chaud, mais sec et salubre. Le Yucatan abonde en miel, en cire, en coton, dont on fait beaucoup de toiles peintes; en cochenille, en bois de Campêche, en acajou. Ces bois sont le principal objet de commerce. Les côtes donnent beaucoup d'ambre gris. Les rivages de la péninsule sont comme bordés d'un bar sable qui s'abaisse presque régulièrement d'une brasse par lieue. Les parties ir jnes offrent partout un pays plat et sablonneux; il n'y a qu'une seule chaîne de terrains élevés, qui se termine par un promontoire entre le cap Catoche et le cap Desconoscida. Les côtes sont couvertes de mangliers, liés ensemble par des haies impénétrables d'althéas et de bambous. Le sol est rempli de coquillages marins. Les sécheresses, dans le pays plat, commencent en février, et bientôt elles deviennent tellement générales, qu'on ne trouve plus une goutte d'eau (2); la seule ressource est le pin sauvage, qui, dans son branchage large et épais, conserve de l'humidité; on en tire l'eau par incision. Sur la côte septentrionale, à l'embouchure de la rivière Lagaitos, à 400 mètres du rivage, le navigateur étonné voit des sources d'eau douce jaillir du sein de l'onde salée. On nomme ces sources *Bouches du Conil*.

Le Yucatan a une position isolée qui lui a inspiré des projets d'indépendance; il s'est séparé du Mexique il y a quelques années, et ne s'y rattache aujourd'hui que par des liens fort affaiblis.

*Merida*, la capitale, est une ville de 25 000 âmes, située dans une aride plaine, mais industrieuse, commerçante; elle fabrique particulièrement des cigares, du tafia, des extraits de bois de teinture. On visite dans le voisinage de cette ville des ruines très-remarquables, analogues à celles de Palenque. Les plus célèbres de ces ruines sont celles de *Chichen* ou *Chichenitza* et d'*Uxmal* ou d'*Itzalane*, les premières, à l'est, les secondes, au sud de Merida; elles offrent des murailles de palais et de temples, des pyramides, des colonnes du plus curieux intérêt. On distingue aussi les ruines de *Ticul*, de *Kabah*, de *Zayé*, etc. (3). — *Campêche*,

(1) Il y a cependant une différence entre cette civilisation, peu avancée après tout, du Yucatan d'alors et celle qu'annoncent les ruines très-anciennes qui couvrent le pays, et qui font l'admiration des voyageurs. Le Yucatan paraît s'être nommé d'abord *Mapayan*, et son nom actuel n'est sans doute qu'une corruption de celui-ci.

(2) A cause de la rareté de l'eau dans les vastes plaines desséchées d'une partie de cette péninsule, les propriétaires de fermes (haciendas) y construisent de vastes citernes, qui fournissent seules, pendant plus de six mois, l'eau nécessaire pour abreuver les hommes et les bestiaux. Les Indiens, qui sont l'imprévoyance même et qui ne pensent jamais au lendemain, périraient de soif si le propriétaire de la hacienda voisine ne consentait à leur fournir l'eau dont ils ont besoin.

(3) Voir, pour les ruines du Mexique et de l'Amérique centrale, les intéressantes relations de MM. Stephens, Galindo, Norman, Waldeck, de Friedrichsthal, Brasseur de Bourbourg, Squier. Nous savons que M. Léon de Pontelli vient aussi d'examiner les ruines du Chiapa; mais sa relation est encore inédite.

g de victimes
tions, le pays
us, selon une

ines peu éle-
e en miel, en
e, en bois de
ce. Les côtes
omme bordés
par lieue. Les
qu'une seule
e cap Catoche
ensemble par
e coquillages
t bientôt elles
u (2); la seule
, conserve de
, à l'embou-
onné voit des
rces *Bouches*

dépendance;
e aujourd'hui

aride plaine,
s cig[illegible]s, du
ette ville des
élèbres de ces
*lane*, les pre-
railles de pa-
érêt. On dis-
- *Campêche*,

ès tout, du Yu-
e pays, et qui
*apayan*, et son

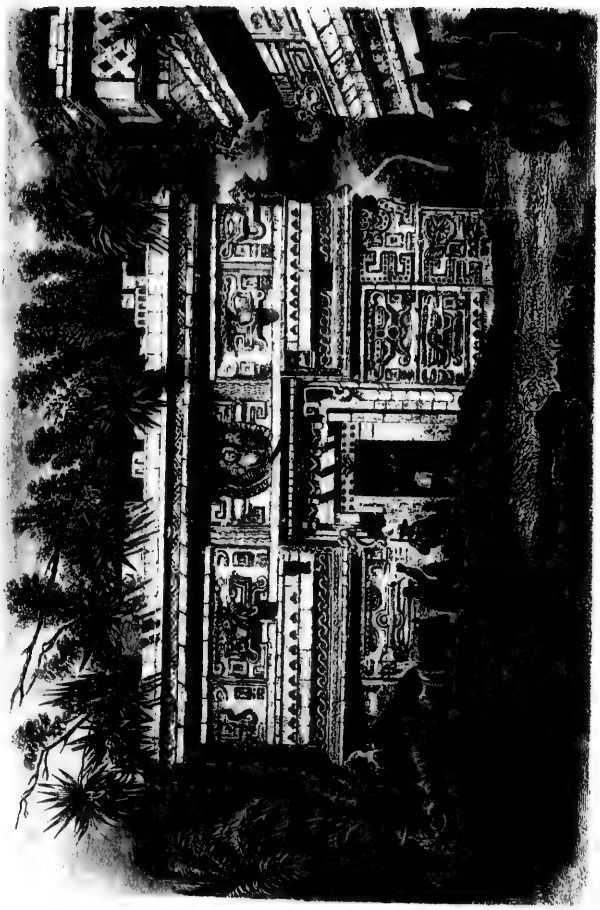
partie de cette
rnes, qui four-
hommes et les
nais au lende-
à leur fournir

antes relations
de Bourbourg,
es du Chiapa;

espèce de mosaïque en turquoise (1). Les *téocallis* ruisselaient du sang de victimes humaines. Les indigènes parlent la langue *maya*. D'après les traditions, le pays était, dans le principe, habité par les *Quinamés*, race de géants, venus, selon une

[illegible] Norman, [illegible], de Friedrichsthal, Frasseur de Bourbourg, Squier. Nous savons que M. Léon de Pontelli vient aussi d'examiner les ruines du Chiapa; mais sa relation est encore inédite.

g de victimes
tions, le pays
ne, selon une



e Bourbourg,
es du Chiapa;

ville de 15 000 habitants, sur le Rio San-Francisco, possède un port peu profond. Elle commerce en sel que l'on tire de ses salines, en cire du Yucatan, en bois de teinture et en toiles de coton. Cette ville est entièrement bâtie d'une pierre calcaire dont les couches s'étendent dans toute la péninsule ; elle repose sur une caverne immense creusée par les Mayas ; ces excavations ont-elles servi de demeure ou de cimetière à ce peuple? — *Valladolid,* à l'est de Mérida, est connue par ses cotonniers d'une excellente espèce. — *Ticul* est célèbre par la beauté de ses femmes de sang mêlé.

Sur la côte nord-ouest de la presqu'île, est le petit port de *Sisal,* qui exporte des peaux, du suif, des viandes séchées et salées, des ouvrages en feuilles de palmier, etc.

L'île de *Carmen,* qui dépendait de l'État de Yucatan, en a été séparée récemment pour former un territoire particulier. L'air en est malsain, mais fertile en bois de teinture. La ville principale porte le même nom.

L'île de *Cozumel,* proprement *Acozumel* ou *Acucemil,* c'est-à-dire l'île des hirondelles, la première terre mexicaine où Cortez aborda, en 1519, était célèbre par un oracle où se rendaient en foule les peuples du continent. On y adorait, avant l'arrivée des Espagnols, une croix en bois dont on ignorait l'origine ; elle était invoquée pour obtenir de la pluie, premier besoin de cette île aride. A une vingtaine de lieues de la côte nord du Yucatan, sont les fameux récifs des *Alacranes* (Scorpions), théâtre, le 12 février 1847, du naufrage du *Tweed,* naufrage accompagné des circonstances les plus dramatiques.

Il faut distinguer, sur la côte orientale de la presqu'île, le *Yucatan anglais,* ou la colonie de *Balize,* qu'on appelle aussi le *Honduras anglais,* au sud de la rivière *Hondo* et de la baie Chetumala. L'étendue est d'environ 40 000 kilomètres carrés. Ce pays, mieux arrosé et plus fertile que le reste de la péninsule, est le siége d'une coupe très-considérable de bois de Campêche et d'acajou ; les Anglais y entretiennent une force militaire, et ils y ont bâti la ville de *Balize* ou *Bélize,* à l'embouchure de la rivière du même nom, sur un terrain marécageux qu'à force de remblais on a rendu habitable, sous un climat chaud et malsain, mais avec un port grand et sûr. C'est un marché très-important des bois d'Amérique, ainsi que des produits des fabriques anglaises, qui se rendent de là dans le Mexique et l'Amérique centrale. Les maisons de la ville sont jolies, mais entièrement en bois. L'eau douce y est très-rare pendant les mois de sécheresse, c'est-à-dire avril, mai et juin.

Cette colonie anglaise est exempte des droits de douane. Elle est peuplée d'environ 10 000 habitants, la plupart nègres et employés à la coupe des bois. Le gouvernement est entre les mains d'un surintendant nommé par la couronne et assisté d'un conseil de 7 magistrats élus annuellement par les habitants. Ce gouvernement est une dépendance de celui de la Jamaïque.

Les îles *Turnef, Ambergris, Casina Saint-George* ou *Cayo Casina, Half-Moon-Key* et autres, baignées par les eaux singulièrement transparentes du golfe de Honduras, dépendent de la colonie de Balize.

Ici, nous devrions, comme pour les autres États, donner quelques indications

sur la forme du gouvernement du Mexique, sur l'administration, etc.; mais l'anarchie continuelle où se trouve ce malheureux pays nous retient. Comment offrir des détails de quelque valeur et de quelque précision sur des pouvoirs publics en décomposition, en désorganisation permanente et universelle? On ne pourrait dépeindre que les *pronunciamentos* presque quotidiens, des plans de constitution presque aussi nombreux que les années, la démoralisation de toutes les classes, les luttes religieuses incessantes, les plus tristes conflits diplomatiques; mais des descriptions de ce genre n'appartiennent pas à l'ordre de nos travaux. Nous dirons seulement que les derniers renseignements que nous avons sur le gouvernement du Mexique nous montrent, à côté du président, un congrès composé de deux assemblées : 1° un sénat, dont chaque État, ainsi que le district Fédéral, élit deux membres; — 2° une chambre de députés, choisis pour deux ans par le peuple, dans la proportion d'un député pour 50000 habitants; — que, dans le sénat, il entre, outre les membres désignés ci-dessus, un nombre de sénateurs égal à celui de tous les États, en vertu de l'élection qu'en font le sénat lui-même, la chambre des députés et la cour suprême de justice; — que la religion unique dont le culte soit permis est le catholicisme, à la tête duquel se trouvent, au Mexique, un archevêque et 11 évêques; — qu'au milieu des troubles et des révolutions innombrables de leur pays, les populations mexicaines sont restées profondément catholiques; — que le clergé, soit par son caractère sacerdotal, soit par ses richesses, conserve une influence immense, quoique le congrès ait lutté avec énergie et souvent avec passion contre lui.

Un mot sur les causes de l'état malheureux du Mexique : « Il y a, dit M. Ruxton, beaucoup de causes physiques et morales qui empêchent le Mexique de faire aucun progrès dans les voies de la prospérité et de la civilisation : quoique son territoire soit vaste, et que ce territoire embrasse toutes les variétés de climat de la zone torride et de la zone tempérée, avec un sol riche et fécond, capable de donner toutes les productions naturelles du monde connu, ces avantages naturels sont neutralisés par des obstacles qui les rendent à peu près nuls pour les habitants actuels. Un coup d'œil sur la géographie physique du Mexique montrera que les vastes et fertiles plateaux de la région centrale sont isolés, et en quelque sorte séparés de toute communication avec la côte par leur position au sommet des Cordillères, et par les insurmontables obstacles que présentent à un trafic aisément praticable les escarpements des terrasses, qui sont comme autant de gradins par lesquels on descend des parties élevées du plateau aux districts maritimes et aux régions tropicales de l'intérieur. Le pays est également dépourvu de rivières navigables, et n'a que deux fleuves, d'une étendue médiocre (les deux Rio Grande).

« La côte orientale est assaillie à certaines époques de l'année par de redoutables tempêtes, et ne présente pas un seul port ni un seul mouillage qui puisse abriter les bâtiments. La région tropicale, sujette aux fatales fièvres, est à peu près interdite à la population blanche, et conséquemment sa richesse naturelle est presque entièrement négligée et reste sans emploi. De plus, quand nous voyons de quels éléments se compose la population de cette vaste contrée, nous nous expliquons sans peine les maux qui y semblent inhérents : l'absence totale de gou-

vernement, la démoralisation universelle, et le manque d'énergie, morale et physique, qui se montre partout.

« Il y a, chez les Mexicains, défaut d'organisation morale aussi bien que d'organisation physique. Je ne veux pas dire qu'ils manquent de qualités corporelles, bien que sans nul doute ils soient inférieurs en force physique à la plupart des races ; mais il y a en eux ce défaut d'énergie qui accompagne toujours un état inférieur d'organisation morale ou intellectuelle... La forme actuelle du gouvernement, qui voudrait être républicaine, n'est nullement adaptée à une population telle que celle qui existe au Mexique : c'est ce que démontrent clairement les révolutions sans cesse renouvelées. Jusqu'à ce qu'un peuple ait pu apprécier les grands principes de la liberté civile et religieuse, ce sera en vain que vous lui présenterez les avantages des institutions libres.

« La population n'est divisée qu'en deux classes : la classe élevée et la classe inférieure ; il n'y a pas de rang intermédiaire pour lier les deux extrêmes, d'où il suit que l'intervalle qui les sépare est profond et fortement marqué. Les rapports entre les paysans et les riches *haciendados* (grands propriétaires) constituent une espèce de servage qui ne vaut guère plus que l'esclavage lui-même. De l'argent, en avance de gages, est généralement prêté au *péon* ou laboureur, et la loi astreint celui-ci à servir le prêteur, s'il en est requis, aussi longtemps que la dette n'est pas acquittée... Loi et justice existent à peine de nom ; et l'ignorant paysan, sous la domination cléricale qui le tient dans un servage à la fois physique et moral, n'a ni l'énergie ni le courage de se redresser pour améliorer sa condition. »

## AMÉRIQUE CENTRALE.

Le nom de *Guatémala,* ou, plus exactement, *Quauhitemallan,* c'est-à-dire *lieu plein d'arbres,* a été appliqué à une capitainerie générale espagnole, qui porta le titre de royaume. En 1821, cette capitainerie générale fut incorporée au Mexique ; mais, à la chute d'Iturbide, elle s'en sépara, et, en 1824, elle se constitua en république fédérative sous le nom de *Republica federal de Centro-America.* Depuis 1839, l'union fédérale des États qui composaient cette république a cessé, et aujourd'hui l'Amérique centrale ou le Centre-Amérique comprend 5 républiques distinctes et non confédérées, qui sont celles de *Guatémala,* de *San-Salvador,* de *Honduras,* de *Nicaragua* et de *Costa-Rica* : il faut y joindre le royaume des *Mosquitos ;* cet ensemble forme une belle et étroite région, avantageusement resserrée entre les deux océans, allongée du nord-ouest au sud-est l'espace de 1 600 kilomètres, et n'ayant que 580 kilomètres dans sa plus grande largeur, 130 dans sa plus petite. Nous avons fait déjà la description physique de cette intéressante contrée : nous décrirons seulement ici chacun des États qui la composent (1).

L'État de *Guatémala,* le plus grand et le plus occidental, s'étend du golfe de

(1) Nous avons décrit en général les productions du Mexique et de l'Amérique centrale, dans notre livre quatrième ; mais nous résumerons ici les richesses de l'Amérique centrale en particulier, en mettant à contribution les excellentes notes de MM. Hersant, ancien consul de France au Mexique. — On pourrait dire que toutes les productions du globe crois-

Honduras au Grand océan, et touche vers le nord-ouest à l'État mexicain de Chiapa; vers le nord, à celui de Yucatan, avec lequel sa limite n'est pas encore nettement établie; vers le nord-est, à la colonie anglaise de Balize; vers l'est, aux États de Honduras et de San-Salvador. La grande Cordillère volcanique qui sépare les deux versants y longe de près la côte du Grand océan; dans le nord, coule l'Usumasinta, tributaire du golfe du Mexique; dans l'est, la Motagua, qui va se jeter dans le golfe de Honduras, où se rend aussi la rivière courte, mais large et importante, qu'on nomme Rio Dulce, écoulement du lac appelé Golfo Dulce. L'isthme de Chiquimula est compris entre cette masse d'eau et le Grand océan, et occupe l'est de l'État. Le lac Peten se trouve dans le nord.

C'est un des pays les plus arrosés de la zone torride; la surabondance de ses eaux se fait surtout sentir pendant la saison des pluies, qui règne depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre. L'humidité qui se répand dans l'air rend alors le climat pernicieux. Ces effets ne se produisent cependant que sur les terrains peu élevés qui s'inclinent vers la mer : entre les montagnes et sur les plateaux, on jouit constamment d'une température plus ou moins douce. Mais le climat de la côte est en général chaud. Les plaines sont fertiles en fruits d'un excellent goût, tant d'Amérique que d'Europe. Le maïs y produit 300 pour 1, ainsi que le cacao. L'indigo y est d'une qualité supérieure. On y cultive le rocou. La cochenille y

sent dans l'Amérique centrale. On y remarque : le coton, l'indigo, la cochenille, le sucre, le riz, le cacao, la vanille, le goudron, le brai, la salsepareille, la panelle, le baume noir, le baume vierge, le baume cativo, le baume de copahu, le *balsamito*, l'opium, le caoutchouc, la térébenthine, le carthame, l'orge, le froment, la farine, la fécule des Incas, celle des *Pampas* et d'autres; les *mechas de Papelillo* (sortes d'allumettes naturelles), le chanvre, l'aloès-pite, la soie végétale (*seda silvestre*), les épices, le tabac, le café, les cèdres, les pins, le *pinavete*, les chênes blanc et vert, le *guapinol*, le *quebracho*, le *guiliguiste*, les *ceibas*, le *madre-cacao*, le rouvre, l'acajou (il est si abondant qu'on en fait des navires), le *ronron* (espèce de bois dur, noir et rouge, pour meubles), le grenadille, l'amandier, le mûrier, le *melon* (bois de couleur jaune d'or pour meubles), l'ébène, le gayac, le bois de brésil, le bois de Campêche et autres; — les pommes de cyprès, les roses, le *bejuco de estrella*, l'ipécacuanha, la valériane, les salsepareilles, le gingembre, le millepertuis, la malaguette, la capillaire, la joubarbe, l'astragale, les fleurs d'oranger et de citronnier, la pilosselle, le *caujura*, le *cabalonja*, le *lanter*, l'*ageujo*, le *havilla*, l'*épasote*, les camomilles, les pavots, la casse, la chicorée sauvage, la muscade, le *guaco* ou *huaco*, qui doit tenir un rang distingué parmi les plantes médicales, puisque c'est un antidote contre la morsure des serpents les plus venimeux; — tous les arbres à fruits de l'Europe, et aujourd'hui la vigne elle-même, dont le gouvernement espagnol avait prohibé la culture; — l'alun, l'ambre, l'antimoine, l'ardoise, l'argile, l'argent, l'arsenic, le caillou (guijarros), la chaux, la couperose, la craie, le cristal de roche, le cuivre, le fer, le grenat, le kaolin, la magnésie, le mercure, l'ocre, l'opale, l'or, le pétrole, la pierre ponce, le plâtre, le plomb, le porphyre, le quartz, le soufre, le spath, le talc, le vitriol, des pierres de beaucoup d'espèces, des terres de tous genres, des sels; — les chevaux, mules, ânes, bœufs, moutons, chèvres, cochons, en un mot des bestiaux de toute espèce en grand nombre dans l'état sauvage et dans l'état domestique; — beaucoup d'oiseaux d'une grande variété de plumage et de chant, entre autres le *quetsal*, qui appartient au pays et qui est fort rare dans les autres contrées de l'Amérique; les poissons de mer et d'eau douce, ainsi que les coquillages, qui sont d'un goût exquis; — une très-grande abondance de tortues, de *murex* et de perles, dont on pourrait, si la pêche était une fois organisée, faire un commerce considérable et très-lucratif. Les abeilles pourraient, si l'on en soignait les essaims, devenir extrêmement productives et fournir au commerce beaucoup de miel et de cire.

réussit. Les forêts qui couvrent les montagnes nourrissent des animaux encore mal connus; on y distingue aussi plusieurs arbres et arbustes d'où il découle des baumes exquis. La vigne même donne un bon vin. Les côtes abondent en poissons, mais la pêche est suivie avec peu d'ardeur. Il y a des mines d'argent, quelques mines d'or, beaucoup de soufre. On exporte principalement de la cochenille, de l'indigo, des cuirs, des cornes.

L'État de Guatémala est divisé en 17 départements, et renferme 900 000 âmes (1).

La capitale est *Guatémala*, surnommée la *Nueva* (la Nouvelle), située dans une vallée belle et fertile, à 160 kilomètres du Grand océan. Placée sur une hauteur de 1 600 mètres d'altitude, elle jouit d'un climat délicieux. Les environs sont extrêmement fertiles et variés dans leurs produits : aussi les marchés de la ville sont-ils abondamment fournis de toutes les plantes potagères et des fruits les plus délicieux. La population de Guatémala est d'environ 60 000 âmes. Ses rues, bien pavées et régulières, sont toutes arrosées par un ruisseau d'eau vive. La fréquence des tremblements de terre a fait adopter l'usage de ne donner qu'un étage aux maisons. Celles-ci sont presque toutes ornées de fontaines d'une eau fraîche et limpide, de cours ombragées et de jardins. La place principale est celle du Marché, rafraîchie par un beau jet d'eau et entourée de portiques; on y remarque la cathédrale, édifice majestueux, le palais du gouvernement, le palais de justice, l'hôtel de la monnaie. La plupart des églises ont une noble architecture. Enfin on distingue un bel amphithéâtre destiné aux combats de taureaux. Guatémala possède une université importante.

L'*ancienne Guatémala, Guatemala la Vieja, Antigua Guatemala* ou *Santiago de los Caballeros de Guatemala* offre, à 35 kilomètres sud-ouest de la capitale, un exemple des catastrophes terribles auxquelles est exposé le sol de l'Amérique centrale. Située au pied des volcans d'*Agua* et de *Fuego*, elle remplaça, en 1524, la ville antique qui avait servi de résidence aux rois cakchiquèles, et que les feux souterrains avaient renversée. La nouvelle ville, fondée par Alvarado, reçut le surnom de *Santiago;* mais, placée entre deux volcans, elle fut détruite en 1541 par les torrents de lave de l'un et les torrents d'eau bouillante de l'autre. Beaucoup de ses habitants furent ensevelis sous ses ruines; ceux qui échappèrent à ce désastre la rebâtirent un peu plus loin. Ils se croyaient à l'abri des ravages des deux volcans, lorsqu'en 1775 un tremblement de terre renversa la nouvelle ville. Avant cet événement, Santiago de Guatemala était une des plus belles cités du Nouveau-Monde. Elle avait 35 000 âmes. Mais ses malheurs ne l'ont pas fait abandonner tout à fait : bravant une dangereuse position, 18 000 habitants la peuplent encore aujourd'hui. Sa belle cathédrale était restée debout à côté des ruines des nombreuses églises qu'elle renfermait. Le volcan de Fuego a fait une grande éruption en 1857.

Dans le département de *Quezaltenango*, on trouve de l'alun et du soufre très-fins. Celui de *Solola* produit les meilleures figues de toute la république; il

(1) Voir, pour le gouvernement et la statistique de cet État et des autres républiques de l'Amérique centrale, un tableau à la fin du livre cinquième.

y a beaucoup de filatures de coton. On y remarque le volcan et le lac d'Atitlan.

Le territoire de *Suchiltépèque*, fertile en rocou, éprouve des pluies excessives. Celui d'*Escuintla* est riche en café.

Le département de *Vera-Paz*, dans le nord de l'État, a des pluies 9 mois de l'année. Le pays abonde en fruits et en troupeaux. Dans les forêts on rencontre des arbres très-gros, qui jettent une odeur agréable, et d'où il coule une résine odoriférante qui ressemble à l'ambre. On y recueille encore différentes espèces de baume, de gomme, d'encens et du sang de dragon. Il y a des cannes de 100 pieds de long, et si grosses que, d'un nœud à l'autre, on y trouve 25 livres d'eau. Le café y réussit, les abeilles y font un miel très-liquide, et qui, aigri, sert, dit-on, au lieu de jus d'orange. Les forêts sont peuplées d'animaux sauvages, parmi lesquels on distingue le tapir ou danta. Il s'y trouve aussi des ours très-gros. *Coban* ou *Vera-Paz*, chef-lieu de ce département, est une ville de 10 000 habitants, la plupart Indiens.

Au sud de Guatémala, est *Amatitlan* (ou la ville des lettres), ainsi nommée à cause de l'habileté que les Indiens, ses habitants, montraient à graver des hiéroglyphes sur l'écorce des arbres. Elle a 12 000 habitants. Les environs fournissent beaucoup de cochenille. Un lac du même nom, placé au sud-est, abonde en pierre ponce. — *Chiquimula*, au milieu de riches cultures de maïs, a 6 000 âmes. — *Quezaltenango* ou *Quetzaltenango*, qui portait, avant la conquête, le nom de *Xelaluh*, et qui était une des principales villes de l'empire de Quiché, est encore importante ; elle compte 20 000 habitants, et renferme de belles églises. — *Esquipulas* n'est qu'un amas de cabanes habitées par environ 1 500 Indiens, mais elle est renommée par sa belle cathédrale, qui possède un sanctuaire de Notre-Seigneur, but d'un pèlerinage célèbre : la fête solennelle du 15 janvier y attire un concours prodigieux de monde. — *Totonicapan*, peuplée de 12 000 âmes, est connue par son ébénisterie et ses sources thermales. — *Atitlan* est près de la rive méridionale du joli lac du même nom. — *Mixco*, *Quiché*, *Quirigua*, *Tecpan-Guatemala*, *Cinuca-Mecallo*, *Peten*, *Rabinal*, *Copan*, sont intéressantes par les ruines qu'on y trouve. Quiché offre surtout les restes très-remarquables de la célèbre *Ulatlan*, qui fut la capitale du puissant royaume de Quiché, florissant avant la conquête espagnole. Les ruines qu'on voit près de Rabinal sont celles de *Nimpokom*, qui fut la capitale de la puissante nation des *Pokomames*; et celles de *Cakyug*, de *Xéocok*, de *Cubul*, de *Zamaneb*, de *Cavinal*.

*Santo-Tomas Chichicastenango* ou *Chuila* est une bourgade considérable, où habitent les descendants d'une grande partie de l'ancienne noblesse du Quiché. — *Solola*, sur une montagne, est entourée d'un pays fertile. — *Saint-Thomas* (*Santo-Tomas*), bon port sur le golfe de Honduras, a reçu une colonie belge, qui a peu réussi. — *Yzabal* ou *Yzaval*, avec un port, sur le lac du même nom, qui communique, comme nous l'avons dit, avec le golfe de Honduras, exporte beaucoup de cochenille et d'indigo, et a des relations particulièrement très-suivies avec Balize. — *Livingston* ou *Caribal*, fondée par des Anglais, à l'embouchure du Rio Dulce, qui sert d'écoulement au lac d'Yzabal, commerce en acajou, bois de teinture et salsepareille. — *Iztapa* ou *Independencia* est un port du Grand océan, à l'embouchure de la Michatoya ; longtemps très-fréquenté, il est célèbre

pour avoir été le point où Alvarado le conquérant construisit des bâtiments de guerre. Sur le même océan, est *San-José,* rade ouverte plutôt que port; néanmoins cette place paraît avoir beaucoup d'avenir, comme le point par lequel s'importent tous les articles encombrants d'Europe et s'exportent tous les produits de la côte sud du Guatémala (1).

*Copan,* sur la rivière du même nom, dans le sud-est de la république, offre, parmi ses antiquités, un grand cirque entouré de pyramides, de nombreux gradins construits en pierres parfaitement travaillées, un portique soutenu par des colonnes, et une caverne qui paraît avoir été un temple; on remarque un énorme aigle en pierre sur la poitrine duquel sont gravés des caractères inconnus; une croix aussi en pierre; des personnages sculptés et des statues portant des costumes qui ont quelque rapport avec celui des anciens Castillans (2). Des Européens auraient-ils habité ces contrées avant la découverte de Colomb?

L'État de *Honduras,* entre l'État de Guatémala, à l'ouest, celui de San-Salvador, au sud, le Nicaragua et les Mosquitos, au sud-est, s'étend principalement sur la côte méridionale du golfe de Honduras et sur la mer des Antilles, depuis le Rio Tinto, à l'ouest, jusqu'au cap Gracias á Dios, à l'est, à l'embouchure de la Segovia ou Wanks. Il s'avance au sud par un espace étroit jusqu'au Grand océan, qui y forme le beau golfe de Fonseca, rempli d'îles bien boisées, et il possède sur ce golfe la côte qui se trouve entre le Rio Goascoran et le Rio Negro. Ce pays est couvert, dans l'intérieur, de plusieurs chaînes de montagnes, parmi lesquelles on remarque les monts de Sulaco, fameux par leurs beaux troupeaux. Le cours d'eau principal est l'Ulua, qui va au nord se jeter dans le golfe de Honduras et qui se forme par la jonction de l'Humuya et du Rio Santiago ou Venta; on voit dans la même direction le Chamilicon, le Roman, la Patuca; la Choluteca coule au sud, vers le golfe de Fonseca. L'État est fertile en maïs, raisin, cacao,

(1) Il y est entré, en 1857, 5 navires guatémaliens et 27 navires étrangers, indépendamment du vapeur *Columbus,* qui y touche une fois par mois, venant de Panama.

Les importations du Guatémala se sont élevées, en 1857, à 1 136 517 piastres (6 137 000 fr.), dont 812 044 par Yzabal et Santo-Tomas, et 324 473 par San-José; — les exportations, à 1 615 384 (8 723 000 fr.).

L'Angleterre est le pays qui entretient avec l'État de Guatémala le commerce le plus considérable. Sa part dans les importations a été, en 1857, de 375 900 piastres en marchandises fournies par la Grande-Bretagne directement, et de 240 635 provenant de Balize. La France n'y figure que pour 121 582 piastres par Yzabal et 19 417 par San-José. La Havane, l'Espagne, les États-Unis, l'Allemagne et la Belgique viennent ensuite.

Les principales exportations de l'État de Guatémala en 1857 ont été :

| | | |
|---|---|---|
| Indigo. . . . . | 350 550 livres * | 306 185 piastres. |
| Cochenille. . . . . | 1 470 240 — | 1 017 270 — |
| Cuirs de bœuf . . . . . | 31 340 — | 70 515 — |

On peut citer, en outre, le sucre, la cassonade, la salsepareille, quelques réexportations d'articles manufacturés. (*Annales du commerce extérieur.*)

(2) Il y a particulièrement une statue qui ressemble à un évêque dans ses ornements pontificaux, avec une mitre très-bien travaillée et une bague au doigt; des hommes avec des armures en mosaïque et des rubans autour des jambes, des femmes avec des robes longues et des coiffures à la romaine.

* 1 livre espagnole égale 345 grammes.

coton, café, pâturages, acajou, bois de teinture, salsepareille, vanille. Il y a des mines d'or et d'argent. — *Comayagua,* autrefois *Valladolid la Nueva,* capitale du Honduras, ville épiscopale, avec une population de 8 000 âmes, en renfermait 18 000 avant les guerres de la révolution, qui l'ont particulièrement frappée cruellement en 1827; elle est dans une plaine fertile, sur l'Ulua. On y remarque la cathédrale et l'université. Elle fut fondée en 1540 par Alonzo Caceres. — *Truxillo,* qui est fortifiée, a été bâtie près d'un lac où des îles flottantes, couvertes de gros arbres, changent de place au gré des vents qui les entraînent. Elle a été importante, mais est bien déchue. — *Tegucigalpa,* sur la Choluteca, est la plus jolie ville de l'État et l'une des plus commerçantes. — *Amalapa,* port franc, sur l'île du Tigre, est la principale place maritime de l'État. — *Omoa,* sur la côte méridionale du golfe de Honduras, est un lieu fortifié et possède le principal port septentrional de la république. Près de là, est *Puerto-Caballos,* bon port, où Cortez fonda la ville de la *Natividad,* et où commence le chemin de fer interocéanique. — *Santiago,* sur l'Ulua, est le centre d'un assez bon commerce. — *Juticalpa,* sur un affluent de la Patuca, est encore une des principales villes de l'État.

Un des districts les plus charmants du Honduras, c'est celui de *Taulebe,* où le lac *Yojoa* étale sa nappe d'eau limpide, de 40 kilomètres de longueur et de 8 à 12 kilomètres de largeur, avec une profondeur d'environ 4 brasses; il a 3 issues : deux au sud, les rivières Jactique et Sarapa, et une au nord, le Rio Blanco. Aux environs, le sol est riche et couvert d'une luxuriante végétation.

Nous avons nommé, dans le golfe de Fonseca, l'importante île du *Tigre,* qui a été longtemps disputée entre les Anglais et les Américains; à côté et au nord, est l'île, plus considérable encore, de *Sacate Grande;* on y remarque aussi celle de *Gueguenis. Choluteca,* près et à l'est de ce golfe, est la ville la plus méridionale de l'État de Honduras. Nous avons dit qu'on a projeté un chemin de fer interocéanique entre le golfe de Honduras et le golfe de Fonseca : c'est cet État qu'il doit couper et singulièrement favoriser. M. Squier a signalé dans la Cordillère volcanique centrale ou Sierra Madre, au cœur de ce pays, une coupure très-remarquable qui semble disposée à souhait pour l'établissement du railway, lequel commencera au nord, à Puerto-Caballos, et suivra en grande partie le cours de l'Ulua, de l'Humuya et celui du Goascoran (1).

Plusieurs îles du golfe ou de la baie de Honduras, *Roatan* ou *Rattan, Bonaca* (*Guanaja*), *Barbaretta, Utila, Helena, Moratte,* après avoir été réclamées par

(1) Le railway, partant de Puerto-Caballos, traversera une savane unie, presque en ligne droite, en longeant l'Ulua jusqu'à l'Humuya; passant cette dernière sur un pont de 100 mètres, et, suivant le bord de la rivière du côté des montagnes, il s'élèvera jusqu'aux plaines de Comayagua par une montée de 40 pieds au plus par mille anglais. La plaine de Comayagua est une prairie unie de 50 milles de longueur sur 30 de largeur, dans laquelle coulent la rivière Humuya, qui se jette dans le golfe de Honduras, près d'Omoa, et le Goascoran, qui se jette dans le golfe de Fonseca, sur l'océan Pacifique. Dans un endroit, ces deux rivières coulent à moins de 100 mètres l'une de l'autre. La route traversera cette plaine et suivra le bord est du Goascoran par une descente graduée qui, en aucun endroit, n'excède 60 pieds par mille, et se terminera au golfe de Fonseca, près de l'île du Tigre. La vallée du Goascoran a de 3 à 6 milles de largeur, avec des montagnes de 3 à 5 000 pieds de hauteur de chaque côté. Le chemin aura une étendue de 257 kilomètres.

l'Angleterre, contre les prétentions de laquelle se sont élevés les Anglo-Américains, ont été définitivement déclarées neutres et forment un territoire libre sous la souveraineté de l'État de Honduras : on les connaît sous le nom général d'*îles de la Baie*. Plusieurs nations indiennes insoumises habitent dans la partie orientale et encore fort peu connue du Honduras : on cite particulièrement les *Poyas*, les *Thuacos* ou *Juacos* les *Toacas*.

L'État de *San-Salvador*, ou simplement de *Salvador*, le plus petit des cinq États, mais celui qui a relativement le plus de population, le plus grand commerce, tire son nom de sa capitale. Il s'étend de l'est à l'ouest, sur le Grand océan, depuis le golfe de Fonseca ou de Conchagua jusqu'à la rivière Paxa. Il est borné à l'ouest par l'État de Guatémala, au nord et au nord-est par celui de Honduras. Les naturels nommèrent cette région *Cuscatlan*, c'est-à-dire *pays de richesses;* en effet, elle est riche en toutes sortes de productions : en mines d'argent, de plomb, de fer; en café, en indigo, etc. : c'est l'une des plus belles contrées intertropicales. Des montagnes volcaniques y forment une chaîne côtière très-majestueuse et très-pittoresque. La Lempa est la rivière principale.

*San-Salvador*, la capitale nominale, est dans une jolie vallée, au milieu de belles plantations de tabac et d'indigo, sur le bord du Bermenillo, et au pied d'un volcan auquel elle donne son nom. Ses beaux édifices, ses manufactures, un commerce actif et une population de 30 000 âmes la plaçaient au rang des principales cités de l'Amérique centrale; mais un tremblement de terre l'a détruite en 1854, et l'on a transféré le siége du gouvernement à *Cojutépèque*, petite ville bâtie dans la plus délicieuse position, sur le lac d'*Elopango*, qui serpente dans une sorte d'entonnoir de rochers, et qui, dédié jadis à la déesse Xochiquetza (la déesse des eaux), vit jeter dans son sein de nombreuses victimes humaines. — *Sonsonate* ou *Zonzonate*, appelée aussi *Trinidad*, a une position avantageuse près de la baie d'*Acajutla*, baie sûre, qui sert de port à Zonzonate, à l'embouchure de la rivière de Zonzonate ou plutôt Zezontlatl (c'est-à-dire les quatre cents sources). Elle commerce en indigo, en cochenille, en sucre, et fabrique de jolies mosaïques en coquille, des velours et de la soie représentant des oiseaux et d'autres animaux. *Ysalco* est une ville de 8 000 âmes, à côté du volcan actif du même nom; — *La Libertad*, simple mouillage ouvert en pleine côte, a l'avantage d'être le port le plus voisin de San-Salvador; — *La Union*, sur le golfe de Fonseca, est le port le plus commerçant de l'État. — On doit encore citer, un peu à l'ouest du golfe de Fonseca, le *Puerto del Triunfo de los Libres*.

Il faut distinguer, dans l'État de San-Salvador, l'intéressant canton qu'on nomme *Costa del Balsamo* (*Côte du Baume*); cette côte, comprise entre La Libertad et Acajutla, est exclusivement habitée par des Indiens qui ont conservé la plupart des usages antérieurs à la conquête du Mexique par les Européens, et dont tout le commerce consiste en baume. C'est un reste de la nation *nahuatl* ou mexicaine proprement dite. — *San-Miguel*, au pied d'un volcan actif du même nom, est trop fameuse par l'air malsain qui y règne. Il s'y tient annuellement deux foires célèbres (1). — *Ahuachapan* est connue par des puits volcaniques, qui, dit

(1) C'est par les foires que se fait le principal commerce de l'État de *San-Salvador*. « Il s'y

M. l'abbé Brasseur, fournissent au loin à la contrée des couleurs minérales toutes préparées. — *Matapos* est entourée de mines de fer et d'usines. — *San-Vicente*, à l'est, est une ville de 12 000 habitants, qui s'est relevée de la destruction à laquelle elle fut réduite par une éruption volcanique de 1835.

L'État de *Nicaragua* s'étend d'un océan à l'autre, et renferme le lac du même nom et le lac de Léon ou de Managua, unis entre eux par le canal naturel de Tipitapa ou Panaloya. La rivière San-Juan l'arrose à l'est. Ses limites du côté du royaume des Mosquitos et vers l'État de Costa-Rica sont restées longtemps dans un état d'indécision, et ont donné lieu pendant plusieurs années à de tristes discussions, qui, accompagnées de dissensions intestines, ont permis à une poignée de flibustiers anglo-américains, ayant pour chef Walker, de dominer un instant le pays.

Le sol est très-fertile en productions végétales diverses, et le climat est très-chaud, généralement humide, fiévreux surtout en septembre et en novembre et exposé aux orages; les tremblements de terre sont communs.

Le grand lac de Nicaragua, qui occupe une partie considérable de l'État, est une magnifique nappe d'eau, située sur un plateau, et longue de 160 kilomètres, sur 70 kilomètres de largeur. Il est rempli d'îles riantes et peuplées, parmi lesquelles s'offre celle d'*Ométépé* ou *Ométépec*, la plus grande, avec deux belles montagnes volcaniques, deux villages, des monuments indiens antiques, de vastes nécropoles : elle est unie, par une langue de terre, à ce qu'on appelle l'île de *Madera*. Il faut encore remarquer l'île de *Pensacola* et l'île de *Zapatero*, où M. Squier a découvert des statues, d'anciens temples, etc. (1). Le lac de Nicaragua s'écoule par la rivière *San-Juan* vers la mer des Antilles. Cette rivière, qui

tient annuellement jusqu'à 19 foires, qui ont l'avantage d'offrir aux marchands comme aux consommateurs tous les articles dont ils ont besoin, réunis, à un jour donné, sur un seul et même point. Les 4 principales sont celles de Chalatenango, de San-Vicente, de San-Miguel et de Sensuntépèque. Dans chacune de ces foires, il se vend souvent pour plus de 500 000 piastres (2 500 000 fr.) d'articles étrangers. Il faut mentionner en outre celles de Cojutépèque pour les marchandises anglaises, de San-Salvador pour les articles de luxe, d'Apastépèque et de Llobasco pour les indigos, etc. Chacune de ces foires dure de 3 à 8 jours. Les indigos forment un article capital dans la plupart d'entre elles. On vient à ces foires, non-seulement de toute l'Amérique centrale, mais encore du Mexique, de presque toute l'Amérique du sud et même de Cuba. Des navires chargés de marchandises destinées à y être vendues mouillent aux ports d'Acajutla et de La Union. C'est le moment où les douanes rapportent le plus au gouvernement. Ces foires réunissent souvent jusqu'à 60 000 personnes et plus, même dans des localités dont la population, en temps ordinaire, ne dépasse peut-être pas 2 000 habitants. Les Indiens y dominent; ils apportent des tissus de laine et de coton très-grossiers de leur fabrication, et achètent en retour les articles étrangers dont ils ont besoin. » (*Ann. du C. ext.*)

(1) Voici la description pittoresque que M. Squier fait de ces îles (*Bulletin de la Société de géogr.*, juin 1850).

« Peut-être serait-il impossible de trouver dans le monde entier un groupe d'îles plus étranges. Elles sont toutes d'origine volcanique, et s'élèvent généralement en forme de pain de sucre. Toutes sont couvertes d'un manteau de verdure; mais la nature ne réussit pas toujours à cacher les noirs rochers qui, surgissant par endroits comme s'ils dédaignaient tout déguisement, mirent leurs crêtes menaçantes dans l'eau limpide, et donnent quelque chose de sauvage à l'aspect autrement doux et calme du paysage de ces îles. D'innombrables lianes traînent le long des rochers, se suspendent en festons aux branches des arbres, ou

vit les premiers exploits de Nelson, forme une trentaine de chutes peu considérables, qui ne l'empêchent pas d'être navigable pour des bâtiments d'un faible tonnage. Le lac de Managua, au nord-ouest de celui du Nicaragua, a une longueur de 80 kilomètres, et une largeur de 50.

La communication interocéanique par le Nicaragua est une de celles qui ont le plus occupé les esprits désireux de voir les deux océans réunis par un canal, et parmi lesquels nous pouvons citer l'empereur actuel des Français lui-même, qui publia à Londres sur ce sujet, en 1846, une brochure sous les initiales L.-N. B. (Louis-Napoléon Bonaparte). Il est certain qu'on peut améliorer la navigation du San-Juan, qu'on peut naviguer sur le lac de Nicaragua, malgré les coups de vent auxquels on y est exposé; mais, à partir de ce lac, on est incertain de la ligne qu'on doit suivre. Prendra-t-on la Tipitapa, qui conduit au lac de Managua (elle a une chute d'eau de 4 mètres et exigerait 12 ou 15 écluses), et se rendra-t-on, du lac de Managua, soit au port de Realejo, soit au golfe de Fonseca, soit à l'embouchure de la Tamarinda? Ou bien ira-t-on directement du lac de Nicaragua au Pacifique, en coupant l'étroit isthme de 22 kilomètres, soit vers le port de Brito, soit vers celui de San-Juan del Sur? Ou encore, se dirigera-t-on, du lac de Nicaragua, par la rivière de Sapoa, vers le port de Salinas? On a, de plus, proposé de suivre un autre tributaire du même lac, le Rio Nino, puis d'aboutir au fond du golfe de Nicoya, après avoir parcouru la vallée du Tempisque. Enfin on a parlé d'abandonner le San-Juan vers le milieu de son cours, de remonter le San-Carlos, son affluent, et d'aller gagner l'entrée du golfe de Nicoya; mais, dans ce dernier projet, des montagnes trop élevées et presque impraticables se présentent.

Parmi les nombreux volcans de ce pays, celui de *Masaya,* à 3 lieues de Gra-

laissent flotter sur l'eau leurs tendres et souples rameaux. De brillantes fleurs rouges et jaunes, parmi lesquelles le cône renversé de la *gloria de Nicaragua* exhale son enivrant parfum; des fruits étranges et sans nom, embellissent des dômes de verdure si épais, que le soleil du tropique lui-même ne parvient pas à les pénétrer. Plusieurs de ces îles ont des espaces de terre cultivés, et, sur leurs sommets, de pittoresques huttes de roseaux qui se détachent sur le fond de verdure des plantations et sont entourées de nobles palmiers et de papayers aux fruits d'or. Des groupes d'enfants nus et basanés sur le premier plan; — un sentier sinueux circulant sous les grands arbres jusqu'au bord de l'eau; — un petit port en miniature et comme couvert d'un berceau, avec un canot amarré à la rive; — une femme nue jusqu'à la ceinture, les reins entourés d'une étoffe teinte de la vraie pourpre tyrienne (car le fameux murex, qui donnait cette couleur aux anciens, se trouve sur les rivages du Nicaragua baignés par la mer Pacifique); — la longue, noire et luisante chevelure de cette femme, tombant sur son cou, sur son sein, et atteignant presque jusqu'à ses genoux; — une foule de perroquets bavards tenant leur conciliabule dans les arbres; — un essaim de perruches, non moins bruyantes; — une paire de macaws, aux plumes irisées, vociférant à qui mieux mieux; — des singes curieux suspendus aux lianes; — des iguanes agiles grimpant sur les rives; — des grues au long cou et aux longues jambes, dans de profondes méditations au bord de l'eau, faisant saillir comme en relief leur forme blanche sur un fond de rochers ou de verdure; — un canot glissant rapidement et en silence à travers une échappée de l'archipel; — au-dessus de tout cela, un ciel doré, et, au loin, les pentes pourprées du volcan de Momobacho, qui étendait sur nous sa grande ombre, et les rivages de Chontales, fondus dans la lumière oblique du soleil : tels étaient les éléments du séduisant tableau offert par ces îles, éléments qui, changeant continuellement, formaient sans cesse de nouvelles et agréables combinaisons. »

nada et à 10 de Léon, paraît le plus considérable; son cratère, qui a une demi-lieue de circonférence et 250 brasses de profondeur, ne rejette ni cendres ni fumée; la matière enflammée qui y bouillonne répand une clarté visible à plus de 20 lieues; elle ressemble tellement à de l'or en fusion, que les premiers Espagnols la prirent réellement pour ce métal, objet de leur vœux, et que même leur téméraire avidité essaya, mais en vain, de saisir avec des crochets de fer une partie de cette lave singulière. On remarque aussi le volcan de Coseguina, situé vers le golfe de Fonseca, et fameux par une terrible éruption en 1835.

L'État de Nicaragua est riche en toutes sortes de fruits, et abonde en gros et menu bétail, surtout en mules et en chevaux, en coton, miel, cire, anis, sucre, cochenille, cacao, indigo, café, tabac, riz, maïs, sel, poissons, ambre, salsepareille, térébenthine, huile de pétrole, différents baumes et drogues médicinales. Les palmiers parviennent à des dimensions colossales.

On remarque, vers l'embouchure des fleuves de ce pays, de nombreux alligators, des pumas, des serpents, le manata, ou cheval marin, qui a du rapport avec l'hippopotame (1).

On trouve quelques mines d'or et d'argent. Mais, de même que les produits du sol, les richesses minérales du Nicaragua sont très-peu exploitées. Le pays est en proie à une misère profonde, qui a frappé le commerce et l'agriculture d'une décadence complète.

(1) Nous trouvons dans la correspondance du *Courrier des États-Unis* la rapide et pittoresque description suivante des productions du Nicaragua :

« La flore, tant spontanée que cultivée, du Nicaragua, offre une grande richesse et une variété remarquable. Beaucoup de haciendas (fermes-exploitations) sont entourées d'une haie impénétrable de cactus gigantesques; ces végétaux forment la clôture la plus rassurante pour les propriétaires qui ont à redouter les attaques des voleurs et les ravages des bestiaux. Le cocotier s'élève orgueilleusement à une hauteur prodigieuse.

« Des oranges d'une grosseur et d'une beauté merveilleuses, dont plus d'un arbre fournit à lui seul 10 000 fruits par an; des citronniers, des cédrats; les papayers, dont les fruits oblongs ont la saveur du melon; les sapotes, dont les fruits recèlent un goût encore plus fin et plus exquis; l'arbre à lait, l'arbre à beurre, le cacaoyer, le caféier, l'ananas; enfin, l'anonier, dont le fruit surpasse en douceur et en arome toutes les productions de l'Amérique : tels sont les produits de ce pays féerique. L'anone a une saveur qui rappelle celle du vin de Champagne. C'est une espèce de pomme verdâtre, dont l'écorce est couverte de petites rugosités.

« Quant aux cactus qui entourent ces admirables vergers, ils ont souvent 6 ou 7 mètres d'élévation et plus encore. On croirait, à leur aspect, voir se dresser devant soi des colonnes semblables à celles que nous offrent les ruines de Palmyre. Souvent apparaissent au sommet des arbres du Nicaragua de ravissants écureuils aux poils longs et soyeux, à la robe bigarrée, aux mouvements vifs, souples et gracieux; des perroquets de toute grandeur et du plumage le plus varié; des tourterelles dont quelques-unes ne sont pas plus grosses qu'un merle; le cacique Montézuma, dont le bec produit un son pareil à celui d'un mât ébranlé par un vent furieux, et qui suspend au cocotier son nid façonné en forme de bourse. Souvent encore le voyageur voit s'agiter autour de lui, d'un vol rapide, ces bijoux ailés si connus sous le nom de colibris et d'oiseaux-mouches.

« Toutefois, dans ce pays magique, pour peu qu'on ait l'esprit plus enclin au positivisme qu'à la poésie, on est promptement désenchanté par la chaleur excessive et le manque de confort, les mauvais chemins, les moustiques, les fourmis, les garrapates, les puces de sable, les fièvres. »

Le Nicaragua a une population de 250 000 habitants, ainsi répartis : blancs, 25 000; nègres, 15 000; Indiens, 8 000; métis, 130 000. Les Nicaraguiens ont une certaine élégance de manières, une certaine nonchalance, une politesse tout espagnole, qui emprunte ses formules au langage le plus recherché. Parmi les habitudes de distraction auxquelles ils aiment à s'abandonner, sont les cartes, les dés, surtout les combats de coqs.

*Léon,* la capitale, est située à quelque distance à l'ouest du lac pittoresque de Managua, dans une des plus belles plaines du monde. Sa cathédrale est le plus beau de ses édifices. Il y a une université. Elle est sur le territoire de la ville indienne de *Subtiaba* (dont un de ses faubourgs porte encore le nom), à 7 lieues de l'emplacement qu'elle occupa d'abord, tout près du lac, au lieu que les indigènes du pays appelaient *Nagarando,* et les Mexicains *Xolotlan* (1). On y compte 30 000 habitants.

*Granada,* près d'un autre volcan, le *Momobacho,* éteint aujourd'hui, a été un moment la capitale du Nicaragua, pendant les troubles qui ont accompagné dans ces derniers temps la domination du flibustier Walker, qui a fini par l'incendier pour ne pas la laisser à ses ennemis : avant cette destruction, elle avait 16 000 habitants. — *Segovia* ou *Ocolal,* dans le nord de l'État, sur la rivière Segovia ou Wanks, a 8 000 habitants. — *Realejo* a un excellent port, formé par une baie du Grand océan.—*San-Juan del Sur* est un des autres principaux ports du Nicaragua, sur le Grand océan. — La ville de *Nicaragua,* ou *Villa de la Purisima Concepcion de Rivas,* ou simplement *Rivas,* située près de la rive sud-ouest du lac de Nicaragua, a 8 000 habitants. Elle a été le dernier quartier général de Walker, qui y fut assiégé en 1857 par les armées confédérées des Centro-Américains. — *Masaya,* au pied du volcan du même nom, est composée de huttes éparses sur un grand espace, au milieu de magnifiques forêts. On compte 12 à 15 000 habitants dans cette étrange et champêtre ville, qui a beaucoup souffert en 1856 pendant la lutte entre Walker et les Américano-Espagnols. — *Managua,* bâtie dans le même genre, est près du lac du même nom. — *San-Juan de Nicaragua,* ou *San-Juan del Norte,* ou *Greytown,* à l'embouchure du San-Juan, dans la mer des Antilles, est un port important et le principal de la côte orientale de l'Amérique centrale. La possession en a été l'objet de singuliers démêlés : outre les prétentions que le Nicaragua a élevées assez naturellement sur cette possession, puisque cette ville est placée à l'embouchure d'un fleuve tout nicaraguien, les Anglais l'ont réclamée pour le royaume des Mosquitos, leur protégé; les Costa-Ricans l'ont considérée aussi comme à eux; enfin elle s'est trouvée administrée par un corps municipal élu librement, et composé d'Américains, d'Anglais, de Français, d'Espagnols, d'Allemands. Les dernières conventions paraissent la placer, avec cette dernière forme de gouvernement, sous la suzeraineté provisoire de l'Angleterre au nom des Mosquitos; mais la souveraineté dé-

(1) Les habitants de Léon quittèrent ce premier emplacement par crainte d'une inondation semblable à celle qui avait déjà détruit une antique cité indienne, au bord d'une baie du lac de Managua, à côté du haut mont Momotombo; « les douceurs et les coupables voluptés de cette ville, dit M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, lui méritèrent, suivant les traditions indiennes, le même châtiment qu'à Sodome. »

finitive du Nicaragua est reconnue en principe. Ces conventions assurent aux Costa-Ricans la liberté de navigation sur le fleuve San-Juan, depuis son embouchure jusqu'au confluent de la rivière Sara-Piqui, ainsi que la libre pratique du port de Greytown. Au milieu de tant de conflits, la malheureuse ville a été bombardée par les Anglo-Américains.

*Castillo-Viejo* et *San-Carlos* sont deux forts avantageusement placés sur le San-Juan, qu'ils dominent, et sur lequel ils peuvent empêcher toute navigation. *La Virgen* (en anglais Virgin-bay), sur le bord sud-ouest du lac de Nicaragua, est un des principaux entrepôts de commerce entre les deux océans.

Les indigènes du Nicaragua parlent cinq langues différentes. La cholutèque paraît être celle de la principale tribu. L'aztèque ou le mexicain y avait été rendu commun, avant l'arrivée des Espagnols, par l'invasion d'une colonie aztèque. Ces nouveaux venus avaient seuls des livres en papier et en parchemin, dans lesquels ils peignaient, avec des figures hiéroglyphiques, leurs rites sacrés et leurs événements politiques. Il paraît que les Cholutèques ne connaissaient pas l'écriture; ils comptaient 18 mois et autant de grandes fêtes; leurs idoles, différentes de celles des Aztèques, étaient honorées par un culte aussi sanguinaire que celui de Mexico, et les hommes mangeaient de même une partie de la chair des femmes, des enfants et des esclaves immolés par les prêtres. Quoique sujettes à être offertes en sacrifice, les femmes exerçaient un grand pouvoir. Les Espagnols trouvèrent des palais et des temples spacieux, environnés de maisons commodes pour les nobles; mais la multitude vivait misérablement, et n'avait, dans plusieurs endroits, d'autre asile que des espèces de nids placés sur les arbres. Des lois ou coutumes non écrites réglaient la peine du vol et de l'adultère, ainsi que la vente des terres. Les guerriers se rasaient la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux laissée sur le sommet. Les orfévres travaillaient habilement en or moulu. Les vieilles femmes exerçaient la médecine; elles prenaient dans leur bouche la décoction de certaines herbes, et la soufflaient à travers un bout de canne à sucre dans la bouche du malade. Les jeunes mariées étaient souvent livrées aux seigneurs ou caciques avant la consommation du mariage, et l'époux se trouvait honoré par ce sacrifice servile. On a trouvé des ruines intéressantes au nord-ouest du lac de Nicaragua et dans des îles de ce lac. Plusieurs des Indiens du Nicaragua se sont civilisés; d'autres sont restés encore sauvages dans le bassin du Rio Frio : tels sont les *Guaturos*, qui ont gardé leurs coutumes et leur caractère primitif. Ce peuple guerrier et farouche, dont la taille est au-dessus de la moyenne, et qui a, dit-on, les cheveux rouges, partage avec quelques tribus voisines le surnom d'*Indios Bravos*. Il faut aussi nommer, parmi les Indios Bravos, les *Woulwas* et les *Coukras*. Parmi les indigènes du Nicaragua, on peut encore distinguer les *Chontales* (dans la province du même nom), en remarquant que cette dénomination s'appliquait autrefois d'une manière générale aux rudes montagnards du Mexique et de l'Amérique centrale.

L'État de *Costa-Rica*, la plus orientale et en même temps la plus méridionale des cinq républiques de l'Amérique centrale, est entre l'État de Nicaragua et la Nouvelle-Grenade, et entre la mer des Antilles et le Grand océan. Les limites du côté du Nicaragua sont déterminées de la manière suivante par un traité conclu

en 1857 (1) : elles commencent sur l'Atlantique à la pointe de Castilla, à l'embouchure du Rio San-Juan, remontent la rive droite de ce fleuve jusqu'à un point éloigné de 3 milles anglais du Castillo-Viejo, de là suivent une ligne qui se tient à 3 milles du même Castillo, et arrivent, au-dessus de ce fort, à 2 milles du Rio San-Juan; puis elles longent, toujours à la distance de 2 milles, le cours supérieur du fleuve et la rive méridionale du lac de Nicaragua; enfin coupent la rivière Sapoa, à partir de laquelle elles suivent une ligne directe astronomique jusqu'au point central de la baie de Salinas. Cette baie et celle de San-Juan del Norte appartiennent en commun aux deux républiques. Les limites vers la Nouvelle-Grenade sont le golfe Dulce et la rivière Deraces.

Cet État doit son nom à quelques mines d'or qu'on y trouva dans l'origine de sa découverte. Mais sa vraie richesse, ce sont ses superbes bois de construction, d'acajou particulièrement, ses riches pâturages, ses paysages pittoresques, ses plantations de café, de coton, de sucre, d'indigo, de tabac, de maïs, de froment, de riz; la cochenille réussit; le bétail, et surtout les cochons, fourmillent ici d'une manière extraordinaire. Il y a des mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer; on a exploité longtemps la mine d'or de Tisengal; on s'occupe de la rouvrir. Dans le golfe de Nicoya, on pêche le mollusque qui fournit la pourpre.

Cet État est l'une des plus petites, et cependant la plus forte peut-être des 5 républiques de l'Amérique centrale : il jouit de plus de tranquillité, de plus d'ordre et de régularité que les autres territoires ci-devant espagnols, ses voisins. Il est montagneux et parsemé de volcans, mais salubre et habité par un peuple doux et laborieux. La population est de 215 000 âmes, dont le sixième se compose d'Indiens, et le reste de blancs ou de métis.

La capitale est *San-José de Costa-Rica,* ou *Villa Nueva* de *San-José,* arrosée par des eaux vives, et peuplée de 16 000 habitants, suivant les uns, de 30 000, suivant les autres.

*Curtago,* l'ancienne capitale, et qui fut jadis plus florissante, en a 5 000. Un volcan du même nom s'élève dans son voisinage. *Heredia* est une ville de 10 000 habitants, près et au nord de San-José.

On trouve, à peu de distance du golfe auquel elle donne son nom, la petite ville de *Nicoya,* sur la presqu'île du même nom, qui ferme le golfe à l'ouest; elle est peuplée de charpentiers; l'on y construit et l'on y radoube des vaisseaux. On y fabrique des draps dits de Ségovie. Le port de *Culebra,* sur le Grand océan, au sud-est du golfe de Papagayo, est vaste et beau, mais encore peu fréquenté. *Punta-Arenas* est un port franc, très-commerçant, sur une presqu'île qui s'avance dans le golfe de Nicoya. *Alajuela,* à égale distance de San-José et de Punta-Arenas, est le siége d'un commerce actif et d'une grande culture de sucre. Le port de *Salinas* est à l'extrémité nord-ouest de l'État. C'est le point auquel il serait peut-être le plus avantageux de faire aboutir le canal du lac de Nicaragua au Grand océan, en prenant, à partir du lac, la rivière Sapoa. Le *golfe Dulce,* formant un vaste port, et entouré des plus beaux paysages, est, sur la côte méri-

(1) Ces limites nous ont été communiquées par M. le colonel G. Lafond, consul général de Costa-Rica à Paris. E. C.

dionale, le point où doit aboutir, dans l'est de ce pays, la communication interocéanique. Celui de la côte nord est la *Boca del Toro*, qui se trouve, d'après les derniers traités, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade; mais la liberté d'y avoir une station est laissée au Costa-Rica.

A l'est de l'État de Honduras et au nord de celui de Nicaragua, s'étend, entre le golfe de Honduras et la baie des Mosquitos, une contrée vaste et peu connue. L'intérieur du pays est occupé par la nation sauvage et indomptable des *Mosquitos Sombos*. Les côtes sont habitées par une autre tribu d'Indiens que les navigateurs anglais ont appelés *Mosquitos de la côte*. Ce nom vient de la foule insupportable de cousins, mosquites ou moustiques (en espagnol mosquitos), qui tourmentent ici les malheureux habitants, et les obligent à passer une partie de l'année en bateau sur les rivières. Les Mosquitos de la côte ne comptent que 1 500 guerriers; ils vivent sous des chefs aristocratiques. Selon les anciens voyageurs, ils divisaient l'année en 18 mois de 20 jours, et ils appelaient les mois *Ioalar*, c'est-à-dire chose mobile; dénomination très-remarquable, puisqu'elle se rapproche évidemment du mot *Iol*, par lequel les anciens Scandinaves désignaient la fête qui terminait l'année, mot qui paraît aussi avoir signifié *roue* et *cycle*. Les Anglais conservèrent longtemps ici des établissements fixes qui les rendaient maîtres du pays. C'est à l'infortuné colonel Despard et au grand amiral Nelson que l'Angleterre dut l'ordre établi dans ces petites colonies.

Les Anglais ont abandonné la possession directe des établissements qu'ils avaient fondés sur cette côte; mais ils exercent une suzeraineté et un protectorat sur le petit État que les Mosquitos ont formé sous leur influence. Le siége de cet État, qu'on a pompeusement appelé le *royaume de Mosquitie*, est le port de *Blewfields* ou *Bluefields*, près de la lagune du même nom, vers l'embouchure de l'Escondido ou Blewfields. Par les conventions Clarendon-Dallas (entre l'Angleterre et les États-Unis), une sorte de lien s'établit entre la république de Nicaragua et le royaume des Mosquitos; il y est déclaré « qu'il sera permis aux Indiens Mosquitos de s'incorporer dans la république de Nicaragua, pourvu que, dans ce cas, ils jouissent des mêmes droits et soient soumis aux mêmes obligations que les citoyens de cette république. » On en exporte de l'acajou, de la salsepareille, de l'écaille de tortue, des peaux de jaguar et de chevreuil.

---

# TABLEAUX DU MEXIQUE

ET DE

# L'AMÉRIQUE CENTRALE.

## POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

| NOMS DES LIEUX. | LATITUDE NORD. | | | LONGITUDE OUEST. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | min. | sec. | deg. | min. | sec. |
| Acapulco | 16 | 50 | 19 | 102 | 3 | 45 |
| Belize (fort Saint-George) | 17 | 29 | 20 | 90 | 28 | 44 |
| Blas (San-) | 21 | 32 | 34 | 107 | 30 | 0 |
| Campêche | 19 | 50 | 45 | 92 | 50 | 45 |
| Corrientes (cap) | 20 | 25 | 30 | 107 | 59 | 31 |
| Guadalaxara | 21 | 9 | 0 | 103 | 22 | 30 |
| Guanaxuato | 21 | 0 | 15 | 103 | 15 | 0 |
| Huehuetoca | 19 | 48 | 39 | 101 | 31 | 15 |
| Istacalco | 19 | 22 | 44 | 101 | 24 | 45 |
| Istapalapa | 19 | 22 | 19 | 101 | 23 | 15 |
| Jalapa ou Xalapa | 19 | 30 | 8 | 99 | 3 | 7 |
| Lucas (San-) (cap) | 22 | 52 | 28 | 112 | 10 | 38 |
| Mexicalcingo | 19 | 21 | 22 | 101 | 24 | 45 |
| Mexico (Saint-Aug.) | 19 | 25 | 45 | 101 | 25 | 30 |
| Monclova | 26 | 54 | 0 | 103 | 59 | 42 |
| Monterey | 25 | 40 | 13 | 102 | 46 | 0 |
| Orizaba (pic) | 19 | 2 | 17 | 99 | 35 | 15 |
| Pérote (Coffre de) | 19 | 28 | 57 | 99 | 28 | 30 |
| Petatlan (Morro de) | 17 | 32 | 0 | 103 | 40 | 54 |
| Popocatépetl | 18 | 59 | 47 | 100 | 57 | 27 |
| Puebla (La) de los Angeles | 19 | 0 | 15 | 100 | 16 | 57 |
| Queretaro | 20 | 36 | 39 | 102 | 30 | 30 |
| Salagua | 19 | 6 | 0 | 106 | 48 | 15 |
| Salamanca | 20 | 40 | 0 | 103 | 16 | 0 |
| Saltillo | 25 | 26 | 22 | 103 | 22 | 9 |
| Sisal (Castello de) | 21 | 10 | 0 | 92 | 19 | 45 |
| Tampico (la barre) | 22 | 15 | 30 | 100 | 12 | 15 |
| Tescuco | 19 | 30 | 40 | 101 | 11 | 15 |
| Valladolid | 19 | 42 | 0 | 103 | 12 | 15 |
| Vera-Cruz (La) (Saint-Jean d'Ulloa) | 19 | 11 | 52 | 98 | 29 | 0 |
| Zacatecas | 23 | 0 | 0 | 103 | 55 | 0 |
| Zumpango | 19 | 46 | 52 | 101 | 24 | 0 |

## DIVISIONS DU MEXIQUE.

| ETATS, TERRITOIRES, ETC. | SUPERFICIE en KIL. CAR. | POPULATION EN 1854. | CAPITALES. |
|---|---|---|---|
| Aguas-Calientes | 3 860 | 81 727 | Aguas-Calientes. |
| Chiapa | 48 380 | 161 914 | San-Cristobal. |
| Chihuahua | 181 270 | 147 600 | Chihuahua. |
| Cohahuila | 146 520 | 60 228 | Saltillo. |
| Durango | 125 580 | 137 598 | Durango. |
| Guanaxuato | 32 680 | 718 775 | Guanaxuato. |
| Guerrero | 82 890 | 270 000 | Tixtla. |
| Jalisco ou Xalisco | 125 850 | 774 461 | Guadalaxara. |
| Luis- (San-) Potosi | 76 370 | 394 592 | San-Luis-Potosi. |
| Mexico | 50 590 | 1 002 875 | Toluca. |
| Michoacan ou Méchoacan | 59 550 | 491 679 | Morelia ou Valladolid. |
| Nouveau-Léon (Nuevo-Leon) | 43 220 | 133 261 | Monterey. |
| Oaxaca ou Oajaca | 72 520 | 489 969 | Oaxaca. |
| Puebla (La) | 33 780 | 683 725 | La Puebla. |
| Queretaro | 6 330 | 132 124 | Queretaro. |
| Sinaloa ou Cinaloa | 87 330 | 160 000 | Culiacan. |
| Sonora | 319 780 | 147 233 | Ures. |
| Tabasco | 25 380 | 63 580 | San-Juan-Bautista de Tabasco ou Villa-Hermosa. |
| Tamaulipas | 78 560 | 100 064 | Victoria. |
| Vera-Cruz (La) | 67 340 | 274 686 | La Vera-Cruz. |
| Yucatan | 137 130 | 668 624 | Merida. |
| Zacatecas | 75 200 | 305 531 | Zacatecas. |
| Californie (Basse) (territ.) | 157 110 | 12 000 | La Paz. |
| Colima (territ.) | 7 820 | 61 243 | Colima. |
| Ile de Carmen (territ.) | 600 | 12 323 | Carmen. |
| Téhuantépec (territ.) | 34 960 | 81 395 | Téhuantepec. |
| Tlascala ou Tlaxcala (territ.) | 5 140 | 80 171 | Tlascala. |
| District Fédéral | 230 | 200 000 | Mexico. |
| Totaux | 2 095 510 | 7 853 400 | |

## REVENU, DÉPENSES ET DETTE PUBLIQUE DU MEXIQUE.

| | |
|---|---|
| En 1851 : Revenu approximatif. . . . . | 45 000 000 fr. |
| Dépenses. . . . . | 62 000 000 |
| Dette publique . . . . . | 668 000 000 |

Dont 290 000 000 pour la dette étrangère seule (dette anglaise).

---

## HOTELS DES MONNAIES DU MEXIQUE.

| | |
|---|---|
| Chihuahua. | Durango. |
| Guadalaxara. | San-Luis Potosi. |
| Guadalupe y Calvo. | Zacatecas. |
| Guanaxuato. | Hermosillo. |
| Mexico. | Culiacan. |

---

## COMMERCE DU MEXIQUE EN 1850.

| | |
|---|---|
| Importations : environ. . . . . | 26 500 000 fr. |
| Exportations . . . . . | 2 500 000 |

Tonnage employé au commerce du Mexique : 257 000 tonneaux, appartenant à 68 navires mexicains ; 435 anglo-américains ; 108 anglais ; 69 français ; 60 espagnols ; 13 hambourgeois ; 21 péruviens ; etc.

---

## ARMÉE ET MARINE EN 1850.

| | |
|---|---|
| Infanterie de ligne. . . . . | 3 632 hommes. |
| Cavalerie de ligne . . . . . | 1 507 — |
| Artillerie . . . . . | 658 — |
| Milice active. . . . . | 232 — |
| Corps des sapeurs et mineurs. . . . . | 303 — |
| Troupes dans les stations militaires . . . . . | 1 282 — |

1 navire de guerre (schooner).
3 forteresses nationales : San-Juan de Ulloa ; San-Carlos de Perote ; San-Diego de Acapulco.

---

## YUCATAN ANGLAIS ou HONDURAS ANGLAIS

(OU COLONIE DE BALIZE OU BÉLIZE).

Superficie : 40 000 kilom carr. — Population : 10 000 habit. — Capitale : Balize.

---

## ROYAUME DE MOSQUITIE ou DES MOSQUITOS (protégé par l'Angleterre).

Superficie : 67 000 kil. carr. (non compris le territoire réclamé par le Nicaragua). — Population : 6 000 habit.? — Capitale : Bluefields.

---

## TABLEAU STATISTIQUE DES CINQ RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

D'après la notice de M. V. Herran, chargé d'affaires de la république de Costa-Rica. — Redigé par M. V. A. Malte-Brun (1).

| ÉTATS, CAPITALES, et pop. des cap. | SUPERFICIE en lieues carrées. | POPULATION DES ÉTATS. | GOUVERNEMENT. | FINANCES. | COMMERCE. | PRODUITS. | FORCES MILITAIRES. | DÉPARTEMENTS compris DANS LES ÉTATS (3). |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| COSTA-RICA. . Capit. San-Jose: 30 000 hab. | 3 000 (2) | 215 000 | République avec un président élu par le peuple pour six ans. Il exerce le pouvoir executif, de concert avec une chambre de douze representants nommes egalement par le vote universel et pour 6 ans. | Revenus : 300 000 piastres en 1851; 450 000 p. en 1852. Dette particul. : 0. | Export. : 1 350 000 p. Import. : 1 250 000 p. Mouvem. des affaires annuelles : 20 000 ton. Ports : Punta-Arenas, Golfo Dulce, Salinas, Caldera (Pacif.) ; Matinas, San-Juan-Boca del Toro (Atlant.). | Mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de charbon de terre. Cafes, cuirs, coquilles de nacre, perles, salsepareille, sucre. | Troupes de ligne : 200 Garde nationale : 5 000. | San-José. Cartago. Heredia. Alajuela. Punta-Arenas. Guanacaste ou Nicoya. |
| NICARAGUA. . Leon : 30 000 (4). | 3 200 | 250 000 | République avec un *directeur suprême*, élu pour 2 ans par le suffrage universel à 2 degrés. — Le pouvoir legislatif se compose de 2 chambres dont les membres sont élus de la même maniere et pour le même temps. | Revenus : 105 000 p. Benefice de la Compagnie du transit en 1851 : 100 000 p. Dette particuliere : 800 000 p. | Export. . 958 500 p. Import. : 1 000 000 p. Mouvement annuel des affaires 40 000 tonnes. Ports : Realejo, San-Juan del Sur (Pacif.) ; Greytown (S.-Juan de Nicaragua) (Atl.). | Bois de teinture, sucre brut, coton indigo, bois d'acajou, de cedre, betail, tabac, cacao, cuirs, or et argent. | Troupes de ligne : 500. Garde nationale : 4 000. | Méridional. Oriental. Occidental. Septentrional de Matagalpa. Septentrional de Segovia. |
| HONDURAS . . Comayagua : 8 000 (4). | 3 600 | 300 000 | République avec un président nommé par le suffrage universel et pour 4 ans, un senat de 7 membres, une chambre de representants de 11 membres nommes par le peuple pour 4 ans. | Revenus : 160 000 p. Dette etr. : 350 000 p. | Export. : 745 000 p. Import. : 1 000 000 p. Mouvement annuel des affaires, 30 000 t. Ports : Omoa, Puerto-Caballos, Truxillo, sur l'Atl. Amalapa, s. le Pac. | Or, argent, cuivre, opale, bois d'acajou, cedre, salsepareille, ecaille de tortue, betail, tabac. | Troupes de ligne : 500. Garde nationale : 4 000. | Comayagua. Tegucigalpa. Choluteca. Santa-Barbara. Gracias. Yoro. Olancho. |
| SAN-SALVADOR. San Salvador : 30 000 (5). | 1 000 | 400 000 | République avec un président élu pour 2 ans par le suffrage universel à 2 degrés. | Revenus : 300 000 p. Dette etr. : 500 000 p. | Export. : 335 000 p. Import. : 1 500 000 p. Ports : La Libertad, La Union, Acajutla (port de Sonsonate) (Pacif.). | Indigo, riz, sucre, tabac, or, argent, baume du Perou, cuirs, poivre, etc. | Troupes de ligne : 700. Garde nationale : 6 000. | Cuscatlan. Sonsonate. San-Salvador. San-Miguel. La Paz. San-Vicente. |
| GUATÉMALA. . Guatemala : 60 000. | 5 000 | 900 000 | République avec un président élu pour 4 ans, et une chambre de 25 membres élus pour le même temps. | Revenus 600 000 p. Dette etr. : 800 000 p. — inter. : 500 000 p. | Export. : 1 880 000 p. Import. : 2 200 000 p. Port : Istapa San-Jose sur le Pacif ; Yzabal, Santo-Tomas (Atl.). | Cochenille, laine, bois d'acajou, cedre, salsepareille, cuirs. | Troupes de ligne : 2 000. Garde nationale : 12 000. | Guatémala. Sacatepeque. Chimaltenango. San-Marcos. Suchitepeque. Escuintla. Amatitlan. Santa-Rosa. Solola. Totonicapan. Quetzaltenango. Quezaltenango. Choquimula. Vera-Paz. Salama. Yzabal. Mota. |

(1) Extrait du Bulletin de la Société de géographie, 1853. — (2) Il n'a ici de lieues espagnoles valant 6666,66 varas, ce qui équivaut à 6 kilom., 673. — (3) Cette indication des départements n'est pas tirée du tableau fait d'après la notice de M. Herran. — (4) Cette population n'est pas donnée par M. Herran. — (5) Avant le démembrement de terre ferme.

# LIVRE SIXIÈME.

**Description physique générale de l'Amérique méridionale ci-devant espagnole.**

Nous entrons dans la plus riche, la plus fertile, la plus salubre, la plus pittoresque de toutes les péninsules du monde, et dans celle qui, sans l'Afrique, serait aussi la plus étendue. C'est désigner l'*Amérique méridionale,* qui serait plus convenablement et plus légitimement nommée tout court *Amérique,* tandis que la reconnaissance attacherait à la partie septentrionale le nom de *Colombie.* Elle est unie à l'Amérique du nord par l'isthme de Panama, vers le 9e degré de latitude. L'océan Atlantique l'enveloppe à l'est et au sud-est, et y forme au nord le profond avancement qu'on nomme mer des Antilles ou des Caraïbes. L'océan Pacifique (le Grand océan) la baigne à l'ouest. Les estimations des géographes portent l'étendue de cette grande péninsule à 17 900 000 kilomètres carrés. Près des trois quarts de cette étendue se trouvent dans la zone torride. La plus grande largueur, entre le cap *Saint-Augustin* (un peu au sud du cap *Saint-Roch*), au Brésil, et la pointe *Parina* (un peu au sud du cap *Blanc*), au Pérou, est de 6 400 kilomètres. La longueur de la péninsule doit être prise depuis le cap *Gallinas,* à 12 degrés de latitude nord, jusqu'au cap *Froward* en Patagonie, sur le détroit de *Magellan,* à 54 degrés de latitude sud ; elle sera alors de 7 500 kilomètres; mais l'on ne peut guère se refuser de l'étendre 200 kilomètres plus au sud, jusqu'au cap Horn, dans la Terre de Feu, à 56 degrés de latitude, car les îles qui composent la Terre de Feu sont pour ainsi dire adhérentes à l'Amérique, et l'œil les en distingue à peine en les considérant sur le globe terrestre.

La configuration générale de cette Amérique est celle d'un triangle, dont l'un des côtés, le plus grand, est exposé à l'ouest, le second au sud-est, et le troisième au nord-est. Elle s'amincit au sud d'une manière remarquable. Les bords en sont généralement réguliers : les seules ouvertures considérables qui rompent l'uniformité de la côte sont, sur le Grand océan, le golfe de *Panama,* à la jonction des deux Amériques, le golfe de *Guayaquil,* vers l'équateur, et, beaucoup plus au sud, le golfe de *Guaiteca;* — sur l'Atlantique, l'estuaire du *Rio de la Plata,* la baie de *Tous les Saints,* l'estuaire de l'*Amazone,* le golfe de *Paria* ou *Triste;* sur la mer des Antilles, le golfe de *Cariaco,* le golfe de *Maracaybo,* le golfe de *Darien.*

La géographie physique de cette grande péninsule présente un ensemble dont les traits sont faciles à saisir. Un plateau généralement élevé de 4 000 mètres,

couronné par des chaînes et des pics isolés, forme toute la partie occidentale de l'Amérique méridionale; à l'est de cette *terre haute,* une étendue deux ou trois fois plus large de plaines ou marécageuses ou sablonneuses, sillonnées par des fleuves immenses et par de nombreuses rivières; enfin, à l'est, une autre *terre haute* de moins d'élévation et de moins d'étendue que le plateau occidental, voilà toute la péninsule. Les Espagnols occupaient tout le plateau occidental et la plus grande partie des plaines; les Portugais possèdent le plateau oriental. A l'exception de la description des grands fleuves qui traversent plusieurs territoires, le tableau physique général de l'Amérique méridionale peut se coordonner avec les deux grandes divisions politiques.

Les majestueux fleuves de l'Amérique méridionale effacent, par la longueur de leur cours et la largeur de leur lit, tous ceux de l'Ancien-Monde. Le superbe *Amazone* revendique le premier rang.

Ce fleuve, dont le nom plus complet est *fleuve des Amazones* (*Rio de las Amazonas*), est nommé par les Espagnols *Marañon,* par les Portugais *Maranham* ou *Maranhão,* ou *Rio de Solimoens* (fleuve des Saumons), et par les indigènes, sur un certain espace, *Guiana;* il ne prend le nom d'Amazone qu'au confluent de deux grandes rivières, la *Tunguragua* et l'*Ucayale,* qui ont leurs sources dans les Andes. Plusieurs auteurs, à l'exemple des Espagnols, substituent à la dénomination de Marañon celle d'*Orellana;* mais le nom poétique de l'Amazone nous paraît à la fois plus harmonieux et plus exempt de discussion. Il s'entend de soi-même qu'en l'adoptant nous n'admettons pas la vérité historique de quelques relations exagérées, où la bravoure d'une bande de femmes a servi de texte pour renouveler les récits également exagérés des Grecs sur l'existence d'une nation d'amazones. Le Tunguragua, qui est considéré comme la branche principale du fleuve et le vrai Amazone supérieur, sort du lac *Lauricocha;* l'Ucayale porte d'abord le nom d'*Apurimac.* Les principaux affluents de l'Amazone sont, sur sa rive gauche, le *Napo,* l'*Ica* ou *Putumayo,* le *Yapura* et le *Rio Negro,* grossi lui-même du *Rio Branco* (appelé quelquefois *Parime,* comme un lac mystérieux qu'on a placé vers son cours et dont nous reparlerons plus loin); sur la rive opposée, le *Javari,* le *Jutay,* le *Jurua,* le *Purus,* la *Madeira,* le *Topayos,* le *Xingu.*

Depuis San-Joaquin de Omaguas, l'Ucayale et le Tunguragua roulent leurs ondes réunies à travers une immense plaine, où, de toutes parts, les rivières tributaires apportent leurs eaux.

Le *Rio de Madeira* (c'est-à-dire rivière du bois) est le plus grand de tous les affluents de l'Amazone; il en est en quelque sorte une branche principale; il vient d'aussi loin que l'Ucayale, étant formé par le concours du *Mamoré* et du *Guaporé.*

Le *Tocantins* ou *Para,* qui se grossit de l'*Araguay,* doit être regardé comme ayant une embouchure indépendante, quoique réunie à l'Amazone par un bras de communication, qui contourne au sud l'île de Marajo.

L'Amazone, depuis la source du Tunguragua, a, suivant les uns, 4 700 kilomètres, suivant les autres, plus de 6 000, y compris ses grandes sinuosités.

La largeur de ce fleuve varie de 2 à 5 kilomètres dans la partie inférieure de son cours; sa profondeur surpasse 100 brasses; mais depuis son confluent avec le

Xingu, et près de son embouchure, il devient semblable à une mer; l'œil peut à peine découvrir ses deux rivages à la fois. En entrant dans l'océan, sous l'équateur même, il n'a pas moins de 300 kilomètres de large; la puissance de son immense masse d'eau est telle, qu'elle repousse la mer et coule sans mélange l'espace de 350 kilomètres. La marée s'y fait sentir à une distance de plus de 1 000 kilomètres de la mer. La Condamine pense que le gonflement est occasionné par la marée de la veille, qui se propage dans le fleuve. Près de l'embouchure on voit un combat terrible entre les eaux de l'Amazone, qui tendent à se décharger, et les flots de l'océan, qui se pressent pour entrer dans le lit du majestueux courant. C'est le célèbre *Pororoca*. Nous en avons déjà tracé la peinture (1).

Le second rang des fleuves de l'Amérique ci-devant espagnole appartient, sans contredit, au *Rio de la Plata* (fleuve d'argent). Il est formé par le concours de l'*Uruguay* et du *Parana*. Ce dernier est regardé comme le bras principal; aussi les naturels donnent-ils son nom à tout le fleuve. Il part de la province de Minas-Geraes, au nord de Rio-de-Janeiro; grossi d'une foule de rivières, il coule à travers une contrée montagneuse. Ce qu'on appelle la grande cataracte du Parana, non loin de la ville de Guayra, est un long *rapide*, où le fleuve, pendant l'espace de 50 kilomètres, se presse à travers des rochers taillés à pic et déchirés par des crevasses effroyables. Arrivé dans les grandes plaines, le Parana reçoit du nord le *Paraguay*, rivière très-considérable, qui prend sa source sur le plateau des *Campos Parexis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme, par ses débordements, le grand lac de *Xarayes*, lequel par conséquent n'a qu'une existence temporaire. Le Paraguay reçoit le *Pilcomayo*, grande rivière qui vient des environs de Potosi, et qui sert à la navigation intérieure et au transport des minerais. Un autre de ses affluents principaux est le *Vermejo*. Le Parana reçoit le *Rio Salado*. Un autre *Rio Salado* afflue au Rio de la Plata. Le cours majestueux de ce dernier fleuve égale en largeur celui de l'Amazone; son immense embouchure pourrait même être considérée comme un golfe, puisqu'elle approche de la Manche en largeur.

On compte pour le troisième grand fleuve de l'Amérique méridionale l'*Orinoco* ou *Orénoque;* mais il est loin d'égaler les deux autres, par la largeur de son cours. Il prend sa source dans le petit lac d'Ypava, par 5° 5′ de latitude nord; de là, par un détour en forme de spirale, il court à l'ouest, puis au nord et enfin à l'est, et entre dans l'océan à travers un large delta, après un cours de 2200 kilomètres. A son embouchure, il paraît néanmoins comme un lac sans bords, et ses eaux douces couvrent au loin l'océan. « Ses ondes verdâtres, ses vagues d'un blanc de lait au-dessus des écueils, contrastent avec le bleu foncé de la mer, qui les coupe par une ligne bien tranchée (2). »

Le courant formé par l'Orénoque, entre le continent de l'Amérique du sud et l'île de la Trinité, est d'une telle force que les navires, favorisés par un vent frais de l'ouest, peuvent à peine le refouler. Cet endroit solitaire et redouté s'appelle le *golfe Triste*. L'entrée en est formée, au nord, par la *Bouche du Dragon*. C'est là que, du milieu des flots furieux, s'élèvent d'énormes rochers isolés, « restes,

(1) Volume II.
(2) *Humboldt :* Tableaux de la Nature.

dit M. de Humboldt, de la digue antique, renversée par le courant, qui joignit jadis l'île de la Trinité à la côte de Paria. » Ce fut à l'aspect de ces lieux que Colomb fut convaincu, pour la première fois, de l'existence du continent de l'Amérique. « Une quantité si prodigieuse d'eau douce, ainsi raisonnait cet excellent observateur de la nature, n'a pu être rassemblée que par un fleuve d'un cours très-prolongé. La terre qui donne cette eau doit être un continent, et non pas une île. » Mais, ignorant la ressemblance de physionomie qu'ont entre elles toutes les productions du climat des palmes, Colomb pensa que le nouveau continent était la prolongation de la côte orientale de l'Asie. La douce fraîcheur de l'air du soir, la pureté éthérée du firmament, les émanations balsamiques des fleurs que la brise de terre lui apportait, tout lui fit conjecturer qu'il ne devait pas être éloigné du jardin d'Éden, ce séjour sacré des premiers humains. L'Orénoque lui parut un des quatre fleuves qui, selon les traditions respectables du monde primitif, sortaient du paradis terrestre pour arroser et partager la Terre nouvellement décorée de plantes.

Les principaux affluents de l'Orénoque sont, à droite, le *Caura*, le *Caroni*; à gauche, le *Guaviare*, la *Meta* et l'*Apure*.

L'Orénoque a plusieurs cataractes, parmi lesquelles M. de Humboldt a distingué celles de *Maypures* et d'*Atures*. L'une et l'autre sont de peu d'élévation, et doivent leur naissance à un archipel d'îlots et de rochers. Ces rapides ou *raudals*, comme les Espagnols les appellent, présentent des aspects très-pittoresques. « Lorsque, du village de Maypures, on descend au bord du fleuve, en franchissant le rocher de Manimi, on jouit d'un aspect tout à fait merveilleux. Les yeux mesurent soudainement une nappe écumeuse d'un mille d'étendue. Des masses de rochers d'un noir de fer sortent de son sein comme de hautes tours; chaque îlot, chaque roche, se pare d'arbres vigoureux et pressés en groupe; au-dessus de l'eau, est sans cesse suspendue une fumée épaisse; à travers ce brouillard vaporeux où se résout l'écume, s'élance la cime des hauts palmiers. Dès que le rayon brûlant du soleil du soir vient se briser dans le nuage humide, les phénomènes de l'optique présentent un véritable enchantement. Les arcs colorés disparaissent et renaissent tour à tour : et, jouet légère de l'air, leur image se balance sans cesse. Autour des rocs pelés, les eaux murmurantes ont, dans les longues saisons des pluies, entassé des îles de terre végétale. Parées de *drosera*, de *mimosa*, au feuillage d'un blanc argenté, et d'une multitude de plantes, elles forment des lits de fleurs au milieu des roches nues. »

Les communications qui existent entre l'Orénoque et l'Amazone sont un des phénomènes les plus remarquables de la géographie physique. Les Portugais annoncèrent ce fait il y a plus d'un demi-siècle, mais les géographes à système se liguèrent pour prouver que de telles conjonctions des fleuves étaient impossibles. Aujourd'hui on n'a plus besoin ni d'analogies ni de raisonnements critiques. M. de Humboldt a navigué sur ces rivières; il a examiné cette singulière disposition du terrain. Il est certain que l'Orénoque et le Rio Negro errent sur un plateau qui, dans cette partie, n'a aucune pente décidée; aucune chaîne de montagnes ne sépare leurs bassins; une vallée se présente, leurs eaux s'y écoulent et s'y réunissent : voilà le fameux bras de Cassiquiare, au moyen duquel MM. de Humboldt et Bonpland ont passé du Rio Negro dans l'Orénoque. On croit qu'il existe encore

plusieurs autres communications entre le Rio Negro et divers affluents de l'Amazone.

Il y a, dans le sud de l'Amérique méridionale, un autre *Rio Negro*, qu'on surnomme *Rio Negro de Patagones*, et qui se jette dans l'Atlantique. Parallèlement, et un peu au nord, coule le *Rio Colorado*. Nommons encore, parmi les fleuves principaux de l'Amérique ci-devant espagnole, la *Madeleine* ou *Magdalena*, tributaire de la mer des Antilles.

Quoique médiocrement large, l'Amérique méridionale renferme plusieurs rivières, lacs et fleuves sans écoulement. Tel est, sur un plateau formé par les Cordillères, le *lac de Titicaca* ou *Chucuito*, qui se décharge, à la vérité, dans le lac dit d'Aunagas ou de *Pansa*, par le célèbre *Desaguadero;* mais ni l'un ni l'autre de ces lacs ne s'écoulent dans la mer. La *Laguna de Ybera*, à la gauche du Parana, à l'infiltration des eaux duquel elle paraît due, est un lac marécageux, aussi sans écoulement connu. Dans le Tucuman et au sud-ouest de Buenos-Ayres, une immense plaine tout à fait horizontale est sillonnée par des cours d'eau et des chaînes de petits lacs qui se perdent dans les sables ou dans des lagunes.

Tels sont les grands détails de l'hydrographie des parties de l'Amérique méridionale longtemps soumises à l'Espagne. Passons à la description de la chaîne des Andes, tout entière comprise dans ces parties espagnoles.

Les *Andes*, qui tirent leur nom du mot péruvien *anti*, signifiant *cuivre*, et donné primitivement à une chaîne voisine de Cuzco, forment comme un long rempart dirigé du nord au sud et couronné de chaînes de montagnes, tantôt placées dans le sens de la grande chaîne, tantôt dans une direction transversale ou oblique, renfermant des vallées ou s'étendant en plateaux.

Cette terre haute suit les côtes de l'océan Pacifique, à travers le Chili et le Pérou; rarement elle s'en éloigne de plus de 40 à 50 kilomètres. Étroite vers l'extrémité méridionale, elle s'élargit tout à coup au nord du Chili. Près de Potosi et du lac Titicaca, elle a sa plus grande largeur, qui est de 270 kilomètres. Près de Quito, sous l'équateur, se trouve l'ensemble des plus hauts sommets de cette Cordillère, la seconde des chaînes les plus élevées qu'on ait encore mesurées sur le globe terrestre. A Popayan, la grande digue ou terre haute se termine et se divise en plusieurs chaînes; trois en sont les plus remarquables : l'une, assez basse, court vers l'isthme, dont elle forme le dos; l'autre s'approche de la mer des Caraïbes; elle en suit les côtes et paraît même, par un chaînon sous-marin, se continuer jusque dans l'île de la Trinité. Le troisième est intermédiaire.

Considérons les diverses parties de ce vaste système. Dans l'impossibilité de tracer une description méthodique complète, nous voyagerons avec A. de Humboldt, La Condamine, Bouguer et Helm.

La chaîne qui borde les côtes septentrionales de la Terre-Ferme a généralement 1 200 à 1 600 mètres au-dessus de la mer; les plaines qui s'étendent à la base sont élevées de 200 à 500 mètres; mais il y a des sommets isolés qui s'élancent à une hauteur très-grande; la *Sierra Nevada de Merida* atteint 4 700 mètres, et la *Silla de Caracas* et la *Naiguata*, près de 3 600 mètres. Plusieurs de ces cimes sont couvertes de neiges éternelles; il en sort souvent des torrents de matières bouillantes; les tremblements de terre n'y sont pas rares. La chaîne est

plus escarpée au nord qu'au midi; Il y a dans la Silla de Caracas un précipice effroyable de plus de 2 600 mètres. La substance des rochers de cette chaîne est de *gneiss* et de *schiste micacé* (comme dans les branches inférieures des Andes); ces substances sont quelquefois en lits d'un mètre d'épaisseur, et renferment de grands cristaux de feldspath; le schiste micacé présente souvent des grenats rouges et des disthènes; dans le gneiss de la montagne d'Avila, on trouve des grenats verts; on y rencontre aussi des nœuds de granite. Au sud, la chaîne est accompagnée de montagnes calcaires, qui s'élèvent quelquefois à un plus haut niveau que les montagnes primitives, et qui renferment quelques roches de serpentine veinée et de stéatite bleuâtre. On peut donner à ce système de montagnes le nom de *chaîne de Caracas*.

La chaîne granitique qui se dirige à travers l'isthme de Panama, mais qui en mérite à peine le nom, n'a que de 100 à 300 mètres d'élévation, et semble même être tout à fait interrompue entre les sources de l'Atrato et du San-Juan.

Dans la Nouvelle-Grenade, depuis 2° 30′ jusqu'à 5° 15′ de latitude boréale, la Cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement, à de très-grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires. La *chaîne orientale* sépare la vallée de la Magdalena des plaines de la Meta. Ses plus hautes cimes sont le *Paramo de la Suma-Paz*, celui de *Chingaza*, et celui de *Chita*. Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles. Leur hauteur moyenne est de 4 000 mètres, par conséquent plus grande que la montagne la plus élevée des Pyrénées. La *chaîne centrale* partage les eaux entre le bassin de la Magdalena et celui du Cauca; elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales du *Guanacas*, du *Barragan* et du *Quindiu*, qui sont toutes élevées de 5 000 à 5 600 mètres au-dessus de l'océan. Au lever et au coucher du soleil, cette chaîne centrale présente un spectacle magnifique aux habitants de Santa-Fe de Bogota, et elle rappelle, avec des dimensions plus imposantes, la vue des Alpes de la Suisse. La *chaîne occidentale* des Andes sépare la vallée du Cauca de la province de Choco et des côtes du Grand océan. Son élévation est à peine de 1 500 mètres.

Ces trois chaînes de montagnes se confondent et ne forment qu'un seul groupe, une seule masse, au sud de Popayan, dans la province de Pasto. Il faut bien distinguer ces ramifications d'avec la division des Cordillères observée par Bouguer et La Condamine dans le royaume de Quito, depuis l'équateur jusqu'au 2e degré de latitude sud. Cette division n'est formée que par des plateaux qui séparent des montagnes placées sur le dos même des Andes; le fond de ces plateaux est encore à 2 800 mètres au-dessus de l'océan. Les trois chaînes dont nous venons de parler sont au contraire séparées par de grandes et profondes vallées, bassins des grandes rivières, dont le fond est encore moins élevé au-dessus de la mer que le lit du Rhône ne l'est dans la vallée de Sion.

Les passages par lesquels on traverse ces chaînes méritent notre attention. MM. Bouguer et de Humboldt nous en donnent une idée. La ville de Santa-Fe de Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade, est située à l'ouest du *Paramo de Chingaza*, sur un plateau qui a 2 700 mètres de hauteur absolue, et qui se prolonge

sur le dos de la *Cordillère orientale*. Pour parvenir de cette ville à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la *chaîne orientale*, traverser la vallée de la Magdalena, et passer la *chaîne centrale*. Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas*, décrit par Bouguer, lors de son retour de Quito à Carthagène des Indes. M. de Humboldt a préféré le passage de la *montagne de Quindiu*, entre les villes d'Ybague et de Cartago. C'est le plus pénible que présente la Cordillère des Andes. On s'enfonce dans une forêt épaisse, que, dans la plus belle saison, on ne traverse qu'en 10 ou 12 jours, et où l'on ne trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance. Le sentier par lequel on passe la Cordillère, le plus souvent réduit à la largeur d'un ou de deux pieds, ressemble en grande partie à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme presque partout ailleurs, le roc est couvert d'une croûte épaisse d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne y ont creusé des ravins. On marche en frémissant dans ces crevasses, qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture.

Les *quebradas* sont tracées sur une échelle bien plus grande; ce sont d'immenses fentes qui, partageant la masse des Andes, produisent une solution de continuité dans la chaîne qu'elles traversent. Des montagnes comme le Puy-de-Dôme seraient absorbées dans la profondeur de ces ravins, qui isolent les diverses régions des Andes, comme autant de presqu'îles au sein d'un océan aérien. C'est dans les *quebradas* que l'œil du voyageur épouvanté saisit le mieux la grandeur gigantesque de la Cordillère. C'est à travers ces portes naturelles que les grandes rivières descendent vers l'océan.

En avançant de Popayan vers le sud, on voit, sur le plateau aride de *Pasto*, les trois chaînons des Andes se confondre dans un même groupe, qui se prolonge bien au delà de l'équateur. Ce groupe, dans l'ancien royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota, qui serpente dans des montagnes de roche basaltique, jusqu'au *Paramo de l'Asuay*, sur lequel on observe de mémorables restes de l'architecture péruvienne. Les sommets les plus élevés sont rangés en deux files, qui forment comme une double crête de la Cordillère : ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles ont servi de signaux dans les opérations des académiciens français, lors de la mesure du degré équatorial. Leur disposition symétrique sur deux lignes dirigées du nord au sud, les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes séparées par une vallée longitudinale : mais ce que cet astronome célèbre nomme le fond d'une vallée est le dos même des Andes; c'est un plateau dont la hauteur absolue est de 2 700 à 2 900 mètres. Il ne faut pas confondre une double crête avec une véritable ramification des Cordillères. C'est sur ces plateaux que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux; c'est là que sont placées des villes qui comptent 30 à 50 000 habitants. « Lorsqu'on a vécu pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se soutient à 0 m., 54 de hauteur, on éprouve, dit M. de Humboldt, irrésistiblement une illusion extraordinaire : on oublie peu à peu que tout ce qui environne l'observateur, ces villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et des brebis d'Europe; ces vergers bordés de haies vives de duranta et de barnadesia; ces

champs labourés avec soin et promettant de riches moissons de céréales, se trouvent comme suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère, on se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'océan Pacifique, que ne l'est le sommet du Canigou au-dessus du bassin de la Méditerranée. »

En regardant le dos des Cordillères comme une vaste plaine bornée par des rideaux de montagnes éloignées, on s'accoutume à considérer les inégalités de leur crête comme autant de cimes isolées. Le Pichincha, le Cayambé, le Cotopaxi, tous ces pics volcaniques que l'on désigne par des noms particuliers, quoiqu'à plus de la moitié de leur hauteur totale ils ne constituent qu'une seule masse, paraissent aux yeux de l'habitant de Quito autant de montagnes distinctes s'élèvent au milieu d'une plaine dénuée de forêts. Cette illusion est d'autant plus complète, que les dentelures de la double crête des Cordillères vont jusqu'au niveau des hautes plaines habitées; aussi les Andes ne présentent-elles l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du Grand océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur pente orientale.

Les Andes de Quito forment ce que l'on regarde généralement comme la partie la plus élevée de tout le système, particulièrement entre l'équateur et le premier degré 45 minutes de latitude australe; le Chimborazo (6 530 m.), qui excéderait la hauteur de l'Etna placé sur le sommet du Canigou, ou celle du Saint-Gothard placé sur la cime du pic de Ténérife; le Cayambé (5 954 m.), l'Antisana (5 833 m.), dominent les autres cimes de cette région des Cordillères; mais des observateurs leur opposent l'altitude des sommets de la Bolivie et du Pérou, et surtout l'Aconcagua du Chili, dont nous parlerons plus loin. Les traditions des Indiens de Lican nous apprennent avec quelque certitude que la montagne de l'Autel, appelée par les indigènes Capa-Urcu, était jadis plus élevée que le Chimborazo, mais qu'après une irruption continuelle de 8 ans, ce volcan s'affaissa. Aussi son sommet ne présente-t-il plus, dans ses pics inclinés, que les traces de la destruction.

La structure géologique de cette partie des Andes ne diffère pas essentiellement de celle des grandes chaînes de l'Europe. Le granite constitue la base sur laquelle reposent les formations moins anciennes; il est à découvert aux pieds des Andes, sur les bords de l'océan Pacifique, comme sur les bords de l'océan Atlantique, près les bouches de l'Orénoque. Tantôt en masses, tantôt en bancs régulièrement inclinés et parallèles, enchâssant des masses rondes où le mica domine seul, le granite du Pérou ressemble à celui des Hautes-Alpes et de Madagascar. Sur cette roche, et quelquefois alternativement avec elle, se trouve le *gneiss* ou granite feuilleté. Il fait passage au schiste micacé, et celui-ci au schiste primitif. La roche calcaire grenue, le trapp primitif et le schiste chloritique forment des couches subordonnées dans le gneiss et le schiste micacé; ce dernier, extrêmement répandu dans les Andes, renferme souvent des couches de graphite, et sert de base à des formations de serpentine qui alternent quelquefois avec la syénite. La crête des Andes est partout couverte de porphyres, de basaltes, de phonolithes et de roches vertes; divisées en colonnes, toutes ces roches présentent de loin l'aspect d'une immense suite de tours écroulées. L'épaisseur et l'étendue des roches schisteuses et porphyriques est le seul grand phénomène par lequel les Andes diffèrent des mon-

tagnes de l'Europe ; les porphyres du Chimborazo ont 3 800 mètres d'épaisseur, sans mélange d'aucune autre roche ; le quartz pur, à l'ouest de Caxamarca, 3 000, et le grès des environs de Cuenca, 1 600. Ces roches forment toute l'élévation centrale des Andes, tandis qu'en Europe le granite ou l'ancien calcaire constitue la cime des chaînes. Les volcans se sont fait jour à travers ces bancs immenses, et ont couvert les flancs de pierres obsidiennes et d'amygdaloïdes poreuses. Les volcans les plus bas jettent quelquefois des laves, mais ceux de la Cordillère proprement dite ne lancent que de l'eau, des roches scorifiées, et surtout de l'argile mêlée de soufre et de carbone.

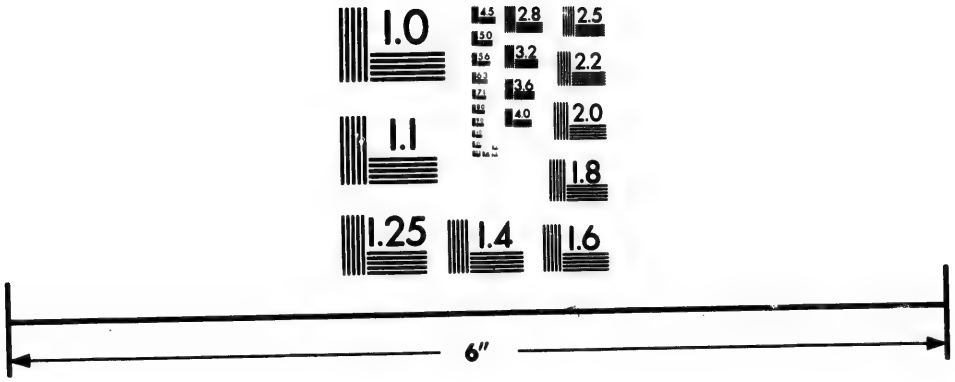
En pénétrant dans le Pérou, nous voyons les chaînes des Andes se multiplier, s'étendre en largeur, et en même temps perdre leur élévation.

Le Chimborazo, comme le mont Blanc, forme l'extrémité d'un groupe colossal. Depuis le Chimborazo jusqu'à 500 kil[illegible] au sud, aucune cime, suivant M. de Humboldt, n'entre dans la neige ; [illegible] la crête des Andes n'y a que 3 100 à 3 500 mètres d'élévation. Depu[illegible] de latitude australe, les cimes neigeuses deviennent plus fréquen[illegible] vers La Paz, où s'élancent les pics d'*Illimani* et de *Sorata*.

Un voyageur anglais, M. Pentland, a cru un instant que le *Nevado de Sorata* et le *Nevado d'Illimani*, situés dans la Cordillère orientale, vers le 15e degré de latitude méridionale, étaient les points culminants des Andes. Mais des mesures postérieures lui ont fait voir que le premier n'a que 6 488 mètres, et le second, 6 456 mètres. En revanche, il assure que, dans la Cordillère maritime, à l'est d'Arica, entre 18° 7′ et 18° 25′ de latitude sud, il y a quatre sommités dont la hauteur surpasse celle du Sorata et même du Chimborazo : ce seraient le *Pomarape* (6 612 mèt.), le *Gualateira* (6 690 mèt.), le *Parinacota* (6 715 mèt.), et le *Sahama* (6 810 mèt.).

Partout, dans cette région, les Andes proprement dites sont bordées à l'orient par plusieurs chaînes inférieures. Les missionnaires qui ont parcouru les montagnes de *Chachapoyas*, celles qui bordent la *Pampa del Sacramento*, celles qui forment la *Sierra de San-Carlos* ou le *Grand-Pajonal*, et les *Andes de Cuzco*, nous les présentent comme couvertes de grands arbres et de prairies verdoyantes, par conséquent comme considérablement inférieures à la Cordillère proprement dite. Suivant M. Helm, dans la partie centrale, on aperçoit encore très-visiblement ce partage en deux crêtes parallèles que Bouguer avait observées plus au nord. Selon lui, les flancs orientaux des Andes présentent quelquefois du granite rouge et vert, et du gneiss, entre autres, vers Cordova et Tucuman ; mais la grande chaîne consiste principalement en schiste argileux, ou en différentes espèces d'ardoise épaisse, bleuâtre, d'un rouge obscur, grise ou jaunâtre ; on y trouve aussi, de temps en temps, des lits de pierre à chaux et de larges masses de grès ferrugineux. Une belle masse de porphyre couronne la montagne de Potosi. Depuis cette ville jusqu'à Lima, le schiste argileux dominait aux yeux de cet observateur ; le granite y paraissait quelquefois en longues couches ou en formes de boules ; souvent la base du schiste argileux était couverte de lits de marne, de gypse, de pierre à chaux, de sable, de fragments de porphyre, et même de sel gemme.

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

Les Andes du Chili ne le cèdent pas en hauteur à celles du Pérou et de la Bolivie, et même les surpasseraient, suivant le capitaine Fitz-Roy ; car, d'après lui, le volcan d'Aconcagua atteindrait 7 071 mètres. Les volcans y semblent encore plus fréquents. Les chaînes latérales disparaissent, et la Cordillère elle-même paraît n'offrir qu'une seule crête. Plus au sud, en arrivant dans la Patagonie, la Cordillère se rapproche si fort de l'océan, que les îlots escarpés de l'archipel de Guaiteca peuvent être regardés comme un fragment détaché de la chaîne des Andes. Ce sont autant de Chimborazos et de Cotopaxis, mais noyés aux deux tiers dans les abîmes de l'océan. Sur le continent, le cône neigeux de Cuptana s'y élève environ à 2 900 mètres; mais plus au sud, vers le cap Pilar, les montagnes granitiques s'abaissent jusqu'à 400 mètres, et même jusqu'à de moindres hauteurs.

Les Andes du Chili sont composées en grande partie de roches granitiques. Sur le revers oriental, on observe de vastes dépôts de terrains diluvien et alluvien. Sur les granites et les gneiss reposent des calcaires, parmi lesquels on voit des marbres de différentes couleurs; des dépôts salifères, des porphyres et des basaltes se font remarquer dans plusieurs localités.

D'après les récits des navigateurs, on est tenté de regarder la plupart des extrémités méridionales des Andes, sur le détroit de Magellan, comme des masses de basalte qui s'élèvent en colonnes.

Les richesses métalliques de la chaîne des Andes paraissent aussi abondantes que celles de la Cordillère mexicaine; mais, placées à une élévation plus grande dans la région des neiges, loin des forêts et des terrains cultivés, les mines jusqu'ici découvertes ne sont pas d'un aussi grand produit. Toutefois cette observation, importante pour la politique, n'est rien moins que concluante sous le rapport de la géographie physique; car, en supposant même que dans les Andes on ne découvre point de mines à un plus bas niveau, elles pourraient néanmoins y exister, et n'être dérobées à la vue et à l'approche que par quelques formations de roches superposées au schiste métallifère en plus grande masse qu'au Mexique.

Les Andes, peu abondantes en roches calcaires, offrent très-peu de pétrifications; les bélemnites et les ammonites, si communes en Europe, semblent inconnues. Dans la chaîne de côtes du Vénézuéla, M. de Humboldt trouva une grande quantité de coquillages pétrifiés, qui ressemblaient à ceux de la mer voisine. Dans la plaine de l'Orénoque, on trouve des arbres pétrifiés et convertis en brèche très-dure.

Il existe aussi des coquillages pétrifiés à Micuipampa et à Guancabelica, à 4 000 et 4 500 mètres d'élévation. D'autres monuments d'un ancien monde se montrent à un niveau intérieur. Près de Santa-Fe de Bogota, se trouve, dans le Campo de Gigante, à 2 700 mètres de hauteur, une immensité d'os fossiles de grands pachydermes, tels que des éléphants et des mastodontes. On en a aussi découvert au sud de Quito et dans le Chili; de manière qu'on peut prouver l'existence et la destruction de ces animaux gigantesques depuis l'Ohio jusqu'aux Patagons.

La température, déterminée autant par le niveau que par la latitude, offre ici des contrastes semblables à ceux que nous avons observés dans le Mexique. La

limite inférieure des neiges perpétuelles, sous l'équateur, est à 4 900 mètres d'élévation; invariable et tranchée, cette limite frappe l'œil le moins attentif. Les autres divisions climatologiques se confondent davantage. Cependant elles peuvent être définies d'une manière plus précise qu'elles ne l'ont été jusqu'ici.

Les trois zones de température qui naissent, en Amérique, de l'énorme différence de niveau entre les divers sols, ne sauraient nullement être comparées aux zones qui résultent d'une différence de latitude. L'agréable, la salutaire variété des saisons manque aux régions qu'on distingue ici sous les dénominations de *froide*, de *tempérée* et de *chaude*. Dans la zone froide, ce n'est pas l'intensité, mais la continuité du froid, l'absence de toute chaleur un peu vive, la constante humidité d'un air brumeux qui arrête la croissance des grands végétaux, et qui, chez l'homme, perpétue les maladies nées de la transpiration interceptée et de l'épaississement des humeurs. La zone chaude n'éprouve pas des ardeurs excessives; mais c'est ici la perpétuité de la chaleur qui, jointe aux exhalaisons d'un sol marécageux, aux miasmes d'un immense amas de pourriture végétale, et aux effets d'une extrême humidité, fait naître des fièvres plus ou moins pernicieuses, et répand, dans tout le règne animal et le règne végétal, l'agitation d'une vie surabondante et désordonnée. La zone tempérée, en offrant une chaleur modérée et constante comme celle d'une serre chaude, exclut de ses limites et les animaux et les végétaux qui aiment les extrêmes, soit du froid, soit du chaud; elle nourrit ses plantes particulières, qui ne peuvent ni s'élever au-dessus de ses bornes, ni descendre au-dessous. Sa température, qui ne saurait pas endurcir la constitution de ses habitants constants, agit comme le printemps sur les maladies de la région chaude, et comme l'été sur celles de la zone froide. Aussi, un simple voyage du sommet des Andes jusqu'au niveau de la mer, ou dans le sens inverse, est une véritable cure médicale qui suffit pour opérer les changements les plus étonnants dans le corps humain. Mais l'habitation constante dans l'une ou l'autre de ces zones doit énerver les sens et l'âme par l'effet d'une tranquillité monotone. L'été, le printemps et l'hiver sont ici assis sur trois trônes distincts qu'ils ne quittent jamais, et qui restent constamment environnés des attributs de leur puissance.

La végétation offre un plus grand nombre d'échelles, dont il convient de marquer les principales. Depuis les bords de l'océan jusqu'à la hauteur de 1 000 mètres, végètent les magnifiques palmiers, les *musa*, les *heliconia*, les *theophrasta*, les liliacées les plus odoriférantes, le baume de Tolu, le quinquina de Caroni. Le jasmin à large fleur et le datura en arbre exhalent le soir leurs doux parfums autour de Lima, et, tressés dans les cheveux des dames, reçoivent un nouveau charme en relevant leurs attraits. Sur les bords arides de l'océan, à l'ombre des cocotiers, se nourrissent les mangliers, les cactus et diverses plantes salines, entre autres, le *sesuvium portulacastrum*. Un seul palmier, le *ceroxylon andicola*, fait divorce avec le reste de la famille, et habite les hauteurs de la Cordillère, depuis 1 800 jusqu'à 3 000 mètres d'élévation.

Au-dessus de la région des palmiers, commence celle des fougères arborescentes et du *chinchona* ou quinquina. Les premières cessent à 1 600 mètres, tandis que les secondes ne s'arrêtent qu'à 2 900. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce du quinquina se rencontre dans plusieurs arbres d'espèce diffé-

rente, et dont quelques-uns végètent à un niveau très-bas, même sur les bords de la mer; mais le vrai chinchona, ne croissant pas au-dessous de 700 mètres, n'a pu dépasser l'isthme de Panama. Dans la région tempérée des chinchona, croissent quelques liliacées; par exemple, le *cypura* et le *sisyrinchium*, les *melastoma* à grandes fleurs violettes, des *passiflores* en arbres, hautes comme nos chênes du Nord; le *thibaudia*, le *fuchsia*, et des *alstrœmeria* d'une rare beauté. C'est là que s'élèvent majestueusement les *macrocnemum*, les *lysianthus* et les diverses *cucullaires*. Le sol y est couvert, dans les endroits humides, de mousses toujours vertes, qui forment quelquefois des pelouses aussi éclatantes que celles de la Scandinavie ou de l'Angleterre. Les ravins cachent le *gunnera*, le *dorstenia*, des *oxalis* et une multitude d'*arum* inconnus. Vers 1 800 mètres d'élévation, se trouvent le *porlieria*, qui marque l'état hygrométrique de l'air; les *citrosma* à feuilles et à fruits odoriférants, et de nombreuses espèces de *symplocos*. Au delà de 2 200 mètres, la fraîcheur de l'air rend les *mimoses* moins sensibles, et leurs feuilles irritables ne se ferment plus au contact. Depuis la hauteur de 2 600 mètres, et surtout de 3 000 mètres, les *acœna*, les *dichondra*, les *hydrocotyles*, le *nerteria* et l'*alchemilla* forment un véritable gazon très-épais et très-verdoyant. Le *mutisia* y grimpe sur les arbres les plus élevés. Les chênes ne commencent dans les régions équatoriales qu'au-dessous de 1 700 mètres d'altitude. Ces arbres seuls présentent quelquefois sous l'équateur le tableau du réveil de la nature au printemps : ils perdent toutes leurs feuilles, et on les voit alors en pousser d'autres, dont la jeune verdure se mêle à celle des *epidendron* qui croissent sur leurs branches. Dans la région équatoriale, les grands arbres, ceux dont le tronc excède 20 à 30 mètres, ne s'élèvent pas au delà du niveau de 2 700 mètres. Depuis le niveau de la ville de Quito, les arbres sont moins grands, et leur élévation n'est pas comparable à celle que les mêmes espèces atteignent dans les climats les plus tempérés. A 3 500 mètres de hauteur, cesse presque toute végétation en arbres; mais à cette élévation les arbustes deviennent d'autant plus communs. C'est la région des *berberis*, des *duranta* et des *barnadesia*. Ces plantes caractérisent la végétation des plateaux de Pasto et de Quito, comme celle de Santa-Fe de Bogota est caractérisée par les *polymnia* et les *datura* en [illegible]es. Le sol y est couvert d'une multitude de calcéolaires, dont la corolle à co[illegible] dorée émaille agréablement la verdure des pelouses. Plus haut, sur le sommet de la Cordillère, depuis 3 000 jusqu'à 3 400 mètres d'élévation, se trouve la région des *wintera* et des *escallonia*. Le climat froid, mais constamment humide, de ces hauteurs que les indigènes nomment *Paramos*, produit des arbrisseaux dont le tronc, court et carbonisé, se divise en une infinité de branches couvertes de feuilles coriaces et d'une verdure luisante. Quelques arbres de quinquina orangé, des *embothrium* et des *melastoma* à fleurs violettes presque pourprées, s'élèvent à ces hauteurs. L'*alstonia*, dont la feuille séchée est un thé salutaire, la *wintera* grenadienne et l'*escallonia tuber*, qui étend ses branches en forme de parasol, y forment des groupes épars.

Une large zone de 2 060 à 4 200 mètres nous présente la région des plantes alpines : c'est celle des *stœhelina*, des gentianes, et de l'*espeletia frailexon*, dont les feuilles velues servent souvent d'abri aux malheureux Indiens que la nuit sur-

prend dans ces régions. La pelouse y est ornée du *lobelia* nain, du *sida* de Pichincha, de la renoncule de Gusman, de la gentiane de Quito, et de beaucoup d'autres espèces nouvelles. A la hauteur de 4 200 mètres, les plantes alpines font place aux graminées, dont la région s'étend 6 à 800 mètres plus haut. Les *jarava*, les *stipa*, une multitude de nouvelles espèces de *panicum*, d'*agrostis*, d'*avena* et de *dactylis* y couvrent le sol. Il présente de loin un tapis doré, que les habitants du pays nomment *Pajonal*. La neige tombe de temps en temps sur cette région des graminées. C'est à 4 600 mètres que disparaissent entièrement les plantes phanérogames. Depuis cette limite jusqu'à la neige perpétuelle, les plantes licheneuses seules couvrent des rochers; quelques-unes paraissent même se cacher sous des glaces éternelles.

Les plantes cultivées ont des zones moins étroites et moins rigoureusement limitées. Dans la région des palmiers, les indigènes cultivent le bananier, le jatropha, le maïs et le cacaoyer. Les Européens y ont introduit la culture du sucre et de l'indigo. Dès qu'on passe le niveau de 1 000 mètres, toutes ces plantes deviennent rares, et ne prospèrent que dans des localités particulières; c'est ainsi que le sucre réussit même à 2 500 mètres. Le café et le coton s'étendent à travers l'une et l'autre région. La culture du blé commence à 1 000 mètres; mais elle n'est assurée qu'à 500 mètres plus haut. Le froment croît le plus vigoureusement depuis 1 600 jusqu'à 2 000 mètres d'élévation. Il y produit, année commune, plus de 25 à 30 grains pour un. Au-dessus de 1 800 mètres, le bananier donne difficilement des fruits mûrs; mais la plante se traîne languissante encore à 800 mètres plus haut. La région comprise entre 1 600 et 1 800 mètres est aussi celle dans laquelle abonde le *cocca* ou l'*erythroxylon peruvianum*, dont quelques feuilles, mêlées à de la chaux caustique, nourrissent l'Indien péruvien dans ses courses les plus longues dans la Cordillère. C'est de 2 000 à 3 000 mètres que règne principalement la culture des divers blés de l'Europe et du *chenopodium quinoa*, culture favorisée par les grands plateaux que présente la Cordillère des Andes, et dont le sol uni et facile à labourer ressemble à des fonds d'anciens lacs. De 3 200 à 3 400 mètres de hauteur, les gelées et la grêle font souvent manquer les récoltes du blé. Le maïs ne se cultive presque plus au delà de 2 400 mètres. Passez à 600 mètres plus haut, et vous verrez la culture de la pomme de terre; elle cesse à 4 200 mètres. Vers 3 400 mètres, le froment ne vient plus; on n'y sème que de l'orge, et même elle y souffre beaucoup du manque de chaleur. Au-dessus de 3 650 mètres, cessent toute culture et tout jardinage. Les hommes y vivent au milieu de nombreux troupeaux de lamas, de brebis et de bœufs, qui, en s'égarant, se perdent quelquefois dans la région des neiges perpétuelles.

Pour compléter ce tableau physique de l'Amérique méridionale, nous allons considérer la diversité des animaux qui vivent à différentes hauteurs dans la Cordillère des Andes ou au pied de ces montagnes. Depuis le niveau de la mer jusqu'à 1 000 mètres, dans la région des palmiers et des scitaminées, on découvre le paresseux, qui vit sur les *cecropia peltata;* les boas et les crocodiles, qui dorment ou traînent leur masse affreuse au pied du *conocarpus* et de l'*anacardium caracoli*. C'est là que le *cavia capybara* se cache dans des marais couverts d'*heliconia* et de *bambusa*, pour se dérober à la poursuite des animaux carnassiers; le

*tanayra*, le *crax*, et les perroquets perchés sur le *caryocar* et le *lecythis*, confondent l'éclat de leur plumage avec l'éclat des fleurs et des feuilles; c'est là que l'on voit reluire l'*elater noctilucus*, qui se nourrit de la canne à sucre; c'est là que le *curculio palmarum* vit dans la moelle du cocotier. Les forêts de ces régions brûlantes retentissent des hurlements des alouates et des singes sapajous. Le jaguar, le *felis concolor* et le tigre noir de l'Orénoque, plus sanguinaire encore que le jaguar, y chassent le petit cerf (c. *mexicanus*), les *cavia* et les fourmiliers, dont la langue est fixée au bout du sternum. L'air de ces basses régions, surtout dans les bois et sur les bords du fleuve, est rempli de cette innombrable quantité de maringouins (*mosquitos*), qui rendent presque inhabitable une grande et belle partie du globe. Aux *mosquitos* se joignent l'*œstrus humanus*, qui dépose ses œufs dans la peau de l'homme, et y cause des enflures douloureuses; les *acarides*, qui sillonnent la peau, les araignées venimeuses, les fourmis et les termites, dont la redoutable industrie détruit les travaux des habitants. Plus haut, de 1 000 à 2 000 mètres, dans les régions des fougères arborescentes, presque plus de jaguars, plus de boas, plus de crocodiles ni de lamantins, peu de singes; mais abondance de tapirs, de *pecaris* et de *felis pardalis*. L'homme, le singe et le chien y sont incommodés par une infinité de chiques (*pulex penetrans*), qui sont moins abondantes dans les plaines. Depuis 2 000 jusqu'à 3 000 mètres, dans la région supérieure des quinquinas, plus de singes, plus de cerfs mexicains; mais on voit paraître le chat-tigre, les ours et le grand cerf des Andes. Les poux abondent dans la Cordillère à cette hauteur, qui est celle de la cime du Canigou. Depuis 3 000 jusqu'à 4 000 mètres, se trouve la petite espèce de lion que l'on désigne par le nom de *puma* dans la langue quichua, le petit ours à front blanc, et quelques espèces peu connues que l'on range parmi les viverres. M. de Humboldt a vu souvent avec étonnement des colibris à la hauteur du pic de Ténérife. La région des graminées, depuis 4 000 jusqu'à 5 000 mètres de hauteur, est habitée par des bandes de vigognes, de guanacos et d'alpacas dans le Pérou, et de chilihuèques dans le Chili. Ces quadrupèdes, qui représentent ici le genre chameau de l'ancien continent, n'ont pu se répandre ni au Brésil ni au Mexique, parce que, sur la route, ils auraient dû descendre dans des régions trop chaudes. Les lamas ne se trouvent qu'en état de domesticité. La vigogne préfère surtout les endroits où la neige tombe de temps en temps. Malgré la persécution qu'elle éprouve, on en voit encore des bandes de 300 à 400, surtout dans le voisinage de Pasco, aux sources de l'Amazone, et dans les territoires de Guailas et de Caxatambo. Cet animal abonde aussi près de Guancabelica, aux environs de Cuzco, et dans la province de Cochabamba, en Bolivie. On l'y trouve partout où le sommet des Andes s'élève au-dessus de la hauteur du mont Blanc. La limite inférieure de la neige perpétuelle est, pour ainsi dire, la limite supérieure des êtres organisés. Quelques lichens végètent encore sous les neiges; mais le condor (*vultur gryphus*) est le seul animal qui habite ces vastes solitudes. M. de Humboldt l'a vu planer à plus de 6 500 mètres de hauteur. Quelques sphinx et des mouches, observés à 5 900 mètres, lui ont paru portés involontairement dans ces régions par des courants d'air ascendants.

A cette distribution du règne animal d'après l'élévation du sol, on pourrait joindre un aperçu des limites purement géographiques que certains animaux ne franchissent pas. C'est un phénomène très-frappant que celui de voir les alpacas, les vigognes et les guanacos suivre toute la chaîne des Andes, depuis le Chili jusqu'au 9e degré de latitude australe, et de ne plus en observer depuis ce point au nord, ni dans l'ancien royaume de Quito, ni dans les Andes de la Nouvelle-Grenade. Les écrivains du pays attribuent ce fait à l'herbe *ichos,* que ces animaux préfèrent à toute autre nourriture, et qu'ils ne trouvent pas hors les limites marquées. L'autruche de Buenos-Ayres, ou plutôt le *nandou* (*rhea americana*), présente un phénomène analogue. Ce grand oiseau ne se trouve pas dans les vastes plaines des Parexis, où cependant la végétation paraît devoir ressembler à celle des Pampas; mais peut-être les plantes salines y manquent-elles. D'autres différences seront indiquées dans les descriptions particulières.

# LIVRE SEPTIÈME.

## Colombie.

Les premiers Espagnols qui visitèrent les côtes depuis l'Orénoque jusqu'à l'isthme, les désignèrent habituellement sous le nom général de *Terre-Ferme* (*Tierra-Firme*). Le roi Ferdinand imposa à la partie occidentale le nom de *Castille d'Or*. Cette dernière dénomination se perdit, et, à mesure que le reste du continent fut découvert, la première dut paraître impropre ; elle est restée longtemps, mais restreinte à un petit gouvernement qui comprenait les provinces de Veragua, de Panama et de Darien, gouvernement qui paraît ne pas même répondre complétement à l'étendue de la Castille d'Or. L'usage vicieux des géographes maintint la Terre-Ferme dans son extension primitive, et comprit, sous cette division imaginaire, la capitainerie générale de *Caracas* ou de *Vénézuéla*, avec la *Guyane espagnole*, et le *nouveau royaume de Grenade*, qui embrassa le royaume de *Quito*. Après l'émancipation des provinces espagnoles, au commencement de ce siècle, on a donné, en l'honneur de Colomb, le nom de Colombie à une république établie en 1819 et composée des pays que nous venons de nommer ; mais depuis, à la suite d'une anarchie presque continuelle et de discussions sanglantes entre les unitaires et les fédéralistes, discussions au milieu desquelles le célèbre libérateur Bolivar succomba à ses chagrins, trois républiques distinctes se sont définitivement formées de la Colombie, en 1831 ; il en résulte que ce nom glorieux, destiné à rappeler l'illustre et infortuné premier explorateur du Nouveau-Monde, n'est plus prononcé dans les divisions politiques de l'Amérique méridionale, et s'anéantira peut-être, si les géographes ne le maintiennent dans leurs descriptions avec constance et respect, comme nous le faisons ici.

Les trois républiques de la *Colombie* sont le *Vénézuéla*, la *Nouvelle-Grenade* et l'*Équateur*. Examinons-les séparément.

### VÉNÉZUÉLA.

Les premiers conquérants, ayant remarqué des villages indiens bâtis sur pilotis dans les îles du lac de Maracaybo, donnèrent à tout le pays le nom de Vénézuéla ou Petite-Venise.

Cette république, formée de la partie nord-est de la Colombie, est bornée au

nord par la mer des Antilles, à l'est par l'Atlantique proprement dit et la Guyane anglaise, au sud par le Brésil, à l'ouest par la Nouvelle-Grenade. Elle a 1 450 kilomètres de longueur, 1 000 kilomètres dans sa plus grande largeur, une superficie de 683 000 kilomètres carrés : c'est bien plus que l'étendue de la France, et cependant on n'y compte guère que 1 150 000 habitants.

On remarque, sur la côte nord, le long golfe de *Cariaco*, et le golfe de *Maracaybo* ou de *Vénézuéla*, fermé à l'est par la péninsule de *Paraguana*. Au nord-ouest de ce golfe, s'avance le cap *Gallinas*, ou plutôt de *Las Gallinas*, qui est le point le plus septentrional de l'Amérique du sud. Sur la côte orientale, s'offrent les cinquante bouches de l'Orénoque et le golfe de Paria, à côté d'une longue presqu'île montagneuse qui porte le même nom. Une chaîne, d'abord très-élevée, mais qui s'abaisse en s'avançant vers l'est, sépare le bassin de la mer des Antilles de celui de l'Orénoque, en prenant les noms de *Sierra Nevada de Merida, Sierra de Truxillo*, etc. Au sud du bassin de l'Orénoque, et sur sa limite, vers le bassin de l'Amazone, s'élèvent la *Sierra Parime* (1), et la *Sierra Pacaraima*, dont une des parties les plus élevées prend le nom de *Sierra Roraima*. L'*Orénoque* (*Orinoco*), fleuve principal et grande artère du pays, reçoit à gauche la *Meta* et l'*Apure*, et, à droite, le *Caroni*. Le *Cuyuni*, affluent de l'Essequebo, coule à l'est, en se grossissant du *Yuruan*, auquel se joint le *Yuruari*.

La chaîne de montagnes qui borde la mer des Caraïbes et ferme au nord le bassin de l'Orénoque, étant généralement peu élevée, admet presque partout l'industrie du cultivateur. D'après la différence du niveau, on y jouit, dans quelques endroits, de la fraîcheur d'un printemps continuel; et, dans d'autres, l'influence de la latitude se fait pleinement sentir. L'hiver et l'été, c'est-à-dire les pluies et la sécheresse, se partagent l'année entière; les premières commencent en novembre, et finissent en avril. Pendant les six autres mois, les pluies sont moins fréquentes, quelquefois même rares. Les orages se font moins souvent sentir depuis 1792 qu'avant cette époque; mais les tremblements de terre ont fait des ravages terribles; la ville même de Caracas a été détruite en 1812. Les anciennes mines d'or qu'on avait découvertes, avaient été abandonnées par suite des révoltes des Indiens; mais on en a trouvé d'autres à *Upata* et dans d'autres parties de la Guyane colombienne, grâce surtout aux explorations dirigées par un médecin français, le docteur L. Plassard. On a trouvé, dans la juridiction de San-Felipe, une mine de cuivre qui fournit aux besoins du pays, et même à l'exportation. La pêche des perles le long des côtes, jadis importante, est aujourd'hui presque abandonnée. La côte septentrionale produit beaucoup de sel très-blanc. Les eaux minérales et thermales, assez abondantes, sont peu fréquentées. Les forêts qui couvrent les montagnes de Caracas fourniraient, pendant des siècles, aux chantiers les plus considérables; mais la nature du terrain rend trop difficile l'exploitation des bois, que d'ailleurs la navigation, peu active, ne réclame pas encore.

(1) C'est dans la région couverte par cette Sierra Parime et ses rameaux que des relations fabuleuses ont placé le grand lac *Parima* ou *Parime*, sur les bords duquel des palais construits, disait-on, de l'or retiré du lac, avaient fait donner au pays environnant le nom d'*El Dorado* (pays d'or).

Les forêts produisent aussi beaucoup de bois de marqueterie et de teinture. On y recueille des drogues médicinales, telles que la salsepareille et le quinquina. Le lac de *Maracaybo* fournit de la poix minérale ou du pissasphalte, qui, mêlé avec du suif, sert à goudronner les bâtiments. Les vapeurs bitumineuses qui planent sur le lac s'enflamment souvent spontanément, surtout dans les grandes chaleurs. Les bords de cette masse d'eau sont si stériles et si malsains que les Indiens, au lieu d'y fixer leur demeure, aiment mieux habiter sur le lac même. Les Espagnols y trouvèrent beaucoup de villages construits sans ordre, sans alignement, mais sur des pilotis solides. Ce lac, qui a 225 kilomètres de long et 135 de large, communique avec la mer; mais ses eaux sont habituellement douces. La navigation y est facile, même pour des bâtiments d'une grande capacité. La marée s'y fait sentir plus fortement que sur les côtes voisines. Le lac de *Valencia*, que les Indiens appelaient *Tacarigua*, offre un coup d'œil bien plus attrayant. Ses bords, ornés d'une végétation féconde, jouissent d'une température agréable : long de 60 kilomètres, sur une largeur de 16 à 20, il reçoit une vingtaine de rivières, et n'a lui-même aucune issue, étant séparé de la mer par un espace de 27 kilomètres, rempli d'âpres montagnes. Les provinces du Vénézuéla sont très-riches en rivières, ce qui procure beaucoup de facilité pour l'arrosement; celles qui serpentent dans la chaîne de la Sierra de Merida se déchargent dans la mer, et courent du sud au nord, tandis que celles qui prennent leur source sur le revers méridional de la chaîne parcourent toute la plaine et vont se perdre dans l'Orénoque. Les premières sont en général assez encaissées par la nature, et ont une pente suffisante pour ne déborder que rarement, et pour que ces débordements ne soient ni longs ni nuisibles; les secondes, qui ont leur cours dans des lits moins profonds et sur un terrain plus uni, confondent leurs eaux une grande partie de l'année, et ressemblent alors plutôt à une mer qu'à des rivières débordées. Les marées, peu sensibles sur toute la côte du nord, depuis le cap de La Vela jusqu'au cap Paria, deviennent très-fortes depuis ce dernier cap jusqu'à la Guyane hollandaise. Un grand inconvénient, commun à tous les ports du Vénézuéla, c'est d'être continuellement exposés aux raz-de-marée, à ces lames houleuses qui ne paraissent nullement occasionnées par les vents, mais qui ne sont pas moins incommodes, ni souvent moins dangereuses.

Les vallées septentrionales sont les parties les plus productives de cet État, parce que c'est là que la chaleur et l'humidité sont plus également combinées qu'ailleurs. Les plaines méridionales, trop exposées à l'ardeur du soleil, ne donnent que des pâturages où l'on élève des bœufs, des mulets, des chevaux. La culture devrait être très-florissante dans ces provinces, où il n'existe pas de mines; mais ses progrès sont retardés par l'indolence et le défaut de lumières. Le cacao qu'elles produisent est, après celui de Soconusco, le plus estimé dans le commerce. On l'exporte en grande partie pour le Mexique. Les plantations de cacaoyers se trouvent toutes au nord de la chaîne de montagnes qui côtoie la mer. Dans l'intérieur, on ne cultive que depuis 1774 l'indigo, qui est de très-bonne qualité. Ce fut à la même époque que commença la culture du coton. Dès 1734, on songea à cultiver le café comme objet de commerce; il donne aujourd'hui des produits importants. Les sucreries ne jouent encore qu'un rôle secondaire; elles

sont cependant en assez grand nombre, mais tous leurs produits se consomment dans le pays; car les Espagnols aiment passionnément les confitures et tous les aliments qui admettent du sucre. Le tabac est excellent, et les lois n'en gênent plus la culture. On récolte aussi du coton. Les bœufs sont élevés en grand nombre. Les cornes et les cuirs sont des articles importants d'exportation.

Le gouvernement républicain de Vénézuéla a beaucoup varié dans ses formes, et a eu beaucoup de révolutions; le peuple élit des électeurs, qui, à leur tour, nomment un président pour quatre ans, deux sénateurs par province et un représentant par 20 000 habitants.

L'État est partagé en 15 provinces : Apure, Aragua, Barcelona, Barquisimeto, Carabobo, Caracas, Cogedes, Coro, Cumana, Guyane (Guayana), Maracaybo, Marguerite (Margarita), Merida, Truxillo, Varinas (ou Barinas).

La capitale de la république, *Caracas* ou *Léon de Caracas*, en même temps résidence de l'archevêque de Vénézuéla, compte 55 000 habitants. Bâtie dans une vallée et sur un terrain très-inégal, elle est baignée par quatre petites rivières, dont la principale est la Guayra. Ses maisons sont bien construites, en briques ou en terre revêtue de stuc. Son université rivalise avec celles de Bogota et de Quito. Il y a plusieurs belles églises, dont celle d'Alta-Gracia est la plus remarquable. On peut signaler encore un grand théâtre et plusieurs hôpitaux. La température de cette ville ne répond pas du tout à sa latitude; on y jouit d'un printemps presque continuel; elle doit cet avantage à son élévation, qui est de 920 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais elle est exposée aux tremblements de terre : celui de 1812 fit périr 10 000 personnes. Caracas a pour port *La Guayra*, qui en est à 20 kilomètres, et dont l'air est chaud et insalubre. L'ancrage y est bon. Des batteries, du côté de la terre, défendent convenablement ce port, qui n'est pas, d'ailleurs, assez abrité.

*Puerto-Cabello*, située dans une île qui communique au continent par un pont, offre un port commode et vaste. Elle a 8 000 habitants et fait un commerce actif. Un marais fangeux qui l'avoisine y rend le séjour malsain.

*Valencia*, cité florissante, à 2 kilomètres du lac du même nom, et au milieu d'une plaine fertile et salubre, renferme 16 000 habitants. — *Maracay* et *Turbaro*, sont d'autres villes près du lac de Valencia. — *San-Carlos*, chef-lieu de la province de Cogedes, a 9 000 habitants. — *Aragua* est une ville florissante de 18 000 âmes, dans une vallée extrêmement fertile. — *San-Felipe* est près du Yaraqui. — Entre Puerto-Cobello et Valencia, sont les eaux thermales de *Las Trincheras*, que M. de Humboldt trouva chaudes de 90°,3 en 1800, et M. Boussingault, de 97 degrés en 1823. Entre ces deux mêmes villes, on rencontre, près du village de *San-Esteban*, des sculptures curieuses, précieuses pour l'histoire archéologique de l'Amérique du sud. — *Coro*, près du golfe du même nom et de l'isthme de la presqu'île de Paraguana, est dans une plaine aride et sablonneuse.

*Cumana*, ville maritime, dont la rade pourrait recevoir toutes les escadres de l'Europe, est située sur la côte méridionale du golfe de Cariaco, à l'embouchure du Manzanarès. C'est une des cités les plus anciennes que les Européens aient fondées en Amérique : elle date de 1523. Dans la crainte des tremblements de terre, on n'y a construit aucun édifice en pierres; elle a été presque entièrement dé-

truite en 1812 et en 1853 par ce fléau de l'Amérique du sud. Elle n'a plus que 12 000 âmes. — *Cariaco*, au fond du golfe du même nom, qui est comme un magnifique port, est dans un territoire riche en bons produits, mais malsain.

*Caripe*, ancienne mission de moines, est célèbre par la curieuse caverne du *Guachero*.

*Nouvelle-Barcelone* (*Nueva-Barcelona* ou simplement *Barcelona*) est une ville malpropre, au milieu d'un pays inculte, mais dont le sol est excellent, sur la côte, au sud-ouest de Cumana, à l'embouchure du Neveri. Elle a 7 ou 8000 habitants. — Nous remarquerons encore *Maracaybo*, bâtie sur un terrain sablonneux, au bord occidental du détroit qui unit le lac et le golfe du même nom, à 25 kilomètres de la mer. Elle est défendue par trois forts, et a un port sûr, mais de difficile accès. L'air y est excessivement chaud ; le séjour n'en est cependant pas malsain. Ses habitants, au nombre de 20 000, sont en général bons marins et bons soldats; ceux qui ne suivent pas la carrière de la mer s'occupent de l'élevage des bestiaux, dont le territoire est couvert; ils ont leurs maisons de campagne à *Gibraltar*, de l'autre côté du lac.

A l'extrémité méridionale du lac de Maracaybo, vers l'embouchure de la Sulia, se manifeste la nuit un phénomène utile aux navigateurs : d'un dépôt considérable de poix minérale, s'exhalent des vapeurs bitumineuses qui planent à la surface du lac et s'enflamment fréquemment pendant les grandes chaleurs. Ces feux, qui aident le pilote à reconnaître la côte, ont reçu dans le pays le surnom de *lanternes du Maracaybo*. — *Barquisimeto*, ville de 13 à 14 000 habitants, est dans un territoire fertile en indigo, cacao, café et froment. Elle s'est relevée des ruines auxquelles elle a été réduite par le tremblement de terre de 1812. — *Merida*, de 6 à 7 000 âmes, est une ville industrieuse, sur un territoire bien cultivé et très-productif. Elle a une université. — *Truxillo* était une ville magnifique avant qu'elle eût été ravagée, en 1678, par les flibustiers. — *Varinas*, renommée par son tabac, est au sud-est du lac de Maracaybo, et compte 12 000 habitants. — *Guanari*, ville de 10 000 habitants, est connue par son collége. — *San-Fernando*, au confluent de l'Apure, du Guarico et de la Portugueza; — *Calabozo*, sur le Guarico; — *Araure*, sur un affluent de la Portugueza, sont de petites villes qui acquièrent de jour en jour plus d'importance.

La *Marguerite* (*Margarita*) est une île aride, mais salubre, qui dépend du Vénézuéla, au nord duquel elle est située. Christophe Colomb la découvrit en 1498. Elle renferme la ville d'*Asuncion* et le port franc de *Pampatar*. On pêchait autrefois des perles sur ses côtes, où l'on trouve toujours une immense quantité de poisson.

Au sud de la Marguerite, sont les petites îles de *Cubagua* et de *Coche*. Le Vénézuéla possède encore les îles d'*Aves* (réclamées cependant aussi par les Hollandais), riches en guano, produit des nombreux oiseaux qui les fréquentent et qui leur donnent leur nom. Il revendique également la possession des petites îles *Blanquilla, Tortuga, Orchilla, Los Roques, Testigos*.

Nous avons réservé la description de la portion de la *Guyane* qui est comprise dans la Colombie et appartient au Vénézuéla; c'est l'ancienne *Guyane espagnole*, aujourd'hui la Guyane *colombienne* ou *vénézuélienne*. Elle est ren-

fermée entre l'Orénoque, au nord et à l'ouest, l'Atlantique, à l'est, la Sierra Pacaraima et la Sierra Parime, au sud. Elle a plus de 1 000 kilomètres de long. Sa largeur va, en plusieurs endroits, jusqu'à 600 kilomètres. Sa superficie est de 580 000 kilomètres carrés. Sur cette surface immense, on ne compte qu'environ 40 000 habitants connus et soumis, dont 20 à 30 000 Indiens, sous la conduite des missionnaires. Les *capucins catalans* en avaient réuni 17 000 sur les bords du Caroni, lors du voyage de M. de Humboldt. Ils leurs faisaient cultiver l'arbre qui donne le *cortex Angosturæ*. Mais les révolutions ont ruiné cet établissement. La seule ville digne de ce nom est *Ciudad-Bolivar*, autrefois nommée *la Nueva-Guayana*, et aussi *Angostura*, c'est-à-dire le détroit, parce qu'elle est située près d'un resserrement du lit de l'Orénoque. Un fort construit sur une colline à la droite du fleuve en défend le passage. Cette ville a changé de place trois fois. Dans son deuxième emplacement, il reste quelques fortifications qui conservent encore le nom de *San-Thomé de la Vieja-Guayana*. La nouvelle ville jouit d'un climat sain, tandis que, dans l'ancienne, les ophthalmies et la fièvre jaune étaient endémiques. Ciudad-Bolivar compte 8 à 10 000 habitants. C'est le principal port de l'Orénoque, que des navires d'un fort tonnage y remontent. Simple ville d'entrepôt, ses environs n'ont pas de cultures, pas de produits importants. Le climat n'est pas favorable aux étrangers de septembre à décembre. Les rues en sont larges et les maisons bien bâties en pierre. — On remarque, parmi les autres lieux de la Guyane vénézuélienne, le village de *Guri*, sur le Caroni, avec une population mêlée d'Indiens et d'Espagnols ; — *Avechica*, ancienne mission, près de laquelle s'élève le célèbre *Cerro del Trueno* (montagne du Tonnerre) ; — *Upata* et *Tupuquen*, près des mines d'or nouvellement découvertes.

Les terres de la Guyane, excellentes surtout pour la culture du tabac, ne présentent qu'un petit nombre d'exploitations mal travaillées, où les propriétaires font un peu de coton, de sucre et de vivres du pays. On exporte une assez grande quantité de bétail. Cette province, destinée par sa fertilité et par sa position à acquérir une grande importance, la devra surtout à l'Orénoque. Les rivières que ce fleuve reçoit, et dont le nombre dépasse 300, sont autant de canaux qui porteraient à la Guyane toutes les richesses que l'intérieur pourrait produire. Sa communication avec le fleuve des Amazones ajoute aux avantages qu'il peut procurer à la Guyane, en facilitant les relations avec le Brésil et les parties intérieures du nouveau continent. Les Indiens *Guaranos* sont une tribu paisible, qui, dans ses marais boisés de l'Orénoque, a bravé la domination espagnole. Une autre nation indépendante et belliqueuse, celle des *Araouakas*, occupe la côte maritime au sud de l'Orénoque.

Dans la partie supérieure du domaine de ce fleuve, entre le 3e et le 4e parallèle nord, la nature a plusieurs fois répété le phénomène singulier de ce qu'on appelle les eaux noires. L'*Atabapo*, le *Temi*, le *Tuamini* et le *Guainia* ont des eaux d'une teinte couleur de café. A l'ombre des massifs de palmiers, leur couleur passe au noir foncé ; mais dans des vaisseaux transparents, elles sont d'un jaune doré. L'image des constellations s'y reflète avec un éclat singulier. L'absence de crocodiles et de poissons, une fraîcheur plus grande, un moindre nombre de moustiques, un air plus salubre, distinguent la région des fleuves noirs. Ils

doivent probablement leur couleur à une dissolution de carbure d'hydrogène, résultat de la multitude de plantes dont est couvert le sol qu'ils traversent.

La Guyane colombienne comprend une partie de ces déserts arides connus sous le nom de *Llanos*, dont le reste appartient à la Nouvelle-Grenade. On ne saurait en séparer la description, que nous devons tirer presque en entier des écrits de M. de Humboldt.

En quittant les humides bords de l'Orénoque et les vallées de Caracas, lieux où la nature prodigue la vie organique, le voyageur, frappé d'étonnement, entre dans un désert dénué de végétation. Pas une colline, pas un rocher ne s'élève au milieu de ce vide immense. Le sol brûlant, sur une surface de plus de 2 000 lieues carrées, n'offre que quelques pouces de différence de niveau. Le sable, semblable à une vaste mer, offre de curieux phénomènes de réfraction et de soulèvement, c'est-à-dire de mirage. Les voyageurs s'y dirigent par le cours des astres, ou par quelques troncs épars du palmier-mauritia et d'*embothrium*, que l'on découvre à de grandes distances. La terre présente seulement çà et là des couches horizontales fracturées qui sont sensiblement plus élevées que tout ce qui les entoure. Deux fois chaque année, l'aspect de ces plaines change totalement : tantôt elles sont nues comme la mer de sable de Libye, tantôt couvertes d'un tapis de verdure, comme les *steppes* élevées de l'Asie moyenne. A l'arrivée des premiers colons, on les trouva presque inhabitées. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guyane, on a formé quelques établissements sur les bords des rivières, et l'on a commencé à élever des bestiaux dans les parties encore plus reculées de cet espace immense. Ils s'y sont prodigieusement multipliés, malgré les nombreux dangers auxquels ils sont exposés dans la saison de la sécheresse et dans celle des pluies, qui est suivie de l'inondation. Au sud, la plaine est entourée par une solitude sauvage et effrayante. Des forêts d'une épaisseur impénétrable remplissent la contrée humide située entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones ; des masses immenses de granite rétrécissent le lit des fleuves; les montagnes et les forêts retentissent sans cesse du fracas des cataractes, du rugissement des bêtes féroces et des hurlements sourds du singe barbu qui annoncent la pluie. Le crocodile, étendu sur un banc de sable, et le boa, cachant dans la vase ses énormes replis, attendent leur proie ou se reposent du carnage.

Dans les forêts, dans les plaines, vivent des peuples de races et de civilisation diverses. Quelques-uns, séparés par des langages dont la dissemblance est étonnante, sont nomades, entièrement étrangers à l'agriculture, se nourrissent de fourmis, de gomme et de terre, et sont le rebut de l'espèce humaine; tels sont les *Ottomaques* et les *Yocuras*. La terre que les Ottomaques mangent est une glaise grasse et onctueuse, une véritable argile de potier, d'une teinte jaune grisâtre, colorée par un peu d'oxyde de fer. Il la choisissent avec beaucoup de soin, et la recueillent dans des bancs particuliers, sur les rives de l'Orénoque et de la Meta. Ils distinguent au goût une espèce de terre d'une autre; car toutes les espèces de glaise n'ont pas le même agrément pour leur palais. Ils pétrissent cette terre en boulettes de 8 à 12 centimètres de diamètre, et la font cuire à petit feu, jusqu'à ce que la surface antérieure devienne rougeâtre. Lorsqu'on veut manger cette boulette, on l'humecte de nouveau. Ces hommes, féroces et sauvages, se nourrissent

de poissons, de lézards ou de racines de fougère, lorsqu'ils peuvent s'en procurer; mais ils sont si friands de terre glaise, qu'ils en mangent tous les jours un peu après le repas pour se régaler, dans la saison où ils ont d'autres aliments à leur disposition.

Les missionnaires, qui, parmi les tribus à l'ouest de l'Orénoque, ont converti les *Betoys* et les *Maypures,* ont reconnu dans leur langue, ainsi que dans celle des *Yocunas,* une syntaxe régulière et même très-artificielle. Les *Achaguas* parlent un dialecte du maypure. La mission d'*Esmeralda* est un des postes les plus reculés à l'est. Les Indiens *Guaicas,* race d'hommes très-blanche, très-petite, presque pygmée, mais très-belliqueuse, habitent les parties les plus orientales. Les *Guajaribes,* très-cuivrés, et extrêmement féroces, anthropophages même, à ce qu'on croit, empêchent les voyageurs de pénétrer jusqu'aux sources de l'Orénoque. Les moustiques et mille autres insectes piquants et venimeux peuplent ici les forêts solitaires. Les rivières sont remplies de crocodiles et de petits poissons *caribes,* dont la férocité est également à redouter. D'autres tribus de la partie intérieure, comme les *Maquiritares* et les *Makos,* ont des demeures fixes, vivent des fruits qu'ils ont cultivés, ont de l'intelligence et des mœurs plus douces. La nation dominante le long de la côte, depuis Surinam jusqu'au cap de La Vela, était jadis celle des *Caraïbes,* en partie exterminée par les Européens. On ne saurait dire si cette race est venue des Antilles, où si elle s'y est répandue (1). Parmi toutes les nations indiennes, les Caraïbes se distinguent par leur activité et leur bravoure. Ils habitent des villages gouvernés par un chef électif, que les Européens ont nommé *capitaine.* Pour aller au combat, ils se rassemblent au son d'une conque ou coquille de mer. Les Caraïbes sont peut-être les hommes les plus robustes après les Patagons. Selon les anciens voyageurs, ils sont cannibales ou anthropophages. Il paraît certain du moins qu'ils mangent leurs ennemis, dont ils dévorent la chair avec l'avidité du vautour. La langue caraïbe, une des plus sonores et des plus douces du monde, compte près de 30 dialectes. Elle paraît même poétique, à en juger seulement d'après les noms de quelques tribus : une d'elles s'appelle *la Fille du Palmier;* l'autre, *la Sœur de l'Ours.* Les langues des tribus de l'intérieur paraissent bien plus rudes à l'oreille; les *Salivas* ont la prononciation tout à fait nasale; les *Situfas* l'ont entièrement gutturale; les *Betoys* font toujours retentir la lettre canine; les *Guaicas* et les *Kirikoas,* de même que les Ottomaques et les Guaranos, émettent, avec une volubilité incroyable, des sons qu'il est presque impossible de saisir. La langue des *Achaguas* est la seule dans l'intérieur qui soit harmonieuse.

De vastes espaces, entre le Cassiquiare et l'Atabapo, ne sont habités que par des singes réunis en société, et par des tapirs. Des figures gravées sur des rochers prouvent que jadis cette solitude a été le séjour d'un peuple parvenu à un certain degré de civilisation; entre les 2° et 4° parallèles, dans une plaine boisée, entourée par les cours de l'Orénoque, de l'Atabapo, du Rio Negro et du Cassiquiare, on observe des rochers de syénite et de granite, couverts de figures symboliques colossales, représentant des crocodiles, des tigres, des ustensiles de ménage, et les

(1) Suivant M. de Humboldt, la puissante nation des Caraïbes serait considérée par erreur comme n'appartenant primitivement qu'aux Petites-Antilles; elle occupait, d'après ce savant, une grande partie du littoral de la Terre-Ferme, c'est-à-dire le Carioï et la Caribana, ainsi nommée parce qu'elle était un des principaux siéges des Caraïbes (*Cariba* ou *Caniba*).

images du Soleil et de la Lune. Aujourd'hui ce coin de la Terre n'offre aucune habitation. Les peuplades voisines se composent de sauvages, ravalés au degré le plus bas de la civilisation, menant une vie errante, et bien éloignés de pouvoir graver le moindre hiéroglyphe sur les rochers. Des monuments semblables existent près de Caïcara et d'Urnana, et près du Cuyuni et de ses affluents. Peut-être y reconnaîtra t-on un jour l'ouvrage des Indiens Muyscas, dont nous allons parler en décrivant la Nouvelle-Grenade.

La population du gouvernement espagnol de Caracas était évaluée à près de 1 000 000 d'individus, dont 200 000 Espagnols, 450 000 gens de couleur libres, 60 000 esclaves et 28 000 Indiens. Aujourd'hui la république de Vénézuéla comprend 1 150 000 âmes ; il n'y a plus d'esclaves.

De ces 1 150 000 habitants, plus de la moitié se compose de gens de couleur : métis, mulâtres, zambos et autres. Les créoles, ou descendants d'Européens, forment environ le quart; les Indiens civilisés, un sixième. Le reste comprend les Indiens indépendants et les nègres.

## NOUVELLE-GRENADE.

La Nouvelle-Grenade (*Nueva-Granada*), qui est la partie occidentale de la Colombie, tient au nord-ouest à l'État de Costa-Rica (Amérique centrale), vers la lagune de Chiriqui et le golfe Dulce, est baignée au nord par la mer des Antilles, à l'ouest par le Grand océan, et touche à l'est au Vénézuéla, au sud-est au Brésil, au sud à la république de l'Équateur. Ses limites, vers ces trois États, n'ont, sur de grandes étendues, rien encore de bien déterminé. Nous dirons seulement que, vers l'Equateur, la pointe Mangles, la rivière Mira, la cordillère d'Ostional paraissent former positivement une partie de la frontière, et que la Sierra de Perija, et une certaine étendue du cours de la Meta, marquent les bornes vers une portion du Vénézuéla. L'isthme de Panama ou de Darien est compris dans le nord-ouest de la république, et s'y trouve resserré entre le golfe de Panama (qui forme le golfe de San-Miguel ou de Darien du sud) et la mer des Antilles (qui forme le golfe d'Uraba ou de Darien du nord). A l'extrémité nord-est de la Nouvelle-Grenade, s'allonge la presqu'île de Guajira, à côté du golfe de Maracaybo, presqu'île terminée au nord par la pointe la plus boréale de l'Amérique du sud, c'est-à-dire la pointe Gallinas (1). Les baies de David, de Montijo et du Choco sont, après le golfe de Panama, les enfoncements principaux de la côte sur le Grand océan, où l'on remarque aussi l'île Coibo, la plus considérable de la Nouvelle-Grenade; celle de Taboga; l'archipel de Las Perlas, fameux par la pêche des perles; l'île de la Gorgone, célèbre dans les premières explorations de Fr. Pizarre. Le petit archipel de Las Muletas ou de San-Blas se trouve sur la côte nord de l'isthme de Panama, à côté du golfe de San-Blas.

Les Andes, dans leur partie la plus septentrionale (à partir du plateau de Pasto), et avec leurs trois branches parallèles déjà décrites, couvrent une grande portion de la république. Les grands cours d'eau du pays vont au nord, dans la mer des Antilles : c'est d'abord la *Madeleine* ou *Magdalena*, avec son grand affluent de

(1) Ce nom, qui signifie *poules* en espagnol, désigne plutôt, dans la Colombie, ces vautours noirs qui s'abattent en grand nombre sur les immondices et les animaux morts, et servent, en quelque sorte, de balayeurs publics dans les villes.

gauche, le Cauca. Ensuite, on remarque l'*Atrato*, qui se jette dans le golfe de Darien du nord.

La Nouvelle-Grenade offre une extrême diversité de climats. Tempéré, froid même et glacé, et très-sain sur les plateaux élevés, l'air est brûlant, étouffé, pestilentiel sur les bords de la mer et dans quelques vallées profondes de l'intérieur. A Carthagène, la fièvre jaune est endémique. La ville de *Honda*, quoique élevée de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, éprouve, par la réverbération des roches, une telle chaleur que l'on n'oserait poser la main sur une pierre, et que les eaux de la Magdalena acquièrent la température d'un bain tiède. Les pluies y sont continuelles pendant l'hivernage, qui est déterminé, par la position des lieux, au nord et au sud de l'équateur. Quelques endroits y jouissent d'un printemps perpétuel. La crête des Andes s'enveloppe souvent de brouillards épais; la baie de Choco est tourmentée par de continuels orages. La Magdalena et le Cauca, dont le cours se dirige droit du sud au nord, coulent, chacun, au fond d'une vallée profonde des Andes, et se réunissent sous le 9° degré de latitude boréale. Le cours du Cauca est embarrassé par des rochers et des rapides; mais les Indiens les franchissent en canots. La Magdalena est navigable jusqu'à Honda, d'où l'on ne parvient à Santa-Fe que par des chemins affreux, à travers des forêts de chênes, de mélastones et de quinquinas. La fixité de la température dans chaque zone, l'absence de l'agréable succession des saisons, peut-être aussi les grandes catastrophes volcaniques auxquelles le haut pays est fréquemment exposé, y ont diminué le nombre des espèces. A Santa-Fe, la végétation est moins variée que dans d'autres régions également élevées au-dessus de l'océan. On trouve, dans les Andes de Quindiu, des cyprès, des sapins et des genévriers : les pyramides neigeuses s'y élèvent au milieu de styrax, de passiflores en arbres, de bambosas et de palmiers à cire. Le cacao est très-estimé; on a même essayé des plantations de café. Le coton et le tabac sont excellents. On y récolte beaucoup de sucre; et, ce qui paraît surprenant, c'est que la plus grande quantité est produite, non dans les plaines, sur les bords de la Magdalena, mais sur la pente des Cordillères, dans une vallée, sur le chemin de Santa-Fe à Honda, où, suivant les mesures barométriques de M. de Humboldt, le terrain a depuis 1 200 jusqu'à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y fait de l'encre avec le suc exprimé du fruit de l'uvilla (*cestrum tinctorium*); un ordre du gouvernement espagnol enjoignait aux vice-rois de n'employer, pour les pièces officielles, que le bleu d'uvilla, parce qu'il est plus indestructible que la meilleure encre de l'Europe. La plante nommée *guaco* est très-efficace contre la morsure des serpents venimeux et la piqûre des scorpions. L'*arracacha* offre, dans sa racine, un bon aliment.

Les productions minérales sont riches et variées. On voit, dans la vallée de Bogota, des couches de charbon de terre à 2 500 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'océan. Le platine se trouve surtout dans le Choco et à Barbacoas, à l'ouest des montagnes de grès qui s'élèvent sur la rive occidentale du Cauca. On en a découvert aussi dans la vallée de cette rivière.

Sous le gouvernement espagnol, le royaume de la Nouvelle-Grenade produisait annuellement 22 000 marcs d'or et une quantité peu considérable d'argent. On frappait, dans les monnaies de Santa-Fe et de Popayan, pour 2 100 000 piastres

d'or ou 18 300 marcs. L'exportation de ce métal en lingots et en objets d'orfévrerie se montait à 400 000 piastres.

Tout l'or que fournit la centrée est le produit des lavages établis dans des terrains de transport. On connaît des filons d'or dans les montagnes de Guamoco et d'Antioquia; mais leur exploitation est presque entièrement négligée. Les plus grandes richesses en or de lavage sont déposées à l'ouest de la Cordillère centrale, dans les provinces d'Antioquia et du Choco, dans la vallée du Cauca, et sur les côtes du Grand océan, dans le district de Barbacoas.

La province d'Antioquia, où l'on ne peut entrer qu'à pied ou porté à dos d'homme, présente des filons d'or qui ne sont pas travaillés, faute de bras. Le morceau d'or le plus grand qui ait été trouvé au Choco pesait 12 kilogrammes. Le Choco seul pourrait produire plus de 20000 marcs d'or de lavage, si, en assainissant cette région, une des plus fertiles du nouveau continent, le gouvernement y fixait une population agricole. Le pays le plus riche en or est celui où la disette se fait continuellement sentir. Le Choco est resté ce qu'il était il y a trois siècles, une forêt épaisse, sans trace de culture, sans pâturages, sans chemins. Le prix des denrées y est exorbitant. Cette cherté doit être attribuée à l'énorme difficulté du transport, et à cet état malheureux de choses dans lequel la population entière consomme sans produire.

La Nouvelle-Grenade a des filons d'argent extrêmement riches. Ceux de Marquetones surpasseraient le Potosi, mais ils ne sont pas exploités. On dédaigne le cuivre et le plomb. A Muzo, près de Santa-Fe de Bogota, sont des exploitations d'émeraudes. Ces émeraudes occupent tantôt des filons stériles qui traversent les roches composées ou les schistes argileux, et tantôt des cavités accidentelles qui interrompent les masses de quelques granites. Elles sont quelquefois groupées avec des cristaux de quartz, de feldspath et de mica. Plusieurs ont leur surface parsemée de cristaux de fer sulfuré. On en voit qui sont enveloppées de chaux carbonatée et de chaux sulfatée. Celles qu'on trouve dans les sépulcres indiens sont façonnées en rond, en cylindres, en cônes et autres figures, et percées avec beaucoup de précision; mais on ignore les procédés que l'on a employés. Les mines d'or d'Antioquia et de Guamoco contiennent de petits diamants. On connaît aussi du mercure sulfuré, ou cinabre, dans la province d'Antioquia, à l'est du Cauca, dans la montagne de Quindiu, au passage de la Cordillère centrale.

La Nouvelle-Grenade, devenue, après de nombreuses péripéties, une république fédérative, a, par un décret de 1857, été partagée en 8 États, savoir : *Isthme* (*Istmo*) ou *Panama, Bolivar, Magdalena, Santander* (ainsi nommé du général Santander, qui a été le président de la Nouvelle-Grenade); *Antioquia, Boyaca, Cundinamarca, Cauca.* Chaque État a un gouverneur nommé par élection; le pouvoir exécutif est entre les mains d'un président, élu pour quatre ans; le pouvoir législatif est exercé par un sénat, dont chaque État fournit trois membres, et par une chambre des représentants, dont un par 60000 habitants.

*Bogota* ou *Santa-Fe de Bogota*, fondée en 1538, est la capitale de la Nouvelle-Grenade, et en même temps de l'État de Cundinamarca; c'est le siége d'un archevêché et d'une université, avec une riche bibliothèque; elle renferme environ 45 000 habitants, de nombreuses églises, des maisons magnifiques, 5 ponts su-

perbes; elle est située près de la rive gauche de la Bogota, dans une des plus belles et des plus fertiles vallées de l'Amérique méridionale, près d'une des branches de la Cordillère, à plus de 2 500 mètres d'altitude. Deux montagnes la dominent et l'abritent des violents ouragans de l'est. Elle est arrosée par des eaux toujours fraîches et pures. Son climat est humide, sans cependant être malsain, mais elle a éprouvé de fréquents tremblements de terre. Les maisons sont construites en briques séchées au soleil. La cathédrale, le plus beau de ses édifices, est remarquable par les trésors qu'elle renferme : une seule des statues de la Vierge y est ornée de 1 358 diamants. Les places, toutes ornées de fontaines, sont spacieuses : la plus vaste est celle de la Cathédrale. La plus belle rue est la *Calle-Real,* terminée par la magnifique place où s'élèvent la cathédrale et le palais du président. L'observatoire de Bogota est l'édifice de ce genre le plus élevé qui existe, et le premier qui ait été érigé dans les régions intertropicales. Les environs de la ville offrent de jolies promenades. Les habitants de Bogota sont doux, gais et honnêtes; les femmes, belles et agréables.

Aux environs de Bogota, l'air est constamment tempéré. Le froment d'Europe et le sésame d'Asie y donnent des récoltes continuelles. Le plateau sur lequel est située la ville offre plusieurs traits de ressemblance avec celui qui renferme les lacs mexicains : l'un et l'autre sont plus élevés que le couvent du Saint-Bernard. La vallée de Mexico, entourée d'un mur circulaire de montagnes porphyriques, est encore couverte d'eau dans son centre. Le plateau de Bogota est également entouré de montagnes élevées : le niveau parfait de son sol, sa constitution géologique, la forme des rochers de Suba et de Facatativa, qui s'élèvent comme des îlots au milieu des savanes, tout y semble indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière de Funza (communément appelée *Rio de Bogota*), après avoir réuni les eaux de la vallée, se précipite, par une ouverture étroite, dans une crevasse de 300 mètres de profondeur qui descend vers le bassin de la Magdalena (1).

(1) Les Indiens attribuent à Bochica, fondateur de l'empire de Bogota ou de Cundinamarca, l'ouverture de ces rochers et la création de la cataracte de *Tequendama.* Il n'est pas étonnant, que des peuples religieux aient attribué une origine miraculeuse à ces rochers, qui paraissent avoir été taillés par la main de l'homme; à ce gouffre étroit dans lequel se précipite une rivière qui réunit toutes les eaux de la vallée de Bogota; à ces arcs-en-ciel qui brillent des plus vives couleurs, et qui changent de forme à chaque instant; à cette colonne de vapeurs qui s'élève comme un nuage épais, et que l'on reconnaît à 5 lieues de distance, en se promenant autour de la ville de Santa-Fe. Il existe à peine une seconde cascade qui, à une hauteur aussi considérable, réunisse une telle masse d'eau. Le Rio de Bogota conserve encore, un peu au-dessus du *Salto,* une largeur de 90 mètres. La rivière se rétrécit beaucoup près de la cascade même, où la crevasse, qui paraît formée par un tremblement de terre, n'a que 10 à 12 mètres d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de 170 mètres, présente encore un profil de 79 mètres carrés. L'énorme masse de vapeur qui s'élève journellement de la cascade, et qui est précipitée par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie du plateau de Bogota. A une petite distance de Canoas, sur la hauteur de Chipa, on jouit d'une vue magnifique, et qui étonne le voyageur par les contrastes qu'elle présente. On vient de quitter des champs cultivés en froment et en orge : outre les *azalea,* les *alstonia theiformis,* les *begonia* et le quinquina jaune, on voit autour de soi des chênes, les aunes, des plantes dont le port rappelle la végétation de l'Europe; et tout à coup on découvre, comme du haut d'une terrasse, et pour ainsi dire à ses pieds, un pays où croissent les pal-

Un autre phénomène naturel est offert par la vallée d'Icononzo ou de Pandi, bordée de rochers de forme extraordinaire, et qui paraissent comme taillés de main d'homme. Leurs sommets nus et arides offrent le contraste le plus pittoresque avec les touffes d'arbres et de plantes herbacées qui couvrent les bords de la crevasse. Le petit torrent qui s'est frayé un passage à travers la vallée d'Icononzo porte le nom de *Rio de la Suma-Paz*. Ce torrent, encaissé dans un lit presque inaccessible, ne pourrait être franchi qu'avec beaucoup de difficulté, si la nature même n'y avait formé deux ponts de rochers, objet bien digne de fixer notre attention (1).

Cette merveille de la nature est sur la route de Bogota à *Ybague*, petite ville située à gauche de la Magdalena, et dont le commerce était florissant vers la fin du XVI^e siècle. — Au nord-est de Bogota, se trouve *Zipaquira*, renommée par ses mines de sel. — *Neyva*, sur la Magdalena, est connue par son cacao. — *Honda*, sur le même fleuve, est l'entrepôt du commerce entre le nord et le sud de la répu-

miers, les bananiers et la canne à sucre. Comme la crevasse dans laquelle se jette le Rio de Bogota communique aux plaines de la région chaude (*tierra caliente*), quelques palmiers se sont avancés jusqu'au pied de la cascade. Cette circonstance particulière fait dire aux habitants de Santa-Fe que la chute du Téquendama est si haute, que l'eau tombe, d'un saut, du pays froid (*tierra fria*) dans le pays chaud. On sent qu'une différence de hauteur de 200 mètres n'est pas assez considérable pour influer sensiblement sur la température de l'air. C'est la coupe perpendiculaire du rocher qui sépare les deux végétations d'une manière si tranchante.

(1) La crevasse profonde à travers laquelle se précipite le torrent de la Suma-Paz, occupe le centre de la vallée; près du pont, elle conserve, sur plus de 4000 mètres de longueur, la direction de l'est à l'ouest. La rivière forme deux belles cascades au point où elle entre dans la crevasse et au point où elle en sort. Il est très-probable que cette crevasse a été formée par un tremblement de terre. Les montagnes environnantes sont de grès à ciment d'argile. Cette formation, qui repose sur des schistes primitifs de Villeta, s'étend depuis la montagne de sel gemme de Zipaquira jusqu'au bassin de la Magdalena. Dans la vallée d'Icononzo, le grès est composé de deux roches distinctes. Un grès très-compacte et quartzeux, à ciment peu abondant, et ne présentant presque aucune fissure de stratification, repose sur un grès schisteux à grain très-fin, et divisé en une infinité de petites couches très-minces et presque horizontales. M. de Humboldt croit que le banc compacte et quartzeux, lors de la formation de la crevasse, a résisté à la force qui déchira ces montagnes, et que c'est la continuation non interrompue de ce banc qui sert de pont pour traverser d'une partie de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a 14 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur; son épaisseur, au centre, est de 2 mètres; les expériences de M. de Humboldt ont donné 100 mètres pour la hauteur du pont supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent. A 2 mètres au-dessous de ce premier pont naturel, il s'en trouve un autre auquel on est conduit par un sentier étroit qui descend sur le bord de la crevasse. Trois énormes masses de rochers sont tombées de manière à se soutenir mutuellement. Celle du milieu forme la clef de la voûte, accident qui aurait pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du Nouveau-Monde, comme aux anciens habitants de l'Égypte.

Au milieu du second pont d'Icononzo, se trouve un trou de 30 mètres carrés, par lequel on voit le fond de l'abîme; c'est là que notre voyageur a fait les expériences sur la chute des corps. Le torrent paraît couler dans une caverne obscure. Le bruit lugubre que l'on entend est dû à une infinité d'oiseaux nocturnes qui habitent la crevasse. Ces oiseaux, appelés *guacheros*, sont de la grosseur d'une poule, ils sont noirs, ils ont des yeux de hibou et le bec recourbé. Il est très-difficile de s'en procurer à cause de la profondeur de la vallée. L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de 915 mètres au-dessus du niveau de l'océan.

blique. Au sud-ouest de cette ville, s'élève le volcan de *Ruiz*, qui a fait une éruption boueuse extraordinaire en 1845. Près de là est *Mariquita*. *Chaparral* n'est pas éloigné de la curieuse grotte de *Tuluni*, où les jeux d'une nature grandiose et capricieuse ont imité admirablement la plus élégante et la plus majestueuse architecture.

*Tunja*, capitale de l'État de Boyaca, au nord-est de Bogota, est l'ancienne cour des *zaques* (rois indigènes). C'était une des plus grandes villes de l'Amérique, lors de l'arrivée des Espagnols, quoique le climat y soit mauvais et l'eau trop peu abondante, et qu'on y soit sujet aux goîtres. C'est près et au sud-ouest de cette ville que fut gagnée, en 1819, par Bolivar, la bataille de Boyaca, qui décida de l'indépendance de l'Amérique espagnole du sud. — A *Neyva*, au nord-ouest de Tunja, sont de curieuses antiquités indiennes : il y a près de 40 colonnes, de 2 pieds de diamètre, et que les habitants appellent *Bigas del Diablo* (les Poutres du Diable). Toute cette partie de la Nouvelle-Grenade est, en général, remarquable par des monuments anciens, des inscriptions gravées sur des rochers, etc.: ce sont des traces de l'antique splendeur de la nation des Chibchas ou Muyscas. — *Santa-Rosa* surpasse aujourd'hui Tunja en population, et compte 13 000 habitants. — *Moreno* ou *Pore*, à l'est de Tunja, est encore un des principaux endroits de l'État.

L'État d'*Antioquia*, au cœur même de la Nouvelle-Grenade, n'est pour ainsi dire qu'une vaste forêt; mais c'est dans les entrailles de la terre que gisent ses principales richesses. Plusieurs de ses rivières roulent de l'or; plusieurs mines de ce métal sont exploitées, ainsi que l'argent, le cuivre, le mercure et le sel. On y a trouvé du platine. La ville d'*Antioquia*, ou *Santa-Fe de Antioquia*, fondée dès 1541, sur la rive gauche du Cauca, dans une vallée profonde et au milieu de champs couverts de maïs, de cannes à sucre et de bananiers, est renommée par son industrie. Elle a 7 000 âmes. — *Medellin*, avec 15 000 habitants, est bâtie avec régularité, dans une situation pittoresque et sous un climat très-doux.

L'État de *Panama* produit du cacao, du tabac, du coton; mais l'air, à la fois trop humide et trop chaud, le rend presque inhabitable. Le sol y est montueux, mais on y trouve des plaines fertiles. La végétation y est partout d'une force surprenante. Les rivières y sont nombreuses, et quelques-unes charrient de l'or. L'isthme de Panama n'a que 45 kilomètres de large dans l'endroit le plus étroit. On a dit que la nature du sol opposait des obstacles invincibles à l'ouverture d'un canal navigable pour de grands bâtiments. Cependant des mesures récentes ont fait voir que l'isthme, au lieu d'être une chaîne de rochers, est une vallée où se trouvent plusieurs élévations de forme conique. Entre ces petites hauteurs coulent plusieurs rivières qui descendent de l'extrémité des Andes pour se jeter, par deux canaux principaux, les unes dans la mer des Antilles, par le Chagres, les autres dans le Grand océan, par le Rio Grande. — L'altitude du terrain entre ces rivières n'est que de 54 mètres. On a donc été naturellement conduit à projeter un canal entre le Chagres et le Rio Grande. S'exécutera-t-il? En attendant, on a du moins construit un chemin de fer entre *Panama* et *Aspinwall*, ville qui a pris le nom de l'Anglo-Américain auquel est dû l'établissement de ce railway (1). On a projeté, dans cette partie étroite

(1) « Le chemin de fer qui traverse l'isthme est bien la chose la plus étonnante et la plus

de l'Amérique, bien d'autres communications. Ainsi, le cours supérieur de l'Atrato est fort près du San-Juan, tributaire du Grand océan, dans le voisinage de la baie du Choco, et il n'en est séparé que par un seuil assez bas, qu'un petit canal franchit déjà; mais le cours de l'Atrato et celui du San-Juan, pris dans leur longueur entière, ne se prêteraient pas à une navigation sans écluses telles qu'il le faudrait pour le commerce entre les deux océans. — On a projeté un canal entre le port Escoces (vers l'entrée du golfe d'Uraba ou de Darien du nord) et le golfe de San-Miguel ou de Darien du sud; — un autre entre l'Atrato et la rivière Darien, qui se jette dans le même golfe; — un autre encore entre le Napipi, affluent de l'Atrato, et la baie de Cupita (dans le Grand océan); — mais la direction la plus favorable que paraîtrait suivre, dans cette partie de l'Amérique, un canal interocéanique propre aux grands navires, est celle que M. Kennish (chef d'un corps d'ingénieurs envoyé par M. Kelley, de New-York) a signalée le long du

effrayante que l'on puisse imaginer. Lorsqu'il était question de faire une voie ferrée ou de creuser un canal au travers de cette langue de terre, les gouvernements français et anglais avaient envoyé des ingénieurs, qui avaient fait des études, des plans, des devis, y avaient employé des années, sans que leurs travaux fussent suivis d'aucun résultat.

« Les Américains sont venus; ils ont obtenu du gouvernement grenadin une charte et une concession de terre, puis ils se sont mis à l'œuvre avec leur audace accoutumée. Après un examen très-sommaire des localités, ils sont partis d'un océan pour marcher à l'autre, à l'aide de la boussole. Combler des marais, détourner des rivières, traverser des torrents, contourner des montagnes, éviter de trop grands obstacles, surmonter des difficultés, monter, descendre, serpenter, décrire des courbes, mais aller toujours en avant, tel a été leur but; un beau jour le chemin a été fait. Les sifflements de la locomotive ont retenti là où l'on n'entendait autrefois que les chants des oiseaux et les cris des animaux sauvages, et des milliers de voyageurs ont pu faire, en quelques heures, un trajet qui, auparavant, demandait plusieurs jours de fatigues inouïes et de dépenses énormes.

« Mais aussi quel chemin de fer !... Il faut être Américain, c'est-à-dire avoir le diable au corps, pour oser s'y aventurer. Ce qui étonne, ce qui est incompréhensible, ce n'est point que les voyageurs le parcourent, car, une fois en char, ils sont bien obligés de s'abandonner à la Providence; mais que l'on trouve des ingénieurs, des conducteurs, des employés qui, pour un salaire quelconque, consentent à s'y exposer chaque jour, il y a de quoi avoir le frisson, quand on voit les rails sur lesquels on glisse, supportés à des hauteurs prodigieuses par des échafaudages tremblants et à peine étayés, ou reposant sur un sol mobile que des pluies torrentielles creusent et entraînent.

« Sur certains points où l'on est suspendu au-dessus de l'abîme sans protection, sans garde-fous, le niveau des rails est détruit par l'affaissement d'un des côtés du talus ou des échafaudages; les wagons roulent sur des plans en pente, et le moindre caillou déposé sur la voie suffirait pour faire perdre un équilibre déjà fortement compromis, et faire tout disparaître dans d'affreux précipices. Le plus prudent est de se mettre sur la plate forme en arrière du wagon; c'est la place la plus sûre; on peut du moins, en cas d'accident, sauter dans le vide et y rouler pour son propre compte, pendant que, de son côté, le train ferait la culbute.

« Heureusement, les conducteurs n'ont ni témérité, ni étourderie, ce qui est très-beau pour des Américains; ils vont doucement, ne font pas plus de 20 kilomètres à l'heure, serrent les freins à chaque instant et prennent toutes les précautions possibles.

« Il faut reconnaître que la compagnie a toujours à sa solde une armée d'Indiens et de nègres qui travaillent sur toute la voie, réparent les remblais, consolident les charpentes, font écouler les eaux, et finiront, avec le temps, par faire de ce chemin une œuvre convenable. Le trajet, du reste, quoique fort dangereux aujourd'hui, l'est encore beaucoup moins

Truando, affluent de l'Atrato, puis à travers les Andes par un tunnel qui aurait quelques kilomètres de longueur; enfin par la rivière Mary et un havre naturel que forme le Grand océan et qu'on a nommé Kelley, d'après l'entrepreneur du projet : ce havre se trouve près d'une baie appelée Humboldt ou Corredor.

*Panama,* chef-lieu de l'État du même nom ou de l'*Isthme,* se divise en haute ville et basse ville ou *El Varal.* La plupart des rues sont étroites, obscures et malpropres. La rade qui s'étend devant Panama est large, mais dangereuse; les gros navires s'arrêtent aux îles *Perico* et *Flamingo;* les seuls bateaux plats peuvent aborder dans le port. Cette ville, dont la population est de 6 000 âmes seulement aujourd'hui, fait un commerce considérable (1). L'île de *Taboga,* à quelque dis-

qu'il ne l'était autrefois, quand on le faisait à dos de mulet, sous la conduite des Indiens, qui volaient les voyageurs quand ils ne les assassinaient pas, et lorsque les fatigues, les mauvaises nuits passées à la belle étoile et les émanations marécageuses exposaient assez fréquemment les gens les plus robustes à des fièvres pernicieuses et toujours opiniâtres.

« Mais, quelque grand que soit le péril du voyage, on est à chaque instant distrait de cette inquiétude par la beauté merveilleuse du spectacle. Il est impossible de se faire une idée, même réduite, de l'aspect grandiose des lieux que l'on traverse, de trouver des expressions pour rendre les sensations qui oppressent, l'admiration qui saisit, l'étonnement qui absorbe. Quelle nature que celle de ce terrain volcanique, qui prend les formes les plus étranges, et revêt les spectacles les plus inattendus ! Quelle végétation luxuriante ! Quel amas incroyable des plantes les plus belles, parmi lesquelles on distingue les palmiers, les cactus, les bananiers sauvages, les plantes tropicales par millions; où les arbres les plus grands et les plus touffus, chargés de fleurs magnifiques et de fruits étranges, se rapprochent, s'enlacent, se confondent et se réunissent parfois les uns aux autres au moyen de lianes d'une longueur démesurée, qui ressemblent à des forêts de cordages portant des forêts de mâts fantastiques. Ici, sur le bord du chemin, sont d'innombrables pieds de sensitives qui, au moindre mouvement imprimé au sol, ferment leurs feuilles et se replient sur elles-mêmes. Là, sont des liserons aux corolles rouges, blanches et azurées, ou bien des légumineuses grimpantes aux fleurs en grappes qui revêtent toutes les couleurs du prisme solaire, recouvrant des gerbes gigantesques et de très-hauts arbustes, pour former à l'œil des berceaux onduleux, ou des surfaces végétales sous lesquelles la plus petite trace du sol ne peut se montrer.

« Ce panorama miraculeux et saisissant dure près de quatre heures. On passe de l'admiration la plus complète aux craintes les plus épouvantables et les plus légitimes. »

(Extrait d'une relation insérée dans le *Courrier des États-Unis.*)

(1) « Cette cité est la sœur jumelle de Carthagène. Ce sont les mêmes traces d'une ancienne splendeur, les mêmes vestiges d'une puissance religieuse et monarchique; la même surabondance d'églises et de couvents aujourd'hui abandonnés; le même luxe de fortifications qui, faute de soins et d'entretien, s'écroulent sous leur propre poids; les mêmes rues étroites et sales, mal pavées, si elles le sont; les mêmes maisons basses ou à un seul étage, ces dernières généralement pourvues de larges battants en bois et de galeries; la même absence de cheminées, qui seraient un luxe bien inutile dans un climat où l'on ne fait jamais de feu; les mêmes fenêtres grandes, dépourvues de vitrages, mais garnies de grilles ou de jalousies derrière lesquelles les dames regardent paresseusement les passants; les mêmes ruines encombrant parfois la voie publique, ou masquées en partie par des replâtrages américains de fraîche date; enfin la même population de nègres, de métis et d'Indiens, couverts de sordides guenilles, et une identique abondance de négresses ou d'autres personnes du sexe féminin de toutes les couleurs, coiffées disgracieusement d'un petit chapeau rond en paille, sous lequel sortent des cheveux ornés uniformément de fleurs naturelles.

« Ces femmes, chaussées d'ignobles brodequins où entrent à peine à moitié des pieds dif-

tance au sud de Panama, offre un séjour agréable et salutaire, où beaucoup d'étrangers vont chercher un asile contre les fièvres. — *Cruces* et *La Gorgona* sont de petites misérables villes sur la route de Panama à Chagres.

La petite ville de *Santiago de Veragua,* à 270 kilomètres au sud-ouest de Panama, est dans une contrée fertile, qui nourrit de nombreux bestiaux.

*Los Santos* est une ville de 4 à 5 000 âmes, située au sud-ouest de Panama, sur la presqu'île d'Azuero, qui s'avance à l'ouest du golfe. — *Nata* est sur l'isthme de cette presqu'île. — *David,* vers l'extrémité nord-ouest de la Nouvelle-Grenade, est une ville nouvelle, près du golfe du même nom.

Sur la côte septentrionale de l'isthme, *Puerto-Belo* occupe le penchant d'une montagne assez élevée, qui embrasse son beau port et l'abrite contre les vents. Elle éprouve des chaleurs très-fortes et la pernicieuse influence d'une atmosphère humide, entretenue par les vastes forêts voisines. Sous le gouvernement espagnol, elle avait une population de 8 à 9 000 âmes; aujourd'hui elle en compte à peine 1 200 — Non loin de là, au sud-ouest, sont le petit port d'*Aspinwall* ou *Colon* (sur l'île Manzanillo), à la tête du chemin de fer dont nous avons parlé, et le port de *Chagres,* un des lieux les plus malsains du monde, à l'embouchure de la vière du même nom.

*Carthagène,* c'est-à-dire *Carthagène des Indes* (*Cartagena de las Indias*), capitale de l'État de Bolivar, sur la côte nord de la république, est située au sud-ouest des bouches de la Magdalena, sur une petite presqu'île sablonneuse, jointe au continent par une langue de terre artificielle. En face, est l'île de Manga, sur laquelle se trouve le faubourg de Xiximani. Son port, défendu par d'imposantes for-

formes, que des bas n'emprisonnèrent jamais, sont vêtues de crasseuses robes, qui laissent tout le haut du buste à découvert, et dont le corsage est garni d'une foule de nœuds usés qui pendillent comme de vieilles loques.

« Il n'est question, dans ce tableau véridique, mais peu gracieux, que de la population qui circule dans les rues; il y a un contraste admirable dans quelques minois élégants, quelques figures lutines, quelques toilettes irréprochables, le tout à type espagnol, qu'on aperçoit le soir, derrière un petit nombre de jalousies aristocratiques.

« Panama a un cachet tout nouveau, et qui lui est propre. Depuis l'invention de la Californie, l'émigration, qui s'est portée en masse vers les régions aurifères, en traversant l'isthme, a laissé dans cette ville des épaves, des traînards, des aventuriers, et même d'intelligents industriels qui, au lieu de courir vers les placers, ont jugé plus commode de rester sur le passage, pour y exploiter les chercheurs et les trouveurs d'or. Il s'y est donc établi des hôtels et des magasins où des voyageurs peuvent se caser et se fournir de ce qui leur est nécessaire. Il n'a fallu pour cela que relever quelques ruines, réparer quelques baraques, ôter les décombres de quelques rues, approprier quelques résidences. Il en résulte pour l'œil un mélange de vieux et de faux neuf qui est fort étrange à voir et très-curieux à étudier. Panama a eu, par suite de ce mouvement de transit, deux ou trois années de prospérité de hasard. Mais depuis que le chemin de fer est en pleine exploitation, l'action galvanique qui avait ranimé le pays s'est arrêtée, et tout recommence à marcher vers la décadence, qui paraît être son état normal.

« En effet, grâce à la régularisation des services des steamers, les transbordements de passagers, de bagages et de marchandises s'exécutent de telle sorte que les hommes et les choses ne font que quitter un navire pour le chemin de fer, et celui-ci pour un autre navire qui est tout prêt à charger et partir. »

(Extrait d'une relation insérée dans le *Courrier des Etats-Unis.*)

tifications, et l'un des plus beaux de l'Amérique, est la station ordinaire d'une partie de la marine militaire de la Nouvelle-Grenade. A l'entrée de ce port, se trouve l'île de Tierra Bomba, à l'est et à l'ouest de laquelle sont les deux passes de Boca Grande et de Boca Chica : cette dernière est seule praticable, quoique parsemée de bas-fonds et de rochers aigus. La Boca Grande a été comblée par des môles et des carcasses de navires chargés de pierres. La rade est parfaitement abritée par de hautes montagnes, et battue, sans compter les remparts de la ville, par quatre forts : San-Fernando, San-Felipe, San-José et Angel. Quelques églises, plusieurs couvents, d'immenses citernes, l'hôpital général et militaire, l'hôtel de ville, le collége, sont les constructions remarquables de Carthagène. Ses maisons sont en pierres, régulières et peu élevées; ses rues sont droites et larges. Néanmoins l'aspect de la ville est généralement triste, à cause des longues galeries soutenues par des colonnes basses et lourdes, et parce que les terrasses en saillie dérobent la moitié du jour. Bien déchue aujourd'hui (1), elle renferme seulement 10 000 habitants. Un canal pratiqué entre son port et la Magdalena est destiné à faire revivre son commerce. La chaleur y est extrême, et le climat malsain de mai à novembre.

Pour éviter les chaleurs excessives et les maladies qui règnent pendant l'été à Carthagène des Indes, les Européens non acclimatés se réfugient dans l'intérieur des terres, au village de *Turbaco,* bâti sur une colline, à l'entrée d'une forêt majestueuse qui s'étend jusqu'à la Magdalena. Les maisons sont en grande partie construites de bambous et couvertes de feuilles de palmier. Des sources limpides jaillissent d'un roc calcaire qui renferme de nombreux débris de polypiers fossiles; elles sont ombragées par le feuillage lustré de l'*anacardium caracoli,* arbre de grandeur colossale, auquel les indigènes attribuent la propriété d'attirer de très-loin les vapeurs répandues dans l'atmosphère. Le terrain de Turbaco étant élevé de plus de 300 mètres au-dessus du niveau de l'océan, on y jouit, surtout pendant la nuit, d'une fraîcheur délicieuse. Les environs présentent un phénomène très-curieux, les *Volcancitos,* situés à 6 kilomètres à l'est du village de Turbaco, dans une forêt épaisse qui abonde en *baumiers de tolu,* en *gustavia* à fleurs de nymphea, et en *cavanillesia mocundo,* dont les fruits nombreux et transparents ressemblent à des lanternes suspendues à l'extrémité des branches (2).

(1) « Carthagène, dit M. Édouard Auger, surnommée jadis la *Reine des Indes*, si fière alors de son commerce, de ses créneaux hérissés de canons, est aujourd'hui bien déchue de son importance et de sa souveraineté. Fondée en 1533 par Pedro de Heredia, elle fut prise par les Français en 1544 et 1697. En 1833, notre escadre n'eut qu'à se montrer devant ses forts pour obtenir, sans combat, satisfaction de l'insulte faite au consul français. Les tremblements de terre ont lézardé ses formidables remparts, et, des 500 bouches à feu qui les défendaient, il n'en reste peut-être pas 10 en état de service. Toute cette artillerie jonche aujourd'hui le sol, ensevelie sous les hautes herbes, à côté de ses affûts pourris et profondément incrustés par la rouille, cet éternel cancer des régions tropicales. »

(2) Le terrain s'élève graduellement à 40 ou 50 mètres de hauteur au-dessus du village de Turbaco; mais, le sol étant partout couvert de végétation, on ne peut distinguer la nature des roches superposées au calcaire coquillier. Au centre d'une vaste plaine bordée de bromelia karatas, s'élèvent 18 à 20 petits cônes, dont la hauteur n'est que de 7 à 8 mètres. Ces cônes sont formés d'une argile gris-noirâtre; à leur sommet, se trouve une ouverture remplie d'eau. Lorsqu'on s'approche de ces petits cratères, on entend par intervalles un bruit

*Mompox*, sur la Madgalena, à 165 kilomètres de son embouchure, est une ville commerçante, de 12 à 14 000 habitants, presque tous affligés de goîtres depuis l'âge de 30 à 40 ans. — *Sabanilla* est un petit port intéressant, près et à l'ouest de l'embouchure de la Magdalena. — *Sinu*, vers la rivière du même nom, était une grande ville du temps des Indiens, et Pedro de Heredia y trouva beaucoup d'or en 1534. Elle n'a guère aujourd'hui que l'apparence d'un misérable village. — Le port de *Zapote*, à l'embouchure du Sinu, offre un mouillage excellent.

*Sainte-Marthe* (*Santa-Marta*), capitale de l'État de Magdalena, à l'est des bouches de ce fleuve, dans une situation salubre, a un port sûr, spacieux et bien défendu. Le territoire est très-fertile, et a des mines d'or et d'argent, des salines abondantes, des fabriques de vaisselle de terre. La *Sierra Nevada de Santa-Marta*, très-élevée, se montre au sud-est de cette ville, qui est fort exposée aux tremblements de terre. — *Rio-de-Hacha*, sur le bord de la mer, dans un territoire productif, s'enrichissait autrefois par la pêche des perles.

*Pamplona*, capitale de l'État de Santander, est près de la frontière du Vénézuéla. — *Ocaña*, dans le même département, est connue par son tabac, son sucre, son cacao, ses mines de cuivre; — *Cucuta*, par ses farines et son cacao. — *Socorro*, au sud de Pamplona, est une ville de 12 000 âmes. — *Velez*, un peu plus au sud, en a 6000.

*Popayan*, capitale de l'État du Cauca, sur la rivière de ce nom, a un évêché, une université et un hôtel des monnaies. Ses rues sont lavées par des eaux limpides, qui y entretiennent une grande propreté. Bien déchue aujourd'hui, accablée par les désastres que lui ont fait éprouver un tremblement de terre en 1834 et les éruptions du redoutable volcan voisin, le Puracé, elle ne compte plus que 8 000 habitants; elle en avait autrefois 20 000. — *Cartago*, dans la riante vallée du Cauca, au bord du *Rio Labioja*. Elle fait un commerce assez considérable en fruits, en café, en tabac et en cacao. *Cali*, au nord de Popayan, près de la rive gauche du Cauca, est une ville très-florissante.

*Pasto*, sur un petit affluent de la Patia, elle-même tributaire du Grand océan, est une ville de 7 000 âmes, entourée de forêts épaisses, et placée entre des marais où les mules enfoncent à mi-corps. Elle fut détruite par le tremblement de terre de 1834, mais s'est un peu relevée depuis. On n'y arrive qu'à travers des ravins profonds et étroits comme les galeries d'une mine. Tout le territoire de Pasto est un plateau glacial, presque au-dessus du point où la végétation peut durer, et entouré de volcans et de soufrières qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée. Les malheureux habitants de ces déserts n'ont d'autres aliments que les patates, et, si elles leur manquent, ils vont dans les montagnes manger le tronc

sourd et assez fort, qui précède, de 15 à 18 secondes, le dégagement d'une grande quantité d'air. La force avec laquelle cet air s'élève au-dessus de la surface de l'eau peut faire supposer que, dans l'intérieur de la terre, il éprouve une grande pression. M. de Humboldt a compté généralement cinq explosions en deux minutes. Souvent ce phénomène est accompagné d'une éjection boueuse. On assure que les cônes ne changent pas sensiblement de forme dans l'espace d'un grand nombre d'années, mais la force d'ascension du gaz et la fréquence des explosions paraissent varier selon les saisons. Les analyses de M. de Humboldt ont prouvé que l'air dégagé ne contient pas un demi-centième d'oxygène. C'est un gaz azote plus pur que nous ne le préparons dans nos laboratoires.

d'un petit arbre nommé *achupalla ;* mais ce même arbre étant l'aliment de l'ours des Andes, celui-ci leur dispute souvent la seule nourriture que leur présentent ces régions élevées. — *Tuquerres*, au sud-ouest de Pasto, est une ville de 8 000 âmes. — *Mocoa*, à l'est de la même ville, a été le chef-lieu d'un vaste territoire du même nom, qui occupait, avant la division de 1857, le sud-est de la Nouvelle-Grenade, et ne contenait presque que des populations indiennes.

La province de *Choco*, comprise dans l'État du Cauca, et baignée par le Grand océan, serait moins riche par ses mines que par la fertilité de ses coteaux et l'excellente qualité de son cacao, si malheureusement un climat à la fois nébuleux et brûlant n'en éloignait l'industrie humaine. Marmontel a peint cette côte avec des couleurs aussi justes que vives : « Un ciel chargé d'épais nuages, où mu-
« gissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent presque sans relâche
« des pluies orageuses; des grêles meurtrières parmi les foudres et les éclairs;
« des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre,
« et dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à
« la clarté du jour; des vallons fangeux où sans cesse roulent d'impétueux tor-
« rents; des bords hérissés de rochers, où se brisent en gémissant les flots émus
« par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlements
« des loups et au glapissement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent
« sous l'herbe humide des marais, et qui, de leurs vastes replis, embrassent la
« tige des arbres; une multitude d'insectes qu'engendre un air croupissant, et
« dont l'avidité ne cherche qu'une proie. » Mais l'auteur des *Incas* a tort d'appliquer en totalité ce portrait de la côte du Choco à l'*île de Gorgone*, où Pizarre vint se réfugier avec les douze compagnons qui lui restèrent fidèles. Gorgone (Gorgona), devant la baie du Choco, et les *îles aux Perles* (dont la principale est *San-Miguel* ou l'*Isla del Rey*), dans le golfe de Panama, sont plus habitables que le continent voisin. Dans l'intérieur de la province de Choco, le ravin de la Raspadura unit les sources du Rio Noanama, appelé aussi *Rio San-Juan*, et de la petite rivière de Quito. Cette dernière est une des branches supérieures du Rio Atrato, qui se jette dans la mer des Antilles, tandis que le Rio San-Juan tombe dans le Grand océan. Un moine très-actif, curé du village de *Novita*, a fait creuser par ses paroissiens un petit canal dans le ravin de la Raspadura. Au moyen de ce canal, navigable lorsque les pluies sont abondantes, des canots chargés de cacao sont venus d'une mer à l'autre. Ce petit canal, qui existe depuis 1788, réunit, sur les côtes des deux océans, deux points éloignés l'un de l'autre de plus de 300 kilomètres. Une des principales villes du Choco est *Quibdo*, au confluent du Quito et de l'Atrato. *San-Buenaventura* est le port le plus commerçant de la côte de ce pays.

La Nouvelle-Grenade a, sur une superficie de 1 358 000 kilomètres carrés, une population d'environ 2 363 000 habitants, dont 450 000 blancs, 300 000 indigènes civilisés, 120 000 indigènes sauvages, 8 000 nègres, 283 000 mulâtres, 100 000 zambos, 30 000 quarterons, 1 000 000 de métis. C'est dans le sud-est, c'est-à-dire dans l'ancien territoire de Mocoa, que sont les plus nombreux Indiens non civilisés : il y en a environ 70 000; la Guajira en renferme de 18 à 20 000; on en trouve environ 10 000 dans la ci-devant province de Casanare (État de Boyaca); 6 000 dans l'Isthme, etc.

## ÉQUATEUR.

La république de l'Equateur (1), en espagnol *Ecuador*, formée de la partie sud-ouest de la Colombie, doit son nom à l'équateur, qui la traverse au nord, et se trouve entre 1° 50′ de latitude nord et 5° 30′ de latitude sud, et entre 71° 30′ et 83° 20′ de longitude ouest. Le Grand océan la baigne à l'ouest, la Nouvelle-Grenade la borne au nord, le Brésil à l'est, le Pérou au sud. Ses limites vers les trois États voisins ne sont pas encore bien déterminées. Sa superficie peut être évaluée à 770 000 kilomètres carrés, et sa population à 1 100 000 habitants (sans compter les sauvages), dont les trois quarts sont des aborigènes américains. Le reste se compose d'Espagnols d'origine, de zambos, de métis ou *cholos*, de mulâtres et de nègres. La côte offre le golfe assez profond de Guayaquil, et l'on y remarque la pointe Sainte-Hélène. L'île Puna, dans le golfe précédent, appartient à cette république. La Cordillère des Andes parcourt, du nord au sud, la partie occidentale de l'État de l'Équateur, et y présente d'énormes pics volcaniques, tels que le Chimborazo, point culminant des Andes de la Colombie, et élevé de 6 530 mètres; le Cotopaxi, le plus redoutable des volcans en activité; l'Antisana, le Pichincha, sur le flanc desquels se trouve la grande ville de Quito; le Cayambé, dont le sommet majestueux est presque sous l'équateur. Les Andes forment, dans ce pays, non pas une chaîne unique, mais plusieurs chaînes parallèles, dont deux principales. Entre ces chaînes s'étendent des plateaux très-fertiles, très-tempérés, et les parties les plus peuplées, les plus riches de la république. La région resserrée entre la Cordillère et l'océan est aussi assez favorable à la culture et à la population; on y remarque surtout les deux importantes vallées du Rio de Esmeraldas et du Rio Guayaquil, tributaire du golfe de ce nom. Dans la partie orientale de la république, on voit de vastes plaines. De grands cours d'eau les traversent : le Marañon ou Tunguragua y reçoit, du sud, l'Ucayale, et, parmi ses autres principaux tributaires, on remarque le Morona, le Pustassa, le Tigre, le Napo. Çà et là des rameaux des Cordillères s'avancent dans ces régions orientales : ainsi, on remarque la Cordillère de Putumayo, vers la frontière de la Nouvelle-Grenade.

Les climats les plus divers se trouvent réunis dans ce pays : des glaces éternelles couvrent les hautes cimes des Andes; un printemps perpétuel règne sur leurs flancs, et des chaleurs étouffantes accablent les habitants des basses plaines. Les éruptions des volcans et les tremblements de terre désolent trop souvent la contrée; mais la nature y offre en abondance de précieuses productions. Il y vient surtout du cacao, dont on fait deux récoltes par an; du tabac, de l'indigo, du quinquina renommé, du coton, des céréales, de bons fruits, des bois d'ébénisterie et de construction. Nommons aussi le curieux arbre à vache, dont le tronc fournit une liqueur blanche et agréable; les gigantesques palmiers céroxyles, qui donnent de la cire; le nopal à cochenille. Il s'y trouve d'abondantes mines d'or, de l'argent, du fer, du mercure, du plomb, de l'étain, du zinc, du cuivre, de l'anti-

(1) Nous extrayons une grande partie de la description suivante d'un article que nous avons inséré dans l'Encyclopédie du XIXe siècle. E. C.

moire, du manganèse, du soufre, du sel, et les plus riches mines d'émeraudes que l'on connaisse. L'Amazone, du côté de l'est, et le Grand océan, du côté de l'ouest, peuvent servir très-avantageusement à exporter les produits; mais ce jeune État n'a pas encore joui d'assez de repos, et n'a pas assis son administration d'une manière assez positive, pour mettre à profit toutes ses ressources naturelles.

Les principaux pays avec lesquels commerce l'Équateur sont l'Angleterre, la France, l'Espagne, les États-Unis, l'Allemagne, le Chili (1).

La république de l'Équateur est divisée en 3 districts : ceux de Quito, de Guayas et de l'Azuay, subdivisés en dix provinces : Pichincha, Chimborazo, Imbabura, Leon, Esmeraldas, Oriente, Guayaquil, Manabi, Cuenca, Loxa. Toutes les villes sont dans la partie occidentale, vers les montagnes ; il n'y a presque, dans les plaines de l'est, que des populations sauvages, qui composent au moins 200000 individus, et dont les plus importantes tribus sont les Maynas, les Omaguas, les Jibaros, les Zaparos, les Anguteros.

(1) Le commerce anglais verse, année commune, sur les marchés de l'Équateur, pour 600 000 piastres environ (2 500 000 fr.) d'étoffes de coton blanches et de couleur unies et croisées; pour 100 000 piastres (415 000 fr.) de tissus de laine; pour 50 000 piastres (207 500 fr.) de tissus et d'articles de soie, et pour environ autant de tissus de fil. Si l'on ajoute à ce chiffre la valeur des autres articles que l'Angleterre importe sur le marché équatorien, tels que boissons alcooliques, conserves alimentaires, poterie, métaux bruts et ouvrés, etc., on arrive à 1 million de piastres, c'est-à-dire à la moitié de l'importation totale.

Après l'Angleterre, la première place, eu égard à l'ordre d'importance, revient sans contredit à la France, bien qu'on ne puisse attribuer à ses importations de l'Équateur qu'une valeur moyenne d'environ 1 million de francs. Les articles qui forment la base de ses expéditions à l'Équateur, sont les étoffes de soie unies et façonnées, les articles de modes pour hommes et pour femmes, ceux dits de Paris, la rubannerie, la bijouterie tant fine que fausse, la librairie, la passementerie, les papiers peints, les vins de Champagne et de Bordeaux, les liqueurs, les conserves, etc. La valeur de notre exportation générale à l'Équateur a été, en 1856, de 465 000 francs, et, en 1857, de 1 089 000 francs (valeurs réelles).

En troisième ligne vient l'Espagne, qui approvisionne l'Équateur de soies floches, de vins de Xerez et de Malaga, d'eau-de-vie commune, de fruits secs, de fer brut, plomb en saumons, etc., le tout pour environ 200 000 piastres. L'Allemagne, qu'on peut placer sur la même ligne que l'Espagne pour la valeur de ses introductions, verse sur les marchés de l'Équateur pour pareille somme de tissus de laine, de coton et de fil, de quincaillerie, de meubles grossiers, de jouets d'enfants et d'instruments de musique.

Les États-Unis envoient de la viande salée, de la farine, du goudron, de la toile à voiles, des cotonnades communes, du savon ordinaire, pour une valeur de 150 000 piastres. Le Chili, grâce au progrès de sa minoterie, s'est assuré sur le marché équatorien le monopole des farines de froment, et en place environ 12 000 quintaux par an, soit pour 100 000 piastres environ. Viennent enfin la Belgique, la Sardaigne, les villes Hanséatiques, la Nouvelle-Grenade, l'Amérique Centrale, dont on peut évaluer les importations à un total de 100 000 piastres à peu près.

Ces divers chiffres réunis composent la somme de 2 millions de piastres, à laquelle on estime la valeur officielle des importations annuelles de l'Équateur, c'est-à-dire non compris les marchandises que le commerce interlope soustrait au contrôle de la douane, et qui peuvent s'élever, croit on, de 200 000 à 250 000 piastres.

Deux articles, les *chapeaux* dits *de Panama* et le *cacao*, constituent à eux seuls les 4/5es environ de la valeur totale des exportations de l'Équateur. Le dernier de ces produits, surtout, a une importance considérable dans le débouché équatorien.

(*Annales du commerce extérieur.*)

Le gouvernement de la république est confié à un président élu pour quatre ans et à une chambre de quarante-cinq membres. Le catholicisme est la religion généralement professée; il a même pénétré chez quelques tribus d'Indiens à demi civilisés. Il y a un archevêché à Quito, et des évêchés à Cuenca et à Guayaquil. La langue espagnole est celle de la population éclairée; on parle, en outre, plusieurs idiomes indigènes. L'armée permanente n'est que de 1 200 hommes.

Les Espagnols, en découvrant cette contrée au commencement du XVI^e siècle, la trouvèrent parvenue à un degré assez remarquable de civilisation; elle formait le royaume de Quito, faisant lui-même partie de l'empire des Péruviens. Plusieurs ruines y attestent l'ancienne puissance de cette intéressante nation : ainsi, dans le Paramo d'Azuay, on remarque les magnifiques restes de la chaussée des Incas; l'Ingapilca ou la forteresse du Cañar, qui servait quelquefois de logement aux Incas du Pérou, et l'Ingachungana ou le Jeu de l'Inca, curieux siége taillé dans le roc.

Les aborigènes équatoriens (non sauvages) appartiennent aux principales familles suivantes : les *Quitus* (*Quitos*), les *Cayapas*, les *Colorados*.

François Pizarre s'empara, en 1534, du royaume de Quito, qui fut compris d'abord dans la vice-royauté espagnole du Pérou, mais en fut détaché en 1718, pour être réuni à la Nouvelle-Grenade. Ce pays devint ensuite un gouvernement séparé sous le nom de *présidence de Quito*.

Nous avons dit comment les efforts de Bolivar amenèrent l'indépendance d'une grande partie de l'Amérique espagnole; le pays qui nous occupe fut incorporé dans la Colombie en 1822, et y forma les départements de l'Équateur, de Guayaquil et de l'Azuay. Enfin, en 1831, après la séparation des trois États colombiens, le général Florès fut le premier président constitutionnel de la république de l'Équateur.

Sur les Andes, presque sous l'Équateur, s'élève la fameuse ville de *Quito*, capitale de la république, et ancienne capitale de la seconde monarchie péruvienne. C'est la plus grande ville de la Colombie; on y compte 80 000 âmes. Les habitants excellent dans la plupart des arts et métiers. Ils fabriquent surtout des draps et des cotons qu'ils teignent en bleu; ils en fournissent tout le Pérou. Le commerce est aussi très-actif. C'est le siége d'un tribunal suprême et d'un archevêché. Les rues sont d'un niveau trop inégal pour qu'on puisse s'y servir de voitures. Située à 2 950 mètres au-dessus du niveau de l'océan, cette ville a une température moyenne de 15°, 45 (centig.). Le ciel est devenu longtemps triste et nébuleux, et le froid assez âpre, après le 4 février 1797, époque où un affreux tremblement de terre bouleversa la province entière de Quito, et fit périr, dans un seul instant, 40 000 individus. Tel a été le changement de la température, que le thermomètre y descendit pendant longtemps à 4 degrés (Réaumur) au-dessus de zéro, tandis que Bouguer le voyait constamment à 15 ou 16. Depuis ce temps, les tremblements de terre y sont presque continuels. Malgré les horreurs et les dangers dont la nature les a environnés, les habitants de Quito, gais, vifs, aimables, ne respirent que la volupté, le luxe; nulle part peut-être il ne règne un goût plus décidé et plus général pour les plaisirs. Cette ville a une célèbre université, et offre, parmi les principaux édifices, le palais du gouvernement, la cathédrale, l'hôtel de

ville, le palais archiépiscopal, occupant les quatre côtés de la Plaza Mayor, au centre de laquelle s'élève une belle fontaine; l'église des jésuites, sur un des murs de laquelle on lit l'inscription en marbre laissée par les académiciens français envoyés en 1736 pour mesurer un degré du méridien. A cette église est annexé le célèbre séminaire de San-Luis, avec une bibliothèque de 15 000 volumes. On remarque aussi l'église de San-Francisco, sur la grande place du même nom.

La plaine de *Yaruqui,* voisine de Quito, est intéressante parce que La Condamine, Bouguer et Godin y avaient élevé deux pyramides, à l'époque de cette célèbre mesure. Le gouvernement espagnol les avait fait détruire; on les a rétablies en 1836.

*Guayaquil,* sur le fleuve du même nom, et près du golfe dans lequel celui-ci va se jeter, est une cité commerçante, et l'un des ports les plus importants du Grand océan; elle est formée de deux villes, la vieille et la nouvelle. L'air y est chaud et malsain. La beauté des femmes de cette ville est renommée.

Peuplée de 22 000 âmes, Guayaquil est un atelier de construction très-commode, à cause des forêts qui en sont rapprochées. Il s'y fait un grand commerce d'échange entre les ports du Mexique et ceux du Pérou et du Chili. La végétation des environs, dit M. de Humboldt, est d'une majesté au-dessus de toute description; les palmiers, les scitaminées, les *plumeria,* les *taberna montana,* y abondent.

On trouve dans la province de Guayaquil une espèce de bois fort et solide, qu'on préfère pour la construction des petits vaisseaux, spécialement pour la quille et les courbes, parce qu'il est incorruptible, et qu'il résiste aux vers plus que tout autre; il est très-facile à travailler. Sa couleur est foncée; on le nomme *gucahapeli* et *guarango.*

*Babahoyo* et *Caracol* sont deux ports assez intéressants, sur le Guayaquil; c'est le terme de la navigation de ce fleuve à certaines époques de l'année, et ils deviennent alors des entrepôts de quelque importance.

Le port de *Manta,* à l'ouest de Quito, est animé par un commerce assez actif.

*Cuenca,* ville d'environ 25 000 âmes, capitale du département de l'Azuay (ainsi nommé d'un vaste plateau désert qui se trouve dans le sud de la république), est sous un climat délicieux, a des raffineries de sucre, et livre au commerce des confitures renommées et une sorte de fromage qui ressemble au parmesan. — *Loxa* ou *Loja,* peuplée de 11 000 âmes, fait un commerce considérable de quinquina et de cochenille. — *Ibarra,* avec 13 000 habitants, au nord-est de Quito, est une ville bien bâtie, au pied du volcan d'Imbabura. — *Otavalo,* non loin de là, a 8000 habitants. — *Tacunga,* au sud de Quito, fut quatre fois détruite par des tremblements de terre entre 1698 et 1797. — *Riobamba,* détruite en 1797, s'est relevée à peu de distance de son ancien emplacement. Elle a 16 000 âmes. On la nomme aussi *Bolivar.* A *Tescan,* près de là, on prépare une grande quantité de soufre.

*Ambato,* au nord-est du Chimborazo, et *Guaranda,* au sud de la même montagne, fleurissent par le commerce que leur procure une position intermédiaire entre Quito et Guayaquil. — *Zaruma,* sur le versant occidental des Andes, est le centre d'une exploitation d'or et d'argent. — La baie de *Tumbez,* qui est partagée

entre le Pérou et l'Équateur, est célèbre dans l'histoire de Pizarre, qui en partit pour son expédition du Pérou.

*Souni-Couri* (c'est-à-dire Long Or) est un établissement fondé par une compagnie française, sur la rive droite du Jaquino-Grande (affluent du Villano), pour l'exploitation de l'or.

L'ancienne province de *Quixos* et *Macas*, qui forme en grande partie la province actuelle d'*Oriente*, doit à sa position sur la pente orientale des Andes les singularités de sa température. Dans ce pays, éloigné de 2 degrés au sud de l'équateur, l'hivernage commence en avril et dure jusqu'en septembre, époque du printemps sur le plateau. Le climat est chaud et humide. La principale production est le tabac.

La province d'Oriente est bornée au sud par l'Amazone sur lequel il n'y a que peu d'établissements de blancs. Le plus considérable est *San-Joaquin de Omaguas*. Les *Maynas* et les *Omaguas* sont là les principales nations indigènes. Un petit nombre d'entre eux se sont fixés près des missions. La plupart errent dans les forêts, vivant de la chasse et de la pêche. Le pays produit de la cire blanche et noire, ainsi que du cacao.

Nous devons une description particulière aux redoutables volcans qui tant de fois ont bouleversé le sol et englouti les cités de cette contrée. Le majestueux *Chimborazo*, sur lequel M. de Humboldt, et plus tard M. Boussingault et M. Remy, ont fait de mémorables ascensions, n'est probablement qu'un volcan éteint; la neige séculaire qui couvre sa cime colossale fondra peut-être un jour, et les feux enchaînés dans ses flancs reprendront leur activité destructive.

Le *Capac-Urcu* ou *Cerro del Altar*, près du Chimborazo, a une hauteur de 5 300 mètres; mais, d'après une ancienne tradition, elle aurait été autrefois plus élevée, et ses éruptions auraient duré 7 ou 8 années, jusqu'au moment où la cime s'abîma : cet écroulement paraîtrait avoir eu lieu à la fin du xv$^{e}$ siècle.

L'*Antisana*, qui s'élève à 5 833 mètres au-dessus de la mer, offre sur ses flancs un des lieux habités les plus élevés, le *Tambo de Antisana*, à 4 234 mètres d'altitude.

Le *Pichincha* est un des volcans les plus grands de la Terre; son cratère, creusé dans des porphyres basaltiques, a été comparé par La Condamine au chaos des poëtes. Cette bouche immense était alors remplie de neige; mais M. de Humboldt la trouva embrasée : « La bouche du volcan, dit-il, forme un trou circulaire « de près d'une lieue de circonférence, dont les bords, taillés à pic, sont couverts « de neige par en haut; l'intérieur est d'un noir foncé, mais le gouffre est si im- « mense que l'on distingue la cime de plusieurs montagnes qui y sont placées; « leur sommet semblait être à 5 ou 600 mètres au-dessous de nous; jugez donc « où doit se trouver leur base. Je ne doute pas que le fond du cratère ne soit de « niveau avec la ville de Quito. »

Le *Cotopaxi* est le plus élevé de ces volcans des Andes qui, à des époques récentes, ont eu des éruptions. Sa hauteur absolue est de 5 753 mètres. Elle surpasserait par conséquent de plus de 800 mètres la hauteur du Vésuve placé sur le sommet du pic de Ténérife. Le Cotopaxi est aussi le plus redouté de tous les vol-

cans de l'ancien royaume de Quito; c'est celui dont les explosions ont été le plus fréquentes et le plus dévastatrices. Les scories et les quartiers de rochers lancés par ce volcan couvrent les vallées environnantes sur une étendue de plusieurs lieues carrées. En 1758, les flammes du Cotopaxi s'élevèrent au-dessus des bords du cratère à la hauteur de 900 mètres. En 1744, le mugissement du volcan fut entendu jusqu'à Honda, ville située sur les bords de la Magdalena, à une distance de 900 kilomètres. Le 4 avril 1768, la quantité de cendres vomies par la bouche du Cotopaxi fut si grande, que, dans les villes de Hambato et de Tacunga, la nuit se prolongea jusqu'à trois heures de l'après-midi. L'explosion qui arriva au mois de janvier 1803 fut précédée d'un phénomène effrayant, celui de la fonte subite des neiges qui couvraient la montagne. Depuis plus de 20 ans, aucune fumée, aucune vapeur visible n'était sortie du cratère, et, dans une seule nuit, le feu souterrain devint si actif, qu'au soleil levant les parois extérieures du cône, fortement échauffées, se montrèrent à nu et sous la couleur noire qui est propre aux laves boueuses des volcans américains. Au port de Guayaquil, dans un éloignement de 230 kilomètres en ligne droite du bord du cratère, M. de Humboldt entendit jour et nuit les mugissements du volcan, comme des décharges répétées d'une batterie. — Le *Cayambé* ou *Cayambi* élève son cône imposant à 5 954 mètres d'altitude.

S'il était décidé que la proximité de l'océan contribue à entretenir le feu volcanique, nous serions étonnés de voir que les volcans les plus actifs du royaume de Quito, le Cotopaxi, le Tunguragua et le Sangay, appartiennent au chaînon oriental des Andes, et par conséquent à celui qui est le plus éloigné des côtes. Le Cotopaxi est à plus de 130 kilomètres de la côte la plus voisine.

Citons, pour leur température remarquable, les sources thermales de Baños, situées au pied du mont Tunguragua et qui sont dans une ébullition perpétuelle.

La Colombie renferme encore un nombre très-considérable de tribus indiennes, dont plusieurs jouissent de leur indépendance, et qui presque toutes ont conservé leur langage et leur manière de vivre. Avant de nous occuper des *Moscas* ou *Muyscas*, peuple dominant dans ces contrées, nommons les tribus inférieures. Les *Guaïras* ou *Guagniros*, qui occupent une partie des territoires de Maracaybo, de Rio de Hacha et de Santa-Marta, donnent la main aux *Motilones*, qui possèdent les terres baignées par le Muchuchies et le Saint-Faustin, jusqu'à la vallée de Cucuta : ils interceptent les routes des montagnes; le pillage, l'incendie et le meurtre signalent leurs incursions dans les plaines. Les *Chilimes* et une autre bande de Guaïras infestent les bords de la Magdalena. Dans l'État de Panama, sont les *Urabas*, les *Zitaras*, les *Oromisas*, les *Savaneries*, formant de petits États à peu près indépendants. On remarque encore à l'ouest du golfe de Darien les *Indiens Mestizos*, ramas de sauvages, de pirates et de contrebandiers. Les *Lunacunas*, qui habitent les montagnes de Choco et de Novita, exercent leurs ravages jusqu'à Panama, et attaquent même sur mer les barques chargées de vivres.

Les nations anciennes de Quito paraissent avoir eu, comme les tribus sauvages de l'Afrique, un nombre infini d'idiomes; les missionnaires en ont spécifié jusqu'à

117 : mais la langue des *Quitos* peut avoir dominé sur le plateau, et celle des *Scires* sur la côte. Les *Scires*, qu'on est étonné de trouver homonymes avec une ancienne horde de l'Europe (1), fameuse par ses courses guerrières, firent, en l'an 1000, la conquête du haut pays, et y introduisirent leur idiome. Les Espagnols y trouvèrent établies la langue et la domination péruviennes. Mais peut-on en conclure, avec Hervas, que les Scires parlaient un dialecte péruvien? Les *Cofanes*, une des 117 tribus de Quito, étaient encore, en 1600, au nombre de plus de 15 000; ils parlaient une langue particulière, dans laquelle un jésuite a écrit un abrégé des doctrines chrétiennes.

L'histoire doit recueillir le souvenir de deux tribus remarquables. Les *Muzos*, anciens ennemis des Muyscas, habitaient au nord-ouest de Santa-Fe; ils croyaient qu'une *ombre d'homme*, nommée *Are*, avait créé et instruit leur nation; ils n'adoraient aucune divinité, et se prétendaient plus anciens que le Soleil et la Lune. Les *Satagos*, qui habitaient vers Suma-Paz, se distinguaient par leur idiome extrêmement doux et efféminé comme leur caractère. Parmi les 52 tribus de Popayan, celle de *Guasinca*, celle de *Cocanuca* et celle des *Paos* avaient trois langues distinctes, conservées par les écrits des missionnaires. Les *Jibaros*, les *Macas* et les *Quixos*, tribus puissantes, occupaient les pentes orientales des Andes de Quito. Plus bas, le vaste pays de Maynas renferme les restes d'innombrables tribus dont les missionnaires ont classé les idiomes dans l'ordre suivant : 1° seize langues mères, parmi lesquelles l'*andoa* a neuf, le *campa* sept, et le *mayna* quatre dialectes; 2° seize dialectes épars, qui ne se rapportent à aucune langue mère connue; 3° vingt-deux tribus dont la langue est éteinte, quoique plusieurs de ces tribus subsistent encore ; 4° dix langues inconnues. Dans ce nombre n'est pas comprise la grande nation des *Omaguas*, répandue sur le cours de l'Amazone, et dont l'idiome est un dialecte de la langue *guarani* du Brésil, mais plus simple dans ses formes grammaticales, et plus riche en mots ; circonstances qui indiquent une plus longue civilisation chez les Omaguas. Les migrations de ce peuple navigateur ne sont pas suffisamment connues; l'opinion la plus probable les a fait arriver du Brésil.

Un ancien centre de civilisation au milieu de ces nations nomades ou sauvages est un phénomène digne de toute notre attention. Le plateau de Santa-Fe de Bogota rivalise avec Cuzco, la ville du Soleil, comme foyer des institutions et des idées religieuses et politiques. Nous allons nous arrêter à cet intéressant problème ethnographique.

Dans les temps les plus reculés, avant que la Lune accompagnât la Terre, dit la mythologie des Indiens *Muyscas* ou *Mozcas*, ou *Chibchas*, les habitants de *Cundinamarca*, ou du plateau de Bogota, vivaient comme des barbares, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout à coup parut chez eux un vieillard qui venait des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingaza : il paraissait d'une race différente de celle des indigènes, car il avait la barbe longue et touffue. Il était connu sous trois noms différents : sous ceux de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhé*. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à con-

(1) Les *Sciri*, *Scyri* ou *Skyri*; voyez notre vol. I.

struire des cabanes, à labourer la terre, et à se réunir en société. Il amena avec lui une femme à laquelle la tradition donne encore trois noms; savoir, ceux de *Chia, Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contrariait son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des hommes. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funza, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitants, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la Terre; elle devint la Lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite Bochica, ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui ferment la vallée du côté de Canoas et de Tequendama. Il fit écouler par cette ouverture les eaux du lac de Funza, réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du Soleil, nomma deux chefs, entre lesquels il partagea les pouvoirs séculier et ecclésiastique, et se retira sur le mont d'*Idacanzas*, dans la sainte vallée d'Iraca, près de Tunja, où il vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère, pendant l'espace de 2 000 ans, ou de cent cycles muyscas, au bout desquels il disparut d'une manière mystérieuse.

Cette fable réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnaître le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica et dans sa femme Huythaca. Les rochers brisés et l'écoulement des eaux font penser à *Yao*, fondateur de l'empire Chinois. Le temps reculé où la Lune n'existait point encore rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un astre malfaisant qui augmente l'humidité sur la Terre, tandis que Bochica, fils du Soleil, sèche le sol, protége l'agriculture, et devient le bienfaiteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens.

Ces mêmes traditions portent que Bochica, voyant les chefs des différentes tribus indiennes se disputer l'autorité suprême, leur conseilla de choisir pour *zaque* ou souverain un d'entre eux appelé Huncahua, et révéré à cause de sa justice et de sa haute sagesse. Le conseil du grand prêtre fut universellement adopté; et Huncahua, qui régna pendant 250 ans, parvint à se soumettre tout le pays qui s'étend depuis les savanes de San-Juan de los Llanos jusqu'aux montagnes d'Opon. La forme du gouvernement que Bochica donna aux habitants de Bogota est très-remarquable par l'analogie qu'elle présente avec les gouvernements du Japon et du Tibet. Au Pérou, les Incas réunissaient dans leurs personnes le pouvoir séculier et l'ecclésiastique. Les fils du Soleil étaient, pour ainsi dire, souverains et prêtres à la fois. A Cundinamarca, dans un temps probablement antérieur à Manco-Capac, Bochica avait constitué électeurs les quatre chefs des tribus, *Gameza, Busbanca, Pesca* et *Toca*. Il avait ordonné qu'après sa mort ces électeurs et leurs descendants eussent le droit de choisir le grand prêtre d'Iraca. Les pontifes ou lamas, successeurs de Bochica, étaient censés héritiers de ses vertus et de sa sainteté. Le peuple se portait en foule à Iraca, pour offrir des présents au grand prêtre. On visitait les lieux devenus célèbres par les miracles de Bochica; et, au

milieu des guerres les plus sanglantes, les pèlerins jouissaient de la protection des princes par le territoire desquels ils devaient passer pour se rendre au sanctuaire (*chunsua*) et aux pieds du lama qui y résidait. Le chef séculier, appelé *zaque* de Tunja, auquel les *zippas* ou princes de Bogota payaient un tribut annuel, et les pontifes d'Iraca, étaient par conséquent deux puissances distinctes, comme le sont au Japon le mikado et l'empereur séculier.

Bochica n'était pas seulement regardé comme le fondateur du nouveau culte et comme le législateur des Muyscas; symbole du Soleil, il réglait aussi le temps, et on lui attribuait l'invention du calendrier. Il avait prescrit de même l'ordre des sacrifices qui devaient être célébrés à la fin des petits cycles, à l'occasion de la cinquième intercalation lunaire. Dans l'empire du zaque, le jour (*sua*) et la nuit (*za*) étaient divisés en quatre parties; savoir : *sua-mena*, depuis le lever du Soleil jusqu'à midi: *sua-meca*, de midi au coucher du Soleil; *zasca*, du coucher du Soleil à minuit; et *cagni*, de minuit au lever du Soleil. Le mot *sua* ou *zuhe* désigne à la fois, dans la langue muysca, le jour et le Soleil. De *Sua*, qui est un des surnoms de Bochica, dérive *sue, Européen* ou *homme blanc;* dénomination bizarre, qui tire son origine de la circonstance que le peuple, lors de l'arrivée de Quesada, regardait les Espagnols comme fils du Soleil, *Sua*. La plus petite division du temps, chez les Muyscas, était une période de trois jours. La semaine de sept jours était inconnue en Amérique, comme dans une partie de l'Asie orientale. Le premier jour de la petite période était destiné à un grand marché tenu à Turmèque. L'année (*zocam*) était divisée par lunes; vingt lunes composaient *l'année civile*, celle dont on se servait dans la vie commune. *L'année des prêtres* renfermait trente-sept lunes, et vingt de ces grandes années formaient un *cycle muysca*. Pour distinguer les jours lunaires, les lunes et les années, on se servait de séries périodiques, dont les dix termes étaient des nombres.

La langue de Bogota, dont l'usage s'est presque entièrement perdu depuis la fin du dernier siècle, était devenue dominante par les victoires du zaque Huncahua, par celles des zippas, et par l'influence du grand lama d'Iraca sur une vaste étendue de pays, depuis les plaines de l'Ariari et du Rio Meta jusqu'au nord de Sogamozo. De même que la langue de l'Inca est appelée au Pérou *quichua*, celle des Mozcas ou Muyscas est connue dans le pays sous la dénomination de *chibcha*. Le mot *muysca*, dont *mozca* paraît une corruption, signifie *homme* ou *personne :* mais les naturels ne l'appliquent généralement qu'à eux-mêmes.

Telle est la Colombie, avec ses trois républiques, dont la population totale est de 4 500 000 habitants. On ne peut saisir des traits généraux et uniformes dans cette population. Ceux qui habitent les terres chaudes, dit G. Mollien, sont maigres, ont le teint jaune et sont petits de taille. Lorsqu'on s'élève vers des régions plus froides, la couleur des blancs est moins jaune; pâle encore jusqu'à 1 200 mètres, elle se colore à 2 000 mètres, et brille d'un éclat charmant à la hauteur où se trouve Santa-Fe de Bogota. Dans les terres chaudes, règne l'indolence ; les arts et les sciences languissent dans ces régions. L'habitant des Andes, au contraire, jouit de la douce influence d'un climat tempéré; il apprécie les arts, les sciences et la littérature.

Exagéré dans ses prévenances et ses démonstrations d'amitié ; exerçant avec ostentation les vertus hospitalières ; admirateur aveugle de sa patrie et de ses compatriotes, le Colombien a pour défauts principaux la jalousie et l'ingratitude ; on pourrait même y joindre l'esprit de vengeance, si l'on s'en rapportait à ce dicton populaire : C'est à Dieu de pardonner ; aux hommes, jamais.

On fera des affaires avec l'Américain du nord, dit encore Mollien, mais on vivra avec l'Américain espagnol, parce que, s'il a des formes moins franches, elles sont au moins plus douces. Les travers et les vices des Colombiens appartiennent à toutes les nations qui ne sont pas parvenues au degré de civilisation que nous avons atteint. Si l'on en excepte les forfaits politiques qu'ils ont commis par représailles, on n'en a pas encore à leur reprocher.

Nous devons rattacher à la description de la Colombie celle des *îles Galapagos* (c'est-à-dire des Tortues), dépendance de la république de l'Équateur et du district de Guayas. Cet archipel, situé sous l'équateur, à 700 kilomètres à l'ouest du continent américain, renferme des pics volcaniques. Les cactus et les aloès y couvrent les flancs des rochers. Dans les îles occidentales, une terre noire et profonde nourrit de gros arbres. Les flamingos et les tourterelles peuplent les airs ; la plage est couverte de tortues énormes. Aucune trace n'y marquait le séjour de l'homme avant un petit établissement qu'y ont fondé les Équatoriens, en 1832 ; ni les Malais du Grand océan, ni les tribus américaines n'ont jamais abordé dans ces terres isolées. Dampier et Cowley ont vu des sources et même des rivières dans quelques-unes de ces îles, dont les noms particuliers espagnols ont cédé la place à des noms anglais, du moins sur toutes les cartes modernes. Les plus grandes parmi les vingt-deux connues sont celles d'*Albemarle* et de *Narborough*. On remarque aussi *James* (*Santiago*) ; *Indefatigable* ou *Norfolk* (ou *Porter*) ; *Chatham* ; *Charles* ou *Floriana* ; *Abingdon*, *Bindloe*, *Tower* ou *Hawk*, *Barrington*, *Hood*. Plusieurs ports et mouillages invitent à s'y établir.

C'est sur l'île de Charles, au milieu d'une vaste et fertile plaine, où croissent les bananiers, les patates, la canne à sucre, le maïs, que les Équatoriens ont formé un établissement, destiné particulièrement aux condamnés.

# TABLEAUX DE LA COLOMBIE.

La Colombie est renfermée entre 5° 30′ de latitude sud et 12° 21′ de latitude nord ; et entre 62° et 85° 20′ de longitude ouest.

## POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

| LIEUX. | LATITUDE. | | | LONGITUDE OUEST. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | min. | sec. | deg. | min. | sec. |
| Alausi | 2 | 13 | 22 s. | 81 | 20 | 38 |
| Almaguer | 1 | 54 | 29 N. | 79 | 15 | 21 |
| Apure (bouche) | 7 | 36 | 33 N. | 60 | 7 | 20 |
| Atures | 5 | 37 | 34 N. | 70 | 19 | 21 |
| Ayavaca | 4 | 37 | 55 s. | 82 | 1 | 19 |
| Barcelona | 10 | 6 | 52 N. | 67 | 4 | 48 |
| Bogota (Plaza Mayor) | 4 | 35 | 48 N. | 76 | 34 | 8 |
| Buga | 3 | 55 | 21 N. | 78 | 42 | 5 |
| Calabozo | 8 | 56 | 8 N. | 70 | 10 | 40 |
| Caracas | 10 | 30 | 50 N. | 69 | 15 | 0 |
| Carlos (San-) | 1 | 53 | 42 N. | 69 | 58 | 30 |
| Cartago | 4 | 45 | 0 N. | 73 | 26 | 39 |
| Carthagène (le dôme) | 10 | 25 | 38 N. | 77 | 54 | 24 |
| Chimborazo | 1 | 29 | 0 s. | 81 | 22 | 30 |
| Ciudad Bolivar (ci-devant Angostura) | 8 | 8 | 11 N. | 66 | 15 | 30 |
| Cuenca | 2 | 55 | 3 s. | 81 | 33 | 38 |
| Cumana | 10 | 27 | 37 N. | 66 | 30 | 0 |
| Cumanacoa | 10 | 16 | 11 N. | 66 | 18 | 50 |
| Cura | 10 | 2 | 47 N. | 70 | 5 | 3 |
| Esmeralda | 3 | 11 | 0 N. | 68 | 23 | 19 |
| Guacara | 10 | 11 | 23 N. | 70 | 25 | 33 |
| Guayra (La) | 10 | 36 | 19 N. | 69 | 17 | 0 |
| Guayaquil | 2 | 11 | 25 s. | 82 | 18 | 10 |
| Honda | 5 | 11 | 45 N. | 77 | 13 | 7 |
| Ibarra | 0 | 21 | 0 N. | 80 | 38 | 49 |
| Leyva | 5 | 30 | 0 N. | 76 | 14 | 7 |
| Morales | 8 | 15 | 30 N. | 76 | 21 | 9 |
| Panama (cathédrale) | 8 | 57 | 16 N. | 81 | 50 | 22 |
| Pasto | 1 | 13 | 5 N. | 79 | 41 | 40 |
| Plata (La) | 2 | 23 | 0 N. | 78 | 11 | 50 |
| Popayan | 2 | 26 | 18 N. | 79 | 0 | 9 |
| Puerto-Belo | 9 | 32 | 30 N. | 81 | 56 | 59 |
| Puerto-Cabello | 10 | 29 | 23 N. | 70 | 21 | 0 |
| Puna | 2 | 44 | 26 s. | 82 | 21 | 0 |
| Quito | 0 | 14 | 0 s. | 81 | 5 | 30 |
| Real-Corona | 8 | 0 | 26 N. | 67 | 5 | 20 |
| Riobamba-Nuevo | 1 | 41 | 46 s. | 81 | 9 | 9 |
| Timana | 1 | 58 | 32 N. | 78 | 11 | 50 |
| Turbaco | 10 | 18 | 5 N. | 77 | 41 | 54 |
| Villa del Pao | 8 | 37 | 57 N. | 67 | 8 | 12 |
| Ybague | 4 | 27 | 0 N. | 77 | 40 | 0 |

## ÉTENDUE, DIVISIONS ET POPULATION DU VÉNÉZUÉLA.

Superficie : 1 105 000 kilom. carrés. Population : 1 140 336 hab. (en 1854.)

| PROVINCES *. | POPULATION DES PROVINCES. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|
| Apure | 24 618 | Achagnas. |
| Barcelona | 64 372 | Barcelona. |
| Barquisimeto | 126 392 | Barquisimeto. |
| Carabobo | 102 116 | Valencia. |
| Coedes | | San-Carlos. |
| Caracas | 298 913 | Caracas. |
| Aragua | | Aragua. |
| Coro | 48 127 | Coro. |
| Cumana | 66 526 | Cumana. |
| Guyane (Guayana) | 63 738 | Ciudad-Bolivar (Angostura). |
| Maracaybo | 59 311 | Maracaybo. |
| Marguerite (Margarita) | 23 967 | Asuncion. |
| Merida | 76 816 | Merida. |
| Truxillo | 55 378 | Truxillo. |
| Varinas | 128 532 | Varinas. |

* Un décret du gouvernement de Venezuela, rendu en septembre 1856, a partagé la république en départements, au lieu des provinces ; mais nous ne connaissons pas encore cette nouvelle division.

## ÉTENDUE, DIVISIONS ET POPULATION DE L'ÉQUATEUR.

Superficie : 770 000 kil. carrés. Population : 1 108 000 habitants.

| DISTRICTS. | PROVINCES. | POPULATION. | CHEFS-LIEUX *. |
|---|---|---|---|
| Quito | Pichincha. | 154 081 | *Quito.* |
| | Chimborazo. | 197 105 | Riobamba. |
| | Imbabura. | 130 494 | Ibarra. |
| | Leon. | 221 838 | Tacunga. |
| | Esmeraldas. | 9 183 | Esmeraldas. |
| | Oriente. | 19 385 | Santa-Rosa. |
| Guayas | Guayaquil. | 92 696 | *Guayaquil.* |
| | Manabi. | 39 851 | Puerto-Viejo. |
| Azuay | Cuenca. | 171 300 | *Cuenca.* |
| | Loxa. | 72 159 | Loxa. |

* Les capitales de district sont en *italique*.

**ÉTENDUE, DIVISIONS ET POPULATION DE LA NOUVELLE-GRENADE.**

**Superficie : 1 358 000 kilom. c. Population en 1851 : 2 243 837 h. (sans les Indiens sauvages).**

| ÉTATS FORMÉS EN 1857. | CAPITALES DES ÉTATS. | ANCIENNES PROVINCES. | POPULATION. | |
|---|---|---|---|---|
| PANAMA OU ISTHME (ISTMO). | Panama. | Panama, avec Azuero.<br>Veragua<br>Chiriqui<br>Darien | 138 108 | |
| BOLIVAR | Carthagène | Carthagène<br>Sabanilla<br>Mompox | 116 593<br>35 357<br>30 207 | 182 157 |
| MAGDALENA. | Santa-Marta. | Santa-Marta, avec Guajira<br>Rio de Hacha.<br>Valle de Upar.<br>Partie de la province d'Ocaña. | 36 485<br>17 354<br>14 032<br>5 222 | 73 093 |
| SANTANDER | Pamplona. | Pamplona.<br>Socorro.<br>Partie de la province de Velez.<br>Partie de la province d'Ocaña. | 139 039<br>157 085<br>64 024<br>18 228 | 378 376 |
| ANTIOQUIA | Antioquia ou Santa-Fe de Antioquia. | Antioquia.<br>Partie de la province de Mariquita. | 224 442 | |
| BOYACA. | Tunja | Tunja<br>Tondama.<br>Casanare.<br>Partie de la province de Velez. | 162 950<br>152 753<br>18 579<br>45 397 | 379 682 |
| CUNDINAMARCA (avec un territoire annexé.) | Bogota. | Bogota.<br>Grande partie de la province de Mariquita.<br>Grande partie de la province de Neyva | 309 540<br>101 572<br>106 536 | 517 648 |
| CAUCA (avec un territoire annexé.) | Popayan | Choco<br>Buenaventura<br>Cauca<br>Popayan<br>Pasto.<br>Partie de la province de Neyva.<br>Territoire du Caqueta ou de Mocoa. | 43 619<br>31 150<br>70 748<br>91 399<br>82 952<br>6 757<br>3 676 | 330 331 |

**DOCUMENTS COMMERCIAUX** (en grande partie extraits des *Annales du commerce extérieur*).

**Mouvement commercial du Vénézuéla en 1855-1856.**

Le mouvement général du commerce du Vénézuéla s'est élevé, pour l'année financière expirant au 30 juin 1855, à 13 169 797 piastres (52 679 188 fr.).

| | piastres. | francs. |
|---|---|---|
| Importations en 1854-1855 | 6 302 934 | 25 211 736 |
| — 1855-1856 | 6 906 411 | 27 985 644 |
| Exportations en 1854-1855 | 6 866 863 | 27 467 452 |
| — 1855-1856 | 8 295 130 | 33 180 520 |
| **Augmentation** | 1 428 267 | 5 713 068 |

Les principaux pays avec lesquels ont lieu les relations commerciales sont les États-Unis, les villes Hanséatiques, l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Espagne, le Mexique.

**Mouvement commercial de la Nouvelle-Grenade en 1856-1857.**

| | piastres (1). | francs. |
|---|---|---|
| Importations | 3 255 843 | 17 550 000 |
| Exportations | 7 064 584 | 38 150 000 |
| Total | 10 320 427 | 55 700 000 |

| | piastres. |
|---|---|
| L'Angleterre a contribué à l'importation pour | 1 748 682 |
| La France pour | 676 306 |
| L'Union américaine pour | 302 016 |
| Le Venezuela pour | 212 862 |
| L'archipel des Antilles pour | 185 249 |
| Le Pérou pour | 62 322 |
| Brême pour | 34 581 |

| | piastres. |
|---|---|
| Sur les exportations, les ports anglais ont reçu | 3 466 645 |
| Brême | 1 340 577 |
| Le Vénézuéla | 915 277 |
| L'Union américaine | 434 487 |
| Les ports grenadins | 427 572 |
| L'archipel des Antilles | 204 838 |
| La France (par Le Havre) | 124 507 |

Ces données toutefois ne sont qu'approximatives : la contrebande, dont il ne saurait y être tenu compte, doit les faire considérer comme incomplètes.

Les principaux articles d'exportation de la Nouvelle-Grenade ont été les métaux précieux, le quinquina et le tabac.

**Mouvement commercial de l'Équateur en 1857, par Guayaquil, port et entrepôt principal de la république, et par le port de Manta.**

**Exportations.**

| | Valeurs en piastres équatoriennes |
|---|---|
| Argent et or monnayés | 26 907 |
| Bayettes fabriquées dans l'Équateur | 2 339 |
| Bois de charpente et de menuiserie | 110 090 |
| Bois à brûler | 7 792 |
| Bambous | 9 797 |
| Cacao | 1 825 104 |
| Café | 6 372 |
| Caoutchouc | 11 415 |
| Chapeaux de paille dits de Panama | 349 710 |
| Cuirs tannés pour semelles | 54 975 |
| Fil d'aloès | 6 727 |
| Graisse de porc | 8 540 |
| Hamacs | 880 |
| Jergen, étoffe grossière | 212 |
| Lichlon | 60 470 |
| Manges | 4 750 |
| Quinquina | 104 382 |
| Riz | 22 212 |
| Salsepareille | 9 590 |
| Tabac | 75 500 |
| Tamarin | 7 900 |
| Total des marchandises exportées par le port de Guayaquil | 2 715 198 |
| Total des marchandises exportées par le port de Manta | 47 155 |
| Valeur totale des exportations | en piastres. 2 762 353<br>en francs. 11 049 412 |

(1) 1 piastre = 5 fr. 40.

**Importations.**

| | Valeurs en piastres équatoriennes (1). |
|---|---|
| Tissus et articles de coton | 1 391 590 |
| — — de laine | 641 694 |
| — — de soie | 471 237 |
| — — de fil | 160 111 |
| Boissons et liquides | 232 127 |
| Denrées alimentaires | 292 797 |
| Droguerie et parfumerie | 137 151 |
| Cristallerie et verrerie | 19 277 |
| Porcelaine et faïence | 39 344 |
| Metaux bruts | 35 631 |
| Metaux ouvrés | 160 432 |
| Articles divers | 294 076 |
| Total des marchandises importées par le port de Guayaquil | 3 575 397 |
| Total des marchandises importées par le port de Manta | 94 224 |
| Valeur totale des importations | en piastres. 3 669 621<br>en francs. 14 678 484 |

**Navires entrés dans le port de Guayaquil pendant l'année 1853.**

| Pavillons. | Nombre des navires. | Tonnage |
|---|---|---|
| De l'Amerique centrale | 2 | 216 |
| Anglais.. Paquebots à vapeur réguliers | 34 | 22 601 |
| Anglais.. Bâtiments à voiles | 4 | 1 176 |
| Chilien | 17 | 2 961 |
| Équatorien | 52 | 2 682 |
| Espagnol | 14 | 4 759 |
| Des Etats-Unis de l'Amérique du nord | 7 | 2 759 |
| Français | 3 | 1 019 |
| Grenadin | 7 | 51[illegible] |
| Hambourgeois | 3 | 400 |
| Péruvien | 174 | 7 992 |
| Sarde | 1 | 120 |
| Total des bâtiments entrés dans le port de Guayaquil | 318 | 47 [illegible]18 |
| Total des bâtiments entrés dans le port de Manta | 66 | 2 2[illegible] |
| Total des deux ports | 384 | 49 433 |

**Mouvement des voyageurs et transit de l'or et de l'argent à l'isthme de Panama en 1855.**

— Nombre total des voyageurs ayant traversé l'isthme de Panama, en 1855 : 28 704. Sur ce nombre, on a compté :
1° Par les vapeurs américains, 10 015 passagers venus de la Californie, et 16 289 en partance pour cette contrée ;
2° Par les vapeurs anglais, 1 300 passagers venus d'Europe, et 1 110 partis à même destination.
Le transit de l'or et de l'argent a présenté, la même année, les chiffres suivants :

| Pays de provenance. | Piastres. |
|---|---|
| Chili et Pérou | 6 851 573 |
| Mexique | 1 367 961 |
| Panama | 513 558 |
| Californie | 31 071 815 |
| Total | 40 107 907 |

(1) La piastre équatorienne vaut de 4 fr. à 4 fr. 25 cent. selon le change. Les conversions, dans ce document, établies au taux de 4 fr.

# LIVRE HUITIÈME.

Perou et Bolivie.

Les Andes, qui traversent le Pérou du sud au nord, forment généralement deux chaînes à peu près parallèles : l'une, la grande Cordillère des Andes, constitue le noyau central du Pérou ; l'autre, beaucoup plus basse, est appelée Cordillère de la côte. Entre celle-ci et la mer, se prolonge un plan incliné, large de dix à vingt lieues, et connu dans le pays sous le nom de *Valles* ou de *Costa*. Il est composé en partie de déserts sablonneux, dépourvus de végétation et d'habitants. Cette stérilité provient de l'aridité naturelle du sol et du manque absolu de pluies ; car jamais, en aucune saison, il ne pleut ni ne tonne dans cette partie du Pérou ; il n'y a de fertile que les bords des rivières et les terrains susceptibles d'être arrosés artificiellement ; ou bien les endroits humectés par des eaux souterraines, résultat des brouillards et des fortes rosées. Dans ces lieux privilégiés, la terre ne cesse de se revêtir de la parure réunie du printemps et de l'automne. Le climat se fait encore remarquer par la douceur constante de la température. La fraîcheur qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou sous le tropique n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de neige ; elle est due plutôt à ce brouillard (*garúa*) qui voile le disque du soleil, et à ce courant très-froid d'eau de mer qui porte avec impétuosité vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap de Parina. Sur la côte de Lima, la température du Grand océan est à 12°,5 ; tandis que, sous le même parallèle, mais hors du courant, elle est à 21 degrés.

Le pays compris entre les deux Cordillères est appelé *la Sierra*. Ce ne sont que des montagnes et des rochers nus, entrecoupés de quelques vallées fertiles et cultivées. Mais ces montagnes renferment les plus riches mines d'argent que l'on connaisse, et les veines les plus abondantes se trouvent ordinairement dans les montagnes les plus arides. Le climat de la Sierra est l'un des plus salubres qui existent, si l'on peut en juger par la longévité de ses habitants. Quelques écrivains distinguent de la Sierra la plus haute chaîne des Andes, ou la région des neiges éternelles.

Derrière la chaîne principale des Andes, s'étend, vers les bords de l'Ucayale et du Marañon, une immense plaine inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées que les Espagnols ont appelées *la Montaña Real*. Sous

un ciel pluvieux, souvent sillonné d'éclairs, l'éternelle verdure des forêts primordiales charme les yeux du voyageur, tandis que les inondations, les marais, les serpents énormes et d'innombrables insectes arrêtent sa marche. Cette région peut s'appeler le *Pérou intérieur*. Les communications avec cette région intérieure sont très-difficiles.

On voit, par cet aperçu, qu'une grande partie du Pérou n'est pas propre à la culture. La population, peu nombreuse, est dispersée sur une grande étendue de terrain; le défaut de routes, de ponts et de canaux rend très-difficile le transport d'articles pesants à quelque distance de la place où ils ont été produits. Il n'y a ni chariots, ni voitures, ni autres facilités pour le commerce : toutes les denrées, toutes les marchandises doivent être transportées à dos de mulet.

Une circonstance surtout comprime l'industrie et la culture au Pérou et à la Bolivie. Par quel chemin exporter les productions précieuses que le sol donnerait en abondance, si elles étaient réclamées par un commerce actif? La route du cap Horn, si longue, n'est pas exempte de périls, et les tempêtes la rendent trop incertaine. Le Rio de la Plata et Buenos-Ayres présentent un débouché, il est vrai; mais le défaut de grandes routes ou de rivières constamment navigables sépare encore ces contrées du bassin du Parana. L'isthme de Panama, tant qu'il n'aura qu'un chemin de fer, et non un canal de navigation, ne pourra aisément servir de transport aux marchandises encombrantes. Mais la nature elle-même a tracé la grande route du commerce du Pérou, si l'on veut en profiter : le grand fleuve des Amazones pourrait recevoir le quinquina de Caxamarca, par le Tunguragua; les huiles de Lima, les chapeaux (panamas) de Moyobamba, par le Huallaga ou l'Ucayale; le sucre de Cuzco et l'or de Carabaya, par l'Apurimac. Le port de San-Joaquin de Omaguas ou celui de Nauta deviendrait la Tyr, l'Alexandrie du Pérou. De l'un de ces ports, un vaisseau arriverait en Europe en deux mois. La politique avait fermé aux Espagnols cette route admirable. Le jaloux Portugais ne souffrait pas qu'un pavillon espagnol flottât sur les eaux de l'Amazone; mais cet obstacle ne peut plus exister dans l'économie politique des jeunes États de l'Amérique du sud, et le temps n'est sans doute pas éloigné où un si magnifique fleuve deviendra l'artère du commerce de ces belles régions dans lesquelles il poursuit aujourd'hui presque inutilement son vaste cours.

En attendant cette révolution commerciale, ni les gommes odoriférantes, les résines médicinales, les bois précieux que renferment les forêts du Pérou; ni la noix-muscade et la cannelle qui croissent, dit-on, dans la *Montaña Real;* ni les huiles très-fines que produit le Bas-Pérou; le café et le sucre plantés avec succès dans les endroits tempérés de la Sierra; le cacao excellent des plaines de l'intérieur; le coton de Chillaos; la soie longue et fine de Moyobamba; les plantes textiles des Moxos, ni une foule d'autres productions intéressantes, ne récompenseraient de leurs peines ceux qui voudraient les cultiver en grandes quantités pour les marchés d'Europe, puisque les frais de transport jusqu'à la côte, et ceux du frêt par mer, sont si considérables qu'on ne pourrait vendre qu'à perte. La laine de vigogne, cependant, à cause de sa rareté et de sa finesse supérieure, comporte les frais de transport jusqu'en Europe; mais une chasse trop vive a presque exterminé l'animal qui la donne. La laine d'alpaca est aussi exportée avec profit. Le

quinquina est encore une exploitation de prix. Les chapeaux dits de Panama sont un produit intéressant de l'industrie péruvienne, qui s'expédie avec avantage, mais que la difficulté des transports rend extrêmement cher. Malheureusement, l'agriculture languit dans le Pérou. Le tremblement de terre de 1693 fut suivi d'une telle stérilité dans les vallées du Bas-Pérou, qu'en plusieurs endroits le peuple cessa de les cultiver; et quoique depuis ce temps le pays ait recouvré en grande partie son ancienne fertilité, la culture n'a pas repris.

Le sol du Pérou et de la Bolivie est comme imprégné de métaux précieux. L'or n'est pas le plus recherché; il abonde, mais dans des lieux peu accessibles, ou dans une *gangue* trop dure et trop dispendieuse à fondre. Près de *La Paz* il s'écroula une partie saillante de la montagne d'*Illimani;* on y trouva des morceaux d'or de 1 à 25 kilogrammes. Chez les Moxos, le lavage donne des morceaux grands comme un quart de ducat. Selon M. Helm, le schiste argileux est presque partout parsemé de veines de quartz qui servent de gangue à l'or. La plupart des fleuves et des rivières roulent de l'or. La mine d'or la plus productive est celle de Santiago de Catagoita, à environ dix lieues au sud de Potosi. Les mines d'argent, beaucoup plus nombreuses, et d'une exploitation bien plus facile, ont absorbé la principale attention des colons. La célèbre montagne de Potosi a offert, pendant deux siècles et demi, des trésors d'argent inépuisables : cette montagne, de forme conique, a environ 6 lieues de circonférence, et est percée de plus de 300 puits à travers un schiste argileux, jaune et dur; il y a des veines de quartz ferrugineux, entremêlées de ce qu'on appelle mine découpée et mine vitreuse. Dans la province de Carangas, on trouve, en creusant le sable, des masses d'argent détachées, qu'on appelle des *papas* ou pommes de terre, à cause de leur forme. Dans une autre mine, près de Puno, on découpait l'argent pur avec un ciseau, tant l'abondance du métal rendait toute industrie superflue. Nous verrons plus loin quelles sont aujourd'hui les mines les plus intéressantes.

Tandis que le Mexique se procure du mercure de l'Europe, le Pérou en produit naturellement à Guancavelica. Le cinabre a été employé par les Péruviens pour la peinture. Le vif-argent fut découvert par les Espagnols, pour la première fois, en 1567. Le minerai semble être un schiste argileux d'un rouge pâle. La principale mine de cuivre est à Aroa, mais on s'approvisionne plus généralement par les mines du Chili. Parmi les autres minéraux, on peut citer la pierre de *gallinazo,* ainsi appelée par sa couleur noire; c'est un verre volcanique, que l'on confond quelquefois avec la pierre dite le *miroir des Incas,* parce que l'on se sert de l'un ou de l'autre au lieu de miroirs.

Du temps des Incas, les émeraudes étaient aussi très-communes, surtout sur la côte de Manta et dans le gouvernement d'Atacama, où l'on dit qu'il y a des mines que les Indiens ne veulent pas révéler, dans la crainte d'y être immolés à des travaux meurtriers; car l'expérience a prouvé que ni les nègres ni les Européens ne peuvent supporter l'air froid et humide des mines péruviennes, ni conserver leurs forces en se nourrissant de racines et de pommes de terre, seules denrées qu'on trouve dans les déserts où la nature cacha en vain les minéraux, objets de nos vœux avides.

« Il y a, dit M. de Rivero, beaucoup de démoralisation parmi les diverses

classes d'individus qui vivent ou spéculent sur le produit des mines ; et souvent le peu de succès des entreprises peut être attribué avec plus de raison à la conduite des entrepreneurs ou de leurs subordonnés qu'à un appauvrissement réel des gîtes de minerais. »

Les exportations du Pérou et de la Bolivie consistent en or, argent, vin, eau-de-vie, sucre, piment, quinquina, sel, salpêtre, guano, laine de vigogne, gros lainages, chapeaux dits panamas, et quelques autres objets manufacturés de peu de valeur. On importe, en échange, des marchandises et des denrées européennes, du suif, du cacao, des feuilles de maté ou thé du Paraguay, de l'indigo, du bois de charpente, des cordages, du goudron et du cuivre du Chili.

Conquis par François Pizarre et Diego Almagro, au commencement du XVI^e siècle, ce pays fut le théâtre de toutes les cruautés que le fanatisme et la cupidité peuvent exercer. Érigé en vice-royauté, il resta soumis aux Espagnols jusqu'à l'époque où Napoléon envahit l'Espagne. Alors des cris d'indépendance et de liberté retentirent au sein de cette colonie ; cependant ce ne fut qu'en 1821 que le Pérou secoua définitivement le joug de la métropole. Les dissensions intestines enfantèrent par la suite une nouvelle révolution : en 1825 il se divisa en deux républiques, celle du *Pérou* proprement dit, et celle du *Haut-Pérou,* qui prit peu de temps après le nom de *Bolivie,* en l'honneur de Bolivar, son libérateur. Nous allons décrire chacune de ces républiques séparément.

## PÉROU (1).

Le Pérou, sous la domination des Incas, était bien plus vaste qu'aujourd'hui : il comprenait toute cette partie de l'Amérique méridionale qui s'étend dans l'ouest de ce continent depuis Tumbez et Quito jusqu'à la rivière Maule, au Chili, et jusqu'au Tucuman, dans la république Argentine. Dans son état actuel, il est situé entre 3° 25′ et 21° 30′ de latitude méridionale, 69° et 84° de longitude ouest; il s'étend de la baie de Tumbez et de la province de Loja, dans la république de l'Équateur, au nord, aux rivières de Loa et de Desaguadero, au sud, qui séparent le Pérou de la Bolivie, et des bords de l'océan Pacifique, à l'ouest, aux frontières occidentales du Brésil, à l'est. Le Pérou a environ 2 300 kilomètres de longueur; il n'est guère possible de déterminer convenablement sa largeur, parce que sa partie orientale est encore aujourd'hui presque entièrement inconnue. On l'a portée à 900 kilomètres. Il est difficile d'évaluer exactement sa superficie : cependant on peut l'estimer approximativement à 1 292 000 kilomètres.

Un désert sablonneux s'étend le long de la côte, de Tumbez à la Loa ; quoiqu'il soit généralement aride et stérile, et qu'il rappelle ceux de l'Afrique, ce désert est traversé, sur le territoire péruvien, par de nombreuses vallées, abondamment arrosées, pour la plupart, par des rivières qui coulent du versant occidental des Cordilières des Andes. Ces vallées sont remarquables par leur fertilité, et elles sont occupées par les plus florissantes populations du Pérou. Ce désert sablon-

(1) Nous donnons en grande partie la description du Pérou d'après les *Apuntamientos* de M. Valentin Ledesma, dont M. V.-A. Malte-Brun a donné une traduction dans les *Nouvelles Annales des voyages,* 1857.

neux de la côte, qui a, comme nous avons dit, de 10 à 20 lieues de largeur, forme de vastes plaines (*llanos*), traversées par des collines (*cerros*) arides. C'est la contrée *Cisandine, la Costa* (la côte).

La portion montagneuse, appelée la *Sierra,* commence au pied de la Cordillère occidentale, et se termine au pied de la Cordillère orientale. A partir de la côte, le pays s'élève sensiblement et change d'aspect. Cette région est traversée par des chaînes montagneuses qui se détachent du pied de la Cordillère, et se dirigent vers les vallées de la côte en suivant le cours des rivières. Les vallées, pour la plupart, s'étendent jusqu'au pied de la Cordillère, et renferment des villes importantes.

La Cordillère occidentale est traversée par des chemins escarpés qui conduisent aux plaines glacées des Andes, que l'on appelle *paramos,* et du milieu desquelles s'élèvent des pics colossaux, dont plusieurs sont couverts de neiges éternelles.

Le territoire de la Sierra offre une grande variété d'aspect, de climat et de productions ; il comprend la partie la plus considérable des Andes, plusieurs *paramos,* les plateaux de Titicaca et de Bombon, des ravins, des vallées, les unes chaudes, les autres tempérées ; plusieurs lacs et rivières, et la partie la mieux peuplée du Pérou. C'est un des plus pittoresques pays du monde. Comment dépeindre, dit M. Émile Carrey, ces grands horizons de montagnes, çà et là couronnés de neiges, tour à tour dorés ou bleuâtres, selon le soleil ou les nuages ; ces fleuves, roulant dans des gorges étroites leurs flots chargés d'arbres, qui courent par torrents tumultueux ou retombent en cascades bruyantes, dont les nuages argentés scintillent sous le soleil ; ces grandes forêts vierges, tantôt remplies d'ombre, de silence, de solitude, tantôt agitées et bruyantes, sous des singes ou des myriades d'oiseaux aux couleurs éclatantes?

A partir de la Cordillère orientale, s'étend la contrée *Transandine,* généralement appelée *Montaña;* elle présente un caractère différent. Là coulent d'innombrables rivières, dont quelques-unes comptent parmi les plus grandes du globe. La végétation y est luxuriante ; elle couvre cette région de forêts impénétrables et d'immenses plaines, fréquentées principalement par des tribus d'Indiens sauvages.

On peut donc voir que le Pérou est divisé par la nature en trois parties distinctes : 1° la partie *Cisandine* (en deçà des Andes), 2° l'*Andine* (ou des Andes), 3° la *Transandine* (au delà des Andes) ; on les appelle encore dans le pays *Costa, Sierra* et *Montaña.*

La grande Cordillère des Andes traverse le Pérou. Du nœud principal de Porco, dans la Bolivie, partent deux chaînes : la chaîne orientale, nommée Ancuma, court entre les provinces de Carabaya et d'Azangaro, dans le département de Puno ; et la chaîne occidentale passe dans les provinces de Tacna, de Moquegua et d'Aréquipa, pour aller se joindre au nœud de Cuzco ; elles entourent le plateau de Titicaca, qui s'étend partie dans la Bolivie, partie dans le Pérou.

Le nœud de montagnes de Cuzco est le plus considérable des Andes ; il embrasse les monts de Vilcanota, de Carabaya, d'Abancay, de Huando, de Parinacochas et d'Andahuaylas, comprenant une grande portion des départements

de Puno et d'Aréquipa, et presque la totalité de ceux de Cuzco et d'Ayacucho.

Du nœud de Cuzco, partent deux autres chaînes qui l'unissent à celui de Pasco : la branche orientale s'avance à l'est de Huanta et de Tama; la branche occidentale pénètre à l'ouest de Castrovireyna, de Guancavelica et de Jauja. Au nœud de Pasco, on trouve le plateau de Bombon, dont l'élévation est d'environ 3 750 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce nœud se détachent trois chaînes : la chaîne orientale passe entre Pozuzo et Muña, et entre les rivières Guallaga et Pachitea; la chaîne centrale passe entre le Guallaga et le Marañon; la chaîne occidentale, entre ce dernier fleuve et les côtes de Truxillo et de Payta. Ces trois chaînes se réunissent au nord de Loja, dans l'Équateur.

Dans la Cordillère occidentale du Pérou méridional, dans les départements de Moquegua et d'Aréquipa, sont situés les volcans de Candarave, d'Ubinas, d'Omate, d'Aréquipa, et les pics neigeux de Pomorape, Gualateira, Parinacota, Sahama, Chuquibamba, qui présentent une vue magnifique et imposante; dans la chaîne de Vilcanota, on voit le pic neigeux (*el nevado*) de Surupana; au nœud de Pasco, les pics de Sacsahuanca et de la Viuda; dans la chaîne occidentale du Pérou septentrional, dans le département de Libertad, les sommets neigeux de Pelagatos, de Moyopata et de Huaililas. La Cordillère orientale du Pérou méridional, quoique moins étendue que la Cordillère occidentale, offre néanmoins une chaîne continue couverte de neige, et présente un sublime aspect, particulièrement dans le département bolivien de La Paz. Au sud-est de Puno, les nevados de Sorata et d'Illimani sont parmi les plus élevés de l'Amérique. Revêtues de neiges éternelles, leurs masses colossales sont aperçues à de grandes distances.

On rencontre plusieurs lacs de quelque importance. Le lac de Lauricocha est situé vers la source du Marañon, et par conséquent du fleuve des Amazones; celui de Chinchaycocha, ou le lac du Roi, qui donne naissance à la rivière Jauja, rappelle la bataille de Junin, gagnée par la cavalerie de l'armée libératrice contre les Espagnols, le 6 août 1824. Le petit lac d'Urcos, au sud de Cuzco, est celui dans lequel la tradition place la chaîne d'or qui avait été faite pour célébrer la naissance de l'Inca Huasca. Le seul lac de quelque importance est celui de Titicaca. Ce lac est entouré de montagnes; il est situé sur le plateau auquel il donne son nom, entre les départements de Puno et de La Paz; il a 400 à 480 kilomètres de circonférence, 22 à 55 mètres de profondeur; sa plus grande longueur, du nord-est au sud-est, est de 160 kilomètres, et sa plus grande largeur est de 65 kilomètres. Sa forme est irrégulière; on peut évaluer sa superficie à 5 690 kilomètres carrés; ses eaux, quoique désagréables au goût, sont potables. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 3 915 mètres. Le lac de Titicaca nourrit différentes espèces de poissons, tels que des *omantos*, des *bogas*, des *suches* et autres, qui sont vendus frais ou séchés par les Indiens dans les marchés voisins, et même dans ceux d'Aréquipa, de Moquegua et de Tacna. La partie du lac où les eaux sont le moins profondes est envahie par des plantes aquatiques qui servent d'abri à des multitudes d'oiseaux d'eau.

Les rives sont couvertes d'une espèce d'herbe appelée *llachu*, qui croît au-dessous de l'eau, avec laquelle les troupeaux se nourrissent, et qu'ils vont chercher jusque dans le lac.

On croit que ce lac a une marée, mais jusqu'à présent ce fait n'a pu être constaté par des observations sérieuses; il est plus certain qu'il est exposé à de grandes tempêtes. Les péninsules de *Capac-Tica* ou Capachica, de Chucuito et de Copacabana sont remarquables; il en est de même de l'isthme de Yunguyo, à l'extrémité duquel est le détroit de Tiquina; on distingue les grandes îles d'Amantani, de Taquili, de Soto et de Coati; l'archipel de Titicaca est composé d'une île de 6 lieues de circonférence, entourée de sept autres plus petites. L'île de Titicaca était célèbre et sacrée au temps des Incas, par la croyance que l'Inca Manco-Capac et sa femme Mama-Oello y étaient descendus du ciel pour fonder et civiliser l'empire du Pérou.

A peu de distance de la ville de Puno, située sur le bord occidental du lac, est l'île d'Esteves, dans laquelle les Espagnols avaient une forteresse où ils enfermèrent les prisonniers patriotes pendant la guerre de l'Indépendance. Toutes ces presqu'îles et ces îles sont fertiles, et abondent en patates de différentes espèces, *acas, quinua, cañagua,* et en pâturages pour les bestiaux; on y récolte du maïs, du blé; on y trouve des fraises, des légumes et des fleurs. Ce district approvisionne de ses productions une grande partie des départements de Puno et de La Paz.

Les cours d'eau du Pérou appartiennent à trois bassins différents : ceux du lac de Titicaca, de l'océan Pacifique et du fleuve des Amazones.

Le lac de Titicaca reçoit toutes les rivières qui coulent dans le département de Puno. Les principales sont celles de Ramis, de Coata et d'Ilave. Le Desaguadero coule du lac de Titicaca, et vient se perdre dans celui d'Aullagas ou de Pansa, près d'Oruro, dans la Bolivie; ce dernier, dont la longueur n'est que de 16 à 20 kilomètres, n'a pas de débouché connu.

Les rivières qui descendent de la Cordillère occidentale pour s'écouler dans l'océan Atlantique sont celles de Tumbez, de Chira, de Sechura, de Jequetepeque, de Saña, de Virú, de Santa, de Pativilca, de Huaura, de Pasamayo, de Chillon, de Rimac, de Lurin, de Mala, de Cañete, de Pisco, d'Ocoña, de Camaná, de Quilca, de Tambo, de Loa et plusieurs autres moins importantes.

Le troisième bassin hydrographique où se distribuent les eaux du Pérou est celui du fleuve des Amazones, ce géant des fleuves du globe. On n'est pas d'accord sur la situation de ses sources; les uns les placent dans les hauteurs de Condoroma, situées dans la Cordillère occidentale, entre Cuzco et Aréquipa, où naît l'Apurimac; mais la plupart placent les sources de l'Amazone dans le lac de Lauricocha, qui donne naissance au Marañon ou Tunguragua; ce lac est dans la province de Huamalies (département de Junin), à 5 kilomètres des mines de Chonta; le Tunguragua, d'abord très-sinueux, se dirige du sud au nord. Son cours est embarrassé de nombreux *pongos* ou rapides, dont le plus considérable est celui de Manseriche (1).

Des nombreuses rivières qui viennent se jeter dans l'Amazone, nous citerons, comme la première qui y afflue par la rive droite, le Guallaga ou Huallaga, important par sa position commerciale, mais d'une navigation très-dange-

(1) Le nom de *pongo* est dérivé du mot *puncu*, qui, en langue *quichua*, signifie porte. Le pongo de Manseriche a environ 11 kilomètres de longueur.

reuse et si féconde en naufrages, qu'on l'a surnommé le *Grand sépulcre* du Bas-Pérou. Ensuite, on rencontre, toujours à droite, l'Ucayale ou Ucayali, formé par l'Apurimac et de l'Urabamba et augmenté du Pachitea.

L'Amazone est encore grossi à droite, dans le Pérou, par le Javari, le Jutay, le Jurua et le Purus, qui ont une partie de leur cours dans cette république.

On trouve dans l'océan Pacifique, près des côtes du Pérou, quelques petites îles désertes, telles que les îles Chincha, les îles Lobos et autres, qui sont très-importantes par leurs gisements de *guano*, engrais si favorable à l'agriculture et qui produit un revenu considérable.

La côte est régulière, et n'offre aucun golfe remarquable : mais on distingue le cap Blanc, le cap de Parina, le plus occidental de l'Amérique méridionale, le cap Ahuja, le cap Nazca. Les grands ports sont ceux de Payta, de San-José, de Huanchaco, de Callao, d'Islay et d'Arica ; les petits sont ceux de Tumbez, de Pacasmayo, de Casma, de Huacho, de Pisco, de Chala, d'Ilo et d'Iquique.

Aux considérations générales déjà données sur le climat des régions péruvianoboliviennes, nous ajouterons quelques détails sur le Pérou en particulier. On y rencontre la gradation de tous les climats, depuis la chaleur brûlante de l'Égypte jusqu'au froid glacial de la Sibérie. Sur la côte, la chaleur est très-grande pendant l'été; il n'en est pas ainsi dans les vallées et au pied des Cordillères; dans les montagnes, le froid se fait sentir, cependant la végétation s'étend sur la Cordillère jusqu'à la limite des neiges perpétuelles, où l'on trouve encore quelquefois une petite herbe sauvage bonne pour le pâturage. Elle existe en plus grande quantité dans les ravins et les vallées que forment les montagnes, parce que la température y est plus élevée à cause des montagnes qui les entourent. Dans le territoire situé au delà des Andes, la chaleur est constante. Les quatre saisons sont bien marquées, quoique généralement on dise qu'il n'y en a que deux : l'été et l'hiver. Le printemps commence à la fin de septembre. Le climat est agréable; la grande chaleur de l'été sur la côte est tempérée par les brises qui viennent de la mer et de la terre. La chaleur n'est pas non plus égale sur toute la côte; dans quelques parties, comme dans les départements de Libertad et de Piura, au nord, elle est plus grande que dans d'autres. En hiver, le ciel est obscurci, généralement pendant la nuit, par un brouillard épais qui se résout en une petite pluie appelé *garúa*. Le froid n'est pas très-considérable, il n'arrête pas la végétation; de telle sorte que pendant l'hiver on peut recueillir plusieurs espèces d'excellents fruits; chose qui a rarement lieu dans d'autres contrées du globe.

La plus haute température observée à Lima, pendant l'été, est 29°,44 (centig.); la plus basse, pendant l'hiver, est de 16°,11. Dans la partie habitable de la Cordillère, le thermomètre varie de + 30° à — 3°,89.

Le Pérou est spécialement exposé aux tremblements de terre, et particulièrement sur la côte; les plus désastreux dont on ait conservé la mémoire sont ceux de 1586, 1630, 1687, 1746, 1806, 1820. Dans le département de Puno, les tremblements de terre sont à peine connus. L'été est la saison des pluies dans les montagnes; en hiver, le ciel est clair et les nuits sont très-froides; en juin, il tombe beaucoup de neige, et alors, aussi bien que dans la saison des pluies, éclatent de formidables tempêtes accompagnées de grêle et d'éclairs. Dans la Montaña, ou

territoire au delà des Andes, il pleut presque toute l'année, et l'hiver est inconnu; pendant l'été, les pluies augmentent et grossissent les rivières. En général, le climat est sain et très-favorable à la fertilité.

Le Pérou est une des contrées les plus riches du globe sous le rapport des productions animales, végétales ou minérales. On rencontre dans les vallées de la côte et dans celles de l'intérieur toutes les espèces de quadrupèdes et d'oiseaux domestiques connus en Europe. Sur la côte, les races de chevaux, de mulets, de cochons, de vaches, sont excellentes; le Piura élève beaucoup de chèvres. Les plaines et les montagnes de l'intérieur sont couvertes de troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas et d'alpacas. Dans les déserts de la Cordillère, on rencontre le condor, et aussi de nombreux troupeaux de vigognes (*vicuñas*) et de guanacos, que l'on réduit par une chasse continuelle. Le territoire au delà des Andes se distingue par une grande variété et un grand nombre d'oiseaux, la plupart ornés d'un brillant plumage. On rencontre encore dans cette partie beaucoup de reptiles et de curieux insectes. Les rivières abondent en poissons de différentes espèces et d'excellente qualité.

Le Pérou produit, dans ses différents climats, tous les fruits, les grains et les végétaux que l'on cultive dans d'autres contrées, indépendamment de ceux qui lui sont indigènes; parmi ces derniers, il y en a qui ont une saveur exquise : tels sont le chirinaya, le pine, la palta, qui peuvent rivaliser avec les fruits les plus fins que l'on connaisse au monde. La région transandine est remarquable par l'abondance et la singularité de ses productions. Dans ses immenses forêts, on trouve une grande variété de bois précieux pour la construction et l'ornementation, des écorces renommées, du café, du cacao, de la salsepareille, de la vanille, etc.

Le règne minéral du Pérou est célèbre par ses *placers* d'or, ses mines d'argent, de mercure, de cuivre, de plomb, de soufre, de houille; aussi bien que par ses carrières de marbre de différentes qualités. Les placers d'or de Carabaya sont importants, les mines d'argent de Pasco, de Puno, de Guantajaya et de Gualguayoc sont très-riches; citons encore les mines de mercure de Guancavelica et de Chonta; les couches de salpêtre de Tarapacá et les mines de sel de Huacho et de Sechura.

La population de la république du Pérou est d'environ 2 200 000 âmes; elle se compose de différentes races : on y trouve des descendants des anciens Espagnols, mais en petit nombre; des aborigènes, qui, au contraire, sont nombreux, et des *Castas* ou *Mestizos* (métis), qui sont une race mélangée de sang espagnol et des aborigènes. Cette classe forme, avec la première, la plus active, la plus intelligente et la plus importante partie de la nation. Il y a encore des nègres libres, et aussi des descendants de nègres mêlés aux autres races. On estime qu'il y a 240 000 blancs; 300 000 métis et olivâtres; 1 620 000 Indiens; 40 000 nègres.

La langue espagnole, la langue officielle de la république, est surtout le langage de la côte; dans les montagnes, on ajoute à l'espagnol le quichua, l'ancienne langue aborigène du temps des Incas; une grande partie des Indiens n'en connaissent pas d'autre. L'aymará est parlé dans les provinces de Chucuito, de Guancané, dans le département de Puno, et dans les montagnes de Motegua. Les Indiens du territoire transandin parlent différents dialectes qui leur sont propres.

La république se divise, depuis 1855, en 12 départements et 3 provinces littorales, subdivisés en 66 provinces et 625 districts, comprenant 32 cités, 74 villes et 1 558 villages.

Les départements sont les suivants : *Amazonas, Cajamarca, Libertad, Ancus, Lima, Junin, Guancavelica* (*Huancabelica*), *Ayacucho, Cuzco, Aréquipa, Puno* et *Moquegua. Piura, Callao* et *Ica* prennent la dénomination de provinces littorales, parce que ce sont des départements formés, chacun, d'une seule province située sur les bords de l'océan. Dans le territoire au delà des Andes, on a formé le gouvernement territorial de Loreto, subdivisé en gouvernements secondaires de Loreto, Nauta, Pevas et Oran, sur l'Amazone ; de Tingo-Maria, La Laguna, Tarapoto, Pachiza, sur le Guallaga ; de Sarayacu et de Santa-Catalina, sur l'Ucayale.

La religion catholique romaine est celle de l'État ; mais l'exercice public des autres religions n'est pas défendu par les lois du pays, et en réalité le Pérou n'est pas un pays intolérant. Il y a un archevêché à Lima et des évêchés à Cuzco, Aréquipa, Truxillo, Guamanga et Chachapoyas.

Le gouvernement du Pérou est démocratique et centralisé : il est fondé sur le principe de la souveraineté du peuple ; son exercice est délégué à des corps législatif, exécutif et judiciaire. Le pouvoir législatif réside dans le congrès, composé de deux chambres, l'une de sénateurs nommés par chaque province selon sa population ; l'autre, des représentants des départements. Le pouvoir exécutif est confié au président de la république, nommé par les colléges électoraux des provinces pour six années. Il est assisté de quatre ministres : l'un pour les affaires étrangères, le second pour les finances, le troisième pour la justice, les grâces et la religion ; le quatrième pour la guerre et la marine. Le pouvoir judiciaire réside en une haute cour de justice qui siége dans la capitale, avec des cours supérieures à Lima, Cuzco, Aréquipa, Truxillo, Ayacucho et Puno. Il y a des tribunaux et des juges spéciaux pour le commerce, les mines, les finances, la police (*comisos*), et le militaire. Le conseil d'État est une chambre consultative nommée par le congrès et chargée de maintenir la constitution et les lois. Les départements sont politiquement administrés par des préfets, les provinces par des sous-préfets, et les districts par des gouverneurs.

*Lima*, capitale du Pérou et du département auquel elle donne son nom, s'élève dans la belle vallée de la *Rimac*, à 9 kilomètres de l'embouchure de cette rivière dans le Grand océan ; elle fut fondée par Pizarre, en 1535, sous le nom de *Ciudad de los Reyes* (la cité des *Rois*). Cette grande cité, dont on estime la population à 80 000 âmes, est bâtie en demi-cercle, dont le diamètre, qui se prolonge sur la rive gauche de la rivière, est de 4 kilomètres. Entourée d'une muraille en briques flanquée de 34 bastions et percée de 7 portes, on y entre du côté de la rive droite de la Rimac en traversant le faubourg de San-Lazaro et un pont élégant en pierres. Du côté de la mer, elle présente un aspect enchanteur : on y arrive par une avenue bordée d'un double rangée d'arbres magnifiques, près de laquelle sont les promenades publiques. La cathédrale et le palais de l'archevêque ornent la Plaza Mayor, au milieu de laquelle s'élève une très-belle fontaine ; les autres édifices publics sont l'hôtel des monnaies, le ci-devant palais de l'inqui-

sition, l'ancien collége des jésuites, transformé en hospice d'enfants trouvés, l'université, dont la bibliothèque possède une intéressante collection de manuscrits; le théâtre. Les rues sont régulières, pavées en petites pierres rondes, ornées de trottoirs, arrosées par des ruisseaux, et cependant obstruées par des immondices. Les maisons, proprement construites en briques ou en bois, et peintes à l'extérieur, n'ont en général qu'un seul étage; il n'y a que celles des riches propriétaires qui en aient deux. Les grands édifices, éclatants et majestueux de loin, perdent beaucoup à être examinés de près. Ils pèchent généralement sous le rapport du goût et du style; ils auraient plus de noblesse s'ils étaient moins surchargés de sculptures et de détails. Les murailles des églises sont en pierre, tandis que les clochers et les dômes sont en bois revêtu de plâtre, précaution qui a été nécessitée par la fréquence des tremblements de terre. Mais les diamants, l'or et l'argent éclatent de toutes parts dans les temples. On voit suspendues dans le chœur des cages en argent, remplies d'oiseaux, qui mêlent leur ramage aux chants des fidèles et aux accords de l'orgue. Par une singulière bizarrerie, l'hôtel de ville est bâti dans le goût chinois.

En général, la vivacité d'esprit et la pénétration des habitants du Pérou, ainsi que leur goût pour l'étude, leur assignent un rang distingué parmi les nations civilisées. Les établissements scientifiques de Lima forment un centre de lumières qui se répandent sur tout le pays. Les sciences, généralement cultivées, y ont fait depuis peu de grands progrès. On y connaît et l'on y suit toutes les découvertes faites en Europe. Le bon goût, l'urbanité, beaucoup de qualités sociales, semblent héréditaires aux Péruviens. On admire l'imagination et la sensibilité des femmes. Elles aiment avec une sorte de fureur le luxe innocent des fleurs et des parfums. Il est cependant à désirer qu'on améliore le système d'éducation.

Mais chaque instant peut devenir le dernier pour les riches habitants de cette superbe capitale. En 1746, un terrible tremblement de terre détruisit les trois quarts de la ville, après avoir démoli entièrement le port de Callao. Jamais il n'y eut de destruction plus complète, puisque, de 3 000 habitants, il n'en resta qu'un seul pour porter la nouvelle de cet événement désastreux (1).

Lima, depuis 1582, a été dévastée par plus de vingt tremblements de terre : celui du 30 mars 1828 renversa la plupart des édifices publics, un grand nombre de maisons, et fit périr un millier d'habitants. Les environs sont couverts de jolies maisons de campagne, de jardins et de vergers.

Le village de *Pachacamac* montre encore les débris des murs du magnifique temple élevé par le dixième Inca, Pachacutec, à Pachacamac, le créateur de l'univers. Pizarre, en 1533, s'empara d'une immense quantité d'or dans ce temple, et livra à toute la brutalité de ses soldats les vierges consacrées au service de la Divinité.

*Callao,* capitale d'une province littorale distincte, est le port de Lima, à la-

(1) Il échappa par le hasard le plus extraordinaire : cet homme était dans un bastion qui a vue sur tout le port; il aperçut, en moins d'une minute, tous les habitants sortir de leurs maisons dans la plus grande terreur et la plus grande confusion : la mer, après s'être retirée à une distance considérable, revint en montagnes écumantes par la violence de l'agitation, et ensevelit les habitants dans son sein.

quelle l'unit un chemin de fer. Il est bien fortifié, et c'est le meilleur port du Pérou.—*Cañete,* sur la côte, fait avec la capitale un grand commerce de grains, de légumes, d'oiseaux domestiques, de poissons et de fruits. On trouve beaucoup de salpêtre près d'un village des environs.—*Chancay* est une autre ville de la côte.

*Ica,* capitale d'une autre province littorale indépendante du département, est peuplée de 6 000 âmes, et bâtie près de la mer; elle possède plusieurs verreries. C'est en face de la province d'Ica, vers l'entrée de la baie de Pisco, que sont les fameuses îles Chincha, où l'on recueille une énorme quantité de guano.

Les tremblements de terre et les volcans appelés *Guagua-Putina* et *Ubinas* ont engagé les habitants d'*Aréquipa* à changer l'emplacement de leur cité. Cette ville, fondée par Pizarre, est la capitale du département du même nom, et compte 30 000 habitants. Elle est aujourd'hui sur un terrain uni, à 90 kilomètres de la mer. Les maisons y sont en pierres; le climat y est très-doux et l'air très-sain. Le nom d'Aréquipa signifie : *Eh bien! restez-y.* En voici l'origine. Les troupes victorieuses de l'Inca venaient de conquérir cette contrée; charmés de la beauté du pays, les soldats témoignèrent quelques regrets de retourner chez eux; l'Inca, qui s'en aperçut, leur dit : « Eh bien! restez-y; » et ils y restèrent. Cette ville est l'une des plus importantes du Pérou occidental. Elle a un commerce florissant, d'importantes manufactures de laine et de coton, de tissus d'or et d'argent. Sa cathédrale, un pont sur une des deux petites rivières qui arrosent la ville, et une fontaine en bronze sur la grande place, sont les principales constructions qu'on y remarque. — L'important port d'*Islay* est au sud-ouest d'Aréquipa. — Au nord-ouest de ce port, est *Camaná,* dans un pays fertile et une situation délicieuse. — Au nord du volcan d'Aréquipa, est la maison de poste d'*Apo,* à 4376 mètres d'altitude.

Le département de *Moquegua,* au sud de celui d'Aréquipa, tire son nom d'une ville située dans sa partie septentrionale; la capitale, *Tacna,* ville de 10 000 âmes, a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1833. *Arica,* non loin de là, avec un bon port, a été détruite par le même tremblement de terre, mais s'est relevée depuis. Un chemin de fer l'unit à Tacna. La délicieuse vallée de Zapa fut aussi entièrement ravagée. Les intéressants ports d'*Ilo* et d'*Iquique* appartiennent au même département. Il s'y trouve aussi *Tarapacapa,* qui a des mines d'argent, et la Pampa de Tamaragal, qui présente des gîtes inépuisables de salpêtre. Dans le nord du département, on voit *Tacora,* village d'Indiens, remarquable par sa grande altitude (4 344 mètres), et la maison de poste d'*Ancomarca,* encore plus élevée (4792 mètres).

Dans les environs d'Arica et de Tacna, l'air est chaud et malsain. Quelques cantons produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. Il y a dans la province de Tacna un volcan qui lance des jets d'une eau infecte et chaude. Cette province est remplie de déserts sablonneux, entremêlés de lisières extrêmement fertiles. On y cultive la vigne avec beaucoup de soin et d'intelligence. On y exploite quelques mines d'or et de cuivre, et des mines d'argent très-riches.

Dans la partie du Pérou située le long de la côte du Grand océan, au nord du département de Lima, on trouve le département d'*Ancas,* dont la capitale est

*Huaraz*, et où se trouvent le port de *Santa* et celui de *Huarmey*. On voit près de ces villes des ruines intéressantes, entre autres, celles d'une curieuse forteresse du cacique Chimu. — *Cajatambo*, dans le même département, est sur un territoire riche en mines d'argent et en troupeaux de moutons.

Plus au nord, on entre dans le département de *Libertad*. *Truxillo* ou *Trujillo*, la capitale, est une ville de 15 000 âmes; elle fut bâtie en 1535 par Pizarre, qui lui donna le nom de sa ville natale. Elle est à 2 kilomètres de la mer, dans une contrée agréable et fertile. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monuments péruviens, où l'on a trouvé des trésors considérables. — *Huanchaco* est un port intéressant de ce département, où l'on trouve aussi celui de *San-José*, *Lambayeque*, intéressante par son savon, son maroquin, son vin et son sucre, et *Viri*, sur une rivière du même nom (1). Les îles Lobos, fameuses par leur guano, et distinguées en *Lobos de Tierra* et *Lobos de Afuera*, sont en face de ce département. Le département de Libertad produit des vins, que l'on transporte dans l'intérieur du Pérou, à Guayaquil et à Panama. On y voit aussi beaucoup d'oliviers, dont le fruit donne une excellente huile. — *Piura*, capitale de la province littorale du même nom, est la plus ancienne ville du Pérou bâtie par les Espagnols; elle est sur une petite rivière, qui disparaît entièrement dans la saison sèche. Ses habitants, au nombre de 11 000, commercent en cire, en salpêtre, fil d'aloès, cascarille et autres objets; ils s'occupent aussi du transport des marchandises, à dos de mulet, de Quito à Lima. — *Payta* est un port important de cette province, qui renferme aussi le petit port de *Tumbez*, à l'extrémité du Pérou.

La ville de *Caxamarca* ou *Cajamarca*, capitale du département du même nom, renferme des restes du palais de l'Inca Atahualpa, habités par un de ses descendants. On y voit encore la chambre où il fut retenu prisonnier pendant trois mois; une longue pierre servant de base à l'autel de la chapelle de la prison est celle sur laquelle ce dernier empereur du Pérou fut étranglé par les Espagnols. Cette ville, peuplée de 12 000 âmes, est sous un climat tempéré, au milieu d'une plaine fertile qui donne le soixantième grain. A 4 kilomètres, sont des sources d'eau chaude, appelées les *bains des Incas*, près desquels Atahualpa possédait une maison de plaisance. Caxamarca, située dans une charmante vallée, sur une petite rivière du même nom, est bien bâtie, a des rues régulières et une belle place publique, placée au centre de la ville. Les habitants, industrieux, fabriquent toutes sortes d'étoffes grossières de laine, ainsi que des toiles de lin et de coton.

A 25 kilomètres de la ville, on trouve, sur la Caxamarca, un village appelé *Jesus*, remarquable par les restes d'une ville péruvienne qui paraît avoir été peuplée de plus de 30 000 âmes, et qui renferme encore plusieurs maisons entières, dont la construction annonce un peuple assez avancé dans les arts mécaniques.

*Chachapoyas*, capitale du département d'*Amazonas*, le plus septentrional du Pérou, est une ville de 4 000 âmes, dans une contrée délicieuse; on l'appelle aussi *San-Juan de la Frontera*. — *Jaen de Bracamoros* est une autre ville remarquable de ce département, où l'on trouve encore, dans la province de Maynas, *Moyobamba*, si connue par son industrie de chapeaux dits *panamas*, tissés avec

(1) Nom remarquable en ce que celui du Pérou paraît en provenir : c'est en effet, dit-on, vers ce point que les Espagnols ont abordé dans cette contrée pour la première fois.

des feuilles d'une espèce de latanier, désignée dans le pays sous le nom de *bombonase,* et dont on fait aussi des porte-cigares renommés. Cette ville, aux mœurs turbulentes, mais hospitalières, est dans un pays montueux. — *Nauta,* sur l'Amazone, vers le confluent de l'Ucayale, est un port déclaré franc, dans le gouvernement territorial de Loreto.

*Cerro de Pasco,* qui doit son nom à un plateau âpre et glacial, un des plus élevés du Pérou, est au milieu de riches mines, et sa population varie suivant l'état de l'exploitation : aujourd'hui elle est de 12 000 âmes. C'est la capitale du département de *Junin.* — *Huanuco* ou *Guanuco,* qui ne renferme guère que de grandes maisons en partie abandonnées, a été la capitale du département. Ce n'est plus que l'ombre de cette belle cité péruvienne qui renfermait le palais des Incas et le temple du Soleil, dont on voit encore les ruines. — *Tarma,* ville de 8 à 10 000 habitants, est dans une petite vallée profonde, où l'air circule difficilement. Le village de *Junin,* qui a donné son nom au département, est célèbre par une victoire que les républicains remportèrent sur les royalistes. — *Baños* est un village remarquable par ses eaux thermales, où les Incas avaient un vaste palais dont on voit encore les ruines. — *Jauja* ou *Xauxa,* peuplée de 10 000 âmes, se soutient par le produit de ses mines d'argent, la vente de ses grains et ses pâturages.

Le département de *Guancavelica* ou *Huancabelica,* au cœur du Pérou, au milieu des Andes, a pour capitale la ville du même nom, peuplée de 5 000 habitants, devenue célèbre par ses riches mines d'or, d'argent et de mercure, situées à 4200 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Les sources chaudes de Guancavelica sont chargées de carbonate calcaire. On peut dire que les habitants de ce canton construisent leurs maisons avec de l'*eau,* car ils laissent refroidir les eaux imprégnées de matières calcaires; le sédiment qu'elles déposent est reçu dans des vases, et y prend la figure et la consistance d'une pierre. — *Castrovireyna,* dans le même département, a un climat triste et froid, mais se recommande par ses mines d'argent.

Le département d'*Ayacucho,* situé aussi au cœur de la république, a pour capitale *Ayacucho,* appelée encore *Guamanga* ou *Huamanga,* qui fut fondée par Pizarre, et qui est bâtie en pierres régulièrement, avec de belles places publiques, une cathédrale, plusieurs églises et une université. Cette cité, de 16 000 âmes, a des habitants polis, intelligents, adonnés aux sciences, et fait un grand commerce en cuirs, en grains et en fruits. Elle a été aussi nommée *San-Juan de la Victoria,* en mémoire d'une victoire remportée sur l'Inca Manco, qui avait défait les Espagnols en plusieurs rencontres. Le général Sucre y remporta, en 1824, une victoire décisive sur les royalistes.

*Puno,* capitale du département de ce nom, qui est dans le sud-est du Pérou, vers le lac de Titicaca, a environ 8 000 âmes, et possède un assez bon collége. On trouve dans ce département la riche mine d'argent de *Laycacota* (c'est-à-dire du lac enchanté), située près de San-Luis de Alva, et qui fut ainsi nommée parce que les Indiens, pour mieux la cacher, avaient creusé un lac au-dessus. D. José ouvrit un passage aux eaux du lac, et découvrit la mine. On y trouve aussi, dans la province de Lampa, *Muncolla,* village abandonné aujourd'hui, mais autrefois la résidence du grand colla. On voit, à une lieue de là, dans un lac, une île où sont les ruines du palais des anciens souverains du pays.

Le département de *Cuzco,* aussi dans le sud-est du Pérou, a pour capitale *Cuzco,* autrefois capitale de l'empire des Incas. Cette ville, éloignée de 800 kilomètres de Lima, est presque aussi étendue que celle-ci, et compte plus de 40 000 habitants. Elle conserve encore beaucoup de monuments de son ancienne grandeur, parmi lesquels se trouve la forteresse des Incas. Les pierres qui y ont été employées sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées, le fer, l'acier et les machines étant alors inconnus. Il s'y trouve des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude et l'autre d'eau froide. Un couvent y a pour murs ceux mêmes du temple du Soleil, et le saint-sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or de cet astre. Un couvent de religieuses occupe le même emplacement où demeuraient les vierges du Soleil. Le principal commerce est en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemins. Les habitants, très-ingénieux, se distinguent particulièrement dans l'art de broder et de peindre (1).

La province de *Calca* produit le meilleur sucre de tout le Pérou; les cannes subsistent sans aucun soin pendant plusieurs années; elles sont très-riches en sucre, et le sucre se cristallise avec une extrême rapidité. Les provinces de *Canes* et *Canches* tirent leur nom de deux tribus dont les restes y demeurent encore; les premiers, robustes, taciturnes et orgueilleux, s'habillent de noir, et vont à cheval; les autres, d'une taille moindre, inconstants et gais, n'ont pour vêtement que des peaux. Leur langue diffère autant que leurs mœurs; ils vécurent sous deux princes ou *curacas* indépendants jusqu'à ce que les Incas les soumirent (2).

Nous terminerons par une esquisse des mœurs des Péruviens, en commençant par un court extrait des intéressantes lettres de M. Émile Carrey sur les *Productions* et les *Mœurs* de l'Amérique du sud (*Moniteur,* 1858).

« Ils ont de la bravoure; mais leur vertu principale est la générosité cordiale et franche, qui règne partout, sous le toit du blanc le plus fier de son origine, comme sous le carbet d'Indien presque sauvage. Riches et pauvres, sous une forme ou sous une autre, rendent aux étrangers et se rendent entre eux des services incessants. Les plus pauvres surtout s'entr'ai-

(1) Quelques voyageurs ont parlé des ruines d'une ville nommée *Olan-tay-tambo* ou *Hollay-tay-tambo,* près de Cuzco; mais M. Paul de Carmoy dit (*Revue contemporaire,* janvier 1858) avoir vu ces prétendues ruines, qui ne sont autre chose qu'un vaste amas de pierres de grande dimension et sans coupe arrêtée, tirées de la carrière attenante, dont on a bâti une partie de Cuzco.— Au nord-est de cette ancienne capitale, est *Pancartambo,* qui tire son nom de la caverne d'où, selon la tradition de plusieurs indigènes, Manco-Capac et ses frères sortirent pour civiliser le Monde. — *Vilcobamba,* dans le même département, fut le dernier retranchement des Incas contre le pouvoir des Espagnols. Il y a des forteresses anciennes péruviennes. C'est aux environs que l'on trouve la mystérieuse *Chaquiquirao,* ville immense, embellie de beaux édifices et de superbes colonnes.

(2) Dans leur pays, aux environs de Condoroma, on éprouve, disent des auteurs espagnols, dans les temps de tempêtes, de tonnerre et d'éclairs, des piqûres aux mains, au visage et partout ailleurs; on désigne ces sensations sous le nom de mouches; mais on doit attribuer ces piqûres à l'air électrisé, car on ne les ressent plus aussitôt que la tempête a cessé *.

* *Alcedo,* a l'article *Canes y Canches.* Dans le *Viagero universal,* XIV, pag. 185, on trouve le même récit.

dent avec un empressement qui a quelque chose de touchant. En voici un exemple : dans la basse Cordillère (c'est-à-dire au nord), les prisonniers ne sont pas nourris : l'État, ou plutôt la ville, ne leur doit, d'après la coutume, que quatre murs et sa justice, plus ou moins équitable. La charité publique pourvoit largement à cette inhumanité : chaque matin, quand il y a un captif à la prison, ce qui est assez rare d'ailleurs, chaque matin on voit arriver à la file une foule de femmes et d'enfants chargés, l'un de bananes rôties, l'autre de poisson salé, celui-ci de viande, etc. Chacun d'eux dépose sa charitable offrande devant la grille du prisonnier, à portée de sa main, et s'en va, sans savoir, le plus souvent, ni le nom, ni la patrie, ni même le crime de celui qu'il vient de nourrir. Ce sont les *cholos*, les pauvres Indiens demi-civilisés, qui, avant tous, et comme par privilége, s'occupent des prisonniers. Je n'ai jamais vu l'un d'eux passer près d'une prison péruvienne sans y jeter un regard, s'y arrêter, causer avec le captif, s'informer de ses désirs, et, quels qu'ils soient, les satisfaire de son mieux. On dirait qu'enfants de la forêt et de la vraie liberté, comprenant mieux que personne les supplices de l'emprisonnement, ils se font une religion de les alléger.

« Par suite de cette bienveillance générale, les Péruviens pratiquent envers les étrangers une hospitalité large et amicale, facilitée d'ailleurs par le bien-être de chacun, la fertilité du sol, et les mœurs simples des habitants.

« Affables comme tous les peuples de race espagnole, ils vous saluent du regard et de la tête quand vous suivez la rue devant leur maison, et si, par curiosité ou passe-temps, vous vous arrêtez à les regarder, hommes, femmes, enfants, tous vous sourient, et le maître de la case vous dit dans sa belle langue sonore, d'une voix amicale et douce : « Entrez, señor, « la maison est à vous. » Puis chacun s'écarte pour vous livrer passage : les hommes offrent un cigare, les femmes vous font une cigarette qu'elles allument à la leur et vous la tendent humide encore de leurs lèvres roses; les enfants courent chercher un tabouret ou une chaise, quelquefois la seule de toute la case; puis le maître ou la maîtresse du logis vous propose du chocolat ou du tafia.

« Cependant les Péruviens ont aussi leur part de vices et de défauts humains. On peut reprocher à certains Péruviens une rapacité commerciale poussée souvent jusqu'à l'oubli de la bonne foi. Ces avides indélicats, malheureusement trop nombreux, ne répugnent nullement à nier une convention conclue de la veille ou du matin; à lustrer leurs monnaies fausses dans l'alcali ou dans le liquide humain qui le remplace; à dissimuler habilement sous du blanc ou de la farine de manioc les défauts de leurs chapeaux; à commettre, en un mot, toutes les déloyautés qu'ils imaginent à l'usage de leur amour du gain.

« Ces déloyautés, assez fréquentes, sont le vice capital du pays; car l'assassinat, le vol à main armée, etc., sont, proportion gardée, beaucoup plus rares dans la partie habitée de la basse Cordillère péruvienne que dans le Brésil et dans l'Europe elle-même. On reproche non sans raison au clergé péruvien, comme à celui de toute l'Amérique du sud, d'oublier son saint ministère pour les biens temporels; d'abuser, sur les Indiens surtout, de sa situation dominante, et d'exploiter par tous moyens les terreurs superstitieuses de ces hommes timides et doux qui vivent encore sous l'influence du despotisme absolu, mais civilisateur, des anciens jésuites; de mettre en œuvre constamment certaines pratiques commerciales blâmables chez des laïques et condamnables chez des ministres du Seigneur; enfin, et surtout, d'oublier trop généralement, et à la connaissance de tous, le vœu de chasteté, qui est une des grandes forces du prêtre catholique.

« Les autorités locales administratives, se sentant hors de l'atteinte du gouvernement central de Lima, exposées cependant, par suite de révolutions, à des destitutions incessantes, exploitent outre mesure leurs gouvernés, blancs et Indiens. Par les mêmes motifs, les autorités judiciaires sont plus amantes de piastres que de justice.

« L'extrême mansuétude du Péruvien se change souvent en indolence... Les villes du Pérou ont malheureusement leurs cabarets et leurs lojas, où le vin, le tafia et le jeu font fureur. C'est une des contrées du globe où les hommes boivent et jouent avec le plus de passion.

« Au-dessus des passions du jeu et de l'*aguardiente*, la passion dominante du pays, celle qui d'un bout à l'autre du Pérou, et un peu du monde, règne en maîtresse absolue, c'est l'amour. Sous une forme ou sous une autre, la majeure partie de l'argent que gagnent les

Péruviens de la Cordillère, est dévolue aux Péruviennes. A Moyobamba même et jusque dans plusieurs villages des environs, l'amour est la vie de chacun, et, avant même d'avoir un vêtement européen, le moindre blanc non marié possède, en une maison retirée, loin des yeux profanes, sous des bananiers, quelque fée aux doux yeux qui attend sa venue. C'est là que tout d'abord il porte l'argent du chapeau ou de la poudre d'or qu'il a récolté la veille, et aussitôt, quelque retiré que soit le village, l'argent s'envole rapide en mouchoirs de soie venus de France ou des Indes, en crêpes de Chine, en bagues, bracelets, etc., tout ce qui constitue le gracieux plumage de la belle moitié de notre humanité..... On vous raconte assez fréquemment que telle ou telle Péruvienne a quitté le toit paternel ou conjugal pour aller vivre avec le préféré de son cœur, soit à l'autre bout de la ville, soit dans la bourgade voisine, sans que le père ou le mari paraisse s'en être irrité outre mesure.

« Les Péruviennes, même celles de la basse Cordillère, ont entre toutes les femmes une grâce et une habileté indicibles pour répandre l'or à folles mains : en consommations renouvelées de bijoux, de dentelles, de robes, elles feraient concurrence aux Parisiennes elles-mêmes. Aucunes femmes d'aucuns pays ne savent comme elles traîner leurs souliers de satin blanc et leurs jupes de soie, à travers les sables boueux de leurs rues sans pavés; effeuiller de fêtes en fêtes et les fleurs, et les rubans, et les dentelles d'Europe, et tous les coûteux ornements dont elles se couvrent; satisfaire, sans jamais en calculer le prix, toutes les passions, tous les caprices, toutes les folles idées qui voltigent, sans s'arrêter, de leurs fronts à leurs lèvres.

« Lima, plus encore, je crois, que Paris même, est de toutes les capitales du monde celle qui sait le mieux absorber dans le gouffre de ses bruyants plaisirs l'épargne silencieuse de la province. »

Parmi les nations indiennes encore sauvages qui habitent la partie orientale du Pérou, vers la Pampa del Sacramento, on remarque les *Conibos*, les *Sipibos*, les *Chetibos*, les *Sensis*. Voici quelques détails sur une des principales de ces nations, les Conibos, que nous puisons dans une relation de M. de Saint-Cricq (*Bulletin de la Société de géographie*, 1853.)

« C'est sur les hautes berges qui profilent la rive gauche de l'Ucayale que les Conibos ont édifié leurs demeures, vastes hangars ouverts à tous les vents et couverts d'un toit de palmes élégamment entrelacées.

« La stature du Conibo varie entre 1 m,60 et 1 m,70. Ses formes sont lourdes, son encolure épaisse, son thorax fortement prononcé. Son visage est rond, ses pommettes saillantes; ses yeux, à cornée jaune et à pupille couleur de tabac, sont petits, obliques et assez écartés. Le nez, court et épaté, s'élargit à sa base; les lèvres lippues laissent, en s'entr'ouvrant, apercevoir des dents jaunes, mais bien rangées, et des gencives d'un noir d'ébène, teintes avec l'herbe *yanamucu* (*Peperomia tinctorioides*).

« L'expression habituelle du masque de ces indigènes est ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérise la physionomie de tous les sauvages péruviens; mais la rondeur presque sphérique du facies y ajoute un cachet de bonhomie et de naïveté qui corrige un peu l'impression désagréable qu'on pourrait éprouver à leur aspect.

« Quant à la nuance de leur teint, elle nous paraît d'une couleur très-obscure, n'en déplaise au révérend père Girbal, le premier historiographe de cette nation, et ne nous semble présenter aucune analogie avec le teint des Espagnols, auxquels ce missionnaire comparait en 1790 les nouveaux néophytes. L'épiderme de ces sauvages, incessamment exposé aux piqûres des moustiques, est rugueux au toucher comme une peau chagrinée, et les prétendues huiles dont ils s'oignent pour se garantir de la morsure de ces insectes n'ont jamais existé que dans l'imagination des premiers missionnaires qui les ont visités. La chevelure du Conibo est noire, rude et abondante; sa lèvre supérieure et son menton offrent à peine quelques poils clair-semés, et c'est en vain que nous avons cherché parmi ces indigènes quelqu'une de ces barbes touffues dont le père Girbal les avait complaisamment dotés.

« Les femmes conibos sont petites, disgracieuses, mais assez replètes, et n'ont pas cet ab-

domen ballonné et ces membres grêles qui caractérisent la plupart des autochthones femelles de l'Ucayale. Leurs mamelles, déjà flasques au sortir de la puberté, ajoutent un dernier cachet de laideur à leur physionomie. Elles vont nues, malgré la guerre d'extermination que leur font les moustiques, et couvrent seulement leurs parties sexuelles d'une bande d'étoffe de couleur brune. Leurs cheveux sont coupés en brosse au niveau des paupières et cette mode bizarre les oblige à rejeter brusquement la tête en arrière, quand elles veulent regarder un objet placé à la hauteur de l'œil. La nuance foncée de leur teint est identique avec celle des hommes; comme ces derniers, elles noircissent leurs gencives avec les pousses tendres de la plante *yanamucu*, et portent la chevelure en queue de cheval.

Le vêtement des hommes consiste en un sac de coton tissé, teint en brun, descendant jusqu'à mi-jambes, avec des ouvertures pour la tête et les bras. Ce sac, ou plutôt cette courte tunique, qu'ils appellent *tari*, dérivée de l'ancien *uncu* des Ando-Péruviens, qui l'avaient empruntée à l'*ichcahucpilli* des Mexicains, est commune du reste à la plupart des nations qui vivent sur les versants orientaux des Andes, entre le 6e et le 11e degré. Les *Yuracarès* et les *Motécénès* du Haut-Pérou font usage de ce vêtement, qu'ont admis depuis plusieurs siècles six des nations riveraines de l'Ucayali

« L'habitude de se peindre le visage, quoique commune aux deux sexes de la nation conibo, est néanmoins plus répandue chez l'homme que chez la femme. Le rouge et le noir sont les couleurs consacrées par l'usage. Le premier est fourni par le *Bixa orellana*, ou rocou; le second est extrait du *huitoch* (*Genipahua americana*). Le rouge n'est affecté qu'au seul visage. Le noir s'applique indistinctement à toutes les parties du corps. Nous avons vu de ces sauvages avec des bottes peintes qui leur montaient jusqu'au haut des cuisses. D'autres avaient des justaucorps ouverts sur la poitrine et festonnés autour des hanches. Les plus modestes se contentaient de peindre des mitaines sur leurs mains et leurs bras. Ces peintures, à demi cachées par la tunique de l'indigène, n'étaient visibles qu'au moment des ablutions.

« Chez ces sauvages, la coquetterie est l'apanage exclusif des mâles. Ils apportent à leur parure les soins les plus minutieux, passent de longues heures à s'épiler et à se peindre, sourient à leur miroir, quand il leur arrive d'en posséder un, et se montrent très-vains de leur beauté.

« Avec les dessins vulgaires dont ils font usage habituellement, ils ont, pour les jours de fête et de gala, des arabesques d'une ornementation très-compliquée, qu'ils appliquent sur leur visage et sur leur corps, par un procédé d'estampage semblable à celui qu'employaient les Étrusques pour décorer leurs vases des élégantes silhouettes qu'on y admire. A ces dessins choisis, les Conibos ajoutent quelques bijoux de perles blanches et noires (*chaquiras*), qu'ils se procurent dans les missions voisines de *Sarayacu* et de *Tierra-Blanca*. Ces bijoux, qu'ils façonnent eux-mêmes, consistent en pendants d'oreilles et en une cravate qui emboîte le cou et descend sur la poitrine à l'instar d'un rabat presbytérien. Les femmes fabriquent leurs colliers avec ces mêmes perles, et y suspendent une pièce d'argent, une médaille de cuivre, ou, à défaut de métal, quelque phalange du singe hurleur (*Mycetes ursinus*). Les deux sexes portent encore, aux poignets et aux jambes, des bracelets de coton, tissés sur le membre même, bordés de petits crins noirs et de dents du poisson *huamouï* (*Maius osteoglossum*), aux larges écailles de carmin et d'azur. . . . . .

« Pendant que le Conibo passe la moitié de son temps à s'ajuster, la femme vaque aux travaux pénibles : elle surveille le défrichement, quand par hasard il s'en trouve un; sarcle le sol; récolte les fruits ou les racines, qu'elle rapporte au logis dans sa hotte à frontal d'écorce; charrie le bois et l'eau; prépare les aliments et le *mazzato*, boisson de yucca ou de bananes fermentées; façonne les tissus, recueille la cire et le miel; pétrit la glaise nécessaire aux poteries, cuit ces dernières, les peint et les vernisse, ou suit les pas de son époux et maître, portant sur ses reins ployés le produit de la chasse ou de la pêche, les avirons et la pagaie. Au désert, la femme est la bête de somme de l'homme, plutôt que sa compagne.

« Le talent de ces pauvres ilotes pour la fabrication des poteries, leur décoration extérieure et leur vernissage, mérite une mention spéciale.

« Sans autre ébauchoir que leurs doigts et la valve d'une moule, elles façonnent des amphores, des cruches, des coupes et des aiguières, dont le galbe rappelle le meilleur temps de

la céramique ando-péruvienne. Elles roulent leur argile en menus boudins qu'elles vont superposant et mêlant les uns aux autres, et la justesse de leur coup d'œil est telle, que vous ne relevez jamais dans ces œuvres une ligne équivoque ou une courbe douteuse. Le tour du potier n'atteint pas à une précision plus mathématique. . . . . .

. . . . . .

« C'est dans une clairière de la forêt, toujours située à quelques pas de leur demeure, et qui sert aux hommes de chantier de construction pour leurs pirogues, que les femmes établissent leur atelier de peinture et de poterie. Pour cuire et vernisser leurs œuvres, elles descendent sur le rivage, où un feu clair est allumé. Là, tandis qu'une vieille matrone surveille les progrès de l'opération, les femmes chantent et dansent alentour du bûcher, afin d'empêcher le malin esprit de toucher à leurs argiles incandescentes, que le contact de sa main ferait aussitôt. Quand ces poteries sont refroidies, les femmes en vernissent l'intérieur avec la résine de l'arbre *sempa* (*Hymenæa courbaril*), et procèdent à leur décoration extérieure.

« L'usage du tabac (*chicapoutou*), n'est pas considéré par eux comme une distraction récréative, mais bien comme un remède. Quand ils se sentent la tête lourde ou qu'un coryza irrite leur membrane pituitaire, ils prennent leur appareil à priser (*chicachaouh*), construit avec deux bouts de roseau, longs chacun de 3 pouces, soudés avec de la cire noire et figurant un angle obtus ; ils emplissent de tabac l'un des tubes et introduisent l'autre tube dans une de leurs narines. Le premier camarade venu se charge alors de souffler dans le tube vide et de renvoyer la poudre au fond des cavités cérébrales du priseur. Une seconde insufflation a lieu pour satisfaire la seconde narine. Après cette opération, le Conibo, les yeux hors de la tête, soufflant, renâclant, éternuant, remet dans le sac sa tabatière et son appareil à priser, et traduit alors sa satisfaction par un claqueement de lèvres et de langue très-singulier. . . .

« Les armes des Conibos sont l'arc, les flèches, la massue et la sarbacane. Le bouclier de peau de tapir et les lances de palmier, dont il est fait mention dans les récits des premiers missionnaires, ont disparu de leur panoplie. C'est du palmier *chanta* qu'ils tirent le bois nécessaire à la fabrication des arcs et des massues. La corde de l'arc est tressée par les femmes avec les folioles du palmier *miriti*. Les vieillards des deux sexes sont chargés de confectionner les flèches et de récolter chaque année les hampes florales de l'*Arundo palmata* qu'ils emploient à cet usage, après les avoir bottelées et fait sécher six mois à l'ombre. Les rectrices d'une dinde sauvage (*hocco*) ou de quelque vautour-harpie leur servent ensuite à les empenner.

« La sarbacane dont se servent les Conibos, ainsi que la plupart des sauvages de l'Ucayali et du haut Amazone, est fabriquée par les Indiens *Xeberos*, qui habitent la rive gauche de ce dernier fleuve, entre les rivières *Zamora* et *Morona*. Les Conibos l'obtiennent des *Xeberos*, en échange d'une cire noire qu'ils recueillent dans le tronc creux de l'arbre *toroh* (*Cecropia peltata*) ; la valeur commerciale de cette arme est d'environ 10 francs. Son utilité en a répandu l'usage parmi les néophytes des missions de l'Ucayali et les riverains du haut Amazone. Les flèches affectées à ces sarbacanes sont de véritables aiguilles à tricoter. On les fabrique avec le pétiole des palmiers. La tête de ces flèches est empennée d'un flocon de soie végétale que fournit le *Pombax macrocarpa*, et leur pointe aiguë, incisée de façon à se rompre dans la blessure de l'animal, est trempée à l'avance dans le fameux poison des *Ticunas*. . . . . .

« . . . . . .

. . . . . C'est en vain que les forêts et les eaux offrent au Conibo une nourriture aussi abondante que variée, il n'a faim que de tortues, et cette prédilection, poussée jusqu'à la manie, a fait de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Entre le 15 août et le 1er septembre, époque de la ponte des tortues dans l'Ucayali, la neige, en cessant de tomber sur le sommet des Andes, a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis à nu ses vastes plages de sable. L'étiage des eaux donne aux Conibos le signal de la pêche. A un jour fixé, ils s'embarquent avec leurs femmes, munis des ustensiles nécessaires, et voguent en aval ou en amont du fleuve, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de 50 et quelquefois de 100 lieues. Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent,

édifient à 20 toises des eaux leur ajoupa provisoire, n'allument de feu ni le jour ni la nuit, et, cachés derrière une muraille de ces roseaux géants (*Arundo palmata*) qui croissent sur les rivages de la Pampa, ils guettent l'arrivée de leur proie : l'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur débarquement ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues.

« Certaine nuit obscure, entre minuit et deux heures, un immense mascaret fait tout à coup bouillonner le fleuve; des milliers de tortues sortent pesamment de l'eau, et leurs cohortes ont bientôt envahi les plages. Nos Conibos, agenouillés derrière les roseaux, gardent le plus profond silence, en attendant le moment d'agir. Les tortues, qui se sont divisées par escouades au sortir du fleuve, creusent rapidement avec leurs pieds de devant une tranchée, souvent longue de 100 mètres et toujours large de 4 pieds sur 2 de profondeur; le sable qui vole autour d'elles les enveloppe comme d'un nuage sombre. Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles, remontant sur le bord, tourne brusquement son derrière vers la cavité et laisse choir au fond une provision d'œufs à coquille molle, de 40 au moins, de 70 au plus; les pieds de derrière, renouvelant alors la besogne des pieds de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue, bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante; un quart d'heure a suffi à cette œuvre immense. A peine la tranchée est-elle comblée, que les tortues reprennent en désordre le chemin du fleuve. C'est le moment qu'épiaient nos sauvages. Au cri de l'un d'eux, toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibies, non pour leur couper la retraite, ils seraient renversés et foulés aux pieds par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des traînards et les retourner sur le dos. Avant que le corps d'armée ait disparu, mille prisonniers sont restés souvent aux mains des Conibos.

« Aux premières lueurs du jour, le massacre commence. Sous la hache du sauvage, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats; ses intestins fumants sont arrachés et livrés aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie; les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux percnoptères, accourus de tous côtés à l'odeur du carnage.

« Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de quelques centaines d'individus qui serviront à leur subsistance et à leur trafic avec les missions.

« Hommes et femmes procèdent ensuite à la fabrication de la graisse, qu'ils font fondre et qu'ils écument au moyen de larges spatules de bois. Cette graisse est échangée plus tard par les Conibos contre des verroteries, des couteaux, des hameçons et des dards à tortue qui leur servent à harponner ces amphibies, quand, flottant par bancs épais, ils passent d'un fleuve à un autre. . . . . .

. . . . . .

« L'aptitude de ces sauvages à élever en liberté les oiseaux et les quadrupèdes est merveilleuse. Il n'est pas rare de voir de jeunes tapirs et des sangliers suivre les pas de leur maître avec la docilité d'un chien et obéir au moindre de ses signes. Les aras, les caciques, les couroucous, tous ces oiseaux au magnifique plumage vont et viennent de la hutte du Conibo à leur forêt natale avec la plus touchante sécurité; mais l'animal que ces Indiens préfèrent à tous les autres, c'est le singe, dont le naturel pétulant et la gymnastique paraissent les amuser fort; l'affection qu'ils lui témoignent ne va pas cependant jusqu'à épargner l'animal aux heures de l'ivresse, et, quand la boisson fermentée a troublé la raison du maître, le pauvre singe périt sous le bâton avec tous les autres commensaux de la demeure. . . . .

« Chez les Conibos, le mariage n'entraîne après lui aucune cérémonie; à peine l'époux offre-t-il un léger cadeau aux parents de sa femme, qu'il est libre de répudier à son gré. La bigamie est tolérée chez ces indigènes, et la polygamie n'y serait pas considérée comme une énormité, si depuis longtemps ils ne s'étaient fait une loi de ne prendre de femmes qu'autant que leur paresse, devenue proverbiale au désert, leur permet d'en nourrir. . . .

« A l'heure de son accouchement, quand la femme, abritée par sa moustiquaire, est seule à lutter contre la douleur, l'époux, accroupi au seuil de la hutte, attend, dans une immobilité complète et l'observation du jeûne le plus rigoureux, que sa compagne soit délivrée et lui ait annoncé le sexe de l'enfant. Si c'est une fille, il crache sur la moustiquaire avant d'en

soulever les plis; si c'est un garçon, il frappe la terre de son arc et adresse des félicitations à la mère. Cependant la malheureuse, pâle et brisée, s'avance au bord du fleuve pour y laver son nouveau-né et se purifier de ses souillures; quand elle rentre sous le toit conjugal, elle félicite à son tour le père de l'enfant, si cet enfant est un garçon, et baisse tristement la tête, si c'est une fille. . . . . .

. . . . . .

« Les Conibos ont l'idée d'un être omnipotent, créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent indifféremment, lorsqu'il leur arrive de s'adresser à lui, *papa*, le père, et *huchi*, l'aïeul. Ils se le représentent sous une forme humaine emplissant l'espace, et disent qu'après avoir créé ce globe, il s'est envolé vers les régions sidérales, d'où il continue à veiller sur son œuvre; ils ne lui rendent du reste aucun hommage et ne se le rappellent qu'à l'heure des tremblements de terre, assez fréquents dans la *Pampa del Sacramento*. Les commotions de ce globe, au dire des Conibos, sont occasionnées par le déplacement du grand esprit, qui abandonne un moment sa demeure céleste, afin de s'assurer par lui-même que l'œuvre de ses mains existe encore. Alors les Conibos de sortir en foule de leurs demeures, avec des gambades et des gestes extravagants, et chacun de s'écrier, comme s'il répondait à l'appel d'une personne invisible : *ipima, ipima, evira iqui, papa, evira iqui !* Un moment, un moment, me voici, père, me voici! »

Vaguement conservée par des traditions orales, ou par ces nœuds symboliques appelés *quipous*, l'histoire des Péruviens est infiniment plus obscure que celle des Mexicains. Elle remonte à deux ou trois siècles avant la découverte de l'Amérique par Colomb; car les règnes de douze Incas n'ont guère pu avoir une durée commune de plus de vingt ans. Les tribus du Pérou vivaient dans une barbarie complète. Nomades, elles se nourrissaient des produits de la chasse et de la pêche. Les vainqueurs déchiraient tout vivants les prisonniers de guerre. Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnaissance, adoraient la bienfaisante nature; les montagnes, mères des fleuves; les fleuves mêmes et les fontaines, qui arrosaient la terre et la fertilisaient; les arbres, qui donnaient du bois à leurs foyers; les animaux doux et timides, dont la chair était leur pâture; la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice : un temple très-ancien était même consacré à un dieu inconnu et suprême. Mais le culte de la terreur était celui du plus grand nombre. Ils s'étaient fait des dieux de tout ce qu'il y avait de plus hideux, de plus horrible; ils vouaient un respect superstitieux au couguar, au jaguar, au condor, aux grandes couleuvres; ils adoraient les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternaient devant les torrents, devant les forêts ténébreuses, aux pieds de ces volcans terribles qui bouleversaient les entrailles de la terre. A peine rendaient-ils une ombre de culte à ces affreuses divinités; ils paraissent les avoir considérées sous le même jour que l'Africain voit ses fétiches. Cependant l'un se perçait le sein, en se déchirant les entrailles; l'autre, plus forcene, arrachait ses enfants de la mamelle de leur mère, pour les égorger sur l'autel. L'orgueil national s'était allié à la superstition. Les uns, comme ceux de Cuba, de Quinvala et de Tacna, fiers de se croire issus du lion, qu'adoraient leurs pères, se présentaient, vêtus de la dépouille de leur dieu, le front couvert de sa crinière, et portant dans les yeux sa férocité menaçante. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantaient d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immolaient les premiers nés de leurs enfants.

La providence divine eut pitié de ce monde livré au génie malfaisant. Elle y envoya le sage et vertueux Manco et la belle Oello, sa sœur et son épouse. D'où était venu ce couple vertueux et bienfaisant? On les crut descendus du ciel. Les sauvages répandus dans les forêts d'alentour se rassemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à bien élever leurs enfants, à servir leurs époux avec un tendre zèle. Aux dons des arts ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du Soleil, leur père, ce culte fondé sur la reconnaissance, fut la première de ces lois et l'âme de toutes les institutions. La voix d'une religion bienfaisante rassemble de toutes parts ces peu-

plades barbares. Ils apprennent à s'aimer, à s'entr'aider; ils renversent les autels sanglants élevés aux lions et aux tigres; ils quittent la vie errante. La terre, labourée par ses habitants, ouvre son sein fécond, et se revêt de riches moissons. Mais les douces lois qui établissaient le partage des terres, le travail en commun, l'amour fraternel entre toutes les familles, ordonnaient aussi le dévouement absolu aux volontés de l'Inca; elles enchaînaient l'essor de l'industrie, en retenant constamment le fils dans la carrière du père; elles empêchaient le développement des facultés intellectuelles. L'autorité des Incas n'était, après tout, qu'un « despotisme paternel. » On avoue qu'ils avaient un nombreux sérail. Leurs sujets ne les approchaient que des tributs à la main, et n'osaient jamais regarder leur visage. A un seul signe de l'Inca, la population d'une province entière se laissait mettre à mort : enfin, le peuple, mal vêtu, mal logé, mangeait les viandes crues, et mêlait de la terre glaise à ses aliments. Garcilasso ne déguise pas les traits les plus évidents d'une tyrannie superstitieuse. Des milliers de victimes humaines étaient immolées sur le tombeau du monarque. On voyait encore un remarquable exemple de fanatisme dans cette loi terrible qui regardait la violation du vœu des vierges du Soleil : pour expier un amour sacrilége, pour apaiser un dieu jaloux, non-seulement l'infidèle prêtresse était ensevelie vivante, et le séducteur dévoué aux supplices les plus affreux; mais la loi enveloppait dans le crime la famille des criminels; pères, mères, frères et sœurs, jusqu'aux enfants à la mamelle, tout devait périr dans les flammes : le lieu même de la naissance des deux impies devait être à jamais désert. Les conquêtes des Incas n'étaient pas aussi pacifiques qu'on a voulu les représenter; on coupait le nez, on arrachait les dents à tous les individus d'une tribu insurgée. La férocité japonaise et la servilité chinoise percent à travers les excellentes qualités qu'on attribue au gouvernement des Incas. Les *amaudas*, ou instituteurs, ont beaucoup de rapport avec les mandarins chinois. Quoi qu'il en soit, depuis la ville de Quito, le voyageur retrouve les vestiges de l'ancienne civilisation péruvienne. La route de Quito à Cuzco, et par delà, avait 530 lieues. Une autre, de la même étendue, régnait dans le plat pays, et plusieurs autres traversaient l'empire du centre aux extrémités. C'étaient des levées de terre, de 40 pieds de largeur, qui comblaient les vallées jusqu'au niveau des collines. Le long de cette route, on voyait se succéder les arsenaux distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les forteresses et les temples, les canaux qui, dans les campagnes, faisaient circuler l'eau des fleuves; mais les routes des Incas n'avaient pas, dans toutes leurs parties, une grande solidité. Les canaux étaient faits sans art; les murs des palais et des forteresses surpassaient rarement la hauteur de 12 pieds. L'or était très-commun chez les Péruviens. On a trouvé de temps en temps pour des millions de piastres dans les anciens monuments. Quelques arbres et arbustes d'or pur ont pu orner les jardins impériaux de Cuzco, mais les historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'énumération de ces richesses. Il y avait, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, et des greniers remplis de grains d'or. Nous dirons pourtant que les fameux jardins d'or ne nous paraissent pas surpasser les bornes de la vraisemblance historique.

Les Péruviens indigènes actuels sont loin de ressembler à ceux dont Marmontel s'est plu à nous tracer le séduisant tableau. Ils n'ont que des facultés très-bornées, un caractère mélancolique, timide, abattu par l'oppression, pusillanime au moment du danger, féroce et cruel après la victoire, hautain, dur, implacable dans l'exercice du pouvoir. Craignant beaucoup les Espagnols, ils se montrent dociles et soumis à leurs ordres; mais ils les détestent en secret, évitent leur société, et les haïssent seulement un peu moins que les nègres et les mulâtres. Ils sont d'un naturel méfiant, ils croient qu'on ne peut leur faire aucune honnêteté sans avoir l'intention de les tromper. Trapus, robustes, et capables d'endurer le travail, ils croupissent dans l'indolence et la malpropreté : ils vivent sans aucune prévoyance. Leurs habitations ne sont que de méchantes huttes mal construites, incommodes, et d'une malpropreté dégoûtante. Leur habillement est pauvre et mesquin, leur nourriture misérable; mais ils sont très-portés aux liqueurs fortes, et ils sacrifient tout pour s'en procurer la jouissance. Quoique leur religion soit fortement entachée de la superstition de leurs ancêtres, ils sont grands observateurs des rites et des cérémonies de l'Église, et ils font des dépenses considérables en processions et en messes.

Le système d'administration actuellement adopté à l'égard des Indiens est favorable au libre développement de leurs facultés. Ils ne se trouvent plus soumis à la direction des corrégidors espagnols. Si l'indolence et la mollesse de leur caractère, dans quelques provinces, se sont accrues sous le régime de leurs magistrats indigènes, dans d'autres l'industrie s'est élevée à un bien plus haut degré de splendeur. A Lambayèque, entre autres, ils se sont appliqués à la culture des champs, aux manufactures et au commerce, avec tant d'assiduité, qu'ils y surpassent de beaucoup les Espagnols; et comme le produit de leurs fermes et de leur industrie en général n'est point sujet à l'*alcabala* ni à d'autres taxes, ils ont même un grand avantage sur les autres castes. Les Indiens ne payent qu'un impôt personnel si modéré, qu'on peut bien plutôt le regarder comme une simple marque de servitude que comme une véritable charge. Ceux qui appartiennent aux familles nobles, dont on tire les caciques, sont exempts de l'impôt, et admis, avec les blancs, à remplir des fonctions dans le gouvernement. Aux endroits habités exclusivement par des Indiens, aucune des autres castes n'a la permission de s'établir parmi eux sans leur consentement.

Un fardeau particulier pesait encore récemment sur la race indienne; c'est le *mita*, ou le travail forcé dans les mines : tous les Indiens mâles, depuis 18 jusqu'à 50 ans, y sont requis. A cet effet, ils sont inscrits sur des listes faites exprès, et répartis en sept divisions, dont chacune sert à tour de rôle l'espace de six mois, en sorte que leur tour revient chaque fois au bout de trois ans et demi. Alors le *mitayer* est obligé de quitter sa femme, sa maison, ses occupations, et de se rendre à la mine, éloignée souvent de deux à trois cents lieues. Plusieurs d'entre eux y amènent leur famille. Ils touchent une faible indemnité pour les frais de route, et, durant le travail, au moins une demi-piastre par jour, mais ordinairement davantage. Outre les mitayers, il y a des Indiens qui servent volontairement dans les mines, et s'y engagent pour un salaire déterminé; ils composent même la majeure partie des ouvriers.

Le nombre des Indiens a diminué depuis la conquête, et comme les autres castes n'ont pas augmenté à proportion, la population totale du pays est inférieure à ce qu'elle avait été lors de l'arrivée des Espagnols; mais on a singulièrement exagéré cette diminution. Parmi les causes qui ont contribué à diminuer le nombre des Indiens, Ulloa remarque avec raison l'abus des liqueurs fortes; il fait plus de ravages en une année que les mines n'en font dans l'espace d'un demi-siècle. Les Indiens du pays haut (*la Sierra*) se livrent à cette boisson avec tant de fureur, que souvent on les trouve morts le matin dans les champs, par suite de l'ivresse du soir. En 1759, le gouvernement fut obligé de défendre absolument la vente et la fabrication des eaux spiritueuses, à cause d'une fièvre épidémique qui provenait en grande partie du penchant des Indiens à l'ivrognerie. L'accroissement des autres castes est encore une circonstance qui influe continuellement sur la diminution des Indiens, et doit finir par en faire disparaître la race. Il a été observé que partout où les Européens s'établissent parmi les naturels, le nombre de ceux-ci va en diminuant; mais ils sont remplacés par des métis et des zambos. On peut présager avec assurance une époque où toutes les races pures, fondues ensemble, ne formeront plus qu'une seule masse, et constitueront une nation nouvelle.

Les Indiens, aussi bien que les créoles, parviennent généralement à un âge fort avancé, et conservent leurs facultés jusqu'à la fin de leur carrière. Dans la province de Caxamarca, on comptait, en 1792, 8 personnes âgées depuis 114 jusqu'à 147 ans; et dans la même province il mourut, en 1765, un Espagnol âgé de 144 ans 7 mois et 5 jours, laissant une descendance directe de 800 personnes.

Les *métis* ont rang immédiatement après les blancs, et ils forment la classe la plus nombreuse après les Indiens. Ils ne jouissent pas des priviléges accordés à ceux-ci, mais ils ne sont pas sujets non plus aux mêmes charges. Cordialement attachés aux blancs, ils vivent dans une mésintelligence perpétuelle avec les Indiens. Les *quarterons*, qui descendent du mariage d'un Espagnol avec une métisse, se distinguent difficilement de leurs pères. Les *cholos*, au contraire, issus d'Indiens et de métis, rentrent dans la classe des Indiens, et sont soumis au tribut.

Les *nègres*, qui ne sont plus esclaves légalement, mais qui travaillent, comme serviteurs, au service des maisons ou au travail dans les sucreries et les autres plantations, passent en général pour fainéants, dissolus, et auteurs de la plupart des meurtres et des brigandages

commis dans le Pérou. Les *mulâtres* s'adonnent communément au petit commerce, et exercent presque seuls plusieurs métiers mécaniques. Les femmes mulâtres, recherchées comme nourrices, savent souvent gagner toute la confiance de leurs maîtresses créoles.

La langue *quichua* était celle des Incas et de la nation quichua, voisine de l'ancienne capitale Cuzco; elle s'est étendue avec la domination des monarques péruviens depuis la ville de *Pasto*, dans le Quito, jusqu'à la rivière *Maule*, dans le Chili. Elle a survécu à l'empire Péruvien; elle est encore généralement parlée dans toute l'étendue de l'ancien Pérou, non-seulement par les Indiens, mais encore par les Espagnols, et surtout par les Espagnoles; c'est à Lima et à Quito l'idiome de la galanterie et de la bonne société. Les jésuites ont répandu dans les missions à l'est des Cordillères cette langue douce et très-cultivée. On la dit très-propre aux peintures gracieuses de l'idylle et aux mouvements passionnés de l'élégie. A côté de cet idiome, il existe dans plusieurs cantons du Pérou quelques langues mères qui en diffèrent radicalement : l'*aymara* est parlé dans les environs de La Paz, dans les îles du lac de Titicaca. Les *Pouquines*, quoique peu nombreux, conservent avec une obstination respectable leur idiome maternel.

Les Indiens de l'Ucayale, du Huallaga et de la *Pampa del Sacramento* ont le teint plus blanc, la taille plus forte et les traits plus expressifs que les Péruviens de l'ouest. Le P. Girbal compare les femmes des *Carapachos*, pour la beauté, aux Circassiennes et aux Géorgiennes. Il n'est pas étonnant que parmi ces peuples les difformités soient presque inconnues : ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature; tout enfant qui, aux yeux de ses parents insensibles, paraît d'une constitution faible ou d'une mauvaise conformation, est sur-le-champ voué à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence, ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race; il consiste à serrer par des ficelles de chanvre toutes les parties du corps, de manière à leur donner une forme convenue. Les *Omaguas*, qui demeuraient anciennement dans la Pampa, avaient la coutume de serrer la tête de leurs enfants entre deux planches de bois, qui, en aplatissant le front et l'occiput, rendaient la face plus large, et, pour emprunter leurs termes, lui donnaient de la ressemblance avec la pleine lune. Il semble que cet usage n'est pas tout à fait aboli parmi les habitants actuels de ces contrées. Les missionnaires attribuent à cette opération violente la faiblesse d'entendement et de jugement qui, selon eux, est générale parmi ces peuples. Les *Panos* font circoncire les jeunes filles, usage inconnu parmi les autres tribus. La petite vérole et diverses autres causes ont singulièrement diminué la force de ces tribus, autrefois très-populeuses. Il y en a qui ne comptent que 500 âmes.

Les idiomes de ces Indiens semblent varier de village à village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflements et hurlements qui probablement tiennent lieu de mots d'ordre en temps de guerre. Il est vraisemblable que ces idiomes se réduisent à un très-petit nombre de langues mères. Cependant il y a des différences primitives : les *Cocamas*, par exemple, en parlent une qui n'a aucun rapport avec celle de leurs voisins, les *Yurimaguas*, qui habitent sur le Huallaga. Les *Panos* cachent aux yeux des étrangers quelques livres écrits en hiéroglyphes.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes; il y en a qui ont deux caciques à la fois. Dans la plupart de ces tribus, les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Il n'est pas rare de voir des couples qui s'aiment jusqu'à la mort; plus d'une *Artémise* sauvage a donné aux cendres de son mari ses propres entrailles pour tombeau. Mais d'un autre côté, les mariages ne sont point indissolubles de droit : les époux peuvent se séparer dès le moment qu'un mutuel consentement a rendu à chaque partie sa liberté.

La croyance de ces peuples est conforme à leur civilisation imparfaite. Ils se représentent l'Être suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit les montagnes et les plaines de notre Terre, a choisi le ciel pour sa demeure constante. Ils l'appellent notre père, notre aïeul; mais ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblements de terre viennent, selon eux, de sa présence sur notre globe; ce sont les pas de Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes; pour lui montrer leur respect, aussitôt qu'ils sentent une secousse de tremblement de terre, ils sortent tous de leurs cabanes; ils dansent, sautent, trépignent

et s'écrient : *Nous voici! nous voici!* Plusieurs tribus adorent la Lune. Tous ces Indiens croient à un mauvais principe, à une espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre, et cherche à faire du mal à tous les êtres vivants. Des individus, nommés mohanes, passent pour avoir des communications avec le diable, et pour savoir détourner sa maligne influence. Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples; on les consulte sur la guerre et sur la paix, sur les moissons, sur la santé publique et sur les affaires d'amour. Le métier de ces prêtres, ou plutôt de ces sorciers, est très-périlleux; si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils promettent, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang. Les *piripiris* sont des talismans composés de diverses plantes; il y en a qu'on porte sur les bras, sur les pieds et sur les armes; il y en a d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air; il y en a dont on boit l'infusion; quelques-uns doivent inspirer de l'amour, d'autres doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, donner naissance à la pluie et disperser des armées ennemies.

De tous les prodiges qu'opèrent les mohanes au moyen de leurs talismans, les plus brillants, mais aussi les plus périlleux, sont les guérisons des malades. Comme toutes les maladies sont attribuées à leurs artifices ou à l'influence de leur maître, le diable, le premier soin qu'une famille croit devoir à un malade, c'est de découvrir quel est le mohane qui l'a ensorcelé. A cette fin, le plus proche parent boit un extrait de *datura arborea* L.; enivré par cette espèce de poison végétal, il tombe à terre, et reste souvent pendant deux ou trois jours dans un état voisin de la mort. Revenu à ses sens, il annonce avoir vu en songe tel ou tel sorcier dont il donne le signalement : on cherche le mohane auquel ce portrait convient, et on l'oblige de se charger de guérir le malade. Si, par malheur, celui-ci était mort pendant cette opération préliminaire, la famille cherche à tuer le mohane désigné. Souvent, les visions n'ayant donné aucun résultat positif, on force le premier mohane qu'on rencontre à faire l'office de médecin. Il est probable que, grâce à des traditions ou à une longue expérience, ces sorciers possèdent des secrets qui les aident à guérir quelques malades et à en tuer d'autres. Les poisons que, dans ces climats, le règne végétal offre en si grand nombre et d'une force si terrible, peuvent, avec certaines modifications, fournir des remèdes violents à la vérité, mais souvent précieux. Cependant, la médecine ostensible de ces peuples ne consiste qu'en pratiques superstitieuses. Quand tous les remèdes ont été employés en vain, et que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le mohane saute brusquement du lit, et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâton et de pierres qui pleuvent sur lui.

Les tribus établies sur le fleuve des Amazones croient que l'âme continue à exister dans un autre monde, sous la forme humaine. Ces Indiens disaient aux missionnaires : « Nous ne craignons nullement la mort; nos ancêtres et nos amis nous attendent dans l'autre monde; ils tiennent du pisang cuit et du pain de cassave tout prêt pour nous recevoir : nous avons soin de recommander qu'on mette dans notre tombe une hache de cuivre, un arc et une armure complète, afin de pouvoir sur-le-champ faire notre entrée victorieuse dans le ciel, en passant par la voie lactée, ce jardin lumineux où nos ancêtres s'amusent à des danses et à des festins. Cependant nos neveux nous verront quelquefois combattre les morts des tribus ennemies : c'est alors qu'on verra les sombres nuages s'amasser et annoncer un orage violent; la foudre brilera dans nos mains, et le fracas de la chute de nos ennemis, précipités du haut du ciel et changés en bêtes féroces, retentira dans les airs comme un tonnerre épouvantable. » Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, il paraît que les habitants des bords de l'Ucayale y joignent la croyance de la *métempsychose*. « Pourquoi, disait l'un d'eux à un jésuite, pourquoi me parler tant de mes péchés? Tout ce que tu dis sur les peines de l'enfer n'est qu'un tissu de fables. Je sais bien que mes péchés ne me feront pas brûler; je vois tout autour de moi ce que mes aïeux sont devenus après leur mort. Les caciques justes et sages, les braves guerriers, les femmes fidèles, vivent, après la mort, dans les corps des animaux, distingués par leur force, leur agilité ou leurs grâces. Nous respectons surtout les grands singes, nous les saluons, nous leur rendons toute sorte d'honneurs, parce que les âmes de nos pères habitent dans leur corps. Quant aux âmes des méchants et des traîtres, ou elles errent dans les nuages et la terre, ou elles languissent enchaînées au

fond des rivières. Mais personne parmi nous n'est brûlé dans l'autre monde..... »

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre quant au son de la voix. Les uns imitent le hurlement du jaguar, les autres le cri nasal des singes; ceux-ci sifflent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire, par ce charivari, que tous les éléments pleurent la mort de l'homme qu'on vient de perdre. La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenait au défunt, et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre, qui sert de bière; il est inhumé dans quelque endroit isolé; et tandis que les autres races humaines cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'aplanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place : tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière; et chez la plupart de ces peuplades il est défendu de faire la moindre mention du défunt, et même d'en rappeler indirectement la mémoire. Les *Roa-Maynas* pourtant ont une coutume un peu différente, et très-remarquable. Ils déterrent les cadavres après un certain laps de temps; et lorsqu'ils croient que les chairs se sont dissoutes, ils nettoient le corps, le placent dans une bière d'argile, chargée d'hiéroglyphes semblables à ceux d'Égypte, l'exposent dans leurs cabanes à la vénération des survivants, et lui font à la fin de secondes funérailles. Les *Capanaguas*, sur les bords de la rivière Magni, dévorent les chairs rôties des morts, sous prétexte de les honorer. Plusieurs tribus ont la réputation de manger leurs prisonniers de guerre. Les *Guagas*, qu'on cite dans ce nombre, ont une extrême férocité. Ils se serrent le milieu du corps, de manière à se donner une taille extraordinairement svelte.

Si les Indiens de l'Ucayale et du Huallaga cultivent la terre, ce n'est pas précisément pour se procurer des aliments; la nature leur en offre en abondance dans les quadrupèdes et les poissons qui peuplent leurs forêts et leurs rivières. Ce qui rend ces Indiens cultivateurs, c'est principalement le besoin d'une boisson plus saine que celle que leur offrent les eaux souvent bourbeuses ou marécageuses de leur pays. Rarement ils boivent de l'eau; et quand ils négligent cette règle, ce n'est pas sans mauvaises suites pour leur santé. Leur boisson favorite s'appelle *masato;* on la tire de la racine de *yucca*, au moyen d'une opération dégoûtante : on réduit la racine en bouillie, on y mêle de la salive, on laisse fermenter cette masse pendant trois jours, on la délaye ensuite dans de l'eau. Cette boisson est amère et enivrante.

Ils reçoivent, des peuplades qui habitent les Cordillères, de petites haches de cuivre qu'ils nomment *chambo*. Au moyen de ce faible instrument et des pierres les plus dures, ils façonnent, en forme de hache, des pierres plates qu'ils trouvent parmi les galets de leurs rivières. Ils leur donnent du tranchant au moyen d'un long et pénible remoulage. Voici une anecdote qui montre combien une hache de fer est précieuse aux yeux de ces Indiens. L'un d'eux vint un jour proposer au P. Richter, jésuite, de lui donner son fils aîné en échange d'une hache. Le jésuite lui fit des remontrances sur son défaut d'amour paternel. « J'aime mes enfants, répondit le sauvage; mais je peux en procréer autant que j'en veux, tandis qu'il m'est impossible de procréer une hache. D'ailleurs, mon fils ne m'appartiendra que pour un temps limité; la hache fera le bonheur de toute ma vie. »

Les occupations tumultueuses de la guerre, de la chasse et de la pêche ont des attraits irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et leurs flèches empoisonnées, ils attaquent même le féroce jaguar; à peine l'arme teinte du suc des herbes vénéneuses a-t-elle effleuré la peau de l'animal, que celui-ci tombe à terre et expire. Les poissons peuvent échapper aux filets grossiers de ces Indiens et à leurs hameçons d'os; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort. Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe, et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent, lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes, et reviennent fondre sur les vainqueurs, qui souvent deviennent à leur tour les victimes.

Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains; ils ne font jamais

usage des flèches empoisonnées contre les hommes; ils ne massacrent point leurs prisonniers, mais les traitent au contraire en compatriotes et en frères.

Parmi les productions les plus singulières de ces contrées peu connues, nous distinguerons l'insecte qui produit du papier. Voici ce qu'en disent les missionnaires : « Non loin de la ville champêtre de Huanaco et des bords romantiques du Huallaga supérieur, on trouve dans la vallée de Pampantico, et probablement dans beaucoup d'autres vallées de la Cordillère, un insecte que les Espagnols nomment *sustillo*, et qui ressemble beaucoup à notre ver à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre *pacaé*, décrit sous le nom de *mimosa inga* dans la *Flora peruviana*. Les Indiens, qui regardent ces insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensiblement. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les sustillos, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choisissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils observent exactement les lois de la symétrie; et quoique l'étendue, la finesse, la souplesse de leurs tissus varient selon le nombre des insectes qui y prennent part, et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de nourriture, cependant l'éclat, la consistance et la solidité en font toujours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui est beaucoup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asile aux sustillos pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté inférieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube parfait; dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans leur coque de soie grossière, et attendent l'époque de leur transformation en nymphe ou chrysalide, et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent eux-mêmes, en grande partie, les fils par lesquels était suspendu le tissu qui les couvrait; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux branches de l'arbre; et, blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, semblable à un drapeau déchiré. Le naturaliste D. Antonio Pineda a envoyé à Madrid un morceau de ce papier naturel, long d'une aune et demie. On possède également à Madrid un nid entier de sustillos. Ces nids, ou plutôt ces niches aériennes, ont constamment une forme elliptique. Le P. Calancha, jésuite, avait parlé de cet insecte curieux; il possédait un morceau de papier de sustillo, sur lequel on avait écrit une lettre. »

## BOLIVIE.

La Bolivie est bornée à l'ouest par le Grand océan et la république du Pérou; au nord, par celle-ci et le Brésil, qui la borde aussi à l'est; au sud, par la confédération Argentine et la république du Chili; au sud-est, elle touche à la république du Paraguay.

L'indépendance de la Bolivie (appelée d'abord Haut-Pérou) date de 1825; elle fut le résultat de la victoire décisive remportée le 1er avril de cette même année par les indépendants sur le général espagnol Olaneta. Le Rio de la Plata et la république du Pérou ayant déclaré qu'elles n'élevaient aucune prétention sur les provinces du Haut-Pérou, le général Bolivar rendit un décret par lequel il invitait ces provinces à réunir leurs députés en congrès, dans le but d'adopter librement la forme de gouvernement qui paraîtrait la plus convenable aux intérêts du pays. Ce congrès, assemblé à Potosi, déclara, le 6 août, que, dès ce jour, le Haut-Pérou formait une république indépendante; et, afin de donner au libérateur de l'Amérique méridionale et au vainqueur d'Ayacucho son lieutenant, le général Sucre, un témoignage de l'éternelle reconnaissance de la nouvelle république, le

congrès décréta que celle-ci porterait le nom de *Bolivie*, et sa capitale future celui de *Sucre*.

La Bolivie a 1 100 kilomètres du nord au sud, et 1 300 kilomètres de l'est à l'ouest. La Cordillère des Andes court du sud au nord dans la partie occidentale. Elle se divise en deux branches, qui embrassent le bassin du lac de Titicaca. On y remarque deux sommets très-élevés, le *Nevado de Sorata* et le *Nevado d'Illimani*, qui atteignent plus de 6 000 mètres d'altitude. Les principales rivières coulent sur le versant de l'Atlantique, dans le bassin de l'Amazone. La plus considérable de celles qui parcourent le pays est le *Mamoré*, appelé d'abord *Rio Grande*, et qui ne prend l'autre nom qu'après le confluent du *Securi*; il commence à être navigable pour les canots à *La Barca*, à 16 lieues de Chuquisaca, et pour les bateaux à *Bivose*, à 15 lieues de Santa-Cruz de la Sierra; il reçoit à gauche le *Piray* et le *Chaparé*, et arrose des plaines d'une admirable fertilité, où des milliers de bœufs vivent à l'état sauvage. Suivant l'opinion commune, la Madeira est formée par la jonction du Mamoré et du *Guaporé* ou *Itenès*, autre grande rivière qui coule sur la frontière du Brésil. Mais, d'après M. Favre, consul général de France en Bolivie, c'est un peu plus au nord, au confluent du Guaporé et du *Beni*, que la Madeira prendrait son nom, et ainsi le Guaporé absorberait le Mamoré. Le Beni, qu'on a considéré longtemps, à tort, comme affluent de l'Ucayale, est une importante rivière, qui parcourt le nord-ouest et le nord de la Bolivie, et reçoit le *Coca*, formé lui-même par le *Guanay* et le *Coroico*. Le *Rio San-Miguel*, *Magdalena* ou *Itonama* et le *Baures* sont des affluents considérables du Guaporé, dans l'est du pays (1). Le *Purus*, affluent direct de l'Amazone, coule sur la frontière du Pérou. Le *Pilcomayo*, au sud, appartient au bassin du Rio de la Plata, ainsi que le *Paraguay*, qui limite quelque temps la république au sud-est. Le lac de *Titicaca*, qui appartient, dans la moitié sud-est, à la Bolivie, s'écoule, par le *Desaguadero*, dans le lac d'*Aullagas* ou de *Pansa*, ou de *Poopo*, situé dans l'ouest de l'État.

L'extrémité sud-ouest de la Bolivie, qui est inclinée vers le Grand océan, n'est arrosée que par quelques petites rivières, perdues, pour ainsi dire, au milieu des sables du désert d'*Atacama*. On remarque cependant la *Loa*, plus importante que les autres. Ce désert, qui a environ 650 kilomètres de long, s'étend aussi, avec quelques interruptions, dans la partie méridionale du Pérou et dans le nord du

(1) Il existe, dans l'est de la Bolivie, plusieurs rivières qui coulent dans des plaines si basses et si peu inclinées que les rivières, souvent débordées, y varient de cours suivant les années, et jettent les géographes dans des doutes et des changements de dessin continuels : c'est ainsi que le Parabiti, qui parcourt d'immenses marécages boisés entre le Rio Grande et le Rio San-Miguel, fut trouvé en 1831, par M. Alcide d'Orbigny, dans une direction toute différente où le rencontra, en 1845, M. de Castelnau ; le premier le voyait tomber dans le Rio Grande ; le second le vit se diriger vers le Rio San-Miguel. « Dans la saison des pluies (d'octobre à mars), dit à ce sujet M. de Castelnau, toutes les plaines, de l'embouchure du Rio Mamoré au Rio Pilcomayo, sont inondées et présentent l'aspect d'un grand océan semé d'îlots et de verdure ; les rivières, qui, quelque temps auparavant, coulaient limpides entre leurs berges, se gonflent outre mesure, en descendant de la Cordillère, et leurs eaux se chargent d'un limon abondant, qui se dépose, lorsqu'en arrivant dans la plaine, leur courant vient à perdre de sa violence ; il en résulte un changement presque continuel dans la constitution du lit de plusieurs des rivières qui parcourent le Chaco, etc. »

Chili. C'est une vaste plage sablonneuse, resserrée entre les Andes et le Grand océan, exposée à de grandes chaleurs, et où il ne pleut jamais. Les lieux habités sont à d'énormes distances les uns des autres, et le voyageur n'ose s'y aventurer sans guide. Beaucoup d'Espagnols y périrent par le manque d'eau, à l'époque de la découverte. On a cependant exagéré la nudité de ce désert.

Dans la haute région de l'intérieur, il y a des vallées où l'on jouit d'une température douce et d'un ciel toujours sans nuages pendant neuf mois de l'année ; le climat est tempéré jusqu'à une élévation de 3 000 mètres ; la région des neiges éternelles commence à 4 500 ou 5 000 mètres. Les tremblements de terre font souvent de grands ravages dans ce pays.

Les contrées de l'est ont deux saisons : l'une sèche, qui dure de juin en décembre ; l'autre pluvieuse. Pendant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense ; les forêts, les arbustes, les lianes, semblent flotter dans l'eau ; les quadrupèdes se réfugient vers les sommets, tandis que les crabes et les huîtres s'attachent aux branches inférieures. Le froid vent d'est vient-il dessécher l'atmosphère, aussitôt les eaux commencent à diminuer ; les coteaux qui bordent les rivières se montrent de nouveau ; les îles et les bancs mêmes reparaissent au milieu des fleuves. L'humidité extrême de ce climat, et la chaleur, quoique tempérée, qui y règne, exigeraient, de la part des Européens, quelque mesure de prudence pour y conserver leur vigueur.

Suivant M. Alcide d'Orbigny, qui a consacré de grandes recherches à cette intéressante contrée, les roches porphyriques et trachytiques composent la plus grande partie de la branche occidentale des Andes, tandis que les terrains dévoniens et diluviens, où perce çà et là le granite, dominent dans la branche orientale. Le pied oriental de cette branche est bordé de terrains carbonifères, à l'est desquels s'étendent, au loin, des terrains diluviens.

Le P. Thaddée Hænke a trouvé dans la province des Chiquitos une immense plaine couverte d'étangs salants, dont la surface cristallisée et immobile présentait l'image de l'hiver. Les arbres mêmes, à une grande distance, étaient couverts de petits cristaux de sel, qui produisaient à l'œil l'effet d'une gelée blanche.

La Bolivie est très-riche en mines d'or, d'argent, de cuivre. Les plus célèbres mines sont celles de Santiago de Catagoita, pour l'or ; de Potosi, pour l'argent ; de Corocoro, pour le cuivre. Les vallées fertiles et bien cultivées de la partie centrale du pays produisent le maïs, le coca, le cacao, le yucca, la canne à sucre, le bananier, le cotonnier, le cèdre, le platane, l'amandier, les palmiers, etc. Il y a dans l'est de belles forêts qui fournissent des baumes, des écorces précieuses, entre autres le quinquina. Les vigognes, les guanacos, parcourent en troupeaux les plateaux élevés.

La capitale de la république est *Chuquisaca*, *La Plata* ou *Charcas*, qui porte officiellement le nom de *Sucre*. Elle a reçu l'un de ces noms (*La Plata*, l'argent) d'une fameuse mine d'argent située dans la montagne de Porco, d'où les Incas tiraient d'immenses richesses. Cette ville, peuplée de 26 000 âmes et située à quelque distance de la rive gauche du Pilcomayo, est la résidence d'un archevêque et le chef-lieu du département de *Chuquisaca*. Son université est célèbre, et possède une des plus considérables bibliothèques de l'Amérique

méridionale. La plupart des maisons sont bien bâties, et ont de jolis jardins, où l'on cultive presque tous des arbres fruitiers de l'Europe.

*La Paz,* chef-lieu du département du même nom, est une ville épiscopale, grande, bien bâtie, ornée de fontaines et d'édifices publics, et assise sur un terrain très-égal, quoique environnée de collines de toutes parts. Elle est au sud-est du lac de Titicaca, à 3 717 mètres d'altitude, sur la petite rivière nommée Rio de La Paz, tributaire du Beni. Quand les eaux de cette rivière s'enflent, soit par les pluies, soit par les fortes neiges, elles entraînent des rochers prodigieux, et roulent des paillettes d'or que l'on recueille dès qu'elles sont retirées. La Paz est la métropole commerciale de la Bolivie. Le principal commerce de cette ville, peuplée de 42 000 âmes, consiste en *maté* ou thé du Paraguay, que l'on fait passer en grande partie dans le Pérou. Il y a un théâtre, un musée, une bibliothèque, des rues bien pavées, de belles fontaines, un peuple hospitalier, des femmes charmantes. La température des environs est froide, mais, dans les vallées, le sol est fertile, et l'on y cultive même la canne à sucre, dont les plantations, à *Tomina,* durent 30 ans. — *Tipuani,* vers la rivière du même nom, au milieu de plantations de cafiers, d'orangers et de cacaoyers, est célèbre par ses mines d'or.

*Tiahuanaco,* dans le même département, près de la rive sud du lac de Titicaca, est célèbre par les ruines antiques que l'on y remarque, et que Garcilasso prétend être antérieures à la domination des Incas. Ce sont d'immenses constructions présentant des quadrilatères de 120 mètres de côté, et moins remarquables encore par leur étendue que par les dimensions de leurs pierres qui sont d'énormes blocs de trachyte et de grès rouge taillés.

La ville de *Sorata,* près de la montagne du même nom, est à 2 700 mètres d'altitude, sous un climat très-tempéré et très-sain. — *Coroico,* sur la rivière du même nom, est dans la province de *Yungas,* la partie la plus cultivée de la Bolivie, et où se récoltent le coca, l'indigo, le café, le cacao, la cochenille, le quinquina.

*Potosi,* chef-lieu du département du même nom, est située sur la pente méridionale d'une montagne, dans un pays froid et stérile, où il y a plusieurs sources thermales. Sa hauteur au-dessus du niveau de l'océan est de 4 166 mètres. Elle doit sa gloire à la montagne ou *Cerro de Potosi,* qui, depuis sa découverte, en 1545, jusqu'à nos jours, a fourni une énorme quantité d'argent dont le poids peut être estimé à environ 100 millions de marcs. La couche de porphyre qui la couronne lui donne la forme d'un pain de sucre ou d'une colline basaltique, élevée de 1 400 mètres au-dessus du plateau voisin, plateau parfaitement rond, de 4 à 5 lieues de diamètre, dominé de tous côtés par des pics neigeux. C'est au milieu de cette petite plaine que s'élève le fameux *Cerro,* et c'est à son entrée qu'est bâtie la ville. Siége de l'administration des mines et des divers établissements qui y sont relatifs, Potosi jouit encore de l'avantage d'être sur le Rio de Miraflor, branche du Pilcomayo, qui se jette dans le Paraguay ; ce qui la rend le centre d'un grand commerce, et facilite ses communications avec Buenos-Ayres. Sa population est de 30 000 habitants. La nature du terrain sur lequel elle est construite fait que ses rues sont fort inclinées. Son aspect est d'autant plus triste qu'elle ne possède point de promenades. On y voit cependant une belle place et

quelques grands édifices, dont l'un des plus importants est l'hôtel de la monnaie. Le climat, extrêmement variable, présente quelquefois dans un seul jour les quatre saisons de l'année; on s'y plaint aussi de la rareté et de la subtilité de l'air, qui y sont telles qu'à la moindre marche on éprouve de la difficulté à respirer.

Sur les rives du Desaguadero inférieur, et au nord du lac d'Aullagas, on voit le département d'*Oruro,* qui a des mines d'argent, d'étain et de plomb, un grand nombre de bestiaux et de sources thermales. — *Oruro,* ville de 6 000 âmes, chef-lieu du département, se trouve au nord-est du lac, à 3 792 mètres d'altitude.

Le département de *Cochabamba,* le grenier de la Bolivie, a pour chef-lieu *Cochabamba* ou *Oropesa,* dont la population est de 36 000 âmes, et qui s'élève près des sources du Rio Grande, au centre même de la Bolivie, à une altitude de 2 548 mètres. Le sexe féminin, plus beau dans cette ville que dans le reste du pays, est quintuple de la population masculine. Les filles sont nubiles à douze ans.

*Tarija,* chef-lieu de la province du même nom, qui abonde en blé, en fruits et en bons vins, et qui s'étend sur la frontière méridionale de la république, est dans le bassin du Rio Vermejo, dont il n'y a qu'une très-petite partie dans la Bolivie.

*Apolobamba,* au nord de La Paz, est une très-petite ville, chef-lieu du département du *Beni,* qui occupe la partie septentrionale de la Bolivie. *Trinidad,* sur le Mamoré, au-dessous du confluent du Chaparé, est dans le même département.

*Santa-Cruz de la Sierra* est le chef-lieu d'un département du même nom, qui occupe la partie la plus orientale de la Bolivie. Elle est près du Piray, dans une plaine immense où s'élèvent, à quelque distance, d'assez belles maisons de campagne. Elle est mal bâtie, quoique ses maisons soient en pierre. Sa population est de 3 000 âmes. C'est une ville qui fut plus considérable et qui doit en partie sa décadence à l'air impur qu'on y respire. On l'érigea en évêché en 1605.

*San-Lorenzo* est un des autres lieux remarquables de cette région reculée et encore peu connue, où des missions élevées çà et là vers les bords des principales rivières rappellent presque seules la civilisation au milieu des peuplades sauvages qui l'habitent. Les plus considérables de ces peuplades sont les *Chiquitos* et les *Moxos* ou *Mojos,* hommes belliqueux, chasseurs ou pêcheurs habiles. Les Moxos habitent de vastes plaines sujettes à de fréquentes inondations et parcourues par de grandes rivières sur lesquelles il leur faut voyager en pirogues une partie de l'année. La pêche leur fournit leur principal moyen de subsistance. Ils ont des vêtements faits d'écorce d'arbre. Les Chiquitos vivent dans un pays montueux et couvert de forêts. Ils sont cultivateurs et ont des demeures fixes, groupées par petits villages. Ils ont la tête arrondie, plutôt grosse que moyenne, rarement comprimée sur les côtés, la face ronde et pleine, le front bas et bombé, le nez court et légèrement épaté, les yeux pleins d'expression et de vivacité, les lèvres assez minces, les dents belles, la barbe peu fournie, les cheveux longs, noirs et lisses, jaunissant dans l'extrême vieillesse, mais ne blanchissant pas. Ils sont hospitaliers et gais. La langue des Chiquitos se distingue par une syntaxe remplie d'artifices qu'on ne soupçonnerait pas parmi les sauvages.

Les *Yuracarès* sont une des populations les plus remarquables de la Bolivie : ils habitent dans des forêts magnifiques, mais humides et impénétrables aux

rayons du soleil, au pied des derniers contre-forts de la Cordillère orientale de Santa-Cruz de la Sierra, jusqu'au nord-est de Cochabamba. Ils se distinguent par la blancheur de leur teint et leurs formes élancées et mâles. « Tout annonce, chez eux, dit M. Alcide d'Orbigny, la force et la souplesse; leur démarche fière et arrogante s'accorde parfaitement avec leur caractère et la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Leur physionomie est fine, remplie de vivacité. Leur figure est plutôt bien que mal. Leurs femmes, jolies, bien tournées, sont plus fortes et plus robustes encore que les hommes. Le Yuracarès, dont le caractère est un mélange singulier de vices et de vertus, est patient dans la souffrance, vif de pensée, d'action, et pourtant paresseux. Envieux, menteur, effronté, voleur, il se croit le premier homme du monde, et traite d'ignorants tous les autres hommes. Ces sauvages sont d'une adresse extrême pour les ouvrages manuels, et pourtant ils ne fabriquent que leurs arcs, leurs flèches, des plaques de bois sculptées pour l'impression en couleur sur leurs chemises d'écorce de mûrier, ou des peignes faits de petits morceaux de roseaux unis ensemble avec du fil de couleur artistement tressé. Lorsqu'ils partent pour un voyage, ils prennent leurs vêtements d'écorce les mieux décorés, se peignent la figure de rouge et de noir, se couvrent la tête, bien imbibée d'huile de coco, du duvet blanc des aigles, et prennent tous les ornements de luxe. Les femmes portent une chemise d'écorce plus large, mais plus courte que celle des hommes. Avant leur mariage, elles se parent, dans les fêtes, les épaules de paquets de plumes de couleurs vives. » Ces femmes sont chargées de tous les travaux pénibles, et, en voyage, de tous les lourds fardeaux. Les hommes ont pour occupations principales la chasse et la pêche. Ils lancent des flèches contre les poissons.

Dans le voisinage des Yuracarès, habitent les *Siriones*. Entre les Chiquitos et les Moxos, au sein de vastes forêts, vers le Rio San-Miguel, on trouve les *Guarayos*, peuple aux mœurs douces, au caractère excellent, à la probité sévère ; c'est une des migrations des Guaranis : grands, bien faits, pourvus d'une longue barbe, fait exceptionnel chez les Américains, les Guarayos ont les traits réguliers et le maintien fier. On remarque encore, parmi les indigènes de la Bolivie, les *Lecos*, qui habitent dans le département de La Paz, vers le Guanay. Ils ont le teint clair, le front assez élevé, la bouche bien faite, quoique grande. Ils sont d'une force et d'une agilité extrêmes. Le costume des deux sexes consiste en une grande chemise sans manches, appelée *talle*. Tous ces peuples diffèrent sensiblement des *Aymaras* et des *Quichuas*, Indiens au corps court et large, à la figure sérieuse et triste, qui habitent sur les plateaux élevés des Andes.

*Cobija* ou *Puerto de La Mar*, sur le Grand océan, est le seul port de la Bolivie et le chef-lieu de la province de Cobija, qui comprend le désert d'Atacama et tout le territoire bolivien à l'ouest des Andes, ainsi qu'une partie de cette chaîne elle-même. On doit à M. le docteur Philippi et à M. Rosales des descriptions récentes de l'Atacama, et l'on y apprend que ce pays est plus varié et moins affreux qu'on ne le croyait. Le désert proprement dit se borne à l'étendue comprise entre la rivière Loa, au nord, la rivière de Botija, au sud, une petite chaîne côtière, à l'ouest, et la partie la plus occidentale des Andes, à l'est. Cette partie des Andes présente, sur la lisière du désert, un lac salé ou plutôt un marais des-

ientale de
listinguent
t annonce,
arche fière
qu'ils ont
ure est plu-
rtes et plus
un mélange
ensée, d'ac-
croit le pre-
es sauvages
fabriquent
pression en
ts de petits
nent tressé.
d'écorce les
la tête, bien
s ornements
plus courte
les fêtes, les
chargées de
Les hommes
t des flèches

Chiquitos et
es *Guarayos*,
re ; c'est une
ne barbe, fait
s et le main-
s *Lecos*, qui
teint clair, le
l'une force et
ande chemise
nt des *Ayma-*
ieuse et triste,

ort de la Boli-
d'Atacama et
e cette chaîne
escriptions ré-
moins affreux
ndue comprise
etite chaîne cô-
t. Cette partie
un marais des-

rayons du soleil, au pied des derniers contre-forts de la Cordillère orientale de

entre la rivière Loa, au nord, la rivière de Botija, [illegible] une petite chaîne côtière, à l'ouest, et la partie la plus occidentale des Andes, à l'est. Cette partie des Andes présente, sur la lisière du désert, un lac salé ou plutôt un marais des-

entale de

PÊCHE DES YURUCARES

. Cette partie
n marais des-

séché
*Pedr*
cultu
la *Sa*
rives
*Llul*
Le
cipal
sent
ils o
fants
peau
voué
de P
Le
tion
lisiè
proc
la P
non
rou
tatio
on t
L
pou
bun
gion
pro
guè
1 50
pos
pée
des
M
sou
soit

«
exis
por
nat
la v
bra
cett
à n
au
geu

séché sur plusieurs points et nommé aussi Atacama; la ville d'*Atacama* ou *San-Pedro de Atacama* se trouve à l'extrémité septentrionale de ce lac, au milieu de cultures d'arbres à fruit, et près d'un volcan du même nom. Un autre lac salé, la *Salina de Punta Negra*, se trouve un peu au sud du premier, et offre sur ses rives une assez riante verdure. Il s'élève, à l'est de ce lac, l'énorme volcan de *Llullaillaco*, qui élance son sommet à environ 6 000 mètres d'altitude.

Les *Changos* (ou plutôt *Chancus*) et les *Llipis* sont parmi les peuplades principales qui fréquentent les côtes de l'Atacama. Quoiqu'ils parlent espagnol et fassent usage de vêtements, se distinguant ainsi de leurs ancêtres, qui allaient nus, ils ont, comme ceux-ci, l'habitude de s'étendre, la nuit, hommes, femmes et enfants pêle-mêle, sous un abri formé par quatre pieux recouverts d'algues ou d'une peau de loup marin, et s'endorment au murmure de l'océan. La plupart sont voués au travail des mines et louent leurs services aux mineurs de Huantajaya, de Pica et de Tarapaca.

Le commerce extérieur de la Bolivie est peu important, par suite d'une position géographique qui ne laisse à cet État qu'un assez mauvais port, Cobija, sur la lisière d'un désert, et qui, d'un autre côté, ne favoriserait l'écoulement de ses produits que par des affluents, encore non fréquentés, de l'Amazone et du Rio de la Plata; cependant c'est dans ces dernières directions que l'avenir promet aux nombreux produits boliviens un débouché favorable. Un traité conclu avec le Pérou permet, en attendant, à la Bolivie d'expédier, par le port d'Arica, ses exportations, qui consistent principalement en métaux, en quinquina, en guano, dont on trouve des dépôts à Mexillones, à l'Isla Blanca et sur quelques autres points.

Le pouvoir exécutif de la république est entre les mains d'un président élu pour six ans; le pouvoir législatif est exercé par trois assemblées : le sénat, le tribunat et les censeurs. Les Indiens n'ont aucune part au gouvernement. La religion apostolique romaine est celle de la Bolivie : c'est le seul culte exclusivement protégé; cependant la liberté de conscience est reconnue. La république ne peut guère mettre sur pied que 5 000 hommes. Elle a une population d'environ 1 500 000 habitants, dont les trois quarts sont des aborigènes. Le reste se compose d'Espagnols d'origine; de *cholos;* qui sont issus du mélange du sang européen et du sang indien; de *zambos,* qui proviennent de l'union des Européens et des nègres; enfin d'un très-petit nombre de nègres.

M. de Castelnau a trouvé la Bolivie beaucoup plus heureusement organisée, sous le rapport moral, que les parties du Brésil qui y confinent, quoique le Brésil soit plus favorisé naturellement.

« A peine entrés en Bolivie, dit-il, nous nous aperçûmes aussitôt de la différence qui existe entre cette région et le Brésil sous le rapport de la configuration physique. La race portugaise s'est emparée en Amérique de la contrée la plus admirable du monde et que la nature semble avoir pris plaisir à combler de tous ses bienfaits. La répartition des eaux sur la vaste surface de cet empire est surtout remarquable; de magnifiques rivières et d'innombrables filets d'eau parcourent dans toutes les directions ses bois et ses *campos*, et y portent cette fertilité qui entoure de tant de prestiges le nom du Brésil, dont le souvenir ne se retrace à notre imagination qu'entouré de son brillant apanage de forêts vierges, peuplées d'oiseaux au riche plumage et resplendissant de tout l'éclat du soleil des tropiques. Dès que le voyageur a franchi la ligne imaginaire qui borne ce pays vers l'ouest, il se trouve dans une ré-

gion tantôt noyée par les pluies tropicales, et tantôt entièrement dénuée d'eau. Pendant plusieurs mois de l'année, en effet, c'est en canot seulement que l'on peut parcourir la partie de la Bolivie la plus rapprochée de la frontière, et, dans les autres saisons, les caravanes sont obligées d'emporter avec elles l'eau nécessaire à leur consommation. Du reste, la contrée que nous traversions était beaucoup plus peuplée que les parties analogues de l'empire, et, bien que les fermes que nous rencontrions ne fussent en général habitées que par des Indiens Chiquitos parvenus à l'état de paysans, cependant la civilisation était déjà plus grande, et nous observions avec plaisir l'absence complète du sang nègre. Ces populations ne parlaient que des langues indiennes, et nous avions grand'peine à en obtenir les moindres renseignements nécessaires pour la direction que nous avions à suivre, ce qui rendait notre marche d'une extrême lenteur. Chaque soir, nous couchions dans de bonnes fermes, où nous étions reçus avec hospitalité; des gens habitués comme nous à camper dans le désert ne pouvaient, sans une véritable satisfaction, jouir d'un semblable bienfait. D'un autre côté, notre curiosité était vivement excitée : tout ce qui nous entourait était nouveau pour nous, et nous nous arrêtions constamment pour observer des hommes, des coutumes et des objets tout différents de ceux que nous voyions depuis longtemps...

« Nous arrivâmes aux premières maisons du beau village de Santa-Anna, fondé, en 1750 par les jésuites, et qui, par son ordre, sa propreté et la grande régularité de sa distribution, dépassait de beaucoup l'idée que nous nous en étions formée. Quelques instants après, nous étions sur la grande place où était construit le magnifique collége des pères. Ce beau bâtiment, entouré de jardins, présente un aspect des plus imposants. De belles colonnes délicatement sculptées en ornent la facade, et de gracieux cocotiers sont distribués avec une extrême symétrie, tant aux angles de la place qu'autour de l'immense croix qui s'élève à son milieu. Frappés d'admiration, nous arrêtâmes nos chevaux pour contempler à loisir l'édifice que quelques prêtres chrétiens ont su créer, par le seul effort de leur génie, au milieu d'un désert habité si peu de temps auparavant par des tribus féroces. Une population industrieuse se montrait de toutes parts occupée à des travaux utiles, et partout l'abondance se faisait voir et formait un singulier contraste avec la misère et la saleté qui depuis longtemps attristaient nos regards... »

# TABLEAUX DU PÉROU ET DE LA BOLIVIE.

**Pérou : entre 3° 35′ et 21° 38′ de latitude sud; entre 70° 35′ et 83° 50′ de longitude ouest.**

**Bolivie : entre 10° 21′ et 23° de latitude sud; entre 60° et 73° de longitude ouest.**

## POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

| LIEUX. | LATITUDE SUD. | | | LONGITUDE OUEST. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | min. | sec. | deg. | min. | sec. |
| Ancomarca (poste) | 17 | 31 | 0 | 71 | 50 | 54 |
| Arequipa (ville) | 16 | 24 | 11 | 73 | 55 | 36 |
| Arequipa (volcan) | 18 | 17 | 0 | 73 | 30 | 24 |
| Arica (île noire) | 10 | 28 | 5 | 72 | 44 | 6 |
| Atico (anse de l'Est) | 16 | 13 | 30 | 76 | 5 | 39 |
| Callao | 12 | 3 | 9 | 79 | 34 | 30 |
| Camana | 16 | 38 | 26 | 75 | 6 | 4 |
| Caxamarca | 7 | 8 | 38 | 80 | 55 | 37 |
| Chucuito | 15 | 54 | 10 | 72 | 14 | 44 |
| Chuquisaca | 19 | 3 | 0 | 66 | 44 | 21 |
| Cobija (mât de pavillon) | 22 | 32 | 52 | 72 | 41 | 34 |
| Cochabamba | 17 | 21 | 30 | 68 | 12 | 24 |
| Copacabanha | 16 | 9 | 56 | 71 | 23 | 14 |
| Cuzco | 13 | 30 | 55 | 74 | 24 | 30 |
| Guarmly | 10 | 6 | 15 | 80 | 33 | 24 |
| Illimani (pic sud) | 16 | 38 | 52 | 70 | 9 | 42 |
| Ilo | 17 | 37 | 0 | 73 | 44 | 9 |
| Independencia (baie de) (pointe sud de l'île Santa Rosa) | 14 | 18 | 15 | 78 | 33 | 51 |
| Iquique | 20 | 12 | 30 | 72 | 34 | 54 |
| Islay (la douane) | 17 | 0 | 0 | 74 | 33 | 24 |
| Juan (San-) | 15 | 20 | 56 | 77 | 33 | 44 |
| Lima (San-Juan de Dios) | 12 | 2 | 34 | 79 | 27 | 45 |
| Lobos (île de Afuera) (anse de l'Est) | 6 | 56 | 45 | 83 | 4 | 19 |
| Lomas (pointe) (mât de pavillon) | 15 | 33 | 15 | 77 | 15 | 9 |
| Malabrigo (baie) (rochers) | 7 | 42 | 40 | 81 | 48 | 24 |
| Misque | 17 | 59 | 0 | 67 | 6 | 24 |
| Oruro | 17 | 58 | 27 | 69 | 33 | 25 |
| Paita | 5 | 5 | 30 | 83 | 32 | 28 |
| Paz (La) | 16 | 29 | 57 | 70 | 29 | 25 |
| Pisco | 13 | 42 | 0 | 78 | 36 | 54 |
| Potosi | 19 | 35 | 18 | 67 | 54 | 39 |
| Puno | 15 | 50 | 28 | 72 | 21 | 34 |
| Quilca (pointe ouest) | 16 | 42 | 20 | 74 | 51 | 24 |
| Samanco (pointe de la Croix) | 9 | 15 | 30 | 80 | 59 | 0 |
| Santa | 8 | 59 | 3 | 81 | 0 | 51 |
| Sicasica | 17 | 19 | 53 | 70 | 10 | 11 |
| Sorata ou Esquibel (ville) | 15 | 45 | 53 | 70 | 57 | 4 |
| Sorata (Nevado de) (pic Ancohuo) | 15 | 51 | 33 | 70 | 54 | 19 |
| Supe | 10 | 49 | 45 | 80 | 7 | 24 |
| Tacna | 18 | 0 | 36 | 72 | 38 | 6 |
| Tacora | 17 | 46 | 36 | 72 | 6 | 25 |
| Titicaca (île de) (extrémité nord) | 15 | 59 | 57 | 71 | 35 | 12 |
| Tomependa | 5 | 31 | 28 | 80 | 56 | 34 |
| Truxillo | 8 | 6 | 9 | 81 | 26 | 37 |
| Vilcanota (le col) | 14 | 31 | 50 | 73 | 13 | 4 |

## DIVISIONS DU PÉROU.

(D'après M. Valentin Ledesma.)

12 départements, subdivisés en 66 provinces, 625 districts. — En outre, 3 provinces littorales.

| DÉPARTEMENTS. | POPULATION. | CHEFS-LIEUX. | PROVINCES. |
|---|---|---|---|
| Amazonas | 99 000 | Chachapoyas | Maynas.<br>Chachapoyas. |
| Cajamarca | 116 300 | Cajamarca | Jaen.<br>Cajamarca.<br>Cajabamba.<br>Chota. |
| Libertad | 145 300 | Truxillo | Lambayeque.<br>Chiclayo.<br>Truxillo.<br>Pataz.<br>Guamachuco. |
| Ancas | 193 300 | Huaraz | Conchucos.<br>Huari.<br>Huaylas.<br>Cajatambo.<br>Santa. |
| Lima | 220 700 | Lima | Chancay.<br>Lima.<br>Cañete.<br>Canta<br>Huarochiri.<br>Yauyos. |
| Junin | 121 000 | El Cerro de Pasco | Huamalies.<br>Guanuco.<br>Pasco.<br>Jauja.<br>Tarma. |
| Guancavelica | 79 000 | Guancavelica | Tayacaja.<br>Guancavelica.<br>Angaraes.<br>Castrovireina. |
| Ayacucho | 130 000 | Ayacucho | Guanta.<br>Guamanga.<br>Cangallo.<br>Andahuailas.<br>Lucanas.<br>Parinacocnas. |

| DÉPARTEMENTS. | POPULATION. | CHEFS-LIEUX. | PROVINCES. |
|---|---|---|---|
| Cuzco | 352 600 | Cuzco | Abancay.<br>Aymaras.<br>Cotabambas.<br>Chumbivilcas.<br>Urubamba.<br>Anta.<br>Calca.<br>Cuzco.<br>Paucartambo.<br>Paruro.<br>Quispicanchi.<br>Canas.<br>Canchis ou Canches. |
| Arequipa | 137 500 | Arequipa | Arequipa.<br>Camana.<br>Union.<br>Caylloma.<br>Condesuyos.<br>Castilla. |
| Puno | 285 000 | Puno | Carabaya.<br>Azangaro.<br>Lampa.<br>Guancané.<br>Chucuito.<br>Puno. |
| Moquegua | 61 500 | Tacna | Moquegua.<br>Tacna.<br>Tarapaca.<br>Arica. |

**Provinces littorales** (hors des départements).

| | | | |
|---|---|---|---|
| Piura | Popul. 74 400 | Chef-lieu : | Piura. |
| Callao | 23 000 | | Callao. |
| Ica | 38 000 | | Ica. |

Superficie du Pérou 1 292 000 kil. carrés.
Population totale : 2 200 000 hab

## EXPORTATION DU GUANO DES ILES CHINCHA EN 1856 ET 1857,

| PAYS DE DESTINATION. | QUANTITÉS EXPORTÉES en 1856. | QUANTITÉS EXPORTÉES en 1857. |
|---|---|---|
| | Tonneaux. | Tonneaux. |
| Angleterre | 107 428 | 378 098 |
| États-Unis | 61 197 | 55 058 |
| France | 42 131 | 57 598 |
| Totaux | 210 755 | 490 754 |

Dans ces transports du guano chargé en 1857 aux îles Chincha :

| | Navires. | Tonneaux. |
|---|---|---|
| Le pavillon américain du nord a couvert | 190 jaugeant | 211 828 |
| — anglais | 281 | 206 710 |
| — français | 37 | 20 223 |
| En outre, ont été chargés par des bâtiments suédois | | 11 857 |
| — par des hanséates | | 10 742 |
| — par des belges | | 8 607 |

## DIVISIONS DE LA BOLIVIE.

| DÉPARTEMENTS, ET PROVINCES AYANT ORGANISATION DE DÉPARTEMENT. | POPULATION. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|
| Chuquisaca | 212 000 | Chuquisaca. |
| La Paz | 346 000 | La Paz. |
| Potosi | 297 000 | Potosi. |
| Oruro | 117 000 | Oruro. |
| Cochabamba | 283 000 | Cochabamba. |
| Santa-Cruz | 69 000 | Santa-Cruz. |
| Beni | 37 000 | Apolobamba. |
| Cobija (province) | 22 000 | Cobija ou Puerta de La Mar. |
| Tarija (*id.*) | 64 000 | Tarija. |
| Total | 1 447 000 | |

Superficie de la Bolivie : 1 226 000 kilomètres carrés.

# LIVRE NEUVIÈME.

Chili. — Confédération Argentine. — Buenos-Ayres. — Uruguay. — Paraguay. — Patagonie et Terres Magellaniques.

## CHILI (1).

C'est à travers le désert d'Atacama que l'on pénètre du Pérou et de la Bolivie dans le *Chili*, et l'on n'y passe de la confédération Argentine qu'en franchissant des montagnes stériles, des neiges éternelles et d'affreux précipices. Le Grand océan le borde à l'ouest. La nature avait isolé du monde entier cette pittoresque, fertile et salubre contrée. La puissance des Incas y avait cependant pénétré avant les armes espagnoles ; mais ni l'une ni les autres n'ont pu entièrement soumettre cette terre de liberté.

On est très-peu d'accord sur les bornes du Chili (en espagnol *Chile*) : suivant les uns, et particulièrement M. Perez-Rosales, qui vient de faire un ouvrage important sur ce pays, la limite septentrionale serait, vers la Bolivie, le parallèle de Mexillones, c'est-à-dire, le 23° degré de latitude, et la limite méridionale serait le cap Horn lui-même, de manière que la Terre de Feu et toute la Patagonie seraient comprises dans la république chilienne ; les Andes, suivant ces prétentions, ne limiteraient pas rigoureusement à l'est le Chili : ce qui se trouve à l'est de la Cordillère et au sud du Rio Negro de Patagones formerait le *Chili oriental*. — Nous ne pouvons assumer la responsabilité de l'indication de semblables frontières : nous craindrions d'offenser la confédération Argentine, qui, à son tour, a, dit-elle, des droits sur la Patagonie ; nous craindrions enfin de ne pas être juste non plus envers les Patagons et d'autres Indiens, qui ne relèvent, suivant eux, d'aucun État. Nous dirons cependant que, *physiquement*, le Chili nous paraît pouvoir être considéré comme se prolongeant dans la région à l'ouest des Andes jusqu'au détroit de Magellan, où le gouvernement chilien a même établi de petites colonies au *Port-Famine* (*Puerto de Hambre*) et à *Punta-Arenas*.

La température fraîche et les saisons régulières entretiennent, dans la nature animale du Chili, la vigueur et la santé. Le printemps règne de septembre en décembre ; alors commence l'été de l'hémisphère austral. Les vents soufflent du nord depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de septembre ; c'est la saison pluvieuse. Le reste de l'année, les vents viennent du sud, ils sont secs. Ils se font sentir à 60 ou 80 lieues de la côte.

Quant au sol de ce pays, la côte ne présente qu'une plage étroite, derrière la-

(1) Une partie du commencement de ce livre est extraite d'un article que nous avons inséré dans la *Revue Américaine*, janvier 1859. E. C.

quelle s'élèvent brusquement plusieurs rangs de montagnes : le dos de ces montagnes offre une plaine fertile, arrosée de petites rivières, et, dans les endroits cultivés, couverte de vergers, de vignobles et de pâturages. Les sommets des Andes, où brûlent, parmi la neige, 20 grands volcans, couronnent cette intéressante perspective. L'or, le cuivre, l'argent et le fer abondent dans la Cordillère; il y existe des montagnes entières d'aimant; les rivages sont couverts d'un sable ferrugineux; malgré cette nature métallique du sol, la végétation montre la plus étonnante énergie. Les forêts nourrissent des arbres énormes, les uns précieux à cause de leur bois incorruptible, les autres utiles par leurs résines et leurs gommes; la plaine, ornée d'arbustes aromatiques et salins, se prête à toutes les cultures européennes; c'est un des rares pays du Nouveau-Monde où l'on a réussi à faire du vin. Les lamas, les vigognes, les viscaches se multiplient en liberté. Les cygnes du Chili ont la tête noire; trait qui les rapproche de ceux de la Nouvelle-Hollande.

Les règnes animal et végétal de cette contrée offrent à la science bien des nouveautés, et à l'industrie bien des objets utiles. Nous ne saurions déterminer toutes les espèces de bois odoriférants et résineux; les Cordillères nourrissent dans leurs forêts immenses le *pehuen* ou piñon, ou pin du Chili (*araucaria imbricata*), le cèdre des Andes ou alerce, d'autres arbres d'une grandeur démesurée. Deux arbres semblables au myrte (*myrtus luma* et *maxima*) parviennent ici à une élévation de 13 à 14 mètres. Les oliviers ont jusqu'à 1 mètre de diamètre. Le canelo ou winteriana est un beau magnolia, dont l'écorce très-aromatique est employée dans les tanneries et dans la médecine; le voquil, aux branches sarmenteuses et grimpantes, produit un fruit très-délicat; le michai est un berberis recherché pour la teinture en jaune et dont le fruit excellent donne une boisson spiritueuse très-estimée. Le maqui est compté parmi les vulnéraires et les plantes textiles. Le patagua, l'ulmo ou muermo, le maiten, le molle, le quillai, qui donne un savon naturel, le roble, le coihue, le leu, sont parmi les plus grands et les plus beaux arbres. Le litre ou liti est un arbre à l'aspect sombre, dont les exhalaisons produisent de fortes éruptions cutanées. Des espèces de pois, de haricots, de fèves, de lentilles, sont des productions fort répandues au Chili. L'alfilerillo et l'alfalfa sont les meilleurs fourrages des bestiaux. Le tabac, le piment (qui a reçu dans plusieurs pays le nom de *chile*), la pomme de terre, abondent. Les herbes cachent le bétail dans les prairies. On voit des pommes de la grosseur d'une tête, et des pêches énormes. Plusieurs arbrisseaux abondent en matière colorante d'un noir très-foncé. Le *puya*, arbre peu élevé, mais très-épais, se couvre d'une espèce d'écailles; les fruits à noyau et autres de nos pays d'Europe réussissent parfaitement (1).

(1) Voici quelques remarques intéressantes de M. Claude Gay sur la géographie botanique du Chili :

« Parfaitement limité par des barrières infranchissables, au nord par le vaste désert d'Atacama, au sud et à l'ouest par l'océan Pacifique, et à l'est par ces grandes Cordillères qui le parcourent dans toute sa longueur, et dont les pics s'élèvent à des hauteurs extraordinaires, ce pays se présente dans une condition tout à fait exceptionnelle pour donner à l'ensemble de ses productions naturelles ce caractère spécial que l'on ne rencontre ordinairement que

Bien des quadrupèdes du Chili, quoique classés dans les systèmes des naturalistes, ne sont qu'imparfaitement connus. Il faut les nommer ici, ne fût-ce que pour provoquer de nouvelles recherches à leur égard : tel est le castor du

dans certaines îles. La végétation surtout offre cela de particulier qu'elle s'y trouve représentée par plusieurs familles et par une foule de genres que l'on n'a pas encore trouvés ailleurs.

« Ce qui donne encore à ce pays un caractère tout spécial, c'est la complication que présentent certains phénomènes physiques, de manière quelquefois à porter atteinte ou du moins à contrarier les lois établies depuis longtemps par les physiciens. Ainsi les variations diurnes de l'aiguille aimantée signalent constamment un troisième mouvement dans leur marche; le baromètre accuse les plus grandes hauteurs du mercure dans le temps des pluies; beaucoup de reptiles lacertiens et batraciens sont vivipares; des invertébrés toujours aquatiques, tels que des planaires, des sangsues même, sont terrestres; enfin une foule d'autres phénomènes de grande importance se passent journellement dans cette région, de manière à pouvoir y étudier simultanément les questions les plus importantes de cette force vitale qui anime notre planète et qui constitue la science de la géographie physique ou physiologie du globe.

« Le Chili, en tant que sa physionomie tient son caractère de l'ensemble de sa végétation, se divise en trois grandes subrégions, qui comprennent le nord ou la zone des légumineuses et des cactées, le centre ou la zone des composées et surtout des composées labiatiflores arborescentes, et le sud ou la région des protéacées, des conifères et des bambusacées.

« Dans le nord, où les pluies sont très-rares et dans certaines localités n'arrivent même que tous les trois ou quatre ans, la végétation est faible dans son ensemble, robuste dans ses détails. Le principe de vie qui l'entretient varie suivant les lieux; sur la côte, c'est l'eau réduite en particules très-minimes que les vents enlèvent de la mer, et, dans l'intérieur, c'est une simple rosée provenant de ces épais brouillards qui couvrent les terrains enclavés entre la mer et les Cordillères. Dans le premier cas, les plantes sont très-souvent sociales et impriment leur caractère à la côte; dans le second cas, ces plantes sont, au contraire, très-dispersées et occupent une aire de très-faible étendue. Comme le printemps est très-court, les amaryllidées, iridées, dioscorées y croissent avec une rapidité telle, que trois ou quatre semaines suffisent pour leur faire parcourir toutes leurs phases de végétation.

« Les cactus arrivent jusqu'à la région des neiges perpétuelles; les arbres qui y croissent sont en si petite quantité, qu'on pourrait craindre leur entière disparition, comme cela est déjà arrivé pour le sandal; la seconde région n'a aucun caractère de végétation bien prononcé. Malgré quelques formes assez singulières et même malgré la présence d'un palmier, le paysage s'y ressent de ce mélange et de ce vague que l'on trouve dans tout ce qui dans la nature sert de passage d'une forme à l'autre. Cependant les hautes sommités des Cordillères nous offrent un type de végétation assez particulier. Par suite d'un ciel extrêmement pur, sec et toujours sans nuages, et de la grande force du rayonnement nocturne, les journées y sont très-chaudes et les nuits très-froides. Ces deux causes superposées, jointes à l'action incessante de ces grandes rafales que les gens du pays appellent tempêtes de vent, et qui agissent si puissamment sur l'évaporation des parties aqueuses que les feuilles, etc., sécrètent, ont produit sur ces végétaux un singulier effet : au lieu de cette élégance de forme qu'on leur connaît, ils ne présentent plus que des masses compactes, plus ou moins étendues en larges tapis composés de feuilles petites, roides, au milieu desquelles se trouvent une grande quantité de fleurs souvent bleuâtres et le plus souvent d'une vive couleur, à cause de la grande intensité de la lumière à ces hauteurs. Toutes les plantes qui façonnent ces tapis sont ligneuses et cachent leurs tiges fortes et tortueuses sous une épaisse couche de terre.

« La troisième subrégion botanique du Chili nous montre la végétation arrivant à son plus haut degré de luxe. Des forêts vierges, chargées non pas d'orchidées épiphytes, comme quelques voyageurs l'ont avancé, mais de broméliacées, gesnériacées, de *lepidoceras*, *mysodendron*, etc., couvrent une grande partie de ces contrées, et donnent lieu à un paysage un peu monotone dans sa forme, mais assez varié dans sa composition. D'après les arbres qu'on

Chili (1), qui habite le bord des lacs et des rivières, mais qui ne bâtit pas comme le castor commun, et produit une fourrure très-estimee; tels sont encore la loutre ou rat aquatique à queue comprimée au sommet, le mulot bleu (2), le rat laineux, dont les poils très-longs, fins comme de la toile d'araignée, étaient employés par les Péruviens au lieu de la meilleure laine; le *mus maulinus,* l'écureuil du Chili, qui se rapproche du loir, et vit dans des trous qui s'avoisinent et se communiquent au milieu des broussailles.

Il y a, comme nous l'avons dit, des vigognes, des lamas, des viscaches; nommons aussi les chinchillas, le guemul (*cervus chilensis*), qui tient du cheval et de l'âne et habite les hautes régions des Andes; le versadito (*cervus humilis,* Bonnet), qui se trouve dans le sud. Le pagi ou puma est le lion du Chili. Le coypu est une espèce de loutre.

Les oiseaux indigènes sont innombrables : on remarque les colombes, les perroquets, onze espèces de gallinacés, des quantités de canards et autres oiseaux d'eau.

Les animaux domestiques de l'Europe ont admirablement réussi au Chili : les races bovine, ovine, caprine, porcine, chevaline se sont multipliées et répandues d'une manière si prodigieuse, qu'elles en sont devenues sauvages dans quelques cantons.

Le Chili jouit d'une fraîche température et de saisons régulières. Le printemps règne depuis septembre jusqu'en décembre; l'été, qui s'étend de décembre à avril, est tempéré par les brises de mer. D'abondantes rosées humectent la terre et rafraîchissent les plantes; les vents du nord soufflent depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de septembre : c'est la saison de l'automne. Les pluies, de courte durée, ne tombent qu'en avril et août. Au nord, les pluies sont excessivement rares; elles deviennent de plus en plus abondantes à mesure qu'on descend vers le sud. Dans la province de Copiapo, il pleut à peine une ou deux fois par année, tandis qu'à Chiloé les pluies sont tellement abondantes que la pomme de terre est à peu près la seule grande culture annuelle qui puisse y réussir. — Les tremblements de terre sont un des malheurs du Chili : les plus terribles qu'il a éprouvés sont ceux de 1647, 1730, 1751, 1822, 1835.

Presque toutes les cultures européennes et équinoxiales réussissent; mais le climat n'est point partout favorable à toutes. Au nord, certains produits des tropiques peuvent s'y obtenir : la banane, le chirimollo, la canne à sucre, le coton; au sud, on trouve certaines contrées où le blé ne peut mûrir.

Deux grandes industries constituent la principale source de richesse du pays : l'industrie minière et l'industrie agricole. La première est concentrée dans le nord et en particulier dans les provinces de Coquimbo et de Copiapo, où l'on extrait

y trouve, je comparerais volontiers cette végétation à celle de l'Australie. On y trouverait aussi un certain air de parenté avec les forêts des tropiques, non-seulement par la similitude de plusieurs familles, mais encore par la variété des espèces botaniques; car les genres y sont assez nombreux, et les individus en général peu groupés : sauf le *myrtus stipularis,* qui forme, à Chiloé, des massifs impénétrables appelés *trepuales* par les gens du pays, je ne pourrais pas citer dans ces forêts un véritale arbre social. »

(1) Castor huidobrius. — (2) Mus cyaneus.

des quantités considérables d'argent et de cuivre. *Chanarsillo* et *Tres Puntas* sont les plus riches centres d'exploitation de l'argent. Le cuivre s'exploite plus particulièrement dans la province de Coquimbo. On exploite aussi du lapis-lazuli, du soufre, du plomb, de la houille; l'or se trouve aux territoires de Chillan, de Copiapo, de Petorca. C'est dans l'industrie minière que se créent les plus grandes fortunes chiliennes.

L'industrie agricole est surtout l'apanage des provinces situées au sud de Santiago, et l'on peut dire, à un point de vue général, qu'elle se fonde sur deux seuls éléments : 1° le bétail; 2° le blé; puis viennent, tout à fait comme accessoires, la vigne, le maïs, les légumes, les fruits, etc. Cette industrie, susceptible d'aussi beaux résultats dans un pays aussi avantageusement doté que le Chili, y est encore presque dans l'enfance.

Les Cordillères du Chili se divisent en deux systèmes : d'abord la grande et majestueuse *Cordillère des Andes,* qui s'élève sur la frontière orientale; ensuite la *Cordillère de la Côte,* chaîne modeste, qui longe assez régulièrement le rivage de l'océan, mais qui est plus remarquable et plus isolée dans les parties méridionales que dans le nord. Entre les deux systèmes, s'étendent des bassins, souvent parsemés de lacs, que nous nommerons dans la description des provinces. Cependant, quelquefois aussi, il y a une troisième Cordillère intermédiaire entre celle des Andes et celle de la Côte : on l'appelle *Cordillera del Medio.* Des sommets gigantesques des Andes chiliennes, le plus élevé est l'*Aconcagua,* qu'on a cru quelque temps haut de plus de 7 000 mètres, d'après M. Fitz-Roy, mais que des mesures plus récentes de M. Pissis ont rabaissé à 6 797 mètres. Il faut encore remarquer le volcan de *Llullaillaco,* l'énorme *Descabezado,* entouré des plus magnifiques aspects, le plateau de *Los Patos,* les *Nevados* de *Tupungato,* de *Yuncas,* de *San-José,* de *Plomo,* les volcans de *Peteroa,* de *Maypu,* de *San-Fernando,* de *Chillan,* d'*Antuco,* de *Villarica.*

Parmi les plus célèbres passages des Andes au Chili, on remarque ceux de Come-Caballos, de Dona Ana, de la Laguna, d'Uspallata, de Los Patos, de Portillo-Peuquen.

Dans ce pays si étroitement resserré entre les Andes et l'océan, il ne peut y avoir de grandes rivières. Le *Biobio* est la principale; on remarque ensuite le *Maule,* qui fut la limite méridionale du grand empire des Incas; le *Maypu* ou *Maypo,* qui rappelle l'émancipation moderne du Chili; nous ferons connaître les autres dans notre voyage topographique.

Peu de rivières du Chili sont navigables, et, quand elles le sont, c'est seulement pour des *lanchas,* barques couvertes, d'une capacité de 20 à 30 tonneaux. Le Biobio, par exemple, dont la navigation par lanchas remonte assez haut vers sa source, a un fond mouvant de sable qui, à chaque crue, se déplace et oblige les *lancheros* à beaucoup de prudence (1).

(1) On remarque au Chili, suivant l'observation de M. de Ginoux, un de ces systèmes aériens inventés par le génie des indigènes pour le passage des rivières. Selon toute vraisemblance, ces machines, fort simples au Chili, compliquées au Pérou, ont fourni l'idée mère de nos ponts suspendus, si perfectionnés en Europe. On profite d'un étranglement du fleuve, causé par deux roches fermes formant un défilé assez étroit; de fortes cordes de cuir, solide-

L'époque de l'occupation de l'Espagne par l'armée française fut, comme pour les autres colonies espagnoles, le signal des premières tentatives que fit le Chili pour s'affranchir du joug de la métropole. Cependant ce ne fut qu'en 1818 que la bataille de Maypu assura l'indépendance de cette belle contrée.

D'après la constitution de 1833, le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour 5 ans, et le pouvoir législatif à un congrès, composé d'un sénat de 20 membres se renouvelant par tiers tous les 3 ans, et d'une chambre des députés, dont les membres sont élus par les départements à raison d'un pour chaque fraction de 10 à 20 mille habitants.

La république est divisée en 13 provinces et 2 territoires de colonisation. Chaque province est divisée en départements, dont le nombre total s'élève à 51 ; ceux-ci, à leur tour, se divisent en subdélégations, et les subdélégations en inspectorats. Chaque province est administrée par un intendant, choisi par le président : chaque département est régi par un gouverneur nommé également par le président, et subordonné à l'intendant de la province respective (1).

La justice est rendue, dans chaque province, par un ou plusieurs tribunaux des juges lettrés (*juzgados de letras*), qui ressortissent à 3 cours d'appel, établies à La Serena, à Santiago et à La Concepcion. Enfin, à la tête de tout le pouvoir judiciaire, est la cour suprême, siégeant à Santiago. Un conseil d'État est appelé à trancher les questions de patronage, à prononcer sur les conflits de l'administration judiciaire, etc. La liberté de l'exercice public est interdite à tout autre culte que celui de la religion catholique. Mais on tolère, d'ailleurs, tous les cultes. Il y a un archevêché à Santiago, et 3 évêchés suffragants, ceux de La Serena, de La Concepcion et d'Ancud. D'après le recensement de 1854, la population, sans y comprendre les Indiens, atteignait 1 440 000 âmes. Dans ce nombre, l'élément étranger entre pour 20 000 ; tout le reste des habitants appartient à la race européenne née au Chili et au croisement des Indiens avec les Espagnols ; ce sont ces métis qui composent la presque totalité de la population de la république. Il n'y a pas de nègres ; à peine trouve-t-on quelques mulâtres. L'esclavage est aboli. On peut fixer à 10 000 le nombre des Indiens qui ont conservé la pureté de leur race.

Le premier endroit important que l'on trouve en venant du nord est *San-Francisco de la Selva,* sur la rivière Copiapo, à l'embouchure de laquelle est le port nommé aussi *Copiapo,* assez mauvais et que la nécessité seule fit fréquenter pendant longtemps, mais qu'on a abandonné pour celui de *La Caldera;* celui-ci est très-bon, et se trouve à quelque distance au nord, tout près et au nord-est du Puerto Ingles. Un chemin de fer unit La Caldera à San-Francisco, qui est à 50 milles du port et qui, simple village avant 1851, a changé totalement de face depuis l'é-

ment arrêtées, tendues d'une rive à l'autre au-dessus de l'abîme, portent suspendu un grand panier de cuir. Le voyageur s'assied dans le panier, et, au moyen d'un va-et-vient qu'il fait jouer avec les bras, il arrive sur la rive opposée. Il existe des ponts moins exigus, sur lesquels peuvent passer les bêtes de somme. Plusieurs câbles en cuir, roidis horizontalement, supportent un tablier en planches et en peau de bœuf, large d'un mètre environ ; ce tablier, bien cousu aux câbles de support, est en outre maintenu, autant que possible, à l'état horizontal, et non mobile, par des cordes d'état décrivant une courbe au-dessus de lui.

(1) Voir, aux tableaux de la fin du livre, les divisions et subdivisions du Chili.

tablissement du railway : elle est animée, ornée de beaux édifices, entre autres, d'une église remarquable, et possède une importante corporation nommée *Gremio de Mineria,* qui veille au maintien de l'ordre et à la direction légale des travaux dans les mines nombreuses du voisinage.

*Le Huasco* ou *Guasco,* petite ville, avec un vaste port, est célèbre par la beauté de ses femmes, d'un teint beaucoup plus blanc que celui des autres Américaines du sud, et par ses bons fruits, ses raisins secs, et surtout ses mines d'argent, de cuivre et de fer. Il a été presque entièrement détruit par un tremblement de terre en 1833.

Un autre port, renommé par sa sûreté, est celui de *Flamenco.*

Un des districts miniers les plus riches de cette province d'Atacama, qui est une des principales régions métallifères de l'Amérique méridionale, est celui de *Tres-Puntas,* qui fournit du cuivre argentifère; on doit aussi nommer celui de *Checo.*

*La Serena,* chef-lieu de la province de *Coquimbo,* et ombragée de myrtes et décorée de belles maisons, possède un des ports principaux du Chili (1). Il s'en exporte du cuivre, de la viande salée, de l'huile excellente et des chevaux. Cette ville, bâtie sur la rivière Coquimbo, à quelque distance du port, qui porte aussi le nom de Coquimbo (2), fut presque entièrement détruite en 1820 par un tremblement de terre, et souffrit beaucoup de celui de 1822. Elle s'est relevée depuis, et compte aujourd'hui de 7 à 8 000 âmes. La province de Coquimbo est comme imprégnée de substances métalliques; le cuivre y est d'excellente qualité; on en exporte annuellement une énorme quantité. Il y a aussi de l'or, de l'argent, du plomb, du lapis-lazuli. Cette province possède encore le port intéressant de *La Herradura* et celui de *Tongoi,* qui sert de port à *Ovalle,* centre d'un district minier très-riche.

*San-Felipe* ou *Aconcagua,* chef-lieu de la province de ce nom, sur la rivière appelée aussi Aconcagua, avec 6 000 habitants, est dans une vallée fertile, au milieu de mines d'argent et de cuivre. *Santa-Rosa* ou *Los Andes* est avantageusement placée à l'entrée du haut et étroit passage d'Uspallata, principal point de communication entre le Chili et les provinces argentines de Mendoza et de San-Luis.

La province de *Valparaiso,* peu considérable, mais florissante, nous offre *Quillota,* délicieusement placée sur le Rio Aconcagua, près de son embouchure. *Valparaiso,* chef-lieu de la province, a le port le plus important du Chili, mais trop exposé aux vents du nord; malgré son nom, signifiant *vallée du Paradis,* elle n'est pas aussi agréablement placée que ce beau nom pourrait le faire croire. L'aspect en est triste et uniforme. La ville s'étend en deux longues rues au pied de collines inhospitalières qui ressemblent à d'énormes monceaux de sable, mais qui ne sont réellement que des masses de rochers couvertes de minces couches de terre et de sable. Sur une éminence, est le cimetière, qui, joint aux clo-

(1) Ce port est bon et parfaitement sûr : mais le plus grand de ses désavantages consiste en ce qu'il n'y a qu'une seule entrée, très-étroite, de sorte que, quand le vent souffle directement sur cette ouverture, il n'est pas possible de sortir. L'eau y est aussi peu abondante.

(2) On applique souvent, à tort, le nom de ce port à la ville même de La Serena.

chers en bois construits dans le goût espagnol, pare au moins un peu cette vue monotone.

Une haute jetée en bois se prolonge jusque dans la mer. On y monte par des escaliers raides et étroits.

Les rues sont incessamment traversées par des cavalcades; les maisons, couvertes de toits italiens, sont peu élégantes à l'extérieur, mais l'intérieur est disposé avec beaucoup de goût et même de luxe. Le théâtre et la bourse sont les plus beaux édifices. Sur quelques-unes des collines du voisinage, particulièrement sur la Sierra Allegri, il y a des villas très-élégantes, au milieu de jardins bien dessinés. La rareté de l'eau est un des inconvénients de cette ville.

Le commerce de Valparaiso est extrêmement actif; de vastes chantiers de construction y ont été élevés. Elle possède plusieurs écoles et d'autres établissements d'instruction; elle publie plusieurs journaux. Elle se compose de deux quartiers, celui du port et celui de l'*Almendral* ou des Amandiers. La population est de 50 000 âmes. Une belle route et un chemin de fer communiquent de cette ville à *Santiago*, la capitale.

Celle-ci, chef-lieu d'une province du même nom, fut fondée, en 1540, par Pierre de Valdivia. Elle a plus d'une lieue de circonférence. La grande place (*Plaza Mayor*) est ornée d'une belle fontaine; la rivière de *Mapochu*, qui traverse la ville, et qui autrefois l'inondait assez souvent, est maintenant contenue par une superbe digue. Quelques édifices méritent d'être cités à cause de leur magnificence, quoique les règles de l'architecture n'y aient pas toujours été observées. On distingue le palais présidentiel, uni à l'hôtel de la monnaie, la nouvelle cathédrale et d'autres églises, le grand théâtre, l'hôpital de San-Borja; il y a de très-belles maisons particulières, composées d'un rez-de-chaussée vaste et très-élevé. Des rues à angles droits, de nombreuses places carrées, dont la plus centrale est la Plaza Mayor; un beau pont sur le Mapochu; d'intéressants établissements scientifiques et littéraires, distinguent cette jolie capitale. Il y a une école normale, un institut national, une université, une riche bibliothèque, une école des arts et métiers, une école d'agriculture pratique, une école militaire, une école de musique, un pénitencier. Malheureusement Santiago est fort exposée aux tremblements de terre : elle a beaucoup souffert de ceux de 1822 et de 1829. Les maisons, qui n'ont que rarement un premier étage, sur la façade extérieure, ont, presque toutes, deux ou trois grandes cours, où l'on entretient de beaux jardins et des arbres exotiques. La population est d'environ 100 000 âmes (y compris les faubourgs). Dans cette ville, la manière de vivre porte une empreinte de gaieté, d'hospitalité, d'amabilité, qualités qui distinguent les Espagnols du Nouveau-Monde. Le sang y est très-beau; les femmes sont des brunes piquantes, mais un habillement gothique défigure un peu leurs charmes. La conversation, dans les premiers cercles de la ville, paraît porter ce caractère de liberté et de naïveté qui règne dans nos campagnes. La danse et la musique sont ici, comme dans toute l'Amérique, des occupations favorites. Le luxe des habits et des équipages est porté trop loin. Il y a de ravissantes promenades.

Le haut *Nevado de Tupungato* domine majestueusement, à l'est, la capitale du Chili. Au nord du riche bassin où elle s'étend, s'élève le mont *Chacabuco*,

célèbre dans les fastes de l'indépendance chilienne par une victoire remportée, en 1817, sur les forces espagnoles. A 3 kilomètres de la capitale, sont les célèbres eaux minérales d'*Apoquindo*. Dans le sud de la province, est *Rancagua*, près de l'*Angostura de Payne*, sorte d'étranglement remarquable, où les deux Cordillères, celle de la Côte et celle des Andes, sont brusquement rapprochées. C'est une ville triste et mal bâtie, mais dans une belle plaine, près du cours impétueux du Rio Cachapual.

*Curico*, dans la province de *Colchagua*, est dans le voisinage de riches mines d'or et de cuivre. Cette province a pour chef-lieu *San-Fernando*, située sur le Rio Tinguiririca, près et au sud-est du lac de *Taguatagua*, orné d'îles flottantes.

*Talca*, chef-lieu de la province du même nom, est une charmante ville, près d'une colline qui paraît être presque entièrement formée d'améthystes, et dans un territoire qui abonde en vin, en tabac, en grains et en troupeaux de chèvres. Elle fut détruite par un tremblement de terre le 20 février 1835, mais s'est relevée depuis, et paraît destinée à acquérir beaucoup de prospérité : un chemin de fer l'unira bientôt à Santiago. — *Cauquenes* est le chef-lieu de la province de *Maule*.

*Chillan*, chef-lieu de la province de *Nuble*, se trouve à l'ouest du volcan du même nom, dans une espèce d'oasis de vergers et de pâturages, entourée d'un désert. Les eaux minérales de *Cato*, dans cette province, jouissent d'une grande célébrité.

Dans la province de *La Concepcion*, un riche sol et un climat régulier permettent au blé de donner 60 pour 1; la vigne y croît dans la même abondance; les campagnes sont couvertes de troupeaux, et il y a de riches mines de houille.

La ville de *La Concepcion* ayant été engloutie, en 1751, par la mer, dans un tremblement de terre, on a bâti une nouvelle ville à quelque distance du rivage, sur la rive droite du Biobio. Elle s'appelle indistinctement *La Mocha* ou *La Nueva-Concepcion* ou simplement *La Concepcion*. En 1823, les *Araucans*, à la faveur des troubles qui agitaient le Chili, pénétrèrent dans cette ville et en ravagèrent plusieurs quartiers; pour comble d'infortune, le tremblement de terre de 1835 la détruisit complètement. Mais elle semble aujourd'hui avoir oublié ses désastres, et elle compte 20 000 habitants : on y remarque, comme de beaux édifices, la cathédrale, l'hôtel de ville, l'hôpital, quelques couvents et un théâtre. *Talcahuano*, petite ville située près de la baie de *La Concepcion*, et qui a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1835, possède un des ports de relâche les plus commodes de la côte du Chili.

L'île de *Santa-Maria*, au sud de cette baie, a présenté un singulier phénomène. Après le tremblement de terre de 1835, elle est restée élevée de 3 mètres de plus qu'elle ne l'était auparavant, et le fond de la mer, aux environs de l'île, a été également soulevé. Du reste, la côte du Chili a offert plusieurs autres fois, après les tremblements de terre, des effets géologiques du même genre. *Penco*, à peu de distance au nord de Talcahuano, a été une brillante capitale au commencement de la conquête des Espagnols; elle ne montre aujourd'hui que des ruines. Le port de *Tome*, un peu plus au nord encore, vient d'être ouvert au commerce extérieur.

La petite ville de *Los Angeles* est le chef-lieu de la province d'*Arauco*. Les

forteresses d'*Arauco*, de *Tucapel*, de *Yumbel* et autres ont été destinées à former une barrière contre les incursions des Indiens.

Les Indiens *Araucans* ou *Araucaniens* (*Araucanos*) occupent, en effet, une grande partie du sud de la province de La Concepcion, et cette partie a reçu le nom d'*Araucanie*, de même qu'une portion du Chili située plus au sud et qu'on ne classe dans aucune province (1). Nous reviendrons sur ce peuple remarquable, dont une partie s'est volontairement annexée aux provinces chiliennes, et dont le reste, sans être en réalité soumis au Chili, entretient avec lui des relations d'amitié et de commerce. — On a trouvé de riches gisements d'or dans l'Arauco, particulièrement près de *Nacimiento*, vers le confluent du Biobio et de la Bergara. La Laja, autre affluent remarquable du Biobio, forme une magnifique cataracte et rappelle des combats nombreux entre les Espagnols et les Araucaniens. On appelle *Isla de Laja* une vaste plaine verdoyante comprise entre le Biobio, la Laja et d'autres rivières.

La province de *Valdivia*, comprise entre le pays des Indiens indépendants et la mer, ne touche pas à la grande Cordillère ; mais elle présente, le long de l'océan, une *Cordillère de la Côte* (*Cordillera de la Costa*), qui laisse entre elle et les Andes un bassin intérieur, parsemé de lacs : les principaux de ces lacs, qui sont les plus grands du Chili, s'appellent *Laguna de Villarica, Laguna de Guanegue, Laguna de Ranco, Laguna de Llanquihue*. Le climat est très-doux et le sol très-fertile.

*Valdivia*, le chef-lieu, sur la rive gauche d'une rivière du même nom, dans un territoire qui fournit d'excellents bois de construction, n'est pas précisément au bord de la mer, mais possède le port Corral, placé dans une superbe baie, et le plus vaste de tous ceux de la côte chilienne. Cette ville, de 7 000 âmes, fut fondée en 1551 par Pierre de Valdivia. Elle fut enlevée aux Espagnols par les Chiliens commandés par lord Cochrane, en 1820.

La grande île de *Chiloé*, devant le golfe de Guayteca, vis-à-vis de l'extrémité méridionale de la masse principale continentale du Chili, dont elle est séparée par le détroit de Chacao, est la plus grande de l'archipel du même nom, appelé aussi *archipel del Ancud*, composé de 47 îles, dont 25 sont peuplées et cultivées. Elle produit du blé, de l'orge, du lin, de superbes bois de construction, et nourrit des sangliers dont on fait d'excellents jambons. Peuplée de 60 000 habitants, Espagnols et indigènes, qui fournissent de très-bons marins, elle possède le beau port de *San-Carlos*, son chef-lieu, au nord, et la ville de *Castro*, sur la côte orientale. On remarque encore les petites villes maritimes de *Chacao*, au nord-est, et de *Dalcahue*, à l'est. Les indigènes parlent une langue particulière, appelée *villiche*. Le climat est sain, mais froid et pluvieux.

La province de *Chiloé* comprend, outre l'île de ce nom, un grand nombre de petites îles situées à l'est et au sud, comme *Puruqui, Tabon, Los Chauques, Quinchao, Lemuy*, dont on vante les *ponchos* (manteaux), expédiés dans toutes les parties du continent ; *Talcan, Tanqui, San-Pedro*, le groupe des *Guaytecas* ou de *Los Chonos, Huafo*, l'*Isla del Refugio*, etc. Elle possède enfin une

(1) On n'est pas d'accord sur les limites de l'Araucanie : quelques auteurs la prolongent jusqu'au détroit de Magellan.

stinées à

ffet, une
reçu le
sud et
euple re-
ailiennes,
des rela-
dans l'A-
o et de la
agnifique
Arauca-
e entre le

endants et
e long de
entre elle
s lacs, qui
*agma de*
t très-doux

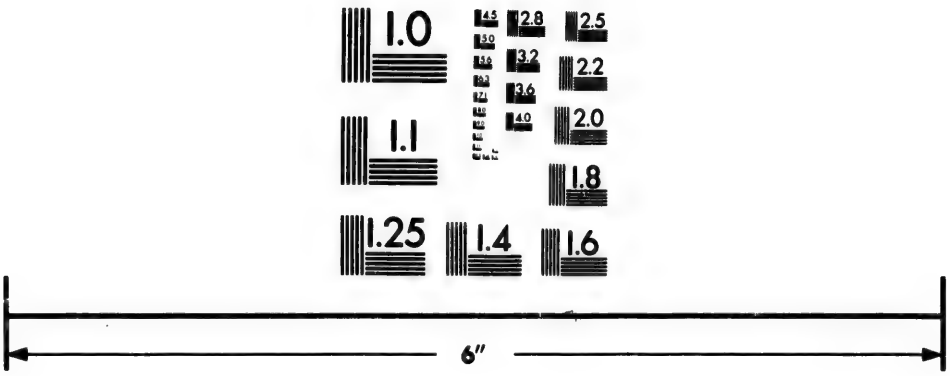
nom, dans
précisément
baie, et le
, fut fondée
les Chiliens

l'extrémité
séparée par
appelé aussi
et cultivées.
n, et nourrit
) habitants,
sède le beau
, sur la côte
*o*, au nord-
iculière, ap-

and nombre
s *Chauques*,
s dans toutes
es *Guaytecas*
le enfin une

s la prolongent

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Femmes du temple

faits. Ce
de terre
*qutinos*
sance et

exemple, le fermier ou propriétaire ne trouve presque aucun journalier parmi les hommes faits. Ceux-ci, une fois mariés et casés, vivent en travaillant pour eux-mêmes quelque coin de terre qu'ils ont loué ou que leur cède le *patron* de la hacienda où ils vivent comme *inquilinos*. C'est ainsi que sont qualifiés les paysans attachés à un domaine par droit de naissance et bon plaisir du propriétaire, la possession éventuelle d'une cabane de terre et la

partie
*Maul*
plus r
A u
*Ferna*
*land,*
établir
guiers
dant de
c'est-à-
sud de
c'est-à-
pour ha
bois de
*Mas-à-*
Selkirk,
*Crusoé,*
Nous
mencerc
porte no

« Le Ch
aime à pe
les idées
esprit ém
tiers. Les
la patrie,
développe
cœur des
et la raiso
propre fie
La généro
Chilien je
tardera be
L'esprit d

« La pe
manque d
très-haut
lui font u
qualités :
thodes qu
vol et de l

« L'ouv
descend d
resse beau
exemple,
faits. Ceux
de terre q
*qutinos.*
sance et l

partie du continent voisin : ainsi, au nord, les petites villes de *Carelmapu* et de *Maullin* en dépendent. *Calbuco, Palqui, Quenac, Puchilco,* sont les villes les plus remarquables qu'on trouve sur ces petites îles.

A une distance de 110 lieues à l'ouest du Chili, s'élèvent les trois îles de *Juan-Fernandez,* devenues célèbres par le mouillage de *San-Bautista* ou *Cumberland,* que la plus grande offre aux navigateurs. On a, depuis un siècle, essayé d'y établir une colonie; on y a construit un fort et une bourgade. On y cultive des figuiers et des vignes. Mais ce n'est guère qu'un établissement pénitentiaire, dépendant de la province de Valparaiso. La grande île est surnommée *Mas-á-Tierra,* c'est-à-dire la plus rapprochée du continent; l'îlot de *Santa-Clara* est près et au sud de l'extrémité orientale de cette île. La troisième est appelée *Mas-Afuera,* c'est-à-dire la plus au dehors. Les rochers et les bois pittoresques de celle-ci n'ont pour habitants que des chèvres sauvages. Il croît, dans ces îles, des cèdres, du bois de santal et des poivriers semblables à ceux de Chiapa, au Mexique. C'est sur *Mas-á-Tierra* que fut abandonné, par un capitaine anglais, le matelot Alexandre Selkirk, dont les aventures ont fourni le sujet du célèbre roman de *Robinson Crusoé,* par D. de Foe.

Nous donnerons ici quelques détails sur la population du Chili, et nous commencerons par la partie civilisée, sur laquelle M. Perez-Rosalès et M. H. Delaporte nous offrent les appréciations suivantes :

« Le Chilien, dit M. Perez-Rosalès, est doué d'un esprit plutôt réfléchi que brillant; il aime à penser avant que de répondre, et il se laisse rarement surprendre ou entraîner par les idées éblouissantes dont il ne peut apprécier la portée ou la convenance : de là son esprit éminemment conservateur. Il a beaucoup d'aptitude pour l'étude des arts et des métiers. Les Espagnols apportèrent au Chili la constance, l'esprit chevaleresque, l'amour de la patrie, la vaillance et le caractère gai, avenant et hospitalier, qui y ont pris un si grand développement par leur contact avec ces mêmes vertus si profondément enracinées dans le cœur des Araucaniens. L'excès d'amour pour sa patrie fait oublier très-souvent au Chilien et la raison et les convenances. Son courage est le courage que donne la conviction de sa propre fierté; mais la résistance le rend féroce et avide de carnage sur le champ de bataille. La générosité chilienne se montre partout, excepté dans les négociations commerciales. Un Chilien jettera mille piastres pour satisfaire un caprice qui n'en vaut pas une centaine, et il tardera beaucoup à en aventurer cent dans une affaire qui peut lui en rapporter mille... L'esprit d'ordre et de bon sens prédomine au Chili dans toutes les classes de la société. »

« La population ouvrière, dit M. Delaporte, est rare. Dans les campagnes surtout, le manque de bras se fait souvent sentir cruellement, quoique l'agriculture soit extensive à un très-haut degré : sous ce rapport, la construction des voies ferrées, l'exploitation des mines, lui font une concurrence redoutable. Cette population a, comme toutes, ses défauts et ses qualités : elle est peu routinière, en ce sens qu'elle se prête volontiers aux nouvelles méthodes quand on sait la diriger; mais, aux environs des villes surtout, elle a l'instinct du vol et de la paresse; le jeu et la boisson la perdent aussi.

« L'ouvrier du nord est plus travailleur que celui du sud, et au fur et à mesure que l'on descend des provinces de mines aux provinces agricoles, on trouve cette tendance à la paresse beaucoup plus prononcée, à tel point que, dans la province de La Concepcion, par exemple, le fermier ou propriétaire ne trouve presque aucun journalier parmi les hommes faits. Ceux-ci, une fois mariés et casés, vivent en travaillant pour eux-mêmes quelque coin de terre qu'ils ont loué ou que leur cède le *patron* de la hacienda où ils vivent comme *inquilinos.* C'est ainsi que sont qualifiés les paysans attachés à un domaine par droit de naissance et bon plaisir du propriétaire, la possession éventuelle d'une cabane de terre et la

jouissance d'un morceau de terrain. L'*inquilino* a vis-à-vis de son *patron* certaines obligations, telles que d'aider aux *rodeos* et à la *trilla*, les deux grands travaux de l'agriculture chilienne.

« Ainsi donc, dans le sud, on ne voit guère comme journaliers que des jeunes gens de 15 à 22 ans; les femmes travaillent encore moins volontiers. Il est facile de voir par là que l'on touche à la frontière des Indiens; il y a beaucoup de mélange dans le sang, et de plus l'influence du voisinage. Les besoins de la population étant très-réduits, rien ne la stimule à secouer son indolence; un peu de farine rôtie, du maté et du blé bouilli dans l'eau lui suffisent : c'est à peu près là toute son ambition. Au nord, les masses sont plus ouvrières, plus paisibles; au sud, plus remuantes, plus belliqueuses, et ce sont surtout ces dernières qui ont fourni le principal noyau des bataillons qui ont lutté, soit au dedans, soit au dehors du pays.

« Le commerce est et sera sans doute longtemps encore la principale branche de revenu du gouvernement chilien. Ce sont ses droits de douane sur les marchandises étrangères qui emplissent son trésor. Cependant, il existe un impôt foncier, représenté jusque dans ces derniers temps par l'ancienne dîme espagnole, et que l'on cherche à transformer aujourd'hui en impôt régulier, avec le secours du cadastre auquel travaillent des ingénieurs étrangers.

« Le commerce d'exportation consiste surtout en blés, farines, viande séchée ou salée, minerais ou métaux; celui d'importation amène dans le pays des marchandises françaises, anglaises et allemandes, étoffes, tissus, meubles, quincaillerie, vins, huiles, sucres, objets d'art et d'ornement, etc.

« Certaines de nos marchandises ont été longtemps sans prendre faveur; je veux dire surtout nos étoffes et tissus, nos soieries, nos châles; elles sont d'une qualité et d'un goût supérieurs à celles des Allemands, mais plus chères; cependant aujourd'hui l'on commence à apprécier la différence de goût et de qualité, et, sous ce rapport, nous entrons en concurrence sérieuse avec nos voisins.

« La douane seule de Valparaiso, qui est le centre du commerce d'importation, a donné au trésor, en 1854, la somme de 3 065 374 piastres (la piastre est d'environ 5 fr.), et les dépenses de l'État, pour 1853, se sont élevées à 5 304 713 piastres, c'est-à-dire qu'aujourd'hui encore le droit frappé sur les marchandises étrangères est la principale base sur laquelle s'appuie le gouvernement chilien, pour soutenir et faire progresser toutes ses branches d'administration publique.

« La dîme, vendue à l'enchère, n'a produit, en 1853, que 581 015 piastres.

« Le Chili, gouverné en république, a une constitution sociale aristocratique; un million et demi d'habitants à peine couvrent son territoire, susceptible d'en nourrir six ou sept fois autant au moins. Le pays jouit d'une grande liberté; les impôts fonciers, soit en dîme, soit en impôt cadastral, sont très-faibles; il n'y a pas d'impôt personnel, pas d'impôt des portes et fenêtres; la presse est libre; la police faiblement organisée, et la campagne est un refuge assuré contre des poursuites judiciaires ou des persécutions politiques.

« La propriété est très-peu divisée; les domaines sont très-étendus; aux environs des villes, dans quelques vallées populeuses seulement, les propriétés foncières sont réduites. La rareté de la population, le droit d'aînesse, supprimé depuis quelques années seulement, et les congrégations religieuses ont contribué jusqu'ici à maintenir cet état de choses. Les *haciendas* de 10 000 hectares ne sont pas rares ici, et il y en a, telles que *La Compañia* et *Las Canteras*, qui sont plus grandes que certains de nos départements. Cette dernière compte plus de 10 000 hectares. La *hacienda* représente la grande propriété; la propriété moyenne se qualifie de *chacara-hacienda* et de *chacara*, et enfin la *quinta* est la petite propriété, celle qui entoure les centres de population.

« Ce pays, ami du progrès, reçoit les étrangers avec bienveillance; le gouvernement actuel surtout les accueille volontiers, et on leur confie la plupart des grands travaux d'utilité publique et des établissements d'instruction pour la jeunesse chilienne. Je me plais à ajouter que nos compatriotes sont en grande majorité sous ce rapport. Non-seulement le gouvernement, mais encore les particuliers, s'adressent à l'étranger. La plupart des bons ouvriers sont

Français. La main-d'œuvre industrielle du pays est à meilleur marché; mais ou elle est peu soignée, ou elle n'existe pas. Cependant le gouvernement s'occupe sérieusement d'instruire les masses, et de leur donner non-seulement l'instruction primaire, mais encore l'éducation professionnelle...

« L'esprit de la nation est garant de son avenir, et, sous ce rapport, il est bien supérieur à la plupart de ses voisins de l'Amérique du sud. »

Les peuples indigènes de la partie méridionale du Chili paraissent tous appartenir à la race des *Moluches*, à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*Araucanos*, nom consacré par la poésie. Les Moluches propres habitent la fertile et riante contrée entre la rivière de Biobio et celle de Valdivia. La riche qualité du sol, des eaux abondantes et salubres, un climat tempéré, concourent à rendre cette région au moins l'égale des plus belles parties du Chili propre. Les *Cunchis* demeurent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guayteca. Les *Huiliches* ou *Villiches* habitent depuis l'archipel de Chiloé jusque vers le golfe de Penas : selon quelques relations, ils étendent même leurs courses jusque vers l'entrée du détroit de Magellan. Ces deux tribus sont alliées des Moluches propres. La taille de ces peuples est grande dans la partie montagneuse, et moyenne vers les côtes. Leurs traits sont assez réguliers, et leur teint n'est pas très-basané : ils se sont beaucoup mêlés avec les Espagnols, qui ne dédaignent pas de prendre des femmes chez eux. Ces peuples exercent un peu d'agriculture : ils récoltent quelques fruits, et font une espèce de cidre; mais leurs richesses consistent dans leurs troupeaux : ils possèdent quantité de chevaux, de bœufs, de guanacos et de vigognes. Les bœufs et les guanacos leur fournissent une nourriture abondante : la laine de la vigogne sert à fabriquer des *ponchos* ou manteaux. Les chevaux, qui descendent de chevaux espagnols, ont fait de ces Indiens autant de Tatares : ils se réunissent subitement, font des marches de 200 à 300 lieues, pillent le pays ennemi, et se retirent avec leur butin.

Les Araucans adorent le grand Esprit de l'univers : ils adressent des hommages aux astres. Les morts sont enterrés dans des fosses carrées, le corps assis; on met à côté les armes et les vases à boire; on place alentour les squelettes des chevaux immolés en l'honneur du mort : chaque année, une vieille matrone ouvre les tombeaux pour nettoyer et habiller les squelettes. Le code national permet la polygamie, mais la soumet à de sages règlements. Les propriétés et les actions de la vie civile sont aussi bien réglées que parmi nos nations européennes. Ces peuples ont quelques notions de géométrie et d'astronomie; ils distinguent les étoiles par des noms particuliers, et raisonnent même sur la pluralité des mondes. Leur année solaire, divisée en 12 mois de 30 jours, avec 5 jours intercalaires, est marquée par les solstices, qu'ils observent avec soin. Ils divisent le jour et la nuit en 12 heures, dont une répond à deux des nôtres. Amateurs d'une poésie remplie de grandes images, ils se donnent des noms aussi pompeux et aussi harmonieux que ceux des anciens Grecs : l'un se nomme *Cavi-Lemon*, c'est-à-dire vert bosquet; l'autre, *Meli-Antou*, c'est-à-dire quatre soleils.

La langue des *Araucans* est douce, riche et élégante; leurs verbes ont trois nombres, et beaucoup de modes et de temps. Ils distinguent leur pays en quatre parties, qu'ils nomment : 1° *Languen-mapou*, c'est-à-dire la contrée maritime; 2° *Lelvun-mapou*, la contrée de la plaine; 3° *Inapirè-mapou*, la contrée sous les montagnes; 4° *Pirè-mapou*, la contrée des montagnes.

Les chefs héréditaires s'appellent *ulmen*, et un chef de guerre ou généralissime porte le titre de *toqui*. La forme de leur gouvernement étant un mélange d'aristocratie et de démocratie, l'éloquence est cultivée avec beaucoup de succès : on distingue le style poétique, plein de feu et d'imagination, du style historique, où doivent régner la gravité et l'élégance. Leurs médecins ne sont pas tous de prétendus sorciers, comme chez les autres Indiens : il y en a deux sectes, qui se sont créé des systèmes et des méthodes.

On n'est pas d'accord sur le portrait des Araucaniens, sans doute par suite des mélanges qui se sont introduits parmi ces populations, et à cause de la diversité des lieux où on les a observées. D'après le professeur Domeyko, leur teint est brun, mais un peu plus clair que celui des autres indigènes de l'Amérique; la figure est oblongue, les yeux sont grands, brillants, expressifs, et les sourcils étroits et bien arqués; leur type est plutôt causasique que mongolique; le nez est moins large et moins proéminent que chez les Américains du nord;

les lèvres sont bien faites, l'inférieure est un peu plus grosse; les cheveux sont noirs, très-épais, mais pas crépus. Les Araucaniens sont fiers, froids et un peu hautains; ils ont un grand sentiment du juste et de l'injuste, et ils comprennent très-bien les idées honnêtes et généreuses. Il sconservent par tradition une espèce de code de lois, et n'en veulent reconnaître aucun autre. Ils sont sociables et doux dans leurs relations, mais excessivement jaloux de leur priviléges et de tout ce qui touche à leur intérieur. Aucun étranger ne peut entrer dans une maison sans une permission spéciale du propriétaire. Quand il est invité, le chef de la famille le fait entrer avec beaucoup d'étiquette, lui exprime très-longuement le plaisir que lui fait sa visite, puis le fait passer dans une autre salle où des rafraîchissements sont préparés. Quand la visite lui a paru assez longue, le maître de la maison se lève pour donner le signal du départ et embrasse son hôte trois fois, en lui touchant alternativement la main droite et la main gauche.

Suivant M. Delaporte, les Araucaniens ont une taille petite, un corps ramassé, une chair fortement brunie, des traits grossiers, les yeux petits, le nez large, épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, le front très-bas, la figure plate et arrondie. Presque tous ont les cheveux rasés en cercle sur tout le sommet de la tête; le reste de la chevelure, noire et épaisse, forme une espèce de couronne flottante qui tombe sur leurs épaules.

Les costumes des chefs sauvages, ajoute le même voyageur, sont des plus variés; on y voit de vieux chapeaux tromblons, des casquettes antiques, des schakos d'officiers, de simples mouchoirs de couleur attachés en corde autour de la tête; puis de vieux fracs bleus avec boutons jaunes, des blouses blanches, des jaquettes de toute couleur, quelques *ponchos*, et surtout de grands morceaux de drap garance jetés sur l'épaule et flottant au vent. Quelques-uns ont des pantalons; beaucoup portent de grandes guêtres; les souliers et les bottes sont rares; d'autres sont chaussés d'une peau de mouton préparée, ayant la forme de ces antiques chausses que portaient nos chevaliers dans les tournois. Enfin le plus grand nombre ont la jambe et le pied nus, avec ou sans éperons.

L'Indien vulgaire, le véritable *sauvage*, est enveloppé jusqu'aux genoux d'un *calamako*, étoffe brune rayée qu'il fabrique lui-même avec la laine de ses troupeaux, et qui l'enlace comme le lange d'un enfant au maillot; il a les épaules couvertes d'une mante de drap de couleur éclatante, les pieds nus ou chaussés de peau de mouton, la tête ceinte d'une corde ou d'un mouchoir, la figure peinte de rouge et de bleu, et les cheveux flottants.

Les couleurs employées par les Araucaniens pour se teindre différentes parties du visage leur sont généralement fournies par des espèces de terres bolaires plus ou moins ocreuses, et qui leur donnent le rouge et le bleu. Quelquefois c'est une balafre qui part de la bouche ou du nez pour se prolonger jusqu'aux tempes; d'autres fois, le front, le tour des yeux, les sourcils, les pommettes offrent le mélange arbitraire des deux nuances qu'ils emploient. Les uns sont supportables, les autres sont affreux. Beaucoup s'arrachent les sourcils de manière à n'en laisser qu'une ligne très-fine et régulière; c'est pour eux un caractère de distinction. De même, ils s'épilent le peu de barbe que la nature leur a donnée; cependant quelques-uns portent une maigre moustache, dont les poils sont gros, clair-semés et dressés sur la chair; c'est l'indice d'un croisement de la race.

Les plus riches atours des Indiennes, dit encore M. Delaporte, consistent presque uniquement en perles de toute couleur et en dés à coudre en cuivre. Les plus coquettes ont la tête recouverte d'un tissu de perles diversement colorées, se divisant derrière le chignon en deux parties, sous forme de bandes qui peuvent, en s'enroulant, recouvrir complétement les deux nattes de cheveux qu'elles tressent à dessein, et dont les deux bouts sont attachés ensemble par des guirlandes d'un ou de deux rangs de dés en cuivre suspendus comme de petites clochettes. Les poignets et les pieds, au-dessus de la cheville, sont garnis également de bracelets de perles. Enfin, les ongles sont peints en rouge, et diverses parties de la figure bariolées de même manière. Le plus souvent, les pommettes des joues, très-prononcées chez elles, sont seules recouvertes d'une couleur rouge très-intense. La plupart de ces femmes ont aussi des boucles d'oreilles d'argent ou de métal quelconque de la forme d'un croissant et d'une dimension énorme. Leurs traits sont les mêmes que ceux des hommes, avec les ca-

ractères plus prononcés encore; elles sont de petite taille, ont le corps très-allongé, les jambes courtes, et sont en général très-laides. La pièce principale de leurs vêtements est, aussi bien que pour l'Indien pauvre, cette espèce de *catamako* dont on a parlé plus haut. Comme ce vêtement enveloppe les jambes jusqu'aux genoux, hommes et femmes n'ont pas les mouvements très-libres, ce qui n'empêche pourtant pas les hommes de monter parfaitement à cheval. Le maillot des enfants vaut la peine d'être décrit : représentez-vous une planche épaisse sur laquelle est étendu l'enfant par le dos, les pieds reposant sur un large rebord, et attaché et consolidé sur cette planche par des cuirs, des étoffes de laine, etc. Le sommet du maillot est garni d'une attache, au moyen de laquelle l'Indienne emporte le tout sur son dos en conservant les bras libres. Pour bercer son poupon, elle dresse à terre cette espèce de hotte, à laquelle elle donne un mouvement de va-et-vient.

La richesse unique ou presque unique des Indiens consiste en bestiaux. Ils en ont beaucoup, et de très-beaux. Il serait même difficile d'en trouver de plus gras que ceux des *Pehuenches*; mais ils ne cultivent pas la terre. Il paraîtrait toutefois que l'on rencontre quelques champs de céréales dans l'intérieur du pays, et surtout vers les bords de la rivière *l'Impérial*. Il est probable que cette initiative est due à l'influence du sang européen, car les Hollandais, c'est un fait à peu près avéré, ont cherché à coloniser le bassin de l'Impérial, où ils ont sans doute donné naissance à une race croisée connue sous le nom de *Bovoas*, ce qui expliquerait comment on rencontre dans cette partie de l'Araucanie des types entièrement différents du type indien, des figures agréables, douces, d'une carnation blanche, et ayant la chevelure blonde. Du reste, les Espagnols, du temps de la conquête, avaient fondé vers l'embouchure de l'Impérial une ville, qui fut détruite avec cinq ou six autres, à la suite d'une violente irruption des Indiens.

Les tribus, ou réunions de tribus, connues généralement sous des dénominations distinctes, sont celles dont les limites sont le plus nettement tranchées. Ainsi, celles qui occupent l'intérieur de la Cordillère, à la hauteur du volcan d'*Antuco* et plus au sud, sont connues sous le nom de *Pehuenches*.

Les *Villiches* occupent, entre autres points, la Cordillère vers le mont *Villarica* et le passage qui est à côté de ce volcan. Les *Picunches* occupent un autre point de cette même Cordillère. Ceux qui se trouvent entre la chaîne et la mer sont connus généralement sous le nom d'Indiens de la côte. Les Araucaniens entretiennent des relations constantes avec d'autres tribus sauvages habitant à l'est des Andes, et connues sous le nom de Puelches. Tous, Araucaniens, Puelches, Patagons, se comprennent; leur idiome est semblable, leurs mœurs sont à peu près les mêmes.

Comme tous les peuples sauvages et belliqueux, les tribus araucaniennes dirigent des incursions chez leurs voisins; elles font ou donnent un *malon*, acte de pillage analogue à la *razzia* des Arabes. Ainsi, quand une tribu est en guerre avec une autre, quand elle veut acquérir des biens par la force, quand elle veut venger un affront, tous ses cavaliers prennent les armes, se réunissent, vont surprendre l'ennemi, tuent les hommes, vieillards et enfants, et enlèvent les femmes et les bestiaux. Quand l'Indien d'une tribu a assassiné celui d'une tribu voisine, quand il a commis chez d'autres le crime d'adultère, quand il a enlevé une jeune fille, la peuplade lésée organise un *malon*. Cependant, l'affaire s'arrange souvent à l'amiable; la tribu qui a offensé paye le prix de l'affront, et tout est dit. Les Araucaniens font quelquefois des incursions sur le territoire espagnol et principalement sur celui de la Plata, entièrement ouvert et sans défense contre les Puelches, qui sont en inimitié avec la république Argentine. Les incursions dans les provinces chiliennes sont aujourd'hui très-rares, et le deviendront de plus en plus. Le gouvernement, outre les postes-frontières qu'il a établis, traite les Indiens en amis, et le commerce, chaque jour plus important, que l'on fait avec eux, entretient des relations amicales qui leur donnent beaucoup de confiance et les enrichissent. La guerre se trouvant contraire à leurs intérêts, leur caractère s'adoucit, et ils prennent des mœurs plus pacifiques. Se livrant surtout au commerce des bestiaux, et n'en ayant jamais assez pour suffire aux demandes des acheteurs chiliens, les Puelches, soit seuls, soit en compagnie de quelques tribus araucaniennes, vont ravager la *Pampa*, et ramènent chez leurs voisins les troupeaux qu'ils parviennent à enlever.

Les Indiens ont une préférence très-marquée, une violente passion pour les blanches, leurs voisines, d'origine espagnole, et quand, dans leurs incursions sur le territoire chilien, ils s'attaquaient aux villes et aux villages de la province de Valdivia ou de celle d'Arauco, ils regardaient les femmes qu'ils pouvaient enlever comme la partie la plus importante du butin. Quand l'occasion s'en présente aujourd'hui encore, le rapt des femmes a lieu de temps en temps. Mais c'est surtout la république Argentine qui fournit ce tribut aux Araucaniens. Aussi, existe-t-il dans leur pays des croisements qui transforment peu à peu les caractères physiques des indigènes. Quant aux femmes volées, ils ont grand soin de les cacher, et il est très-difficile à un étranger de les découvrir. Valdivia, qui a été plus d'une fois ravagée par eux, quand ils luttaient contre les étrangers, avait établi une forteresse où les femmes se réfugiaient dès qu'il était question de l'arrivée des Indiens.

Les tribus, quand elles sont en guerre, commencent par cacher leurs femmes et leurs troupeaux dans la montagne, puis chaque homme s'arme de la lance et du *laki*. La lance est composée d'un bambou (*colihue*) de 5 ou 6 mètres de long, au bout duquel se trouve attaché un morceau de fer tranchant. Le bambou est recouvert tout entier d'un cuir en lanière qui lui donne beaucoup de force. Le *laki* est composé de plusieurs boules recouvertes de cuir, attachées chacune à l'extrémité d'une courroie, tressée ou simple, dont les bouts, d'un mètre environ de longueur, viennent tous se réunir à une autre courroie. Quand l'Indien est en vue de l'ennemi, s'il se sent assez fort, il s'élance sur lui à fond de train, le corps baissé au niveau de l'encolure de son cheval, se dérobant ainsi à ses coups; puis, s'il arrive à le toucher avec son arme, il l'enfile et le démonte. Le *laki* est une arme qu'ils lancent avec force d'une assez grande distance, et capable, soit d'arrêter les mouvements d'un cheval ou d'un fantassin en s'enchevêtrant dans leurs membres, soit de produire des blessures graves, des fractures surtout, au moyen des boules qui y sont attachées. C'est avec ce même *laki* que les Argentins chassent l'autruche de l'autre côté de la Cordillère. Ils sont aussi très-adroits dans le maniement de cette arme.

En Araucanie, on ne rencontre pas en général de populations réunies sur un même point pour constituer des villages; les tribus sont disséminées sur le territoire, de façon qu'on pourrait supposer souvent, en parcourant le pays, qu'il n'est pas habité. Une cabane d'un côté, une cabane d'un autre, dans les parties basses des ondulations du terrain, et plus souvent à proximité d'un ruisseau ou d'un bouquet d'arbres; voilà ce que l'on aperçoit en parcourant l'intérieur du pays.

L'Indien est essentiellement fainéant. Tous les travaux domestiques, et jusqu'aux soins des chevaux, sont confiés aux femmes. Quant à lui, il passe des journées entières étendu sur le sol, pendant que celles-ci soignent les enfants, coupent le bois, font la cuisine, sellent et dessellent les chevaux, etc.

La chair de cheval est un des aliments de prédilection des Araucaniens; ils la préfèrent à celle de la vache et du mouton. Les deux sexes se mettent fréquemment à l'eau, à tel point que c'est un des premiers soins de l'Indienne qui vient d'accoucher et qui y mène également son nouveau-né. La petite vérole fait souvent des ravages parmi les enfants. Aussitôt qu'elle vient à se déclarer, on les mène se baigner. On conçoit qu'il en meure beaucoup avec ce régime hydropathique.

Quoique la polygamie existe chez les Araucaniens, ils n'ont généralement qu'une femme. Quelques caciques, quelques Indiens riches en possèdent plusieurs. La femme est une denrée qui se paye au poids de sa noblesse. Quand un Indien veut se marier, son premier soin est de calculer si sa fortune personnelle lui permet d'acheter une femme de tel ou tel rang. La décision prise, l'amoureux, accompagné de quelques amis, se présente subitement chez la famille de celle qu'il veut pour compagne, et l'enlève violemment. Celle-ci a beau se débattre, la mère et les autres femmes de la maison ont beau courir avec un bâton ou un tison enflammé sur les auteurs de l'enlèvement, elle est emmenée au galop dans un endroit reculé où le mari va passer avec elle les premiers jours de sa lune de miel. Quant aux hommes présents à l'enlèvement, et appartenant à la famille de la jeune fille, ils ne s'émeuvent nullement de ce rapt et ne cherchent pas à s'y opposer. Ce n'est qu'après quelque temps d'une vie retirée, que le nouveau couple revient au logis, et que le mari s'occupe de

payer sa dette, consistant, suivant les cas, en chevaux, vaches, taureaux, moutons, étriers et éperons d'argent, mors, vin, farine, etc.

L'hospitalité est une des vertus des Indiens; un étranger sera reçu chez eux, nourri, logé, soigné pendant des mois, pendant une année, sans qu'ils songent jamais ni à le renvoyer, ni à lui demander la moindre rémunération. Mais l'ivrognerie est générale; ils abusent des boissons alcooliques, surtout depuis que le commerce les introduit chez eux en quantité de plus en plus considérable. Lorsqu'ils n'avaient aucun rapport commercial avec leurs voisins, et aujourd'hui encore, surtout dans la partie éloignée des frontières, le maïs leur fournissait une boisson fermentée nommée *chicha de maïs*. Après la récolte de ce grain, les femmes d'une famille, d'une tribu, se réunissent, et, assemblées en cercle, chacune prend une pincée du grain, le mâche un certain temps, puis crache le tout dans un vase de terre. Quand il y en a une quantité suffisante, on le laisse en fermentation, et il en résulte une liqueur forte avec laquelle s'enivrent les hommes, et qui fait leurs délices. Il ne serait pas prudent de courir alors le pays vu l'état d'ivresse dans lequel on les rencontre souvent.

Les Araucaniens sont extrêmement robustes, et vivent très-longtemps. Il faut qu'ils possèdent un grand âge pour montrer des cheveux gris. Beaucoup vont au delà de cent ans.

Le commerce que font avec eux les provinces frontières du Chili est assez considérable aujourd'hui, et il s'accroîtra certainement. Il s'est développé à mesure que les relations sont devenues plus amicales, plus pacifiques. L'époque de ces guerres à mort entre les anciens Espagnols et les Indiens est loin de leur mémoire; le Chili les a captivés, et, sans toutefois avoir une confiance entière, ils considèrent leurs voisins plutôt comme amis que comme ennemis.

Jusqu'ici, tous les efforts des missionnaires pour les convertir ont été à peu près infructueux (1).

Les Araucaniens, dit à son tour M. Perez-Rosalès, ne forment plus cette masse compacte et belliqueuse que mettaient en action l'amour de la patrie et la haine contre les Espagnols. A peine découvre-t-on chez eux quelques-unes de leurs vertus primitives à travers l'esprit de pillage et de vengeance et le goût de l'ivrognerie, qui en ont pris la place.

## CONFÉDÉRATION ARGENTINE ou du RIO DE LA PLATA.

L'un des plus vastes territoires de l'Amérique méridionale est celui sur lequel nous allons entrer. Il confine au sud-est à l'océan Atlantique et au sud à la Patagonie; à l'ouest, la Cordillère des Andes le sépare du Chili; au nord, il a pour limite la république de Bolivie, et, à l'est, celles de l'Uruguay et du Paraguay. Découvert en 1515 par Juan Dias de Solis, il dépendit d'abord du Pérou; mais en 1778 il fut érigé en vice-royauté par l'Espagne. A l'époque où toutes les colonies espagnoles se levèrent pour conquérir leur indépendance, celle de *Buenos-Ayres* fut affranchie l'une des premières. Ce fut en 1810 qu'elle se proclama libre; mais le gouvernement de ce pays n'a pu acquérir cette stabilité salutaire si nécessaire à la prospérité des États. En 1815 il parut se constituer définitivement; le gouvernement de Buenos-Ayres prit le titre de *Provinces-Unies du Rio de la Plata*, puis celui de *confédération Argentine*. La province de Buenos-Ayres s'est séparée depuis peu de temps de cette confédération, qui se trouve ainsi privée de sa prin-

(1) La plupart de ces renseignements sont extraits du *Bulletin de la Société de géographie*, 1855.

cipale position maritime, et qui ne s'avance plus vers l'océan que par une langue de terre, vers l'extrémité de l'estuaire du Rio de la Plata, au confluent de l'Uruguay et du Parana. Ajoutons que la confédération réclame la possession de toute la partie de la Patagonie qui se trouve à l'est des Andes, mais sur laquelle, de son côté, le Chili élève des prétentions.

Les fleuves de la confédération Argentine se rendent tous dans l'Atlantique : le *Parana* est le principal ; il va se joindre à l'*Uruguay*, pour former le *Rio de la Plata*, et reçoit le *Paraguay* (grossi lui-même du *Pilcomayo* et du *Rio Vermijo*), le *Rio Salado* et le *Rio Saladillo*. Il ne faut pas confondre ce Rio Salado avec un autre *Rio Salado* qui entre bientôt dans la république de Buenos-Ayres, et qui se jette dans l'océan, au sud du Rio de la Plata. Le *Rio Colorado* ou *Cobu-Leubu* se rend dans l'océan beaucoup plus au sud. Le *Rio Negro de Patagones*, ou *Cusu-Leubu*, coule sur la limite de la confédération Argentine et de la Patagonie ; il descend de la frontière du Chili vers les parties où la Cordillère présente la moins grande élévation, et vers le parallèle où le Chili est le moins éloigné de l'Atlantique ; aussi cette république s'est-elle vivement occupée des moyens de communiquer par ce fleuve avec la côte orientale. Plusieurs rivières se perdent dans des lacs de l'intérieur, tels que le *Bevedero Grande*, l'*Urre Lauquen*, le lac appelé *Saladas de los Porongos*. Le grand lac marécageux d'*Ybera* s'étend entre le Parana et l'Uruguay.

La république Argentine n'a que 650 000 habitants. Quelle faible population pour une superficie de 2 000 000 de kilomètres carrés ! Le territoire de cette république comprend, malgré de grands espaces stériles, tant de terrains fertiles, qu'il n'y manque que des bras pour en obtenir toutes les richesses agricoles et pour donner au commerce une activité que la civilisation réclame. Un jour, sans doute, la culture s'étendra non-seulement sur les terrains qui y sont le plus favorables, mais encore sur ces *pampas* ou plaines salées qui occupent, entre l'Atlantique, le Rio Dulce et le Colorado, une longueur de 300 lieues et une largeur de 180. Nul doute que leurs herbes longues et épaisses ne fassent un jour place aux peupliers, aux saules et aux arbres fruitiers, et que le bétail sauvage qu'elles nourrissent ne soit remplacé par une population active. Les bras, en se multipliant, donneraient de la valeur aux forêts qui bordent le Parana et d'autres importants cours d'eau ; des routes tracées dans l'intérieur se joindraient aux canaux et aux fleuves rendus navigables pour faciliter les relations commerciales et porter la civilisation chez les tribus indigènes. Au milieu des productions nombreuses de la confédération Argentine, nous nommerons, parmi les minéraux, l'or, l'argent ; parmi les végétaux, le maïs ordinaire, le maïs d'eau, l'algarrobo, espèce d'acacia, dont le fruit, analogue à une fève, et mêlé au maïs, forme des gâteaux excellents, et, fermenté, procure la *chicha*, boisson enivrante ; le vinal, élégante espèce de mimosa, le quinquina, le gaïac, le *palo-borracho*, espèce de bombacée, le palmier, le *maté*, ou thé du Paraguay, des aloès, utilisés comme textiles, et dont les feuilles, pressées, laissent découler une liqueur abondante ; des cactus à cochenille, et autres ; l'indigo, la canne à sucre, le tabac, le coton, le coca, dont on mâche les feuilles mêlées avec un peu de chaux ou d'alcali. Indépendamment de l'écoulement le plus général de ses produits par la voie du Rio de la Plata, la répu-

blique Argentine commerce encore assez activement avec le Chili; elle dirige sur le passage d'Uspallata de grands troupeaux de bêtes à cornes, des chevaux, des mulets, du suif, de la viande sèche, des peaux de mouton, des laines, de la cochenille indigène, des fruits secs, du savon, des plumes d'autruche et des lingots de cuivre.

La propagation étonnante des chevaux et des bœufs européens, soit domestiques, soit devenus sauvages, est un grand trait commun de l'histoire naturelle de ces contrées. Azara nous a fait connaître dans tous ses détails l'histoire de ces animaux. C'est de 1530 à 1552 qu'on a importé des chevaux et des bœufs d'Europe en grand nombre. Les chevaux, devenus sauvages, vont par troupes composées de plus de 10 000; presque tous sont bai châtain; ils diffèrent très-peu des domestiques : on les dompte facilement; et, comme les pâturages ne manquent pas, le plus pauvre journalier a son cheval. Il y a aussi beaucoup d'ânes sauvages, qui proviennent de la même source.

Près du Coin-de-la-Lune, à environ 45 lieues vers le sud-ouest de L'Assomption, un taureau sans cornes a propagé sa race. Une autre race, qu'on nomme *nata*, a la tête d'un tiers plus courte et le front garni d'un poil crépu. Il existe aussi quelques variétés de taureaux qu'on appelle *chiros*, parce qu'ils ont les cornes droites, verticales, coniques et très-grosses à la racine. Les bœufs sauvages s'apprivoisent facilement, et ils pourraient, ainsi que les chevaux, devenir une richesse entre les mains d'un peuple plus industrieux. L'avarice irréfléchie des chasseurs en a, dans ces derniers temps, détruit un grand nombre. Depuis la latitude méridionale de 27 degrés jusqu'aux îles Malouines, les bêtes à cornes et autres animaux ne sentent pas le besoin de lécher les terres salines et nitreuses, appelées *barreros*, parce que les eaux et les pâturages contiennent assez de sel. Mais, à partir de cette latitude vers l'équateur, le *barrero* devient d'une nécessité indispensable. Azara assure que les cantons qui en manquent ne sauraient nourrir du bétail : une grande partie du Paraguay et du Brésil est dans ce cas.

La république est partagée en douze provinces confédérées, sans compter celle de Buenos-Ayres, qui s'est, comme nous avons dit, séparée de l'union Argentine; ni le Grand-Chaco, qui, habité presque uniquement par des Indiens, n'a pas d'administration régulière; ni enfin les *Pampas* proprement dites, ou vastes plaines désertes du sud.

Si, de la capitale du Chili, nous voulons diriger notre course vers les rives du Paraguay, il faut traverser les Andes, où souvent le voyageur est assailli par d'effroyables orages. On passe par *Mendoza*, chef-lieu d'une province du même nom. Cette contrée, qu'on nomme aussi *Trasmontano*, par rapport au Chili, est fertile en fruits et en blé. Son vin est transporté à Buenos-Ayres et à Montevideo. Ce vin a la couleur d'une potion de rhubarbe et de séné; son goût en approche assez. Il prend peut-être ce goût des peaux de bouc goudronnées dans lesquelles on le transporte. On n'en boit guère d'autre dans tout le Paraguay. Mendoza s'élève dans une vaste plaine, et près des bords de la *Cienega de Mendoza*, lac marécageux. Elle est grande, bien bâtie, ornée de beaux édifices, d'une vaste place carrée et d'une belle promenade publique, appelée Alameda, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les Andes. Elle a le climat le plus riant. Elle est l'entrepôt du commerce de Buenos-Ayres et de

la confédération Argentine avec le Chili. Sa population est de 12 à 15 000 âmes. La petite ville d'*Uspallata*, dans la direction du passage le plus fréquenté pour aller au Chili, possède de riches mines d'argent. On remarque, dans ses environs, des restes de grandes routes construites par les Incas, et qui, par leur solidité, annoncent le haut degré de civilisation auquel était parvenu le peuple à qui elles sont dues. Le passage dont nous venons de parler présente, au Rio de las Cuevas, l'arche naturelle magnifique appelée *Pont des Incas*. — *San-Juan de la Frontera*, ville de 8 000 habitants, est la capitale d'une province du même nom, sur une rivière appelée aussi San-Juan, qui va, à quelque distance de là, au sud, se jeter dans le lac de *Guanacache*. Ce pays a un ciel favorisé et une population laborieuse, mais encore ignorante et superstitieuse. — *Rioja*, autre capitale de province, n'a que 4 000 âmes. On remarque sur son territoire la montagne de *Famatina*, où l'on exploite des métaux précieux, mais surtout de l'argent. — *San-Luis* ou *San-Luis de la Punta*, moins importante encore, est le chef-lieu de la province de San-Luis, située à l'est des trois précédentes, et riche en mines d'or, de cuivre, d'argent, de plomb et de fer : on connaît surtout les mines d'or de *Carolina*. — *Catamarca* ou *San-Fernando de Catamarca*, autre chef-lieu de province, est célèbre par la quantité de coton que l'on récolte sur son territoire.

Au nord-est, s'étend le *Tucuman*. Les Andes, qui prolongent leurs branches à travers la partie septentrionale, y rendent le climat très-froid. Le reste n'est qu'une vaste plaine. Il paraît même que tout le Tucuman est rempli de véritables *plateaux*, car plusieurs rivières, n'y trouvant point de débouchés, y forment des lacs sans écoulement. Les deux principaux cours d'eau du Tucuman sont le *Rio Salado*, qui se réunit au Parana, et le *Rio Dulce*, qui se perd dans la lagune de Porongos. La vallée de Palcipas, qui s'étend entre deux branches des Andes, renferme une rivière considérable qui s'écoule dans un lac.

Avec un hiver sec et des chaleurs d'été aussi fortes que subites, le Tucuman passe pour une contrée extrêmement salubre. Dans les endroits où les rivières fertilisent les campagnes, le pays est rempli de pâturages excellents ; les bœufs, les moutons, les cerfs, les pigeons et les perdrix s'y multiplient prodigieusement. Le maïs, le vin, le coton et l'indigo y sont cultivés avec succès. Les forêts situées entre le Rio Dulce et le Rio Salado sont peuplées d'une immense quantité d'abeilles. Une espèce d'insectes y étend, sur les arbres appelés *aromos*, de vastes réseaux de fils soyeux et de couleur d'argent. La cochenille sauvage est d'assez bonne qualité. D'après Helm, on exploite dans le Tucuman deux mines d'or, une d'argent, deux de cuivre et deux de plomb. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton, et l'on y a découvert une fort belle mine de sel cristallin.

*Tucuman* ou *San-Miguel de Tucuman*, chef-lieu de la province du *Tucuman* proprement dit, est dans une position agréable, près du confluent du Rio Dulce et du Tucuman ; c'est une jolie ville de 8 000 âmes, bâtie au milieu de bosquets d'orangers, de figuiers et de grenadiers.

*San-Felipe* ou *Salta de Tucuman*, chef-lieu de la province de *Salta*, est située près du Rio Baqueros, dans la fertile vallée de Lerrica ; le bas peuple y est sujet à une espèce de lèpre ; les femmes, d'ailleurs très-belles, ont communément des goîtres vers l'âge de 25 ans. Cette ville est peuplée de 9 à 10 000 âmes. Il s'y

tient tous les ans, aux mois de février et de mars, un marché considérable de peaux, de viandes salées et de mules, qui y attire un grand nombre d'étrangers. — *Jujuy*, sur la rivière du même nom, appelée aussi Rio Grande, près d'un volcan qui lance des torrents d'air et de poussière, au nord de Salta, est une jolie cité, dont les environs sont couverts de pâturages qui nourrissent un grand nombre de vigognes et de chevaux; ses habitants font un commerce considérable avec la république de Bolivie. Ses environs sont riches en métaux précieux. — *Oran*, sur le Rio Vermejo, est encore une ville remarquable de la même province.

Les habitants du Tucuman, riches de leurs troupeaux, sans ambition, sans souci, finissent leurs journées par des réunions champêtres, où, à l'ombre des beaux arbres, sous la présidence d'un respectable patriarche des hameaux, les jeunes bergers et bergères improvisent, au son d'une guitare rustique, des chants alternatifs dans le genre de ceux que Virgile et Théocrite ont embellis. Tout, jusqu'aux prénoms grecs, choisis sur un calendrier particulier (1), rappelle au voyageur étonné l'antique Arcadie. Du reste, le berger ou *gaucho* de Tucuman, ou, si l'on veut, le *mamelucho*, comme on l'appelle vulgairement, est très-guerrier et aussi libre que l'air qu'il respire.

*Santiago del Estero*, capitale d'une province de ce nom, sur le Rio Dulce, est petite et peu peuplée; mais le sol du voisinage est très-fertile, et produit beaucoup de blé et de cochenille.

*Cordova* est une des principales villes de la confédération, au centre de laquelle elle se trouve; c'est le chef-lieu d'une province du même nom, dont presque toutes les rivières se perdent dans les sables ou dans de petits lacs. Les jésuites y avaient une université, qui a perdu sa célébrité; mais ses fabriques de tissus de laine et de coton lui assurent de l'importance. Elle a 14 à 15 000 âmes.

*Santa-Fe*, sur la rive droite du Parana, vers le confluent du Rio Salado, est le chef-lieu de l'une des plus petites provinces de la confédération Argentine; mais elle est elle-même une des plus importantes villes de cette république. Sa population de 14 à 15 000 habitants; la navigation active de son grand fleuve lui donne un aspect animé. — Le port de *Rosario*, dans la même province, sur la rive droite du Parana, prend de jour en jour une plus grande activité commerciale.

En face de Santa-Fe, sur la rive gauche du Parana, qui est très-large en cet endroit par suite des bras entre lesquels il se partage, se trouve *Bajada* ou *Parana*, très-modeste capitale de la confédération, depuis que Buenos-Ayres s'est séparée de celle-ci. On n'y compte que 6 à 7 000 âmes. C'est le chef-lieu de la province d'*Entre-Rios*, ainsi nommée de sa situation entre le Parana et l'Uruguay. — Le *Corrientes* est une autre province comprise entre ces deux grands cours d'eau, au nord de la précédente; elle renferme, à l'est, une partie de l'ancienne province des *Missions*. Les forêts (*yerbales*) de maté en font la richesse principale; son chef-lieu, nommé aussi *Corrientes*, est sur la rive gauche du Parana, un peu au-dessous du confluent du Paraguay, dans une position très-favorable au commerce; c'est aujourd'hui la ville la plus considérable de la confédération; elle

(1) Par exemple, *Nemesio, Gorgonio, Spiridion, Nazaria, Rudezinda*, etc.

a 20 000 habitants. — *La Cruz,* sur l'Uruguay, a, dit-on, une riche mine de mercure.

Les anciens villages de *Santa-Ana* et de *Candelaria,* bâtis par les jésuites, sont aujourd'hui ruinés. Cette contrée était le principal siége des fameuses *Missions des jésuites*, dans lesquelles on a prétendu voir le germe d'un empire. L'envie a tour à tour trop embelli et trop noirci le tableau de ces établissements, que regretteront à jamais la religion, l'histoire et la géographie. Ces religieux instruits et habiles ne se bornèrent pas à la persuasion et à la prédication apostolique pour réduire les Indiens ; ils surent employer les moyens temporels, mais ils les manièrent avec beaucoup de modération et de prudence. La formation des peuplades des jésuites le long du Parana et de l'Uruguay fut aussi due en grande partie à la terreur que la féroce tyrannie des Portugais inspirait aux Indiens. Chaque peuplade était gouvernée par deux jésuites : l'un, appelé curé, uniquement chargé de l'administration du temporel, ne savait souvent pas parler le langage des Indiens ; l'autre, que l'on appelait compagnon, ou vice-curé, était subordonné au premier, et remplissait les fonctions spirituelles. L'unique loi était l'Évangile et la volonté des jésuites. Les magistrats choisis parmi les Indiens n'exerçaient aucune espèce de juridiction, et n'étaient qu'un instrument entre les mains du curé, même pour la partie criminelle. Jamais un accusé ne fut cité devant les tribunaux du roi. Les Indiens de tout âge et de tout sexe étaient obligés de travailler pour la communauté de la peuplade ; aucun ne pouvait s'occuper pour son propre compte. Le curé faisait emmagasiner le produit du travail, et se chargeait de nourrir et d'habiller tout le monde. Tous les Indiens étaient égaux et ne pouvaient posséder aucune propriété particulière. Ce régime offrait la seule transition possible de l'état barbare où étaient les Indiens à une civilisation plus parfaite. Il est vrai que, sous ce régime, nul motif d'émulation ne pouvait porter les Indiens à perfectionner leurs talents, puisque le plus vertueux et le plus actif n'était ni mieux nourri, ni mieux vêtu que les autres, et qu'il n'avait pas d'autres jouissances. Mais cette espèce de gouvernement était la seule convenable au milieu de hordes aussi abruties, aussi féroces ; elle faisait le bonheur de ces Indiens, qui, semblables à des enfants, étaient incapables de se gouverner eux-mêmes. C'était un changement bien heureux pour ces sauvages, accoutumés à s'égorger les uns les autres, ou à servir les Espagnols comme esclaves. Les particuliers et les commandants espagnols se permettaient auparavant de réduire en esclavage tous les Indiens qui tombaient dans leurs mains. De là les premiers germes de haines contre les jésuites. « Les plaintes des commandants militaires viennent, comme le P. Aguilar le dit dans son mémoire justificatif, de ce qu'ils voudraient que ces Indiens fussent soumis non-seulement à Votre Majesté, mais encore à chaque Espagnol en particulier, et même aux valets et aux esclaves des Espagnols. Dès qu'un Espagnol, un métis, ou même un nègre voit un Indien qui ne s'humilie pas devant lui, ou qui ne sert pas aveuglément ses caprices, il se déchaîne contre le pauvre Indien, il l'appelle un barbare, un rustre qui pousse l'insolence jusqu'à manquer de respect aux Espagnols. » Les Indiens étaient baptisés, et savaient les commandements de Dieu et quelques prières ; c'était un commencement d'instruction morale auquel les jésuites bornèrent sagement leurs

premiers efforts. Ces peuples n'apprenaient aucune science; mais ils fabriquaient des toiles dont ils s'habillaient : les arts mécaniques leur étaient enseignés par des jésuites envoyés d'Europe à cet effet. Aucun de ces Indiens n'avait de chaussure, et les femmes, sans exception, ne portaient d'autre vêtement qu'une chemise sans manches. Le climat rendait superflu un vêtement plus compliqué. Il fallait employer les médiocres profits d'une culture naissante à se procurer des instruments, des ustensiles et des armes. Les Indiens néophytes portaient dans les villes espagnoles tout ce qui leur restait de toiles, de tabac, de thé du Paraguay, de peaux. Ces effets étaient remis entre les mains du procureur général des missionnaires jésuites, qui les vendait ou les échangeait le plus avantageusement possible. Il rendait ensuite un compte exact du tout, et, après avoir pris sur le produit des marchandises le payement du tribut, il employait le restant à l'achat des choses utiles ou nécessaires aux Indiens, sans rien retenir pour lui-même.

Les Indiens des Missions étaient des peuples libres qui s'étaient mis sous la protection du roi d'Espagne. Ils étaient convenus de payer un tribut annuel d'une piastre par tête. Ils étaient obligés de joindre les armées espagnoles en cas de guerre, de s'armer à leurs propres frais, et de travailler aux fortifications. Ils ont rendu de grands services à l'Espagne dans la guerre contre les Portugais. En dépit de conventions aussi sacrées, les despotes *libéraux* de l'Europe ne se firent aucun scrupule de traiter ces peuples chrétiens comme un troupeau de bestiaux. En 1757, une partie du territoire des Missions fut cédée par l'Espagne à la cour de Portugal, en échange de Sacramento. On a prétendu que les jésuites refusèrent de se soumettre à cette cession, ou de se laisser transférer d'un maître à un autre sans leur consentement. Les Indiens prirent effectivement les armes, mais ils furent aisément défaits, et avec un grand carnage, par les troupes européennes envoyées pour les soumettre. La promptitude de cette défaite prouve qu'il n'y avait parmi eux ni union ni chefs. En 1767, ces pères furent chassés de l'Amérique par l'autorité du roi, et leurs malheureux néophytes mis sur le pied des autres habitants indigènes de ce pays. Depuis l'expulsion des jésuites, les moines qui furent chargés du soin de leurs peuplades ne nourrirent ni n'habillèrent les Indiens aussi bien qu'autrefois, et les fatiguèrent de travail. Les marchands et les commandants militaires purent recommencer leurs exactions. Enfin, un rapport ministériel inédit, adressé au roi d'Espagne par un ennemi des jésuites, avoue « que la population des 30 villages des Guaranis établis par ces religieux s'élevait, en 1774, à 82 066 individus, et que, lors de l'expulsion des jésuites, elle était au moins de 92 000; qu'elle a été réduite, en 20 années, à 42 250 âmes, c'est-à-dire de plus de la moitié; que les Portugais, autrefois contenus, ont envahi sept villages, et que, pour arrêter l'invasion de ces étrangers, il faut rétablir l'excellent règlement militaire des jésuites. » Voilà des faits qui parlent. Si, depuis cette époque, les Indiens ont continué à se civiliser, s'ils jouissent de quelque aisance, si quelques-uns s'habillent à l'espagnole, et si dans quelques endroits ils acquièrent de petites propriétés, que faut-il voir dans ces faits isolés, sinon les rejetons du magnifique arbre qu'une politique aveugle arracha, mais ne put entièrement déraciner?

Le *Chaco* ou *Grand-Chaco*, qui s'étend entre le Parana et le Paraguay, à l'est,

et des limites qu'on ne peut guère préciser, à l'ouest et au nord, est l'objet d'une étrange indécision quant à ses possesseurs : le Paraguay en réclame la plus grande partie; la confédération Argentine n'abandonne pas ses prétentions sur cette même partie; la Bolivie étend ses droits sur le nord : nous ne pouvons rien décider au milieu de ces conflits, que des traités devront terminer. Le Chaco n'est qu'une plaine imprégnée de sel et de nitre, souvent inondée de sables mouvants ou infectée par des marais dans lesquels les rivières s'écoulent, faute d'une pente qui suffise à les conduire dans la mer.

Ce pays est presque entièrement occupé par des tribus indigènes, plus ou moins sauvages. Il y en a qui s'éteignent ou qui changent de nom, de manière qu'on ne sait plus les retrouver avec certitude ; telle est la tribu des *Lule,* dont la langue, en opposition avec la plupart des idiomes d'Amérique, a une grammaire extrêmement simple. Les *Zamucas* parlent une langue mère très-remarquable, selon les missionnaires, et ne sont pas seulement mentionnés par Azara. Ce voyageur dit que les *Guaycurus* ou *Guaïcouros,* les plus féroces de tous les Indiens, se sont éteints, à quelques individus près, à la suite de leurs barbares coutumes de faire avorter les femmes, et de n'élever en tout cas qu'un seul enfant. Un semblable sort attend les *Lenguas,* hommes féroces, mais qui ont des formes élégantes, à l'exception des oreilles, qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'un d'eux vient à mourir, ils changent tous de nom, afin que la mort ne se ressouvienne pas d'eux sitôt. Les *Guanas* sont les plus civilisés de ces Indiens ; cependant ils n'ont aucune idée positive de religion ni de morale ; leurs femmes enterrent tout vivants la plupart des enfants de leur propre sexe. Les deux tribus des *Enimagas* et des *Guentusés,* liées d'une amitié fraternelle, s'accompagnent toujours dans leurs émigrations. Les *Mbayas* font la guerre à tout le monde ; ils s'arrachent le poil des sourcils et des paupières; ils subsistent de l'agriculture exercée par leurs esclaves. Très-libres dans leurs mœurs, les femmes de cette tribu se font une habitude de l'avortement. Les *Mocobis,* fainéants, orgueilleux et voleurs, ont eu des succès dans la guerre ; ils ont jusqu'à 1 000 hommes en état de porter les armes. La plus célèbre de toutes ces peuplades est celle des *Abipons.* Cette tribu guerrière, composée de 6 000 âmes, habitait une partie de la contrée dite *Yapizlaga,* entre le 28e et le 30e degré de latitude, sur les bords du Parana. Les Abipons élevaient et dressaient des chevaux sauvages. Leurs armes étaient des lances de 5 à 6 aunes de long, et des flèches quelquefois garnies de pointes de fer. Leur esprit guerrier les avait rendus formidables aux Espagnols. Les missionnaires ont eu peu de succès parmi eux. Une guerre malheureuse les obligea à demander un asile parmi les Espagnols, où ils se sont presque éteints. Le sang de cette nation est assez beau ; les femmes ne sont pas beaucoup plus basanées que les Espagnoles. Les traits des hommes sont réguliers ; ils ont souvent le nez aquilin. Ils ont l'habitude de s'arracher les cheveux de dessus le front, au point de paraître chauves. La mythologie et le régime politique des *Manacicas* offrent plusieurs traits de ressemblance avec les idées des Taïtiens. On nomme encore, parmi les peuplades du Chaco, les *Tobas,* les *Matacos,* les *Notenis,* les *Chorotés,* les *Guéseis,* les *Tapiétés,* les *Calacalas,* les *Pétus,* les *Opas,* les *Octeyas,* les *Norotés.*

## RÉPUBLIQUE DE BUENOS-AYRES.

La république de Buenos-Ayres s'est formée récemment de l'ancienne province du même nom, qui était la plus importante de la confédération Argentine; elle s'est séparée, après la chute du dictateur tyrannique Rosas, en 1852, de ses sœurs confédérées, qui la considèrent encore comme rebelle aujourd'hui (1858). Elle s'étend sur l'Atlantique, au sud du Rio de la Plata et du Parana inférieur, jusqu'à la Bahia Blanca; au sud-est des provinces argentines de Cordova et de Santa-Fe; à l'est des Pampas. Les caps San-Antonio et Corrientes se présentent sur sa côte, arrondie en arc dont la convexité, tournée à l'est, n'est échancrée que par l'anse de San-Borombon. Le Rio Salado du sud traverse ce petit État de l'ouest à l'est. La république a 600 kilomètres de longueur, du nord au sud, et 400 kilomètres de l'est à l'ouest; sa superficie est de 200 000 kilomètres carrés, et sa population, de 230 000 habitants, parmi lesquels on compte 20 000 Français.

Les végétaux et les animaux des plaines immenses qui environnent Buenos-Ayres ont un caractère remarquable. Le *durasno*, arbre semblable au pêcher, et qui paraît n'être qu'une variété transplantée de l'Europe, fournit d'abondantes récoltes. Les blés de l'Europe réussissent. Les jaguars s'y montrent encore, et ils y sont même très-gros; mais les singes, les tapirs, les caïmans disparaissent ou deviennent extrêmement rares depuis les 32e et 33e degrés de latitude. Le chat des Pampas, le *quouya* (1), espèce nouvelle de rongeur, connu aussi dans le Tucuman; le lièvre-viscache, qui habite par nombreuses familles dans des terriers; le lièvre des Pampas, dont le poil sert à fabriquer des tapis moelleux; l'autruche magellanique (nandou), amie des plantes salines et des plaines battues du vent; voilà les principaux animaux de la région de Buenos-Ayres. On y trouve, outre les chevaux et les bœufs, des chiens d'Europe devenus sauvages, et dont les troupes innombrables sont redoutées des habitants de la campagne.

Près de Buenos-Ayres le bois manque, mais en revanche le terrain est très-propre à l'agriculture. Le sol est sablonneux, mêlé d'un terreau noir. Le vent le plus nuisible qui souffle dans ce pays est le vent chaud du nord, qui, suivant la remarque de M. Woodbine Parish, excite l'irritabilité, amène même des querelles parmi le peuple, gâte la viande, fait cailler le lait, et rend le pain mauvais. Le *pampero* ou vent d'ouest, qui arrive des Andes et parcourt les Pampas, vient terminer brusquement les souffrances, en balayant devant lui tous les miasmes, mais souvent avec une violence terrible.

*Buenos-Ayres*, capitale de la république, est une cité riche et commerçante. Elle s'élève au milieu d'une plaine, sur la rive méridionale du Rio de la Plata, large de 10 lieues en cet endroit, à 70 lieues de son embouchure. On y remarque, comme principaux édifices : la cathédrale, la banque, le *cabildo* ou l'ancien hôtel de ville, l'hôtel des monnaies et le palais de la chambre des députés.

(1) *Potamys coypu*. C'est le *myopotamus bonariensis* de Commerson, l'*hydromys copus* de Geoffroy et de Desmarest, et le *coypu* de Molina.

Si vous voulez, dit M. Arsène Isabelle, vous former une idée exacte du plan de Buenos-Ayres, prenez plusieurs damiers, réunissez-les, et figurez-vous que la ligne séparant chacune des cases est une rue; vous aurez ainsi un certain nombre de rues, toutes égales en longueur et en largeur, laissant entre elles un carré de maisons ou une place publique : ce sera Buenos-Ayres. Il y a une dizaine de places publiques dont la principale se nomme *Plaza de la Victoria,* dont le centre est occupé par un obélisque. La forteresse ou *El Fuerte* est un assemblage de plusieurs grands bâtiments entourés d'une épaisse muraille, dominée par un rempart garni de canons, et protégée par un fossé que l'on traverse sur un pont-levis. Toutes les administrations relevant du pouvoir exécutif s'y trouvent réunies. Cette forteresse, assez respectable, domine la petite rade et le centre de la ville. La *Recoba* est un édifice de construction mauresque, formant un arc de triomphe en face du fort, et déployant de chaque côté une galerie ouverte en arcades et garnie de boutiques. Les maisons, à un seul étage et bâties en briques, que dominent les grands édifices et les nombreuses églises avec leurs coupoles et leurs clochers, donnent à la ville un aspect un peu triste; ses rues droites et garnies de trottoirs, mais un peu trop en pente, ont le désagrément d'être sales. Malgré son nom, qui signifie *bons airs,* l'air y est humide et médiocrement salubre; car, neuf jours sur dix, les brouillards du fleuve s'y répandent désagréablement. Malgré les scènes d'anarchie dont elle a été le théâtre depuis 1806, sa population s'est augmentée et s'élève à 100 000 habitants, parmi lesquels on compte un assez grand nombre de Français et d'Anglais. Parmi ses fabriques, les plus importantes sont celles de chapeaux et de taillanderie. Son entrée par le fleuve est mieux défendue par les rochers, les bancs de sable et les *pamperos* ou vents de sud-ouest (ainsi appelés de ce qu'ils traversent les Pampas), qu'elle ne le serait par des travaux de fortification.

Buenos-Ayres tient un rang distingué parmi les grandes cités de l'Amérique méridionale par ses établissements littéraires : l'université, l'école normale, l'observatoire, l'académie de jurisprudence, les collections d'histoire naturelle. Cependant les hommes de cette capitale sont élevés avec beaucoup de négligence, quoiqu'ils aient un physique agréable et de belles manières; l'indolence est leur caractère dominant; on vante généralement la beauté, la grâce et l'amabilité des femmes. Du reste, le grand nombre d'étrangers (environ le cinquième de la population) donne un aspect très-mélangé à la population; les dames buenos-ayriennes adoptent à l'envi, chez elles, les dernières modes parisiennes; mais dehors, la mantille et le châle jeté négligemment sur les épaules dominent sur les vêtements d'Europe. Les artisans et les mécaniciens forment une classe nombreuse; les Européens ont, dans ces carrières, un avantage marqué sur les naturels, à cause de leur esprit industrieux et de leurs habitudes laborieuses.

Cette ville fut fondée en 1580, et devint le siége d'une vice-royauté en 1776. Nous avons dit comment elle se sépara de sa métropole. Ses exportations principales consistent en cuirs, cornes, plumes d'autruche, peaux, suifs, graisses, viande salée, laines, céréales. Après l'importation anglaise, c'est celle de France qui est la plus considérable sur les rives du Rio de la Plata : elle y envoie pour près de 20 000 000 de francs de marchandises. Parmi les différents lieux principaux de la république, on distingue *Luxan*, à l'ouest de la capitale; *San-Isi-*

an de
ligne
bre de
rré de
ine de
lont le
mblage
par un
n pont-
réunies.
la ville.
riomphe
rcades et
ne domi-
eurs clo-
s de trot-
son nom,
neuf jours
les scènes
ugmentée
d nombre
t celles de
ue par les
appelés de
ortification.
l'Amérique
male, l'ob-
turelle. Ce-
négligence,
nce est leur
mabilité des
ième de la
nes buenos-
iennes; mais
es dominent
ent une classe
arqué sur les
borieuses.
uté en 1776.
tations princi-
uifs, graisses,
elle de France
y envoie pour
nts lieux prin-
itale; *San-Isi-*

Si vous voulez, dit M. Arsène Isabelle, vous former une idée exacte du plan de Buenos-Ayres, prenez plusieurs damiers, réunissez-les, et figurez-vous que la ligne séparant chacune des cases est une rue; vous aurez ainsi un certain nombre de [illegible] laissant entre elles un carré de

près de 20 000 000 de francs de marchandises. Parmi les différents lieux principaux de la république, on distingue *Luxan*, à l'ouest de la capitale; *San-Isi-*

1

*dro, S*
Rio de
rive, a
sur la
ont été
en 184
assez c

A l'
argent
aucun
mense
*pamp*
touffe

Pre
et des
embra
rir de
qui ne
agricu
gnées
et bas
vertic
de ter

Les
par le
duit à
ordin
ou va
compr
troup
de pr
gardé
dans l
tumé
ni me
lui de
facile
calme
sont c
plus v
leurs
ont a
qui o
possè
goût

*dro, San-Fernando, Las Conchas,* qu'on trouve en remontant la rive droite du Rio de la Plata, au-dessus de Buenos-Ayres ; — *Magdalena,* vers cette même rive, au-dessous de la même ville; — *Obligado,* sur une pointe qui s'avance sur la rive droite du Parana; Rosas y avait élevé des batteries redoutables, qui ont été enlevées brillamment par les forces combinées de France et d'Angleterre, en 1845. — Plus haut encore, toujours sur la rive droite du Parana, est le port assez commerçant de *Saint-Nicolas,* la seconde ville de l'État.

A l'ouest et au sud-ouest de l'État de Buenos-Ayres, et au sud des provinces argentines, qui en réclament la possession, sans qu'elles soient comprises dans aucun de ces gouvernements en particulier, s'étendent à perte de vue les immenses plaines des *Pampas* proprement dites, où règnent les impétueux vents *pamperos,* et où l'œil ne fait qu'errer tristement d'un arbus to rabougri à une touffe de plantes salines.

Presque tous les Indiens convertis, surtout ceux des bords du Rio de la Plata et des villes, s'occupent de la culture; mais, comme cet état est fatigant, il n'est embrassé que par ceux qui n'ont pas le moyen de se faire négociants ou d'acquérir des terres et des troupeaux pour devenir bergers, et enfin par les journaliers qui ne peuvent pas se louer pour la conduite des troupeaux. Les habitations des agriculteurs espagnols, situées au milieu des terres en exploitation, et assez éloignées les unes des autres, sont en général des baraques ou des chaumières petites et basses, couvertes en paille. Les murs sont formés par des pieux fichés en terre verticalement les uns à côté des autres, et les intervalles sont remplis de mortier de terre.

Les agriculteurs l'emportent beaucoup sur les bergers par leur caractère moral, par leur civilisation et par leur manière de se vêtir. Ce genre de vie a presque réduit à l'état sauvage les Espagnols qui l'ont embrassé. Les bergers, qu'on désigne ordinairement sous le nom de *gauchos,* sont occupés à garder 12000000 de bœufs ou vaches, 3000000 de chevaux, avec un nombre considérable de brebis. On ne comprend pas dans cette énumération les animaux devenus sauvages. Tous les troupeaux domestiques sont divisés en autant de troupeaux particuliers qu'il y a de propriétaires : un pâturage qui n'a que 4 ou 5 lieues carrées de surface est regardé comme peu considérable; à Buenos-Ayres, il passe pour ordinaire. C'est dans l'intérieur de ces possessions qu'on établit les habitations des bergers. Accoutumé dès l'enfance à l'oisiveté et à l'indépendance, le berger ne connaît en rien ni mesures ni règles. L'amour de la patrie, la pudeur, la bienséance, sont pour lui des sentiments inconnus. Habitué à égorger des animaux, il répand tout aussi facilement le sang de son semblable, mais toujours de sang-froid et sans colère. Le calme du désert semble avoir donné à ces hommes une profonde insensibilité; ils sont enclins à la défiance et à la ruse. Lorsqu'ils jouent aux cartes, objet de leur plus violente passion, ils s'asseyent à leur ordinaire sur leurs talons, tenant sous leurs pieds la bride de leur cheval, de peur qu'il ne leur soit volé, et souvent ils ont a côté d'eux leur poignard ou leur couteau fiché en terre, prêts à percer celui qui oserait manquer de loyauté au jeu. Ils jouent dans un instant tout ce qu'ils possèdent, et toujours de sang-froid. Ils ont d'ailleurs la vertu des sauvages, le goût hospitalier; et si quelque passant se présente chez eux, ils le logent et le

nourrissent, souvent sans lui demander qui il est ni où il va, quand bien même il resterait pendant plusieurs mois. Sans morale, ils sont naturellement portés à voler des chevaux ou d'autres moindres objets; mais, étant aussi sans désirs, ils ne commettent jamais de vol d'argent. Ces Tatares d'Amérique ont beaucoup de répugnance pour toutes les occupations auxquelles ils ne peuvent se livrer à cheval. Très-robustes et peu sujets aux maladies, ils font peu de cas de la vie, et bravent pour un rien la mort, qui ordinairement ne les atteint que dans une vieillesse avancée.

Outre les bergers, il vit dans les plaines beaucoup d'hommes qui ne veulent absolument ni travailler ni servir les autres, à quelque titre ou à quelque prix que ce soit. Ces vagabonds, presque tous voleurs, enlèvent même des femmes de Buenos-Ayres : ils vivent souvent avec elles dans l'union la plus tendre, et quand le ménage éprouve quelque besoin urgent, l'homme part seul, vole des chevaux dans les pâturages, va les vendre au Brésil, et en rapporte ce qu'il est nécessaire.

*El Carmen*, à l'embouchure du Rio Negro, est un petit port et l'établissement le plus méridional des Pampas buenos-ayriennes.

## RÉPUBLIQUE DE L'URUGUAY.

La *république de l'Uruguay* ou, plus complétement, la *république orientale de l'Uruguay*, fut quelque temps nommée *Banda Oriental*, et appartint à l'ancienne vice-royauté de *Buenos-Ayres;* ce pays fut ensuite réuni au Brésil sous le nom de *Provincia Cisplatina;* depuis 1814 jusqu'en 1826, il fut le sujet de contestations sérieuses entre la confédération du Rio de la Plata et le Brésil. Enfin, en 1828, il fut déclaré indépendant, et organisé définitivement en république.

Les limites de cet État sont, au nord, le Brésil, dont la rivière Ibicuy et le lac Mirim le séparent en partie; au sud, le Rio de la Plata; au sud-est, l'Atlantique; à l'ouest, le cours de l'Uruguay. Il a environ 600 kilomètres de longueur, du nord au sud, sur 480 dans sa plus grande largeur. De vastes solitudes y attendent, comme dans la confédération du Rio de la Plata, une population active et industrieuse. On n'y compte encore que 120 000 ou 140 000 habitants.

Des collines, dont le terrain paraît primitif, s'élèvent entre l'Uruguay et l'océan. D'épaisses forêts bordent le rapide Uruguay, rivière qui surpasse le Rhin et l'Elbe. A son embouchure, l'œil ne peut qu'avec peine découvrir ses deux rives à la fois; à 200 lieues plus haut, il faut encore une heure pour le traverser. Il est poissonneux; les loups marins y entrent; son lit est parsemé de rochers, et son cours est interrompu par beaucoup de rapides. Il est navigable jusqu'au *Solto-Chico*, à 70 lieues de son embouchure. Vers le milieu du pays, s'étend, du nord au sud, une chaîne considérable de montagnes appelée *Cuchilla del Haedo*. Deux autres chaînes, désignées sous le nom de *Cuchilla Grande*, parcourent de l'est à l'ouest la partie méridionale. Le *Rio Negro* est une rivière considérable, qui franchit le pays du nord-est au sud-ouest, et se jette dans l'Uruguay.

Le climat est tempéré; l'humidité produite par les nombreuses rivières qui sillonnent le territoire de la république est tempéré par l'action des vents *pamperos* et par le voisinage de l'océan. Le peu d'accroissement qu'a pris la popu-

lation n'est donc dû, comme le fait remarquer M. Arsène Isabelle, ni à l'insalubrité de l'air, ni aux maladies, mais aux dissensions politiques.

Les bœufs abondent dans ce pays; ces animaux sont, pour les habitants, ce que les rennes et les chameaux sont pour les Lapons et les Arabes; leur chair est la base de la nourriture; on exporte leurs peaux; on fait avec leurs cornes des vases, des cuillers, des peignes, des pots, des cruches; avec leurs cuirs, des cordes, des liens, des matelas, des sabanes; leur graisse supplée l'huile, même pendant le carême; de leur suif, on fait du savon, de la chandelle, les os servent au lieu de bois à brûler dans beaucoup d'endroits où il en manque, et on les fait flamber par le moyen du suif; les crânes servent de chaises dans les *estancias* (ou maisons de campagne); on fait avec du lait une quantité de ragoûts, de fromages. La couleur de ces précieux animaux est sombre et rougeâtre dans les parties supérieures, et noirâtre dans le reste. Le bétail de l'Uruguay est plus grand que celui de Salamanque, qui est lui-même le plus grand de l'Espagne; cependant les taureaux ne sont pas aussi légers ni aussi féroces que dans ce dernier pays.

La capitale de l'Uruguay, *Montevideo* ou *San-Felipe*, est bâtie en amphithéâtre sur une petite péninsule qui s'avance sur la rive gauche du Rio de la Plata, à l'entrée de ce fleuve; son port, bien qu'il soit trop peu profond et exposé à toute la violence des vents d'ouest ou *pamperos*, est cependant assez commode et peut contenir 200 voiles. Les petites rivières Miguelete et Pantanos viennent s'y jeter. Plusieurs ouvrages de fortifications défendent la ville. Elle est bâtie sur un plan régulier, et formée de rues larges et droites, garnies de trottoirs et de maisons à un seul étage, à toits plats; elle a une grande place ornée des principaux édifices, dont le plus beau est la cathédrale. Peu de villes américaines ont plus souffert des guerres intestines et des désordres d'une administration mobile, que Montevideo. Elle se relève cependant : son commerce est florissant; des spéculateurs hardis de toutes les nations y ont formé des établissements. Sa population est de 20 à 25 000 habitants, parmi lesquels on compte un assez grand nombre de Basques. Cette ville, renommée par la salubrité de son climat, n'avait jamais été attaquée par des épidémies, lorsque la fièvre jaune y fit une invasion et de grands ravages en 1857.

*La Colonia del Sacramento* ou simplement *La Colonia*, à 35 lieues ouest-nord-ouest de Montevideo, vis-à-vis de Buenos-Ayres, possède un port sur le Rio de la Plata. Elle fut prise sur les Buenos-Ayriens, en 1845, par les escadres combinées de la France, de l'Angleterre et de l'Uruguay. A quelque distance de là, au nord-ouest, est l'île granitique de *Martin-Garcia*, dans une situation importante, qui commande la navigation de l'entrée de l'Uruguay et du Parana; son excellent granite est employé à paver les rues de Buenos-Ayres. — *Maldonado*, avec un port peu spacieux, à l'embouchure même du Rio de la Plata, n'offre qu'un mauvais mouillage, mal abrité contre les vents dangereux du sud-ouest et du sud-est. Elle a reçu le nom d'un des respectables missionnaires qui allèrent prêcher la foi chrétienne sur cette côte.

En s'avançant dans l'intérieur et en remontant la rive gauche de l'Uruguay, on trouve *Vivoras*, *Soriano*, *Paisandu*, *Belen*, qui ne sont encore que des bourgades.

Les *Charruas* étaient les Indiens belliqueux qui, autrefois, possédaient le territoire formant aujourd'hui la république de l'Uruguay; ils furent à peu près tous détruits en 1831, par ordre du général Rivera.

## PARAGUAY.

Le *Paraguay,* considéré depuis longtemps comme une des grandes provinces de la vice-royauté de Buenos-Ayres, commença, en 1811, à manifester son désir de se séparer de la mère patrie. Les habitants déposèrent le gouverneur, établirent une junte, et proclamèrent en 1813 l'établissement d'un gouvernement républicain, à la tête duquel ils placèrent deux consuls nommés pour un an. A l'expiration de cette magistrature, l'un d'eux, le docteur Francia, eut assez d'influence et d'adresse pour se faire nommer dictateur pour trois ans, au bout desquels un congrès qu'il avait su gagner le proclama dictateur à vie. Cet homme extraordinaire, après avoir fait peser sur le Paraguay, d'où il excluait tout étranger et tout commerce extérieur, un joug de fer, à travers lequel ont cependant percé quelquefois des intentions louables, est mort en 1840, à quatre-vingt-deux ans, et a fait place à un gouvernement de deux consuls, enfin à celui d'un président constitutionnel.

Des progrès nombreux ont signalé le retour à des formes plus libérales de gouvernement. Les deux fleuves qui arrosent ce pays ont été ouverts au commerce étranger, quoique d'abord Buenos-Ayres, qui en garde l'entrée, voulût s'y opposer : un traité, conclu en 1852 et dû à l'influence de la France et à l'Angleterre, a fait lever tous les obstacles.

Le Paraguay est borné au nord et à l'est par le Brésil, au sud et à l'ouest par la confédération Argentine. Il touche au nord-ouest à la Bolivie, mais ses limites vers ces divers États, surtout vers le Brésil et la confédération Argentine, n'ont rien de précis : suivant des frontières naturelles généralement admises par les géographes, le Paraguay serait renfermé entre la rivière du même nom, à l'ouest, le Parana, au sud et à l'est; mais au nord, où la nature n'offre pas de bornes bien marquées, on est incertain si la république s'arrête à la rivière Gatimi (affluent du Parana) et au Rio Corrientes ou Apa (affluent du Paraguay), suivant les prétentions du Brésil; ou bien si, selon l'opinion du gouvernement du Paraguay, elle s'avance jusqu'au Rio Yveneima ou Vacaria (autrefois Ygurey), puis jusqu'au Rio Blanco, après avoir suivi quelque temps la crête de la Sierra Maracayu. Au sud-est et au sud-sud-est, l'indécision est encore peut-être plus grande : la frontière doit-elle suivre le Rio Yguazu (affluent de gauche du Parana), puis le Rio Antonioguazu et le Rio Pepiryguazu, enfin l'Uruguay? Ou bien prendre une ligne intermédiaire entre le Parana et l'Uruguay? Ou enfin, selon l'opinion commune, le Parana termine-t-il la république de ce côté? A l'ouest, cette république réclame la possession du Grand-Chaco, et déclare qu'elle a droit de s'y étendre jusqu'au méridien de 63° 45'. On peut donc diviser le Paraguay en deux parties générales : le *Paraguay proprement dit,* et les *pays réclamés* par lui; ceux-ci surpassent celui-là en étendue (1).

(1) Quelque étendues que soient les limites auxquelles prétend la république du Para-

Le Paraguay proprement dit est entrecoupé de lacs, de marais, de grandes plaines et de vastes forêts. Il a environ 700 kilomètres de longueur du nord au sud, sur 330 de largeur. Une chaîne de montagnes appelée *Sierra Amambay* en traverse l'intérieur du nord au sud. De ces montagnes naissent une foule de rivières qui coulent dans le Paraguay, comme l'Apa ou Corrientes, le Jejui, le Tebicuari, ainsi que beaucoup d'autres qui, prenant une direction opposée, débouchent dans le Parana, et dont l'une des plus remarquables est le Gatimi ou Igatimi, ou Yguazu; celui-ci a son embouchure un peu au-dessus des *Sept-Chutes* ou Salto Grande. Cette merveilleuse cataracte, située près et au sud de la grande Isla del Salto, offre un spectacle des plus sublimes.

Plusieurs grands lacs marécageux s'étendent dans la partie méridionale; on remarque, entre autres, l'*Estero Bellaco* et l'*Estero de Nambucu*. Pendant la saison des pluies, les rivières sortent de leur lit et répandent sur le terrain qu'elles envahissent un limon gras et fertile. Parmi les îles nombreuses que forme le Parana, on remarque surtout, à cause de leur importance militaire, celles d'*Apipé* et d'*Atajo*. Le Paraguay est riche en maïs d'eau, en arbres utiles par les différents usages auxquels on peut les employer ou par les gommes précieuses qu'ils fournissent; mais l'une des plantes les plus dignes d'intérêt est le *thé* dit du *Paraguay*, qui n'est que la feuille d'une espèce d'*ilex* appelée *maté* (*I. paraguensis*) : infusée comme le thé de la Chine, elle fournit une boisson fort agréable. La grande récolte du maté se fait près de *Villa-Rica*. Le tabac est encore un produit important.

Le Paraguay produit le fameux arbre de brésil, quoiqu'il soit beaucoup plus commun dans le beau pays auquel il donne son nom. On y voit presque partout un très-grand nombre de cotonniers arbustes. Les cannes à sucre y naissent sans culture dans les lieux humides. On trouve fréquemment l'arbre d'où l'on tire la liqueur nommée *sang de dragon*. Le génipayer (ñandipa) donne une couleur bleue, ainsi que l'anil, sorte d'indigo. On retire un très-beau noir des gousses de l'algarrabo. Le manioc vient bien.

Il n'est pas rare de trouver, dans les bois, de la cannelle sauvage. Le mani ou pistachier de terre, le palmier de l'espèce *elœis guineensis*, le ricin, donnent une huile abondante. Le *copahyba copalyfera* est aussi très-multiplié. Le caraguata est une bonne plante textile. La rhubarbe, la vanille, la cochenille, un oranger à fruits amers, figurent au nombre des productions naturelles. L'oranger de l'ancien monde a été introduit avec succès. Suivant M. Alfred Demersay, le Paraguay possède des gisements très-riches de fer oligiste.

Azara compte au Paraguay trois espèces de singes : le *miriquina*, le *cay* et le *caraya*. Ce dernier, qui est le plus commun, remplit, à l'aurore et à la fin du jour, les forêts épaisses de ses cris rauques et tristes, semblables au craquement d'un nombre immense de roues de bois non graissées. Le grand tatou creuse ses terriers dans les forêts; quelques autres espèces vivent dans les champs et sur les

guay, ce nom a désigné autrefois un espace bien plus vaste encore : suivant la remarque de M. le docteur A. Demersay, le Paraguay s'étendait, au XVIe siècle, depuis la source de la rivière qui lui a donné son nom jusqu'au détroit du Magellan, et de l'est à l'ouest depuis les frontières de la capitainerie portugaise de San-Vicente et les rivages de l'océan Atlantique jusqu'aux premiers contreforts de la chaîne des Andes. Le P. Guevara lui décerne le surnom de *Géant des provinces des Indes*.

lisières des bois. Le tapir est nommé *mberobi* par les Guaranis; le même peuple comprend sous le nom de *guazu* quatre espèces de cerf différentes de celles de l'ancien continent. Outre les jaguars et les couguars, on rencontre ici le *chibiguazu*, ou le *felis pardalis*, l'*yaguarundi* et l'*evra*, espèces de chat-tigre inconnues à l'ancien continent.

La capitale du Paraguay, *L'Assomption* (*Asuncion*), située sur la rive gauche du Paraguay, presque en face de l'embouchure de l'un des bras du Pilcomayo, est bâtie sans régularité, et sa population n'est que de 12 000 âmes. Elle ne renferme aucun édifice digne de quelque attention. La cathédrale est le principal. — *Villa-Rica*, seconde ville de l'État, renferme à peine 4000 habitants. Elle se trouve vers le milieu du pays, au pied occidental de la chaîne de montagnes qui forme le partage de eaux.

Les autres principaux lieux de la république, à peine dignes du nom de ville, mais la plupart chefs-lieux de départements de même nom, sont : sur le Paraguay ou à peu de distance : *Villa del Pilar, Villa-Franca, Oliva, Villeta, Luque, Villa del Rosario, Villa de San-Pedro, Villa de Concepcion, Villa del Salvador;* — sur le Parana : *Villa de la Encarnacion* (autrefois *Itapua*); — dans l'intérieur : *Santa-Rosa, Caapucu, Carapagua, Paraguari, San-José de los Arroyos, Caraguatay, Curuguaty.* Sur la rive gauche du Paraguay, on trouve de nombreux postes militaires répartis de lieue en lieue. Ces postes, formés d'une enceinte palissadée, renfermant une maison et une vigie, peuvent contenir vingt-cinq à cinquante hommes, et leur emplacement aux différents coudes du cours d'eau a été choisi de façon que, d'un point quelconque du fleuve, tout navire qui arrive est toujours en vue d'une vigie. Les guérites sont élevées de 7 à 8 mètres au-dessus du sol sur de longs piquets, et contiennent toujours deux factionnaires. Un chemin relie tous ces postes à la capitale, et à chacun d'eux on voit trois ou quatre chevaux sellés et bridés, prêts pour les courriers qu'on adresse au gouvernement pour l'informer des moindres événements.

Nous ignorons le chiffre de la population du Paraguay; quelques écrivains l'ont élevé à 1 200 000, nombre évidemment exagéré; d'autres l'ont réduit à quelques centaines de mille. Où est la vérité?

Les blancs, d'origine espagnole, composent la partie la plus éclairée de cette population. La plus nombreuse est formée par les *Guaranis*, qui étendent dans cette contrée plusieurs de leurs nombreuses ramifications. Ils ont subi le joug des Européens, se sont mêlés avec eux, et leur ont même généralement fait accepter leur langage et leurs habitudes au moins autant qu'ils ont pris les leurs; mais une tribu indienne remarquable, celle des *Payaguas*, est restée tout à fait indépendante. Le nom de ces Indiens paraît venir de deux mots guaranis, *pai* et *aguaa*, qui veulent dire *attaché à la rame*, dénomination parfaitement en rapport avec leur goût pour la navigation; il est vraisemblable que le nom de la rivière et du pays de Paraguay vient de celui de ce peuple belliqueux et vaillant, d'une taille extraordinaire (1 mètre 78 en moyenne pour les hommes, 1 mètre 58 pour les femmes), au corps élancé, aux épaules larges, à la couleur d'un brun olivâtre, un peu plus claire que celle des Guaranis, dont elle n'offre pas les reflets jaunâtres. Les Payaguas vivent presque constamment dans leurs pirogues, sur le

Paraguay; ils portent haute leur tête volumineuse, couverte de cheveux abondants, longs, plats ou légèrement bouclés. Ils les coupent sur le devant du front, ne les peignent jamais, et les laissent croître et retomber en désordre. Les yeux, petits et vifs, légèrement bridés, mais non relevés à l'angle externe, expriment la finesse et l'astuce. Le nez long, un peu arrondi, rappelle, par ses lignes, la conformation caucasique. Dans la jeunesse, les femmes sont bien proportionnées; mais elles engraissent de bonne heure; leurs traits se déforment, et bientôt leur corps devient trapu et ramassé; en revanche, les pieds et les mains conservent une petitesse et une délicatesse remarquables, quoiqu'elles marchent pieds nus, et qu'elles ne prennent aucun soin de leur personne (1). Les Payaguas vont nus dans leurs tentes; mais, lorsqu'ils se rendent en ville, hommes et femmes portent une petite couverture ou mante de coton.

Le langage des Payaguas est rempli de sons gutturaux, si difficiles que notre alphabet ne saurait les rendre; tandis que le guarani est une langue euphonique, douce et même harmonieuse. Le régime auquel les jésuites avaient soumis leurs néophytes, dans les Missions, s'était conservé intact jusqu'en 1848, où fut rendu un décret du président Lopez, qui déclara citoyens de la république les Indiens de tous les villages (*pueblos*) et les a fait rentrer dans le droit commun.

Il y a peu de nègres au Paraguay; ceux que l'esclavage y avait introduits, et que la révolution a rendus libres, se sont mêlés avec les autres habitants, particulièrement avec le sang indien, et se sont fondus dans la masse de la population.

On ne peut parler du Paraguay sans rappeler que l'illustre botaniste Bonpland y fut retenu captif, de 1821 à 1830, par le docteur Francia, ce despote étrange qu'on ne distinguait dans son gouvernement que par le titre de S. Exc. *le Suprême*.

### PATAGONIE OU TERRE MAGELLANIQUE, ET ILES AMÉRICAINES AUSTRALES.

L'extrémité de l'Amérique méridionale, au sud du 39° parallèle, se nomme *Patagonie*, d'après ce peuple de haute taille, ces prétendus *géants*, qui l'occupent en grande partie. Leur nom de *Patagons* (*Patagones*), qui en espagnol signifie *grands pieds*, n'est pas fort exact, car ils ont les pieds plutôt petits que grands, eu égard à leur haute stature; mais les larges bottes qu'ils portent à cheval peuvent avoir été cause de cette dénomination.

L'ancienne tradition des Péruviens nous indique, dans le sud de l'Amérique, un peuple de géants. Magellan, le premier marin qui navigua sur les côtes de la Patagonie, vit, de ses propres yeux, quelques-uns de ces géants si redoutés dans le Nouveau-Monde. Ils paraissent, dit Garcilasso, avoir 10 palmes, c'est-à-dire 6 pieds et demi, ancienne mesure française (2). Un d'eux se trouva plus grand, les Espagnols ne lui allaient qu'à la ceinture; six d'entre ces Patagons mangèrent comme vingt Espagnols. Les Patagons, à cette époque, n'avaient pas encore de chevaux; ils étaient montés sur des animaux semblables à des ânes, probablement les *guemuls* de Molina. Mais alors, comme aujourd'hui, ils étaient pasteurs et nomades.

Vers 1592, le chevalier Cavendish traversa le détroit de Magellan : il attesta avoir

(1) *Alfred Demersay*. — (2) En prenant le palme à 93,97 lignes, ancienne mesure.

vu, sur la côte américaine, deux cadavres de Patagons, qui avaient 14 palmes de long : il mesura, sur le rivage, la trace du pied d'un de ces sauvages, et elle se trouva quatre fois plus longue qu'une des siennes; enfin, trois matelots manquèrent d'être tués jusque dans la mer, par les quartiers de rochers qu'un géant leur lança. Voilà le Polyphème de l'Odyssée, voilà la fable qui vient défigurer les faits historiques.

Le lieutenant de frégate Duclos-Guyot, et le commandant d'une flûte du roi, non-seulement revirent encore, en 1766, ces géants, mais ils restèrent assez longtemps parmi eux pour nous fournir les détails les plus curieux sur leurs mœurs et leur manière de vivre. Ils reçurent les Français avec des chants ou discours solennels, comme les insulaires de la mer du Sud : après avoir ainsi manifesté cette hospitalité qui caractérise l'homme de la nature, ils menèrent les étrangers auprès de leur feu. Quelques-uns avaient, rapporte-t-on, au delà de 7 pieds de haut; le moins grand avait 5 pieds 7 pouces; et leur carrure, à proportion, était encore plus énorme. Ils avaient les membres gros et nerveux, la face large, le teint extrêmement basané, le front épais, le nez écrasé et épaté, les joues larges, la bouche grande, les dents très-blanches, les cheveux noirs, et étaient plus robustes que nos Européens de même taille. Ils étaient vêtus de peaux de guanaco, de vigogne et autres, cousues ensemble en manière de manteaux carrés, qui leur descendaient jusqu'au-dessous du mollet, près de la cheville du pied. Ces manteaux étaient peints, sur le côté opposé à la laine, en figures bleues et rouges, comme des caractères chinois, mais presque toutes semblables, et séparées par des lignes droites formant des espèces de carrés et de losange. Ils portaient des toques ornées de plumes. Ils prononcèrent quelques mots espagnols ou tenant de cette langue.

Plusieurs Français allèrent à la chasse un peu loin : ils virent des carcasses de vigognes, et un pays inculte, stérile, couvert de bruyères. On vit du vaisseau deux troupeaux de vigognes de 200 à 300 chacun. Les chevaux des sauvages paraissent très-faibles, mais ils les manient avec beaucoup d'adresse. Avec leurs frondes ils atteignent et tuent les animaux jusqu'à 400 pas de distance. Les femmes ont un teint beaucoup moins basané : elles sont assez blanches, d'une taille proportionnée à celle des hommes, habillées de même d'un manteau, de brodequins et d'une espèce de petit tablier, qui ne descend que jusqu'à la moitié de la cuisse. Elles s'arrachent sans doute les sourcils, car elles n'en ont point.

Nous devons avouer que, dans toutes les relations que nous venons de citer, on s'est mépris sur la taille des Patagons, et on l'a exagérée. Suivant M. d'Orbigny, la grandeur moyenne de ces prétendus géants est de 1 mètre 73 (un peu moins que les Payaguas). Au premier aspect, il est vrai, il sembla au capitaine King et à ses compagnons que les Patagons appartenaient à une race d'hommes d'une stature prodigieuse; mais, en les regardant de plus près, cette illusion cessa. Si on les voit à cheval ou assis, leur taille étonne, parce qu'ils ont la partie supérieure du corps d'une hauteur disproportionnée avec le reste. Leurs jambes et leurs cuisses sont très-courtes, leurs mains et leurs pieds sont petits, tandis que leur tête semble faite pour des hommes de 7 à 8 pieds. Parmi une trentaine de Patagons que le capitaine King vit à la baie de Gregory, le plus petit nombre avait 6 pieds anglais de hauteur; un seul de ces individus avait 6 pieds 1 pouce et

de long :
e trouva
nt d'être
a. Voilà
oriques.
e du roi,
nt assez
ur leurs
s ou dis-
si mani-
es étran-
e 7 pieds
proportion,
ce large,
oues lar-
ient plus
guanaco,
qui leur
Les man-
t rouges,
s par des
nt des to-
tenant de

rcasses de
vaisseau
vages pa-
vec leurs
s femmes
aille pro-
rodequins
la cuisse.

e citer, on
'Orbigny,
peu moins
aine King
mes d'une
essa. Si on
supérieure
es et leurs
is que leur
e de Pata-
mbre avait
1 pouce et

Chef Araucanien

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

demi : tous étaient extrêmement [illegible]

[illegible] et les changements subits de température ne sont pas des désagréments particuliers à la Patagonie : ce sont des caractères inhérents aux climats des *promontoires* ou des *extrémités* d'un continent quelconque. Seulement,

(1) Voir une note sur les Patagons à la fin du livre neuvième.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

LIVI

demi; tou
mais leur

Ils port
fronde, la
cheveux d
cuivre, to
celets; ell
de coquille
plongées
ses. Ces p
génie du r

Les *Pa*
tendent pr
au delà. L
et peu con
les Pampa
*ches à che*
mont Casu
était lié, a
geurs moc
cits de ce

C'est ve
latitude, q
« Ce pays,
couchant p
Les Cordill
Les Césare
trois vaisse
rent, à ce
à qui que

Les *Teh*
gré de latit
dit-il, géné
les auteurs
jusqu'au d
sous le nor
morts d'un
sur les riv
rés des squ

L'extrém
ait sur le
les vents i
sagrément
mats des *p*

(1) Voir u

T.

demi; tous étaient extrêmement gros. Les Patagons ne sont donc pas des géants, mais leur stature est un peu au-dessus de celle de la plupart des autres hommes.

Ils portent à la guerre une cuirasse de peau et un chapeau de cuir. L'arc, la fronde, la lance armée d'un os très-pointu, sont leurs principales armes. Les cheveux des femmes, disposés en tresses et ornés de grelots ou de morceaux de cuivre, tombent sur leurs épaules; leurs bras et leurs mains sont ornés de bracelets; elles portent un chapeau paré de plumes, de cuivre, et de colliers formés de coquilles connues sous le nom de *turbo*. A l'époque du mariage, elles sont plongées dans l'eau à plusieurs reprises. Leur condition est des plus malheureuses. Ces peuples sont nomades; ils adorent un dieu terrible, qui paraît être le génie du mal, et qu'ils appellent *Guatéchu* (1).

Les *Pampas* ou plaines sablonneuses, ces véritables *steppes* de l'Amérique, s'étendent probablement depuis le Tucuman jusqu'au 40e degré de latitude et même au delà. Les deux fleuves nommés Colorado et Negro parcourent ces plaines vastes et peu connues, pour se jeter dans l'Atlantique. Quelques tribus qui errent dans les Pampas du nord de la Patagonie se distinguent en *Puelches à pied* et *Puelches à cheval*. Les *Puelches* dits *Serranos* ou de la montagne habitent près du mont Casuhati. Un cacique de ce peuple, avec lequel le missionnaire Falkner était lié, avait, dit celui-ci, 7 pieds et quelques pouces de haut; mais des voyageurs modernes ont prouvé le peu de confiance que l'on doit avoir dans les récits de ce missionnaire.

C'est vers les sources de la rivière Camarones, entre le 43e et le 44e degré de latitude, qu'on doit chercher la demeure de la nation des *Arguèles* ou des *Césares*. « Ce pays, dit le P. Feuillée, est extrêmement fertile et agréable : il est fermé au couchant par une rivière grande et rapide, qui paraît le séparer des Araucans. Les Cordillères qui embrassent cette contrée en rendent également l'accès difficile. Les Césares sont, du moins en grande partie, les descendants des équipages de trois vaisseaux espagnols, qui, ennuyés des fatigues d'un long voyage, se révoltèrent, à ce qu'il paraît, et se réfugièrent dans cette vallée isolée. Ils ne permettent à qui que ce soit d'entrer dans leur pays. »

Les *Tehuels* ou *Tehuelhets* demeurent dans l'intérieur du pays, vers le 50e degré de latitude. C'est, selon Falkner, une tribu de Puelches; et comme ils ont, dit-il, généralement 6 pieds de haut, il a paru naturel à ce missionnaire, et à tous les auteurs modernes, de supposer que les Tehuels font des excursions à cheval jusqu'au détroit de Magellan, et que ce sont eux que les voyageurs ont désignés sous le nom de Patagons. Les Tehuels, peuple paisible et humain, enterrent leurs morts d'une manière particulière : on dessèche leurs os, ensuite on les transporte sur les rivages de la mer, dans le désert; on les y place dans des cabanes, entourés des squelettes de leurs chevaux.

L'extrémité du continent américain, terrain continental le plus austral qu'il y ait sur le globe, mérite sans doute le nom de pays froid, sauvage et stérile. Mais les vents impétueux et les changements subits de température ne sont pas des désagréments particuliers à la Patagonie : ce sont des caractères inhérents aux climats des *promontoires* ou des *extrémités* d'un continent quelconque. Seulement,

(1) Voir une note sur les Patagons à la fin du livre neuvième.

en Patagonie, toutes les circonstances qui y peuvent contribuer se trouvent réunies à un très-haut degré. De vastes océans isolent cette terre de tout l'univers; des vents et des courants opposés s'y rencontrent presque en toutes les saisons; une haute et large chaîne de montagnes la parcourt et la remplit à moitié; nulle terre cultivée ou tempérée ne l'avoisine. La baie Anegada, le golfe de San-Matias et le golfe Nuevo (entre lesquels est resserrée la presqu'île de Saint-Joseph), la baie Camarones, le golfe de Saint-George et autres, qu'on trouve sur la côte orientale, offrent de bons mouillages, mais ni bois, ni eau douce, ni trace d'habitants. Les oiseaux aquatiques et les loups marins règnent sans rivaux sur ces tristes rivages.

On a observé que les plaines, ou la partie orientale, différaient essentiellement des montagnes qui forment la partie occidentale. La première, nue, aride, sablonneuse, dépourvue de toute espèce d'arbres, jouit d'un air sec et serein; la chaleur de l'été est de + 5 à 9 degrés (R.). La seconde, formée de rochers primitifs, arrosée de rivières et de cascades, couverte de forêts, éprouve des pluies presque perpétuelles; la chaleur n'y est que de + 3 à 7 degrés.

La côte élevée qui s'étend depuis la presqu'île de Tres Montes jusqu'au détroit de Magellan, offre, parmi ses arbres, un hêtre toujours vert (*fagus betuloïdes*), un autre appelé *drymis Winteri*, et une espèce de bouleau, *betula antarctica*, qui atteint quelquefois une circonférence de 12 mètres et fournit un bois excellent. Une espèce de fougère arborescente s'est égarée jusqu'au détroit de Magellan.

Les guanacos, une espèce de perroquet vert, le lièvre-pampa, le lièvre-viscache et beaucoup d'autres animaux du Chili et de Buenos-Ayres se sont multipliés dans la Patagonie.

Autour du Port-Désiré, baie sûre et profonde de la côte orientale, les rochers sont composés de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de silex et de talc brillant et semblable à des cristaux. Les végétaux y sont peu abondants; Narborough vit cependant des troupes de taureaux sauvages dans l'intérieur. Les coquillages fossiles forment sur toutes ces côtes de très-grands bancs, et ils y sont d'une rare beauté : la plupart appartiennent au genre huître. Près du port *Saint-Julien*, sur la même côte, on aperçut des animaux semblables aux tigres, soit des jaguars, soit des couguars, ainsi que des armadillos. Il s'y trouve de grandes lagunes salantes.

Le détroit de Magellan a perdu son importance nautique depuis que la découverte du cap *Horn* a ouvert aux navigateurs une entrée jugée plus facile, quoique non sans danger, dans l'océan Pacifique. Le célèbre Magellan (Magalhaens) y passa en 1519; depuis, la plupart des anciens circumnavigateurs du monde ont eu lieu d'y exercer leur patience et leur courage. De nombreux courants et beaucoup de sinuosités y rendent la navigation difficile (1). La longueur est de 180 lieues; la largeur varie de plus de 15 à moins de 2 lieues. A l'est, deux goulets étroits resserrent le canal; les rochers, très-escarpés, paraissent calcaires. Au centre, dans la presqu'île de Brunswick, qui est la partie la plus australe du continent américain, se présente un vaste bassin sur lequel est situé *Port-Famine*, où les Espagnols avaient fondé, au XVI^e siècle, une colonie sous le nom de *Ciudad-Real de San-Felipe*; des mesures imprévoyantes firent périr de faim les colons. Depuis, les Chiliens ont repris cette position, et y ont fondé, de plus, *Punta-Are-*

(1) Voir cependant, à la fin du livre, une note tirée des voyages de Dumont-d'Urville.

*nas*, qui est le chef-lieu de leur *territoire colonial de Magellan*. Ce dernier port est sur l'isthme de la presqu'île de Brunswick, sur la côte méridionale de laquelle est le port *Gallant*, très-beau et très-sûr. La contrée autour de Port-Famine mériterait de porter un nom moins effrayant. On y voit abonder des perroquets, des pluviers, des bécassines, des oies, des canards; il y croît des poivriers, de l'écorce de winter, et des groseillers. A quelque distance, vers la baie *Freshwater*, Narborough trouva des hêtres et des bouleaux très-gros. Le blé, dans ces parages, ne parvient que rarement à maturité; mais l'orge et l'avoine y viennent bien; les pommes de terre, plusieurs plantes potagères, légumineuses et crucifères y réussissent. Le climat est assez doux en hiver et frais en été; il est très-variable. Les extrémités des Andes, vers le cap *Froward*, sont chargées de neige; mais leurs flancs nourrissent des forêts. Le *Rio Gallegos* et les autres rivières roulent vers l'Atlantique ou vers le détroit de très-gros arbres.

La côte qui borde au nord-ouest la sortie occidentale du détroit, au lieu de faire partie du continent, se trouve former un nouvel archipel très-considérable nommé *Adélaïde*. Plus au nord, sont l'île de *Hanovre* et l'archipel de *la Madre de Dios* (de la Mère de Dieu). Plus au nord encore, est la grande île *Wellington*, séparée, par le golfe de *Penas*, de la presqu'île de *Tres-Montes* (des *Trois-Montagnes*), après laquelle on voit commencer l'archipel de *Los Chonos*, dont nous avons parlé dans le Chili.

Toutes ces îles sont généralement rocailleuses, montagneuses et d'un aspect désagréable. En face, viennent se terminer brusquement les Andes, dont les flancs se couvrent ici d'énormes glaciers.

Parvenus aux extrémités du continent, nous ferons une excursion maritime pour prendre une idée des îles voisines.

Immédiatement au sud de la Patagonie, s'étend un amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où les flammes de plusieurs volcans éclairent, sans les fondre, des neiges éternelles; la mer y pénètre par des canaux innombrables; mais les passages sont si étroits, les courants si violents, les vents si impétueux, que le navigateur n'ose se hasarder dans ce labyrinthe de la désolation; rien d'ailleurs ne l'y invite; des laves, des granites, des basaltes jetés en désordre, forment d'énormes falaises suspendues sur les flots mugissants. Quelquefois une magnifique cascade interrompt le silence du désert, des phoques de toutes les formes se jouent dans les baies ou reposent leurs lourdes masses sur les grèves; des pingouins, des manchots, des nigauds et autres oiseaux de l'océan Antarctique y poursuivent leur proie; le navigateur y trouve des plantes antiscorbutiques, du céleri et du cresson.

Telle est la côte méridionale et occidentale de l'archipel appelé *Terre de Feu* (1) (en espagnol *Tierra del Fuego*), qu'on appelle aussi *archipel Magellanique*. Le capitaine Cook y a découvert le port de *Christmas*, port d'une grande utilité pour les navigateurs qui doublent le cap Horn. La Terre de Feu proprement dite est à l'est, et occupe la plus grande partie de l'archipel; les îles *Dawson*, *Clarence*, *Sainte-Inès* (de Sarmiento) ou de la *Désolation* (de Narborough) sont à l'ouest; au

(1) On croit que ce nom vient de l'habitude où sont les naturels, réduits au dernier degré de misère et presque nus, de faire partout de grands feux pour se chauffer.

sud, sont les îles *Stewart, Londonderry, Gordon, Hoste, Navarin, Wollaston, Hermite*, enfin l'île *Horn*, la plus méridionale, et où se trouve le cap fameux du même nom. La *Terre des États* (en anglais et en hollandais Staten-land), découverte par *Le Maire*, est une île détachée qui doit être considérée comme faisant partie de l'archipel de la Terre de Feu, à l'est duquel elle est située. Le détroit de Le Maire la sépare de l'île principale de cet archipel. Elle a plusieurs bons ports, dont le meilleur est le port Cook, sur la côte orientale; mais elle offre le triste aspect d'un sol rugueux, montagneux, couvert de neige sur les hauteurs, et pénétré d'humidité dans les lieux bas : les pluies y sont presque continuelles.

Les côtes septentrionales et orientales de la Terre de Feu sont cependant les moins disgraciées de la nature; les montagnes s'y abaissent plus doucement vers l'océan Atlantique; une assez belle verdure y pare les vallées; on y trouve du bois, des pâturages, des lièvres, des renards et même des chevaux.

Les *Pécherais*, habitants indigènes de cet archipel, et dont le véritable nom paraît être *Yacanacus*, sont de petite taille, avec de larges faces, des joues proéminentes et le nez plat. Ces sauvages, stupides, laids, chétifs, timides et farouches, avec un gros ventre, des membres grêles, une bouche grande, sont des caricatures ignobles des Patagons, auxquels ils ressemblent cependant. Ils sont si sales qu'on ne distingue pas la couleur de leur peau. Leurs vêtements consistent en peaux de veau marin. Leurs misérables cabanes, en forme de pain de sucre, sont toujours remplies d'exhalaisons suffocantes; ils vivent de poissons et de coquillages. Ceux qui habitent près de la *baie du Succès* jouissent d'un peu plus de fortune.

Les *îles Malouines* ou *Falkland* (en espagnol *Malvinas*) se trouvent à 76 lieues au nord-est de la Terre des États, et à 110 lieues à l'est du détroit de Magellan. Elles se composent de 92 îles ou îlots. Les deux grandes îles, appelées *Falkland proprement dite* ou *Falkland occidental*, et *Falkland oriental* ou *Soledad*, sont séparées l'une de l'autre par un large canal, auquel les Espagnols ont donné le nom de *détroit de San-Carlos*, mais que les Anglais nomment canal de Falkland.

Dom Pernetti et Bougainville pensent que ces îles n'ont été découvertes que de 1700 à 1708, par plusieurs vaisseaux de Saint-Malo. Mais Frézier, dans la relation de son voyage à la mer du Sud, et Fleurieu, qui a combattu avec un si grand succès tant d'autres prétentions anglaises, leur abandonnent celle-ci. Il paraît qu'elles furent découvertes par Davis, en 1592, quoiqu'on ait prétendu qu'Américc Vespuce les vit dès 1502. Hawkins les reconnut en 1594, et les appela *Hawkin's Maidenland*. Elles furent visitées en 1690 par Strong, qui s'engagea dans le détroit qui sépare les deux îles principales, et lui donna le nom de Falkland, nom qui passa bientôt à tout l'archipel.

Les montagnes ont peu d'élévation et ont d'ailleurs la plus triste apparence. Le sol, sur les hauteurs voisines de la mer, est un terreau noir formé des détritus des végétaux; en beaucoup d'endroits on trouve une bonne tourbe. En fouillant un peu la terre, on a rencontré du quartz, des pyrites cuivreuses, de l'ocre jaune et rouge. Dom Pernetti décrit une espèce d'amphithéâtre naturel, formé d'assises

régulières d'une sorte de porphyre. Point d'arbres; les Espagnols ont essayé d'en planter; ils ont poussé leurs soins jusqu'à apporter de la terre de Buenos-Ayres; aucun n'a réussi; les jeunes arbres périssaient dans la première année. Partout s'élèvent des glaïeuls qui, dans le lointain, offrent l'image illusoire de bosquets verdoyants. Chaque plante du glaïeul forme une motte élevée de 2 pieds et demi environ, d'où s'élève une touffe de feuilles vertes à une hauteur à peu près égale. L'herbe abonde dans ces îles, et y vient à une grande hauteur. On y a trouvé du céleri, du cresson et deux ou trois plantes d'Europe. Les autres végétaux offrent quelque ressemblance avec ceux du Canada. Mais les *epipactis*, les *azédarachs*, les *tithymalus* résineux, qui forment des mottes très-élevées, et des arbrisseaux semblables au romarin, nous rappellent la végétation du Chili. Toutes les espèces de phoques, auxquels le vulgaire applique les noms de lions, de veaux et de loups marins, viennent se reposer entre les glaïeuls qui couvrent ces îles. Les manchots se promènent à côté de ces lourds et paisibles amphibies. Il n'y a été trouvé aucun quadrupède, excepté une espèce de renard ou de chien sauvage (*canis antarcticus*).

Les Espagnols, en 1780, ont transporté aux îles Malouines 800 têtes de bétail, bœufs et vaches; ces animaux se sont tellement multipliés, qu'en 1795 leur nombre passait 8 000, et qu'aujourd'hui on en compte plus de 100 000, quoiqu'on ne leur donne ni abri ni nourriture; ils passent l'hiver en plein air; ils ont appris à fouiller la neige pour découvrir le pâturage qu'elle couvre. Il y a plusieurs milliers de chevaux, également sauvages.

Les îles Malouines offrent d'innombrables dentelures sur leurs côtes : les havres Choiseul et Grantham pénètrent si profondément dans les terres du Falkland oriental, le premier à l'est, le second à l'ouest, qu'ils ne laissent entre eux qu'un isthme de 3 kilomètres. Ces avancements de mer forment généralement d'excellents ports. Le climat est sain, n'a pas d'extrêmes de froid et de chaud, mais offre beaucoup de pluie et de vent.

Les Français, les Espagnols et les Anglais, dans le XVIII^e siècle, la république Argentine, dans le XIX^e, y ont fondé tour à tour des établissements qui n'ont pas réussi. Mais les Anglais s'y sont établis définitivement en 1833, et y ont fondé *Stanley*, sur le port William, vers la côte nord-est du Falkland oriental, non loin de la grande baie Berkeley ou Française et de l'ancien établissement de Port-Louis, fondé par les Français, en 1764.

Quoique l'île *Saint-Pierre*, nommée *Georgie australe*, *Nouvelle-Georgie* ou *île du Roi-George* par les Anglais, n'appartienne à personne, nous la nommons ici à cause de son voisinage avec les îles Malouines. Elle a 38 lieues de longueur, du nord-ouest au sud-est, sur 20 de largeur; ses côtes offrent un grand nombre de ports et de baies, mais les glaces les encombrent pendant une grande partie de l'année. Elle a été découverte par La Roche en 1675; le capitaine Cook, en 1775, n'a fait que la visiter une seconde fois; il aurait pu se dispenser de lui imposer un nom anglais. Cette île, située à 420 lieues à l'est du cap Horn, par 54° 30' de latitude, est un amas de rochers couverts de glaces, et composés, selon Forster, de schistes noirâtres, par couches horizontales. Aucun arbrisseau ne perce la neige éternelle des vallées; on aperçoit quelques touffes d'une herbe

dure, des pimprenelles et des lichens. Le seul oiseau de terre est l'alouette.

Les terres couvertes d'une masse de glaces, que le capitaine Cook découvrit à 150 lieues au sud-est de l'île Saint-Pierre, par le 59e parallèle méridional, forment un archipel, auquel on rattache ordinairement les petites îles du *Marquis de Traversay*, situées vers 56° 30′ de latitude. Il nomma cette région *Terre de Sandwich*, ou *Thule australe*, parce qu'elles étaient les terres les plus rapprochées du pôle austral que l'on connût alors. « Mais (disions-nous en 1817, dans la première édition de ce volume) d'autres chaînes d'îles s'étendent peut-être vers le pôle austral, et donnent naissance à ces variations des courants et des glaces flottantes, qui souvent déroutent le navigateur assez hardi pour pénétrer dans une mer si redoutable. » Cette conjecture s'est vérifiée. Le capitaine Smith, Anglais, a découvert, à 63 degrés de latitude australe, et vers 60 degrés de longitude ouest, une côte montagneuse et stérile, environnée de glaces et de récifs, où cependant il y a quelques traces de végétation et où les phoques abondent. Cette terre, qu'il nomma *Nouveau-Shetland austral* (1), d'abord considérée comme l'extrémité d'un continent, ou du moins comme une grande île unie à la Terre de Sandwich, n'est qu'un archipel qui s'étend du nord-est au sud-ouest, et dont les îles principales sont *Éléphant, Clarence*, l'île du *Roi-George, Livingston, Smith, Déception*. Celle-ci a le meilleur port du groupe et des masses volcaniques.

A l'orient de cet archipel, se trouve le groupe des *Orcades australes* ou îles *Powell*, qui paraissent être d'une origine volcanique, et dont l'aspect triste et lugubre offre l'image du chaos et de la désolation : le capitaine anglais Weddell les découvrit en 1821, et les explora de nouveau en 1823. Les principales sont *Laurie* et *Coronation*; les autres, telles que *Melville, Robertson, Weddell, Saddle*, etc., ne sont que des îlots. Au sud du Shetland austral, le capitaine Bellingshausen, Dumont d'Urville et quelques autres hardis navigateurs, ont découvert, à travers des amas de glaces, la *Terre de la Trinité*, l'île de *Joinville*, la *Terre de Louis-Philippe*, la *Terre de Palmer*, terminée à l'est, paraît-il, par le *South-Greenland*, vu par Morrell en 1833 ; la *Terre de Graham*, coupée par le cercle polaire, la plus considérable et la plus méridionale de toutes ces terres, qui semblent former une masse fort étendue, allongée du nord-est au sud-ouest, et dont la plus grande partie n'a pu encore être explorée. A l'ouest de la Terre de Graham, sont les îles *Biscoe*. Enfin, au sud-ouest des terres précédentes, on trouve les petites îles d'*Alexandre Ier* et de *Pierre Ier*, situées presque sous le 69e parallèle. Ce sont les terres les plus australes que l'on ait encore explorées au sud de l'Amérique.

La plupart de ces îles, récemment découvertes et d'un intérêt très-secondaire, puisqu'elles sont inhabitées, probablement inhabitables, et envahies presque continuellement par les glaces, ne sont cependant pas sans importance pour le commerce, car leurs plages sont couvertes de phoques, et leurs parages peuplés de baleines, qui fournissent aux Anglais et aux Américains un appât suffisant pour leur faire braver et les rigueurs d'un climat glacial, et les dangers d'une pénible navigation.

(1) C'est peut-être la terre vue en 1599 par le Hollandais Dirck-Gherritz.

### QUELQUES TRAITS PHYSIQUES ET MORAUX DES POPULATIONS DU BASSIN DU RIO DE LA PLATA.

(D'après l'ouvrage de M. Dom.-Fr. Sarmiento, traduit par M. Giraud.)

La population de ce bassin se compose de deux races diverses : la race espagnole et la race indigène ; ces deux races, en se croisant à tous les degrés, produisent des demi-teintes dont les dégradations sont infinies. Dans les campagnes de Cordova et de San-Luis, la race espagnole pure prédomine ; il est très-commun de rencontrer des jeunes filles aussi blanches, aussi rosées et aussi belles que le sont ordinairement les élégantes d'une capitale, et cependant elles font paître les brebis dans les champs. A Santiago del Estero, le gros de la population parle le quichua (la langue indigène, l'ancien idiome des Incas). A Corrientes, les campagnards parlent un dialecte espagnol très-gracieux. La race nègre, déjà presque éteinte, si ce n'est à Buenos-Ayres, a laissé ses *zambos* (issus d'Indiens et de négresses) et ses mulâtres, portés à la civilisation, doués de talents et des plus beaux instincts de progrès. Cependant la fusion de ces trois familles a formé un tout homogène, qui se distingue par son amour de l'oisiveté et par son incapacité industrielle. On éprouve de la peine quand on compare les colonies allemandes ou écossaises du territoire de Buenos-Ayres avec les bourgs indigènes : dans les premières, les maisonnettes sont peintes, l'entrée en est disposée avec goût, ornées de fleurs et de gracieux arbustes, l'ameublement simple, mais complet, la vaisselle, de cuivre et d'étain, toujours reluisante, le lit orné de jolis rideaux, et les habitants constamment en action et en mouvement ; mais dans le bourg national, les enfants, sales et couverts de haillons, vivent avec une meute de chiens. De tous côtés, on voit des hommes couchés sur le sol dans la plus complète inaction ; partout on ne trouve que désordre et pauvreté ; enfin une petite table et une malle en cuir composent tout l'ameublement des misérables cabanes qui leur servent d'habitation, et qui se font remarquer par un aspect général de barbarie et d'incurie. Les villes argentines présentent la physionomie régulière de presque toutes les villes américaines : leurs rues se coupent à angles droits, la population est disséminée sur une large surface ; il faut en excepter Cordova, qui, bâtie dans une enceinte petite et étroite, a toutes les apparences d'une ville européenne, et qui représente, du reste, davantage par la multitude de tours et de coupoles de ses temples nombreux et magnifiques. La ville est le centre de la civilisation argentine espagnole et européenne : là sont les ateliers où se pratiquent les arts, les magasins du commerce, les écoles et les colléges, les tribunaux, enfin tout ce qui caractérise les peuples civilisés : l'élégance des manières, les commodités du luxe, les vêtements européens, l'habit et la redingote, ont là leur emploi convenable. En sortant de l'enceinte de la ville, tout change d'aspect ; l'homme des champs porte un autre costume, qu'on peut appeler l'américain, puisqu'il est commun à tous les habitants ; les mœurs sont différentes ; l'homme de la campagne, loin d'aspirer à devenir semblable à celui de la ville, repousse avec dédain son luxe et ses manières polies ; le vêtement du citadin, l'habit, la selle, le manteau, aucun signe européen, ne peuvent se présenter impunément dans la campagne ; tout ce qu'il y a de civilisé dans la ville y est bloqué et se trouve proscrit au dehors, et celui qui oserait se montrer en redingote, par exemple, et monté sur une selle anglaise, attirerait sur lui les moqueries et les agressions brutales des campagnards.

Cependant les provinces de Cordova, de Mendoza, de San-Juan, font exception, parce que leurs habitants vivent principalement des produits de l'agriculture. Partout ailleurs, les pâturages abondants, l'élevage des troupeaux, sont non-seulement l'occupation des habitants, mais encore leurs moyens de subsistance. Dans les plaines argentines, la tribu nomade n'existe pas : le pasteur possède le sol à titre de propriétaire, il est fixé dans un point qui lui appartient ; mais, pour l'occuper, il a été nécessaire de dissoudre l'association et de dis-

perser les familles sur une immense superficie; les habitations sont à quatre lieues de distance les unes des autres, quelquefois à huit, les plus rapprochées à deux. Les privations indispensables justifient la paresse naturelle, et la frugalité dans les plaisirs entraîne à sa suite toutes les apparences de la barbarie. La société disparaît entièrement; il ne reste plus qu'une famille féodale, isolée, concentrée, et toute espèce de gouvernement devient impossible; la municipalité n'existe pas, la police ne peut s'exercer, et la justice civile n'a aucun moyen d'atteindre les délinquants... Chez les Gauchos, les femmes gardent la maison, préparent les repas, tondent les brebis, traient les vaches, fabriquent les fromages et tissent les toiles grossières dont on s'habille; toutes les occupations du ménage, tous les soins domestiques, appartiennent à la femme; sur elle pèsent tous les travaux; bien heureuse si quelquefois l'homme s'occupe de la culture d'un peu de maïs pour la nourriture de la famille, car le pain est ordinairement inusité. Les enfants exercent leurs forces et se forment par plaisir au maniement du *lazo* (longue courroie de cuir terminée par un nœud coulant) et des *bolas* (courroies auxquelles sont attachés quatre petits boulets, pour arrêter ou abattre les chevaux ou les bœufs); ils persécutent sans relâche les veaux et les chèvres; quand arrive l'âge de puberté, ils se consacrent à dompter les poulains sauvages; à l'époque de la virilité, avec l'indépendance et l'oisiveté, commence la vie publique du Gaucho. Il faut voir ces gens, qui n'ont d'espagnol que la langue et des notions confuses de religion, pour pouvoir connaître les caractères altiers et indomptables qui naissent de cette lutte de l'homme isolé avec la nature sauvage, de la raison avec la brute; il faut voir ces figures garnies de barbe, à l'air grave et sérieux comme celles de l'Arabe et de l'Asiatique, pour comprendre la pitié dédaigneuse que leur inspire la vue de l'homme sédentaire des villes, qui peut avoir lu de nombreux livres, mais qui ne peut abattre et tuer un taureau intrépide, qui ne sait se procurer un cheval en rase campagne, à pied et sans le secours de personne, qui jamais n'a arrêté un tigre et ne l'a reçu le poignard d'une main et le *poncho* roulé autour de l'autre, pour le lui placer dans la gueule pendant qu'il lui traverse le cœur et l'étend mort à ses pieds.

Le Gaucho marche armé du couteau qu'il a hérité des Espagnols; le Gaucho ne peut vivre sans son couteau. En même temps que cavalier il se pique d'être brave; et le couteau brille à chaque moment en décrivant des cercles dans l'air à la moindre provocation, même sans provocation, sans autre excitant que l'envie de se mesurer avec un inconnu; il joue aux coups de couteau, comme il jouerait aux dés. Les couteaux, chez le Gaucho argentin, ont créé un sentiment d'honneur et une escrime qui garantissent la vie : l'homme du peuple des autres pays prend le couteau pour tuer et tue; le Gaucho le dégaîne pour combattre et blesse seulement; le combat a lieu pour briller, pour la gloire de la victoire, par amour de la réputation.

---

## Note sur les Patagons, par M. E. de Bovis.

(Bulletin de la Société de géographie, 1844.)

Le front est, chez les Patagons, large, uni, bas et incliné; les pommettes sont très-larges et assez saillantes; la partie postérieure du crâne, large à sa base, déprimée au sommet; le nez souvent aquilin, rarement épaté, jamais large et carré à la racine. La bouche est épaisse, mais sans difformités, souvent vermeille et invariablement dédaigneuse; les dents grandes, égales et d'une blancheur merveilleuse; le teint cuivré, mais peu foncé et de même nuance sur tout le corps. Leurs jambes et leurs avant-bras sont grêles, eu égard au reste du corps. Leurs femmes sont de grandes et fortes créatures, qui seraient certainement fort passables, même aux yeux des Européens les plus difficiles, si leur fumet sauvage pouvait se tolérer; leurs cheveux sont invariablement longs, durs et plats comme des queues de cheval. Ils se peignent avec une sorte de balai fort dur. Les traits les plus uniformes de leur visage sont les yeux petits et noirs comme du jais, la cornée injectée de rouge, les paupières supérieures toujours recouvertes et cachées par la peau inférieure de l'arcade sourcilière, et ils ont une expression sauvage qu'il est impossible d'analyser.

Ce qui me frappa, dans les chevaux, ce fut la taille au-dessous de la moyenne, leur poil

long et laineux, le maxillaire inférieur très-développé, toutes choses qui nuisent fort à leur élégance; leur bouche est très-peu fendue, comparativement à nos chevaux d'Europe; il s'en trouve plus de tout blancs que de toute autre couleur. Quant à leurs chiens, le nombre en est à peine calculable; ils ressemblent beaucoup aux chiens de berger du nord de la France, et quelquefois un peu à ceux de Terre-Neuve.

« Les Patagons sont très-friands de piastres, de quelque timbre qu'elles soient; et, après l'argent, la chose contre laquelle ils échangent le plus volontiers leurs viandes, leurs peaux de guanaco, leurs plumes d'autruche, c'est le biscuit; le rhum et l'eau-de-vie les tentent beaucoup. »

---

**Dumont d'Urville, qui a parcouru le détroit de Magellan en 1837, et qui y vit pour la première fois les Patagons au havre Pecket, fait, à son tour, le portrait suivant de ces sauvages.**

« Leur taille moyenne paraît être de 1 m. 722. Leurs membres sont gros, arrondis, potelés, bien proportionnés, avec les extrémités d'une petitesse remarquable. Leur figure est ouverte, très-large dans sa partie supérieure, et rétrécie au sommet, car le front est singulièrement bas, étroit et fuyant en arrière. Leur physionomie est habituellement calme et sans expression, seulement animée quelquefois par un sourire bonasse, qui semble annoncer la douceur de caractère de ces hommes. Les yeux étroits, allongés et peu ouverts rappellent le type mongol... Attitude généralement molle, indolente et paresseuse. Rien n'annonce en eux la vigueur, la souplesse ni l'agilité; à les voir assis, debout ou en marche, on les prendrait plutôt pour des femmes d'un sérail d'Orient que pour des sauvages aussi rapprochés de l'état de nature. Leur vêtement national est un large manteau en peaux de guanaco, de renard ou de chat sauvage, proprement tannées et solidement cousues ensemble. Il en est même dont le revers est décoré de dessins imprimés d'une manière élégante. Par-dessous, ils portent une espèce de tablier retenu par une ceinture autour des reins. »

Suivant Dumont d'Urville, « le *détroit de Magellan* ne pourra manquer d'être fréquenté par les navires; car il n'y aura pas de comparaison à établir entre la navigation douce et assurée du canal et la traversée pénible et dangereuse des mers du cap Horn. »

---

# TABLEAUX DU CHILI,

## DE LA CONFÉDÉRATION ARGENTINE, DE LA RÉPUBLIQUE DE BUENOS-AYRES, DE L'URUGUAY DU PARAGUAY ET DE LA PATAGONIE.

### POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

| LIEUX. | LATITUDE NORD. | | | LONGITUDE OUEST. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | min. | sec. | deg. | min. | sec. |
| Aconcagua (mont) | 32 | 38 | 30 | 72 | 20 | 54 |
| Antoine (St-) (cap) | 36 | 19 | 36 | 59 | 7 | 30 |
| Barbara (Sta-) (port) | 48 | 2 | 20 | 77 | 49 | 44 |
| Barnevelt (îles) (pointe nord-est) | 55 | 48 | 25 | 69 | 5 | 4 |
| Blanche (baie) (nuits) | 38 | 57 | 0 | 64 | 18 | 54 |
| Buenos-Ayres (maison Mendeville) | 34 | 36 | 18 | 60 | 44 | 12 |
| Carlos (San-) (môle) | 41 | 52 | 0 | 76 | 13 | 4 |
| Catherine (Ste-) (cap) | 52 | 32 | 0 | 71 | 4 | 34 |
| Colonia | 34 | 28 | 14 | 60 | 10 | 52 |
| Constitucion (port de la) | 21 | 26 | 42 | 73 | 0 | 54 |
| Copiapo | 27 | 20 | 0 | 73 | 22 | 9 |
| Coquimbo | 29 | 54 | 10 | 73 | 39 | 9 |
| Cruz (Sta-) (port) | 50 | 5 | 30 | 70 | 23 | 24 |
| Désiré (Port-) (ruines) | 47 | 45 | 0 | 68 | 14 | 39 |
| Diego San-) (cap) | 54 | 41 | 0 | 67 | 27 | 24 |
| Fuego-Ramirez (îles) (sommet de l'île du sud) | 56 | 28 | 50 | 71 | 2 | 54 |
| Dyer (cap) | 48 | 6 | 0 | 77 | 54 | 44 |
| Elena (Sta-) (port) | 44 | 30 | 40 | 67 | 42 | 4 |
| Evangélistes (île des) (le Pain de sucre) | 52 | 24 | 18 | 77 | 27 | 4 |
| Evouts (île) (cap nord-est) | 55 | 33 | 0 | 69 | 5 | 24 |
| Famine (Port-) (pointe Sta-Anna) | 53 | 37 | 50 | 73 | 15 | 24 |
| Flamenco (baie) (angle sud-est) | 26 | 34 | 30 | 73 | 7 | 54 |
| Flores (îles) (phare) | 34 | 56 | 19 | 58 | 16 | 48 |
| Froward (cap) | 53 | 53 | 43 | 73 | 38 | 39 |
| Gloucester (cap) | 54 | 5 | 18 | 75 | 49 | 39 |
| Herbadura | 28 | 5 | 45 | 73 | 36 | 9 |
| Horn (cap) | 55 | 58 | 40 | 69 | 36 | 24 |
| Huafo (île) (pic à l'extrémité nord-ouest) | 43 | 35 | 30 | 77 | 9 | 4 |
| Huasco | 28 | 27 | 15 | 73 | 39 | 24 |
| Isabelle (cap) | 51 | 51 | 50 | 77 | 33 | 24 |
| Julien (St-) (port.) — (île Sebag) | 49 | 15 | 35 | 70 | 0 | 56 |
| Lagunas | 28 | 28 | 23 | 51 | 10 | 32 |
| Lobos (île) | 35 | 0 | 51 | 57 | 14 | 3 |
| Lucia (Sta-) (cap) | 51 | 30 | 0 | 77 | 49 | 24 |
| Magdalena (La) | 35 | 2 | 14 | 59 | 53 | 57 |
| Maldonado (la tour) | 34 | 53 | 27 | 57 | 19 | 28 |
| Marie (Ste-) (cap) | 37 | 39 | 1 | 56 | 30 | 0 |
| Marie (Ste-) (île) | 37 | 2 | 48 | 75 | 54 | 24 |
| Maule (riv.) (au Church-Rock) | 35 | 19 | 40 | 74 | 49 | 44 |
| Mocha (île) (côte est près de la pointe nord) | 38 | 19 | 35 | 76 | 20 | 44 |
| Montague (cap) | 49 | 7 | 30 | 77 | 57 | 24 |
| Montevideo (cathédrale) | 34 | 54 | 8 | 58 | 33 | 25 |
| Pajonal (angle sud-est) | 27 | 43 | 30 | 73 | 27 | 24 |
| Papudo (debarcadere) | 32 | 30 | 9 | 73 | 51 | 9 |
| Pichidanque (pointe sud-est de l'île) | 32 | 7 | 55 | 73 | 56 | 24 |
| Pilares (cap) | 52 | 42 | 50 | 77 | 3 | 44 |
| Primero (cap) | 49 | 50 | 5 | 77 | 55 | 54 |
| Rio Negro (pointe Main) | 41 | 2 | 0 | 65 | 5 | 34 |
| Santiago (observatoire) | 33 | 26 | 22 | 72 | 55 | 7 |
| Santiago (cap) | 50 | 42 | 0 | 77 | 48 | 24 |
| Sarmiento (mont) (pic du nord-est) | 54 | 27 | 15 | 73 | 11 | 39 |
| Talcahuano (fort Galvez) | 36 | 42 | 0 | 75 | 30 | 38 |
| Tres-Montes (cap) | 46 | 58 | 57 | 77 | 48 | 19 |
| Tres-Puntas (cap) | 50 | 2 | 0 | 77 | 41 | 24 |
| Valdivia (fort du Coral) | 39 | 53 | 20 | 75 | 51 | 31 |
| Valparaiso | 33 | 1 | 55 | 74 | 1 | 39 |
| Victory (cap) | 52 | 16 | 10 | 77 | 15 | 4 |
| Vierges (cap des) ou Virgenes | 52 | 20 | 10 | 70 | 41 | 58 |
| Watchman (cap) | 48 | 21 | 30 | 68 | 41 | 49 |

**CHILI** (SANS Y COMPRENDRE LES TERRITOIRES PATAGONIENS RÉCLAMÉS PAR LES CHILIENS).

**Entre 23° et 45° de latitude sud, et entre 71° et 77° de longitude ouest (sans les îles Juan-Fernandez.)**

**SUPERFICIE : 470 000 kil. carr. — POPULATION en 1854 : 1 439 000 habit. (sans compter les Indiens non réunis à la république).**

**DIVISIONS DU CHILI A LA FIN DE L'ANNÉE 1856**

(D'APRÈS M. PEREZ-ROSALÈS).

| PROVINCES. | POPULATION. | CHEFS-LIEUX. | DÉPARTEMENTS. | NOMBRE des SUBDÉLÉGATIONS. | NOMBRE des INSPECTORATS. |
|---|---|---|---|---|---|
| ATACAMA | 50 690 | San-Francisco de la Selva | Copiapo | 15 | 56 |
| | | | La Caldera | 2 | 8 |
| | | | Vallenar | 10 | 34 |
| | | | Freirina | 7 | 22 |
| COQUIMBO | 110 589 | La Serena | La Serena | 18 | 60 |
| | | | Elqui | 10 | 40 |
| | | | Ovalle | 20 | 120 |
| | | | Combarbala | 6 | 24 |
| | | | Illapel | 9 | 52 |
| ACONCAGUA OU ACONCAHUA | 111 504 | San-Felipe | Petorca | 16 | 84 |
| | | | Ligua | 5 | 25 |
| | | | Putaendo | 4 | 36 |
| | | | Santa-Rosa de los Andes | 8 | 69 |
| | | | San-Felipe | 7 | 61 |
| SANTIAGO | 272 499 | Santiago | Santiago | | |
| | | | Victoria | 16 | 64 |
| | | | Melipilla | 5 | 43 |
| | | | Rancagua | 19 | 63 |
| VALPARAISO | 116 043 | Valparaiso | Ferro-Carril | 1 | 3 |
| | | | Casa-Blanca | 6 | 34 |
| | | | Valparaiso | 11 | 42 |
| | | | Quillota | 10 | 64 |
| | | | Juan-Fernandez | 1 | 1 |
| COLCHAGUA | 192 704 | San-Fernando | Caupolican | 9 | 32 |
| | | | Curico | 15 | 48 |
| | | | San-Fernando | 9 | 40 |
| TALCA | 79 439 | Talca | Lontué | 4 | 14 |
| | | | Talca | 19 | 85 |
| MAULE | 156 245 | Cauquenes | Linares | 7 | 44 |
| | | | Parral | 5 | 21 |
| | | | Constitucion | 3 | 11 |
| | | | Lata | 8 | 42 |
| | | | Cauquenes | 10 | 38 |
| ÑUBLE | 110 589 | Chillan | San-Carlos | 6 | 29 |
| | | | Chillan | 29 | 85 |
| LA CONCEPCION | 110 291 | La Concepcion | Lautaro | 3 | 33 |
| | | | Puchacai | 6 | 39 |
| | | | Rere | 5 | 33 |
| | | | Coelemu | 9 | 53 |
| | | | Talcahuano | 4 | 15 |
| | | | La Concepcion | 6 | 29 |
| ARAUCO | 43 466 | Los Angeles | Arauco | 3 | 20 |
| | | | Nacimiento | 2 | 14 |
| | | | Laja | 15 | 75 |
| VALDIVIA | 29 293 | Valdivia | Valdivia | 6 | 24 |
| | | | Union | 8 | 21 |
| | | | Osorno | 4 | 13 |
| LLANQUIHUE (*Territoire de colonisation.*) | 3 826 | Puerto-Montt | Llanquihue | 2 | 13 |
| CHILOÉ | 61 586 | San-Carlos | Ancud | 4 | 34 |
| | | | Castro | 3 | 40 |
| | | | Quinchao | 1 | 23 |
| | | | Carelmapu | 2 | 36 |
| MAGELLAN (Magallanes en espagn.) (Magallaens en port.) (*Colonie.*) | 153 | Punta-Arenas | Magallanes | | |

**Armée, Finances et Commerce du Chili.**

| | |
|---|---|
| Troupes réglées | 2 756 hommes. |
| Garde nationale | 40 750 hommes (en 1855). |
| Budget des dépenses pour 1857 | 6 336 068 piastres. |
| Dette chilienne, tant étrangère que nationale | 8 440 900 piastres. |
| Importations en 1857 | 20 196 968 piastres. |
| Exportations | 19 778 151 |
| TOTAL | 39 975 119 piastres, |

soit 213 067 385 francs.

**Part qu'ont prise dans ces importations les diverses nations.**

| | piastres. |
|---|---|
| Angleterre et colonies | 7 037 456 |
| France | 4 037 303 |
| Allemagne | 1 619 235 |
| Hollande | 80 573 |
| Belgique | 624 935 |
| Espagne | 420 119 |
| Sardaigne | 121 359 |
| Chine | 197 698 |
| États-Unis (non compris la Californie) | 2 270 031 |
| Centre-Amérique | 120 504 |
| Nouvelle-Grenade | 110 406 |
| Mexique | 26 124 |
| Équateur | 85 414 |
| Californie | 64 056 |
| Pérou | 750 721 |
| Bolivie | 283 878 |
| Brésil | 860 245 |
| République Argentine | 1 436 428 |
| Montevideo | 6 584 |
| Polynésie | 12 172 |
| Australie | 1 727 |
| TOTAL | 20 196 968 |

## CONFÉDÉRATION ARGENTINE

Entre 22° et 41° de latitude sud, et entre 56° et 73° de longitude ouest.

SUPERFICIE : 2 050 000 kil. carr. — POPULATION : 550 000 hab., et, en outre, environ 100 000 Indiens.

| PROVINCES. | POPULATION. | CHEFS-LIEUX. | PROVINCES. | POPULATION. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|---|---|---|
| SANTA-FE | 22 000 | Santa-Fe. | SALTA | 63 000 | Salta. |
| ENTRE-RIOS | 86 000 | Bajada ou Parana. | SAN-LUIS | 28 000 | San-Luis. |
| CORRIENTES | 45 000 | Corrientes. | MENDOZA | 57 000 | Mendoza. |
| CORDOVA | 87 000 | Cordova. | SAN-JUAN | 28 000 | San-Juan. |
| RIOJA | 23 000 | Rioja. | GRAND-CHACO (en partie désert.) | (Indiens.) | » |
| SANTIAGO | 54 000 | Santiago. | | | |
| TUCUMAN | 51 000 | Tucuman. | PAMPAS (en gr. partie dés.) | (Indiens.) | » |
| CATAMARCA | 40 000 | Catamarca. | | | |

## RÉPUBLIQUE DE BUENOS-AYRES.

SUPERFICIE : 200 000 kilom. carr. — POPULATION : 230 000 habit.

## RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY.

SUPERFICIE : 190 000 kilom. carr. — POPULATION : 120 000 hab.

## PARAGUAY.

| | |
|---|---|
| SUPERFICIE : Paraguay propre, entre le Paraguay et le Parana. . . . . | 10 413 lieues paraguayennes carrées de 5 000 varas castillanes (1). |
| Territoire réclamé, du côté de la confédération Argentine, dans le Grand-Chaco. . . . . | 16 587 |
| Territoire réclamé entre le Parana et l'Uruguay . . . . . | 1 820 |
| Territoire réclamé, du côté du Brésil, entre l'Apa et le Rio Blanco. | 860 |
| Territoire réclamé entre l'Yveneima et les Rios Pardo et Anandu-hymiri . . . . . | 1 840 |
| Territoire réclamé entre le Rio Antonio et le Rio Antonioguazu. . | 480 (2) |

POPULATION : 300 000 habitants?

## PATAGONIE.

SUPERFICIE : 775 000 kilom. carrés. — POPULATION : nombre inconnu.

## ILES FALKLAND ou MALOUINES.

SUPERFICIE : 16 300 kilom. carrés. — POPULATION : 550 habit.

## COMMERCE DE BUENOS-AYRES ET DE MONTEVIDEO.

**Exportations de Buenos-Ayres en 1853.**

| PAYS. | NAVIRES. | TONNEAUX. | VALEUR EN FRANCS. |
|---|---|---|---|
| Espagne . . . . . | 70 | 13 845 | 8 182 805 |
| Angleterre . . . . . | 61 | 12 809 | 10 023 246 |
| États-Unis . . . . . | 35 | 10 968 | 8 416 283 |
| Brésil . . . . . | 32 | 6 589 | ? |
| Sardaigne. . . . . | 26 | 5 476 | ? |
| France . . . . . | 18 | 4 231 | 4 348 211 |
| Villes hanséatiques . . . . . | 11 | 2 194 | 4 151 861 |
| Divers . . . . . | 39 | 8 117 | ? |
| TOTAUX . . . . . | 292 | 64 249 | |

**Exportations et importations de Montevideo en 1854.**

| | Imp. | Exp. | | Imp. | Exp. |
|---|---|---|---|---|---|
| Bâtiments anglais . . . . . | 83 | 54 | Tonneaux . . | 19 313 | 12 815 |
| — français. . . . . | 69 | 49 | — | 19 384 | 13 613 |
| — espagnols. . . . . | 182 | 135 | — | 36 335 | 26 664 |
| — des États-Unis . . . | 70 | 39 | — | 22 043 | 12 701 |
| — sardes . . . . . | 55 | 52 | — | 10 218 | 9 972 |
| — brésiliens. . . . . | 79 | 70 | — | 13 177 | 13 462 |
| — hanséatiques. . . . . | 43 | 31 | — | 8 935 | 6 199 |
| — danois. . . . . | 49 | 37 | — | 7 702 | 5 657 |
| — norvegiens et suédois. | 23 | 19 | — | 5 192 | 4 065 |
| — hollandais. . . . . | 18 | 9 | — | 3 597 | 1 805 |
| — divers. . . . . | 60 | 43 | — | 7 917 | 7 504 |
| TOTAUX . . . . . | 731 | 538 | | 155 813 | 114 457 |

(1) Ces lieues paraguayennes sont des lieues de 5 000 varas castillanes. Les 10 413 lieues carrées égalent environ 195 000 kilomètres carrés.

(2) Tous ces nombres sont extraits de la légende de la carte du Paraguay par E. Cortambert, faite sur les documents fournis par le général D. Francisco Lopez.

# LIVRE DIXIÈME.

## Brésil.

L'empire portugais en Amérique doit, en quelque sorte, son existence à une erreur de géographie. Lorsque les Portugais eurent fait leur première descente au Brésil, la cour d'Espagne, qui regardait avec raison Vincent Pinçon comme le véritable auteur de la découverte de ce pays, se plaignit vivement de cette invasion d'un continent sur lequel elle prétendait avoir le droit de première découverte. Le pape avait tracé, d'autorité, la fameuse *ligne de démarcation* à cent *lieues* à l'ouest des îles du Cap-Vert, ligne qui ne peut atteindre la *vraie* position du Brésil, quelque échelle qu'on adopte pour l'évaluation des lieues, soit qu'on veuille y voir des lieues castillanes de 16 $\frac{2}{3}$ au degré, soit qu'on en fasse des lieues portugaises de 17 au degré. Mécontents de la décision pontificale, les Portugais profitèrent d'un moment favorable pour arracher à l'Espagne des concessions plus étendues. Le traité de Tordesillas, signé le 7 juin 1494, traça la ligne de démarcation définitive à 370 lieues à l'ouest de l'île la plus occidentale du Cap-Vert, mais également sans fixer la valeur de la lieue, car les diplomates ont de tout temps été fort habiles à tout embrouiller en géographie. Si l'on entend des lieues castillanes, la ligne n'atteint pas le vrai méridien de Bahia; si l'on adopte les lieues portugaises, la ligne correspond à peu près au méridien de Saint-Paul, mais n'atteint pas seulement d'un degré près celui de Para ou l'embouchure de l'Amazone (1). Le cosmographe don Pedro Nunez et l'hydrographe Teyxeira portèrent, dans leurs cartes, le Brésil trop à l'est, l'un de 22 degrés, l'autre de 12 à 13. Moyennant cette erreur énorme, et peut-être un peu volontaire, les Portugais faisaient entrer dans leur hémisphère une partie quelconque du Brésil.

(1) Voir le *Memoria sobre la linea divisoria*, etc., manuscrit accompagné de cartes et dressé pour le gouvernement d'Espagne, par le ministre *F. de Lastarria*. (Ce manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale de Paris.) — Nous laissons ici intacte l'opinion de *Malte-Brun*; la question des limites du Brésil et de la ligne de démarcation, comme celle des premières explorations des côtes de ce pays, est un sujet très-épineux, qui n'est pas encore épuisé, et pour lequel nous renvoyons à de savantes discussions de MM. *d'Avezac*, *de Varnhagen*, *da Silva*, qu'on trouvera exposées dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1857 et 1858. E. C.

Les Espagnols accusaient avec raison les Portugais d'avoir, en temps de pleine paix, envahi l'immense territoire de l'Amazone et une grande partie du Paraguay, au mépris des traités solennels. Enfin ces acquisitions illégitimes furent confirmées au Portugal par les traités de 1750 et 1777; l'Espagne exigea la fixation d'une limite positive, et que désormais elle ne laisserait plus impunément violer. Les Portugais n'ont pas respecté cette limite; il se sont établis sur le territoire neutre du côté de Mirim; ils ont envahi sept villages des Guaranis, renfermant 12000 habitants, entre les rivières Uruguay et Ibicuhy; ils ont passé à travers le territoire des Payaguas, et bâti les forts de Nouvelle-Coïmbre et d'Albuquerque sur le territoire des Chiquitos : voilà seulement quelques-unes des plaintes que les autorités locales adressaient au vice-roi de Buenos-Ayres, et que celui-ci transmettait à la cour de Madrid dans le dernier siècle.

La comparaison des cartes géographiques anciennes et modernes rend sensible cette constante invasion des Portugais. Sur les anciennes cartes, le nom de *Brésil* n'a été donné qu'aux côtes maritimes, depuis Para jusqu'au Rio Grande de Sao-Pedro. Les contrées situées sur le fleuve des Amazones, le Rio Madeira, le Xingu, portaient le nom de *pays des Amazones;* elles sont à présent, pour la plus grande partie, comprises dans les provinces brésiliennes de Para et d'Amazonas. La dénomination de *Paraguay,* dans les cartes mêmes de la fin du dernier siècle, s'étend sur la plus grande partie du gouvernement de Mato-Grosso, sur la partie occidentale de celui de Saint-Paul. Aujourd'hui le nom d'*empire du Brésil* s'applique à toutes les possessions ci-devant portugaises en Amérique. Cette vaste contrée renferme probablement, à peu près, les deux cinquièmes de la surface de l'Amérique méridionale, et elle équivaut aux trois quarts de l'Europe. Mais la population, qui n'est un peu concentrée que sur les côtes et les districts des mines, s'élève seulement de 8 à 9 millions d'habitants.

Le Brésil (en portugais *Brazil*) occupe le centre et la partie orientale de l'Amérique méridionale. Il confine vers le nord aux Guyanes française, hollandaise et anglaise, et au Vénézuéla; l'Atlantique le baigne au nord-est, à l'est et au sud-est; il est borné au nord-ouest par la Nouvelle-Grenade, à l'ouest par la république de l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, et au sud-ouest par le Paraguay, la confédération de la Plata et l'Uruguay.

Les côtes sont régulières, et se développent sur une étendue de plus de 8 400 kilomètres. Elles ont deux expositions principales, l'une au nord-est, l'autre au sud-est : c'est la pointe de *Toiros* qui fait la limite de ces deux expositions. Il n'y a pas de découpures considérables sur ce grand littoral, si ce n'est l'estuaire de l'Amazone, la baie de Maranham, la baie de Tous-les-Saints, la baie de Rio de Janeiro. Les caps les plus remarquables, après la pointe de Toiros, sont le cap du Nord, au nord de l'embouchure de l'Amazone; et les caps Saint-Roch, Saint-Augustin, Saint-Thomas, Frio. Parmi les îles répandues près des côtes, on doit citer l'île *Marajo* ou *Juanes,* à l'embouchure de l'Amazone; l'île de *Caviana,* près et au nord de la précédente, sous l'équateur; l'île de *Maranham,* dans une belle baie de la côte nord-est; l'île de *Fernando de Noronha,* située au nord-est du cap Saint-Roch, et où l'on envoie des criminels; l'île d'*Itaparica,* à l'entrée de la baie de Tous-les-Saints; les îles de *Santa-Barbara,* écueils dange-

reux, auxquels on a donné aussi le nom d'*Abrolhos*, qui signifie *ouvre les yeux*; enfin l'*Ilha Grande*, l'*Ile Saint-Sébastien*, l'*Ile Saint-Vincent* et la jolie île *Sainte-Catherine*.

On peut encore considérer comme faisant partie du Brésil les îles rocailleuses et inhabitées de *Martin Vas* et de *La Trinité*, situées à environ 1 150 kilomètres est du cap Saint-Thomas, et le groupe des rochers nommés *Penedo de Saõ-Pedro* et *Penedo de Saõ-Paulo*, tout près de l'équateur, par 31° 40′ de longitude ouest.

Pour tracer un tableau complet du sol du Brésil, de la direction et de la structure des montagnes, les données existantes ne sont ni assez étendues ni assez authentiques. Le principal noyau des montagnes paraît se trouver au nord de Rio de Janeiro, vers les sources du Saõ-Francisco. C'est la *Serra do Espinhaço*, dont les points culminants sont l'*Itambé*, de 1 920 mètres, et l'*Itacolumi*, de 1 860 mètres d'altitude, et dont le prolongement méridional prend le nom de *Serra da Mantiqueira*. Elle se joint vers l'ouest, par la *Serra da Canastra* et la *Serra da Marcella*, à la *Serra dos Vertentes* (nom proposé par M. d'Eschwege et qui veut dire la *chaîne des Versants*, parce qu'elle sépare le versant brésilien du nord, incliné vers l'Amazone, du versant du sud, incliné vers le Saõ-Francisco et le Parana) : cette dernière va se terminer au cap Saint-Roch et porte différents noms particuliers, tels que ceux de *Borborema*, *Tabatinga*, *Pyrénées*, *Santa-Martha*, etc. Les *Campos Parexis* forment le prolongement occidental de la Serra dos Vertentes. Un rameau considérable, se détachant, au sud, de la grande ligne du partage des eaux, s'avance entre les bassins du Parana et du Paraguay, sous les noms de *Serra de Jaen*, de *Serra de Cascalho* et de *Serra Maracayu*. La *Serra do Mar* est une chaîne peu élevée, mais souvent pittoresque et à pic, qui longe le littoral sud-est. La partie maritime du Brésil est toute granitique. Le sol du Brésil, dit Mawe en parlant de cette partie, est généralement formé d'argile, souvent recouverte d'excellent terreau. Il repose sur une base de granite composé d'amphibole, de feldspath, de quartz et de mica. Telle est notamment la nature des environs de Rio de Janeiro et des côtes maritimes. Autour de Saint-Paul, les couches se présentent dans l'ordre suivant : à la surface s'étend une terre rouge végétale, imprégnée d'oxyde de fer; elle repose sur du sable et des matières de transport, avec une grande quantité de cailloux arrondis. Vient ensuite une couche d'argile extrêmement fine, de diverses couleurs, mais communément d'un rouge foncé; des veines de sable la traversent dans différentes directions. Un lit de matières d'alluvion très-ferrugineuses repose ensuite sur une substance à demi décomposée, provenant d'un granite dans lequel le feldspath prédomine sur le quartz et le mica. Enfin le granite solide sert de base au tout. Sur la route de Rio de Janeiro à Ouro-Preto, la terre est partout une bonne et forte argile; tous les rochers sont d'un granite où l'amphibole prédomine. A d'autres endroits, le granite en état de décomposition renferme de gros nœuds de *grunstein*, qui ressemblent assez à du basalte. Plus loin, dans la province de *Minas-Geraes*, on rencontre des montagnes soit de quartz ferrugineux, soit de granite blanchâtre propre à faire des meules de moulin, soit enfin de schiste argileux. Dans les éboulements de ce schiste, on reconnaît

des veines de talc tendre et du *cascalho* ou gangue d'or. Mais un riche minerai de fer couvre quelquefois une grande étendue de terrain (1).

La côte septentrionale, entre Maranhao et Olinda, renferme encore une chaîne particulière, appelée la chaîne d'*Hybiapaba*, qui se détache, au nord, de la Serra dos Vertentes; c'est une des plus considérables du Brésil; elle paraît granitique. Les bords de l'Amazone ne présentent de tous côtés qu'une immense plaine, où l'on trouve des fragments de granite.

Les *Campos Parexis* ou *Serras Parexis*, formés d'une longue suite de collines de sable et de terre légère, se présentent dans le lointain comme une grosse houle de la mer agitée. Ils projettent à l'ouest des collines escarpées. De ce plateau aride descendent, dans la direction de l'Amazone, le Guaporé, un des deux grands cours d'eau qui forment le Rio Madeira, le Tapajos, le Xingu, embarrassé de rapides; — et dans la direction du Rio de la Plata, le Paraguay, avec le Jauru, le Sypotuba et le Cuyaba, ses affluents supérieurs. La plupart de ces affluents sont aurifères, et la source même du Paraguay baigne un gîte de diamants. Un lac situé sur le Xacurutina et qui chaque année produit une grande quantité de sel, est un sujet continuel de guerre parmi les naturels du pays. Près de *Salina de Almeida*, sur le Jauru, sont des puits salants qui, depuis l'établissement de la colonie, ont constamment fourni du sel à Mato-Grosso. Ils s'étendent l'espace de 3 lieues vers le sud dans l'intérieur des terres.

La chaîne de montagnes qui, depuis la source du Paraguay, longe sa rive orientale, se termine à 7 lieues au-dessous de l'embouchure du Jauru, par le *Morro-Escalvado*. A l'est de ce point, tout est marécage jusqu'au *Rio Novo*, torrent profond, mais embarrassé de plantes aquatiques, qui se jette dans le Paraguay à 9 lieues plus bas. Par 17° 25′ de latitude, les rives occidentales du fleuve deviennent montueuses, à la tête de la *Serra da Insua*. Au-dessus de l'embouchure du *Porrudo*, ces montagnes prennent le nom de *Serra das Pedras de amolar*, d'après le schiste novaculaire qui en constitue la masse. Cette petite chaîne est terminée par celle des *Dourados*, au-dessous de laquelle un canal conduit au lac de *Mendiuri*, long de 6 lieues, et le plus grand de ceux qui bordent le Paraguay. Plus bas, ce fleuve baigne les *Serras d'Albuquerque*, qui forment un carré de 10 lieues, et contiennent beaucoup de pierres calcaires. Après l'espace de 6 lieues, commence la *Serra do Rabicho*, et le fleuve reprend sa direction méridionale jusqu'à l'embouchure du Taquary ou Tacoary, belle rivière fréquentée tous les ans par des flottilles qui viennent de Saint-Paul pour aller à Cuyaba. A l'endroit où le *Mbotetey*, maintenant appelé *Mondego*, s'écoule dans le Paraguay, deux hautes collines isolées se font face sur les deux rives de ce dernier fleuve. Le poste de *Coïmbre* ou *Nouv.-Coïmbre* occupe l'extrémité méridionale d'une hauteur qui borde le fleuve à l'ouest. A 11 lieues dans le sud de Coïmbre, est la *Lagoa Negra*, grande nappe d'eau ayant 5 lieues du nord au sud; elle reçoit toutes les eaux des vastes terrains submergés au sud et à l'ouest des mon-

(1) Voir, pour la géologie du Brésil, une description donnée par M. *d'Avezac*, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1857 (tome XIV de la 4e série, pag. 122 et suiv., et pages 288 et 294), au sujet de l'*Histoire du Brésil*, par M. de Varnhagen.

tagnes d'Albuquerque. Depuis l'embouchure du Jauru jusque par 21° 22', où de hautes montagnes s'étendent à l'ouest, et plus encore à l'est, tout le pays est régulièrement inondé tous les ans, de manière que dans un espace de 100 lieues en longueur sur 40 de largeur, les flots débordés du fleuve ne présentent plus qu'un immense lac que les géographes désignent sous le nom de *lac de Xarayes*. Pendant cette inondation, les montagnes et les terrains élevés paraissent à l'œil ravi comme autant d'îles enchantées, que divise un labyrinthe de canaux, de baies, d'anses et de bassins, dont plusieurs subsistent même lorsque les eaux ont baissé : le lac d'*Uberava* est un des principaux de ces bassins subsistants.

Les côtes septentrionales du Brésil, depuis Maranhaõ jusqu'à Olinda, sont bordées d'un récif sur lequel les vagues de l'océan se brisent, et qui, en plusieurs endroits, ressemble à une chaussée ou à une digue. Il consiste sans doute en roc de corail. Les habitants d'Olinda et de Parahyba s'en servent pour construire leurs maisons.

Toutes les côtes voisines de l'embouchure de l'Amazone et du Tocantins sont des terrains bas, marécageux ou vaseux, formés par les alluvions réunies de la mer et des fleuves. Aucun récif n'arrête ici la violence des flots et des marées; des bancs de sable, des îles basses et même à moitié noyées, resserrent cependant les embouchures. Le concours de tant de grands fleuves qui s'écoulent en sens contraire de la marche générale des courants et des marées (de l'est à l'ouest), produit ici une espèce de marée extraordinaire, et qui a peu de pareilles au monde; c'est le *pororoca*, dont nous avons déjà essayé de tracer l'image.

Nous avons nommé quelques-uns des affluents de la rive droite de l'Amazone : ce grand fleuve est le trait principal de la géographie du nord du Brésil; il y coule de l'ouest à l'est, ressemblant plutôt à une mer qu'à un cours d'eau, et recevant à gauche le Rio Negro, grossi du Rio Branco ou *Quecuene* (dans la langue des indigènes), le Rio das Trombetas, le Gurupatuba, le Paru, le Jary (1).

La grande île *Juanes* ou *Marajo* se présente en face de l'embouchure im-

(1) « Les affluents inouïs de l'Amazone forment entre eux des dizaines de milliers de lieues de rivières navigables, et unissent ce fleuve, d'une part, à l'Orénoque, dont l'embouchure est à près de 300 lieues nord de la sienne; d'autre part, à l'aide d'un canal de quelques lieues seulement, pourraient l'unir à la Plata, dont l'embouchure est à 900 lieues sud du Para. C'est, à mon sens, le système hydrographique le plus grandiose, le plus merveilleux, le plus fécond en avenir humanitaire qui existe sur notre globe.

« Soit dans le Brésil, soit dans les cinq républiques et les trois colonies européennes, dont il reçoit plus ou moins les eaux, le fleuve des Amazones compte pour tributaires, directs ou indirects, plus de 1 100 rivières et des milliers de lacs, de canaux naturels et d'étangs.

« Cet immense réseau, qui couvre plus des deux tiers de l'Amérique du sud, qui est comme la vie intérieure du Brésil, de cinq républiques espagnoles et d'une partie des trois Guyanes, qui *seul* sert et peut servir de voies de communication à une étendue de pays de 800 lieues en latitude sur plus de 600 lieues en longitude, débouche dans l'Atlantique à moins de douze jours de l'Europe, à vingt heures de Cayenne, le long du territoire contesté entre la France et le Brésil.

« C'est par cette bouche, facilement accessible, quoi qu'on prétende, que plus des deux tiers du commerce de l'Amérique du sud doit passer un jour. C'est par cette bouche que la plupart des peuples répandus sur ce vaste continent doivent exclusivement et librement passer, tôt ou tard, pour toutes leurs relations internationales. C'est par cette bouche que

mense de l'Amazone, à l'ouest, et de celle du Tocantins, au sud. Ce dernier, qui prend le nom de *Para*, après avoir rencontré, en face de cette île, un bras de l'Amazone, reçoit l'Araguay ou Araguaya, qui forme l'île Santa-Anna ou Bananal, probablement la plus grande île de rivière qui existe.

Depuis Para jusqu'à Pernambouc, on remarque les fleuves *Juryassu*, *Itapicuru* et *Parnahyba*; le *Rio Grande do Norte* et le *Parahyba* du nord sont moins importants, mais ont de larges embouchures dans un terrain meuble.

Entre le cap Saint-Augustin et le cap Frio, la côte, courant presque du nord au sud, offre l'embouchure d'un grand fleuve, le *Rio Saõ-Francisco* ou *Saint-François*, qui est le plus considérable du Brésil oriental et qui a un long cours dirigé du sud-ouest au nord-est; puis celles du *Jeguitinhonha* ou *Rio Grande de Belmonte*, du *Rio Doce*, du *Parahyba* du sud, fleuves du troisième ordre, qui coupent la chaîne appelée *Serra do Mar*, dont est longé le littoral sud-est du Brésil.

Depuis le cap Frio jusqu'au 30° parallèle de latitude sud, la côte, très-élevée, ne verse dans l'océan aucune rivière tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur, et s'écoulent vers le Parana ou vers l'Uruguay, qui tous les deux ont leurs sources dans ces montagnes. Le *Rio Grande de Saõ-Pedro* ou *do Sul* n'est pas d'un long cours d'eau, mais a une très-large embouchure sur une côte basse et bordée de dunes. Ce fleuve sert d'écoulement au grand lac *dos Patos*, c'est-à-dire *des Oies*, qui n'est généralement séparé de l'Atlantique que par une langue de terre assez étroite. Le *Saõ-Gonçalo* lui apporte les eaux du lac *Mirim*, qui appartient moitié au Brésil, moitié à la république de l'Uruguay. L'*Uruguay* et le *Parana*, qui porte quelque temps le nom de *Rio Grande*, et qui compte parmi ses principaux tributaires le *Parnahyba* du sud, ont leur cours supérieur dans le Brésil.

La vaste étendue du Brésil indique assez que le climat et l'ordre des saisons n'y peuvent pas être partout les mêmes. L'humidité continuelle qui règne sur les bords marécageux de l'Amazone y rend les chaleurs moins intenses. Les tempêtes sont aussi dangereuses sur ce fleuve qu'en pleine mer. En remontant le Rio Madeira, le Xingu, le Tocantins, le Saõ-Francisco, on trouve des plaines élevées ou des montagnes; le climat y offre plus de fraîcheur. La température des environs de Saint-Paul permet aux fruits de l'Europe d'y venir; les cerises surtout y abondent. Ce point paraît offrir le meilleur climat de tout le pays. Pison dit que le vent d'ouest est malsain dans les parties intérieures du Brésil, parce qu'il passe par-dessus de vastes forêts marécageuses. La côte maritime, depuis Para jusqu'à Olinda, paraît jouir d'un climat analogue à celui de la Guyane, mais un peu moins humide. La saison pluvieuse, à Olinda, commence en mars, quelquefois en février, et se termine en août. Les observations de Maregrav prouvent que les vents de sud-est dominent non-seulement pendant toute la saison pluvieuse, mais même un peu avant et un peu après. Le vent du nord règne avec quelques interruptions

la civilisation pénétrera dans le continent sud-américain, quand le jour viendra où se vérifieront les paroles prophétiques du plus illustre des vrais savants de notre époque, de M. *de Humboldt* : « C'est là que, tôt ou tard, la civilisation du globe doit se concentrer un « jour. » (*Émile Carrey*, Productions et Mœurs de l'Amérique du sud.)

pendant la saison sèche; alors les collines n'offrent qu'un sol brûlé, où toute la végétation est mourante, ou du moins languissante. Les nuits, dans cette saison, sont très-froides. Tout le reste de l'année, la chaleur extrême du climat y est tempérée par des vents de mer rafraîchissants, et la nature y est dans une activité continuelle. La brise d'est s'élève tous les matins avec le soleil, et continue une partie de la nuit: mais un peu avant le matin, les effets de la rosée sont aussi incommodes que dans les Antilles et la Guyane.

La température moyenne de Rio de Janeiro est de + 22° (C.). L'île Sainte-Catherine a donné lieu à d'anciens observateurs de se plaindre beaucoup de ses brumes qu'on y éprouve. « De ces bois, dit dom Pernetti, où le soleil ne pénètre jamais, s'élèvent des vapeurs grossières qui forment des brumes éternelles sur le haut des montagnes dont l'île est environnée. Cet air malsain n'est qu'à peine corrigé par la quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à 3 ou 4 lieues en mer lorsque le vent y porte. » Nos voyageurs modernes se louent de la température agréable et salubre de cette même île. Il faut donc admettre que les défrichements de l'intérieur ont amélioré le climat.

Les maladies dominantes au Brésil du temps de Pison paraissent avoir été les mêmes que celles de la Guyane d'aujourd'hui; mais la lèpre et l'éléphantiasis y étaient alors inconnues.

La fièvre jaune, qui autrefois était aussi inconnue dans ce pays, y a fait sa première apparition et exercé des ravages de 1849 à 1853.

Le tableau des productions du Brésil commence nécessairement par le diamant. L'enveloppe ou le *cascalho* de ces pierres précieuses est une terre ferrugineuse, mêlée de cailloux agglutinés. On les trouve généralement à jour dans le lit des rivières et le long de leur bord. Les roches qui accompagnent les diamants et qui en indiquent la présence, sont le plus souvent des minerais de fer éclatants et en forme de pois, des schistes d'une texture fine approchant de la pierre lydienne, des diorites granitoïdes compactes ou schisteuses, du fer oxydulé noir en grande quantité, des fragments roulés de quartz bleu, du cristal jaune et d'autres matières entièrement différentes de tout ce que l'on connaît des parties constitutives des montagnes adjacentes. Les diamants ne sont pas même exclusivement propres aux lits des rivières ou aux ravins profonds; on en a trouvé dans des excavations et dans des courants d'eau sur les sommités des plus hautes montagnes.

On a prétendu que les diamants du Brésil avaient moins de dureté que ceux des Indes orientales; on a cru encore que le diamant d'Orient affectait plus particulièrement la forme de l'octaèdre, et celui du Brésil la forme du dodécaèdre. Le célèbre Haüy ne regarde pas ces différences comme prouvées. C'est cependant l'opinion générale des lapidaires, que les diamants du Brésil ont l'eau moins belle.

Le *Cerro do Frio,* dans la Serra do Espinhaço, est un assemblage de montagnes âpres, courant du nord au sud, qui passent pour les plus hautes du Brésil. Le territoire des Diamants proprement dit s'étend environ 16 lieues du sud au nord, et 8 de l'est à l'ouest. Il fut premièrement exploré par quelques mineurs entreprenants de Villa do Principe, qui, uniquement occupés de l'or, dédaignèrent longtemps les diamants, comme des cristaux sans valeur. Enfin on en présenta

un choix au gouverneur de Villa do Principe, qui, ne les connaissant pas davantage, s'en servit comme jetons au jeu. Apportés par hasard à Lisbonne, on en remit à l'ambassadeur de Hollande, afin qu'il les fît examiner dans son pays, qui était alors le principal marché des pierres précieuses. Les lapidaires d'Amsterdam les reconnurent pour de beaux diamants. L'ambassadeur, en informant le gouvernement portugais de la découverte, conclut en même temps un traité pour le commerce de ces pierres; et Cerro do Frio devint un district à part. L'énorme quantité de diamants exportés dans les vingt premières années, et qu'on dit avoir excédé 1 000 onces, en diminua promptement le prix en Europe, et on les envoya par la suite dans l'Inde, qui auparavant les avait fournis exclusivement. Du reste, le Cerro do Frio se présente sous un aspect particulier. Déjà, autour de Villa do Principe, la contrée est découverte et débarrassée de ces forêts impénétrables qui occupent généralement les autres parties de la province. En avançant vers Tijuco, l'herbe même disparaît quelquefois, et l'on ne voit presque plus que du gros sable et des cailloux de quartz arrondi. Partout la monotone aridité d'un plateau granitique semble dire au voyageur attristé : « Vous êtes dans le district des diamants ! »

Les mines de Cerro do Frio produisent, année commune, de 20 à 25 000 carats.

Il y a aussi des mines de diamants, ou pour mieux dire des lavages, dans la rivière Tibigi, qui arrose la plaine de Curitiba, ainsi que dans le territoire de Cuyaba, dans la province de Bahia, et même dans beaucoup d'autres endroits.

Le volume des diamants varie infinement : il y en a de si petits, qu'il en faut 4 ou 5 pour faire le poids d'un grain, par conséquent 16 ou 20 pour un carat. Rarement on en trouve dans le courant d'une année plus de 2 ou 3 de 17 à 20 carats, et il peut se passer deux ans sans qu'on en rencontre un de 30 carats. Lorsqu'un des journaliers nègres employés au lavage trouve un diamant d'une *oitava* ou de 17 carats et demi, il est couronné de fleurs et conduit en procession chez l'administrateur, qui l'habille à neuf et lui achète sa liberté.

Les topazes du Brésil paraissent être de plusieurs variétés; peut-être a-t-on confondu sous ce nom des pierres de diverses espèces, entre autres la cymophane. La couleur ordinaire est le jaune. Dans les ruisseaux de *Minas-Novas*, au nord-est de Tijuco, on trouve des topazes blanches, bleues, et des aigues-marines. Parmi les topazes bleues, on rencontre quelquefois une variété particulière, ayant l'un de ses côtés bleu, l'autre clair et limpide. Les topazes de Capor n'ont jamais qu'une seule pyramide, même lorsqu'on les trouve implantées dans des cristaux de quartz, qui paraissent également fracturés et changés de place.

La plupart des pierres que l'on débite sous le nom de *rubis du Brésil* ne sont autre chose que des topazes du même pays, que l'on a exposées au feu pour remplacer, par une teinte plus agréable, le jaune roussâtre qui était leur couleur naturelle. Le *chrysobéril*, ou la *cymophane*, qui prend sous la main des lapidaires l'éclat le plus brillant, se vend tantôt sous le nom de *chrysolithe*, tantôt sous celui de *topaze orientale*.

Tout le plateau central, depuis les environs de Saint-Paul et d'Ouro-Preto jusqu'aux bords de la rivière Guaporé, paraît renfermer des mines d'or; mais la plupart de ces mines sont encore intactes, et tout l'or que le Brésil a envoyé en

Europe est provenu des lavages qu'on a établis le long des rivières qui sortent de ces montagnes.

Environ à 5 lieues au sud-ouest de Saint-Paul, sont les anciens lavages de Jaragua, fameux il y a deux siècles, et qu'on vantait alors comme le Pérou du Brésil. Le sol est rouge, ferrugineux, profond; il repose sur du granite, inclinant vers le gneiss, mêlé d'amphibole et de mica. L'or se trouve, la plupart du temps, immédiatement au-dessus du roc, dans un lit de cailloux et de gravier, appelé *cascalho*. Les trous dont on l'a tiré pour le lavage ont 50 à 100 pieds de large, et 18 à 20 de profondeur; souvent le métal touche déjà aux racines de l'herbe. L'or varie beaucoup par le volume de ses grains : quelquefois ses parcelles sont si minces, qu'elles nagent dans l'eau agitée. Le produit des mines d'or s'élève, d'après un rapport digne de foi, à la valeur de 5 millions et demi de piastres. M. de Humboldt l'évalue à un cinquième de moins. La principale exploitation de l'or en filons est celle de *Gongo-Soco*, à 10 journées de route de Rio de Janeiro.

L'or n'est pas le seul métal que possède le Brésil; le fer y abonde. Il y a aussi du cuivre. On a trouvé près de Cachoeira (province de Bahia) un lingot natif du poids de 1 300 kilogrammes.

A l'instar de l'Afrique centrale, l'intérieur de cet empire de l'or et des diamants manque de sel, et la cherté de cette substance nécessaire empêche les habitants de saler les viandes d'une quantité innombrable de bœufs et d'autres animaux que l'on tue pour en avoir la peau, et qui deviennent la proie des bêtes féroces. Le sel nécessaire à la salaison coûterait trois fois autant que la viande. Ce n'est pas que la nature ne produise au Brésil beaucoup de sel marin; à Bahia, près du cap Frio et près du cap Saint-Roch, il y en a tant, qu'on pourrait en charger des vaisseaux; mais le transport en est coûteux. On sent cruellement la cherté du sel dans le pays des mines, où l'on est obligé d'en donner aux animaux, qui, sans cela, refuseraient souvent de manger. Les champs produisent, à la vérité, de l'herbe en abondance; mais elle ne contient pas assez de parties salines pour les troupeaux. S'il se trouve, dans l'intérieur de ce pays, quelques endroits dont le terrain soit imprégné de sel, l'instinct y conduit des troupeaux immenses d'animaux et d'oiseaux, qui viennent s'y repaître.

Le sel n'est pas la seule substance commune ailleurs et rare au Brésil. Un auteur indigène, Azeredo Coutinho, assure qu'au Brésil on n'a point de pierres calcaires, et que toute la chaux, faite avec des coquillages, est ordinairement d'une mauvaise qualité. Cette assertion est trop générale. Il y a de belles pierres calcaires dans le territoire boisé de Gorosuara, auprès de Sorocaba, province de Saint-Paul; il y en a de fort grosses au nord de Rio de Janeiro, dans l'ancien lit de la mine d'or de Santa-Rita; et, aux alentours, des collines entières de la même roche, dont les parties détachées ont formé des bancs de tuf dans toutes les vallées environnantes. Près de la rivière Abacté, dans le district de *Minas-Novas*, une matière calcaire enveloppe du plomb sulfuré; et les vastes lits calcaires de Monte-Rodrigo, entre le Rio das Velhas et le Parana, servent à la production d'une grande quantité de nitrate de potasse.

Le règne végétal du Brésil est extrêmement riche. Les *composées*, les *euphor-*

*biacées*, les *légumineuses*, les *rubiacées*, paraissent les familles les plus nombreuses; il y a plus de *cypéracées* que de *graminées;* le nombre des *aroïdes* et des *fougères* est considérable. Les plantes de Rio de Janeiro sont presque toutes dépourvues d'odeur et d'arome, mais les plantes amères y abondent. On y a découvert des salicornes très-riches en soude. Sur 30 plantes recueillies dans le Benguela et l'Angola, en Afrique, une seule s'est trouvée ne pas croître aux environs de Rio de Janeiro; fait curieux, qui, s'il est reconnu général au Brésil, peut concourir à rendre vraisemblable la transmigration de quelques peuplades africaines.

Les côtes maritimes sont couvertes de palétuviers rouges : à peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on distingue le cocotier brésilien (1), plus gros et plus élevé que celui des Indes. On tire de ses fruits un excellent beurre; mais cette opération ne peut se faire avec succès qu'autant que la chaleur de l'air est moindre de 20 degrés (Réaumur) : si elle monte à 23 degrés, le beurre devient une huile très-liquide. Les *crotons* forment presque tous les taillis qui couvrent les pittoresques montagnes dont la rade de Rio de Janeiro est environnée. Le myrte brésilien brille par son écorce argentée. Le *bignonia leucoxylon*, nommé dans le pays *guirapariba*, fleurit plusieurs fois dans l'année, et sa floraison annonce ordinairement les pluies : cet arbre, tout couvert de belles fleurs jaunes, ne formant alors qu'un seul bouquet, éclate aux yeux à une très-grande distance. L'*icica-heptaphylla*, le *copayfera officinalis* et plusieurs autres donnent des résines précieuses. Mais les fruits des arbres indigènes, tels que les *jacas* (2), les *jaboticaba*, les *grumichama*, quoique mangés par les habitants de Bahia et de Rio de Janeiro, ont un goût désagréable et résineux. Tous ces arbres appartiennent à la famille des myrtées. Le couroupite, ou l'arbre à boulets de canon de la Guyane, est connu au Brésil sous le nom de *pequiá :* son fruit, gros et dur, renfermant une énorme noix, ressemble réellement, pour la forme et la grandeur, à un boulet de 36, et il est dangereux de s'exposer à en recevoir une contusion au moment où il tombe à terre. Lorsque ce même arbre en fleurs est revêtu de ses énormes calices et pétales embellis des couleurs les plus vives et les plus variées, il présente une grande pyramide fleurie de l'aspect le plus magnifique.

Les forêts du Brésil sont embarrassées par des broussailles et des arbrisseaux, entre autres une espèce d'aloès épineux : elles sont en quelque sorte étouffées par des arbustes sarmenteux et des lianes qui montent jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. Quelques-unes de ces lianes, comme la *passiflora laurifolia*, étalent de superbes fleurs. Nulle part ailleurs on ne trouve des forêts vierges aussi impénétrables, aussi majestueuses. Ce sont des arbres à la taille imposante, au feuillage touffu, aux innombrables et brillantes fleurs; ce sont des variétés infinies de plantes grimpantes, les bignonies, les banistéries, les aristoloches, qui s'attachent aux troncs et aux branches des grands végétaux ligneux; ce sont des plantes parasites aux formes singulières, etc.

Azeredo Coutinho prétend qu'aucun pays ne renferme des bois aussi pré-

(1) *Cocos butiracea*, Linn. *Pindoba* est le nom brésilien. — (2) *Artocarpus integrifolia*.

cieux pour la construction que le Brésil. « Tous nos ingénieurs-constructeurs, dit-il, connaissent la qualité supérieure du tapinhoam, de la paroba, du pin du Brésil, du cerisier, du cèdre, du cannellier sauvage, de la guerrama, du jequetiba, etc. : quelques-unes de ces espèces de bois résistent mieux à l'influence de l'eau, d'autres à celle de l'air. L'olivier et le pin du Brésil sont particulièrement propres à la mâture. » Quelques-uns de ces beaux arbres parviennent à la hauteur extraordinaire de 150 palmes ; mais ils sont exposés à mille dangers : leurs racines, peu profondes, s'étendent au loin sur la surface de la terre ; chaque coup de vent qui ébranle leurs fortes branches les abat, et, pour comble de malheur, ceux qui tombent en entraînent bien d'autres dans leur chute.

La Condamine parle des canots dont se servaient les carmes envoyés par les Portugais, comme missionnaires, sur le fleuve des Amazones. Il monta un de ces canots fait d'un seul arbre, et qui avait 90 palmes de longueur, 10 et demi de largeur et autant de hauteur. Rocha Pitta, dans son Histoire de l'Amérique portugaise, parle de ces sortes de canots construits d'un seul tronc, dont le diamètre était de 16 à 20 palmes, qui avaient de chaque côté 20 ou 24 rameurs, et qui étaient chargés de 5 à 600 tonneaux de sucre, dont chacun était de 40 arrobes.

« Les racines de plusieurs de ces arbres, dit Azeredo Coutinho, entourent les troncs à la hauteur de 8 à 10 palmes au-dessus de la surface de la terre, où elles diminuent de manière à former, pour ainsi dire, autant de rectangles avec le tronc qu'elles sont en nombre. Il n'existe pas de bois plus propre à faire des courbes que celui de ces racines, surtout celles de la sucupira, de l'ipé, de la paroba ou de la sapucaia. »

Les bois de mâture et de menuiserie sont en quantité exportés pour l'Europe. Bahia et quelques autres ports du Brésil font de la construction des bâtiments une branche de leur commerce ; on en vend même aux Anglais, qui en font grand cas. Les constructions navales coûtent ici moitié moins qu'en Angleterre.

Les bois de teinture du Brésil sont très-connus, celui surtout qui donne le nom au pays même, et qui s'appelle aussi bois de Pernambouc (1). Cet arbre est de la hauteur de nos chênes : il est chargé de branches, mais en général d'une vilaine apparence ; les fleurs, très-semblables pour la forme à celles du muguet, sont d'un très-beau rouge ; la feuille ressemble à celle du buis ; l'écorce de l'arbre est d'une épaisseur considérable. Il croît dans les rochers et les terrains arides.

Le manioc est ici, comme dans toute l'Amérique, la principale ressource pour la nourriture de l'homme. Les ignames, le riz, le maïs, et, depuis 1770, le froment, sont cultivés avec soin. La pistache de terre, ou la *glycine souterraine* (2), paraît indigène : on en tire surtout une huile excellente. Les melons, les citrouilles, les bananes, abondent dans toutes les parties basses. Les citronniers, les pamplemousses, les orangers, les goyaviers, sont communs sur la côte. Les figuiers de Surinam (3) viennent surtout parmi les ronces dans les champs abandonnés. L'arbre mangaba ne croît que dans le nord du Brésil : on tire de ses fruits une espèce de vin. Les pommes de pin abondent surtout dans l'intérieur,

(1) *Cæsalpinia echinata.* — (2) Son nom brésilien est *mandubi.* — (3) *Cecropia peltata.*

vers les frontières du Paraguay. La pitangua (1) donne un fruit qui ressemble aux cerises. La province de Rio Grande do Sul produit tous les fruits européens d'une bonne qualité, et en abondance. On nous assure que les légumes de l'Europe ont dégénéré aux environs de Rio de Janeiro, à l'exception des haricots.

La culture du sucre, du café, du coton et de l'indigo a pris des accroissements considérables. Le fameux tabac du Brésil est cultivé surtout dans le district de Cachoeira, province de Bahia; cette culture est très-lucrative, bien qu'elle ne soit pas comparable à celle du coton. Le cacaoyer forme des forêts immenses dans la province de Para, le long du Rio Madeira, du Xingu et du Tocantins. Dans ces mêmes forêts, le vanillier, au moyen de ses vrilles, s'attache au tronc des arbres. On a commencé avec succès la culture du thé asiatique. Le maté, ou thé du Paraguay, est récolté, en grande quantité, vers le Parana.

Le Brésil nourrit plusieurs espèces de poivre, entre autres le *capsicum frutescens*, L., le cannellier sauvage et la cassie brésilienne. Le *caopia* des Brésiliens est l'*hypericum guyanense*, qui donne, par incision, une résine semblable à la gomme-gutte. Parmi les plantes médicinales, on distingue le caaccica, ou herbe à serpent (2); l'arapabaca (3), le salutaire *ipécacuanha*, le jalap, le gaïac, et l'espèce d'*amyris* qui produit la gomme élémi. Le conami sert aux pêcheurs à engourdir les poissons. Trois plantes potagères indigènes rivalisent d'importance avec celles qu'on a tirées de l'Europe : nous voulons parler de l'*aïpim*, dont la racine pivotante donne une pulpe très-farineuse; du *quiabo*, dont la gousse est très-riche en principes mucilagineux; de la *lingoa de vacca* (langue de vache), qui se rapproche de l'oseille par le goût et les propriétés.

On exploite une énorme quantité de caoutchouc ou *seringa*, extrait de l'arbre nommé hévéa, à tronc droit, plus élevé que nos chênes d'Europe, poussant la plupart de ses branches à son sommet, et produisant des noix enveloppées dans une écorce commune. Le caoutchouc se recueille à l'aide d'incisions faites dans le tronc. Le siége principal de cette exploitation est le territoire arrosé par le Jary, affluent de l'Amazone.

La plupart des animaux du Pérou, de la Guyane et du Paraguay se retrouvent aussi au Brésil; tels sont les jaguars, les couguars, les tapirs, les pécaris et les coatis. Mais ce pays offre aussi des particularités. Les bœufs et les chevaux ne prospèrent pas dans la plus grande partie du pays : ils restent généralement faibles. La peau des bœufs sauvages est employée à faire des bateaux. Les animaux particuliers au Brésil appartiennent, pour la plupart, au genre des singes et à des genres qui en sont rapprochés; tel est le marikina, qui est un *tamarin*, et qu'Azara, d'après l'observation de Walckenaer, semble avoir confondu avec son miriquoina ou *simia pithecia*, qui est une espèce très-différente. Le titi ou ouistiti (*simia jacchus* de Linné) est particulier au Brésil. On en a distingué huit espèces, et Azara ne l'a jamais rencontré au Paraguay. Les autres singes sont le sajou (*cebus apella*), le pinche (*midas œdipus*), espèce de tamarin plus petit encore que le ouistiti; le guaribe ou alouate, ou singe hurleur, au pelage rouge

(1) C'est une *plinia*, selon Jussieu et Correa de Serra; dans l'*Encyclopédie méthodique*, on la regarde comme une *eugenia*. — (2) *Euphorbia capitata*, L. — (3) *Spigelia anthelmine*.

orangé. L'Européen est dégoûté à la vue des chauves-souris, qui sont très-grandes et très-nombreuses; on distingue le vampire et la chauve-souris musaraigne (*vespertilio soricinus*). Deux espèces de paresseux, l'*aï* et l'*unau*, se traînent sur les arbres du Brésil.

On trouve aussi au Brésil des fourmiliers et des tatous, comme dans les autres parties de l'Amérique. Le *tatou peba* ou le *bâton noir*, et le *tatouay*, sont très-communs. La marmose, *didelphis murina*, le *cavia paca* et l'*aperea* ou *cabiai*, appelés vulgairement cochons d'Inde, sont particuliers au Brésil et à la Guyane, ainsi que le *sciurus æstuans*, qui porte le nom distinctif de *guerlinguet* ou d'écureuil du Brésil. Le *tapeti*, ou le lièvre brésilien, n'a point de queue.

Les oiseaux du Brésil sont peut-être ceux qui se distinguent le plus par l'éclat des couleurs dont la nature a revêtu leur plumage. Les perroquets aras étalent leurs longues queues rouges et bleues. Le toucan (*anser americanus*) est poursuivi à cause de ses belles plumes, qui sont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, et en partie noires par bandes transversales d'une aile à l'autre. Un des plus jolis oiseaux du Brésil est celui qu'on nomme, dans le pays, *guranthé engera*. C'est, comme le nom brésilien l'indique, une fleur ailée. Toutes les variétés de colibris fourmillent ici; des hoccos, des aigrettes, des hérons, des kamichis, des canards, des grèbes, fréquentent en foule les grands fleuves. Les bois sont peuplés de plus de dix espèces d'abeilles, les unes logées dans la terre, les autres dans les arbres, la plupart ennemies de la vie sociale, mais dont plusieurs composent un miel aromatique. Nous ne pouvons détailler ici une foule d'insectes aux couleurs éclatantes ou phosphorescentes, comme les fulgores; ni des serpents énormes, comme les boas; ni une foule de lézards, comme les iguanes, les caïmans; ni les innombrables poissons : nous signalerons seulement une espèce de monstre appelé *minhocaõ*, tenant à la fois du serpent et du poisson : souvent il saisit sous le ventre les chevaux, les bêtes à cornes, attirés par le besoin de boire, et les entraîne au fond de l'eau.

Le Brésil est partagé en 21 provinces, subdivisées en *comarcas* : nous allons les parcourir.

Nous commencerons notre topographie par la province de *Rio de Janeiro*, qui renferme la capitale du Brésil, la belle ville de *Rio de Janeiro* (Rivière de Janvier), ainsi nommée de la baie sur la rive occidentale de laquelle elle est placée, baie qu'on a prise d'abord pour l'embouchure d'un fleuve, et qu'on a découverte au mois de janvier. Les collines et les rochers sont, à une grande distance, couverts de maisons, de couvents et d'églises. Le port, vaste et excellent, est défendu par la forteresse de Santa-Cruz, bâtie sur un rocher de granite, et par d'autres travaux sur l'île de Cobras et ailleurs. L'entrée du golfe qui forme le port est resserrée par plusieurs îles et rochers granitiques d'un aspect très-pittoresque. Quelques magasins et chantiers sont aussi établis sur des îles. Peu de sites dans le monde égalent la beauté de ce vaste bassin, dont les eaux tranquilles reflètent de toutes parts un mélange de rochers élancés, de forêts épaisses, de maisons et de temples. Il y a des manufactures de sucre, de rhum et de cochenille. Les habitants sont aujourd'hui au nombre d'environ 270 000, dont 160 000 blancs et 110 000 noirs. Les vivres, quoique abondants, sont chers. La position basse de la

ville et la malpropreté des rues, où souvent on laissait s'arrêter les eaux stagnantes, y rendaient le séjour malsain dans quelques saisons, et les vaisseaux négriers y introduisaient souvent des maladies contagieuses; une meilleure police a remédié à ces inconvénients. Cependant le regard est encore tristement affecté par de nombreux noirs, d'un aspect assez misérable, qui parcourent les voies publiques. Les maisons sont petites et mesquines : la plupart n'ont qu'un étage; on voit suspendus aux murs de petits balcons sans goût et des volets de bois massifs fermant les fenêtres pour garantir des ardeurs du soleil.

Cette capitale se divise en deux quartiers, l'ancienne et la nouvelle ville. Celle-ci, qui a été construite depuis 1808, est bâtie à l'ouest de la première, dont elle est séparée par une place très-étendue appelée le *Campo de Santa-Anna,* que décore une belle fontaine, et où se trouve le débarcadère d'un chemin de fer. Une autre, moins grande, mais plus belle, est le *Largo do Paço,* que décore le palais impérial, bâtiment vaste, mais sans style. Cependant la plus belle place est la *Praça do Constituiçaõ,* où sera élevée la belle statue équestre de D. Pedro I^er^, que l'on fait à Paris dans ce moment (1859); de là partent la plupart des omnibus qui parcourent la ville dans toutes les directions. Les rues les plus remarquables sont la *Rua Direita,* qui se termine au *Largo do Paço;* la *Rua do Quitanda* et la *Rua Ouvidor :* c'est dans cette dernière que sont les plus riches et les plus grands magasins. L'eau est conduite dans la ville par un aqueduc appelé la *Carioca,* le plus magnifique du Nouveau-Monde. Les plus beaux édifices sont les églises. On cite celle de Nossa-Senhora da Candelaria et la cathédrale. Le plus grand hôpital de la capitale, et même de tout l'empire, est la Santa-Casa da Misericordia, située au bord de la mer, sous l'abri de la colline Castello. Parmi les édifices, on distingue le ci-devant collége des jésuites. L'hôpital de Jurujuba est aussi fort remarquable par sa position très-salubre. Rio possède une académie célèbre intitulée *Institut historique et géographique du Brésil;* une faculté de médecine, une école militaire, une école de marine, le collége impérial de Pedro II, où l'on fait d'excellentes études; une bibliothèque publique de 70 000 volumes, un jardin botanique très-riche, un théâtre de l'opéra et un autre, une académie des arts plastiques, un musée d'armes remarquable dans la forteresse de Conceiçaõ, un riche muséum d'histoire naturelle. La cour habite ordinairement le palais des *S.-Christovaõ,* délicieusement situé sur une éminence.

La douceur des mœurs, l'amabilité des femmes, la magnificence des processions, tout fait de Rio de Janeiro une ville de l'Europe méridionale; c'est le principal marché de l'empire, et très-commodément placé pour les relations commerciales avec l'Europe, l'Afrique, les Indes orientales, la Chine et les îles du Grand océan. Cette ville peut facilement devenir l'entrepôt général des productions de toutes les parties du globe. L'exportation consiste en café, coton, sucre, rhum, bois de construction et de marqueterie; peaux, suif, indigo et grosses cotonnades; or, diamants, topazes, améthystes et autres pierres précieuses. On remarque sur le golfe, près de Rio, le magnifique établissement de machines et de construction navale appelé *Ponta d'Area.*

Le chef-lieu de la province n'est pas Rio de Janeiro, mais *Nitheroy,* sur la côte orientale de la baie où s'élève la capitale de l'empire : c'est une charmante ville,

d'un aspect admirable du côté de la mer. On y remarque un palais de l'empereur, le palais du gouverneur de la province, deux églises, un théâtre, l'hôtel de ville. Il y a une école d'architecture et d'agriculture, et une école des arts. Les environs sont riches en café et en fruits. Cette ville a 18 000 habitants.

Un chemin de fer dit de Dom Pedro II se rend de Rio de Janeiro à Belem, l'espace de 46 milles. Nous ne pouvons quitter les parages de la belle baie de Rio, sans rappeler les établissements intéressants qu'y entreprirent nos compatriotes Villegagnon et Boislecomte, en 1555.

*Boavista* et *Santa-Cruz,* dans la même province, sont des maisons de plaisance de l'empereur; *Macahé* est importante par ses plantations; *Cabo-Frio,* par ses pêcheries, et *Marica,* par sa belle église. On remarque, à quelque distance de Rio de Janeiro, l'intéressante colonie allemande de *Petropolis*, située au milieu d'une forêt vierge, et où il y a une maison de plaisance de l'empereur. Ses rues, larges, droites, parcourues par de nombreux ruisseaux, annoncent une population industrieuse et intelligente; cette population se livre surtout à l'agriculture; elle fait du beurre et récolte des pommes de terre, qu'elle vend avec avantage à Rio. Une autre colonie, fondée par des Suisses en 1819, la *Nouvelle-Fribourg,* compte un grand nombre de riches planteurs.

La province de *Rio Grande do Sul,* la plus méridionale de toutes les provinces du Brésil, est arrosée par plusieurs rivières dont les bords se trouvent bien garnis de bois, et sur lesquelles on a entrepris d'établir des lavages d'or. Près du chef-lieu, on exploite du charbon de terre; on y a trouvé aussi du manganèse, qui paraît indiquer de l'étain. De nombreux troupeaux d'autruches, ou plutôt de *nandous,* d'une variété foncée, errent dans les plaines. Les oiseaux et les quadrupèdes abondent dans les épaisses forêts. Sous un ciel tempéré, le sol est si productif, qu'on pourrait appeler le Rio Grande do Sul le grenier du Brésil : on en exporte, pour toutes les parties de la côte, du froment emballé dans des peaux, où souvent il fermente avant d'arriver à sa destination. La culture du chanvre a été essayée avec succès. Les raisins, très-bons, y fourniront du vin, maintenant que les lois favorisent cette culture. Le gros bétail, dont la race est ici extrêmement belle, forme le principal objet des soins de l'agriculture. Il y a d'excellents chevaux. La vente du suif, de la viande séchée et des peaux, dont on exporte environ 400 000 par an, sont une grande source de richesse pour le pays.

*Porto-Alegre,* ville bien bâtie de 12 000 âmes, au haut d'une colline, sur la rive gauche du Jacuhy, un peu au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans le grand lac *dos Patos,* est le chef-lieu de la province. Le lac dos Patos, dont la longueur est de 60 lieues et la largeur de 20, communique avec la mer par un canal naturel; ses eaux sont salées et assez profondes pour que les navires de moyenne grandeur y puissent naviguer.

La ville de *Rio Grande* ou *Saõ-Pedro,* à l'entrée du déchargeoir du lac dos Patos, est défendue par plusieurs forts en partie construits sur des îlots. Des écueils et des bancs de sable, sujets à être déplacés par la violence des courants, rendent l'entrée du port dangereuse pour des navires qui tirent plus de trois mètres. Cette ville a cessé d'être le chef-lieu de la province depuis 1768. — *Pelotas,* sur le canal qui unit le lac dos Patos au lac Mirim; *Cachoeira*

et *Rio Pardo*, sur le Jacuhy, sont d'autres villes intéressantes de la province.

*Saõ-Borja*, sur la rive gauche de l'Uruguay, est une petite ville devenue célèbre par le séjour d'Aimé Bonpland, l'illustre compagnon d'Alexandre de Humboldt.

De toutes les parties de l'empire, cette province est la plus favorable à l'établissement de colons européens. Elle peut fournir en abondance des haricots, des patates, du maïs, du seigle, de l'orge, du riz, du manioc et d'autres denrées alimentaires, ainsi que des bois, et tous ces produits y trouvent aisément un débouché maritime par le port de Rio Grande. Cependant l'élevage des bestiaux, plus facile encore que l'agriculture, forme le principal élément de richesse.

La colonie allemande de *Saõ-Leopoldo*, qui y a été fondée en 1825 aux frais du gouvernement, est la plus forte et la plus riche du Brésil. Elle compte plus de 11 000 âmes. La plus importante après est *Santa-Cruz*, qui date de 1849, et compte 900 habitants. Toute la population coloniale de la province s'élève à environ 15 000 habitants, en majeure partie d'origine allemande.

La province de *Sainte-Catherine* (*Santa-Catharina*) doit cette dénomination à la charmante île du même nom, qui en dépend.

Le rochers coniques de l'île *Sainte-Catherine*, qui s'élèvent rapidement du fond de la mer, forment un ensemble pittoresque avec les hautes montagnes du continent voisin, dont les cimes, couronnées de bois, se confondent dans le lointain avec l'azur des cieux. L'île même, séparée du continent par un canal étroit, offre une variété de montagnes et de plaines; quelques endroits sont marécageux. Les chaleurs du solstice y sont constamment tempérées par d'agréables brises de sud-ouest et de nord-est : les dernières règnent depuis le mois de septembre jusqu'en mars, et les autres depuis avril jusqu'en août. Les forêts, qui autrefois occupaient une grande partie de sa surface, ont été considérablement éclaircies dans les dernières années. Toutes les roches de la côte et de l'intérieur sont granitiques. Près du port paraît une veine de grunstein dans divers états de décomposition, et qui passe finalement à une espèce d'argile employée à la fabrication d'une bonne poterie. L'humidité naturelle du sol entretient dans l'intérieur de l'île une brillante végétation de palmiers, d'orangers, de myrtes, de rosiers, d'œillets, de jasmins, de romarins et d'une grande quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à trois ou quatre lieues en mer lorsque le vent de terre y porte.

L'entrée du port de *Sainte-Catherine*, ville que l'on nomme aussi *Cidade de Nossa-Senhora do Desterro* (*Cité de Notre-Dame de l'Exil*), est commandée par deux forts, et deux autres défendent le reste de l'île. La ville, peuplée de 6 000 âmes, se présente très-bien sur un fond de verdure riante et variée par des bouquets d'orangers et de citronniers chargés de fleurs et de fruits. C'est un séjour affectionné par les négociants et les officiers de vaisseaux marchands qui ont acquis assez de fortune pour vivre dans une honorable retraite. Vis-à-vis de la ville, sur le continent, de hautes montagnes couvertes d'arbres et de taillis forment une barrière presque impénétrable. L'œil y distingue avec plaisir le petit port de *Peripi*, avec d'abondantes pêcheries, et la charmante vallée de *Picada*, toute remplie de maisonnettes blanches à moitié cachées dans des bosquets d'o-

rangers et de plantations de café. Plus à l'ouest, demeurent des sauvages appelés *Bugres*, qui troublent quelquefois la paix des habitations les plus reculées.

La province de Sainte-Catherine voit la culture du café, de la canne à sucre et du tabac se mêler à celle des denrées alimentaires de nos climats, parmi lesquelles les haricots noirs forment un objet très-important pour la consommation du Brésil; elle comprend plusieurs colonies européennes, dont les principales sont : *Saõ-Pedro d'Alcantara*, colonie allemande établie en 1829, avec 1 500 habitants; *Affonso*, colonie sarde, qui porta le nom de *Nova-Italia* jusqu'en 1844, et qui s'occupe surtout de la coupe des bois; *Sainte-Isabelle* (1847), riche en bêtes à cornes et en chevaux; la colonie française de *Sahy*, fondée en 1842 par le docteur Faivre; la colonie allemande de *Dona-Francisca*, où 1 500 colons allemands, suisses et norvégiens occupent 160 maisons, et qui, parfaitement installée, possède deux fabriques de cigares, des huileries, cultive le café, la canne, etc.; la colonie, allemande aussi, de *Blumenau*, qui n'est pas moins prospère, bien qu'organisée sur une moindre échelle, et qui possède des moulins à sucre, des distilleries, des moulins à farine de manioc, enfin une bonne école primaire.

En continuant de prolonger la côte vers le nord-est, partout semée de maisons parmi des bosquets et des plantations, on arrive au *port Saint-François* (*Saõ-Francisco*), situé sur une île et dans une baie du même nom, défendue par des forts. La construction navale forme la principale industrie des habitants. Les vaisseaux qu'on y lance sont très-estimés; le bois y a surtout l'avantage de bien tenir les clous et de ne point ronger la ferrure, comme fait notre chêne. Il en est de même du bois de Bahia. Un pays à peu près plat s'étend autour de Saint-François, à quelque distance de la côte, et les rivières qui l'entrecoupent sont navigables jusqu'au pied d'une grande chaîne de montagnes élevée de plus de 1 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, et traversée par une route frayée par suite d'un travail prodigieux. Une montée régulière de 80 kilomètres conduit à la superbe plaine de *Curitiba*, où paissent d'immenses troupeaux de bétail destinés à l'approvisionnement de Rio de Janeiro, de Saint-Paul et d'autres places : on y élève aussi une quantité de mulets. Les chevaux de Curitiba sont généralement plus beaux que ceux de l'Amérique espagnole.

La ville de *Curitiba* ou *Coritiba*, peuplée de 12 000 âmes, est le chef-lieu de la province de *Parana*, qui s'étend depuis l'Atlantique, où elle possède le port de *Paranagua*, jusqu'à la rive gauche du Paraguay. Cette province, récemment créée, et formée, en grande partie, de l'ancienne comarca de Curitiba, est traversée par le fleuve qui lui donne son nom. Il s'y est établi quelques colonies d'Européens, dont la principale est celle de *Villa-Thereza*, fondée par un Français, le docteur Faivre, et qui cultive avec succès le tabac, la canne à sucre et les denrées alimentaires; les autres sont les colonies de *Rio Negro* et de *Superaguy*.

L'importante province de *Saint-Paul* (*Saõ-Paulo*) est bornée au nord et à l'ouest par le Parana, à l'est par l'Atlantique. L'agriculture y a fait de grands progrès; le café est la culture principale. Il y a de l'or et des diamants.

L'entrée du port de *Santos*, fermée par l'île de Saint-Vincent, est quelquefois rendue difficile par les courants et les vents variables qui descendent des mon-

tagnes. Les environs, souvent submergés par de fortes pluies, et par conséquent malsains, sont très-propres à la culture du riz, qui passe pour le meilleur du Brésil. La ville, peuplée de 7 000 âmes, fut bâtie en 1545 et possède l'hospice de la Miséricorde, le plus ancien du Brésil : c'est une place très-commerçante, et l'entrepôt de toutes les productions de la province. Elle est dans une situation basse et insalubre. La route pavée, qui monte en zigzag sur la montagne, conduit à la ville de *Saint-Paul*, chef-lieu de la province; en quelques endroits creusée à travers le roc vif, en d'autres taillée dans les flancs de montagnes perpendiculaires, souvent cette route conduit par-dessus des pics coniques, le long d'effroyables précipices dont les bords sont munis de parapets. Quelques courants d'eau, tombant en cascades pittoresques, se frayent un passage autour des roches; c'est là qu'on peut connaître la structure de la montagne, qui paraît être composée de granite, et en partie aussi de grès ferrugineux. Partout ailleurs le sol est couvert de bois si fourrés, que souvent les branches des arbres, en se joignant, forment des arcades au-dessus de la tête du voyageur. A moitié chemin, se trouve une halte au-dessus de la région des nuages. Après trois heures de marche, on parvient au sommet, élevé de 2 000 mètres. C'est un plateau assez étendu, et principalement composé de quartz recouvert de sable. De cette position, la mer, quoique éloignée de 30 kilomètres, semble baigner le pied même des montagnes : le port de Santos et la côte sont dérobés à la vue. Après y avoir avancé une demi-lieue, on voit déjà serpenter les rivières qui, prenant leur cours vers l'ouest, forment par leur réunion la grande rivière de Corrientes, tributaire du Rio de la Plata. Cette circonstance rend raison de la pente plus adoucie et moins élevée du revers intérieur de la chaîne de montagnes qui borde toute la côte du Brésil.

La ville de *Saint-Paul* est située sur une éminence agréable, environnée de trois côtés par des prairies basses, et baignée de petits ruisseaux très-clairs qui en forment presque une île dans la saison pluvieuse et vont se réunir dans la jolie rivière *Tiété*. Le climat est l'un des plus sains de toute l'Amérique méridionale. On n'y connaît pas de maladies endémiques. Les maisons, bâties en pisé, sont hautes de deux étages et agréablement peintes à fresque; les rues, extrêmement propres, sont pavées de schiste lamellaire lié avec un ciment d'oxyde de fer, et renfermant de gros cailloux de quartz arrondi : ce sont des pierres d'alluvion contenant de l'or, dont on trouve de petites parcelles dans les trous et les crevasses, où les habitants pauvres les cherchent avec soin après les fortes pluies. La population s'élève à 30 000 âmes. Ce n'est qu'après l'épuisement de leurs lavages d'or, autrefois fameux, que les habitants ont dérogé jusqu'à s'occuper de travaux utiles et champêtres : ils y sont encore très-arriérés; cependant les jardins de Saint-Paul sont arrangés avec beaucoup de goût, et souvent avec une élégance toute particulière. Il y a beaucoup de luxe et de mollesse à Saint-Paul; la civilisation y est plus avancée, plus étendue et plus générale que dans la plupart des autres villes : ainsi il y a une faculté de droit, un séminaire, une bibliothèque publique et un petit théâtre. Les dames de Saint-Paul sont renommées dans tout le Brésil par leur beauté, leur amabilité et la noblesse de leurs manières. Il y a beaucoup de boutiquiers, beaucoup d'artisans, mais peu de fabricants ou manufacturiers; la plupart des habitants sont fermiers, cultivateurs, jardiniers, nourrisseurs ou en-

graisseurs de bestiaux, mais particulièrement de cochons et de volaille. On y trouve une espèce particulière de coqs qui se distinguent par un cri très-fort, en prolongeant la dernière note une ou deux minutes; ils sont recherchés, comme une curiosité, dans toutes les parties du Brésil.

La position écartée de Saint-Paul, et les difficultés que le gouvernement a longtemps opposées aux voyages dans l'intérieur, sont cause que cette ville est rarement visitée par des étrangers, dont l'apparition y est même regardée comme un événement. De là viennent sans doute aussi les récits fabuleux sur l'ignoble origine des *Paulistes* et sur leur caractère farouche. Ces récits, répandus par les jésuites du Paraguay, ont été complétement réfutés de nos jours par un membre éclairé de l'académie royale des sciences de Lisbonne, Fr. Gaspar da Madre de Deos. Après avoir fait voir le peu de foi que méritent Vaissette et Charlevoix lorsqu'ils attribuent l'origine de la ville de Saint-Paul à une bande d'aventuriers espagnols, portugais, métis et mulâtres fuyant de diverses parties du Brésil pour former ici une république de brigands, il établit, de la manière la plus satisfaisante, que les Indiens de *Piratininga* et des jésuites s'y fixèrent les premiers, et que cependant, dès sa fondation, la ville ne reconnut aucune autre souveraineté que celle du Brésil. Il nie que les Paulistes aient jamais vécu de brigandage. L'élévation de leur caractère, dit-il, la délicatesse de leurs sentiments, leur susceptibilité sur le point d'honneur, leur probité, leur industrie, leur esprit public ne sauraient être un héritage transmis par des gens de rien et des vagabonds.

Sans doute, parmi tous les colons du Brésil, les Paulistes se sont signalés autrefois par leur esprit entreprenant, audacieux, infatigable, et par cette ardeur pour les découvertes qui distingua jadis les Portugais parmi les nations de l'Europe. Au lieu de cultiver paisiblement leur beau territoire, ils parcoururent le Brésil dans toutes les directions; ils se frayèrent de nouvelles routes à travers des forêts impénétrables, en portant leurs provisions avec eux; ils ne se laissèrent arrêter ni par les montagnes, ni par les rivières, ni par les déserts, ni par les naturels anthropophages qui partout leur disputaient le terrain. C'est à eux surtout qu'est due la découverte de toutes les mines les plus riches, qu'ils ne se laissèrent enlever qu'à regret, et pas toujours sans opposition, par le gouvernement. Aujourd'hui encore c'est sur leur énergie que repose la sûreté du Brésil occidental, et l'on sait que les troupes portugaises auraient joué un rôle assez triste dans la guerre coloniale de 1770, si elles n'avaient été secondées par les cavaliers paulistes, qui répandirent la terreur de leur nom depuis le Paraguay jusqu'au Pérou.

La province de Saint-Paul renferme encore *Hytu*, remarquable par ses champs de cannes à sucre et par la grande cascade du Tiété; *Sorocaba*, qu'enrichissent ses mines de fer, qui ont fait fonder les belles forges impériales d'Ypanema; *Cananea*, importante par ses pêcheries.

Dans la province de Saint-Paul, on ne compte pas moins de quatorze colonies européennes; mais elles sont petites pour la plupart. La plus ancienne, *Santo-Amaro*, fondée par le gouvernement en 1828, avait reçu 900 émigrants allemands, qui l'ont peu à peu abandonnée. *Vergueiro*, au contraire, avec 700 habitants et de magnifiques plantations de café, est une colonie aujourd'hui très-florissante, qui ne date que de 1847. En 1852, furent créées les colonies allemandes

et suisses de *Sete-Quedas*, de *Saõ-Jeronymo*, de *Boa-Vista* et de *Sao-Lourenço;* en 1853, la petite colonie française de *Lazoa*.

L'île de *Saint-Sébastien* et l'*Ilha Grande* sont les principales îles qu'on trouve sur la côte de cette province. La ville de *St-Sébastien* (*Sao-Sebastiaõ*) est en face de l'île du même nom.

Au nord de la province de Rio de Janeiro, s'étend, le long de l'Atlantique, celle du *Saint-Esprit* (*Espirito-Santo*). Le chef-lieu, *Victoria*, est une petite ville assez bien bâtie; celle d'*Espirito-Santo* ou de *Villa-Velha*, son ancien chef-lieu, est située au fond d'une large baie; ses pêcheries sont importantes.

On remarque, dans cette province, la colonie allemande de *Sainte-Isabelle*, fondée en 1847 pour la culture du café.

A l'ouest des provinces de Rio de Janeiro et d'Espirito-Santo, s'étend celle de *Minas-Geraes* (c'est-à-dire mines générales), importante par ses mines, sa fine terre à porcelaine, et la plus peuplée du Brésil : on y compte aujourd'hui plus d'un million d'habitants. Malheureusement la culture et l'industrie sont arriérées. Tous les fruits et les grains d'Europe, le chanvre et le lin y réussissent certainement, mais on en néglige la culture; le raisin y donne de très-bon vin, mais on aime mieux boire de l'eau auprès des plus riches mines d'or et de diamants que de cultiver la vigne avec le soin convenable. Les bêtes à cornes, obligées de chercher elles-mêmes leur nourriture dans les champs, y périssent souvent de faim ou de chaleur; à peine sait-on traire les vaches. Quelques écorces d'arbres servent à teindre en jaune, rouge, noir, ou à tanner et à préparer des cuirs et des peaux; mais les habitants n'aiment pas à s'en occuper. Un lichen, espèce d'orseille, qui croît sur les vieux troncs d'arbres, donne une superbe couleur cramoisie. La gomme-adragant s'y trouve en grande abondance et de très-bonne qualité. La canne à sucre s'y élève souvent à plus de 10 mètres, en formant des arcades au-dessus des chemins.

*Saõ-Joaõ d'El Rei*, dans un canton mieux cultivé que le reste et appelé le grenier du pays, est sur la rive gauche du Rio das Mortes; c'est une des plus agréables villes de la province. Elle est remarquable par sa belle chapelle des franciscains, et par les riches lavages d'or de ses environs. Elle fait avec Rio de Janeiro un commerce considérable en fromages, en chair de porc, en volailles et en fruits.

L'état actuel de *Villa-Rica*, aujourd'hui *Cidade de Ouro-Preto*, ou simplement *Ouro-Preto*, le chef-lieu de la province, dément le faste de son premier nom. Les environs sont incultes. Bâtie sur le flanc d'une haute montagne, elle a des rues irrégulières, escarpées et mal pavées, mais variées par de charmants jardins en terrasses, et remplies de jolies fontaines qui conduisent l'eau dans presque toutes les maisons. Le climat est fort doux, grâce à sa situation élevée. Elle contient environ 10 000 habitants, parmi lesquels il y a plus de blancs que de noirs; c'est à peu près le tiers de ce qu'elle possédait à l'époque où ses mines d'or étaient dans toute leur richesse.

A 3 lieues d'Ouro-Preto, sur les bords du Rio do Carmen, est *Mariana*, jolie petite ville, de 6 à 7 000 habitants, en grande partie mineurs; *Villa do Principe*, sur les confins du *Cerro do Frio* ou du district des Diamants (Diamantino), possède une monnaie ou fonderie impériale d'or, et une population de 5 000 âmes.

Tout ce district est un pays délicieux, coupé de vallées pittoresques tapissées de magnifiques prairies, et bordé de forêts vierges du côté de l'océan. Les montagnes de ce district sont en général formées de roches de quartz appelées *hyalomictes;* on y trouve ce grès grisâtre et micacé, remarquable par son élasticité. Les extrêmes se touchent à *Diamantina* ou *Tijuco,* résidence de l'intendant général des mines de diamants. Les habitants de cette ville, située dans un terrain aride, sont obligés de tirer de loin les vivres nécessaires. Ils croupissent en grande partie dans une honteuse misère, et vivent de charité publique. Les magasins, au contraire, étalent les plus belles productions de fabrique anglaise; les employés du gouvernement, richement salariés, forment la plus brillante société du Brésil. Diamantina est le siége d'un évêché.

Parmi les monuments de cette ville, on remarque l'église de Nossa-Senhora de Rosario, fondée par et pour les nègres, et ornée d'une statue de la Vierge ayant la figure d'une négresse. On vante la beauté des dames de Diamantina. L'or et les diamants trouvés dans les différentes exploitations du district, et principalement dans le lit de la rivière Jeguitinhonha, donnent d'importants produits aux habitants; car ce n'est plus aujourd'hui un monopole du gouvernement : chacun cherche les précieux minéraux à ses risques et périls.

On remarque encore, dans la vallée du Jeguitinhonha, la ville de *Minas-Novas,* qui commerce en excellent coton. Plus au nord, dans la vallée du Saõ-Francisco, est *Januaria,* qui fait un grand commerce de chevaux, de coton et de bois de construction.

*Sabara, Villanova-da-Rainha* ou *Caeté, Villa de Patrocinio, Villa de Pitanqui, Barbacena* et *Paracatu* sont d'autres villes remarquables de la province.

A l'ouest de la province de Minas-Geraes, s'étend celle de *Goyaz,* la plus centrale de tout le Brésil; elle touche au nord à celle de Para, et à l'ouest à celle de Mato-Grosso. C'est un beau pays, arrosé par un grand nombre de rivières poissonneuses, qui traversent des forêts remplies de superbes oiseaux; du reste, mal connu et mal peuplé. Il y a plusieurs mines d'or, des diamants gros et très-brillants, mais d'une eau qui n'est pas toujours pure; et, près des frontières, quelques plantations de coton, dont le produit s'exporte à Rio de Janeiro, avec d'autres articles moins importants. Cette contrée communique aussi avec Saint-Paul, Mato-Grosso et Para, au moyen des rivières navigables, quoique fréquemment interrompues par des chutes. — *Goyaz,* appelée autrefois *Villa-Boa,* le chef-lieu, ville de 8000 âmes, a un hôtel d'avérage pour tout l'or de la province. *Natividade* est dans un territoire riche en citrons et en oranges fort estimés, et en lavages d'or. *Meia-Ponte,* peuplée de 5 à 6000 âmes, est la plus commerçante ville de la province. On remarque encore *Villa de Catalaõ.*

Reprenons la côte maritime. La province de *Bahia* est située à l'endroit où la côte, longtemps dirigée du sud au nord, commence à former une vaste saillie vers le nord-est et à s'approcher de l'Afrique. Cette province reçoit son nom de la *Bahia de Todos os Santos,* la baie de Tous-les-Saints. Le sol, formé d'un terreau végétal et arrosé de plusieurs courants d'eau, est singulièrement propre à la culture de la canne à sucre; aussi le port de Bahia seul exporte-t-il plus de sucre que tout le

reste du Brésil ; et ce produit y est, en général, de fort bonne qualité. Une seconde production particulière à cette province est le tabac, recherché dans le Portugal, en Espagne et dans toute la Barbarie ; il forme une partie essentielle de la cargaison des vaisseaux qui veulent traiter de l'or, de l'ivoire, de la gomme et de l'huile avec plusieurs places de la Guinée et de l'Afrique en général. Le coton de Bahia, dont la culture augmente chaque année, entre en concurrence avec celui de Pernambouc. Les autres productions sont le café, moins estimé que celui de Rio de Janeiro ; le riz, qui est de qualité supérieure, mais difficile à peler ; et le bois de teinture connu dans le commerce sous le nom de *brésil*, égal à celui qui vient de Pernambouc. L'indigo de cette province ne soutient pas la comparaison avec celui qui vient de l'Inde ; il paraît même que la plante d'où on le tire possède des qualités vénéneuses, puisque les nègres qui en préparent les feuilles tombent facilement malades. On a trouvé récemment dans le sud de la province, vers le cours supérieur du Saõ-Francisco, d'importantes mines de diamants et d'or.

La ville de *Saõ-Salvador de Bahia*, généralement connue sous le simple nom de *Bahia*, chef-lieu de la province, consiste en deux parties : l'une, la ville basse, la *Praia*, bâtie sur un terrain bas le long du rivage, et habitée par des hommes de peine ; l'autre, située sur une éminence élevée de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. La cité haute (*Cidade alta*) est la demeure des gens aisés : la population totale est évaluée à 160 000 âmes. Le ton de la société y passe pour meilleur et plus gai qu'à Rio de Janeiro. Les maisons sont belles, garnies de balcons et de jalousies en place de croisées. Les églises et les édifices publics se font remarquer par un grand style d'architecture. C'est le siége d'un archevêché, la résidence du gouverneur de la province, et le siége de tous les tribunaux supérieurs civils et criminels. Le port est assez bien défendu. Les vaisseaux qu'on y lance des chantiers sont bien construits, et d'un bois plus solide que notre chêne. Le climat, naturellement chaud, y est tempéré par des brises de mer régulières. Cette ville, livrée aux Hollandais par la faiblesse d'un commandant militaire, mais récupérée par une espèce de croisade chevaleresque, et surtout par le courage de l'évêque Teyxeira, fut le début des brillants succès des armes bataves, qui, dans la première moitié du XVII^e siècle, subjuguèrent tout le Brésil septentrional depuis Maranham jusqu'au fleuve Saõ-Francisco. Un corps de 6 000 hommes gardait cette conquête. Les exportations s'élevèrent, dans une année, à 218 000 caisses de sucre et à 593 630 livres pesant de bois de Brésil. Mais les vues étroites des marchands hollandais firent négliger les grands moyens d'administration et de défense proposés par l'illustre Maurice de Nassau.

La baie de Tous-les-Saints fait de Bahia l'un des plus beaux ports de l'Amérique. L'île d'*Itaparica* en ferme en partie l'entrée. La plupart des maisons sont bâties en pierres, et plusieurs ont trois et même jusqu'à cinq étages. Au premier rang des édifices publics, il faut placer l'hôtel de ville, l'ancienne église des jésuites, qui sert de cathédrale, la faculté de médecine, dans l'ancien collége de ces pères, l'église de la Conception, dont les pierres ont été apportées, toutes taillées et numérotées, du Portugal. Dans la ville basse, l'arsenal de la marine est regardé comme le plus considérable de tout le Brésil. Cette ville eut, jusqu'en

1763, le titre et le rang de capitale, qu'elle céda à Rio de Janeiro; mais elle est toujours la principale place forte de l'empire. Elle possède un théâtre et l'une des plus belles promenades de l'Amérique, le *Passeio publico*, situé sur un plateau d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur la ville, sur la baie, et sur le lac pittoresque de *Dique*, qui entoure Bahia du côté opposé à l'océan. Cette grande cité fut le théâtre d'une grave insurrection en 1837; elle resta au pouvoir des insurgés jusqu'en mars 1838, qu'elle fut reprise par les troupes impériales, après avoir souffert les plus graves désastres.

*Caxoeira* ou *Cachoeira*, la plus importante ville de la province après Bahia renferme 20 000 habitants. Elle est dans le *Reconcavo*, district très-peuplé et très-riche en produits agricoles. — *Tapagipe* ou *Nossa-Senhora da Penha* est remarquable par la maison de plaisance de l'archevêque et par les chantiers d'où sortent les meilleurs navires du Brésil. — *Porto-Seguro* est importante par ses pêcheries et par le souvenir de Cabral, qui aborda à la baie de Porto-Seguro le 24 avril 1500. — On remarque encore, le long de la côte fort étendue de la province de Bahia, les petites villes de *Villa do Conde, Villa do Rio das Contas, Olivença, Villa de Belmonte, Villa Saõ-Jose de Porto-Alegre*, située en face des écueils des Abrolhos. — *Sincura* possède la principale mine de diamants de la province.

Au nord de celle de Bahia, s'étend la petite province de *Sergipe*, où l'on élève des bestiaux, et où l'on récolte des grains qui forment sa principale richesse. La ville de *Sergipe* (autrefois *Sergipe d'El Rei*), chef-lieu de la province et peuplée de 13 000 habitants, portait originairement le nom de *Serijipe*. Cette ville est appelée aussi *Cidade de Saõ-Christovaõ*.

La province d'*Alagoas* est plus petite encore que la précédente; mais elle est plus peuplée. — *Maceio*, son chef-lieu, ville de 8 000 âmes, possède un petit port, confectionne une grande quantité de canots destinés à naviguer sur le Rio Saõ-Francisco, et fabrique un tabac renommé.

La province de *Pernambouc* ou *Pernambuco* (vulgairement, en français, *Fernambouc*), la plus orientale du Brésil, et où l'on remarque le cap Saint-Augustin, produit d'excellent bois de teinture, de la vanille, du cacao, du riz et une quantité considérable de sucre; le coton forme un article important de son commerce, quoiqu'il disparaisse devant l'envahissement de la canne. Le café ne suffit plus à la consommation locale. Ce pays possède un grand nombre de ports excellents. Celui de *Recife* est le plus remarquable. Cette ville, appelée communément *Pernambuco*, est la capitale de la province. Elle se compose de trois parties distinctes, nommées *Cidade do Recife, Santo-Antonio* et *Boa-Vista*. La première, située sur une péninsule, qui est en partie séparée du continent par la rivière Biberibe, est la plus commerçante; on y trouve la douane, les chantiers de l'intendance de la marine. La seconde, la mieux bâtie, est sur une île formée par les rivières Biberibe et Capibaribe; elle comprend le grand marché, le palais du gouverneur (ancien collége des jésuites), le théâtre et l'hôtel de la trésorerie. La troisième, la partie la plus moderne, est sur le continent; on y arrive en traversant un bras du Capibaribe sur un pont de bois, le plus grand du Brésil. Il y a plusieurs belles constructions; mais l'ensemble manque de régularité. La triple ville

de Pernambuco est défendue du côté de la mer par d'assez bonnes fortifications. Un phare éclaire la navigation, un lycée donne l'enseignement du français, de l'anglais, du latin, etc. Le commerce a pris un grand essor depuis un demi-siècle, et la population s'élève à environ 50 000 habitants, parmi lesquels on compte 1 200 Français. — *Olinda,* à 4 ou 5 kilomètres au nord de Recife, est assez mal bâtie, mais ses rues sont entrecoupées de jardins délicieux. C'est le siége d'un évêché. La cathédrale est belle. La population est de 8 000 habitants. Cette ville doit son nom d'Olinda, qui, en portugais, signifie *ô belle!* à sa position sur des collines riantes et à ses jardins pittoresques. Elle a une école de droit, une bibliothèque publique, un jardin botanique, et commerce en coton, sucre et rhum.

*Parahyba,* chef-lieu d'une province du même nom, à l'embouchure de la rivière Parahyba du nord, a été nommé par les Hollandais *Frederikstadt.* Elle a 16 000 habitants. L'entrée de la baie qui lui sert de rade est difficile. La contrée est riche en bois de teinture, et on dit qu'il s'y trouve des mines d'argent, à *Tayciba.*

On a trouvé récemment, vers les sources du Parahyba, dans le massif de la Serra dos Irmaos, à 140 lieues de Pernambouc, une grotte immense tapissée de crânes d'hommes, de tibias, de têtes d'animaux, de peaux de bêtes féroces, de flèches, de plumes, de massues, enfin de grands vases de terre cuite au soleil, disposés en longue avenue et servant de tombeaux à des guerriers indiens, dont les corps y ont été trouvés accroupis, la tête appuyée dans leurs mains, les coudes sur les genoux, leurs armes et leurs bijoux à côté d'eux.

La province de *Rio Grande do Norte,* placée à la partie du littoral où la direction de la côte cesse brusquement de courir au nord pour aller au nord-ouest, renferme le célèbre cap Saint-Roch, et doit son nom à un fleuve fort court qu'on nomme aussi Poteja. Son chef-lieu est *Natal,* petite ville assez bien bâtie, à l'embouchure de ce fleuve, où s'ouvre son petit port : elle renferme 12 000 habitants. Son nom lui vient de ce qu'elle fut fondée le jour de *Noël,* en 1599.

La province de *Ceara,* plus grande que la précédente, est bornée au nord par l'Atlantique, et à l'ouest par le Piauhi. On trouve du cristal de roche dans les environs de *Ceara,* nommée proprement *Cidade da Fortaleza* ou simplement *Fortaleza,* chef-lieu de la province, avec 6 000 âmes seulement. — *Aracaty,* ville plus considérable et plus commerçante, a 9 000 habitants. — On remarque, dans l'ouest de la province, les petites villes d'*Imperatriz* et de *Sobral* ou *Januaria.*

Derrière cette province, s'étend la grande province montagneuse de *Piauhi,* visitée jadis par une expédition hollandaise sous les ordres d'Elias Herkmann. Il parle de montagnes et même de plaines entièrement composées d'un talc brillant; il indique aussi des pyramides en quelque sorte arrondies, et construites les unes près des autres.

Le chef-lieu de la province de Piauhi était *Oeiras,* située fort loin dans l'intérieur, et bâtie avec une sorte d'élégance, bien que ses maisons soient en terre et en bois. — *Parnahyba,* la ville la plus peuplée, et aujourd'hui chef-lieu, se trouve vers l'embouchure de la rivière du même nom, qui limite constamment à l'ouest la province de Piauhi.

Le *Maranham* ou *Maranhaõ* (que nous écrivons souvent, en français, *Mara-*

*gnan*) est une province importante qui s'étend entre le cours du Parnahyba et celui du Garupy. Parcourue au milieu par le fleuve Itapicuru, elle s'est rendue remarquable par l'importance de ses productions, qui sont les mêmes qu'au Pernambouc, et dont on exporte plusieurs cargaisons tous les ans. L'arbre qui produit l'*annatto* y est très-commun. Le capsicum, le piment, le gingembre et toutes sortes de fruits s'y trouvent en quantité. — *Saõ-Luiz de Maranhaõ* (*Saint-Louis de Maragnan*), ou simplement *Maranhaõ*, la capitale, bâtie sur une île, et contenant 35 000 âmes, n'est pas malsaine, malgré sa position voisine de l'équateur : l'ombre des forêts et les brises de mer modèrent la chaleur. C'est une place bien fortifiée, défendue par le fort *Saõ-Marcos* et d'autres ouvrages, et l'un des ports les plus commerçants du Brésil. Plusieurs rivières, dont les bords sont bien peuplés, débouchent dans la baie, et offrent des facilités au commerce. Cette ville a été fondée par des Français en 1612, sous la conduite de La Ravardière et de Razilly. On remarque encore, parmi les lieux principaux de la province : *Alcantara*, sur la côte, à l'ouest de l'île de Maranhaõ; — *Villa-Tutoia*, à l'ouest de l'embouchure du Parnahyba; — *Mearim*, sur le fleuve du même nom; — *Caxias*, sur le fleuve Itapicuru, au milieu de riches cultures de coton.

La province de *Para* ou *Graõ-Para* est une des plus grandes du Brésil : elle avait plus de sept fois la superficie de toute la France, avant qu'on en eût séparé la province d'*Amazonas*, à l'ouest. Elle comprend la partie inférieure du bassin de l'Amazone; c'est un pays marécageux, couvert de bois impénétrables, où les habitations éparses de l'homme forment comme des îlots dans un océan. Les inondations périodiques de l'Amazone et de ses affluents couvrent au loin le pays pendant plusieurs mois; cette inondation a généralement lieu *sous bois* : c'est ce qu'on appelle *igapo* ou *gapo*, la forêt inondée. « La plume ne saurait rendre, dit M. Émile Carrey, la splendeur et l'aspect étrange de ces forêts vierges baignées par les flots, et cependant verdoyantes ou en fleurs, clair-semées à leurs bases, mais si épaisses à leurs sommets que le soleil ne pénètre qu'à de rares intervalles sous leurs profondeurs mystérieuses. Des arbres de toutes espèces, de toutes grosseurs, sortent des flots mouvants qui les baignent; leurs troncs lisses s'élèvent jusqu'à 30, 50, 80 pieds de hauteur, et là se répandent en branches sans nombre qui s'enchevêtrent avec les branches des arbres voisins. » Le caoutchouc, qu'on appelle dans ce pays la *seringa*, est un des produits principaux que le Para livre au commerce. La valeur du caoutchouc récolté dans le bassin du bas Amazone et exporté annuellement soit en Europe, soit aux États-Unis, peut être évaluée de 8 à 9 000 000 de francs. On estime à 18 ou 20 000 le nombre des émigrants qui, chaque année, affluent vers le delta du fleuve pour l'extraction ou le commerce de cette substance (1). Parmi les postes établis par les Portugais le long de l'Amazone, plusieurs s'élèvent déjà au rang de villes. Le chef-lieu, nommé *Para*, sous l'invocation de *Notre-Dame de Belem* (*Santa-Maria de Belem*), s'appelle aussi simplement *Belem* (Bethléhem). Cette grande et belle ville est située dans un ter-

(1) Les mœurs des *seringarios*, c'est-à-dire des récolteurs de caoutchouc, sont un des traits les plus curieux de cette contrée; nous renvoyons, pour leur description, à l'intéressant travail de M. É. Carrey sur *les Productions et les Mœurs* de l'Amérique du sud.

rain bas et malsain, à 25 lieues de l'Atlantique, et sur la rivière Guama, qui, près de là, se jette dans le Tocantins, nommé Para dans cette partie inférieure de son cours, vis-à-vis de la grande île marécageuse de *Marajo;* l'embouchure du Tocantins, qui forme le port, est embarrassée d'écueils, de bas-fonds et de courants contraires : la côte est dangereuse, et la mer continuellement agitée. La ville peut contenir 30 000 habitants. On en exporte du riz, du cacao, des drogues médicinales, du caoutchouc, expédiés en Europe. Elle a été quelquefois attaquée par les Indiens : ainsi les Tapuyas vinrent la surprendre en 1835, et la ravagèrent cruellement. Le climat de Para est brûlant; mais, dans l'après-midi, s'élèvent ordinairement des orages accompagnés de pluie, qui rafraîchissent beaucoup l'air, et rendent la chaleur très-supportable.

Entre Para et l'embouchure du Xingu, sur l'Amazone, est *Espalende,* où l'on élève des bestiaux, où l'on cultive le sucre et le café, et où l'on fait des cordages et des tissus de coton. — *Santarem* ou *Tapajos,* une des villes principales de la province, compte 4 900 habitants de condition libre et 1 500 esclaves; elle s'élève sur la rive droite de l'Amazone, un peu au-dessous du confluent du Tapajos. — *Villa-Franca* est au-dessus de ce même confluent, et près d'un assez grand lac du même nom, qui abonde en poissons, en tortues, en lamantins, et dont les bords sont couverts de bestiaux superbes. — *Gurupa* est aussi sur la rive droite de l'Amazone, en face du confluent du Jary. — En remontant le Tocantins, on trouve *Cameta, Villa-Baiao, Saõ Joaõ da Barra Dezerta.*

La partie septentrionale du Para est une plaine immense comprise entre l'Amazone et les monts *Tumucumaque,* plaine qui fait partie de ce qu'on appelle *la Guyane brésilienne* (ci-devant *portugaise*); elle est entrecoupée de marécages couverts d'épaisses forêts et fréquemment inondée par les nombreux affluents du fleuve. — *Obidos* ou *Pauxis,* sur la rive gauche de celui-ci, est la ville principale de la partie de la Guyane comprise dans le Para : ce fut le terme de l'exploration remarquable de l'Amazone par Tardy de Montravel en 1843. — *Alemquer* est presque en face du confluent du Tapajos. — *Macapa* est une place fortifiée et admirablement située pour le commerce, à la gauche de la grande bouche de l'Amazone.

La province d'*Amazonas* ou *Alto-Amazonas* a été formée de la partie du Para située à l'ouest du Rio Madeira et du Capucapu; le Rio Negro, grossi du Rio Branco ou Parime, en arrose le nord, c'est-à-dire la région qui appartient à la Guyane brésilienne; le Purus, le Teffe, le Jurua ou Hyuraba, le Jutay ou Hyutay, en parcourent le sud, pour se jeter dans le grand fleuve qui donne son nom à la province. Tous ces cours d'eau se gonflent prodigieusement chaque année pendant plusieurs mois, et inondent au loin le pays, de juin à décembre.

Le Serra Pacaraima et la Serra Parime s'élèvent sur la frontière septentrionale de cette grande et solitaire région, vers la république de Vénézuéla. — *Barra do Rio Negro,* ou simplement *Barra,* ou *Manaos,* au confluent du Rio Negro et de l'Amazone, est le chef-lieu et à peu près la seule ville de cette province reculée; les principaux établissements du pays se sont échelonnés le long du Rio Negro, où l'on remarque, entre autres, *Aïrao,* connue par ses plantations de café et de cacao; et aussi le long du Rio Branco, vers le cours supérieur duquel on remarque

le fort *Saõ-Joaquin*. Le caoutchouc est un des produits principaux que le commerce tire de cette province, comme du Para.

Au delà de l'Araguay, jusqu'au Guaporé et au Rio Madeira, la vaste province de *Mato-Grosso*, la plus intérieure du Brésil et située au cœur même de l'Amérique méridionale, embrasse les sources des principaux affluents qui versent leurs eaux, d'un côté, dans le Parana, de l'autre, dans l'Amazone. Nous en avons tracé la description physique, en parlant ci-dessus de la constitution générale du Brésil. Les bords des rivières se couvrent spontanément de forêts de cacaoyers, et d'autres arbres communs dans la région basse du Brésil; les hauteurs, composées de sable, n'offrent qu'une herbe dure et grossière. Les rivières roulent des paillettes d'or; le même métal abonde dans plusieurs vallées, redoutées à cause de leur insalubrité extrême. Il y a aussi des terrains d'alluvion renfermant des diamants. La ville de *Cuyaba*, chef-lieu de la province, près du bord oriental de la rivière du même nom, à 96 lieues de son confluent avec le Paraguay, contient 15 000 âmes. Les viandes, le poisson, les fruits et toutes sortes de végétaux y abondent. Le territoire adjacent est très-propre à la culture, et renferme de riches mines d'or découvertes en 1718, dont le produit annuel est estimé à plus de 20 *arrobes*, chacune de 16 kilogrammes. — A 40 lieues de Cuyaba, vers le nord, sont des mines de diamants, près de la petite ville de *Diamantina*. — *Miranda*, sur le Mondego, est le lieu principal du district de *Camapuania*, riche en minéraux précieux. — *Poconé*, à 20 lieues au sud-ouest de Cuyaba, se compose de 2 000 habitants, dont une partie s'occupe de l'exploitation du sel et de l'or. — Plus loin est *Villa-Maria*, sur le Paraguay. — *Mato-Grosso*, ancien chef-lieu de la province, n'a que 5 à 6 000 âmes. Jadis elle portait le nom de *Villa-Bella*. On y voit un hôtel des monnaies pour la fonte de l'or qu'on exploite sur son territoire. — Le fort de *Principe-da-Beira*, sur le Guaporé, est une position importante, dans la partie du Mato-Grosso la plus reculée à l'ouest.

Dans toutes ces esquisses topographiques, nous n'avons fait attention qu'aux établissements européens; mais il reste encore de nombreuses tribus indigènes, sur lesquelles il faut jeter un coup d'œil. Les anciens Portugais ne parlent qu'avec effroi des naturels du Brésil, qu'ils désignent généralement sous le nom d'anthropophages : cependant des jésuites, à force d'application et de patience, étaient parvenus à en faire des êtres sociables, bons, doux et dociles comme des enfants. Ils ont le teint cuivré, le visage court et rond, le nez large, la chevelure noire et lisse, le corps trapu et bien conformé. Beaucoup d'entre eux habitent dans les forêts, et paraissent y mener une vie fort misérable, n'ayant pour subsister que des racines, des fruits sauvages, et le produit de leur chasse. Ils sont d'une adresse extrême à manier l'arc. Ils avalent les viandes à peu près crues. Ils aiment avec passion les liqueurs spiritueuses, et il est dangereux de leur en offrir. Ils ont une grande aversion pour la culture des champs. Rarement on en voit un d'eux servir en qualité de domestique, ou se livrer à un travail salarié. L'or et les pierres précieuses dont le pays abonde n'ont aucun attrait pour eux, et ils n'en ont jamais fait la recherche. Les *Botocudos* ou *Aymorès*, établis dans les montagnes orientales de Minas-Geraes, quoique souvent défaits et cruellement punis par les Pau-

listes, qui, les premiers, pénétrèrent chez eux, défendent jusqu'à ce jour, avec opiniâtreté, leur indépendance et leur sol natal. Ne pouvant lutter à force ouverte contre les postes des blancs, ils ont recours à la ruse. Enveloppés tantôt de branches et de jeunes arbres qu'ils assujettissent autour de leur corps, tantôt enduits de boue ou de cendres, et couchés par terre, ils guettent les colons et les nègres, pour les tuer de loin au passage. D'autres fois ils forment des piéges dangereux, en fixant des pieux pointus dans des trous qu'ils recouvrent de feuilles et de branchages. Lorsqu'ils ont signalé à leur vengeance une maison isolée, et reconnu la force de ses habitants, ils l'incendient avec des traits allumés, et massacrent impitoyablement ceux qui cherchent à se sauver. Ils ont surtout une haine implacable contre les nègres, qu'ils regardaient, dans le commencement, comme une espèce de grands singes, et qu'ils mangeaient avec un appétit particulier. Les prisonniers ne se laissent jamais fléchir ni par de bons ni par de mauvais traitements; et quand ils perdent enfin l'espoir de s'évader, ils refusent ordinairement toute nourriture, et se laissent mourir de faim. On affirme que l'anthropophagie d'une partie des Botocudos n'est qu'une sorte de sentiment exagéré de tendresse : une mère dévore son fils pour lui faire un tombeau de son corps. Quoi qu'il en soit, plusieurs Botocudos sont aujourd'hui gagnés à la civilisation, et ont tout à fait abandonné les habitudes barbares dont nous venons de faire le tableau.

Les *Puris*, qui demeurent à côté des Botocudos, se battent encore contre les blancs, et, selon un témoin oculaire, ils dévorent leurs prisonniers après les avoir fait rôtir (1).

Les *Tupis*, qui occupaient toute la province de Saint-Paul, se trouvent réduits à quelques bandes errantes sur les confins de la république de l'Uruguay. Ces sauvages, très-féroces, parlent un dialecte de la langue guarani, répandue dans toutes les contrées intérieures et méridionales du Brésil (2). Les *Carijós*, les plus paisibles indigènes, demeurent au sud des Tupis. Les *Tupinaès* ou *Tupiniquis* s'étendaient depuis le Rio Cricaré jusqu'au Rio Camamu. Les *Topinambous, Tupinambàs*, ou peut-être mieux *Toupins-Inbas*, habitaient la côte depuis

(1) Lettre du prince *Maximilien de Wied-Neuwied*.

(2) D'après M. de Varnhagen, le nom de Tupis s'appliquerait à toute la masse de la population indigène, au milieu de laquelle demeureraient, isolés et perdus, des restes de caravanes étrangères, réfugiées ou transmigrées; la langue tupi serait la langue générale de la race entière du Brésil ; des compléments distinctifs et des appellations caractéristiques auraient été affectés aux différentes tribus : comme Tupinamba, Tupiniqui, Tupinaem, Tupinambarana, où l'on voit tour à tour se joindre à la dénomination nationale une idée particulière de bravoure, de voisinage, d'inimitié, de sauvagerie ; Tamoyo, Temimino, qui rappellent la corrélation des ancêtres et des descendants; Tabajara, Temembé, qui mettent en contraste les domiciliés et les vagabonds; Guato, Guaitaca, les navigateurs et les coureurs; Caïpo, les chasseurs des forêts; Potyuara, les pêcheurs de crevettes; Mbégua, les pacifiques; Guarani, les guerriers; Puri, les anthropophages; Tibira, les infâmes; Maracaya, les chats sauvages; Nhengaïba, les mauvaises langues; Jururuna, les bouches-noires, etc. Tout ce qui était en dehors de chacune de ces petites nationalités recevait d'elle la qualification générale de Tapuya ou étranger, analogue à celle de barbare chez les Grecs et les Romains; cette explication doit, suivant M. de Varnhagen, faire évanouir l'existence prétendue de la grande nation Tapuya, tant de fois mentionnée dans les anciennes relations. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une langue commune était parlée ou entendue par la généralité des populations lit-

le Rio Camamu jusqu'au Saõ-Francisco. Mais ces deux tribus et quelques autres, leurs voisines ou leurs alliées, paraissent éteintes ou confondues parmi les cultivateurs portugais. Cependant quelques voyageurs donnent encore le nom de Tupinambàs à des tribus errantes et très-féroces qui s'étendent le long du Tocantins. Les *Camacans*, les *Coroados* (débris des anciens *Guaytacazes*) se trouvent dans le Minas-Geraes. Les *Petivares* ou *Potyuaras*, dans le nord-est du Brésil, sont hospitaliers et cultivateurs.

Les *Mologagos*, sur le fleuve Parahyba du nord, ressemblent, dit-on, aux Allemands par la blancheur de leur peau et par leur haute stature. On donne, suivant l'opinion commune, le nom de *Tapuyas* (1) à des peuples qui demeurent dans l'intérieur de la province de Maranhao, et jusque vers le Goyaz. Sur l'Amazone, on trouve les *Mundrucus*, nation belliqueuse, la plus puissante de la province de Para; les *Pauxis*, les *Urubaquis*, les *Aycuaris*, les *Yomanais*, les *Omaguas*, les *Manaos* et une foule d'autres tribus dont il serait fastidieux d'énumérer les noms. Les *Purupurus* s'étendent dans le bassin du Purus. Les *Cuyabas*, les *Buyazas*, les *Bacahirys*, occupent les parties centrales de la chaîne de Mato-Grosso. Les *Cahans*, qui habitent dans la même province, une partie du district de Camapuania, sont appelés par les blancs *Gente do mato* (hommes des bois), parce qu'ils n'habitent que les forêts. Les *Apiacas*, vers le Tapajos, sont, dit-on, anthropophages. Les *Guanas* se trouvent dans le sud du Mato-Grosso. Les *Guatos*, dans la même région, sont un des plus beaux peuples du monde.

Les *Parexis*, aussi dans le Mato-Grosso, donnent leur nom au plateau central de l'Amérique méridionale. Les *Barbados*, établis sur les rives du Sypotuba, premier affluent occidental du Paraguay, se distinguent des autres naturels du nouveau continent par leur grande barbe. Près d'eux se tiennent les *Pararionès*, et, plus bas, les *Bororos-Tapirasses*, formés d'une réunion de deux peuplades amies des blancs. Quelques-unes des nombreuses tribus concentrées jadis sur les bords fertiles du Paraguay ont été dispersées ou anéanties par les Espagnols et les Paulistes portugais; d'autres, à l'approche des usurpateurs étrangers, se sont retirées dans des contrées moins favorisées par la nature. Plusieurs milliers de naturels ont été rassemblés ou transférés par les jésuites dans leurs établissements sur l'Uruguay et le Parana ; d'autres, enfin, se sont alliés aux Portugais et aux Espagnols; en sorte que, sur les frontières, on ne trouve guère de ceux-ci dont la figure ne représente des indices d'un mélange de sang indien. Parmi les indigènes primitifs qui se sont maintenus sur le Paraguay, les vaillants *Guaycouros* ou Indiens-cavaliers, tiennent le premier rang. Ils occupent les deux rives du fleuve depuis le Taquari et les montagnes d'Albuquerque, l'espace de cent lieues. Armés de lances extrêmement longues, d'arcs et de flèches, ils ont souvent fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais, sans avoir jamais été vaincus. Ils font des excursions dans les pays limitrophes, et s'y procurent des chevaux, en échange de fortes toiles de coton, qu'ils fabriquent eux-mêmes.

torales indigènes du Brésil, et les Portugais ont donné à cette langue le nom de *lingua geral*. (*Voir* un mémoire de M. d'Avezac, *Bulletin de la Société de géographie*, août, septembre et octobre 1857, et un mémoire de M. de Varnhagen, même Bulletin, avril 1858.)

(1) *Voir*, à la note ci-dessus, l'opinion de M. de Varnhagen sur les Tapuyas.

Le fameux système sur l'influence des climats se trouve fortement compromis par les faits que l'Amérique méridionale offre à notre attention. Un peuple doux et faible habitait parmi les froides montagnes du Pérou. Un peuple féroce et intraitable errait sous le soleil brûlant du Brésil. Malgré la grande inégalité des armes, les Brésiliens ne reculèrent jamais. Jamais ils ne se sont laissé vaincre par un ennemi faible et sans courage; il n'était aisé de remporter sur eux des victoires que parce qu'ils n'avaient aucune connaissance des armes à feu, et parce qu'on savait semer parmi eux la discorde.

« La conquête de la province de Saint-Vincent dans le Brésil, disent les auteurs portugais, nous la devons au seul fameux Tebiriçà; celle de Bahia au vaillant Tebira; celle de Pernambouc, au courageux Itagiba, dont le nom, en langue indienne, signifie *bras de fer*. La conquête de Para et Maranhaõ est due au fameux Tomagia, et à d'autres qui servaient dans l'armée des Portugais contre les Hollandais, et aussi à l'invincible Camarao, qui s'est immortalisé à la reprise de Pernambouc, dans la guerre contre les Hollandais. »

Les Indiens du Brésil estiment principalement la force du corps et la férocité : au moment même d'être égorgés et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et leur expriment leur mépris; ils cherchent à prouver, par ces bravades, qu'on peut bien leur ôter la vie, mais non pas le courage. Léry et ses compagnons, tous nés sous la zone tempérée, n'étaient pas même capables de tendre un arc des Indiens Tamoyos, habitants de la zone torride, dans les environs de Rio de Janeiro. Léry convient même qu'il était obligé d'employer toutes ses forces pour tendre un arc destiné à un enfant de dix ans. Les habitants de l'Ouatacazes, un des territoires les plus riches et les plus fertiles, sont si vaillants, dit Vasconcellos, qu'ils préfèrent la mort à la honte d'être vaincus. Il leur est impossible de vivre un seul moment dans l'esclavage : aucune nation brésilienne, ni même européenne, ne peut se vanter de les avoir vaincus.

Cette nation, autrefois l'ennemie implacable des Portugais et de tous les autres peuples de l'Europe et du Brésil, conserve encore à présent son indépendance entière, quoique dans un état d'amitié parfaite avec ses voisins, les habitants du district de Campos dos Ouatacazes, dans la province de Minas-Geraes. La douceur et la générosité ont soumis ces cœurs qui bravaient la mort.

La langue la plus généralement répandue dans le Brésil est celle des Guaranis (1), parlée dans divers dialectes par les Tupis, les Tapuyas, les Omaguas et les Tupinambàs; elle est même habituellement désignée sous le nom de langue brésilienne. Les racines de cette langue ne nous ont offert aucune analogie avec les langues de l'Asie ; elle paraît présenter deux ou trois rapports isolés avec des idiomes de l'Afrique et de la mer du Sud ; mais on peut assurer qu'elle est, dans son ensemble, la langue américaine la plus éloignée d'une affinité radicale avec aucune autre, même avec celles de l'Amérique. Elle forme, moyennant un grand nombre d'*affixes*, des prépositions, des modes et des temps très-compliqués et très-différents de ceux de notre syntaxe. Il y a deux conjugaisons *affirmatives*,

(1) *Voyez*, à la note 2 de la page 233, l'opinion de M. Varnhagen sur la langue générale du Brésil.

et deux *négatives;* le verbe neutre a sa conjugaison distincte de celle du verbe actif. Un nombre étonnant d'adverbes, ou plutôt de *syllabes intercalatives,* sert encore à modifier et à allonger les verbes. La formation des mots est très-bizarre; par exemple, *Toupa,* Dieu, est un composé de deux mots qui signifient littéralement *qu'est-ce?* Le mot *couna,* femme, nous avait fait illusion par son rapport de son et de sens avec le *kona* des Scandinaves; mais cette similitude disparaît dès qu'on sait que *couna* est un composé peu galant de deux mots qui signifient *langue courante.*

Quelle que soit l'extension de cette langue mère, elle n'embrasse pourtant pas la totalité du Brésil. Le savant Hervas assure, d'après les manuscrits des jésuites portugais, que dans le nord et le centre du Brésil il existe *cinquante et une tribus* qui parlent des idiomes entièrement différents du guarani et du toupi; quelques-uns lui paraissent avoir de l'affinité avec des dialectes caraïbes.

Après avoir parlé des indigènes, il est juste de faire une courte description des colons brésiliens. Les descendants des Portugais sont obligeants. Leurs mœurs, quoique peu policées, sont douces et affectueuses. Ils montrent une grande susceptibilité de sentiment national. On leur reproche de l'indolence, de l'ignorance, des passions ardentes, un amour exagéré du gain, sans vouloir cependant l'obtenir par la moindre peine.

Le gouvernement fait de grands efforts pour donner de l'impulsion à l'instruction publique : il y a, dans chaque paroisse, une ou deux écoles primaires gratuites; dans chaque chef-lieu de province, des écoles secondaires gratuites aussi; des colléges à Rio de Janeiro, à Bahia, à Pernambouc, à Maranham; des écoles de médecine à Rio et à Bahia, des écoles de droit à Saint-Paul et à Pernambouc (1). Malheureusement, la première éducation des enfants est entièrement abandonnée aux soins des nègres; or, la sensualité très-connue de cette race explique une corruption générale et très-précoce de la jeunesse.

La *carne seca,* dans tout le Brésil, est la principale nourriture des blancs comme des noirs; elle vient de Rio Grande et de Buenos-Ayres, et se compose de viande de bœuf, coupée en tranches longues, plates et larges, salées et séchées à l'air. Le *caïroucou,* autre mets favori des Brésiliens, est composé de quiavo, de piment, de viande boucanée et de lard.

L'esclavage est encore en vigueur au Brésil; mais la traite est prohibée, et ne doit plus importer de nouveaux nègres. Les esclaves fugitifs sont très-nombreux, et ils vivent au fond des forêts dans la misère la plus profonde; les indigènes, qui ont contre eux une haine implacable, les massacrent impitoyablement, et, d'un autre côté, ils sont sans cesse poursuivis par les soldats.

(1) Parmi les sociétés savantes du Brésil, on distingue l'*Institut historique et géographique,* qui compte des hommes du plus grand mérite, et publie la *Revista Trimensal,* remplie des notions les plus utiles sur la géographie et l'histoire du pays; il suffit de citer des membres de cet Institut, comme MM. J.-C. da Silva, de Varnhagen, Porto-Alegre, Dias, Macedo, Lagos, pour montrer que le jeune empire a la séve de la science; mais cette séve est loin d'avoir encore pénétré généralement dans toutes les classes. Il y a dans ce pays un grand nombre d'hommes éclairés et instruits; mais ils produisent moins qu'ils n'acquièrent, et leur indolence pour répandre leurs idées nuit à la réputation littéraire et scientifique du Brésil.

Les mulâtres, sauf d'honorables exceptions, constituent la classe des artisans et des domestiques; quelques-uns, cependant, ne jouissent pas encore de leur liberté, se trouvant dans les mêmes conditions que les nègres. Mais plusieurs sont des hommes fort distingués. « Dans toutes les classes de la société, parmi les jurisconsultes, les médecins, etc., on remarque, dit M. P.-A. Lisboa, des mulâtres d'un talent, d'un esprit, d'une perspicacité et d'une instruction qui leur donnent beaucoup d'ascendant. Ils ont une disposition étonnante pour les beaux-arts. » Les nègres nés au Brésil, c'est-à-dire les nègres créoles, ont, suivant le même observateur, une intelligence apparente bien plus grande que celle qu'on observe parmi les nègres en Afrique. Les facultés affectives sont très-développées chez eux; ils sont souvent d'un attachement admirable pour leurs maîtres. D'un autre côté, on voit avec étonnement l'indifférence que plusieurs mères montrent lorsqu'on vend leurs enfants en les séparant d'elles pour la vie. Un des résultats de l'esclavage est une déplorable insouciance et surtout la dissolution des mœurs, non-seulement chez les nègres, mais chez les blancs mêmes en contact avec eux!

Les métis de blancs et d'Indiens sont désignés sous le nom de *mamelucos*.

Depuis une trentaine d'années, il s'est produit un mouvement remarquable de colonisation européenne au Brésil : cette colonisation a élevé une quarantaine d'établissements, dont la population, en majeure partie allemande et suisse, présente un total de 40 000 colons, presque uniquement fixés dans les provinces méridionales, où ils n'ont pas à craindre l'ardeur et l'insalubrité d'un climat tropical. La colonisation a été principalement opérée jusqu'ici sous les auspices et au compte de l'administration centrale ou des administrations provinciales de l'empire.

Ce fut en 1822 que le Brésil fut érigé par le vœu général en empire indépendant, et séparé du Portugal, lequel reconnut cette indépendance en 1825.

La constitution consacre la liberté individuelle et religieuse, le libre exercice de l'industrie et la liberté illimitée de la presse. Tous les Brésiliens, à l'exception des mendiants, des domestiques et des esclaves, jouissent du même droit civil et politique. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle, héréditaire; la législature est formée de deux chambres : 1° un sénat, dont les membres sont nommés à vie par l'empereur sur les trois candidats qui ont obtenu le plus de voix dans l'élection provinciale; 2° une chambre des députés, élus pour 4 ans par les colléges électoraux des provinces. Le nombre des députés et des sénateurs s'accroît avec la population, à raison d'un député sur 30 000 hommes libres, et d'un sénateur sur deux députés. Il y a aujourd'hui 116 députés et 58 sénateurs. Outre les deux chambres législatives de l'empire, il y a, pour chaque province, une assemblée provinciale. Chacune, aussi, a son président, qui est le représentant du pouvoir exécutif. La religion établie est le catholicisme; néanmoins le libre exercice des autres est toléré. Il y a un archevêché à Bahia, et 10 évêchés, ceux de Ceara, Cuyaba, Goyaz, Maranhaõ, Minas-Geraes, Para, Pernambuco, Saint-Paul, Rio de Janeiro et Saõ-Pedro.

Les finances du Brésil sont dans un état assez florissant : en 1826, les revenus ne montaient qu'à 10 000 contos de reis (30 000 000 de fr.); en 1838, à

60 000 000 de fr.; aujourd'hui, ils s'élèvent à 185 000 000 de fr. Ils couvrent la dépense, et la dette publique, qui est de 460 000 000 de fr., s'éteint peu à peu.

L'armée compte 20 000 hommes de troupes régulières et 80 000 de garde nationale; la marine, 84 navires, y compris les bâtiments en construction.

Les importations s'élèvent de 270 à 280 millions de francs, et les exportations, dont le café est le principal objet, à 290 ou 300 millions. Le Brésil est un des États dont le commerce avec la France a le plus d'importance. Nous lui fournissons annuellement pour 75 millions et demi de marchandises, et nous en recevons une valeur de 45 millions de produits. Mais on peut espérer voir s'accroître encore beaucoup ces relations; les progrès qu'elles ont faits depuis 30 à 40 années en sont un gage certain.

Une banque nationale, dont l'organisation se rapproche de celle de la Banque de France, est établie à Rio de Janeiro, et rend de grands services au commerce. Les routes s'améliorent; on a commencé des chemins de fer dans les provinces de Rio de Janeiro, de Saint-Paul, de Bahia et de Pernambouc.

« Avant la révolution qui l'a séparé de la monarchie portugaise, dit M. P. Dubois (*Constitutionnel*, 1857), toutes les forces expansives et productrices de ce pays étaient paralysées par la politique égoïste que le Portugal, comme l'Espagne, avait adoptée à l'égard de ses colonies. Non content d'imposer à ses possessions d'Amérique le fardeau d'une administration européenne et passagère, qui ne comprenait pas leurs besoins et ne s'inquiétait pas de développer leurs ressources, le Portugal restreignait la production coloniale en la monopolisant; il étouffait l'industrie en obligeant les colons à tout recevoir de la métropole, à ce point que les étoffes les plus grossières ne pouvaient être fabriquées dans le pays, mais devaient provenir des manufactures du Portugal. Depuis son émancipation, le Brésil a donné pleine carrière à l'esprit commercial et industrieux de ses habitants; aussi a-t-il vu croître d'année en année le chiffre de ses exportations et de ses importations, et, par suite, celui de son revenu. C'est lui qui approvisionne de café les États-Unis, où ce produit est admis en franchise. Ses sucres, qu'il produit à meilleur marché que tout autre territoire d'outre-mer, font avec ceux de la Havane une concurrence chaque jour plus pressante aux produits similaires sur les divers marchés d'Europe. Mais ce n'est que l'essor d'un commerce qui est appelé à s'élever incessamment et à prendre une place prépondérante sur les places les plus importantes de l'Europe. Non-seulement le Brésil a un territoire d'une immense étendue, mais encore il possède une fertilité incomparable et une variété de climats qui le rend propre à la production des denrées les plus diverses. Il lui faut donc du temps et surtout des bras. »

# TABLEAUX DU BRÉSIL.

Le Brésil est entre 5° de latitude nord et 35° de latitude sud, et entre 37° et 75° de longitude ouest.

SUPERFICIE : environ 7 700 000 kilomètres carrés.

POPULATION : 7 677 800 habit. (recens. de 1855) (sans compter les Indiens sauvages). Aujourd'hui, au moins 8 000 000 d'individus dont 2 500 000 esclaves, et 500 000 Indiens sauvages.

---

## POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

| LIEUX. | LATITUDE. | | | LONGITUDE OUEST. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | min. | sec. | deg. | min. | sec. |
| ABROLHOS (coll. orient). | 17 | 57 | 44 s. | 41 | 2 | 0 |
| ALCANTARA. | 2 | 23 | 33 s. | 46 | 43 | 22 |
| ANTONIO (S.) (cap), le fanal. | 13 | 0 | 44 s. | 40 | 51 | 51 |
| BAHIA (fort de Marcello) | 12 | 58 | 23 s. | 40 | 51 | 20 |
| BAÏLIQUE (île) (pointe nord). | 1 | 3 | 54 s. | 52 | 14 | 23 |
| CATHERINE (STE-) (fort Anhatomirim) | 27 | 25 | 32 s. | 50 | 55 | 0 |
| CIARA OU CEARA. | 3 | 42 | 58 s. | 40 | 54 | 13 |
| FRIO (cap) | 23 | 1 | 18 s. | 44 | 18 | 45 |
| MANOEL-LUIS (roche occid.). | 0 | 51 | 25 s. | 46 | 35 | 0 |
| MARANHAM (la cathédrale). | 2 | 30 | 44 s. | 46 | 36 | 24 |
| MARTA-GRANDE (STA-) (cap) | 28 | 39 | 0 s. | 51 | 19 | 4 |
| NOSSA-SENHORA DO DESTERRO. | 27 | 35 | 25 s. | 50 | 54 | 24 |
| OLINDA. | 8 | 0 | 58 s. | 37 | 11 | 2 |
| PARA. | 1 | 28 | 0 s. | 50 | 50 | 51 |
| PARAHYBA DO NORTE (cathédr.) | 7 | 6 | 3 s. | 37 | 13 | 15 |
| PERNAMBUCO (fort Picaon) | 8 | 3 | 27 s. | 37 | 12 | 4 |
| PORTO-SEGURO (cathédrale) | 16 | 26 | 50 s. | 41 | 23 | 34 |
| RECIFE V. PERNAMBUCO | | | | | | |
| RIO-GRANDE DE S-PEDRO. | 32 | 7 | 20 s. | 54 | 29 | 0 |
| RIO DE JANEIRO (fort Villegagnon). | 22 | 54 | 23 s. | 45 | 30 | 0 |
| ROCH (ST-) (cap) (S.-ROQUE) | 5 | 28 | 17 s. | 37 | 37 | 26 |
| SANTOS (le phare sur l'île Moela). | 24 | 1 | 56 s. | 48 | 37 | 18 |
| SÉBASTIEN (ST-) (clocher de la ville neuve). | 23 | 46 | 52 s. | 47 | 42 | 8 |

## DIVISIONS DU BRÉSIL EN 20 PROVINCES.

| PROVINCES. | | SUPERFICIE EN KIL. CARR. | POPULATION (en 1851). | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|---|---|
| Provinces maritimes du nord et du nord-est | Para | 1 378 000 | 193 000 | Para ou Belem. |
| | Maranham | 249 000 | 390 000 | Maranham ou Saint-Louis de Maranham. |
| | Piauhi | 232 000 | 80 000 | Parnahyba. |
| | Ceara ou Ciara | 110 000 | 190 000 | Fortaleza ou Ceara. |
| | Rio-Grande do Norte | 75 000 | 110 000 | Natal. |
| Provinces maritimes de l'est | Parahyba | 56 000 | 260 000 | Parahyba. |
| | Pernambuco (Pernambouc) | 103 000 | 600 000 | Recife ou Pernambuco. |
| | Alagoas | 40 000 | 222 000 | Maceio. |
| | Sergipe | 42 000 | 173 000 | Sergipe. |
| Provinces maritimes du sud-est | Bahia | 401 000 | 780 000 | Bahia ou S.-Salvador. |
| | Espirito-Santo | 73 000 | 140 000 | Victoria. |
| | Rio de Janeiro | 82 000 | 850 000 | Nitheroy. |
| | Saint-Paul (S.-Paulo) | 212 000 | 312 000 | Saint-Paul. |
| | Parana | 445 000 | 206 000 | Curitiba. |
| | Ste-Catherine (Sta-Cathabina) | 88 000 | 90 000 | Desterro ou Nossa-Senhora do Desterro. |
| | Rio-Grande do Sul | 254 000 | 260 000 | Porto-Alegre. |
| Provinces intérieures | Amazones (Alto-Amazonas) | 1 425 000 | 112 000 | Manaos. |
| | Minas-Geraes | 579 000 | 800 000 | Ouro-Preto (autrefois Villa-Rica. |
| | Mato-Grosso | 1 053 000 | 120 000 | Cuyaba |
| | Goyaz | 811 000 | 185 000 | Goyaz (autref. Villaboa). |
| | Totaux | 7 708 000 | 6 065 000 | |

Importations en 1850 . . . . . 210 000 000 de francs.
Exportations (*Id.*) . . . . . 188 000 000
Importations en 1856 . . . . . 274 000 000 (1)
Exportations (*Id.*) . . . . . 290 000 000 (2)
Recette générale en 1857 . . . . . 145 671 000 fr. (48 557 000 000 de reis.)
Recette des provinces . . . . . 30 000 000
Revenu des douanes (en 1846) . . . . . 40 000 000 de fr.
— (en 1855) . . . . . 90 000 000
Mouvement général de la navigation, à l'entrée des ports brésiliens (en 1855) . . . . . 4 849 nav., jaug. 718 700 tonneaux.
Armée de terre (1858) { troupes régulières . . . . . 20 000 hommes.
{ garde nationale . . . . . 80 000
Armée de mer . . . . . 4 600 matelots et soldats.
Flotte (même date) : 84 navires, dont 2 frégates, 12 corvettes, etc. (Il y a 16 bâtiments en construction et 12 des-armés.)
2 460 écoles primaires et secondaires, fréquentées par 82 500 élèves, en 1858.

(1) Pour l'importation, l'Angleterre occupe la première place, la France la deuxième, les États-Unis la troisième.
(2) Les États-Unis sont le grand marché d'exportation du Brésil; l'Angleterre vient au deuxième rang; la France au troisième.

# LIVRE ONZIÈME.

### Guyanes française, hollandaise et anglaise.

Le nom de *Guyane* ou *Guayane* (*Guayana* en espagnol, *Guianna* en portugais), qui vient d'un ancien peuple établi au sud de l'Orénoque, a été donné à cette espèce d'île environnée, au sud, à l'ouest et au nord, des eaux de l'Amazone, du Rio Negro, du Cassiquiare et de l'Orénoque, et baignée au nord et au nord-est par l'océan Atlantique.

Christophe Colomb découvrit la Guyane en 1498; on croit généralement qu'Améric Vespuce n'y aborda que l'année suivante; Vincent Pinçon l'explora en 1500; quelques auteurs prétendent que Vasco Nuñez en reconnut les côtes en 1504; le navigateur Philippe de Hutten, qui y aborda vers 1545, prétendit y avoir vu une ville dont les toits brillaient avec tout l'éclat de l'or; en 1595, l'Anglais Walter Raleigh remonta l'Orénoque jusqu'à 200 lieues de son embouchure; Laurent Veymis, de la même nation, longea vers le même temps toute la côte entre l'Araouari et le Maroni; enfin, un aventurier français, La Ravardière, s'y établit en 1604. Ces différentes expéditions avaient principalement pour but de découvrir, dans cette contrée, un pays tellement abondant en or, qu'on l'avait surnommé *El-Dorado* (1). Après plusieurs tentatives infructueuses, la première colonie française fut établie à la Guyane en 1635; vers la même époque, quelques colons anglais avaient formé à l'embouchure du Surinam un établissement dont les Français s'emparèrent, et qui passa ensuite au pouvoir des Hollandais, auxquels les Anglais l'enlevèrent; ceux-ci se rendirent même maîtres de tous les établissements hollandais, qu'ils restituèrent à la paix d'Amiens; mais en 1808 ils en reprirent une grande partie, et la possession leur en a été assurée par les traités de 1814.

Les côtes sont partout peu élevées, et même, dans la plus grande partie, si basses, que la haute mer les couvre pendant l'espace de plusieurs lieues. Les caps ou promontoires ne se font apercevoir qu'à une petite distance : cependant les vaisseaux s'en approchent sans danger, parce que des sondes régulières indiquent d'une manière presque uniforme la proximité de la côte. Les eaux de la mer, jus-

(1) *Voir*, plus loin, diverses explications sur ce pays fabuleux. *Voir* aussi, sur les premières explorations des côtes de la Guyane, les discussions de MM. d'Avezac, da Silva et de Varnhagen, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1857 et 1858.

qu'à une distance de dix à douze lieues, sont troubles à cause de la quantité de limon et de vase que les rivières y portent.

Parmi les *terres basses*, celles où les eaux de la mer restent stagnantes se couvrent de palétuviers; les autres, inondées seulement par les eaux douces, portent des joncs, et servent d'asile aux caïmans, aux poissons, et à toutes sortes de gibier aquatique. Ces dernières s'appellent savanes noyées; les savanes sèches produisent d'excellentes herbes de pâturages. Composé de sable, de limon et de coquillages, ce terrain paraît en partie être le produit de la mer, qui, dans chaque inondation, y laisse un dépôt, et qui, en formant des dunes en plusieurs endroits, élève d'elle-même lentement la barrière qui un jour doit arrêter sa fureur. La mer rejette tantôt de la vase et tantôt du sable; les palétuviers rouges croissent aussitôt dans la vase, et lorsque les dunes de sable postérieurement formées interceptent l'eau de la mer dont ils ont besoin, on les voit successivement mourir.

Quelques tertres isolés qui s'élèvent au milieu des terres basses, paraissent avoir été anciennement des îles; les alluvions successives les ont enveloppés et réunis au continent. Mais à quatre et surtout à dix lieues de la mer, on rencontre des montagnes, presque toutes granitiques, quartzeuses ou schisteuses. Les roches calcaires sont inconnues dans la Guyane. Les petites montagnes qui bordent la côte, ordinairement à la distance d'une ou de deux lieues, ont généralement leur direction parallèle à celle de la côte, tandis que dans l'intérieur l'on ne trouve que des montagnes isolées, qui se présentent ordinairement comme des pyramides ou des tertres élevés. Les premières coupent les cours des rivières, et donnent naissance à un nombre infini de chutes d'eau, dont l'élévation varie de vingt à cinquante pieds. Les montagnes dans l'intérieur n ont pas, suivant Leblond, dans leurs plus hautes cimes, plus de 600 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Les monts *Tumucumaque*, qui s'étendent de l'ouest à l'est, forment, dit-on, la limite entre le bassin de l'Amazone et le versant incliné vers la côte nord-est de la Guyane. Ils ne sont connus que de nom.

Les principales rivières, telles que l'*Oyapoc*, le *Maroni*, le *Surinam* et l'*Essequebo*, ont l'embouchure très-large et peu profonde, comme c'est l'ordinaire dans un terrain bas et meuble. Leurs cataractes offrent rarement un aspect majestueux. L'Oyapoc en compte 8 dans l'espace de 20 lieues; le Maroni les a moins nombreuses, mais plus grandes; l'Essequebo n'en a pas moins de 39 dans un assez petit espace; le Roupounouri, son affluent, en est obstrué presque partout. Les mêmes traits peuvent s'appliquer généralement aux autres rivières, qui sont le *Démérari* ou *Demarara*, la *Berbice*, le large *Corentyn*, le *Sinnamari*, l'*Approuague*, l'*Araouari*. En général, tous ces cours d'eau sont encore peu connus (1).

La saison sèche, qu'on appelle le grand été, dure, à Cayenne, depuis la fin de juillet jusqu'en novembre. La saison pluvieuse règne surtout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe; cependant les pluies sont plus fortes en janvier et en février. Dans la règle, le mois de mars et le commencement de celui de mai

(1) *Voir*, pour l'état de nos connaissances sur la topographie de la Guyane française en particulier, un mémoire sur l'*intérieur de la Guyane*, par M. G. Lejean, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, avril 1856.

présentent un temps sec et agréable; on appelle cette époque le petit été. En avril et mai, les pluies reviennent aussi fortes que jamais. Le climat tant décrié de la Guyane est moins chaud que celui des Indes orientales, de la Sénégambie et des Antilles. Le thermomètre de Réaumur, à Cayenne, s'élève à 28 degrés dans la saison sèche, et à 24 dans la saison pluvieuse. Cette indique pour Surinam des termes qui paraissent encore plus bas, savoir : 25°,8 pour le maximum moyen de chaleur, et 20 degrés pour la chaleur moyenne de l'année. Ce qui surtout diminue la chaleur à la Guyane, c'est l'action des vents dominants, qui viennent du nord pendant la saison pluvieuse, et de l'est, quelquefois du sud-est, pendant la saison sèche. Ces vents, passant tous sur de vastes étendues de mer, apportent une température plus fraîche, de sorte que dans l'intérieur le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer. Il y a des différences sensibles entre le climat de diverses parties de la Guyane. Sur l'Oyapoc, les pluies sont plus fréquentes qu'à Cayenne. Il tombe annuellement, vers l'Oyapoc, l'énorme quantité de 3 mètres 80 d'eau; à Cayenne, il en tombe 3 mètres 35; c'est environ sept fois autant qu'à Paris. L'époque des saisons n'est pas partout la même. A Surinam, les pluies et les sécheresses commencent un ou deux mois plus tard qu'à Cayenne; mais Stedmann ajoute que ces époques ne sont pas entièrement fixes.

Considéré sous le rapport de la salubrité, le climat a été trop calomnié. Il a les doubles inconvénients attachés à tout pays en friche, couvert de bois ou de marais, et à toute contrée chaude et humide. Les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, sont des fièvres continues. Ce sont les abattis nouvellement faits qui exposent le plus la santé des nouveaux colons; le soleil développe les miasmes qu'exhale un terrain formé de débris des végétaux accumulés depuis des siècles; mais ce danger n'existe que dans les premières années. Les fièvres tierce et double-tierce, qui règnent habituellement dans le pays, sont incommodes, mais peu dangereuses. Les épidémies sont très-rares, et la petite vérole y a été extirpée. On ne peut pas nier, cependant, que l'extrême fertilité d'un terrain plat, l'humidité qui y règne, la masse des végétaux qui le couvrent, les décompositions de tant de matières organiques, ne soient très-nuisibles à la santé des blancs aux bords de la mer, et que les travailleurs de cette couleur ne puissent que difficilement y exploiter le sol; mais dans les montagnes de l'intérieur, les difficultés de la colonisation par des bras européens ne sont pas les mêmes. « Les Européens trouveraient dans les terres élevées, dit Leblond, un climat sain et une température appropriée à leur constitution. Ils produiraient ou récolteraient du quinquina, de la salsepareille, du cacao, de la vanille, des gommes, des baumes précieux; on y joindrait surtout la culture de l'indigo, qui réussirait admirablement sur ces plateaux élevés. »

Les inondations de la Guyane présentent au voyageur un tableau curieux dont nous allons essayer de retracer l'image. Grossies par des pluies continuelles, toutes les rivières se débordent; toutes les forêts, avec leurs immenses troncs, leurs labyrinthes d'arbustes, leurs guirlandes de lianes, flottent dans l'eau. La mer joint ses flots amers aux eaux courantes; elle y apporte un limon jaunâtre; les poissons de mer, les oiseaux aquatiques et les caïmans se répandent partout; les quadrupèdes sont obligés de se réfugier sur le haut des arbres, et à côté des

singes qui, en gambadant, se suspendent aux branches, on voit courir les énormes lézards, les agoutis, les pécaris, qui ont quitté leurs tanières inondées; à côté d'eux, les oiseaux palmipèdes, qui, par leur conformation, semblent condamnés à rester sur terre ou dans l'eau, s'élancent ici sur les arbres pour éviter les caïmans et les serpents, qui partout se jouent dans l'eau ou se vautrent dans la fange. Les poissons abandonnent leur nourriture ordinaire offerte par l'humide élément, et mangent les fruits et les baies des arbustes parmi lesquels ils nagent. Le crabe s'attache aux arbres, l'huître croît dans les forêts. L'Indien qui, dans son bateau, parcourt ce nouveau chaos, ce mélange de terre et de mer, ne trouve pas un coin de terre pour se reposer; il suspend son hamac aux branches les plus élevées de deux arbres, et dort tranquillement dans ce lit aérien, que les vents balancent au-dessus des flots.

Toute l'année a ses récoltes de fruits; cependant les arbres mêmes qui sont toujours chargés de fruits, n'en portent en abondance qu'en certains temps fixes, qui semblent être les époques de leurs récoltes : tels sont les orangers, les limoniers, les poiriers-avocats (1), dont le fruit est surnommé *moelle végétale,* les sapotilliers, les corossols et plusieurs autres qui ne viennent que dans les endroits cultivés. Ceux qui croissent naturellement dans les forêts ne produisent qu'une fois par an, et la plupart dans les mois qui correspondent au printemps d'Europe. Tels sont les fruits des palmiers, ceux du mari-tambour, du prunier-mombain, et autres. Parmi les arbres fruitiers transportés de l'Europe, il n'y en a que trois qui aient réussi généralement, savoir : la vigne, dont cependant les raisins pourrissent dans le temps des pluies, et sont dévorés, en été, par les insectes; le grenadier, et surtout le figuier. Les arbres fruitiers des Indes orientales, tels que les manguiers et les jambosiers, viennent infiniment mieux.

Avant l'arrivée des Européens, la Guyane possédait trois espèces de cafiers, le *coffea guyanensis,* le *paniculata* et l'*occidentalis;* mais on y a introduit le cafier arabique. Les girofliers, les cannelliers et les muscadiers y ont été transportés avec beaucoup de succès. Il y a plusieurs espèces de poivriers. Le cacaoyer vient spontanément à l'est de l'Oyapoc. L'indigo et la vanille y sont indigènes. Parmi les plantes alimentaires du pays, le manioc amer et le ca-manioc tiennent le premier rang; les ignames, les patates, les tayoves et deux espèces de mil offrent encore une nourriture abondante.

La Guyane a donné à la médecine le précieux quassia ou bois de Surinam. Beaucoup d'autres végétaux produisent des sucs amers et astringents d'une grande utilité médicale, tels que le *dolichos pruriens,* la violette ytonbou, espèce d'ipécacuanha, la noix d'huile de castor, le *costus* arabique, la potalée amère. Parmi les gommes et résines, on doit remarquer la *gomme copahu* ou *capivi.* Le laborieux médecin Leblond a cherché en vain le quinquina, même sur les montagnes de l'intérieur. Ce végétal n'a pu franchir les plaines basses qui environnent et isolent la plateau de la Guyane.

Mais, à côté de ces arbustes salutaires, les forêts de la Guyane cachent les poisons les plus terribles. La duncane est un petit arbrisseau qui donne à l'instant la

(1) *Laurus persea.*

mort aux bestiaux qui en mangent; on assure que l'instinct des animaux ne leur apprend pas à connaître cette plante redoutable. Les ravages du poison végétal nommé *wourara* ou *wourali* sont tels, selon Stedmann, qu'un enfant mourut sur-le-champ pour avoir sucé la mamelle de sa mère un instant après qu'elle eut été frappée d'une flèche qui en avait été induite.

Parmi les arbres forestiers de la Guyane, les uns, mous et spongieux, comme les bananiers, les palétuviers, ne servent qu'à allumer le feu; les autres, extrêmement durs, incorruptibles et susceptibles du plus beau poli, ont l'inconvénient de résister à la scie et aux autres outils : tels sont le ouatapa, le balata, l'angelin. Quelques autres espèces, en se rapprochant de ceux-ci, donnent plus de prise aux outils : on distingue le férole, qui s'appelle aussi bois satiné; le *licaria*, qui, dans sa jeunesse, porte le nom vulgaire de bois de rose, et, dans sa vieillesse, est faussement désigné par les colons comme un arbre différent, sous le nom de sassafras; deux espèces d'*icica*, qu'on décore du titre de cèdre noir et de cèdre blanc; le bagassier, le couri-mari et l'acajou. L'aspect des forêts de la Guyane est imposant et varié. Les majestueux *panax morototoni*, le *bignonia copaia*, le norante, élèvent leurs têtes jusqu'à 30 et 35 mètres. Le faramier, l'ourate, le mayèpe, répandent au loin une odeur balsamique. Les lianes et les arbrisseaux grimpants, en décorant ces forêts, les rendent souvent impénétrables; là c'est le mourroucou ou le malani, dont les branches sarmenteuses s'enlacent autour des troncs et des rameaux; ici c'est l'ouroupari et le roubamon, qui, l'un par ses épines en forme de crochets, l'autre par ses vrilles, s'élèvent jusqu'aux cimes des arbres les plus hauts. On voit des grappes de fleurs de diverses espèces pendre de tous les côtés sur l'arbre, dont le feuillage véritable disparaît presque sous des ornements étrangers. Le rocouyer ou roucouyer donne une précieuse couleur jaune aurore.

Nous pourrions encore remarquer une foule d'arbres utiles ou curieux, tels que la simira, qui donne une belle teinture rouge; le cotonnier sauvage, qui a souvent 4 mètres de circonférence, et dont on construit des canots très-grands; le patavoua, qui forme un grand parasol, dont un seul sert de toit à une cabane pour 25 personnes; le vouay, dont les grandes feuilles sont employées à couvrir les maisons, et résistent pendant plusieurs années aux injures de l'air; le *mora excelsa*, qui donne un excellent bois de construction. En résumé, on ne compte pas moins de 259 espèces de *bois utiles* dans les forêts vierges de la Guyane.

Les mammifères de la Guyane sont des mêmes espèces que ceux du Brésil et du Paraguay. Les jaguars passent pour être petits, mais ils n'ont pas encore été très-soigneusement observés. Bajon dit cependant que le jaguar peut terrasser un bœuf, mais qu'il est timide et lâche devant l'homme; Stedmann lui donne 2 mètres de long, du museau à la naissance de la queue. Le couguar l'approche en grandeur. Le couguar noir (*felis discolor*) est ici de la grosseur d'un grand chat, mais sa peau est aussi belle que celle du jaguar, et sa férocité, sa soif de sang n'est pas moindre. Selon Stedmann, le jaguarète serait encore une quatrième espèce de chat, qui a la peau tachetée de noir et de blanc, ce qui est contraire à l'opinion aujourd'hui reçue, et d'après laquelle les naturalistes regardent le jaguar et le jaguarète comme synonymes, mais formant deux variétés différentes. Les autres espèces du genre *felis* sont le *felis unicolor* et le *margay* ou *felis tigrina*

Après le tapir, les fourmiliers comptent parmi les grands quadrupèdes. Les espèces les mieux connues sont le fourmilier didactyle, le tamandua et le tamanoir; celui-ci a quelquefois près de 3 mètres de la tête à la queue; il se défend avec ses griffes même contre le jaguar; s'il réussit à serrer cet ennemi entre ses pattes, il ne le lâche qu'après l'avoir tué. Le chien crabier vit sur les bords de la mer; il se sert de ses pattes, presque comme un homme de ses mains, pour tirer les crabes de leur trou. Parmi les familles des singes, extrêmement nombreuses, on distingue l'atile coïata, qui se suspend aux branches par sa longue queue tournée en spirale, le timide atile belzébuth, le joli petit saki-winski, appelé tamarin par quelques Français, le doux et aimable kisi-kisi, le farouche alouate (*mycetes seniculus*), le sapajou-sajou (*cebus apella*), et cinq ou six autres espèces de ce genre; le sagouin saimiri, le ouistiti vulgaire, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Parmi trois espèces de cerfs, le cariacou se rapproche, pour la grandeur et pour la forme, du chevreuil d'Europe. L'agouti est le gibier le plus commun et le meilleur; cependant la chair du paca est encore préférée; le cabiai habite les bords des rivières et des lacs; ses soies et ses défenses lui donnent l'air d'un cochon; les Indiens, dit-on, ne peuvent manger de sa chair ni même prêter la main pour l'écorcher; ils prétendent qu'ils perdraient leurs enfants s'ils y touchaient. Le pécari, appelé aussi tassajou ou cochon des bois, animal très-différent de nos cochons, s'attroupe en grand nombre. Il passe, sans se déranger, à travers les jardins et les cours, même à travers les rangs d'une armée.

Les écureuils mentionnés par Brancroft ne paraissent pas différer sensiblement des espèces connues en Europe. Le coati, qui a quelquefois deux pieds de long, emporte sans façon les oies et les coqs d'Inde; le grison (*gulo vittatus*), nommé *crabbodago* à Surinam, est d'un caractère si féroce, que, sans être pressé par la faim, il immole tout animal vivant qu'il rencontre et dont il peut se rendre maître.

La Guyane possède plusieurs espèces de tatous et de didelphes ou sarigues. Stedmann nie à tort l'existence du fameux *didelphis æneas* ou *virginiana*, qui, en cas de danger, porte, disait-on, ses petits sur le dos. Parmi les chauves-souris, le vampire de la Guyane est redouté; il y en a qui ont deux ou trois pieds d'envergure (1); le *vespertilio lepturus*, décrit et figuré par Schreber, ne s'est encore trouvé que dans les environs de Surinam.

Le serpent boa est appelé à Surinam aboma; il devient quelquefois long de 13 à 14 mètres et d'une circonférence de plus d'un mètre; il engloutit des sangliers, des cerfs, des tigres entiers. Quelques coups de fusil bien dirigés donnent la mort à ce nouveau Python; les nègres lui enlacent une corde autour du cou, le suspendent à un fort arbre, et, l'entourant de leurs bras, grimpent après le reptile comme à un mât, atteignent son cou, lui ouvrent la gorge avec un couteau, et se laissant couler à terre, le pourfendent dans toute sa longueur; puis l'écorchent

(1) A la Guyane, le vampire a la propriété de sucer le sang pendant que l'on est endormi, sans douleur aucune, et par un procédé dont les naturalistes n'ont pas encore donné l'explication. Ces animaux ne s'attaquent pas toujours aux hommes, mais plus généralement aux chevaux, aux bœufs, etc.; toutefois, on prend la précaution de s'envelopper les pieds pendant la nuit, car c'est principalement à cette partie du corps que s'attache le vampire.

tout palpitant pour avoir sa graisse, qui est excellente. Les deux serpents venimeux les plus connus sont le serpent *à sonnettes* et le *grage :* ce dernier, habitant des forêts de l'intérieur, est le plus méchant; son venin n'est pas aussi actif, mais la courbure et la disposition particulière de ses incisives rendent ses morsures terribles (1). Il y a une grande quantité de crapauds, de lézards et de caïmans. L'*iguana delicatissima* est une espèce de lézard qui vit sur les arbres, et dont la chair est un mets friand.

Trois oiseaux de la Guyane ressemblent extérieurement au faisan; l'un d'eux, le *parraqua,* a le cri extrêmement fort. Le toucan, l'agami, le tangara, le colibri et une petite perruche appelée calli animent les forêts et y étalent leurs couleurs variées. Le *prionus giganteus,* que l'on rencontre sur les bords de la Mana, est le plus grand insecte connu; le *fulgore porte-lanterne* est remarquable par sa propriété phosphorescente. Il y a un grand nombre de scorpions, de mille-pieds et autres articulés nuisibles. Parmi les poissons d'eau douce, le pacou et l'aymara offrent au voyageur une nourriture délicieuse. Le warapper vient s'engraisser pendant l'inondation au milieu des arbres, et il y reste embarrassé dans les branches lors de la baisse des eaux. Le lamantin habite les rivières et les lacs ; le poisson volant est poursuivi dans les eaux par le requin, et dans les airs par le cormoran; l'*echineis remora* s'attache fortement par la tête aux corps solides.

Mais il est temps d'en venir à la description particulière des colonies européennes.

## GUYANE ANGLAISE.

Les colonies ci-devant hollandaises d'*Essequibo* ou *Essequebo,* de *Démérari* et de *Berbice* forment aujourd'hui la *Guyane anglaise,* la plus occidentale des Guyanes possédées par les Européens, et bornée à l'ouest par le Vénézuéla, vers lequel sa limite est encore douteuse; au sud par le Brésil, vers lequel il n'y a rien de bien arrêté non plus; à l'est, par la Guyane hollandaise; au nord, par l'Atlantique. Elle occupe, sur la côte, l'espace qui s'étend du Corentyn à l'Amicuri, lequel se mêle à l'embouchure la plus méridionale de l'Orénoque. La *Serra Acury,* qui est probablement le prolongement occidental de la Serra Tumucumaque, paraît la limiter au sud; l'Essequebo parcourt toute la contrée du sud au nord, et reçoit à gauche le Cuyuni, grossi lui-même du Mazaruno ou Massarouni. Les principaux produits de la colonie sont le sucre, le rhum, le café, le coton, le tabac, l'indigo, les bois. Cette florissante partie de la Guyane est peuplée, sans les Indiens sauvages, de 165 000 habitants, dont les cinq sixièmes sont des nègres.

(1) Il existe un usage général parmi la population de se faire inoculer contre la morsure des serpents, opération que pratiquent les nègres, surtout ceux des forêts. L'opérateur fait aux pieds et aux mains de légères incisions, qu'il frotte d'une poudre soi-disant confectionnée avec les cendres de la tête d'un serpent appartenant à l'espèce la plus venimeuse; alors a lieu une légère suppuration, et la blessure se referme au bout de quelques jours. Celui qui a été ainsi inoculé, disent les nègres, peut passer à côté des serpents, qui ne manqueront pas de l'éviter, et il pourra même les saisir sans qu'ils lui fassent aucun mal. Les nègres ont encore un autre moyen, c'est l'emploi du jus de la racine nommée *solanum marginatum,* plante qui croît en abondance à l'état de mauvaise herbe.

(*Bulletin primaire du Journal général de l'instruction publique.*)

Le district d'*Essequebo* est dans une excellente situation, le long du fleuve du même nom. Les habitants demeurent la plupart dans leurs plantations le long du fleuve. Les bois étant abattus, l'air de mer y circule librement, et le climat est plus tempéré qu'à Surinam.

La capitale de la Guyane anglaise est *Georgetown*, appelée auparavant *Stabroek*, et désignée aussi quelquefois sous le nom de *Démérari;* elle est située à l'embouchure du fleuve de ce nom, et compte 25 000 habitants, qui joignent aujourd'hui le luxe anglais aux manières hollandaises. Les grandes richesses des colons ont fait naître ici des prix excessifs et incroyables pour toutes les denrées etrangères.

On ne trouve ni dans le district d'Essequebo, ni dans celui de Démérari, ces bancs de coquillages si fréquents sur toute la côte de la Guyane : ces dépôts de la mer ne commencent qu'à Berbice. Le terrain de l'Essequebo et du Démérari est une vase tantôt bleuâtre, tantôt grise, qui souvent n'a que la consistance de la boue.

Dans le district de *Berbice*, l'endroit principal est la *Nouvelle-Amsterdam*, ville de 5 000 habitants, sur la rivière Berbice, qui n'a point de chutes comme les autres rivières de la Guyane. Les terres basses s'étendent ici, sans interruption, à 2, 3 et 4 lieues de la côte. On y trouve plus de plantations de cacao et de café que de sucre. Cette petite ville est bâtie dans le goût hollandais : chacune de ses maisons, couverte de feuilles de bananier, s'élève au milieu d'un jardin qu'entoure un fossé qui se remplit et se vide à chaque marée, et forme en quelque sorte une île particulière. Ainsi l'océan, se chargeant chaque jour d'enlever les immondices de cette ville, contribue à sa salubrité. Le fort de *Nassau* la défend du côté de la mer.

Le village de *Pirara*, dans la partie intérieure de la Guyane anglaise, fut le point d'arrêt et d'observation, en 1842 et 1843, de M. Schomburgk, ce voyageur zélé et intrépide qui a jeté beaucoup de lumière sur les parties les plus reculées de la Guyane. Ce village est près du lac *Amucu*, qui s'écoule dans le Rio Branco, et qui, autrefois peut-être plus considérable, pourrait bien avoir donné lieu aux fantastiques descriptions du lac *Parime*, mêlées, dans les anciennes relations, à celles de l'El-Dorado. Dans ces régions intérieures habitent les *Macousis* et les *Wapisianas;* les premiers ont, sur le renouvellement du genre humain, une tradition qui rappelle celle de Deucalion et de Pyrrha, puisqu'ils croient que le seul homme qui ait survécu à une inondation générale a repeuplé la terre en transformant les pierres en hommes; les *Wapisianas* sont surtout remarquables par l'exiguïté de leur tête, relativement au corps; leurs huttes offrent, à l'intérieur, une saleté extraordinaire : des ordures amoncelées, une fumée épaisse, qui ne trouve d'issue que par d'étroites ouvertures ménagées dans le toit, une foule d'animaux domestiques, tels que volailles et perroquets, d'innombrables petites mouches, et cet insecte nommé *chique*, dont il est si difficile de se débarrasser, voilà le tableau de ces immondes habitations. On distingue encore, parmi les peuplades de la Guyane anglaise, les *Maopitys* ou *Mawachwas*, remarquables par une queue qui descend jusqu'au bas du dos, et se termine en une touffe de cheveux retenue par une feuille de palmier qu'embellissent des brins de coton rouge et des plumes de perroquet; les *Araouaks*, les *Accaouais*, les *Warrows*, les *Caraïbes*, etc. Le nombre total des Indiens du pays peut être évalué à 7 000.

On ne saurait quitter cette contrée sans signaler la petite rivière *Pomeroon*, qui se jette dans l'océan près et au nord-ouest de l'Essequebo, et sur les bords de laquelle les Hollandais fondèrent leurs premiers établissements de la Guyane, en 1580.

La Guyane anglaise est une des contrées où l'on a trouvé les plus curieuses sculptures indiennes sur les rochers, sculptures représentant des corps célestes, des crocodiles, des serpents, etc.; Hortsmann en vit vers les bords du Roupounouri, en 1749; M. Schomburgk, dans ces derniers temps, en a observé près de l'Essequebo, comme M. de Humboldt en a remarqué, dans la Guyane espagnole, sur les rives du Cassiquiare et de l'Orénoque.

## GUYANE HOLLANDAISE.

La superbe colonie de *Surinam* reste aux Hollandais : c'est peut-être le chef-d'œuvre colonial de l'industrie humaine. Aucune des Antilles ne présente une culture aussi étendue et aussi lucrative.

La Guyane hollandaise, bornée au nord par l'Atlantique, à l'ouest par la Guyane anglaise, vers laquelle elle a pour limite le Corentyn, au sud par le Brésil et à l'est par la Guyane française, dont elle est séparée par le *Maroni*, appelé par les Hollandais *Marowyn*, est traversée par deux cours d'eau considérables, le *Surinam* et la *Saramacca*. Sa capitale, *Paramaribo*, est une des plus riches villes de l'Amérique méridionale; toutes ses rues sont larges, parfaitement droites, plantées de chaque côté d'allées de citronniers, d'orangers, de tamariniers toujours chargés de fleurs ou de fruits, et, au lieu d'être pavées, elles sont sablées comme les allées d'un jardin. Les rues des faubourgs sont plantées comme celles de la ville; les places publiques, ombragées également par de beaux arbres, sont vastes et régulières. Toutes les maisons sont construites en bois plus ou moins précieux, et les fenêtres, au lieu de vitres, sont garnies de rideaux de gaze parfaitement disposées pour défendre de la chaleur. Les habitations en général sont élégamment ornées de peintures, de glaces, de dorures, de lustres de cristal et de vases de porcelaine; les murs des chambres ne sont jamais enduits de plâtre ni couverts de tapisseries de papier, mais sont lambrissés de bois précieux. Le palais du gouverneur est un magnifique édifice couvert en tuiles. Le port est garni de larges quais d'un abord facile en tout temps; il s'ouvre à l'embouchure du Surinam, que l'on voit toujours sillonné par des barques et des canots dont le nombre annonce la plus grande activité commerciale. Sa population est de 20 000 habitants. Elle entretient des relations continuelles avec des peuplades indigènes; elles y portent des bois précieux et d'autres objets, qu'elles échangent contre des armes à feu. Les environs de Paramaribo sont couverts de charmantes maisons de campagne. Le fort *Zeelandia* défend l'approche de la ville.

Une autre *Nouvelle-Amsterdam*, avec le port principal du fleuve, s'élève sur une langue de terre entre le Surinam et le Commewyn. *Savanna*, à environ 70 kilomètres de Paramaribo, sur la droite du Surinam, est un joli village entièrement habité par des Juifs.

L'aspect des colonies hollandaises et anglaises a quelque chose d'extraordi-

naire, d'unique même pour ceux qui ont vu la Hollande et le Bas-Holstein. Une vaste plaine, absolument horizontale, couverte de plantations florissantes, émaillées d'un vert tendre, aboutit, d'un côté, à un rideau noirâtre de forêts impénétrables, et de l'autre côté est baignée par les flots azurés de l'océan. Ce jardin, conquis sur la mer et sur le désert, est divisé en un grand nombre de carrés environnés de digues, séparés par de larges routes et par des canaux navigables. Chaque habitation semble un petit village à part, et le tout ensemble réunit, dans un étroit espace, les charmes de la culture la plus soignée aux attraits de la nature la plus sauvage.

Quelques peuplades indiennes vivent dans l'intérieur. Là aussi, des nègres révoltés et marrons, désignés sous le nom de *Bosc*[1] et de *Boers*, quelquefois d'*Occas*, ont établi des espèces de petites républiques, dont l'indépendance, protégée par des forêts et des fleuves, a été reconnue par les Hollandais.

Ces nègres vont tout nus, mais ils vivent dans l'abondance. Ils font de bon beurre avec la graisse clarifiée des vers-palmistes; ils tirent une très-bonne huile des pistaches de terre. Au moyen de trappes artistement pratiquées et des hautes marées, ils prennent abondamment du gibier et du poisson, qu'ils font sécher à la fumée pour les conserver. Leurs champs sont couverts de riz, de manioc, d'ignames, de plantaniers. Ils tirent du sel des cendres du palmier, comme font les Hindous, ou bien ils y suppléent fréquemment avec du poivre rouge. Ils ont toujours en abondance le vin de palmier, qu'ils se procurent par une incision d'un pied carré dans le tronc, dont ils reçoivent le jus dans un vase. Le latanier ou le pineau leur fournit tous les matériaux pour construire leurs maisons. Le calabassier leur donne des coupes ou des gourdes. Le *mauricia* renferme des filaments dont ils font leurs hamacs, et même il croît, sur les palmiers, des espèces de bonnets d'un tissu naturel, comme le *sustillo* du Pérou. Les lianes de toutes sortes leur servent de cordes. Pour avoir du bois, ils n'ont qu'à le couper. Ils allument du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois qu'ils nomment by-by. Ce bois, étant élastique, leur procure aussi d'excellents bouchons. Avec la graisse et l'huile qu'ils ont en abondance, ils peuvent faire des chandelles ou allumer des lampes; les abeilles sauvages leur donnent de la cire et de très-bon miel.

Ces Bosch se sont aussi répandus dans la Guyane française, s'y sont rendus redoutables, et ont détruit presque toutes les tribus indigènes, alliées ou protégées de la France.

La population de la Guyane hollandaise était, en 1853 (sans les Indiens et les nègres marrons), de 52 338 habitants, dont 38 545 personnes libres, et 13 793 esclaves. On estime le nombre des Indiens à 1 000, et celui des nègres marrons à 8000.

## GUYANE FRANÇAISE.

La Guyane française, entre la précédente et le territoire brésilien, comprend, depuis l'embouchure du Maroni jusqu'à celle de l'Oyapoc, à côté du cap d'Orange, une étendue de 369 kilomètres de côtes. Mais doit-on arrêter la limite de la colonie française à l'Oyapoc? Nous ne le croyons pas : des discussions très-approfondies, parmi lesquelles nous distinguons celles de M. Walckenaer (*Nouvelles*

*Annales des voyages*) et de M. de Saint-Quantin (*Revue coloniale*), nous font penser que la frontière de notre littoral, du côté du Brésil, doit s'avancer jusqu'à 300 kilomètres au delà de l'Oyapoc, tout près et au nord du cap du Nord et de l'embouchure de l'Amazone, en face de l'île Maraca et de la baie de Vincent-Pinçon ; nous trouvons là une embouchure de l'Araouari, ou du moins de l'un des bras, aujourd'hui obstrué, de l'Araouari, bras nommé *Carapapouri*, et qui, suivant M. de Saint-Quantin, serait la célèbre rivière *Vincent-Pinçon*, confondue si malencontreusement, dans le traité d'Utrecht, avec une rivière *Japoc*, que les prétentions contraires à la France ont voulu voir identique avec l'Oyapoc (1). Les Brésiliens nous contestent ce territoire entre l'Oyapoc et l'Araouari, comme les Portugais l'ont fait longtemps eux-mêmes.

Le Maroni et l'Oyapoc sont les plus considérables des fleuves de la Guyane française. Entre ces deux [illegible]rs d'eau, l'*Approuague* et la *Mana* ont 130 à 180 kilomètres de longu[illegible] du territoire contesté sont généralement composées de terres *nay*[illegible]marque, entre autres rivières nombreuses, l'*Ouassa*, le *Cachipo*[illegible]*enne*, le *Mayacaré* (deux cours d'eau que certaines interprétation[illegible] tour à tour considérés comme la rivière Vincent-Pinçon); entre autres lacs ou lagunes, s'offrent les lacs *Mapa* et *Macari*. L'intérieur, encore peu connu, est composé d'abord de savanes élevées et sèches, puis de forêts et de montagnes.

La Guyane française est plus saine que les deux autres, et présente les éléments de la plus grande prospérité. Il n'y règne aucune maladie endémique. Le sol est très-fertile ; quels progrès l'agriculture ne peut-elle pas y faire, puisque, sur une superficie égale, en y comprenant le territoire contesté, aux trois cinquièmes de toute la France, cette colonie n'a que 5 000 hectares en culture ! Elle est surtout cultivée en sucre, en coton, en roucou, en légumes, en riz, en maïs, en café, en cacao, en girofle et diverses épices. Le giroflier et l'indigo réussissent parfaitement. Le territoire de cette colonie renferme de vastes savanes, dont les pâturages pourraient élever un nombre infini de chevaux et de bêtes à cornes. L'intérieur des terres est habité par des indigènes dont on pourrait utiliser le voisinage en les civilisant, en leur inspirant le goût de la vie sédentaire, et en les engageant à cultiver en grand sous notre protection le coton et le café.

On distingue deux saisons : la saison sèche, qui commence en juin ou en juillet et dure cinq à six mois; et la saison pluvieuse, qui règne le reste de l'année, mais est seulement interrompue en mars par quelques semaines de beau temps : c'est ce qu'on appelle l'*été de mars*.

La nature n'a pas traité Cayenne avec moins de faveur que Surinam. Mais l'ignorance, la présomption, compagne de l'ignorance, enfin la puissance combinée

(1) *Voir* le mémoire de M. de Saint-Quantin, qui a démontré que le bras de l'Araouari qu'il appelle Vincent-Pinçon a été appelé *Iwaripoco* ou *Wairipoco* par d'anciens voyageurs et d'anciens géographes : de là sans doute ce nom de *Japoc*, qui a donné lieu à tant de difficultés. — *Voir* aussi, sur la rivière Vincent-Pinçon, et sur les limites de la Guyane française, le savant mémoire de M. d'Avezac, intitulé : *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil*, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, août, septembre et octobre 1857; et le mémoire de M. da Silva, intitulé : *l'Oyapoc*, même *Bulletin*, avril 1858.

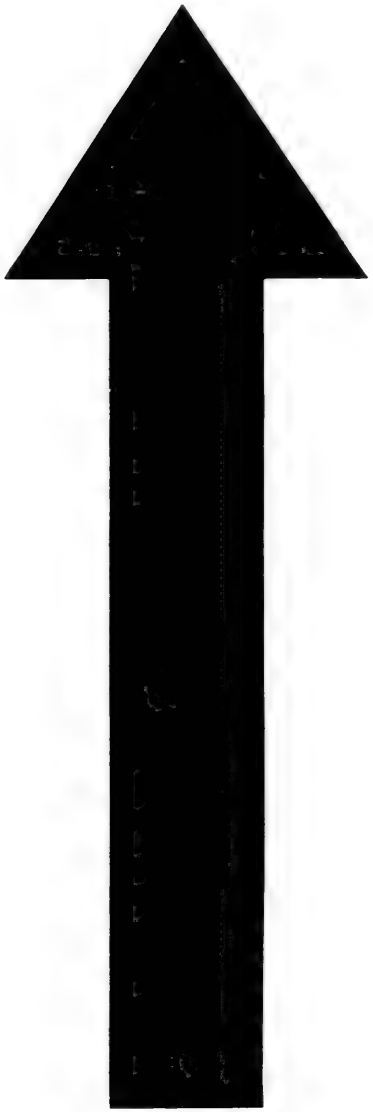
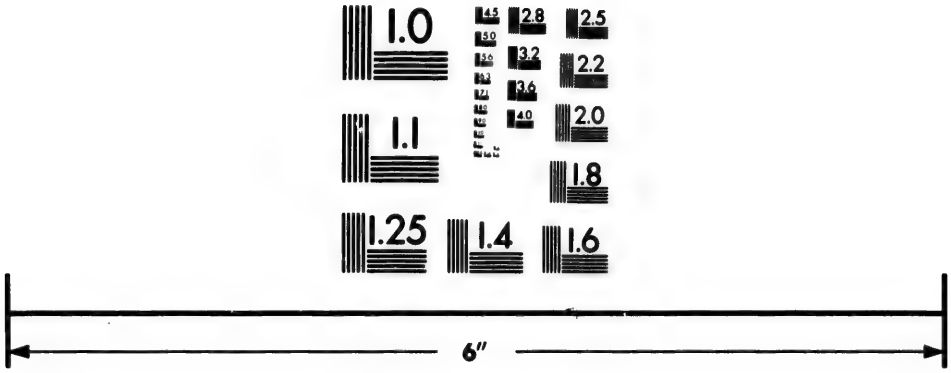


**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

de la routine et de l'intrigue, ont toujours enchaîné les hommes éclairés et entreprenants qui ont proposé les vrais moyens pour faire sortir cette colonie de sa trop longue enfance. Un médecin habile, Leblond, qui a fait un long séjour à Cayenne, a proposé de civiliser les deux tribus indigènes des *Roucouyènes* et des *Poupourouis*, qui ne demandent que des maîtres pour se livrer à l'agriculture. Outre l'indigo, le coton et le café que les Indiens cultiveraient, ils pourraient fournir tous les vivres nécessaires à une grande population de nègres. La nouvelle espèce de coton connue sous le nom de *sea-island* a déjà parfaitement réussi dans notre Guyane. En 1855, on a découvert de riches mines d'or sur les bords de l'Approuague.

*Cayenne* est le chef-lieu de la Guyane française. Cette ville, bien fortifiée du côté de la mer, est presque inaccessible du côté de la terre, où des marais et des bois remplissent l'île dans laquelle elle est située. Cette île, large de 30 kilomètres et longue de 45, est baignée par l'Atlantique, la rivière Cayenne, unie à la rivière de Montsinery, la rivière Oyac et le Mahuri, formé par le confluent de la Comté et de l'Orapu. Son sol est très-fertile, mais les moustiques et d'autres insectes y sont plus incommodes que sur le continent. La ville, placée à l'extrémité nord de l'île, vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Cayenne et de la pointe Macouria, est formée de deux parties, l'ancienne et la nouvelle. La première est mal construite, entourée de vieilles murailles et dominée par des fortifications en ruines. La seconde est plus considérable et mieux bâtie : ses rues sont larges et bien aérées. Les deux quartiers réunis renferment 5 000 habitants. On y entretient deux jardins botaniques de naturalisation. L'établissement de Cayenne fut fondé en 1664, et dut beaucoup aux mains habiles et actives des deux frères Lefébure. Les autres lieux principaux de la colonie sont : *Oyapoc*, dont les environs fournissent différents bois de teinture ; *Kourou*, établissement qui fut fondé en 1763, à l'embouchure du fleuve du même nom, et qui n'a pas eu beaucoup de succès ; *Remire*, village dans l'île de Cayenne ; sur les bords de la Mana, la *Nouvelle-Angoulême*, petite colonie fondée en 1824 par des habitants du Jura, et qui n'a eu qu'une existence éphémère ; l'établissement qui porte le nom même de *la Mana*, et qui a dû une heureuse impulsion au zèle et aux lumières de madame Javouhey, fondatrice et supérieure générale de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; *Sinnamari*, bourg tristement célèbre pour avoir été le tombeau de plusieurs Français qui y furent déportés après le 18 fructidor ; *Approuague*, qui acquiert de l'importance depuis la découverte des mines d'or ; *Roura*, qui a 1 800 habitants.

Le petit village de l'*Impératrice-Eugénie* fut formé près des exploitations de l'or de l'Approuague, en 1856. Dans le territoire contesté, les Français, certains de leurs droits, fondèrent, en 1836, le poste de *Mapa*, dans un îlot qui sépare le lac de ce nom de celui de Macari, non loin de l'ancien fort de *Macari* ou de *Vincent-Pinçon*, qu'ils avaient formé en 1777. De leur côté, les Brésiliens ont élevé vers le même temps, sur la rive gauche de l'Araouari, la colonie de *Pedro II*, comme une sorte de protestation contre l'occupation française du territoire en litige.

On remarque sur la côte de la Guyane, à 27 milles géographiques nord-ouest

de Cayenne, le petit groupe des *îles du Salut* (autrefois les *îles du Diable*), qui offrent un verdoyant et joli aspect, et possèdent un port sûr et commode. On en a fait un lieu de déportation pour les condamnés des bagnes, en vertu d'un décret de 1852. Les principales de ces îles sont l'île *Royale,* avec une bonne rade; l'île *Saint-Joseph* ou *Marchande,* et l'île du *Diable*. Près et à l'est de l'île de Cayenne, on distingue l'*îlot la Mère,* encore plus pittoresque que les îles du Salut, et qui a reçu aussi un dépôt de condamnés; l'*îlot le Père, le Malingre* et *les Mamelles :* ce dernier groupe est désigné sous le nom d'*îlots de Remire*. On a formé des établissements pénitentiaires sur la terre ferme, à l'imitation de ceux des îles : à la *Montagne d'Argent,* sur la rive gauche de l'Oyapoc, et près de son embouchure; à *Saint-George,* spécialement pour les forçats noirs et les libérés de cette couleur, à 250 kilomètres sud-est de Cayenne; à *Saint-Augustin* et à *Sainte-Marie,* sur les rives de la Comté. Mais la fièvre jaune, qui a exercé de grands ravages à la Guyane dans ces dernières années, a frappé si cruellement ces colonies pénitentiaires, qu'elles ont été sur le point d'être abandonnées.

La population de toute la colonie est de 25 000 habitants, dont la plus grande partie sont des nègres; dans ce nombre sont compris les indigènes indépendants, qu'on peut évaluer à 1 500 ou 2 000 individus.

Outre les deux tribus des Roucouyènes et des Poupourouis, l'intérieur de la Guyane française nourrit un certain nombre de peuplades sauvages.

Les *Galibis* sont la principale et la plus nombreuse, celle dont le langage est le plus universellement entendu de toutes les autres. Ceux qui demeurent près de Cayenne sont entassés dans leurs cabanes à la manière des animaux. Il y en a où l'on compte quelquefois jusqu'à 20 et 30 ménages. La sécurité avec laquelle ces sauvages vivent entre eux fait que rien ne ferme dans leurs demeures. Les portes en sont toujours ouvertes, et l'on y peut entrer quand on veut. Cette tribu s'est créé une langue douce et régulière, riche en synonymes, et régie par une syntaxe très-compliquée et très-ingénieuse. Cet effort d'intelligence semble prouver que, si ces sauvages repoussent avec obstination nos arts et nos lois, c'est d'après une sorte de raisonnement qui leur fait préférer la vie indépendante. Ils occupent principalement le pays entre le Courou et le Maroni, pays dont la côte, bordée d'un récif presque inaccessible, prend le nom de *Côte du Diable.*

Les *Oyampis,* les *Émerillons,* les *Arramichaux,* sont d'autres Indiens remarquables de la Guyane française. Les Oyampis, vers le haut Oyapoc, sont grands, vigoureux et de mœurs paisibles; les Émerillons ont la figure douce, les formes arrondies et féminines.

Les *Bonis* sont des nègres marrons assez nombreux dans l'intérieur, qui ont dû leur nom à leur premier chef, Boni ou Aboni, déserteur de la milice noire de Surinam. Nous avons parlé déjà des *Bosch,* qui, de la Guyane hollandaise, ont pénétré dans la colonie française.

Les *Kiricotsos* et les *Parabuyanes,* sur le haut Maroni, sont des tribus puissantes. On distinguait encore les *Palicours,* les *Arouas,* les *Mayés,* et dix ou douze autres tribus qui habitaient les terres noyées et les riches pâturages entre l'Oyapoc et l'Araouari; mais les Portugais en ont emmené tous les habitants, afin de couvrir par un désert absolu la frontière septentrionale de leur empire

brésilien. D'un autre côté, des Indiens *Tapouyes* ou *Tapuyas,* voulant se soustraire à la domination du gouvernement brésilien du Para, se sont réfugiés dans le territoire contesté, après l'établissement du poste de Mapa par les Français, en 1836.

L'état de pauvreté et de barbarie où les Européens trouvèrent ces peuplades n'est pas une preuve tout à fait concluante contre les traditions, qui annonçaient aux aventuriers espagnols et anglais l'existence d'un pays, dans l'intérieur de la Guyane, abondant en or, et nommé *El-Dorado,* dont la capitale, *Manoa,* renfermait des temples et des palais couverts de ce métal précieux. Ce fameux but de tant d'expéditions a même été presque atteint, à ce qu'assurent des relations authentiques. Un chevalier allemand, Philippe de Hutten, dont le nom a été défiguré en Urre, a conduit, de 1541 à 1545, une petite troupe d'Espagnols depuis Coro, sur la côte de Caracas, jusqu'à la vue d'une ville habitée par les *Omégas,* remplie de maisons dont les toits brillaient avec l'éclat de l'or, mais qui n'était environnée que d'une contrée faiblement cultivée. Repoussé par les Omégas, ce chef audacieux se proposait d'y retourner avec des forces plus considérables, lorsqu'un assassinat termina ses jours. Les toits d'or peuvent être une fable ou une illusion d'optique produite par des rochers de mica; le nom des Omégas semble identique avec celui des *Omaguas,* nation assez civilisée, entreprenante, et répandue sur les deux bords de l'Amazone. Une petite ville du nom de *Manoa* a été visitée par les missionnaires péruviens, sur les bords de l'Ucayale. On trouve une peuplade des *Manoas* sur les bords de l'Uaupe, affluent du Rio Negro. Mais Philippe de Hutten a-t-il réellement vu une ville des Omaguas? Une autre explication se présente, indépendamment de l'histoire de cette expédition. Les Indiens de la Guyane ont pu avoir eu une idée obscure de l'empire des Incas, des temples et des palais de Cuzco, couverts en partie d'or, ainsi que du grand lac Titicaca. Leurs récits n'auront été qu'un peu exagérés, et les Espagnols auront cherché ce que déjà ils possédaient (1).

(1) M. de Humboldt croit que les anciennes relations ont eu en vue deux *El-Dorado* différents : l'un à l'ouest, dans le bassin du Rio Negro ; l'autre à l'est, dans le groupe de la Serra Parime, c'est-à-dire dans la Guyane. *Voir* [illegible] ssertation de cet illustre savant intitulée : *Sur quelques points importants de la géogra* [illegible] *e la Guyane* (dans les *Nouvelles Annales des voyages,* tome III de l'année 1837, p. 137).

# TABLEAUX DES GUYANES FRANÇAISE, HOLLANDAISE ET ANGLAISE.

## POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

| Lieux. | Latitude nord. | | | Longitude ouest | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| CAYENNE (le fort) | 4° | 56′ | 28″ | 54° | 38′ | 45″ |
| MARACA (île) (extrém. ouest) | 2 | 30 | 44 | 52 | 46 | 58 |

## GUYANE FRANÇAISE.

Entre 4° 30′ et 5° 40′ de latitude nord; entre 52° 40′ et 57° de longitude ouest (en y comprenant la partie contestée).

SUPERFICIE : 300000 kilom. carr. (y compris cette même partie). — POPULATION : 23 500 hab. (sans les Indiens sauvages).

| | | |
|---|---|---|
| En 1856. | Population coloniale | 16 702 indiv. |
| | Militaires, fonctionnaires, etc. | 1 517 |
| | Transportés | 269 |
| | Immigrants indiens | 542 |
| | Immigrants africains | 770 |
| Au 31 décembre 1857, nombre des transportés | | 4 000 |
| Cultures en 1856 | | 57 364 hectares. 1 112 850 fr. de produits |
| Importations en 1856 | | 7 103 064 fr. |
| Exportations | | 958 533 |

La colonie est divisée en 14 communes ou quartiers.

## GUYANE HOLLANDAISE.

Entre 1° 30′ et 6° de latitude nord; entre 56° et 60° de longitude ouest.

SUPERFICIE : 155 000 kilom. carr. — POPULATION : 55 000 habit.

| | | |
|---|---|---|
| En 1853 | 6 990 hommes libres. | 18 313 hommes esclaves. |
| | 6 830 femmes libres. | 20 232 femmes esclaves. |
| | 13 793 | 38 545 |

**Produits de la colonie pendant la même année :**

| | |
|---|---|
| Sucre | 33 898 322 livres. |
| Café | 563 511 |
| Coton | 891 478 |
| Gallons de mélasse | 1 323 100 |
| — de rhum | 147 200 |
| Importations dans la même année | 2 041 186 florins de Hollande. |
| Exportations | 3 030 795 |

| | |
|---|---|
| 7 provinces | Haut-Surinam et Thorarica. Para. Haut-Commewyn. Bas-Commewyn. Haut-Cottica et Perica. Bas-Cottica. Saramacca. |
| 2 districts | Nickerie. Coronie. |

## GUYANE ANGLAISE.

Entre 1° et 8° 30′ de latitude nord; entre 59° et 63° de longitude ouest (?)

SUPERFICIE : 250 000 kilom. carr. (?) — POPULATION : environ 160 000 hab. (en 1858).

En 1851 : Exportations : 21 000 000 de fr. — Importations : 20 500 000.

| | | |
|---|---|---|
| 3 districts | Essequebo ou Essequibo. — Popul. en 1850 | 22 925 |
| | Démérara ou Démérari | 75 767 |
| | Berbice | 29 003 |
| | | 127 695 |

# LIVRE DOUZIÈME.

## Antilles ou Archipel Colombien.

Entre les deux masses continentales de l'Amérique, dont nous venons d'achever la description, s'étend en arc de cercle une chaîne d'îles à laquelle on a donné le nom insignifiant d'*Antilles*(1), et le nom inexact d'*Indes occidentales*, mais que la raison et la reconnaissance auraient dû nommer l'*Archipel Colombien*. L'extrémité méridionale de cet archipel se rattache au Vénézuéla, dans l'Amérique méridionale; tandis que son extrémité septentrionale se lie à la Floride par les îles Bahama, et la pointe occidentale de Cuba correspond en quelque sorte à la partie la plus avancée du Yucatan.

On divise la partie principale de ces îles en *Grandes Antilles* (Cuba, Haïti, la Jamaïque, Porto-Rico), et *Petites Antilles* ou *îles du Vent*. Cependant il faut distinguer, en outre, les îles *Lucayes* ou *Bahama*, et les *îles sous le Vent*. Les Anglais, les Français et les Espagnols donnent des sens très-différents aux termes d'îles du Vent et d'îles sous le Vent. L'acception de ce terme de marine dépend de la position du navire et de la route qu'on se propose de suivre. Parmi nous, les îles sous le Vent sont les îles répandues le long de la côte du Vénézuéla ; pour les géographes anglais, les îles sous le Vent (*Leeward Islands*) sont la partie septentrionale de la chaîne des Petites Antilles; et ils appellent îles du Vent (*Windward Islands*) la partie méridionale de ces mêmes Antilles.

L'étendue de mer qui se trouve entre les Antilles, l'Amérique méridionale, et les côtes des Mosquitos, de Costa-Rica et de Darien, s'appelle aujourd'hui *mer des Antilles* ou *des Caraïbes*. Cette mer, une des plus fréquentées du globe, nous présente plusieurs phénomènes dignes d'attention. Le premier est ce mouvement des eaux connu sous le nom de *courant du Golfe*. On doit le considérer comme l'effet du mouvement doux, mais universel, de toute la masse des eaux de l'océan, portées par le grand courant équatorial de l'est à l'ouest, et poussées à travers les ouvertures de la chaîne des Petites Antilles contre le continent américain. Ce mouvement uniforme n'empêche pas les eaux de l'océan, depuis les îles Canaries jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, d'être d'une si parfaite tranquillité, qu'un canot pourrait sans danger traverser cet espace, auxquels les Espagnols ont donné

(1) C'est le nom de l'île imaginaire d'*Antilia*, appliquée aux découvertes de Colomb. *Voyez* notre *Histoire de la Géographie*, vol. I.

le surnom de *mer des Dames*. Pour être tranquille, ce mouvement n'en est pas moins fort; il accélère la marche des navires qui voguent des Canaries à l'Amérique méridionale; il rend presque impossible la traversée en ligne directe de Carthagène à Cumana, ou de Trinidad à Cayenne. Le nouveau continent, à partir de l'isthme de Panama jusqu'à la partie septentrionale du Mexique, forme une digue qui arrête le mouvement de la mer vers l'occident. Depuis Veragua, le courant est forcé de changer sa direction pour suivre celle du nord, et de se plier à toutes les sinuosités des côtes de Costa-Rica, de Mosquitos, de Campêche et de Tabasco. Les eaux qui entrent dans le golfe du Mexique par l'ouverture qui se trouve entre le Yucatan et l'île de Cuba, après avoir éprouvé un grand remous partiel entre La Vera-Cruz et la Louisiane, retournent dans l'océan par le canal de Bahama; elles y forment ce que les marins appellent proprement le *courant du Golfe*, qui est comme un torrent d'eaux chaudes, sortant du canal de Floride avec une grande vitesse, et s'éloignant insensiblement de la côte de l'Amérique septentrionale, en suivant une direction diagonale. Lorsque les navires venant d'Europe et destinés pour cette côte ne sont pas sûrs de la longitude où ils se trouvent, ils peuvent s'orienter dès qu'ils ont atteint le courant du Golfe, dont la position a été exactement déterminée par Franklin, Williams, Pownall, etc. Depuis le 41e parallèle, ce long courant d'eaux chaudes se dirige vers l'est, en diminuant peu à peu de température et de vitesse, et en augmentant de largeur. Avant d'arriver aux plus occidentales des Açores, il se partage en deux bras, dont, au moins à certaines époques de l'année, l'un se porte sur l'Islande et la Norvége, et l'autre sur les îles Canaries et les côtes ouest de l'Afrique. Ce remous de l'océan Atlantique explique pourquoi, malgré les vents alizés, des troncs de *cedrela odorata* sont poussés des côtes d'Amérique sur celles de Ténérife. Dans le voisinage du banc de Terre-Neuve, la température du courant du Golfe, qui charrie avec une grande rapidité les eaux chaudes des parallèles moins élevés dans des latitudes plus septentrionales, est, selon les expériences de M. de Humboldt, de 2 à 3 degrés (R.) plus élevée que celle des eaux voisines, qui en forment pour ainsi dire les rives, et dont le mouvement est comparativement nul.

La tranquillité habituelle de la mer des Antilles est, de temps à autre, troublée par des ouragans et des coups de vent qui, se propageant à travers les étroites ouvertures de la chaîne des Antilles, prennent une extrême intensité. En temps ordinaire, les eaux sont si transparentes qu'on distingue les coraux et les poissons, à 60 brasses de profondeur; le vaisseau semble planer dans l'air; une sorte de vertige saisit le voyageur, dont l'œil plonge à travers le fluide cristallin au milieu des jardins sous-marins où des coquillages et des poissons dorés brillent parmi des touffes de fucus et des bosquets d'algues marines.

Le canal entre le Yucatan et l'île de Cuba présente de deux côtés le phénomène de sources d'eau douce jaillissant au sein de l'onde amère. Nous avons déjà décrit celle de la côte de Yucatan : les autres sont vis-à-vis, sur la côte occidentale de Cuba, au sud-ouest du port de Batabano, dans la baie de Xagua, environ à 2 ou 3 milles marins de la terre; elles jaillissent avec tant de force, que l'approche de ces lieux fameux est dangereuse pour les petites embarcations, à cause des lames très-élevées qui se croisent en clapotant. Les navires côtiers viennent quel-

quefois y prendre, au milieu de la mer, une provision d'eau douce. Plus on puise profondément, plus l'eau a de douceur. On y tue souvent des lamantins, animal qui ne se tient pas habituellement dans l'eau salée.

Toutes les îles un peu considérables de cet archipel renferment de hautes montagnes; les plus élevées se trouvent dans la partie occidentale d'Haïti, dans l'est de Cuba et dans le nord de la Jamaïque, précisément aux endroits où ces grandes îles se rapprochent le plus. La direction de ces montagnes, en la considérant en gros, paraît bien être du nord-ouest au sud-est; mais, en examinant attentivement les meilleures cartes de chaque île, on découvre dans la plupart un point central d'où les rivières descendent, et où les diverses branches de montagnes paraissent se réunir comme dans un noyau. Dans quelques îles, comme à la Guadeloupe, ce noyau renferme des volcans; il paraît plus généralement formé de granite dans les petites îles, et de roches calcaires dans les grandes. On a remarqué avec raison que, dans les Petites Antilles, les plaines les plus étendues se trouvent sur la côte orientale. Mais ce fait cesse d'avoir lieu dans les îles Vierges et dans les Grandes Antilles. Le seul trait d'uniformité se trouve dans les escarpements brusques qui, dans la plupart des îles, séparent les terres hautes des terres basses; ils sont surtout frappants à Saint-Domingue, où on les appelle *mornes*.

Les rochers de corail ou de madrépores sont aussi communs que les pierres ponces, et des recherches plus attentives prouveront peut-être que cette substance a joué un rôle aussi important dans la formation de cet archipel, qu'elle en a joué dans celle des archipels du Grand océan. L'île de Cuba et les îles Bahama sont environnées d'immenses labyrinthes de rochers qui s'élèvent au niveau des flots, et qui se couvrent de palmiers : ce sont exactement les îles basses de l'océan Oriental.

Toutes les Antilles sont à peu près soumises au même climat. Dans la sécheresse, qui dure ordinairement depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai, la chaleur du jour serait insupportable si des brises de mer ne s'élevaient à mesure que le soleil prend de la force. Les pluies, qui caractérisent la saison de l'été, tombent par torrents : ce sont de véritables déluges; les rivières s'enflent en un moment; tout le plat pays est submergé. L'air, fortement imprégné d'humidité, couvre de rouille tous les métaux susceptibles de s'oxyder. L'humidité, continue sous un ciel enflammé, fait en quelque sorte vivre les habitants dans un bain de vapeurs et ne contribue pas peu à rendre le séjour, dans la partie basse de ces îles, désagréable, malsain, et même dangereux pour un Européen. Le relâchement successif des fibres trouble et interrompt l'activité des fonctions vitales, et produit à la longue une atonie générale.

Le défaut habituel d'électricité paraît contribuer à faire disparaître ces teintes animées qui distinguent l'Européen. Les miasmes répandus par des eaux de mer stagnantes et des vases croupissantes deviennent, surtout pour les hommes des pays froids, les germes de la terrible fièvre jaune. La nature a indiqué un moyen de salut, c'est de chercher un air plus frais sur les flancs des montagnes. La zone chaude, où les fièvres putrides menacent notre existence, s'étend depuis le bord de la mer jusqu'au niveau de 400 mètres; là commence la zone tempérée où le thermomètre de Réaumur ne marque plus que 15 à 18 degrés en plein midi, où

nos plantes potagères réussissent le mieux, et où abonde le quinquina-pitou (*chinchona caribea*). Cette zone se termine à 800 mètres plus haut, où le thermomètre s'arrête à 14 degrés; les brouillards, élevés des parties basses, s'accumulent sur les montagnes, et la pluie devient habituelle. C'est la zone froide des Antilles.

Il ne s'est pas trouvé d'autres mammifères sauvages que ceux de la plus petite taille, tels que la chauve-souris fer-de-lance, le rat volant ou myoptère, le kinkajou (1), le rat-pilori (2); les lézards, les scorpions, les serpents sont très-communs; mais, parmi les Petites Antilles, la Martinique et Sainte-Lucie sont les seules qui renferment de véritables vipères et des scorpions venimeux. Le scorpion existe à Porto-Rico, et probablement dans toutes les Grandes Antilles. Le vorace caïman habite les eaux dormantes, et quelquefois les hommes ne peuvent se soustraire à sa dent meurtrière. Les tortues les plus délicates se prennent sur les plages voisines de la Jamaïque. Les perroquets et les colibris embellissent les forêts; les oiseaux aquatiques, en troupes innombrables, animent les rivages. On admire l'oiseau-mouche, qu'on appelle aussi *oiseau-murmure*, à cause du bourdonnement produit par le mouvement continuel de ses ailes; on le voit lancer son bec effilé dans les fleurs parfumées des orangers et des limoniers, pour en exprimer un instant le suc et l'essence; ailleurs, à le voir suspendu dans les airs au-dessus des campêchiers en fleurs, on le croirait enivré des parfums qui s'en exhalent; puis on le voit tout à coup disparaître avec la rapidité de l'éclair, pour revenir, peu de moments après, savourer de nouveau ces délicieuses odeurs, et déployer dans toutes ses courses un plumage magnifique où brillent les plus riches nuances de pourpre et d'or, d'azur et d'émeraude.

Les magnifiques végétaux que nous avons admirés dans les autres parties du globe situées entre les tropiques égalent ici en taille, en beauté, leurs frères du continent. Le bananier, qui, d'abord faible, cherche l'appui d'un arbre voisin, forme à lui seul, dans le cours des années, un bocage; le tronc creusé du cotonnier sauvage (3) fournit un canot capable de contenir 100 hommes; une feuille de palmier éventail suffit pour garantir 8 personnes du soleil ou de la pluie; le choupalmiste balance sa tête verdoyante sur une colonne quelquefois haute de 80 mètres. Des rangées d'arbres de Campêche (4) et de brésil entourent les plantations. Le caroubier joint au bienfait de ses fruits celui de son épais ombrage. L'écorce fibreuse du grand *cecropia* fournit de solides cordages. L'élégant tamarinier, précieux par ses cosses acides, le bois de fer, le cèdre, et une espèce de *cordia*, désignée dans les îles anglaises sous le nom d'*ormeau d'Espagne*, sont très-estimés pour les ouvrages de charpente solides et durables. Rien ne surpasse l'utilité de l'arbre à roue (5) dans la construction des moulins. Les orangers, les citronniers, les figuiers, les grenadiers, à l'entour des habitations, remplissent l'air d'un parfum exquis, ou offrent leurs fruits délicieux. La pomme, la pêche, le raisin, et généralement tous les meilleurs fruits de l'Europe, ne mûrissent que dans les parties montagneuses, tandis que les plaines, où rien ne modère le feu du soleil,

(1) *Potos caudivolvulus.* — (2) *Mus pilorides.* — (3) *Bombax ceiba.* — (4) *Hæmatoxylum campechianum.* — (5) *Laurus chloroxylon.*

se parent des productions indigènes, telles que le cachou (1), la sapote (2), la sapotille (3), la poire d'avocat (4), la mammée (5), avec plusieurs fruits des Indes orientales, comme la pomme de rose (6), la goyave (7), la mangue (8), et quelques espèces de spondias et d'annona. Le curieux laget ou bois-dentelle offre, dans son écorce intérieure, une matière parfaitement analogue à la dentelle et qu'on emploie de même comme ornement.

Dans l'émail des vastes savanes, on distingue le *serpidium* de Virginie, l'*ocymum americanum*, le *cleome* à cinq feuilles, le *turnera pumicea*. Le long des coteaux, la modeste sensitive se cache sous le gazon, entre des *sida*, les *dianthea*, les *ruelia*, ombragés par l'élégant troène d'Amérique, ou par les acacias de toute espèce, notamment l'acacia de Farnèse, intéressant par la délicatesse de ses feuilles et le parfum de se petites fleurs jaunes, disposées en boucles. Sur le penchant des mornes déserts, divers cactiers présentent leurs troncs difformes, hérissés de faisceaux d'épines, tandis que les grands raisiniers (9) décorent les rochers voisins de la mer. Dans les bois, les nombreuses familles des lianes (10), dont les branches sarmenteuses s'entrelacent au haut des arbres, forment des dômes de fleurs et des galeries de verdure. L'*achras balata*, de la famille des sapotées, fournit une substance analogue à la gutta-percha.

Parmi les autres végétaux, les plus curieux sont les fougères arborescentes : elles sont ici, comme dans toute la zone torride, des plantes vivaces, qui acquièrent un grand accroissement. Le *polypodium arboreum*, en particulier, pousse un tronc élevé de plus de 7 mètres, et couronné de larges feuilles dentelées qui lui donnent exactement l'air et le port d'un palmier. La médecine réclame encore le *gaïac* ou *lignum vitæ*, la *wintera-cannella* et la *chinchona caribea*.

L'élévation du centre de ces îles, la diversité des expositions, la grande différence du climat des montagnes d'avec celui des côtes, et la nature du terrain, tout concourt à jeter dans la végétation une variété infinie aussi agréable qu'utile.

La plupart des productions commerciales qui font aujourd'hui la richesse des Antilles, proviennent de végétaux naturalisés et entretenus par la culture. Cependant on trouve la vanille sauvage dans les bois de la Jamaïque et d'Haïti; l'aloès, cultivé à la Barbade, croît spontanément sur le sol pierreux de Cuba, des Lucayes et de plusieurs autres îles. Le *bixa orellana*, d'où l'on tire le rocou ou roucou, est commun ici comme dans tous les pays chauds de l'Amérique. Non-seulement le piment est indigène, mais il refuse de se multiplier sous la main de la culture. Le *myrtus pimenta* affectionne particulièrement les flancs des montagnes qui regardent la mer; il y forme des bocages où l'on jouit d'une promenade d'autant plus commode qu'aucun arbuste ni arbrisseau ne croît sous son délicieux ombrage.

L'igname et la patate, également indigènes, forment le principal aliment des nègres. L'Afrique a fait présent aux Indes occidentales du manioc et de l'arbrisseau à pois d'Angola. Mais les cultures qui subviennent au luxe et aux fabriques

(1) *Anacardium occidentale*. — (2) *Achras mammosa*. — (3) *Achras sapotilla*. — (4) *Laurus persea*. — (5) *Mammæa americana*. — (6) *Eugenia jambos*. — (7) *Psidium pyriferum*. — (8) *Volkameria aculeata*. — (9) *Cocoloba urifera*. — (10) *Convolvulus dolichos, grenadilla, raiana, bignonia*, etc.

de l'Europe, absorbent toute l'attention d'un planteur des Antilles; et sans les immenses fournitures en blé qui arrivent du Canada et des États-Unis d'Amérique, la disette affligerait très-souvent ces magnifiques contrées.

La grande marchandise d'étape des Indes occidentales est le *sucre*. Il paraît difficile de ne pas croire à l'existence d'une canne à sucre indigène en Amérique, mais on prétend que l'espèce cultivée y fut apportée soit de l'Inde, soit de la côte d'Afrique. On assure que la canne à sucre fut transplantée, en 1606, des Canaries à Saint-Domingue, par un certain Aguilar, habitant de La Concepcion de La Vega, et que le premier moulin à sucre fut construit par un chirurgien d'Haïti, appelé Vellosa. Mais ce fait ne prouverait qu'une importation locale, sans décider le fond de la question. Depuis le commencement de ce siècle, la canne d'Otaïti est généralement introduite dans les Antilles; elle fournit un suc plus abondant que la canne ordinaire ou créole. Un champ de cannes, au mois de novembre, époque de leur floraison, offre un des coups d'œil les plus ravissants que la plume puisse décrire ou le pinceau imiter. La hauteur des tiges, qui varie de 2 à 3 mètres et plus, caractérise fortement la différence de sol ou de culture. Au moment de la maturité, le champ déploie un vaste tapis d'or que les rayons du soleil viennent nuancer par de larges bandes du plus beau pourpre. Le sommet des tiges est d'un vert noirâtre; mais, à mesure qu'elles se sèchent, soit de maturité ou par l'effet des grandes chaleurs, la couleur change, et devient celle d'un jaune roux, des feuilles pendent du haut des tiges, et semblent s'écarter pour laisser jaillir une baguette argentée : la longueur de cette baguette varie de 1 à 2 mètres, et sur son sommet flotte mollement un panache blanc, dont les houppes sont terminées par une frange délicate du lilas le plus tendre. Une plantation de cannes en feu offre, au contraire, les horreurs les plus pittoresques qui puissent s'offrir à l'imagination d'un peintre ou d'un poëte. Il n'y a pas d'incendie aussi alarmant, il n'y a pas de flammes aussi rapides; on ne saurait se figurer la vélocité et la furie avec lesquelles ce feu dévore et se propage. Dès qu'on s'aperçoit que le feu est à une plantation, on frappe à coups redoublés sur les coquilles d'appel; les échos retentissent et renvoient le bruit au loin; l'alarme se répand dans les établissements limitrophes. Le tintamarre de ces coquilles, l'agitation des nègres au milieu des feux, leurs pantomimes expressives, leurs travaux, l'impatience bruyante et tumultueuse des blancs, les groupes de chevaux et de mulets qui passent dans le fond du tableau, le mouvement, le désordre et la confusion qui règnent partout, les tourbillons de fumée, la marche rapide des flammes, le pétillement, le craquement des cannes qui se consument, tout cela forme un ensemble de scènes horribles et sublimes à la fois.

L'arbrisseau qui nous fournit le coton trouve souvent dans ces îles le terrain sec et pierreux qu'il aime; mais la récolte, qui demande un temps sec, n'est pas assez assurée. Le cafier, originaire de l'Arabie Heureuse ou plutôt de l'Afrique orientale, en fut longtemps une propriété enviée. Les grains, trop vieux, n'ayant jamais voulu lever en d'autres pays, on transporta le plant même à Batavia; ensuite, par multiplication, à Amsterdam et à Surinam, à Paris et à la Martinique. Tantôt cet arbre récompense les soins du cultivateur dès la troisième année, tantôt seulement à la cinquième ou sixième; quelquefois il ne produit pas une livre

de café, et d'autres fois il en donne jusqu'à 3 ou 4. En quelques endroits, il ne dure que 12 ou 15 ans; et en d'autres, 25 à 30.

Ce tableau général des Antilles devrait être suivi d'une discussion sur les indigènes, exterminés par les Européens. Les Caribes ou Caraïbes s'étendaient-ils au delà des Antilles? Les tribus populeuses d'Haïti et de Cuba, différentes des Caraïbes, étaient-elles de la race qui habitait la Floride ou de celle du Yucatan? L'espace nous défend d'examiner ces questions, sur lesquelles d'ailleurs nous ne pouvons proposer aucune opinion certaine.

La plus grande et la plus occidentale de ces îles, *Cuba*, longue de 1 200 kilomètres, sur une largeur qui varie de 45 à 180, approche, en étendue, de la Grande-Bretagne. Sa population, en 1854, était de 1 009 000 individus, dont 502 000 blancs, 177 000 personnes de couleur libres, 330 000 esclaves.

Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest, depuis le cap Maysi, extrémité orientale (que Colomb appelle *Alpha et Oméga*, le commencement et la fin), jusqu'au cap Saint-Antoine, qui s'avance en face du Yucatan; elle se montre plus élevée à l'est qu'à l'ouest, et atteint, dans sa plus grande altitude, environ 2500 mètres. La *Sierra de Cobre* et la *Sierra Maestra* en sont les parties principales.

Les terres près de la mer sont en général basses et inondées dans les saisons pluvieuses. Il y a peu de grandes rivières, par suite de la disposition étroite de Cuba : la plus considérable est le *Cauto*, qui coule dans la partie orientale et débouche sur la côte sud, dans la baie de Buena-Esperanza, la plus étendue des baies de cette côte. Cette superbe île passe pour avoir le meilleur sol de toutes les Antilles; son climat est chaud et sec, mais plus tempéré que celui d'Haïti, grâce aux pluies et aux vents du nord et de l'est qui le rafraîchissent. Il faut en excepter quelques vallées exposées au midi, et brûlées par la réverbération des rochers. Les anciens historiens vantent l'or fin de cette île, et une tradition affirme que les canons du fort *El-Morro* ont été faits du cuivre indigène. Une mine, aux environs de Santiago de Cuba, a fourni de l'argent gris, de l'aimant, des malachites soyeuses, et des cristaux de roche couleur de topaze. Dans la juridiction de La Havane, on a découvert une mine de fer de très-bonne qualité. On y trouve beaucoup d'eaux chaudes minérales. Les salines sont abondantes. Mais les richesses actuelles de l'île sont ses excellentes et nombreuses sucreries. Elle abonde encore en manioc, maïs, anis ou pastel, coton, cacao, café, et en tabac préférable à tout autre de l'Amérique. On y voit tous les arbres et végétaux des Antilles, particulièrement le beau palmier royal. L'île fournit aux chantiers de l'Espagne de magnifiques bois de construction. Mais il faut signaler aussi deux arbres vénéneux des plus dangereux : le mancenillier et le guao (*comocladia dentata*). Les abeilles y ont été introduites par des émigrés de la Floride; maintenant on en exporte une quantité considérable de la plus belle cire blanche. Parmi les fruits, l'ananas est singulièrement renommé. On ne trouve, dans toute cette île, aucun animal venimeux ni féroce. Les premiers habitants étaient pacifiques, timides, et ne connaissaient pas l'abominable coutume de manger de la chair humaine; ils détestaient le vol, la luxure; aujourd'hui les colons sont les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles. Les femmes sont

vives et affables; celles des classes inférieures se couvrent très-peu; les dames mêmes, dans l'intérieur de leurs maisons, ne sont vêtues que de gazes légères. Dans les campagnes, l'hospitalité des habitants force le voyageur à s'asseoir à la table de la maison, où il y a toujours des places réservées pour les passants.

Cuba reçut de Colomb le nom de *Juana*, ensuite celui de *Fernandina*; elle fut appelée par quelques-uns *Isla del Ave-Maria*, *Isla de Santiago*.

Elle se divise en deux départements, *Oriental* et *Occidental*, qui se subdivisent en 30 juridictions ou intendances.

*La Havane* (en espagnol *La Habana*), sur la côte nord-ouest de l'île, est la résidence du gouverneur, et le siége d'une université et d'un département de la marine. Son port, le meilleur de l'Amérique, peut contenir 1 000 vaisseaux. L'entrée en est étroite, difficile et garnie de fortins, dont les principaux sont ceux d'El-Morro, de La Punta et de San-Carlos de La Cabaña. La ville proprement dite est demi-circulaire, protégée par une citadelle, et entourée de murailles. Les rues en sont étroites et mal pavées; mais toutes les maisons y sont en pierre. C'est un mélange, qui n'est pas toujours heureux, de tous les styles connus, parmi lesquels prévalent cependant les formes indécises de l'Amérique du nord, à côté de la gravité des édifices mauresques. Un grand nombre de maisons sont à un seul étage, à balcon et à terrasse, avec des tuiles cintrées et des vases en porcelaine peinte pour ornement. D'autres comptent un entre-sol et un premier, mais la plupart ne se composent que d'un rez-de-chaussée; il n'existe en général ni volets ni rideaux aux immenses fenêtres grillées qui règnent dans toute la hauteur des appartements. On voit généralement la façade des maisons barbouillée de haut en bas de rouge, de blanc, de vert ou de jaune, de sorte que de loin on les dirait tendues de tapis et ornées de fleurs. L'intérieur est ordinairement ce qu'il y a de plus beau dans ces demeures; ce sont de larges escaliers en pierre de taille, d'immenses salles lambrissées de sculptures et pavées de marbre d'Italie. Mais, en retour, les ameublements sont généralement très-simples. Les meubles, tirés presque tous de l'Amérique du nord, sont d'acajou massif ou en bois peint et recouvert de paille habilement tissée. Chaque famille habite une maison tout entière, et cette circonstance, jointe à la valeur des immeubles de La Havane, porte les loyers à un taux fabuleux. Les Havanais se logent et vivent avec une grande magnificence. Les principaux édifices de cette ville sont la cathédrale, le palais du gouverneur, la douane, l'amirauté, l'hôtel des postes, la manufacture royale des tabacs. Les restes mortels de Chr. Colomb, après avoir été transportés d'Espagne à Santo-Domingo, reposent dans l'église cathédrale. La Havane compte 150 000 habitants.

L'université, dit M. de Humboldt, avec ses chaires de théologie, de jurisprudence, de médecine et de mathématiques, établies depuis 1728 dans le couvent des *Padres Predicatores;* la chaire d'économie politique, fondée en 1818, celle de botanique agricole; le musée et l'école d'anatomie descriptive, due au zèle éclairé de don Alexandro Ramirez; la bibliothèque publique, l'école gratuite de dessin et de peinture; l'école nautique et le jardin botanique, sont des institutions en partie naissantes, en partie vieillies. Elles attendent, les unes, des améliorations progressives, les autres, des réformes totales propres à les mettre en har-

monie avec l'esprit du siècle et les besoins de la société. Il faut encore remarquer la *Casa real de beneficencia,* vaste institution de charité; des églises, des couvents, des maisons de secours, 90 écoles de garçons et 66 pour les jeunes filles, 3 théâtres, un cirque de taureaux et des promenades, telles que le *Paseo* d'Isabelle II et le *Paseo* de Tacon.

*Puerto-Principe,* ou *Santa-Maria de Puerto-Principe,* vers le milieu de l'île, n'est pas un port de mer, malgré son nom; mais *Nuevitas* lui sert de port; elle compte aujourd'hui 30 000 habitants, et promet tous les jours de l'accroissement. — *Santiago de Cuba,* siége d'un archevêché qui a pour suffragant l'évêché de La Havane, et capitale ecclésiastique de l'île, est bâtie sur la côte méridionale, vers le sud-est, au fond d'une belle baie, avec un port sûr et commode. Peuplée d'environ 25 000 âmes, elle fournit au commerce du sucre et du tabac très-renommés. Elle est bien bâtie, possède une remarquable cathédrale, mais a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1852. — *Matanzas,* aujourd'hui la seconde ville mercantile de l'île, est d'une importance toute récente. Elle s'élève sur la côte nord de la partie occidentale de l'île, à l'embouchure du Rio de San-Juan, à l'est de La Havane. On y compte 26 000 habitants (en y comprenant *Pueblo-Nuevo* et *Versalles*). — *Trinidad,* d'un agréable aspect, et à laquelle *Casilda* sert de port, est sur la côte méridionale de l'île, et a 15 000 habitants. A 10 kilomètres de là, est la belle baie de *Masio,* qui forme un superbe port.

Les autres principales villes maritimes ou situées très-près du littoral, sont : 1° sur la côte septentrionale, en se dirigeant de l'ouest à l'est : *Bahia-Honda, Mariel, Regla,* qui, sur la rive orientale du port de La Havane, est comme un faubourg de cette capitale; — *Guanabacoa,* tout près de là, et qui compte plus de 8 000 habitants; — *Cardenas,* intéressant port de 6 000 habitants; — *Sagua-la-Grande,* sur la rivière du même nom; — *San-Juan de Los Remedios,* avec son port nommé *Vives;* — *San-Fernando de Nuevitas,* ou simplement *Nuevitas,* qui sert, comme nous l'avons dit, de port à Puerto-Principe, et se trouve vers la grande baie nommée *Nuevitas del Principe,* sur une éminence voisine de laquelle Christophe Colomb planta la croix en signe de prise de possession; — *Baracoa,* située sur la côte nord de l'extrémité orientale de l'île, et qui fut la première capitale de Cuba, jusqu'en 1522, sous le nom de *La Asuncion.* — 2° Sur la côte méridionale : *Manzanillo,* port vers le fond de la baie de Buena-Esperanza; — *Cienfuegos,* sur la vaste baie de Jagua, au milieu de riches plantations de sucre. — Les principales villes de l'intérieur, outre Puerto-Principe, sont, en commençant aussi à l'ouest : *Pinar del Rio, Ganajay, San-Antonio, Santiago* (de l'ouest), *Bejucal, Guines, Villa-Clara, Santo-Espiritu,* qu'on latinise quelquefois en *Sancti-Spiritus,* ville importante de 10 000 habitants, près de la rivière *Saza,* sur laquelle s'élève la petite ville du même nom, qui devient, grâce à cette rivière, un intéressant entrepôt de commerce; — *Bayamo,* ville de 6 000 habitants, dans le sud du bassin du Cauto; — *Holguin,* dans le nord du même bassin.

La belle île de Cuba, gouvernée comme une sorte de vice-royauté, par un gouverneur général ayant les pouvoirs les plus étendus, est fort ambitionnée par la puissante république en face de laquelle elle est placée et avec laquelle elle fait son principal commerce : les États-Unis la considèrent comme la clef de leurs

côtes méridionales, et ils veulent avoir dans leurs mains cette clef précieuse; mais l'Espagne ne paraît pas disposée à la céder, malgré les instances presque menaçantes de la fière confédération (1).

L'île de *Pinos* ou des *Pins*, près et au sud de la partie occidentale de Cuba, a été l'objet d'une colonisation récente; elle a pour ville principale la *Nueva-Gerona*, bâtie en 1826, et possède le beau port *Frances*. Les côtes sont en grande partie couvertes de mangliers, et environnées d'écueils. L'intérieur a d'excellent bois de construction et des terres fertiles. On fait, au golfe de Siguanea, la pêche de grandes tortues, dont on retire l'écaille.

Sur les côtes septentrionales de Cuba, règnent d'innombrables récifs ou *cayos* que Colomb appela le *Jardin du Roi*, et les côtes méridionales sont bordées de récifs non moins nombreux qu'il nomma le *Jardin de la Reine*. Une riante verdure couvre ces îlots, fort nuisibles à la navigation. On appelle ordinairement *Jardinillos* une partie considérable des écueils du sud, et dans ce groupe on distingue surtout le *Cayo Largo;* une autre partie reçoit le nom de *Cayos de Doce leguas*. On remarque aussi sur la côte septentrionale les longs bancs nommés *Cayo del Coco, Cayo Romano,* etc.

L'île de la *Jamaïque,* par son étendue, est la troisième de l'archipel. L'industrie anglaise l'a élevée au rang des plus florissantes. De l'est à l'ouest, elle a environ 260 kilomètres de longueur, et, au milieu, près de 90 de largeur, en diminuant vers les extrémités, à peu près dans la forme d'un œuf. Une chaîne de montagnes escarpées, les *montagnes Bleues,* composées de rochers renversés les uns sur les autres par de fréquents tremblements de terre, la traverse dans toute sa longueur. Entre les roches, nues à la surface, s'élève une grande variété d'arbres superbes qui offrent l'aspect d'un printemps perpétuel, et à leur pied jaillissent une

(1) L'importance de Cuba pour l'Espagne est très-grande. Les produits de cette île représentent une valeur très-élevée dans la balance mercantile du monde. Dans l'année 1854, les importations sont montées à 31 394 578 piastres fortes, et les exportations à 32 683 731 : ces deux quantités donnent un produit général de 64 078 309 piastres fortes. En comparant ces chiffres avec ceux de 1853, il résulte une augmentation de 3 604 777 piastres fortes pour l'importation, et de 1 473 326 pour l'exportation. Parmi les produits exportés, figurent 1 685 751 caisses de sucre, 511 493 arrobes de café, 261 815 boucauts de mélasse, 25 272 pipes d'eau-de-vie, 9 809 150 livres de tabac en feuilles, 251 313 milliers de cigares et 549 553 quintaux de minerais de cuivre.

En retranchant de la valeur générale 2 142 752 piastres fortes pour le montant des vivres, pour les manufactures, ainsi que pour les métaux travaillés et soumis à la fonte, il reste, comme chiffre net des exportations faites dans ladite année, 30 540 980 piastres fortes. L'importation s'est faite ainsi : 20 675 949 sous le pavillon national, et 10 718 629 fr. sous le pavillon étranger ; — l'exportation : 8 506 607 sous le premier, et 24 718 629 sous le second.

Les chemins de fer se multiplient dans l'île : les principaux sont ceux qui, se ramifiant dans la partie occidentale, unissent La Havane à Guanabacoa, à Santiago (de l'ouest), à Guanajay, à Batabano, à Matanzas, à Cardenas, à Cienfuegos, à Villa-Clara. San-Juan de Los Remedios est joint à son port Vives. Puerto-Principe l'est au sien, Nuevitas. Le télégraphe électrique unit tous les centres de commerce du pays. Un grand nombre d'émigrants français, sortis principalement des départements limitrophes de l'Espagne, se sont établis à Cuba; mais il y a surtout un flot très-considérable d'émigrants anglo-américains, qui constituent une sorte d'invasion progressive de cette magnifique contrée par les États-Unis.

quantité de ruisseaux clairs et limpides, dont les nombreuses cascades, bordées de verdure, forment, avec les hauteurs qui les environnent, le paysage le plus enchanteur. La grande chaîne de montagnes est appuyée par d'autres qui diminuent graduellement; les coteaux inférieurs sont parés de superbes cafiers; et plus bas, les plus riches plantations de sucre s'étendent, à perte de vue, dans les plaines. Les savanes, dont le fond consiste en craie marneuse, portent un gazon épais et brillant, qui rappelle les prairies d'Angleterre. Ce qu'on appelle terre à briques est un mélange d'argile et de sable grisâtre : ce terrain est surtout propre à la culture de la canne à sucre. Dans les montagnes près de Spanishtown, il y a des eaux thermales renommées; dans les prairies se trouvent plusieurs sources de sel. Le plomb est le principal métal qu'on y ait découvert.

L'air de la partie basse de la Jamaïque est presque partout excessivement chaud et peu favorable à la constitution physique des Européens. Les brises de mer qui arrivent tous les matins le rendent plus supportable. Les montagnes offrent aux malades le salutaire bain d'un air frais et vif. Le sommet le plus élevé a 2 500 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Des tremblements de terre qui se sont fait sentir à la Jamaïque, le dernier est celui de décembre 1858. Le sucre est la plus avantageuse production de cette île. Autrefois on cultivait beaucoup de cacao. Les plantations de café se sont fort étendues, de manière que cette île paraît actuellement produire plus des trois quarts du café, et plus de la moitié du sucre que l'Angleterre tire de ses colonies. Les récoltes dans la Jamaïque sont plus certaines et plus égales que celles des Petites Antilles, puisque ces îles sont plus sujettes aux accidents des sécheresses et des ouragans. La Jamaïque produit aussi du gingembre et du piment. L'acajou, dont on fait un si grand usage pour les meubles, y est de la meilleure qualité; mais ce bois commence à s'épuiser. Parmi les autres bois dont elle abonde, nous signalerons le savonnier, dont la graine a toutes les qualités du savon; le manglier et l'olivier, dont les écorces sont très-utiles aux tanneurs; le fustet, employé dans la teinture; enfin le bois de Campêche. L'indigo y était autrefois très-cultivé, et le cotonnier l'est encore; l'arbre à pain y a été transplanté d'Otaïti par l'illustre botaniste Joseph Banks. On y récolte une grande quantité de fruits de toutes les espèces connues dans les Antilles.

L'île est divisée en trois comtés : *Cornwall, Middlesex* et *Surrey*. Elle est soumise à un gouvernement représentatif. Le pouvoir du gouverneur ou capitaine général est limité par un conseil nommé par le souverain et une chambre de représentants élus par les propriétaires.

Les trois principales villes sont *Kingston, Santiago* ou *Spanishtown,* et *Port-Royal.*

*Port-Royal,* autrefois la capitale de la Jamaïque, est sur une pointe d'une étroite langue de terre sablonneuse et aride, qui borde en partie un superbe port capable de contenir 1 000 gros vaisseaux, et si profond qu'on peut y charger et décharger avec la plus grande facilité. Les tremblements de terre et les ouragans l'ont en grande partie minée; cependant elle renferme encore environ 15 000 habitants. — *Kingston,* dont le port est borné au sud par la langue de terre dont on vient de parler, est la plus grande ville actuelle de l'île, et composée de 2 à 3 000 maisons, dont plusieurs sont élégantes, et, d'après le goût de ces îles et du continent

voisin, d'un seul étage avec des portiques. On y compte 35 000 habitants, et il s'y fait un très-grand commerce. A quelque distance de Kingston, à l'ouest, se trouve Spanishtown (autrefois *Santiago de La Vega*), capitale de l'île, quoiqu'elle soit peu considérable. Il n'y a que 6 000 habitants. Un chemin de fer l'unit à Kingston.

En 1787, il y avait dans l'île de la Jamaïque 23 000 blancs, 4 093 gens de couleur libres, et 256 000 esclaves; en sorte qu'il se trouvait au delà de 11 nègres sur un Européen, et à peu près 9 esclaves et demi sur une personne libre. Le nombre d'esclaves, qui, en 1811, s'élevait à 326 000, n'était plus, en 1815, grâce à la non-importation, que de 315 000. Aujourd'hui il n'y a, comme on sait, plus d'esclaves dans les colonies anglaises : la population s'élève à 400 000 individus, dont le 30e seulement appartient à la race blanche; les trois quarts sont des nègres et le reste se compose de mulâtres.

La Jamaïque est le siége d'un évêché anglican, dont dépend le Honduras ou Yucatan anglais. Son nom lui vient de celui de *Xaymaca,* par lequel les indigènes la désignaient quand on y aborda; elle a porté, sous les Espagnols, le nom de *Santiago;* les Anglais s'en emparèrent en 1655.

A quelque distance au nord-ouest de la Jamaïque, et au sud de Cuba, se trouvent les îles *Caïman,* dépendance de l'île que nous venons de décrire : on en distingue trois principales : *Grand-Caïman, Petit-Caïman* et *Caïmanbrac.* La première est seule habitée, et a pour lieu principal *George-town,* sur la côte occidentale. Les habitants ont pour occupation presque unique la recherche des tortues, qu'ils expédient aux marchés de la Jamaïque.

*Haïti,* que Christophe Colomb, en 1492, appela *Hispaniola* (suivant la forme espagnole, *Española*), fut une conquête importante pour les Espagnols par l'abondance de l'or que l'on trouvait dans ses terrains d'alluvion; ils obligeaient les indigènes à leur fournir tout ce qu'ils pouvaient recueillir de ce métal. L'établissement que les vainqueurs fondèrent, sous le nom de *Santo-Domingo,* dans la partie méridionale de l'île, fut l'origine du nom de *Saint-Domingue* qu'elle reçut dans la suite. Nous ne rappellerons pas les barbares traitements infligés aux Caraïbes par leurs vainqueurs, ni comment les vaincus, forcés à se révolter contre les Espagnols, furent entièrement détruits par ceux-ci. Un million de ces malheureux périrent. Restés paisibles possesseurs d'une île déserte, les Espagnols, au commencement du XVIe siècle, la repeuplèrent d'esclaves arrachés au sol africain. Il était réservé à ceux-ci de venger un jour ceux qui les avaient précédés sur cette terre devenue un séjour de misère et de larmes depuis l'arrivée des Européens. La vengeance fut terrible; mais les Français, qui, dans le courant du XVIIe siècle, avaient fondé une colonie à Saint-Domingue, en furent les victimes aussi bien que les Espagnols. Les premières scènes de révolte commencèrent en 1791; quelques années plus tard, un nègre, Toussaint-Louverture, établit un nouveau gouvernement, dont il fut nommé président à vie; en 1801, les noirs affranchis rendirent à cette île son ancien nom d'Haïti. En vain Napoléon chercha-t-il à soumettre tout le pays qui avait formé une des plus importantes colonies de la France; la valeur française céda devant des citoyens combattant pour la liberté. Enfin, en 1825, l'indépendance d'Haïti fut reconnue par la France, moyennant une indemnité de

150 000 000 de fr. au profit de ses anciens colons. La population de cette île passa, par tous les degrés de l'anarchie, à un gouvernement républicain régulier, qui fut longtemps sagement dirigé par le président Boyer; mais de tristes désordres renversèrent cette présidence (1843) : il se forma définitivement deux républiques : l'une, *Haïti proprement dite,* comprenant l'ancienne colonie française, c'est-à-dire l'ouest de l'île; l'autre, la *république Dominicaine,* composée de l'ancienne partie espagnole, c'est-à-dire de l'est. La première de ces républiques est devenue, en 1849, l'*empire d'Haïti,* sous l'autorité de Soulouque (Faustin Ier), qu'une révolution vient de renverser (commencement de 1859), pour faire revivre une autre république; la seconde, après plusieurs années d'un état assez florissant, paraît éprouver depuis quelque temps les secousses des divisions intestines.

Haïti, située à l'est de Cuba, dont elle est séparée par le détroit du Vent, a environ 660 kilomètres de longueur, et près de 260 de largeur. Sa forme est irrégulière : à l'ouest, s'avancent deux grandes presqu'îles, entre lesquelles s'ouvre le golfe de *la Gonave,* nommé ainsi de l'île qu'il renferme; le cap à Foux termine la presqu'île septentrionale, et le cap Tiburon, celle du sud, qui est la plus étendue; la partie orientale de l'île est étroite, et se termine par le cap Engaño ; on y remarque aussi la presqu'île de Samana.

Le nom d'Haïti veut dire, dans la langue des anciens indigènes, la *montagneuse.* Au centre de l'île, s'élève le *Cibao,* groupe de montagnes qui projette trois chaînes principales, vers l'est, le nord-ouest et le sud-ouest. De nombreuses rivières descendent de ces montagnes : on remarque surtout l'*Artibonite,* à l'ouest, le *Grand Yaque,* au nord ; l'*Youna,* à l'est, l'*Ozama* et la *Neyba,* au sud. Le principal lac de l'île est le lac *Salé* ou la *Laguna Enriquillo,* au sud-ouest; tout près de là, est le lac *Saumache.* Les montagnes, en grande partie susceptibles de culture jusqu'à leur sommet, produisent une variété d'expositions et de climats souvent diamétralement opposés à de très-petites distances. Très-sain sur les hauteurs, le climat des plaines énerve promptement les Européens, et les maladies meurtrières qu'il fait naître rendent une attaque de l'île extrêmement périlleuse. A l'est et au sud de l'île, on ne connaît ni printemps ni automne. La saison des orages, qu'on appelle hivernage, y dure depuis le mois d'avril jusqu'en novembre. Dans le nord, l'hivernage commence en août et finit au mois d'avril. Le sol, généralement peu profond, et en partie seulement formé d'une mince couche de terre végétale qui s'étend sur un lit d'argile, de tuf et de sable, offre néanmoins de grandes modifications qui le rendent propre à toutes les cultures. Les principaux produits de l'île sont le sucre, le coton, le café, le manioc, les patates, les ignames; le bois à dentelle croît abondamment; le nopal à cochenille réussit très-bien.

On a voulu rejeter les récits des anciens auteurs qui indiquent, dans les montagnes de Saint-Domingue, des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer et d'aimant, du cristal de roche, du soufre, du charbon de terre, du marbre, du jaspe, du porphyre de la plus grande beauté. On a vérifié de nos jours l'existence de ces richesses métalliques, qui pourraient encore, en partie, être exploitées avec profit. Herrera dit que les mines de La Vega et de Buenaventura produisaient annuellement 460 000 marcs d'or. Ce fut dans la dernière qu'on trouva un morceau de ce métal de 200 onces.

*Santo-Domingo,* capitale de l'ancienne colonie espagnole, aujourd'hui capitale de la république Dominicaine, a éprouvé une dépopulation considérable; elle renfermait 25 000 habitants : on ne lui en donne plus que 10 à 15 000. On la considère comme la plus ancienne ville européenne d'Amérique (car on ne peut guère appeler ville le petit établissement d'*Isabelle,* fondé auparavant sur la côte nord par Chr. Colomb) : Barthélemy Colomb la bâtit en 1496, sur la rive gauche de l'Ozama, et lui donna le nom de *Nouvelle-Isabelle.* Elle est entourée de remparts flanqués de bastions; ses rues sont larges et droites, et ses maisons bâties dans le goût espagnol. Son port est grand et profond. Ses édifices les plus remarquables sont : la cathédrale, bâtie dans le style gothique, et dans laquelle les cendres de Christophe Colomb restèrent déposées jusqu'en 1795; l'arsenal, dans lequel on conserve encore une ancre du célèbre navigateur; l'ancien palais du gouvernement. Cette ville était magnifique, riche et populeuse sous Charles-Quint; bien qu'elle ait prodigieusement perdu de sa splendeur, elle sera toujours célèbre pour avoir été le siége où les conquérants du Mexique, du Pérou et du Chili formèrent leurs vastes projets et trouvèrent les moyens de les exécuter. Santo-Domingo est le siége d'un archevêché, dont le titulaire était, sous la domination espagnole, *primat des Indes.*

*Saint-Christophe,* dans le sud de l'île, offre des environs couverts de belles plantations. — *Higuey* est célèbre par sa chapelle de Notre-Dame et par les nombreux pèlerins qu'elle attire des diverses parties de l'île. — *Santiago de los Caballeros,* sur le Grand-Yaque, dans une des positions les plus salubres des Antilles, et *La Vega,* près de laquelle se trouvent, au milieu des forêts, les ruines de *La Concepcion de la Vega,* qui fut la cité la plus florissante de l'île jusqu'en 1564, époque où elle fut ruinée par un tremblement de terre et abandonnée par ses habitants, sont les deux principales villes de l'intérieur du nord-est; dans ces cantons, le voyageur peut souvent errer pendant des journées au milieu de prairies superbes, sans rencontrer d'autres traces de population que les cabanes des gardiens de troupeaux. — *Puerto-Plata* ou *Port-Plate,* sur la côte nord de la république Dominicaine, est encore un des lieux principaux de cet État, quoiqu'elle ait été anéantie pour quelque temps par le tremblement de terre de 1842. Couronnées par de magnifiques forêts, les hauteurs dans cette partie de l'île présentent souvent des laves noirâtres. — *Monte-Christi* est un petit port de la côte septentrionale, au pied des montagnes du même nom, près et au nord de l'embouchure du Grand-Yaque. — La baie de *Samana,* vers l'extrémité orientale de l'île, défendue par plusieurs îlots et rochers, offre le plus beau port du pays; mais les bords de ce vaste bassin ont acquis une réputation d'insalubrité. Ce fut le rendez-vous des différentes parties de l'escadre française du général Leclerc, en 1802. L'*Youna,* qui se jette dans cette baie, peut être rendue navigable pendant l'espace de 100 kilomètres. La petite ville de *Samana* est située sur cette baie et sur la côte méridionale de la presqu'île du même nom; c'est la seconde place de commerce de la république : on en exporte surtout de l'acajou.

L'ancienne partie française, ou l'État actuel d'Haïti, comprenant l'ouest de l'île, est évaluée à 34 000 kilomètres carrés. Les sept dixièmes de cette partie sont couverts de montagnes et de forêts.

La capitale de cet État est le *Port-au-Prince,* qu'on a aussi appelé le *Port-Républicain.* Elle est sur un terrain bas et marécageux, vers le fond d'une baie qui fait partie du golfe de la Gonave et qui pénètre dans la partie occidentale de l'île. Le palais du gouvernement, sur la place d'Armes, est le seul édifice remarquable de cette ville. Ses rues sont larges et bien alignées. Son port est excellent, et son commerce très-actif : 350 navires de toutes les nations y entrent et en sortent annuellement. Des malheurs assez nombreux, tels que des révolutions politiques, un terrible incendie en 1843, etc., sont venus cependant souvent arrêter l'essor de cette capitale. La population s'élève à 20 000 individus.

*Le Cap-Haïtien* (ci-devant *Le Cap-Français*), jadis la florissante capitale de la belle colonie française, sur la côte nord de l'île, s'appela d'abord *Guarico* et *Cabo-Santo,* puis *Le Cap-Henri,* du nom du nègre Christophe, qui s'était proclamé *roi d'Haïti,* sous le nom de Henri I^er^. Chef d'une armée bien disciplinée et d'une population résolue à ne jamais se soumettre aux blancs, cet Africain imitait le cérémonial, le luxe et la splendeur des cours européennes. Il cherchait à attirer des officiers blancs par une solde libérale, et il commerçait avec les Américains, les Anglais et les Danois. Son royaume se terminait aux plaines, aujourd'hui désertes, qu'arrose l'*Artibonite,* rivière considérable. Mais la tyrannie la plus sanguinaire déshonorait les grandes qualités de ce chef; une révolte de ses soldats ayant renversé son pouvoir, il se donna la mort de sa propre main. Avant l'émancipation d'Haïti, la population de cette ville était de 12 000 âmes ; aujourd'hui elle est encore de 10 000; mais elle n'est plus aussi commerçante que lorsqu'elle était le chef-lieu de la colonie française, bien que son port soit un des plus sûrs et des plus commodes de l'île. Elle a été entièrement détruite par un tremblement de terre en 1842, mais s'est relevée depuis. A 12 kilomètres de là, est *La Ferrière,* l'ancienne citadelle *Henri,* élevée par Christophe sur le sommet d'une montagne, et où ce roi nègre avait le dessein de se réfugier dans des circonstances difficiles.

*Les Cayes,* sur la côte méridionale de la presqu'île de Tiburon, sont une ville intéressante, qui renfermait 15 000 habitants lorsqu'elle faisait partie de la colonie française ; c'est encore la seconde place de commerce de la république ; un terrible ouragan l'avait détruite entièrement le 12 août 1831. — *Jacmel,* aussi sur la même côte de la presqu'île, est un port également important. — *Saint-Louis,* sur la même côte, ne fait plus qu'un faible commerce, malgré la beauté de son port. — *Tiburon,* est à l'extrémité de la presqu'île. — *Jérémie,* sur la côte nord de la même presqu'île, a, grâce à la fertilité de ses environs, conservé de l'importance. — *Léogane, Le Grand-Goave* et *Le Petit-Goave,* sur la même côte, sont de simples ports de cabotage. — *Saint-Marc,* vers le milieu de la côte du golfe de la Gonave, est adossée à une montagne, qui a été séparée en deux lors du tremblement de terre de 1842. — *Les Gonaïves,* sur le même golfe, plus au nord, au fond d'une jolie baie, sont dans une position très-salubre, ont une rade très-sûre, et font un commerce très-animé. — *Le Môle Saint-Nicolas* et *Port-de-Paix,* sur la côte nord de la presqu'île terminée par le cap à Foux, sont encore des villes maritimes qui méritent d'être signalées.

L'île a 715 000 habitants, dont 40 000 blancs. Dans ce nombre, 575 000

individus, presque exclusivement nègres, appartiennent à l'État d'Haïti.

A 8 kilomètres nord d'Haïti, est l'île de la *Tortue*, où des aventuriers français et anglais s'établirent vers le milieu du XVII^e siècle; ils allaient, de là, chasser les taureaux et les vaches sauvages de la grande île; ils en vendaient les peaux et se nourrissaient de leur chair, après l'avoir fait sécher dans des *boucans*, usage qui valut à ces hommes le nom de *boucaniers*. La plupart pirates et flibustiers, ils venaient déposer le fruit de leurs rapines sur la côte occidentale d'Haïti; un certain nombre d'entre eux y formèrent des établissements, que le gouvernement français prit bientôt sous sa protection : ce fut l'origine de la colonie française de Saint-Domingue. — On remarque, à 49 kilomètres ouest d'Haïti, la petite île de *Navaze*, jusqu'ici déserte et délaissée, mais dont les États-Unis ont pris possession depuis le mois de septembre 1857; elle est, en effet, couverte de guano, qu'une soixantaine d'individus exploitent aujourd'hui. — L'île de la *Gonave*, beaucoup plus considérable, n'est pas habitée, à cause du manque d'eau douce. — On remarque, sur la côte sud-est d'Haïti, l'île de *Saona*; sur la côte sud, l'île de la *Béate*. Enfin on rencontre, au nord d'Haïti, trois bancs considérables et fameux : le *Mouchoir carré*, le *banc d'Argent* et le *banc de la Nativité*.

Située à l'est d'Haïti, l'île de *Porto-Rico*, ou plutôt *Puerto-Rico*, offre la continuation de la chaîne des Grandes Antilles; ses montagnes, qui s'étendent de l'est à l'ouest, avec une courbure vers le sud, ont moins d'élévation que celles d'Haïti. Les cimes d'*Aybonito* dominent la partie centrale; le *Yunque*, qui s'élève à l'est, est le sommet le plus élevé : il s'aperçoit de 22 lieues en mer. Il y a de vastes savanes dans l'intérieur et sur la côte septentrionale. Les montagnes de l'intérieur, ornées de cascades pittoresques, renferment des vallées très-salubres; mais, dans les plaines basses, l'air est malsain en quelques endroits pendant la saison pluvieuse. Le sol, généralement fertile et profond, est arrosé par un nombre considérable de courants d'eau très-pure. L'or, dont l'abondance avait dans le principe engagé les Espagnols à s'y établir, est devenu rare; mais il y a du sucre, de bons bois de construction, du gingembre, du café, de l'encens, du coton, du lin et des cuirs. L'île produit, année commune, 100 000 barriques de sucre, c'est-à-dire environ 70 000 000 de kilogrammes. Ses mules sont très-estimées dans les îles d'Haïti, de la Jamaïque et de Sainte-Croix. Elle fournit aussi de la casse, du tabac, du riz, du maïs, des oranges, des citrons, des courges, des melons et de bon sel. C'est une colonie florissante; cependant il faut déplorer la rareté et le mauvais état des voies de communication.

*Saint-Jean de Porto-Rico* (*San-Juan de Puerto-Rico*), la capitale, est bâtie sur une petite île de la côte septentrionale, jointe à la grande terre par une chaussée, et formant un excellent port. Une enceinte bastionnée et une forteresse la place cent au rang des principales places fortes des Antilles. Son commerce florissant a élevé sa population à environ 30000 âmes; c'est le siége d'un évêché. — *San-Carlos de la Aguadilla*, avec un port ouvert, dans la partie du nord-ouest, remarquable par sa salubrité; — *San-German*, au sud-ouest, peuplée des plus anciennes familles de l'île; — les baies de *Guanica* et de *Guyanilla*, situées sur la côte sud, et très-propres à de grands établissements; — *Faxardo*, petite ville très-agréable sur la côte orientale; — *Caguas*, *Humucao*, aussi dans la partie

orientale ; — *Mayaguez, Ponce, Arecibo*, ports assez commerçants ; — *Cabo-Boxo*, avec des salines importantes ; — *Coamo*, avec des eaux thermales sulfureuses : voilà les points topographiques que l'espace nous permet d'indiquer.

La population de Porto-Rico s'élevait, en 1811, à 136 000 individus, parmi lesquels il n'y avait que 17 000 nègres. Aujourd'hui, elle renferme 400 000 habitants, dont 45 000 esclaves.

A cinq lieues de *Piñero*, petite île placée à la pointe orientale de l'île, on aperçoit les hauteurs verdoyantes et bien boisées de l'île de *Vieques* ou *Bique*, sur la côte nord de laquelle on a formé récemment le petit établissement d'*Isabel segunda*, et, un peu plus loin, l'île *Colubra* ou *Serpent*, inhabitée ; elles font partie du groupe des *Vierges*, mais se rattachent au gouvernement de Porto-Rico.

Nous ferons précéder la description des Petites Antilles de celle des *îles Bahama* ou *Lucayes*. Elles s'étendent au sud-est de la Floride, dont elles sont séparées par un courant de mer large et rapide, qu'on appelle *golfe* ou plutôt *détroit de Floride*, ou *Nouveau canal de Bahama*. Le Vieux canal de Bahama les sépare de l'île de Cuba. Il y en a 500, dont quelques-unes ne sont que des rochers ; mais il y en a particulièrement 12 grandes et fertiles, dont le sol ne diffère en rien de celui de la Caroline. La population ne s'élève qu'à 30 000 individus. Beaucoup des anciens *loyalistes* des États-Unis s'y sont établis. Ces îles sont situées en grande partie sur deux bancs de sable, le *Grand Banc de Bahama*, au sud, et le *Petit Banc*, au nord. Les principales sont la *Grande Bahama* ou *Bahama proprement dite*, la *Petite Bahama* et *Abaco*, sur le Petit Banc ; sur le Grand Banc, *Eleuthera* ou *Alabaster*, la *Providence* ou *Nouvelle-Providence*, *Saint-André* ou *Andros*, qui est la plus considérable de toutes et qui est moins une île qu'un assemblage de plusieurs îles unies par des bancs ; *Cat-Island*, qui passe généralement pour être la *San-Salvador* ou *Guanahani* de Colomb, la première terre aperçue dans le Nouveau-Monde par ce grand navigateur ; mais quelques auteurs croient que la première terre vue par Colomb fut *Wattling*, petite île placée au sud-est de Cat-Island. En descendant plus au sud, on trouve la *Grande* et la *Petite Exuma*, les îles *Longue*, *Crooked*, *Acklin*, *Mariguana*, la *Grande* et la *Petite-Inague* (*Inagua*), les *Caïques* (*Caïcos*) les îles *Turques*.

Les *Turques* et les *Caïques* sont au *débouquement* de Saint-Domingue, directement au nord de cette île.

On exporte des Lucayes du coton, de l'indigo, du tamarin, beaucoup de fruits, surtout des citrons, des oranges, des ananas, des bananes, de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, des bois d'acajou, de Campêche et de Pernambouc. Les habitants gagnent considérablement par les naufrages, qui sont fréquents dans ce labyrinthe de bancs et de rochers.

Ces îles, qui appartiennent aux Anglais, forment un gouvernement particulier, organisé d'après les formes représentatives : ainsi le gouverneur est chargé, au nom du souverain d'Angleterre, du pouvoir exécutif ; le pouvoir législatif est confié à une chambre haute et à une chambre basse composée des députés des districts. *Nassau*, dans l'île de la *Nouvelle-Providence*, est la résidence du gouverneur. C'est une jolie petite ville d'environ 6 000 âmes. Toute l'île en a 10 000, dont la

principale ressource consiste dans la vente des cargaisons des navires naufragés.

Avant de quitter les Lucayes, nous signalerons, dans le détroit de Floride, l'îlot du *Grand-Isaac*, dangereux écueil, d'un aspect désolé, sur lequel s'élève un phare colossal, une des merveilles des travaux de ce genre.

*Anegada*, *Virgin-Gorda* et *Tortola* sont les principales îles que les Anglais possèdent dans le petit archipel des *Vierges*, à l'est de Porto-Rico. Le sol y est peu fertile, mais le commerce d'interlope est d'une grande importance. Ces îles, en 1788, avaient 1 200 habitants blancs, avec 9 000 nègres. Aujourd'hui elles n'ont que 7 000 habitants. Elles n'ont de valeur que par le commerce de contrebande avec Porto-Rico. — *Tortola*, dans l'île du même nom, avec un magnifique port et 3 000 habitants, est le chef-lieu du petit gouvernement des Vierges anglaises (*Virgin-Islands*).

Les Danois ne sont entrés dans la carrière du commerce qu'après les Espagnols, les Français, les Anglais et les Hollandais. Ainsi ils ont trouvé le Nouveau-Monde déjà partagé entre les autres puissances : ils n'ont pu obtenir qu'avec beaucoup de difficultés quelques petites portions de ce riche butin; mais ils n'ont rien négligé pour donner à ces faibles possessions toute la valeur dont elles pouvaient être susceptibles. Aussi les Indes occidentales ne renferment aucune portion de terre, à l'exception de la Barbade et d'Antigoa, qui soit mieux cultivée et proportionnellement plus productive que l'île danoise de *Sainte-Croix*. Elle offre également le modèle d'une excellente police, et l'état des nègres y est très-satisfaisant. L'île de *Saint-Thomas* est plutôt un poste de commerce, et son port, déclaré libre, est un centre très-animé des communications de l'Amérique équinoxiale. Le sucre de Sainte-Croix tient, pour la finesse et la blancheur, un des premiers rangs; son rhum égale celui de la Jamaïque. *Christianstad*, *Christiernville* ou *Bassin*, ville de 5 000 âmes, près de la pointe orientale de l'île, en est le chef-lieu. Elle est bien bâtie, mais son port est d'un accès difficile. — *Frederickville* ou *West-End*, dans la partie opposée de l'île, en est l'autre ville principale. L'île de Sainte-Croix a été achetée de la France pour 160 000 rixdalers (720 000 fr.); aujourd'hui il y a plusieurs plantations qui se vendent deux fois plus. — Saint-Thomas a un excellent port, capable de contenir 100 vaisseaux de ligne. De vastes magasins reçoivent ici journellement les marchandises de l'Europe ou des États-Unis. — La petite île de *Saint-Jean* a le sol et le climat très-bons, mais la culture y est encore peu avancée. Il y a une bonne rade, que plusieurs auteurs ont qualifiée de port. D'après Oxholm, la totalité du terrain des îles danoises est de 71 453 acres anglaises. Les principales cultures sont le sucre et le coton. — La population de ces îles est de 40 000 habitants, dont 24 000 pour Sainte-Croix seulement. La très-grande majorité se compose de personnes de couleur. L'esclavage est aboli depuis 1848.

L'île anglaise de l'*Anguille*, *Anguilla* ou *Snake-Island* (en anglais), ainsi appelée de sa forme étroite et tortueuse, est toute plate. Ses habitants, peu nombreux, s'occupent de l'élevage du bétail et de la culture des champs, qui donnent du tabac excellent. On y recueille beaucoup de sel. Il y a 3 000 habitants.

*Saint-Martin* renferme moins de terrain que sa dimension ne paraît en indiquer,

parce que les côtes sont coupées de baies et d'étangs. L'intérieur est montagneux, le sol léger, pierreux, et exposé à des sécheresses fréquentes. Un marais salant donne un profit annuel qu'on estime à 300 000 francs. Les habitants sont presque tous d'origine anglaise. La France possède les deux tiers de l'île, et la Hollande le reste : la première a la partie septentrionale, qui est la plus fertile et qui est peuplée de 3 500 habitants, avec la *Baie-Marigot* pour chef-lieu ; la seconde a la partie méridionale, aussi avec 3 500 habitants. L'île produit du sucre et du coton. L'îlot *Tintamarre,* situé au nord-est de Saint-Martin, dépend de la France.

Gustave III, ayant remarqué combien d'avantages commerciaux le Danemark tirerait de ces îles, voulut procurer à la Suède une possession dans les Indes occidentales. En conséquence, il obtint de la France, en 1784, l'île de *Saint-Barthélemy,* située entre les îles anglaises de Saint-Christophe et de l'Anguille et l'île hollandaise de Saint-Eustache. Cette position facilite le commerce interlope. Le sol, quoique montagneux, manque absolument d'eau. Le coton y réussit très-bien. On en exporte aussi de la casse, du tamarin et du bois de sassafras. La végétation est en général beaucoup plus riche et beaucoup plus variée que ne semblerait le permettre la grande sécheresse du sol. Cette île est battue par des coups de vent très-violents. Elle a 9 000 habitants, dont 7 000 personnes de couleur. L'esclavage y a été aboli en 1847. — *Gustavia,* chef-lieu et unique ville de l'île, est bâtie sur le port dit *Le Carénage,* qui n'admet pas de navires tirant plus de 3 mètres d'eau, mais qui peut en contenir une centaine à la fois. Elle compte environ 800 maisons.

Les Hollandais considèrent surtout leurs îles comme des entrepôts de commerce, et principalement de commerce de contrebande avec les sujets des autres puissances. Une de leurs plus intéressantes possessions est l'île *Saint-Eustache* (*Saint-Eustatius*), qui n'a que 9 kilomètres de long et 4 de large; elle est formée de deux montagnes qui laissent entre elles un vallon très-resserré. Le sommet oriental présente un ancien cratère de volcan environné de pierre ponce pesante et de roches de gneiss; mais il n'y a point de lave. Quoique l'île manque de rivières et de sources, le sol en est fertile. On y cultive principalement le sucre. On y récolte aussi de l'anis, du gingembre, du tabac. Le nombre des habitants ne monte qu'à 2 000. Les ouragans et les tremblements de terre y ont causé souvent des ravages.

La petite ville de *Saint-Eustache,* son chef-lieu, est assez bien bâtie, et renferme de grands magasins pour son commerce.

*Saba,* rocher voisin de Saint-Eustache, a 18 kilomètres de circonférence ; il est environné d'une mer basse qui ne permet qu'aux chaloupes d'en approcher. Après avoir débarqué sur la plage, il faut gravir le rocher par un chemin très-raide et environné de précipices. Au sommet, s'étend une agréable vallée où des pluies fréquentes font croître des plantes d'un goût exquis, des choux très-gros et de bon indigo. Un air pur y entretient la santé, et les femmes conservent cette fraîcheur de teint qu'on désire et qu'on cherche en vain dans les autres Antilles. Des maisons simples et élégantes offrent autant de temples au bonheur domestique. Les habitants, au nombre de 1 600, fabriquent des souliers et des bas de coton, dont la vente, avec le produit de leur indigo, fournit à leurs modiques dépenses.

Ici la chaîne des Antilles devient double; la *Barboude* et *Antigoa* en composent le chaînon oriental. — *Antigoa* ou *Antigue* a une forme circulaire, et environ 30 kilomètres d'étendue en tous sens. Cette île, que l'on regardait autrefois comme inutile, est maintenant l'une des plus importantes, et contient 38 000 habitants, dont les neuf sixièmes sont des gens de couleur. Mais l'air y est sec et salubre. Les sources manquent malheureusement. Les principales plantations sont celles de sucre. Le port appelé *English-Harbour* est le chantier le plus sûr et le plus propre au radoub de la marine royale dans ces mers. On y voit un bel arsenal de marine. *Saint-Jean* (*Saint-John*), chef-lieu de l'île, et résidence du gouverneur des îles anglaises dites *sous le Vent* (*Leeward-Islands*), est le port qui fait le plus de commerce. Sa population est de 16 000 âmes. Antigoa est le siége d'un évêché anglican, dont le diocèse s'étend sur les îles de Saint-Christophe, de Nevis, de Montserrat, des Vierges, de la Dominique.

La *Barboude* (*Barbuda*) abonde en bestiaux, chevreuils, porcs et fruits; ses noix de coco sont très-recherchées. Elle produit aussi du coton, du poivre, du tabac, de l'anis, du gingembre. Elle est renommée par la salubrité et la douceur de sa température. *Barbuda-Castle* en est le chef-lieu. On y compte 1 700 habitants.

Passons au chaînon occidental ou intérieur. L'île de *Saint-Christophe*, outre le coton, le gingembre et les fruits des tropiques, produit beaucoup de sucre; son sol volcanique, formé d'une marne cendreuse, est singulièrement favorable à la canne. Elle était appelée par les Caraïbes *Lianmiga*, c'est-à-dire île fertile. Elle porte chez les Anglais le nom populaire de *Saint-Kitt's*, et compte 25 000 habitants. La petite ville de *La Basse-Terre*, qui peut avoir 5 à 6 000 âmes, est la résidence du gouverneur. — *Sandy-point* est un poste militaire important. — Saint-Christophe fut cédée à l'Angleterre à la paix d'Utrecht, en 1713; auparavant, elle appartint longtemps, en commun, aux Français et aux Anglais.

Les deux petites îles de *Nevis* et de *Montserrat*, situées entre Saint-Christophe et la Guadeloupe, ont le sol léger, montagneux, mais fertile en coton, tabac et sucre. Elles appartiennent, comme les trois précédentes, à l'Angleterre, et possèdent ensemble plus de 19 000 habitants. Nevis, qui en contient 11 000, n'est qu'une corruption de *Nieves* (neiges), parce que le sommet de l'île, qui sans doute était entouré de brouillards, parut couvert de neige à Colomb, au moment de la découverte. Elle a pour chef-lieu *Charlestown*.

Montserrat est pittoresque, et a pour chef-lieu *Plymouth*.

La *Guadeloupe*, qui fut découverte par Colomb en 1493, et ainsi nommée par ce grand navigateur en mémoire du couvent de *Santa-Maria de Guadalupe*, dans l'Estrémadure, était appelée *Karoukéra* dans la langue des Caraïbes. Elle fut, en 1635, occupée pour la première fois par le Français L'Olive, lieutenant-général de d'Enembuc, gouverneur de Saint-Christophe. Elle se compose de deux îles, séparées par un bras de mer très-étroit, qu'on nomme *Rivière Salée*; l'une, la plus orientale, appelée la *Grande-Terre*, est longue de 65 kilomètres et large de 26; l'autre, qu'on nomme *Basse-Terre*, a 70 kilomètres de long sur 30 de large. On distingue la Basse-Terre propre de sa partie la plus élevée, nommée la *Cabesterre*.

La petite île de *Désirade*, à l'est; celle de *Marie-Galante*, au sud-est, et le groupe des *Saintes*, au sud, dépendent de la Guadeloupe, et font partie du gouvernement de ce nom (1). La surface en est évaluée, au total, à 165 123 hectares; et la population, à 130 000 individus. Le recensement de 1788 ne la portait qu'à 13 466 blancs, 3 044 gens de couleur libres, 85 461 nègres esclaves; en tout, 101 971 âmes. Celui de 1834 donnait 28 743 habitants libres, 96 684 esclaves; c'est-à-dire un total de 125 427. En 1850, on comptait 131 557 habitants, dont 112 577 pour les deux îles de la Guadeloupe, comprenant une superficie de 138 212 hectares (82 289 pour la Basse-Terre, et 55 923 pour la Grande-Terre).

La *Basse-Terre* ou la *Guadeloupe proprement dite*, généralement très-montagneuse et très-élevée, malgré son nom, renferme plusieurs indices de feu souterrain et de montagnes volcaniques, dont la principale est *la Soufrière* (1 557 mètres d'altitude), qui a fait une de ses dernières éruptions en 1836. Mais le plus terrible phénomène géologique qui ait effrayé la Guadeloupe, c'est le tremblement de terre de 1843. On trouve à la Basse-Terre tous les produits ordinaires des volcans, surtout de la pyrite sulfureuse et de la pierre ponce. Près de Goyave, la mer bouillonne, et, selon le témoignage du P. Labat, on peut y faire cuire des œufs. Au reste, l'île offre presque partout un sol agréablement diversifié par des collines, des bois, des enclos et des jardins. La *Grande rivière à Goyage*, qui débouche dans la mer sur la côte nord-est de cette île, est la plus importante de la Guadeloupe ; les navires pourraient la remonter à la distance de 2 kilomètres; elle porte bateau jusqu'à 10 kilomètres de son embouchure, et sert beaucoup au transport et à l'embarquement des produits coloniaux; la rivière *Lézarde* est ensuite la plus considérable. Il y a beaucoup de sources minérales : celles de *Bouillante*, de *Dolé* et du *Lamantin* sont les plus célèbres. — La *Grande-Terre*, assez étrangement nommée, puisqu'elle est un peu plus petite que l'autre partie, a le sol plat, en plusieurs endroits marécageux, mais fertile, malgré le manque d'eau courante. Le climat y est moins sain que dans la Basse-Terre. Toutes les hauteurs voisines de la mer sont composées de calcaire madréporique. Il se forme à la Grande-Terre, sur la plage, un calcaire composé de débris de coquilles, et qui renferme quelquefois des ossements humains. L'île à *Cochon* consiste entièrement en madrépores et en débris de coquillages. Dans les enclos des habitations, on voit le citronnier sauvage, l'arbre qui produit le galbanum (2), et le campêchier, quelquefois la poincillade, l'erythrina corallodendrum et le volkameria épineux. La canne à sucre vient très-haute et très-forte, mais d'une substance quelquefois trop aqueuse. Le café de la Guadeloupe est moins estimé que celui de la Martinique. Le tabac, le cacao et les épices sont encore des objets d'une grande culture. Les abeilles y sont noires : elles font un miel très-liquide et de couleur purpurine.

La quantité moyenne de pluie est de 2 mèt. 19 centimètres, au niveau de la mer; la température moyenne est, à l'ombre, de + 27°,5 (centig.). La saison sèche dure neuf mois, d'octobre à juillet; la saison pluvieuse ou hivernage, trois

(1) A ce gouvernement se rattache aussi la partie française de l'île Saint-Martin.
(2) *Calophyllum calaba.*

mois, de la mi-juillet à la mi-octobre : c'est l'époque des chaleurs excessives et des ouragans.

La ville de *La Basse-Terre*, chef-lieu du gouvernement de la Guadeloupe, peuplée de 6 à 7 000 âmes, a des rues régulières et ornées de divers jolis bâtiments. Des promenades, des haies, des jardins, des fontaines jaillissantes, contribuent à l'embellir. Le fort qui la défend pourrait, même en Europe, passer pour une bonne forteresse : il domine une rade ouverte, la ville n'ayant point d'autre port. *La Pointe-à-Pitre* est le chef-lieu de la Grande-Terre, et le siége d'un tribunal de première instance et d'un évêché. Quelques marais du voisinage nuisent à l'insalubrité de cette place, qui d'ailleurs est bien bâtie et régulière. Son port est spacieux, et l'un des meilleurs de l'Amérique. Les maisons sont élégantes. On estime sa population à environ 16 000 âmes. Le plus affreux malheur dont les habitants aient gardé le souvenir est le tremblement de terre de 1843. — *La Désirade*, avec la seule rade de la côte inhospitalière de l'est, est un lieu qui chaque jour devient plus important par son commerce, quoiqu'il ait extrêmement souffert aussi du tremblement de terre de 1843.

La *Désirade*, longue de 18 kilomètres et large de 9, est formée d'un groupe de mornes qui d'un côté, taillés à pic, de l'autre s'abaissant insensiblement jusqu'à la mer, portent partout l'empreinte des feux souterrains. Il y a des parties boisées et d'autres qui sont couvertes de belles et riches prairies. Cette île produit d'excellent coton. La population y est d'environ 1 600 âmes.

*Marie-Galante* ou *Marie-Galande* a aussi un sol montueux, et cultive une bonne quantité de sucre et de café. Sa longueur est de 18 kilomètres, sa largeur de 15 et sa superficie, de 15 344 hectares. Elle est dépourvue de ports, et en grande partie bordée de hautes falaises, aux pieds desquelles règnent des brisants et des gouffres. Vers le sud-ouest seulement, la côte est plate, mais il y trouve un banc de récifs. L'île est généralement fertile et cultivée avec soin. Elle reçut de Christophe Colomb, lorsqu'il y débarqua en 1493, le nom du navire qu'il montait. On y compte 13 000 habitants. — *Le Grand-Bourg* ou *Le Marigot*, son chef-lieu, est assez bien bâti, et renferme environ 1 500 habitants.

A 10 kilomètres au sud de la Guadelope, on remarque le petit *groupe des Saintes* ou plutôt des *Saints* (en espagnol *Santos*) qui appartient aussi à la France. Les cinq principales sont : au nord, l'*Ilet à Cabrit;* au sud, le *Grand-Ilet* et *la Coche ;* à l'ouest, la *Terre-d'en-bas,* et à l'est, la *Terre-d'en-haut*. Elles renferment peu de terres propres à la culture. On y récolte un peu de café et du coton. La Terre-d'en-haut est la plus grande et la moins stérile, bien qu'il n'y ait qu'une petite source, qui tarit dans les grandes sécheresses; c'est là que sont aussi les principaux établissements civils et militaires. La population de tout ce groupe est d'environ 1 300 âmes. Ces îles sont importantes par les mouillages qu'elles offrent. Elles furent découvertes le 4 novembre 1493 par Colomb, qui leur donna le nom de *Los Santos,* à cause de la fête de la Toussaint qui venait d'avoir lieu. Le tremblement de terre de 1843 les a fait beaucoup souffrir.

L'île anglaise de la *Dominique,* ainsi nommée par Colomb, parce qu'elle fut découverte un *dimanche,* est située entre la Guadeloupe et la Martinique, dont elle gêne beaucoup les communications en temps de guerre. Elle est très-élevée,

et plus propre à la culture du café qu'à celle du sucre : il y a plusieurs ruisseaux de fort bonne eau, où l'on pêche d'excellent poisson, et les coteaux d'où ils descendent produisent les plus beaux arbres des Indes occidentales. Il y a du soufre. On y trouve des scorpions venimeux, des serpents et des couleuvres d'une grandeur énorme. Elle produit du maïs, un peu de coton, de l'anis, du cacao, du tabac, des perdrix, des pigeons, des poulets et des porcs. Il y a beaucoup d'abeilles sauvages. Le climat est humide et malsain. — *Roseau* ou *Charlestown*, ville de 4 000 âmes, est la résidence du gouverneur. — La *baie du Prince-Rupert*, près de *Portsmouth*, est une des plus grandes des Antilles. La Dominique appartient aux Anglais depuis 1763, époque où ils l'enlevèrent aux Français, et forme un gouvernement à part. La population est de 20 000 habitants, dont 1 000 blancs seulement. On y trouve encore quelques Caraïbes.

La *Martinique*, la principale île française, fut découverte en 1493, et reçut ce nom en l'honneur de saint Martin : les indigènes l'appelaient *Madiana*. Elle fut occupée par la France dès 1635. Elle s'étend du nord-ouest au sud-est, l'espace de 70 kilomètres; sa largeur est de 30 kilomètres. Sa superficie est de 98 782 hectares. L'île forme comme deux péninsules, unies par l'isthme resserré entre la baie du *Fort-Royal* (autrefois *Cul-de-sac Royal*), à l'ouest, et les havres du *Robert* et du *François*, à l'est. La mince presqu'île de la *Caravelle* s'avance au loin à l'est. La Martinique est remplie de montagnes escarpées et volcaniques, hérissées de rochers, et d'impénétrables forêts. La *montagne Pelée*, la plus élevée, a 1 350 mètres d'altitude ; on distingue aussi, parmi les plus hautes, les *Pitons* (1) *du Carbet*, montagnes calcaires d'une forme conique, qui portent assez souvent une couronne de nuages. Le palmier acéré, qui croît sur leurs pentes, devient plus gros et plus fréquent à mesure qu'on monte. Le mont Saint-Vincent est un nouveau volcan, dont la première éruption a eu lieu en 1846. Les tremblements de terre ont souvent affligé cette île : on se souvient particulièrement de celui de 1839.

La Martinique est mieux arrosée et moins sujette aux ouragans que la Guadeloupe. Les seuls cours d'eau navigables sont la rivière *Pilote*, la rivière *Salée*, le *Lamantin*, la rivière *Monsieur*, la rivière *Madame*. Il y a deux principales sources minérales : l'une à la montagne Pelée, l'autre aux Pitons du Fort-de-France. Les régions basses, voisines de la côte, sont couvertes de riches plantations de cannes à sucre, de café, le meilleur des Antilles (introduit dans cette île par Desclieux en 1723), de cacao, de tabac, de bananes, de patates, de manioc, de pois d'Angola. Les champs de cannes sont exposés aux ravages des fourmis et des rats. Un des hôtes les plus redoutables de la Martinique est le serpent fer-de-lance (bothrops lancéolé), extrêmement venimeux; sa morsure fait périr plus de 50 personnes par an, et en laisse estropiées pour la vie un grand nombre d'autres. La température moyenne est de + 27° (centigr.). La quantité annuelle de pluie est d'environ 2 m. 17, au niveau de la mer. Le minimum des jours de pluie est de 223, le maximum de 238. On distingue deux saisons : la *belle saison*, d'octobre à juillet; et la *saison des pluies*, qui dure du milieu de juillet au milieu

(1) On appelle *pitons*, aux Antilles, les hauteurs coniques, et l'on nomme *mornes* les collines arrondies.

d'octobre ; cette saison est accompagnée d'une assez grande insalubrité. La population de la Martinique était, en 1815, de 95 413 habitants, dont 77 577 esclaves ; en 1856, on y comptait 136 460 individus, tous libres.

Cette île a plusieurs ports et baies commodes : on distingue surtout, sur la côte occidentale, la baie du *Fort-Royal*. Sur cette baie est bâti *Le Fort-de-France* (ci-devant *Le Fort-Royal*), capitale de l'île, avec 13 000 habitants. Ses principaux édifices sont l'église paroissiale, l'hôtel du gouvernement, les magasins de la marine, l'arsenal et les hôpitaux. Des fontaines répandent dans les rues une agréable fraîcheur. Son port, bon et sûr, est défendu par d'importantes fortifications. La ville de *Saint-Pierre*, sur la même côte, avec une rade, est la place la plus commerçante de toutes les Petites Antilles françaises. Ses rues, arrosées par des ruisseaux abondants qui tempèrent la chaleur du jour, sont garnies de belles maisons. Il y a 22 000 âmes ; c'est le siége d'un évêché. Ce qu'elle possède de plus remarquable est le jardin botanique, fondé en 1803, pour y naturaliser les plantes des Indes.

Parmi les autres principaux lieux de l'île, on peut distinguer *Macouba*, célèbre par son tabac ; — *La Basse-Pointe*, dans un des plus beaux et des plus salubres quartiers de l'île, et l'un des plus importants par les sucreries ; — *Les Anses d'Arlet*, célèbres par leur excellent café ; — *Le Lamantin*, avec une population de 12 000 habitants et un commerce très-actif ; — *La Trinité*, avec un bon port.

L'île, aujourd'hui anglaise, de *Sainte-Lucie*, a été longtemps le sujet d'une contestation entre l'Angleterre et la France. Elle fut définitivement perdue par les Français, en 1803. Le sol y est excellent : les montagnes qui en occupent la partie orientale, ou la *Cabesterre*, paraissent d'origine volcanique. La *Soufrière* est le cratère écroulé d'un volcan éteint, près duquel s'élancent deux pitons semblables à des obélisques verdoyants. L'air de l'île est extrêmement chaud et malsain ; les reptiles venimeux abondent. Les cultures consistent en sucre, en cacao et en coton. Le café, qui, autrefois, faisait la richesse et la réputation de Sainte-Lucie, ne s'y récolte presque plus. On y trouve du bois de construction. La population ne s'élève guère au delà de 35 000 âmes. Les blancs, en petit nombre, sont presque tous des descendants de Français. La superficie est de 560 kilomètres carrés. *Le Carénage* ou *Port-Castries*, dans la partie nord-ouest de l'île, est un bon port, où 32 vaisseaux de ligne peuvent se mettre à l'abri. On en sort avec tous les vents, mais on ne peut y entrer que vaisseau par vaisseau. C'est un des séjours les plus dangereux pour la santé des Européens. Cette ville renferme 8 000 habitants.

L'île *Saint-Vincent*, au sud de Sainte-Lucie, est extrêmement fertile. Elle est couverte de montagnes volcaniques, parmi lesquelles s'offre un volcan actif, nommé la *Soufrière ;* mais le point le plus élevé est le morne *Garou*. Le sol consiste en un terreau noir, sur une forte glaise très-convenable à la culture des cannes à sucre et de l'indigo, qui y vient supérieurement bien. Le climat est très-humide. La côte orientale était peuplée d'une race mixte de zambos, descendants de Caraïbes et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles, et appelés *Caraïbes noirs*. Il n'y en a plus aujourd'hui. La population de l'île est de 30 000 individus. Le chef-lieu se nomme *Kingston*. C'est une ville de 7 à 8000 âmes. On y remarque aussi le port de *Calliaqua*. Après avoir flotté plu-

sieurs fois de la domination de la France à celle de l'Angleterre, cette île est restée à la dernière par le traité de 1783.

Les petites îles *Grenadilles* ou *Grenadines*, dirigées en ligne assez régulière, font partie du gouvernement de la Grenade. — *Cariacou* est la principale et la mieux cultivée des Grenadilles, et a pour chef-lieu *Hillsborough*. Les autres îles les plus remarquables de cette chaîne sont *Bequia* et *Canaguan*. Ces îlots sont réunis par des récifs de roches calcaires formées par des polypiers et qui, d'après la description de Leblond, paraissent exactement semblables aux rochers de corail de la mer du Sud. Ils ont une population de 3000 habitants.

Cette chaîne d'îlots est terminée par la fertile île anglaise de la *Grenade*, longue de 45 kilomètres, large de 26, et peuplée de 30 000 habitants, dont 23 000 nègres. Le sol est extrêmement favorable à la culture du sucre, du café, du cacao, du tabac et de l'indigo; mais le climat est insalubre. Un lac, sur le sommet d'une montagne au milieu de l'île, lui fournit une multitude de rivières qui servent à la fois à l'orner et à la féconder. Il y a autour de l'île plusieurs baies et ports, dont quelques-uns peuvent être fortifiés avec beaucoup d'avantage. Elle jouit en outre du bonheur de ne pas être sujette aux ouragans.

*Saint-George*, autrefois *Fort-Royal*, sa principale ville, peuplée de 4 000 âmes, possède un des meilleurs ports des Petites Antilles.

Ici finit, suivant quelques géographes, la chaîne des Antilles proprement dites. La *Barbade*, *Tabago* et la *Trinité*, toutes les trois anglaises, forment, il est vrai, une chaîne particulière. Mais nous croyons qu'on doit les comprendre aussi dans les Petites Antilles ou îles du Vent.

La *Barbade* (en anglais *Barbadoes*), longue de 30 kilomètres et large de 15, est la plus orientale des Antilles. Quand les Anglais y débarquèrent pour la première fois en 1625, ils la jugèrent la plus sauvage, la plus triste et la plus misérable qu'ils eussent encore vue. Il n'y avait aucune espèce de bétail ni de bête de proie, aucun fruit, aucune herbe, aucune racine propre à la nourriture de l'homme. Cependant les arbres étaient si gros et d'un bois si dur, que les colons ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à défricher autant de terre qu'il en fallait pour leur subsistance. Par une persévérance invincible, ils firent en sorte d'y trouver de quoi vivre, et ils ne tardèrent pas à découvrir que le sol était favorable au coton, à la canne à sucre, à l'indigo, et que le tabac y venait assez bien. La population fit des progrès si rapides, que, 25 ans après le premier établissement, elle montait à plus de 50 000 blancs et 100 000 nègres ou Indiens esclaves. Aujourd'hui on n'y compte que 130 000 habitants (dont 15 000 blancs), population encore très-considérable pour une île qui n'a que 430 kilomètres carrés. Malheureusement cette île est sujette aux plus terribles ouragans, et elle a éprouvé de grands tremblements de terre, dont un des plus funestes fut celui de 1832. La capitale de l'île est *Bridgetown*, ville de 35 000 habitants. C'est le port des Antilles le plus rapproché de l'ancien continent, et c'était une des plus belles villes des Antilles, avant l'incendie qui la détruisit en grande partie le 26 juillet 1858. La baie de *Carlisle*, au fond de laquelle elle est située, peut contenir 500 vaisseaux. — *Speightstown*, surnommé le *Petit-Bristol*, renferme 5 000 habitants, qui la plupart se livrent au commerce.

La Barbade est le siége d'un évêché anglican, dont le diocèse comprend les îles de la Trinité, de Tabago, de Grenade, des Grenadilles, de Saint-Vincent et de Sainte-Lucie. Elle possède le collége de *Codrington*, le plus important établissement d'instruction des Antilles anglaises.

L'île de *Tabago* ou *Tobago*, longue de 50 kilomètres et large de 20, a l'avantage de n'être point sur la ligne du cours ordinaire des ouragans. Elle est située au nord-est de celle de la Trinité; et, de même que celle-ci, elle a pour noyau des montagnes schisteuses dénuées de toute roche granitique, et qui semblent être une continuation de la chaîne de Cumana, sur le continent de l'Amérique méridionale. Cette chaîne diffère entièrement de celle des Antilles. La position de Tabago, devant le détroit qui sépare les Antilles de l'Amérique, lui donne une grande importance en temps de guerre. Son sol riche et encore vierge est très-propre à la culture du sucre, et plus encore à celle du coton; les figues et les goyaves y sont excellentes; tous les autres fruits des tropiques y réussissent. On assure que le cannellier et le vrai muscadier se trouvent dans cette île; il est plus certain que l'arbre à gomme-copal y croît, ainsi que cinq sortes de poivre. Il y a plusieurs baies et havres, principalement sur les côtes nord et ouest. La population est de 15 000 individus. — *Scarborough*, le chef-lieu, défendue par un fort, est peuplée de 2 à 3 000 âmes. Les Hollandais, qui ont eu quelque temps cette île, lui ont donné le nom de *Nouvelle-Walcheren* (que les Français ont changé en *Nouvelle-Oualcre*).

L'île de la *Trinité* (*Trinidad*) est située entre celle de Tabago et le continent de l'Amérique espagnole, dont elle est séparée par le golfe de Paria et les deux détroits de la *Bouche du Dragon* et la *Bouche du Serpent*. Elle a environ 160 kilomètres de longueur, du sud-ouest au nord-est, et 100 de largeur dans le sens opposé. Sa forme est en losange, sa circonférence est d'à peu près 430 kilomètres et sa superficie de 5 200 kilomètres carrés. Elle avait été décriée comme malsaine. Raynal a, le premier, réfuté cette erreur. Montagneuse vers le nord, elle n'offre, dans le centre et au midi, que des plaines et des collines. Elle abonde en palmiers et en cocotiers, qui y croissent sans être cultivés; elle produit du sucre, du café, de bon tabac, de l'indigo, du gingembre, de l'anis, de beaux fruits, tels que citrons et oranges, du maïs, du coton et du bois de cèdre. On y fabrique beaucoup de rhum. Sa population est de 69 000 individus, dont 20 000 nègres. Parmi plusieurs curiosités naturelles elle renferme un lac, ou plutôt un grand marais rempli de bitume-asphalte. La surface de ce lac change souvent; les bords, les îlots, s'y engloutissent d'un jour à l'autre. Ce lac a ordinairement 5 kilomètres de circonférence. On y remarque plusieurs trous de 2 à 3 mètres de profondeur, contenant de l'eau qui n'a point du tout le goût de bitume, et qui nourrit un grand nombre de petits poissons. A 5 kilomètres de la côte orientale de l'île, dans la baie de Mayaro, il existe dans la mer un gouffre d'où, souvent, après une détonation semblable à celle du tonnerre, il sort une flamme et une fumée épaisse et noire qui se dissipe aussitôt; mais quelques minutes après, on trouve sur le rivage des placards de bitume. Près d'une des lagunes si communes à la Trinité, on remarque un monticule de terre argileuse, entouré d'un grand nombre de petits cônes tronqués et ouverts, qui sont autant de petits soupiraux exhalant un gaz

d'odeur d'hydrogène sulfuré. Sur la partie la plus élevée de ce monticule, est un cône qui vomit continuellement une matière blanchâtre d'un goût d'alun. Près d'un marais de palétuviers, contigu au précédent, on voit un autre mamelon dont la cime présente une cavité circulaire remplie d'un liquide bouillant qui a un goût d'alun. On y entend un bruit sourd et souterrain, et la terre tremble sous les pas.

La cour de Madrid ayant ouvert la Trinité à tous ceux qui voulaient s'y établir, beaucoup de Français de la Grenade s'y réfugièrent. Par la paix signée en 1801 avec la France, l'Angleterre obtint cette île importante par sa fertilité, son étendue, et plus encore par sa position, qui domine l'Orénoque et la fameuse Bouche du Dragon.

Le chef-lieu de l'île est la jolie ville de *Spanishtown*, autrefois *Puerto-España*, en français *Port-d'Espagne*, et que les Anglais nomment aussi *Port of Spain*; elle a le mouillage le plus fréquenté de l'île, et 13 000 habitants; elle est située sur le golfe de Paria. D'abord bâtie en bois, mais détruite par un incendie en 1809, elle a été depuis reconstruite en pierres dont l'île abonde, et entourée de fortifications importantes. On y a aussi élevé un beau môle. *Saint-Joseph d'Oruna*, autrefois la capitale, et peuplée encore de 5 000 âmes, est située au milieu d'une plaine bien cultivée, dans la partie nord-ouest de la Trinité. Le meilleur port est celui de *Chagaramus*, sur la côte sud-ouest. — *Naparima* est un des autres principaux lieux de l'île.

La Trinité, vu son étendue et la prodigieuse fertilité de son sol, pourrait produire autant de sucre que toutes les îles du Vent réunies. Tabago donne respectivement encore de plus grandes espérances. Ces deux îles ont au surplus le précieux avantage d'être hors de la portée ordinaire des ouragans, et d'offrir par conséquent un mouillage où les flottes ne sont point exposées à ces terribles coups de vent qui souvent les brisent dans les ports des îles situées plus au nord.

Nous avons déjà parlé de l'île *Marguerite*, dépendante du Vénézuéla, ainsi que de *Blanquilla*, *Tortuga* et quelques autres dépendances de cette république; il ne nous reste donc à décrire, parmi les îles situées sur la côte septentrionale du continent de l'Amérique méridionale, et nommées par les Français *îles sous le Vent*, que les trois dont les Hollandais sont en possession. — *Curaçao* ou *Curaçoa* en est la plus importante; elle a 80 kilomètres de longueur, sur 15 à 20 de largeur : aride et dépendante des pluies pour avoir un peu d'eau, cette île semblait être condamnée à une stérilité perpétuelle. L'eau tirée d'un seul puits y est vendue au poids de l'or. L'industrie hollandaise y fait croître, dans un sol léger et rocailleux, du tabac et du sucre en quantité. La cochenille est aussi, depuis quelques années, une des productions principales de l'île. On y récolte des tamarins et autres bons fruits. On prépare avec les limons une abondante quantité de la liqueur renommée à laquelle Curaçao donne son nom. Les salines donnent un produit considérable; mais c'est au commerce d'interlope que l'île doit son état florissant.

*Willemstad*, la capitale, est l'une des plus jolies villes des Indes occidentales; les édifices publics ont ici plus d'élégance, les rues plus de propreté, les maisons particulières une distribution plus commode, et les magasins plus d'étendue que partout ailleurs. Le port, protégé par le fort d'Amsterdam, est spacieux et sûr;

son entrée est étroite. La population de la ville est d'environ 10 000 âmes ; celle de l'île se composait, en 1815, de 12 840 habitants. Aujourd'hui on la porte à 17 000 âmes, dont 5 500 esclaves ; mais l'esclavage des Antilles hollandaises cessera probablement bientôt.

*Bonair* ou *Buen-Ayre* et *Aruba* ou *Oruba*, petites îles voisines, la première à l'est, la seconde à l'ouest, sont employées à élever du bétail. Elles n'ont que 2 à 3 000 habitants chacune. Bonair fournit quelques bois de charpente et de la cochenille. Oruba a des mines d'or.

L'archipel que nous venons de parcourir est un des principaux théâtres de l'industrie et du commerce des Européens. Les richesses que la Hollande, la France et l'Angleterre en ont tirées ont plus contribué à la prospérité des métropoles que tout l'or, tout l'argent, tous les diamants du continent américain.

Toutes ces richesses ont, jusque dans ces derniers temps, coûté cher à l'humanité, à la morale publique ; elles ont été acquises au prix du sang et des larmes de plusieurs centaines de mille d'êtres humains, réduits à un état contraire aux principes du droit naterel et à ceux de la religion chrétienne. Quoique les planteurs fussent en grande partie des maîtres doux, humains et compatissants ; quoique les assemblées coloniales eussent pris plusieurs mesures législatives pour enchaîner les caprices et la cruauté, la condition des nègres esclaves était vraiment digne de pitié. Malgré tous les soins intéressés que les planteurs se donnaient pour avoir des nègres créoles, la propagation de cette espèce ne réussissait que très-médiocrement. Les chagrins, les souffrances, les tourments de toute espèce que les nègres esclaves éprouvaient, raccourcissaient tellement leur vie, qu'au lieu de multiplier selon les règles de la nature, il fallait, dans plusieurs colonies, en importer tous les ans pour remplacer ceux dont les mauvais traitements abrégeaient l'existence. A la Martinique, en 1810, il n'y eut, sur 77 500 esclaves, que 1 250 naissances, ou un sur 62 vivants. On les a dépeints comme opiniâtres, entêtés, intraitables ; on a dit qu'ils demandaient à être conduits avec une verge de fer : sans doute il y a des nègres insensibles aux bienfaits, et qui ne méditent que trahison et désordre. Cependant, en général, les nègres sont des êtres grossiers, mais bons et dociles. Ils ne méritent pas d'être regardés comme une espèce de bête de somme sans âme. Cependant, dira-t-on, le climat brûlant des régions basses sous l'équateur, des régions propres à la culture du sucre, n'admet d'autres cultivateurs que les nègres. Cette race est donc indispensable aux colonies.

Pour conduire ces importants établissements à un état florissant et tranquille, il était utile d'accélérer, avant tout, la multiplication des nègres dans les îles mêmes, au moyen d'une police sévère appliquée à réprimer les excès auxquels l'habitude de la tyrannie ne porte que trop souvent les planteurs et les inspecteurs. Après avoir mis en sûreté la vie et la santé des malheureux esclaves, il fallait penser à leur procurer de petites propriétés dont la possession pût leur faire chérir une contrée qu'ils arrosent de leurs sueurs. Rendre le nœud du mariage plus sacré, plus stable, pourvoir à l'éducation des enfants noirs, réprimer la débauche et le libertinage, voilà un autre point essentiel qu'il fallait avoir en vue

pour l'amélioration du sort des nègres. En les faisant peu à peu participer aux lumières de la raison et aux consolations de la religion chrétienne, l'affranchissement successif des nègres et leur passage de la servitude à l'état de paysans fermiers ont pu s'opérer sans danger, sans secousse. Les gouvernements anglais et français ont ainsi répondu à la voix de l'humanité. Ils ont aboli les premiers l'esclavage. Honneur à l'Angleterre, d'avoir accompli cette grande réforme morale! honneur à la France d'avoir été prompte à seconder son ancienne rivale! On ne peut cependant pas nier que l'abolition de l'esclavage n'ait momentanément porté un coup très-rude à la prospérité des colonies, en enlevant beaucoup de bras à la culture et à l'industrie coloniales; car les nègres, peu ambitieux dans leurs désirs, se contentant d'un petit champ, de quelques fruits, de quelques animaux de basse-cour, ont souvent abandonné les plantations; mais il n'est pas douteux que les besoins ne naissent aussi chez cette population, et qu'elle n'éprouve la nécessité de recevoir une rémunération pour des travaux auxquels seule à peu près elle est apte à se livrer sous un tel climat.

Terminons le tableau des Antilles par une esquisse des grands spectacles que la nature y développe. Contemplons une matinée des Antilles dans la saison des fortes rosées, et, pour en jouir complétement, saisissons le moment où le soleil, paraissant avec tout son éclat dans un ciel pur et tranquille, dore de ses premiers feux la cime des montagnes, les larges feuilles des bananiers et les touffes des orangers. Sous les réseaux de lumière qui les gazent avec délicatesse, tous les feuillages divers semblent tissus de la soie la plus fine et la plus transparente, les gouttes imperceptibles de rosée qu'ils ont retenues, ne sont plus qu'autant de perles que le soleil se plaît à colorer de mille nuances, et du centre de chaque groupe de feuilles étincelle l'insecte qui nage dans ces gouttes d'eau. Les prairies n'offrent pas un aspect moins ravissant : toute la surface de la terre n'est qu'une plaine de cristal et de diamant. Souvent, lorsque les rayons du soleil ont dissipé les brouillards qui couvraient le vaste miroir de l'océan, une illusion d'optique vient en doubler les flots et les rivages. Tantôt l'on croit voir un énorme lit de sable là où s'étendait la mer, tantôt les canots éloignés semblent se perdre dans une vapeur embrasée, ou, soulevés au-dessus de l'océan, ils flottent dans une mer aérienne, en même temps qu'on voit leur ombre s'y réfléchir fidèlement. Ces effets de mirage sont fréquents dans les climats équatoriaux. La douce température de la matinée permet à l'ami de la nature d'admirer les riches paysages de cet archipel. Quelques montagnes nues et renversées l'une sur l'autre dominent par leur élévation toute la scène inférieure. A leurs pieds se prolongent des montagnes plus basses, couvertes de forêts épaisses. Les collines forment le troisième gradin de cet amphithéâtre majestueux; depuis leurs sommets jusqu'aux bords de la mer, elles sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux de la plus noble et de la plus belle structure. A chaque pas, ce sont des moulins, des plantations, des habitations qu'on voit percer à travers les branches, ou qu'on entrevoit ensevelis dans les ombres de la forêt. Les plaines offrent des tableaux également neufs et variés. Pour vous en former une idée, réunissez en pensée tous ces arbres et arbustes dont la magnifique végétation fait l'ornement de nos jardins botaniques; rassemblez les palmiers, les cocotiers, les plantaniers; faites-en à plaisir mille groupes

différents, en y joignant le tamarinier, l'oranger et tel autre arbre dont les nuances et la hauteur leur soient proportionnées; voyez jouer au milieu les touffes élégantes du bambou: peignez-vous entre toutes leurs tiges les variétés bizarres de l'épine de Jérusalem, les riches buissons de l'oléandre et des roses d'Afrique, l'écarlate vive et brillante des *cordia* ou *sébestiers*, les berceaux entrelacés du jasmin et de la vigne de Grenade, les bouquets délicats du lilas, les feuilles soyeuses et argentées de la portlandia; ajoutez-y la magnificence variée des champs de cannes étalant la pourpre de leurs fleurs ou le vert émail de leurs feuilles; les maisons des planteurs, les huttes des nègres, les magasins, les ateliers, la rade lointaine couverte d'une forêt de mâts. L'océan même offre souvent ici, dans la matinée, un aspect rare partout ailleurs. Aucune brise n'en ride la surface; elle est si étonnamment transparente, que vous oubliez presque que les rayons de vue y soient interceptés; vous distinguez les rochers et le sable à une profondeur immense; vous croyez pouvoir saisir les coraux et les mousses qui tapissent les premiers, et vous compteriez sans peine les mollusques et les testacés qui se reposent sur l'autre.

Mais quel trouble soudain agite cette foule d'oiseaux et de quadrupèdes qui, avec l'air du désespoir, cherchent des asiles? Ces sinistres pressentiments nous annoncent l'approche d'un ouragan. L'atmosphère devient d'une pesanteur insupportable, le thermomètre s'élève extraordinairement, l'obscurité augmente de plus en plus, le vent tombe tout à fait, la nature entière paraît plongée dans le silence. Bientôt ce silence est interrompu par les roulements sourds des tonnerres éloignés; la scène s'ouvre par une foule d'éclairs qui se multiplient successivement, les vents déchaînés se font entendre, la mer leur répond par le mugissement de ses vagues; les bois, les forêts, les cannes, les plantaniers, les palmiers, y joignent leurs murmures et leurs sifflements plaintifs. La pluie descend à flots, les torrents se précipitent avec fracas des montagnes et des collines, les rivières s'enflent par degrés, et bientôt les ondes accumulées débordent de leur lit et submergent les plaines. Bientôt ce n'est plus un combat de vents furieux, ce n'est plus la mer mugissante qui ébranle la terre; non, c'est le désordre de tous les éléments qui se confondent et s'entre-détruisent. La flamme se mêle à l'onde, et l'équilibre de l'atmosphère, ce lien général de la nature, n'existe plus. Tout retourne à l'antique chaos. Quelles scènes n'éclairera pas le soleil du matin! Les arbres déracinés et les habitations renversées couvrent au loin toute la contrée. Le propriétaire s'égare en voulant chercher ce qui reste de ses champs. Partout gisent les cadavres des animaux domestiques pêle-mêle avec les oiseaux des forêts. Les poissons eux-mêmes ont été arrachés de leurs humides retraites, et l'on recule d'effroi quand on les rencontre, loin de leurs demeures, meurtris en se froissant contre les débris.

---

# TABLEAUX DES ANTILLES.

## POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

| LIEUX. | LATITUDE NORD. | | | LONGITUDE OUEST. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | min. | sec. | deg. | min. | sec. |
| ABACO (île), phare de la pointe sud | 25 | 51 | 30 | 79 | 31 | 9 |
| ANTIGOA, fort James | 17 | 8 | 0 | 61 | 12 | 30 |
| ANTOINE (ST-) (cap) | 21 | 53 | 0 | 87 | 21 | 22 |
| BARBADE, fort Willoughby | 13 | 5 | 0 | 61 | 56 | 45 |
| BARUACOA (fort) (Cuba) | 20 | 21 | 36 | 76 | 47 | 56 |
| BASSE-TERRE (LA) (Guadeloupe) | 15 | 59 | 30 | 61 | 4 | 22 |
| BEATE (cap de la) (Haïti) | 17 | 39 | 0 | 73 | 53 | 37 |
| CAIMAN (GRD-), pointe ouest | 19 | 19 | 0 | 83 | 45 | 0 |
| CAIMITE (île), pointe nord | 18 | 39 | 25 | 76 | 2 | 33 |
| CAIQUE (la PETITE-) | 21 | 36 | 17 | 74 | 45 | 55 |
| CAP-HAÏTIEN (LE) (LE CAP-FRANÇAIS) | 19 | 46 | 20 | 74 | 32 | 2 |
| CARAVELLE (îles Vierges) | 18 | 18 | 23 | 67 | 26 | 10 |
| CADET (le principal piton du) | 14 | 41 | 57 | 61 | 27 | 14 |
| CAT-ISLAND (SAN-SALVADOR?), pointe sud-est | 24 | 8 | 0 | 77 | 37 | 24 |
| CAYES (LES) | 18 | 11 | 10 | 76 | 3 | 44 |
| CAYO LARGO, pointe sud-est | 21 | 52 | 0 | 82 | 56 | 41 |
| COCHE (île), cap est | 10 | 47 | 30 | 66 | 11 | 53 |
| CHRISTOPHE (ST-), La Basse-Terre | 17 | 17 | 45 | 63 | 2 | 15 |
| CROIX (STE), observatoire | 17 | 44 | 32 | 67 | 1 | 7 |
| CROOKED, Castle-Island | 22 | 7 | 26 | 76 | 37 | 30 |
| CURAÇAO, fort Amsterdam | 12 | 6 | 16 | 71 | 16 | 10 |
| DAME-MARIE (cap) (HAÏTI) | 18 | 37 | 20 | 76 | 46 | 57 |
| DIAMANT (LE) (Martinique) | 14 | 26 | 38 | 63 | 22 | 44 |
| DOMINGO (SANTO-) | 18 | 28 | 40 | 72 | 12 | 39 |
| DOMINIQUE (la), le Roseau | 15 | 18 | 23 | 63 | 45 | 3 |
| ESTACHE (ST), la rade | 17 | 29 | 0 | 65 | 20 | 0 |
| FORT-ROYAL ou FORT-DE-FRANCE (LE), fort Saint-Louis | 14 | 35 | 7 | 63 | 24 | 24 |
| GOAVE (LE PETIT-) | 18 | 26 | 51 | 75 | 7 | 41 |
| GONAÏVES (LES), fort Castries | 19 | 27 | 16 | 75 | 3 | 16 |
| GONAVE (île de la), pointe ouest | 18 | 56 | 0 | 73 | 37 | 58 |
| GRANOIS (pointe ô) (HAÏTI) | 18 | 1 | 3 | 76 | 15 | 41 |
| GROS MORNE (Guadeloupe) | 16 | 20 | 18 | 61 | 10 | 41 |
| HAVANE (LA), El-Morro | 23 | 9 | 24 | 84 | 42 | 44 |
| INAGUE (GRANDE-), pointe ouest | 21 | 3 | 41 | 76 | 0 | 51 |
| INAGUE (PETITE-), pointe est | 21 | 29 | 0 | 75 | 14 | 53 |
| IROIS (pointe des) (HAÏTI) | 18 | 22 | 23 | 76 | 49 | 5 |
| ISABÉLIQUE pointe) (HAÏTI) | 19 | 57 | 30 | 73 | 20 | 24 |
| JACMEL | 18 | 12 | 50 | 74 | 52 | 54 |
| JEAN (ST-), cap Carnero | 18 | 17 | 50 | 67 | 1 | 57 |
| JÉRÉMIE (pointe) (HAÏTI) | 18 | 39 | 24 | 76 | 27 | 13 |
| LEOGANE, fort | 18 | 32 | 10 | 74 | 58 | 5 |
| MAGUEBA | 11 | 52 | 37 | 63 | 29 | 12 |
| MAYSI (pointe) | 20 | 16 | 40 | 76 | 25 | 42 |
| MARC (ST-) (cap) (HAÏTI) | 19 | 2 | 18 | 75 | 8 | 17 |
| MARGUERITE (île), cap Macanao | 11 | 3 | 30 | 66 | 47 | 3 |
| MARTIN (ST-), fort du Marigot | 18 | 5 | 3 | 63 | 23 | 25 |
| MATANZAS (pic de) (Cuba) | 23 | 1 | 55 | 84 | 3 | 12 |
| MOGANE ou MARIGUANA (île), pointe nord-ouest | 22 | 28 | 40 | 75 | 28 | 5 |
| MÔLE SAINT-NICOLAS (LE) | 19 | 49 | 20 | 75 | 42 | 58 |
| MONTSERRAT, pointe nord-est | 16 | 47 | 35 | 61 | 32 | 4 |
| NAVAZE (île) | 18 | 22 | 19 | 77 | 21 | 10 |
| NEVIS (NIEVES), Charlestown | 17 | 8 | 47 | 64 | 57 | 52 |
| ORCHILLA, pointe ouest | 11 | 50 | 12 | 68 | 34 | 23 |
| PELÉE (montagne) | 14 | 48 | 52 | 63 | 29 | 52 |
| PIERRE (ST-), église du fort | 14 | 45 | 5 | 63 | 31 | 6 |
| POINTE-A-PITRE, fort de Pilet à Corbeau | 16 | 14 | 12 | 63 | 51 | 32 |
| PORT-AU-PRINCE (LA), fort de l'Hiet | 18 | 33 | 24 | 74 | 41 | 30 |
| PORT DE PAX | 19 | 57 | 4 | 75 | 8 | 25 |
| PORTO RICO (ST-JEAN de) | 18 | 29 | 10 | 68 | 28 | 0 |
| FORT-ROYAL, fort St-Charles | 17 | 56 | 8 | 79 | 10 | 32 |
| PRÊCHEUR (pointe du) (Martinique) | 14 | 48 | 6 | 63 | 33 | 50 |
| PROVIDENCE (île de la), Nassau | 25 | 4 | 33 | 79 | 42 | 21 |
| SABA (île), milieu | 17 | 41 | 10 | 65 | 33 | 30 |

| LIEUX. | LATITUDE NORD. | | | LONGITUDE OUEST. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | min. | sec. | | min. | sec. |
| Saintes (les), pointe ouest | 15 | 50 | 50 | 61 | 58 | 26 |
| Salines (pointe des) (Martinique), îlet à Cabrit | 14 | 23 | 32 | 63 | 12 | 28 |
| Salvador (San-) voy. *Cat-Island*. | | | | | | |
| Samana (île), pointe ouest | 23 | 51 | 30 | 76 | 0 | 24 |
| Samana (cap) (Haïti) | 19 | 16 | 26 | 71 | 28 | 32 |
| Santiago de Cuba, El-Morro | 19 | 57 | 27 | 78 | 12 | 27 |
| Sombrero (île) | 18 | 38 | 4 | 65 | 47 | 10 |
| Tabago, pointe nord-est | 11 | 20 | 13 | 62 | 47 | 30 |
| Thomas (St-), fort Christian | 18 | 20 | 23 | 67 | 13 | 11 |
| Tiburon (cap) | 18 | 19 | 25 | 76 | 47 | 25 |
| Tortue (île de la), pointe nord-est | 20 | 0 | 55 | 74 | 36 | 20 |
| Tortuga (île), milieu | 10 | 59 | 0 | 67 | 54 | 28 |
| Trinidad (Cuba) | 21 | 48 | 20 | 82 | 21 | 7 |
| Turques (îles), Sandkey | 21 | 11 | 10 | 73 | 35 | 7 |
| Vaucl n montagne du (Martinique) | 14 | 33 | 31 | 63 | 13 | 20 |
| Virgin-Gorda, cap est | 18 | 30 | 40 | 66 | 39 | 13 |
| Watling, pointe sud-est | 23 | 56 | 31 | 76 | 50 | 27 |
| Zachée (île), pointe est | 18 | 23 | 48 | 69 | 48 | 10 |

## ANTILLES ESPAGNOLES.

| | | Superficie en kilom. carrés. | Population. |
|---|---|---|---|
| Cuba | Département Occidental | 62 500 | 197 451 blancs, 98 442 individus de couleur libres, 268 717 esclaves. |
| | Département Oriental | 60 050 | 104 537 blancs, 78 205 individus de couleur libres, 61 708 esclaves. |
| | Totaux | 122 550 | 1 009 060 (en 1854) |

(y compris l'île de Pinos et les *Cayos* des côtes de Cuba.)

Valeur annuelle des produits de l'agriculture de l'île de Cuba . . . . . 300 000 000 francs.
Exportations des produits de l'île en 1850 . . . . . 126 000 000 —
Exportations en 1854 . . . . . 170 000 000 —
Importations — . . . . . 166 000 000 —
Revenus du trésor (en 1850) . . . . . 61 250 000 —
dont 33 650 000 provenant des droits maritimes, et 27 600 000 des impôts intérieurs.
Dépenses . . . . . 59 000 000 —
Force armée : 21 000 hommes (sans compter la garde nationale).
Forces navales en station à Cuba : 26 bâtiments, 381 canons, 4 598 hommes (en 1850).

Porto Rico (Puerto-Rico) (divisée en 8 départements : La Capital, Arecibo, Aguadilla, Mayaguez, Ponce, Humacao, Guayama, Isla de Vieques) . . 10 000 k. c. 447 914 h. (en 1846).
Exportations de Porto-Rico (en 1851) . . . . . 29 000 000 de fr.
Importations . . . . . 30 500 000 —

## ILE D'HAITI.

République Dominicaine (ancienne partie espagnole). 45 600 kilom. carr., 140 000 hab. (1). Div. en 5 prov. : Santo-Domingo, Azua de Compostela, Santa-Cruz del Seybo, Santiago de Caballeros, Concepcion de La Vega.

Revenus en 1852 . . . . . 1 900 000 francs.
Dépenses . . . . . 1 300 000 —
Exportations . . . . . 7 800 000 —
Importations . . . . . 5 850 000 francs.
Armée . . . . . 12 000 hommes.

République (ci-devant Empire) d'Haïti (ancienne partie française). 34 000 kilom. carr., 575 000 hab. (2). Div. en 4 départ., subdiv. en arrondiss. et en communes. Les 4 départements sont ceux :
du Nord : chef-lieu Le Cap-Haïtien.
de l'Artibonite — Les Gonaïves
de l'Ouest — Le Port-au-Prince.
du Sud — Les Cayes.

Exportations de la dernière année de la domination française . . . 141 000 000 de livres de sucre, 77 000 000 — de café, 7 000 000 — de coton.

Exportations en 1851. Livres de café . . . . 43 000 000 — coton, etc. . 1 200 000 Valeur totale en francs 25 000 000
Importations en 1851 . . . 15 000 000 de francs.
Force armée (nominale) . . 30 000 hommes.

(1) Dont les neuf dixièmes sont d'origine africaine ou un mélange des sangs nègre et européen; le reste, d'origine espagnole.
(2) La plupart nègres, ou plutôt noirs, pour nous servir des termes de la constitution haïtienne.

## ANTILLES FRANÇAISES.

MARTINIQUE (2 arrondissements : Le Fort de France et Saint-Pierre).

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | Superficie. . . . . | 98 782 hectares. | — | Exportations. . . . . | 20 186 613 — |
| En 1856 : | Terres en culture. . . . | 30 256 — | — | Bâtiments entrés . . . . | 3 [illegible] |
| — | Produits des cultures. . | 14 433 651 francs. | — | — — sortis . . . . | 3.5 |
| — | Nombre des travailleurs. | 48 970 | En 1857 : | Importations. . . . . | 22 696 221 francs. |
| — | Population totale. . . . | 136 460 habitants. | — | Exportations. . . . . | 24 830 693 — |
| — | Importations. . . . . | 23 833 510 francs. | | | |

GOUVERNEMENT DE LA GUADELOUPE.

| | Hectares. | Hab. en 1856. |
|---|---|---|
| Guadeloupe proprement dite (Basse-Terre, Grande-Terre, Petite-Terre et îlots voisins). | 138 617 | 112 577 |
| Marie-Galante . . . . . | 15 344 | 12 829 |
| Les Saintes. . . . . | 1 256 | 1 285 |
| La Desirade . . . . . | 4 330 | 1 580 |
| Saint-Martin. . . . . | 5 546 | 3 277 |
| TOTAUX. . . . . | 165 123 | 131 557 |

| | | |
|---|---|---|
| En 1856 : | Terres en culture. . . . | 23 876 hectares. |
| — | Produit des cultures. . . | 2 610 210 francs. |
| — | Nombre des travailleurs. | 51 660 |
| — | Importations. . . . . | 23 671 375 francs. |
| — | Exportations. . . . . | 15 147 176 — |
| — | Bâtiments entrés . . . . | 480 |
| — | Bâtiments sortis. . . . . | 476 |

3 arrondissements : La Basse-Terre, La Pointe-à-Pitre, Le Grand-Bourg.

## ANTILLES ANGLAISES.

| | kil. carr. | habitants. |
|---|---|---|
| ILES BAHAMA OU LUCAYES (y compris les Turques et les Caïques). | 14 300 | 32 000 |
| JAMAÏQUE. . . . . | 16 200 | 380 000 |
| ILES CAIMAN. . . . . | 675 | 1 800 |
| ILES VIERGES ANGLAISES (Tortola, Anegada, Virgin-Gorda et îlots voisins) . . . . . | 240 | 6 700 |
| ANGUILLE OU SNAKE-ISLAND. . . . | 88 | 3 500 |
| BARBOUDE. . . . . | 186 | 1 700 |
| NEVIS (NIEVES). . . . . | 54 | 1 100 |
| SAINT-CHRISTOPHE OU ST-KITT'S. . | 176 | 23 200 |
| A reporter. . | 31 919 | 450 000 |

| | kil. carr. | habitants. |
|---|---|---|
| Report. . . . . | 31 919 | 450 000 |
| ANTIGOA OU ANTIGUA. . . . . | 480 | 37 800 |
| MONTSERRAT . . . . . | 122 | 7 700 |
| DOMINIQUE . . . . . | 710 | 22 000 |
| SAINTE-LUCIE. . . . . | 767 | 35 000 |
| BARBADE OU BARBADOES . . . . . | 436 | 136 000 |
| SAINT-VINCENT . . . . . | 342 | 30 000 |
| GRENADE et GRENADILLES OU GRENADINES. . . . . | 400 | 33 000 |
| TABAGO OU TOBAGO. . . . . | 373 | 15 400 |
| TRINITE OU TRINIDAD . . . . . | 5 200 | 69 000 |
| TOTAUX. . . . . | 36 063 | 835 900 |

## ANTILLES HOLLANDAISES.

| | kil. carr. | habitants. |
|---|---|---|
| SAINT-MARTIN (partie sud). . . . . | 34 | 3 000 |
| SABA. . . . . | 41 | 1 700 |
| SAINT-EUSTACHE. . . . . | 251 | 2 000 |
| BONAIR OU BUEN-AYRE. . . . . | 215 | 2 200 |
| A reporter. . | 538 | 8 900 |

| | kil. carr. | habitants. |
|---|---|---|
| Report . . . . . | 538 | 8 900 |
| CURAÇAO. . . . . | 357 | 17 000 |
| ARUBA OU ORUBA. . . . . | 60 | 3 000 |
| TOTAUX. . . . . | 955 | 28 900 |

## ANTILLES DANOISES.

| | kil. carr. | habitants. |
|---|---|---|
| SAINTE-CROIX OU SANTA-CRUZ. . . . | 202 | 24 000 |
| SAINT-THOMAS. . . . . | 70 | 14 000 |
| A reporter. . | 272 | 38 000 |

| | kil. carr. | habitants. |
|---|---|---|
| Report . . . . . | 272 | 38 000 |
| SAINT-JEAN OU SAINT-JAN. . . . . | 57 | 2 200 |
| TOTAUX. . . . . | 329 | 40 200 |

## ILE SUÉDOISE.

| | kil. carr. | habitants |
|---|---|---|
| SAINT-BARTHÉLEMY. . . . . | 63 | 9 000 |

## ANTILLES VÉNÉZUÉLIENNES.

| | kil. carr. | habitants. |
|---|---|---|
| MARGUERITE OU MARGARITA (avec Gorche et Cubagua). . . . . | 1 100 | 25 000 |
| TORTUGA. . . . . | 500 | » |
| BLANQUILLA. . . . . | | » |
| ORCHILLA. . . . . | | 2 000 ? |
| LOS ROQUES. . . . . | | » |
| ILES AVES. . . . . | | » |
| TOTAUX. . . . . | 1 600 | 27 000 |

# SEPTIÈME PARTIE

## EUROPE

## LIVRE PREMIER.

**Introduction générale. — Considérations sur la géographie physique de cette partie du monde.**

La nature n'a donné à l'Europe ni les dimensions imposantes de l'Asie et de l'Amérique, ni la masse compacte de l'Afrique. Simple appendice du vaste continent asiatique, notre péninsule tout entière n'offrirait pas un bassin assez large au Nil, au Kiang, à l'Amazone; nos montagnes les plus imposantes n'égalent ni en élévation ni en étendue les Cordillères ou l'Himalaya; toutes nos landes, nos dunes réunies, n'augmenteraient pas sensiblement les immenses mers de sable de l'Afrique, et nos archipels ne seraient remarquables ni par la beauté ni par la grandeur parmi les labyrinthes maritimes de l'Océanie. Les productions des trois règnes offrent en Europe peu d'originalité, et en général peu d'éclat, peu de majesté. Nos mines n'abondent pas en or, et le diamant ne se mêle point parmi nos cailloux. Nous ne pouvons nommer que 15 à 20 espèces de quadrupèdes qui nous appartiennent exclusivement; encore sont-ce de petits animaux de peu d'apparence, tels que des rats et des chauves-souris. Notre industrie a singulièrement perfectionné quelques races animales, telles que le cheval, le bœuf, le mouton et le chien; mais nos meilleures productions naturelles semblent en grande partie avoir été importées des autres parties du monde. Le ver à soie nous est arrivé de l'Inde; la laine fine, de la Mauritanie; le pêcher, de la Perse; l'oranger, de la Chine; la pomme de terre, de l'Amérique : nous ne sommes riches que d'emprunt et de pillage.

Mais, telle est la puissance de l'esprit humain, cette région indigente, âpre et sauvage, que la nature n'avait ornée que de forêts, n'avait enrichie que de fer, s'est complétement métamorphosée par une civilisation d'environ 4 000 ans, civilisation interrompue plus d'une fois, mais toujours renaissante sous la main de peuples non moins industrieux que belliqueux. La science cherche en vain à y distinguer les bienfaits de l'art des produits indigènes; la culture en a changé jusqu'au climat; la navigation y a apporté les végétaux de toutes les zones; cette Europe, où le castor bâtissait en paix ses digues et ses cabanes au bord des fleuves

solitaires, s'est peuplée d'empires puissants, s'est couverte de moissons et de palais; cette médiocre péninsule est devenue la métropole du genre humain et la législatrice de l'univers. L'Europe est présente dans toutes les parties du monde; un continent entier n'est peuplé que de nos colonies; la barbarie, les déserts, les feux du soleil, ne soustrairont pas longtemps l'Afrique à nos actives entreprises; l'Océanie semble appeler nos arts et nos lois; l'énorme masse de l'Asie est presque traversée par nos conquêtes; bientôt l'Inde britannique et la Russie asiatique se toucheront, et l'immense, mais faible empire de la Chine ne saurait résister à notre influence. L'océan tout entier est le domaine exclusif des Européens ou des colons de l'Europe : tandis que même les nations les plus policées des autres parties du monde n'osent s'éloigner de leurs rivages, nos hardis navigateurs suivent d'un pôle à l'autre les routes que leur traça du fond de son cabinet un de nos géographes. Seuls nous soumettons à nos volontés les forces même les plus redoutables de la nature; la foudre de la terre est entre les mains de nos guerriers, et celle du ciel tombe enchaînée aux pieds de nos savants. Nous essayons même la conquête de l'atmosphère; et si nous ne foulons pas encore sous nos pieds les nuages comme les ondes, si nous ne pouvons dégager nos corps des liens qui l'attachent à cette planète, du moins notre pensée libre et immortelle embrasse l'immensité de l'espace et l'immensité des siècles. L'arbre de la science est notre patrimoine, et seuls nous possédons tant les moyens de le conserver à jamais, que le secret d'en perfectionner les fruits.

L'Europe demande une méthode de description plus complexe que les parties du monde moins changées par la main de l'homme; les souvenirs historiques nous y poursuivent, les idées morales et politiques nous assiégent; mais c'est néanmoins par un aperçu général de la géographie naturelle que nous devons commencer.

Les limites de l'Europe ont déjà été partiellement discutées dans cet ouvrage (1). Nous croyons avoir démontré que la chaîne des monts Ourals, le fleuve du même nom, la mer Caspienne et le Caucase sont les points naturels de séparation entre l'Europe et l'Asie. Cette frontière aboutit au détroit de Kertch ou d'Iénikalé (Bosphore Cimmérien). Nous avons ensuite une limite peu sujette à contestation; c'est la mer Noire (Pont Euxin), le canal de Constantinople (Bosphore de Thrace), la mer de Marmara (Propontide), le détroit des Dardanelles (Hellespont); nous suivons à travers l'Archipel la ligne où cette mer est le plus dégagée d'îles, et, par conséquent, nous laissons Ténédos, Mételin, Khios, Samos, Nicaria, Cos et Rhodes à l'Asie; Naxos, Stampalie et Scarpanto, à l'Europe. La Méditerranée forme ensuite une frontière incontestable entre l'Europe et l'Afrique; seulement l'île de Malte (avec Gozzo, Comino, Pantellaria, Lampedouse et Linosa) a été un sujet de dispute, même dans le parlement britannique, sous le rapport administratif; et, en effet, les raisons géographiques pour et contre se balancent. Cependant nous croyons devoir comprendre ces îles en Europe comme des appendices de la Sicile.

Les îles Canaries, Madère et les Açores, pouvant être considérées comme une

(1) Introduction à l'Asie.

continuation sous-marine de la chaîne du mont Atlas, appartiennent physiquement à l'Afrique.

Lorsque l'Islande, dépendance naturelle du Groenland, fut découverte, le nouveau continent n'était pas encore connu; on crut alors devoir placer cette terre parmi les îles voisines de l'Europe. Les liaisons historiques et politiques ont longtemps conservé cette classification; mais aujourd'hui un coup d'œil sur le globe ne suffit-il pas pour montrer que l'Europe se termine au nord-ouest avec les îles Féroër? Séparées de nous par l'océan, les terres arctiques, qu'elles se composent d'îles ou de presqu'îles, doivent être considérées comme un appendice de l'Amérique septentrionale.

Renfermée dans les limites qu'on vient de tracer, l'Europe doit avoir au moins une superficie de 10 150 000 kilomètres carrés, et une population de 270 000 000 d'habitants. Dans les incertitudes que nos descriptions spéciales feront connaître à l'égard des mesures et des dénombrements, il serait inutile de vouloir fixer autrement qu'en chiffres ronds les sommes totales. L'accroissement annuel de la population est, d'après les estimations les moins favorables, d'un million.

Voici les dimensions de l'Europe les plus remarquables.

| | | Kilomètres. |
|---|---|---|
| *En longueur.* | Du cap Saint-Vincent aux monts Ourals près d'Ekatérinbourg. | 5 500 |
| — | De Brest à Astrakhan. . . . . | 3 900 |
| *En largeur.* | Du cap de Gata au cap Ortegal (péninsule Hispanique). . . . | 950 |
| — | De Port-Vendres à Bayonne (isthme des Pyrenées, premier resserrement de l'Europe). . . . . | 425 |
| — | Du cap Colonna, en Calabre, au cap Wrath, en Écosse (en partie sur l'eau). . . . . | 2 765 |
| — | De la mer Adriatique à la mer du Nord (deuxième resserrement). . . . . | 950 |
| — | Du cap Matapan, en Grèce, au cap Nord (la plus grande largeur de l'Europe) . . . . . | 3 915 |
| — | De la mer Noire à la mer Baltique (troisième resserrement). . | 1 200 |
| — | De la mer Caspienne à la mer Blanche (quatrième et dernier resserrement. . . . . | 2 180 |

Parmi les grandes villes de l'Europe, Varsovie occupe la position la plus centrale; mais parmi les régions dessinées par la nature même, le bassin de la *Bohême* doit être remarqué comme le point central physique, puisqu'il termine vers le nord le grand système de pays montagneux qui compose la haute Europe, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Les presqu'îles qui se projettent de toutes parts sur les côtes de la grande péninsule Européenne; les mers et les golfes nombreux qui la baignent, sont un des traits caractéristiques de notre partie du monde; ces grandes masses d'eau, interposées parmi les terres, manquent à l'Asie, à l'Afrique, à la Nouvelle-Hollande, et même à la majeure partie de l'Amérique; elles influent sur la température, qu'elles rendent humide et variable; sur le commerce, dont elles multiplient les communications; et sur la liberté des nations, auxquelles, conjointement avec les chaînes de montagnes, elles offrent des remparts naturels trop souvent négligés. Dans le nord, s'avancent, l'une en face de l'autre, les deux presqu'îles

*Scandinave* et *Danoise*, unies au continent, la première, par l'isthme de *Laponie*, la seconde, par l'isthme du *Holstein*; dans le sud-ouest, se présente la péninsule *Hispanique*, comprenant l'Espagne et le Portugal, et jointe au reste de l'Europe par l'isthme des *Pyrénées*; au sud, s'allonge la péninsule *Italique*, dont les extrémités forment les deux petites presqu'îles de *Calabre* et d'*Otrante*; et, tout à fait à l'extrémité méridionale de la partie du monde, se montre la presqu'île de *Morée* (l'ancien *Péloponnèse*), dont l'isthme célèbre porte encore, comme dans l'antiquité, le nom de *Corinthe*; mais cette presqu'île n'est elle-même qu'une portion de la grande péninsule *Turco-Hellénique*. Au sud-est, enfin, est la *Crimée* (ancienne *Chersonèse Taurique*), avec son isthme de *Pérékop*.

L'*océan Atlantique* baigne l'Europe du côté de l'ouest et du nord-ouest. Au nord, le nom d'*océan Glacial*, quoique reçu, ne convient peut-être à aucune partie des mers européennes, puisqu'il n'y en a aucune, pas même celle qui se trouve entre le cap Nord et le détroit de Vaïgatch, qui habituellement se couvre de champs de glace étendus. L'agitation constante de ces mers ouvertes leur assure cet avantage sur celles qui baignent la Sibérie et l'Amérique.

La *mer Blanche*, golfe qui reçoit les eaux douces de trois fleuves considérables, a le plus de disposition à se geler, surtout dans la partie occidentale, semée d'îlots et d'écueils. Ses rivages, généralement peu élevés, présentent presque partout des rochers inhospitaliers ou des marais tourbeux. La mer Blanche est, comme la mer de la Nouvelle-Zemble, exposée à des tempêtes épouvantables qui, venant du nord-est, poussent contre les extrémités septentrionales de l'Europe la masse entière des mers inconnues au nord de la Sibérie.

Après avoir doublé le cap Stat, pointe occidentale de la Norvége, nous voyons un golfe nommé la *mer du Nord* ou d'*Allemagne* s'étendre depuis les îles Shetland jusqu'au Pas de Calais, et des côtes d'Angleterre jusqu'à l'entrée du canal de Jutland. Ses rivages, formés d'abord par les rochers norvégiens et écossais, deviennent ensuite des plages très-basses, sablonneuses et quelquefois limoneuses, exposées à des inondations et à des affaissements. La côte de la Basse-Ecosse et de l'Yorkshire présente encore aux flots la barrière de leurs collines; mais, dans le petit golfe nommé le *Wash*, la mer roule souvent ses eaux agitées par-dessus les terres pendant un espace de plus d'un mille, et les forêts sous-marines, entassées sur la côte de Lincoln, sont les monuments authentiques de ses anciens ravages. Le *Nore*, ou l'embouchure de la Tamise, a éprouvé ces dévastations à un moindre degré; mais toutes les côtes des Pays-Bas en portent les traces, et ne se maintiennent dans leur configuration actuelle que par les digues que l'industrie a élevées partout où les flots eux-mêmes n'ont pas entassé des dunes. Dans le XIII^e siècle, une effroyable irruption changea le lac Flévo, uni à la mer par des fleuves, en ce golfe ouvert qui s'appelle le *Zuider-zee*. Le petit golfe de *Dollart*, près de l'embouchure de l'Ems, ne s'est pas non plus formé sans la coopération de la mer. Les côtes du Holstein et du Slesvig ont été déchirées par les flots plus d'une fois; les débris de l'île de Nordstrand, engloutie en 1634, attestent ces révolutions, qui ont également réduit la terre sainte d'Heligoland à un seul rocher. Mais, dans cette partie de la mer nommée par les marins le *golfe de Hambourg*, le limon fécond, déposé sur les rivages, accroît de nouveau la terre. Plus au nord, un double rem-

part de bancs et de collines sablonneuses défend aujourd'hui le Jutland, qui jadis peut-être avait des côtes plus dentelées. Nous avons souvent vu des brouillards épais s'élever du sein de cette mer, s'amonceler en formes bizarres, s'étendre sur les rivages, et tomber, comme une rosée saline, sur les arbres, dont elle arrête la croissance, tandis que les herbes semblent en tirer une verdure plus éclatante.

La portion de mer comprise entre la Norvége et le Jutland porte chez les navigateurs anglais et hollandais le nom de *Sleeve*. On lui applique aussi la dénomination de *Skager-Rack*, c'est-à-dire passage de Skagen : on pourrait mieux la désigner sous le nom de *canal de Norvége* ou *de Jutland*. Très-profond près de ses rivages septentrionaux, ce canal est resserré au midi par le grand promontoire sablonneux du Jutland, qu'environnent des bancs de gravier et des rochers très-dangereux, même pour les navigateurs indigènes.

Au sud de la pointe extrême du Jutland, le *cap Skagen*, un autre bras de mer, rempli d'îlots et de rochers, sépare le Jutland de la Suède. C'est le *Cattégat*, qui se termine par trois détroits, le *Sund*, le *Grand* et le *Petit Belt*, dont les nombreux embranchements baignent l'archipel Danois.

Tous ces détroits conduisent dans la petite méditerranée du nord, nommée généralement *mer Baltique*, mais qui, chez les nations scandinaves et germaniques, porte le nom de *mer Orientale*. Le bassin de la mer Baltique est, dans sa partie méridionale, environné de plaines sablonneuses ou de falaises de craie peu élevées; la côte orientale de la Suède et la côte méridionale de la Finlande présentent une ceinture de rochers et d'écueils; mais nulle montagne tant soit peu considérable n'est baignée par ces eaux peu profondes, peu salées, et souvent couvertes de glaces. Cette mer reçoit le superflu de tous les lacs dont la Finlande, l'Ingrie et la Livonie sont remplies; c'est dans son sein que s'écoulent la moitié des rivières de la Pologne et de l'Allemagne orientale; enfin, les nombreux fleuves du nord de la Suède y portent les eaux fournies par les neiges des monts Dofrines. Aucune mer ne reçoit, proportion gardée, un si grand nombre d'affluents d'eau douce; aussi la Baltique participe de la nature d'un lac, et la fonte des neiges y détermine dans l'été un courant qui se verse dans la mer du Nord par le Sund et les Belts, tandis qu'aux autres époques de l'année les courants ordinaires entrent et sortent selon les vents dominants. Le *golfe de Botnie*, qui présente comme un lac à part, et le *golfe de Finlande*, qui ressemble un peu à un fleuve, envoient presque toute l'année des courants dans le grand bassin de la Baltique. Entraînées par cette direction générale des eaux, les glaces de l'intérieur de la Baltique viennent souvent se joindre et s'arrêter dans les détroits du Danemark comme dans le débouché d'un lac.

En retournant dans la mer du Nord, nous voyons le *Pas de Calais* ou *détroit de Douvres* nous ouvrir le bras de mer connu sous le nom de *Manche* ou de *canal Britannique*. Peu profond, étroit, mais ouvert à tous les grands mouvements de l'océan Atlantique, il éprouve des marées montantes très-considérables.

Le *golfe de Gascogne* ou de *Biscaye*, qu'avec Denaix nous appelons aussi *mer de France*, ne se distingue guère du reste de l'Atlantique dont il fait partie. On peut seulement remarquer le contraste entre ce golfe et les parages de Terre-Neuve, situés exactement sous le même parallèle : là, les glaces polaires, en s'ar-

rêtant par suite de la direction des courants, répandent, même dans l'été, des brumes éternelles; ici, la configuration des côtes exclut même les glaçons flottants, tandis que le mouvement continuel de l'atmosphère modère l'humidité naturelle à un climat maritime.

Le *détroit de Gibraltar* nous conduit dans la *Méditerranée,* grande série de mers intérieures, que leur situation, leur caractère physique et leur célébrité historique rendent également intéressantes. Le premier bassin de la Méditerranée se termine au cap Bon et au détroit de Messine; il est lui-même partagé en deux parties inégales par les îles de Corse et de Sardaigne; dans la première on désigne le *golfe de Gênes* et celui *du Lion* sous des dénominations particulières; la profondeur de ce bassin va jusqu'à 1 000 et même jusqu'à 1 500 brasses, dans les parages où les eaux baignent les pieds des Pyrénées, des Alpes et des Apennins. La partie orientale, qu'on nomme la *mer Tyrrhénienne,* est semée d'îles volcaniques, telles que les îles Lipari, les îles de Ponce et autres, sans doute liées au même foyer qui nourrit les feux du Vésuve et de l'Etna. Le deuxième bassin de la Méditerranée, d'une étendue presque double, et généralement dépourvu d'îles, de rochers, d'écueils, se prolonge sans interruption des côtes de Sicile et de Tunis jusqu'à celles de Syrie et d'Égypte. Il forme au nord deux bassins particuliers, aussi célèbres dans l'histoire que remarquables en géographie; celui de la *mer Adriatique,* dont le fond, examiné avec soin, a paru n'offrir qu'un lit de marbre, de chaux et de coquillages; et celui de l'*Archipel* ou de la *mer Blanche* des Turcs, la *mer Égée* des anciens, où des îles nombreuses, pittoresquement groupées, couvrent un vaste foyer volcanique. Entre ces deux bassins, règne la *mer Ionienne,* peu distincte de la mer Méditerranée proprement dite, et que limitent l'Italie méridionale, la Sicile et la Grèce. Au midi, les golfes des deux *Syrtes* pénètrent en Afrique : c'est presque la seule côte sablonneuse et plate que baigne la Méditerranée; il paraît même que de vastes lagunes, en changeant souvent d'étendue au milieu des sables mobiles, confondent ici en quelque sorte les limites de la terre et de la mer. Mais le plus remarquable des bassins dépendants de la Méditerranée, c'est sans contredit celui de la *mer Noire,* dont le *détroit des Dardanelles,* la petite *mer de Marmara* ou la *Propontide,* et l'étroit *canal de Constantinople* ou le *Bosphore de Thrace,* forment le magnifique vestibule. Cette mer, réservoir des plus grands fleuves de l'Europe centrale, reçoit encore, par le *détroit de Kertch* ou *d'Iénikalé* (Bosphore Cimmérien des anciens), les eaux limoneuses de ce Palus-Mæotis, un peu pompeusement qualifié de *mer d'Azov* par les modernes. Tel est à présent le terme de cette série de mers intérieures qui, en séparant l'Europe de l'Asie et de l'Afrique, servent de route de communication à une grande partie de ces trois sections de l'ancien continent. Peut-être un ancien détroit, successivement encombré de gravier par les torrents du Caucase ou détruit par un soulèvement, liait-il, même longtemps après les dernières grandes catastrophes du globe, la mer d'Azov, et, par conséquent, la mer Noire, à la mer Caspienne.

Les eaux très-salées et très-profondes de la mer Méditerranée ont pour tributaires principaux le Nil, le Danube, le Dniepr et d'autres fleuves de la mer Noire, le Pô, le Rhône et l'Èbre; de sorte que les neiges de l'Abyssinie et de la Suisse, celles du Caucase et du mont Atlas s'y versent également. Malgré cette abondance

d'eaux affluentes, on a cru généralement que la Méditerranée recevait plus d'eau de l'océan Atlantique qu'elle n'y en envoyait; on a donné comme preuve l'existence d'un grand courant perpétuel qui entre par le milieu du détroit de Gibraltar, tandis qu'il n'en sort, du moins à la surface, que deux faibles courants latéraux. Mais cet influx apparent de l'océan dans la Méditerranée n'est que l'effet de la pression d'une masse fluide plus grande sur une masse plus petite, pression qui déplace nécessairement les couches supérieures de la petite masse, comme ayant la moindre force d'impulsion collective. Un courant inférieur qui se fait sentir aux vaisseaux, dès qu'ils laissent tomber une ancre, emporte vers l'océan le superflu des eaux de la mer intérieure.

Le mouvement général de la Méditerranée se dirige de l'est à l'ouest; mais la réaction des eaux contre les côtes fait naître plusieurs *remous*, ou courants latéraux. Les détroits donnent aussi naissance à des courants locaux très-variables; le gouffre du *Phare de Messine*, ou la *Charybde* des anciens, et le courant de l'*Euripe*, entre le continent et l'île de Négrepont, méritent d'être distingués. Les marées ne se font sentir que très-légèrement; on les remarque cependant dans l'Adriatique et les Syrtes.

Nous considérons encore la *mer Caspienne* comme baignant l'Europe depuis le Caucase jusqu'à l'embouchure de l'Iaïk (Oural); mais comme la plus grande partie de la circonférence de cette mer appartient à l'Asie, nous l'avons déjà décrite avec cette partie du monde. C'est du côté européen que la mer Caspienne reçoit la plus grande quantité de ses eaux. Nous avons vu que son niveau est inférieur à celui de la mer Noire et de l'océan.

Les mers que nous venons de parcourir bordent le continent de l'Europe sur une ligne de 25 000 kilomètres, tandis qu'il ne tient au continent d'Asie que sur une ligne de 4 000 kilomètres. Ces mers sont d'une haute importance pour les Européens; au nord, elles nous séparent des terres glaciales du pôle nord; au midi, elles nous garantissent des chaleurs de l'Afrique : partout elles ouvrent un accès au commerce, à la navigation; elles nous rendent voisins de toutes les parties du monde, en même temps qu'elles nous fournissent une variété de poissons suffisante pour nourrir la cinquième partie de la population européenne. La masse très-considérable de ces mers a été estimée de la manière suivante :

La *Méditerranée*, savoir :

| | Lieues carrées de 25 au degré. |
|---|---|
| 1° Partie d'ouest jusqu'au cap Bon et au détroit de Messine | 42 680 |
| 2° L'*Adriatique* | 8 180 |
| 3° L'*Archipel* avec la *mer de Marmara* | 10 120 |
| 4° Partie d'est ou grand bassin | 71 000 |
| Total de la Méditerranée (sans la mer Noire) | 131 980 |
| La *mer Noire* avec la *mer d'Azov* | 23 750 |
| — *Caspienne* | 18 600 |
| — *Blanche* | 5 000 |
| — *Baltique* dans son entier | 17 680 |
| Le *golfe de Botnie* séparément | 5 100 |
| — *de Finlande idem* | 2 300 |

| | |
|---|---|
| L'ancien *Codan* (le Cattégat, avec le Sund, les deux Belts et tous les bras de mer entre les îles Danoises, et entre celles-ci et le Slesvig et le Holstein ; enfin, avec le canal entre le Danemark et la Norvége, jusqu'au cap Lindesnæs) . . . . . | 2 680 |
| La *mer d'Allemagne* ou du *Nord* (en la bornant par le cap Stat, en Norvége, les îles Shetland et le cap Lindesnæs) . . . . . | 32 000 |
| La mer d'Irlande . . . . . | 3 400 |
| La *Manche* ou le *canal Britannique*. . . . . | 3 700 |

Dans ce coup d'œil sur les mers d'Europe, nous avons cité la plupart des îles remarquables de cette partie du monde : résumons-les, en disant qu'au nord-ouest s'étend l'important archipel *Britannique,* dont les deux principales îles, la *Grande-Bretagne* et l'*Irlande,* sont les deux plus considérables de l'Europe ; — qu'au nord, sont les îles *Lofoden,* alignées en longue chaîne le long de la Scandinavie ; les îles *Danoises* (*Seeland, Fionie,* etc.), à l'entrée de la Baltique ; les îles *Gottland, Œland, Aland, Dago, Œzel,* dans l'intérieur de cette mer; *Kalgouev, Vaïgatch,* dans l'océan Glacial, avec les grandes terres désertes de la *Nouvelle-Zemble,* les plus septentrionales de l'Europe, à moins qu'on ne les laisse à l'Asie, suivant quelques géographes; — que, dans la Méditerranée, les îles *Baléares* se rattachent physiquement à l'Espagne; la *Corse,* la *Sardaigne,* la *Sicile, Malte,* à l'Italie; les îles *Ioniennes, Négrepont, Lemnos,* les *Cyclades* et *Candie,* à la péninsule Turco-hellénique.

L'Europe renferme quelques régions remarquables par l'abondance d'eaux douces réunies en grands et petits lacs, trait que la géographie physique doit remarquer avec soin; toutefois, ces amas d'eau n'égalent pas ceux de l'Amérique septentrionale.

La première de ces régions est celle qui a les sources du Volga, au sud, la mer Baltique, à l'ouest, et la mer Blanche, au nord-est. On y trouve les lacs suivants : le lac Ladoga (830 lieues carrées de 25 au degré); le lac Onéga (430 lieues carrées); le Biélo-Oséro (lac Blanc); le Peïpous; l'Ilmen; le Saïma (210 lieues carrées); le Kuopio ; le Pæjjæne. Tous ces lacs s'écoulent dans la Baltique.

Près de l'océan Glacial, sont les grands lacs Énara et Imandra.

La Scandinavie est remplie de lacs, moins cependant que la région précédente. Le lac Vener a 280 lieues carrées; le Vetter, 110; le Mælar, 100. Ces deux derniers s'écoulent dans la Baltique; le premier, dans le Cattégat.

Les plaines au sud de la mer Baltique offrent deux ou trois contrées qui sont comme semées de petits lacs. Dans le Mecklenbourg, dans le Brandebourg, dans l'intérieur de la Poméranie et de la Prusse proprement dite, on compte au delà de quatre cents lacs, dont une partie n'ont point d'écoulement vers la mer. Ils occupent, pour la plupart, des creux formés par l'éboulement des terres argileuses ou sablonneuses.

La chaîne des Alpes est accompagnée de moins de lacs que celle des monts Scandinaves, quoiqu'il y en ait un grand nombre de très-remarquables, et surtout très-pittoresques; ceux qu'on trouve sur les penchants méridionaux sont le lac Majeur (20 lieues carrées); celui de Lugano ; celui de Como; celui de Garda (24 lieues carrées) ; celui d'Iseo. La pente septentrionale des Alpes offre beaucoup

plus de lacs : celui des Quatre-Cantons ou de Lucerne (13 lieues carrées); ceux de Thun et de Brientz; celui de Neuchâtel (15 lieues carrées); celui de Bienne; ceux de Zug, de Sursee, etc.; celui de Zürich (10 lieues carrées); ceux de Wallenstadt, de Greiffensee, etc.; celui de Constance (38 lieues carrées); cinq ou six dans la Haute-Souabe, une douzaine dans la Bavière, parmi lesquels celui d'Ammer et celui de Chiem; enfin, dans l'Autriche, ceux d'Atter, d'Abend, de Hallstadt et autres, à l'est de Salzbourg. La pente occidentale des Alpes ne contient que le lac de Genève (44 lieues carrées), celui d'Annecy, celui du Bourget et quelques autres très-petits.

La presqu'île d'Italie ne renferme que quatre ou cinq lacs un peu considérables; ils se trouvent tous vers le milieu de la chaîne des Apennins. Ils sont tous d'une forme circulaire, et entourés de falaises escarpées. Des géologues italiens les ont regardés comme des monuments d'une révolution volcanique, qui aurait surtout affecté le centre de la presqu'île. Les principaux sont ceux de Pérouse (Trasimène), de Celano ou Fucino, de Bolsena.

Dans toute l'Europe occidentale, principalement dans le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre, on trouve extrêmement peu de lacs. En passant en Irlande on voit le contraste le plus frappant, c'est-à-dire quatre ou cinq lacs considérables, tels que le Lough-Neagh, le Lough-Erne, le Lough-Ree, les lacs de Killarney, une dizaine de plus petits, peut-être un centième du terrain occupé par des amas d'eau douce, sans même y comprendre les *bogs* ou terrains spongieux dont nous parlerons dans la description particulière. L'Écosse aussi est parsemée de lacs, dont le principal est le beau Loch-Lomond.

L'Europe, sous le rapport du cours des eaux, est distribuée en deux grands versants : le *versant du nord et du nord-ouest*, incliné vers l'océan Glacial et l'océan Atlantique; et le *versant du sud et du sud-est*, incliné vers la Méditerranée, la mer Noire et la mer Caspienne. Sur le premier, coulent la *Petchora*, la *Dvina septentrionale*, l'*Onéga*, le *Dal-elf*, le *Luleä*, le *Torneä*, la *Néva*, la *Dvina méridionale* ou *Duna*, le *Niémen*, la *Vistule*, l'*Oder*, l'*Elbe*, le *Weser*, le *Rhin*, la *Meuse*, l'*Escaut*, la *Seine*, la *Loire*, la *Gironde* (formée de la *Garonne* et de la *Dordogne*), le *Minho*, le *Douro*, le *Tage*, la *Guadiana*, le *Guadalquivir*, tous sur le continent; — et la *Tamise*, le *Humber*, le *Forth*, la *Saverne*, le *Shannon*, dans les îles Britanniques. — Sur le second, circulent l'*Èbre*, le *Rhône*, l'*Arno*, le *Tibre*, le *Pô*, l'*Adige*, le *Drin*, la *Maritza*, le *Danube*, le *Dniestr*, le *Dniepr*, le *Don*, le *Kouban*, le *Volga*, l'*Oural* ou *Iaïk*.

Les fleuves de l'Europe, dont le cours est évalué et comparé dans un *tableau* joint à ce livre, présentent quelques résultats généraux dignes d'attention.

| | |
|---|---|
| L'ensemble de toutes les eaux courantes de l'Europe, pris pour unité. . . . . | 1,000 |
| Celles qui s'écoulent dans la mer Noire sont. . . . . | 0,273 |
| Dans la Méditerranée, y compris l'Archipel et l'Adriatique. . . . . | 0,144 |
| Dans l'Atlantique prop. dit . | 0,131 |
| — la mer du Nord. . . . | 0,110 |
| — la Baltique. . . . . | 0,129 |
| — l'océan Glacial. . . . . | 0,048 |
| — la mer Caspienne. . . | 0,165 |

Si l'on veut comparer à part chaque système hydrographique, on trouve les résultats suivants pour les six grands fleuves de l'Europe.

Les eaux entraînées par :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le *Volga*. . . . . | 0,144 | Le *Don*. . . . . | 0.052 |
| Le *Danube*. . . . . | 0.124 | Le *Rhin*. . . . . | 0.030 |
| Le *Dniepr*. . . . . | 0,064 | La *Dvina septent*. . . . . | 0,021 |

(Nous ne parlons pas de l'Oural ou Iaïk, qui appartient autant à l'Asie qu'à l'Europe.)

Ces évaluations ne sont fondées que sur la longueur du cours de chaque fleuve avec ses affluents ; mais il serait nécessaire d'y joindre l'estimation des lacs qui s'y déchargent. Malgré cette imperfection, nos calculs indiquent assez bien les six grands fleuves de l'Europe, les seuls auxquels on ferait attention dans une autre partie du monde. Ceux qui les suivent de plus près, savoir le *Pô*, le *Rhône*, l'*Èbre*, le *Guadalquivir*, le *Tage*, la *Loire*, l'*Elbe* et la *Vistule*, n'équivalent guère tous ensemble qu'au seul Volga. La barbare et obscure Kama, simple affluent du Volga, équivaut au Rhin, si cher à l'histoire et à la poésie. La Seine, avec toutes ses rivières secondaires, ne forme que 0,009 de toute la masse d'eau courante de l'Europe.

Ce sont à présent les chaînes et les massifs de montagnes qui demandent notre attention. Deux systèmes, celui des *monts Ourals* et celui du *Caucase*, nous sont communs avec l'Asie, et ont été décrits dans un de nos volumes précédents. Considérés du côté de l'Europe, les premiers sont moins une chaîne qu'un plateau s'élevant insensiblement du milieu de la Russie, dans la direction est et nord-est, mais qui, étant couronné d'une crête peu marquée, placée sur une base déjà élevée, paraît égaler dans son niveau absolu les montagnes de Silésie et de Saxe. Il n'arrive qu'à environ 2000 mètres. Aucune des suites de collines ou de rochers qui traversent la Russie ne lie distinctement le système des monts Ourals aux autres systèmes européens, à moins qu'on ne veuille parler de la ligne de faîte de partage des eaux, d'une élévation tout à fait insensible à l'œil. Le majestueux Caucase n'égale pas les monts Ourals en longueur; mais il est bien plus haut : nous avons nommé les gigantesques sommets de l'*Elbrouz* et du *Kazbek*, qui s'élancent à plus de 5 000 mètres d'altitude; les monts *Bech-tau* et les collines du *Volga* rattachent le Caucase à la grande arête européenne du partage des eaux.

Le *plateau de Valdaï*, ou, suivant une dénomination trop fastueuse, les *monts Valdaï*, d'où descendent le Volga vers la Caspienne, la Duna vers la Baltique, et le Dniepr vers la mer Noire, n'est qu'une plaine élevée, couronnée de collines de 4 à 500 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ce plateau s'abaisse même tellement du côté de la Pologne, que les sources de la Bérézina, du Niémen, du Pripet, se trouvent dans une plaine sans pente sensible, et à peine élevée de 70 mètres au-dessus des mers où s'écoulent les eaux de ces rivières. L'escarpement granitique, dépendant des monts Carpathes, qui coupe le cours du Dniepr, est également d'une élévation à peine sensible, et se perd tout à fait vers les bords de la mer d'Azov.

Les *Dofrines,* qu'on appelle aussi les *Alpes Scandinaves,* présentent un système mieux caractérisé que l'Oural, mais aussi parfaitement isolé du reste des montagnes européennes. L'ensemble s'étend depuis le cap Lindesnæs, pointe méridionale de la Norvége, jusqu'à la presqu'île qui s'avance au nord de la mer Blanche. C'est la partie du milieu, le Dovre-field et le Lang-field, qui offre surtout le caractère d'une chaîne imposante. Des rochers sourcilleux, des abîmes taillés à pic, d'immenses chutes d'eau, des glaciers, tout rappelle ici l'aspect des grandes chaînes du globe; c'en est même une des plus riches en beautés pittoresques : mais ses sommets les plus élevés n'atteignent que 2500 mètres. Une branche inférieure, les *monts Sévons,* après avoir servi de limite entre la Norvége et la Suède, entre dans ce dernier royaume et se termine en collines. Des hauteurs à peine sensibles traversent la Laponie, et se lient aux collines rocheuses de la Finlande, qui se perdent en serpentant entre les nombreux lacs de ce pays. Les monticules qu'on appelle pompeusement les monts *Maanselka* et *Olonetz,* rattachent les Dofrines à l'arête générale européenne.

Les *monts Grampiens* ou *Calédoniens,* en Écosse, forment, comme ceux du pays de Galles, un groupe isolé de plusieurs petites chaînes parallèles, dont l'élévation ne surpasse pas 1500 mètres. Ces chaînes se lient sans doute au-dessous de la mer aux rochers des îles Orcades, des îles Shetland, dirigés généralement du sud-ouest au nord-est, et peut-être aux îles Færöer.

Les *monts Cheviot,* entre l'Écosse et l'Angleterre; les *monts Moorlands* ou *Cambriens,* dans le nord de l'Angleterre, et les *montagnes de Galles,* semblent des terrasses inférieures du système calédonien.

Le nord et l'est de l'Europe, depuis l'Irlande jusqu'à la mer Caspienne, présentent une plaine au-dessus de laquelle la Calédonie et la Scandinavie s'élèvent comme des systèmes de montagnes isolées. Le midi et le centre offrent un caractère tout différent. Depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Bosphore, depuis l'Etna jusqu'au Blocksberg, toutes les montagnes ne composent au fond qu'un seul et unique système de terres élevées. Plusieurs raisons physiques, d'accord avec l'usage et la commodité, exigent pourtant qu'on y distingue quatre massifs de montagnes.

Le plus célèbre et le plus central de tous est celui des *Alpes,* dont la chaîne principale renferme le mont Blanc, haut de 4810 mètres, et le point culminant de l'Europe (si l'on ne considère pas comme européens les sommets du Caucase, qui surpassent 5000 mètres). La longueur de la chaîne, prise depuis le mont Ventoux, en Dauphiné, jusqu'au Tchar-dagh, en Turquie, est d'environ 1800 kilomètres. L'élévation des sommets est de 3000 à 4800 mètres, et celle même des passages à travers les chaînes principales est généralement de 1500 à 2000 mètres. Les plaines au nord des Alpes, en Bavière, en Suisse, sont élevées de 300 et même 600 et 700 mètres, tandis que celles de Lombardie et de Hongrie, qui bordent ce système au sud et à l'est, s'élèvent peu au-dessus du niveau des mers. Les glaces perpétuelles, qui commencent entre 2300 et 2500 mètres d'altitude, forment, dans la partie centrale du système des Alpes, des mers glacées, comme celles des pôles. Passé 3600 mètres, la glace même ne peut plus se former; les vapeurs de l'atmosphère, retombant déjà gelées, couvrent tout de neiges

éternelles. L'énorme profondeur des lacs situés dans les hautes Alpes est encore un trait caractéristique de cette chaîne. Mais les phénomènes que présente la structure de ces célèbres montagnes, les beautés imposantes qu'offrent leurs aspects divers, l'influence qu'elles exercent sur la température, celle qu'elles ont eue sur les mouvements des nations, ne doivent pas encore occuper notre attention spéciale; il n'est question ici que de leur situation générale.

Au sud, les *Apennins*, avec leurs diverses dépendances que nous appellerons les *Sub-Apennins*, forment la branche méridionale du système des Alpes, branche qui s'élève de 1 500 à 3 000 mètres, tandis que l'Etna, dans une île voisine, va au delà de 3 300. Les montagnes de la Sicile sont pourtant visiblement un appendice de la chaîne des Apennins, et l'élévation de leur célèbre sommet est due en partie à des éruptions volcaniques. La Sardaigne n'a pas des sommets aussi élevés. La Corse est parcourue dans sa longueur par une chaîne imposante qui atteint 2 700 mètres.

La chaîne du *Jura* est comme un appendice septentrional des Alpes, composé de chaînons réguliers et parallèles, dirigés du nord-est au sud-ouest. Les *Vosges*, aux sommets arrondis, se rattachent au Jura, en courant vers le nord.

Les *Cévennes* (avec leurs dépendances, les montagnes jadis volcaniques d'*Auvergne*), dirigées aussi du nord au sud, sont liées, par la *Côte d'Or*, aux *Vosges*, et, par les montagnes *Noires*, aux *Pyrénées*. Celles-ci, étendues de l'est à l'ouest, et formant le second massif principal, sont à l'entrée de la péninsule Hispanique, qui, parcourue dans tous les sens par les rameaux de cette grande chaîne, prend aussi le nom de péninsule *Pyrénaïque*.

Cette péninsule peut être considérée comme formée d'un plateau central ayant 500 mètres d'élévation, et sur lequel sont placées diverses chaînes distinctement marquées, et d'autres qui constituent plutôt des groupes. Les *Pyrénées* se présentent au nord, et la *Sierra Nevada* au sud, comme deux boulevards extérieurs de ce plateau; les premières ayant 3 000 à 3 500 mètres, les secondes 3 500 à 3 600 mètres d'élévation dans leur partie centrale. Mais cette élévation ne se soutient pas dans une grande ligne comme dans les Alpes, et la largeur de ces chaînes est aussi beaucoup moins considérable, ce qui diminue ici tous les phénomènes des glaces et des neiges perpétuelles. Les monts *Cantabres*, continuation occidentale des Pyrénées; la *Sierra de Guadarrama* et la *Sierra de Gredos*, entre les deux Castilles, la *Sierra Morena*, au nord de l'Andalousie, et l'*Estrella*, dans le Portugal, n'ont pas autant d'élévation.

A l'autre extrémité de l'Europe, le mont *Balkan* ou *Hémus*, avec ses branches, remplit une autre péninsule moins distinctement marquée que celle d'Espagne. Nous ne pouvons faire mieux que de considérer le Tchar-dagh (ancien Scardus), au nord de la Macédoine, comme le centre d'où partent cinq chaînes : l'une, celle des montagnes Albano-Dalmates, qui se rattache aux Alpes et s'appelle, en effet, aussi les *Alpes Dinariques*; l'autre, celle du Balkan proprement dit, qui se dirige droit à l'est, où elle se plonge abruptement dans les eaux du Pont Euxin; la troisième, intérieure, celle du *Despoto-dagh* (*Rhodope*), qui s'avance vers la mer Égée; la quatrième, qui se projette au nord, vers le Danube, sous le nom de *Véliki-Balkan*, et se lierait aux Carpathes sans l'obstacle qu'offre le

cours de ce fleuve; enfin, la cinquième, qui, sous les noms poétiques de *Pinde*, de *Parnasse*, d'*Hélicon*, traverse la Grèce et se propage dans les îles de l'Archipel. Ce système des montagnes *Helléniques*, comme on peut les nommer, surpasse en élévation les Apennins.

Le système des *monts Carpathes* et des montagnes *Hercyniennes* est séparé des Alpes orientales et du Balkan par le bassin du Danube, et, dans deux endroits, savoir, en Autriche ainsi que entre la Servie et la Valachie, les branches respectives resserrent le lit du fleuve au point de former de véritables défilés. Il se joint aux Alpes centrales par un rameau qui s'avance entre le Danube et le Rhin. Tout ce système n'est donc au fond que l'avant-terrasse des Alpes; ses sommets les plus hauts atteignent 3000 mètres, tandis que l'élévation générale est de 1500 à 1800 mètres, c'est-à-dire égale aux passages des chaînes alpines; mais il présente une grande largeur, il renferme de grands plateaux ou bassins élevés et fermés, tels que la Bohème et la Transylvanie. C'est la chaîne européenne la plus riche en or, en argent, en cuivre et en sel gemme. Peu élevées, ces montagnes n'ont pas de glaciers; peu escarpées, elles ne présentent pas ces creux profonds où se forment les lacs des Alpes et des Dofrines. Les principales parties de ce système sont les monts *Carpathes* proprement dits, entre la Hongrie et la Pologne, et en Transylvanie; les *monts Sudètes*, entre la Moravie et la Silésie; les *monts des Géants* (*Riesen-gebirge*), entre la Silésie et la Bohème; les *monts Métalliques* ou l'*Erz-gebirge*, entre ce dernier pays et la Saxe; les montagnes de la *Forêt de Bohème* (*Böhmer-wald*), entre la Bohème et la Bavière; les *montagnes des Pins* (*Fichtel-gebirge*), dans la Bavière; les *Alpes de Souabe* ou *Alpes Rudes* (*Rauhe-Alp*) et la *Forêt-Noire* (*Schwarz-wald*), dans le Würtemberg et le grand-duché de Bade. La plupart de ces montagnes de l'Allemagne étaient désignées dans leur ensemble, par les anciens, sous le nom de montagnes de la *Forêt Hercynienne*. La chaîne de la *Forêt de Thuringe* (*Thüringer-wald*), très-peu élevée, s'échappe, au nord, de ce système, et se rattache au groupe considérable du *Harz*, fameux par ses richesses minérales.

Il est possible que des observations multipliées et perfectionnées engagent les géographes-physiciens à considérer l'ensemble des monts Carpathes, du Balkan et de la chaîne Hellénique comme de simples dépendances du système général des Alpes, tandis que la péninsule des Pyrénées resterait à part comme un système indépendant, distingué par son plateau central élevé qui ressemble à celui de l'Asie Mineure.

Si nous suivons les hauteurs qui forment le *partage des eaux* entre les deux grands versants européens, nous voyons ce long *dos*, cette *arête de l'Europe*, s'étendre, en ligne sinueuse, du nord-est au sud-ouest et avec des altitudes très-diverses, depuis les monts *Ourals* jusqu'au détroit de Gibraltar, et passer par les monts *Valdaï*, les monts *Volkhonski*, les *Carpathes centrales*, les monts *Sudètes*, les monts *Moraves*, les monts de la *Forêt de Bohème* (*Böhmer-wald*), les montagnes des *Pins* (*Fichtel-gebirge*), les *Alpes de Souabe* ou *Alpes Rudes*, la *Forêt-Noire*, le mont *Arlberg*, les *Alpes des Grisons*, les *Alpes Rhétiques occidentales*, les *Alpes Lépontiennes orientales*, les *Alpes Bernoises*, le mont *Jorat*, le *Jura*, les *Vosges méridionales*, la *Côte d'Or*, les *Cévennes*, les *Pyrénées* cen-

trales, les monts *Cantabres orientaux*, et les monts *Ibériques*, avec leur majestueuse masse méridionale, la *Sierra Nevada*.

L'examen des vallées de l'Europe présente peu de généralités qui soient particulières à cette partie du monde. Elles sont naturellement moins étendues que celles d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. La vallée du bas Danube, comprenant les plaines de la Valachie et de la Bulgarie, et la vallée du Danube moyen, formant la Hongrie, sont les plus considérables; la dernière est peut-être de toutes celles qu'on connaît sur le globe la plus fortement caractérisée, comme ayant été le bassin d'un lac saumâtre desséché. La vallée du Pô vient en troisième ligne pour la grandeur; mais rien n'égale ses riches cultures. On peut comparer le bassin circulaire de la Bohême à la fameuse vallée de Cachemire. Entre Bâle et Mayence, la vallée du Rhin présente un bassin formé en ovale, d'un aspect magnifique. Le Vallais ou la vallée du haut Rhône est la plus grande de la chaîne alpine proprement dite; mais la Carinthie, moins vantée, le surpasse peut-être en beautés variées. Ce serait anticiper sur les descriptions spéciales, que de vouloir énumérer d'autres vallées moins considérables; mais nous devons remarquer le caractère de celles de Norvége et d'Écosse, dont le bassin long et étroit est d'ordinaire occupé au milieu par un lac de la même forme.

En résumant ces principaux faits de l'*orographie* européenne, on est conduit à considérer notre partie du monde comme divisée naturellement en deux moitiés, la *haute* et la *basse Europe*. Division non moins importante pour l'histoire de l'homme que pour la géographie physique! Depuis Paris et Londres jusqu'à Moscou et Astrakhan, une grande plaine s'ouvre aux invasions des peuples asiatiques et aux influences alternatives de l'atmosphère sibérienne et de l'atmosphère océanique; le peu d'élévation de ces terres les rend moins froides et plus habitables que le plateau de la Tatarie, situé sous la même latitude. De Lisbonne à Constantinople, une suite de terres hautes présente au contraire une grande variété de coupes et de pentes, les unes exposées aux vents froids du nord, les autres aux tièdes haleines du sud; partout des obstacles naturels séparent les nations: ce sont des défilés à passer, ce sont des golfes à franchir; c'est là surtout que le caractère particulier de cette partie du monde se prononce. Sans des chaussées dispendieuses, les pays au nord et au sud de la chaîne des Alpes n'auraient, dans toutes les saisons, que des communications difficiles. Dans les grandes plaines de la basse Europe, rien n'arrête en hiver la lourde charrette ni le traîneau rapide. Aussi les peuples du nord sont-ils voyageurs, et ceux du midi sédentaires. L'une et l'autre partie sont favorisées par la nature; mais la haute Europe réunit naturellement à peu près toutes les productions de ce continent, parce que la pente septentrionale et les points élevés des chaînes centrales reproduisent le climat froid des latitudes plus hautes de la basse Europe, tandis que cette dernière partie, renfermant plus de plaines, présente une culture plus égale, mais plus bornée quant aux espèces. Cependant n'anticipons pas sur les descriptions suivantes: n'ajoutons qu'une seule remarque. L'Europe septentrionale serait sous les eaux si l'océan s'élevait de 500 mètres; le Pont Euxin et la mer Caspienne joindraient la Baltique et la mer du Nord; mais l'Europe méridionale, dépassant le niveau de ce nouveau déluge, formerait une ou deux grandes îles montagneuses. Il faut toutefois

ne pas trop généraliser ce contraste; car les deux grandes vallées de la Hongrie et de la Lombardie, et les deux pays élevés de Norvége et de l'Ecosse, interrompent l'uniformité de l'une et de l'autre de ces deux moitiés de l'Europe.

Les divers peuples de l'Europe mettent de la vanité à s'attribuer une supériorité matérielle en fait de climat et de productions, à laquelle ils rattachent des prétentions de supériorité intellectuelle. Assis à l'ombre de ses oliviers, l'Espagnol déguenillé regarde comme des peuples bien misérables ceux qui mangent du lard et du beurre. Le Français, à son tour, parle avec une pitié railleuse des malheureux buveurs de bière en Allemagne, et ne manque jamais, dans une discussion littéraire, d'insister très-sérieusement sur l'effet moral *des brouillards d'Angleterre*. Plus dédaigneux encore, un savant grec, en vantant l'air pur et les douces figues de l'Attique, laisse échapper l'insinuation que les peuples au nord des Alpes ont l'esprit tant soit peu engourdi « par un air épais et une nourriture grossière. » Les voyageurs ont répandu quelques idées plus justes parmi les classes élevées; mais combien de fois n'ont-ils pas échoué contre des croyances enracinées! On conçoit difficilement les avantages d'un ordre de choses différent de celui qu'on est accoutumé à voir. Je n'invoquerai pas l'exemple de ce Sicilien demi-barbare, demandant à l'Anglais qui lui vend des souliers tout faits, comment on peut nourrir des bœufs en Angleterre, attendu « qu'il n'y croît pas d'herbes à cause du froid extrême. » Mais même des hommes instruits ne comprennent pas bien que chaque climat européen a ses avantages. L'Italien, grelottant à la seule idée d'un froid qui congèle les fleuves et les bras de mer, ne veut pas croire aux peintures que le Danois lui fait de la verdure incomparable des forêts qui bordent le Sund. D'un autre côté, nous avons vu deux voyageurs français, choqués de l'aspect inculte de plusieurs cantons de l'Italie, dénigrer tout ce qui est au sud des Alpes, sans en excepter ni le climat, ni les édifices, ni même les femmes.

La manie des médecins, dans leurs innombrables dissertations, est d'appliquer à tous les pays du monde quelques aphorismes locaux d'Hippocrate, vrais seulement pour la Grèce, l'Asie Mineure et quelques pays limitrophes; la manie des physiciens est de créer des lois générales en comparant des faits complexes, seulement sous quelques rapports calculables, mais en dédaignant les rapports plus nombreux qui ne sont pas calculables, n'ayant pas été observés pendant un temps suffisant. Ainsi une érudition surannée et une science prématurée, en méconnaissant la vraie théorie des climats de l'Europe, viennent encore grossir la masse des erreurs vulgaires par celle des erreurs savantes.

Le climat péninsulaire de l'Europe offre l'ensemble le plus compliqué des exceptions les plus frappantes qui existent sur le globe. La distribution de la chaleur solaire est sans doute la première cause de la différence des divers climats de l'Europe; mais si elle agissait seule, l'Angleterre serait aussi froide que la Pologne, et la France que l'Allemagne. A 45 degrés commencerait une rapide progression de chaleur, et Constantinople en éprouverait les effets aussi bien que Rome. Trois grandes causes physiques modifient tous les résultats du climat astronomique.

A l'est, l'Europe tient dans presque toute sa largeur à l'Asie septentrionale, qui, grâce à l'élévation de son plateau central et à d'autres causes déjà indiquées à leur place, éprouve un climat aussi rigoureux que l'Amérique septentrionale. Cette température glaciale serait commune au nord de l'Europe, si nous tenions à des terres polaires comme l'Amérique, ou si nous avions au midi des montagnes immenses, formant de larges plateaux, comme le Tibet. Cependant, il suffit d'un vent d'est et de nord-est prolongé pour nous apporter, à travers les vastes plaines de la Russie et de la Pologne, l'air glacial de la Sibérie. Être à couvert de cette invasion aérienne, voilà le privilége que la belle Italie doit aux Alpes et à l'Apennin. Partout où existe cet abri, le climat est moins âpre; la Bohême et la haute Hongrie lui doivent leurs vignobles. Même dans l'extrême nord, cette seule circonstance produit des résultats singuliers : Christiania, en Norvége, lui doit un climat plus agréable que celui de Berlin ou de Varsovie, et infiniment plus doux que celui de Pétersbourg. La libre domination que le vent d'est exerce sur toutes les plaines de l'Europe orientale est la véritable cause qui rend toute cette moitié de notre partie du monde plus froide que les régions occidentales sous des latitudes correspondantes. La Grèce elle-même, quoique protégée par le mont Hémus, éprouve quelques incursions de ces vents de la Scythie, alternant souvent avec ceux du mont Taurus; de là, les grandes inégalités de ses hivers et de ses étés, comparés à ceux de l'Italie.

Si l'Asie est pour nous un foyer de froid, nous avons à y opposer le foyer africain de chaleur; les déserts brûlants de l'immense Sahara, avec les rochers arides de la Nubie et de l'Égypte, nous envoient ces vents de sud et de sud-est qui réchauffent tous les rivages de l'Europe méridionale, et qui y seraient même souvent un fléau redoutable, si la mer Méditerranée par ses exhalaisons, ne tendait, au moment de leur passage, à les tempérer. La peste d'Athènes, selon Hippocrate, fut produite par un vent de sud, et le *scirocco,* qui ne s'arrête quelquefois qu'au pied des Alpes, répand aussi une chaleur malfaisante. La grande saillie que forme l'Afrique septentrionale, et où s'élèvent les nombreuses chaînes du mont Atlas, amortit en partie l'influence des vents du Sahara; ces vents, rafraîchis et affaiblis, deviennent des zéphyrs pour les côtes occidentales de l'Italie. Mais, plus voisine du continent africain, et particulièrement du désert très-considérable qui sépare l'Algérie du Maroc, l'Espagne en reçoit souvent le vent brûlant et malsain nommé *solano* ou *de Médine.* Le rideau peu prolongé de la Sierra Nevada n'en protége que quelques vallées. Au total, tous les vents africains, quoique brisés et modifiés par l'interposition des mers et des montagnes, réchauffent et dessèchent successivement toute la masse de l'atmosphère européenne, dans la partie méridionale de notre péninsule. Supposez plus de largeur à la Méditerranée, ou plus d'élévation au plateau du mont Atlas, plus de durée aux neiges qui le couvrent, les pluies et les brouillards attristeraient plus habituellement les rivages de la Grèce, de l'Italie et de l'Espagne; mais aussi ces pays auraient des gazons plus épais et des pelouses plus vertes. Supposez, au contraire, les rivages de l'Afrique plus rapprochés, et les monts Atlantiques plus abaissés, les contrées méridionales de l'Europe ressembleraient à la Perse, où la région gelée touche presque à la région brûlante, parce que les vents glacés du

plateau de l'Asie centrale y rencontrent le souffle enflammé des déserts de l'Arabie.

La troisième grande cause déterminante de notre climat, c'est le voisinage de l'océan Atlantique septentrional, c'est le mouvement continuel de cette grande masse d'eau le long des côtes occidentales de l'Europe, qui empêche les glaces de la mer polaire de s'y fixer et même d'en approcher. Deux faits suffiront pour apprécier cet avantage : nous voyons, à 50 degrés de latitude, Terre-Neuve environnée de glaces et de brumes froides, tandis que l'Irlande, le Cornouailles et la Bretagne jouissent d'un climat humide, mais tempéré; à 10 et à 15 degrés plus haut, nous trouvons les golfes de la Norvége occidentale presque toujours ouverts, tandis que la côte du Groenland, située vis-à-vis, est presque toujours rendue inaccessible par une barrière de glaces, soit mobiles, soit fixes. Passé le cap Nord, ce mouvement des eaux marines cesse ou devient sujet à des localités encore peu connues; aussi les mers européennes de ce côté se couvrent elles de glaces. L'atmosphère répandue au-dessus de la surface de l'océan Atlantique éprouve aussi des mouvements généraux qui influent sur le climat de l'Europe de deux manières. Lorsqu'elle conserve sa température d'hiver, elle est souvent attirée sur notre continent, pour y prendre la place de notre atmosphère raréfiée par l'échauffement, surtout dans nos printemps prématurés, et cette espèce de marée atmosphérique, désagréable à l'homme, désavantageuse aux végétaux, est la cause ordinaire de ces retours de l'hiver qu'on remarque dans toute l'Europe occidentale, principalement dans le nord-ouest de la France, en Hollande et en Danemark. Lorsque, après un semblable *flux* de l'atmosphère océanique humide et froide, un vent durable d'est nous amène le froid sec de l'Asie septentrionale et de la Russie, nous éprouvons la rude température qui, chez nos ancêtres, les Celtes et les Germains, devait sa plus grande fréquence à l'état plus inculte de ces contrées. Aujourd'hui que la Russie et la Pologne, moins incultes, reflètent plus de chaleur, les vents d'est sont probablement moins froids; mais en même temps les forêts de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, éclaircies et en partie détruites, opposent aussi, depuis quatre ou cinq siècles surtout, moins d'obstacles, tant au vent d'est qu'au vent d'ouest. De là, ce résultat très-remarquable que le climat des contrées situées entre les Pyrénées et les Dofrines est devenu moins froid, mais plus variable. On conçoit par là que la vigne, ennemie des invasions subites du froid, a trouvé dans le XII^e et même dans le XV^e siècle, jusqu'en Lusace et jusqu'en Angleterre, des situations abritées et des températures d'une douceur constante où, sous la main patiente et soigneuse des moines, elle a pu prospérer un peu, à la satisfaction de ces bons pères, tandis qu'à présent sur les mêmes lieux elle ne produit pas de fruits mûrs.

Au contraire, la culture plus utile des céréales, ne redoutant pas l'atmosphère océanique ni les changements de température printanière, s'est propagée de nos temps jusque vers l'extrémité septentrionale de l'Europe; le seigle succulent commence à nourrir aujourd'hui des peuples qui jadis ne récoltaient que la légère avoine.

L'influence de l'atmosphère océanique varie au surplus d'intensité et de caractère selon les latitudes. Le même vent qui procure au Portugal un moment de

fraîcheur salutaire, peut accumuler dans quelques golfes étroits de la Norvége un air épais et malsain. Les îles Britanniques, totalement immergées dans le climat de l'océan, éprouvent à un moindre degré ces effets soudains du grand conflit entre les vents maritimes et continentaux, que nous venons de décrire; leur température toujours changeante n'admet ni les chaleurs ni les froids extrêmes.

L'atmosphère de l'océan Atlantique, après avoir perdu sa température d'hiver, est encore poussée par-dessus les côtes occidentales de l'Europe, par des vents de sud-ouest, qui peut-être ne sont que des modifications d'un mouvement général de l'air depuis le tropique jusque vers les pôles; alors, des vapeurs bienfaisantes viennent se résoudre en pluies tièdes qui fécondent nos champs, et qui, en développant l'arome des plantes, remplissent l'air d'une odeur suave.

Le printemps voyage du sud au nord dans l'Europe occidentale ou océanique, tandis qu'il ne quitte jamais tout à fait les rivages de la Méditerranée, et qu'il se montre dans le nord-est de l'Europe seulement comme une apparition instantanée. De là résultent plusieurs différences entre ces trois grandes divisions de l'Europe: dans le midi, les forêts et les jardins conservent toujours un reste de vie; mais, en revanche, on n'y jouit pas du spectacle ravissant de la résurrection générale et rapide de la nature, spectacle réservé aux régions du nord. Les pays maritimes de l'ouest ont un peu de l'un et de l'autre de ces avantages opposés; les pays intérieurs, rapprochés de l'Asie, présentent dans la perfection les belles horreurs de l'hiver, l'éclat des lacs glacés, la verdure perpétuelle des pins, et le repos majestueux de la nature endormie.

Les trois climats généraux de l'Europe peuvent être figurés par un triangle dont les trois pointes seraient vers le cap Saint-Vincent, le cap Nord, et le nord de la mer Caspienne. En suivant dans l'hiver le premier côté du triangle, le froid augmente en allant du sud au nord; si l'on suit le deuxième côté du triangle, le froid s'accroît avec des variations irrégulières à mesure qu'on marche vers l'orient; le long du troisième côté, le froid reste presque le même en allant du sud au nord. La chaleur de l'été suit d'autres lois générales; dans tout le nord, elle acquiert beaucoup d'intensité par la longueur des jours, mais sur le côté océanique du triangle, la température constante de la mer modère cette chaleur; sur le côté asiatique, elle devient quelquefois incommode, surtout par le contraste avec le froid plus grand des hivers; enfin, sur le côté du triangle tourné vers la Méditerranée, elle varie singulièrement, selon les vents et d'autres causes locales; mais elle diminue généralement vers l'est.

Si l'on veut une classification plus détaillée des influences climatologiques qui agissent de dehors sur l'Europe, on peut tracer l'heptagone que voici : 1° côté tourné vers l'Afrique depuis Gibraltar jusqu'à la Crète; 2° côté tourné vers le mont Taurus et le Caucase, depuis la Crète jusqu'à la mer d'Azov; 3° côté tourné vers la mer Caspienne et les déserts qui l'avoisinent; 4° côté tourné vers les monts Ourals et la Sibérie; 5° côté tourné vers l'océan Glacial, depuis le détroit de Vaïgatch jusqu'au cap Nord; 6° côté tourné vers la partie nord de l'océan Atlantique, depuis le cap Nord jusqu'au cap Saint-Matthieu (Finisterre); 7° côté tourné vers la partie moyenne de l'océan Atlantique. Cette division septénaire sert à classer presque tous les faits locaux relatifs aux climats continentaux, ceux des îles devant

être considérés à part. En méditant sur notre triangle et notre heptagone, un lecteur assidu et réfléchissant comprendra mieux les climats qu'au moyen d'aucune autre classification.

Tels sont les phénomènes généraux de nos climats, dépendants des mouvements de l'atmosphère. Mais il est encore une autre cause générale qui doit y influer : c'est l'élévation du sol. M. Esmarck a trouvé que, dans les Dofrines, à 63 degrés de latitude, la ligne des neiges perpétuelles descendait jusqu'au niveau de 1 000 mètres d'altitude du côté du nord et du nord-est, où les rayons solaires frappent obliquement, tandis qu'au sud et au sud-est, où l'action des rayons solaires est plus forte, les neiges ne peuvent se perpétuer qu'au niveau de 2 300 mètres. Wahlenberg et L. de Buch fixent cette limite, pour la Laponie, à 1 100 mètres dans la partie maritime ; elle descend moins bas dans l'intérieur, mais c'est certainement une circonstance locale. Les vents glacés venus des Dofrines donnent à l'hiver du Jutland une intensité extraordinaire ; ils influent aussi sur le climat de la Suède. Dans la Suisse, à 46 degrés de latitude, la ligne des neiges perpétuelles varie entre 2 300 et 2 600 mètres ; la masse et l'étendue de la chaîne augmentent le froid ; et, dans des ravins inaccessibles à l'action directe des rayons du jour, on trouve des glaces éternelles à 1 600 mètres au-dessus de la mer. Les grandes masses de glaces qui couvrent ces montagnes glissent quelquefois vers les vallées ; et, en s'y fixant, donnent naissance à des températures locales qui contredisent en apparence les règles générales. D'un autre côté, la force de la chaleur solaire détruit aussi avec plus de rapidité les résultats de l'hiver. L'accroissement et le décroissement des glaces se balancent d'année en année. Dans les Pyrénées, la ligne des neiges éternelles commence à 2 800 mètres ; c'est plus bas que l'on ne pouvait l'attendre de la latitude ; mais l'Etna porte des neiges perpétuelles à 3 000 mètres ; il faut croire que les îles et les péninsules, rétrécies à cause de leur moindre étendue, produisent une moindre masse de chaleur réfléchie.

D'autres faits généraux, résultant du niveau respectif des terres européennes, doivent attirer toute l'attention du géographe. Une grande partie de l'Europe centrale, au nord et à l'ouest des Alpes, descend par une pente continue vers la mer Baltique, la mer du Nord et l'océan Atlantique. Le plus bas niveau du bord septentrional de ce plan incliné compense, sous les rapports de la chaleur, les effets naturels de la plus grande proximité du pôle. La Normandie n'est guère plus froide que la Bourgogne, et le Danemark n'a pas des hivers plus longs que la Bohême. Les végétaux robustes, tels que les chênes, les ormeaux, les tilleuls, les céréales communes, les plantes de fourrage, prospèrent également sur ce plan incliné à 6 ou 7 degrés de différence. Au contraire, en franchissant les Cévennes et les Alpes, on descend par des pentes extrêmement rapides vers le bassin occidental de la Méditerranée et vers l'Adriatique ; le niveau s'abaisse ici dans l'espace d'un seul degré de latitude, autant que dans 6 ou 7 degrés de l'autre côté : le voyageur, qui le matin foulait la neige éternelle, peut se reposer le soir parmi les oliviers et les myrtes ; mais, dans cette rapide transition du climat de la Laponie à celui de l'Italie, il ne faut pas espérer de retrouver une zone tempérée bien constante, ni par conséquent la végétation de cette zone dans toute sa beauté ; les

arbres du nord, exilés sur les flancs méridionaux des Alpes, ne forment pas des forêts aussi imposantes que dans les plaines boréales. Ces remarques ne regardent que l'Allemagne et la France, avec la Lombardie, les Pays-Bas et le Danemark; les autres coupes transversales de l'Europe présentent un tout autre profil. L'ancienne Pologne, sur l'alignement de Memel, Pinsk et Kherson, n'offre presque aucune différence de niveau : le climat des bords du Pont-Euxin et de ceux de la Baltique devraient donc différer exactement en raison de leur latitude; mais comme le premier est plus rapproché des terres hautes d'Asie, il ne jouit pas de tous les avantages de sa latitude. Une autre coupe de l'Europe, prise entre la mer Blanche et la mer Noire, par Arkhangel, Moscou et Kherson, nous présente une plaine immense qui s'élève insensiblement dans le milieu, mais sans présenter seulement une chaîne de collines, de sorte que le froid, augmenté par l'élévation du niveau dans les parties centrales, se propage librement dans toutes les directions. Si l'on conduit ce profil depuis Pétersbourg jusqu'à Astrakhan, il présente la singularité que le niveau de la mer Caspienne est inférieur d'environ 20 mètres à la mer Baltique et à l'océan, différence trop peu considérable pour influer sur le climat physique; cependant la température très-élevée qu'éprouve Astrakhan en été n'existerait pas si cette ville était au niveau de Moscou ou de Lemberg : les froids excessifs qui succèdent à ces chaleurs ne se feraient pas non plus sentir dans une plaine si basse et à une latitude de 46 degrés, si une chaîne de montagnes abritait ces régions au nord. Ce sont là les principaux profils de l'Europe, qui contribuent à en modifier le climat en général; les particularités remarquables que présentent les péninsules Grecque, Hispanique et Scandinave, appartiennent aux descriptions spéciales.

Les causes générales et constantes des climats européens que nous venons d'apprécier expliquent d'une manière suffisante, pour le but de notre ouvrage, les principaux phénomènes que les physiciens ont observés. M. de Humboldt a essayé de les réduire à des formules générales géométriques, par sa méthode des *lignes isothermes* ou marquant la même température moyenne, *isothères* ou marquant la même température d'été, et *isochimènes* ou marquant la même température d'hiver. Il faut y joindre, pour les rendre utiles, des considérations d'altitude, de voisinage, d'exposition. Citons un exemple. Les lignes isothermes, dans le nord et le milieu de l'Europe, forment une courbe qui descend davantage vers le sud à mesure qu'on avance à l'est; ou, ce qui est équivalent, les lieux situés sous la même latitude ont une température moyenne plus froide à mesure qu'on avance vers l'est, par exemple :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Upsala | 5,6 | Saint-Pétersbourg | 3,8 |
| Copenhague | 7,6 | Moscou | 4,5 |
| Bruxelles | 11,0 | Prague | 9,7 |
| Saint-Malo | 12,3 | Vienne | 10,3 |

Dans les deux premiers exemples, la cause de la diminution de la température vers l'est doit être cherchée dans la plus grande proximité de la Sibérie et du plateau de la Tatarie; dans les deux autres, cette cause est principalement le niveau plus élevé de la Bohême et de l'Autriche. La méthode des *lignes isothermes* aurait,

sans explications, l'inconvénient de réunir sous un seul et unique aspect des faits très-différents par leur nature et leur cause; elle serait entravée par des irrégularités apparentes. Par exemple encore, Lisbonne a pour température moyenne 12°, et Naples, quoique plus à l'est et au nord, 13°,5. Cette anomalie disparaît dès qu'on se rappelle que Lisbonne appartient au climat océanique, et Naples au climat méditerranéen; ces deux villes ne sont donc pas comparables; c'est plutôt Gibraltar, Malaga, Valence, Palerme, Naples, Rome, Athènes, Thessalonique et Constantinople qu'il faudrait rapprocher.

Nous avons encore à considérer l'humidité de l'atmosphère, circonstance non moins importante que la température. Un savant estimable, Schouw, croit pouvoir fixer à 25 pouces la masse ordinaire des eaux pluviales qui tombent annuellement sur l'Europe, au nord des Alpes, tandis que la quantité des pluies annuelles au sud des Alpes est de 35 pouces; mais nous pensons que la pluie cristallisée, c'est-à-dire la neige, rétablit parfaitement l'équilibre, et que toute l'atmosphère européenne, considérée dans la période de trois, ou tout au plus de dix ans, offre le même degré d'humidité. Il est plus vrai de dire que le climat océanique de l'Europe est quelquefois exposé à une extrême humidité à la suite de la fonte des glaces flottantes, avancées jusqu'à 45 degrés, et que de même le climat méditerranéen, par des vents du sud trop constants, peut éprouver des sécheresses extraordinaires; enfin, qu'une partie des plaines comprises dans le climat asiatique peut également recevoir les vents secs des déserts à l'orient de la Caspienne; mais ces différences s'atténuent dans le résultat d'une période tant soit peu étendue. Le [illegible]ne savant observe avec plus de justesse que les pluies au nord des Alpes tom- [illegible] plus lentement, plus uniformément, tandis que, dans les pays au sud des Alpes, les torrents qui sortent tout à coup du sein des nuages rappellent les phénomènes de la saison pluvieuse de la zone torride. On peut fixer le nombre des jours de pluie, pour le nord (dans le sens indiqué), à 150 ou 160, tandis que, pour le sud, il ne va qu'à 90 ou 100. Ajoutez-y le nombre des jours de neige, et vous serez frappé de la différence énorme entre ces deux climats. C'est par cette raison que, dans le nord, les petites graminées, amies d'une pluie douce et fréquente, forment ces admirables pelouses que l'Italien impartial est obligé de regretter. C'est à cette température printanière prolongée, combinée avec d'autres causes locales, que les hêtres (*fagus sylvatica*) de Danemark doivent leur teinte d'émeraude pâle, beauté pittoresque inconnue au midi.

Le sol généralement escarpé de l'Europe méridionale fait encore que les pluies, versées à torrents, tantôt s'y écoulent trop rapidement, tantôt y restent stagnantes; de là, un mélange de terres très-fertiles, de rochers dépouillés de terre végétale et de marécages incultivables au pied des Apennins, de l'Olympe et du Parnasse. Les terres peu fertiles même dans le nord ont l'avantage de conserver la couche d'humus végétal, et d'être partout également arrosées.

Si l'on rapproche de cette distribution plus régulière des irrigations célestes la chaleur accumulée des longs jours d'été, on conçoit pourquoi les habitants du nord-ouest de l'Europe ont raison de n'accorder ni à l'Italie ni à la Grèce aucun avantage qui ne soit balancé par un autre dans leur patrie.

Sous le rapport de la pureté de l'atmosphère, l'Europe jouit encore d'un sort

assez heureux; elle ne renferme aucune étendue remarquable de contrées malsaines : les fièvres de marais, aux rivages du Don, dans le Banat de Temeswar, aux environs de Rome et dans l'île de Walcheren; les vapeurs pestilentielles de quelques vallées de la Sardaigne, et les brouillards dangereux dans quelques golfes de Norvége, sont des calamités locales. Certaines autres maladies épidémiques, telles que la peste en Turquie, la fièvre jaune en Espagne, la *plica* de Pologne, ne tiennent pas même à des causes naturelles, mais aux vices des gouvernements ou aux défauts des peuples. Nous manquons de connaissances médicales pour classer les maladies dominantes dans l'Europe, d'après les trois grandes divisions climatologiques de l'est, de l'ouest et du sud que nous avons signalées; ce serait un sujet digne des méditations d'un grand médecin. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, dans toutes les parties de l'Europe, les hommes vivent avec simplicité et à la campagne arrivent également à un âge avancé; les centenaires sont aussi nombreux dans les montagnes de la Sicile que dans celles de la Norvége, et même la force physique chez les peuples du nord et du midi de l'Europe ne nous paraît pas varier en raison du climat, mais en raison de l'origine des races.

Les végétaux de l'Europe subissent l'influence de trois climats dominants; sur les côtes occidentales, la moindre intensité du froid fait prospérer à de hautes latitudes les végétaux qui, ne résistant pas au froid extrême, périssent sous la même latitude dans toute autre partie correspondante du globe; c'est ainsi que plusieurs céréales, notamment l'orge et l'avoine, s'élèvent jusqu'au 70e parallèle en Norvége, tandis que sur les côtes américaines, vis-à-vis, toute culture des céréales cesse à 52 degrés de latitude. Les autres graminées qui couvrent les prés de l'Europe s'étendent bien aussi loin au nord en Amérique, mais elles y croissent moins rapprochées.

Partout ailleurs, les arbres disparaissent vers le 60e degré; ici les pins et les sapins élancent leurs têtes dans les nues, et même le tendre feuillage du hêtre, qui, dans la Pologne russe, n'anime les forêts que vers le 50e et le 51e parallèle, brille avec assez d'éclat en Norvége, au delà du 59e. Le laurier d'Italie ne craint pas l'air libre sur les côtes occidentales de la France, et récemment on a reconnu, sur les collines qui environnent Plymouth, des végétaux que l'on croyait particuliers au Portugal. Mais il est des plantes auxquelles cette température radoucie ne suffit pas; il leur faut une chaleur plus vive et plus sèche; de ce nombre est la vigne, qui, à partir de la latitude de la Gironde, et plus encore de la Charente, se retire dans l'intérieur du continent, où sa région fait une saillie vers le 50e parallèle.

L'influence du climat asiatique sur la végétation européenne se divise en deux phénomènes distincts : d'abord le froid plus constant exile du nord et du centre de la Russie plusieurs arbres et plantes qui prospèrent sous les mêmes latitudes dans la Germanie et dans la Scandinavie. Pour retrouver l'ensemble de la Flore du Danemark, du Mecklenbourg, du Holstein, il faut descendre jusque vers Kiev, vers Orel et dans l'Ukraine (1); c'est là aussi que la culture du poirier et du fro-

(1) L'*ornithogalum luteum* et *nutans*, l'*œnothera biennis*, le *ranunculus lanuginosus*, le *cytisus laburnum* et *nigricans*, le *dianthus superbus*, l'*hyacinthus comosus*, le *cornus sanguinea*, le *thym*, le *cyperus fuscus*, le *panicum sanguinale*, la *festuca fluitans* (comme objet de récolt

ment devient assurée, et que les chênes prennent tout leur développement. Au contraire, les plantes de la péninsule Scandinave et même celles de Laponie paraissent s'être propagées en Lithuanie et dans la Russie centrale à des latitudes peu élevées; le *lichen des rennes,* par exemple, croît encore fréquemment à 54 degrés dans les plaines.

Telle est l'influence du climat sibérien; mais les plaines sablonneuses et salines qui terminent l'Europe vers la mer Caspienne reçoivent une autre influence, celle des vents secs et quelquefois brûlants, venant des déserts qui bordent au nord la Boukharie et qui environnent le lac d'Aral. Cette cause, jointe au changement de la nature du sol, fait, pour ainsi dire, expirer les forêts européennes vers le Don, le bas Volga et l'Oufa. Une nouvelle végétation de plantes salines, mêlées de quelques arbustes, couvre ces tristes plaines.

Le troisième côté du triangle européen présente généralement aux influences du climat africain une suite de pentes plus ou moins rapides, terminées au nord par des chaînes de montagnes très-élevées. La végétation *méditerranéenne,* si l'on peut risquer cette expression, reste donc bornée à une lisière de côtes, à quelques péninsules avancées au midi, et aux îles. C'est là que les yeux du voyageur sont d'abord charmés au delà de toute expression par un spectacle inconnu aux plus belles contrées au nord des Alpes. Les vignes suspendues en festons au haut des rameaux, les forêts d'oliviers, d'amandiers et de figuiers, la majestueuse symétrie des cyprès et des pins piniers, annoncent une nature nouvelle; bientôt, l'écarlate des fleurs du grenadier, l'élégance du myrte, l'arome du jasmin, et les suaves exhalaisons des oranges et des citrons, dont l'or brille à travers le feuillage vert foncé, persuadent à tous les sens que vous parcourez le jardin de l'Europe; mais la réflexion et la science vous font encore remarquer à chaque pas des particularités nouvelles : dans les campagnes, le beau glaïeul, le convolvulus tricolore, les narcisses les plus magnifiques, le long de chaque ruisseau une haie sans fin de lauriers-roses; sur l'aride flanc des collines calcaires, la pompe variée des cistes; autour des ruines, la pittoresque acanthe, tout vous rappelle un changement de la végétation entière : le botaniste reconnaît des espèces étrangères au nord, les *psoralea,* les *cercis,* les *biscerrula;* il voit plusieurs familles de plantes, telles que les aristoloches, les malvacées, les aroïdes, multiplier extrêmement leurs espèces, et d'autres qui dans le nord sont de simples herbes prendre la taille d'arbustes, comme les *medicago,* les *anthyllis;* même parmi les humbles graminées et les rustiques roseaux, un caractère nouveau se manifeste; les fleurs de la *canna saccharina,* celles du *lygeum spartum,* du *lagurus ovatus,* ont déjà l'éclat de la zone des tropiques; l'élévation de l'*arundo donax* nous fait souvenir des bambous; enfin le *chamærops* représente en diminutif la superbe famille des palmiers.

Il est vrai qu'en reportant le regard vers les montagnes qui bornent l'horizon au nord, l'observateur retrouve une partie de la végétation de l'Europe centrale, qui, à cause de l'élévation du sol, ressemble à celle des régions septentrionales. Le souffle du nord, le *tramontain,* dépouille de leur feuillage quelques arbres

abondante), la *pimpinella anisum,* la *brassica rapa* et *arvensis,* sont, d'après les Flores, les espèces qui établissent une similitude remarquable entre le Danemark, la Volhynie, la Petite-Russie et les bords du Don; mais les migrations des Goths n'y ont-elles pas influé?

d'Italie; mais, aux bords mêmes de la mer, les lauriers, les myrtes, le romarin, le laurier-thym, le chêne-liége, l'yeuse et le lentisque composent une zone toujours verdoyante.

A mesure qu'on avance au midi dans les champs de la Sicile ou de l'Andalousie, les formes de la végétation africaine se prononcent davantage; le roide feuillage de l'agave se marie aux troncs massifs du figuier de l'Inde; çà et là, un dattier se balance dans les airs. Dans la Grèce, rafraîchie par les vents qui descendent à la fois de l'Hémus et du Taurus, c'est plutôt la végétation asiatique, et peut-être particulièrement celle du Caucase, qui modifie le caractère européen: le platane oriental, le sycomore, le cèdre, assimilent les rivages européens et asiatiques de l'Archipel, tandis que, presque à côté d'eux, le tilleul, le chêne, le hêtre, le sapin, semblent lier les forêts germaniques et carpathiques à celles du Caucase, séparées de la région boisée de Russie par la plaine nue du Don et du bas Dniepr; le plateau intérieur de la Thrace diffère probablement peu de la Moravie; et, d'après des botanistes modernes, la Flore grecque a trois fois plus de plantes communes avec la Scandinavie que celle de l'Italie. Un abri local, sous les rochers de la Tauride, fait toutefois prospérer les oliviers et les orangers au nord de la mer Noire, et à une latitude plus élevée que celle de la Lombardie.

Après les lois distributives générales qui caractérisent la végétation des trois côtés de l'Europe, viennent les lois spéciales qui dépendent de la nature du terrain et de l'élévation du sol. L'influence que la nature chimique et géognostique du terrain peut exercer sur la végétation est encore trop mal déterminée; trop de causes mécaniques, trop d'influences supérieures la modifient, pour que la géographie puisse en tirer aucun résultat général tant soit peu positif. Les rapports avec l'élévation du sol sont mieux connus.

Les forêts de bouleau montent en Norvége sous le cercle polaire à 180 mètres; mais le saule cotonneux touche presque aux neiges éternelles, et le bouleau nain n'en reste éloigné que de 298 mètres. Dans la Norvége méridionale, quelques pins prospèrent encore à 1 000 mètres, et plusieurs sortes de pommes mûrissent à 300 mètres; l'agriculture ne cesse dans les vallées ouvertes au soleil qu'à 600 mètres.

Dans les monts Sudètes, l'agriculture cesse à 1 100 mètres. Les forêts se terminent dans les monts Carpathes à 1 400 mètres; seulement le *pinus pumilio* s'élève à 1 600 mètres. Dans les Alpes, les forêts parviennent généralement jusqu'à 1 600 mètres; le sapin parvient à 1 800, l'aune vert à 1 950. Saussure trouva le *daphne cneorum* à 3 370 mètres. Ramond trouva le même arbuste sur les sommets les plus élevés des Pyrénées; mais, du côté de l'Italie, les mêmes végétaux et arbres montent de 200 mètres plus haut. La culture des céréales cesse à 1 100 mètres, et celle de la vigne à 550 mètres. Dans les Pyrénées, les grands arbres parviennent jusqu'au niveau de 2 200 à 2 300 mètres; le pin d'Écosse arrive encore 60 mètres plus haut.

La végétation européenne doit encore être considérée sous le rapport de l'extension des arbres, des arbustes, et des plantes les plus utiles pour la subsistance de l'homme ou pour l'exercice de son industrie; ces végétaux occupent généralement les plaines ou les régions de moyenne élévation. Les céréales, si

intimement liées à notre civilisation, mûrissent dans toute l'Europe; seulement, dans la Laponie, il faut à l'orge des expositions favorables. Le seigle vient même dans une grande perfection à 64 degrés de latitude, en Finlande; mais la récolte est plus assurée quelques degrés plus bas. Le froment est cultivé jusqu'au 62e parallèle, mais c'est entre 50 et 36 degrés de latitude qu'il prospère; les épis sont dix ou douze fois plus gros dans la Calabre qu'en Allemagne. Le maïs, que nous avons emprunté de l'Amérique, vient jusqu'au 50e degré; et le riz, présent que nous a fait l'Asie, prospère jusqu'au 47e parallèle. La pomme de terre, précieux don du nouveau continent, est répandue sur toute notre péninsule. Nous avons déjà parlé de la vigne et de la cause qui paraît en avoir fait rétrograder la culture; elle prospère jusqu'au 45e parallèle dans toutes les expositions, mais de là jusqu'au 50e degré elle fuit le voisinage de la mer du Nord, et cherche dans l'intérieur des climats plus stables. Grâces à cette stabilité, elle dépasse, en Bohême et en Saxe, le 50e parallèle; mais son fruit, trop faiblement échauffé par les rayons solaires, donne un jus trop aigre. Au nord de la région de la vigne, les plantations de houblon, devenues nécessaires à la confection de la bière, occupent de grands terrains; cette plante s'étend du 50e degré de latitude jusqu'au 60e.

La distribution des plantes alimentaires que nous venons de nommer influe beaucoup sur le genre de nourriture des peuples de l'Europe. Une ligne à plusieurs courbures tirée du midi de l'Angleterre par la Flandre française, la Hesse, la Bohême, les monts Carpathes, Odessa et la Crimée, marque à peu près la limite entre les peuples qui boivent habituellement du vin, et ceux qui font un usage général de la bière. L'emploi du froment pour faire du pain est plus général au sud de cette ligne, mais il la dépasse sur quelques points, par exemple, dans l'Angleterre méridionale; le pain de seigle, plus général au nord de cette ligne, reparaît aussi dans plusieurs contrées montagneuses plus méridionales.

C'est une ligne bien plus méridionale, longeant les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes et l'Hémus, qui sépare les pays à lait et à beurre des pays à huile. Dans les premiers, grâces aux beaux pâturages, les bestiaux abondent, et la viande, plus succulente, est aussi consommée en bien plus grande quantité. L'homme qui se nourrit habituellement de viande, de bière, de lait et de beurre, doit sans doute avoir un tempérament opposé à celui qui vit de pain, de vin et de mets apprêtés à l'huile; mais ce contraste ne se prononce véritablement qu'entre les anneaux extrêmes de la chaîne, comme, par exemple, entre l'Espagnol et l'Italien, d'un côté, et le Suédois et le Russe, de l'autre. Les peuples intermédiaires présentent, sous les rapports de la cuisine et de la cave, des rapports singulièrement mélangés : le Normand français, par exemple, mange autant de viande que l'Anglais, mais il a du vin à sa porte; le Hongrois est dans le même cas; le Bavarois (proprement dit) consomme plus de bière que le Souabe, son voisin. Partout l'introduction de la pomme de terre accroît les aliments farineux; dans l'Angleterre, l'usage immodéré du thé a diminué celui de la bière, même chez le peuple. Enfin, les classes bien élevées, polies et lettrées, vivent presque partout de la même manière; elles éludent les effets du climat, elles mêlent les dons d'un pays à ceux d'un autre; elles se déplacent fréquemment; ce qui démontre combien sont con-

fuses et téméraires les distinctions qu'on a voulu établir entre les nations européennes, en se fondant sur la différence de leurs aliments.

Parmi les fruits d'arbres, la cerise et la prune bravent le plus la rigueur des climats septentrionaux : la cerise mûrit près de Trondhiem en Norvége, et près de Jacobstad en Finlande, à 63 degrés; mais en Russie elle n'atteint qu'à peine le 60e parallèle. Par contre-coup, elle devient rare en Italie, et ne se montre en Sicile que sur les montagnes. La pomme mûrit et se développe dans sa perfection jusque sous le 55e degré; plus au nord, elle durcit tout à coup et cesse de mûrir; de même, aux extrémités méridionales de l'Europe, elle perd sa saveur et sa finesse. Peut-être cette circonstance ne résulte-t-elle que de la culture. Mais le groseillier et plusieurs autres arbrisseaux à baies ne prospèrent guère dans le climat méridional de l'Europe. La culture a transporté l'abricotier et surtout le pêcher avec un grand succès jusqu'au 50e parallèle; mais ce sont aussi des arbres indigènes de la montagneuse Arménie et de la région froide de la Perse. La figue mûrit jusqu'au delà du 50e parallèle, mais son véritable climat est celui des extrémités méridionales de l'Europe. L'olivier lutte avec les vents froids des Alpes et les gelées de l'hiver, mais la fréquente destruction des plantations au delà du 44e degré prouve que sa patrie naturelle est sur les bords mêmes de la Méditerranée, jusqu'à l'élévation de 400 à 650 mètres. De même, le vrai climat des orangers et des citronniers ne commence qu'à 43 degrés et demi, aux îles d'Hyères et en Toscane. Les oliviers de San-Remo et d'autres points plus septentrionaux sont, de même que les palmiers-dattiers de Bordighiera, des exceptions locales dues à l'abri que fournit la chaîne des Apennins. Le palmier, le cactus, l'aloès et quelques autres végétaux des deux Indes ne réussissent régulièrement qu'aux environs de Lisbonne, dans l'Andalousie, en Sicile, au-dessous du 40e parallèle. C'est aussi la limite la plus septentrionale où s'est élevée la culture de la canne à sucre, jadis assez active dans le royaume de Grenade, près de Tortose, à Majorque et en Sicile.

Deux plantes d'une haute importance pour la vie civilisée, le lin et le chanvre, appartiennent à la presque totalité de l'Europe; le premier prospère davantage sous les températures froides; sa culture s'étend jusqu'en Finlande (mais non pas en Ostrobothnie), et en Russie jusqu'au delà de Kostroma et d'Iaroslav; le second réussit parfaitement dans la Pologne, dans l'Ukraine russe, dans l'Alsace, le royaume de Valence, en Calabre. Le midi de l'Europe produit du coton et de la soie, mais les récoltes n'égalent pas en abondance celles de l'Amérique et de l'Inde.

En décrivant les trois climats généraux de l'Europe, nous avons considéré la distribution générale des arbres et arbustes qui viennent sans culture. Le sapin (*pinus abies*) habite toute l'Europe jusqu'au 67e parallèle; c'est surtout dans le nord qu'il forme de grandes forêts. Le midi, au contraire, voit, depuis le 46e parallèle, les rivages sablonneux de la mer se couvrir du pin maritime, et le pin pinier (*pinus pinea*), qui imite le port du palmier, former de belles forêts dans les Alpes, dans les Pyrénées, au bord du Tage, dans l'Italie centrale. Les pins *cembra* et *pumilio* appartiennent aux sommets des Carpathes, des Alpes et des Pyrénées. Le pin sauvage et le mélèze peuvent être considérés comme généralement répandus jusqu'au 68e parallèle. Le pin d'Écosse (*pinus picea*) ne commence qu'au-

dessous du 60e parallèle. Le chêne commun, qui ne croît plus en Dalécarlie, se montre encore, mais faible, au 62e parallèle, en Finlande; il n'atteint pas les extrémités les plus méridionales de l'Europe. Le chêne à glands doux orne tout le midi de ses groupes pittoresques. Le chêne-liége s'étend particulièrement à travers le Portugal, l'Espagne et l'Italie. Le hêtre, qui cesse vers le 60e parallèle, et le tilleul, qui s'élève jusqu'au 63e, sont, au sud de la Baltique et dans les îles de cette mer, d'une beauté particulière. Le frêne, l'aune, l'orneau, le peuplier noir et blanc, cessent vers les 60e et 61e parallèles.

Le peuplier-tremble et de bouleau de s'arrêtent pas même au cercle polaire; leur feuillage animé semble vouloir égayer les paysages solitaires de la Laponie. Les divers saules et le joli sorbier aiment aussi les régions les plus septentrionales. Les semences légères du saule et du bouleau, emportées par le vent, prennent racine presque aux bords des neiges perpétuelles. Il est singulier que le grossier sureau ne dépasse pas le 57e parallèle, tandis que le délicat lilas étale ses fleurs odorantes jusque sur les bords de la Néva, et jusque parmi les sombres rochers de Falun, en Dalécarlie : cet arbuste, charme de nos printemps, existe sauvage en Suisse, selon Haller, et pourrait bien être indigène d'Europe.

Divers arbres du midi ont fait de lents progrès vers le nord, à l'aide de la culture. Le peuplier d'Italie ne dépasse guère la latitude du Danemark. Le platane oriental et l'érable pseudo-platane, ornement commun des forêts de la Grèce, perdent leur éclat au nord des Alpes. Le frêne à manne, si cher à la Calabre, ne réussit guère au delà du 44e parallèle. C'est aussi la limite naturelle générale du laurier, du myrte, du lentisque à mastic, du térébinthe, du buis et du cyprès; ces arbres ne viennent dans leur beauté qu'autour de la Méditerranée. C'est aux anciennes colonies grecques que la Crimée a dû l'introduction du laurier, ainsi que celle de l'olivier et de la vigne.

Les lieux incultes du midi, surtout au-dessous du 40e parallèle, se couvrent de ladaniers, de thym, de romarin, de jasmin et d'autres arbrisseaux odoriférants ; mais ils n'ont guère d'autres arbrisseaux à baies que celui qui donne les câpres. Les rochers et les marais du nord, surtout au delà du 60e parallèle, se garnissent, au contraire, d'arbrisseaux riches en baies salutaires et quelquefois délicieuses, telles que les groseilliers, les *vitis idæa*, le *myrtillus* et le *rubus chamæmorus*.

Le règne animal de l'Europe ne nous occupera pas longtemps. Il est encore moins varié que le règne végétal.

Les régions du nord et du nord-est, jusqu'à la Baltique et jusqu'au centre de la Russie, offrent à peu près les mêmes particularités. L'ours blanc et le renard bleu y apparaissent de temps à autre sur les rivages de la mer Glaciale. Le renne descend, en Scandinavie, jusqu'au 61e parallèle, et, en Russie, 6 à 7 degrés plus bas. La *marmotta lemmus* ou *lemming* fait ses migrations en lignes droites de l'est à l'ouest, entre le 55e et le 65e parallèle. Le glouton parcourt toute cette région. L'élan se tient généralement plus bas que le cercle polaire; il se montre en Lithuanie et même jusqu'en Prusse. Cette région nourrit encore le mouton de la variété ouralienne ou scandinave, distingué par une laine dure et par les cornes communes aux femelles.

Les plaines nues ou steppes qui bordent la mer d'Azov et la mer Caspienne ont

quelques animaux communs avec l'Asie. Le chameau de Bactriane y a retrouvé ses pâturages remplis d'herbes salines. Le mouton circassien ou à longue queue s'est répandu jusque vers l'Oka et le Dniepr. Le léger cheval des Tatares y est resté avec ses maîtres; enfin, le féroce chacal y a suivi la trace des animaux. Mais ce sont là des invasions peu remarquables.

Les grandes plaines fertiles et verdoyantes qui s'étendent depuis l'Ukraine et la Moldavie jusqu'en Danemark et en Flandre, sont le séjour favori des races les plus fortes de bœufs et de chevaux; ces deux animaux y ont probablement existé longtemps à l'état sauvage; on voit encore de temps à autre en Pologne quelques *urus* ou *aurochs*, mot qui dit littéralement bœuf primitif ou ancien; c'est la souche sauvage du bœuf. On trouve dans cette zone, de même que dans toute l'Europe moyenne, une race de moutons identique avec celle d'Espagne et d'Angleterre; mais celle-ci a été améliorée par des causes tant naturelles qu'artificielles. La zone moyenne de l'Europe ne comptait pas l'âne au nombre de ses animaux indigènes; il y a été introduit, mais il y dégénère.

Les grandes chaînes de montagnes des Pyrénées, des Cévennes, des Alpes, des Carpathes et de l'Hémus sont habitées par trois espèces particulières, le bouquetin, le chamois et la marmotte.

Les régions méridionales de l'Europe ont généralement les mêmes animaux que la zone moyenne; car le bœuf et le cheval d'Italie, pour peu qu'ils soient bien soignés, ont des formes aussi robustes et plus vigoureuses que ces mêmes animaux dans l'Ukraine ou dans le Holstein; mais les invasions des Maures et des Turcs y ont amené le cheval arabe ou *barbe*, dont la descendance a produit l'andalou et d'autres variétés. Nous sommes pourtant tentés de croire, d'après des observations personnelles, que le cheval andalou est à peu près le même que le petit cheval de Norvége (dit *norbagge*), et que par conséquent l'un et l'autre descendent d'une souche commune et probablement indigène d'Europe. Il est plus certain que le midi de l'Europe a reçu de l'Asie le buffle, qui ne se trouve pas plus au nord que la Hongrie. Le midi possède aussi, et probablement d'origine indigène, le mouton *moufion* en Sardaigne, et le *strepsiceros* dans l'île de Candie. L'âne de l'Europe méridionale, s'il n'est pas indigène, vient de l'Asie Mineure et de la Syrie.

Tels sont les principaux traits physiques de notre partie du monde.

# TABLEAUX DE L'EUROPE PHYSIQUE

## TABLEAU DES FLEUVES ET RIVIÈRES DE L'EUROPE,

DIVISÉS PAR BASSINS (*).

| BASSINS. | PENCHANTS. | COURS D'EAU. | COURS EN LIEUES de 25 au degré. |
|---|---|---|---|
| I. BASSIN DE L'OCÉAN GLACIAL (partie européenne). | 1. Penchant nord-ouest des monts Ourals. | PETCHORA | 300 |
| | 2. Penchant nord du plateau de Russie. Bassin de la mer Blanche. | *Mézen* | 100 |
| | | DVINA du nord avec la Vitchegda | 300 |
| | | *Onega* | 70 |
| | 3. Penchant nord de la Scandinavie. | *Tana* | 50 |
| II. BASSIN DE LA MER BALTIQUE. | 1. Penchant est de la Scandinavie, et penchant ouest de la Finlande. Bassin du golfe de Botnie. | *Torneå* | 80 |
| | | *Luleå* | 80 |
| | | *Lusne* | 86 |
| | | *Dal-elf* | 98 |
| | | *Motala* (avec le lac Vetter) | 16 |
| | 2. Penchant sud de la Finlande, p. ouest de l'Ingrie. Bassin du golfe de Finlande. | *Neva* (écoulement du lac Ladoga) | 14 |
| | | VOXEN (avec le lac Saïma) | 120 |
| | 3. Penchant ouest du plateau central de la Russie. | DUNA (Dvina du sud) | 140 |
| | | NIEMEN | 150 |
| | 4. Penchant nord des Carpathes et des Sudètes. | VISTULE | 190 |
| | | *Bug* | 100 |
| | | *Narew* | 50 |
| | | ODER | 200 |
| | | WARTHA | 110 |
| | | *Netze* | 50 |
| III. BASSIN DE LA MER DU NORD. | 1. Bassin du Codan : penchant sud de la Norvège, p. ouest de la Suède, p. nord-est du Danemark, etc. | *Glommen* | 90 |
| | | *Vormen* | 75 |
| | | GOTHA (y compris le Cotta et le lac Venet) | 125 |
| | 2. Penchant nord des Sudètes et des monts Hercyniens, c'est-à-dire de l'Allemagne septentrionale. | ELBE | 200 |
| | | *Saale* | 60 |
| | | *Havel* | 75 |
| | | *Weser* | 100 |
| | | *Ilser* | 45 |
| | | *Ems* | 70 |
| | 3. Penchant ouest de l'Allemagne, p. nord de la Suisse, p. est et nord de la France et de la Hollande | RHIN | 300 |
| | | *Aar* | 60 |
| | | *Neckar* | 50 |
| | | MAIN | 110 |
| | | MOSELLE | 116 |
| | | *Fahn* | 40 |
| | | *Lippe* | 40 |
| | | MEUSE | 120 |
| | | *Escaut* | 68 |
| | 4. Penchant est de la Grande-Bretagne. | *Tamise* (avec l'*Isis*) | 90 |
| | | *Humber* (avec le *Trent*) | 60 |
| | | *Forth* | 50 |
| | | *Tay* | 30 |
| | 5. Penchant ouest de la Norvège. | des torrents. | |
| IV. BASSIN DE L'OCÉAN ATLANTIQUE (partie européenne). | 1. Penchant ouest de la Grande-Bretagne. | *Saverne* | 60 |
| | | *Clyde* | 30 |
| | 2. Penchant ouest de l'Irlande. | *Shannon* | 80 |
| | 3. Bassin de la Manche; penchant nord-ouest de la France. | *Somme* | 30 |
| | | SEINE | 180 |
| | | *Marne* | 70 |
| | | *Yonne* | 65 |
| | 4. Penchant ouest de la France. | *Vilaine* | 45 |
| | | LOIRE | 2[illegible] |
| | | *Allier* | 70 |
| | | *Cher* | 60 |
| | | *Vienne* | 60 |
| | | *Mayenne* et *Maine* | 45 |

(*) Les *fleuves*, c'est-à-dire les grands cours d'eau qui vont à la mer, sont sur la ligne la plus avancée à gauche; les *affluents*, sur la seconde ligne après leur fleuve principal.
Les cours d'eau de plus de 100 lieues de longueur sont en PETITES CAPITALES.

| BASSINS. | PENCHANTS. | COURS D'EAU. | COURS EN LIEUES de 25 au degré |
|---|---|---|---|
| IV. Bassin de l'océan Atlantique, etc. (suite.) | 4. Penchant ouest de la France. (Suite.) | *Charente* | 50 |
| | | Garonne (avec la Gironde) | 145 |
| | | *Dordogne* | 70 |
| | | *Lot* | 60 |
| | | *Tarn* | 60 |
| | | *Adour* | 60 |
| | 5. Penchant ouest de la péninsule Hispanique. | *Minho* ou *Miño* | 55 |
| | | Douro ou Duero | 100 |
| | | *Esla* | 45 |
| | | Tage | 160 |
| | | Guadiana | 140 |
| | | *Guadalquivir* | 100 |
| | | *Xenil* | 50 |
| V. Premier bassin de la Méditerranée (partie européenne). | 1. Penchant est de l'Espagne. | *Segura* | 70 |
| | | *Xucar* | 70 |
| | | Ébre | 125 |
| | | *Segre* | 70 |
| | 2. Penchant sud de la France. | Rhône | 190 |
| | | *Saône* | 100 |
| | | *Doubs* | 65 |
| | | *Isère* | 45 |
| | | *Durance* | 40 |
| | 3. Penchant ouest des Apennins, avec leurs branches. | *Arno* | 35 |
| | | *Tibre (Tevere)* | 60 |
| | | *Volturno* | 30 |
| VI. Bassin de la mer Adriatique. | 1. Penchant est des monts Apennins. | *Ofanto* | 30 |
| | 2. Penchant sud des Alpes. | Pô | 125 |
| | | *Tanaro* | 30 |
| | | *Tessin* (avec le lac Majeur) | 40 |
| | | *Adda* (avec le lac de Côme) | 50 |
| | | *Oglio* | 40 |
| | | *Adige* | 75 |
| | | *Narenta* | 40 |
| | | *Bogana* (avec la Mor. Ichio) | 40 |
| | 3. Penchant ouest de la chaîne Hellénique. | *Drin* | 60 |
| | | *Voioussa* | 40 |
| VII. Deuxième bassin de la Méditerranée (partie européenne). | 1. Bassin immédiat de la Méditerranée, penchant sud de la Sicile, de la Calabre, de la Morée, etc. | *Asproyotamo* (*Achelous*) | 40 |
| | | *Rotph a* (*Alphée*) au des- *Eurotas*, etc. sous de | 30 |
| | 2. Bassin de l'Archipel, côte européen; penchant est et sud de la Grèce, de la Macédoine, etc. | *Vardar* (*Axius*) | 75 |
| | | *Jantza* (*Hèbre*) | 80 |
| | | *Strouma* (*Strymon*) | 40 |
| | | *Salambria* (*Peneus*) | 30 |
| VIII. Bassin de la mer Noire (partie européenne). | 1. Penchant nord des Alpes, p. est de la forêt Noire et p. sud de Sudetes et des Carpathes. | Danube | 680 |
| | | *Lech* | 40 |
| | | *Isar* | 60 |
| | | *Inn* | 80 |
| | | *Morava* (de Moravie) | 50 |
| | | *Vag* | 55 |
| | | Drave | 160 |
| | | *Tiss* | 75 |
| | | Save | 185 |
| | | *Morava* (de Servie) | 70 |
| | | Theiss | 220 |
| | | Malos | 110 |
| | | *Aluta* | 100 |
| | | *Seretb* | 140 |
| | | Pruth | 180 |
| | 2. Penchant méridional de la Russie et de la Pologne orientale. | Dniestr | 140 |
| | | Dniepr | 360 |
| | | Desna | 200 |
| | | Seim | 120 |
| | | *Pripet* | 140 |
| | | Boug | 150 |
| | 3. Penchant nord du Caucase. | Kouban | 130 |
| | 4. Bassin particulier de la mer d'Azov; penchant sud de la Russie. | Don | 320 |
| | | Kroupi | 160 |
| | | *Medvéditsa* | 100 |
| | | Donetz | 150 |
| | | *Manytch* | 100 |

| BASSINS. | PENCHANTS. | COURS D'EAU. | COURS EN LIEUES de 25 au degré |
|---|---|---|---|
| IX. BASSIN DE LA MER CASPIENNE (partie européenne). | 1. Penchants sud de la Russie centrale et sud-ouest des monts Ourals. | VOLGA | 700 |
| | | *Vologa* | 100 |
| | | OKA | 210 |
| | | KLIAZMA | 130 |
| | | VETLOUGA | 130 |
| | | SOURA | 150 |
| | | KAMA | 260 |
| | | VIATKA | 170 |
| | | BIELAIA | 120 |
| | | *Samara* | 100 |
| | | OURAL ou IAÏK, frontière orientale de l'Europe | 680 |
| | 2. Penchant nord du Caucase. | TÉREK | 140 |

## TABLEAU DE LA SURFACE DE QUELQUES BASSINS,

**en milles carrés allemands de 15 au degré (1)**

D'APRÈS LIECHTENSTERN.

| | milles carrés. | | milles carrés. |
|---|---|---|---|
| Bassin du *Volga* | 30 154 | Bassin de la *Loire* | [illegible] |
| — du *Danube* | 14 423 | — de l'*Oder* | 1072 |
| — du *Don* | 6 088 | — du *Douro* | [illegible] |
| — de la *Dvina* sep. entrionale | 5 890 | — de la *Garonne* | [illegible] |
| — du *Rhin* | 3 598 | — du *Pô* | 1 410 |
| — de la *Vistule* | 3 578 | — du *Tage* | 1 357 |
| — de l'*Elbe* | 2 800 | — de la *Seine* | 1 236 |

(1) 1 mille carré = 2 lieues 7/9 carrées de 25 au degré.

## TABLEAU DES RÉGIONS PHYSIQUES DE L'EUROPE.

| RÉGIONS PHYSIQUES. | CONTRÉES Y COMPRISES. | CARACTÈRES PHYSIQUES. |
|---|---|---|
| I. RÉGION OURALIENNE CENTRALE.<br>Latit. 51° — 61°<br>Long. E. 47° — 56° | L'est de la Russie d'Europe, comprenant les monts Ourals avec leurs branches entre 51 et 61 degrés, les bassins de la Kama, de la Viatka, de l'Oufa, de la Biélaïa; la partie montueuse du bassin du fleuve Oural (partie occidentale), jusqu'au commencement des steppes Caspiennes; enfin la rive orientale du Volga, depuis l'Oundja jusque vers Saratov.<br>*Voyez* Régions II, VI, VII. | Élévation des montagnes, 2 000 à 2 500 mètres.<br>Niveau du Volga près de Kazan, 175 mètres.<br>Vent d'est glacial. Vent du sud brumeux sur les montagnes, sec et brûlant dans les plaines.<br>Température moyenne..... A Sotikansk, + 1°,85.<br>Le mercure devient souvent malléable à Ékaterinbourg, à 2 lieues au delà de l'Oural.<br>A Perm, 6 mois de neige persistante, 2 mois sans gelée.<br>Chaleur et sécheresse extrêmes à Orenbourg.<br>Près d'Orenbourg, les grains et les légumes gèlent souvent.<br>Ronces. Céréales dans les basses vallées. Noisetiers sur la Kama. |
| II. RÉGION OURALIENNE MARITIME.<br>Latit. 59° — 70°<br>Long. E. 35° — 60° | Le nord-est de la Russie d'Europe à l'est de l'Onega (fleuve) et de la Cheksna, comprenant les bassins de la Dvina, de la Sonkhona, de la Vitchegda, du Mezen, de la Petchora, ainsi que les revers occidentaux des monts Ourals depuis le 61e degré de latitude.<br>*Voyez* Régions I, III et VI. | Les monts Ourals s'abaissent.<br>Glaces le long des rivages jusque vers le 1er juin.<br>Tonnerre très-rare. Variations de vent et de température.<br>Le mercure devient souvent malléable à Oustioug-Veliki.<br>La Dvina est gelée du 1er novembre au 1er mai.<br>L'agriculture cesse généralement vers le 60e degré.<br>Ronces. Arbustes fruitiers en grande quantité.<br>Les pins disparaissent à 61 et 62 degrés. |
| III. RÉGION DES GRANDS LACS.<br>Latit. 56° — 66°<br>Long. E. 20° — 35° | La Finlande, les gouvernements de Petersbourg, d'Olonetz de Novgorod, de Pskov, de Livonie et d'Esthonie.<br>Limite au sud-est, les monts Valdaï et d'autres collines; au nord-est, le fleuve Onega.<br>*Voyez* Régions II, IV et VI. | Plaine coupée de petites chaînes de rochers.<br>Température moyenne, + 4°. Petersbourg, + 3°,8. Umeå, + 0°,7. Abo, + 4°,6.<br>Maximum du froid à Petersbourg, — 21°,5.<br>Jours de gelée, temps moyen constant, 112 par an, *ibid.*<br>Jours exempts de neige, 60 par an.<br>Seigle, orge, etc., parient sur la côte de la Baltique; ils mûrissent difficilement à 61 degrés dans l'intérieur, vers Olonetz.<br>Le froment peut mûrir jusqu'au 60e degré en Finlande. |
| IV. RÉGION DE LA LAPONIE.<br>Latit. 64° — 72°<br>Long. E. 10° — 38° | Les montagnes ou plateaux de la Laponie, avec la Vestrobotnie jusqu'au fleuve Umeå, le Nordland de Norvége, les Laponies norvégienne et russe, jusqu'à la plus courte ligne entre le golfe de Botnie et la mer Blanche.<br>*Voyez* Régions III et VI. | Les montagnes de la Norvége s'abaissent à 67 degrés de latitude.<br>Chaîne littorale de Laponie, 1 000 mètres.<br>Plateau du versant des eaux, 1 700 à 1 900 mètres.<br>Beaucoup de lacs gelés jusqu'au mois de juin.<br>Les golfes de la mer du Nord degèlent vers le 10 mai.<br>Température moyenne, au cap Nord, 0°,0; à Vadsö (au nord-est), — 0°,77; à Enontekis, + 2°,8.<br>Température moyenne de l'été au cap Nord, + 6°,3; à Enontekis, + 12°,7.<br>Culture d'orge et d'avoine, çà et là.<br>Pins et sapins jusqu'à 67 degrés.<br>Ronces. Arbustes fruitiers. |
| V. RÉGION DE LA SCANDINAVIE.<br>Latit. 55° — 66°<br>Longit. E. 3° — 17° | La péninsule Scandinave, au sud d'une ligne tirée de l'île de Donnée, 66° de latit. nord, à Umeå 64° de latit. nord, le long du fleuve Umeå.<br>Subdivisions :<br>1. *Haut-Pays* ou *Norvége.*<br>2. *Suède au nord des lacs Venar et Vetter.*<br>3. *Gothie*, ou *Suède au sud des lacs.*<br>*Voyez* Régions IV et X. | Montagnes de 2 600 mètres, placées sur un plateau de 1 000 mètres.<br>Pente générale au sud et à l'est.<br>Température moyenne à Stockholm, + 5°,7; à Christiania, + 6°; à Trondhiem, + 4°,4.<br>Climat brumeux et pluvieux sur l'océan; maximum de froid à Bergen, — 12°.<br>*Idem* venteux et serein sur la Baltique; maximum de froid à Upsal, — 22°.<br>Céréales cultivées partout. Arbres fruitiers rares au delà de 60 degrés.<br>Forêts de pins, sapins, mélèzes, vers 66 degrés.<br>Chênes vers 60 degrés. |
| VI. RÉGION DE LA RUSSIE CENTRALE.<br>Latit. 51° — 60°<br>Long. E. 30° — 47° | Parties élevées du bassin de la Duna, du Dniepr et du Don; tout le bassin de l'Oka et de ses tributaires; tout le bassin occidental du Volga, jusqu'à Saratov.<br>Limites à l'ouest, la Berézina et | Monts Valdaï, de 200 à 400 mètres.<br>Pays ouvert à tous les vents.<br>Température moyenne, + 4 à 5°.<br>Froids extrêmes momentanés : à Moscou, 30 degrés; à Saratov, le 3 février 1803, le mercure devint malléable. |

| RÉGIONS PHYSIQUES. | CONTRÉES Y COMPRISES. | CARACTÈRES PHYSIQUES. |
|---|---|---|
| VI. RÉGION DE LA RUSSIE CENTRALE (Suite). | le Dniepr ; au sud, l'escarpement des terres depuis les chutes du Dniepr jusqu'à Tzaritzin.<br>*Voyez* Régions I, II, III, VII, VIII et IX. | Le Volga, près de Nijnii-Novgorod, gèle le 23 novembre, dégèle le 3 avril.<br>Le même fleuve, près de Kazan, gèle le 1er novembre, dégèle le 25 avril.<br>L'Oka, près d'Orel, gèle le 25 novembre, dégèle le 25 mars.<br>Seigle, orge, etc.<br>Pommiers et pruniers jusqu'au 55e degré.<br>Le renne disparaît. |
| VII. RÉGION DES PLAINES SCYTHIQUES.<br>Latit. 51° — 43°<br>Longit. E. 20° — 50° | La plaine qui s'étend entre les pieds des monts Ourals et le Caucase, arrosée par le bas Oural, le bas Volga, la Kouma, le Manytch, et qui ensuite forme la partie basse des bassins du Don, du Donetz, du Dniepr, jusqu'au Dniestr.<br>Subdivisions :<br>1. *Plaine Caspienne.*<br>2. *Plaine Pontique.*<br>3. *Tauride*, appendice très-distinct, formant une région exceptionnelle. | Plaines sablonneuses, argileuses, imprégnées de sel, plus élevées dans la deuxième subdivision.<br>Montagnes de la Tauride, isolées dans cette région.<br>Le Volga gèle pendant deux mois.<br>La mer d'Azov gèle en entier.<br>Maximum du froid à Astrakhan, — 23°,7.<br>*Idem* de chaleur, + 36°.<br>Maximum de froid à Odessa, — 31° en 1803.<br>Température moyenne, probablement + 7°,5.<br>Débordements du Volga.<br>Disettes d'arbres et de céréales, augmentant vers l'est.<br>Sol limoneux et fertile au bord des fleuves.<br>Bœufs, chevaux. Au midi, le chameau. |
| VIII. RÉGION DES PLAINES SARMATIQUES.<br>Latitude 50° — 58°<br>Long. E. 12° — 32° | La Silésie, les pays entre l'Oder et la Dvina méridionale, toute la Pologne propre, la Prusse propre et la Lithuanie, jusqu'au partage des eaux entre la Vistule et le Niemen, d'un côté, le Dniepr et le Dniestr, de l'autre, et encore au delà de cette ligne, les marais de Polésie et les plaines de Volhynie, de Podolie, de Kiev, jusqu'à l'escarpement qui coupe le lit du Dniepr à ses cataractes.<br>*Voyez* Régions VI, VII, XIII. | Plaine argilo-sablonneuse, humide et fertile.<br>Niveau des bords de la Vistule, à Varsovie, 190 mètres.<br>Plateau de la Prusse orientale, élevé de 200 mètres.<br>Partage des eaux entre la mer Noire et la Baltique dans une plaine très-basse.<br>La Volhynie s'élevant en sens contraire de la direction du Dniepr.<br>Rivières très-encaissées en coulant vers la mer Noire.<br>Température moyenne : à Varsovie, + 9°,2 ; à Vilna, + 8°,7.<br>Maximum du froid à Varsovie, — 15°,9.<br>Forêts de chênes, de pins, jusqu'au bord de la mer Baltique, et jusqu'à l'escarpement de la plaine volhynique vers les steppes pontiques.<br>Des milliers de petits lacs, vers la Baltique, jusqu'à 20 lieues de ses rivages.<br>Point de vignes. Toutes les céréales.<br>Bœufs, chevaux. |
| IX. RÉGION DES PLAINES CIMBRO-GERMANIQUES.<br>Lat. 50° 1/2 — 57° 1/2<br>Long. E. 1° — 12° | Le bassin du Rhin, depuis Coblentz, la basse Belgique, la Hollande, toute l'Allemagne septentrionale, au nord des montagnes du Harz ; les contrées entre l'Elbe et l'Oder, le Jutland avec les îles Danoises de la Baltique. | Plaines argileuses bordées de tourbières.<br>Hauteurs de 400 mètres dans le Jutland ; dans le Mecklenbourg, de 200 mètres.<br>Toutes les céréales. Forêts jusqu'à 5 ou 10 lieues de la mer du Nord.<br>Vents de nord-ouest dominants et nuisibles aux grands végétaux.<br>Bruyères dans les plaines hautes. Fertilité extrême dans les *marsches* ou terres d'alluvion.<br>Température moyenne : à Bruxelles, + 11° ; à La Haye, 9°,8 ; à Berlin, 8°,2 ; à Copenhague, 7°,4.<br>Grands froids ordinaires : à Bruxelles, — 10°,1 ; à Francker, — 14° ; à Berlin, — 12°,6 ; à Copenhague, — 11°,9. |
| X. RÉGION DES ÎLES BRITANNIQUES.<br>Latitude 50° — 61°<br>Long. O. 30′ — 13° | Subdivisions :<br>1. *Plaine d'Angleterre.*<br>2. *Montagnes Cambriques.*<br>3. *Région centrale des collines de Derby à Édimbourg.*<br>4. *Montagnes Calédoniennes.*<br>5. *Irlande.*<br>On doit encore y comprendre les *îles Féroër*, à 62 degrés de latitude. | Montagnes de 13 à 1 400 mètres au nord.<br>Plaines calcaires au sud. Lacs en Écosse. Marais mouvants en Irlande.<br>Température moyenne : à Londres, + 9°,1 ; à Dublin, + 9°,5 ; à Édimbourg, + 8°,8.<br>Moyenne des grands froids à Londres, — 5°,6.<br>Climat variable partout, très-humide et doux en Irlande. Hivers incertains.<br>Céréales, forêts, comme la région IX au nord, et au midi comme la région XIV. |
| XI. RÉGION HERCYNIO-CARPATHIENNE.<br>Latitude 46° — 52°<br>Long. E. 5° — 24° | Les monts et plateaux du Westerwald, vis-à-vis de Coblentz, ceux de la Hesse, du Harz, de la Thuringe, de la Franconie, de la Saxe, les Sudètes, la haute Silésie, la Moravie, les Carpathes avec une partie de la | Élévation des Sudètes 1 600 à 1 700 mètres, les Carpathes 2 500 à 3 000 mètres.<br>Plateaux de Saxe 200 mètres, de Bohême 400 mètres, de la haute Hongrie et de la Transylvanie, 600 mètres.<br>Forêts humides. Rivières nombreuses. Peu de lacs. |

| RÉGIONS PHYSIQUES. | CONTRÉES Y COMPRISES. | CARACTÈRES PHYSIQUES. |
|---|---|---|
| XI. RÉGION HERCYNIO-CARPATHIENNE (Suite). | Galicie, de la haute Hongrie et de la Transylvanie.<br>Subdivisions :<br>1. *Région Hercynienne propre :* les pays montueux de Franconie, du Harz, etc. 2. *Région des monts Sudètes :* la Bohême, la Moravie. 3. *Région des monts Carpathes* proprement dits : la haute Hongrie. 4. *Région des monts Daciens* ou des monts Carpathes méridionaux, ou la Transylvanie. | Grands froids : à Lemberg, —22° à 28°; à Prague, — 17°.<br>Température moyenne : à Prague, + 9°.7. Elle va en se refroidissant à l'est.<br>La vigne végète dans les expositions abritées jusqu'au 51e degré.<br>Avoine, seule céréale dans les Carpathes; *pinus cembra* et *pumilio*, derniers arbustes. |
| XII. RÉGION DES VALLÉES DANUBIENNES.<br>Latit. 48° 1/2 — 43°<br>Long. E. 14° — 27° | L'Autriche inférieure, presque toute la Hongrie, la Bosnie et la Servie en partie, la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie.<br>1. Plaines du Danube moyen.<br>2. Plaines du bas Danube.<br>3. Collines du penchant méridional des Carpathes.<br>4. *Id.* du penchant septentrional de l'Hémus, etc.<br>5. *Id.* du penchant oriental des monts Daciens.<br>*Voyez* Régions VII, XI, XIII. | Chaînes avancées des Alpes et des Carpathes dans la 1re subdivision.<br>Deux *détroits* terrestres ou étranglements de vallée : 1° au nord de Bude ; 2° près d'Orsova.<br>Élévation de Vienne 136 mètres ; de Semlin 95 mètres.<br>Plaines à perte de vue, salines et bitumineuses, dans la 1re subdivision.<br>Marais immenses le long du bas Danube.<br>Température moyenne : de Vienne, + 10°,3 ; de Bude, 10°,5 ; de Galatz (en Moldavie), 8°,9.<br>Chaleurs extrêmes dans les plaines de la Hongrie. Froids vifs en Bosnie sur la pente nord. Vents froids de Russie en Moldavie. Le bas Danube gèle longtemps. Vignes, froment sur les collines ; riz et huiles dans les parties basses des 2e et 3e sections. |
| XIII. RÉGION DES ALPES.<br>Latitude 43° — 49°<br>Long. E. 2° — 14° | 1. La région *Alpine propre :* les Alpes, avec les plus hautes vallées, telles que la Savoie, le Valais, l'Uri, les Grisons, le Tyrol, etc.<br>2. La *Subalpine germanique* ou du *nord :* Berne, Zürich, haute Souabe, Bavière, haute Autriche, Styrie.<br>3. La *Subalpine italienne* ou du *sud-est :* toute la vallée du Pô, de l'Adige, de la Piave, etc.<br>4. La *Subalpine française* ou de *l'ouest :* tous les bassins de la Saône, du Rhône, de la Durance, du Gard, etc. (France *rhodanique.*) | Élévation générale des montagnes de 3 000 à 4 800 mètres.<br>Plateaux de Bavière, de Souabe, à 500 mètres, du Piémont 300 mètres, du Viennois, *idem.*<br>Plaine de la Lombardie 60 mètres. Lacs nombreux au nord-ouest, au nord et au sud des Alpes.<br>Température moyenne de la région Alpine : à Berne, + 9°,6; à Zürich, 8°,8 ; à Genève, 9°.8.<br>*Idem* de la Subalpine du nord : à Ratisbonne, + 8°,9 ; de la Subalpine de l'ouest : à Dijon, + 11°,2 ; à Vienne, + 10°,3 ; à Marseille, 15° ; de la Subalpine du sud-est : à Milan, + 13°,2. Les lagunes de Venise gèlent quelquefois.<br>Productions de tous les climats européens, sur la pente méridionale, selon les niveaux. Flore de Laponie sur les sommets ; palmiers aux bords de la mer.<br>La Subalpine germanique, moins abaissée et exposée au nord, atteint à peine le véritable climat de la vigne. |
| XIV. RÉGION DE LA FRANCE OCÉANIQUE.<br>Latit. 42° 1/2 — 50°<br>Long. O. 7° — Longit. E. 3° | Les bassins de *la Seine*, de *la Loire* et de *la Garonne*, avec toutes leurs rivières secondaires et intermédiaires.<br>Subdivisions :<br>1. *La Céltique.*<br>2. *La Garumnique.*<br>3. *La Ligérienne centrale.*<br>4. *L'Armoricaine.*<br>5. *La Séquanique.*<br>6. *La Vogésique.* | Le sommet de la région offre un plateau élevé de 400 à 600 mètres, couronné de montagnes volcaniques de 1 800 à 2 000 mètres.<br>Le reste de la région est en plaines, avec des hauteurs et des collines peu considérables. Peu de lacs. Rivières peu profondes.<br>Température moyenne : région Séquanique : à Paris, + 10°,3 ; à Laon, + 8°,5 ; région Armoricaine, : à Saint-Malo, 12°,3 ; Nantes, 12°.6 ; région Garumnique : Bordeaux, 13°.6 ; mais, dans la région centrale, à 46 degrés, Clermont, + 10°, à 411 mètres d'altitude.<br>La température moyenne du mois le plus froid est : à Bordeaux, + 5°,0 ; à Nantes, + 3°,9 ; à Clermont, — 2°,2.<br>La vigne passe 49 degrés, mais fuit la proximité de la mer. Lauriers en pleine terre à Brest. Froment jusqu'à 1 000 mètres d'altitude. |
| XV. RÉGION DU MONT HÉMUS ET DE L'ARCHIPEL.<br>Latitude 35° — 43°<br>Long. E. 15° — 26° | Les montagnes de la Dalmatie, de la Macédoine, de la Romélie, avec toutes les presqu'îles et les îles de la Grèce, y compris la Crète.<br>Subdivisions :<br>1. *La région Hémique*, jusqu'à l'Axius. | Élévation des montagnes jusqu'à 3 000 mètres.<br>La neige tombe quelquefois au milieu de l'eau sur l'Hémus et même dans l'île d'Andros.<br>Vent d'est frais et salubre. Vent du sud et du sud-est malsain dans beaucoup de localités.<br>Oliviers, orangers, myrtes, au sud du mont Hémus. Vignes sur le rivage de la mer. |

| RÉGIONS PHYSIQUES. | CONTRÉES Y COMPRISES. | CARACTÈRES PHYSIQUES. |
|---|---|---|
| XV. RÉGION DU MONT HÉMUS ET DE L'ARCHIPEL (Suite). | 2. *L'Albanique*, y compris la Dalmatie.<br>3. La *Pindo-Héliconienne*.<br>4. Le *Péloponnèse*.<br>5. Les *Cyclades*.<br>6. *Crète*. | Climat variant de canton à canton.<br>Constantinople, placée entre le Taurus et l'Hémus, a l'hiver plus rude que celui de Venise. |
| XVI. RÉGION DES MONTS APENNINS.<br>Latit. 36° — 44° 1/2<br>Long. E. 5° — 16° | Le territoire de Gênes, la Toscane, les États de l'Église, Naples, la Sicile avec Malte, la Sardaigne et la Corse.<br>1. La péninsule Italique (*Apennins*).<br>2. La Sicile (*Etna*).<br>3. Sardaigne et Corse (*Anti-Apennins*). | Dans la péninsule Italique, les penchants nord et est des Apennins sont sensiblement plus froids que les penchants ouest et sud.<br>Rome, température moyenne, + 15°,2. Mois le plus froid, + 5°,7, à peu près comme Montpellier.<br>Chaleurs extraordinaires causées par le sirocco.<br>Vapeurs malsaines en Sardaigne, aux marais Pontins, etc., etc.<br>Vignes comme à la région XV. Canne à sucre en Calabre, en Sicile. |
| XVII. RÉGION DE LA PÉNINSULE HISPANIQUE.<br>Latit. 36° — 43° 1/2<br>Long. O. 12° — Longit. E. 1°. | L'Espagne et le Portugal.<br>1. Région de l'Ébre.<br>2. Région des monts Cantabres.<br>3. Région du Duero.<br>4. Région du plateau central (Nouvelle-Castille.<br>5. Région du bas Tage.<br>6. Région du Guadalquivir. | Montagnes peu inférieures aux Alpes.<br>Neiges éternelles sur les Pyrénées et la Sierra Nevada.<br>Humidité extrême sur les côtes nord. Aridité du plateau central. Salubrité particulière de Valence et de Murcie, grâce aux expositions orientales.<br>Les froids les plus vifs : au pied des Pyrénées, — 6° ; à Madrid, — 3° ; à Cadix, + 7°. Les chaleurs : dans les Asturies, + 24° ; à Madrid, + 27° ; à Cadix, + 31°.<br>Lisbonne, température moyenne, + 16°,5.<br>La fièvre jaune ne monte pas au delà du niveau de 200 mètres. |

*Remarque générale.* Nous avons cherché à déterminer les 17 régions d'après une combinaison de tous les caractères physiques, à l'instar des *familles botaniques*.

---

## TABLEAU DES TEMPÉRATURES MOYENNES CENTIGRADES

### de quelques points de l'Europe,

PAR MOIS, SAISONS ET ANNÉES (1).

| | UPSAL. | COPENHAGUE. | LONDRES. | PARIS. | GENÈVE. | ZURICH. | BUDE. | ROME. | PALERME. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | deg. | deg. | deg. | deg. | deg. | deg. | deg. | deg. | deg. |
| Janvier. . . . . | — 5,49 | — 1,54 | + 1,92 | + 2,99 | + 1,16 | — 3,17 | — 2,69 | + 7,18 | + 10,78 |
| Février. . . . . | 2,98 | 2,67 | 3,27 | 4,01 | 2,87 | 0,94 | + 0,65 | 8,18 | 10,78 |
| Mars. . . . . | 1,48 | 1,11 | 5,95 | 6,14 | 5,86 | 4,51 | 3,64 | 10,71 | 12,11 |
| Avril. . . . . | + 4,35 | + 3,89 | 7,80 | 10,46 | 9,74 | 7,58 | 9,63 | 13,71 | 14,51 |
| Mai. . . . . | 9,55 | 11,61 | 11,95 | 13,60 | 16,75 | 15,30 | 18,37 | 18,11 | 17,71 |
| Juin. . . . . | 14,54 | 16,80 | 15,16 | 16,64 | 17,06 | 16,35 | 20,19 | 21,58 | 20,48 |
| Juillet. . . . . | 17,07 | 18,30 | 16,66 | 17,98 | 17,72 | 18,68 | 21,82 | 23,18 | 22,38 |
| Août. . . . . | 15,75 | 16,68 | 16,46 | 17,56 | 14,70 | 18,43 | 22,01 | 22,88 | 23,18 |
| Septembre. . . . | 10,97 | 14,28 | 13,54 | 15,10 | 10,85 | 14,14 | 16,77 | 20,07 | 21,57 |
| Octobre. . . . . | 6,04 | 8,65 | 9,09 | 10,03 | 10,01 | 9,60 | 11,01 | 16,77 | 19,77 |
| Novembre. . . . | 0,08 | 3,28 | 4,99 | 6,18 | 6,50 | 3,58 | 4,69 | 12,07 | 15,57 |
| Décembre. . . . | — 3,95 | — 1,20 | 2,57 | 2,77 | 2,22 | — 1,21 | 0,50 | 8,48 | 12,30 |
| Hiver . . . . . | — 4,14 | — 1,80 | + 2,58 | + 3,26 | + 2,08 | — 1,15 | — 0,85 | + 7,93 | + 11,31 |
| Printemps . . . | + 4,21 | + 5,47 | 8,57 | 10,07 | 9,78 | + 9,13 | + 10,55 | 14,18 | 14,78 |
| Été. . . . . | 15,79 | 17,26 | 16,09 | 17,39 | 17,16 | 17,82 | 21,34 | 22,55 | 22,02 |
| Automne. . . . | 5,69 | 8,73 | 9,21 | 10,44 | 10,12 | 9,10 | 10,82 | 16,30 | 18,97 |
| Année. . . . | + 5,39 | + 7,42 | + 9,12 | + 10,29 | + 9,79 | + 8,73 | + 10,45 | + 15,24 | + 16,77 |

(1) Ce tableau est tiré de la *Géographie des Plantes*, de *M. Schouw*, professeur de l'université de Copenhague. Les températures sont corrigées sous tous les rapports, et réduites au vrai *medium* par M. Schouw.

## ALTITUDE DES PRINCIPALES MONTAGNES D'EUROPE.

### Caucase.

| | mètres. | | mètres. |
|---|---|---|---|
| Elbrouz | 5 646 | Kazbek | 5 045 |

### Alpes.

Divisées en : 1° ALPES CENTRALES (sur le partage des deux grands versants européens), composées des *Alpes des Grisons*, des *Alpes Rhétiques occidentales*, des *Alpes Lépontiennes orientales* et des *Alpes Bernoises*; — 2° ALPES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES (sur le versant méditerranéen), comprenant les *Alpes Lépontiennes occidentales*, les *Alpes Pennines*, les *Alpes Grecques*, les *Alpes Cottiennes* et les *Alpes Maritimes*; — 3° ALPES ORIENTALES (sur une autre partie du versant de la Méditerranée), c'est-à-dire les *Alpes Rhétiques orientales*, les *Alpes Carniques*, les *Alpes Noriques*, les *Alpes Juliennes*, les *Alpes Dinariques*.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Mont Blanc | 4 810 | Mont Viso | 3 836 |
| — Rosa | 4 636 | Le Galenstok | 3 804 |
| — Cervin | 4 522 | Le Fuschberg | 3 666 |
| Finster-Aarhorn | 4 362 | Mont Genevre | 3 592 |
| Mont Olan | 4 200 | — Dôdi | 3 586 |
| Jungfrau | 4 180 | Le Simplon | 3 518 |
| La Furca | 4 178 | Mont Marmalotta | 3 508 |
| Pic des Écrins ou des Arsines | 4 105 | La Maloja | 3 500 |
| Mont Iseran | 4 045 | Le Greiner | 3 500 |
| — Pelvoux | 3 941 | Le Tittis | 3 479 |
| — Ortles | 3 919 | Le Grand-Saint-Bernard | 3 371 |
| Le Gross-Glockner | 3 894 | Mont Saint-Gothard | 3 229 |
| Les Trois Ellions | 3 882 | | |

### Pyrénées.

| | | | |
|---|---|---|---|
| La Maladetta | 3 482 | Le Montcalm | 3 250 |
| Pic Posets | 3 437 | Pic d'Estats | 3 234 |
| Mont Perdu | 3 404 | — Cambielle | 3 234 |
| Cylindre du Marboré | 3 368 | — Long | 3 226 |
| Mont Vignemale | 3 353 | — du Midi de Bagnères | 2 967 |

### Monts Cantabres.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Peña de Peñaranda | 3 362 | Peña de Peñamarilla | 2 885 |
| Peña Trevinca | 2 924 | | |

### Monts Ibériques (y compris la SIERRA NEVADA).

| | | | |
|---|---|---|---|
| Pic de Mulahacen | 3 554 | Pic de Veleta | 3 470 |

### Monts Guadarrama — Gredos — Estrella.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Point culminant de la Sierra de Gredos | 3 216 | Point culminant de la Sierra da Estrella | 2 194 |
| Peña Lara | 2 506 | | |

### Apennins.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Monte Corno ou Gran Sasso d'Italia | 2 902 | Monte Vetora | 2 479 |
| — Velino | 2 494 | | |

### Montagnes de Sicile.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Mont Etna | 3 313 | Pizzo di Case | 1 984 |

### Montagnes de la Corse.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Monte Rotondo | 2 764 | Monte d'Oro | 2 652 |

### Montagnes de la Sardaigne.

| | |
|---|---|
| Monte Genargentu | 1 830 |

### Monts d'Auvergne et Cévennes.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Cantal | 1 935 | Mont Mézenc | 1 774 |
| Mont Dore | 1 897 | La Lozère | 1 690 |
| Puy de Dôme | 1 478 | Le Gerbier des Joncs | 1 562 |

### Jura.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le Reculet | 1 720 | La Dôle | 1 651 |
| Le Grand Credo | 1 690 | | |

### Vosges.

| | mètres. | | mètres. |
|---|---|---|---|
| Ballon de Guebwiller | 1 426 | Ballon d'Alsace | 1 257 |

### Monts Carpathes.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Ruska-Poyana | 3 021 | Retirzath | 2 592 |
| Mont Budös | 2 631 | Mont Lomnitz | 2 580 |

### Montagnes de l'Allemagne moyenne.

(Sudètes, monts Moraves, Riesen-gebirge, Bœhmer-wald, Erz-gebirge, Fichtel-gebirge, Alpes de Souabe, Forêt-Noire).

| | | | |
|---|---|---|---|
| Riesenkopf ou Schneekopf | 1 614 | Le Lahnberg | 1 465 |
| Le Grand Rad | 1 530 | Mont Arber | 1 451 |
| Le Borenberg | 1 530 | Feldberg (Forêt-Noire) | 1 425 |
| Schneeberg oriental | 1 458 | Schneeberg occidental | 1 051 |

### Harz (nord de l'Allemagne).

| | |
|---|---|
| Le Brocken ou Blocksberg | 1 115 |

### Montagnes Britanniques.

(Monts Grampiens, Cheviot, Moorlands ou Cambriens, et monts de Galles.)

| | | | |
|---|---|---|---|
| Ben-Nevis | 1 335 | Ben-Wyvis | 1 134 |
| Ben-Macdhu | 1 313 | Mont Wharnside | 1 230 |
| Ben-Lawers | 1 202 | — Snowdon | 1 089 |

(Montagnes d'Irlande).

| | |
|---|---|
| Carn-Tual | 1 037 |

### Alpes Scandinaves ou monts Dofrines.

(Composés des monts Kiœlen, Dovre-field, Lang-field, Sogne-field, Hardanger-field, Sévons.)

| | | | |
|---|---|---|---|
| Hor-Ungerne | 2 600 | Sne-Hættan | 2 500 |
| Skagastölstind | 2 500 | | |

### Monts Ourals.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Mont Magdalinskoï | 2 200 | Mont Pavdinskoï | 2 200 |

### Mont Balkan, chaîne Hellenique, et leurs rameaux.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Tchar-dagh | 5 000 | Mont Guiona | 2 435 |
| Mont Kom | 3 000 | — Ossa | 1 953 |
| — Rilo | 3 000 | — Parnasse | 1 800 |
| — Olympe | 2 973 | | |

### Montagnes de Candie.

| | |
|---|---|
| Mont Psilority ou Ida | 2 339 |

---

## HAUTEUR DE QUELQUES LIEUX HABITÉS DE L'EUROPE.

(Extrait de l'*Annuaire* du Bureau des longitudes.)

| | mètres. | | mètres. |
|---|---|---|---|
| Hospice du Grand-Saint-Bernard | 2 491 | Clermont Ferrand (préfecture) | 411 |
| Hospice du Saint-Gothard | 2 075 | Genève | 372 |
| Village de Saint-Veran (Hautes-Alpes) | 2 040 | Freyberg (Saxe) | 372 |
| — de Bremil (vallée du mont Cervin) | 2 007 | Ulm | 369 |
| — de Maurin (Basses-Alpes) | 1 902 | Ratisbonne | 362 |
| — de Saint-Remi | 1 604 | Moscou | 360 |
| — de Héas (H.-Pyrén.) (chapelle) | 1 497 | Gotha | 285 |
| — de Gavarnie (Hautes-Pyrénées) (auberge) | 1 335 | Turin | 230 |
| Briançon | 1 306 | Dijon | 217 |
| Village de Barèges (Hautes-Pyrénées) (cour des Bains) | 1 241 | Prague | 179 |
| Palais de Saint-Ildefonse (Espagne) | 1 155 | Mâcon (étiage de la Saône) | 170 |
| Bains du Mont-Dore (Auvergne) | 1 040 | Lyon (Rhône, au pont de La Guillotière) | 163 |
| Pontarlier | 828 | Cassel (Allemagne) | 158 |
| Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées) (terrasse des Bains) | 728 | Göttingue | 134 |
| Luz (Hautes-Pyrénées) (église) | 706 | Vienne (Autriche) (Danube) | 133 |
| Madrid | 608 | Toulouse, seuil de l'Observatoire, 194m, et Garonne | 132 |
| Inspruck | 566 | Milan (Jardin botanique) | 128 |
| Munich | 538 | Bologne | 121 |
| Lausanne | 507 | Parme | 93 |
| Augsbourg | 475 | Dresde | 90 |
| Salzbourg | 452 | Constantinople (colline de Péra) | 88 |
| Neuchâtel | 438 | Paris (Observatoire, 1er étage) | 65 |
| Plombières | 421 | Rome (Capitole) | 46 |
| | | Berlin | 40 |

# LIVRE DEUXIÈME.

**Considérations générales sur la géographie politique et l'ethnographie de l'Europe.**

Les origines des peuples européens exigeraient un ouvrage particulier, tant ce sujet intéressant a fait naître de systèmes savants ou ingénieux, et tant ces diverses opinions laissent encore subsister de difficultés, dont quelques-unes sont peut-être insolubles, parce que l'incurie a laissé périr les monuments. Mais, sans entrer ici dans des discussions sur lesquelles nous essayerons de jeter quelque jour dans nos descriptions spéciales, réunissons dans un tableau général les faits qui nous paraissent le moins susceptibles de controverse.

Rappelons d'abord quelques principes déjà indiqués dans l'*Histoire de la Géographie*. Les noms généraux donnés aux peuples européens par les Grecs et les Romains sont aussi vagues et aussi insignifiants que les termes d'*Indiens* chez nos voyageurs, ou de *tatars*, *tatares*, chez nos orientalistes. Il faut interpréter les témoignages des anciens par les langues, seuls monuments authentiques. Les noms de fleuves et de montagnes sont des témoignages authentiques lorsqu'on peut en fixer l'époque. Il faut bien se garder de la prétention de faire remonter à un centre unique tous les éléments de la civilisation et tous les mouvements des peuples. Il ne faut croire à des migrations des peuples que sur des preuves très-positives, et dans les limites rigoureuses qui résultent de ces preuves. Les migrations des hordes asiatiques n'ont que peu changé la population, et moins encore les langues; quant aux migrations des nations européennes, ce sont plutôt des expéditions d'armées conquérantes; elles ont formé des castes et modifié les langues; mais le fond des populations reste le même. Il ne faut pas chercher en Asie ni en Éthiopie des origines obscures qui font négliger les faits certains et à notre portée. Il y a eu dans toute l'Europe, notamment parmi les Turdétans, parmi les Celtes, parmi les Scandinaves, parmi les Étrusques, des foyers de civilisation contemporains de la civilisation primitive des Hellènes. La plupart des nations anciennes, et notamment les Étrusques, les Thraces, les Scythes, étaient composées de *castes*, ou d'une tribu dominante, ayant sous elle des tribus vassales, souvent de race très-différente. Des langues sacerdotales, sorties des temples, ont régularisé les idiomes sauvages de l'Europe primitive. Les castes sacerdotales communiquaient entre elles à de grandes distances. Avant ces faits historiques reconnaissables, il existait un chaos indéfinissable de petites tribus et même de simples familles qui s'avançaient, s'arrêtaient, se chassaient, se mélan-

geaient au gré de leurs besoins et de leurs caprices. Il nous reste de cette époque quelques faits inexplicables, tels que des rapports isolés de racines, de formes grammaticales, de noms même. On ne doit ni *systématiser* ces faits obscurs, ni les dédaigner.

Les langues européennes se divisent en deux grandes classes : 1° celles qui se ressemblent entre elles, et qui toutes ont des rapports avec le sanscrit et le persan; 2° celles qui ne présentent guère ces traits de ressemblance. Dans la première classe, on distingue le grec et en partie le latin, le slavon avec ses branches, les langues germanique et scandinave; dans la seconde, se trouvent le finnois, le celte et le basque. Cette différence radicale indique-t-elle *deux* invasions différentes de peuples asiatiques? N'indique-t-elle que deux époques de civilisation? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de discuter.

Dix familles distinctes de peuples existent encore en Europe; mais ce sont en partie les plus anciennes qui ont conservé le moins de force numérique, comme dans une forêt les vieux chênes dépérissent, tandis que leurs rejetons plus jeunes étalent au loin de nombreux rameaux. On pourrait même un jour réduire ces dix familles à cinq ou six.

Les *Grecs,* dont les Pélasges (*Pelasghi*) étaient une très-ancienne branche, après avoir peuplé de leurs colonies la plupart des rivages de la Méditerranée, ne vivent plus que dans quelques provinces de la péninsule Turco-Hellénique, principalement dans les îles de l'Archipel et dans le Péloponnèse. La langue *grecque moderne* est une fille de l'ancienne, dont les traits, quoique altérés par le malheur et l'esclavage, nous charment encore aujourd'hui.

Les *Albanais* sont les restes des anciens Illyriens mêlés anciennement avec des Grecs-Pélasges, et, plus tard, avec des Grecs modernes, mélange qui a pourtant laissé subsister assez d'éléments de leur ancienne langue pour y reconnaître quelque parenté avec le germanique, avec le slavon, et au total un caractère européen. Il ne reste aucune trace distincte de la race particulière qui est censée avoir habité la Thrace et les pays voisins du Danube; peut-être n'était-ce qu'une réunion des peuples de diverses familles, surtout phrygiennes, slaves, celtiques et pélasgiques; peut-être aussi la *langue thracique,* proprement dite, était-elle la souche commune du phrygien, du grec, de l'illyrien, peut-être du dace ou *dake.* C'est vers la Thrace, le mont Hémus, le bas Danube, que remontent les plus anciennes origines reconnaissables des peuples européens; mais les indices se confondent dès qu'on veut traverser l'Asie Mineure, ou faire par le nord le tour du Pont Euxin.

Les *Turcs,* envahisseurs modernes du sud-est de l'Europe, appartiennent à la même race que les *Tatares,* disséminés en Russie depuis la Crimée jusqu'à Kazan, et dont une colonie s'est établie en Lithuanie. Étrangère à l'Europe, ou du moins n'y ayant occupé anciennement que les régions ouraliennes extrêmes, au nord de la mer Caspienne, cette race y est aujourd'hui domiciliée. Mais les Turcs se sont incorporé un grand nombre de familles grecques, et une partie des anciennes nations, tant de l'Asie Mineure que de la Thrace. Les Turcomans, dont une branche est établie en Macédoine, ont conservé leur sang asiatique sans mélange.

En nous portant vers le nord-est de l'Europe, nous distinguons deux grandes familles de nations et de langues, probablement indigènes depuis des milliers d'années, quoique les noms des *Slaves* et des *Finnois* n'aient pas frappé les oreilles dédaigneuses des Grecs et des Romains. Ces deux races populeuses ont occupé, dès les premières lueurs de l'histoire, tous les pays compris sous les noms vagues et en partie chimériques de *Scythia* et de *Sarmatia*, car tous les noms topographiques de ces pays viennent du slavon ou du finnois, excepté quelques-uns, en petit nombre, qui sont dus à l'empire momentané des Scythes, des Sarmates, des Ostrogoths, des Huns, successivement conquérants et dominateurs de ces vastes plaines. Il est probable que les Scythes royaux, tribu mède, dominaient sur des tribus finnoises et slaves qui formaient les castes d'agriculteurs et de pasteurs. Les Sarmates paraissent une horde mongole ou tatare, mêlée avec les Scythes et leurs vassaux; les Huns étaient une autre tribu mongole ou tatare; l'une et l'autre venant des bords du Volga et de la mer Caspienne. A la même époque où ils se montrent dans ces lieux, les bords du Dniepr et de la Vistule étaient déjà peuplés de nations slaves et finnoises. C'est un point incontestable auquel nos lecteurs doivent tenir.

Les nations slaves se divisent, d'après leurs idiomes, en quatre branches : 1° les *Slaves orientaux*, comprenant les *Russes*, mélange de Roxolans, de Slaves et de Scandinaves; les *Russniaques*, en Galicie et en Hongrie; les *Slaves danubiens*, ou Serbes, Esclavons, Croates et autres de l'Autriche méridionale; 2° les *Slaves occidentaux*, composés des *Polonais*, des *Bohèmes* ou *Tchèkhes*, des *Slovaques* de Hongrie, des *Sorabes*, dans la Lusace; 3° les *Slaves septentrionaux* ou les *Vénèdes* des Romains, les *Wendes* des anciens Scandinaves, grande race plus anciennement civilisée, mais aussi plus anciennement mélangée que les deux autres; elle comprend les restes des Wendes germaniques, tels que Polabes, Obotrites et Rugiens, fondus avec les Allemands leurs vainqueurs; les Poméraniens, entre autres les Kassubes, subjugués par les Polonais; les anciens Prussiens ou *Prutzi*, exterminés ou réduits en esclavage par les chevaliers Teutons; enfin, les *Lithuaniens*, divisés en *Lithuaniens proprement dits* ou *Litaouis*, et *Lettes*, seule branche qui ait conservé un reste de son ancienne langue, quoique mêlée de scandinave et de finnois; 4° les *Slaves méridionaux*, comprenant les *Slovènes* (c'est-à-dire les *Wendes méridionaux* et les *Carniolais*), les *Dalmates* et les *Istriens*.

Les *Valaques* et les *Moldaves*, dans l'ancienne Dacie et les pays voisins, sont un mélange d'anciens Gètes, de Slaves et de Romains; on peut compter les langues valaque et moldave parmi les filles du latin : on réunit ces deux peuples sous le nom de *Roumains*.

Les *Bulgares* sont une tribu tatare venue des environs de Kazan, où peut-être elle dominait sur des vassaux finnois; arrivée au pied du mont Hémus, elle s'est mêlée avec des Slaves danubiens, dont elle a en partie adopté la langue.

Les *Finnois*, que Tacite a désignés sous le nom de *Fenni*, et Strabon sous celui de *Zoumi* (1), errent probablement depuis un temps immémorial dans toute

(1) *Suome* est leur nom dans leur propre langue.

la plaine orientale de l'Europe, et quelques-unes de leurs tribus, peut-être mélangées, ont été comprises par les Grecs parmi les Scythes d'Europe. Leurs restes ont été repoussés par l'accroissement immense de la famille slave vers le nord et l'est. Les *Lapons*, probablement mêlés de Huns; les *Finnois* propres, en Finlande; les *Esthes* ou *Ehstes*, les *Lives* ou *Livoniens*, les *Permiens* ou *Biarmiens*, mêlés de Scandinaves, particulièrement de Norvégiens, qui au x^e siècle fondèrent parmi eux un État puissant; enfin les *Hongrois* ou *Magyars*, mélange de tribus finnoises et turques; telles nous paraissent les branches avérées de la race finnoise, que les Russes nomment les Tchoudes. Sans doute on peut avec quelque raison en détacher les Hongrois, en les classant à part comme un peuple mixte, quoique très-ancien.

Les *Samoïèdes*, les *Sirianes*, les *Tchérémisses*, les *Mordouans*, paraissent des tribus nomades venues d'Asie, et qui, subjuguées tour à tour par les Bulgares, les Hongrois et les Permiens, ont adopté des mots de plusieurs langues, de sorte que leur origine est devenue incertaine.

A l'ouest des Slaves et des Finnois, dans le centre et le nord de l'Europe, demeurent les nations de la famille *teutonique*. Les *Allemands*, les *Scandinaves* et les *Anglais* en sont les trois principales divisions politiques; mais il est nécessaire, sous le rapport de la langue, de subdiviser les Allemands en deux branches, celle des montagnes ou du midi, et celle des plaines ou du nord. Les durs et rauques dialectes du *haut allemand* embrassent la *Suisse*, la *Souabe* avec l'*Alsace*, la *Bavière*, les *États autrichiens*, la *Silésie*; les idiomes plus doux et plus flexibles du *bas allemand* se subdivisent de nouveau et très-distinctement en *hollandais* et *flamand*, restes de l'ancien belge, en *frison*, répandu du Zuider-zee jusque dans le Slesvig, et en *bas* ou *vieux saxon*, parlé depuis la Westphalie et le Holstein jusque dans la Prusse orientale. Enfin, entre ces deux variétés de l'allemand, presque aussi différentes entre elles que l'italien et le français, on trouve les idiomes de la *Saxe* proprement dite, de la *Franconie*, et de la classe supérieure en *Livonie* et en *Esthonie*, idiomes qui tiennent au haut allemand par la forme des mots, et au bas allemand par la douceur de la prononciation.

Les nations scandinaves, divisées en *Suédois*, *Goths*, *Norvégiens*, *Danois* et *Jutlandais*, forment une famille très-anciennement séparée et parfaitement distincte des nations allemandes, parmi lesquelles cependant les Hollandais, les Frisons et les bas Saxons s'en rapprochent. Les restes de l'ancien scandinave, tel qu'il était au IX^e siècle, subsistent dans le *dalécarlien*, dans le *vieux norvégien* des vallées de Dovre, dans l'*islandais*, avec le dialecte des Færöer et l'idiome *norse* des îles Shetland. Les deux langues, ou pour mieux dire dialectes modernes, le *suédois*, qui règne en Suède sur les côtes de Finlande, et le *danois*, dont le *norvégien moderne* n'est qu'un rameau, sont également des branches de l'ancien scandinave, mais appauvries, adoucies et affaiblies par la civilisation. Un troisième dialecte, le *jutlandais*, conserve encore des traces de l'ancien anglo-saxon, qui s'y est mêlé à l'ancien scandinave.

Les *Anglais* et les *Bas-Écossais* ne sont que des colonies successives de Belges, de Saxons, d'Anglo-Saxons, de Jutlandais et de Scandinaves, dont les dialectes,

naturellement fondus ensemble, produisirent le *vieux anglais* ou l'*anglo-dano-saxon,* langue qui fut corrompue par l'introduction violente d'une foule de locutions latines francisées, apportées par les Normands ; s'étant, depuis, de nouveau réformée et rapprochée de son origine, elle est devenue l'*anglais moderne ;* mais il existe, dans le Suffolk, l'Yorkshire et la Basse-Écosse, d'anciens dialectes plus rapprochés des langues teutoniques.

L'occident et le midi de l'Europe sont aujourd'hui le domaine des *langues romaniques* ou dérivées du *latin;* mais il faut d'abord y remarquer les restes des anciennes nations et langues opprimées et subjuguées. Il ne reste aucune trace distincte des *Étrusques,* des *Ausoniens,* des *Osques,* et d'autres peuples, soit indigènes, soit anciennement établis en Italie. Les noms des *Celtes* et des *Ibériens* ont également disparu dans la France, l'Espagne et les îles Britanniques; mais il y reste, sous d'autres dénominations, des monuments vivants de ces antiques et grandes nations.

Les *Basques,* resserrés aux pieds des Pyrénées occidentales, conservent une langue des plus originales et des plus mémorables de notre partie du monde; il paraît à peu près prouvé que cette langue est un reste authentique de la langue générale de l'*Ibérie,* c'est-à-dire de l'Espagne orientale et méridionale; elle régnait aussi sur la Gaule aquitanique.

Les *Celtes* sont une des races primitives européennes les plus répandues. L'histoire la plus ancienne de l'Europe nous les montre établis le long des Alpes et à travers toute la Gaule, d'où ils se sont répandus, à une époque très-reculée, dans les parties centrales et occidentales de l'Espagne, ainsi que dans les îles Britanniques. Des migrations postérieures en firent refluer les essaims sur l'Italie, la Thrace et même l'Asie Mineure. Il en reste une branche très-ancienne, les *Hiberniens* ou *Irlandais* indigènes, dont, selon quelques-uns, les *Hauts-Écossais* (*Highlanders*) sont une colonie. La langue *erse* ou *gaëlique* est le seul monument authentique de l'ancienne langue celtique; mais on sent qu'une nation aussi répandue, aussi vagabonde, a pu s'incorporer plusieurs peuples, parlant peut-être des idiomes aujourd'hui éteints.

Les anciens *Belges* étaient, à une époque quelconque de leur histoire, un peuple mixte de Celtes et de Germains; mais on pourrait soutenir avec avantage que dans leur origine ils n'étaient que Germains. Ayant conquis une partie de l'Angleterre et de l'Irlande, ils s'y mêlèrent avec les Celtes purs; les uns et les autres furent repoussés par les Anglo-Saxons dans le pays de Galles, dans le Cumberland et le Cornouailles, d'où une partie retourna sur le continent et peupla la Basse-Bretagne. La langue galloise, encore vivante, est un débris de la langue des Belges, débris très-différent de ce qui reste des Celtes véritables. Plus moderne, l'idiome bas-breton est encore d'une nature plus mixte. Les Gallois appellent leur langue le *kumraigh* ou *kymri,* d'où les auteurs latins du moyen âge ont tiré le nom de *Cambriens;* mais c'est sans raison suffisante que quelques systèmes ethnographiques en font des *Cimbres.*

Telles sont les trois anciennes races indigènes de l'occident de l'Europe. Les Romains y ont porté leur langue, surtout le dialecte populaire, la *romana rustica,* qui, en se mêlant avec les langues indigènes, dut de très-bonne heure pro-

duire des idiomes provinciaux, quoique le latin classique régnât dans les villes et dans l'église. L'irruption des peuples du nord, tous ou presque tous de la race teutonique, introduisit un nouveau mélange, et surtout une nouvelle grammaire, dans les dialectes latino-gaulois et latino-ibériens. La langue *romane*, préparée depuis des siècles, parut presque au même instant dans tout l'Occident romain. De là sortirent l'*italien*, avec ses dialectes *lombard, vénitien, sicilien* et autres; le *provençal*, la *langue d'oc* ou *occitanique*, le *limousin* et le *catalan*, qui sont des branches directes de l'ancien *roman*; le *français*, dont quelques branches, telles que le *wallon*, le *picard*, ont dû exister bien des siècles avant le nom français; l'*espagnol* proprement dit ou le *castillan*, et le *galicien*, souche du *portugais*.

Cet aperçu des langues et des nations européennes ne nous montre au fond que trois grandes masses ethnographiques de notre partie du monde; la *romano-celtique*, au sud et à l'ouest; la *teutonique*, au centre, au nord et au nord-ouest; la *slave*, à l'est.

Les langues *grecque, albanaise, turque* et *finnoise*, dans l'Orient; les langues *basque, celtique* ou *erse* et *kymrique* ou *gallouse*, dans l'occident, ne sont que secondaires aux yeux de l'arithmétique politique, quelque intéressantes qu'elles soient pour l'historien. Car ces sept langues ne sont parlées en Europe que par 30 millions d'habitants, tandis que les trois grandes familles se partagent une population européenne de 240 millions.

L'Europe renferme encore des restes d'*Arabes*, distingués dans l'île de Candie sous le nom d'*Abadiotes*, et confondus dans le midi de l'Espagne avec la masse; elle compte aussi au nombre de ses habitants, mais seulement comme nomades, deux tribus de Kalmouks établies entre le Volga et le Don. Nous pouvons encore regarder comme des restes de nations les *Juifs*, tant errants que fixes, les *Zigueunes, Tchinganès, Zingares* ou *Bohémiens*, ancienne caste indienne peut-être, et quelques autres races locales, plus ou moins traitées en proscrits.

La religion chrétienne, dans ses diverses formes, est répandue sur la presque totalité des États européens. L'*Église grecque* ou *orientale*, qui descend directement de l'ancienne Église de l'empire d'Orient, règne sur les Grecs, sur une partie des Albanais et des Bulgares, sur les Serbes, les Esclavons, les Rasciens ou Raitzes (en Hongrie), les Valaques, les Moldaves, et sur la puissante nation des Russes. L'Église grecque compte en Europe de 65 à 70 millions de membres. C'est dans le midi, l'ouest et une partie du centre, que règne l'*Église latine*, qui se nomme elle-même *catholique romaine*; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, les neuf dixièmes de la France, les quatre cinquièmes de l'Irlande, la Belgique, la moitié de l'Allemagne, le tiers de la Suisse, les trois quarts de la Hongrie et de l'ancienne Pologne, obéissent unanimement aux dogmes de l'Église de Rome, et ne varient que peu dans leur soumission à l'autorité du pape ou souverain pontife; cette grande Église compte même quelques membres en Angleterre, en Hollande, en Turquie, et peut se glorifier de régner sur 130 à 140 millions d'Européens. L'*Église protestante*, répandue dans le nord, est, conformément à son principe de liberté, divisée par quelques nuances de doctrines, parmi lesquelles se distinguent le *luthéranisme*, dominant dans les deux Saxes, le Würtemberg, la Hesse et autres provinces d'Allemagne; dans la Scandinavie, le Danemark, dans les pro-

vinces baltiques de la Russie, dans la Prusse propre; le *calvinisme*, répandu en Suisse, dans l'Allemagne occidentale, en Hollande, et, sous le nom de *presbytérianisme*, en Écosse; le *système anglican*, qui règne dans l'Angleterre, et qui opprime l'Irlande. On trouve aussi des chrétiens protestants en France, en Hongrie, en Transylvanie, et dans les vallées du Piémont. Leur nombre total s'élève à 70 ou 80 millions. Outre ces trois grandes divisions ecclésiastiques de l'Europe chrétienne, il est quelques petites associations religieuses, séparées de la masse, telles que les *sociniens* en Transylvanie, les *quakers* en Angleterre, les *anabaptistes* en Hollande, les *arméniens* en Turquie, et d'autres, parmi lesquelles on ne peut qu'improprement placer les *frères moraves* ou *herrnhutes*, distingués des Luthériens uniquement par leur discipline.

L'Europe non chrétienne comprend les *mahométans*, au nombre de 4 à 5 millions, parmi lesquels les Turcs, les Tatares, les Bosniaques, sont les principaux peuples; les *idolâtres*, qu'on ne trouve que vers les extrémités voisines de l'Asie, et qui, en y comprenant beaucoup des Lapons, les Samoïèdes, les Tchérémisses, les Vogoules, les Kalmouks, et trois à quatre autres tribus nomades, ne forment pas un million; enfin, les *Juifs*, répandus partout, excepté en Norvége et en Espagne, mais nombreux uniquement en Pologne, en Turquie, en Allemagne, en Hollande, en Alsace, et dont le total peut aller à 4 millions.

Les gouvernements de l'Europe présentaient, un peu avant la fin du dernier siècle, une bien plus grande variété qu'aujourd'hui. Des républiques florissantes, telles que la Hollande, Venise, Gênes, Raguse; un empire Germanique, composé de plus de trois cents petites souverainetés féodales, ecclésiastiques et municipales; un ordre souverain, militaire et religieux, celui de Malte ou de Saint-Jean de Jérusalem; une grande monarchie élective, la Pologne : voilà ce que le niveau des révolutions a fait disparaître. La classification des États européens se réduit aujourd'hui à deux principes dominants : le premier, c'est l'autorité d'un monarque absolu, mais gouvernant d'après des lois fixes, avec un système d'impôts peu variable; le second, c'est l'autorité d'un monarque limitée par des assemblées représentatives, principalement quant à la levée des impôts et à la législation. Le premier principe domine dans l'est et le sud de l'Europe; le second dans l'ouest et le nord; là, nous voyons les monarchies absolues de *Russie*, d'*Autriche* et de *Naples*; ici, se présentent les monarchies constitutionnelles de la *Grande-Bretagne*, de *France*, d'*Espagne*, de *Sardaigne*, des *Pays-Bas*, de *Belgique*, de *Prusse*, de *Danemark*, de *Suède* et de *Norvége*. Dans l'Allemagne et dans l'Italie centrale, les deux classes se mêlent : les *États de l'Église*, la *Toscane*, l'*Oldenbourg*, sont des monarchies absolues paternelles; la *Bavière*, le *Würtemberg*, le *grand-duché de Bade*, le *Hanovre*, la *Saxe*, les *Hesses*, plusieurs autres États allemands, ont des formes constitutionnelles.

Les exceptions à cette tendance générale de l'Europe vers la monarchie tempérée sont en bien petit nombre. L'*empire Ottoman* lui-même, naguère État despotique, a octroyé à ses populations des chartes fort libérales, mais dont l'exécution éprouve des obstacles presque invincibles. La fédération de la *Suisse* est le seul État républicain indépendant; car les quatre villes libres de *Brême*, de *Lübeck*, de *Hambourg*, de *Francfort*, la municipalité de *Saint-Marin*, la répu-

blique d'*Andorre* et celle des îles *Ioniennes* reconnaissent, d'après les traités, une protection plus ou moins immédiate.

Le rang des puissances est une question compliquée ; nous dirons qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *cinq* grandes puissances la *France*, l'*Angleterre*, la *Russie*, l'*Autriche* et la *Prusse* ; mais cette dernière reste loin en arrière des autres, sous le rapport de la population. Ces cinq puissances comptent ensemble 180 millions de sujets en Europe seulement.

La géographie établit toujours, et indépendamment des conventions humaines, certains rapports physiques entre ces masses de territoire que nous appelons États ; nous indiquerons, la carte à la main, ce qu'il y a de manifeste dans ces relations naturelles. La Russie pèse sur la Turquie, l'Autriche, la Prusse et la Suède : toutes les quatre sont exposées à des attaques formidables de sa part; mais la Prusse est la plus ouverte, tandis que le mont Hémus et les Carpathes couvrent Constantinople et Vienne. La Scandinavie, complétée par la réunion du Danemark, trouverait, dans sa position et dans le génie de ses peuples, une force capable d'arrêter les mouvements du colosse russe; mais les vrais contre-poids de la Russie sont la France et l'Angleterre; elles peuvent, en soutenant la Turquie et les royaumes scandinaves, enfermer le commerce et la marine russes dans des mers intérieures; ou bien elles peuvent appuyer l'Autriche ou secourir la Prusse. Un troisième contre-poids bien plus efficace existerait si la fédération Germanique, sincèrement unie avec l'Autriche et la Prusse, concentrait dans une masse indissoluble les immenses ressources des nations allemandes. En considérant les États allemands secondaires comme de petites masses indépendantes (ce qu'elles sont par leurs sentiments et leurs intérêts), la fédération Germanique forme une zone de neutralité entre la France et l'Autriche. La Suisse et la Sardaigne viennent compléter cette heureuse séparation. Maîtres des versants de tant de fleuves, et par conséquent des positions militaires les plus importantes de l'Europe centrale, tous ces États doivent ou savoir jouer un grand rôle, ou se résigner à être le théâtre des guerres étrangères. La France a peu d'avantages naturels pour dominer ou menacer ces États; l'Autriche commande, au contraire, du haut du Tyrol et de la Valteline, plusieurs entrées de la Bavière et de la Suisse. A l'égard de la Turquie, la monarchie Autrichienne, ayant atteint une limite naturelle en Transylvanie, ne peut convoiter que la Bosnie ; elle est plutôt la protectrice que l'ennemie naturelle des Ottomans. Maîtresse de l'Adriatique et du Pô, elle domine incontestablement l'Italie. Aussi une fédération Italienne indépendante, avec les Alpes pour boulevard, paraît aux Autrichiens un rêve dangereux. Les rapports de la France, repoussée dans ses anciennes limites, sont presque tous d'une nature pacifique ; elle ne menace, elle ne domine la frontière d'aucun de ses voisins, si ce n'est celle de la Belgique, qu'on essaye de couvrir par des places fortes; elle n'est non plus menacée sur aucun point, quoique la Prusse ait cru devoir pousser son territoire en pointe jusque dans la Lorraine. Le grand nombre de ses ports sur deux mers différentes, peut favoriser son ambition navale. Unis par des institutions politiques plus affermies, l'Espagne et le Portugal constitueraient une de ces masses indépendantes que la nature aurait dû multiplier, si elle avait voulu garantir à l'humanité de longs

siècles de paix, objet qui ne paraît pas encore entrer dans les vues de la Providence.

Le plus simple coup d'œil sur la carte nous montre la Russie maîtresse de *plus de la moitié* de la surface de l'Europe, tandis qu'elle a *un quart* de sa population. Encore y a-t-il hors de cet immense empire 15 ou 20 millions de Slaves et 3 ou 4 millions de Grecs, que les liens si doux de l'affinité de langue ou de culte y attirent, sans et même malgré les efforts de la politique. Cette masse démesurée, mais naturelle, frappe tous les esprits. D'autres empires européens sont trop disséminés ou composés d'éléments trop hétérogènes pour pouvoir être bien consolidés, et pour avoir un véritable caractère national. Quel génie législateur pourrait jamais réunir sous les mêmes lois le cultivateur des vignobles de la Moselle, et le pêcheur d'ambre jaune sur les rivages de la Baltique! Encore ces peuples parlent-ils la même langue. Mais le Hongrois, qui vient des monts Ourals, peut-être de plus loin encore, quel lien national peut-il former avec l'Allemand, le Slave, l'Italien, vieux enfants de la vieille Europe? Quelle union peut exister entre le Turc, toujours profondément asiatique, et les Grecs, les Serbes, les Roumains, antiques possesseurs de la péninsule Orientale, qu'il a assujettis? Même la France, les Îles Britanniques, l'Espagne, quoique homogènes par les mœurs, doivent à la trop grande multiplicité d'objets d'administration le désavantage de renfermer de grandes provinces négligées. Les grands empires envahiront-ils toute l'Europe? Finiront-ils par s'absorber à leur tour dans une monarchie universelle, à la façon romaine ou à la façon chinoise? Ou bien la Providence, écartant ce danger, le plus à redouter pour la civilisation intellectuelle, nous réserve-t-elle un siècle de guerres, de migrations et de bouleversements, qui, à travers des luttes sanglantes, amènera la liberté, l'esprit national et l'activité rationnelle, apanage des États bien proportionnés?

Un des éléments principaux de la force des États, c'est leur population; mais la valeur politique réelle du même nombre d'hommes varie singulièrement selon leur concentration, leur courage et leur intelligence. Nous devons établir ici quelques-unes des bases de cette branche de la géographie politique européenne.

La population actuelle de l'Europe est d'environ 270 millions. Cette population, qui forme probablement le quart du genre humain, est très-inégalement distribuée sur la surface de notre partie du monde, et cette inégalité ne suit pas une progression constante, depuis l'extrémité nord jusqu'à l'extrémité méridionale; voici des indications approximatives :

| | habitants. | | habitants. |
|---|---|---|---|
| Suède, par kil. carr. | 7 | France, par kil. carr. | 68 |
| Norvége | 5 | Autriche en général | 58 |
| Russie et Pologne | 11 | Royaume Lombard-Vénitien | 110 |
| Danemark | 30 | Italie en général | 77 |
| Prusse | 60 | Sardaigne (États de) | 66 |
| Iles Britanniques | 93 | Toscane | 64 |
| Pays-Bas | 88 | États de l'Église | 72 |
| Belgique | 152 | Deux-Siciles | 83 |
| États de l'Allemagne intérieure en général | 87 | Portugal | 38 |
| Saxe (royaume de) | 124 | Espagne | 34 |
| Bavière | 59 | Iles Ioniennes | 73 |
| Würtemberg | 91 | Turquie | 28 |
| Suisse | 61 | Grèce | 23 |
| | | Malte | 592 |

C'est donc, généralement parlant, dans le milieu de l'Europe que la population est le plus concentrée; c'est là que se trouvent les pays les mieux gouvernés; donc, a-t-on dit, et non pas sans raison, c'est sous de bonnes lois que la race humaine se multiplie; cependant nous voyons des exceptions qui tiennent à des raisons physiques ou historiques. Les États étendus qui renferment de grandes provinces d'une fertilité médiocre, ont nécessairement le désavantage contre les petits États fertiles. Ainsi l'Espagne doit toujours être moins peuplée que le Portugal, à égalité d'administration. La Toscane, très-bien administrée, est pourtant moins peuplée que les États Romains en masse; c'est que les terres du Bolonais, de la Romagne et des Marches participent à l'étonnante fertilité et à l'excellente culture de la Lombardie. Le grand nombre des montagnes resserre en Suisse et en Norvége l'étendue du terrain cultivable; ayant égard aux seuls espaces habités, la population paraîtra très-forte. Parmi les causes historiques de la dissémination des habitants, il faut remarquer les guerres : la Hongrie, par exemple, n'a que 43 habitants par kilomètre carré; la Galicie en a 94; c'est que les environs de Lemberg et de Cracovie ont été moins souvent atteints des invasions des Huns, des Turcs et des Tatares. La peste lutte constamment dans la Turquie contre les progrès de la population, qui, sans ce fléau, serait peut-être très-considérable.

Il est un phénomène plus singulier, c'est de voir des peuples malheureux et opprimés se multiplier avec une grande rapidité; les Irlandais s'accroissent en nombre bien plus que les Écossais; l'homme éclairé craint l'indigence, compagne d'une nombreuse famille; l'homme abruti par la misère ne prévoit rien. Les cantons suisses s'opposent par des lois à l'accroissement des naissances bâtardes.

Les côtes et les îles offrent généralement plus de moyens d'existence que les terres continentales; ainsi, parmi les provinces danoises, les îles d'Arröe, de Seeland, la péninsule d'Eiderstedt, le Dithmarschen, égalent la population relative de l'Angleterre, de la Belgique, de la Lombardie; tandis que le Jutland, formant une masse plus compacte, n'est pas beaucoup plus peuplé que la Suède méridionale; ainsi, en France et en Espagne, les provinces centrales, le Berri, le Gévaudan, la Castille, par exemple, sont les moins peuplées. Mais ce rapport général offre également de nombreuses exceptions. Le Würtemberg, pays central, qui n'est pas très-fertile, et qui n'est bien gouverné que depuis un demi-siècle, a vu sa population s'accroître à un tel degré, que les émigrations annuelles sont devenues indispensables. La Corse, la Sardaigne, même la Sicile, sont au contraire moins peuplées que le continent de l'Italie.

La Russie se fait surtout remarquer par une opposition diamétrale à cette règle; car la population est concentrée dans les provinces intérieures, où elle s'élève de 500 à 1 000 par lieue carrée, tandis que, dans les provinces sur la mer Baltique, elle n'est que de 100 à 300, et que, dans celles sur la mer Blanche et sur la mer Noire, elle descend jusqu'à 40 et même jusqu'à 2. Est-ce dans les circonstances historiques, dans les ravages des guerres anciennes, qu'il faut chercher la cause de ce phénomène? ou faut-il admettre que la race slave est naturellement plus prolifique que les races finnoise et tatare? La dernière hypothèse nous paraît plausible. Les races naturellement gaies, insouciantes, amies du plaisir, peu attachées

aux jouissances intellectuelles, doivent nécessairement se propager avec plus d'activité. Les Slaves, surtout les Russes, les nations celtiques, telles que les Irlandais, se ressemblent par ces traits de caractère. Quoi qu'il en soit, la population de l'Europe s'accroît, en masse, au moins d'un million par année moyenne, de sorte qu'avant l'an 1900 elle pourra être d'environ 330 millions. Cette augmentation est plus rapide dans le nord que dans le centre, le midi et l'ouest. La Russie, avec 62 millions d'habitants, gagne annuellement 5 à 600 000 individus, tandis que la France, avec 36 millions, ne paraît acquérir que tout au plus 200 000. La monarchie Autrichienne, avec 36 millions aussi, gagne plus que la France. L'Italie et l'Espagne sont presque stationnaires; la Turquie semble même rétrograder.

Est-il à craindre que la population générale de notre partie du monde se trouve, avant bien des siècles, dans le cas fâcheux de manquer d'espace et de subsistance? Nous doutons que cet embarras puisse d'ici à quelques siècles avoir lieu pour l'Europe en masse, puisque son sol peut nourrir un milliard d'hommes; mais le cas d'une population surabondante peut très-bien se réaliser par rapport à une province, à un royaume. Le Würtemberg et la Suisse éprouvent déjà le besoin d'émigrations. Si la Norvége, en doublant sa population, arrivait à compter 3 millions d'habitants, elle ne pourrait guère produire elle-même, ni être sûre d'obtenir en échange de ses produits naturels, assez de céréales pour les nourrir. Mais combien de pays d'un sol fertile ne recevraient-ils pas ses populations surabondantes? Voici quelques calculs intéressants sur ce sujet :

Si l'Italie entière était peuplée comme la Lombardie, elle nourrirait 30 millions d'habitants. Or, la Lombardie même est encore moins peuplée que l'ancien duché de Lucques (aujourd'hui en Toscane).

Si l'Espagne était peuplée au même degré que la province de Guipuzcoa, elle contiendrait 40 millions d'habitants, ou presque trois fois sa population actuelle.

Si elle était seulement peuplée comme la principauté des Asturies, qui pourtant n'est pas très-bien cultivée, elle renfermerait 20 millions d'habitants.

Le Portugal, moins étendu que l'Espagne, et presque partout d'une égale fertilité, renferme deux provinces, dont l'une, l'Alemtejo, n'a que 145 habitants par kilom. carré, tandis que l'autre, celle de Douro, en compte 1 300. Peuplé comme la première, le royaume n'aurait que 1 500 000 habitants; peuplé comme la dernière, il en aurait 10 000 000. Il possède 3 500 000 habitants, et pourrait sans doute s'élever assez facilement à 6 millions.

Mais, comme une transfusion paisible des populations surabondantes d'un royaume dans l'autre exigerait plus d'union et plus de sagesse qu'on ne peut raisonnablement attendre, il est évident que l'accroissement de la race humaine dans le Nord peut amener à la longue une nouvelle migration des peuples vers le Midi, migration d'autant plus vraisemblable, que les hommes du Nord possèdent plus de connaissances, ont le caractère plus entreprenant, et abandonnent plus facilement leurs rudes climats pour s'emparer de ces belles contrées du Midi, objet de leur ambition depuis les plus anciens temps.

Une crise semblable peut paraître d'autant plus probable, que l'accroissement de la population est précisément le plus fort et le plus constant dans les pays qui sont moins exposés à la peste, à la fièvre jaune et à d'autres épidémies, qui, de

temps à autre, dépeuplent le midi de l'Europe. Les famines générales sont également moins fréquentes dans le nord et le centre de l'Europe, excepté dans la Norvége, dans la Suisse, et dans quelques-unes des hautes vallées de la Suède et de la Hongrie.

Il est encore une cause morale qui, malgré la suffisance des subsistances, doit pousser et pousse réellement quelques peuples d'Europe vers une grande émigration ; c'est le désir des jouissances, c'est le luxe et l'ambition, c'est l'imagination exaltée par le récit des voyageurs, et par quelques exemples de fortunes colossales faites en peu d'années dans des climats lointains. C'est à cette tendance naturelle aux peuples les plus civilisés de chaque époque que sont dues les colonies des anciens Grecs, celles des Espagnols du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, et celles des Anglais de nos jours. Le Portugal et les Pays-Bas ont aussi parcouru cette carrière de gloire et de prospérité, qui est loin d'être fermée à des nations entreprenantes. La forme seule de la bonne colonisation est aujourd'hui changée ; ce sont des États indépendants qu'il convient de fonder, afin de créer des refuges à une population surabondante, d'ouvrir des marchés à l'industrie, et même de préparer des asiles à la liberté nationale dans le cas d'invasions ennemies.

Des considérations en grand nombre se présentent à quiconque voudrait classer la population européenne d'après les rangs, les occupations, les fortunes ; mais nous ne pouvons pas envahir le domaine de l'économie politique, dont la partie descriptive est nommée *statistique*. Le génie historique qui doit présider à la géographie n'aperçoit que les grands faits et les résultats généraux. Les 270 millions d'individus qui peuplent l'Europe reconnaissent pour maîtres plus de 50 familles régnantes, renfermant, avec leurs nombreuses branches, environ 1 200 personnes, énumérées dans les almanachs de cour, et dont les apanages (sans leurs revenus privés) absorbent 300 millions de francs ; mais cette somme, appliquée en général à des dépenses de luxe, entretient non-seulement des fonctionnaires de cour, mais encore beaucoup d'artistes ; et, par l'éclat des fêtes et des spectacles, elle attire dans les diverses capitales une foule d'étrangers. L'égalité, qui existe de droit entre les souverains, est aujourd'hui détruite dans le fait par l'immense prépondérance de quatre ou cinq grands souverains. Les princes de Schwarzbourg ou de Liechtenstein, quoique souverains et du sang le plus illustre, n'ont ni le poids politique, ni l'éclat social d'un premier ministre d'Autriche ou d'Angleterre.

Il aurait été autrefois curieux de connaître exactement le nombre des familles nobles et celui des individus qui les composent ; mais la noblesse européenne a cessé d'être un corps uni par l'esprit chevaleresque et par l'illustration de naissance, depuis qu'il existe dans plusieurs grands États une noblesse purement politique, à laquelle le mérite individuel peut s'élever, ou que la faveur des rois peut prodiguer. Il s'est d'ailleurs formé une barrière entre les nobles de naissance eux-mêmes ; un grand d'Espagne se croit fort au-dessus d'un simple *hidalgo*, et les *odnodworzi* de Russie, quoique de plus ancienne origine que bien des *kniais*, sont à peine reconnus hommes libres. Ainsi, le nombre total des nobles de race ou par titre ne saurait nous intéresser, si même il pouvait être déterminé. C'est à la description particulière des États qu'il faut renvoyer les détails.

L'accroissement constant et uniforme de la haute bourgeoisie, c'est-à-dire de la classe industrielle, dont la fortune et l'éducation égalent ou surpassent celles de la noblesse, serait également un fait général très-intéressant; mais il est encore impossible d'en réunir les éléments authentiques. Cette classe influente et active forme au moins 4 ou 5 millions d'individus, contre un demi-million de nobles de race, reconnus comme tels; mais cette classe est très-inégalement répandue en Europe; elle est faible mais favorisée en Russie, puissante et tranquille en Angleterre, nombreuse, agitée et divisée en France. Au milieu de cette élite des nations actuelles, s'élève une autre tribu, celle des hommes à talents intellectuels : les avocats, les médecins et les écrivains de profession formeraient au besoin la population d'un petit État. L'Allemagne, la France et l'Angleterre possèdent entre elles au moins 20 000 écrivains vivants, qui gouverneraient le monde s'ils n'étaient pas divisés; mais trois grands intérêts paralysent cette république : parmi les Allemands, l'esprit de secte; parmi les Anglais, l'esprit de parti; et chez les Français, l'amour-propre. Une république aussi mal unie ressemble beaucoup à l'ancienne Pologne; mais les gouvernements n'ont pu encore s'entendre pour l'anéantir. La population manufacturière de l'Europe est un autre phénomène moderne et l'un des plus remarquables : 50 à 60 millions d'Européens vivent aujourd'hui de leur seule industrie, sans aucune propriété immeuble; si les débouchés s'encombrent, si une prohibition ferme les routes, des milliers d'individus peuplent les hôpitaux ou joignent les émigrations qui font passer tous les ans 400 000 Européens dans le continent occidental. Cette population de prolétaires industriels surabonde dans l'Angleterre propre, dans quelques parties de la France, des Pays-Bas, de la Belgique, de l'Allemagne et de la Suisse.

La classe des simples cultivateurs comprend au moins les deux tiers de la population européenne; il y en a le moins en Angleterre, il y en a le plus en Russie. Cet énorme ensemble de 180 à 200 millions d'individus acquiert tous les jours plus d'idées nouvelles.

Les guerriers de l'Europe, soldés par les gouvernements, forment une masse de 3 millions. Leur entretien absorbe les deux cinquièmes du revenu public dans la plupart des États européens.

La valeur politique de l'individu, comme contribuable et comme soldat ou marin, varie singulièrement de contrée à contrée. Cette diversité est de la plus haute importance pour bien apprécier la force des États, les événements contemporains et ceux que verra éclore un avenir trop prochain.

Chaque individu contribue aux revenus publics dans les proportions suivantes :

| | francs | | francs |
|---|---|---|---|
| Grande-Bretagne et Irlande | 65 | Portugal | 15 |
| France | 33 | États Sardes | 15 |
| Républiques allemandes | 33 | Toscane | 13 |
| Pays-Bas et Belgique | 26 | États Romains | 12 |
| Danemark | 26 | Deux-Siciles | 11 |
| Royaume de Saxe | 20 | Autriche | 11 |
| Bavière | 20 | Suède et Norvége | 11 |
| Petits États monarchiques de l'Allemagne intérieure | 20 | Parme et Modène | 10 |
| Prusse | 17 | Turquie | 10 |
| Hanovre | 17 | Espagne | 8 |
| Würtemberg | 16 | Russie et Pologne | 6 |
| | | Suisse | 5 |

On voit que généralement moins un État a d'importance, de richesse, d'énergie et d'esprit public, moins aussi les habitants payent d'impôts. Il existe pourtant des pays très-bien administrés qui ont de faibles revenus; tel est le cas de la Toscane : la raison en est que ces États n'entretiennent qu'extrêmement peu de troupes; ils s'abandonnent à la merci des grands empires. *Bene qui latuit, bene vixit.*

Il faut encore observer que plusieurs États, chargés d'une dette publique énorme, sont obligés d'imposer leurs sujets au delà de la proportion naturelle de leurs facultés et de leurs ressources. Chacun sait que c'est le cas où se trouve l'Angleterre.

Il faut aussi observer que plusieurs puissances de l'Europe orientale, surtout la Russie, suppléent à la modicité de leurs revenus en argent par des prestations *in natura*, prestations qui ne sauraient être calculées; ce qui modifie les rapports résultant de ce tableau.

Dans le service militaire, la différence de valeur entre les nations européennes s'énonce d'une manière encore plus frappante, mais qu'il est difficile d'exprimer en chiffres : 1° parce que l'état effectif des forces militaires varie; 2° parce qu'il faut compter les marins, qui d'ordinaire sont licenciés en temps de paix; 3° enfin parce que le même nombre de combattants ne représente pas la force réelle sur le champ de bataille.

Il paraît que la proportion d'*un* soldat pour *cent* habitants est celle que tout État européen peut adopter sans épuiser ses ressources, et même sans soutirer à la culture aucun bras véritablement utile : néanmoins quelques monarchies militaires grandes et petites vont bien au delà. D'autres États restent considérablement au-dessous.

Nous croyons que l'on peut adopter les estimations suivantes pour le pied de paix actuel.

| | est militaire. | | est militaire. |
|---|---|---|---|
| En Angleterre, un sur. . . . . | 230 | En Portugal, un sur. . . . . | 139 |
| En France, un sur. . . . . | 130 | Dans les villes libres d'Allemagne, un sur. . . . . | 145 |
| En Autriche, un sur. . . . . | 118 | Dans les petits États monarchiques d'Allemagne, un sur. . . . . | 148 |
| En Russie, un sur. . . . . | 57 | En Espagne, un sur. . . . . | 278 |
| En Bavière, un sur. . . . . | 113 | Dans les Deux-Siciles, un sur. . . | 217 |
| En Prusse, un sur. . . . . | 76 | Dans la Toscane, un sur. . . . . | 318 |
| Dans le royaume de Saxe, un sur. | 116 | Dans les États Romains, un sur. . | 431 |
| Dans le Würtemberg, un sur. . . | 117 | Dans les États Sardes, un sur. . . | 165 |
| En Suède et en Norvége, un sur. . | 85 | En Turquie, un sur. . . . . | 92 |
| En Danemark, un sur. . . . . | 51 | | |
| En Belgique, un sur. . . . . | 150 | | |
| Dans les Pays-Bas, un sur. . . . | 119 | | |

Il n'est guère possible de tirer aucune conclusion sûre et positive de ces données, car on ne peut y séparer ce qui appartient au caractère plus ou moins belliqueux des nations, et ce qui n'appartient qu'aux efforts exagérés des gouvernements. Un seul fait reste évident; c'est que, généralement parlant, les États du nord de l'Europe, à une population égale, ont une valeur politique, militaire et financière, double, triple, ou même quadruple. Prenons pour exemple la Suisse ou le Danemark et les Deux-Siciles; supposons que ces États soient plus rapprochés, et que les puissances européennes restassent spectatrices d'une guerre entre

eux; pour qui seraient les meilleures chances? Probablement Naples serait la première à désirer la paix, et pourrait bien y perdre la Sicile dans une lutte contre le Danemark; peut-être le royaume de Naples serait-il assez facilement conquis par les Suisses unis et bien dirigés; et cependant la population de Naples est quatre fois celle du Danemark ou celle de la Suisse; son territoire a deux fois plus d'étendue, et vaut dix à douze fois le territoire danois ou suisse en valeur agricole. Les peuples du midi de la France supportent moins bien les fatigues de la guerre que ceux du nord. La valeur même des Espagnols ne forme pas exception; ils n'ont triomphé que dans la petite guerre de partisans.

Nous ferons encore remarquer ici un fait curieux. En divisant l'Europe par le Rhin et par les Alpes, ou par une ligne tirée d'Amsterdam à Venise, il se trouverait :

| | soldats sur pied. | | soldats sur pied. |
|---|---|---|---|
| Dans le nord et l'est de l'Europe . . . | 1 800 000 à 2 000 000 | Dans le midi et l'ouest . . . . | 900 000 à 1 000 000 |

Mais les revenus seraient partagés dans la proportion inverse; on en trouverait :

| | de francs. | | de francs. |
|---|---|---|---|
| Pour le nord et l'est. . . | 2 000 000 000 | Pour le midi et l'ouest. . | 4 000 000 000 |

Voilà l'empire de l'or et celui du fer.

# TABLEAUX
## DE LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE
### DE L'EUROPE

---

### TABLEAU SYNOPTIQUE DES PEUPLES EUROPÉENS
anciens et modernes
CLASSÉS PAR FAMILLES ET PAR LANGUES (1).

#### I. — Famille pélasgique.

A. *Branche Thrace.* (Adelung. Vater. Gatterer.)

1. ***Phrygiens***, en Asie; ***Bryges***, en Europe †.
2. ***Lydiens***, dont une colonie en Étrurie ?.
   * ***Lydias***, canton de Macédoine.
   * ***Tyrrheni***, de Macédoine.
3. ***Troyens*** et leurs émigrations †.
4. ***Bithyniens***, dont descendaient les ***Thyni*** ×. (Mannert.)
5. ***Cariens***, avec quelques colonies en Laconie, etc. †. (R.-Rochette.)
6. ***Thraces*** proprement dits ×. (Voyez ***Slavas***, etc.)
   * ***Maidi***, en Thrace (branche de Mèdes) ?. (MB.)
   * ***Pelagones***, en Macédoine; ***Pehluwan?*** (MB.)

B. *Branche Illyrienne.*

1. ***Mysi*** ou ***Mœsi***, peuple mélangé.
2. ***Daces*** ou ***Gètes*** ? ×. (Voyez ***Valaques***).
3. ***Dardani*** ? ×.
4. ***Macédoniens*** anciens, du moins en partie.
5. ***Illyrii*** anciens ×. (Voyez ***Albanais***.)
   α — ***Parthini*** (les blancs, en albanais.)
   β — ***Taulantii***.
   γ — ***Molossi***.
   δ — ***Ardiæi***. (***Eordæi***, en Macédoine.)
   ε — ***Dalmatæ***.
6. ***Pannoniens*** ou ***Pœones*** † (Mannert)?.
7. ***Vénètes***, colonie illyrienne en Italie ×. (Fréret.)
8. ***Sicules***, idem ×.
9. ***Iapyges***, idem †.

C. *Branche Pélasgo-Hellénique.*

1. ***Pélasges*** ou ***Pelarges***, indigènes primitifs de la Grèce et de l'Italie ×. (de ***pela***, rocher; les constructeurs en rochers.) (MB.)
2. ***Lélèges***, colonie asiatique venue en Grèce †. (R.-Rochette.)
3. ***Curètes***, idem ? †.
4. ***Perrhèbes***, Pélasges de Thessalie †.
5. ***Thesprotes***, idem, en Épire †.
6. ***Ætoli*** ? (peut-être Illyriens.)
7. ***Hellènes***, nommés antérieurement ***Græci***, en Épire, et ***Græi***, en Thrace.
   α — ***Achæi*** ou ***Achivi***, c'est-à-dire les riverains des fleuves.
   β — ***Iones*** ou ***Iaones***, c'est-à-dire les lanceurs de flèches.
   γ — ***Dores*** ou ***Doriens***, c'est-à-dire les porte-lances.
   δ — ***Æoli***, Éoliens, c'est-à-dire les errants, les coureurs.
8. ***Arcadiens***, Pélasges du Péloponnèse ×.
9. ***Œnotres***, émigrés en Italie ×.
10. ***Tyrrhènes***, émigrés en Italie ×. (R.-Rochette.)

(1) Ce tableau n'est qu'un essai provisoire, tendant à faciliter à nos lecteurs le coup d'œil général sur les résultats des recherches modernes, relatives à la parenté des nations et à l'affiliation des langues. On a dû y rapporter des hypothèses douteuses et même opposées, lorsqu'il n'y avait rien de mieux à y substituer, et lorsque la question est encore en discussion parmi les savants.

Les opinions douteuses, selon nous, sont marquées par le signe ?. Les nations et les langues *éteintes*, ou dont il ne reste aucun rejeton vivant, distinctement reconnu, sont désignées par le signe †. Celles dont nous croyons reconnaître des traces obscures, ou qui sont notoirement mêlées avec d'autres, sont indiquées par le signe ×.

Enfin, on a souvent indiqué les noms des auteurs d'une opinion, lorsque les opinions ont quelque chose de particulier. Les initiales MB. indiquent celles qui sont propres à Malte-Brun.

Nous avons conservé ce tableau à peu près tel que l'a donné Malte-Brun, afin qu'on trouve, dans cette édition de sa *Géographie*, l'opinion de cet illustre ethnographe sur le sujet assez compliqué des peuples anciens et modernes de notre partie du monde. E. G.

LANGUES ANCIENNES DE CES TROIS BRANCHES.

A. *Langues thraces* † ou × ?.

1. *Thrace* propre, rapproché du perse, etc., par les noms propres.
2. *Phrygien*, id., une des souches du grec et de l'illyrique ou albanais.
3. *Lydien*, peut-être branche phrygienne.
4. *Carien*, peut-être pélasge mêlé de phénicien.

* *Lycaonien* de Saint-Paul.

B. *Langues illyriques* × ?.

1. *Illyrique* propre, une des souches de l'albanais.
2. *Gète*, avant la domination des peuples slaves.

C. *Langues helleniques*, grec ancien. (Thiersch et MB.)

1. *Hellénique primitif*, rapproché du pélasgique †.
   a. *Arcadien* †.
   b. *Thessalien*, avec le *grec macédonien* vieux ? ×.
   c. *Œnotrien*, transporté en Italie et mêlé au latin ×.
2. *Hellénique des temps historiques.*
   a. *Éolien* vieux, rapproché de l'œnotrien (langue des *dieux* dans Homère) ×.
   b. *Dorien* ancien, descendu de l'éolien (langue de Sapho, de Pindare, etc.).
      α — *Laconien*, idiome à part.
      β — *Dorien* récent, de Syracuse (langue de Théocrite).
   c. *Ionien* ancien, ou l'hellénique adouci par les nations commerçantes (langue d'Homère, restée classique pour la poésie épique).
      α — *Ionien* d'*Asie*, encore plus adouci (langue d'Hérodote).
      β — *Ionien* d'*Europe*, resté plus mâle et dont l'*idiome attique* est la branche principale (langue classique des orateurs et du théâtre).
   d. *Grec littéral commun*, ou l'idiome attique, épuré et fixé par les grammairiens d'Alexandrie; langue commune de toute la Grèce, de l'Orient et du beau monde de Rome, jusqu'à l'invasion des Barbares.
   e. *Idiomes locaux*, peu connus.
      α — L'*alexandrin* vulgaire.
      β — Le *syro-grec* (langue du Nouveau Testament).

**II. Famille étrusque** ou **italique** (1).

1. *Aborigènes* ou *Opiques* (fils d'*Ops*, la Terre), noms génériques (MB).
   a. *Enganei*, avant les Veneti †.
   b. *Ligures*, divisés en beaucoup de tribus.
   c. *Etrusci*, la masse de la nation étrusque (MB).
      * La nation *étrusque* paraît avoir été composée de castes ou tribus.
      α — Caste des seigneurs. *Larthes*, en étrusque; *Tyrani* ou *Tyrrheni*, en grec-éolien ou pélasgique.
      β — Caste des prêtres. *Tusci*, c'est-à-dire sacrificateurs.
      γ — Caste des guerriers. *Rasenæ* ?. *Voyez* ci-dessous.
      δ — Caste populaire.
   d. *Piceni* avec les *Sabini*.
   e. *Marsi*, etc., etc.
   f. *Umbri*. (Denys d'Halicarnasse.)
   g. *Samnites*, peut-être *Samones*, les gens de la terre haute (*Samos*), divisés en :
      1. *Hirpini* (les chasseurs de loups).
      2. *Caudini* (armés de troncs d'arbres).
      3. *Pentri* (de *pennus*, pointe).
      4. *Caraceni* (vêtus de *caraca*).
      5. *Frentani* (armés de frondes). (MB.)
   h. *Latini*, etc. ×.
   i. *Ausones* ×.
   k. *Siculi*, selon Denys.
   l. *Lucani* et *Brutii* ou *Bretti*.
2. *Colonies*, historiquement probables.
   a. Orientales, savoir :
      α — *Pélasges* d'Arcadie (1400 avant J.-C.) †.
      β — *Græci* anciens et Pélasges de Thessalie (*idem*) †.
      γ — *Œnotri* divisés en :
         1. *Œnotri* propres (les vignerons).
         2. *Chonii* (les agriculteurs).
      δ — *Dauniens*, *Iapyges*, etc., etc.
      ε — *Tyrrheni* de la Lydie macédonienne (11 à 1200 avant J.-C.) †.
      ζ — *Troyens*, peut-être parlant l'éolien vieux (900 avant J.-C.) (MB).
      η — Colonies *achéennes*, *doriennes*, *chalcidiques*, en Sicile et en Grande-Grèce ×.

(1) On peut donner beaucoup de raisons pour considérer la famille étrusque comme une quatrième branche de la famille pélasgique; mais il y en aurait autant pour en faire une branche des Celtes.

b. Septentrionales, savoir :
α — Les *Siculi*, selon l'opinion des modernes × ?.
β — Les *Vénètes*, soit Illyriens, soit Slavons ×.
γ — Les *Rasenæ* (Rhætes); classe conquérante de l'Étrurie ?.
δ — Les *Peligni* (*pela*, rocher, en macédonien) ?.
c. Occidentales, savoir :
α — Colonies celtiques ×. (Fréret.)
1. *Umbri*?. *Voyez* plus haut.
2. *Senones*.
3. *Ligures* ? ?. *Voyez* plus haut.
4. *Insubres* (*Isombri*).
5. *Volsques* (*Volcæ*) ? †.
β — Colonies ibériennes ou basques. (MB.)
1. *Sicani*.
2. *Osques* × (1).
3. *Corsi* proprement dits ×.
4. *Ilienses* en Sardaigne. (Voyez *G. de Humboldt*.)
5. *Balari*, etc., etc.

LANGUES ANCIENNES DE CETTE BRANCHE.

A. *Langues italiques*. (Merula et MB.)

1. Langue *étrusque* ×; probablement divisée en *sacrée* et *vulgaire*, outre les dialectes; par exemple :
a. *Rhétique*.
b. *Falisque*.
c. *Umbrique*. (Merula.)
2. Langue *italique* centrale ou *opsce* +.
a. Le *sabelle* ou *samnite*.
b. Le *sabin*, etc.
c. Le *latin*.
3. L'*ausonien* avec le *sicule*, le *lucanien*, etc.

B. *Langues étrangères à l'italique*.

1. *Dialectes celtiques* et *illyriques*.
a. Le *ligurien* ×.
b. Le *gaulois cisalpin* ×.
c. Le *vénète*.
d. Le *volsque* ?.
e. L'idiome des *Iapyges* ?.
2. *Dialectes ibériens* ou *basques*. (Voyez *G. de Humboldt*.)
a. L'*osque* (*eusce* ou basque).
b. Le *sicanien*, etc.
3. *Dialectes helléniques* ×.
a. Le *dorien*. (Merula.)
1. Le syracusain ou siciliote.
2. Le tarentin (laconien).
b. L'*achæo-ionien*. (MB.)
1. Le sybarite.
2. Le crotoniate.
c. L'*éolo-dorien*.
1. Le locrien.

NATIONS ET LANGUES MODERNES QUI DESCENDENT DES BRANCHES PÉLASGO-HELLÉNO-ÉTRUSQUES.

1. *Grecs modernes*, descendants des anciens, mêlés de Romains, de Slaves, d'Asiatiques, etc.
*Langue grecque moderne*.
1. *Éolo-dorien* modernisé.
2. *Tzakonite*, reste du dorien.
3. *Crétois* ou *candiote*.
4. Grec *épirote* et albanais.
5. Grec de Valachie, de Bulgarie, etc. (F. Adelung.)
2. *Albanais* ou *Skipétars*, mélange d'anciens Illyriens, Grecs et Celtes. (Masci et MB.)
*Langue skipétare* ou *albanaise*.
a. Le *skipetar* ou albanais propre.
α — Idiome des Guègues.
β — — des Mirdites.
γ — — des Toskes.
δ — — des Chamouris.
ε — — des Iapys.
b. L'*albanais* mélangé.
α — Albanais grécisé d'Épire.
β — Italo-albanais de Calabre.
γ — Albanais de Sicile.
3. *Valaques* ou *Roumouni* (*Roumains*), mélange des paysans de Dacie et de Thrace, avec les colonies militaires romaines, slaves et autres.
*Langue valaque*, ou *slavo-latine*, ou *daco-romaine*.
a. *Roumounique* ou valaque propre.
b. *Moldave*.
c. Valaque de Hongrie et de Transylvanie.
d. *Kutzo-valaque* ou valaque de Thrace et de Grèce.
4. *Italiens*.
5. *Français*.
6. *Espagnols*.
} *Voyez* ci-après, *peuples celto-romains*.
*Langues celto-latines*.
a. Italien.
b. Roman *ou* provencal.
c. Français.
d. Espagnol.
} *Voyez* ci-après.

(1) Nous distinguons avec soin les *Opici* ou *Opsci*, indigènes ou aborigènes d'Italie, parlant la langue italique ancienne, et les *Osci*, colonie des Osques, Eusques, Vasques de la Vescitanie espagnole, établis dans la Vescitanie italienne (*campus Vescitanus*). La confusion de ces deux noms remonte aux anciens, et elle est la source de beaucoup de difficultés. MB.

### III. — Familles slaves ou vénédiques.

#### BRANCHES ANCIENNES, CONNUES DES GRECS OU DES ROMAINS.

A. *Peuples maîtres des pays slaves.*

1. *Scythes*, divisés en castes et tribus. (MB.)
   a. *Scythes royaux*, caste dominante, parlant le zend ou un autre idiome de la haute Asie.
      * Quatorze mots médo-scythes chez Hérodote.
   b. *Scythes agricoles*, tribus vassales, peut-être slaves, vendues comme esclaves.
      * Idiome scythe chez Aristophane. Mots chez Pline. Inscriptions d'Olbie.
   c. *Scythes pasteurs*, tribus vassales, peut-être finnoises ou tchoudes. (Selon Bayer, etc.)
2. *Sarmates*, horde conquérante à physionomie mongole-tatare. (MB.)
   a. *Sarmates* propres.
   b. *Iaxamates* (peut-être identique avec les *Iazyges*).
   c. *Exomates*.
   d. *Thisomates* (inscription de Protagoras).
3. *Ostrogoths*, vainqueurs des Sarmates, etc. *Voyez* ci-après.

B. *Peuples slaves anciens, sans dénomination générale.*

1. Peuples slaves méridionaux.
   a. *Henètes* en Paphlagonie ? †. (Sestrencewicz.)
   b. *Cappadociens* ?. (*Idem.*)
   c. *Crobyci* (Chrowitzy), en Thrace ×. (MB.)
   d. *Bessi*, idem ×.
   e. *Triballes* (Drewaly) ? †.
   f. *Dardani*, de *darda*, lance ? ?. (MB.)
   g. Diverses tribus des montagnes de la Grèce.
   h. *Carni* avec les *Istri*.
   i. *Veneti*, selon quelques-uns.
2. Peuples slaves septentrionaux.
   a. *Serbi* avec les *Vali*, près du Rha (Volga) ×.
   b. *Roxolani* ×, plus tard connus sous le nom de *Ros*.
   c. *Budini*, peuple ou gothique ou slave †.
   d. *Basternæ* avec les *Peucini*.
   e. *Daces*, ou tel autre peuple qui a donné aux villes de la Dacie leurs noms slavons en *ava* ×.
   f. *Olbiopolites* du IIe siècle, mêlés de Grecs †.
   g. *Pannonii* (*pan*, seigneur) ?.
   h. *Carpi*, dans les monts Carpathes.
   i. *Biessi*, dans les monts Biecziad.
   k. *Sabogues*, etc., etc.
   l. *Lygii* ×, depuis *Liæchi* (Liaches), etc., etc.
   m. *Mougilones*, et autres, chez Strabon.
   n. *Venedi* ou *Venedæ*, depuis nommés Wendes, aux bouches de la Vistule.
   o. *Semnones*, entre l'Oder et l'Elbe ? ×.
   p. *Vindili* de Pline.
   q. *Osi* de Tacite. (*Otschi*, les pères.)

#### NATIONS ET LANGUES SLAVES CONNUES DEPUIS ATTILA.

##### I. Slaves proprement dits.

A. *Branche orientale et méridionale.* (Dobrowski, Vater.)

1. Russes, peuple mixte des Roxolans, des Slaves, des Goths, etc.
   a. Les *Grands Russes* de Novgorod, Moscou, Souzdal, etc.
   b. Les *Petits Russes* de Kiev et d'Ukraine.
   c. Les *Russniaques* ou *Orosz*, dans la Galicie et la haute Hongrie.
   d. Les *Cosaques*, mêlés de Tatares, etc.

   Langue russe.
   α — Dialecte de Grande-Russie (langue écrite).
   β — Idiome de Souzdal, le plus hétérogène de tous.
   γ — Dialecte d'Ukraine ou de Petite-Russie.
   δ — Le *russniaque*, très-ancien dialecte.
   ε — Le russe lithuanien, reste du kriwitze ?. Voyez *Wende*.
   ζ — Le russe-cosaque.
2. Serbes, Serviens ou *Slavons danubiens*.

   *Langue serbe* (*serbska*).
   a. Dialecte serbe propre (langue écrite et polie).
      * *Ancien slavon*, langue de l'Église russe, presque identique avec le serbe.
   b. Dialecte *bosnien*.
   c. — *ragusain* et *dalmate* (italianisé).
   d. — *montenégrin*.
   e. — *uscoque*, mêlé de turc.
   f. — *slavon*, très-pur.
   g. — *bulgaro-slave*, etc., etc.
3. Croates, ou *Chrobates*, ou *Slavons noriques*.

   *Langue croate*.
4. Slovènes (Wendes mérid., Carniolais).

a. Dialecte *croate* ou *chrobate*, c'est-à-dire des montagnes.
b. — *slovène*, parlé dans l'ouest de la basse Hongrie (dialecte écrit).
c. — *wende*, parlé par les *Wendes méridionaux*, peuple mélangé.

α — Wende de Carniole, avec les idiomes des *Karstes*, des *Tzizsches*, des *Poykes*, etc.
β — Wende de *Styrie* et de *Carinthie*.
d. Dialecte des *Podluzakes*, en Moravie, et peut-être des *Charwates*.

### B. *Branche centrale et occidentale.* (Dobrowski.)

1. Polonais ou *Liaiches*.
*Langue polonaise écrite et littéraire.*
a. Dialecte de la Grande-Pologne.
b. — de la Petite-Pologne.
c. Les *Mazures* de Mazovie et de Podlachie; le dialecte mazure est très-impur.
d. Les *Goralis*, dans les monts Krapac[illegible]
e. Les *Kassubes*, en Poméranie ?
f. Les Silésiens-Polonais, avec [illegible]lecte *medziborien*, vieux p[illegible] mêlé d'allemand.
2. Bohemes ou *Czèkhes* (Tchèkhes).
a. *Czèkhes* proprement dits.
b. Czèkhes de Moravie.

* Langue *czèkhe*, écrite et polie, presque sans dialectes.
3. Slovaques ou Slaves de la Hongrie septentrionale.
a. Dialectes slovaques des montagnes.
b. Dialectes des bords du Danube.
[illegible] l'idiome *hanaque*, [illegible] Moravie.
[illegible] idiome *strania-* [illegible] (idem).
[illegible] idiome *schelagschaque* (idem), etc.
} Restes du *mahrawany* ou slavon de Grande-Moravie.
* Dialecte du *czèkhe*, employé comme langue écrite.

## II. Wendes, ou Slaves Baltiques.

### A. *Wendes propres.* (Vindili ?. Winidæ.)

a. *Wagri* (Holstein oriental) ×.
b. *Obotriti* ou *Afdrede* (Mecklenbourg) ×.
c. *Rani* †.
d. *Rugiens* mêlés de Scandinaves ×.
e. *Lutitzi*.
f. *Witzi*.
g. *Welatabi*.
h. *Havelli*, etc.
} Brandebourg ×.
i. *Milzieni*.
k. *Serbes* ou *Sorabi*.
} Saxe.
l. Wendes d'Altenbourg ×.
m. *Regio Slavonum*, en Franconie ×.
n. *Luzinki*
o. *Zpriawani*.
} Lusace.
p. *Polabes* ou *Linones* ×.

### B. *Wendes-Lithuaniens.* (Venedæ, Venedi, Æstyi.)

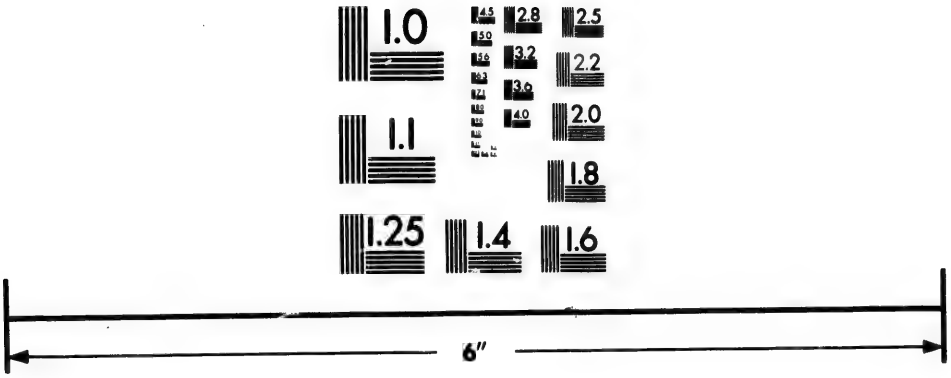
1. *Pruczi* ou Wendes-Goths. (Gudaï.)
Langue *prucze* ou *prutze* † 1683.
2. *Litwani*, *Lithuaniens* ou *Litaouis*.
a. Langue *litewka*, écrite.
Dialecte de Vilna.
— *schamaïte* ou de Samogitie.
— prussien.
b. Idiome kriwitze, dans la Russie blanche ×.
c. *Letton* ou *Lotwa*.
1. Le letton de Livonie.
2. Le *semigale*, dans le pays du même nom.
3. Dialecte des *Rhèdes*, des *Tamneckes*, etc.

## IV. — Familles finnoises ou tchoudes.

NATIONS ANCIENNES QUI ONT OCCUPÉ LES CONTRÉES FINNOISES.

1. *Scythes* d'Europe. *Voyez* plus haut. † 200 ans après J.-C.
2. *Sarmates* ? † 400 après J.-C.
3. *Iazyges* (*Iatwinges* de l'histoire polonaise). † 1268.
4. *Fenni* de Tacite, *Zoumi* (Suome) de Strabon. (MB.)
5. *Æstyi* ou Ehstes ? *Voyez* plus haut.
6. *Scyri*, *Heruli*, etc. ? (Lelewel.)
7. *Huns* européens, *Ounni* et *Chuni* de la géographie ancienne classique. Race turco-mongole.
8. Races inconnues soumises aux *Huns*.

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

NATIONS ET LANGUES ACTUELLES.

A. *Race finnoise pure.* (Adelung. Porthan. Pallas.)

1. *Finlandais* ou Suome.
a. Dialecte *finlandais* propre dans le midi (langue écrite).
b. — *tawastien* divisé en :
α — tawastien.
β — *satacundien.*
γ — *ostrobotnien.*
c. — *carélien* ou *kyriala,* divisé en :
α — Idiome de Savolax.
β — — Ingrie.
γ — — Rautalamb.
δ — — Carélie et Olonetz, etc.
ε — Idiome Cayanien ou *quœne.*
2. *Ehstes,* peut-être un reste des *Æstyi.*
a. *Ehste* propre, divisé en :
α — Dialecte de Réval ou de la *Harrie.*
β — — Dorpat ou d'*Ungannie.*
γ — — Œsel.
b. *Lives* ou Livoniens.
α — Dialecte *vieux-live.*
β — — *krewinien,* etc.

B. *Peuples finnois mélangés.*

1. *Permiakes* ou *Biarmiens,* race peu connue, mêlée de Finnois et de Scandinaves ?
Langue permiake en deux dialectes.
a. Le *permiake.*
b. Le *siriane.*
2. *Hongrois* ou *Magyars,* Finnois subjugués par des Turcs et par une race inconnue des monts Ourals. (Gyarmathy. Sainovicz.)
Langue *magyare,* écrite.
a. Dialecte du Raab ou occidental. (Adelung.)
b. — de Debretzin ou oriental.
c. — des *Szeklers* ou *Sicliens,* tribu de Transylvanie.
3. *Lapons,* branche finnoise mêlée avec une tribu hunnique (Huns de Scandinavie, de Gräberg) ?.

V. — Famille germanique.

A. *Branche Teutonique* sur le Rhin et le Danube.

TRIBUS ET IDIOMES ANCIENS.

Bastarnæ † ??.
*Suevi* ou nomades †.
Idiome inconnu (Voyez *Slavons*).
*Suévique* ancien, inconnu.
*Marcomanni.* } ×. Idiome haut teutonique.
*Quadi.* } ×. Idiome haut teutonique.
*Taurisci.* } ×. Idiome haut teutonique.
*Boiovarii.* Dialecte mêlé de *celto-boïen.*
*Istævones,* plus tard *Franci.* } Le *francique.* (Gley).
*Hermunduri* ou *Hermiones.* } Le *francique.* (Gley).
*Chatti.* } Le *francique.* (Gley).
*Alemanni.* L'*alémannique.* (Hebel.)

TRIBUS MODERNES ET IDIOMES EXISTANTS.

1. *Suisses* (Suèves remplaçant les Celtes Helvétiens).
*a.* Idiome de *Berne* et d'*Argovie.*
*b.* — de la vallée d'*Hassli.*
*c.* — de *Fribourg.*
α — Patois welche de Mistenlach.
*d.* Idiome d'*Appenzell.*
*e.* — des *Grisons.*
2. *Rhénaniens.*
*a.* Dialecte de l'*Alsace.*
*b.* — de *Souabe.*
α — de la *Forêt-Noire* ou Haute-Souabe.
β — de *Baar.*
γ — de la vallée du *Neckar,* ou Würtemberg.
δ — de la *Vindélicie.* (Augsbourg, Ulm, etc.)
*c.* Dialecte du *Palatinat.*
α — Le *wasgovien* allemand.
β — Idiome du *Westerwald.*
3. *Danubiens* ou branche marcomanique.
*a. Bavarois.*
α — Dialecte de *Munich.*
β — — *Hohen-Schwangen.*
γ — — *Saltzbourg.*
*b. Tyrolien.*
α — Dialecte de la vallée de *Zill.*
β — — la vallée de l'*Inn.*
γ — — *Lienz.*
δ — — des soi-disants *Cimbres* du Véronais et du Vicentin (1).

(1) Je suis *Hormayr,* mais en me réservant la discussion d'un argument encore négligé, et qui peut changer la face de la question. MB.

*c. Autrichien.*
α — Dialecte de *Basse-Autriche*, avec quatre variétés.
β — — de *Haute-Autriche*.
γ — — de *Styrie*, avec six variétés, entre autres, celle de la vallée de l'Ens et de la vallée de la Mur.
δ — — de *Carinthie*.
ε — — de *Carniole*.
ζ — — des *Gottschewariens*.

*d. Bohémo-silésien.*
α — *Silésien*, en plusieurs variétés.
β — *Bohémo-allemand*.
γ — *Moravo-allemand*, quatre variétés.
δ — *Hungaro-allemand*, idem, entre autres, l'idiome de *Zips*.

4. *Franco-Saxons* ou *moyens Allemands*.
*a.* Dialectes parlés.
α — Dialecte de *Hesse*.
β — — de *Franconie* (Nuremberg, Anspach, etc.)
γ — — des *monts Rhön*, etc.
δ — — de l'*Eichsfeld*, etc.
ε — — de *Thuringe*.
ζ — — de l'*Erz-gebirge*.
η — — de *Misnie* ou haut saxon moderne.
θ — — de Livonie et d'Esthonie (classes supérieures).
ι — — des *Saxons de Transylvanie*.
*b.* Langue écrite générale.
Le *haut allemand* ou le dialecte de Misnie régularisé.

B. *Branche Cimbro-Saxonne*, dans les plaines sur les mers Baltique et du Nord.

PEUPLES ANCIENS.

*Cimbri* × (selon d'autres, Iotes-Scandinaves).
*Angli* ×, idiome anglique ancien.
*Saxones* (*Ingævones* des Romains).
*Heruli* ? †.
*Longobardi* ou *Vinuli* de Cimbrie ×, idiome vinulique.
*Semnones* ? † (plutôt Slaves-Wendes).
*Cherusci*, mêlés aux Francs ×.
*Bructeri* et *Chauci*, idem ×.
*Frisones*.
*Batavi*, selon les Romains, colonie des Chatti.
*Menapii*, etc., ×.
*Tungri*.

DIVISIONS MODERNES.

1. *Saxons* ou bas Allemands.
a. *Saxon*, proprement dit, ou idiome de Basse-Saxe.
α — Dialecte poli de *Hambourg*, etc.
β — — *holsteinois*.
γ — — *slesvigois*, entre la Slie et l'Eyder.
δ — — des *Marsches* ou pays bas.
ε — — *hanovrien*, en plusieurs variétés.
ζ — — des mineurs du *Harz*.
η — — de la *Marche de Priegnitz* (restes du longobardo-cimbrique).
b. *Saxon oriental*.
α — Dialecte *brandebourgeois* (*Markisch.*)
β — — *prussien* moderne, depuis 1400.
γ — — *poméranien* moderne.
δ — — *rugien*.
ε — — *mecklenbourgeois*.
c. *Westphalien* ou *saxon occidental*.
α — Dialecte de Brême.
β — — de la Westphalie centrale.
γ — — de l'ancien duché d'Engern, peut-être l'*Angrivarien* ×. (M. Weddigen.)
δ — Dialecte de Cologne.
ε — — de Clèves, etc., etc.

2. *Frisons*.
* Ancien frison.
Dialectes modernes.
*a. Frison* proprement dit.
α — *Frison du nord* ou de *Cimbrie*, divisé en dialectes de Bredstedt, d'Husum, de l'Eyderstedt †, des îles.
β — *Frison de Westphalie*, divisé en dialectes et peuplades : 1° de *Rustringen*; 2° de *Wursten*; 3° de *Saterland*.
γ — *Frison de Batavie*, divisé en dialectes : 1° frison commun; 2° frison de *Molckwer* (anglo-frison); et 3° frison de *Hindelopen*.
*b. Néerlandais* ou *batave moderne*.
α — *Hollandais*, la langue écrite et polie.
β — *Flamand*, la langue écrite et polie.
γ — Dialecte de *Gueldre*.
δ — — de *Zélande* et de *Flandre* hollandaise.
ε — — de *Kemperland*, mêlé de teutonique ou du haut allemand.
ζ — — de *Bois-le-Duc*.

### C. *Branche Scandinave* ou *Normanno-Gothique.*

PEUPLES ET IDIOMES ANCIENS.

*Iotes.*
*Goths.*
*Manimes.*
*Vanes*, etc.
} peuplades anciennement établies dans la Scandinavie. (*Alvismal.*)

*Iotique* ancien, bas scandinave.
*Gothique* ancien, haut scandinave.
*Manimique*, dialecte moyen, source des langues modernes.
*Vandale ?.*

*Alani ?.*
*Rhos* ou *Roxolani ?.*
*Gothones* (*Gudaq* des Lithuaniens) ?.
*Heruli ?* (M. de Suhm.)
*Segri.*
*Longobardi* ou *Vinuli* émigrés.
*Vandali.*
*Iuthungi.*
*Burgundiones.*
} Peuples de race scandinave mêlés de Slaves, de Wendes et d'autres nations subjuguées.

*Alanique*, semblale au gothique †.
  *a. Rhos-alanique* (× dans le russe) (Vater).
*Gothique* ancien.
  *a. Ostrogothique* (× en Ukraine et en Italie).
  *b. Visigothique* (× en Pologne et en Espagne.)
  *c. Mésogothique* (dialecte d'Ulfilas, *mêlé*).
*Hérulique*, très-incertain, mêlé, selon quelques-uns, de lithuanien.
*Longobardique*, peut-être de l'iotique ou du cimbre.
*Burgundique*, peut-être normannique, mêlé du wende.

DIVISIONS MODERNES.

Le *normannique* ou langue générale des VIII^e et IX^e siècles (langue des Scaldes et de l'Edda), *alt-nordisch* de *Grimm.*
1. Le *norvegien* (*norrêna*) des X^e et XI^e siècles.
  *a. Islandais*, langue des *Sagas*, encore écrite.
  *b. Norvégien* des vallées centrales.
  *c. Dalécarlien* (ou *dalska*) occidental.
  *d. Iæmtlandais* avec l'*helsingais.*
  *e.* Dialecte des îles *Færöer.*
  *f.* Le *norse*, aux îles *Shetland.*
2. Le *suédois* (*svensk*) depuis 1400.
  *a. Suédois* (langue écrite).
    α — Dialecte d'*Upland* avec la variété de *Roslag.*
    β — — de *Norrland.*
    γ — *Dalécarlien* oriental (idiome plus ancien).
    δ — *Suédois* de Finlande, avec quelques variétés.
  *b. Gothique* moderne.
    α — *Vestrogothique.*
    β — *Ostrogothique.*
    γ — Dialecte de *Vermeland* et *Dal* (les Vanes ?).
    δ — — de *Småland.*
    ε — — de l'île de *Runæ* en Livonie.
3. Le *danois* (*dansk*), depuis 1400.
  *a. Danois.*
    α — Dialecte des îles Danoises (langue écrite).
    β — — de Scanie jusqu'en 1660.
    γ — — de l'île de *Bornholm* (idiome ancien, de 1200.)
    δ — Le *norvégien moderne* (*norsk*), dans les villes et les basses vallées (langue écrite).
  *b. Jutlandais* ou iotique moderne.
    α — *Normanno-iotique* dans le nord et l'ouest.
    β — *Dano-iotique*, le long du Petit-Belt.
    γ — *Anglo-iotique* dans le canton d'Angeln.

### D. *Branche Anglo-Britannique.*

PEUPLES ET IDIOMES ANCIENS.

*Belges.*
*Cambri.*
} *Voyez* ci-après *familles celtiques.*

*Gaulois-Romains. Romana rustica* ×.
Anciens *Germains* ou *Scandinaves.* Ancien dialecte gothique ou scandinave, a. 100 avant J.-C. ×. (Tacite.)

*Angles.*
*Saxons.*
*Jutlandais.*
} Langue *anglo-saxonne*, a. 449-900 ×.
  a. *angle*, au nord de la Tamise.
  b. *saxon*, au sud de la Tamise.
  c. *iotique*, dans le Kent.

*Danois.* Langue *dano-saxonne*, 800-1040.
*Normands.* Idiome français-neustrien, depuis 1066 +.

DIALECTES ACTUELS.

a. *L'anglais* proprement dit (langue écrite).
- α — Dialecte de *la Cité de Londres* (le *cockney*).
- β — — d'*Oxford* et du centre.
- γ — — de *Somerset*.
- δ — — du *pays de Galles* (anglais).
- ε — — des Irlandais-Anglais (accent hibernien).
- ζ — — des Anglais de *Wexfordshire*.
- η — Idiome *jowring* dans le Berkshire.
- θ — — *rustique* de *Suffolk* et de *Norfolk*.

b. *L'anglais-northumbrien* (dano-anglais).
- α — Dialecte d'*Yorkshire*.
- β — — de *Lancashire*.
- γ — — de *Cumberland* et *Westmoreland*.

c. *L'écossais* (anglo-scandinave).
- α — *L'écossais* propre, *Lowland-scotch* (langue écrite).
- β — *The border-language*, idiome mélangé des provinces frontières.
- γ — L'idiome des Écossais d'Ulster, en Irlande.
- δ — — des *îles Orcades*.

d. *L'anglo-américain*, qui paraît s'éloigner peu à peu de l'anglais, etc.

## VI. — Famille celtique.

PEUPLES ET IDIOMES ANCIENS. MB.

1. *Celtes-Danubiens*. Idiomes inconnus.
   a. *Helvetii* †.
   b. *Boii* †.
   c. *Scordisci* †.
   d. *Albani* d'Illyrie ?. Mots celtes dans l'albanais.
   e. *Cotini*, en Sarmatie, etc. (Tacite.)
2. *Celtes-Italiens* ×. Idiomes peu connus.
   a. *Ligures* ou *Ligyes*, jusqu'au Rhône.
   b. *Insubri*, *Cenomani*, etc.
   c. *Rhasenæ* ou *Étruriens* ?. Mots dans la langue étrusque ×.
   d. *Ombri*, etc. (*Voyez* plus haut Pélasges-Italiens.)
3. *Celtes-Gaulois* ×. Langue celtique ou gallique des historiens romains.
   a. *Salyes*.
   b. *Allobroges*, etc. (les peuplades des Alpes).
   c. *Volcæ*, peut-être Belges.
   d. *Arverni* (*aussi Latio se dicere fratres*).
   e. *Ædui*, *Sequani*, *Helvetii*.
   f. *Bituriges*, etc.
   g. *Pictones*, *Santones*, etc.
   h. *Veneti*, etc.
   i. *Carnutes*, *Cenomani*, *Turones*, etc. (La celtique des *Druides*.)
   k. Colonies directes aux îles Britanniques ?.
   * Les *Picti* seraient-ils des *Pictons* ?.
   l. Colonies en Espagne. Langue celtibérienne.
      - α — Les *Celtibères*, divisés en six tribus : *Berones*, *Pelendones*, *Arevaci*, *Lusones*, *Belli*, *Ditthi*.
      - β — Les *Celtici*, sur l'*Anas*.
4. *Celtes-Hiberniens*.
   a. *Ierni* (Iverni, Hiberni), dans l'Irlande. Langue erse ancienne ?.
   b. *Scoti*, passés en Écosse.
   c. *Silures*, dans la Galles méridionale ×.
   d. *Dumnonii*, dans le Cornouailles ×.
   e. Les *Celtes* de Galice.
      - α — *Artabres* ou *Arotrebes*.
      - β — *Nerii*.
      - γ — *Præsamarcæ*.
      - δ — *Tamarici*.
   f. Les *Oystrimnes*.
5. *Celto-Germains* ou *Belges*. Langue belgique ou celto-germanique ×.
   a. *Belges continentaux* ×.
      - α — Belges proprement dits.
      - β — *Treveri*, *Leuci*, etc.
      - γ — *Nervii*.
      - δ — *Morini*.
      - ε — *Menapii*, *Tungri*, etc. (*Voyez* plus haut.)
   b. *Belges trans-marins*, ou *Celto-Bretons* ou *Cumbres* ×. Langue celto-bretonne, kumbrique ou cambrique.
      - α — *Belgæ* de Wiltshire, *Atrebates*, etc.
      - β — *Cantii*.
      - γ — *Brigantes*, *Parisii*, etc.
      - δ — *Menapii*, *Cauci*, etc., d'Irlande.
   c. Les *Galates* ou Gaulois d'Asie. (Saint-Jérôme †.)

PEUPLES ET IDIOMES ACTUELLEMENT EXISTANTS.

1. *Celtes* proprement dits.
   - a. Les *Irlandais* ou *Ires*.
   - b. Les *Calédoniens* ou *Highlanders*.

   } Langue *gallique*. {
   - a. Dialecte *erse* ou *erinach*.
   - b. — *caldonach*.

   - α — dans les *Highlands*.
   - β — dans l'Ulster.
   - γ — Idiome *mank*, dans l'île de Man.
   - δ — Idiome de Walden, dans l'Essex.

2. *Cambres* ou *Celtes-Belgiques.*
a. Les *Gallois* ou *Welsh.* — Langue *welche.*
a. Dialecte de *Galles.*
b. — de *Cornouailles* †.
b. Les *Bretons* ou *Breyzad.* — Langue *basse-bretonne.*
a. Breton bretonnant ou la trécorienne.
b. La léonarde.
c. La cornouaillière.
d. La vanneteuse.

**VII. — Familles ibériennes (1).**

1. Les *Turdetani.* Idiome inconnu, très-ancien. (Strabon.)
2. Les *Konii* (Cynètes, Cynesii). Mots finnois et slavons ?.
* Les *Concani*, etc.
3. Les *Lusitani.* Dialecte inconnu †.
4. Les *Kaltaiki* ou *Gallæci.* Peut-être Celtes d'une branche inconnue ×.
5. Les *Astures.* *id.* †.
6. Les *Vaccæi.* *id.*
7. Les *Vettones.* *id.*
8. Les *Carpetani.*
9. Les *Oretani.*
10. Les *Editani.*
11. Les *Bastetani.*
12. Les *Contestani.*
} Dialectes inconnus de la langue *ibérique* ×.
13. Les *Ilergètes.* Idiome *osque;* dialecte du basque †. (MB.)
* La *Vescitania* avec *Osca.*
14. Les *Iercaones.*
15. Les *Laletani.*
16. Les *Cerretani.*
} Dialectes ibériques inconnus.
17. Les *Aquitani.* Dialecte basque.
18. Les *Cantabri.* *id.*
19. Les *Vascones.* Langue *basque* ou *ibérique.* (De Humboldt.)
a. Dialecte *lapourdan.*
b. Dialecte *guipuzcoen.*
c. Dialecte *biscayen.*

**VIII. Langues celto-latines.**

A. *Italien.*

* La langue *romana rustica,* comme souche commune, a. 1 000.
1. *Italien septentrional.*
a. Dialectes *italo-français.*
α — Dialecte du Piémont.
β — — du *Frioul,* avec les variétés de *Fassa, Livinalongo,* etc.
b. Dialectes *liguro-italiens.*
α — Le *génois* ou *zenese* (idiome écrit).
β — Dialecte de Monaco.
γ — — de Nice, etc., etc.
c. Dialectes *lombards.*
α — Le *milanais,* avec quelques idiomes.
β — Le *bergamasque* (idiome burlesque).
γ — Le *brescien.*
δ — Le *modenais.*
ε — Le *bolonais.*
ζ — Le *padouan.*
2. *Italien méridional et oriental.*
a. Dialectes *vénitiens.*
α — Le *vénitien* propre (idiome écrit et poli).
β — Le *dalmate-italien.*
γ — Le *corfiote.*
δ — Le *zantiote.*
ε — L'italien de quelques îles de l'Archipel.
b. Dialectes *toscans.*
α — Le *toscan* pur (langue de la littérature et du beau monde).
β — Le *florentin* vulgaire.
γ — Le *siennois* ou *sanese* (écrit et poli).
δ — Le *pisan.*
ε — Le *lucquois.*
ζ — Le *pistoyais.*
η — L'*arezzan,* avec plusieurs variétés.
* Dialectes de l'Ombrie et des Marches ? ?.
c. Dialectes *ausoniens.*
α — Le *romain* poli.
* *Transtéverin,* jargon vulgaire.
β — Le *sabin,* avec les Abruzzes.
γ — Le *napolitain* (dialecte écrit).
δ — Le *calabrois.*
* ε — L'*apulien* (pugliese).
ζ — Le *tarentin* ou gréco-apulien.
η — Idiome de Bitonto.
3. *Italien insulaire.*
a. *Sicilien.*
α — *Sicilien* du XII^e siècle (langue écrite poétique) ×.
β — *Sicilien moderne* (langue écrite).
* Dialectes peu connus.
b. *Sardinien.*
α — *Sarde,* divisé en deux variétés :
1. *Il campidanese* (dialecte écrit);
2. *Il capo di sopra.*
β — *Toscan* de Sassari, etc.
γ — *Catalan* ou *algarese* (d'Alghieri).
c. *Corse.*

(1) Nous ne pouvons adopter entièrement la théorie savante de M. le baron Guillaume de Humboldt. MB.

B. *Romanique* (Provençal, Occitanique).

a. ***Romanique des Alpes.***
1. *Rhétien* ou romanique des Grisons et du Tyrol (roman).
   α — Dialectes du *haut pays des Grisons*, savoir : 1° de Schams; 2° de Heinzenberg; 3° de Domlesch; 4° d'Oberhalbstein; 5° de Thusis.
   β — Le *rumonique*.
   γ — Le *ladinum* à Coire et dans le Tyrol, avec : 1° le haut engadin; 2° le bas engadin.
   δ — L'idiome *gardena*, ou de la vallée de Groden.
2. *Vallaisan*, ancien idiome celto-romain (Bas-Vallais).
3. *Helvétique* ou *romanique de Fribourg*.
   α — *Lo gruverin*, dans le haut pays.
   β — *Lo quetzo*, dans le milieu.
   γ — *Lo broyar*, dans le bas pays.

b. *Provençal*.
1. Le *provençal*, proprement dit (langue écrite).
   α — Dialecte d'*Aix*.
   β — — de *Berre*.
2. Le *languedocien* propre.
   α — Dialecte *toulousain* ou le *moundi* (langue écrite).
   β — — *nîmois*.
   γ — — des environs de Nice.
   δ — — Le *rouergat*.
   ε — — Le *velayen*.
3. Le *dauphinois*, plus mêlé de celte (langue écrite).
   α — Le *bressand*.
   β — Le dialecte du Bugey.
4. Le *gascon*.
   α — Le gascon de Gascogne.
   β — Le *tolosan* populaire, distinct du *moundi*.
   γ — Le béarnais français.
   δ — Le limousin, avec le périgourdin.

c. *Romanique ibérien*.
1. Le *limousin* ancien.
2. Le *catalan*.
3. Le *valencien* (langue écrite).
4. Le *majorquain*.
   * *Lingua franca*, idiome mixte, dont le catalan, le limousin, le sicilien et l'arabe forment la majeure partie.

C. *Espagnol*, divisé en deux branches.

a. Le *castillan* (langue écrite et polie, nommée dans les provinces *el romanze*).
1. Dialecte de *Tolède* (le plus pur).
2. — de *Léon* et des *Asturies*.
3. L'*aragonais*.
4. L'*andalous*.
5. Le *murcien*.

b. Le *galicien* ou *galego*.
1. Le *galego* proprement dit.
2. Le *portugais* (langue écrite et littéraire), divisé en variétés d'*Alemtejo*, de *Beira* et de *Minho*.
3. Le dialecte d'*Algarve*.

D. *Français*.

LANGUES DU MOYEN AGE.

a. La *romane du nord* ou *franco-romane* (langue des *Trouvères*) ×.
b. La *celto-romane*, à l'ouest et au centre ×.
c. La *vasco-romane*, dans la Gascogne ×.
d. La *romane pure* ou l'ancien provençal (langue des *troubadours*) ×.

LANGUE MODERNE.

1. Le *français académique* (langue écrite, langue sociale de l'Europe).
2. Les *dialectes* parlés.
   a. Dialectes français anciens du nord :
      1. Le *wallon* ou *rouchi*, à Namur, à Liége. } Branches de la langue *franco-romane* du nord.
      2. Le *flamand* français. } Branches de la langue *franco-romane* du nord.
      3. Le *picard*, avec l'*artésien*. } Branches de la langue *franco-romane* du nord.
   b. *Dialectes modernes du nord*.
      1. Le *normand*.
      2. Le *français vulgaire* (de l'Ile-de France), avec le *champenois*.
      3. Le *lorrain*, avec le *vosgien*.
      4. Le *bourguignon*.
      5. L'*orléanais* et le *blaisois*.
      6. L'*angevin* et le *manceau*.
      7. Le français de Berlin, de Frederiçia, etc. (*style des réfugiés*).
      8. Le français-canadien, venu des bords de la Loire.
   c. *Dialectes du centre et de l'ouest*.
      1. L'*auvergnat*. } Tenant par l'accent au celte.
      2. Le *poitevin* ou *pictave*. } Tenant par l'accent au celte.
      3. Le *vendéen*. } Tenant par l'accent au celte.
      4. Le *bas-breton* français. } Tenant par l'accent au celte.
      5. Le *berrichon*. } Tenant par l'accent au celte.
      6. Le bordelais et autres dialectes *gasconnants*.
   d. *Dialectes de l'est*.
      1. Le *franc-comtois*, avec les variétés : 1° le bâlois; 2° le neuchâtelois.
      2. Le *vaudois* ou *romand* (romain).
      3. Le *savoisien* (avec le *genevois*, idiome poli).
      4. Le *lyonnais*.
      5. Le *dauphinois* des villes.

N. B. On peut ajouter à ce tableau les familles TATARO-MONGOLE, TURQUE, JUIVE, BOHÉMIENNE OU ZIGUEUNE, et TCHERKESSE OU CIRCASSIENNE, que Malte-Brun n'y a pas fait entrer comme n'étant pas des familles européennes proprement dites.

## TABLEAU DES DIVISIONS POLITIQUES DE L'EUROPE.

| SITUATION NATURELLE. | DIVISIONS. | SUPERFICIE en kilomètres carrés. | POPULATION. | CAPITALES. | POPULATION des capitales. | GOUVERNEMENT. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Sur le versant Méditerranéen. | TURQUIE D'EUROPE (avec les principautés de Servie, de Valachie et de Moldavie) | 528 000 | 15 000 000 | Constantinople | 700 000 | m. const. (nomin.) |
| | GRÈCE | 47 600 | 1 100 000 | Athènes | 30 000 | m. const. |
| | ILES IONIENNES | 3 000 | 220 000 | Corfou | 16 000 | républiq. |
| | ÉTATS ITALIENS (États Sardes, Toscane, États de l'Église, Deux-Siciles, etc.) | 270 000 (dont 224 700 sans la partie autrichienne, c'est-à-dire sans le royaume Lombard-Vénitien). | 21 000 000 (16 000 000 sans la partie autrichienne). | | | 4 m. c. 4 th. ét. 6 m. ab. 1 républ. |
| | (Le plus important de ces États est le royaume des Deux-Siciles | 108 000 | 9 000 000 | Naples | 450 000) | |
| A la fois sur les versants Méditerranéen et Océanique. | PÉN. HISPAN. — ESPAGNE | 465 000 | 16 000 000 | Madrid | 250 000 | m. const. |
| | PÉN. HISPAN. — PORTUGAL | 91 000 | 3 500 000 | Lisbonne | 250 000 | m. const |
| | FRANCE | 527 700 | 36 000 000 | Paris | 1 500 000 | m. const |
| | SUISSE | 40 900 | 2 500 000 | Berne<br>Zürich<br>Lucerne<br>(La plus grande ville, Genève | 30 000<br>17 000<br>10 000<br>10 000) | républiq. |
| | CONFÉDÉRATION GERMANIQUE OU ALLEMAGNE (partagée entre 35 États, dont 31, entièrement allemands, forment l'*Allemagne intérieure*.) | 640 000 (dont 230 500 p' l'Allemagne intérieure seule, c'est-à-d. sans les parties allemandes de la Prusse, de l'Autriche, du Danemark et des Pays-Bas.) | 46 000 000 (dont 20 000 000 pour l'Allemagne intérieure, c'est-à-dire les roy. de Hanovre, de Saxe, de Würtemberg, de Bavière, et les 27 autres États entièrement allemands.) | Francfort-sur-le-Main (siége de la diète germanique)<br>(La plus grande ville de l'Allemagne intérieure, Hambourg | 65 000<br>150 000) | 24 m. c. 7 m. abs 4 républ. |
| | AUTRICHE | 670 500 | 39 000 000 | Vienne | 500 000 | m. absol. |
| | RUSSIE D'EUROPE (avec le royaume de Pologne et le grand-duché de Finlande) | 5 870 000 | 62 000 000 | St-Pétersbourg | 550 000 | m. absol. |
| Sur le versant Océanique. | MONARCHIE SCANDINAVE — SUÈDE | 440 000 | 3 000 000 | Stockholm | 100 000 | m. const. |
| | MONARCHIE SCANDINAVE — NORVÉGE | 300 000 | 1 500 000 | Christiania | 35 000 | m. const. |
| | DANEMARK | 66 000 | 2 000 000 | Copenhague | 130 000 | m. const. |
| | PRUSSE | 279 400 | 17 000 000 | Berlin | 450 000 | m. const. |
| | BELGIQUE | 29 500 | 4 500 000 | Bruxelles | 200 000 | m. const. |
| | PAYS-BAS, NÉDERLANDE OU HOLLANDE | 34 200 | 3 000 000 | La Haye<br>(La plus grande ville, Amsterdam | 65 000<br>220 000) | m. const. |
| | ILES BRITANNIQUES (ou Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande) | 300 000 | 28 000 000 | Londres | 3 000 000 | m. const |
| | TOTAUX | 10 148 000 | 270 320 000 | | | |

## FORCES MILITAIRES PERMANENTES DES PUISSANCES EUROPÉENNES

| | hommes. | | hommes. |
|---|---|---|---|
| La Russie | 700 000 | La Hollande | 58 000 |
| La France | 400 000 | Le Danemark | 23 000 |
| L'Autriche | 400 000 | La Suède | 61 000 |
| La Prusse | 400 000 | La Norvége | 14 000 |
| L'Angleterre | 140 000 | L'Espagne | 70 000 |
| L'Allemagne sans l'Autriche | 230 000 | Le Portugal | 26 000 |
| L'Italie sans l'Autriche | 170 000 | La Turquie | 200 000 |
| La Belgique | 74 000 | La Grèce | 8 000 |

Un seul des États de l'Europe, la Suisse, n'a point d'armée permanente.

Les États européens dépensent, pour l'entretien de toutes ces armées, une somme de 2 milliards 168 millions de francs dans une année de paix ; c'est-à-dire le tiers du budget total.

---

## REVENUS DES ÉTATS DE L'EUROPE en 1851

| | francs. | | francs. |
|---|---|---|---|
| La France | 1 700 000 000 | La Hollande | 148 000 000 |
| La Grande-Bretagne | 1 800 000 000 | La Belgique | 120 000 000 |
| La Russie | 800 000 000 | Le Danemark | 55 000 000 |
| L'Autriche | 700 000 000 | Le Portugal | 72 000 000 |
| L'Espagne | 500 000 000 | La Suisse | 22 000 000 |
| La Prusse | 436 000 000 | La Suède | 62 000 000 |
| Les 31 États de l'Allemagne intérieure | 400 000 000 | La Norvége | 18 000 000 |
| Les États italiens | 320 000 000 | La Grèce | 17 000 000 |
| La Turquie | 150 000 000 | Les îles Ioniennes | 5 000 000 |

---

## TABLEAU DE LA PROPORTION DE L'AUGMENTATION ANNUELLE

### POUR CHAQUE MILLION D'HABITANTS,

### ET DU TEMPS NÉCESSAIRE AU DOUBLEMENT DE LA POPULATION,

#### dans les principaux États de l'Europe.

| | Accroissement annuel par 1 million d'habitants. | Doublement de la population. |
|---|---|---|
| En Prusse | 27 027 individus. | 26 ans. |
| Dans la Grande-Bretagne | 16 667 — | 42 — |
| Dans la Hollande et la Belgique | 12 372 — | 56 — 1/2. |
| Dans le royaume des Deux-Siciles | 11 111 — | 63 — |
| En Russie | 10 527 — | 66 — |
| Dans l'empire d'Autriche | 10 114 — | 69 — |
| En France | 7 789 — | 131 — |

---

# LIVRE TROISIÈME.

**Description physique générale de la péninsule Turco-Hellénique.**

Nous allons contempler ces contrées d'où l'immortelle clarté des sciences, des lettres et des beaux-arts s'est répandue sur notre Europe. La Grèce est la patrie commune du genre humain, puisqu'elle est la patrie des vertus, des talents et du génie. Mais quel changement funeste attriste aujourd'hui ces pays jadis si charmants, cette fertile péninsule qu'arrose au nord le Danube, que baigne à l'est le Pont Euxin, que la mer Égée et la Méditerranée embrassent au sud, et que borne à l'occident l'Adriatique? Le mont Hémus se couronne encore de forêts verdoyantes; le Danube arrose encore son riche bassin; les plaines de la Thrace, de la Macédoine et de la Thessalie offrent encore au cultivateur de faciles moissons, tandis que les côtes, les péninsules et les îles présentent mille ports et mille golfes, où les flots apprivoisés baignent le pied des collines chargées de vignes et d'oliviers. Mais l'anarchie et l'ignorance ont rempli de déserts ces contrées, où jadis une ville pressait l'autre. Pour attester l'existence de l'ancienne Grèce, il ne reste que les ruines et les montagnes.

Des régions de la haute Macédoine, comme d'un point central, partent quatre ou cinq chaînes de montagnes : l'une, sous les noms de *Zni-Vrh, Viratannitza* et *Mirotch,* court au nord et atteint les rivages du Danube aux environs d'Orsova, où, par des rochers qui resserrent le lit du fleuve, elle se joint à une branche des montagnes de Transylvanie; elle lie ainsi le système des Carpathes à celui de l'Hémus; la seconde et la plus considérable se dirige droit vers l'est, sépare la Bulgarie de la Romélie ou, si l'on veut, de la Thrace, borde la mer Noire de ses rochers escarpés, et envoie une branche de collines vers Constantinople et vers les Dardanelles; cette chaîne est l'*Hémus* proprement dit, l'*Emineh-dagh* ou le *Balkan* des Turcs, et cette branche s'appelle monts *Strandja :* on l'a aussi désignée sous le nom de *Petit Balkan,* mais ce nom paraît appartenir plutôt à un court rameau qui s'avance au nord du Balkan proprement dit vers Choumla; une troisième chaîne se détache du plateau de la haute Macédoine en même temps que l'Hémus, mais se dirige au sud-est; c'est le *Rhodope* des anciens, le *Despoto* des modernes : une plaine très-élevée en lie les bases avec celles de l'Hémus, et c'est sur ce plateau que coule l'Hèbre; une quatrième chaîne se dirige vers l'ouest, ce sont les monts de la *Bosnie* et de la *Dalmatie,* qui tiennent aux *Alpes*

*Dinariques*, et dont le point culminant paraît être le mont *Kom;* enfin, une cinquième branche, s'étendant au sud-ouest et au midi, donne naissance à toutes les montagnes de la Thessalie, de l'Épire, de la Grèce propre et de l'Archipel : c'est la *chaîne Hellénique*. Nous employons le terme de *chaînes* pour aider l'intelligence des lecteurs qui s'y sont accoutumés, mais nous pensons que toute la péninsule au sud du Danube est un massif, couronné de quelques chaînons, mais plus encore sillonné par des vallons et descendant par terrasses.

Il est encore impossible de décrire avec certitude la plupart de ces montagnes, quoique plusieurs voyageurs, parmi lesquels nous nommerons au premier rang MM. Viquesnel et Boué, aient, dans ces derniers temps, éclairé beaucoup l'orographie de la Turquie. L'Hémus ou Balkan présente des rocs escarpés, des défilés compliqués; mais l'élévation n'en surpasse pas 3 000 mètres.

Le *Rhodope* ou le *Despoto-Planina* (ou *Dospat-Iaïlasi*) présente au voyageur des montées longues et difficiles : mais les forêts couvrent sa cime, et le pèlerin fatigué peut s'y reposer sur des prairies fleuries. C'est au nord de la Macédoine, dans l'ancienne Dardanie, qu'on peut trouver des montagnes semblables aux Alpes. Le *Scomius*, aujourd'hui le *Vitocha*, le *Rilo* et le voisinage ; l'*Orbélus*, dont le *Kara-dag* paraît être une partie; le *Scardus*, que les modernes nomment *Tchar-dagh*, forment une chaîne dans laquelle quelques sommets, sont probablement couverts de neiges éternelles. D'anciens voyageurs ont parlé du mont *Argentaro* comme d'un sommet très-élevé, et qui tire, dit-on, son nom de l'éclat que jettent de très-loin ses flancs, composés de sélénite. La haute Macédoine nous paraît être un plateau élevé de 1 000 à 1 200 mètres, couronné d'un côté par les montagnes qu'on vient de nommer, et qui se termine au sud-ouest par le *Pinde*. Le fertile bassin de Salonique est ceint de terrasses, qui dépendent plus ou moins du plateau de la haute Macédoine. Le *mont Athos*, masse isolée et imposante, ne s'élève pas à 2 000 mètres.

Le *Pinde*, aujourd'hui le *Metzovo*, est comme le noyau des montagnes de la péninsule Grecque proprement dite. Ses rochers, ses forêts, ses fontaines poétiques, ont été l'objet d'observations intéressantes. La neige, généralement, tombe au mois d'octobre sur toutes les cimes; celles de *Péristéri* et de quelques autres points la conservent presque toute l'année. On leur croit de 2 à 3 000 mètres d'élévation. De toutes parts, des vallées arrondies en bassin et des croupes de montagnes couvertes d'arbres s'appuient au Pinde. L'Épire est montagneuse jusqu'aux rivages de la mer. La Thessalie est un seul bassin entouré en cercle par des montagnes, sur les terrasses desquelles jadis 75 villes étaient assises comme sur les bancs d'un amphithéâtre. L'*Olympe* ou *Lacha* a 2 973 mètres d'altitude. Les escarpements très-raides donnent à ces montagnes l'aspect le plus imposant et le plus pittoresque. Le défilé de Platamona, au nord du mont Olympe, est couronné de rochers taillés à pic à la hauteur de 1 000 mètres. Le célèbre défilé des Thermopyles, entre le mont *Œta* (*Koumaïta*) et l'Archipel, est moins effrayant ; mais celui qu'on passe dans l'ancienne Mégaride, entre les rochers Scironiens et le golfe Saronique, offre de sublimes horreurs. Des rochers noirs et escarpés se penchent au-dessus de la mer; les flots mugissants ont pénétré sous leurs bases; c'est sur un terrain aussi dangereux que le voyageur trouve un sen-

tier étroit, où il est obligé de marcher comme suspendu entre le ciel et la mer.

Le mont *Guiona*, dans la chaîne Hellénique centrale, est le point culminant de la Grèce : il a 2511 mètres d'altitude. Le *Vardoussia*, son voisin, s'élève presque son rival. Le mont *Parnasse* ou *Liakoura* élance aussi à une grande hauteur ses sommets arides et escarpés. L'*Hélicon* et le *Cithéron* sont plus célèbres que majestueux. Le centre du Péloponnèse est un plateau élevé couronné de plusieurs petites chaînes de montagnes, dont le *Ziria*, jadis *Cyllène*, est le point culminant central, et dont la plus méridionale, sous le nom de *Pentédaktylo* (ancien *Taygète*), forme le *cap Matapan*, l'ancien *Ténare*, qui est la pointe méridionale du continent de l'Europe.

Les côtes de l'Albanie, qui vers le golfe du Drin sont d'une pente assez douce, se relèvent soudain près de l'entrée de la mer Adriatique. Des rochers sont jetés en désordre sur d'autres rochers ; leurs cimes portent des nuages sombres, leurs flancs sont sillonnés par de fréquents éclairs, une mer toujours courroucée baigne leurs pieds de ses flots tumultueux, et couvre leurs rivages des débris de vaisseaux. Ce sont les monts *Acrocérauniens*, si mal famés dans l'antiquité, et qui s'appellent aujourd'hui *monts de la Chimère* ou *Tchika*.

Les îles Ioniennes présentent également aux flots de la Méditerranée des bords très-escarpés. Le rocher calcaire de Leucade, qui s'élance du sein d'une mer profonde et toujours agitée, menace encore les navigateurs, comme au siècle d'Énée et d'Ulysse.

On peut avec raison regarder l'île de Crète (Candie) comme une prolongation des hautes terres qui forment le dos de la Grèce et du Péloponnèse. De même, les Cyclades présentent les fragments épars des deux petites chaînes dont l'une vient de l'Attique et l'autre de l'Eubée. C'est ainsi qu'à mesure qu'on s'éloigne du mont Hémus, les traits de grandeur et de régularité disparaissent ; les hachures et les déchirements se multiplient. Le midi de la Grèce montre des traces évidentes de ces affaissements et de ces bouleversements qui ont façonné la surface du globe.

Les îles de l'Archipel renferment quelques sommets très-élevés ; l'île d'Andros, entre autres.

Avant d'entrer dans d'autres détails sur le sol de la presqu'île, il faut jeter un coup d'œil sur les eaux qui l'environnent, l'entrecoupent ou l'arrosent.

Le Pont Euxin se trouve probablement aujourd'hui dans le même état où il se trouvait lors de l'aurore de la tradition historique. Peu profond dans sa partie occidentale, il renferme dans son bras oriental des abîmes profonds. Les eaux de cette mer sont, en quelques endroits, presque aussi douces que celles des fleuves qui s'y déchargent. Une plus forte évaporation, naturelle aux eaux des rivières, fait naître ces glaces dont le Pont Euxin est si souvent couvert. La douceur des eaux donne aussi au froid plus de prise, de sorte que cette mer est souvent couverte de glaces à une très-grande distance du rivage. Au printemps, les poissons arrivent par troupes des extrémités de la Méditerranée, pour déposer leur frai dans les eaux douces et limoneuses de la mer Noire, où les tyrans du peuple aquatique, les poissons voraces, ne pénètrent point ; à l'approche de l'hiver, ces troupes de poissons retournent à la Méditerranée.

Le Pont Euxin n'est donc qu'un vaste lac ; il en porte tous les caractères. Ce lac

s'écoule, comme ceux de l'Amérique septentrionale, par une sorte de rivière, qui forme d'abord l'étroit *canal de Constantinople*, ou *le Bosphore de Thrace*; il se présente ensuite un petit lac, appelé la *Propontide*, ou *la mer de Marmara* (1).

Ce lac, en se dirigeant au sud-ouest, prend de nouveau la forme d'une large rivière, sous le nom d'*Hellespont*, ou *détroit des Dardanelles*. Ces canaux ressemblent à mille autres débouchés de lacs. La grande masse d'eau qui ne s'écoule que par une ouverture si étroite est une circonstance très-indifférente. Elle a cependant fait naître bien des hypothèses. Olivier et Choiseul-Gouffier ont placé vers Buïuk-déré un ancien volcan qui a dû ouvrir une issue à la mer Noire. Mais il n'y a point là de substances volcaniques. La seule révolution vraisemblable du Bosphore est l'abaissement successif ou la destruction subite d'une barrière de rochers, comme celle qui forme la chute du Niagara. Ce changement serait en tout cas antérieur aux temps historiques et géographiques, pendant lesquels le Pont Euxin n'a pas changé de circonférence, puisque nous retrouvons les détails de Scylax et des Argonautiques.

La *mer Égée*, nommée aujourd'hui par corruption l'*Archipel* (2), se présente comme la continuation de la grande vallée aquatique dont le Bosphore est une gorge. Les rivages calcaires qui en bordent la majeure partie sont presque partout coupés à pic; et leurs couches placées, comme par un renversement, dans une position verticale, semblent indiquer, ici comme en mille autres endroits, des enfoncements et des affaissements. Les golfes de Salonique, d'Athènes, et d'autres, entrecoupent les continents voisins. Ces apparences d'un déchirement général du sol avaient déjà exalté l'imagination des géologues grecs; mais, d'après l'histoire, les rivages de ces mers, connus depuis 3 000 ans, n'ont subi que de très-petits changements. Tantôt ce sont les décombres des édifices, des ponts et des quais, qui, en comblant le détroit sur lequel Cyzique était bâtie, ont fait de l'île de Cyzique une presqu'île; tantôt ce sont des dépôts littoraux dans de petites anses étroites et peu profondes, qu'aucun courant ne déblaye, comme au défilé des Thermopyles.

La Méditerranée, cette mer si puissante en comparaison de l'Archipel, n'a rien changé sur les côtes méridionales. Les rochers des Strophades restent debout, et le port de Pylos ne s'est ni comblé, ni rétréci. L'isthme de Leucadie, tout étroit qu'il était, n'a été coupé qu'à force de travail d'hommes. Si quelques îlots, parmi les Échinades, ont été joints à la terre ferme, c'est par les alluvions de l'Aspropotamo (Achéloüs).

Le bassin du Danube renferme plus d'un tiers de la Turquie d'Europe. La *Save* et la *Morava* de Servie s'écoulent dans le Danube avant que celui-ci ait franchi les cataractes de la Porte de Fer. Le mont Hémus donne encore au Danube inférieur une dizaine d'autres rivières; mais les seules qui

(1) Probablement une ancienne dénomination grecque de μαρμαίρω, je resplendis dans le calme : *Marmora ponti*. Virg.

(2) C'est probablement une dénomination populaire ancienne : Ἀργεῖον πέλαγος, la mer grecque, ou Αργιον πέλαγος, la mer blanche. D'autres l'expliquent par Ἀρχὶ πέλαγος, mer principale, mer royale, ou première mer.

soient considérables descendent des monts Carpathes, telles que l'*Aluta*, en Valachie, et le *Séreth*, le *Pruth*, en Moldavie.

Le bassin de l'Adriatique reçoit le *Drin* d'Albanie, dont le bras méridional, ou le Drin noir, reçoit les eaux du lac d'Okhrida. La rivière *Boyana* n'est remarquable que pour servir de débouché au grand et pittoresque lac de Scutari. Le Pinde envoie aussi à l'Adriatique l'*Aoüs*, aujourd'hui *Voïoussa*.

La *Maritza*, l'ancien *Hèbre*, règne dans le bassin qui occupe la majeure partie de la Romélie; cette plaine élevée n'a qu'une seule ouverture par laquelle l'Hèbre s'échappe pour aller s'écouler dans l'Archipel à travers un lac marécageux qui paraît lui avoir valu son nom moderne. A l'exception du *Strouma* (*Strymon*), les rivières de la Macédoine semblent de toutes parts s'être donné rendez-vous au golfe de Salonique; parmi elles, on remarque l'*Axius*, le *Vardar* des modernes. Ce concours de rivières forme une espèce de delta qui s'accroît au-dessus du golfe.

La partie méridionale de la péninsule ne donne naissance qu'à de petits cours d'eau; mais leur réputation classique les rend intéressants.

Le *Pénée* et la vallée de *Tempé* appellent nos regards. Le bassin de la Thessalie est ceint de hautes montagnes, excepté au sud-est. Pourquoi le Pénée ne débouche-t-il pas du côté où les montagnes s'abaissent? Sans doute quelque obstacle local le force de se diriger vers les hautes montagnes de l'Olympe, et il trouve ici son débouché à travers une profonde et étroite vallée, célèbre sous le nom de *Tempé*. Cette vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de 40 stades ou une lieue et demie; sa largeur, quoique en général de 2 stades et demi, diminue cependant en un détroit jusqu'à 100 pieds. C'est ici que, sous l'ombre de peupliers et de platanes, entre des rochers tapissés de lierre, entre des collines revêtues d'un épais gazon, le Pénée présente partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles dont il éternise la verdure. Tout à coup les rivages se rétrécissent; des rochers tumultueusement jetés l'un sur l'autre semblent de toutes parts menacer ruine. Le fleuve précipite à grand bruit ses flots pressés à travers le défilé; dès qu'il l'a passé, ses eaux reprennent leur cours tranquille, et se mêlent bientôt aux flots de la mer.

C'était une tradition très-répandue dans l'antiquité, que le Pénée autrefois, n'ayant point d'issue, formait un grand lac qui couvrait une partie de la Thessalie, surtout la plaine Pélasgique au midi de Larisse. Un tremblement de terre ouvrit la vallée de Tempé; le lac s'écoula dans la mer, et laissa paraître le sol actuel de la Thessalie. Les habitants de cette contrée avaient institué une fête en mémoire d'un événement qui avait changé la face de leur patrie. D'un autre côté, Théophraste, en observant que le climat de la Thessalie s'était refroidi, en attribue la cause à l'écoulement artificiel qu'on avait ménagé aux eaux stagnantes qui couvraient les plaines de cette contrée. Cette opinion pourrait être appuyée par la tradition de quelques poëtes qui revendiquent en faveur d'Hercule la gloire d'avoir ouvert une issue au Pénée. Enfin le fameux déluge de Deucalion, qui, selon quelques auteurs, embrassa tout l'univers, n'était, selon d'autres témoignages, qu'une inondation particulière de la Thessalie, qui dura pendant trois mois, et qui fut causée par un engorgement des eaux du Pénée; soit qu'un tremblement de terre,

en renversant quelques montagnes, leur eût barré l'issue, soit que des pluies excessives eussent produit une crue subite et extraordinaire.

Le petit bassin qui occupe la majeure partie de la Béotie offre matière à d'autres questions. Des rivières, ou pour mieux dire des ruisseaux, se réunissent dans le lac marécageux nommé anciennement *Copaïs*. Ceint de montagnes, ce lac n'a aucune issue apparente. Il couvrirait peut-être toute la Béotie, si la nature, secondée par l'industrie des hommes, n'avait pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux. Du côté le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies qui s'avancent jusqu'au pied du mont Ptoon, placé entre la mer et le lac. Du fond de chacune de ces baies partaient quantité de canaux qui traversaient la montagne dans toute sa longueur; les uns avaient 30 stades (plus d'une lieue) en longueur; les autres encore plus. Pour les creuser ou les nettoyer, on avait ouvert de distance en distance, sur la montagne, des puits profonds. Ces travaux immenses, sur l'origine desquels l'histoire et la tradition gardent le silence, doivent remonter à la plus haute antiquité. C'était, selon Strabon, une opinion reçue, « que l'étendue du lac avait autrefois formé un terrain fertile et dont la culture avait fait l'ancienne richesse de la ville d'Orchomène. »

Strabon nous donne même une peinture générale de tout ce terrain :

« Toute cette partie de la Béotie, située au milieu des terres, et enclavée de montagnes, est exposée à divers inconvénients; comme ce terrain dans le fond est rempli de crevasses et de cavernes, il y arrive souvent d'affreux tremblements de terre qui bouchent ici les issues souterraines, tandis que là ils en ouvrent de nouvelles..... Tantôt des canaux cachés entraînent les eaux courantes sous la terre; tantôt des éboulements superficiels les forcent à se répandre en marais et en lacs... Voilà pourquoi l'on trouve quelquefois ici des villes placées près d'un lac, qui autrefois n'en avaient point dans leur voisinage; quelquefois aussi des villes, menacées d'être englouties par la crue des eaux, ont été abandonnées, et les habitants en ont bâti de nouvelles sous les mêmes noms. »

Ces petites révolutions locales ont pu fournir matière à la tradition d'un déluge arrivé sous Ogygès, roi de Béotie.

Le plateau central du Péloponnèse nous présente plusieurs phénomènes semblables. Les hautes vallées sont souvent sans issues. Des rivières, telles que l'Alphée, l'Érasinos, et autres, ne trouvant point de débouchés, se précipitent dans des gouffres, coulent par des routes souterraines, et après de longs efforts reparaissent au grand jour.

L'action plus violente des feux souterrains n'a également, depuis 3000 ans, produit que des catastrophes locales et nullement comparables aux immenses ravages que la géologie hypothétique leur attribue. Toute la Laconie était sujette à des tremblements de terre; et une fois, entre autres, l'orgueilleuse Lacédémone fut réduite à implorer le secours odieux de sa rivale, Athènes, pour relever ses murailles renversées. *Hélicé* était une ville florissante, située à 12 stades des bords du golfe de Corinthe. Une seule nuit la vit périr avec tous ses habitants; des secousses réitérées en renversèrent les maisons; la mer s'élança hors de son lit et en couvrit les ruines. Le terrain s'affaissa tellement, que les sommets seuls des édifices se font voir au-dessus de l'eau. C'est au mouvement du sol qu'il faut at-

tribuer la destruction du plus grand nombre des monuments antiques de la Grèce : Strabon attribue la séparation de la Béotie d'avec l'île d'Eubée à un violent tremblement de terre. Dans les temps modernes, aussi, les tremblements de terre ont quelquefois bouleversé des portions de la Grèce : le dernier est celui de 1858, qui a ébranlé l'Attique et la Corinthie, et qui a entièrement détruit la malheureuse ville de Corinthe. Déjà, en 1853, Thèbes fut ruinée par un de ces redoutables phénomènes.

Les environs de Trézène nous offrent des effets qui n'ont peut-être de volcanique que les apparences. Strabon nous apprend que, près de Methana, un terrain de 7 stades de circonférence s'éleva du sein de la mer; une vapeur ignée le souleva; il exhalait une odeur insupportable de soufre; pendant la nuit on le voyait brûler. Ce n'est peut-être qu'un terrain tourbeux, entré en combustion et glissé dans la mer.

L'île de Mélos, aujourd'hui Milo, est tout entière composée d'un terrain caverneux et spongieux; l'alun de plumes aux filets argentés est suspendu aux voûtes des cavernes; des morceaux de soufre pur remplissent les fentes des rochers; des sources minérales et chaudes jaillissent partout; une odeur sulfureuse s'exhale de tous les marais. Telle Pline a peint cette île, telle les voyageurs modernes l'ont retrouvée. L'île de l'Argentière n'est qu'un amas de matières volcaniques. Tout concourt à faire regarder ce petit groupe d'îles comme le sommet d'un volcan.

Le groupe d'îles dont Santorin, autrefois nommée Théra, est la principale, jouit encore d'une plus grande célébrité dans l'histoire des volcans. Pline, qui fait naître la grande île par une éruption volcanique, est victorieusement réfuté par Hérodote et le P. Hardouin. Le volcan sous-marin qui semble avoir pour cratère tout le port ou le bassin qui se trouve entre Santorin et les petites îles, a néanmoins donné des preuves éclatantes de sa puissance. Soit en bouleversant les parois et les bords de son cratère, soit en rejetant des matières légères qui se sont accumulées autour de sa bouche, soit enfin par un soulèvement progressif de ce cratère, il a produit plusieurs îlots, il a souvent ébranlé la grande île; il y a rejeté des amas de scories, de cendres et de pierre ponce; il en a englouti quelques portions. Néanmoins une grande partie de l'île, consistant en une énorme couche de beau marbre, n'a jamais subi la moindre action du feu souterrain.

Ces catastrophes, qui n'ont abouti qu'à relever ou renverser quelques rochers, sur les noms même desquels on n'est point d'accord, ont cependant présenté un spectacle aussi imposant qu'aucune de nos éruptions modernes. Sénèque nous a conservé sur un de ces volcans des détails qu'il avait puisés dans les ouvrages du savant géographe Posidonius : « La mer écumait; il en sortait de la fumée; enfin, les flammes s'ouvrirent une issue..... Elles ne jaillissaient que de temps en temps, à l'instar des éclairs..... Des pierres retombèrent alentour; les unes étaient des roches à l'état entier, que le feu souterrain chassait devant lui, avant de les avoir altérées; les autres étaient consumées et rendues légères comme la pierre ponce. A la fin on vit paraître le sommet d'une montagne; elle reçut de nouveaux surcroîts en hauteur, et, en s'agrandissant, forma une île. La mer dans cet endroit est profonde de 200 pas. »

Les éruptions de 1707 et de 1712 ont été observées depuis avec une exactitude

froide et minutieuse. « La nouvelle île de 1707 baissait et diminuait souvent par un endroit, tandis qu'elle se haussait et s'étendait par un autre..... Plusieurs rochers, après s'être montrés et être rentrés dans l'eau à plusieurs reprises, reparurent à la fin et demeurèrent stables (1). » Ce récit fait évidemment voir que ces petites îles ne sont que les sommets des bords d'un cratère sous-marin.

L'action des volcans, réduite à sa juste valeur, n'égale pas les effets des affaissements qui ont dû produire les célèbres cavernes de la Grèce. Le labyrinthe de Gortyne, en Crète, est, selon Tournefort, un vaste antre, qui, par mille détours, semblables à des rues souterraines, s'étend sous une colline située au pied du mont Ida, du côté du midi. Parmi une infinité de routes qui ne mènent qu'à des recoins ou des impasses, il se trouve une allée principale, longue d'environ 1 200 pas, qui conduit à une grande et belle salle qui est au fond du labyrinthe. Elle est haute de 2 à 3 mètres, lambrissée d'une couche de rochers horizontale et toute plate, comme le sont la plupart des lits de pierre de ces montagnes. Le pavé est uni. Les murailles sont taillées à plomb ou construites de pierres qui embarrassaient le chemin, et qu'on a entassées les unes sur les autres. Il y a de côté et d'autre beaucoup de conduits latéraux. Environ au milieu de cette allée, il y a un endroit où il faut marcher en rampant pendant l'espace de plus de 100 pas. Cette caverne, aujourd'hui habitée par des chauves-souris, est très-sèche, et l'on n'y trouve ni égout ni eau filtrante.

Ce labyrinthe n'est pas une carrière, comme Belon l'a cru. La pierre n'en est ni dure ni belle. Cette vaste caverne doit sans doute sa formation à la nature; les hommes ont pu l'agrandir, afin d'y trouver un asile en temps de guerre. Diodore dit expressément que les Crétois habitaient originairement des antres et des cavernes.

Une des plus grandes et des plus singulières cavernes que l'on connaisse est celle d'Antiparos, dont Tournefort nous a donné une ample description. Une caverne rustique invite vos pas; mais bientôt des précipices horribles se présentent; on s'y glisse au moyen d'un câble, on s'y coule sur le dos le long des rochers, on franchit sur des échelles les sombres crevasses; enfin on arrive dans la grotte. On compte 300 brasses de profondeur depuis la surface de la terre; la grotte paraît avoir 40 brasses de hauteur sur 50 de largeur; elle est remplie des plus belles stalagmites du monde. Tournefort, qui ne rêvait que botanique, crut y voir un jardin de cristal, et prétendit y avoir acquis la preuve complète de la végétation des pierres.

La petite île de Polycandro renferme une grotte très-remarquable. Toutes les concrétions qu'on y voit sont d'une nature ferrugineuse, de couleur rougeâtre, sous la forme de longues barbes et brosses, fort cassantes, raides et pointues. Les côtés, le toit, le fond, sont tapissés de ces aiguilles, les unes noires, les autres de couleur d'or.

L'antre de Trophonius, longtemps théâtre des supercheries religieuses, existe encore dans la Béotie. Au nord de Delphes, on trouve l'antre de Corycius : quoiqu'il soit très-profond, la lumière du jour l'éclaire presque en entier. Il est si

(1) Mém. de la Compagnie de Jésus dans le Levant, tome I, pag. 133.

vaste, que tous les habitants de Delphes s'y réfugièrent lors de l'invasion de Xerxès. Tous les environs du mont Parnasse étaient remplis de cavernes que le peuple tenait en grande vénération. On a cru que le célèbre antre de l'oracle au-dessus duquel la pythonisse s'asseyait sur le trépied sacré, était un soupirail d'où il sortait des moffettes, dont l'effet naturel était de provoquer ces convulsions et ces extases qui en tout temps ont accompagné l'exercice du don de prophétie.

Les grandes chaînes de l'Hémus, du Scardus, du Pinde, renferment peut-être de plus imposantes curiosités naturelles; mais peu de voyageurs les ont recherchées. Dans la Macédoine, les torrents mettent à découvert des ossements. Ce sont des os fossiles de quelques grands animaux, restes d'un monde antédiluvien. On a rencontré, entre autres, des fossiles de rhinocéros. Il ne se trouve dans la péninsule aucun volcan en activité. Mais les sources chaudes, bouillantes même, paraissent y abonder.

Nous avons vu que le sol de la péninsule est d'une élévation extrêmement inégale; il en résulte, comme Hippocrate l'a dit, « que souvent l'espace d'un seul stade y sépare l'empire de l'hiver de celui de l'été. » On étouffe de chaleur au pied du mont Olympe, du côté du midi; on gèle de froid sur le sommet. Les hauteurs moyennes du Pélion et de l'Ossa jouissent d'une constitution printanière. Le terrain se relève en général vers le mont Hémus. Ainsi la haute Macédoine et l'intérieur de la Thrace sont encore des contrées froides, comme du temps où les anciens y plaçaient la demeure de Borée. Ces centres montagneux étaient jadis les demeures chéries du courage et de l'indépendance; ils sont encore aujourd'hui les endroits les moins accessibles au despotisme; ils présentent sous ce rapport un fait important pour l'histoire et la population. En Thrace, les *Sarres*, habitants des montagnes, conservèrent plus longtemps leur indépendance : dans ces mêmes montagnes, ainsi qu'en Macédoine, on trouve aujourd'hui des hordes de Turcomans, qui vivent presque à leur fantaisie. Les Illyriens résistèrent aux rois de Macédoine et aux légions romaines. Les Arnautes ou Albanais, errants sur ces mêmes montagnes, n'obéissent aux Turcs qu'autant que ceux-ci les payent. La peuplade albanaise chrétienne de Souli, pendant une guerre de dix ans, a étonné le monde par ses actions héroïques. Les Grecs, si amollis à Constantinople, à Salonique, conservent dans les montagnes quelque chose de plus mâle dans leur air et dans leur caractère. Sans parler des Maïnotes, tant de fois cités, voyez la bourgade grecque d'Ambélakia, placée sur le penchant du mont Ossa, au-dessus de Tempé; ses habitants, aussi braves qu'industrieux, avaient souvent repoussé les troupes ottomanes, et aucun Turc n'osait se montrer dans leurs heureuses montagnes. Les Sphachiotes, qui habitent les monts Blancs dans l'île de Crète, ont été subjugués par leurs discordes plutôt que par les armes des Turcs. Un pays coupé de montagnes, hérissé de défilés, troué par des golfes et bordé d'îles, renferme dans son sol même les éléments de la liberté.

La péninsule Turco-Hellénique, située entre deux grandes mers, n'éprouve jamais de sécheresses générales; mais, comme elle tient à la grande masse du continent, toujours plus froide vers le centre, et comme elle reçoit l'influence de deux grandes chaînes de montagnes, l'Hémus et le Taurus, elle éprouve des froids plus vifs que l'Italie ou l'Espagne.

Les anciens nous font parfaitement connaître la nature des vents dominants dans ce pays et leur influence sur les saisons. Le vent du nord était, selon Aristote, de tous les vents connus en Grèce, le plus fort, le plus fréquent, le plus sec et le plus serein; il amenait quelquefois de la grêle et des orages. Dans l'Hellespont, il est pluvieux : il n'arrive dans cet endroit qu'en traversant les mers à deux pas de là. Le vent du nord, en passant par le mont Ida, reprend son caractère froid et violent; il était censé chasser les épidémies que les vents du midi et du nord-ouest faisaient naître à Mitylène.

Le vent du nord-est souffle ordinairement vers l'équinoxe du printemps. Il est humide, pousse lentement devant lui les nuages, et amène la pluie dans les îles de l'Archipel et dans l'Attique. Ce vent est chargé des brouillards du Pont Euxin. Mais, dans la Valachie et la Moldavie, où il arrive par-dessus des terres froides, il amène des gelées. Le vent d'est se montre dans des brises matinales salubres et tempérées. Le vent de sud-est souffle vers le solstice d'hiver; chaud et sec dans le commencement, il devient ensuite humide et finit par amener des pluies. Lucrèce attribue à un vent de sud-est la peste qui, sous Cécrops, ravagea l'Attique; c'est le scirocco des modernes. Le vent de sud souffle en Grèce vers la fin de l'automne, après le solstice d'hiver et au commencement du printemps. Tantôt on lui attribue une influence salutaire sur la végétation, tantôt on l'accuse de faire naître des épidémies; il est certain qu'il amène des pluies longues et fortes. Empédocle avait observé que les flammes vomies par l'Etna étaient plus claires lorsque le vent soufflait du nord, et qu'elles tombaient lorsque de sombres nuages annonçaient l'arrivée du vent du sud. Cette humidité excessive, qui est le caractère général des vents méridionaux pour la Grèce et l'Italie, ne leur vient que de leur passage par-dessus la mer Méditerranée, dont ils enlèvent les fortes évaporations; ces mêmes vents sont froids et secs dans les parties d'Afrique où ils viennent du mont Atlas et autres chaînes de montagnes intérieures. Le vent du sud-ouest est humide, nuageux; mais à peine a-t-il formé les nuages, qu'il les dissipe.

Le nom de zéphyr rappelle encore à notre imagination toutes ces images riantes qu'il éveillait dans celle des Grecs. Aristote l'appelle le plus doux des vents, et Homère lui donne l'empire sur les îles bienheureuses, où Rhadamanthe règne sur les élus du ciel, et où l'on n'éprouve pas les rigueurs de l'hiver. Comment ce même poëte a-t-il pu mettre Zéphyre en compagnie avec Borée, et le traiter de malsain et de violent. Les témoignages des anciens et des modernes prouvent que le zéphyr, près de l'entrée de l'Hellespont (où était la scène de l'Iliade), déploie souvent une violence funeste aux navigateurs. Le père de la médecine nous dépeint le zéphyr comme un vent très-malsain pour l'île de Thasos. En général ce vent est très-pluvieux pour les côtes de la Grèce. Vitruve nous apprend que le vent du nord-ouest, collatéral du zéphyr, et compris sous la même dénomination dans la rose des quatre vents, était malsain sur les côtes de Lesbos, opposées à la Troade; il y amasse les brouillards de l'Archipel.

Ce vent de nord-ouest change souvent de caractère en Grèce; froid et sec à Chalcis, ville de l'Eubée, où il souffle peu avant ou après le solstice d'hiver, il brûle les arbres beaucoup plus que ne pourraient le faire la sécheresse et la cha-

leur le plus longtemps continues. Ce vent vient, pour l'Eubée, du mont Olympe et en portait le nom. Le même vent, en passant la mer Égée, change de nature; car, selon Théophraste, dans l'île de Rhodes et à Cnide, il couvre le ciel de nuages.

Parmi les vents périodiques de la Grèce, on remarque avant tout les *vents étésiens*. Selon Aristote et Lucrèce, c'étaient des vents frais et agréables qui soufflaient après le solstice d'été et le lever de la Canicule; ils venaient du nord vers l'ouest pour les habitants des climats occidentaux, et du nord vers l'est pour ceux qui habitaient dans des expositions orientales. Aristote dit qu'ils soufflaient pendant la nuit et cessaient pendant le jour, ce qui les ferait classer parmi les brises de terre. C'est dans ce sens que Posidonius affirme que les étésiens soufflent dans l'espace de la Méditerranée compris entre l'Espagne et la Sardaigne. Pline leur donne également cette marche, tant pour l'Espagne que pour l'Asie; et Aulu-Gelle met tout le monde d'accord, en assurant que les vents étésiens soufflent tantôt d'une aire tantôt de l'autre.

Les *ornithies*, ou vents d'oiseaux, ainsi appelés parce qu'ils amenaient les oiseaux, sont précisément le contraire des vents étésiens. Ce sont des brises de mer qui se lèvent au printemps, environ 70 jours après le solstice d'hiver; elles sont faibles, inconstantes et de moindre durée que les vents étésiens. La manière dont Pline a parlé des vents ornithies prouve que l'on comprenait sous ce nom toutes les brises venant de la Méditerranée. La direction, variant d'après celle des côtes, pouvait s'étendre de l'aire de l'ouest jusqu'à celles du sud-est inclusivement.

Les relations des voyageurs modernes s'accordent très-bien avec tout ce que nous venons de dire sur les vents anniversaires de la Grèce.

Cette péninsule nous présente ainsi l'échelle de tous les pays habitables de l'Europe. Le Danube et l'Hèbre voient l'hiver arrêter leurs ondes glacées. Au contraire, le printemps règne presque sans interruption sur les côtes de l'Attique. « Le rossignol, dit Sophocle, y fait retentir ses doux accents dans des vallées verdoyantes, où l'on n'éprouve jamais les rigueurs de l'hiver. Les vents n'y font point sentir leur haleine bruyante, et les rayons ardents du soleil y sont interceptés par des arbres chargés de fruits, dont l'épais feuillage est entrelacé de pampres et de lierre. Bacchus et ses joyeuses prêtresses y fixent à jamais leur séjour. Le narcisse y étale en tout temps, à côté du safran doré, son calice odorant. Ces fleurs ont servi de couronnes aux immortelles. Le chœur des Muses vient souvent se mêler au brillant cortége de Vénus, sur les bords enchantés du Céphise, qui, divisé en mille canaux, serpente à travers les gras pâturages et les campagnes qu'il féconde. »

A l'exception de l'île de Milo, infestée de vapeurs sulfureuses, l'archipel Grec offre le plus heureux climat de toute l'Europe. La température y est plus égale que sur le continent. Les blés mûrissent de meilleure heure dans l'île de Salamine que dans l'Attique. L'île de Crète, quoique sous le 35e parallèle, n'éprouve de grandes chaleurs que par les vents du sud; lorsque ces vents ne sont pas assez forts pour franchir les montagnes qui garantissent l'île, la température y est délicieuse; depuis le mois de mars jusqu'à celui de novembre, Savary n'y vit le thermomètre varier que de 20 à 27 degrés au-dessus de zéro; on ne voit jamais de la neige et des gelées dans la plaine; au mois de février, la terre se pare de fleurs et

de moissons précoces. Si cependant on voulait tracer un tableau général de la végétation, il faudrait avant tout distinguer les provinces septentrionales comprises dans le bassin du Danube de celles qui se trouvent au sud du mont Hémus. Dans les provinces méridionales, on voit les terrasses des montagnes se couronner de forêts variées où se succèdent tour à tour le sapin commun, le sapin à feuille d'if, le pin larissio, le cèdre, l'yeuse, le chêne à cochenille, le chêne commun, le superbe platane d'Orient, l'érable, le caroubier, le sycomore, le noyer, le châtaignier et le hêtre. Nous n'avons aucune observation exacte sur les divers niveaux auxquels chaque espèce d'arbre commence à croître; il est probable que les zones de végétation ont quelques rapports avec ceux de l'Italie et de la Sicile; mais les arbres du nord y descendent plus au midi que dans les Apennins. Les forêts du mont Hémus présentent moins de mélange. Au nord, ce sont les chênes, les ormeaux, les tilleuls qui dominent; ni le platane, ni le caroubier, ni le sycomore n'ont passé la barrière du mont Hémus, à moins que l'art et les soins des hommes ne les y aient forcés. Sur le Danube, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les abricotiers, les pruniers, couvrent les collines; la Valachie en possède des forêts entières. Le prunier est l'arbre fruitier le plus répandu. Ces mêmes arbres fruitiers dépassent la chaîne de l'Hémus et couvrent en beaucoup d'endroits les hautes collines de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire. Jusqu'au 40e parallèle, les oliviers et les orangers restent sur les bords de la mer, ayant encore à craindre la proximité des montagnes et des neiges; mais, au sud du 40e parallèle, le climat change tout à fait. Les pommiers et les poiriers disparaissent. L'olivier comprend des bois entiers, qui, entremêlés de lauriers et de myrtes à larges feuilles, ornent les côtes de la Crète et de l'Attique. Là s'élèvent aussi l'oranger, le citronnier, le figuier, le pistachier-lentisque, l'arbre à mastic (*pistachia terebinthus*), le grenadier et le mûrier. La soie est depuis longtemps une des productions principales de la Grèce. La vallonée et la noix de galle sont deux richesses importantes de la péninsule.

Dans le sud de la péninsule Turco-Hellénique, les labiées frutescentes dominent; mais ce que l'œil distingue avec le plus de plaisir, c'est le laurier-rose et le caprier en buisson, l'un dessinant le cours des ruisseaux, l'autre se groupant avec les rochers; on voit aussi partout le laurier-cerise, deux espèces d'*arbutus*, savoir l'*unedo* et l'*andrachne*. On élève beaucoup de rosiers pour la fabrication de l'eau et de l'huile de rose. Le sol de la Grèce étant en grande partie calcaire, les végétaux propres à cette sorte de terrain y abondent. C'est ainsi que les montagnes de la Crète se couvrent de *stachys cretica*, herbe aux blessures, d'acanthe à feuilles de chardon, de chicorée épineuse, d'*origanum dictamus*, dictame de Crète, d'*astragale tragacanthe*, d'où se tire la gomme adragant, de sauges à pommes, etc. Le *cistus creticus*, qui croît spontané et cultivé dans les îles de l'Archipel, fournit le véritable laudanum oriental. Les résines aromatiques ou autres abondent aussi dans l'Archipel. Nulle part les lentisques et les térébinthes ne sont aussi beaux et aussi communs que dans l'ancienne Délos. On désigne comme indigènes de l'Archipel et des environs de Constantinople le coton herbacé, l'œillet arbrisseau, le *lichen parellus*, avec lequel on prépare un beau rouge végétal, et une foule d'autres plantes qui ne peuvent pas

figurer dans un aperçu géographique. Mais faisons observer que la vigne donne des produits différents sur les bords du Danube et sur les rivages de l'Archipel: les raisins de la Grèce contiennent plus de principes sucrés, et fournissent des vins de liqueur; ceux de la Valachie produisent un suc plus aqueux et plus acide, tandis que les vignobles de la Servie et de l'Herzégovine, abrités contre les excès de chaleur et de froid, donnent des grappes remplies d'un jus généreux et propre à faire des vins également forts et agréables. Avec un peu plus de culture, la Turquie d'Europe réunirait tout ce que les vignobles du monde entier produisent de plus vanté.

Les végétaux du midi et du nord se mêlent sur les rivages du Bosphore. Le chêne à grappes (*quercus racemosa* de Lamarck) et le châtaignier y abondent, ainsi que les cyprès, les tilleuls, les marronniers, les arbousiers, les myrtes, les genêts. Quel voyageur n'a pas visité le fameux platane de Buïuk-déré? Les terrains bas et sablonneux sont couverts de *convolvulus persica*. Le *diospyros lotus* entre dans la nourriture des Turcs. Les côtes de Gallipoli, en Europe, sont ornées de *clematis cirrhosa*, de la jolie *daphne cretica*, et du *spartium parviflorum*, arbrisseau qui s'élève à cinq pieds. Mais les transitions entre les végétations du nord et du sud de la Turquie d'Europe doivent être observées dans l'intérieur de la Thrace et de la Macédoine, où les botanistes n'ont presque pas pénétré. Il est aussi très-difficile de déterminer quels végétaux la culture a ajoutés à ceux qu'avait donnés la nature; les noms qu'on trouve chez les anciens sont d'une signification si douteuse! Olivier s'étonne que la plupart des médailles de Nio portent un palmier à leur revers, et que cependant il ne s'en trouve plus dans l'île aujourd'hui: cet arbre est même assez rare dans l'Archipel; et ceux que l'on trouve à Khio, en Crète et à Naxie ne donnent pas de fruit. Mais le signe du palmier sur les monnaies vient des Phéniciens ou de la mythologie, et n'a pas plus de liaison avec la *flore* de l'Archipel que le lion sur les monnaies danoises avec la *faune* du Jutland.

Les céréales cultivées dans la péninsule sont le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le sarrasin, le sorgho, le millet, le maïs, le riz. Les principaux légumes sont les haricots, les fèves, les pois chiches, le *lablab* (*dolichos lablab*), l'oignon, l'ail, le poireau, le chou. Le sésame est cultivé sur une grande échelle; le lin, le ricin commun, le chanvre, comptent pour des produits importants. On connaît l'excellent tabac de la Thrace et de la Macédoine. Malheureusement l'agriculture est dans l'état le plus arriéré et le plus misérable; nulle prairie artificielle, nulle connaissance des assolements; absence presque complète de voies de communication. Et cependant ce n'est pas l'intelligence qui manque aux habitants, car, comme le fait remarquer M. Viquesnel, on voit les Bulgares, les Grecs, les Albanais, ingénieux à profiter, par les irrigations, du moindre ruisseau, comme du plus fougueux torrent. La vallée de la Maritza, les vallées de la Servie et plusieurs de celles de la Bulgarie sont les parties où l'agriculture est le moins arriérée; elle y offre même, sur quelques points, un aspect véritablement riche.

Il serait difficile de caractériser d'une manière générale le règne animal dans la Turquie d'Europe. Les chevaux thessaliens étaient estimés à cause de leur beauté et de leur force. Les Turcs ont amené dans le pays la race tatare, et, par le

croisement de ces deux races, l'une et l'autre ont gagné. La Moldavie produit aussi beaucoup de chevaux ; les plus estimés viennent des montagnes ; ils sont de petite taille, et ressemblent beaucoup, pour la force et la vitesse, aux chevaux russes. Ceux que l'on élève dans les plaines sont plus grands. Sur toutes les frontières, on en rencontre de sauvages dont une partie se tue à la chasse pour servir d'aliments. Les ânes et les mulets sont aussi beaux ici qu'en Italie. Les bestiaux sont forts, surtout en Grèce et en Valachie. On compte plus de 30 000 bêtes à cornes qui sortent de la Valachie pour la Bosnie, d'où elles passent à Constantinople. Les pâturages et les prairies y sont si bons et si renommés, que les voisins mêmes y conduisent tous les ans plusieurs milliers de chevaux et de nombreux troupeaux de moutons pour les y engraisser. On élève des buffles seulement dans les parties chaudes et marécageuses.

Les moutons abondent en Macédoine, en Thessalie, dans la Grèce septentrionale, ainsi que dans la Valachie. Les chèvres sont de la plus grande utilité pour les habitants des montagnes. Les gros aigles qui abondent dans les environs de Babadagh donnaient autrefois aux Turcs les meilleures plumes pour leurs flèches ; elles se vendent fort cher. Les forêts et les montagnes sont remplies de chevreuils, de daims, de sangliers, et les bêtes carnassières que l'on y trouve sont les renards, les ours, les loups-cerviers; il y a encore une espèce particulière de loups de plaine, de moindre grandeur que ceux que l'on rencontre dans les montagnes. Ces loups habitent surtout le rivage du Danube, et se retirent dans les roseaux des lacs et des marais qui y communiquent. Les perdrix, les outardes, sont d'un goût délicieux et en grand nombre, surtout dans les plaines qui avoisinent le Danube. La Grèce et les îles sont moins abondamment fournies de gibier, mais les poissons les en dédommagent amplement.

Les lions ont jadis vécu en Grèce. Ils se tenaient, du temps d'Aristote, entre les fleuves Achéloüs, en Acarnanie, et Nestus, en Thrace; ils occupaient ainsi une partie des pays grecs qui, certainement, n'est pas la plus chaude. Les hommes les auront d'abord resserrés et à la fin exterminés. Peut-être était-ce une variété particulière à la Grèce et à l'Asie Mineure.

Une production merveilleuse de la Valachie, c'est une cire verte, ouvrage d'une espèce d'abeilles plus petites que les abeilles ordinaires. Elle se recueille sur certains arbustes, où ces industrieux insectes viennent la déposer : on en fait des bougies qui, étant allumées, exhalent un parfum des plus agréables.

On ne connaît qu'imparfaitement les productions minérales de la Turquie. Les Ottomans se soucient peu de ce genre de richesse. Les rivières de la Valachie roulent des paillettes d'or qui sont recueillies par les Bohémiens errants. Cette province possède également du sel fossile. Le règne minéral de la Valachie et de la Moldavie dépend entièrement de celui des monts Carpathes. Quant au système des montagnes dardaniennes ou grecques, le mont Hémus, le mont Scardus et toute la chaîne des montagnes albanaises et bosniaques abondent en mines de fer; c'est tout à fait la répétition des montagnes de la Styrie. Probablement la composition géognostique est aussi la même : quelques roches micacées, talqueuses et granitiques sont indiquées par les voyageurs. On a exploité jadis des métaux précieux dans diverses parties de cette chaîne; mais il semble qu'on ne

les tirait que d'un minerai de cuivre aurifère et argentifère. Les relations modernes en offrent peu d'indices.

Dans le mont Pangée, en Macédoine, il y avait partout des mines d'or et d'argent qui s'étendaient jusqu'en Péonie, c'est-à-dire au delà du fleuve Axius. Même en Péonie, les cultivateurs, en cultivant la terre, découvraient des paillettes d'or. Les mines d'argent de Laurium, qui, selon Xénophon, ne devaient jamais s'appauvrir, et qui cependant étaient déjà épuisées du temps de Strabon, se trouvaient à l'extrémité de la péninsule de l'Attique, près les bords de la mer.

C'est des carrières du mont Marpèse, dans l'île de Paros, que l'antiquité tirait ces fameux marbres dont les blocs énormes brillaient dans les monuments de leurs villes, dont l'Égypte même orna la façade de son labyrinthe. Ce marbre était très-recherché par les anciens sculpteurs, qui l'employaient de préférence à tout autre. Cependant sa qualité ne répond pas toujours à sa renommée, s'il faut en croire les voyageurs modernes ; les lames cristallines dont est formé son tissu égarent l'œil par des reflets trompeurs, et volent en éclats sous le ciseau : ce défaut est racheté par d'autres qualités excellentes, surtout par l'éclat et l'extrême blancheur. Le marbre coralitique, d'un grain semblable à de l'ivoire, n'est connu que par des bustes antiques ; le marbre pentélique tire son nom d'une montagne près d'Athènes. On reconnaît ce beau marbre statuaire à certaines veines verdâtres qui en séparent les masses. Le mont Hymette, à peu de distance du mont Pentélique, donnait un marbre statuaire d'un blanc cendré.

La terre sigillée de Lemnos était autrefois en usage dans la médecine. C'est une argile ocreuse ou un bol coloré par un peu de fer. La cimolite ou terre cimolée est aussi une argile d'un blanc grisâtre, qui passe au rougeâtre par l'exposition à l'air. Hawkins l'a retrouvée dans l'île de l'Argentière, autrefois Cimolos, d'où les anciens la tiraient pour l'employer à blanchir les étoffes, propriété qu'elle possède à un degré éminent.

Il y avait des mines de cuivre mêlé de fer dans l'île d'Eubée. Celles d'or et d'argent à Siphnos, aujourd'hui Siphanto, furent couvertes ou englouties par la mer. Cette île est riche en plomb ; la mine est grisâtre et lisse ; elle donne un plomb qui approche de l'étain. L'île de Thasos renfermait, outre ses belles carrières de marbre, une fameuse mine d'or. On sait qu'un promontoire de Naxos s'appelle cap Smeriglio, parce qu'on y trouve le meilleur émeril. Les carrières du mont Ocha (en Eubée) fournissaient de l'asbeste assez long et assez flexible pour qu'on pût fabriquer des toiles incombustibles.

Trois caractères géologiques principaux paraissent dominer dans les pays turco-helléniques : 1° les terrains de micaschistes et de gneiss, dans les montagnes de la Macédoine, de la Servie méridionale, dans le Balkan occidental, le nord du Pinde, l'Olympe, les autres montagnes de la Thessalie orientale, la Morée méridionale et beaucoup d'îles ; — 2° les terrains crétacés, dans l'Albanie, la Bosnie, la plus grande partie de la Grèce, la Bulgarie méridionale ; — 3° les terrains tertiaires miocènes, dans la Thrace, la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie septentrionale. De plus, une ceinture assez étendue de terrains tertiaires éocènes se montre au pied des Carpathes, en Valachie et en Moldavie ; et quelques lambeaux de terrains ignés, particulièrement de trapp, sont disséminés dans les parties montagneuses du centre, et dans plusieurs îles.

# LIVRE QUATRIÈME.

**Description spéciale de la Turquie d'Europe.**

**Turquie d'Europe proprement dite. (Provinces continentales immédiatement soumises à la Turquie; c'est-à-dire Roumélie, Thessalie, Albanie, Bosnie et Bulgarie)**

En parcourant les provinces de l'empire Ottoman en Europe, nous ne suivrons pas les divisions administratives des Turcs, trop peu connues et trop peu naturelles pour se prêter à notre manière de décrire. Les dénominations de *Moldavie,* de *Valachie,* de *Servie,* de *Bosnie,* désignent des nations et en même temps des divisions politiques et naturelles ou à peu près. La *Bulgarie* n'a pas de sens politique, mais c'est un nom ethnographique et marquant une division naturelle. L'ancienne *Thrace* et la *Macédoine* répondent à la *Romélie* des modernes, mais aucun de ces noms n'a aujourd'hui un sens politique ni ethnographique; nous emploierons pourtant le nom de Romélie comme désignant une région physique. Le nom d'*Albanie* réunit un sens physique à un sens ethnographique. Nous y rattachons le petit, mais remarquable pays de *Montenegro.* Enfin la *Thessalie,* ce charmant jardin de l'ancienne Grèce, dont est tristement privé le petit royaume Hellénique moderne, forme une division physique très-distincte. Nous renvoyons les amateurs de statistique turque aux *tableaux* placés à la fin de cette description spéciale.

Commençons par la Romélie et spécialement par la Thrace. La capitale de l'empire, la célèbre ville de Constantin, *Constantinople,* devient nécessairement notre point de départ. L'histoire de la géographie nous l'a déjà montrée comme bourgade thrace sous le nom de *Lygos;* comme colonie grecque sous celui de *Byzance,* et comme nouvelle capitale de l'empire Romain, sous la superbe dénomination de *Nea Roma,* nouvelle Rome, à laquelle l'usage ou la flatterie substitua celle de *Konstantinou-Polis,* en latin *Constantinopolis,* qui lui est restée dans les temps modernes. Les paysans des environs, en s'y rendant, disaient en grec dorien vulgaire : Nous allons *es tan bolin,* dans la ville, et la soldatesque turque fit de là, dit-on, le nom d'*Estamboul, Istamboul, Stamboul,* qu'elle continue à donner à la capitale. Mais il paraît plus probable que ce nom n'est que la corruption de la dénomination grecque et latine. Les Turcs lettrés la nomment souvent *Konstantinié.* Dans les annales russes, elle s'appelle *Zaregorod* ou la ville royale, et les Serbes et les Bulgares la nomment encore *Zaregrad, Tzarigrad,*

la ville du Tzar. Les Islandais et les peuples scandinaves la connaissent, dès le dixième siècle, sous le nom de *Myklagard*, la grande cité. Elle porte encore le titre honorifique, moitié turc, moitié grec, d'*Islam-bol* ou ville de la foi. Constantinople occupe un promontoire triangulaire, partagé en sept collines, que baignent au sud les flots de la mer de Marmara, et que limite au nord le petit golfe de la *Corne d'Or*, formant le port, où douze cents vaisseaux trouvent un mouillage sûr. Les murs d'enceinte de Constantinople occupent encore l'emplacement de ceux que le consul Cyrus-Constantin fit bâtir par ordre de Théodose II, et la circonférence est aussi à peu près la même, car Chalcondylas la donne de 111 stades, Gyllius de 13 milles italiens, et les meilleurs plans modernes de 20 kilomètres, sans les faubourgs. L'ancienne Byzance avait une circonférence de 40 stades, et s'étendait du côté de la terre jusqu'au *Besestan* ou grand marché; l'enceinte de Constantin le Grand n'atteignit pas, sur tous les points du moins, la circonférence actuelle. La ville a maintenant 28 portes, dont 14 du côté du port, 7 du côté de terre, et autant sur la Propontide.

Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de cette grande ville : sa position élevée sur ses sept collines; le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente; l'entrée majestueuse du Bosphore, couverte de *caïques;* le magnifique port, environné des faubourgs de Galata, de Péra, de Saint-Dimitri; la grande ville de Scutari, qui s'élève vis-à-vis; les collines verdoyantes qui se succèdent en arrière; la Propontide avec ses îles riantes; plus loin, le mont Olympe couvert de neige; partout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe; tout cet ensemble présente dans le même instant une foule de tableaux ravissants. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle des environs, et de réfléchir en même temps sur l'heureuse position de cette grande ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste; ville destinée par la nature à régner sur deux mers et sur deux parties du monde. Mais, aussitôt qu'on est entré dans l'intérieur, l'on passe rapidement de la première impression d'étonnement et d'admiration à une seconde de surprise et de mécontentement. Cette immense ville est mal bâtie, n'est qu'un amas de baraques turques; les rues étroites, mal pavées, sont bordées de maisons irrégulières, mesquines, construites en terre et en bois. Les incendies sont fréquents, et la peste y éclate presque tous les ans. Les sensations morales ne sont pas moins affligeantes : vous êtes révolté de l'air fier, de la démarche grave des musulmans, opposés à l'air humble, timide et bas des Juifs, des Arméniens et même des Grecs; ce contraste est si frappant, que l'étranger devine, au maintien de l'homme, s'il est musulman ou *raïa* (1), sans connaître encore la manière de le distinguer par sa coiffure et sa chaussure. Le quartier dit le *Fanar* est habité par le triste reste des familles byzantines qui, en tremblant sous le sabre musulman, se donnent des titres de princes, s'enrichissent par tous les moyens, rampent devant tous les pouvoirs, et représentent fidèlement le Bas-Empire.

*Le Sérail* (*Séraï-koumaïoun*), l'antique palais des empereurs, mais qui n'est

(1) Les musulmans désignent par le nom de *raïa* tout homme appartenant à une autre religion que celle de Mahomet : le radical arabe de ce mot signifie *troupeau*.

plus leur résidence, a été trop vanté; cependant l'aspect en est pittoresque du côté des jardins qui donnent sur le Bosphore. C'est un mélange désordonné de pavillons, de prisons, de casernes et de jardins; cité à part, cité de la volupté asiatique et de l'esclavage africain, cité dont l'honneur, la raison et la pitié n'ont jamais habité l'enceinte. Des huit portes qui en ferment les entrées, la principale est connue sous le nom de *Sublime Porte* (1).

Près de ce palais, s'élève un théâtre tout récemment édifié à l'usage du sultan, dans une position admirable, d'où la vue plonge à la fois sur le Bosphore, la mer de Marmara et Scutari.

Un respectable monument d'antiquité, l'église dédiée, dans le sixième siècle, à la Sagesse divine par l'empereur Justinien, et nommée vulgairement *Sainte-Sophie*, a été heureusement épargné. Mais il n'a dû sa conservation qu'à sa transformation en mosquée. Quoique l'architecture soit d'un style bien inférieur à celui qui caractérise la grande période classique, cependant l'effet en est imposant. L'ancien *Hippodrome* (Attmeïdan) est aujourd'hui une promenade publique, et offre quelques restes précieux d'antiquités, entre autres des obélisques. C'est une faible citadelle que ce fameux château des *Sept Tours*, l'ancien *Cyzolobion*, où l'on renfermait les ambassadeurs des puissances en guerre avec la Porte. Les mosquées, parmi lesquelles on distingue celle d'Ahmed III, celle qu'on nomme la *Solimani*, et celle de la sultane *Validé*, figurent admirablement dans un paysage ou dans une illumination; mais, dès que l'œil du goût les examine, ces édifices, sans majesté et sans grâce, manifestent encore un certain caractère de rudité et de fragilité qui rappelle la vie pastorale.

On n'est pas d'accord sur la population de Constantinople : les uns l'évaluent à 900 000 habitants, les autres à 800 000, quelques-uns l'abaissent à 3 ou 400 000. D'après les recherches de MM. Viquesnel et Verrollot, il nous paraît que le chiffre de 700 000 (en y comprenant les faubourgs, parmi lesquels on compte tous les lieux qui bordent le Bosphore, même en Asie) est le plus rapproché de la vérité. Il faut diviser *Constantinople et ses faubourgs* de la manière suivante :

1° La ville aux sept collines, c'est-à-dire ce que les Turcs nomment proprement *Stamboul;* 2° Péra ou Bey-Oglou, Galata, Eyoub, Khas-keui, Ters-khanè, Kassem-Pacha, Tatavla ou Saint-Dimitri, Top-khanè et Fondoukli, qui sont situés autour de la Corne d'Or; 3° Béchiktach, Arnaout-keui, Bébek, Térapia, Buïukdéré, Rouméli-kavak, Fanaraki (d'Europe), et autres lieux de la côte européenne du Bosphore; 4° Scutari, Beyler-Bey, Anadolou-kavak, Fanaraki (d'Asie), et autres lieux de la côte asiatique de ce détroit (2).

(1) L'usage d'appliquer au gouvernement le nom de Porte ou de Sublime-Porte remonte cependant à une époque antérieure à cette porte même de Constantinople : Abou-Ahmed-Abdallah VII, trente-septième et dernier khalife abbasside de Bagdad, avait fait enchâsser, sur le seuil fort élevé de la principale *porte* de son palais, un fragment de la fameuse *pierre noire*, et fit attacher au fronton de cette porte une pièce de velours noir pendant presque jusqu'à terre; de sorte qu'on n'entrait au palais qu'à genoux et prosterné. Depuis, les sultans ottomans, successeurs des khalifes, ont continué à se servir du terme de Porte pour désigner l'empire.

(2) Pour parvenir à l'évaluation du nombre des habitants de toute cette agglomération, de précieux documents ont été recueillis avec une patience infinie par M. le docteur Ver-

Outre les antiquités de l'Hippodrome, on doit citer, à Constantinople, les aqueducs de Valens et de Justinien. L'arsenal militaire et plusieurs casernes sont parmi les autres monuments remarquables de cette capitale. Il faut distinguer, parmi les nombreux bazars, le Bésestan ou Grand-Bazar. Il y a environ 300 bains publics, 350 mosquées, 550 *médresseh* (écoles supérieures), 40 *kuttubkhans* ou bibliothèques publiques, 3 imprimeries en langues orientales, 2 imprimeries européennes. Il se publie douze journaux.

Stamboul, ou la ville proprement dite, contient environ 425 *mahalès* ou quartiers, dont 75 seulement sont habités en grande partie par des *raïas* (non musulmans); ces raïas sont des Grecs, des Arméniens, des Juifs, des Tchinganès; il y a très-peu de catholiques. Les quartiers où les raïas abondent sont au nord, à l'ouest et au sud. Les maisons des quartiers musulmans sont espacées, peu élevées, entourées de jardins; celles des raïas sont entassées les unes sur les autres et privées d'air.

rollot : ce sont des calculs établis sur la consommation de la farine, de l'eau, de la viande de boucherie; ce sont les renseignements fournis par les chefs des diverses branches de l'administration ottomane, les patriarches des Églises grecque, arménienne et catholique, les rabbins, les chancelleries des puissances étrangères. On arrive ainsi à trouver, pour 1848, un total de 715 300 habitants, dont 565 000 forment la population domiciliée (partagée en indigène, 557 000; étrangère, 8 000), et 150 000 pour la population flottante (composée de 142 000 indigènes et 8 300 étrangers).

Sur ce nombre on compte 421 000 musulmans, 278 000 non musulmans, 16 000 individus dont la religion n'est pas indiquée (c'est la population flottante qui fournit ce dernier nombre).

**DISTRIBUTION TOPOGRAPHIQUE DE LA POPULATION CIVILE INDIGÈNE**

**Dans la circonscription de Constantinople et de ses faubourgs en 1848.**

(Extrait du Voyage dans la Turquie d'Europe, par M. Viquesnel.)

| LOCALITÉS. | POPULATION CIVILE INDIGÈNE. MUSULMANS | RAÏAS. | MUSULMANS & RAÏAS. |
|---|---|---|---|
| **Côte d'Europe.** | | | |
| Stamboul, ou Constantinople proprement dit. . . . . | 219 000 | 102 000 | 321 000 |
| Les six faubourgs d'Europe, rangés autour du port. 1. Eyoub. . . . . | 16 800 | 2 800 | 19 600 |
| 2. Khas-keui . . . . | 3 600 | 17 800 | 21 400 |
| 3. Ters-khanè (arsenal). . . . . | 4 500 | 700 | 5 200 |
| 3. Kassem-Pacha. . | 17 800 | 3 200 | 21 000 |
| 3. Tatavla, ou Saint-Dimitri. . . . | . . . . | 12 200 | 12 200 |
| 4. Bey-Oglou, ou Péra | 1 900 | 22 100 | 24 000 |
| 5. Galata. . . . . | 12 000 | 13 100 | 25 100 |
| 6. Top-khanè et Foundoukli. . . . . | 26 900 | 1 600 | 28 500 |
| Ali-Bey-keui et Kiahat-khanè ou Kinghad-khanè (Fabrique de papier = Eaux douces d'Europe).. | 1 300 | 800 | 2 100 |
| Beciktach. . . . . | 13 300 | 8 300 | 21 600 |
| Ota-keui . . . . . | 1 300 | 7 400 | 8 700 |
| Kou-ou-Tchezmè . . . . . | 1 800 | 1 800 | 3 600 |
| Arnaout-keui . . . . . | 1 400 | 7 600 | 9 000 |
| Bebek. . . . . | 1 600 | 2 300 | 3 900 |
| Roumeli-Hissar, Bofadji-keui et Baïta-liman. . . | 2 600 | 1 700 | 4 300 |
| Emurghian. . . . . | 1 300 | 1 500 | 2 800 |
| *A reporter* . . . | 327 100 | 206 900 | 534 000 |

| LOCALITÉS. | POPULATION CIVILE INDIGÈNE. MUSULMANS | RAÏAS. | MUSULMANS & RAÏAS. |
|---|---|---|---|
| *Report.* . . . . . | 327 100 | 206 900 | 534 000 |
| Sténia et Ieni-keui . . . . | 2 400 | 6 900 | 9 300 |
| Thérapia, ou Téraplia . . . | . . . . | 2 900 | 2 900 |
| Buïukdere. . . . . | 1 400 | 3 300 | 4 700 |
| Sarieri ou Sary-Ieri et Ieni-Mahale . . . . . | 1 400 | 1 800 | 3 200 |
| Roumeli-kavak. . . . . | 2 400 | 900 | 3 300 |
| Buïuk-liman et Fanaraki (d'Europe). . . . . | 1 300 | 2 300 | 3 600 |
| Totaux de la côte d'Europe. | 336 000 | 225 000 | 561 000 |
| **Côte d'Asie.** | | | |
| Scutari. . . . . | 26 500 | 22 500 | 49 000 |
| Iles des Princes (Kizil Adhalar ou îles Rouges). . | . . . . | 2 400 | 2 400 |
| Kartal. . . . . | 500 | 800 | 1 300 |
| Kadi-keui . . . . . | 900 | 1 500 | 2 400 |
| Kou-goundjouk et Stavros. | 300 | 4 500 | 4 800 |
| Beyler-Bey et Tchenghiel-keui . . . . . | 1 600 | 2 700 | 4 300 |
| Vani-keui et Kandilli . . | 1 200 | 2 400 | 3 600 |
| Anadolou-Hissar. . . . . | 1 800 | 400 | 2 200 |
| Kanlidjé. . . . . | 900 | 900 | 1 800 |
| Ineï-Kaveui et Beïkos . . . | 1 800 | 2 200 | 4 000 |
| Anadolou-kavak et Fanaraki (d'Asie). . . . . | 4 500 | 2 700 | 7 200 |
| Totaux de la côte d'Asie. . | 40 000 | 43 000 | 83 000 |

En traversant le superbe port de Constantinople, long de 6 600 mètres sur 600 à 1 000 de large, on arrive aux vastes faubourgs de *Péra* et de *Galata*, renfermant les quartiers des *Francs*, qui n'ont pas la permission de demeurer dans la ville proprement dite. On peut franchir le port sur un pont, qui livre passage chaque jour à 40 000 individus. Péra a principalement les habitations des ambassadeurs et des autres étrangers. Les magasins des marchands sont à Galata, qui est plus près du port et de la douane. Ce faubourg est environné de murailles flanquées de tours et de fossés. La diversité des nations qui demeurent à Péra et à Galata est telle, qu'on serait tenté de regarder ces faubourgs comme la tour de Babel. On y parle turc, grec, hébreu, arménien, arabe, persan, russe, valaque, serbe, allemand, français, italien, hongrois.

L'école de médecine de *Galata-Séraï* est un des plus intéressants établissements des quartiers francs : il n'est pas à Galata, malgré son nom, mais à Péra. Il y a dans le même faubourg, ainsi qu'à Bébek, des écoles chrétiennes

**DIVISION DE LA POPULATION EN COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.**

(Extrait du même ouvrage.)

| DÉSIGNATION DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES. | | BÉKIARS. (Célibataires.) | FAMILLES DOMICILIÉES. INDIVIDUS DU SEXE Masculin. | Féminin. | TOTAUX des DEUX SEXES. | TOTAUX par NATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Musulmans | libres — domiciliés | .... | 159 000 | 148 000 | 307 000 | 376 000 |
| | libres — bekiars (1) | 36 000 | .... | .... | 36 000 | |
| | esclaves — noirs | .... | 3 500 | 26 600 | 30 100 | |
| | esclaves — blanches (2) | .... | .... | 2 900 | 2 900 | |
| Total des musulmans | | 36 000 | 162 500 | 177 500 | | |
| Arméniens | domiciliés | .... | 44 000 | 41 000 | 85 000 | 110 000 |
| | bekiars | 25 000 | .... | .... | 25 000 | |
| Grecs | domiciliés | .... | 42 000 | 43 000 | 85 000 | 111 000 |
| | bekiars | 26 000 | .... | .... | 26 000 | |
| Juifs | domiciliés | .... | 15 000 | 17 000 | 32 000 | 32 000 |
| Catholiques | Id. | .... | 6 600 | 6 900 | 13 500 | 13 500 |
| Tchinganes | Id. | .... | 740 | 760 | 1 500 | 1 500 |
| TOTAUX | | 87 000 | 270 840 | 286 160 | 614 000 | 644 000 |

(Dans ces nombres ne sont pas compris les étrangers, l'armée, les marins, etc.)

(1) Les individus désignés sous le nom de *békiars* (célibataires) sont au nombre de 87 000. Les bekiars, comme parmi nous les habitants de l'Auvergne et de la Savoie, quittent leurs familles, se rendent dans les grandes villes, y exercent les métiers de domestiques, de porteurs d'eau, de bateliers, de portefaix, de jardiniers, de laboureurs, de pâtres, etc., pendant un, deux ou trois ans, et retournent ensuite dans leurs foyers avec le fruit de leurs économies. Les békiars de la religion grecque, qui habitent à Constantinople, sont en grande partie d'origine bulgare. Le sexe feminin figure parmi eux pour un nombre si faible, qu'on a jugé inutile d'en tenir compte.

(2) *Note sur les esclaves blanches à Constantinople* (en 1844), *communiquée par M. le docteur Verrollot à M. Viquesnel.*

« Les renseignements suivants m'ont été fournis en partie par une esclave circassienne, qui avait été vendue dans son bas âge par son père à l'*Esna-sultane*, sœur du sultan Mahmoud. Plus tard, ayant été donnée par l'Esna-sultane à son frère le sultan, celui-ci la maria à l'un de ses esclaves blancs *sourd-muet*.

« Toutes les esclaves blanches viennent des provinces caucasiennes. Elles sont beaucoup plus rares et plus chères aujourd'hui qu'autrefois; car les Russes mettent de grands obstacles à ce genre de *traite*, par les croisières qu'ils ont établies sur les côtes de la Circassie.

« On distingue les esclaves blanches en trois classes, suivant le pays d'où elles proviennent.

« 1° Les *Gurdju* ou Georgiennes : ce sont les plus estimées. Il en vient fort peu maintenant en Turquie. De toutes les esclaves, ce sont les plus jolies. Leurs yeux sont généralement noirs, ainsi que leurs cheveux. Une belle Géorgienne de dix à quatorze ans se vend, à Constantinople, 25 000 à 50 000 piastres (6 250 à 12 500 francs); une Géorgienne de trente ans ne coûte que 25 000 piastres (6 250 francs).

« 2° Les *Tcherkess* ou Circassiennes : elles sont presque autant estimées que les Georgiennes, bien qu'elles soient plus

tenues par des frères lazaristes et des sœurs de charité, et qui prospèrent beaucoup plus que les écoles turques. Les autres faubourgs qui touchent à ceux-ci et ne font presque qu'un ensemble avec eux, sont *Kassem-Pacha, Ters-khanè, Tatavla* ou *Saint-Dimitri, Khas-keui,* à l'ouest; *Top-khanè* (où il y a une fonderie de canons) et *Fondoukli,* à l'est.

Les rives du Bosphore sont comme semées de bourgs et de villages à moitié cachés sous de magnifiques platanes. Les deux palais du sultan, à *Béchiktach,* occupent une partie du rivage : l'un se nomme Dolma-Balgtché, c'est le palais d'hiver; l'autre, la résidence ordinaire du Grand-Seigneur, est le Tchérigan-Séraï. L'ambassadeur de France a sa belle demeure à *Térapia,* sur la rive occidentale du Bosphore, à peu près à égale distance des deux mers où ce canal aboutit. *Buïukdéré* est un charmant village où la plupart des ministres étrangers ont des maisons de campagne. *Rouméli-Hissar,* entre Bébek et Térapia, est le plus fort des châteaux qui défendent le Bosphore. En face de la Corne d'Or, près de Scutari, s'élève, sur un rocher de 30 mètres carrés, la tour de Léandre, en turc *Kis-Kalessi* (Tour de la Fille), servant de lazaret. En sortant de Constantinople par le quartier des Grecs et par celui des Juifs, au nord, on arrive au faubourg d'*Eyoub,* où déjà le port, en se resserrant, commence à prendre l'aspect d'une belle rivière. Bientôt la promenade des *Eaux-Douces* étale tous ses charmes champêtres; c'est le coin de l'idylle de ce vaste ensemble.

Plus en arrière, s'élève *Belgrad,* endroit habité par les plus riches familles chrétiennes de Péra et de Galata; un bois d'arbres fruitiers, plusieurs fontaines limpides, des gazons toujours verts, un air pur et frais, tel est ce charmant asile, d'où les chaleurs, les incendies et la peste sont bannis. Tous les environs seraient de même sous une meilleure administration.

Le climat fort vanté de Constantinople n'est pas, à beaucoup près, un printemps perpétuel : il y fait des froids souvent très-vifs, et il y règne des tempêtes de neige quelquefois redoutables. En 1849, le thermomètre de Réaumur se maintint plusieurs jours à 16 degrés au-dessous de zéro; en 1859, la neige a couvert le sol à plus d'un mètre d'épaisseur.

nombreuses que celles-ci. Elles ont les traits moins fins et moins jolis que ceux des premières; mais elles sont plus vives, plus grandes et plus vigoureuses. Elles ont le corps admirablement bien fait, la taille fine, souple et élancée. Leurs cheveux sont noirs ou châtains, ainsi que leurs yeux. Quelques-unes ont les yeux bleus. Une Circassienne de trois à quatre ans, et peu jolie, se vend 6 000 piastres (1 500 francs); si elle est jolie, elle coûte 20 000 piastres (5 000 francs). Une jolie Circassienne de quatorze ans s'achète 35 à 40 000 piastres (8 750 à 10 000 francs). En 1841, l'Esna-sultane a payé 21 000 piastres (5 250 francs) une Circassienne de seize à dix-huit ans, qui était affectée de teigne et sans cheveux. Elle arrivait de la montagne et n'avait reçu aucune éducation. Les Circassiennes qui ont beaucoup d'embonpoint sont moins estimées que celles qui sont grandes, fortes et bien découplées. Elles se vendent seulement de 7 500 à 9 000 piastres (1 875 à 2 250 francs).

« 3° Les *Abaça* ou Abazes : ce sont les moins estimées de toutes les esclaves blanches. Cependant elles se vendent presque aussi cher que les Circassiennes. Presque toutes ont les yeux bleus et les cheveux blonds. On confond sans doute, sous le nom d'Abazes, les Ossètes, tribu de race blonde du Caucase, qu'on croit descendre des anciens Mèdes, ou plus probablement des Alains.

« Il y avait dans le palais de l'Esna-sultane, qui passe pour avoir eu le plus grand nombre d'esclaves blanches, quarante-deux *alaïk* (esclaves). Presque toutes étaient Circassiennes. Quelques-unes seulement étaient Abazes, et il n'y avait que cinq ou six Géorgiennes de trente à trente-cinq ans. Cette princesse achetait ordinairement ses esclaves fort jeunes. Elle leur faisait apprendre la musique, la danse, l'écriture et même à quelques-unes la poésie; ensuite elle les donnait en cadeau, soit au sultan, soit aux grands personnages. Ceux-ci se faisaient un honneur de les épouser.

« Les Turcs recherchent beaucoup les esclaves grandes et fortes, celles qui sont, selon leur expression, *aslan gibi* (semblables à des lions). En 1838, Hafyz-Pacha acheta 60 000 piastres (15 000 francs) une Circassienne, dont la taille avait près de six pieds de hauteur. »

ospèrent beau-
ent à ceux-ci et
*rs-khanè, Ta-*
y a une fonde-

es à moitié ca-
*échiktach,* oc-
le palais d'hi-
hérigan-Séraï.
occidentale du
tit. *Büyukdéré*
des maisons de
t des châteaux
utari, s'élève,
*-Kalessi* (Tour
rtier des Grecs
déjà le port, en
ntôt la prome-
coin de l'idylle

riches familles
leurs fontaines
harmant asile,
virons seraient

près, un prin-
des tempêtes
e Réaumur se
59, la neige a

elles sont plus vives,
t élancée. Leurs che-
enue de trois à quatre
000 francs). Une jolie
'Esna-sultane a payé
et sans cheveux. Elle
mbonpoint sont moins
7 500 à 9 000 piastres

dant elles se vendent
n confond sans doute,
ciens Mèdes, ou plus

esclaves blanches, qua-
Abazes, et il n'y avait
s esclaves fort jeunes.
ite elle les donnait en
.
pression, *avalan guibé*
sienne, dont la taille

Constantinople est le premier entrepôt commercial du Levant. Les navires à voile et à vapeur de toutes nations, qui sont entrés dans son port, de 1841 à 1850, présentent les moyennes suivantes, d'après M. Viquesnel :

| | |
|---|---|
| Navires musulmans. . . . . | 16 120 |

Constantinople est le premier entrepôt commercial du Levant. Les navires à voile et à vapeur de toutes nations, qui sont entrés dans son port, de 1841 à 1850, présentent les moyennes suivantes, d'après M. Viquesnel :

| | |
|---|---|
| Navires musulmans. . . . . | 16 420 |
| Navires raïas (sujets non musulmans). . . . . | 14 741 |
| Navires des puissances étrangères . . . . . | 8 406 |
| Moyenne de dix ans. . . . . | 39 267 |
| Généralement on admet que les sorties s'élèvent à peu près aux mêmes chiffres que les entrées . . . . . | 39 267 |
| Moyenne approximative des entrées et des sorties réunies. | 78 534 |

Aujourd'hui le mouvement général de la navigation (entrées et sorties réunies) dépasse 100 000 navires (1). Le port de Constantinople absorbe à lui seul les trois quarts ou les quatre cinquièmes des opérations commerciales de l'empire.

Parcourons les autres parties de la Thrace, pays riche en vignobles, en blé, en bois, etc.; pays dont les montagnes, selon les anciens, sont les plus belles du monde, mais qui ne nous est pas encore parfaitement connu. Cette intéressante contrée est en grande partie formée du bassin de la Maritza (Hèbre), que bordent, au nord, le majestueux Balkan, à l'ouest le Despoto-Planina (Rhodope), à l'est le mont Strandja. Elle s'étend avantageusement sur trois mers et sur les deux plus beaux détroits de l'Europe, et se termine au sud par la presqu'île de Gallipoli (l'ancienne Chersonèse de Thrace).

Au milieu de bosquets de cyprès et de jardins de roses, s'élève *Andrinople* (qu'on appellerait mieux *Adrianople*), en turc *Édirné* (anciennement *Adrianopolis* ou *Orestias*), qui est comme la seconde capitale de la Turquie, dont elle a vu les souverains l'habiter dans l'origine. Cette ville de 100 000 habitants occupe une position centrale à l'endroit où la Toundja se joint à la Maritza, et près du confluent de l'Arda.

La Maritza, venant du nord, coule sur un terrain sablonneux; l'Arda, venant de l'ouest, sur un sol rocailleux, et la Toundja, qui arrive du nord, sur des terres meubles. Fortement encaissées, ces rivières débordent pourtant dans l'hiver.

(1) **NAVIGATION ÉTRANGÈRE en 1857.**

| PAVILLONS. | ENTRÉE | | SORTIE | | PAVILLONS. | ENTRÉE | | SORTIE | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | NAVIR. | TONN. | NAVIR. | TONN. | | NAVIR. | TONN. | NAVIR. | TONN. |
| Américain. . . . . | 27 | 9 230 | 27 | 9 230 | *Report*. . . . | 5 204 | 1 125 392 | 5 132 | 1 112 974 |
| Belge. . . . . | 7 | 2 023 | 7 | 2 023 | Néerlandais. . . . . | 100 | 17 676 | 100 | 17 676 |
| Brémois . . . . . | 7 | 2 676 | 6 | 2 212 | Norvégien . . . . . | 202 | 52 854 | 199 | 52 140 |
| Danois. . . . . | 31 | 5 781 | 31 | 5 781 | Autrichien, Hanovrien, Toscan. . . | 1 706 | 607 480 | 1 704 | 647 236 |
| Anglais. . . . . | 1 358 | 386 775 | 1 348 | 384 696 | Oldenbourgeois . . . | 4 | 669 | 4 | 669 |
| Français et Romain . | 465 | 150 493 | 465 | 150 493 | Prussien . . . . . | 44 | 18 362 | 42 | 18 100 |
| Grec. . . . . | 2 738 | 461 957 | 2 713 | 454 913 | Russe . . . . . | 97 | 15 555 | 101 | 16 544 |
| Hambourgeois. . . . | 1 | 135 | 1 | 135 | Sarde. . . . . | 1 163 | 244 073 | 1 163 | 244 073 |
| Ionien . . . . . | 363 | 53 702 | 324 | 50 728 | Suédois. . . . . | 31 | 8 570 | 31 | 8 570 |
| Mecklenbourgeois . . | 59 | 11 688 | 60 | 11 800 | Espagnol. . . . . | 6 | 2 868 | 6 | 2 868 |
| Napolitain. . . . . | 148 | 40 932 | 150 | 40 963 | | | | | |
| *A reporter*. | 5 204 | 1 125 392 | 5 132 | 1 112 974 | TOTAL. . . . | 8 557 | 2 093 502 | 8 485 | 2 120 850 |

Cette ville est environnée de murailles et a une citadelle imposante. On y remarque la magnifique mosquée de Sélim, celles de Bajazet II et d'Amurat II, le bazar d'Ali-Pacha. Le beau palais du gouvernement a été totalement ruiné par un incendie en 1858. Les Russes entrèrent en vainqueurs à Andrinople en 1829, et là fut alors signée une paix célèbre, qui affaiblissait sensiblement la puissance ottomane. C'est l'entrepôt central du commerce de la Thrace. La Maritza favorise le commerce, quoiqu'elle ne soit navigable que pendant quelques mois, et que son cours intérieur soit embarrassé de bancs et propre seulement aux barques d'un faible tirant d'eau. On exporte d'Andrinople du blé, de l'orge, du seigle, du maïs, du sésame, de la graine de lin, de la laine, de la soie, de la vallonée, des sangsues, du tabac, des peaux de buffle, du bœuf et du mouton, des langues fourrées de buffle et de bœuf qui sont renommées dans tout l'empire.

En suivant la route qui conduit au nord-ouest vers Sophia, on arrive à *Tchirmen*, à *Ouzoundjova*, fameuse par ses foires de septembre, à *Filibé* ou *Philippopoli* (l'ancienne *Philippopolis*, surnommée *Trimontium*, et plus anciennement appelée *Eumolpias* et *Ponéropolis*), ville de 30000 âmes, florissante par ses fabriques de laine, et à *Tatar-Bazardjyk* ou *Tatar-Bazari*, ville de 10000 âmes, toutes situées dans une large vallée, où les nombreuses branches de la Maritza arrosent des rizières et des vergers d'une étonnante fécondité. A l'endroit où le mont Rhodope et le mont Hémus se joignent, le défilé nommé *Succi* par Ammien Marcellin, *Kapoulou-Derbend* par les Turcs, et qu'on appelle aussi *Porte Trajane*, sépare la Thrace de la Bulgarie ; la descente vers les plaines de Filibé est rapide ; le niveau change moins du côté de Sophia ; on y voit des restes d'une porte attribuée à Trajan. Un autre défilé, le *Kis-Derbend*, conduit au sud-ouest par *Samakov*, où sont de riches mines de fer dans la haute Macédoine. C'est ici la grande position militaire centrale qui domine la Turquie d'Europe. Tout le long des pieds des montagnes, on indique des bains thermaux d'une température très-élevée.

En allant d'Andrinople au nord, plusieurs routes traversent le mont Hémus, qui présente ici autant de coteaux verdoyants que de rochers, et ne semble pas très-élevé.

Parmi les villes au nord d'Andrinople, on distingue *Kyzanlik*, sur la Toundja; *Iéndijéi*, *Iéni-Zaghra*, *Eski-Zaghra*, qui n'en sont pas éloignées ; *Karnabad*; *Aïdos*; mais surtout *Slivno*, qui se nomme aussi *Islimié* ou *Sélimnia* (anciennement *Cabyla*), et qui, tout près du Balkan, est cachée sous les superbes arbres de ses jardins et voit ses champs se couvrir de ciguë et de rosiers ; elle fait un commerce considérable de belles nattes, d'essence de rose, et a des manufactures de canons de fusil très-estimés des Turcs. Sa foire annuelle est une des plus fréquentées de l'empire.

En nous dirigeant au nord-est, l'Hémus, s'abaissant, nous présente une chaîne de hauteurs probablement calcaires qui, sous le nom de *Strandja*, sépare le plateau intérieur de la Thrace des rivages de la mer Noire. Sur le penchant des montagnes, tourné vers l'intérieur, on voit *Kirk-Kilissé* (anciennement *Vrisium*), ville considérable, où demeure une nombreuse colonie de Juifs qui parlent au jargon allemand et fournissent Constantinople de beurre et de fromage ; *Viza*

(*Bysia*), *Bounar-Hissar, Lulé-Bourgas* (*Bergulæ*), célèbre par ses pipes. Dans la petite branche que le Strandja envoie vers Constantinople, Hadji-Khalfa a si[illegible]lé dès longtemps, à *Indjighiz*, un assemblage de nombreuses habitations taillées [illegible]ns le roc vif, formant des étages et de longues suites, en un mot une ville de Troglodytes, comme nous en verrons en Sicile. Les flancs orientaux du Strandja dominent la côte inhospitalière du Pont Euxin, où *Midia*, l'ancienne *Salmydessos*, conserve des monuments souterrains très-curieux, mais où le navigateur ne trouve aucun asile avant d'atteindre le superbe golfe de *Bourgas*, bordé de petits ports, et qui répond à une belle vallée remontant fort loin entre l'Hémus et le Strandja. La ville de *Bourgas*, au fond du golfe de ce nom, est un port de quelque commerce, et répond probablement au *Dveltus* ou *Debeltos* de Pline. *Sozopoli* ou *Sizeboli* (l'ancienne *Apollonia*) se trouve à l'entrée du golfe, vers le sud; *Ankhialo* ou *Ahiolou* (Ankhialos), vers le nord. Un peu plus au nord, est *Misivri* (l'ancienne *Mesembria*).

La chaîne du Strandja jette quelques branches vers la Chersonèse de Thrace, et s'unit à un groupe remarquable, le Tekir-dagh, anciennement Ganos. C'est ce pays élevé qui, forçant l'Hèbre à changer sa direction primitive vers la Propontide, lui envoie plusieurs rivières, entre autres l'Erghéné, qui conserve son ancien nom thrace (*Erginos*), de même que le Teara (*Tearos*), admiré par Darius.

Les rivages de la [illegible]r de Marmara nous présentent *Kutchuk-Tchekmedjè* (anciennement *Regium*), *Buïuk-Tchekmedjè* (*Atyra*), *Silivri* (*Selymbria*), *Érékli* (*Perinthos* ou *Heraclea*), *Rodosto* ou *Tekir-dagh* (*Rœdestos*), grande et florissante ville de 40 000 habitants.

Sur l'Hellespont, se montre *Gallipoli*, en turc *Ghéliboli*, peuplée de 18 000 habitants, et principale ville de la presqu'île du même nom, qu'on appelle aussi *Akttché-Ovassi*. Ce fut la première place dont les Ottomans s'emparèrent en Europe. Elle a été, en 1854 et 1855, un dépôt important de l'armée française pendant la guerre d'Orient.

Plusieurs châteaux forts défendent l'Hellespont, cette porte méridionale de Constantinople; on en compte 11 en Europe et 5 en Asie. On remarque surtout, à l'entrée sud-ouest, du côté de l'Archipel, le château de Sitil-Bahr, en Europe, et celui de Koum-Kaleh, en Asie; puis, vers le milieu du passage, à l'endroit le plus étroit, le fort européen de Kilid-Bahr et le fort asiatique de Chanak-Kalessi. Des monceaux de boulets de marbre, formés des débris des colonnes d'Alexandria-Troas, garnissent ces forts.

Une communication télégraphique a été établie entre le fort de *Boukali*, sur la côte d'Europe, et la pointe Nagara (près de l'ancienne Abydos), en Asie. La ville principale du détroit, après Gallipoli, est *Maïto*, près et au sud de cette communication.

Après le golfe de *Saros*, qui, moyennant un canal à travers l'isthme de la presqu'île de Gallipoli, donnerait une entrée plus commode dans la Propontide, on rencontre la petite ville d'*Énos*, près de l'embouchure de l'Hèbre; plus haut, dans la riante vallée de ce fleuve, est *Démotica* ou *Dimétouka* (l'ancienne *Didimo-Tichos*), qui fut le séjour de l'héroïque fugitif de Poltava; à l'ouest de l'Hèbre, sont les âpres défilés formés par l'ancien mont *Ismarus*, branche avancée

du mont Rhodope; *Iénidji* se montre dans les marais qui bordent l'embouchure du *Nestos*, aujourd'hui *Mesto* ou *Kara-sou*; nous voyons ensuite les ruines d'Abdères et le fameux défilé de *Kavala* ou *La Cavale*, anciennement nommé *Stena Sapœorum*, fermé d'une muraille par Brutus et Cassius lors de la bataille où périt la liberté romaine. Nous terminerons notre voyage de Thrace avec ces lieux mémorables où les riches mines d'or du mont *Pangée* (aujourd'hui *Pila-Tépé*) occupaient l'avidité des Thasiens et des Macédoniens.

La *Macédoine*, ceinte de montagnes au nord-est, au nord, à l'ouest et au sud-ouest, projette au sud, entre les golfes de *Salonique* et de *Contessa* ou d'*Orphano*, la péninsule de *Chalcidique*, terminée par trois promontoires, dont l'*Athos* est le principal et le plus oriental. Les deux autres sont ceux de *Longos* et de *Cassandra*. Ce bassin naturel est encore rempli de montagnes, qui le divisent en plusieurs terrasses séparées par de nombreux défilés où, d'après les indigènes, plus d'une belle cascade, plus d'un temple inconnu, attendent le voyageur heureux qui les découvrira.

La chaîne à l'est du Strymon n'a point de nom général moderne. Dans ses parties les plus élevées, nous voyons les monts Rilo et Périn. La haute chaîne au nord prend quelquefois le nom d'*Argentaro*, qui, selon Brown, doit lui venir de l'éclat de ses rochers formés de mica blanc, et nullement de ses mines d'argent; mais le nom d'Argentaro est vague et s'applique au hasard sur les cartes du dix-septième siècle. C'est peut-être le *Dysoros*, qui avait des mines d'argent et faisait partie de l'*Orbélos*. Les relations modernes les plus exactes placent là les monts *Vitocha* et *Kourbetska*. Au nord-ouest, le Scardus (Scardos) paraît conserver son nom ancien sous la forme albano-turque de *Tchar-dagh* ou *Char-dagh* (en serbe *Chara-Planina*). La chaîne occidentale, entre la Macédoine et l'Albanie, est désignée par les géographes modernes sous le nom général de chaîne *Hellénique*. Le *Scodrus* et le *Bernus* des anciens, les monts *Candaviens*, en sont sans doute des groupes distincts. Le *Bora* de Tite-Live et de Pouqueville nous semble une branche intérieure, une pente de terrasse entre la moyenne Macédoine et les plateaux les plus élevés. En continuant vers le sud, tous ces pays montagneux se joignent à l'ancien Pinde, aujourd'hui monts *Grammos* et *Metzovo*, entre l'Épire et la Macédoine. L'*Olympe*, branche détachée vers l'est, reçoit quelquefois aujourd'hui le nom de *Lacha*, d'autres fois celui d'*Olymbos*, et ordinairement, en turc, celui de *Chélé*. Dans l'intérieur, les monts *Vermion* (*Bermius*) et *Verghtission* (*Bercétésius*) ou *Xérolivado*, c'est-à-dire pré désert, descendent de l'ouest vers la plaine centrale. Un des fleuves principaux de ce pays est le *Strymon* (aujourd'hui *Kara-sou* ou *Strouma*), sortant d'une vallée qui s'enfonce entre les monts Vitocha et Kourbetska, et recevant de l'ouest la considérable rivière de *Pontus* (Stroumnitza). Ce fleuve, après avoir formé le lac *Takinos* (anciennement *Prasias* ou *Kerkinitis*), se jette dans le golfe de Contessa. L'*Axius* ou *Axios*, peut-être, en ancien macédonien « le fleuve des coupeurs de bois, » avait déjà, sous le Bas-Empire, reçu le nom de *Bardarius* ou *Vardar*, qui pourrait bien être générique et indigène dans un autre idiome, par exemple dans celui des anciens Dardaniens : il vient du Scardus, et reçoit, entre autres affluents, l'*Érigon* (aujourd'hui *Tzrna-Riéka* ou *Kutchuk-Kara-sou* ou *Vardar-Sarigoul*). L'ancien

*Haliacmon*, à présent *Indjé-Kara-sou* ou *Vistritza* confond presque aujourd'hui son petit delta avec celui de l'Axius.

Parmi les mines de cette province, celles de *Karatova* donnent du plomb argentifère. On exploite, au même endroit, un porphyre molaire ou agglomérat silicifié fournissant des meules qui s'exportent au loin. Dans les monts de *Dupindja* ou *Doubnitza*, où la neige reste presque toute l'année, il y a des mines de fer; celles d'*Égri-Palanka* sont riches et de bonne qualité. Il y a des lavages de fer oxydulé à Ghiustendil. Le lac d'*Iénidjé* produit une grande quantité de sel; mais c'est l'agriculture qui fournit les productions les plus importantes. Le sol de la Macédoine surpasse en bonté les plus riches plaines de la Sicile. La côte de l'ancienne Chalcidique est surtout d'une fertilité étonnante.

Les terres, à peine effleurées par le soc de la charrue, donnent, dans les plaines de Panomi et de Cassandra, un produit plus riche que les meilleures terres de la Beauce; le froment même y a trop de séve, et il mourrait par une surabondance de vie, si l'on ne prenait la précaution de le *tondre* ou de le faire brouter par des moutons.

La culture du tabac et du coton, plus profitable que celle du blé, envahit tous les jours de nouveaux terrains. C'est le canton de Sérès qui produit la plus grande quantité de coton. Cette seule culture vaut à la Macédoine environ 7 millions de piastres. On cultive dans ce pays les deux variétés de tabac connues sous les noms de *nicotiana latifolia* et de *nicotiana rustica*. Cette culture emploie un huitième des terres en labour, et fait vivre une population de 20 000 familles. On peut évaluer à près de 100 000 balles la récolte annuelle des tabacs en Macédoine.

Cette culture donne annuellement à la Macédoine un revenu de 4 millions de piastres. La même région produit plusieurs vins excellents, semblables à ceux de la Bourgogne. Dans l'intérieur, où le climat n'est pas changé par des déboisements aussi considérables que ceux de la contrée maritime, le blé et diverses espèces de légumes sont cultivés avec succès. Il paraît, toutefois, qu'il y a des vallons renfermés où la chaleur est insupportable et où les rivières se dessèchent.

La côte de la Macédoine nous présente la grande ville de *Salonique*, en turc *Sélaniki* ou *Sélanik* (l'ancienne *Thessalonique*, auparavant *Therma*), peuplée de 70 000 âmes, assise au fond de son golfe comme sur un amphithéâtre, et animée par un commerce très-florissant. Elle conserve encore de précieux monuments de son ancienne splendeur, entres autres différents arcs de triomphe, dont l'un, élevé à l'empereur Antonin, est encore presque entier; de très-belles églises changées en mosquées, surtout celle de Saint-Démétrius. Elle a, comme beaucoup de villes turques, été victime de plusieurs incendies : celui de 1856 a détruit les deux tiers de la ville. La rade n'est pas à couvert de tous les vents, mais le port, créé par Constantin le Grand, offre asile à 300 vaisseaux. Des aqueducs conduisent les eaux du mont Kortiatch dans la cité. « Le grand nombre de Juifs, dit naïvement Hadji-Khalfa, est une *tache* pour cette ville; mais *le profit commercial* fait fermer les yeux aux vrais croyants. » Il part d'ici des négo-

ciants qui portent à Belgrade, à Semlin, à Vienne, même à Leipsick, les cotons, les tabacs, les tapis et les maroquins (1).

Les petits endroits de la *péninsule de Chalcidique* nous intéressent moins que le célèbre *mont Athos*, nommé en grec *Haghion Oros* (la montagne sainte), en italien *Monte-Santo*, en turc *Aïnéros*, en slavon *Sviéta-Gora*. Cette montagne, qui s'élève sous la forme d'une pyramide isolée, porte sur ses flancs plusieurs bourgades, 22 couvents, outre 500 chapelles, cellules et grottes, qui servent d'habitation au moins à 4 000 moines; ceux qu'on appelle ermites vivent dans des grottes, et ne sont pas plus de 20. Les autres moines sont de simples anachorètes, parmi lesquels on trouve des individus de toutes les nations. Ces moines, entre leurs offices religieux, cultivent des oliviers et des vignes, ou exercent l'état de charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, fabricants de draps. C'est la philosophie qui a préparé à la piété cette demeure solitaire et pittoresque. Philostrate nous apprend, dans la Vie d'Apollonius, qu'un grand nombre de philosophes grecs avaient coutume de se retirer sur cette montagne, pour y mieux contempler les cieux et la nature. Mais les couvents du mont Athos possèdent beaucoup de fermes dans la péninsule de Chalcidique, et lèvent, par leurs frères quêteurs, un tribut sur la piété. Ils font un commerce lucratif au bourg de *Khariès*, chef-lieu de la montagne, et au port fortifié de *Lavra*. Ils ont de précieuses richesses bibliographiques, reléguées trop souvent dans les lieux les plus négligés des couvents et abandonnées aux injures des insectes, des rongeurs et de la température. Plusieurs savants voyageurs, entre autres M. de Sévastianov, ont rapporté, de ces couvents, des photographies d'un grand nombre de monuments littéraires et scientifiques du plus haut intérêt.

On a confirmé la véracité d'Hérodote sur un canal que Xerxès fit creuser à travers l'isthme du mont Athos, pour y faire passer sa flotte.

Sur l'isthme de la presqu'île de Chalcidique, se trouve *Betchik*, au bord d'un lac du même nom.

Dans le bassin du Strymon, nous apercevons, au milieu d'une magnifique plaine, la ville de *Sérès* (anc. *Seræ*), qui fleurit par ses fabriques d'étoffes de coton et son commerce, mais où l'air malsain pendant l'été oblige une partie de ses 30 000 habitants de passer cette saison sur les montagnes voisines. Quoique à

(1) MOUVEMENT COMMERCIAL DU PORT DE SALONIQUE EN 1857.

La valeur totale s'est élevée à 51 millions de francs, savoir : 28 millions à l'importation et 23 à l'exportation. Ce mouvement a représenté un transport de 205 159 tonneaux, dont 101 102 à l'entrée et 104 057 à la sortie. Le pavillon autrichien y tient le premier rang, et couvre 50 957 tonneaux. Viennent ensuite : le pavillon grec, couvrant 43 256 tonneaux; le pavillon turc, pour 33 670 tonneaux; le pavillon français, pour 26 738 tonneaux; l'anglais, pour 22 484 tonneaux, et le sarde, pour 10 980 tonneaux. Si l'on considère la valeur des importations et des exportations réunies, le premier rang est tenu par le pavillon anglais, qui a couvert une valeur d'environ 15 millions et demi de francs; le deuxième, par l'autrichien, pour une somme à peu près égale; enfin le troisième, par le pavillon français, pour près de 12 millions. Les produits expédiés de France à Salonique sont, par ordre d'importance, le sucre, le café, les épices, la cochenille, le plomb en grenaille, la clouterie, quelques soieries, des papiers, modes, parfumeries et meubles. Toute cette exportation s'opère de Marseille. (*Annales du commerce extérieur.*)

50 kilomètres de la mer, elle entretient un commerce maritime au moyen de l'échelle de *Tchataghèse*, qui se trouve à l'embouchure du Strymon, au fond du golfe de Contessa. Elle exporte surtout du coton et de la soie. — Nommons aussi *Drama* (*Drabiscus*), qui fabrique des toiles pour les tentes, et près de laquelle est l'emplacement de la célèbre *Philippes;* — *Stroumnitza* ou *Oustroumdja*, avec des sources chaudes ; — et *Keustendil* ou *Ghiustendil* (que l'on considère généralement comme la *Tauresium* et sans doute aussi la *Justiniana Prima* de l'antiquité), également avec des bains chauds et sulfureux. Que de monuments à découvrir dans ces endroits solitaires ! Au couvent de Saint-Jean de Prodome, au nord de Sérès, les moines, qui conservent les restes du patriarche Gennadius, jetèrent, il y a environ 60 ans, 500 manuscrits grecs, peut-être anciens, dans les flots de la rivière. A Drama, il doit exister une tête colossale qui sert d'appui à un édifice moderne. — *Kavala*, que nous appelons, en français, *La Cavale*, est un petit port assez animé, siége surtout d'un grand commerce de tabac, et qui se glorifie d'avoir donné naissance à Mohammed-Ali, pacha d'Égypte.

Le bassin du haut Vardar contient la ville d'*Uskub* ou *Uskiup*, l'ancienne *Scopia* (c'est-à-dire, le lieu où l'on voit au loin). C'était, du temps du Bas-Empire, une des clefs de la Macédoine. Hadji-Khalfa dit que, « dans un ancien écrit grec elle est nommée, à cause de sa beauté, *la jeune fiancée de la Grèce.* » Où le géographe turc a-t-il trouvé cette jolie image, qui est certainement d'origine classique ? Il dit encore que la grande horloge de la ville se fait entendre distinctement à deux lieues à la ronde. En descendant l'Axius, on rencontre *Keuprili*, on laisse à gauche les vallées latérales où se trouvent *Égri-Palanka*, avec une palanka, ou château carré, et une mine de fer, et *Istib*, qu'on regarde comme l'ancienne *Stobi*. Bientôt on voit descendre à droite, venant de l'ouest, la rivière de *Kutchuk-Kara-sou*, dans le bassin de laquelle *Bitolia*, *Toli* ou *Monastir* est la ville dominante, ville de 15 000 habitants, résidence d'un gouverneur important ; et qui est la capitale du gouvernement militaire de Roum-ili. Toute cette contrée, boisée et verdoyante, nourrit des bestiaux à cornes, et abonde en blé. Au nord-est de Monastir, on voit, presque sur la crête des montagnes qui séparent la vallée de l'Érigon de celle de haut Vardar, la petite ville de *Prilip* ou *Perlépé*.

Grâce à Pouqueville, nous distinguons aujourd'hui parfaitement le bassin de l'Érigon (l'*Osphagus* de Tite-Live), de celui de l'*Eordæus* ou *Potava*, si déplorablement confondus par le savant et laborieux Mannert, qui, voulant dissiper les ténèbres de d'Anville, en a créé de nouvelles ; tant la géographie ancienne, sans cartes modernes, est peu de chose ! C'est Palma qui a, le premier, débrouillé ces points de géographie, et il a donné clairement les *deux* défilés qui resserrent la vallée de l'Érigon. C'est en descendant la vallée de l'Eordæus remplie de lacs, qu'on arrive à l'admirable site de l'ancienne *Édesse*, première capitale des Macédoniens et asile funèbre des restes de leurs monarques, aujourd'hui connue sous le nom slavon de *Vodéna*. La rivière, divisée en quatre branches, forme, parmi les édifices mêmes et à l'ombre de beaux platanes, plusieurs cascades pittoresques, dont les nappes argentines sont aperçues à de grandes distances, même, nous dit-on, de Salonique. Au-dessus de ce site, semblable à une décoration de théâtre, une autre

grande cascade orne la vallée de *Vladovo*. En descendant toujours, on atteint *Iénidjé-Vardar*, non loin des ruines peu reconnaissables de Pella, la seconde résidence des rois de Macédoine.

Le cours demi-circulaire de l'Haliacmon nous présente, dans la partie montagneuse, *Castoria* ou *Kesrié*, sur son beau lac, dont les eaux deviennent marécageuses en été; — *Chatista*, vers le coude méridional; — *Servia*, sur une route commerciale qui traverse l'Olympe; — et, dans la partie basse, *Véria* ou *Kara-Véria*, l'ancienne *Beræa*, ville industrieuse, dans la proximité de laquelle on trouve un superbe marbre rouge; — non loin de là, est *Niausta*, dans un petit bassin où mille sources jaillissent en cascades, et où se récoltent des vins excellents.

Parmi les peuplades de la Macédoine, nous devons distinguer les *Yourouks* ou les *Koniarides*, descendants des Turcomans de Conieh, transplantés ici pour contenir la population tributaire, et disséminés en *mahalès* ou quartiers, où ils jouissent de grands priviléges. Ces habitants des montagnes de la Macédoine fabriquent des draps grossiers, qui servent à l'habillement des pauvres ou à l'emballage. Beaucoup de tribus bulgares et albanaises mènent une vie pastorale dans les cantons montueux. Vers les sources du Vardar, les *Lab-Golak* paraissent encore répondre à la peinture que Strabon fait des Dardaniens, « qui aimaient la musique, mais demeuraient dans des trous recouverts de fumier. » Un mélange de Serviens et de Valaques a formé, près de Castoria, la peuplade des *Kastarèses*.

Entrons dans la vallée du *Pénée* (*Sélembria* ou *Salamvria*), qui, ceinte des montagnes célèbres de l'Olympe, du Pinde, de l'Ossa ou Kissovo, et du Pélion ou Zagora, forme l'amphithéâtre pittoresque de la *Thessalie*. Le vin, l'huile, le coton, la soie, la laine, abondent dans cette contrée; mais la race des chevaux n'a plus rien de particulièrement distingué. *Larisse* ou *Iénicheher*, capitale de ce pays, s'élève sur les bords du Pénée, dans une contrée riante, qui produit des oranges, des citrons, des limons, des grenades, des raisins extrêmement doux, d'excellentes figues, des melons admirables, des amandes, des olives et du coton. Une population de 25 000 âmes, de florissantes fabriques de maroquins et de tabac, de fameuses teintureries en rouge, et un commerce étendu, font de Larisse une place importante. — Les Grecs industrieux du bourg d'*Ambélakia*, dans la vallée de Tempé, ont longtemps échappé à l'oppression, de même que le bourg de *Zagora*, avec son canton dans l'ancienne Magnésie. Ce canton produit les meilleures soies, qui sont employées à la fabrication de chemises d'une grande élégance. Il s'y trouve une riche mine de plomb argentifère, exploitée par une compagnie anglaise. Les cotons sont l'objet de l'industrie des habitants de *Tournavo*, petite ville à 3 lieues au nord-ouest de Larisse. On y fabrique ces étoffes légères, tissues de coton et de soie, et connues dans le commerce européen sous le nom de *bourres de la Grèce*. Les fabriques de Thessalie ont une supériorité décidée pour cette belle couleur appelée le *rouge du Levant*; elle est due, en partie, aux qualités supérieures de l'*alyzari*, espèce de garance qu'on recueille surtout en Anatolie et en Béotie. — Près de *Tricala* ou *Tirhala*, ville considérable, les défilés du canton d'Agrafa, susceptibles d'une longue défense, conduisent dans l'Épire. Les *Météora*, ou les hauts lieux, sont une série de monastères, situés sur

des pics escarpés et isolés, peut-être basaltiques, où l'on ne monte que dans des corbeilles suspendues à des cordes ; le massif dont ces pics forment les sommités se joint à une chaîne de montagnes nommée *Maïna*, comme l'ancien Taygète. — *Pharsala* ou *Phersala* (en turc *Tchataldjé*), ville grecque, garde le souvenir de cette grande journée qui vengea le monde opprimé en tournant les unes contre les autres les aigles romaines.

*Volo*, sur l'imposant golfe de ce nom, n'a rien de l'importance de l'ancienne Démétriade, station navale qui, avec Chalcis et Corinthe, était censée dominer la Grèce ; la rade est moins sûre que vaste. C'est néanmoins l'échelle principale de la Thessalie ; on en exporte des céréales, de l'huile, des soies gréges, du sésame, du tabac. — *Trikhéri*, à l'entrée même du golfe, a un port excellent et fréquenté.

Passons maintenant dans les provinces occidentales : l'*Albanie* et la *Bosnie*.

Dans la pensée des Soliman et des Amurat, l'empire Ottoman devait border toute la mer Adriatique ; mais cette limite naturelle n'a jamais été complétement atteinte. La valeureuse résistance des *Albanais*, des *Serviens* et des *Bosniaques* retarda les progrès de la domination ottomane, et ces trois nations ne sont pas, même aujourd'hui, soumises sans restrictions. Venise, maîtresse de l'Adriatique, prit sous sa protection les villes maritimes et les îles. Raguse et le Montenegro se conservèrent comme cantons indépendants. Partout ces régions présentèrent un mélange de souverainetés, résultat d'une lutte obstinée. De nos jours, l'Angleterre et l'Autriche ont opposé ici au croissant une barrière remarquable : la première, par les possessions de la Dalmatie et les contrées militaires ; l'autre, par les îles Ioniennes. Examinez seulement sur une carte cette frontière autrichienne qui, en partant d'Orsova, remonte le long du Danube et de la Save, serpente à travers les montagnes de la Croatie, et enveloppe, en beaucoup de courbures, et avec deux interruptions, la Dalmatie, Raguse et Cattaro, en formant un développement de 230 lieues, tandis qu'une frontière tirée de Cattaro sur Orsova, à travers la Servie, n'aurait que 90 lieues de long. Mais laissons les monarchies s'observer ou se battre, et suivons les traces majestueuses de l'éternelle nature.

L'ensemble des montagnes occidentales de la Turquie est mal connu. Les chaînes qui séparent l'Albanie de la Macédoine et de la Thessalie nous ont occupé précédemment. Ces montagnes envoient de nombreuses branches à l'ouest, et quelques-unes, telles que le *Tomor*, le *Diourad* et les monts de la *Chimère* ou *Tchika* (*Acrocérauniens*), qui projettent leurs rochers menaçants sur la mer, paraissent conserver une hauteur de 1 000 à 1 500 mètres. Toute l'Épire, ou la Basse-Albanie, est un massif de montagnes, la plupart calcaires, sillonné par des vallées profondes, et ne renfermant que très-peu de plaines. Parmi les richesses minérales de cette partie, on peut distinguer le plomb argentifère des monts Acrocérauniens.

La Moyenne et la Haute-Albanie ou Albanie blanche ne sont pas moins montagneuses. Les monts *Akraba, Kiafa-Mala, Bor, Kom, Vomitor, Biélopek, Torobosi, Zuccali, Maranay*, se distinguent parmi les nombreux groupes qui se dressent de toutes parts. Plusieurs auteurs anciens ont bien dépeint cet âpre pays. César nous peint les rivages autour de Dyrrachium (Duratzo) comme escarpés et rocailleux ; il trouve le cours de l'Apsus profondément encaissé. Lucain nous ap-

prend que le Gemnus est un torrent impétueux; il décrit les défilés difficiles de la *Candavie*.

Nous avons dit que les côtes de l'Albanie sont escarpées; cependant les bords les plus méridionaux, c'est-à-dire ceux de l'Épire, s'abaissent sensiblement : ils présentent une zone de marais et de lagunes provenant de dépôts formés par les rivières. Les rivages de Dulcigno et d'Antivari, hérissés de rochers, indiquent que la plaine de Scutari a déjà quelque élévation, et, au nord du lac de ce nom, le nom de Podgoritza marque un second degré d'élévation. Les inaccessibles hauteurs du Montenegro, et les précipices pittoresques qui cernent en zigzag le golfe de Cattaro, annoncent que l'intérieur de la Dalmatie méridionale est formé de plateaux élevés, où passait, il est vrai, du temps des Romains, une voie aujourd'hui inconnue, mais où le nom de *Birziminium* désigne un lieu voisin des précipices. Dans la Dalmatie autrichienne, les montagnes mieux connues se plongent dans la mer avec des falaises calcaires, découpées en îles allongées, échantillons de ces nombreux chaînons, probablement de la même nature, qui forment le haut pays entre la Bosnie et la Dalmatie turque.

Les chemins de caravane, en Albanie, sont au nombre de six pour conduire de la côte de l'Adriatique et de la mer Ionienne en Bosnie et en Servie, par l'Herzégovine, à travers la crête des Alpes Dinariques, ou en Macédoine et en Thessalie, à travers la crête des montagnes Helléniques. Ces chemins sont généralement difficiles.

Le littoral de l'Albanie turque, depuis le golfe d'Arta jusqu'au golfe de Cattaro, présente un développement d'environ 500 kilomètres sur la côte orientale de l'Adriatique et sur la mer Ionienne. Le cap Linguetta, qui marque le milieu de la côte, tire son nom de la forme du terrain long et étroit qui vient finir en cet endroit, et qui, comme une presqu'île, abrite le golfe de Valona.

L'Albanie et la Dalmatie participent aux chaleurs de l'Italie, mais avec des sécheresses et avec des invasions soudaines du vent du nord. Des rivages de l'Adriatique, l'olivier s'élève sur les premières collines; le haut pays réunit des champs fertiles, d'excellents pâturages, de superbes forêts et de riches mines d'or et de fer. C'est ce que disait Strabon, en invitant les Romains à civiliser et à mettre en culture des contrées aussi intéressantes. Les objets les plus considérables de l'exportation de l'Albanie sont les huiles, la laine, la vallonée, les bœufs.

La *Basse-Albanie* ou l'ancienne Épire doit être considérée comme une contrée à part, étant au sud du 40e parallèle; elle est néanmoins considérablement plus froide que la Grèce. Le printemps n'est tout à fait établi que vers le milieu de mars; les chaleurs de l'été deviennent excessives en juillet et août; les rivières desséchées et les herbes brûlées attristent la vue du voyageur haletant; la vendange commence au milieu de septembre, et le déluge de pluies qui règne en décembre est remplacé en janvier par quelques jours de neige et de gelée. Le chêne de presque toutes les espèces est encore d'une qualité et d'un aspect supérieurs; le platane, le cyprès, le frêne mannifère, se mêlent aux lauriers et aux lentisques dans les régions maritimes; mais les forêts du Pinde se composent de cèdres, de pins, de mélèzes, de sapins, de châtaigniers. Beaucoup de montagnes y repoussent l'œil par leur aridité; mais partout où l'eau ne manque pas, les

toits de verdure créés par la vigne sauvage, les masses épaisses du sureau, et, dans le printemps, les tapis fleuris que forment la violette, le narcisse et l'hyacinthe, assimilent l'aspect de l'Épire à celui des parties les plus tempérées et les plus boisées de l'Italie. Le coton et la soie enrichissent ce pays; mais, faute de soins intelligents, les olives ne donnent qu'un produit médiocre. Parmi les arbres à fruits, les pêches de l'Amphilochie, les noisetiers d'Arta et les cognassiers du Mousaché se distinguent, malgré l'absence de culture. Les bœufs si vantés, dont le roi Pyrrhus avait perfectionné la race, ont dégénéré, et leur taille rabougrie, leur chair coriace, rendent témoignage de ce que peut la barbarie. Mais les chevaux vifs, intelligents, pleins d'ardeur, peuvent bien, malgré leur petite taille, mériter l'éloge de Virgile comme excellents à la course. Le chienberger de la Molossie conserve sa force, sa bravoure intelligente, sa fidélité vigilante. L'ours brun vit en ermite assez innocent dans les forêts du Pinde; mais le loup et le chacal hurlent après leur proie dans tous les déserts et parmi toutes les ruines. Les lacs et les marais attirent d'immenses essaims d'oiseaux aquatiques. Le golfe d'Ambracie abonde en coquillages et en mollusques.

Nous avons dit qu'on divise l'Albanie en *Haute, Moyenne* et *Basse*. On la partage aussi, et peut-être plus convenablement, en quatre parties : la *Djégarie* ou *Guégarie* et la *Mirdita*, au nord; la *Toskarie* ou le *Mousaché*, au milieu; la *Djamourie* ou *Épire propre*, au sud-est; et la *Liapouria*, au sud-ouest.

*Ianina* ou *Iania*, capitale de la Djamourie, ville industrieuse, commerçante, peuplée de 40 000 habitants, anime le bassin de l'ancienne Hellopie et les bords du lac auquel elle donne son nom, et qui jadis était nommé *Acherusia*; les eaux s'en écoulent par des gouffres souterrains. Le poëte Byron a chanté l'aspect pittoresque de cette vallée du haut du monastère de Zitza, et Pouqueville en a dépeint la fertilité; mais nous ne voyons rien de nécessairement volcanique dans la « *couleur rouge* » de l'argile, ni dans « l'*odeur sulfureuse* » de la tourbe; il y aurait à ce compte des feux souterrains dans tous nos marécages. Les montagnes sont, comme toutes celles de l'Épire, calcaires, caverneuses, et probablement entreposées entre des crêtes granitiques qui sortent d'une base commune. L'*Achéron*, aujourd'hui *Mavro-potamo*, usurpe depuis l'antiquité l'honneur d'être le débouché souterrain de ce lac Acherusia; c'est le *Velchi*, affluent du *Kalama*, l'ancien *Thyamis*, qui, sortant subitement de dessous une montagne, entraîne les eaux du lac de Labchistas, qui communique avec le lac d'Ianina.

Dans les montagnes au nord-est d'Ianina, les neiges du Pinde, qui tombent dès le mois de septembre, nourrissent les sources de trois fleuves, l'*Aspropotamo*, l'ancien Achéloüs, l'*Arta*, l'ancien Arachthos ou Aréthon, et la *Voïoussa*, l'ancien Aoüs; ces contrées, habitées jadis par les *Athamanes* et les *Perrhebi*, le sont aujourd'hui par des *Valaques* ou *Zinzares*, peut-être moins nouveaux dans ces montagnes qu'on ne le pense communément, quoique le nom de *Mégalo-Vlakhie* ne soit appliqué au pays que par les Byzantins. *Metzovo* et *Kalarites* sont leurs principales bourgades. Industrieux et marchands au dehors, ils observent chez eux des lois somptuaires, et trouvent le vrai bonheur dans une vie frugale et laborieuse.

En descendant l'*Arta*, nous trouvons, à l'endroit où cette rivière devient navi-

gable pour des barques, la ville du même nom, qui fleurit par son commerce en blé, en coton et en étoffes de laine. Comment a-t-on pu hésiter à y reconnaître l'ancienne *Ambracia?* Comment a-t-on pu transporter ce site aux bords du fleuve nommé Charadrus et Rogoüs (1)? La ville d'Arta domine une plaine fertile. Son port, *Salagora,* est sur le grand golfe d'Arta, qui, avec tous ses contours dentelés, peut bien avoir une circonférence de 30 à 40 lieues. Des pêcheries abondantes, des promontoires parés de forêts, des ports favorables au navigateur, placent ce beau bassin à côté de celui de Corinthe. *Prevesa* ou *Prévyza,* située vis-à-vis de l'ancien *Actium,* en domine l'entrée étroite, où passent des vaisseaux tirant 4 mètres.

Si nous suivons le cours de l'Achéron, nous traverserons l'âpre et rocailleux canton de *Souli,* qui résista si longtemps aux armes d'Ali-Pacha. Après la mort de ce tyran, les Souliotes ont repeuplé leurs villages détruits, et repris leur liberté un peu barbare. A l'occident de Souli, la ville de *Paramythi* donne son nom à une autre tribu de pasteurs dont une partie se fait redouter par ses brigandages. Ils sont moitié musulmans, moitié du rite grec. *Parga,* sur un rocher, avec un port, fut abandonné, en 1819, par ses inflexibles habitants, qui ont emporté les os de leurs ancêtres plutôt que de devenir sujets des musulmans. L'Angleterre était forcée de laisser exécuter un traité solennel, mais l'ignorance ou la légèreté des diplomates qui l'avaient conclu fit honte à l'Europe.

Dans la vallée du Katama, des bourgades florissantes renferment la peuplade grecque des *Philates,* qui cultivent leurs jardins, leurs oliviers, leurs blés, en payant un tribut pour rester isolés des Arnautes ou Albanais. *Butrinto* ou *Vutzindro* (l'ancienne *Buthrote*), qui fut une forteresse vénitienne, et *Delvino,* la ville principale de la Liapourie, sont dans un pays aride, calcaire, qui se termine par les monts Acrocérauniens, où *Khimara* (*La Chimère,* en français) est le chef-lieu des sauvages *Khimariotes,* vivant de piraterie sur mer, de brigandage sur terre, et, la plupart du temps, du pain de la misère. Le vaste port d'*Avlone, Valona* ou *La Valone* (*Vliorès,* dans la langue des indi-

(1) *Ambracia* était à 80 stades du golfe (*Scylax*), à 180 stades d'Argos Amphilochicum (*Polyb.*); ces deux mesures se rencontrent à la seule position d'Arta. Elle avait à l'est des collines sur lesquelles était la citadelle; à l'ouest, des plaines ouvertes et le fleuve Arachthus (Arachthos) ou Aréthon (*Tit. Liv.*). Ces dernières circonstances sont l'*inverse* de ce qu'offre la position sur le Rogoüs, choisie par Pouqueville. Quant à l'Inachus, le système de d'Anville en fait une *bifurcation* de l'Achéloüs, ce qui est complétement réfuté par les cartes de Palma et de Pouqueville. Reichard copie pourtant cette bifurcation. Le système de Paulmier de Grentesmenil est de faire de l'*Inachus* et de l'*Arachthus* ou *Aréthon* un seul fleuve coulant du haut du Pinde. Mannert regarde l'Inachus comme un petit torrent voisin d'Argos Amphilochicum, mais qui aura été confondu soit avec l'Arachthus, soit avec l'Achéloüs, dans leurs parties supérieures. Grentesménil et Mannert auraient pu encore citer l'auteur de *de Fluminibus,* qui donne à l'Inachus le nom bien remarquable d'*Haliacmon.* Il suffit de lire toutes ces discussions pour sentir combien est insoutenable le système de Pouqueville, qui transporte le nom d'*Arachthus* (Arta) à la rivière Rogoüs, et celui d'Inachus à l'Arachthus. Puisque nous sommes entrés dans tous ces détails, nous dirons que *Ratoüs,* dans le texte de Strabon, pourrait bien être *Ragoüs,* le Γ et le T étant aisément confondus. Ce serait le fleuve *Rhogus* de *Niger,* cité par Grentesménil, le *Louro* actuel, le *Charadrus* ancien. Les noms grecs χαραδρά, lit d'un torrent, χαραδρούσθαι, se répandre comme un torrent en formant des marais, ῥωγή, précipice, rupture des rochers, rappellent toutes les localités du fleuve Louro ou Rogoüs. (MB.)

gènes) s'étend derrière ces montagnes, avec sa petite ville, dans la *Toskarie*.

Remontons de nouveau au Pinde, et suivons la grande vallée de la *Voïoussa*. Le nom actuel de ce fleuve est albanais, et signifie *eau permanente;* mais, d'après le géographe turc Hadji-Khalfa, il s'appelle aussi *Vedis*, nom extrêmement remarquable, car il est celui sous lequel les poëmes orphiques désignent l'*eau*, et il ressemble beaucoup aux noms du même élément en albanais, en slavon et en quelques idiomes gothiques. C'est aux Illyriens, ancêtres ou parents des Albanais, qu'appartiennent ces deux noms, tandis qu'*Aoüs*, *Aoos*, *Avas*, *Aïas*, sont des dénominations de l'ancien idiome grec, où *aa* signifiait *eau*. Dans le bassin supérieur de ce beau fleuve, nous remarquerons la ville de *Konitza* (peut-être l'ancienne *Antigonia*), dans sa vallée verdoyante, mais fiévreuse, au milieu de hautes montagnes; *Promithi* ou *Prémédi*, l'ancienne *Brebeta*, et enfin *Kleïssoura*, dans un défilé important de l'Aoüs. Sorti des gorges de Kleïssoura, le fleuve reçoit les tributs de la rivière Dryno, à laquelle *Argyrokastron* (l'ancienne *Argyas*) donne aussi son nom; un peu plus bas, dans une vallée sombre, la ville de *Tépéléni* a gagné une sinistre célébrité comme patrie d'Ali-Pacha, qui fut si longtemps le maître redouté, l'administrateur sévère et l'inflexible bourreau de la turbulente Albanie.

C'est au confluent de la rivière Soutsista avec l'Aoüs, que Pouqueville a retrouvé le *Nymphæum* ou la grande carrière de poix fossile, où les anciens nous peignent des flammes sortant de la terre, au milieu de sources et de prairies verdoyantes, phénomènes qui paraissent avoir perdu de leur intensité.

*Mousaché* est le nom indigène de la *Moyenne-Albanie*, arrosée par l'*Ergent* ou *Bératino*, l'ancien *Apsus* et *Artanes* (1), et où domine, parmi ses oliviers et ses vignes, la ville importante de *Bérat*, connue dans le moyen âge sous les noms bulgaro-slavons de *Beligrad* et de *Balagorod*, ou Ville Blanche (2); un tremblement de terre l'a cruellement dévastée en 1851. De nombreux troupeaux couvrent une terre fertile, mais négligée. Les Tchinganès ou Bohémiens se groupent autour de leurs feux au milieu des forêts abandonnées. L'inhospitalité est domiciliée à *Elbassan*, sur le Scombi (l'ancien Genusus).

En remontant très-avant dans la vallée du Devol, une des deux branches principales qui forment l'Ergent, on rencontre *Malik*, sur un lac du même nom, et, plus près encore du Pinde, *Goritza*, *Gordja* ou *Korytza*, ombragée d'arbres magnifiques.

*Duratzo*, *Dratch* ou *Duressi* (que nous avons transformée en *Duras*), l'ancienne Dyrrachium, s'élève au fond d'un golfe du même nom. Cette ville est entourée d'un vieux mur crénelé qui vient se relier à une fortification quadrangu-

(1) *Artanes* est le même nom que *Charsanes* chez Anne Comnène; d'où l'on a fait *Arzanes* et *Argenta*. C'est le même nom que l'*Artanes* en Bithynie, l'*Arda* et l'*Arzus* en Thrace, l'*Arzanias* en Arménie; coïncidence très-remarquable. Tite-Live écrit *Artatus*.

(2) Τὰ Βαλάγριτα, chez les Byzantins. Paulmier de Grentesménil (p. 219 et suiv.) observe avec raison que ce nom est très-probablement une imitation du nom grec *Pulcheriopolis;* mais quel était le nom indigène illyrien? Il serait possible que ce fût la *Parthenia* de Polybe, le *Parthinorum oppidum* de César; et, comme *barthe* ou *ibarthe* signifie en albanais *blanc*, je croirais volontiers que c'est aussi l'*Albanopolis* des *Albani* de Ptolémée, qu'on a voulu rayer du texte de ce géographe. *Croïa* semble répondre mieux à la position d'Albanopolis, mais cela tient à la fausse direction des côtes dans Ptolémée. (MB.)

laire appelée fort Scanderbeg, construit en 1445 par l'illustre héros de l'Albanie. Duratzo est célèbre par la bataille que remportèrent, sous ses murs, les Normands que conduisait Robert Guiscard, sur Alexis Comnène, empereur des Grecs. Elle devint, au moyen âge, le chef-lieu d'un duché qui fut possédé par plusieurs princes de la maison d'Anjou-Sicile. — *Kavaïa* n'est pas loin de là, au sud-est, et *Tiranna*, à l'est.

Le fleuve *Mati* ou *Mat*, anciennement *Mathis*, parcourt une contrée montagneuse habitée par les *Mirdites*, peuplade albanaise catholique, qui conserve une sorte d'indépendance, et qui se distingue avantageusement des autres Albanais par une plus grande loyauté et par quelques idées de morale : tant un clergé vertueux a de pouvoir, même au sein de la barbarie! Les Mirdites ont le droit de s'administrer, de s'imposer eux-mêmes, et de ne fournir aux armées ottomanes qu'un contingent déterminé. Le culte catholique est publiquement exercé dans leur pays, dont la population chrétienne doit monter à 200 000 ou 250 000 habitants. Les Mirdites, plus exactement *Mirdes*, sont placés par Dion Cassius, sous le nom de *Merdi*, dans le mont Scardus. Ils se divisent en *Latchi*, *Sumagni* et *Grichi*. C'est de leur sein que sortit le fameux Castriota, si longtemps la terreur des Ottomans sous le nom de *Scanderbeg* ; la ville de *Croïa* ou *Crouia* (c'est-à-dire la source, la métropole), appelée *Ak-Hissar* par les Turcs, vit naître ce héros de sa nation, et les murs d'*Alessio* ou *Lech*, sur le Drin, gardent ses cendres. Les Albanais chrétiens chantent encore ses hauts faits d'armes, et lui donnent le singulier nom de *Dragon d'Albanie* (1).

Derrière ces diverses contrées, s'étend la grande vallée du Drin Noir, dont le bassin le plus élevé, formant le centre commun de l'Albanie et de la Macédoine, est occupé par le magnifique *lac d'Okhrida* ou *Achrida*, au bord duquel s'élève une ville assez importante du même nom, dans un pays riche en fruits, en pâturages, en abeilles, avec des mines d'argent et de soufre. Cette ville est le sujet de bien des doutes parmi les géographes et les voyageurs : y avait-il, outre l'Achrida actuelle, une autre Achrida, située sur une colline abondante en sources vives? Cette ancienne Achrida, capitale de la monarchie des Bulgares, répondait-elle à la ville grecque de *Lychnidus* (*Lykhnidos*), détruite par un tremblement de terre, et dont, selon quelques-uns, les ruines se trouvent un peu au sud-est du lac? Lychnidus était-il le même lieu que *Justiniana Prima*? ou ce nom appartenait-il à Tauresium, qui paraît être la moderne Keustendil? Le Drin Noir sort du lac d'Okhrida à *Strouga* ou *Ustardjé*, et descend par les cantons du *Haut* et du *Bas-Dibre*, pays sauvage, mais riche en bestiaux et en fruits, pays nourricier de soldats féroces, qui se distinguèrent dans la milice algérienne, et qu'on a vus monter sur le trône des deys. En courant toujours au nord, le Drin Noir rencontre, près de Koladjin, le Drin Blanc, qui vient, dans la direction diamétralement opposée, des régions peu connues où la ville de *Prisrendi*, *Perserin* ou *Prisren*, patrie de Justinien et la véritable *Justiniana Prima*, selon les indigènes (2), reste cachée encore et inaccessible parmi des tribus slaves et albanaises, aussi sauvages, ou du moins aussi inhospitalières que les ours et les aigles

(1) *Culscedra Arbenit.* — (2) Suivant *Ibarthe*, Emenatee gutetevet (en albanais).

de leurs montagnes. Plus haut encore, est *Jakova*. Les deux rivières unies descendent ensuite la belle et riche vallée de *Dukadzin* ou *Dukagin*, entourée de montagnes très-âpres. Vers l'embouchure, le canton de *Zadrima* se distingue par sa fécondité.

La vallée du Drin appartient à la *Haute-Albanie*, appelée aussi *Djégarie* ou *Guégarie*. Ce pays a, en général, un climat doux et salubre; cependant la chaleur est trop forte en été, et, dans les montagnes de l'est, l'hiver est très-rigoureux. Le sol est très-fertile ; malheureusement, dit M. Hecquard (consul de France à Scutari), la plus grande partie reste inculte par suite de l'incurie et de l'insouciance des habitants. Le blé, le maïs, l'orge, l'avoine, le riz, les haricots, le lin, le tabac, y abondent. On récolte une grande quantité de cerises, d'abricots, de figues, de raisins. Les forêts offrent de beaux bois de construction : des ormes, des chênes, des hêtres, des sapins, des pins et des noyers. Les troupeaux de chèvres et de brebis forment la fortune des habitants des montagnes; les villageois de la plaine élèvent des bœufs et des buffles. *Scutari* ou *Scodra*, que les Turcs, par un caprice, ont nommée *Iskendérieh* ou *Alexandrie*, tient un rang éminent parmi les villes de l'empire, dont elle est le boulevard à l'occident. Située entre la Boyana et le Drinass ou Chiri, à l'endroit où la première, en sortant du lac du même nom, reçoit la seconde, elle est défendue par deux ou trois châteaux forts et par des remparts étendus. Les fabriques d'armes et d'étoffes de laine, la construction des navires, la pêche dans le lac, enrichissent ses 20 000 habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de Grecs, les uns catholiques, les autres du rite oriental. Les vaisseaux ne remontent la Boyana que jusqu'à Hoboti (1); mais *Dulcigno* ou *Olgun* (ou *Ulkin*) et *Antivari* ou *Bar* ont de bons ports sur l'Adriatique; cette dernière ville n'est cependant pas au bord même de la mer, mais sur une rivière dont l'embouchure sert de port. Elle est le siége d'un archevêché catholique.

Cette partie du littoral est appelée *Kraïna*, ou « la terre », par ses habitants, la plupart Slaves; cependant Antivari paraît être une colonie italienne du moyen âge.

(1) Néanmoins le commerce maritime est considérable. La navigation a présenté (entrées et sorties réunies), en 1857, les chiffres de 598 navires et 38 872 tonneaux. L'Autriche a participé à ces opérations pour 352 navires et 41 192 tonneaux, soit pour les deux tiers. Le tiers restant se répartit entre Malte, les îles Ioniennes, la Turquie, Tunis, Naples, et la France, dont la part n'a été que de 2 navires et 336 tonneaux. La navigation de caravane, sous pavillons ottoman, autrichien et grec, ajoutait au mouvement ci-dessus un total de 337 caboteurs, jaugeant 11 652 tonneaux.

Le commerce de Scutari s'est élevé, en 1857, à 3 154 000 fr. pour les importations, et à 3 261 000 fr. pour les exportations. Les importations à Scutari consistent principalement en cotons filés, tissus de laine et de coton, bonnets dits *fez*, velours, toiles écrues, denrées coloniales, métaux bruts et ouvrés, peaux, savons, sels, etc. Sur l'ensemble de ces articles, une valeur totale de 2 867 000 fr. a été fournie par l'Autriche, et une valeur de 30 000 fr. seulement, en cochenille et marchandises diverses, par la France. Parmi les principales exportations, les laines figurent pour 714 000 kilogr. et 1 779 000 fr., la soie pour 6 500 kilogr. et 390 000 fr.; les peaux de cordouan, de mouton, d'agneau et de lièvre, l'huile, la cire, la graine de lin, les bois de teinture et les poils de chameau viennent ensuite. Le total des envois faits à l'Autriche est estimé à 2 566 000 fr. Les îles Ioniennes ont reçu pour 413 000 fr., les provinces turques pour 241 000 fr. de produits divers; la France pour 11 000 fr. de bois de teinture exclusivement. (*Annales du commerce extérieur.*)

*Podgoritza* se rencontre sur la Moratcha, un peu au-dessus du confluent du Zem.

Les *Guègues* occupent tout l'intérieur, soit en montant aux sources des deux Drins, soit en s'élevant vers celles de la Moratcha, nom de la Boyana avant d'entrer dans le lac de Scutari ou de Zenta. « De nombreuses tribus des montagnes, quoique dépendant de Scutari, forment des districts séparés, ayant leurs lois, leurs constitutions distinctes, et prenant le nom de la race dont elles descendent ou des montagnes qu'elles habitent. La tribu des *Hotti* est la première de toutes; après elle, viennent celles des *Clémenti*, des *Grouda*, des *Castratti*, des *Skrielli*, des *Chiala* et des *Scossi*. Les tribus de second ordre sont celles de *Slacon*, de *Temali*, de *Riolla*, de *Possrippa*, etc., dont le territoire comprend quelques villages de la plaine. Vient ensuite la tribu des *Dukagini*, placée sur la rive gauche du Drin, et qui comprend les *baïrak* ou districts de *Puka*, de *Halija* et de *Malisii*. Enfin on remarque la tribu des *Vassovitch*, appartenant au district de Goussinié, et celle de *Biélopoglié* (1). »

Arrêtons un instant nos regards fatigués de ces détails topographiques, sur le caractère général de la nation albanaise, cette nation dont l'épée mercenaire est encore l'appui de l'empire Ottoman, mais pourrait en devenir la terreur. Les Albanais doivent incontestablement une grande partie de leur caractère belliqueux et féroce à la nature âpre de leur pays. Tout homme né en Albanie, dit Pouqueville, a un caractère, un tempérament, une physionomie, qui le distinguent et des Grecs et des Turcs. Leur constitution physique annonce beaucoup de vigueur. La taille commune chez eux est de 5 pieds 4 pouces. Ils ont les muscles très-forts, avec des joues colorées et l'œil vif. C'étaient les soldats de Pyrrhus et de Scanderbeg; c'était des Albanais que le fameux Ali-Pacha d'Janina avait composé son armée. « Ces soldats, dit un voyageur, enveloppés d'une toile grossière, semblaient ne pas s'apercevoir de la rigueur de l'hiver. Occupés, tant que durait le jour, à lutter dans le camp, à chanter et à danser, leur sobriété leur faisait trouver suffisante une légère ration de pain de froment ou de maïs, d'olives noires, ou de sardines salées. Bien différents des Turcs, qui font leur bonheur de vivre dans l'indolence, les Albanais étaient toujours en action. Leur joie éclatait à l'approche d'un combat. » Mais le *palikari* ne se bat ni pour la gloire, ni pour la patrie; l'aspect seul de l'or le fait sortir de ses âpres montagnes. Les chefs de tribus, vénérés comme les *lairds* écossais l'étaient de leurs *clans*, sont autant de capitaines mercenaires qui se font suivre par leurs paysans.

Les femmes qui donnent le jour à ces hommes extraordinaires partagent, en grande partie, la vigueur de leur organisation. Le tissu serré de leur peau recouvre des muscles fermes et élastiques; leur frugalité les affranchit de presque toutes les maladies. Devenues nubiles plus tard que les femmes de la Grèce méridionale, elles conservent plus longtemps leur fraîcheur, et continuent à être mères jusqu'à un âge aussi avancé que dans les contrées septentrionales de l'Europe.

Quoique les Albanais professent, pour la plupart, extérieurement le mahomé-

(1) *Becquard.*

tisme, ils n'en observent pas très-rigoureusement les préceptes. Rarement chaque homme a plus d'une femme, et la coutume contraire n'est pour les grands qu'un devoir d'étiquette. Ils ne cultivent point les sciences; cependant ils sont très-habiles à conduire les eaux, et, quoique dépourvus d'instruments de mathématiques, ils savent mesurer la hauteur des montagnes et la distance des lieux avec autant de précision que les géomètres. Le génie d'un Mohammed-Ali et d'un Ali-Tépélenli montre ce que peut cette nation, même sous le joug de l'ignorance et au sein des mœurs barbares; la fidélité héroïque de Mustapha-Baïractar envers l'empereur Sélim prouve encore que le caractère albanais serait susceptible de grandes vertus.

Les Albanais sont probablement une tribu des anciens Illyriens, qui, sortie des contrées intérieures et montueuses, s'est fait connaître à mesure que les calamités de l'empire Romain forçaient les peuples montagnards et pasteurs à se fier à eux-mêmes pour la défense de leurs chaumières. Sans doute, dans une région comme celle de la Turquie d'Europe, où tant de nations se sont heurtées et fondues ensemble, on ne doit pas s'attendre à trouver une tribu primitive, sans mélange depuis vingt siècles; aussi définirons-nous notre thèse dans les termes plus précis que voici :

« Il est prouvé, par la langue des Albanais, qu'ils habitent en Europe depuis aussi longtemps que les Grecs et les Celtes, auxquels ils paraissent tenir par plusieurs liens. Il est probable que des tribus illyriennes, parlant une langue affiliée à celle des tribus primitives des *Pelasghi* (Pélasges), des *Dardani*, des *Graïki*, des *Makedones*, habitaient avant les temps historiques les montagnes de l'Albanie, sous des chefs héréditaires; qu'elles étaient encore voisines de quelques tribus de la famille qui depuis a été nommée slave. Les Illyriens envoyèrent des essaims de colons en Italie; mais, lors de la grande invasion des Celtes en Grèce et en Asie, une partie des Illyriens, parmi lesquels les *Albani*, furent subjugués par des castes guerrières, tant celtes que germaniques, à peu près comme il arriva vers le même temps en Galatie. Plus tard, les Romains et les Italiens, conquérants de l'Illyrie, ont dû se mêler aux habitants des villes, mais les tribus de pasteurs, distinguées dès lors sous le nom celtique d'Albani, ont conservé le fond de leur ancienne langue, en y admettant peut-être une nouvelle addition des formes et des mots tirés de la langue italique vulgaire, qui était la *romana rustica*, et de l'idiome militaire des légions; cette addition, jointe à ce que l'éolien, le pélasge, et peut-être l'illyrien, avaient d'anciens rapports avec l'italique, rapprocha l'albanais du daco-latin ou valaque moderne, idiome né du mélange de la langue inconnue des Daces avec l'idiome romain, rustique et militaire. L'un et l'autre éprouvèrent de nouveaux changements, lorsque, dans le sixième siècle, plusieurs essaims de Slaves carpathiens, conduits en grande partie par des princes de la race des Goths, vinrent repeupler le nord de l'Illyrie. »

C'est ainsi que nous définissons, limitons et combinons un grand système historique entrevu par Leibnitz et Paulmier de Grentesménil, esquissé par Masci et Thunmann, exagéré, faussé et embrouillé par Dolci et Sestrencewitz, système qui, lié un jour aux recherches des orientalistes, doit jeter une clarté nouvelle sur l'histoire et la géographie primitive de la Grèce, de l'Italie et de l'Asie Mi-

neure. Mais établissons d'abord le monument vivant sur lequel tout se fonde, je veux dire la langue albanaise. C'est une digression nécessaire et importante.

Nous commencerons par faire observer que la parenté, ou du moins la connexité des langues *japhétiques*, depuis les bords du Gange jusqu'aux rives de l'Islande, étant un fait connu, étudié, approfondi en quelques points, le mélange des mots dans l'albanais cesse d'être un phénomène purement local et spécial, comme il parut du temps de Leibnitz, et doit s'expliquer en partie par la ressemblance générale des *familles* de langues composant le *règne indo-gothique*. Tel mot albanais peut être latin, et sanscrit, et germanique, sans pour cela avoir été introduit du dehors en Albanie. Par exemple, *gneri*, homme, en albanais, *aner* en grec, *nar* en persan, sanscrit et zend; *nero*, homme fort, *nerienne*, force virile, en sabin, vieux dialecte italique, sont des mots affiliés, à ce qu'il paraît, sans qu'on puisse précisément dire que l'un vient de l'autre. Autre exemple mémorable : *ziarm*, feu, en albanais, répond à *tjerm* en arménien, à *thermos* en grec-ionien, à *thermos* en grec-éolien, à *garm* en persan, à *warm* en allemand; cet enchaînement prouve seulement la liaison générale de toutes ces langues. De même, *reg*, roi, en albanais, se lie à *rex* en latin, *rix* en celte, *regin* en islandais, *radjah* en sanscrit, et à une foule d'autres synonymes dans toutes les langues de ce même règne, sans qu'on puisse donner à aucun d'eux la priorité. Même observation à l'égard de la grammaire de cette langue : si elle a des rapports très-marqués avec les grammaires grecque et latine, c'est une preuve de parenté, de connexité, mais non pas de *filiation*, puisqu'il a dû y avoir des systèmes de grammaire complétement formés en Phrygie, en Thrace et en Illyrie, en même temps ou même plus anciennement qu'en Grèce. Être historique ou être symbolique, Cadmus appartient aussi bien à l'Illyrie qu'à la Béotie.

Quelques mots sanscrits d'une nature tout à fait géographique frapperont sans doute ceux qui étudieront l'albanais. *Maïl*, montagne en général, d'où *maina*, en Thessalie et en Péloponnèse; *gour*, rocher, petite montagne, sont des noms très-usités en Albanie; *Candahar* et *Candavia* sont le même nom dans le même sens; mais on n'en tirera aucune conclusion spéciale quand on saura que les noms dominants de la géographie grecque, l'*Hémus* (*Haimos*), le *Pindus* ou *Pindos* (*Bindhia* ou *Vindhya* dans l'Inde), le *Parnasse* (*Paranischa*), les cinq ou six *Kynthos* (1), paraissent également trouver dans le sanscrit l'étymologie que le grec leur refuse. Ce sont des liaisons générales entre les langues japhétiques, dont le haut pays d'Arménie pourrait bien être le centre commun.

Passant au caractère spécial de cette langue, nous pouvons affirmer : 1° que plus d'un tiers des racines albanaises ne sont que des racines grecques, réduites à leur état primitif, monosyllabique et barbare; que cette portion grecque de la langue albanaise paraît se rattacher spécialement au dialecte, ou, si l'on veut, à la langue *éolique*, qui, selon nous, ne différait pas radicalement de la langue plus ancienne, plus rude, et probablement plus monosyllabique des *Pelasghi* (*Pélasges*), et qui dominait dans les anciens dialectes macédonien, épirote, thessalien, béotien; enfin, que le fond de l'albanais est un ancien idiome semi-grec, tel qu'on en parlait dans les siècles anté-homériques; 2° qu'un autre tiers des racines albanaises paraît appartenir au latin, au sabin ou samnite, au celte italique, au germanique et au slavon, et, généralement, aux langues européennes du Centre et de l'Occident, sans qu'il y ait aucune raison connue jusqu'ici pour décider si *tous* ces rapports sont originaires et appartenant à l'époque antique, ou lorsque la plupart des familles européennes habitaient les hautes terres de la péninsule du mont Hémus et du Pinde, ou si quelques-uns sont des traces de mélanges successifs, provenant, entre autres, des colonies militaires romaines; 3° qu'à l'égard du tiers restant, jusqu'ici non expliqué, les analogies de noms géographiques semblent indiquer les langues anciennes de Thrace et de l'Asie Mineure comme la souche la plus probable. Il résulte de ces trois assertions, dont nous avons réuni les preuves en

(1) *Kynthos* dans l'île de Délos, *Zakynthos*, l'île, *Arakynthos* en Attique, *Anakynthos* en Acarnanie, *Bérékynthos* en Crète, *idem* en Phrygie; de *Kontha*, colline sacrée.

grand nombre, que la langue albanaise est un chaînon distinct, ancien et important de la grande chaîne des langues pélasgo-helléniques, du règne indo-gothique.

L'*éolisme* se manifeste dans les racines albanaises, lorsqu'on essaye de leur appliquer le digamme ou la métathèse de la lettre *R*, ou les autres changements de lettres usités parmi les Eoliens. Par exemple, *tragein*, manger, en grec, devient par la forme éolienne de l'infinitif, *tragen*, et, par la métathèse de l'*r*, *targen*; de là, l'albanais *darkem*, manger. *Oun* et *ounu*, je, en albanais, est le corrélatif d'*iôn* ou *iônga* en béotien, et d'*egon* en éolien. *Bale*, tête, en albanais, répond à *bala*, en macédonien, *phala* en béotien, étant tous les deux des éolismes au lieu de *kephala*. La Slavonie s'appelle en albanais *Schienia*, le pays des étrangers, de *skenos*, forme éolique de *xenos*, et peut-être l'éolique *skiphos*, épée, est la vraie souche du nom de *Skipetar*, que se donnent les Albanais sans y ajouter un sens. Le digamme paraît dans bien des mots, par exemple : *vraam*, tuer, maltraiter, de *raiein*; *vel*, huile, de *elaion*; *verbuem*, priver, de *orbare* (lat.); *verra*, le beau temps, de *ear*, *êr*. De même *Voïoussa*, nom du fleuve de l'ancien *Aoüs*, *Aoos* ou *Aïoüs*. C'est aussi par le caractère éolien que l'albanais se lie au macédonien. *Loos*, l'août des Macédoniens, est le *loonar* des Albanais; deux mois albanais ont le nom de *brit*, avec addition de premier et de second, ce qui rappelle le *beritios* et *hyperberitios* du calendrier macédonien, quoique dans un autre ordre; les noms *daisios* et *panemos* ont un sens de même nature en albanais. Le *krios* des campagnards macédoniens répond au *kirsouer* des Albanais, en observant que *ouer* est un nom qui signifie *saison*.

Le caractère pélasgique se manifeste par un fait aussi neuf qu'important. Les noms de plusieurs divinités grecques, selon Hérodote, dérivent de la langue pélasgique; or, nous trouvons dans l'albanais *deet*, la mer, d'où *Téthys*; *dée*, la terre, d'où *Deo* et *Demeter*, nom de Cérès; *Héré*, l'air, le vent, d'où *Héré* ou Junon; *dieli*, le Soleil, d'où *Delios*, surnom d'Apollon, dieu du Soleil; *vranie*, nuage, d'où *Uranos*, le ciel. C'est, il est vrai, plus et moins que l'assertion d'Hérodote, puisqu'il ne nomme que Junon parmi ces divinités, mais c'est au moins un indice que des mots de la plus haute antiquité se sont conservés dans l'albanais. D'ailleurs, on sait qu'Hérodote n'avait, de son propre aveu, aucune idée certaine de la langue des Pélasges, et qu'après les avoir présentés comme une race différente des Grecs, il en fait pourtant descendre les Athéniens, les Arcadiens, les Thessaliens : il est permis de croire qu'il a sacrifié la mythologie des Pélasges à celle de l'Égypte et de la Libye. Les Pélasges sont reconnus par toute l'antiquité comme la première race qui domina sur la Grèce et qui fut la souche des peuples qui se prétendirent *autochthones* ou indigènes. Le Pinde était leur plus ancien séjour connu; Dodone la Pélasgique est le centre du culte primitif de la Grèce. Un idiome ancien, rude, monosyllabique, quoique semi-grec, devait paraître inintelligible à un Ionien comme Hérodote. Le nom même de *Pélasges*, comme ceux de *Pella*, de *Pellène*, de *Pélion*, des *Peligni*, de vingt autres lieux ou peuples, s'explique naturellement du mot *pela*, rocher, pierre en macédonien et en thessalien, mot auquel répond en albanais *pul* ou *pil*, forêt. Ces fameux Pélasges ou plutôt *Pelasghi*, qu'on a fait venir des sources du Nil et des sommets du Caucase, et de la tour de Babel, n'étaient que les vieux ancêtres des Grecs, les gens de la vieille roche, les constructeurs en pierre; et leur culte tout européen était celui d'un Dieu suprême et des forces élémentaires de la nature.

Les noms consacrés par la géographie, et spécialement par la géographie physique, figurent au premier rang parmi les documents de l'histoire primitive, de l'histoire antérieure à la chronologie. Longtemps avant que les hommes se fussent avisés de compter les années et de classer les événements dans un ordre chronologique, ils avaient désigné sous des dénominations locales et prises de leur idiome tous les objets divers qui les environnaient, les montagnes qui bornaient leur horizon, les rivières qui étanchaient leur soif, le village qui les avait vus naître, la nature et la tribu à laquelle ils appartenaient. Si cette nomenclature géographique se fût conservée pure et complète, elle offrirait une mappemonde bien plus véridique que toutes nos histoires universelles.

L'*hellénisme* général de la langue albanaise, pour être reconnu, exige souvent des comparaisons avec des mots grecs peu usités, ou pris dans un sens détourné, ou tirés de dialectes peu connus; par exemple : *groua*, femme, répond à *Graïa*, nom propre des Grecs au

féminin; *kourm*, le corps, à *kormos*, tronc, tige; *khunde*, nez, à *chondros*, cartilage; *dora*, main, à *doron*, paume de la main; *ziza*, mamelle, à *tithos*; *groust*, poignet, à *gronthos*; *cambe*, pied, à *kampe*, flexion; *flacha*, flamme, à *phlox*; *krupa*, sel, à *kruos*, cristal; *ngrane*, se nourrir, à *gracin*; *stepel*, maison, à *stephos*, toit, couverture; *koultou*, je me rappelle, à *kôtheoo*, je pense; *brecheir*, la grêle, à *brechein*, mouiller, et à *eir*, tempête, foudre; *iourte*, prudent, à *iotes*, prudence (Homère); *iri*, jeune, à *ear* ou *er*, printemps; *ve*, œuf, à *oveon*, en dialecte crétois; *pota*, oie, à *potanos*, volatile, en dorien; *chata*, pauvreté, à *chatein*, manquer, être privé; *skepetim*, foudre, à *skepeto*, je tombe avec impétuosité; *phare*, division, tribu, à *pharos*, qui est le *pars* des Latins; *prink*, père, chef, à *prin*, avant (*primus*); *frike*, peur, à *phrix*, frissonnement; *bastakes*, propriétaires fonciers, en Béotie, à *bastine*, domaine rural, en albanais. Nous ne citons que les exemples curieux ou très-difficiles à apprécier; les similitudes plus évidentes se présentent en foule à quiconque voudra étudier les vocabulaires, imprimés ou manuscrits. Bien des mots albanais et grecs ne diffèrent que par les formes grammaticales; par exemple : *piim* et *piein*, boire; *pounouem* et *ponein*, travailler; *zieiim* et *zeein*, bouillir, s'échauffer; *luem*, oindre, *laam*, laver, et *louein*, laver, humecter; *pituem*, interroger, et *pythesthai*; *prim* et *proienai*, aller en avant; les prépositions *nde*, dedans, *endo*; *paa*, sans, *apo*; *me*, avec, *meta*; les adverbes *mo*, non, *mê*, et autres.

Quelquefois un mot albanais, quoique n'ayant pas son terme correspondant en grec, n'en est pas moins une composition d'éléments helléniques; par exemple : *Panomi*, anarchie, est formé de la préposition albanaise *pa*, qui n'est autre chose que l'*apo* grec, et de *nomos*, la loi. Le mot albanais représente donc un mot grec perdu ou inusité, *aponomia*. Le verbe albanais *hippune*, monter, sauter, indique probablement la vraie étymologie grecque de *hippos*. Les noms de montagnes et de peuples de la Grèce primitive paraissent en grande partie albanais.

Les rapports de l'albanais avec le latin sont bien difficiles à apprécier, étant de plusieurs époques. Il y en a qui tiennent à l'antique connexion de l'éolique et du *pélasghe* avec le latin primitif. D'autres traits de ressemblance proviennent du mélange du celte tant avec l'albanais qu'avec les idiomes anciens italiques; enfin, les colonies militaires romaines ont dû répandre la langue *romana rustica* dans l'Illyrie et l'Épire. Sans doute de nouvelles études de l'histoire des Tyrrhéniens, et de celle des autres peuples italiques, pourra fournir des lumières plus précises; mais déjà il paraît que la langue albanaise est intimement liée avec les idiomes de l'ancienne Italie. Voici quelques exemples des rapports reconnus : *kiel*, le ciel; *liouma*, fleuve (*flumen*); *mik*, ami; *sok*, camarade; *lake*, lac, lieu bas; *flochette*, cheveux, de *flocous*; *lufta*, guerre, de *lucta* (lutte); *pische*, poisson; *aar*, or (*aureum*); *peeme* et *poma*, fruits; *remb*, *ramus*; *larii*, laurier; *sctrat*, le lit; *ghioutet*, cité (*cindad*); *fakie*, la face; *fruituem*, porter du fruit; *martuem*, marier (*maritare*); *turbuem*, troubler, faire enrager; *pulchuem*, plaire (*placere*); *desciruem*, désirer; *kiaam*, se plaindre (*chiamar*), *vape*, chaud, de *vapidus*; *boukre*, beau, de *pulcher*; *larg*, absent (au large); *spess*, épais, de *spissus*; *cundra*, contre; *nde*, en, dans (*endo*); *per*, par; mais il suffit de faire observer que les latinismes ou italianismes, dans l'albanais, ont beaucoup de rapports avec ceux de la langue valaque ou daco-romaine. On sentira combien le caractère latin est intimement et anciennement empreint dans l'albanais par cette seule observation : le terme du comparatif en albanais est *mi*, racine liée à *melior*, à *mieux*, à *mehr*; et le terme du superlatif est *ssum* (prononcez *schoume*), qui n'est autre chose que *summè*, *ssimus*.

Les *celticismes* et les *germanismes* de l'albanais ne sont pas de peu d'importance; ce ne sont pas des emprunts purement accidentels; les mots albanais de ces deux classes tiennent à des familles entières de mots; par exemple, *larth* en albanais, lard en français, *lardum* en latin, *lar* (gras) en celte, *larix*, *laeriche*, *laerke*, arbre résineux, en latin, allemand, danois, forment une chaîne à travers les langues du Nord et de l'Ouest, tandis que *bret*, roi, d'où *breteri*, royauté, royaume; *brii*, corne; *bar*, herbe; *bres*, ceinture; *droe*, peur (*dread* en anglais); *bastarth*, bâtard, *britteune*, rayonner; *bleem*, faire emplette; *speit*, rapide (*speed* en anglais), sont évidemment des mots celto-gaulois; et que *miel*, farine; *buk*, pain; *hethe*, fièvre; *gostie*, festin, *chierr*, char; *cand*, angle; *gind*, genre, famille (*kind* en

anglais); *tim*, fumée (*dimma*, vapeur, en suédois); *sée*, pluie; *nata*, nuit; *dera*, porte; *ill*, étoile, dans le dialecte d'Epire (*ild*, feu, en danois); *bir*, fils (*bærn*, enfants, en danois); *oulk*, loup; *sion*, yeux; *vé*, serment, et autres, sont presque littéralement germaniques ou gothiques. Ces faits peuvent difficilement s'expliquer par des migrations des peuples; ils deviennent clairs, lorsqu'on reconnaît que l'ancienne population du mont Hémus comprenait des tribus celtes, slaves, germaniques, à côté des tribus pélasges, helléniques, asiatiques.

Ceci nous conduit à la troisième division de la langue albanaise, celle qui consiste en *racines inconnues* ou du moins *inexpliquées*. Au premier coup d'œil, en contemplant cette masse de mots, en apparence étrangers à toute langue européenne connue, nous avons été tenté d'admettre une origine asiatique directe et spéciale de la langue albanaise et d'abandonner toute la question aux orientalistes; mais, voyant tous les jours quelque mot albanais céder à nos recherches, et, malgré son apparence baroque, se laisser ramener à l'hellénisme, ou à d'autres idiomes européens, nous nous sommes dit qu'une langue aussi évidemment indigène doit avoir eu des éléments communs avec la langue thrace, l'illyrienne, la phrygienne, la lydienne, et que peut-être la partie inconnue de ses racines est un reste précieux de l'une ou de l'autre de ces langues ou bien de toutes. L'albanais, dans cette hypothèse, serait une source presque aussi précieuse d'indications historiques, que le serait la langue d'Orphée ou celle de Deucalion. C'est là qu'on trouverait le sens de beaucoup de noms de lieux et de peuples. En effet, si, avec nos ressources actuelles, déterrant péniblement quelques mots dans les fragments des vocabulaires, nous avons pu trouver que le mont *Scardus* tire son origine de ses pics dentelés, *card* et *scarra* signifiant une scie (*sierra*); que le *Scomius* est le très-haut mont (*scume mal*); que les défilés de *Succi*, dans l'*Hémus*, sont formés par des monticules (*sukhe*); que l'*Œagrius* (Hebrus, Hèbros) est « l'*eau des forêts sauvages;* » que le *Pontus* est « la rivière formant des étangs; » le *Drin*, « le fleuve des bois; » le *Védi* (Aoüs), « l'eau, » et la *Voïoussa*, « l'eau toujours arrosante; » que le mont *Bora* doit son nom aux neiges (*bora* ou *bdore*), et le *Bernus* peut-être à *perrune*, torrent; que la *Candavia* est « le pays inégal et aux chemins anguleux (*candoign*); » et, sans entrer dans plus de détail, si nous pouvons montrer que toute la géographie physique de la contrée comprise entre l'Achéloüs, au sud, les monts de la Bosnie, au nord-ouest, et le Scomius, au nord, est dominée par des noms albano-illyriens, pourquoi ne pas reconnaître dans cette langue un monument géographique des plus importants?

L'ethnographie n'en tire pas moins d'indications intéressantes. La première application qu'on nous demandera, sera sans doute une explication des noms divers de la nation albanaise. Nous allons aborder ce problème.

Les Albanais s'appellent eux-mêmes *Arvenesce* ou *Arbenesce* (sing.), selon Ibarthe, et *Skipitar*, *Skipétar* (sing.), selon Thunmann. Ce dernier nom n'est, dit-on, qu'un dérivé de *skip*, nom qui désigne leur langue; de là *Skipitar*, celui qui parle *skip*, et *Skiperi*, pays où l'on parle *skip*. Mais que signifie *skip?* Si l'on pense que la nation albanaise a paru d'abord sur l'horizon géographique comme un peuple pasteur et montagnard, ensuite sur l'horizon historique comme un peuple militaire, on sera tenté de croire que le nom de *skipitar* veut dire l'homme armé, l'homme qui a affaire avec l'épée, le *skiphos* (1). Le nom d'Albanais, quoique oublié, n'en est pas moins authentique. Le mont *Albanus* de Ptolémée est le mont *Albia* ou *Albion* de Strabon. Ce nom repousse l'audace critique ou plutôt anti-critique de ceux qui voudraient effacer d'un trait destructeur les *Albani* et les *Albanopolis* dans la suite du texte de Ptolémée. Effacez donc aussi toutes les *Alba* et tous les *Albanus* dans l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Comme *albhain*, en gallique, et *alb*, en germanique, signifie pâturage de montagne, il est probable que le nom *Albani* est une dénomination indigène et très-ancienne. On regarde *Arvenesce*, dont les historiens byzantins ont fait *Arvanitae*, comme une corruption d'*Albanitæ*; mais cela n'est pas complétement prouvé. Les Turcs en ont fait *Arnaout*. Peut-être ce nom vient-il des Slaves-Illyriens, chez qui *arvanié* signifie guerre, combat; il ne serait qu'une traduction de Skipitar ou Skipétar.

(1) *Tar*, *itar* et *atar* sont des terminaisons qui dénotent une occupation, un métier, comme *arius* et *tor* en latin.

Les noms des tribus illyriennes nous paraissent également venir de la langue albanaise. Les *Parthini* ou *Parthyeni* de l'Illyrie ne sont que les peuples *blancs* (*i barthe*), et nullement des Parthes. Les *Dassaretes* sont les tribus *isolées*, et les Dalmates ou *Delmates*, les jeunes gens: en général, les noms des peuplades et des villes présentent un sens en albanais. Le port *Eled* ou *Elet*, chez Scylax, n'est que le port *Elæa* des autres écrivains avec la terminaison du génitif albanais. Si tant de dénominations géographiques s'expliquent naturellement par la langue parlée encore dans l'ancienne Illyrie, pourquoi irions-nous chercher l'origine de cette langue dans le Caucase? Cherchons d'abord à mettre ces importantes indications en rapport avec celles que les restes de la langue macédonienne nous fournissent; et, pour savoir ce que c'était que les *Mædi*, les *Lydi*, les *Pelasghi*, les *Phryghes* ou *Vrighes*, et d'autres peuples européens au nord de la Grèce, portons avant tout nos recherches sur la topographie des pays connus des Grecs; peut-être obtiendrons-nous des résultats plus grands et plus sûrs qu'en ayant recours à des pays au delà de l'Euphrate.

Le tiers inconnu de la langue albanaise nous paraît devoir être l'ancien *illyrien*. Aussi doit-on se garder de pousser nos indications trop au delà des limites de l'Illyrie. Nous avons vérifié que plusieurs noms dominants dans la Thrace ne se trouvent pas en Illyrie ni en Macédoine; entre autres, *bria*, ville; *para*, lieu élevé. Les terminaisons en *issos* et *itza*, ainsi que celles en *dava* ou *ava*, appartiennent spécialement aux Thraces-Gètes. Nous croyons que l'illyrien était une branche distincte du thrace, si même il ne formait pas une famille à part. Le nom slavon et germanique du *Strymon* (en polonais *Strzumien*, en scandinave *Stræm*, *Stræmmen*, *Straum*, etc.) figure comme un monument isolé de quelques établissements effacés par le temps. C'est peut-être un monument des langues et des peuples sur lesquels nous reviendrons. Les *Dardani* illyriens, qui, selon une ancienne et respectable tradition, sont les parents des peuplades dispersées en Troade, en Épire et en Italie (1), seraient-ils les frères des Albanais? Ils se retrouvent auprès d'*Ilion*, qui signifie en albanais *un lieu élevé*. La Macédoine renfermait une petite ville d'*Ilion*, et une montagne portait ce nom dans la Laconie. Ce sont des indices qu'une critique téméraire peut seule dédaigner. Mais il faut sans doute de nouvelles méditations pour décider si les *Ombriques* et les *Siculi* de l'ancienne Illyrie, et les *Toskes* de la moderne Albanie, ont des rapports avec les populations primitives de l'Italie.

Comme nous avons dû présenter dans la langue albanaise un monument ethnographique et géographique, on nous permettra encore une digression sur la nature grammaticale de cet idiome.

La langue albanaise a des rapports avec le latin, le grec, le slavon, mais elle est bien moins riche en formes que les deux dernières, et ses formes sont moins régulièrement dérivées l'une de l'autre. Elle n'a ni les mots composés du grec, ni les constructions hardies du latin; elle emploie beaucoup de mots auxiliaires; par exemple, pour dire *fainéants*, elle dit: *Te paa pune* (littéralement en grec : *Toi apo ponou*), ceux sans occupation. Elle a bien deux formes de substantifs dérivés: l'une répond à l'*arius* ou au *tor* des Latins; l'autre à l'*erei* ou *erie* des Germains; par exemple, de *lufta* vient *luftetar*, lutteur, guerrier; de *bret*, roi, vient *breteri*, royauté; mais la plupart des substantifs dérivés ne sont que les infinitifs précédés de l'article du neutre; par exemple : *Me pym*, boire; *te pym*, boisson; comme si on disait en français *le boire*. Elle est pauvre en termes intellectuels; mais nous avons des raisons pour croire que les termes physiques sont bien plus abondants et plus variés que les livres imprimés ne le feraient supposer. Le substantif albanais a une forme absolue qui paraît dans le vocatif, et une forme déterminée par un article *terminal* qui paraît dans le nominatif; par exemple : *groue*, femme, *groueia*, la femme ; *gour*, pierre, *gouri*, la pierre; *bark*, ventre; *barkou*, le ventre. Cependant l'adjectif a des articles *prépositifs*; par exemple : *I mir*, le bon, *e mire*, la bonne, *te mire*, le bon, au neutre. La déclinaison des pronoms est très-complète, très-régulière, et présente quelques analogies avec le latin dans

(1) Homère, Virgile, Pline, Lycophron. Je n'ignore pas que le savant Niebuhr a combattu la migration d'Énée comme une fable; mais la migration des *Dardani* peut être un fait historique, indépendant des fables qu'on y a rattachées. (MB.)

les première et deuxième personnes. Les verbes ont dix conjugaisons, selon Lecce, mais on peut les ramener à *huit*, distinguées par les infinitifs, savoir : quatre en *am, em, im, oum*, précisément comme les quatre présents en arménien, deux en *ane* et *oune*, et deux en *le* et en *re*. Le plus grand nombre des présents se terminent en *agn, egn, ign* et *ogn*, et la plupart des prétérits en *ava, eva, iva, ova*. Mais cette remarquable régularité ne se suit pas de manière à correspondre dans le même verbe. On dirait que le verbe albanais a subi deux formations différentes et successives, l'une fondée sur les quatre voyelles *a, e, i, o*, l'autre née d'un certain nombre d'innovations et d'additions. C'est ici, on le sent, le grand point critique de cette langue; c'est l'énigme à deviner pour celui qui voudra séparer dans l'albanais les formes pélasgo-éoliennes des formes illyriennes. L'infinitif est toujours précédé de l'article *me*, lorsque le sens est actif, de *meou*, lorsqu'il est passif ou réciproque. L'imparfait, le prétérit, le futur conditionnel, l'impératif, l'infinitif et le participe se forment par inflexion; les autres temps sont des formations mécaniques au moyen des verbes auxiliaires *avoir* et *être*. Le passif se forme par le verbe *être* et par l'infinitif actif, qui, en perdant son article *me*, devient un supin.

La grammaire albanaise offre, ce nous semble, à côté d'une grande originalité, les preuves de la simplicité de la nation pour laquelle ses législateurs inconnus l'ont créée. Tels devaient être les systèmes grammaticaux d'Orphée, de Linus, de Cadmus.

Dans les livres albanais, imprimés par la *Propaganda*, on se sert de l'alphabet italien moderne, en y ajoutant quatre lettres particulières; les Albanais eux-mêmes emploient l'alphabet grec moderne, également avec des lettres particulières; mais il existe encore un alphabet ecclésiastique *albanais* de trente lettres, offrant de grandes ressemblances avec les caractères phéniciens, hébreux, arméniens, palmyréniens; quelques-unes avec l'écriture hiéroglyphique hiératique; peu avec les caractères bulgares et mésogothiques. Il lui manque ce que notre curiosité y chercherait de préférence, le caractère pélasge, étrusque ou runique; ce n'est pas une écriture *hastiforme;* c'est le roseau des manuscrits grecs qui en est le trait dominant; aussi, c'est, nous le croyons, dans sa forme actuelle, l'ouvrage des prêtres chrétiens, soit au IIe siècle, lors de l'introduction du christianisme, soit au IXe, lorsque l'Église chrétienne d'Albanie se rattacha définitivement au siége de Rome; mais cet alphabet renferme des éléments d'alphabets infiniment plus anciens, usités en Illyrie, en Macédoine et en Épire.

Les Albanais possèdent, dans leur langue, des chants nationaux qu'il serait extrêmement intéressant de connaître, même quand il serait vrai qu'ils ne remontent qu'au temps de *Scanderbeg;* mais ce qui aurait une importance inappréciable pour l'histoire des peuples et des langues, ce serait l'examen des inscriptions qui paraissent exister dans la Haute-Albanie.

C'est en pénétrant parmi les Mirdites, parmi les Lab-Golak, ou en faisant un long séjour à Scutari, qu'on peut recueillir quelques traits sur les restes des mœurs et coutumes barbares, légués par les Illyriens à leurs descendants albanais. La division par *cetta* ou par *phara* n'est pas encore suffisamment éclaircie; elle a pris chez les Albanais chrétiens qui émigrent dans le royaume de Naples un caractère féodal, mais dans le pays même elle paraît offrir plutôt les formes d'une démocratie rurale. Dans toutes les montagnes de la Haute et de la Moyenne-Albanie, les *cetta* se font la guerre pour venger un assassinat, un rapt, un adultère; le sang peut seul laver ces offenses, mais le vol des bestiaux se paye au prix d'argent. Les conseils rustiques des *cetta* délibèrent les armes d'une main et la coupe de l'autre. Pour mieux se faire reconnaître, quelques tribus skipétares se font des marques ou même des inscriptions sur la peau avec de la poudre à canon, reste du tatouage des anciens Illyriens. Parmi d'autres horribles superstitions, les chants nationaux mentionnent le sacrifice d'une jeune femme, épouse et mère, que les trois frères fondateurs de la moderne Scutari firent enterrer toute vivante dans les fondements du château; c'était à cette condition que les fées assuraient à la cité une abondance éternelle. La victime demanda pour dernière grâce à son époux, l'un des frères, la permission d'allaiter encore son enfant à travers un trou des murailles; son lait coula miraculeusement jusqu'à ce qu'on put sevrer l'enfant, et alors il jaillit au pied du mur une source salutaire qui ne tarit jamais. Le Skipétar voit encore les *Mires*, ou les bonnes déesses, errer au clair de lune dans l'épaisseur des

forêts (1); et l'habitant de l'intérieur de la Haute-Albanie croit, comme le Servien, à des fées ou prophétesses nommées *Vyles* (2). Les sorcières sont très-connues et très-redoutées sous leur ancien nom latin (et peut-être thessalien) de *striga*. Chrétiens ou musulmans, les Albanais conservent l'usage de faire accompagner le cortége funèbre des morts, par des femmes dont les hurlements font retentir les airs. Les chasseurs et les pasteurs ont de nombreuses traditions sur les bêtes féroces; ce sont des âmes bannies de l'éternel repos; mais on peut, par des enchantements ou par des anathèmes, leur faire abandonner les corps qu'elles habitent.

Les pêcheurs au nord du lac de Scutari prennent un poisson nommé *scoranza* de la manière suivante. Il y arrive, à certaines époques, des essaims d'une espèce particulière de corneilles, regardées comme sacrées. Les habitants posent alors de grandes nasses dans les rivières et les lacs; le prêtre grec, ou l'imam, arrive pour donner sa bénédiction, et, pendant cette cérémonie, les corneilles restent tranquilles sur les bords de l'eau et sur les arbres. On jette dans les flots les grains bénis qui, flottants dans l'eau, attirent une innombrable quantité de poissons à la surface; à l'instant les corneilles s'élancent sur eux avec des cris perçants, et les poissons effrayés se réfugient par milliers dans les nasses. On abandonne régulièrement aux prêtres et aux corneilles une partie de la pêche; aussi reviennent-ils les uns et les autres exactement au rendez-vous.

Nous avons dû faire connaître en détail les Skipétars; reprenons notre marche ordinaire.

Dans le nord de l'Albanie, se trouve le remarquable canton de *Monténégro*, en slavon *Tzrnagora* ou *Tchernagora*, en turc *Kara-dagh*, en albanais *Mal-Zèze*, en grec *Mavrovouni* : tous ces noms signifient la *Montagne-Noire*. Renfermé entre la Bosnie, la Djégarie et la Dalmatie autrichienne, qui, par une langue de terre le sépare de la mer, il est couvert par les monts *Kom, Dormitor, Joupa, Loukavitza, Lovtchin*, et arrosé par la *Moratcha*, à laquelle se joignent la *Zeta*, la *Zitnitza*, la *Zerna*. Il nourrit, sur une surface de 1 400 kilomètres carrés, une population robuste, belliqueuse et turbulente de 120 000 à 140 000 individus, Serbes d'origine.

La nature, dit M. X. Marmier, a été gratuitement elle-même le Vauban des Monténégrins. Elle leur a fait un cercle de remparts, une enceinte continue. Non-seulement tout le plateau monténégrin est entouré d'éternels bastions; mais d'autres lignes de retranchements le divisent en plusieurs districts, et les vallées qu'elles enlacent dans leur ceinture forment autant de petites forteresses dans la grande forteresse. C'est une succession d'obstacles formidables, de précipices et de crêtes escarpées qui arrêteraient à chaque pas la marche d'une armée envahissante.

Le Monténégro proprement dit se divise en quatre *nahias* ou départements, (*Katunska, Rietchka, Liéchanska, Zrnitchka*), qui se partagent, à leur tour, en *plémés* ou tribus, lesquelles se subdivisent elles-mêmes en familles, et ces familles sont si nombreuses, qu'une seule suffit souvent pour former un village. Il faut

(1) On a dit que ce sont les Μοῖραι ou les Parques des anciens Grecs; le nom se prononce de même, mais l'idée mythologique est différente. Les *Mires* que vénèrent les Grecs d'Athènes et de la Hellade peuvent être les Μοῖραι, sans que celles de l'Illyrie le soient. *Mir*, avec l'article *i mir. e mire, te mire*, dit, en albanais, *bonus, a, um*; c'est l'ancien grec ἵμερος ou ἵμερος, désirable.

(2) Ce mot est important. *Si-bylla*, ou, en le prononçant avec les Grecs, *si-vylla*, s'y rattache parfaitement; *si* est la syllabe *sio*, en éolien pour *theo*; une sibylle est donc une *vyle* divine. Dans le pays de Galles, *wyll* ou *gwyll* signifie un spectre, une sorcière. *Vala*, génitif *valu*, en islandais, est une ombre qui prophétise.

ajouter les *Berdas*, c'est-à-dire les montagnes qui environnent le territoire monténégrin, et qui, sans faire partie du Monténégro, sont confédérées avec cette république. Elles composent aussi quatre nahias : *Biélopavlitch, Piperi, Moratchka, Kutchka* ou *Kutchi*. La population réunie de ces *Berdas* est peut-être aussi forte que celle des quatre *nahias* monténégrines ensemble.

Autrefois le gouvernement était électif. Le conseil, réuni à *Cettigne*, capitale du pays, élisait un *vladika*, ou chef suprême, à la fois épiscopal et temporel. Aujourd'hui le vladika, prince héréditaire, a un pouvoir à peu près absolu, quoiqu'il y ait toujours un sénat. Un évêque, résidant au couvent de Cettigne, gouverne spirituellement le pays. A la tête de chaque nahia, est un *tcherdar*, élu par les *knès* ou chefs des villages. La famille Pétrovich, qui règne actuellement au Monténégro, est originaire du village de *Niégoch*, plus considérable que la capitale, et situé sur la route de Cettigne à Cattaro; elle a fourni cinq princes-évêques, et un prince séculier, le souverain actuel, Daniélo Pétrovich Niégoch, appelé au pouvoir en 1854 (1). Tout est guerrier ici, depuis l'évêque jusqu'au berger. Le fusil accompagne partout le Monténégrin. Les 10 000 guerriers (autrefois), les 20 à 25 000 guerriers (actuels) de ce canton, ont souvent battu les Turcs. De 1410 jusqu'à nos jours, ils ont été attaqués quarante-cinq fois par les armées turques, et les ont toujours repoussées avec perte. Une des dernières et des plus mémorables défaites de celles-ci eut pour théâtre, en 1858, la vallée de *Grahovo*, dans l'Herzégovine.

Trop montagneux pour se prêter à des établissements réguliers, le Monténégro ne renferme ni villes ni forteresses; ses habitants occupent des villages, ordinairement bâtis sur des rocs escarpés, et dont les maisons sont presque toutes garnies de meurtrières. Les Monténégrins, vindicatifs, sanguinaires, jaloux de leurs femmes, ignorent les agréments de la civilisation ; mais ils connaissent le patriotisme, la fraternité d'armes, et les droits de l'hospitalité. Ils croient à des communications avec un monde d'esprits, et s'entretiennent avec les ombres de leurs aïeux, censées planer parmi les nuages. Slaves d'origine et parlant un dialecte serbe, les Monténégrins se sont unis à l'Église serbe et russe.

« Les habitants du Monténégro, dit M. François Lenormant (*Revue orientale et américaine*), sont de mœurs et de caractère aussi rudes que leurs montagnes. Grands, bien faits, d'une santé robuste, la vie guerrière qu'ils mènent depuis leur enfance développe en eux une force prodigieuse. Vierges de toute influence civilisatrice de l'Occident, isolés, pendant des siècles, du reste du monde, les Monténégrins ont dans toute leur vigueur première les qualités et les vertus naturelles aux peuples de race slave; leurs mœurs sont pures et leur foi ardente; ils sont braves, persévérants, loyaux observateurs de la parole sacrée. Comme les Serbes et les Dalmates, ils joignent à une vive et pénétrante intelligence un sentiment poétique, profond et élevé, qui se traduit dans des chants répétés de bouche

(1) « Le prince Daniélo, élevé à Vienne, a ouvert dans son pays l'ère des réformes. Il a mis un terme aux inimitiés qui, dans l'intervalle des grandes guerres contre les Turcs, armaient l'un contre l'autre chacun des villages du Monténégro. Il a fait régner le bon ordre et la police dans ce pauvre pays, et l'a initié le premier aux notions du droit européen. Le plus grand soin de son gouvernement est de rendre en personne la justice. » (*Moniteur*, 1855.)

en bouche par le peuple, et conservés dans sa tradition bien longtemps après les événements dont ils propagent le souvenir. Mais, à côté de ces grandes et nobles qualités, les Monténégrins ont avec une égale vivacité les passions et les défauts des peuples de leur race. Leur bravoure, qui n'a pas pour la modérer le frein des mœurs plus douces et plus civilisées, dégénère en un besoin continuel de combats. Les instincts de leur énergique nature se développent dans une sauvage rudesse, augmentée encore par l'isolement au milieu d'une nature âpre et sévère et par la vie de guerre continue qu'ils sont obligés de mener. Habitués à des luttes sans quartier contre un ennemi barbare et féroce, ils ont contracté dans ces luttes l'usage de sanguinaires représailles auxquelles notre siècle n'est plus habitué. Réfugiés dans leurs stériles rochers, les Monténégrins voient à leurs pieds des plaines fertiles où poussent d'abondantes moissons. Ces plaines ont jadis été possédées par leur race. Les ancêtres ont cultivé ces champs où de misérables raïas, leurs frères par le sang et par la langue, sèment et récoltent aujourd'hui pour nourrir du fruit de leurs sueurs un maître indolent et cruel. Ce maître est l'Ottoman, l'ennemi né et éternel du Monténégrin. Pour le guerrier de la Montagne-Noire, c'est un devoir sacré de combattre cet ennemi, d'accourir aux plaintes des raïas, et de venger à la fois leurs souffrances et les antiques défaites de la nation serbe. Mille causes appellent donc le Tchernogortse à descendre de ses sommets dans la plaine, à engager des combats partiels avec les musulmans du voisinage et à pousser des razzias dans leurs propriétés. Ces incursions répétées développent chez lui le goût de la rapine, et, engendrant des dettes de sang héréditaires entre les familles musulmanes et celles du Monténégro, maintiennent, en dehors des grandes expéditions dirigées par la Porte, un état de guerre permanent sur toutes les frontières du pays.

« Comme dans toutes les tribus exclusivement guerrières, l'homme du Monténégro dédaigne les travaux autres que ceux des combats. Élevé dans les armes depuis son berceau, c'est de ce côté que le Tchernogortse a tourné toute son intelligence; son père lui a maintes fois répété que vivre d'une vie paisible et mourir dans son lit était un déshonneur. Devenu homme et marié, ses obligations militaires grandissent et s'étendent : il n'est plus seulement le défenseur de la patrie, il devient le protecteur du foyer domestique. Mais il n'accepte pas d'autres devoirs ou d'autres fonctions; dans la paix il se prépare à la guerre, fourbit ses armes, fabrique de la poudre, fond des balles, ou bien se repose, en fumant sa pipe, des fatigues qu'il a traversées. Les travaux même les plus fatigants du ménage, la culture de la terre, sont l'apanage exclusif des femmes. Mais qu'on n'aille pas croire pour cela qu'elles soient, comme chez les peuples sauvages dont la lumière de l'Évangile n'a pas encore éclairé l'intelligence, réduites à la condition d'esclaves soumises à leur époux : le christianisme est là, dans le Monténégro, pour relever et ennoblir leur caractère. La femme monténégrine mène une vie de rudes travaux; mais sa dignité morale n'en est que plus grande. Respectée et chérie de son époux, elle embellit le foyer où le guerrier fatigué vient s'asseoir chaque jour. C'est la matrone romaine des beaux jours de la république, chaste et fidèle à son époux, orgueilleuse du nombre et de la valeur de ses enfants, qui renferme sa vie dans les soins de sa maison. Mais la femme du Monténégro ne se

borne pas aux occupations et à la vie tranquille que nous venons d'esquisser. Elle a aussi, comme les hommes, ses joies, sa gloire et ses triomphes. Épouse, elle s'associe aux luttes et aux exploits de son mari; intrépide comme lui, elle porte aux combattants, à travers les plus ardentes fusillades, les munitions dont ils commencent à manquer. Et si cet époux s'est distingué dans la guerre, s'il revient célébré par la voix commune de ses compagnons, c'est alors un beau jour pour la Monténégrine; dans les champs, le soir à la fontaine, toutes les femmes la regardent avec un mélange de déférence et d'envie, et s'écartent devant elle pour lui laisser la première place; les hommes la saluent avec respect. Alors le rude travail auquel elle est condamnée ne lui paraît plus lourd; elle est heureuse et fière, elle est l'épouse d'un guerrier renommé! Puis, lorsque la balle de l'Ottoman a frappé son époux, s'il n'a ni père ni frère pour le venger, si ses fils sont encore trop jeunes pour accomplir cette œuvre, alors la femme tchernogortse se charge de la vengeance : ramassant le fusil et le sabre du mort, elle court au premier rang des soldats, et ne rentre à sa demeure reprendre ses occupations ordinaires que lorsqu'elle a rempli ce qu'elle regarde comme un devoir sacré. »

Chez les Monténégrins, les femmes sont exemptes de châtiments pour les délits qu'elles commettent; dans ce cas, le mari répond pour son épouse, le père pour la fille, le frère pour la sœur. Toutefois, lorsqu'une femme commet un assassinat, elle est aussitôt condamnée à être lapidée. Les Monténégrins prétendent que, les femmes ne se défendant pas avec la poudre et le plomb, il serait honteux de s'en servir pour les mettre à mort; ce sentiment est tellement enraciné chez eux, qu'un homme prêt à être frappé par son plus mortel ennemi, n'a qu'à se placer derrière une femme pour éviter la mort. Lorsqu'une femme est condamnée à être lapidée, toute la plémé se réunit et jette des pierres à la coupable jusqu'à ce qu'elle soit morte et que son corps en soit recouvert. Cette dernière circonstance a fait appeler ce supplice *sous le monceau*.

Les montagnes, escarpées, mais riches en pâturages aromatiques, nourrissent d'excellents moutons et des bœufs, objets d'exportation; les vallées produisent du vin, du tabac, un peu de blé, d'orge et de maïs. On y a introduit depuis peu d'années la pomme de terre. Les petits territoires alliés, au nord du lac de Scutari, possèdent un sol plus gras, avec des montagnes boisées, des rivières poissonneuses. Ils vivent plus réunis que les Monténégrins propres, qui aiment à demeurer isolés chacun dans son domaine. Ce petit pays libre forme un puissant élément de dissolution pour l'empire Ottoman dans l'occident.

*Cettigne* ou *Tsetinié*, la capitale, au bord du Tzernoïévitch, n'est ni ville, ni bourg, ni village; ce sont une vingtaine d'habitations disséminées; le palais du vladika ressemble plutôt à un hangar qu'à la demeure d'un souverain; une église, un couvent fortifié, sont ensuite les monuments principaux. Le vladika y réside souvent; mais il séjourne aussi pendant une partie de l'année au monastère de Stagnovitch, sur la frontière de la Dalmatie, et au monastère de Saint-Basile, près de Béri, dans la vallée de Zitnitza.

La vallée de *Kutchi* ou *Kutchka* est le seul point vulnérable du Monténégro. Elle s'ouvre du côté de l'Albanie, sur le lac de Scutari; le Monténégro la revendique, tandis que le gouvernement de Scutari la réclame à son tour comme sa

dépendance : la discussion sur cette possession a été l'un des derniers sujets des conflits entre les Monténégrins et les Turcs.

La Dalmatie est partagée entre l'empire Ottoman, qui possède l'intérieur, et l'Autriche, qui occupe le littoral. Elle offre, dans le premier, un haut pays, où sont les monts Albanus et Adrius de l'antiquité, aujourd'hui le Vitorga, le Raducha, le Porim; nous y voyons le phénomène d'un très-grand plateau sans écoulement. Ce mémorable plateau commence sous le mont Vitorga par le marais de *Zrni-Lug*, à l'ouest de Glamotch, et s'étend par Livno et Imoski jusqu'au mont Klohuk, au nord de Vc[illegible]rtz, sur une longueur de 30 lieues; sa largeur varie de 4 à 5 lieues. Cet espace considérable, divisé par quelques chaînons de montagnes, renferme sept à huit lacs ou marais, parmi lesquels on remarque le *Kachko-Blato*, et il s'y trouve huit ou neuf rivieres sans écoulement. A côté de ces petits bassins marécageux, il y en a qui ne présentent aucune eau courante. Les pluies, rares d'ailleurs, s'absorbent dans la terre. Une terrasse presque maritime, la plaine de Popovo, contient une rivière de 20 lieues de cours, qui tombe dans un gouffre. Le caractère général de ce pays singulier est, sans contredit, le même que celui de la Carniole : c'est un plateau calcaire, caverneux et en terrasses.

La partie ottomane de la Dalmatie a porté successivement les noms de *royaume de Rama* et de *duché* (*herzogthum*) *de Saint-Saba* : de là sont venues les dénominations bosniaque et turque d'*Herzégovine*, d'*Hertsek*. L'Herzégovine tient un peu de l'esprit indépendant du Monténégro, son voisin, et ne supporte qu'avec peine le joug ottoman, contre lequel elle a cherché plusieurs fois à s'insurger, entre autres en 1858. Les extrémités orientales, très-sauvages, de ce pays sont peu accessibles aux voyageurs. On connaît mieux le bassin calcaire et fertile de *Trébigne*, *Trébinié* ou *Tribunia*, ville fortifiée, de 10 000 âmes, la plupart anciens Serbes, passés au mahométisme et très-fanatiques. Le canton de *Popovo*, fertile en vin, en blé et en huile, est, comme celui de *Trébigne*, sans issue pour les eaux : la rivière Trébinitza, après avoir reçu celle de Kliutch, se jette dans la rivière de Popovo, ou plutôt elle prend ce nom et semble se diriger vers la Narenta; mais, arrêtée par les montagnes, elle se perd dans un petit lac ou gouffre souterrain. Le cours de cette rivière s'oppose diamétralement à l'opinion de quelques Ragusains qui regardent le fleuve Ombla comme l'issue souterraine du lac de Popovo. D'ailleurs le gouffre absorbe si peu la totalité des eaux, que les campagnes de Popovo en restent couvertes le plus souvent dans l'arrière-saison. En remontant les bords de la Narenta, où les marais répandent un air pestilentiel, nous trouvons la ville florissante, mais peu fortifiée, de *Mostar*, qui compte 10 000 habitants; elle tire son nom du pont de pierre d'une seule voûte de 50 aunes d'ouverture sur lequel on passe la Narenta, et qui est un ouvrage grec très-ancien. Elle est entourée d'un mur crénelé, construit en 1525, et possède une manufacture d'armes, façon Damas; c'est le siége d'un évêché. Les environs s'ornent d'oliviers, de vergers, et surtout de bons vignobles. Dans le haut pays ou le plateau sans écoulement, que nous avons décrit précédemment, *Livno* ou *Hliuno*, ville entourée de remparts et de fossés, appuyée de trois châteaux forts, garde la principale entrée de la Bosnie. Rien n'égale la défiance et la brutalité des garnisons

turco-bosniaques sur cette frontière. Tous les chemins, outre leurs difficultés naturelles, sont hérissés de tours retranchées, qu'on nomme *kulla*. Partout des abattis d'arbres, des restes de routes dépavées, des coups de carabine en guise de salut; c'est ainsi qu'on arrive en Bosnie, c'est-à-dire dans la *Bosnie propre;* car l'Herzégovine fait partie de l'*éyalet* ou gouvernement général de Bosnie, qui comprend aussi la *Croatie turque* et la *Rascie*. Ces quatre pays réunis peuvent renfermer 1 200 000 âmes.

La *Bosnie* est couverte de montagnes, dont les chaînes affectent, en général, une direction du nord-ouest au sud-est, et dont les principales sont les monts *Brtovnia, Radovan,* etc. Ce sont tantôt des rameaux, tantôt la continuation des Alpes Dinariques. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières, qui, en coulant vers la Save, la divisent en autant de vallées étroites; lorsque ces vallées s'élargissent, des collines peu élevées en occupent une partie. Ces terres, malgré l'apathie des habitants et leur peu de soin à profiter des engrais, sont d'une grande fertilité, principalement le long de la *Drina,* du *Verbas,* de la *Bosna,* de la *Krivaïa,* son affluent. Le sol de la Bosnie propre, de la Rascie, de la Croatie, se montre presque partout d'une qualité supérieure. C'est toujours dans les vallées, comme sur les revers des montagnes, une épaisse couche de terre végétale. Sur les sommets des montagnes, on trouve une terre aussi fertile, quoique plus légère. Cependant, une grande partie du sol de la Bosnie serait encore mieux employée à l'élevage des bestiaux qu'à la culture des blés. Les sommets rocailleux des montagnes sont parfumés de thym, de romarin, et d'autres herbes aromatiques et vigoureuses. Les bords de la Save sont couverts de marais très-étendus. Dans la partie septentrionale, les cerisiers, les pruniers, les poiriers, les pommiers, les noyers, les cognassiers, les noisetiers, ornent des vergers plantés sans symétrie : les contrées méridionales possèdent encore des pêchers, des abricotiers, des figuiers, des amandiers. Quoique les arbres ne soient jamais taillés ni greffés, ils donnent cependant des fruits d'une bonne qualité. Les pommes et les poires, en particulier, y sont d'une grosseur et d'une délicatesse remarquables. On ne fait du vin que le long de la Drina; dans la partie montagneuse, le défaut de chaleur empêche quelquefois le raisin de mûrir. Les chrétiens et les Turcs du pays suppléent au manque de vin par le *slivovitza,* ou l'eau-de-vie de prune : aussi, tout le terrain aux environs des villages est-il garni de pruniers. On tire des poires un jus doux et épais comme du miel, et nommé *pekmès*.

Dans les jardins potagers, on cultive, entre autres, les melons, les concombres, les citrouilles, nourriture commune du peuple; les betteraves rouges et blanches, les fèves, les haricots, les pois, l'aubergine. On y voit d'énormes navets et quantité d'oignons. Les Bosniaques font aussi une grande consommation de choux : ils s'en nourrissent presque uniquement pendant l'hiver, et ils ont une manière particulière de les apprêter en les faisant fermenter dans des tonneaux. Les principales productions en grains sont le blé, le maïs et l'orge. On en récolte beaucoup au delà de la consommation du pays, et le surplus, estimé à une valeur de 4 millions de francs, se vend en Dalmatie et dans les États autrichiens. La Bosnie produit peu d'avoine; mais les habitants cultivent beaucoup de millet, qui entre dans la composition de leur pain, et dont ils font un cas particulier. Ils prétendent

que ce grain se conserve plus longtemps qu'aucun autre, et ils en font le principal approvisionnement de leurs forteresses. Dans une grande famine qui eut lieu en 1791, le vizir ayant ordonné aux différents commandants des places fortes de distribuer au peuple les approvisionnements des forteresses, on trouva dans celle de Banialouka un magasin où, depuis 42 ans, s'était conservée une immense quantité de millet, et l'on reconnut avec surprise que ces grains n'avaient rien perdu de leur bonté pendant ce long intervalle.

Quoique la Bosnie soit proportionnellement plus peuplée que les autres provinces de la Turquie d'Europe, le nombre de ses habitants pourrait être trois ou quatre fois plus considérable. Aussi n'y a-t-il de cultivé que le fond des meilleures vallées et le pied des coteaux; le reste du terrain est occupé par de magnifiques forêts. Le chêne, l'orme, le frêne, le hêtre, le peuplier, le charme, l'érable, le bouleau, le tremble, garnissent les parties les moins élevées des montagnes. le sapin, l'if, le mélèze en couronnent les cimes. Une grande marine y trouverait de quoi se fournir en mâts et en planches; Napoléon Ier y avait porté ses regards pénétrants, et il faisait faire dans les fabriques de Bosnie les pelles et les autres instruments de fer qui devaient servir à ouvrir une grande route pour pousser les légions françaises en avant dans l'Illyrie, et pour faire descendre les chênes de Bosnie aux ports de l'Adriatique.

Les superbes prairies et pâturages de la Bosnie nourrissent une race de bœufs et de chevaux qui, sans avoir l'extérieur imposant de ceux de la Hongrie, en approchent par toutes les qualités essentielles. Les moutons ont, en partie, les cornes tournées en spirale; ils sont mieux soignés que les chevaux, et les Bosniaques cherchent même à en améliorer la race, qui paraît être celle de la Hongrie. La laine est un grand article d'exportation. Les poulets et, dans quelques districts, les cochons abondent. Les brochets, les carpes, les lottes, les truites, peuplent les lacs et les rivières; ils sont tous excellents, ainsi que les canards sauvages et les sarcelles, qui fréquentent ces eaux.

On trouve quelquefois des castors dans les îles de la Save et de la Bosna. De belles écrevisses se pêchent dans toutes les rivières. Il y a peu de reptiles dans ce gouvernement : on n'y voit guère que la couleuvre. Parmi les insectes, l'abeille seule mérite d'être citée : les habitants en ont de nombreuses ruches.

Les mines dont ce pays abonde deviendraient, sous une autre domination, une source intarissable de richesses. C'était probablement à *Slatnitza*, à 2 lieues de Travnik, que les Romains exploitaient ces fameuses mines d'or attribuées à la Dalmatie. On voit les excavations dont les habitants, par superstition, n'osent approcher. La tradition, confirmée par une foule d'indices, désigne comme renfermant des mines d'or plusieurs montagnes situées à peu de distance de Zvornik et de Varech. La Bosna, le Verbas, la Drina, la Lachva, roulent en abondance des particules d'or natif, que les Turcs n'aiment pas à voir recueillir, de crainte, disent-ils, d'exciter l'avidité des chrétiens. Quant aux mines d'argent, on en connaît un grand nombre qui étaient exploitées sous les rois catholiques avant l'arrivée des Turcs, et que ces derniers ont abandonnées depuis, suivant leur usage, qui n'est pas tout à fait déraisonnable. Les principales se trouvaient dans le voisinage de Rama (autrement Prézos), de Foïnitza, et de plusieurs villes et villages nommés,

pour cette raison, Sreberno, Srebernik et Srebernitza. On trouve, près de Krésévo, du minerai contenant du vif-argent. Mais ce qui a toujours contribué à la richesse de la Bosnie, ce qui, dans ce moment même, est devenu sa principale branche d'industrie, ce sont de nombreuses mines de fer. Les plus considérables sont près de Foïnitza et de Krésévo. Elles occupent plus de 2 000 ouvriers, dont le tiers est composé de catholiques, le reste de Bohémiens. Les mines de fer fournissent encore beaucoup d'arsenic et d'orpiment. Il existe une mine de plomb auprès d'Olovo, entre Kladani et Varech.

Quoique le sel soit un des objets d'importation en Bosnie, cependant la nature n'en a pas entièrement privé ce pays. Les puits de Touzla en sont la preuve. Dans le fond de la vallée occupée par Touzla-Vélika (la grande saline), on voit 70 ou 80 puits, dont le diamètre ordinaire est de 2 mètres ; l'eau s'y trouve communément à la profondeur de 1 à 2 mètres. Cette eau, évaporée dans de grandes chaudières, donne pour sédiment un sel blanc de la meilleure qualité ; mais sa rareté et son prix, très-élevé en comparaison du sel ordinaire, le laissent seulement à la portée des gens aisés. La vallée dominée par la Petite-Touzla, à deux heures de la Grande-Touzla, contient également 40 à 50 puits d'eau salée, que l'on fait valoir de la même manière. Non loin de Tartchin, il y a aussi des mines de sel gemme, mais elles ne sont pas exploitées. Ce trait de ressemblance avec les monts Carpathes est très-remarquable.

Le climat est très-varié, à raison de la différence de niveau ; tandis que les fertiles plaines situées le long de la Drina jouissent d'un hiver assez doux, la Croatie et la partie montagneuse de la Bosnie éprouvent des froids rigoureux : la terre y est, pendant six mois, couverte de plusieurs pieds de neige, et le thermomètre de Réaumur s'y maintient souvent entre 12 et 18 degrés au-dessous de zéro. Les chaleurs, jamais excessives, sont plus fortes dans le nord de la province que dans le reste. Les forêts qui couvrent les montagnes y font amonceler les nuages, et, depuis la mi-juin jusqu'au 15 août, il y a presque toujours de forts orages, suivis de pluies abondantes qui fertilisent le terrain. Dans les parties montagneuses, le printemps paraît vers la fin d'avril, et se prolonge jusqu'au milieu de juin ; les fortes chaleurs se déclarent ensuite, et ne finissent qu'au 15 août ; mais, depuis les derniers jours de juillet, les nuits deviennent fraîches et abondantes en rosée ; enfin, un froid assez vif se fait sentir vers le 10 septembre : la neige commence à la fin de ce mois, et n'est entièrement fondue que vers le milieu de mai. La Bosnie est, en général, un pays très-sain ; l'air y est pur ; excepté les bords de la Save, on y trouve peu d'endroits marécageux, et les eaux qui l'arrosent, ayant un cours plus libre que celles de la Dalmatie, sont d'une bonté remarquable. Les tremblements de terre n'y sont point inconnus : celui du 28 novembre 1858 a détruit, en partie, la ville de Touzla.

Les montagnes donnent naissance à des sources sans nombre, et, de quelque côté qu'on y voyage, on ne fait pas une demi-lieue sans voir couler un ruisseau ou jaillir une source : dans les montagnes, on en voit à chaque cent pas. Ce bienfait de la nature y devient gênant, car les routes en sont gâtées, même au milieu de l'été, les Turcs ne s'occupant point de donner à ces eaux une direction convenable. La *Drina*, limite orientale du pays ; la *Bosna*, qui, en le traversant

par le milieu, lui donne son nom; le *Verbas*, qui arrose les parties occidentales, ont le lit assez profond, dans une grande partie de leur cours, pour porter des bateaux de 1 000 quintaux de charge. L'*Unna*, qui fait en partie la limite entre la Croatie autrichienne et la Croatie turco-bosniaque, présente des obstacles à la navigation; son lit, quoique profond de 2 à 3 mètres, est semé de bas-fonds. Ces rivières se jettent toutes les quatre dans la Save, qui borde le pays au nord.

La Bosnie est comme hérissée de villes fortifiées; on y compte 24 forteresses proprement dites et 19 châteaux forts, tous restes du moyen âge. Mettons-nous en voyage pour visiter quelques-uns de ces lieux. Nous prendrons notre point de départ à *Seraïèvo*, *Séraïo* ou *Bosna-Séraï*, la capitale du pays, dont les habitants, formés en municipalité presque indépendante, ne souffrent la présence du gouvernement turc de la province que difficilement, même pour quelques jours. Un amas de jardins, de minarets, de bastions, de tours, le tout dominé par des montagnes boisées et baignées par la *Miliaska*, qui s'unit à la Bosna, tel est l'aspect de cette grande ville, peuplée de 70 000 habitants, dont un tiers suivent le rite grec; elle en pourrait contenir facilement 100 000. Les forts de la ville haute, ou du *grad*, sont flanqués chacun de quatre tours de petites dimensions; mais les murs sont fort épais. Les fabriques d'armes et d'orfévrerie, ainsi que les caravanes du commerce pour Constantinople, placent Bosna-Séraï très-haut parmi les villes industrielles de la Turquie. Quoique ce soit la résidence officielle du vizir ou gouverneur de la province, le séjour de fait de ce dignitaire est *Travnik* ou *Varoch*, qu'on trouve en allant à l'ouest, sur la *Lachva* (affluent de la Bosna), au confluent de la Varoslouka. Cette ville est défendue par une citadelle.

*Boussovatz*, au sud-est de Travnik, a des forges et des hauts fourneaux importants. Les villes de *Vrandouk* et de *Maglaï*, sur la Bosna, ont des citadelles très-fortes. *Szebsze* ou *Jebjé*, sur la même rivière, est célèbre par la retraite qu'elle offrit aux Bosniaques insurgés en 1836. Un combat meurtrier s'y engagea entre eux et les troupes du gouvernement; ils furent défaits, et la ville périt dans les flammes. *Foïnitza* ou *Voïnitza*, sur la rivière du même nom, affluent de la Bosna, se trouve entre Bosna-Séraï et Travnik. C'est une grosse bourgade assez propre et bien bâtie pour le pays, moitié musulmane, moitié chrétienne; il y a cent cinquante maisons catholiques et cent cinquante maisons turques. Il s'y trouve un couvent catholique célèbre, le plus important de la Bosnie; il a l'administration de vingt-cinq paroisses, qui comprennent toute la Bosnie occidentale et la Croatie turque. Il possède ce qu'on appelle un institut national (*narodna ucionica*), sorte d'école qui comprend des classes de grammaire, de philosophie et de théologie.

Descendons maintenant le bassin du Verbas ou Vrbas. *Jaïtza* (1), ancienne résidence des rois catholiques de Bosnie, a perdu son importance. Plus bas, nous voyons *Banialouka*, capitale de la Croatie turque, grande ville de commerce; elle renferme, y compris la citadelle, 4 200 maisons; la garnison est de 6 000 hommes; la place est entourée de trois fortes redoutes. Il se trouve dans cette ville 1 800 familles chrétiennes; il y a dans les environs beaucoup de mines et d'usines.

(1) Jaïtza veut dire *cité de l'œuf*, ou *ovale*.

Sur l'Unna, les petites forteresses de *Bihacz* ou *Bihatch* (l'ancienne *Ansantala*), dans une île; de *Novi*, de *Dubitza*, arrêtèrent encore, en 1789, les Autrichiens. Sur la Save, nous remarquerons *Gradiska la turque*, aussi nommée *Berbir*, place fortifiée, en 1774, par des ingénieurs français, et située en face de la Vieille-Gradiska, qui appartient à l'Autriche.— Examinons maintenant le bassin de la Drina : en remontant, on voit *Zvornik*, dont la population, de 14 000 habitants, est tombée à 6 000, et qui est composée d'une ville basse, ancien faubourg, et d'une ville haute ou *grad*, dont il ne reste que l'enceinte déserte avec ses vieilles tours : pourtant les Serviens n'ont pu la prendre. Plus haut, *Vichegrad*, avec son pont retranché, a également arrêté les invasions des Serviens; *Fotcha* est au confluent de la Tchintina. — Nommons encore, dans la Bosnie : *Bellgrad* ou *Bielgorod*, ancienne résidence des rois de Croatie et de Dalmatie; près et à l'ouest de Séraïèvo, *Kiseljak*, dont les eaux acidulées et agréables au goût attirent, tous les ans au mois de mai, un nombre assez considérable de malades; *Sutiska*, au confluent de la Polianska et de la Terstionica, sur l'emplacement d'une ville ancienne dont les ruines mêmes ont disparu sous les éboulements des montagnes voisines. Les anciens rois de Bosnie y tenaient leurs assises. On n'y compte plus qu'une vingtaine de maisons. Il y a un célèbre couvent de franciscains, qui est la résidence d'un évêque, et dont l'église possède des ornements assez riches; elle a le privilége, unique en Bosnie, d'avoir des cloches; partout ailleurs on les remplace par des lames en fer, que l'on frappe avec un marteau. Un autre couvent célèbre est celui de *Krésévo*, sur une terrasse qui s'élève au-dessus d'une gorge étroite, dont le village de *Krésévo* occupe le fond. Ce village se compose de deux cents maisons catholiques et d'une trentaine de maisons turques assez misérables, accompagnées d'une mosquée en bois. Le commerce du fer donne une certaine importance à cette localité, qui possède un grand nombre de forges. Toutes les montagnes voisines sont riches en minerai de fer.

Derrière ce dernier couvent, on voit une montagne en forme de cône, surmontée jadis d'une citadelle, dont l'enceinte est encore parfaitement marquée, et au pied de laquelle se trouvait l'ancienne ville de Kersévo (par euphonie Krésévo). C'était la résidence des anciens évêques de Bosnie. Cette ville fut détruite, au XIIIe siècle, par les Bogomiles. Le siége épiscopal de Krésévo fut transporté ultérieurement à Diakovar, en Slavonie, dont les évêques portent encore le titre d'évêques de Bosnie.

Enfonçons-nous dans la Rascie, extrémité sud-est de la Bosnie. C'est là que l'église du couvent de *Miléchévo* renferme la tombe vénérée de saint Saba, premier évêque de Servie, qui a fait donner à toute l'Herzégovine le nom du *duché* de Saint-Saba. En suivant la route de Bosnie en Macédoine, on arrive à *Novi-Bazar* (en turc *Iéni-Bazar*), la ville la plus populeuse et comme la capitale de la Rascie. Cette dépendance administrative de la Bosnie diffère beaucoup de la Bosnie propre par le climat et les productions; car, quoiqu'elle semble devoir avoir un sol très-élevé au-dessus de la mer, elle donne des vins pleins de feu, et le buffle y remplace le bœuf. Une heureuse exposition et la latitude plus méridionale sont sans doute les causes de ces changements. Les habitants sont Serbes d'origine, et en grande partie grecs de culte. Près de Novi-Bazar, sont des eaux

thermales très-vantées : c'est d'ailleurs une richesse commune à la chaîne de l'Hémus et à celle du Scardus.

La Bosnie est un pays très-difficile à conquérir, à moins d'une grande opération militaire, par laquelle on la séparerait subitement de la masse de la Turquie, en portant une forte armée de la Save sur Bosna-Séraï, comme le fit, en 1697, le prince Eugène, mais en occupant au même instant l'Herzégovine. Les routes sont généralement mauvaises, et il y en a peu sur lesquelles on puisse transporter du canon et des voitures. Les Turcs, en cas d'attaque, ramasseraient dans leurs places fortes tous les vivres qui se trouvent dans le pays; enfin le vizir peut facilement lever 80 000 combattants, sur lesquels, toutes les garnisons étant fournies, il reste 50 000 hommes disponibles pour tenir la campagne. L'armée bosniaque est composée de la milice nationale, de *seimens*, de *serdenjeztis*, de *spahis* et de *nephers*. Les seimens sont des fantassins armés à la légère, équipés et entretenus aux frais du gouvernement. Les serdenjeztis sont un ramas de gens levés à la hâte, et qui s'entretiennent eux-mêmes au moyen des brigandages qu'ils commettent. Les spahis sont des cavaliers possédant chacun un fief. Les nephers sont une cavalerie légère mal disciplinée, et qui ne sert qu'à dévaster le pays où elle passe. Mais la nature du terrain, rempli de défilés, de cavernes, de bois épais, semé de *kulla* ou tours fortifiées et de châteaux; la bravoure personnelle des Bosniaques, dès qu'ils combattent chez eux; la nécessité, pour la puissance attaquante, de protéger une immense frontière contre les invasions des troupes légères bosniaques; tout fait de la conquête de ce boulevard de l'empire Ottoman une entreprise des plus difficiles.

C'est un tout autre danger qui menace ici le croissant. La nation bosniaque, quoique en majorité attachée au culte musulman, diffère entièrement des Turcs-Osmanlis sous le rapport des mœurs, des idées, des intérêts; c'est une nation restée féodale dans son intérieur, et devenue, par la force des circonstances, alliée-vassale de l'empire Ottoman. Les capitaines héréditaires, et, dans les villes, les *ayan* ou élus du peuple, exercent ici un pouvoir fondé sur l'habitude et l'opinion, pouvoir qui fait plus que balancer celui des administrateurs nommés par la Porte. La Bosnie est presque indépendante de Constantinople : ses plaintes sont des arrêts de destitution pour les pachas, et même la fidélité des Bosniaques, dans diverses circonstances critiques, leur a valu de plus l'avantage de faire appliquer les revenus de la province à sa défense militaire. La langue bosniaque, dialecte du serbe, domine, et place les Turcs dans la situation d'étrangers. L'usage de n'épouser qu'une seule femme, le droit qu'exercent les jeunes gens des deux sexes de choisir le compagnon de leur vie, la liberté qu'ont les demoiselles de se montrer sans voile, le respect pour la mère et l'épouse, voilà ce qui conserve ici une sorte d'esprit de famille ignoré des Orientaux. Les Turcs regardent les Bosniaques comme des demi-infidèles qu'il faut surveiller et ménager. Les vices efféminés, la corruption, la vénalité ont fait peu de progrès parmi les musulmans de la Bosnie, descendants de guerriers et de chevaliers d'une race septentrionale. Cruels envers le sujet, impitoyables envers l'ennemi, du moins ils ne s'avilissent jamais; ce qui les retient dans la barbarie, c'est leur isolement intellectuel de l'Europe; ils s'érigeraient bientôt en royaume

indépendant, si un rayon de nos connaissances pénétrait parmi eux, et surtout s'ils avaient une idée du vrai christianisme.

Mais qui peut leur reprocher de rester musulmans, ayant sous les yeux des cultes chrétiens dégénérés? Les Bosniaques du rite grec, demeurant le long de la Drina et de la Save; ceux du rite catholique, disséminés le long du Verbas, de Jaïcza à Banialouka, et sur la frontière de l'Herzégovine, conservent les superstitions, l'ignorance, le despotisme ecclésiastique du moyen âge. Esclaves de leur clergé, ils n'excitent que la pitié de leurs compatriotes musulmans, descendants en partie des Bosniaques qui avaient adopté l'opinion déclarée hérétique des *Paterniens*. La position des villages du rite catholique et du rite grec marque encore la fatale séparation de l'ancien royaume de Bosnie entre les deux Églises d'Orient et d'Occident, dont l'une était soutenue par la lance des Croates, et l'autre par l'épée des Serviens. Le cimeterre musulman pouvait seul les séparer, mais non pas les mettre d'accord; car, encore à présent, les deux clergés se lancent des anathèmes.

Les Bosniaques sont d'une taille au-dessus de la moyenne, et d'une carrure proportionnée à leur haute stature; dans les parties montagneuses, leur chevelure est généralement blonde ou châtaine; elle est noire dans la plaine.

Ces hommes sont rudes comme leurs montagnes; mais ils ont le fond recommandable; ils sont excellents pères de famille, bons, hospitaliers et reconnaissants, ouverts et francs; ils sont aisés à persuader, parce qu'ils aiment toujours mieux croire le bien que le mal.

Passons à la *Bulgarie*.

Les nations sauvages des bords de l'Ohio avaient choisi une vaste plaine pour leur servir de champ de bataille; ils en avaient extirpé les arbres; toute culture y était interdite; le sang devait seul arroser ce territoire de la mort : mais les siècles ont changé, et avec eux les destins; une race nouvelle a chassé les féroces guerriers de l'Ohio, et là même où s'étendait tristement le *champ des combats*, mille villages riants peuplent le fertile Kentucky. Les terres qui bordent le Danube, ce roi des fleuves européens, vers son embouchure dans la mer Noire, ont éprouvé, depuis bien des siècles, le sort du Kentucky; les plaines fleuries et les collines boisées de la Moldavie, de la Valachie et de la Bulgarie sont depuis un temps immémorial le grand chemin et le champ de bataille de tous les barbares qui, des steppes de l'Asie, sont venus déborder sur l'Europe. Là, les Sarmates au visage aplati, au corps trapu, et qui ne sont pas les ancêtres des Slaves, voltigeaient sur leurs chevaux légers devant les pesantes légions romaines; les Huns, plus difformes que les Sarmates, y poursuivaient le reste des Goths; vingt autres peuples, les Avares, les Cumans, les Petchénègues, y établirent une domination éphémère; les seuls Bulgares purent s'y fixer, mais en devenant esclaves; enfin les Turcs-Osmanlis y déploient leurs drapeaux victorieux; ils en ont chassé l'aigle blanche de Pologne; mais l'aigle noire de la Russie les y menace à leur tour depuis un siècle.

Foulées sous les pieds de tant de maîtres, les nations valaque, moldave, bulgare, prolongent toujours une existence humble et précaire.

Les Bulgares ou Volgares étaient une ancienne nation turque ou tatare qui vivait dans le IVe siècle sur le Volga, aux environs de Kazan, où l'on voit encore les ruines de leur ancienne capitale. Ils vinrent s'établir dans les pays entre le Don et le Bog, auxquels ils donnèrent le nom de seconde Bulgarie. En 539, ils passèrent le Danube et s'emparèrent des rivages de la mer Noire jusqu'à l'Hémus. En 678, ils subjuguèrent sept tribus slaves, et formèrent le royaume de la *Bulgarie Noire,* dont *Presthlaba* ou *Péréïaslav* fut la capitale. Les Slaves soumis à eux étaient de la *Sévérie,* sur les rivières Sem et Desna. Plus nombreux que leurs maîtres, ils rendirent dominante leur langue, qui probablement tenait à celle des Antes ou des Russes, comme le nom de la capitale le démontre (1). Les Bulgares pénétrèrent en Thrace, en Macédoine, en Thessalie; un de leurs essaims s'établit dans le duché de Bénévent, et une bande fugitive de Bulgares périt en partie dans la Carinthie sous le fer des Bavarois. Leurs guerres avec l'empire Grec eurent le caractère le plus atroce; ils réduisaient des provinces entières à n'être que des déserts, qu'on appelait *forêts de Bulgares;* et de leur côté, les Grecs firent dans un seul jour brûler les yeux à 15 000 prisonniers bulgares.

Vers l'an 1010, le royaume ou empire des Bulgares s'étendait sur la Macédoine, l'Albanie, la Servie, lorsque l'empereur Basile II détruisit enfin cette agrégation de peuplades, dont les restes sont disséminés à travers la péninsule. En 1185, les Valaques, ou proprement les Kutzo-Valaques, au sud du Danube, et les Bulgares, restés dans la Bulgarie Noire, en se soulevant de concert, fondèrent le *royaume Valaco-bulgare,* tantôt vassal, tantôt allié des Byzantins, et qui fut conquis par les Ottomans dans la dernière moitié du XIVe siècle.

Adoucis par la vie agricole, les Bulgares d'aujourd'hui montrent un caractère laborieux, pacifique, hospitalier et gai. La plupart d'entre eux suivent le rite grec sous un patriarche particulier. Leur dialecte slavon ne diffère que peu du serbe. Ceux qui ont adopté le mahométisme y mêlent plusieurs mots tatares. Les Bulgares sont au nombre de 3 000 000; ils sont généralement attachés au gouvernement turc; leur condition diffère essentiellement de celle des Moldo-Valaques : chez eux, point de noblesse qui accable sous son joug l'habitant des campagnes; le moindre paysan naît libre; sa terre lui appartient en toute propriété; il prend part aux affaires de la commune; il n'est point soumis au travail obligatoire, ni fixé à la glèbe comme dans les contrées où domine le corps aristocratique des boyards.

La Bulgarie est un des pays les plus favorisés de la nature; ayant sa principale pente au nord, elle éprouve les mêmes froids que la Servie, mais la température générale est assez douce pour admettre la culture du blé, du vin, des fruits, du tabac, de la soie. Les bords du Danube, du côté bulgare, sont moins marécageux qu'en Valachie. Les bestiaux à cornes et à laine trouvent de gras pâturages sur les flancs des montagnes; les chevaux abondent, et les hordes tatares répandues en Bulgarie en mangent la chair. Les pins, les chênes et les hêtres varient l'aspect des forêts immenses de l'intérieur. Les grands aigles, aux

(1) C'est Péréïaslav, dans le gouvernement de Poltava, qui probablement a donné son nom à la ville bulgare.

environs de Baba-dagh, fournissent des plumes aux archers tatares de toute la Turquie. Les montagnes renferment un grand nombre de sources chaudes; celles du mont Suha sont sulfureuses et colorées en rouge. Sur la frontière de la Servie, non loin des sources de la Nissava, une fontaine tiède s'élève en colonne de l'épaisseur d'un bras, tandis qu'au pied de la même colline on voit jaillir une autre source cristalline et glaciale; toutes les deux sont minérales.

Le Balkan, au sud, la mer Noire, à l'est, le Danube, au nord, enceignent la Bulgarie dans des limites toutes naturelles, qui en pourraient faire un joli royaume. Le grand fleuve y arrive à la mer par trois branches principales : celle de *Kilia,* au nord, la plus abondante, sur la frontière de la Moldavie; celle de *Saint-George* (en turc *Khédrilé-Boghasi*), au sud, et celle de *Soulina,* au milieu. Une quatrième branche, beaucoup moins importante, celle de *Dounavetz,* va au sud se jeter dans le lac Rasseïn ou Razelm. Le delta que forme ces branches était naguère encore un territoire regardé comme neutre entre la Turquie et la Russie : les derniers traités l'ont fait passer tout entier au pouvoir de la Turquie. La navigation par les bouches du Danube est fort difficile, par suite des boues, des sables, des graviers, qui, en se déposant, obstruent les issues. La branche de Soulina est, malgré sa petite quantité d'eau (le 13e de la masse totale du Danube), la seule praticable aujourd'hui, et encore faut-il que les bâtiments qui en franchissent la barre n'aient qu'un faible tirant d'eau. Cette branche n'a qu'une largeur de 75 à 150 mètres, et une profondeur de 5 à 7 mètres; tandis que le Saint-George a une largeur de 200 à 400 mètres, et une profondeur de 7 à 14 mètres : mais des ensablements infranchissables aujourd'hui embarrassent son embouchure; des travaux dont M. Paleocapa a montré la possibilité pourraient faire préférer cette dernière branche, qui, au commencement de ce siècle, était encore le principal passage du Danube. Quant à la branche de Kilia, quoiqu'elle reçoive environ les deux tiers du fleuve, elle a des bancs trop considérables et trop prompts à se reformer pour qu'on puisse penser à les détruire.

La saison de la navigation présente, dans le Danube, deux périodes d'activité : le printemps, où l'on vient chercher les grains de l'année précédente; et l'automne, où l'on prend les produits de la dernière récolte. On peut arriver dès la fin de mars, car alors les glaces ont disparu; mais on doit craindre les fièvres qui règnent en été et qui sont dangereuses pour les étrangers. En automne, il ne faut pas attendre plus tard que la fin d'octobre; car le fleuve gèle en hiver, et reste deux ou trois mois pris de glaces.

Une foule de rivières descendues du Balkan arrosent la Bulgarie, pour aller se joindre au Danube : les principales sont le *Timok,* sur la frontière occidentale de ce pays; l'*Isker,* le *Vid,* la *Jantra,* le *Lom,* au milieu; le *Taban-déré,* à l'est. Le *Kamtchyk* et le *Sirisen-déré* se rendent à l'est dans la mer Noire.

*Sophia* ou *Sofia,* en bulgare *Triaditza,* est la ville principale de la Bulgarie, dont on la nomme la capitale; située sur la route de Belgrade à Constantinople, et communiquant avec Sérès et Salonique, elle fait un commerce actif; la rivière Isker serpente dans la plaine, et l'un de ses bras arrose les nombreux jardins et vergers au milieu desquels les maisons cachent leurs toits de bardeaux. On lui donne 50 000 habitants. Un tremblement de terre est venu épouvanter cette po-

pulation le 30 septembre 1858, et a produit dans les eaux thermales de la ville un phénomène singulier : elles ont cessé de couler pendant 24 heures, puis se sont ouvert une nouvelle issue au pied d'une montagne voisine. — Quoique *Samakov*, célèbre par ses hauts fourneaux et ses forges, soit considérée ordinairement comme appartenant à la Macédoine, elle fait plutôt, physiquement, partie de la Bulgarie, puisqu'elle est placée sur l'Isker, près de sa source.—*Tirnova*, ou plutôt *Trnova*, résidence des derniers rois bulgares, et à présent d'un métropolitain qui s'intitule primat et patriarche de Bulgarie, se présente agréablement sur une colline, au milieu des jardins, sur les bords de la Jantra. Elle a environ 20 000 âmes. On y voit quelques antiquités romaines, mais moins qu'à *Eskinikup*, village situé à quelque distance au nord, et qui correspond à *Nicopolis-pros-Istron*.—*Gabrova*, un peu au sud-ouest, est vers le Tchipka-Boghaz, le plus connu des passages de cette chaîne. — *Rasgrad* est une ville de quelque importance sur la route de Choumla à Roustchouk. — *Lovtcha*, au nord-ouest de Gabrova, est sur la route de Roustchouk à Philippopoli, qui franchit le Balkan à la passe de Karnare. Au sud-est de cette ville, s'élève la *Svétigora*, c'est-à-dire la montagne sainte, dont les forêts, rendues inviolables par des traditions antiques, prêtent aux troupeaux et aux fontaines la fraîcheur d'un ombrage perpétuel.—Au sud-est de Tirnova, est *Helena*, jolie ville fort commerçante de 9 000 habitants, qui a la prétention de dater de l'impératrice Hélène, sans en offrir des preuves bien certaines. Elle est sur la route de *Ferdjich-Boghaz*, un des principaux cols qui franchissent le Balkan. —On remarque, au pied du Kutchuk-Balkan, *Choumla*, ville turque toute militaire, de 30 000 habitants, rendez-vous des armées ottomanes contre l'Autriche et contre la Russie, et où l'on voit le superbe tombeau du célèbre Hassan-Pacha, dont la bravoure dans les guerres avec Catherine II sauva l'empire chancelant.

Nous trouvons le long du Danube, en commençant à l'ouest : *Vidin* ou *Bodoun*, ville de 25 000 habitants, une des forteresses les plus importantes de la Turquie, au milieu de marais qui en défendent l'approche ; — *Nicopoli, Nikopol* ou *Nigoboli*, ville forte, de 10 000 habitants, fondée par Trajan en mémoire de ses victoires sur les Daces (Nicopolis, ville de la victoire), et célèbre d'ailleurs par plusieurs batailles qui se livrèrent dans ses plaines, entre autres celle qui fut gagnée par les Turcs sur les chrétiens, et où Jean Sans Peur fut fait prisonnier avec un grand nombre de chevaliers français ; — *Sistova*, où le Danube acquiert une grande largeur, et qui a 12 000 habitants, des manufactures florissantes, une enceinte flanquée de tours et un vieux château ; — *Roustchouk*, ville très-fortifiée, avec des manufactures de lainages, d'étoffes de coton, de mousselines, de maroquin, avec un grand commerce, une navigation animée, 30 000 habitants, et fameuse par plusieurs événements militaires, particulièrement un siége soutenu en 1810 contre les Russes, qui s'en emparèrent après leur victoire de *Battin* ou *Cervena*, village situé près de là ; — *Tourtoukaï*, fortifiée régulièrement depuis la dernière guerre ; — *Silistria* ou *Silistri*, anciennement *Dorostena*, au moyen âge *Dristra*, une des trois grandes places fortes turques du Danube, célèbre par la belle résistance qu'elle opposa aux Russes en 1854, mais qui avait été prise par eux en 1829 ; ils l'avaient vainement attaquée en 1773

et 1810 : on y compte 20 000 habitants ; — *Rassova,* petite ville fortifiée en face d'impraticables marais ; — *Tchernavoda,* endroit très-petit, mais remarquable parce que c'est le point où le Danube, avant de faire sa grande déviation vers le nord, se rapproche le plus de la mer Noire (50 kilomètres), et, à l'inspection de la carte, on penserait que jadis il aurait pu s'avancer directement de là dans cette mer, si une telle opinion n'était inadmissible en présence des hauts plateaux qu'offre le terrain dans cet intervalle ; — *Hirchova,* ville fortifiée, vis-à-vis de l'endroit où la *Bortcha,* grande dérivation du Danube sur la rive gauche, après avoir longé le fleuve l'espace de 100 kilomètres, se joint de nouveau au courant général ; — *Matchin,* qui a une enceinte fortifiée et deux châteaux, presque en face de l'importante ville de *Braïlov ;* — *Isaktchi* ou *Isaktcha,* qui paraît être l'ancienne *Dinogetia,* transformée en *Dinago, Drinago,* au moyen âge ; — enfin *Toultcha,* dernière forteresse de la Bulgarie sur le Danube.

Le port principal de la province est *Varna,* l'ancienne *Odessus,* colonie de Milésiens, à l'embouchure du Pravadi ou Sérisen-déré, qui, un peu avant d'arriver à la mer, s'épanche dans le lac de *Devna,* dont on pourrait faire un des plus beaux ports du monde ; elle est célèbre par la bataille de 1444, dans laquelle le grand Amurat décida la supériorité des armées ottomanes et la conquête de la Turquie d'Europe ; elle soutint un siége mémorable contre les Russes en 1828, et ne fut prise que par trahison ; enfin elle fut, en 1854, le rendez-vous d'une partie de l'armée française, dans la dernière guerre contre la Russie. Varna a d'imposantes fortifications, et forme un des boulevards de l'empire Ottoman vers le nord. Elle offre un aspect assez triste ; cependant son commerce est important (1). La rivière *Pravadi* vient de la ville de ce nom, qui est la *Péréïaslav* des anciens Bulgares, peut-être la *Marcianopolis* de l'antiquité.

*Baltchik,* au nord-est de Varna, est au fond d'une vaste baie, et a un port abrité contre les vents du nord ; nos vaisseaux y mouillèrent en 1854. C'est l'ancienne *Dionysopolis,* nommée, plus anciennement encore, *Cruni* (Κρουνοί).

C'est à Baltchik, sur la mer, à *Bazardjik,* dans l'intérieur, à Silistri, sur le Danube, que commence la *Dobroudja* ou *Dobroutcha* (l'ancienne Scythie romaine), cette région très-remarquable de la Bulgarie, dont elle forme l'extrémité nord-est ; elle remplit la plus grande partie de la presqu'île resserrée entre la courbure du Danube inférieur et la mer Noire. A cause du plateau dont nous avons parlé, il ne faut pas songer à couper l'isthme de cette presqu'île par un canal ; mais, du

(1) La valeur totale des importations du port de Varna s'est élevée, en 1857, à 7 099 000 fr.
Celle de ses exportations à. . . . . 7 764 000
Total. . . . . 14 863 000

A l'exportation ont figuré 134 544 charges de blé dur, 32 683 d'orge et 8 098 de maïs, 7082 quintaux de suif et 2008 de la inefine, puis du beurre, du fromage, du bois à brûler, des volailles, de la farine, etc. Marseille a reçu le quart environ des céréales exportées, représentant de 40 000 à 45 000 charges, en blé principalement. Les pavillons qui ont dominé dans les importations de l'année sont : le pavillon turc, avec 2 947 000 fr.; autrichien, avec 2 696 000; valaque, avec 794 000; français, avec 285 000. A l'exportation, les premiers en ligne étaient : le pavillon turc, avec 2 546 000 fr.; autrichien, avec 2 413 000; grec, avec 702 000; français, avec 701 000; valaque, avec 527 000, et suédois, avec 373 000.
(*Annales du commerce extérieur.*)

moins, on a préparé les travaux d'un chemin de fer entre Tchernavoda, sur le Danube, et le port de Kustendjé.

La Dobroudja n'est, pour ainsi dire, qu'une immense prairie de 60 kilomètres de largeur, sur plus de 120 de longueur ; les habitants ne fauchent que ce dont ils ont besoin pour la consommation des bestiaux; le reste des foins, dit M. C. Allard, se dessèche sur place, et, vers le commencement d'août, commencent à éclater d'immenses incendies, qui ne s'arrêtent que faute d'aliment. Ces incendies, que la foudre, une étincelle de tchibouk, un feu de bivouac allument un jour, durent des mois entiers, en s'étendant sur plus de 40 lieues carrées. La Dobroudja est un pays élevé, un plateau de steppes, et non une plaine basse et marécageuse, comme on l'a dit et répété, et le climat n'y est pas malsain ; ce n'est qu'en approchant du Danube et du lac Rasseïn que le sol s'abaisse et peut offrir ces fâcheuses conditions : mais, déjà, ce n'est plus précisément la Dobroudja. On y trouve même, au nord-est, des montagnes assez élevées, telles que les *Rechtépé* ou les *Cinq monts*, et les montagnes granitiques de *Baba-dagh*. Les habitants principaux de la Dobroudja proprement dite sont des Tatares. « Ils sont, dit M. C. Allard, essentiellement pasteurs et nomades. Ils paraissent pourtant s'être fixés sur quelques points, car on y compte neuf villages tatares sous la juridiction d'un khan, résidant à Alacapo. Tous ces villages sont formés de huttes ou de petites maisons hautes de deux ou trois mètres, et construites en clayonnage recouvert de bouse de vache. Les toitures sont, généralement, en roseaux ou en terre, rarement en tuiles creuses, que l'on ne trouve guère qu'à Toultcha. Les ruines grecques, romaines ou génoises ont fourni presque seules des pierres aux constructions dans lesquelles on en remarque. Le sol de ces villages est couvert des excréments des bestiaux, qu'on laisse s'accumuler jusqu'à ce que leur épaisseur et leur densité permettent de les découper en briques carrées qu'on fait sécher au soleil. Ces briques servent ensuite de matériaux de construction et de matières combustibles. On ne trouve à brûler que des chardons dans les steppes. Les familles tatares s'éloignent souvent de leurs villages, et quelquefois pendant longtemps, pour aller chercher ailleurs des moyens d'existence qu'elles ne savent pas tirer de leurs steppes. C'est ce qui a pu faire considérer ces populations comme nomades. Mais les mêmes familles reviennent habituellement au bout d'un temps plus ou moins long dans leurs villages. Les habitations sont ordinairement entourées de champs de melons et de pastèques, de millet et de maïs, dont les indigènes se nourrissent presque exclusivement. »

Il y a aussi, dans la Dobroudja, un certain nombre de Tsiganes (Bohémiens), qui y vivent en *chotrari* (nomades). Nous reparlerons, plus loin, de cette population étrange, d'une saleté repoussante, couverte de haillons et de vermine, et qui se plaît, pour ainsi dire, à étaler au soleil sa nudité et sa misère. On les rencontre, dans les steppes, blottis dans leurs *carrousses* (voitures) ou dans des trous de terre auxquels les Valaques donnent le nom de *nids de Tsiganes*.

Enfin il se trouve, dans ce pays, d'assez nombreux Cosaques et Russes, composés de sectaires qui ont fui devant la persécution que le cabinet de Saint-Pétersbourg a exercée à diverses époques contre les dissidents. Ils sont laborieux, intelligents et commerçants actifs.

D'innombrables oiseaux fréquentent la Dobroudja : ce sont des aigles, des autours, d'immenses troupeaux de perdrix, des nuées d'outardes, de longues files de grues et d'oies sauvages, des canards et des cygnes sauvages. Dans les terrains marécageux qui bordent le Danube, se cachent des buffles, des chevaux sauvages, tandis que des bandes de chiens errants, pareils à des loups, courent dans la solitude.

Sur l'isthme de la Dobroudja, on remarque le triple retranchement antique qu'on appelle *Val de Trajan,* et qu'il ne faut pas confondre avec celui du même nom qui marque la frontière entre la Moldavie et la Russie ; il n'est pas l'ouvrage de l'empereur Trajan, comme on pourrait le penser d'après son nom, mais probablement du comte Trajan, un des lieutenants de Valens, qui voulut ainsi enfermer, entre le Danube et la mer, les Visigoths de Fritigern. Les trois retranchements se composent d'un *grand fossé,* d'un *fossé de pierres* et d'un *petit fossé,* tous d'un tracé très-irrégulier (1).

Sur ce même isthme, on remarque, en se rapprochant du Danube, un lac assez étendu appelé *Kara-sou* (eau noire), au bord duquel s'élevait une ville du même nom, autrefois importante, mais qu'un incendie, lors du passage des Russes, en 1829, ont détruite ; il s'est formé à sa place, dans ces derniers temps, une nouvelle ville, qu'on a appelée *Medjidié,* en l'honneur du sultan, et où l'on a réuni des Tatares de Crimée, sortis de leur patrie après la dernière campagne.

On trouve, sur la côte de la Dobroudja, le petit port de *Kavarna,* avec un assez bon mouillage pour les barques, mais où l'on compte à peine 200 maisons, tandis qu'il y en a eu 1 000 autrefois. Plus au nord, est *Mangalia,* qui est peut-être l'ancienne *Calatis,* et qu'au moyen âge on appelait *Pangalia ;* on rencontre ensuite *Kustendjé,* avec une anse où mouillent quelques navires qui viennent y prendre leur cargaison de blé ou de laine. C'est une ville aujourd'hui triste et misérable, mais qui fleurit jadis sous le nom de *Constantia,* et, plus anciennement, sous celui de *Tomi, Tomis* ou *Tomes :* ce fut là qu'Ovide fut exilé. Des inscriptions remarquables, dont la plus célèbre a été trouvée dans le cimetière d'*Anadolkeui,* aux portes de la ville, attestent l'antique importance de cette cité. Des colonnes de granite, couchées sur le sol près de la mer, quelques grosses pierres d'un môle, de magnifiques blocs de marbre, une muraille qui paraît avoir servi de rempart, une quantité de fragments de sculptures, sont les débris intéressants d'une ville qui fut successivement grecque et romaine. — *Baba-dagh,* dans le nord-est de la presqu'île, est un ancien rendez-vous des armées ottomanes contre la Russie. — C'est au nord-est de cette ville que s'étend le delta du Danube. De petits bras, sans importance, joignent entre elles, sur plusieurs points, les branches principales du fleuve que nous avons nommées : quatre grandes îles se trouvent formées par les diverses parties du delta : la plus septentrionale, entre la branche de Kilia et la Soulina, est l'île de *Léti ;* la plus orientale, entre la Soulina et le Saint-George, est l'île de *Saint-George* ou *Moïché ;* la plus occidentale se nomme *Tchatal;* la plus méridionale, *Dranov.* Il y a, de plus, seize petites îles

(1) Nous renvoyons, pour la description complète de ces curieux retranchements, à l'ouvrage de M. le docteur C. Allard, intitulé : *la Dobroutcha.*

secondaires. Une petite ville de *Soulina*, peuplée aujourd'hui de 5 000 âmes, s'est formée à l'embouchure de la branche du même nom. — En face des bouches du fleuve, est l'île des *Serpents*, qui appartient immédiatement à la Turquie, et qui est un excellent point d'atterrissage pour les bâtiments qui se préparent à entrer dans le fleuve ; les côtes en sont accores, et elle est couronnée d'un phare d'une portée de 18 milles environ.

Il y a, sur quelques points de la Bulgarie, comme de la Romélie, quelques colonies d'*Albanais*, la plupart très-florissantes : c'est ainsi qu'on remarque, près de Tirnova, le beau village d'*Arnaut-keui* ou *Arvanitochoria*, qui, suivant l'expression de M. G. Lejean, offre un curieux spécimen de l'aptitude colonisatrice des Albanais d'Epire. Ses maisons élégantes et propres ressemblent plus à des habitations de la banlieue de Constantinople qu'à un village du Balkan, et tranchent singulièrement avec les huttes des paysans bulgares.

### PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES ou SERBO-ROUMAINES
#### (Servie, Valachie et Moldavie).

La *Servie* ou *Serbie* peut être comparée à la Bosnie sous la plupart des rapports physiques ; il paraît seulement que les montagnes vers le midi laissent place à quelques plaines et vallées plus ouvertes et plus tempérées. Celles du milieu de la province, le *Tchémerno*, le *Jelin*, le *Kopaonik*, le *Lépénatz*, forment un groupe considérable et en apparence très-élevé. Au nord de ce groupe, qui paraît terminer le plateau de la haute Servie, ou de l'ancienne Dardanie, deux grandes vallées se rencontrent près de *Krouchévatz*, venant l'une droit de l'est depuis *Nissa*, l'autre droit de l'ouest depuis *Oujitza* ; cette remarquable contrée peut être considérée comme la moyenne Servie. Dans l'une des vallées, coule la *Morava orientale* ou *bulgare*, dont la partie supérieure, venant du voisinage des monts Kourbetska et Kara-dagh, circule sur le haut plateau du sud, pays peu connu ; dans l'autre, on voit rouler la *Morava occidentale* ou *serbe*, qui, moins importante par elle-même, reçoit sa principale masse d'eau de l'*Ibar*, rivière venant également du haut plateau, et notamment de la plaine de Kossovo. Les deux Moravas unies, en tournant droit au nord, coulent dans une large vallée, qui est bornée à l'est par les monts *Komtchi*, à l'ouest par les monts *Rudnik*. Dans la partie la plus orientale de la province, s'élève le *Mirotch*, qui, avançant ses roches majestueuses en face des Carpathes, resserre le fameux défilé de la Porte de Fer, où le Danube se fraye un passage ; tandis que, vers l'extrémité occidentale de la Servie, se montrent les monts *Medvednik* et *Chornik*. Tout le nord du pays forme la basse Servie, anciennement nommée le *Banat de Mazovie*.

La Servie, bornée au nord par le *Danube* et la *Save*, à l'ouest par la *Drina*, à l'est par le Danube encore et par le *Timok*, n'a pas, au sud, de limites bien déterminées : la principauté s'arrête, il est vrai, au mont Lépénatz ; mais on considère comme servien, physiquement et ethnographiquement, le territoire qui enveloppe les sources de l'Ibar et le bassin supérieur de la Morava orientale : les monts Snegpol, Kourbetska, Char-dagh, paraissent alors toucher la Servie vers ses extrémités méridionales.

Les mines d'argent, près de *Novo-Brdo*, celles de fer et de cuivre, près de

*Maïdempek,* sont les plus connues; mais les Romains ont dû y exploiter les mines d'or. On indique aussi des salines. Les vastes forêts abondent surtout en pins et en chênes; elles fourmillent d'ours, de lynx, de loups; les lièvres, qui pendant l'hiver se couvrent comme en Bosnie d'un poil long et doux, fournissent une excellente fourrure. On chasse des chamois, appelés *gaiza,* sur les hautes montagnes. Les vignobles, qui descendent des plantations établies et soignées par ordre de l'empereur Probus, donnent un vin très-supérieur en feu et en générosité à celui de la Valachie. Le froment, le maïs, le millet, viennent en abondance malgré la culture négligée. On exporte du tabac, du lin et du chanvre. Les fruits du midi manquent, mais les bois de pommiers et de cerisiers couvrent des districts entiers. Les porcs forment l'article le plus considérable de l'exportation : on en exporte annuellement 260 000, évalués à 15 600 000 fr. (1). Les habitants, au nombre d'un million, race vigoureuse et même belle, parlent un des dialectes slaves les plus doux et les plus purs; leurs chants nationaux, remplis de grâce, de naïveté, et souvent de la plus belle poésie, célèbrent leurs anciennes guerres contre les musulmans, les miracles de saint Saba, de saint André, les aventures du prince Marc, mais renferment aussi beaucoup de traditions bosniaques, dalmates et albanaises. Fille de l'Église orientale et grecque, celle de Servie s'est pourtant donné un chef particulier, l'archevêque de Sémendria, sous le titre de primat de Servie. Plus civilisés, plus industrieux que leurs frères de Bosnie, les Serviens ou Serbes (2) n'ont pas moins de bravoure; ils ont conquis, sous la conduite de leurs princes Tcherni-George et Miloch, de grandes libertés stipulées par des traités dont les principales puissances sont garantes. Aucun Turc ne peut s'y établir; les forteresses seules ont garnison ottomane. C'est, en un mot, une nation tributaire, mais autonome, et qui pourra facilement se détacher de l'empire affaibli. Les Serviens, simples plutôt que barbares, recherchent déjà l'instruction; ils écrivent dans leur belle langue, presque identique avec le russe. Ils sont volontiers pasteurs, mais non cultivateurs laborieux; l'agriculture est fort arriérée; l'absence de routes et d'une bonne législation commerciale, la nature usuraire

(1) Le mouvement des échanges de cette principauté avec les pays limitrophes, du 1er novembre 1856 au 31 octobre 1857, a présenté les résultats suivants :

| | |
|---|---|
| Importation | 15 425 000 fr. |
| Exportation | 17 462 000 |
| Transit | 5 164 000 |
| Total général | 38 051 000 |

Ces valeurs, quant aux provenances et aux destinations, se sont ainsi réparties :

| | | |
|---|---|---|
| 1° Importations | de Turquie en Servie | 6 033 000 fr. |
| — | d'Autriche en Servie | 9 337 000 |
| — | de Valachie en Servie | 55 000 |
| 2° Exportations | de Servie en Turquie | 4 345 000 |
| | de Servie en Autriche | 12 804 000 |
| | de Servie en Valachie | 313 000 |
| 3° Transit | de Turquie en Autriche | 2 549 000 |
| — | d'Autriche en Turquie | 1 460 000 |
| — | de Turquie en Valachie | 10 000 |
| — | de Valachie en Turquie | 1 000 |
| — | de Turquie en Turquie | 1 234 000 |

Le sel de Valachie, importé en Servie, arrivant par eau à Vidin, est rangé ici parmi les importations de provenance turque.

(*Annales du commerce extérieur.*)

(2) Ils écrivent leur nom par les trois consonnes *s r p;* adjectif, *s r p s k e.*

des emprunts contractés par les paysans, nuisent beaucoup aux progrès du pays. C'est à la fois un peuple guerrier, patriarcal et rustique, surtout pasteur; peu soucieux de ce qui n'est pas pour lui d'une nécessité absolue. Il est presque entièrement composé de petits propriétaires. Les femmes, douées de beaucoup de charmes, de sensibilité et d'exaltation, commencent à apprendre les arts agréables de l'Europe. Les ornements des femmes et des filles se composent en grande partie, d'après les coutumes du pays, de monnaies d'or et d'argent. Celles-ci forment une espèce de caisse de réserve en cas d'événements extraordinaires et imprévus. On évalue à près de 6 millions de florins de convention la valeur de ces monnaies portées en guise de parure. Le sénat servien administre la justice, la police et le culte d'après les lois nationales renouvelées. Il n'y a pas d'avocats, attendu que, dans les procès, les parties contendantes plaident elles-mêmes leurs causes.

Le pays paye une capitation de 2 300 000 piastres turques, et fournit, en cas de guerre, un corps particulier. Du reste, l'imposition est très-simple. L'impôt direct foncier est, en moyenne, de 20 francs pour chaque contribuable. Ce sont les anciens des villages et des villes qui procèdent à la répartition de l'impôt d'après le chiffre des fortunes. Pour ce qui est des contributions indirectes, on ne connaît en Servie que le faible droit d'entrée et de sortie de 3 pour 100. Le prince n'exerce aucun monopole; en vertu du paragraphe 45 de la constitution, chaque Serbe a le droit de faire le commerce et de se vouer librement à chaque profession. La Servie n'a pas de dette publique.

Il n'y a pas, dans ce pays, d'armée permanente proprement dite : chacun y manie les armes; la troupe régulière, composée de 2 500 hommes, ne forme, pour ainsi dire, que la garde du prince.

Le nom de *Belgrade* (*Beograd*, en serbe, *Nander-Feyervar*, en hongrois), capitale de la Servie, résidence du pacha investi des pouvoirs du sultan, et siége d'une forte garnison turque, est célèbre dans les annales de la guerre; elle a été prise et reprise par les Autrichiens et les Ottomans. C'est l'ancienne *Singidunum*. La forteresse proprement dite domine du haut d'un rocher la *ville intérieure* ou la *ville d'eau*, entourée de murailles, et qui s'étend le long du Danube; la *ville Rascienne* (ou le quartier des Serbes), située à l'ouest sur la Save; enfin quelques faubourgs; tout cet ensemble embrasse 30 000 habitants, parmi lesquels il y a beaucoup d'Arméniens et de Juifs, attirés par un commerce très-actif : c'est l'entrepôt principal entre l'Allemagne et la Hongrie, d'un côté, Constantinople et Salonique, de l'autre. Il y a un lycée, avec des facultés de philosophie et de droit, une très-bonne imprimerie, une société littéraire, dont le but est de perfectionner la langue serbe et de propager la science. — *Sémendria* ou *Smédérévo*, sur le Danube, un peu au-dessus du confluent de la Morava, à l'est de Belgrade, a été la capitale de la Servie; elle est fortifiée, et compte 12 000 habitants. — *Passarovitz* ou *Pojarévatz*, à l'est de Sémendria, est célèbre par la paix de 1718. — *Sabatch* ou *Chabatch*, à l'ouest de Belgrade, est une forteresse connue. — *Hassan-Pacha-Palanka*, au sud de Sémendria, a des eaux thermales. — *Orsova*, ou plutôt *Nouvelle-Orsova* (en turc *Ada-Kalé*), dans une île du Danube, vers l'extrémité nord-est de la Servie, vis-à-vis d'Orsova proprement

dite ou Vieille-Orsova, qui appartient à l'Autriche, est une célèbre forteresse, qui fut élevée sous l'empereur Léopold Ier, et cédée par l'Autriche à la Turquie, en vertu du traité de Belgrade, en 1739; elle a une certaine apparence imposante, mais, au fond, est fort déchue; l'intérieur de la ville est encore plus délabré que les fortifications : le seul édifice est un ancien couvent de franciscains, aujourd'hui la *Djamich* (la mosquée). Au-dessous d'Orsova, entre des rochers, le Danube roule ses eaux en tourbillons écumeux, à travers le défilé de *Démir-Kapi* (*Porte de Fer*) ou de la *Porte de Trajan.*

Entre Orsova et Gladova, la navigation ne peut se faire qu'avec de petites barques : les bateaux à vapeur qui sillonnent en grand nombre le Danube au-dessus du défilé, s'arrêtent à Drenkova; les marchandises sont transportées par un chemin taillé dans le roc. *Gladova* est une petite place *palanquée,* c'est-à-dire entourée d'un simple rempart de terre avec un fossé et des palissades de gros troncs de chêne; c'est la fortification ordinaire de presque toutes les villes de la Servie et de la Bulgarie. Des restes de piliers, debout dans la rivière, marquent, près de *Gladova,* l'emplacement du fameux *pont de Trajan.* L'histoire accuse Adrien de l'avoir détruit par jalousie envers son grand prédécesseur; mais peut-être ce pont ne fut-il jamais achevé tel qu'il figure sur la colonne Trajane.

Sur le mont *Avala,* à 4 lieues au sud de Belgrade, un voyageur a trouvé des ruines mémorables, qu'il regarde comme celles d'une ville gothique, opinion que le nom semble appuyer, mais qui appelle de nouvelles recherches. — En montant sur la terrasse de la moyenne Servie, on rencontre *Kragouïévatz,* avec un château qui est la résidence officielle du prince de Servie. Il ne faut pas la confondre, comme l'ont fait plusieurs géographes, avec *Krouchévatz* (en turc *Aladja-Hissar*), située plus au sud, vers la jonction des vallées des deux Moravas. Kragouïévatz est la position la plus centrale du pays. — Sur le même alignement, nous voyons, à l'est, *Jagodina,* près de laquelle est la verrerie de *Beliza,* qui est à peu près la seule usine importante de la Servie; — à l'ouest, *Oujitza,* ville commerçante, dont les vergers immenses produisent les meilleures cerises, et dont « le site, dit Hadji-Khalfa, ressemble infiniment à celui de La Mecque. — *Alexinitza* ou *Alexinatz,* près de la Morava orientale, est sur la route de Nissa à Belgrade. Les eaux minérales de *Bania* sont dans le voisinage.

En s'avançant au sud-est, dans le bassin de la Morava orientale, on entre dans ce qu'on appelle la *Vieille-Servie* ou la *Servie turque,* qui n'est plus dans la principauté de Servie, mais qui dépend directement de la Turquie. On y voit la forteresse de *Nich* ou *Nissa,* sur la Nissava, patrie de Constantin le Grand, qui l'avait embellie et enrichie, mais qui, dans ses cabanes d'argile, extrêmement basses et couvertes de bardeaux, ne présente aucune trace de grandeur. C'est la construction générale en Servie. Elle est divisée en trois parties : le *Grad* (la *Kaléah* des Turcs), partie fortifiée; le *Varoch* (*Cheher* chez les Turcs) ou la *basse ville;* et la *Palanka,* espèce de faubourg. — Près de Nissa, est le village de *Tatarine,* où se voit la fameuse pyramide de crânes humains, élevée par les Turcs à la chute de Tcherni-George. — *Orkoub, Prokop* ou *Prékoplié,* dans le même pays, fait quelque commerce. — *Leskovatz* ou *Lékofdja,* sur la Morava orientale; — *Pirot* ou *Charkeui,* sur la Nissava, sont d'autres villes remar-

quables de la Servie turque. — *Kratovo*, au sud-ouest de Pirot, est un bourg où plusieurs princes serbes ont leurs tombeaux. — *Novo-Brdo*, qui se trouve plus au sud, non loin de mines importantes, est une ancienne forteresse serbe, perchée sur le haut d'une montagne. — *Vrania* ou *Vivarina* et *Ghilan* sont tout à fait reculées dans le haut de la vallée de la Morava orientale. — *Pristina* ou *Prichtina*, sur la route de Bosnie en Macédoine, est vers la fameuse *plaine des Merles*, nommée *Kossovo-Polié* en slaven, *Rigomèzo* en hongrois, où, en 1389, le sultan Amurat Ier, après une bataille sanglante contre l'armée unie des Serviens, des Bosniaques et des Bulgares, fut tué par un seigneur bosniaque. Ses troupes victorieuses y élevèrent un monument funéraire sur la cendre de ce grand guerrier ; là brûlent des lampes perpétuellement entretenues sous une garde de derviches. Les soldats tuèrent le Bosniaque, mais lui élevèrent un simple tombeau, encore respecté. Un demi-siècle après, en 1448, Amurat II défit totalement une armée de Hongrois, et ce n'est peut-être pas la dernière fois que ces plaines ensanglantées verront décider le sort des empires.

Avant l'invasion des Turcs, au XIVe siècle, l'empire serbe comprenait la Dalmatie, l'Albanie, l'Herzégovine, la Bosnie, la Servie et l'Esclavonie; ses souverains pouvaient mettre sur pied une armée de 80 000 hommes.

Comment les peuples slaves ont-ils pu, à travers tant de guerres, couvrir l'Illyrie de leurs nombreux essaims? N'en étaient-ils pas les indigènes? Les Serviens et les Bosniaques, en arrivant ici au VIe siècle, n'y trouvèrent-ils pas d'anciennes nations de leur propre race avec lesquelles ils se seront mêlés? Le savant Dolci n'a pas craint de soutenir que l'Illyrie était la patrie, la métropole de toutes ces nations slaves, qui remplissent aujourd'hui toute la Pologne et l'immense Russie. Cette hypothèse exagérée a été rejetée par Adelung avec un ton beaucoup trop tranchant. Nous avons fait connaître dans les Albanais les véritables descendants des Illyriens; mais nous devons à présent reconnaître que, tout à côté des nations illyriennes et thraces, il a dû demeurer, dès les premiers temps historiques, quelques peuples dont les noms trahissent une sorte de parenté avec les Slaves, et que nous désignerons sous le nom de *Proto-Slaves*.

Les Hénètes, qu'on regarde comme homonymes avec les Vénètes, doivent rester dans le jour équivoque où ils se montrent lors du crépuscule de l'histoire; quelques noms slavons trouvés dans la Paphlagonie, mais d'un âge incertain, ne prouvent rien. La Thrace européenne nous fournit des indications plus nombreuses et plus claires. Ce pays était certainement le séjour d'une grande race différente de langage d'avec les Phrygiens, les Hellènes et les Illyriens, mais pourtant apparentée avec ces trois races. Les Thraces étaient-ils Mèdes, parce que leur pays a porté le nom zend ou mède d'*Aria?* étaient-ils Celtes, parce que *bria* signifiait chez eux une ville ou un pont? étaient-ils Germains, parce que le haut pays, chez eux, s'appelait *Perga?* Questions qui se paralysent et s'annulent l'une l'autre! Les Thraces, comme toute nation très-ancienne, montrent diverses analogies avec divers autres peuples primitifs; c'est à ce fait que la saine critique et la philosophie historique doivent s'arrêter : ce qui est au delà n'est que rêves. Mais parmi les peuplades qui habitaient dans la Thrace, sans peut-être appartenir au peuple thrace, les *Trausi*, sur la rivière *Travus* (1), leurs voisins les *Cicones* (2), les *Krobizi*, dans l'Hémus (3), les *Bessi*, dans l'Orbélus, et plus tard dans la Bessarabie (4), les *Dolonces*, dans les vallées du Rhodope (5), et toutes celles dont les noms commencent par *byz* ou *bis* (6), nous présentent un tel ensemble d'in-

(1) De *trava*, herbages, gazon. De là Travnik, en Bosnie; Trave, dans la Wagrie, etc. — (2) *Cichouchny*, les tranquilles, en opposition aux Besses. — (3) *Krowicsy*, les vachers. — (4) *Bies*, diable, méchant. *Biesen*, courir. Les *Biessi*, dans la Sarmatie, dans les morts *Biessiad*. — (5) *Dolina*, vallée. — (6) *Wys*, *vys* ou *vysa*, hauteur. Les Grecs, et beaucoup d'autres peuples, prononcent *b* comme *v*.

dications du slavonisme, qu'il serait déraisonnable de ne pas y faire une grande attention. Ajoutons que le Strymon a toujours porté un nom slavon (1), et que des noms slavons figurent dans la géographie classique de la Grèce même (2). Nous n'essayerons pas de ramener les mots triballiens dans Aristophane à un idiome slavon, et nous laisserons de côté, pour le moment, la question si les Daces ou Gètes étaient des Slavons, mais nous remonterons jusqu'au lac de Zirknitz, pour trouver un indice positif d'un slavonisme ancien. Ce lac s'appelait *Lugeus* dès l'époque où il est connu; c'est le *Lug* et le *Luka* des idiomes slavons; et près de ses bords nous trouvons les *Carni*, avec un nom slavon romanisé, qui a traversé les siècles, de même que ceux des rivières, la Save, la Drave, la Kulpa et la Piave, des monts *Ocra* et *Karouankes*, de plusieurs villes (3). Les *Panonii* ou *Pannonii* étaient, comme le dit leur nom (4), les seigneurs, la race dominante de la Croatie et de l'Esclavonie; ils s'enivraient d'une bière qui portait un nom slavon (5); et une de leurs tribus, les *Mazœi*, représente le nom de la Mazovie sur la Vistule et de celle sur le Danube. Tant de noms slavons, au nord du golfe de Venise, donnent encore du poids à l'opinion qui considère les *Veneti* comme une tribu slave, circonstance qui expliquerait leurs anciennes relations commerciales avec les *Venedi* et les *Æstyi*, vendeurs de l'ambre jaune; auraient-ils traversé le continent avec tant de facilité, s'ils n'y avaient trouvé une série des peuples du même sang et du même langage?

Ce n'est pas que nous prétendions présenter les Proto-Slaves disséminés en Thrace, en Illyrie, en Pannonie, comme identiques en langues, en mœurs, en constitution physique, avec les Venedi, les Lygii, les Vindili, les Carpi, et autres nations slavonnes septentrionales, ils ont pu en différer, comme les Pelasghi différaient des Hellènes, les Etrusques des Latins, les Romains de Romulus de ceux d'Auguste, les Goths d'Odin des Iotes anté-odiniens. Ils ont pu végéter parmi les puissantes nations thraces, succomber sous les essaims plus remuants des Celtes, se mêler aux Illyriens-Romains; mais l'existence des Proto-Slaves, soit vers la Save et la Drave, soit vers le Strymon et l'Hèbre, n'en est pas moins un anneau nécessaire de la chaîne des faits historiques.

C'est probablement chez eux qu'on doit chercher les Hyperboréens fidèles au culte pélasge et hellénique; c'est par eux que des divinités grecques, entre autres *Opora*, ont pénétré dans l'Olympe des Wendes à Rhétra; c'est chez eux qu'on adorait *Iacchus* ou Bacchus, sous le nom de *Iako-Bog*; c'est leur dieu du royaume des morts, que les anciens Italiens ont connu sous le nom de *Vragus* (6). Les rapports de langues, de mœurs, d'institutions et de mythologies entre les peuples italiques et helléniques, d'un côté, et slavons et illyriens, de l'autre, jetteront un jour des clartés inattendues sur l'histoire primitive de l'Europe. C'est la géographie comparée qui les aura fait naître. Mais il reste beaucoup de questions obscures à discuter, et notre conscience historique s'arrête où nos recherches s'interrompent.

Lors des irruptions des Goths conquérants et des Huns dévastateurs, l'empire Romain appela des *Slavines* ou *Slaves* à repeupler l'Illyrie déserte. L'histoire byzantine se remplit bientôt de leurs noms et de leurs exploits. Les *Serbi* ou *Serbli* accoururent d'un pays nommé la Grande Servie ou la Servie Blanche, car les termes sont équivoques (7), pays qu'on cherche dans la Galicie actuelle; ils se divisaient eux-mêmes en blancs et rouges. Établis d'abord en Macédoine, où la ville de Servia garde encore leur mémoire, ils se fixèrent définitivement sur les bords de la Morava et de la Drina. Cependant il en resta dans la Macédoine, et leur État florissant, riche et belliqueux, brava le pouvoir de Byzance. Un de leurs essaims pénétra jusque dans le Péloponnèse, et s'y confondit avec les habitants anciens. Les Serviens rouges ne se bornèrent pas à occuper toute la Servie actuelle, dont une partie prit le nom de Rascie, mais ils fondèrent encore, en Dalmatie, la *zupanie* ou seigneurie de *Zacholmie*, c'est-à-dire « l'ultramontaine, » ainsi que les petits États de *Terbun* ou *Trébigne*, de *Narenta*, dont les habitants, restés longtemps païens ou pirates, sont nom-

(1) *Strzumien* ou *strumien*, pol.; *struma*, en bulgare. — (2) *Volustoma*, en Thessalie; le lac *Nizeros*, en Acarnanie, etc., etc. (3) *Kraina*, le pays, nom indigène de la Carniole. *Tergeste* et *Tarvisium*, de *targ*, *targ*, *targowisko*, *tarwis*, marché, foire, ville. — (4) *Pan*, seigneur; *panowy*, ce qui est au seigneur, etc. — (5) *Sabayam*. — (6) Passage de *Festus* : « Orcum quem dicimus, ait Verrius, ab antiquis dictum *Vragum*. » *Vrag*, démon, en slavon-illyrien; *wrog*, id., en pol.; *vraam*, je tue en albanais. — (7) *Beli*, prononcé *veli* par les Byzantins, peut également représenter *biels* blanc, ou *weli*, grand.

més *Arentans* et *Paganes*, et de *Dioclèa*, ville ornée par Dioclétien, qui n'était natif, de temples et de palais, aujourd'hui enfoncés dans les eaux fangeuses du lac *Lignester*. Les Serviens blancs occupèrent la Bosnie jusqu'aux bords du Verbas. Presque toujours divisés en petites principautés et républiques, ces peuples subirent, à diverses époques, le joug des rois de Bulgarie et de ceux de Hongrie. La Bosnie, d'une *zupanie* servienne, devint un *banat* hongrois, et les monarques de Hongrie formèrent, du nord de la Servie, le *banat de Mazovie*. Pendant que les Serviens se répandaient dans l'intérieur de l'Illyrie, un essaim de Slaves-Polonais, sorti de la Grande Chrobatie, située dans les monts Carpathes, se mit à la tête de l'ancienne population de la Pannonie, et, devenue promptement puissante par le mélange avec les habitants, s'empara de toutes les contrées à l'ouest de la rivière Verbas et de la partie occidentale de la Dalmatie. Différents de dialecte et d'origine d'avec les Serviens (considérés comme tribu), les Croates, ou *Horwates*, reçurent bientôt les rites de l'Église latine, tandis que les Serviens adoptèrent ceux de l'Église grecque. Les Croates, liés avec l'Occident, conservèrent tout ce qu'il y a de chevaleresque et tout ce qu'il y a de féroce dans les lois et les mœurs féodales ; les Serviens, à côté de beaucoup de bravoure, montrèrent, sur les bords de l'Haliacmon, comme sur ceux du Danube, cet esprit industriel et commercial qui signale leur parenté avec les Russes. Les uns et les autres aimaient avec passion la musique, le chant, la coupe joyeuse, et, par-dessus tout, la paresse. Les uns et les autres avaient des superstitions semblables, et ne les quittèrent pas toutes en acceptant le baptême. C'étaient des frères qui, nés dans des climats divers, se reconnaissaient dans la demeure d'anciens parents longtemps oubliés de l'un et de l'autre.

Ainsi deux invasions distinctes, l'une des Slaves occidentaux, l'autre des Slaves orientaux, toutes deux facilitées par l'existence préalable d'une population proto-slave, ont formé la population actuelle des Slaves-Illyriens, ou, si l'on aime mieux un terme géographique, des Slaves-Sud-Danubiens; population qui, sur les territoires autrichien, hongrois et ottoman, forme une masse imposante de plusieurs millions d'hommes robustes, prolifiques, braves, intelligents, propres à tous les arts de la paix et de la guerre. Reviendra-t-il le jour où Stephan Duscian, se proclamant *empereur des Romains et des Serviens*, marchait sur Constantinople à la tête de 80 000 guerriers?

Nous allons passer le Danube pour examiner la *Valachie*, qu'on devrait nommer *Valaquie*, et qui s'appelle, en turc, *Iflak*. C'est une partie de l'ancienne *Dacie*, qui fut conquise par Trajan (1). La langue, ce monument fondamental de toute histoire ancienne vraie, la langue semble prouver que les *Gètes* et les *Daces*, premiers habitants connus fixés dans ces régions, étaient une nation très-semblable aux peuples slaves qui, sous le nom de *Carpi*, de *Lygii*, de *Venedi*, habitaient depuis des temps immémoriaux les monts Carpathes et les plaines de la Vistule. Les noms de la géographie ancienne de la Dacie ont presque tous la terminaison polonaise d'*ava*, et peuvent, en grande partie, s'expliquer par les étymologies slavonnes. Il est, d'un autre côté, reconnu que la langue moderne des Valaques présente un mélange du slavon et du latin : il résulte de ces deux faits, selon l'opinion commune, la conséquence positive que les Valaques sont les descendants des anciens *Gètes* ou *Daces*, mêlés avec les nombreuses colonies romaines que l'empereur Trajan établit dans cette nouvelle province. Les autres peuples qui ont régné sur la Valachie et la Moldavie n'y ont pu laisser que peu de

(1) Le nom de cet empereur est, pour cette province et celles qui l'avoisinent, ce que le nom de César est pour la Gaule : tous les anciens travaux de quelque importance sont attribués à Trajan; tout antique retranchement est un *Val de Trajan;* la Voie Lactée, c'est l chemin de Trajan; l'orage, c'est Trajan qui gronde et menace; tout ce qui apparaît plein de force et de grandeur, c'est Trajan.

traces de leurs idiomes. Voilà le fait historique en grand ; mais il reste beaucoup de recherches à faire sur l'identité ou la différence des Gètes et des Daces, sur leur disparition totale ou partielle, sur l'âge de différentes nomenclatures géographiques, sur les détails grammaticaux et lexicologiques des dialectes valaques, et sur la position locale des diverses branches de la nation valaque. Nous la retrouvons dans le Pinde, dans le Scardus, peut-être en Dalmatie, dans le Rhodope et l'Hémus, aussi bien que dans la Transylvanie et le nord-ouest de la Hongrie. Cette extension fait naître la question si les seules colonies militaires romaines ont influé sur la formation de la langue daco-latine. Pourquoi la langue primitive des Triballes et des Dardani, celle des Thraces même, n'auraient-elles pas eu, comme l'albanais, quelques traits communs avec les anciennes langues italiques, et spécialement avec la *romana rustica*, cet idiome populaire des maîtres du monde, qui est aujourd'hui démontré être la souche de tant de langues modernes? On ne conçoit, ce nous semble, que dans cette seule supposition comment un idiome romanique a pu se former en Mœsie et en Dacie, et se maintenir, se propager, se rendre presque dominant chez toutes les tribus de pasteurs dans les montagnes centrales de la Turquie. Notre hypothèse explique aussi les traits de ressemblance qui existent entre le valaque et l'albanais. Une comparaison de tous les idiomes valaques ou semi-valaques, avec toutes les variétés de l'albanais, peut seule éclaircir à fond cette question. D'autres difficultés naissent de la distinction que Strabon établit entre les Gètes et les Daces, de la disparition totale de ces derniers « qui se retirent au delà des Carpathes » après leur guerre contre Trajan, enfin de la nature étrange des noms anciens de plantes en daco-gétique, qu'on ne retrouve plus dans le langage moderne, pas plus que les noms d'hommes et de divinités gétiques. Peut-être ces difficultés s'expliqueraient-elles par la supposition que les *Gètes* n'étaient qu'une nation temporairement dominante sur cette partie de l'Europe, dont la puissance passa aux *Daki* ou plutôt *Davi*, qui eux-mêmes ne composaient pas toute la population du pays. Ces dominations d'une caste ou d'une tribu sur un ensemble de peuplades, quelquefois très-différentes, est un des faits les plus communs, quoique souvent méconnus dans l'histoire ancienne. Mais qui étaient les Gètes? Des Thraces, répond Hérodote, qui a pu les connaître comme témoin oculaire. Mais le nom des Thraces embrassait une partie de l'Asie. Si les langues araméennes offraient une explication du nom de la divinité *Gebeleisis* (le puissant des hauts lieux), et du même nom des Gètes (les gardiens des troupeaux); si les cinq prières et les sept chantres sacrés, dans le culte des Daces, rappellent l'Orient et le culte des astres ; si le sanctuaire *Dakia*, en Cappadoce, était un temple de *Dagon*, ou Jupiter agriculteur, nous aurions de quoi présenter une hypothèse aussi probable que celle d'après laquelle les *Daï*, Persans ou Scythes, arrivent de la mer Caspienne, pour fonder un Daghistan en Europe (1), ou bien celle qui nous amène un peuple de Gètes du fond de la Chine (2).

Quoi qu'il en soit, on peut déjà affirmer que la langue valaque actuelle

(1) *Strahlenberg* est l'auteur de cette hypothèse.
(2) *De Guignes*, Hist. des Huns.

s'est formée à la manière du français, de l'italien, de l'espagnol; et que, par son harmonie, sa grâce et sa richesse, elle ne déshonore pas ses autres sœurs, filles, comme elle, du latin. Le peuple né d'un mélange aussi mémorable s'appelle lui-même *Roumoune* (d'où nous faisons *Roumain*), c'est-à-dire Romain, et il en a le droit légal, puisque l'édit de Caracalla, de l'an 212, donna à tous les sujets de l'Empire le titre de citoyens romains; cependant il n'est connu de ses voisins, Turcs, Bulgares et Albanais, que sous le nom de *Vlakh*, nom qu'on s'est donné la peine inutile d'expliquer d'après des langues asiatiques. Le mot polonais *Vloch*, qu'on prononce à peu près *volaugh*, signifie tout simplement un Italien, un Romain. Dans le lithuanien, que nous avons reconnu pour être un des plus anciens dialectes wendo-slavons, ce même nom s'écrit *Walakas*, au masculin, et l'Italie se nomme *Walaku-ziame*. Rappelons-nous ici que *val*, en albanais, est le pays inférieur, et que les Allemands appellent les Italiens *Walsches*, et nous resterons convaincus que le nom de valaque est synonyme de celui de *Roumouni*, que cette population mixte se donne elle-même (1).

Répandue en Bulgarie, en Grèce, en Hongrie et en Transylvanie, cette nation peut former un total de 3 à 4 millions. Sujets du royaume de Bulgarie et de celui de Hongrie, les Valaques formèrent, peu après la mort de Ladislas, en 1290, un État indépendant, dont le premier prince s'appela *Rodolphe le Noir*. Vers 1350, une de leurs colonies occupa la Moldavie, sous la conduite d'un prince nommé *Dragoch*. Mais, malgré l'appui que prêtaient la Hongrie et la Pologne à ces petits États, leur existence n'acquit jamais de solidité, et la malheureuse bataille de *Mohacz*, en 1526, les obligea à se soumettre définitivement à la puissance ottomane. Les Turcs leur laissèrent leur organisation intérieure; mais ils obligèrent les *despotes* ou *hospodars* (c'étaient les titres grecs et slavons des princes) à se reconnaître vassaux de la Porte, à payer un tribut annuel, ainsi qu'un droit d'investiture, à fournir des troupes auxiliaires et à recevoir garnison turque dans plusieurs places fortes. Mais la position géographique de la Dacie, entre l'empire Ottoman, d'un côté, la Hongrie, la Pologne et la Russie, de l'autre, attira sur ses infortunés enfants un fléau particulier, auquel bien d'autres provinces de la Turquie échappèrent. A chaque commencement de campagne du côté du nord, la Valachie et la Moldavie ont été le rendez-vous des armées ottomanes : sont-elles battues, les légions chrétiennes envahissent ces provinces; il faut fournir des vivres à ce double essaim de sauterelles. Ce n'est pas tout encore : les *boyards* ou seigneurs valaques ou moldaves prirent diversement parti, les uns pour les maîtres qu'ils redoutaient, les autres pour les ennemis qu'ils aimaient. La paix conclue, les résultats ordinaires de ces mouvements intérieurs furent souvent l'exil, les confiscations, les massacres. Depuis longtemps, la Porte envoyait tous les sept ans, et quelquefois plus souvent, pour gouverner le pays, un Grec choisi dans la classe des *drogmans*. Un pouvoir arbitraire et changeant tous les ans! Ce pouvoir confié à un étranger qui amenait avec lui un cortége d'autres étrangers! Ces étrangers

(1) *Schafarik* croit trouver l'étymologie du nom des Valaques dans celui des Galli (Gaulois); il pense que c'étaient des Gaulois qui, à une époque reculée, auraient chassé les Slaves de la vallée du Danube

choisis dans la classe des courtisans les plus rusés et les plus soumis! Que dis-je, choisis? Non pas, mais pris au hasard parmi ceux qui offraient la somme la plus forte; car les trônes de la Valachie et de la Moldavie se vendaient publiquement à Constantinople, comme tout autre *pachalic;* et au fond, les hospodars avec leur *couca,* ou bonnet ducal, avec leur cour modelée en petit sur celle des empereurs byzantins, et surtout avec leur étendard à trois queues, n'étaient que des espèces de pachas grecs, auxquels il manquait la puissance militaire d'un pacha turc. Les hospodars avaient non-seulement à recouvrer sur leurs infortunés sujets le prix d'achat de leur place; ils n'avaient pas seulement à payer à la Porte le tribut annuel, ou le miri; mais ils devaient apaiser par des présents continuels les commandants turcs des forteresses d'Ibraïlov, de Giurgévo, qui pouvaient ravager leur pays; les boyards et les *drogmans* restant à Constantinople, qui pouvaient les dénoncer; enfin les membres du divan impérial, qui pouvaient trouver un prétexte pour les dénoncer et même les faire décapiter. Ces abus ont été rectifiés par les conventions conclues dans ce siècle, mais surtout par celles de Paris, en 1858, qui ont fait de la Valachie et de la Moldavie des *principautés-unies,* et réglé leur gouvernement, lequel est exercé par des hospodars à vie, par des assemblées électives septennaires, et par une commission centrale de seize membres (huit moldaves et huit valaques), siégeant à Fokchani, ville appartenant aux deux pays; tout cela sous la suzeraineté de la Porte, et moyennant un tribut payé au sultan. Les Valaques et les Moldaves viennent de faire, en 1859, l'application de ces mémorables conventions, en nommant un hospodar; par un accord admirable, et qui prouve leur besoin d'union, les deux principautés ont élu le même hospodar, le prince Alexandre Couza (1).

(1) Voir, dans *le Moniteur* du 3 octobre 1858, les conférences de 1858 à Paris, entre les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse, de la Russie, de la Sardaigne et de la Turquie, pour le gouvernement moldo-valaque. En voici un extrait :

« Article premier. — Les principautés de Moldavie et de Valachie, constituées désormais sous la dénomination de *principautés-unies de Moldavie et de Valachie,* demeurent placées sous la suzeraineté de Sa Majesté le sultan.

« Art. 2. — En vertu de capitulations émanées des sultans Bajazet Ier, Mahomet II, Sélim Ier et Soliman II, qui constituent leur autonomie, en réglant leurs rapports avec la Sublime-Porte, et que plusieurs khatthy-chérifs, notamment celui de 1834, ont consacrés; conformément aussi aux articles 22 et 23 du traité conclu à Paris le 20 mars 1856, les principautés continueront de jouir, sous la garantie collective des puissances contractantes, des priviléges et immunités dont elles sont en possession.

« En conséquence, les principautés s'administreront librement et en dehors de toute ingérence de la Sublime-Porte, dans les limites stipulées par l'accord des puissances garantes avec la cour suzeraine.

« Art. 3 — Les pouvoirs publics seront confiés, dans chaque principauté, à un hospodar et à une assemblée élective agissant dans les cas prévus par la présente convention, avec le concours d'une commission centrale commune aux deux principautés.

« Art. 4. — Le pouvoir exécutif sera exercé par l'hospodar.

« Art. 5. — Le pouvoir législatif sera exercé collectivement par l'hospodar, par l'assemblée et par la commission centrale.

« Art. 6. — Les lois d'intérêt spécial à chaque principauté seront préparées par l'hospodar et votées par l'assemblée.

« Les lois d'intérêt commun aux deux principautés seront préparées par la commission centrale et votées par les assemblées auxquelles elles seront soumises par les hospodars. »

Jusqu'ici un code de lois, compilé d'après celui de Justinien, avec égard aux coutumes du pays, a régi la Valachie et la Moldavie.

Les paysans valaques et moldaves, longtemps soumis à une dure glèbe, à la corvée ou *claca*, imposée par les seigneurs, à la dîme de leurs produits, et dans l'impossibilité de quitter leurs villages sans l'assentiment et l'autorisation du propriétaire, doivent être une race remplie de patience ; sans cela, comment aurait-elle existé au milieu de tant de maux ? On a amélioré sa condition. Les paysans ne sont plus légalement les serfs des *boyards ;* le prince Constantin Mavrocordato abattit la servitude dès 1735 ; et, pour indemniser les *boyards,* il assigna à chacun d'eux un nombre de paysans tributaires, nommés *socotelniki,* devant payer à leur maître 20 piastres par an, ou faire des corvées pour cette somme. Il y avait dès lors une classe de paysans tout à fait libres de leurs personnes : les *polviniki,* ou nouveaux colons venus de la Bulgarie, de la Servie, et même des provinces autrichiennes. Aujourd'hui, chaque paysan a sa part fixée de labour, de prairie et de pâturage ; il n'en est pas, il est vrai, le propriétaire, mais il en est l'usufruitier de droit ; il ne peut pas aliéner son terrain qu'il tient du propriétaire ; mais le propriétaire ne peut ni le lui prendre, ni même le changer à son gré. Chaque paysan jouit en outre, pour son habitation, d'un encios qu'il cultive à sa volonté. Il est libre de quitter la terre sous certaines conditions de peu d'importance, et peut vendre les vignes et les vergers qu'il a plantés. Les paysans moldaves ne font pas de corvée proprement dite ; ils payent en travail le loyer du terrain qu'ils exploitent. On peint ces hommes comme doux et religieux ; ils ne se livrent pas à l'ivrognerie ni aux crimes ; mais, étant bien certains que les fruits de leur travail leur restent peu, ils travaillent le moins qu'ils peuvent : le lait de leurs vaches, la chair de leurs porcs, un peu de maïs, un peu de mauvaise bière, une casaque de laine, voilà tous leurs besoins ; s'ils les ont satisfaits, peu leur importe qu'un voyageur européen se moque de leurs cabanes en branches d'arbres, ou de ces espèces de grands paniers où ils gardent leur blé pour ne pas se donner la peine de bâtir des granges. Les paysans valaques pensent qu'il vaut mieux danser au son de la cornemuse sur les bords d'un lac paisible, couronné d'ormes, de frênes et de tilleuls. Leur pays est un si beau désert, qu'ils croiraient le gâter par la culture.

Le clergé possède le tiers du pays. Il conserve des pratiques superstitieuses, qui donnent une mauvaise idée de ses lumières. Il n'existe pas de véritable bourgeoisie dans ce pays. Il n'y a à peu près que des boyards et des paysans. Les arts mécaniques sont la plupart inconnus, ou exercés par les troupes vagabondes de Bohémiens. Le haut commerce de Boukharest est dans les mains des Arméniens. Les enfants d'Israël persévèrent, avec le louable zèle qu'on leur connaît, à faire fleurir le commerce de détail.

La nature semble attendre à bras ouverts l'industrie humaine dans la Valachie : elle a prodigué à peu de régions autant de bienfaits. Le plus beau fleuve de l'Europe baigne la frontière méridionale de cette province ; il ouvre un débouché à la fertile Hongrie, à toute la monarchie Autrichienne ; il présente une communication entre l'Europe et l'Asie par la mer Noire ; mais à peine une barque valaque glisse-t-elle sur ses flots majestueux. D'autres belles rivières descendent du sommet

des monts Carpathes pour se jeter dans le Danube ; elles ne servent qu'à fournir du poisson dans le carême : abandonnées à elles-mêmes, elles menacent les bords que, mieux réglées, elles pourraient fertiliser. Le *Chyl*, l'*Aluta* (*Olt* ou *Alt* en allemand, *Oltul* en valaque), le *Védé*, l'*Ardjich*, grossi de la *Dimbovitza*, la *Jalomitza*, le *Séreth*, qui reçoit, de la Valachie, le *Bouséo*, et qui, avec la Putna, son affluent, et le Milkov, affluent de la Putna, sépare la Valachie de la Moldavie, ne sont parcourus que par des bateaux plats. D'immenses marais empestent la partie basse de la Valachie, où leurs exhalaisons font régner presque continuellement des fièvres bilieuses. — Les forêts les plus superbes, où fourmillent les plus beaux chênes à côté de hêtres, de pins, de sapins, couvrent non-seulement les montagnes, mais encore plusieurs grandes îles du Danube. Au lieu de servir à la construction des flottes, elles ne fournissent que du bois pour paver les rues et même les chemins ; car la paresse et l'ignorance ne savent pas remuer les blocs de granite et de marbre que présente la chaîne des Carpathes. Le sommet du mont *Boutchetch*, dans cette chaîne, s'élève à plus de 2 500 mètres d'altitude. Toutes les richesses minérales de la Transylvanie paraissent commencer à la haute Valachie. Il y a eu des mines de cuivre exploitées à Baya di Rama, ainsi que des mines de fer dans le district de Gorzi, entre autres près de *Zigarecht*, où une couche de roches présente le phénomène d'une fermentation ignée presque continuelle.

L'Aluta et d'autres rivières roulent des paillettes d'or, recueillies par les Bohémiens ou Tsiganes, et qui indiquent l'existence de mines aussi riches que celles de la Transylvanie ; mais personne ne pense à les rechercher. On n'exploite que les carrières de sel, parmi lesquelles celle d'*Okna Teleaga* donne 150 000 quintaux par an. Le climat, malgré deux mois d'hiver et deux mois de chaleurs excessives, offre à la santé et à l'agriculture une température plus douce qu'aucun pays limitrophe (1). Mais les tremblements de terre y ont fait plusieurs fois des ravages. Les pâturages, remplis de plantes aromatiques, nourrissent même les

(1) « La Valachie et la Moldavie, dit M. le docteur Champouillon, doivent à leur orientation, et surtout à leur configuration géographique, un climat exceptionnel, en ce qu'il diffère de celui des autres régions comprises comme elles entre le 43e et le 46e degré de latitude nord. En effet, sous ces parallèles, le froid et la chaleur n'atteignent généralement leur maximum d'intensité que par une gradation intermédiaire. Dans la Moldo-Valachie, au contraire, l'hiver et l'été ne se relient que par des transitions rapides et insaisissables qu'on ne peut guère considérer comme des saisons proprement dites. Vers la fin de novembre, souffle du nord-est un vent âpre, sec, mordant (*le krivaz*), sous lequel les feuilles meurent et tombent en quelques jours ; puis surviennent tout à coup des frimas, des neiges et des glaces : c'est l'hiver qui commence. Le froid se maintient pendant toute la saison entre 20 et 25 degrés Réaumur. Toutefois, il ne sévit avec cette rigueur et cette constance que sur les rives du Danube, au pied et dans l'intérieur des montagnes, dont le sol s'entr'ouvre en larges et profondes crevasses.

« Le printemps commence en mars, avec le vent de sud-est. Son apparition et sa marche sont habituellement si brusques, qu'en moins de quinze jours les arbres, jusque-là chargés de givre, se montrent couverts de fleurs. Pendant l'été, qui comprend les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, la chaleur devient excessive, quelquefois intolérable. De midi à trois heures, tous les travaux sont suspendus ; les habitants s'abandonnent au sommeil ou s'abreuvent de *doultchaz* (confitures de cerises délayées dans l'eau). Après le coucher du soleil, la température tombe souvent de 15 et 20 degrés, l'atmosphère se rafraîchit, mais elle

troupeaux des provinces voisines, et pourraient en nourrir un plus grand nombre. La laine des moutons a une grande valeur. On compte 2 millions et demi de moutons, de trois variétés : la *zigay*, à la laine courte et fine ; la *zarkam*, à la laine longue et dure; la *tatare*, qui tient le milieu entre les deux autres. On exporte des chevaux et des bœufs. Les champs de maïs, de froment, d'orge, de pomme de terre; les forêts de pommiers, de pruniers, de cerisiers; les melons et les choux, excellents quoique énormes, attestent la qualité productive du sol. Les ananas réussissent en pleine terre. Le *jasbagalban* est une grosse fraise qui croît au milieu des prés. Les vins pétillent souvent d'un feu généreux et pourraient, moyennant quelques soins, égaler ceux des fameux vignobles de la Hongrie. Mille autres avantages sont offerts par la nature bienfaisante, mais ils sont de peu de ressource pour un peuple qui a été si longtemps sans activité et sans lumières. Une ère nouvelle cependant paraît commencer à luire pour cette intéressante population.

La population est de 2 millions et demi dans la Valachie, et de 1 million et demi dans la Moldavie (200 000 de plus, en y ajoutant les habitants qui viennent de passer de la domination russe au gouvernement moldave); ce n'est que la moitié de ce que ces deux principautés pourraient nourrir, si elles jouissaient seulement de 10 ou 15 années de paix sous une administration tolérable ; car les indigènes se marient de bonne heure et ont beaucoup d'enfants ; c'est la misère qui fait périr la population au berceau. Ils pourraient produire deux fois plus de froment, et élever deux fois plus de bestiaux, sans faire aucun effort qui soit au-dessus de leur degré d'intelligence et d'activité, pourvu seulement que l'état du pays eût de la fixité. Un sixième du sol est en culture dans la Valachie ; il produit 10 millions de boisseaux de froment. Le commerce est loin d'être ce qu'il serait avec plus de consistance dans l'état politique. Les draps d'Allemagne, les mousselines d'Angleterre, les batistes de France, dominent dans les importations. On exporte, entre autres produits, des blés, des peaux de lièvre, de la graine de *rhamnus infectorius*, servant à teindre en jaune, de la laine de très-bonne qualité.

Nous renvoyons le détail des subdivisions administratives aux tableaux ; mais on doit remarquer la division du pays en *Valachie propre* ou *Grande Valachie*, à l'est de l'Aluta, et *Petite Valachie* ou l'ancien *Banat de Craïova*, à l'ouest de cette rivière. Cette dernière portion a été soumise quelque temps à l'Autriche.

Jetons un coup d'œil sur les villes de ce pays. *Ardjich*, sur la rivière du même nom, a été la capitale de la Valachie, mais n'est plus qu'un bourg auquel il reste le vain nom de *Kurte*, la cour, et une superbe église avec des colonnes de marbre. *Bouséo*, par son évêché et ses foires, se soutient au rang d'une ville de quelque importance. *Tirgovicht* ou *Turgovitz*, sur la Jalomitza, a été la résidence des hospodars; ses grandes maisons, ses palais et ses remparts tombent en ruines, et, de 30 000 habitants, elle est réduite à 5 000, malgré sa position salubre et délicieuse. Aujourd'hui c'est *Boukharest*, plus exactement *Boukorest* ou *Boukourecht*, qui

se charge en même temps de miasmes et d'humidité. L'automne, saison d'aussi courte durée que le printemps, s'annonce par d'épais brouillards et des pluies torrentielles : un voile d'eau descend des nuages sur la terre. Cependant, vers midi, le ciel s'éclaircit habituellement, et le soleil darde encore ses rayons avec force pendant deux ou trois heures. »

brille. Son nom vient du valaque *boukour*, joie, ou, suivant une tradition, de *Boukor*, son fondateur. Elle s'étend sur la Dimbovitza. Elle ressemble moins à une ville qu'à un immense village de 120 000 habitants, où quelques châteaux, plusieurs beaux et grands couvents, les tours nombreuses de 360 églises grecques, se perdent parmi des jardins fleuris, des bosquets odorants, des promenades délicieuses ; cette capitale est charmante à voir de loin. Les maisons sont généralement en bois; beaucoup ont de l'apparence, des ornements extérieurs pittoresques ; mais les matériaux en sont peu solides, et le délabrement survient rapidement. C'est une ville de luxe et de plaisir. Il y a un collége important et une bibliothèque publique. L'école de chirurgie de *Michaï-Voda*, récemment créée, est très-prospère. Quelques seigneurs imitent les seigneurs russes; mais un grand nombre s'initient à la civilisation de l'Occident. Les Grecs venus de Constantinople s'habillent avec élégance, et ont longtemps exploité les finances du pays, qu'on a appelé *le Pérou des Fanariotes;* d'autres Grecs et des Valaques ont rapporté des universités allemandes et de la France le goût des études savantes. Toute la jeunesse riche, aussi bien de la Valachie que de la Moldavie, est élevée dans les idées françaises; la littérature française est la base de l'enseignement public. On a dit avec raison que les Valaques et les Moldaves sont les *Français de l'Orient*. On parle dans la haute société le turc et le grec moderne, un peu d'italien, mais surtout le français. Les dames jouissent d'une grande liberté, et ont des manières charmantes avec les étrangers. Autrefois elles imitaient les modes de Constantinople, se couvraient la tête de cachemires et de diamants, comme les sultanes, et passaient leur temps à causer ensemble, assises sur leurs talons, comme les dames turques. Aujourd'hui elles suivent plutôt les modes et les usages de l'Occident, et particulièrement de Paris.

Les monuments historiques sont peu nombreux à Boukharest; on y remarque seulement les restes de la tour de Coltza, bâtie par les ingénieurs suédois compagnons de captivité de Charles XII, et le couvent de Saint-George, où les princes indigènes recevaient leur investiture, et où, après eux, furent sacrés les princes du Fanar, désignés par la Porte pour régner sur les provinces. En 1812, fut signé, à Boukharest, entre la Turquie et la Russie, le traité de paix connu sous ce nom, et l'un des plus désastreux pour la puissance ottomane. Par ce traité, en effet, le Pruth devint la frontière des deux empires, la Porte céda à la Russie le tiers de la Moldavie, et toute la Bessarabie avec Ismaïl et Kilia.

Quelques endroits méritent encore d'être nommés. En partant de Boukharest directement au nord, nous trouvons, dans un pays montagneux, mais très-peuplé, *Ployechti*, avec sa grande foire de laine; *Philipechti*, avec quelques châteaux de boyards, et *Kimpina*, dépôt des marchandises qui viennent de Cronstadt, en Transylvanie. Non loin de ce bourg, le bitume sourd en abondance de la terre. Au nord-ouest, *Kimpoloung*, bourgade très-étendue en longueur, a perdu ses fabriques et son commerce. Un voyage à l'ouest nous conduit à *Slatina*, sur l'Aluta; à l'est, on voit *Slobodseya*, sur la Jalomitza; près de là, *Orach de Flos*, si florissante jadis, n'a pu se relever. — *Giurgévo, Djourjévo* ou *Jourja* (autrefois *fort de Saint-George, Santo-Giurgio*), en face de Roustchouk, a joué un rôle important dans les guerres entre les Russes et les Turcs. Elle fut démantelée après

la guerre de 1828. Elle est fort animée par le mouvement des bateaux à vapeur, et compte environ 10 000 âmes. Les Turcs vainquirent les Russes près de cette ville en 1854. — *Braïlov* ou *Braïla*, qu'on appelle aussi *Ibraïl*, *Ibraïlov* ou *Ibraïla*, ville de 10 000 habitants, est un des points les plus commerçants du Danube inférieur : c'est un grand entrepôt de blé. C'était une forteresse imposante avant la guerre de 1828, par suite de laquelle elle fut démantelée. — *Turna* ou *Turnu* est aussi sur le Danube, vers le confluent de l'Aluta, et à l'endroit où aboutit un ancien retranchement romain. — *Oltenitza*, sur le Danube, en face de Tourtoukaï, fut illustrée par une victoire des Turcs sur les Russes en 1853. Le lac *Balta* est un grand épanchement du Danube, qui s'étend entre ce point et Giurgévo.

L'air des marais du Danube nuit à cette contrée ; mais, avant les dernières garanties qu'elle a obtenues, elle était plus attristée encore de l'aspect menaçant du croissant sur les remparts de *Giurgévo* et de *Braïlov*, d'où sortaient autrefois des troupes de janissaires et de spahis pour piller les champs et enlever les troupeaux. La protection de la Russie a commencé, en 1771, à diminuer le joug ottoman. En 1812 et en 1828, elle l'annula presque entièrement, mais acquit à son tour une prépondérance qui pouvait devenir une suprématie redoutable pour la liberté de la Valachie, lorsque les événements de 1854 à 1856 sont venus rendre à la Turquie un peu d'autorité.

Dans la Petite-Valachie, nous devons remarquer *Craïova*, la capitale, régulièrement bâtie et peuplée de 9 000 habitants, en partie négociants et artisans ; — *Islass*, qui, par sa situation près de l'embouchure de l'Aluta, semble destinée à devenir très-commerçante ; — *Balta-Vierda*, village où les Tatares s'assemblaient autrefois pour partager le butin après une campagne contre l'Autriche ; — *Turnu-Sévérinu*, village avec une vieille tour qu'on regarde comme un reste du pont jeté sur le Danube par l'empereur Sévère ; — *Kalafat*, village situé presque vis-à-vis de Vidin, et où une armée ottomane a passé glorieusement le Danube en 1854 ; — *Citate* ou *Tzitati*, autre village, connu par une victoire des Turcs en 1854 ; — *Skéla*, village où stationnent les bateaux à vapeur autrichiens au-dessous de la Porte de Fer ; — *Tchernetz*, autrefois plus importante ; — *Tirgochyl*, sur le Chyl, au pied des Carpathes.

Les défilés entre la Valachie et la Transylvanie ont une grande importance politique et militaire ; chemins commerciaux pour la monarchie autrichienne, ils en sont aussi des points de défense militaire. Les principaux sont celui de *Tomös*, celui de la *Tour Rouge*, où commence le *chemin carolinien*, ouvrage immense, mais aujourd'hui négligé, de M. de Stainville, Français au service de l'Autriche ; celui de *Tonsburg* et celui de *Vulkan*. Que ce dernier nom n'égare pas les géologues par de vaines illusions ! Le nom de *Wolkan*, commun à plusieurs princes serviens, valaques et bulgares, équivaut à celui de *centaure*.

La *Moldavie*, en turc *Boghdan*, bornée à l'est par le *Pruth*, grande rivière tributaire du Danube, est la province la plus septentrionale de l'empire Ottoman, et s'avance entre les possessions russes et autrichiennes, comme un promontoire entre deux mers, prêtes à l'engloutir. Les traités de 1856 ont reculé, d'une manière avantageuse pour elle, les frontières de cette principauté. Elle

n'avait pas de côte maritime avant cette époque ; elle se prolonge maintenant au sud-est, entre le Danube (branche de Kilia) et le Val de Trajan septentrional ; la limite vers la Russie quitte le Pruth à la hauteur de Katamori, et va aboutir à la mer Noire, un peu au sud de l'embouchure du Dniestr (1). Cette province est le penchant oriental des Carpathes de Transylvanie ; mais l'intérieur ne forme en général qu'une grande plaine ondulée, sillonnée par le *Pruth*, la *Bistritza*, la *Moldava*, le *Séreth*, le *Jija*, le *Bakloui*. Rien de plus changeant que le cours de ces rivières ; elles roulent des masses de galets, et, quand elles ont encombré leur ancien lit, elles en creusent un autre à côté. Les hivers sont souvent très-rudes en Moldavie. On a vu le thermomètre de Réaumur descendre à 21 degrés au-dessous de la glace. Les étés y sont très-chauds ; le raisin est mûr à la fin de juillet, et la vendange se fait à la fin de septembre. La Moldavie est sujette à des tremblements de terre fréquents. Elle possède des mines de toute espèce, mais on les néglige. On en a exploité autrefois auprès de *Baya* (2), sur la Moldava. Le sel abonde ; les salines d'Okna en produisent 1 million et demi de quintaux. On admire non loin de là, près de Grosechti, un rocher considérable formé d'une masse de sel cristallin. Le territoire maritime récemment acquis sur la Russie a de riches marais salants. On trouve des sources sulfureuses près de Grosechti, et sur le chemin de Bakéou à Roman, auprès du Séreth. La rivière Bistritza roule du sable d'or, et le canton de Niamtch contient une source minérale ferrugineuse. Il y a une grande abondance de sources de naphte. On cultive en Moldavie plus de froment et d'orge que de seigle ; on ne donne que de l'orge aux chevaux. On sème aussi beaucoup de millet, que les Mursaks tatares rôtissent, pour s'en servir ensuite dans une boisson nommée *talk*, destinée à remplacer le café. Autrefois on ne cultivait presque que le sarrasin ; mais en 1710, le prince Nicolas Mavrocordato y introduisit la culture du maïs (*popchoï*, en langue moldave). De l'un et de l'autre de ces grains, on fait, comme en Valachie et en Servie, une espèce de bouillie appelée *mamaliga*, qui forme la principale nourriture des gens de campagne. Abondant, mais mauvais, et consommé par le bas peuple, le meilleur maïs croît dans les environs de Huch, vers le Pruth, et de Pachkane, sur le Séreth.

La culture des légumes et des arbres fruitiers n'y est pas très-avancée ; c'est le *solanum melongena* (3), et l'*hibiscus esculentus* (4), dont on fait le plus de cas.

(1) Voici les frontières des deux pays, d'après le traité de Paris de 1856, et les conférences spéciales pour les limites, en 1857 :

« La nouvelle frontière (en commençant du côté de la mer Noire) part à 2 936 mètres à l'est du lac Bourna-Sola, suit de là une ligne brisée, rejoint ensuite la route d'Akkerman, gagne le Val de Trajan, reprend la route d'Akkerman jusqu'à la rivière Ali-Aga, qu'elle remonte ; de là elle regagne, en ligne droite, le Val de Trajan au point où il est coupé par la rivière Karakourt, venant de Koubey, pour le suivre jusqu'à la rivière Valpoukh, dont elle remonte le thalweg jusqu'à l'embouchure du Kirsaou, au nord de Kongas ; elle remonte ce cours d'eau jusqu'à un point où il rencontre la route de Komrat à Borogani, route qu'elle suit pour remonter ensuite le Valpoujel inférieur ; elle rencontre plus loin le Saratzika, qu'elle remonte, et se dirige ensuite vers le Pruth, où elle aboutit à Katamori. »

(2) *Baya*, en moldave, *banya*, en hongrois, signifie mine.

(3) *Pot luchuelye*, en moldave.

(4) *Bamie*, en moldave.

Les melons y abondent. Le vin peut être regardé comme une des principales productions naturelles de ce pays ; on en exporte une grande quantité en Pologne et en Russie, particulièrement pour Nijnii-Novgorod. Le clergé possède au moins la dixième partie des vignes. Le meilleur vin est celui d'Odokecht, après lequel vient celui de Kotnar, qui ressemble beaucoup au vin de Champagne. Les environs de Huch, Nikorech, Iassy, etc., produisent aussi de bons vins; on fait du vermouth avec un raisin rouge-noir et des eaux-de-vie ; mais les habitants ne savent ni cultiver les vignes avec soin, ni bien traiter les vins : ils en exposent des tonneaux entiers à une forte gelée, et, perçant la croûte de glace avec un fer chaud, ils en laissent sortir le vin débarrassé de ses parties aqueuses.

L'agriculture est bien plus développée dans ce pays qu'en Valachie : cela tient, dit M. Lejean, à ce que les boyards moldaves vivent sur leurs terres, et tiennent à honneur d'en diriger eux-mêmes l'exploitation, tandis que ceux de la Valachie semblent dédaigner l'agriculture, et dépensent leurs revenus à Boukharest, laissant l'administration de leurs biens à des fermiers grecs et à des *vatafs*.

La Moldavie ne manque point de bonnes prairies ni de vastes forêts, surtout de chênes et de frênes, dont les fruits servent de nourriture à une grande quantité de porcs. Il y a, dans le canton de Dorohoi, de ces animaux qui n'ont point, comme les autres, les pieds fendus. Les Moldaves mettent beaucoup de soin à l'élevage des chevaux. Il y a plusieurs boyards qui ont des haras de 4 à 500 juments. On recherche les chevaux moldaves en Autriche et en Prusse pour le service de la cavalerie légère; mais c'était au delà du Pruth, dans la partie cédée aux Russes, qu'on trouvait la race de chevaux la plus vigoureuse. La Moldavie nourrit encore des bêtes à cornes supérieures à celles de la Valachie, et tous les ans elle en exporte une quantité considérable en Silésie et en Bohême. Il y a beaucoup de chèvres et de brebis. Dans le canton de Soroka, il existe une espèce de brebis pourvue d'une queue fort grosse. Le territoire récemment acquis est très-riche en races ovines.

Les forêts recèlent une quantité énorme de cerfs, de sangliers, de chamois et de lièvres, mais aussi d'ours, de loups, de renards et de martres, dont les peaux forment une branche de commerce. Dans les maisons aisées, on nourrit des pintades et des paons, ainsi que des faucons. Les Moldaves ont aussi une grande quantité d'abeilles, qui leur coûtent peu de soin. Un tronc d'arbre de 1 mètre de long, dont on a creusé l'intérieur et bouché la partie supérieure, sert de ruche ; vers la fin d'octobre, on tue les essaims par la vapeur du charbon. Pour conserver les ruches pendant l'hiver, on les dépose dans une cave, ou on les couvre de paille, de foin ou de fumier. Nous avons déjà parlé de la cire verte et aromatique. La Moldavie est souvent infestée de sauterelles, qui, pendant une année entière, s'arrêtent sur les campagnes et ravagent surtout les champs de maïs.

La partie à l'orient du Pruth, cédée aux Russes, ne renfermait presque pas de villes moldaves. Dans les limites actuelles de la Moldavie, nous remarquerons, dans le haut pays, *Botochani*, ville très-commerçante, de 4 000 habitants; *Dorohoïé*, regardée comme la capitale de la *Haute-Moldavie ; Peatra*, qui a des foires marchandes ; et *Niamtch* ou *Niamzou*, avec un monastère de 500 *kalouguers*, qui prétendent avoir sauvé une image miraculeuse de la Vierge, en argent

massif. Cette ville, jadis fortifiée, ne tire pas son nom de *Niemetz*, un Allemand, mais de *Niam*, le dieu slavon de la mort, qu'on adorait également à Niamtsch ou Nimtsch, en Silésie. — Près de *Roman*, sur le Séreth, on voit les ruines d'une ville slave, nommée *Semendrova* ou Saint-André; le nom de Roman indique d'ailleurs une ancienne cité romaine, et l'on remarque encore quelques murailles élevées par les Romains.

La description qu'ont faite quelques voyageurs d'une bourgade moldave, ne donne pas une grande envie d'y séjourner. Des baraques de bois recouvert de boue, des jardins mal cultivés, des rues couvertes de fange, quelques boutiques malpropres, des fours dans lesquels on ne cuit le pain qu'à moitié, enfin une vaste hôtellerie où les insectes fourmillent et où l'on n'a pour boisson que du mauvais vin, et pour nourriture que de cette bouillie appelée *mamaliga* (1) : tels sont les objets qui frappent le voyageur à l'entrée d'une de ces bourgades. Les habitations mêmes des *ispravniks* ou receveurs annoncent la plus grande misère, ayant des toits ouverts à tous les vents, des fenêtres de papier, de mauvaises portes qui ne ferment pas, et étant entourées de mares et de tas de fumier. Qu'on juge, d'après cela, de l'état des maisons habitées par les contribuables! Les boyards ont seuls le privilége et l'habitude de la bonne chère.

La capitale a cependant le droit de nous arrêter un instant. Située dans une plaine riante et fertile, au pied d'une colline qui s'élève en pente douce, la ville d'*Iassy*, en turc *Iach*, offre dans son intérieur un séjour malsain, à cause des miasmes qu'exhalent les égouts qui traversent toutes les rues, et la rivière de *Bakloui*, qui est plutôt une longue série d'étangs marécageux. Malgré la beauté des environs d'Iassy, les habitants n'ont, pour ainsi dire, aucune maison de plaisance. Les 6 où 7 000 maisons de la ville étaient bâties naguère sans la moindre régularité. Mais depuis quelques années, le goût des constructions élégantes et régulières de l'Occident s'y est fort répandu; les magasins sont pleins de produits allemands, anglais et français : ces derniers sont particulièrement des articles de librairie et de beaux-arts.

L'ancienne Cour des Princes, que l'on dit avoir été construite par les Romains sous Trajan, était autrefois l'édifice le plus vaste et le plus remarquable de la ville; mais il fut consumé par le feu en 1783. Le luxe des habitants d'Iassy se manifeste plutôt dans leurs vêtements que dans leurs repas. La femme d'un boyard riche, lorsqu'elle est bien parée, porte pour plus de 20 à 30 000 piastres en bijoux et en perles, sans compter les pelleteries dont elle se couvre. Parmi les établissements de cette capitale, il faut distinguer l'école militaire, fondée en 1856. La principale église est celle des Trois-Saints (saint Basile, saint Jean-Chrysostome, saint Grégoire le Théosophe). Il y a un collége important, une société des sciences naturelles. La ville compte 80 000 habitants. La diversité des costumes, moitié orientaux, moitié européens, lui procure un aspect très-pittoresque.

Iassy a donné son nom au traité conclu le 9 janvier 1792, entre Catherine II et

(1) Les jours de gala, on voit apparaître des *sermali*, ou boulettes de viande hachée, qu'on enveloppe d'une feuille de chou et qu'on fait frire dans le beurre. Un autre mets des Moldo-Valaques est le *boch*, espèce de bouillon préparé avec la décoction de son aigrie par la fermentation.

le sultan Sélim, paix qui valut à la Russie la Crimée, l'île de Taman, une partie du Kouban et de la Bessarabie, la ville d'Otchakov et les pays enclavés entre le Boug et le Dniestr.

Ce fut à *Huch*, sur les bords du Pruth, qu'en 1711, Pierre le Grand, avec l'armée russe, fut sauvé d'une ruine totale par le génie de Catherine, et par la lâcheté d'un vizir, justement insulté par Charles XII.

Fokchani, ville de 12 000 habitants, avec de nombreuses églises et de beaux vignobles, est sur la frontière de la Valachie, moitié dans une province, moitié dans une autre, car la rivière Milkov, limite des deux pays, la traverse; c'est l'entrepôt du commerce entre les deux principautés, et le siége d'une commission centrale qui étend ses pouvoirs politiques à la fois sur la Valachie et la Moldavie.

*Galatz*, ville de 12 000 habitants, est le principal centre du commerce de la Moldavie et de la Valachie. Le port, qui peut recevoir des bâtiments de 300 tonneaux, est toujours rempli de pavillons russes, autrichiens, ottomans, anglais, français, etc. C'est l'Alexandrie du Danube (1). Les Valaques et les Moldaves y apportent leurs blés; les Juifs, des draps, des soieries, des pelleteries, des bijouteries. Le Russe y vend ses cuirs et ses tabacs. Le grave musulman y apporte du beau maroquin, des épiceries, des aromates, parmi lesquels on distingue l'*odogatch*, espèce de résine qui vient d'un arbre qui paraît être l'*agallochum verum*; les riches s'en parfument la barbe, et ils en mettent un petit morceau dans la pipe.

La partie de la ville anciennement construite est en bois et d'un aspect sombre et repoussant; les rues y sont mal percées, et pavées de poutres placées en travers, comme presque toutes les villes russes, moldo-valaques et turques. L'eau, en séjournant sous ces poutres, croupit et produit des émanations infectes, mêlées à une poussière affreuse en été. La nouvelle ville s'élève sur la colline qui domine le Danube; elle est moins triste et plus habitable.

(1) Valeur des opérations commerciales du port de Galatz, en 1857.

| | IMPORTATIONS. | EXPORTATIONS. | TOTAL |
|---|---|---|---|
| Turquie. . . . . | 7 421 000 fr. | 4 792 000 fr. | 12 216 000 fr. |
| Angleterre. . . . . | 12 193 000 | 3 386 000 | 15 579 000 |
| France. . . . . | 5 730 000 | 1 684 000 | 7 414 000 |
| Autriche. . . . . | 257 900 | 2 061 000 | 2 318 000 |
| Gênes et Livourne. . . . | » | 1 335 000 | 1 335 000 |
| Pays divers. . . . . | 3 388 000 | 1 150 000 | 4 538 000 |
| Totaux. . . . . | 28 992 000 | 14 408 000 | 43 400 000 |

Relevé des principales marchandises échangées avec tous pays dans le port de Galatz, en 1857.

1° *Importations.*

| | QUANTITÉS. | VALEURS. | PRINCIPALES PROVENANCES. | |
|---|---|---|---|---|
| Sucre. . . . . | 5 095 000 kilogr. | 8 916 000 fr. | France. . . . | 4 408 000 fr. |
| | | | Angleterre. . . . | 3 125 000 |
| Café. . . . . | 664 000 | 692 000 | France. . . . | 207 000 |
| | | | Angleterre. . . . | 200 000 |
| | | | Turquie. . . . | 156 000 |
| | | | Autriche. . . . | 118 000 |
| Fruits secs . . . . . | 1 254 000 | 875 000 | Turquie. . . . | 737 000 |
| Huiles communes . . . | 586 000 | 1 160 000 | Turquie. . . . | 758 000 |
| Riz et poisson salé. . . | 1 840 000 barils. | 1 400 000 | Turquie. . . . | 918 000 |
| Rhum. . . . . | 2 530 | 523 000 | Angleterre. . . . | 323 000 |
| | | | France. . . . | 112 000 |
| Tabac. . . . . | 219 500 kilogr. | 2 630 000 | Turquie. . . . | 2 630 000 |
| Fer. . . . . | 5 976 000 | 1 793 000 | Angleterre. . . . | 1 578 000 |
| Clous et plomb de chasse. | 473 000 | 709 000 | Angleterre. . . . | 585 000 |
| Houille. . . . . | 18 092 000 | 724 000 | Angleterre. . . . | 680 000 |
| Fils et tissus. . . . . | 5 223 colis | 5 242 000 | Angleterre. . . . | 4 652 000 |
| | | | Turquie. . . . | 313 000 |
| | | | France. . . . | 277 000 |

Depuis la dernière guerre, et en vertu du traité de 1856, la Moldavie a acquis, sur la rive gauche du Danube, les trois importantes places suivantes, cédées par la Russie : la première est *Ismaïl* ou *Ismaïlov* (ou *Toutchkov*), ville de 27 000 âmes, qui autrefois appartenait déjà aux Turcs, mais qui avait été prise d'assaut, en 1790, par Souvarov, et vit alors toute sa population massacrée par le farouche vainqueur; la seconde est *Kilia* ou plutôt *Kilia-la-Neuve Kilia-Nova,* pour la distinguer de l'ancienne, aujourd'hui ruinée, sur la rive droite; cette ville compte environ 7 000 âmes; la troisième est *Reni,* au confluent du Pruth, avec 8 ou 9 000 habitants.

Les boyards s'appellent en grec *archontes,* et en moldave *kokons,* seigneurs. La manière de rendre la justice est assez imparfaite; jusqu'ici, elle a été réglée par des coutumes et usages, et par un livre composé par un certain *Arménopolus,* et contenant un extrait du code [illegible] ouvrage fut fait du temps d'Alexandre le Bon, qui régna depuis 14[illegible]33; avant cette époque, la Moldavie n'avait pas de lois écrites. Il y [illegible] de procès très-compliqués.

Le peuple moldave a été longtemps placé dans des circonstances si défavorables qu'il n'a pas pu développer ses bonnes qualités. Le prince Démétrius Kantemir a déjà décrié « l'orgueil, l'avarice, l'ignorance » de ses sujets et compatriotes. Ils paraissent valoir mieux aujourd'hui. Quoique exempts de vices grossiers, et malgré leur politesse hospitalière envers les étrangers, les gens de la classe supérieure se montrent hautains et durs envers leurs sujets, fins et rusés partout où il s'agit de leur avantage, très-méfiants et vindicatifs, et plus jaloux que les Turcs eux-mêmes. Le comte Karaczay apprécie les qualités naturelles du peuple moldave : des hommes robustes et bien faits, pleins d'intelligence, aptes à tous les métiers, suppléant par leur adresse à l'absence de manufactures, mais abrutis par l'ivrognerie et par un penchant tout à fait déréglé pour l'autre sexe; par-dessus tous ces vices, une paresse, une insouciance, un esprit de routine incroyable; des femmes belles et fortes, très-gaies et très-aimables dans l'adolescence, portant, dans l'état de mariage, les marques prématurées d'une vie laborieuse, sans joie et sans espoir, des mères de famille toujours courbées vers la terre comme esclaves; voilà la peinture que ce voyageur hongrois trace des Moldaves. Nous pensons qu'en ce moment cette peinture perdrait de ses couleurs défavorables.

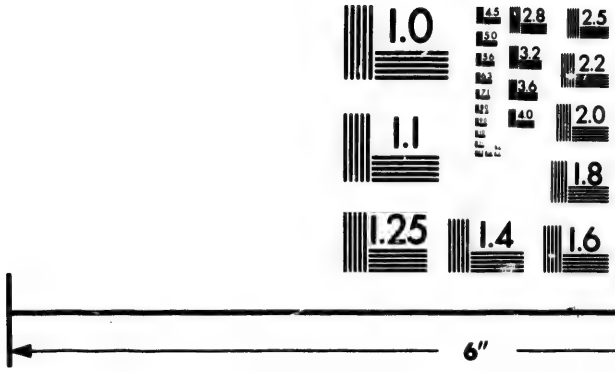
La langue slavonne fut longtemps exclusivement adoptée pour le service divin. Mais, depuis le commencement du XVIII^e siècle, la langue roumaine a prévalu; ce n'est que dans les monastères dédiés aux lieux saints qu'on officie encore en

2° *Exportations.*

| | QUANTITÉS. | VALEURS. | PRINCIPALES PROVENANCES. | |
|---|---|---|---|---|
| Blé. . . . . | 440 648 hectol. | 6 169 000 fr. | Turquie. . . . | 2 438 000 fr. |
| | | | France. . . . | 1 394 000 |
| | | | Gênes et Livourne. | 1 237 000 |
| | | | Angleterre. . . | 839 000 |
| Maïs. . . . . | 782 748 | 6 262 000 | Angleterre. . . | 2 301 000 |
| | | | Turquie. . . . | 1 818 000 |
| | | | Autriche. . . . | 1 273 000 |
| | | | France . . . | 211 000 |
| Seigle. . . . . | 142 606 | 1 126 000 | Autriche. . . . | 689 000 |
| | | | Turquie. . . . | 85 000 |
| Colza. . . . . | 13 760 | 330 000 | Angleterre. . . | 172 000 |
| Planches. . . . . | 280 000 pièces. | 280 000 | Turquie. . . . | 280 000 |

(*Annales du commerce extérieur.*)

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

grec. Le clergé, dans la Moldavie comme dans la Valachie, est divisé en deux catégories : les prêtres séculiers et les moines. Les prêtres séculiers sont mariés; ils cultivent la terre et partagent le sort des paysans. Les moines vivent dans le célibat; ils sont divisés en kalouguers grecs qui administrent les biens des monastères dédiés aux saints lieux, et en religieux qui vivent dans les monastères. Les premiers sont riches et mènent une vie luxueuse et oisive. Les seconds sont nourris dans les couvents, où ils traînent une misérable existence. Il existe aussi, dans les Principautés, plusieurs couvents de nonnes. Le métropolitain est, en Valachie comme en Moldavie, le chef suprême du clergé; il préside les assemblées dont les évêques font partie. Le haut clergé jouit du droit d'ingérance dans les affaires de familles, en vertu d'un code ecclésiastique qui a créé un tribunal de prêtres nommé consistoire. Ce tribunal est appelé à juger les différends survenus entre mari et femme, et peut prononcer divorce.

Le clergé, comme la classe des boyards, n'est soumis, en Valachie, ni aux impôts, ni aux peines corporelles, et jouit encore de diverses immunités. La Moldavie et la Valachie comptent 191 monastères; le nombre des prêtres et des moines est très-considérable. Les monastères, dans les deux pays, jouissent d'immenses richesses.

Outre les Moldaves propres (*Moldoveny*), le pays renferme un assez grand nombre de familles valaques venues de la Transylvanie et de la Hongrie. Le Moldave, qui se croit au-dessus d'eux, les appelle *Oungaraines* (*Ungarény*); mais les différences de mœurs et de dialectes sont peu sensibles.

Nous allons terminer notre voyage dans les Principautés en décrivant un peuple singulier, et ce n'est pas celui des Turcs-Osmanlis, dominateurs jadis superbes de ces intéressantes provinces; nous dépeindrons tout à l'heure cette nation si grande et si dégénérée, son gouvernement, ses ressources, sa puissance et ses mœurs. Nous allons ici descendre au dernier degré de l'échelle de la civilisation. Quel est ce misérable à figure humaine qui étale au milieu des ordures sales son corps plus sale encore? Il semble fier et heureux; un tas de fumier lui sert de trône, et un vieux chêne lui sert de dais. Quelle odeur infecte annonce de loin le festin dont il se régale? c'est un bœuf, tombé de la maladie, et dont il vient d'arracher aux vautours les restes dégoûtants. Autour de lui, des femmes, des enfants, couchés dans la boue, rassasient leur faim dévorante, et font circuler l'outre remplie d'eau-de-vie. Le feu de l'ivresse et le feu de la lubricité pétillent dans tous ces yeux noirs, roulant dans un visage ovale, régulier, de couleur tannée, à l'ombre de longs cheveux d'ébène. L'éclatante blancheur de leurs dents, et le vif incarnat de leurs lèvres, semblent comme un emprunt fait à d'autres visages. Dans tout ce bizarre mélange perce un caractère sombre et féroce, un abrutissement extrême. Cependant, au milieu des haillons affreux qui couvrent à moitié leur nudité, une vieille jaquette galonnée, un fragment de bonnet en dentelle, un mouchoir déchiré, signalent du goût pour la parure. Tout à coup les jeunes filles s'élancent avec agilité, tournent sur un pied, exécutent les sauts et les pirouettes les plus difficiles, et se placent dans mille attitudes lubriques et obscènes, en mêlant les œillades de la volupté aux grimaces de la mendicité la plus abjecte. Le voyageur, en détournant les yeux, leur jette l'aumône.

Mais d'autres fois la famille nomade des *Zigueunes* s'occupe à forger des ustensiles grossiers en fer, à réparer de vieux chaudrons, à faire des assiettes et des cuillers d'étain ou de bois. Dans la Valachie et la Moldavie, une classe des *Zinganis* ou *Tsiganes* (c'est ainsi qu'on les nomme ici) est employée au métier d'orpailleurs, et mène une vie régulière. Ceux du Banat et de la Hongrie, habiles marchands de chevaux, commencent à se soumettre aux règlements de Joseph II, qui leur ordonne de cultiver la terre. Mais en général les travaux réguliers leur sont en horreur. Les femmes trompent la crédulité des paysans allemands et polonais, en guérissant les bestiaux par de prétendues opérations de sorcellerie, et en disant la bonne aventure d'après l'inspection des linéaments du creux de la main. En Turquie, les femmes des *Tchinganès* ont le privilége de la prostitution générale impunie. Beaucoup d'individus de l'un et de l'autre sexe, surtout en Hongrie, poussent très-loin la musique instrumentale, principalement sur le violon : ménétriers favoris du peuple des campagnes, ils ont quelquefois figuré dans les chapelles des grands seigneurs. En Espagne, où la guitare retentit au milieu de leurs troupes mendiantes, la paresse des habitants leur abandonne l'entretien des petits cabarets. Ils s'emparent volontiers de toute occupation méprisée. En Hongrie, en Valachie, beaucoup d'entre eux font le métier d'écorcheur et même de bourreau.

Le fond de cette nation est un ramas de voleurs et de mendiants.

Le nombre de ces sauvages d'Europe ne saurait être évalué à moins de 500 000, dont 140 000 dans la Turquie proprement dite, 130 000 en Valachie et 60 000 en Moldavie, 50 000 en Hongrie et en Transylvanie, le reste en Russie, Prusse, Pologne, Allemagne, Jutland, Espagne, Angleterre, France et autres pays. Ils ont passé dans l'Amérique espagnole.

Un grand nombre d'entre eux étaient, naguère encore, esclaves dans la Moldavie et la Valachie; ils viennent d'être émancipés, moyennant une indemnité de 10 ducats par tête, que l'État se charge de payer aux propriétaires pour leur affranchissement.

Au milieu de tant d'abjection, cette race ne laisse pas que d'être un objet intéressant pour ceux, parmi les savants, qui recherchent l'origine et la classification des peuples. Leurs diverses dénominations semblent indiquer les origines les plus opposées; ils s'appellent eux-mêmes *Romi, Manusch* et *Gadzo,* c'est-à-dire hommes; mais ces noms déjà paraissent appartenir à des langues tout à fait différentes : le premier étant copte, le second sanscrit et le troisième celte; d'après un observateur soigneux, le seul nom de *Sinte,* au pluriel, est la dénomination nationale reconnue par ceux de la Lithuanie prussienne. La seconde dénomination en importance est celle de *Zigani* en polonais, *Zigonas* en lithuanien, *Zingani* ou *Tsigani* en valaco-moldave, *Zingari* en italien et en hongrois, *Zigueunes* (*Zigeuner*) en allemand, *Tchinganès* chez les Turcs, et *Atchingans* chez quelques auteurs du moyen âge. Nous pensons que c'est, en attendant mieux, le nom qui les désigne le plus convenablement. On doit remarquer en troisième ligne le nom de *Pharaouni* ou peuple de Pharaon, que dans le moyen âge une horde de ces vagabonds se donna, et d'où viennent ceux de *Gypsies,* ou Égyptiens, chez les Anglais, et de *Gitanos,* chez les Espagnols. C'est leur invasion en

Allemagne et en France, à travers la Bohème, qui leur a valu le nom de *Bohémiens*. Les Persans les nomment *Sisech Hindou*, Indiens noirs.

Les traditions historiques de cette peuplade se réduisent au vague souvenir d'un ancien état plus heureux, sous des rois de leur propre race, dans un pays que, selon l'assertion très-peu authentique d'un auteur du xv^e siècle, les premiers Zigueunes appelaient la Petite-Égypte. On prétend aussi qu'à leur première apparition ils étaient conduits, dans leurs migrations, par des princes, des ducs, et même par un roi. Mais tout ce qu'il y a d'historique dans leurs traditions, c'est qu'ils ont erré pendant plusieurs siècles. Aucune trace de culte ni de croyance religieuse n'a jusqu'ici été constatée chez ces nomades, qui se soumettent indifféremment au rite dominant du pays où ils séjournent.

Il ne reste donc qu'un seul monument à consulter; c'est la langue; mais la langue d'une horde de vagabonds et de mendiants ne serait-elle pas un jargon tout à fait corrompu? Ne pourrait-elle pas être un *argot de voleurs*, comme le *rothwelsch* des brigands allemands, ou comme l'idiome factice des *kataphiani*, ou médecins ambulants en Turquie? Non; admirons l'intelligence humaine au sein de l'abrutissement même. Cette peuplade sans patrie, sans asile, sans lois et sans culte, conserve toujours une langue régulière, pourvue de formes grammaticales, et dont les principales racines, au nombre de 2 à 300, sont reconnues pour être identiques avec autant de mots sanscrits, moultanis, bengalis et hindoustanis (1). La langue zigueune est une branche de cette famille des langues hindoues dont le sanscrit est, non pas la mère, comme s'exprime le vulgaire des savants, mais le type, le modèle le plus régulier et le plus connu. La langue des Védas, des Pouranas, des orgueilleux Brahmines et du profond Bouddha retentit en Europe sous la tente de nomades que la société repousse! Ce fait, démontré par le savant Buttner, est désormais hors de doute. Mais il ne faut pas s'étonner si la langue des Zigueunes, soit par suite des migrations, soit par origine commune, présente des rapports avec beaucoup d'autres langues. Ceux qu'elle offre avec le persan se conçoivent facilement (2). On a démontré qu'elle renferme une quarantaine de mots slavons, la plupart relatifs à des objets physiques, et nous avons pu nous convaincre qu'elle contient presque autant de mots finnois, permiaks, vogoules et hongrois (3). Ces observations ne deviendront importantes que lorsque nous aurons le moyen de classer exactement les diverses hordes de Zigueunes, et de distinguer les nuances qui certainement doivent les séparer. Le verbe auxiliaire se rattache entièrement aux langues indo-pélasgiques, mais la grammaire zigueune a paru offrir quelques rapports remarquables avec le persan pour les pronoms, et [illegible] turc pour les déclinaisons des noms substantifs.

Quel résultat tirerons-nous de tous ces faits? Le savant Grellmann et son ami Buttner, à qui nous devons tant de renseignements, n'ont pas hésité à regarder les Zigueunes comme une des basses castes indiennes, chassée par quelque grande révolution de sa patrie et devenue nomade. Le caractère incontestablement hindou de leur langue, leurs qualités physiques, et le nom de *Sinte* qu'ils se donnent, sont les trois arguments solides sur lesquels on

(1) Par exemple : *kam*, soleil; *sohon*, lune; *bhu*, terre; *ag*, feu; *pani*, eau; *sonknai*, or; *rup*, argent; *iakh*, œil; *kan*, oreille; *lolo*, rouge; *kalo*, noir; *kamela*, l'amour; *schiva*, la vie; *rateh*, la nuit; *schero*, la tête; etc., etc. On voit que ce ne sont pas uniquement des racines communes aux langues de l'Inde et à celles de l'Europe, comme *iakh*, *ak*, *aug*, *oculus*, ou comme *deva*, *deus*, ou comme *dives*, *devog*, *dies*; ce sont des ressemblances bien plus intimes, plus directes. Le zigueune n'est pas, comme le latin, le grec, le slavon, le gothique, en parenté éloignée avec le sanscrit et les idiomes hindous; le zigueune est lui-même un idiome hindou.

(2) Par exemple : *kir*, fais; *me kirava*, je fais; *me kerdum*, je faisais, rappellent le même verbe en persan et en gothique.

(3) Par exemple : mer, *sero*, zig., *saris*, perm., *sars*, vog.; — montagne, *hedjo*, zig., *hegy*, hong.; — colline, *dombe*, zig., *domb*, hong.; — cœur, *sie*, zig., *syo*, finn., *ssiv*, hong.; — avoine, *dschov*, zig., *zab*, hong.; — ville, *forius* zig., *varos*, hong.; — brouillard, *koeddo*, zig., *kæd*, hong.; — genou, *tchanga*, zig., *tchantchi*, vog.; — vieux, *pure* zig., *pyrae*, perm. ostiake, etc., etc.

fonde cette hypothèse, généralement admise. On a cherché à déterminer l'époque de leur demeure ancienne; les dévastations de l'Inde sous Tamerlan, vers l'an 1400, paraissent fournir un motif plausible de leur fuite; on considère aussi comme certain que leur patrie doit être cherchée dans l'Inde occidentale, non loin des bords de l'Indus ou Sind; Pallas trouve que leur dialecte indique, comme leur ancien pays, le Moultan, d'où sont originaires les marchands hindous vivant à Astrakhan; Fra Bartholomeo croit, au contraire, qu'ils viennent du Goudjérate ou du Sindhi, spécialement des environs de Tatta, où demeure une peuplade de pirates appelés *Tchinganes*. D. Richardson s'est flatté de les avoir retrouvés dans la caste des *Bazigurs*, espèce de ménétriers et de danseurs vagabonds. Si l'on voulait les chercher parmi les petites castes des Hindous, aucune, selon nous, ne leur ressemblerait plus que la subdivision des *Soudras*, nommée « *Correvas*, gens errants, qui n'ont aucune demeure fixe, qui logent sous des tentes, et dont le principal métier est de tresser des corbeilles ou de faire des couvercles de chaudrons, tandis que leurs femmes gagnent beaucoup d'argent à dire la bonne aventure (dit Valentyn). » Voilà précisément nos Bohémiens et nos Bohémiennes, dira-t-on; pourquoi chercher plus longtemps?

Si l'on se bornait à la thèse générale, il n'y aurait pas de fortes objections à faire; mais c'est en entrant dans les détails que nous rencontrons une difficulté après l'autre. Les Zigueunes étaient-ils des parias? Tamerlan aura-t-il fait peser sur eux une persécution particulière, eux-mêmes ils n'auraient pas hésité à professer l'islamisme, comme ils font en Turquie. Étaient-ce les Tchinganes? Mais ces pirates belliqueux se seraient sauvés dans leurs vaisseaux; et si même on voulait les faire arriver, en fuyant par mer, dans l'Égypte, supposition ingénieuse, nous demanderions comment des pirates sont devenus une race de mendiants et de poltrons? Les Zigueunes étaient-ils une subdivision quelconque des Soudras, ou bien des Banians, venus du Moultan? Comment se trouvent-ils alors sans aucune idée religieuse? Si l'on répond que les Correvas et d'autres basses castes se rapprochent, en ignorance comme en misère, des parias, nous demanderons pourquoi des gens aussi peu dignes d'attention auraient été chassés d'un pays où tous leurs pareils restent encore?

Une difficulté plus générale, c'est de concevoir pourquoi, venus de l'Hindoustan vers l'an 1400, les Zigueunes se montrent en 1450, par essaims nombreux et concentrés, en Valaquie, en Hongrie et en Pologne, sans qu'on puisse indiquer aucun rassemblement considérable de leurs hordes en Perse, en Tatarie, dans le Caucase?

Hasse, savant rempli d'idées originales, a développé une hypothèse différente sur l'origine des Zigueunes. Il démontre que depuis 3 000 ans il a existé en Europe des tribus errantes, portant le nom de *Sigynes* ou *Zigueunes*, en même temps que celui de *Sinties* ou *Sinti*; il voit dans nos Zigueunes ou Sinte les descendants immédiats de ces peuplades anciennes. D'un autre côté, M. Lelewel a démontré que, dès l'aurore de l'histoire, il a demeuré sur le Bosphore Cimmérien, et même en Europe, notamment en Thrace, des nations hindoues. Nous allons combiner ce qui nous a paru bon dans l'un et l'autre système avec nos propres aperçus.

Un peuple qui porte le même nom que les Zigueunes est mentionné par l'histoire la plus ancienne de l'Europe. « Les *Sigynes*, semblables aux Mèdes par l'habillement, demeurent, dit Hérodote, au nord de l'Ister, dans un pays qui paraît désert; du moins ce sont les seuls habitants sur lesquels j'ai pu avoir quelques renseignements. Ils ont de très-petits chevaux à long poil, qui ne sauraient porter des hommes, mais qui traînent un char avec la plus grande rapidité. Leurs frontières vont jusqu'à celles des Hénètes de l'Adriatique. On dit qu'ils sont les descendants des Mèdes; ce que je ne conçois pas; mais tout est possible avec le laps du temps. Les Liguriens entendent, par le mot *sigyne*, un marchand ambulant; les Cypriens nomment ainsi un genre de javelots. » Tel est le témoignage du père de l'histoire profane. Strabon applique les mêmes traits, mais avec quelques circonstances nouvelles, aux *Sigynnii*, peuplade à mœurs perses, dans les montagnes de l'Hyrcanie, au sud de la Caspienne. Les *Sigynnæ* d'Apollonius de Rhodes habitaient près de l'embouchure du Danube, et ceux du faux Orphée demeuraient dans le royaume du Pont. Ces trois positions, quoique éloignées les unes des autres, indiquent une de ces migrations anciennes dont la géographie seule conserve des traces. Le trait physique qui caractérise les chevaux des Sigynes

est un indice important; les chevaux sauvages de la plaine Scythique, et quelques-uns de ceux des Bachkirs, ont du poil plus ou moins long. Mais nous ne déciderons pas si les *Zingi* caucasiens de Pline, et les *Singæ* indiens du même auteur, font partie de la chaîne des peuplades zigueunes ou zinganes, ni si la ville de *Zigana*, en Cappadoce, est une trace des migrations de ces nomades.

La seconde souche de ces tribus vagabondes se trouve dans les *Sindi* ou *Sinti*, voisins du Bosphore Cimmérien et habitants de la *Sindica*, dont le nom, dans les manuscrits, est écrit *Indica* (1). Comme les mots *Sind*, *Hind* et *Ind* sont presque synonymes et constamment confondus par les Orientaux, nous ne discuterons pas ces variantes. Hésychius concilie les opinions des anciens, en disant : « Les *Sindi*, peuple *indien*. » Les traditions sur l'industrie commerciale de ce peuple, sur leur extrême lâcheté, s'étant laissé vaincre par les Scythes, leurs anciens maîtres, à coups de fouet; sur la prostitution de leurs femmes, dont le nom même devient infâme; tout coïncide très-bien avec l'opinion qui en fait descendre les Zigueunes ou Sinte de nos jours. Le trait le plus singulier, c'est la figure des parties sexuelles, le *lingam*, qui, d'après Étienne de Byzance, semblerait y avoir été portée publiquement, comme dans l'Hindoustan. Cette peuplade paraît s'être répandue jusqu'en Macédoine, où nous trouvons une région *Sintique*, et jusqu'à Lemnos, où les *Sintis* étaient les ouvriers de Vulcain; traits qui rappellent le métier favori des Sinte-Zigueunes.

Mais les *Sinti* et les *Sigynnii* ne sont pas les seules nations asiatiques que nous trouvons dispersées en Europe, ou sur les confins de cette partie du monde; les Scythes de la tribu royale ou dominante étaient Mèdes d'origine, et les noms géographiques de l'ancienne Scythie s'expliquent par la langue zend. En abandonnant l'origine tatare des Gètes, soutenue par d'Anville, nous ferons observer que le bas Danube a porté anciennement le nom de *Matoüs*, qui semble rappeler le héros indien, *Madhou*, antagoniste de Krichna, ou le mot *madhur*, eau douce. Une ville d'*Aigypsos*, et, dans Scylax, *Aigyptos*, fondée, selon Ovide, par un Caspien, à l'entrée du delta du Danube, nous paraît aussi un monument ethnographique très-remarquable. Mais l'existence ancienne des *Indi* dans l'Asie Mineure, entre les Cariens et les Ciliciens, est attestée par l'histoire des Machabées, et parfaitement démontrée dans un mémoire spécial (2).

D'après tous ces indices réunis, nous croyons que l'on peut soutenir, sans être taxé de témérité, que des tribus de race hindoue se sont trouvées errantes ou établies en Europe, ou sur ses confins, dès les premiers siècles historiques. Comment s'y trouvaient-elles? étaient-ce des émigrations de l'Inde antérieures à l'histoire? étaient-ce les ennemis exilés de Krichna, ce qui expliquerait d'une manière inattendue la singulière prétention des Zigueunes, d'avoir jadis abandonné le Christ? étaient-ce une branche des *Hindouvan Berber*, que le Chah-Namé place dans les régions hyperboréennes? étaient-ce des colonies transportées des rives de l'Indus par les despotes de la Perse? C'est aux historiens, aux orientalistes, à discuter ces possibilités. La géographie des peuples a fait son devoir; elle trouve en Europe même des tribus qui paraissent être la souche des Zigueunes ou Sinte; elle se tient à ce fait remarquable, et n'est pas embarrassée pour expliquer comment ces petites hordes ont pu rester longtemps inaperçues au milieu de tant d'autres nomades et sauvages, englobés dans l'empire Romain d'Orient. Ne se seraient-ils pas nommés *Roma*, comme sujets des Romains? N'ont-ils pas pu errer dans les marais de la basse Valachie? La *Petite-Égypte*, où ils disent avoir formé un État, ne seraient-ce pas les environs de la ville d'Ægypsos? Les Zigueunes, les Sinte, les Gypsies, les Tchinganès, ne peuvent-ils pas être des tribus distinctes par leur dialecte, leur origine spéciale, leurs migrations locales? C'est surtout de ce point que nous engageons les savants à partir pour des recherches ultérieures.

NOTE, *extraite d'une lettre de M.* LEJEAN (*Bull. de la Soc. de géographie*, 1858), SUR LE TERRITOIRE DE LA BESSARABIE CÉDÉ A LA MOLDAVIE EN 1856, ET SUR LE VAL DE TRAJAN MOLDAVE.

Ce pays a une surface de 9 125 kilomètres carrés. Il est divisé en deux par la partie du Val de Trajan qui s'étend du Pruth au Yalpoukh; le district du nord est celui de *Kagoul*,

(1) M. *Lelewel* a mis sur ses cartes *India polnocznia*, Inde du Nord.
(2) *Cludius*, sur les Indiens de l'Asie Mineure.

comprenant les arrondissements de Kotoumori (ou Katamori), Teghetciù, Kajdagalia, du nord au sud, et les deux villes de Leova et de Kagoul, appelée en moldave *Frumose* (la belle). C'est un territoire de pâturage et de culture, assez ondulé, portant une longue ligne de forêts de chênes à son sommet, je veux dire sur la ligne de partage des eaux du Pruth et du Yalpoukh. Une bande de terres marécageuses et de lacs variant de 5 à 10 kilomètres de large, et où serpente le Pruth, sépare ce district de la Moldavie proprement dite.

Dans celui d'*Ismaïl*, il faut distinguer, entre autres territoires : 1° Les COLONIES BULGARES (portion cédée à la Moldavie). On les divise en deux *okol* ou arrondissements, celui d'entre Kagoul et Pruth et celui d'Ismaïl : le lac Yalpoukh les sépare. Le premier renferme les colonies de Volkonesti, Kourtchi, etc. Dans le second on remarque Bolgrad, Tabak, etc.

Sur le Yalpoukh, la limite a été arbitrairement tracée à travers le territoire des colonies bulgares, de façon que les colonies russes de Komrat, Kirsaou et Bechtalma ont une partie de leur territoire en Moldavie, et que le village moldave de Kongas a la moitié du sien en Russie.

Les villages bulgares tranchent vivement par la régularité de leur plan, leur propreté, leur bien-être, avec le reste du pays : cette population, sobre et laborieuse, cultive la vigne et s'occupe de la production des céréales et de l'élève des troupeaux. Le bois manque totalement, sauf quelques bouquets du côté de Valeni. Le pays est assez bien arrosé, mais les eaux courantes sont bien moins nombreuses que les ravins qui n'ont d'eau qu'en hiver. Bolgrad est la capitale des colonies : c'est une ville de 8000 âmes, bâtie sur le penchant d'un coteau qui domine le lac Yalpoukh, d'une régularité de construction toute russe, avec de jolies promenades publiques. Tabak est un petit Bolgrad comme régularité et confortable : il est situé à 2 kilomètres au nord et sur la route de Kichenev, à mi-côte de la hauteur qui descend à la rivière, et touchant le val de Trajan : les deux tiers de la dépendance sont restés à la Russie.

2° Le territoire des trois villes de Reni, Kilia, Ismaïl.

Tout ce pays offre assez d'intérêt comme agriculture, mais peu comme antiquités : je ne trouve à citer que les deux *murs* ou *val de Trajan*. Le premier, celui du nord, quitte le Pruth à Leova, se dirige à l'est-nord-est, franchit le Saratsika non loin du monastère de la Gura, et se dirige vers Bender; une seconde ligne, qui semble avoir été destinée à appuyer l'autre, se voit un peu plus au midi, au point de partage des eaux du Yalpoukh et du Saratsika, le long d'un bois marécageux qui touche à la nouvelle frontière; elle paraît aussi aller de Leova vers Bender.

Le mur inférieur (*Valalu lui Trajanu de jos*) est le plus connu : il me paraît être la suite de la grande ligne qui traverse toute la Valachie et la basse Moldavie, de *Turnul* (sur le Danube) au Pruth, et que Sulzer appelle *Avaresche Weg*, route des Avars, d'après une tradition indigène, si je ne me trompe. En Bessarabie, cette voie commence à Trajan, un peu au sud de *Vadu lui Isacu* (gué d'Isaac), tire à l'est, coupe à angle droit le Yalpoukh à Tabak, et suit la nouvelle frontière jusqu'au ruisseau de Karakourt. Puis elle fléchit au sud-est, franchit le Kaltchéva un peu au nord de son confluent avec le ruisseau Tcherketsvy, et va aboutir au lac Katlaboug, en face de Chiterlik. Puis, à une lieue plus au nord, au fond du lac, elle recommence par se diriger au nord-est, franchit à Stari Trajan le Kied Kitaï, puis l'Aliaga, rejoint la nouvelle frontière et la route d'Akkerman près de la rivière Turmanka, et les suit jusqu'à un bas-fond qui est à 6 kilomètres à l'ouest de Tchesmé; là, pendant que la route et la frontière vont gagner Tachbounar, la voie continue à l'est jusqu'à la limite de la commune de Tchesmé, où je la perds de vue. Du reste, sur une partie notable de ce parcours, elle est presque méconnaissable.

---

### Iles dépendantes de la Turquie d'Europe.

Près des côtes de la Romélie, entre les presqu'îles de Chalcidique et de Gallipoli, sont les quatre îles de *Tasso*, de *Samotraki*, d'*Imbro* et de *Lemno*. La plus voisine du continent, *Tasso*, anciennement *Thasos*, île circulaire, située en face de l'embouchure du Mesto, est riche en huile d'olive, vin, cire, miel, belles pierres, beaux bois; elle n'est pas moins intéressante par ses antiquités, qui ont été explorées récemment avec beaucoup de fruit par M. Perrot. Ce jeune voyageur y a trouvé des traces d'anciennes exploitations de fer, mais non des fameuses mines d'or exploitées par les Phéniciens et les Grecs. Cette île, si importante dans l'antiquité, et qui a dû renfermer 80 000 habitants, n'en a plus que 6 000. Elle est donnée en usufruit aux pachas d'Égypte depuis 1807. Il ne s'y trouve que de misérables villages aujourd'hui. Celui de Kastro, au nord, est sur l'emplacement de l'ancienne et opulente ville de *Thasos*.

*Samotraki* ou *Sémendrek* (l'ancien *Samothrace*) a un sol montagneux, mais fertile, et 1 500 habitants. Le culte des dieux cabires la rendit autrefois célèbre. — *Imbro* (*Imbros*) est plus importante et renferme 4 000 habitants; elle a des bois, des chèvres et de nombreuses abeilles, et avoisine la pointe méridionale de la Chersonèse de Thrace. — *Lemno* ou *Stalimène* (*Lemnos*), la plus importante et la plus méridionale des quatre îles que nous venons de nommer; a 36 kilomètres de longueur, de l'est à l'ouest, et 8 000 habitants. Elle se compose de deux parties, unies entre elles par un isthme de 3 kilomètres de largeur. Son sol est volcanique, et les anciens l'avaient consacrée à Vulcain; le culte des dieux cabires y fut, comme à Samothrace, introduit de bonne heure. Le chef-lieu, nommé aussi *Lemno* (l'ancienne *Myrina*), a un très-bon port.

Au sud-est de la Grèce, à l'entrée de l'Archipel, la grande et belle île de *Candie*, l'ancienne *Crète*, appelée en turc *Kirit* ou *Krit*, se présente comme la limite entre l'Archipel et la Méditerranée et comme la terre la plus méridionale de l'Europe. Sa longueur est de 245 kilomètres, de l'est à l'ouest; sa largeur moyenne est de 32 kilomètres. Sa surface, y compris celle des petites îles qui en dépendent, est de 7 800 kilomètres carrés; c'est un peu moins grand que la Corse.

Le climat de la Crète est régulier, sec, pur et chaud; en été, la chaleur est considérable dans les plaines. La surface du pays est irrégulière, montueuse; elle a peu de plaines, mais des vallées en grand nombre et très-riches. Le sol, mêlé presque partout à des débris de roches, est varié, argileux et schisteux en quelques endroits, mais généralement léger et sablonneux; il repose sur une couche calcaire.

Dans l'ouest de l'île, s'élèvent d'abord les *montagnes Blanches* (*Levko-ori* ou *Aspro-vouna*), qui ne le cèdent point en élévation aux sommets du Péloponnèse. On a prétendu que le nom de ces montagnes venait de leurs neiges éternelles; mais ce n'est que dans les vallées exposées au nord que la neige ne fond jamais. Le mont *Ida* ou *Psilority*, d'une altitude de 2 339 mètres, occupe le centre de l'île, dans la circonférence de près de 25 lieues. C'est un groupe de montagnes entassées les unes sur les autres presque en forme pyramidale. Ainsi, les premières

assises vous offrent un climat tempéré, des forêts superbes, des pâturages et des coteaux émaillés de fleurs, tandis que les vents mugissent autour des cimes arides, où en plusieurs endroits la neige se conserve toute l'année; la distribution des végétaux y est remarquable : la partie qui regarde Candie possède des forêts où l'érable et le chêne vert dominent; les flancs qui se prolongent vers le midi sont plantés d'arbousiers, d'andrachnés, de cistes et d'alaternes. Les cèdres, les pins et les cyprès en ornent le front à l'orient. Du côté de l'occident, la montagne taillée à pic ne présente que des rochers entassés, qu'il est impossible d'escalader. Dans l'est de l'île, est une troisième masse de montagnes, dont les hauteurs de *Lassiti* occupent le centre. La plupart de ces montagnes sont calcaires et même crétacées. Cependant la montagne de Melecsa, près du golfe de Souda, est schisteuse et granitique dès sa base. En général, les montagnes s'abaissent en pente douce vers le nord et s'y terminent par une côte fertile, remplie d'excellents mouillages. Au sud, elles sont plus escarpées et forment une côte hérissée de rochers et manquant de ports. La chaleur du climat de Crète est tempérée durant l'été, comme dans toutes les îles de l'Archipel, par le vent nommé *enbat*, qui souffle du nord au sud depuis huit à neuf heures du matin jusqu'au soir. Le fléau terrible des tremblements de terre ne l'a pas épargnée : celui du 12 octobre 1856 y a causé les plus grands bouleversements. Les rivières de cette île ne sont que des torrents grossis. La côte du nord est plus sinueuse que celle du sud, qui n'offre presque aucune rade où l'on puisse mouiller en sûreté. Les vallées et les plaines sont extrêmement fertiles, et, quoiqu'une partie de l'île ne soit pas cultivée, elle produit des vins fort estimés, des fruits exquis et des cannes à sucre; il s'y fait de très-beau sel, et l'on en tire des grains, des huiles, de la soie, de la laine et du miel délicieux; il s'y trouve de la volaille, du gibier, des moufflons, et point d'animaux féroces.

La ville de *Candie*, peuplée d'environ 10 ou 12 000 Turcs et 2 ou 3 000 Grecs, se présente sur la côte septentrionale. Les fortifications construites par les Vénitiens y ont été bien entretenues; mais les maisons qu'ils avaient bâties sont tombées en ruine. Les ruines de cette ville ont été encore tristement augmentées par le tremblement de terre de 1856. — *Retymo*, sur la même côte, est bâtie sur les ruines de l'ancienne *Rithymne*, et ne contient guère que 5 à 6 000 habitants, moitié Grecs, moitié Turcs. — *La Canée* ou *Kanéa* (l'ancienne *Cydonia*), dans le nord-ouest de l'île, est entourée d'une forte muraille et d'un large fossé, et habitée par un mélange de Turcs, de Grecs et de Juifs. On trouve encore des ruines de Cydonia dans les environs. C'est le premier port et la ville la plus commerçante de l'île; car, depuis que les ports de *Gira-Pétra*, de *Candie* et de *Retymo* sont comblés, presque tous les négociants se sont retirés dans ses murs, et l'on y compte au moins 16 000 habitants. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1856. — Ces trois villes sont les capitales des trois sandjaks qui divisent l'île. Les autres villes principales sont : *Garabousa* ou *Grabousa*, dans une petite île fortifiée à la pointe nord-ouest de Candie; — *Castel-Priotissa*, sur le golfe Messara (côte sud); — *Spinalonga*, point fortifié à l'est de Candie, sur la pointe élevée d'un promontoire; — *Souda*, petite place très-forte, sur un îlot rocheux, au milieu du golfe du même nom.

Les *Abadiotes*, qui sont un reste des anciens Sarrasins, occupent environ une vingtaine de villages au sud du mont Ida, et forment une population d'environ 4 000 personnes, qui vivent dans une sorte d'indépendance. Il en est de même des *Sphakhiotes*, qu'on dit être les descendants des Crétois. Ils choisissent eux-mêmes leurs chefs, et occupent les hautes montagnes qui s'étendent dans l'ouest de l'île. Ils sont censés compris dans le gouvernement de Candie. Du port de *Sphakhia* (sur la côte sud), qui est leur chef-lieu, ils font un petit commerce et exercent souvent la piraterie; pasteurs, agriculteurs, artisans, ce sont les plus industrieux et les plus valeureux habitants de l'île. Ce furent les gens de Sphakhia qui furent les premiers à lever l'étendard de l'insurrection en 1821, lorsque les Candiotes grecs cherchèrent à s'affranchir. Ces Sphakhiotes, d'un caractère fier et indépendant, et tous chrétiens, avaient toujours refusé de se reconnaître sujets de la Porte. Lorsque les Turcs voulurent désarmer les Candiotes, les Sphakhiotes députèrent vers les Abadiotes, leurs voisins, qui consentirent à s'unir à eux contre leurs maîtres. Les deux tribus alliées descendirent dans la plaine au nombre de 900 soldats. Entraînée par leur exemple, l'île entière arbora la bannière de la croix, et une insurrection formidable enveloppa les Turcs, qui, battus partout, fussent difficilement restés possesseurs de l'île, si, au bout de quatre années de combats héroïques, le contingent des guerriers candiotes n'eût été à peu près épuisé.

La population de l'île monte aujourd'hui à environ 160 000 âmes, dont 40 000 musulmans.

Le commerce de Candie est très-loin d'être aussi florissant que l'extrême richesse du sol et l'admirable position commerciale de l'île pourraient naturellement le faire croire. Les exportations consistent principalement en articles de consommation, tels que l'huile, le miel, un peu de raisin, des oranges et autres fruits. Elle exporte encore du savon, de la cire et de la soie. Mais, du reste, l'île manque de tout, n'ayant pas même la quantité de grains suffisante pour nourrir ses habitants. Les bois, dont les montagnes sont couvertes, pourraient être d'un bon rapport, mais il n'y a pas une seule route du centre de l'île aux ports, ce qui fait que, loin d'exporter du bois, l'île en importe, et qu'au lieu d'en vendre, elle en achète. Le coton et le lin sont, il est vrai, cultivés avec soin, mais non en quantité suffisante pour répondre aux besoins des habitants. Ce qu'on en récolte est travaillé par le paysan pour son propre usage. La plupart des articles d'exportation de Candie sont envoyés en Turquie; cependant l'huile, qui est la principale source de revenu de l'île et qui est d'une qualité très-supérieure, est exportée sur les marchés des ports autrichiens de l'Adriatique, et même dans les ports méridionaux de la France. Candie n'abonde pas en bétail : on n'y rencontre guère que la chèvre; encore est-elle de très-petite taille. On commence à importer dans l'île beaucoup de chevaux et de mulets. Candie tire de l'Égypte ses objets de consommation, et de l'Autriche ses importations manufacturières et son bois.

Le mouvement commercial entre l'île de Candie et les ports étrangers a présenté, en 1857, les résultats suivants :

| | Navires. | Tonneaux |
|---|---|---|
| Entrée | 492 | 25 940 |
| Sortie | 375 | 13 970 |
| Total | 867 | 39 910 |

L'île de Candie, si belle, si bien placée, et si justement ambitionnée par beaucoup de puissances, a passé sous bien des dominations différentes; sans remonter à l'antiquité antérieure à J.-C., nous dirons que de l'empire Romain elle passa aux Arabes, fut restituée à l'empire d'Orient par Nicéphore Phocas, devint une province de l'empire Latin en 1204, fut donnée par l'empereur Baudouin à Boniface de Montferrat, roi de Thessalonique, qui la vendit aux Vénitiens. Ceux-ci en firent un grand et magnifique établissement. Enfin elle fut prise par les Turcs en 1669, après un siége mémorable de sa capitale, *Candie*. Le sultan, pendant plusieurs années, l'a mise en dépôt entre les mains du vice-roi d'Égypte, pour le dédommager de ses dépenses pendant la guerre de Morée, terminée en 1827. Elle a été restituée à la Turquie en 1840.

Quelques petites îles sont répandues autour de Candie : au nord de la capitale, se trouve celle de *Standia*, qui possède un bon port, ainsi que des carrières de marbre. Au sud-ouest du golfe de Messara, sont *Gozzo* et *Anti-Gozzo*. Près et au sud de l'extrémité orientale de l'île, sont les îlots *Caldéronis* et les îlots *Christiana ;* près et au nord de la même extrémité, on voit les îles *Yanis*.

### Coup d'œil général sur le gouvernement, les mœurs, etc., des Ottomans,

#### ET SUR L'ÉTAT POLITIQUE DE L'EMPIRE TURC

Les ténèbres qui enveloppent l'histoire des nations turques ou tatares en général, nous dérobent aussi l'origine de la tribu qui s'est rendue célèbre sous le nom d'*Othmans* (dont nous avons fait *Othomans, Ottomans*), qu'on prononce en arabe *Ochman*. Nous avons déjà vu que des Turcs, gouvernés par des princes de la race Seldjoukide, possédaient, dans les x^e^, xi^e^ et xii^e^ siècles, un État puissant qui, sous le nom de *sultanat de Conieh* ou de *Roum*, embrassait l'Asie Mineure, avec l'Arménie et la Géorgie. Les Mongols détruisirent ce sultanat vers l'an 1308; et aussitôt on vit paraître à sa place la puissance ottomane. Le savant De Guignes a cru prouver que ces Ottomans étaient une tribu cumanienne, chassée du Kharism par ces mêmes Mongols, et qui était venue s'établir dans le mont Taurus, sous la protection des sultans de Roum, vers l'an 1231. Quoi qu'il en soit, un des chefs de cette tribu, nommé Othman, se rendit indépendant vers l'an 1300; et ses successeurs, échangeant le titre d'*émir* contre celui de *sultan*, surent, dans le cours d'un siècle, étendre leur puissance des bords de l'Euphrate aux rives du Danube. Déjà la Thrace, la Servie, la Macédoine, la Thessalie, leur obéissaient; déjà Constantinople était enveloppée par leurs conquêtes, lorsque Tamerlan, ayant défait le sultan Bajazet I^er^, en 1402, l'empire Ottoman sembla s'écrouler. Constantinople respire; mais Mahomet I^er^, aidé du vizir Ibrahim-khan, rétablit les affaires des Turcs. Le grand Amurat II lutte contre Jean Hunyade et Scanderbeg, ennemis dignes de lui; il punit la perfidie des chrétiens par la défaite de leur grande armée à Varna. Mahomet II se rend maître de Constantinople en 1453; de Trébizonde jusqu'en Bosnie, rien ne résiste à ses armes; il soumet la Crimée; ses flottes attaquent même l'Italie. Sélim I^er^, en 1517, renverse le sultanat des Mamelouks, et subjugue la Syrie avec l'Égypte. Rhodes est enlevée à ses valeu-

reux chevaliers. La Hongrie, déchirée par des guerres civiles, ouvre, en 1520, à Soliman II le chemin de Vienne : mais cette cité impériale devient la borne fatale des progrès du croissant. Cependant Sélim II enleva aux Vénitiens l'île de Chypre; et la défaite navale des flottes turques près de Lépante, en 1571, n'eut aucune conséquence importante. Mais une suite de sultans faibles et des révolutions de sérail semèrent dès lors dans l'empire le germe de l'anarchie. Sous Mahomet IV, l'énergie de la nation semble se réveiller : l'île de Candie est conquise; Vienne est assiégée une seconde fois en 1683; la conquête de Bagdad semble marquer la supériorité des Turcs sur les Persans; cependant il n'y avait plus à Constantinople ni des Soliman, ni des Amurat. Un siècle se passe en guerres fréquentes et peu décisives : Azov, du côté du nord, acquise en 1642, est successivement perdue et reconquise. La Morée, perdue en 1699, rentre peu après sous la domination turque. L'Autriche, qui, en 1699 et 1718, avait obtenu de grandes cessions en Servie et en Valachie, perd ces avantages dans le honteux traité de 1739, qui força les Russes mêmes à rendre les conquêtes qu'ils avaient faites sous la conduite de Munnich. Néanmoins cette guerre apprit aux Russes et à l'Europe le secret de la faiblesse ottomane. Bientôt la Russie ose seule lutter contre les Turcs; elle les écrase par terre et par mer. Romanzov franchit le Danube, la flotte d'Orlov fait le tour de l'Europe; dans la baie de Tchesmé, les flammes dévorent la marine turque. Le traité de 1774 rend la Crimée et le Kouban indépendants, y livre aux Russes les places militaires les plus importantes, et ouvre à leur pavillon la mer Noire et le canal des Dardanelles. La Porte Ottomane essaya d'éluder ces dures conditions : il n'en résulta que l'occupation de la Crimée par les Russes, en 1783, et, cinq ans après, une guerre ouverte avec la Russie et l'Autriche. Grâce à l'inexpérience de Joseph II et du prince Potemkin, grâce aux audacieux efforts de Gustave III, à l'intervention de la Prusse et de l'Angleterre, cette guerre, qui semblait annoncer l'expulsion des Turcs de l'Europe, se termina par la perte d'Otchakov. Mais la Russie, depuis, sut profiter habilement des circonstances de la révolution française, pour entraîner les Turcs dans une alliance plus funeste qu'aucune guerre. Un divan faible ou corrompu sacrifia, à l'espoir de la reprise de l'Égypte, l'indépendance de l'empire entier. Les escadres russes passèrent sous les murs sacrés du sérail; les armées russes s'établirent dans les îles de la Grèce; c'est le nom de la Russie qu'invoquèrent et les rebelles de la Servie, et les mécontents de la Valachie; de toutes parts la puissance russe cernait et pressait la Turquie, surtout depuis le traité d'Andrinople, conclu en 1829, après une guerre heureuse entreprise par l'empereur Nicolas. D'un autre côté, la Grèce avait secoué le joug ottoman; bientôt le pacha d'Égypte veut le secouer à son tour pour se créer un puissant État indépendant, et arrache à la Porte plusieurs provinces d'Asie; l'intervention de diverses puissances européennes, l'abstention trop prudente peut-être de la France, dont la protection fait alors défaut à Mohammed-Ali, rendent quelque simulacre de force à la Turquie. Mahmoud II, qui avait cherché à affermir son pouvoir en détruisant l'audacieuse soldatesque des janissaires, s'efforce de donner une vie nouvelle à son empire, en y introduisant les usages, les lumières de l'Europe. Abdul-Medjid, son fils, a continué ses projets; mais la désorganisation n'en a pas moins fait de déplorables progrès au sein d'un

Etat qui, dans ses principes tout asiatiques, au milieu de populations chrétiennes et européennes, a tant d'éléments de ruine. C'est ce que le gouvernement russe observait d'un œil ambitieux, lorsqu'il attaqua la Turquie en 1854; la France et l'Angleterre vinrent au secours du sultan, améliorèrent ses frontières du nord, par le traité de Paris (1856), en les reculant désormais au nord et à quelque distance du Danube; les principautés serbes et roumaines cessèrent d'être placées sous la protection russe. Telle est aujourd'hui la situation géographique et politique en Europe. Jusqu'à quand restera-t-elle intacte? Des agitations menaçantes qui paraissent remuer de nouveau la péninsule, nous font craindre que la stabilité ne soit pas de longue durée. Dans les autres parties du monde, les frontières actuelles de la Turquie nous présentent, de toutes parts, les ravages de la fortune ennemie. En Afrique, il ne reste guère aux Turcs qu'une suzeraineté précaire. L'Arabe insulte aux limites incertaines de la Syrie. Les frontières, du côté de la Perse, n'ont pas changé depuis un siècle; mais le gouverneur de Bagdad et les Kurdes ne montrent guère qu'une obéissance douteuse.

Un gouvernement européen, maître de ces vastes contrées, en ferait un des plus beaux empires; il tirerait surtout de grands avantages commerciaux de cette situation qui place les provinces ottomanes au centre des trois anciennes parties du monde, et qui, par la Méditerranée, l'Euphrate et le golfe Persique, leur ouvre les deux océans du globe.

On s'accorde à représenter les Turcs comme des hommes grands, bien faits, robustes, d'une physionomie rude, mais souvent noble, ayant le teint légèrement basané, et les cheveux souvent plus bruns que noirs. La gravité naturelle de leur maintien est augmentée par l'ampleur de leurs habits, par la coiffure imposante des turbans et par la grandeur des moustaches; ce dernier ornement leur est sacré comme à toutes les nations asiatiques. Rien, dans leur extérieur, ne rappelle cette origine mongole que leurs auteurs nationaux leur attribuent; ils semblent ne différer des autres nations turco-tatares que par des changements avantageux qu'on peut attribuer au mélange du sang européen. D'ailleurs, la langue des Turcs, d'après l'opinion unanime des savants, offre, dans ses éléments fondamentaux, la plus grande ressemblance avec les langues du Turkestan. Mais les écrivains turcs ont introduit dans le beau style une foule de mots et de tours tirés de la riche langue arabe, ou de l'idiome élégant des Persans modernes; ce qui a fait donner à la langue turque le surnom de *Mulemma* ou Cavale-Pie. Comme les Turcs sont, de tous les peuples venus de l'Asie centrale, les plus récemment entrés en Europe, et comme d'ailleurs leur gloire et leur puissance ancienne leur ont inspiré beaucoup d'orgueil national, ils conservent encore, et surtout dans les provinces asiatiques, la même croyance religieuse, les mêmes mœurs et les mêmes usages qui les distinguaient il y a trois siècles : constance louable, si elle était éclairée et guidée par une saine politique! Une nourriture frugale, et surtout composée de végétaux; l'abstinence, du moins assez générale, du vin; l'habitude des exercices mâles, tels que l'équitation et le maniement des armes, mais non pas la danse; une hospitalité grave et cérémonieuse, beaucoup de silence, beaucoup de dévotion extérieure, des habitations simples et tranquilles, des jardins pittoresques et solitaires : tels sont les principaux traits qui donnent à la vie

des Turcs, et l'on peut ajouter des Orientaux en général, un caractère original et singulier.

L'indolent Turc ne connaît point l'agitation de nos sociétés; il se repose mollement sur les coussins de son sofa, fume son tabac de Syrie, s'échauffe avec du café de Moka, regarde les danses exécutées par des esclaves, quelques grains d'opium le transportent dans le troisième ciel, au milieu des beautés immortelles. Mais dans cette vie terrestre, la polygamie est loin d'offrir à tous les musulmans cette moisson de voluptés licencieuses dont ce seul mot excite l'idée chez nos jeunes gens. Les femmes turques étant en possession du droit de dépenser beaucoup et de ne rien faire, les hommes peu fortunés se gardent bien de se charger de l'entretien de plus d'une épouse. Quelquefois les personnes aisées du sexe, ou leurs parents, exigent dans le contrat de mariage une renonciation formelle au droit qu'ont les sectateurs de Mahomet d'épouser quatre femmes. La polygamie n'est donc qu'une sorte de luxe chez les riches et les grands. Des esclaves géorgiennes, circassiennes, mais surtout lesghiennes, peuplent leurs *harems*, ou ces appartements isolés et sacrés à l'enceinte desquels la jalousie orientale a restreint l'empire de la beauté. Hors de ces harems, que nous nommons improprement *sérails* (1), les musulmanes, soit épouses, soit concubines, ne paraissent que couvertes de triples voiles et d'habits qui dérobent, même aux yeux les plus pénétrants, et les traits et la taille de ces momies ambulantes. Ce n'est que dans des bains soigneusement fermés, ou au fond de leurs harems, que les femmes se réunissent entre elles et se donnent des fêtes; c'est là qu'elles se régalent de sorbets, de confitures, de café, et même, dit-on, de tabac; c'est là qu'elles étalent leurs robes, leurs dentelles, leurs bijoux, et qu'elles goûtent le plaisir de critiquer leurs maris ou leurs voisines. Elles y font venir des danseuses qui leur procurent les spectacles les plus lascifs; mais aucune femme honnête ne danse elle-même en Turquie. Les mosquées n'offrent point d'occasions de liberté aux dames turques; Mahomet les a dispensées d'aller aux prières publiques. Malgré tant d'entraves, les belles musulmanes, à ce qu'on prétend, savent se venger en secret d'un époux indifférent ou infidèle; grâces à la médiation directe des marchandes de modes, la plupart Juives ou Arméniennes, l'amour franchit quelquefois les triples murs qui entourent le harem d'un redoutable pacha. On a prétendu, peut-être à tort, que des bouquets de fleurs arrangés d'une manière mystérieuse et emblématique servent en guise de billets doux, que les belles Turques n'entendraient guère, puisque, pour la plupart, elles ne savent pas lire.

Plusieurs traits semblent indiquer chez les Turcs un fond de douceur naturelle. Cet esprit de charité qui empêche les Indiens d'ôter la vie aux animaux, semble également guider les maîtres du Bosphore. Dans les villes turques, les chiens et les chats vivent dans une abondance qu'envieraient nos mendiants; des troupes de pigeons se croisent dans l'air, et viennent demander aux barques chargées de grains un tribut qu'on ne leur refuse guère; des oiseaux aquatiques peuplent les bords du canal de Constantinople; leurs nids sont respectés par les enfants mêmes, qui, dans d'autres contrées, les poursuivent avec une ardeur si cruelle.

(1) Sérail, ou plutôt séraï, est un mot persan qui signifie *palais*.

Les Turcs étendent cette bienveillance sur les arbres : un préjugé utile et aimable défend à un propriétaire cupide de priver la ville ou les campagnes d'un ombrage salutaire et agréable. Les riches se font gloire d'embellir les promenades publiques, soit par des fontaines, soit par des lieux de repos : deux objets rendus indispensables par la fréquence des ablutions et des prières que la religion mahométane ordonne. Les *khans* ou *caravansérails* (*karvanseraï*) sont des auberges publiques où on loge, gratis, les voyageurs et les artisans. Enfin, chez des propriétaires turcs, plus d'un voyageur a observé des mœurs pures, du bonheur domestique, et une hospitalité vraiment patriarcale.

Ce n'est pas le despotisme, dans le sens européen et moderne de ce mot, qui fait le malheur et la faiblesse de la Turquie. Le sultan, qui prend aussi le titre de *padi-chah,* qu'on a traduit par *grand-seigneur,* ne jouit pas légalement d'une autorité illimitée : il n'ose s'écarter d'aucune des règles prescrites par le Koran, loi divine qui oblige tous les *moslim,* ou musulmans, tous les vrais croyants, et dont les règles, d'ailleurs, sont très-vagues. Il nomme et révoque à son gré les grands fonctionnaires civils et militaires; il est maître de leur fortune et de leur vie : mais l'exercice de ce droit redoutable a rencontré souvent de grands obstacles; tel pacha a battu les armées qu'on envoyait pour le chasser de son gouvernement; tel autre renvoyait à Constantinople la tête du *capidgi* venu pour chercher la sienne. L'opposition du peuple et des pachas ne présente qu'une triste série d'insurrections dévastatrices. Deux principes peuvent caractériser l'état politique. Le premier est celui qui permet à tout homme revêtu d'un pouvoir de le déléguer tout entier à un autre : ainsi le sultan est le lieutenant du prophète; chaque gouverneur représente le sultan; chaque soldat porteur d'un ordre représente le gouverneur. Ce principe qui, en multipliant à l'infini le nombre des oppresseurs, fait peser l'oppression sur toutes les classes, tient à l'origine militaire de l'empire Turc. Cette nation victorieuse administre encore ses vastes conquêtes comme une ville prise d'assaut; c'est moins une nation qu'une armée campée au milieu des nations vaincues. De là un deuxième principe fondamental : toutes les personnes et les choses conquises par les Ottomans ont été considérées comme la propriété du sultan, lequel a permis aux vaincus de vivre, mais il leur fallait acheter cette permission en payant leur tribut ou *kharadj*, dont la quittance devait porter ces mots : *Rachat du coupement de la tête.* Ce même principe, appliqué aux terres, empêchait même les Turcs d'avoir aucun droit de propriété inamovible; ils n'étaient que les usufruitiers de leurs possessions; et quand ils mouraient sans laisser d'enfant mâle, le sultan était leur héritier. Cette instabilité des propriétés était cause que personne n'osait entreprendre de constructions dispendieuses et solides; les Turcs aimaient mieux ramasser des bijoux et des richesses faciles à emporter ou à cacher. Le seul moyen de mettre ses propriétés à l'abri d'une confiscation, c'était d'en faire un *vakf,* c'est-à-dire un legs pieux à une mosquée; le propriétaire, en payant un léger droit à la mosquée, devenait alors un fermier inamovible. Ajoutez aux deux principes déjà exposés la vénalité la plus scandaleuse; les places de pacha, de cadi, tous les emplois, se donnant au plus offrant.

Ces abus ont été en partie atténués, et au moins détruits en principe, par diverses

chartes, particulièrement le khatthy-chérif de Gulkhanè (1), en 1839, et le khatthy-humaïoun de 1856; ce dernier a principalement eu pour but d'améliorer la condition des chrétiens. Il contient des concessions et des réformes importantes concernant les sujets non musulmans : comme la révision des pouvoirs concédés aux patriarches, aux évêques, et leur mise en harmonie avec la situation nouvelle de l'État; la suppression des redevances ecclésiastiques et leur remplacement par des traitements fixes; la punition des qualifications injurieuses à l'occasion du culte, de la langue et de la race; l'égalité civile de tous les sujets, l'admissibilité de tous aux emplois publics, mais aussi leur admission au service militaire, avec faculté de rachat ou de remplacement; l'égalité des impôts, la suppression du *kharadj*.

L'organisation politique se divise en quatre parties distinctes

1° Le gouvernement, ou les conseils de l'empire;

2° L'administration, ou la division administrative et financière;

3° Les emplois ou offices judiciaires;

4° Les emplois de l'épée.

La faiblesse de la plupart des princes nés dans le sérail les a engagés à se décharger des soins du gouvernement sur un premier ministre, qu'on appelle en Turquie *vézir-azem*, ou grand-vizir. Ce grand personnage est, dans toute l'étendue du mot, le lieutenant du sultan; il garde le sceau impérial, il commande les armées en personne, il dispose des finances, il nomme à tous les emplois administratifs et militaires; mais plus le grand-vizir est puissant, plus sa responsabilité est terrible : tous les malheurs de l'État lui sont attribués : disettes, incendies, défaites, révoltes, épidémies. Le glaive, toujours suspendu sur sa tête, le frappe également, soit qu'il déplaise au peuple, soit qu'il indispose le sultan. Entouré de piéges, en butte à tous les traits, il est extrêmement rare qu'un vizir vieillisse au poste périlleux qu'il occupe.

Le cheykh-ul-islam ou grand-mufti a pour attributions l'interprétation de la loi; c'est le chef des *oulémas*, c'est-à-dire du corps à la fois judiciaire et religieux; il réunit dans ses fonctions un mélange de certaines attributions, qui, chez nous, appartiendraient à un garde des sceaux, à un grand maître de l'université et à un doyen d'école. Son *fetva* est nécessaire pour valider toute ordonnance, tout acte émané de l'autorité souveraine.

Le ministère ou conseil privé, c'est-à-dire le *divan*, est composé du grand-vizir, du grand-mufti, du ser'asker ou ministre de la guerre, du capitan-pacha ou ministre de la marine, etc.; tous décorés du titre de *muchirs* (conseillers du souverain); — il y a ensuite les *conseils de l'empire*, au nombre de dix (conseil d'État et de justice, conseil de l'instruction publique, conseil de la guerre, etc.); — puis la *chancellerie d'État*, c'est-à-dire des *qalèmtié* (emplois de la plume), dont fait partie l'important bureau des traducteurs (*terdjuman odaci*).

Pour l'administration civile et financière, l'empire est divisé en 36 éyalets ou gouvernements, dont nous donnons plus loin le tableau. Les éyalets se divisent en *livas* ou *sandjaks*, dont le nom veut dire drapeau; les livas se partagent en

(1) Gulkhanè, c'est-à-dire la maison des Roses : c'est le nom de la troisième cour du palais de Top-Kapou, à Constantinople.

le khatthy-
er la condi-
ites concer-
ncédés aux
nouvelle de
cement par
occasion du
admissibilité
litaire, avec
pression du

gés à se dé-
appelle en
ute l'étendue
le les armées
inistratifs et
est terrible :
défaites, ré-
e également,
e piéges, en
au poste pé-

étation de la
ciaire et reli-
ns, qui, chez
e l'université
ordonnance,

a grand-vizir,
pacha ou mi-
ers du souve-
conseil d'État
rre, etc.); —
le la plume),
*ci*).
36 éyalets ou
ets se divisent
partagent en
me cour du pa-

Palikare — Femme grecque d'Athènes — Pacha turc — Arménien

GRÈCE ET TURQUIE.

Imprimerie de Ch. Jacques, à Paris — Publié par DUFOUR, MULAT et BOULANGER

*kazas* ou districts. A la tête de chaque éyalet, est un *vali* ou gouverneur général (autrefois, c'était un *pacha* (1), mais ce titre n'est plus administratif, il n'est qu'honorifique); chaque liva, excepté celui qui a pour chef-lieu le chef-lieu même de l'éyalet, et qui se trouve placé sous la dé[illegible]

[illegible] qui mena-
[illegible] quelques pachas à trois queues avaient le titre de *beylerbey*, c'est-à-dire *bey des beys*.

Publié par DUFOUR, MULAT et BOULANGER

*kazas* ou districts. A la tête de chaque éyalet, est un *vali* ou gouverneur général (autrefois, c'était un *pacha* (1), mais ce titre n'est plus administratif, il n'est qu'honorifique); chaque liva, excepté celui qui a pour chef-lieu le chef-lieu même de l'éyalet, et qui se trouve placé sous la dépendance directe du vali, est administré par un *kaïmakam* (lieutenant). Les kazas sont confiés à des *mudirs*, qui sont nommés par le gouverneur général. Chaque *nahiyé* (commune ou village) est administrée par un *moukhtar* ou *khodja-bachi*, élu par les habitants et faisant à la fois l'office de maire et celui de percepteur.

Pour la partie financière, chaque éyalet a un *defterdar* (receveur et payeur général), et chaque liva, un *mal-mudiri* (receveur et payeur particulier).

A la tête des emplois et offices judiciaires, est une haute cour de justice et d'appel (*zar-odaci*), formant deux présidences ou chambres, celle de Romélie et celle d'Anatolie, qui jugent en dernier ressort. Chacune est dirigée par un *kazi-asker*, c'est-à-dire un chef de la magistrature, l'un en Europe, l'autre en Asie. Viennent ensuite vingt et un *mévléviets* ou grands ressorts judiciaires, correspondant à nos cours d'appel, et à la tête de chacun desquels est placé un *mollah* (grand juge).

Au-dessous, sont les *kazas* ou tribunaux ordinaires, au nombre de 120; ils se composent d'un juge (*mollah* ou *kadi*), d'un *mufti*, élu par la province parmi plusieurs candidats, d'un *naïb* ou juge suppléant, etc. On peut les comparer à nos tribunaux de première instance. Le nom de *kaza* a donc deux significations : dans la division administrative, le kaza est un district; dans la division judiciaire, c'est un tribunal. Il y a bien moins de kazas judiciaires que de kazas administratifs. Les tribunaux inférieurs, qu'on peut comparer à nos justices de paix, ont à leur tête des naïbs.

Le corps des *oulémas* (savants ou lettrés) est chargé des fonctions sacerdotales et judiciaires. Il y a une différence bien remarquable d'estime et de considération attachées aux membres de ce corps, suivant qu'on les considère comme interprètes de la loi ou comme ministres du culte. « Le clergé, dit M. de Hammer, en tant que l'on désigne par ce nom les ministres du culte, ne jouit peut-être nulle part de moins d'influence qu'en Turquie; les jurisconsultes, au contraire, n'ont dans aucun royaume, la Chine exceptée, plus de considération, et n'exercent plus de pouvoir dans les affaires politiques. »

Le corps des oulémas comprend trois groupes de fonctionnaires, dont les attributions sont différentes. Il y a : 1° les administrateurs de la justice : ce sont les *kadis ;* 2° les docteurs ou interprètes de la loi : ce sont les *muftis ;* 3° les ministres du culte : ce sont les *imams*.

L'administration de la justice se compose du cheykh-ul-islam, des mollahs et des kadis ordinaires.

Les imams ne forment pas, comme notre clergé, un corps séparé du reste de

(1) Le mot *pacha* ou *bacha* est d'origine turque et signifie *chef*. On distinguait, avant les réformes, les pachas par le nombre de *queues* (ou de drapeaux ornés de queues de yak) qui étaient leur insigne. Le pacha à trois queues avait, comme le sultan, qu'il représentait, le droit terrible de punir de mort tous les agents, et même tous ses individus qui menaçaient la sûreté publique. Quelques pachas à trois queues avaient le titre de *beylerbey*, c'est-à-dire *bey des beys*.

la nation : aucune ordination ne leur confère un caractère sacré. Rétribués faiblement par les dotations des mosquées, pauvres, ignorants, confondus dans la masse du peuple, obligés souvent de recourir à des professions manuelles pour suppléer à l'insuffisance de leur revenu, ils sont relégués dans les derniers rangs du corps des oulémas. Ils se partagent en cinq classes : 1° les *cheykhs,* oulémas de l'ordre des *muderris* (professeurs), qui ont leur chaire dans une mosquée; 2° les *khatibs,* chargés de lire, au nom du sultan, la prière officielle du vendredi, c'est-à-dire le *koutbè;* 3° les *imams* proprement dits, auxquels est dévolu le service ordinaire de la mosquée, ainsi que l'accomplissement des cérémonies relatives aux mariages et aux funérailles; 4° les *muezzins,* qui, du haut des minarets, annoncent les heures de la prière; 5° les *kaïms,* chargés du soin de l'intérieur de la mosquée.

Les kaïms, les muezzins et même les imams proprement dits ne font point partie du corps des oulémas : leurs fonctions sont regardées comme tout à fait subalternes. C'est dans la même catégorie que se placent naturellement les derviches, qui peuvent être assimilés, jusqu'à un certain point, au clergé régulier de notre société ecclésiastique chrétienne. C'est, du reste, un corps fanatique, intraitable, se livrant à des actes religieux tout à fait bizarres, qui consistent principalement en danses convulsives.

Quant aux *emplois de l'épée,* les troupes turques sont distribuées en six camps ou corps d'armée (*ordou*) :

1° L'ordou de la garde impériale, ayant son quartier général (*merkez*) à Scutari d'Asie; 2° l'ordou de Constantinople; 3° l'ordou de Romélie (Roum-ili), dont le quartier général est à Monastir; 4° l'ordou d'Anatolie, quartier général à Kharbérout; 5° l'ordou d'Arabie, quartier général à Damas; 6° l'ordou d'Irak, quartier général à Bagdad.

En 1834, le système des levées en masse, qui ne fournissait que des troupes irrégulières, a été remplacé par une milice recrutée, équipée et disciplinée à l'européenne. Le turban a cessé d'être la coiffure du musulman ; une calotte de drap ornée d'un long gland de soie l'a remplacé; une courte redingote bleue, des pantalons, des bottes à éperons, forment aujourd'hui tout le costume d'un défenseur de l'empire Ottoman. Le sultan lui-même se montre souvent vêtu à l'européenne. Il est vrai que ces changements ne sont pas goûtés de tous, et que les vieux musulmans voient avec peine détruire les caractères extérieurs de leur nationalité.

Les grades et les prérogatives de tous les fonctionnaires, en Turquie, ont été réglés, de tout temps, avec un soin minutieux par les *qanouns* ou ordonnances des sultans, rigides observateurs du cérémonial et de l'étiquette. On a assimilé scrupuleusement les grades des fonctionnaires entre eux, en prenant les grades de l'armée comme point de départ de cette assimilation.

Ainsi, au *muchir,* titre que nous pourrons traduire par feld-maréchal, sont assimilés, dans l'ordre judiciaire, les deux *kazi-askers,* présidents des deux chambres de la cour suprême; dans le gouvernement et l'administration, le *vézir* ou *vizir;* dans les emplois de la plume, le *rutbeï-bala* ou fonctionnaire du rang supérieur, etc. Le *tanzimat* règle toute cette hiérarchie. Le *tanzimat !* Voilà la

grande réforme, à laquelle Mahmoud II et Abdul-Medjid ont voué leurs efforts ; c'est l'organisation nouvelle, c'est la voie du progrès, destinée à faire entrer les Turcs dans le corps des nations européennes. Mais de grands obstacles sont à vaincre pour arriver à ce résultat.

« Le plus grand ennemi des réformes, dit M. Ubicini, c'est la société religieuse, telle qu'elle est parvenue à se constituer en Turquie, au mépris même du Koran, avec ses oulémas et ses derviches, la mosquée et le têkè, l'église et le cloître. »

La charte ottomane investit le souverain du pouvoir exécutif. L'autorité législative réside dans le *cher'iat*, c'est-à-dire la loi théocratique puisée dans le Koran, qui a tout réglé ou est censé avoir tout réglé. Cependant le souverain a la faculté de remplir, comme bon lui semble, les omissions ou les lacunes du cher'iat : cette prérogative s'appelle *ourf* (bon plaisir), et la loi qui en émane *qanoun*. Le tanzimat découle du même principe que les qanouns.

Le plus important corps de lois est la grande compilation appelée *Multèqa-ul-Bouhour* (la jonction des mers), qui traite de l'esclavage, du mariage, de la répudiation et du divorce, des testaments et des successions, de la propriété, etc.

Le despotisme n'est nullement dans l'esprit de la constitution originaire. L'opinion met un frein puissant au pouvoir des sultans, et l'on peut dire qu'elle gouverne la Turquie en souveraine. « Rien ne s'y établit, ou n'a de chance de durée dans ce pays, dit M. Viquesnel (à qui nous empruntons plusieurs des remarques de ce chapitre), que ce qui offre un point de contact et de rapprochement avec ce qui a été antérieurement. Il faut nécessairement s'y appuyer sur la loi, même pour modifier la loi. Par conséquent, la réforme politique ou sociale n'est possible qu'à la condition de s'appuyer sur le Koran et la tradition. Elle rencontrera des obstacles difficiles à surmonter, et peut-être invincibles, si elle est présentée comme un emprunt fait à l'Europe. » Aussi, pour faire accepter le tanzimat par les sujets musulmans, le gouvernement turc a-t-il dû annoncer qu'il n'est pas un ordre de choses nouveau, mais le retour à l'ancienne forme, aux anciens principes, dénaturés par l'invasion en abus.

Le malheur des Ottomans et des pays conquis par eux, c'est que, négligeant le grand art des Romains d'emprunter aux nations vaincues et d'adapter à leur propre usage ce qu'ils trouvaient d'avantageux chez elles, les sultans établirent dès l'origine une ligne profonde de démarcation entre les musulmans et les chrétiens : ils renversèrent l'administration, les institutions, les coutumes, la hiérarchie en vigueur dans l'empire d'Orient; ils accordèrent bien à leurs nouveaux sujets le libre exercice de leur religion, le droit de s'administrer eux-mêmes, de former des communautés distinctes, entièrement séparées de la nation conquérante; mais l'Osmanli a eu le tort de vouer toutes les religions autres que la sienne à un souverain mépris, qu'a tempéré seule la bienveillance naturelle de son caractère; non-seulement il a repoussé toute solidarité avec les infidèles, mais il a évité de se trouver en contact avec eux, bien qu'il ne leur ait jamais refusé l'hospitalité. Voilà le mal profond qui a amené surtout l'affaiblissement de ce vaste empire.

L'origine et la nature de la propriété en Turquie sont assez remarquables. A l'époque de la conquête, le territoire fut divisé en trois parties : l'une fut attri-

buée aux mosquées, pour subvenir aux besoins du culte, à l'entretien des écoles, des hospices, etc.; la deuxième fut répartie entre les vainqueurs ou laissée aux anciens habitants; la troisième demeura entre les mains de l'État. De là trois classes de propriétés : *ecclésiastiques, patrimoniales* et *domaniales*.

On appelle *vakf* ou *vakouf* la forme particulière qu'affecte la propriété des mosquées ou de certaines fondations pieuses. L'organisation en est extrêmement vicieuse; Mahmoud II et son successeur ont cherché à mettre un terme aux abus qui s'y sont glissés; mais l'extirpation en est difficile, et c'est peut-être là le plus grand obstacle que rencontre le tanzimat.

Les sujets non musulmans, c'est-à-dire ceux que l'on a appelés avec dédain *raïas* (troupeau) forment cinq groupes de nations, désignées, en style officiel, sous le titre de *milleti khamsa* (les cinq communautés), et gouvernées, sous la surveillance de la Porte, par leurs patriarches ou primats respectifs et par le grand rabbin des Juifs. Ce sont : 1° la nation ou communauté grecque; 2° la nation ou communauté arménienne; 3° la nation ou communauté arménienne-unie; 4° la nation ou communauté latine; 5° la nation ou communauté israélite.

Il faut y ajouter la communauté protestante, récemment reconnue par la Porte.

Trois sectes n'ont pas d'existence officielle : ce sont les Syriens jacobites, les Chaldéens nestoriens et les Stari-Vierzi ou Vieux-Croyants, Cosaques qui n'ont pas voulu se soumettre à l'autorité de l'Église orthodoxe de Russie, fondée par Pierre le Grand, et qui se sont établis aux environs de Brousse et dans la vallée du Kizil-Ermak.

Toutes ces communautés se meuvent fort à l'aise, sous leurs propres lois, dans cette prétendue patrie de l'intolérance; elles ont toutes leurs tribunaux civils, leurs établissements de bienfaisance; toutes les Églises vivent sans contrainte et ont une liberté d'action illimitée. Il y a un patriarche grec à Constantinople, le primat arménien qui s'y trouve n'est qu'un simple évêque, mais affecte l'autorité d'un patriarche; il y a en Turquie plusieurs évêques catholiques, particulièrement dans les provinces occidentales.

Il n'existe de noblesse ni chez les Ottomans, ni chez les raïas; il y a seulement, chez les raïas, une espèce d'aristocratie bourgeoise, qui exerce une grande influence sur les affaires civiles et même religieuses, mais sans rôle politique dans l'État. Les artisans sont groupés par corps de métiers et forment des *esnafs* (corporations), dont les chefs, appelés *kiaïas*, sont établis par élection et représentent leurs corps respectifs auprès de l'autorité administrative.

Dans l'instruction publique, il faut distinguer les écoles à l'usage des sujets musulmans et les écoles à l'usage des sujets non musulmans. Parmi les premières, celles qui concernent l'instruction primaire sont gratuites et obligatoires; l'instruction secondaire est gratuite aussi et se donne dans les *mektèbi ruchdiè*, c'est-à-dire les écoles de l'adolescence : on y apprend la grammaire arabe, l'orthographe, le style, l'histoire sainte, l'histoire ottomane, l'histoire universelle, la géographie, l'arithmétique, la géométrie. Mais quelle triste statistique cette instruction nous présente! En 1851, les écoles de l'adolescence étaient, dans tout l'empire, au nombre de 6, et elles étaient fréquentées par 870 élèves! Enfin, au-dessus, viennent les colléges (*medresseh*), divisés en plusieurs sections : 1° les deux

colléges des mosquées des sultans Ahmed et Sélim, pour les jeunes gens qui se destinent aux emplois civils; 2° le collége de la sultane mère, fondé en 1850, pour l'étude des plus hautes branches de la diplomatie et de l'administration; 3° une école normale qui sert de modèle aux écoles des provinces; 4° l'école de médecine de Galata-Seraï, fondée par Mahmoud II; 5° le collége militaire impérial; 6° le collége impérial d'artillerie; 7° le collége de marine; 8° le collége des agriculteurs; 9° le collége des vétérinaires.

Dans les écoles primaires grecques, l'instruction est confiée aux *papas* (curés), et la même communauté religieuse a pour établissements secondaires des espèces de lycées ou séminaires; mais tout cela est fort arriéré. Avec la pauvreté et la faiblesse de ces diverses institutions indigènes, contrastent l'activité et l'état florissant des établissements français de charité et d'instruction publique, fondés aux portes de Constantinople, à Péra, à Galata, à Bèbek, à Saint-Vincent d'Asie, par le père Leleu, lazariste, par les filles de Saint-Vincent de Paul, et par les frères de la Doctrine chrétienne.

L'ordonnance constitutive de l'armée ottomane parut sous le séraskérat de Riza-Pacha. Elle substitue le recrutement par le sort aux levées irrégulières précédemment en usage, introduit l'organisation européenne dans toutes les armes, soumet l'infanterie, la cavalerie et le génie aux manœuvres françaises, et laisse l'artillerie suivre les théories prussiennes. L'armée est divisée en deux services distincts : le *nizam*, ou service actif, et le *rédif*, ou la réserve.

La durée du service dans l'armée active est fixée à cinq années, à l'expiration desquelles les soldats sont renvoyés dans leurs foyers pour y être incorporés dans le rédif, où ils sont maintenus pendant sept autres années.

Indépendamment de l'armée proprement dite, il y a des troupes irrégulières, composées des *kavas* (gendarmerie à pied), des *seïmen* (gendarmerie à cheval), des *sou-bachi* (gardes champêtres), des Tatares de la Dobroudja, des Cosaques de l'Europe et de l'Asie. On peut ajouter les *Bachi-Bouzouk*, troupe indisciplinée et intraitable, entretenue par certains chefs.

Les provinces tributaires sont tenues, en cas de guerre, de fournir des contingents.

L'armée ottomane offre, en temps de paix, un effectif de 200 000 hommes de bonnes troupes, appartenant tant à l'armée active qu'à la réserve.

La marine turque, créée par Mahomet II, et devenue formidable sous Sélim I^er^, tomba dans un état de langueur sous les premiers règnes du XVIII^e^ siècle. On l'avait rétablie, lorsqu'en 1770, les Russes la détruisirent presque entièrement. D'après les plans de Sélim III, elle fut mise depuis sur le pied anglais. En 1853, la flotte se composait de 70 bâtiments, tant à voiles qu'à vapeur. Les équipages comptaient 32 000 matelots. Mais la guerre a modifié ces chiffres et réduit par le cruel désastre de Sinope le nombre des navires.

Les revenus de l'Etat ont été évalués, avant la guerre de 1854-1855, par M. Cor, ancien premier drogman de l'ambassade de France en Turquie, de 150 à 172 000 000 de francs. Les dépenses s'élevaient au même chiffre; mais la guerre en a entraîné d'autres, qui ont détruit l'équilibre de ce budget, d'ailleurs tout à fait élémentaire et dans l'enfance. Qu'est-ce qu'un revenu de 150 000 000 de

francs pour un empire de cette étendue ? Les principales sources de recettes actuelles sont : l'*ouchour* ou dîme, le *vergu* ou impôt foncier, le *gumruk* ou les douanes, l'*ihtiçab* ou les impôts indirects ; enfin les tributs de l'Égypte, de la Valachie, de la Moldavie et de la Servie. Il y a peu de temps, on y joignait le *kharadj*, ou capitation des raïas ; mais le dernier khatthy-humaïoun a, comme nous l'avons dit, supprimé cette branche de revenu, au grand honneur du gouvernement ottoman.

La vénalité de tous les emplois a introduit dans tous les états et dans toutes les classes des habitants de cet empire une avidité pour le gain et une corruption telle que la moindre grâce, le moindre service, ne s'obtiennent que par des présents. On achète la sentence du juge et la déposition des témoins, comme on achète un emploi, comme on achète la faveur d'un homme en place. Dans aucun pays de la Terre, les faux témoins ne sont si communs et si déhontés qu'en Turquie : état de choses d'autant plus terrible que tous les juges, le *mollah*, le *cadi* et le simple *naïb*, prononcent sans appel.

La jurisprudence turque est celle d'une tribu de guerriers nomades. Après quelques serments prêtés pour et contre par les deux parties adverses, le cadi prononce une sentence sans appel, appuyée par quelque verset du *livre très-saint*, le Koran. Infliger la bastonnade aux gens du peuple ; faire payer au riche grec ou européen une amende, ou, comme on dit dans le Levant, une *avanie* ; condamner un voleur à être pendu, voilà le savoir ordinaire d'un juge turc. Point d'instruction, point d'avocats ; la justice est rendue ou l'injustice est consommée en peu d'heures.

Un des plus grands maux de l'empire Ottoman est la diversité des religions. Les Turcs, avec tous ceux qui suivent la loi de Mahomet, ne forment pas un quart de la population en Europe. Les trois quarts se composent de nations chrétiennes. Outre les Grecs proprement dits, les peuples d'origine slave ou roumaine, tels que les Serbes, les Valaques, les Moldaves, les Monténégrins, suivent le rite *grec oriental*.

Cette Église grecque, traitée de schismatique par les catholiques romains, persécute elle-même avec acharnement le parti peu considérable des *grecs-unis*, c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent l'autorité du pape. Les Arméniens forment une Église nombreuse, et d'autant plus puissante, qu'elle est environnée d'une réputation d'austérité et de probité. D'autres sociétés religieuses, telles que les jacobites, les nestoriens, les Maronites, tirent quelque force de l'union qui règne dans le sein de chacune d'elles. Les Druzes bravent de front le mahométisme. Les Juifs fourmillent ici plus que dans aucun pays d'Europe.

L'*islamisme*, ainsi appelé du mot arabe *islam*, qui signifie *soumission à Dieu*, a pour fondateur, ainsi que tout le monde le sait, Mahomet. Les principaux préceptes sont la *purification*, la *prière*, le *jeûne* du mois de Ramadan, mois pendant lequel on doit s'abstenir durant le jour de tout aliment, et qui est suivi de la fête du *Beyram*, pendant laquelle il est permis aux fidèles de se dédommager des abstinences précédentes ; *l'aumône légale*, qui, se distinguant des charités recommandées pour chaque moment, consiste à donner tous les ans aux pauvres le quarantième de ses biens mobiliers ; enfin le pèlerinage de La Mecque, que tout

musulman, libre et en bonne santé, est obligé de faire au moins une fois en sa vie (1).

La prière a lieu cinq fois par jour; le vendredi est férié par les mahométans, comme le dimanche par les chrétiens. Le mahométisme a conservé, des anciens Arabes, la pratique de la circoncision; il interdit le vin et toute boisson enivrante; mais il permet d'épouser quatre femmes à la fois, et autorise le mahométan à faire de ses esclaves femelles autant de concubines. Au reste, l'islamisme ôte à l'homme presque toute liberté, en lui persuadant que tout ce qui lui arrive, le bien comme le mal, est déterminé d'avance d'une manière invariable; c'est la doctrine du fatalisme.

L'islamisme a de tout temps été divisé en un grand nombre de sectes, qui ont donné lieu à des guerres terribles. La division commença immédiatement après Mahomet. Le prophète, en mourant, ne laissait qu'une fille, mariée à son cousin Ali, et il négligea de faire reconnaître celui-ci pour son successeur. Ses compagnons ayant successivement élevé au pouvoir Abou-Bekr, Omar et Osman, il y eut, dès cette époque, des musulmans qui crièrent à l'injustice, et qui refusèrent de reconnaître d'autre souverain légitime qu'Ali. Plus tard, lorsque celui-ci eut été nommé khalife, plusieurs musulmans du parti contraire se soulevèrent contre lui, et la guerre civile ensanglanta les contrées soumises à la nouvelle religion. Telle est l'origine des deux principales sectes qui partagent encore les musulmans, et qu'on nomme *sonnites* ou *sunnites*, et *chyytes*.

Les premiers admettent la succession des khalifes, telle qu'elle eut lieu en effet, regardant comme également saints tous les compagnons du prophète qui furent fidèles à sa loi; ils reconnaissent comme légales les explications théologiques et les décisions de ces divers personnages : de là leur nom dérivé du mot arabe *sonna* (tradition). Les *chyytes* ont été ainsi nommés d'un autre mot arabe qui signifie *sectaires*, par suite de leur amour exclusif pour Ali. Les Turcs sont sonnites.

Les sonnites se subdivisent en quatre rites nommés *hanbalites*, *chaféites*, *malekites* et *hanéfites*, du nom de leurs fondateurs, Hanbal, Chaféi, Malek et Abou-Hanifa. Quant aux chyytes, leurs sectes sont aussi fort nombreuses. Les uns reconnaissent comme souverains légitimes les descendants d'Ali, jusqu'au dernier de tous, qui, ayant disparu à l'âge de douze ans, passa pour s'être caché dans quelque lieu inconnu, pour reparaître un jour sur la Terre et y faire triompher la bonne cause. Ces personnages, au nombre de douze, furent nommés les *imams*, c'est-à-dire les chefs par excellence; et le dernier, dont le retour est attendu, est surnommé le *mahdi* ou le *dirigé*. D'autres sectaires considèrent Ali comme un être divin : tels sont les *Nossaïris* et les *Motoualis*. D'autres chyytes admettent les six premiers imams, mais prétendent qu'au lieu du septième, appelé *Moussa*, il aurait fallu proclamer un de ses frères, nommé *Ismaël* : de là la secte des *ismaéliens*.

Enfin il existe encore deux sectes très-différentes des sonnites et des chyytes : ce sont les *Yézidis*, qui, tout en conservant un mélange de croyances chrétiennes et musulmanes, paraissent être formés des débris de sectes de mages, de mani-

(1) Plusieurs des renseignements donnés ici sur la religion musulmane sont dus à M. Reinaud, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui les avait transmis à J. Huot.

chéens et de sabéens ; ce sont aussi les *Ouahabys* ou *Ouahabites*, qui admettent l'islamisme réduit à sa plus grande simplicité, reconnaissent un dieu unique, mais qui ont Mahomet en horreur.

La funeste influence de l'islamisme s'étend même sur la constitution physique des musulmans, puisque la défense de boire du vin a mis en vogue chez les uns l'abus secret des liqueurs spiritueuses, et chez les autres l'usage funeste de l'opium. Le précepte des ablutions fréquentes engage les riches à construire beaucoup de fontaines publiques. Les cimetières turcs plaisent à l'homme religieux ; les fleurs soigneusement entretenues sur les tombeaux, les cyprès qui les ombragent, les familles qui viennent y célébrer la mémoire des défunts, tout ce mélange de deuil, de dévotion et d'agréments champêtres surprend et étonne agréablement le voyageur sensible.

La civilisation littéraire et savante des Turcs est encore dans son enfance. Ils ont cependant senti la nécessité d'une instruction publique. Mais en Turquie, comme ailleurs, les lumières concentrées parmi un petit nombre d'individus ne servent le plus souvent qu'à rendre la tyrannie plus ingénieuse. Aucune voie large et libre n'est ouverte en Turquie à la communication des idées. Les musulmans doivent, à la vérité, aux *khodja*, ou gens de plume, un très-grand nombre d'ouvrages, très-estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persane, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane, à la géographie de leurs provinces; mais si, dans ces ouvrages, écrits la plupart d'un style boursouflé, il se trouve quelques lumières, elles ne se répandent pas parmi les masses de la nation. La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes, et la puissante opposition de presque tous les gens de plume, ont empêché les établissements d'imprimerie de se multiplier en Turquie d'une manière solide. Ce pays nous montre ce que serait devenue la civilisation moderne de l'Europe sans le secours de ce noble art.

L'absence des lumières savantes influe toujours sur l'état des arts utiles. Quoique les Turcs, surtout ceux d'Asie, ne soient pas dépourvus de goût pour l'agriculture, ce premier des arts languit dans toute l'étendue de l'empire Ottoman ; on cultive mal des champs qu'on peut redouter de voir moissonner par un gouverneur ou par des brigands. L'industrie manufacturière se conserve dans quelques villes, parmi lesquelles, outre la capitale, on distingue Salonique, Andrinople et Roustchouk.

L'industrie des tissus, de la teinturerie, de la tannerie, etc., autrefois active, est bien déchue aujourd'hui. Deux causes principales ont contribué à cette décadence : la concurrence redoutable que les fabriques étrangères font aux fabriques nationales, et la réforme elle-même, qui, par les changements qu'elle a introduits dans le costume, a favorisé, sans le vouloir, le goût des étoffes étrangères, et rendu la Turquie tributaire de l'Europe pour les produits nouveaux qu'elle lui empruntait. L'industrie est fort simple, quoique souvent ingénieuse; elle est toute manuelle : pas de machines à vapeur, pas de filatures ni de tissage à la mécanique, point de constructeurs habiles et exercés. Les familles trouvent généralement dans leur travail intérieur le moyen de se confectionner les objets nécessaires à leur consommation. Les tissus de coton, de soie, de laine, la bonneterie, la teinturerie, la passementerie, la tannerie, la sellerie, la cordonnerie, la poterie, surtout celle des

pipes, la confection des tapis, celle des armes, la coutellerie, la bijouterie, l'orfévrerie, la chaudronnerie, sont à peu près les seules branches qu'on puisse citer parmi celles qui ont résisté à la décadence industrielle. Ajoutons la broderie, dans laquelle les femmes grecques se distinguent par le bon goût du dessin et le contraste harmonieux des couleurs.

Le commerce s'alimente principalement par l'exportation des matières brutes, telles que laines, soies, cotons, cuirs, tabacs, quelques métaux, surtout du cuivre; les vins, les huiles, les figues, dattes, amandes, raisins de Corinthe et autres fruits, fournissent également de grands articles de commerce. Enfin nous tirons encore, de ces contrées, de la garance, de la noix de galle, de la vallonée, de l'alun et diverses terres particulières, entre autres la substance argileuse et magnésienne nommée écume de mer.

Les musulmans s'occupent peu de commerce; mais ils montrent une grande habileté comme fabricants de draps, comme armuriers et comme tanneurs; leurs ouvrages en acier et en cuivre, ainsi que leurs teintures, surpassent ou égalent tout ce que l'industrie européenne offre de plus parfait en ces genres. Il ont aussi des tailleurs et des cordonniers très-intelligents. Les Grecs se mêlent de tous les arts, de tous les métiers; c'est parmi eux qu'on trouve les meilleurs marins de l'empire Ottoman. Les Arméniens sont ceux qui, dans l'empire, font le plus grand commerce. Patients, économes, infatigables, ils voyagent dans l'intérieur de l'Asie et dans l'Inde; ils ont des magasins et des correspondants partout. La plupart exercent des arts mécaniques; ils sont en même temps banquiers, fournisseurs et hommes d'affaires des pachas et autres grands personnages. Les Juifs se présentent ici sous des couleurs bien plus défavorables qu'en Europe; tout commerce pour eux est bon, s'il donne un bénéfice. Les riches font l'usure, et les douaniers turcs se servent des Juifs pauvres pour évaluer les marchandises et en percevoir les droits.

Le commerce ottoman offre ce fait remarquable, que, depuis plus de trois siècles, les sultans turcs, devançant dans l'application les théories les plus avancées des économistes modernes, proclamèrent, les premiers en Europe, la liberté absolue du commerce. Il y a même, on peut le dire, trop de générosité et de libéralité dans ce système commercial: les divers traités ou ordonnances intervenus, particulièrement depuis vingt ou trente ans, créent, en faveur du commerce étranger, des avantages sans analogie dans aucun pays, et ils sont tels, que les régnicoles ne sauraient soutenir la concurrence. Il n'y a pas de documents officiels qui puissent guider le statisticien dans la valeur des exportations et des importations. D'après les recherches de M. Ubicini, les premières s'élèvent, année moyenne, à 226 millions, les secondes à 273 millions. Les importations européennes en Turquie consistent surtout en tissus de toute sorte. Dans les exportations de la Turquie en Europe, les denrées et les matières premières entrent pour les sept huitièmes; les objets manufacturés, seulement pour un huitième.

Les transports dans l'intérieur sont difficiles et lents. Les rivières, dont aucun travail n'a rectifié le cours, n'offrent qu'un secours presque insignifiant. C'est par les chevaux et les mulets que s'opèrent les transports dans la Turquie d'Europe; c'est par les caravanes, et au moyen de 100 000 chameaux, que se font ceux des

provinces ottomanes d'Asie et d'Afrique. La mer offre aux communications commerciales leur principal mode d'activité; on distingue, d'une part, la *grande navigation,* c'est-à-dire celle qui concerne les échanges avec les États et les ports européens, et, de l'autre, la *navigation de caravane,* espèce de grand cabotage entre les différentes échelles du Levant. M. Ubicini évalue la moyenne des entrées et des sorties réunies à 35 ou 40 000 navires, jaugeant ensemble de 45 à 50 millions de tonneaux.

Nous avons fait entendre que la décadence de l'empire Ottoman offre les plus graves symptômes. M. le comte d'Escayrac de Lauture, qui a beaucoup examiné et étudié cet empire, a fait comprendre cette décadence dans un ouvrage récent (*la Turquie et les États musulmans,* 1858), dont nous extrayons les énergiques passages suivants, qui compléteront notre description de la Turquie.

Le Koran, ses interprétations, les gloses des docteurs des premiers siècles de l'hégyre et surtout d'Abou-Hanifa, les arrêts et les décisions des anciens juges sont à la fois toute la religion, toute la politique et toute la loi. On en fit, sous Soliman le Législateur, un code assez complet, dont les muftis sont les interprètes généraux, et que le gouvernement et les juges appliquent aux cas particuliers.

Si on l'examine à notre point de vue, ce livre est élégant de style, pompeux de figures, harmonieux, presque rimé; mais il n'a qu'une faible valeur comme œuvre religieuse, et n'en a point comme œuvre politique : c'est une série de lieux communs, qui se répètent cent fois; une réunion bizarre de prescriptions minutieuses et d'indications vagues, de contradictions, d'erreurs, d'absurdités. Aucune méthode n'a présidé à la composition du Koran. Après la mort de son auteur, on en relia comme au hasard les différentes parties : rien dans le sens ne les rattache l'une à l'autre, et les versets d'un même chapitre ont même souvent si peu de rapport entre eux, qu'on ne peut voir, dans ce langage désordonné, dans ces images qui se heurtent, que l'agitation du délire.

Tel est le livre dont dépendent les destinées de l'Orient.

Qu'on lise l'histoire des États musulmans; qu'on regarde le trône ou qu'on jette les yeux sur le peuple, on ne voit, d'une part, qu'exactions et massacres; de l'autre, que complots, trahisons, régicides : c'est toujours la même tyrannie tempérée par le meurtre des rois, qui tombent, non point victimes de jugements hypocrites, mais dupes de leur propre entourage.

Aux yeux de la loi musulmane, le souverain légitime est celui qui règne : celui qui le tue est aussi légitime que lui. Le prince peut être adonné à tous les vices, commettre tous les crimes; l'impiété publique lui est seule interdite. Il se livre donc sans frein à toute la fougue de ses passions, et l'excès qu'il fait de son pouvoir nous porte à supposer qu'il pourrait changer des lois mauvaises, si la velléité lui en venait. C'est là qu'est notre erreur : armé pour le mal, il ne l'est jamais pour le bien. Le Koran brave ses efforts, et, bien que ses interprètes ne soient pas toujours écoutés, la voix du peuple, qui peut se faire entendre, arrête parfois des réformes utiles, mais impies.

Il n'y a point d'aristocratie dans l'Islam; le despotisme, d'ailleurs, repousse tous ceux que leur naissance, leur fortune, leur mérite même rend indépendants et dangereux. Dans un État aussi barbare que la Turquie, les distinctions basées sur le savoir n'existent guère; car l'ignorance est à peu près égale pour tous. Les magistrats connaissent quelques lois, mais ils ignorent, tout comme les autres, ce qui dépasse les limites de l'empire et même celles de la province dans laquelle ils vivent.

Le caprice et la sottise des princes livrent l'État aux mains les plus indignes. Mustapha Ier

faisait amener les passants et s'amusait à les nommer aux plus hauts emplois pour jouir de leur surprise. Tantôt le vizir est un jeune garçon employé dans un café, et dont le sultan a remarqué la bonne mine; tantôt c'est un fendeur de bois aux robustes épaules, comme Kalaïli-Ahmed ou Mohammed-Baltadji; tantôt un rameur du sérail, comme Khodja-Ibrahim; très-souvent, comme Daltaban, le premier ministre ne sait ni lire ni écrire.

Ce ne sont, du reste, pas toujours ces parvenus éphémères qui gouvernent; ils sont parfois des mannequins que d'autres font mouvoir; c'est le mufti, c'est le chef des eunuques noirs, c'est-à-dire l'idéal de la stupidité; ce sont les femmes du harem, car les femmes jouent un grand rôle dans toutes ces comédies, souvent tragiques, et la sultane Keucem a payé de sa vie la domination de trois règnes. Mais, que ce soient des portefaix, des eunuques ou des femmes qui le conduisent, l'empire n'en marche pas moins à sa ruine.

Le sultan, espèce d'idole, est entretenu avec soin dans l'oisiveté et le vice. Il endort son ennui et ses terreurs dans la dissipation, dans l'ivrognerie, quelquefois dans la satisfaction d'une imbécile férocité. Il n'est pas de sorte de débauche que les sultans n'aient poussée jusqu'à la satiété et l'épuisement. Mourad III mourut des vaines terreurs que lui inspirait l'opium; Sélim II, surnommé l'Ivrogne, Mourad IV, succombèrent à l'abus du vin et de l'eau-de-vie; Mahmoud II est mort du *delirium tremens;* Ibrahim était aussi cruel que stupide; Mourad IV s'amusait à tuer ceux qui passaient devant ses fenêtres ou ceux qu'il rencontrait dans la rue.

Le sultan actuel a de bonnes intentions, et pourquoi en aurait-il de mauvaises? Il cherche à s'éclairer, il voudrait améliorer le sort de ses peuples, régénérer son empire, je ne veux pas le mettre en doute; mais cette cour, ces mœurs, ces coutumes, ces lois l'environnent, lui cachent tout, l'arrêtent à chaque pas qu'il voudrait faire; c'est une prison qui sera sa tombe. L'Orient peut avoir des princes honnêtes, il peut même en avoir d'éclairés, il peut même en avoir qui soient de grands hommes; mais tout cela ne saurait le sauver.

Si l'on s'en fiait aux seules apparences, la magistrature serait, dans tout l'empire, ce qu'il y aurait de plus respectable; elle ne manque ni d'instruction spéciale, ni de dignité, ni d'éclat; elle constitue un corps presque aristocratique, et en grande partie héréditaire par le fait.

Malheureusement cette magistrature, qui compte des hommes éminents et de la plus haute vertu, compte encore plus d'intrigants et d'hommes pressés de s'enrichir. Les charges de la magistrature sont vénales et se payent fort cher; soit que la loi le tolère ou qu'elle s'y oppose, le fait est constant; aussi, dans tout l'empire, la justice est-elle à vendre.

Deux témoignages établissent un fait; les faux témoins encombrent l'abord des tribunaux; a-t-on payé le juge, il les admet; n'a-t-il rien reçu, il allègue leur mauvaise réputation. Il invoque contre eux les procès en faux témoignage qu'on leur a intentés, et les écarte.

Les plus grandes sources des revenus de la magistrature, ce sont la gestion des biens religieux, l'administration des biens contestés ou vacants, la tutelle des orphelins, le partage des successions. Aussi cette justice, qu'on croit sommaire, est-elle parfois d'une lenteur plus désespérante que celle de la justice anglaise; je connais tel procès qui dure depuis plus de vingt ans, et en durera peut-être autant encore : il s'agit de grands biens sur lesquels les plaideurs ne prélèvent qu'une légère aumône. Les mosquées ont des propriétés innombrables et des revenus énormes : celles des villes saintes ont des intérêts partout; l'administration centrale de ces biens est à Constantinople, et chaque année les mosquées et les biens des provinces sont visités par des inspecteurs, ce qui veut dire simplement que l'intendant général et les inspecteurs réclament leur part dans les dilapidations qui se commettent.

Les mosquées regorgent de biens; toutes tombent en ruine, et l'État n'a point de ressources; singulière situation, née de l'apathie des uns et de la cupidité des autres. La classe des mollahs, qui sont non-seulement les juges, mais les évêques de l'islamisme, est par état la plus religieuse. Celle qui l'est le moins, c'est celle des commis; c'est en même temps la classe la plus vicieuse et la plus corrompue. Ces commis, innombrables à Constantinople, sont nombreux dans toutes les provinces; la concussion leur est facile, et ils l'exercent avec une supériorité remarquable. Toute leur science économique et administrative consiste habituellement dans une belle écriture et la connaissance de quelques formules; ils ont le soin

néanmoins d'altérer cette écriture de telle façon que les gouverneurs ou les chefs militaires, dont ils dépendent, ne puissent se rendre compte de rien; comme ils se soutiennent fort les uns les autres, il est difficile de l'emporter sur eux, et il est rare qu'on ose l'entreprendre.

L'ignorance extrême des Turcs, même du plus haut rang, ignorance qui va très-souvent jusqu'à ne savoir ni lire ni écrire, a fait généralement adopter l'usage de secrétaires; on ne leur dicte point ce qu'ils doivent écrire, les formules du protocole constituant une science aussi puérile que compliquée, dont ils ont le monopole, ils lisent seulement ce qu'ils ont écrit, et la pièce est revêtue du cachet qui la rend valable; très-souvent ils lisent autre chose que ce qu'ils ont écrit, et il en résulte un grand désordre ou des procès interminables. Les interprètes, qui sont une espèce particulière du même genre, ont bien plus d'avantages encore; il n'est pas d'intrigue dans laquelle on ne les trouve fourrés, et l'on a dit avec justice que Constantinople avait trois plaies, les incendies, la peste et les interprètes.

Quant aux gouverneurs, aux grands officiers, aux personnages importants de l'empire, on peut, relativement à leur origine, les diviser en trois classes principales, celles des Turcs, des Grecs et des mamelouks. Les Turcs, ou ceux que j'appelle ainsi, appartiennent à des familles musulmanes de Constantinople ou de quelque autre partie de l'empire. On doit distinguer parmi eux les Albanais.

Ces Turcs ont plus de dignité et d'extérieur que d'intelligence et d'aptitude aux affaires; les Albanais sont de beaucoup les plus capables et les plus énergiques; quant à ceux de Constantinople, ils ont la politesse et la fausseté qui s'apprennent dans cette ville.

Les Grecs sont des renégats ou des fils de renégats; ils sont les plus actifs, les plus distingués, les plus fins et les plus cupides de tous; leur nombre est très-considérable, beaucoup se font passer pour Turcs. Les renégats européens sont en petit nombre et jouissent de peu de crédit, parce qu'ils ne savent pas se plier aux usages des Ottomans, dont ils parlent rarement la langue.

Les mamelouks sont des esclaves amenés de la Circassie, de l'Abasie, de la Mingrélie, de la Géorgie, quelquefois même du Kurdistan. Ces contrées ont toujours livré au commerce de jeunes garçons et de jeunes filles; nous en retrouvons des traces dans l'antiquité la plus reculée; les ports de Phasis, Dioscurias et Phanagoria étaient les entrepôts de ce commerce. Il y a un siècle, l'empire Ottoman recevait aussi des esclaves russes et même des esclaves allemands, vénitiens, français, anglais. Il y a encore aujourd'hui dans l'empire quelques esclaves grecs provenant des guerres de la Morée.

Ces mamelouks, employés comme pages dans le palais et les maisons des grands, deviennent officiers ou commis si leur patron jouit de quelque influence. S'il est ministre, il en fait des généraux et des gouverneurs. Quelques-uns arrivent aux plus hautes dignités de l'État; ils sont fort nombreux; les diverses races dont ils se composent ont peu de sympathie les unes pour les autres : néanmoins ils se soutiennent entre eux et vivent en assez bonne intelligence.

Le revenu de la Turquie est extrêmement faible; il ne dépasse pas 160 millions, c'est-à-dire le quart de celui de l'Espagne; si même l'on tient compte du rapport de ces revenus aux populations des deux pays, on reconnaîtra que l'Espagne est huit fois plus riche que la Turquie.

Cette pauvreté fait que l'empire ne peut trouver d'argent qu'à des conditions qui sont sa ruine; ses lois sont si mauvaises, que tout emprunt est un crime, car le Koran proscrit l'intérêt de l'argent, et l'État, musulman par excellence, ne peut qu'à grand'peine se rendre complice et tirer profit d'une infidélité flagrante aux lois en vertu desquelles il existe.

Le commerce extérieur de l'empire s'élève à près de 500 millions, mais il est tout entier, ou à peu près, dans des mains étrangères; au lieu d'enrichir le pays, il lui arrache ses dernières ressources.

M. Ubicini a exposé le détail du budget, j'en extrais ce qui suit:

| | |
|---|---|
| Liste civile du sultan. . . . . | 17 250 000 fr. |
| Liste civile de la sultane mère et des sœurs du sultan. . . . . | 1 932 000 |
| Traitement des employés civils, moins les agents à l'étranger. . . . . | 44 850 000 |

| | |
|---|---|
| Dotation du Trésor pour dépenses d'utilité publique, routes, pavages, encouragements à l'agriculture, etc. . . . . | 2 300 000 ! |
| Le budget total est de. . . . . | 173 052 000 fr. |

Certes, il est impossible de se montrer plus favorable à la Turquie que M. Ubicini; cependant, en faisant connaître son budget, il produit contre elle un éclatant témoignage.

On résumerait en deux mots l'état financier des États musulmans à l'aide d'un dicton turc : *fantasia tchok, para yok*, beaucoup de fantaisie et pas d'argent.

C'est à leurs succès dans la guerre que les Turcs ont dû de s'élever au rang des nations, et de compter même parmi les plus puissantes de celles dont l'histoire garde le nom. Ils durent leurs triomphes à une organisation militaire plus puissante que celle des Grecs, dont il ne restait plus qu'une ombre. Dès le XIVe siècle, le deuxième sultan des Turcs, Orkhan, créait une armée régulière et permanente formée d'esclaves chrétiens, à laquelle fut donné le nom de *iéni-tchéri*, c'est-à-dire nouvelle milice, dont nous avons tiré le mot janissaire.

Il suffit aux Turcs de voir que Napoléon avait toujours battu les Autrichiens, pour supposer que toutes nos institutions militaires rendraient leur pays invincible. Ils formèrent donc des régiments comme les nôtres, et cherchèrent à les recruter; mais l'esprit de race y était et y est encore un grand obstacle : l'état barbare dans lequel vivent certaines populations leur inspire l'ardeur bouillante du chevalier, mais ne leur donne ni la patience ni le courage tranquille qui font la force de nos armées. Ces populations ont horreur du service régulier; elles s'y refusent, et on les y soumet difficilement. Toutes, au contraire, concourraient avec joie à la formation de corps irréguliers et spéciaux qui pourraient mettre en jeu leurs diverses aptitudes.

Le choix des officiers est ce qu'il y a de plus triste dans l'armée turque, et malheureusement aucune loi d'avancement ne semble y présider; la domesticité est ordinairement le chemin des honneurs militaires : aussi les officiers sont-ils d'une platitude extrême vis-à-vis de leurs supérieurs; l'espionnage le plus vil, les missions les plus honteuses n'ont rien qui leur répugne; leur ignorance est telle, que l'immense majorité ne sait ni lire ni écrire. Leur imprévoyance, leur incurie sont sans égales; ils se livrent à toutes sortes de concussions, et le sentiment de l'honneur militaire, tel que nous l'entendons, leur est complétement étranger. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi eux quelques gens honorables, pouvant remplir convenablement leurs fonctions; de ceux-là, les uns sortent des écoles, les autres sont de vieux serviteurs que l'avancement a laissés de côté. Il peut même arriver que parmi les officiers généraux il y ait parfois des hommes d'un grand mérite : il y a des hommes capables partout; et si la capacité ne règle pas en Turquie l'avancement, elle ne s'y oppose pas toujours.

Quant aux soldats, ils valent mieux que les officiers, parce qu'ils n'ont pas besoin de la même instruction pour remplir leur tâche, et qu'ils n'ont pas à recourir aux mêmes intrigues pour s'élever.

Le soldat turc, albanais, bosniaque, d'une part, le soldat arabe et égyptien, de l'autre, diffèrent beaucoup. La manière dont les soldats sont traités en Turquie et en Égypte présente aussi quelque diversité. Le soldat turc est triste, résigné, propre; il a beaucoup du soldat allemand; l'Anatolie fournit des hommes superbes; les vêtements sont souvent malpropres, ainsi que les armes; mais le gouvernement est seul coupable dans le premier cas, et dans le second ce sont les officiers qui négligent leur devoir.

Le soldat turc est bien nourri; je n'en connais pas qui le soit aussi bien, et je dois dire que j'ai souvent assisté à son repas et goûté sa pitance; il est traité avec douceur par ses chefs, qui l'appellent mon cher ami, mon agneau, etc.

L'organisation de la Turquie est démocratique, plus que démocratique même, puisque la naissance, la richesse, le mérite, y sont des causes de suspicion, tandis que l'esclavage y est le marchepied de la grandeur.

Toutefois, bien que démocratique ou ochlocratique, bien que soumis partout à une tyrannie semblable, l'empire renferme trois classes de peuples dont le crédit ou les droits ne sont point entièrement pareils : ce sont les musulmans conquérants ou les Turcs, les musul-

mans conquis, en majeure partie Arabes, enfin les chrétiens et les Juifs soumis à la domination ottomane. On pourrait dire que les musulmans sont citoyens, et que les non musulmans sont sujets; mais il est facile de voir qu'il n'y a point de cité. Le titre donné aux musulmans devant la justice est celui d'asker, soldat (de la foi), et c'est pourquoi les deux chefs de la magistrature portent le titre de kazi asker. Les chrétiens et les Juifs sont qualifiés en justice de beladis, c'est-à-dire indigènes; le code et le Koran les appellent zimmis; les Européens les appellent plus souvent raïas, bien que ce mot, qui veut dire troupeau, convienne également à tous les sujets de l'empire.

Je parlerai d'abord des raïas.

Les Grecs sont intelligents et actifs, audacieux dans leurs entreprises, sobres et économes. On leur reproche trop d'astuce, on leur reprocherait encore trop de crédulité et d'exaltation religieuse, si leur religion n'était point un instrument de leur salut. Ils ont su demeurer un peuple et survivre aux ruines de leur empire, pour en attendre la renaissance; toujours petits par le nombre et par le territoire, c'est-à-dire par ce qui passe, ils ont toujours été grands par le génie et par une sorte de vertu, c'est-à-dire par ce qui dure. On les croit fort dégradés, on les regarde comme d'indignes descendants des héros spartiates et des sages Athéniens : on se trompe cependant; les Turcs les ont plutôt entourés qu'écrasés; leur nombre, leur bel idiome, leurs souvenirs, leur piété, leurs îles et leurs montagnes ont été comme des forteresses que les Turcs ont pu circonvenir, mais dont ils n'ont jamais complétement triomphé. Ces autres Grecs répandus de tous côtés, vivant d'un petit commerce ou de la culture de quelques métairies, ressemblent aux Grecs Ioniens du grand roi, habiles à flatter les Perses comme ardents à les combattre. Quant aux Fanariotes, ce ne sont plus des Grecs, ce sont des transfuges auxquels manquent la gloire, les malheurs et le suicide de Thémistocle.

Les raïas slaves et roumains ont les nobles aspirations des Grecs sans en avoir tout le génie.

Les Arméniens, assez semblables aux Fanariotes, sont les parasites et les complaisants des Turcs; ils sentent qu'il leur serait impossible de conserver ce rôle auprès de maîtres plus intelligents; aussi sont-ils nos ennemis les plus acharnés en même temps que nos flatteurs les plus insinuants.

Nombreux en Orient, où l'inquisition d'Espagne en rejeta un grand nombre, les israélites y sont fort divers. En Égypte, plusieurs d'entre eux sont à la tête du mouvement; à Constantinople, ils sont fort misérables; à Tunis, à Damas, et sur d'autres points, leur condition est intolérable. Ceux qui ont fui l'Espagne ne se sont soustraits à la persécution du feu que pour tomber sous celle de l'insulte; ils n'ont évité une mort prompte que pour subir une longue maladie qui a eu de terribles accès, et qu'on peut appeler une mort en détail. Ce peuple, dont l'histoire fait ressortir la singulière grandeur, ce peuple si libéral et si magnifique quand il est libre, si intelligent et d'un jugement si sûr quand on lui permet de s'éclairer; ce peuple qui, sur les ruines de Jérusalem, succomba avec tant de gloire, nous le trouvons, presque partout en Orient, superstitieux et fanatique, vil et cupide, lâche et dissimulé. Comme les autres races soumises au sceptre musulman, il n'est que ce que de mauvaises lois en ont su faire, et l'exemple de la France fait voir ce qu'en font des lois plus sages.

Ce sont les vices de la loi plus que la haine des musulmans qui ont fait et font encore l'oppression des Juifs; les musulmans les détestent; mais leurs ennemis les plus ardents sont les Grecs : les Grecs sont les provocateurs de presque toutes les menées et de presque toutes les persécutions dirigées contre eux.

Les vices des raïas en général sont ceux des races asservies; ils se prêtent à servir la corruption des Turcs comme entremetteurs, espions, proxénètes, danseurs obscènes, histrions, prêteurs sur gages; les Grecs ont toujours eu peu de sens moral : ce que Lycurgue appelait la vertu n'a pas ce nom parmi nous. Hérodote dit que les Grecs enseignèrent aux Perses l'amour des garçons. Il est possible que les mêmes maîtres l'aient enseigné aux Turcs : en tous cas, les élèves ne sont point au-dessous de leurs maîtres.

L'instruction, en Europe, la plus vulgaire, est si rare en Orient, que les Turcs donnent

habituellement le titre d'agha aux illettrés, et celui d'effendi à ceux qui lisent et écrivent. Il y a des aghas de tous les grades, jusqu'à celui de colonel, où le titre de bey vient confondre sous une même dénomination ceux qui ne savent rien et ceux qui ne savent guère plus. Le nombre des écoles est pourtant considérable; on y apprend à psalmodier, à lire, à transcrire le Koran; ceux qui les ont fréquentées, et c'est à peu près tout le monde, devraient donc savoir lire. Il n'en est cependant pas ainsi : ils ont bien appris à réciter en regardant certains signes ou plutôt même certaine page, quelques paroles d'une langue qu'on ne parle plus sous cette forme et que l'on ne comprend guère; mais le système graphique des Orientaux est d'une singulière imperfection : c'est une sténographie obscure où les voyelles sont habituellement omises; les gens même les plus lettrés ne lisent que rarement sans quelque difficulté, sans quelque hésitation; un long exercice et la connaissance de l'orthographe sont donc indispensables pour pouvoir lire, et il en résulte que l'immense masse de la nation en est entièrement incapable.

Les musulmans, sauf peu d'exceptions, n'ont aucune notion de nos sciences. Le Koran répond à tout, le prophète a tout résolu : pour eux, comme pour Homère, la Terre est un plateau, un disque; elle est entourée, non par le fleuve Océan, mais par la mer des Ténèbres et par les montagnes de Kaf qu'habitent les génies. Quant à leurs superstitions, on ne peut en donner une idée. Ils voient partout des génies, des sorciers, des magiciens, des gens qui ont le mauvais œil; ils ont des saints invisibles qui les surveillent, ils en ont d'autres qui se transportent en un instant d'un pays dans un autre. L'Orient est toujours un sol fertile en miracles. Les musulmans, les chrétiens et les Juifs en ont à revendre, et ce qu'il y a de plus étrange, ce qui montre l'excès de leur crédulité, c'est qu'ils admettent volontiers les miracles les uns des autres.

Deux races principales suivent l'islamisme : ce sont les Arabes, au sud, et les Turcs, dans le nord. Pour les uns et les autres il n'y a qu'une même loi; cette loi permet quatre femmes légitimes et un nombre illimité de concubines; elle fait dépendre la répudiation de la femme du caprice de son mari, et ne soumet cet acte indifférent à ses yeux à aucune formalité judiciaire ou administrative.

Les Turcs, moins excités par le climat, sont moins mobiles que les Arabes et susceptibles de sentiments plus durables; ils ont d'ailleurs un certain respect d'eux-mêmes et de leur sang; aussi la polygamie est-elle très-rare chez eux, et la répudiation y est-elle toujours mal vue. Il faut voir avec quel mépris les Turcs, les Albanais, les Macédoniens, tous les hommes du nord enfin, parlent des mariages arabes pour comprendre à quel point une même loi peut être entendue différemment par deux peuples. Ce n'est pas que la morale des Turcs soit au fond bien sévère; s'ils évitent le scandale, ils n'en aiment pas moins le péché; on les juge mal en plein jour et devant le public; c'est le soir et dans la partie retirée de leur maison qu'ils ôtent le masque que leur impose le respect humain; sans doute, il y a parmi eux des hommes d'une haute vertu : les magistrats, les prêtres, les bourgeois, les marchands, la moitié et peut-être plus de la moitié de la nation professent pour la religion et les mœurs un respect qui ne se dément jamais; il est remarquable que les militaires soient de ce nombre et soient peut-être les plus dévots de tous. Mais les hauts employés, les commis, les derviches, quelques hommes élevés en Europe, n'ont de mœurs et de piété que ce qu'il en faut pour n'être point blâmés par les autres, ou même insultés dans les rues. Rentrés le soir chez eux, leur première pensée est pour la dive bouteille; ils boivent peu de vin, mais beaucoup d'eau-de-vie de mastic, de raisin ou de dattes; cette boisson peut marquer 18 degrés, et beaucoup de Turcs en absorbent chaque soir de 2 à 3 livres pesant. La consommation de l'eau-de-vie est énorme dans l'empire Ottoman, et j'ai tout lieu de croire que la sainte ville de La Mecque est un des points du globe où il s'en boit le plus. Les Grecs sont les agents principaux de ce commerce, et beaucoup de musulmans vont boire dans leurs boutiques; ces boutiques sont ordinairement à double fond, une petite porte mène de la boutique dans une petite pièce où se trouvent des bouteilles et des verres. Un pieux musulman entre dans une boutique en marchandant du fromage ou des harengs, puis il se glisse dans le sanctuaire et en ressort bientôt dans l'état de *kief* le plus satisfaisant.

Les Turcs sont chastes comme l'étaient, selon Plutarque, les Spartiates; cette chasteté n'exclut pas l'amour socratique, et il en résulte que leurs femmes, les trouvant trop chastes, manquent fréquemment à la foi conjugale. On croit en Europe à la fidélité forcée des femmes turques; mais il n'est pas de pays peut-être où les intrigues amoureuses soient aussi communes qu'en Turquie; cela ne veut pas dire qu'elles soient faciles à tout le monde et que les Européens en soient souvent les héros; quand ils croient l'être, ils sont habituellement les dupes d'une mystification qui consiste à revêtir une fille de mauvaise vie de riches vêtements et de diamants loués à un fripier juif. Cette plaisanterie s'est renouvelée tant de milliers de fois que je m'étonne de voir des gens s'y laisser encore prendre. Ce n'est pas même à des musulmans distingués que les femmes turques accordent leurs faveurs, elles les placent beaucoup plus bas : ce sont des domestiques, des esclaves, des palefreniers, des marchands ratas qu'elles choisissent pour amants, c'est-à-dire des hommes qui ne peuvent sans danger pour eux-mêmes laisser percer le secret de leur bonne fortune, et qui souvent même préféreraient être moins heureux.

Les marchandes à la toilette, les duègnes et les eunuques sont les agents naturels et nécessaires de ces trahisons domestiques; les eunuques ont gâté leur réputation et commencent à être vus de fort mauvais œil.

Les harems sont des théâtres où se jouent bien des drames; le poison est un acteur qui y parle souvent; la jalousie qui existe entre les femmes légitimes et les esclaves, cette jalousie qui fit chasser Agar et Ismaël, amène souvent leur mort ou celle de leurs enfants; les constatations légales n'ont pas lieu; à quoi d'ailleurs mèneraient-elles dans un pays où toutes les complicités ont leur tarif. L'autopsie est contraire aux mœurs, à la tradition, aux lois elles-mêmes; l'empoisonnement règne donc sans crainte, et à côté de lui l'infanticide et l'avortement. Il est impossible d'évaluer le nombre des infanticides en Orient, mais on peut dire que le chiffre exact en serait effrayant.

---

# TABLEAUX DE LA TURQUIE.

### ÉTENDUE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

(D'après M. Viquesnel.)

| | | |
|---|---|---|
| Possessions européennes | 528 050 | kil. carrés |
| — d'Asie | 2 075 220 | — |
| — d'Afrique | 2 591 743 | — |
| TOTAL | 5 195 013 | |

### POPULATION.

| | | |
|---|---|---|
| Possessions européennes | 15 184 105 | habitants. |
| — d'Asie | 16 050 000 | — |
| — d'Afrique | 5 100 000 | — |
| TOTAL | 36 334 105 | — |

Mais si l'on déduit en Europe les provinces médiates de Moldavie, de Valachie et de Servie; en Asie, l'Arabie, sur laquelle la Porte n'exerce guère qu'une autorité nominale; en Afrique, la totalité des possessions, parce qu'elles échappent à peu près entièrement à l'action du gouvernement ottoman, on a pour résultats :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| En Europe | 371 950 | kilom. carrés, | 10 268 000 | habitants. |
| En Asie | 1 259 843 | — | 15 150 000 | — |
| TOTAUX | 1 631 793 | — | 25 418 000 | — |

### DISTRIBUTION ETHNOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

(D'après M. UBICINI.)

| | |
|---|---|
| Famille turque | 12 375 000 |
| Famille persane (Kurdes, Druzes, Yézidis, etc.) | 1 288 000 |
| Famille géorgienne (Lazes) | 20 000 |
| Famille sémitique (Arabes, Syriens, Chaldéens, Juifs) | 6 414 000 |
| Famille arménienne | 2 400 000 |
| Famille indienne (Tchinganès ou Bohémiens) | 414 000 |
| Famille gréco-latine | 7 487 105 |
| Famille slave | 5 936 000 |

### CLASSIFICATION DES POPULATIONS PAR RELIGIONS.

21 738 000 musulmans, dont :

4 180 000 en Europe,
12 568 000 en Asie,
4 990 000 en Afrique;

14 075 425 chrétiens, don

10 723 425 en Europe,
3 302 000 en Asie,
50 000 en Afrique;

346 680 Juifs, dont :

206 680 en Europe,
80 000 en Asie,
60 000 en Afrique;

**174 000 idolâtres (de la tribu des Bohémiens), dont :**

**74 000 en Europe,**
**100 000 en Asie.**

Dans la Turquie d'Europe, la moyenne est de 28,75 par kilomètre carré; dans la Turquie d'Asie, elle n'est que de 7,73, ou de 12,02 en déduisant les déserts.

### CLASSIFICATION DE LA POPULATION DE LA TURQUIE D'EUROPE.

| | | |
|---|---|---|
| FAMILLE TURQUE, comprenant les Ottomans, Osmanlis ou Turcs proprement dits et un petit nombre de Turcomans, de Youroukes, de Tatares de la Dobroudja. | Environ | 2 000 000 |
| FAMILLE GRÉCO-LATINE | Grecs ou Hellènes | 2 000 000 |
| | Albanais ou Skipetars (ou Arnautes). | 1 500 000 |
| | Roumains, ou Moldo-Valaques | 4 000 000 |
| FAMILLE SLAVE | Serbes | 1 000 000 |
| | Bosniaques | 900 000 |
| | Herzégoviniens | 400 000 |
| | Croates | 200 000 |
| | Monténégrins | 120 000 |
| | Bulgares | 3 000 000 |
| | Russes et Cosaques de la Dobroudja. | 10 000 |
| FAMILLES ASIATIQUES | Juifs | 200 000 |
| | Arméniens | 400 000 |
| | Tchinganés ou Bohémiens | 400 000 |

---

### TABLEAU STATISTIQUE GÉNÉRAL DE L'EMPIRE OTTOMAN

(Extrait du *Voyage dans la Turquie d'Europe*, par M. VIQUESNEL.)

| POSSESSIONS OTTOMANES DANS LES TROIS PARTIES DU MONDE. | | POSITIONS ASTRONOMIQUES. | | SUPERFICIE en kilomètres carrés. | POPULATION | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| PARTIES DU MONDE. | PROVINCES. | LONGIT. ORIENTALES Entre : | LATITUDES BORÉALES. Entre : | | ABSOLUE. | SPÉCIFIQUE. |
| EUROPE. | » | 13° 20′ et 27° 20′ | 34° 55′ et 48° 18′ | 528 050 | 15 184 105 | 28,75 |
| ASIE. | » | 23 15 et 46 | 18 30 et 42 10 | 2 075 220 | 16 050 000 | 7,73 |
| AFRIQUE. | » | 5 40 et 35 20 | 10 30 et 37 20 | 2 591 743 | 5 100 000 | 1,96 |
| | | | Total | 5 195 013 | 36 334 105 | 6,99 |
| **DÉTAIL.** | | | | | | |
| EUROPE. | Moldavie | 22° 45′ et 26° | 45° 26′ et 48° 18′ | 41 600 | 1 462 105 | 35,66 |
| | Valachie | 20 10 et 25 50 | 43 40 et 45 45 | 75 000 | 2 450 000 | 32,56 |
| | Servie | 16 55 et 20 25 | 43 et 45 | 39 500 | 1 004 000 | 25,41 |
| | Provinces immédiates | 13 20 et 27 20 | 38 55 et 45 30 | 357 600 | 10 018 000 | 28,01 |
| | Iles | 21 et 24 | 34 55 et 40 30 | 14 350 | 250 000 | 17,40 |
| ASIE | Asie Mineure | 23 45 et 40 | 36 et 42 10 | 547 631 | 7 750 000 | 14,15 |
| | Syrie | 31 30 et 36 30 | 31 et 37 | 142 622 | 2 500 000 | 17,52 |
| | Arménie, Kurdistan, Mesopotamie et Irack-Arabi. | 35 et 46 | 30 et 41 50 | 548 980 | 4 450 000 | 8,10 |
| | Arabie. Hedjaz | 33 et 41 | 18 30 et 28 40 | 323 591 | 900 000 | 1,10 |
| | Arabie. Arabie Petrée et désert d'Ameyze | 30 15 et 46 | 27 45 et 34 20 | 491 786 | | |
| | Iles | 23 15 et 32 20 | 34 40 et 40 | 20 590 | 450 000 | 21,85 |
| AFRIQUE. | Égypte | 21 45 et 33 15 | 23 30 et 31 40 | 537 028 | 2 500 000 | 4,66 |
| | Nubie | 26 45 et 35 20 | 10 30 et 24 20 | 891 263 | ? | ? |
| | Kordofan | 27 15 et 29 45 | 11 30 et 15 30 | 70 738 | ? | ? |
| | Tripoli | 6 15 et 23 | 27 et 34 | 616 245 | 600 000 | 0,61 |
| | Fezzan | 9 55 et 16 | 23 30 et 29 55 | 309 089 | | |
| | Tunis | 5 40 et 9 | 32 15 et 37 20 | 147 380 | 1 900 000 | 12,88 |

## TABLEAU OFFICIEL DE LA DIVISION ADMINISTRATIVE

### DE LA TURQUIE D'EUROPE.

D'après l'Annuaire de l'empire Ottoman, 1855. (Extrait du même ouvrage.)

| ÉYALETS. | NOMBRE DES LIVAS par éyalet. | LIVAS. | NOMBRE DES KAZAS par liva. | NOMBRE DES KAZAS par éyalet. |
|---|---|---|---|---|
| Édirnè (Andrinople). | 6 | Névahi-Erbaa | 4 | 50 |
| | | Tekfour Daghi | 10 | |
| | | Guéliboli (Gallipoli) | 9 | |
| | | Édirnè | 11 | |
| | | Filibè (Philippopoli) | 8 | |
| | | Islimiè | 8 | |
| Silistrè (Silistri). | 4 | Varna | 7 | 27 |
| | | Chemni (Choumla) | 5 | |
| | | Roustchouk | 11 | |
| | | Toultchi | 4 | |
| Boghdan (Moldavie). | 1 | . . . . . | 13 | 13 |
| Iflak (Valachie). | 2 | Iflaki buyuk | 13 | 18 |
| | | Iflaki kutchuk | 5 | |
| Vidin | 2 | Tarnova | 18 | 28 |
| | | Vidin | 10 | |
| Nich | 4 | Nich | 6 | 18 |
| | | Sofia | 5 | |
| | | Samakov | 4 | |
| | | Keustendil | 3 | |
| Uskiup | 2 | Uskiup | 4 | 13 |
| | | Prezrin et Prechtina | 9 | |
| Sirb (Servie). | 1 | . . . . . | | 17 |
| Monafyzlig de Belgrade | 1 | . . . . . | | 7 |
| Bosna (Bosnie.) | 7 | Azournik (Zvornik) | 11 | 63 |
| | | Bosna | 6 | |
| | | Banialouka | 6 | |
| | | Travnik et Kelis | 8 | |
| | | Behrkè | 11 | |
| | | Ieni-Bazar | 6 | |
| | | Hersek | 15 | |
| Roum-ili | 4 | Uchkodra (Scutari) | 7 | 34 |
| | | Okhri (Okhrida) | 8 | |
| | | Monastir | 11 | |
| | | Kesriè | 8 | |
| Iania | 4 | Bérat | 8 | 23 |
| | | Erkri | 6 | |
| | | Iania | 7 | |
| | | Prévéza | 2 | |
| Sélanik (Salonique). | 4 | Terhala (Tricala) | 10 | 33 |
| | | Sélanik | 11 | |
| | | Siroz (Sérès) | 7 | |
| | | Drama | 5 | |
| Krid (Candie) | 3 | Hania (La Canée) | 5 | 22 |
| | | Rétymo | 5 | |
| | | Kandia (Candie) | 12 | |

Nota. Constantinople forme une division administrative séparée.

Voir, *pour les éyalets et autres divisions de la Turquie d'Asie*, le tome II, p. 453; *et, pour les pays nominalement ottomans en Afrique, les tableaux* du tome IV, page 376, et du tome V, page 110.

## CLASSEMENT DE LA POPULATION DE L'EMPIRE OTTOMAN

**en familles ethnographiques** (Extrait du même ouvrage).

| FAMILLES ethnographiques. | RACES. | D'APRÈS M. BOUÉ. EN EUROPE. | D'APRÈS M. UBICINI. EN EUROPE. | EN ASIE. | EN AFRIQUE. | TOTAUX par races. | TOTAUX par familles ETHNOGRAPHIQUES. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| TURQUE. | Ottomans. . . . | 710 400 à * 822 800 | 2 080 000 | 10 190 000 | . . . . . | 12 270 000 | 12 375 000 |
| | Turcomans et Iourouks. . . | . . . . . | 8 000 | 85 000 | . . . . . | 93 000 | |
| | Tatares de la Dobroudja. . . . | . . . . . | 12 000 | . . . . . | . . . . . | 12 000 | |
| PERSANE. | Kurdes. . . . . | . . . . . | . . . . . | 1 000 000 | . . . . . | 1 000 000 | 1 288 000 |
| | Druzes du Liban. | . . . . . | . . . . . | 32 000 | . . . . . | 32 000 | |
| | Yezidis, Ansaries, Ismaïliens, Muteoualis, etc. . . . | . . . . . | . . . . . | 256 000 | . . . . . | 256 000 | |
| CÉRCASSIENNE. | Lazes. . . . . | . . . . . | . . . . . | 20 000 | . . . . . | 20 000 | 20 000 |
| SÉMITIQUE. | Arabes. . . . . | . . . . . | . . . . . | 900 000 | 5 100 100 | 6 000 000 | 6 414 000 |
| | Syriens. . . . . | . . . . . | . . . . . | 214 000 | . . . . . | 214 000 | |
| | Chaldéens. . . . | . . . . . | . . . . . | 50 000 | . . . . . | 50 000 | |
| | Juifs. . . . . | . . . . . 250 000 | 70 000 | 80 000 | . . . . . | 150 000 | |
| ARMÉNIENNE. | Arméniens. . . | . . . . . 100 000 | 400 000 | 2 000 000 | . . . . . | 2 400 000 | 2 400 000 |
| INDIENNE. | Tchinganès ou Bohémiens. . | 150 000 à 200 000 | 214 000 | 200 000 | . . . . . | 414 000 | 414 000 |
| GRÉCO-LATINE. | Grecs. . . . . | 900 000 à 1 000 000 | 975 000 | 1 000 000 | . . . . . | 1 975 000 | 7 487 000 |
| | Albanais. . . . | . . . . . 1 000 600 | 1 400 000 | . . . . . | . . . . . | 1 400 000 | |
| | Valaques de la principauté. . | 2 402 027 à 2 420 000 | 2 450 000 | . . . . . | . . . . . | 2 450 000 | |
| | Moldaves de la principauté. . | 1 419 105 à 1 430 000 | 1 462 105 | . . . . . | . . . . . | 1 462 105 | |
| | Zinzares ou Valaques de la Dobroudja, de l'Épire, etc. . | 300 000 à 600 000 | 200 000 | . . . . . | . . . . . | 200 000 | |
| SLAVE. | Serbes de la principauté. . | 886 000 à 889 600 | 1 004 000 | . . . . . | . . . . . | 1 004 000 | 5 936 000 |
| | Serbes de la Bulgarie et de l'Albanie. . . . . | . . . . . | 300 000 | . . . . . | . . . . . | 300 000 | |
| | Bosniaques. . . | 700 000 à 800 000 | 1 300 000 | . . . . . | . . . . . | 1 300 000 | |
| | Herzegoviniens.. | 300 000 à 400 000 | | | | | |
| | Croates. . . . . | . . . . . 200 000 | 200 000 | . . . . . | . . . . . | 200 000 | |
| | Monténégrins. . | . . . . . 100 000 | 100 000 | . . . . . | . . . . . | 100 000 | |
| | Bulgares. . . . | . . . . . 4 500 000 | 3 000 000 | . . . . . | . . . . . | 3 000 000 | |
| | Cosaques. . . . | . . . . . | 6 000 | 23 000 | . . . . . | 32 000 | |
| DIVERSES. | Étrangers. . . . | . . . . . 90 000 | . . . . . | . . . . . | . . . . . | . . . . . | |
| | TOTAUX . . | 14 577 532 à 15 372 400 | 15 184 105 | 16 050 000 | 5 100 000 | 36 334 105 | 36 334 105 |

* M. Boué fait observer que cette évaluation, donnée par les statistiques, est évidemment trop faible.

## CLASSEMENT DES RACES DE LA TURQUIE D'EUROPE PAR RELIGIONS.

(Extrait du même ouvrage.)

| RACES. | ISLAMISME. SUNNITES. | CHRISTIANISME. LATINS ou CATHOLIQUES. | CHRISTIANISME. GRECS ORTHODOXES. | CHRISTIANISME. ARMÉNIENS ou HÉTÉRIENS. | CHRISTIANISME. PROTESTANTS. | JUDAISME. | IDOLATRIE. | TOTAUX. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Ottomans, Iourouks, Tatares | 2 100 000 | | | | | | | 2 100 000 |
| Juifs des provinces immédiates | | | | | | 70 000 | | 70 000 |
| Arméniens | | 18 000 | | 381 000 | 1 000 | | | 400 000 |
| Tchinganes des provinces immédiates | 140 000 | | | | | | 74 000 | 214 000 |
| Grecs | | 15 000 | 960 000 | | | | | 975 000 |
| Albanais | 1 250 000 | 100 000 | 50 000 | | | | | 1 400 000 |
| Valaques (de la principauté) | | 62 000 | 2 300 000 | 8 000 | | 80 000 | | 2 450 000 |
| Moldaves (de la principauté) | | 44 317 | 1 356 008 | 5 600 | | 55 280 | | 1 462 105 |
| Zinzares, ou Valaques de l'Épire, etc. | | | 200 000 | | | | | 200 000 |
| Serbes (de la principauté) | 15 000 | | 987 600 | | | 1 400 | | 1 004 000 |
| Serbes de la Bulgarie, de l'Albanie | | | 300 000 | | | | | 300 000 |
| Bosniaques, Herzegoviniens | 600 000 | 150 000 | 550 000 | | | | | 1 300 000 |
| Croates | 15 000 | 185 000 | | | | | | 200 000 |
| Montenégrins | | | 100 000 | | | | | 100 000 |
| Bulgares | 60 000 | 40 000 | 2 900 000 | | | | | 3 000 000 |
| Cosaques de la Dobroudja | | | 9 000 | | | | | 9 000 |
| | 4 130 000 | 614 000 | 9 713 508 | 394 600 | 1 000 | 206 680 | 74 000 | 12 184 105 |

## TABLEAU GÉNÉRAL DU COMMERCE DE LA TURQUIE

**Non compris les échanges des échelles et places commerçantes de la Turquie entre elles.**

(Extrait du même ouvrage.)

| D'APRÈS M. UBICINI. MOYENNES DES TROIS OU QUATRE ANNÉES ANTÉRIEURES A 1853. | | | | D'APRÈS M. MICHELSEN. ANNÉE 1852. | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| PAYS DE PROVENANCE et DE DESTINATION. | IMPORTATION. | EXPORTATION. | TOTAL. | PAYS DE PROVENANCE et DE DESTINATION. | IMPORTATION. | EXPORTATION. | TOTAL. |
| | Francs. | Francs. | Francs. | | Francs. | Francs. | Francs. |
| ANGLETERRE et MALTE | 58 000 000 | 30 000 000 | 88 000 000 | ANGLETERRE, MALTE et ILES IONIENNES | 60 500 000 | 31 300 000 | 91 800 000 |
| Id. (transit avec la Perse) | 45 000 000 | 15 000 000 | 60 000 000 | Id. (transit avec la Perse) | 52 200 000 | 52 200 000 | 104 400 000 |
| FRANCE | 32 800 000 | 55 000 000 | 87 800 000 | FRANCE | 26 100 000 | 55 200 000 | 81 300 000 |
| AUTRICHE | 41 000 000 | 56 000 000 | 97 000 000 | AUTRICHE | 27 300 000 | 44 500 000 | 71 800 000 |
| RUSSIE | 27 000 000 | 18 000 000 | 45 000 000 | RUSSIE | 23 300 000 | 17 800 000 | 41 100 000 |
| PERSE (commerce direct) | 25 000 000 | 2 000 000 | 27 000 000 | PERSE (commerce direct) | 26 100 000 | 1 600 000 | 27 700 000 |
| BELGIQUE | 7 500 000 | 1 500 000 | 9 000 000 | BELGIQUE | 1 100 000 | 500 000 | 1 600 000 |
| GRÈCE et ILES IONIENNES | 4 000 000 | 6 000 000 | 10 000 000 | GRÈCE | 400 000 | 4 500 000 | 4 900 000 |
| HOLLANDE | | | | HOLLANDE | 6 300 000 | 2 200 000 | 8 500 000 |
| ITALIE | 16 700 000 | 9 500 000 | 26 200 000 | SARDAIGNE | 900 000 | 2 500 000 | 3 400 000 |
| SUISSE et DIVERS | | | | SUISSE, ÉTATS-UNIS, etc. | 22 000 000 | 14 300 000 | 36 300 000 |
| ENSEMBLE | 257 000 000 | 193 000 000 | 450 000 000 | ENSEMBLE | 246 200 000 | 226 600 000 | 472 800 000 |
| PROVINCES TRIBUTAIRES: | | | | PROVINCES TRIBUTAIRES: | | | |
| ÉGYPTE | 8 000 000 | 15 000 000 | 23 000 000 | ÉGYPTE | 21 900 000 | 19 300 000 | 41 200 000 |
| SERVIE | 3 700 000 | 5 300 000 | 9 000 000 | SERVIE | 1 800 000 | 500 000 | 2 300 000 |
| VALACHIE | 2 700 000 | 8 300 000 | 11 000 000 | VALACHIE | 9 100 000 | 6 000 000 | 15 100 000 |
| MOLDAVIE | 2 000 000 | 5 000 000 | 7 000 000 | MOLDAVIE | 4 500 000 | 3 000 000 | 7 500 000 |
| TOTAUX | 273 400 000 | 226 600 000 | 500 000 000 | TOTAUX | 283 500 000 | 255 400 000 | 538 900 000 |

**ARMÉE** (d'après l'*Almanach de Gotha*, 1859).

| ARMES. | RÉGIMENTS. | CADRES. | EFFECTIF. |
|---|---|---|---|
| Infanterie | 36 | 117 860 | 100 800 h. |
| Cavalerie | 24 | 22 416 | 17 280 » |
| Artillerie | 6 | 7 800 | 7 800 » |
| — forteresses | 4 | 5 200 | 5 200 » |
| Génie | 2 | 1 600 | 1 600 » |
| Corps détachés en Candie | 4 | 8 000 | 8 000 » |
| Corps détachés à Tripoli | 2 | 4 000 | 4 000 » |
| Corps détachés à Tunis | 2 | 4 000 | 4 000 » |
| Gendarmerie | — | — | 30 000 » |
| Total | 80 | — | 178 680 » |
| Réserve (Rédif) | | | 125 880 » |
| Total | | | 304 560 » |

Dans ce chiffre ne sont pas compris les contingents auxiliaires fournis ou à fournir par les provinces tributaires et par certaines localités non encore soumises à la loi du recrutement, ainsi que les troupes irrégulières qui pourraient être mises sur pied dans un cas ou dans un temps donné. Leur effectif, réuni, paraît devoir être calculé de 100 à 110 000 combattants.

**FLOTTE** (Voir page 453).
**BUDGET DE LA TURQUIE** (Voir page 462).

# PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES.

**RÉPARTITION DE LA POPULATION DE LA SERVIE**
PAR CERCLES ADMINISTRATIFS, EN 1850.
(D'après M. Gravilovitch. — Tableau inséré dans le *Voyage en Turquie*, par M. Viquesnel.)

| NOMS des 17 CERCLES ADMINISTRATIFS | NOMBRE des VILLES et VILLAGES. | POPULATION INDIGÈNE (Y compris les Valaques.) | | POPULATION ÉTRANGÈRE. | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | MAISONS ou FAMILLES. | HABITANTS. | SERBES. | SUJETS OTTOMANS. | DE DIVERS autres pays. | TOTAUX des ÉTRANGERS |
| Aleksinatz | 82 | 3 565 | 24 628 | 50 | 191 | 1 | 242 |
| Belgrade (la ville de) | 1 | 2 142 | 10 344 | 883 | 1 463 | 795 | 3 141 |
| Belgrade (le cercle de) | 121 | 7 183 | 49 079 | 81 | 174 | 87 | 342 |
| Valiévo | 195 | 8 646 | 70 349 | 196 | 325 | 76 | 597 |
| Gorgousovatz | 107 | 4 773 | 37 606 | » | 7 | » | 7 |
| Kraïna | 79 | 10 260 | 53 442 | 15 | 23 | 14 | 52 |
| Kragouiévatz | 173 | 10 786 | 71 843 | 39 | 54 | 10 | 103 |
| Krouchévatz | 266 | 8 840 | 58 915 | 2 | 33 | » | 35 |
| Podrina | 89 | 5 759 | 39 794 | » | 17 | 1 | 18 |
| Pojarévatz | 181 | 17 270 | 103 692 | 17 | 52 | 69 | 138 |
| Roudnik | 114 | 6 631 | 46 972 | 4 | » | » | 4 |
| Smédérévo (Semendria) | 54 | 6 917 | 42 732 | 20 | 25 | 10 | 55 |
| Oujitzé (Oujitza) | 192 | 10 834 | 76 789 | 61 | 19 | 1 | 81 |
| Tzerna-Riéka | 45 | 6 639 | 39 545 | 11 | 20 | » | 31 |
| Tchatchak | 59 | 8 217 | 48 909 | 85 | 43 | 3 | 131 |
| Chabatz | 115 | 9 038 | 63 028 | 477 | 459 | 155 | 1 091 |
| Iagodina | 145 | 8 926 | 52 790 | » | 5 | 150 | 155 |
| Tcoupria | 96 | 7 173 | 43 146 | » | » | » | » |
| Totaux | 2 117 | 142 900 | 927 603 | 1 941 | 2 910 | 1 372 | 6 223 |

Population en 1854 : 985 000.

# MOLDO-VALACHIE.

## STATISTIQUE DE LA VALACHIE.

| GRANDES RÉGIONS GÉOGRAPHIQUES. | SUPERFICIE. | POPULATION EN 1855. | | DISTRICTS. | POPULATION en 1855. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Grande Valachie. . . . . | 52 000 kil. carr. | 882 769 | Inférieure. | Ilfov. . . . . | 175 000 | Boukharest. |
| | | | | Sam-Rymnyk . . | 111 342 | Rymnyk. |
| | | | | Barlia. . . . . | 95 606 | Brâila ou Braïlov. |
| | | | | Bouséo. . . . . | 137 645 | Bouséo. |
| | | | | Jalomitza. . . . | 111 612 | Kalarach ou Likorechti. |
| | | | | Sakouï. . . . . | 121 230 | Valeni. |
| | | | | Prahova. . . . | 130 434 | Ploiechti. |
| | | 712 853 | Supérieure. | Dimbovitza. . . | 116 987 | Tirgovicht. |
| | | | | Vlachka. . . . . | 102 310 | Giurgévo. |
| | | | | Moustzélou. . . | 123 438 | Kimpolounig. |
| | | | | Ardjich. . . . . | 137 751 | Pitechti. |
| | | | | Telorman. . . . | 116 453 | Simnitza. |
| | | | | Oltoui. . . . . | 115 917 | Slatina. |
| | | | | Dolzi-Chyl. . . . | 136 819 | Grakova. |
| | | | | Mehedintzi. . . | 187 850 | Tchnernetz. |
| | | | | Gorzi-Chyl. . . | 148 728 | Tirgon-Siului. |
| | | | | Romanatzi. . . . | 128 332 | Karakal. |
| Petite Valachie. . . . . | 23 000 » | 728 557 | | Voultchea. . . . | 126 928 | Rymnyk-Voultchea. |

## STATISTIQUE DE LA MOLDAVIE.

| GRANDES RÉGIONS GÉOGRAPHIQUES. | SUPERFICIE. | POPULATION EN 1855. | | DISTRICTS. | POPULATION en 1855. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Ancienne Moldavie. . . . . | 41 00 kil. carr. | 597 080 | Pays haut. | Botouchani . . . | 146 361 | Botouchani. |
| | | | | Roman. . . . . | 80 677 | Roman. |
| | | | | Dorohoi. . . . . | 80 222 | Mikhaïleni. |
| | | | | Niamtzou . . . . | 90 219 | Potra. |
| | | | | Soutchava . . . | 71 044 | Foltitcheni. |
| | | 657 358 | Pays bas. | Bakeou. . . . . | 132 244 | Bakeou. |
| | | | | Iassy . . . . . | 128 566 | Iassy. |
| | | | | Putna. . . . . | 121 217 | Fokchani. |
| | | | | Kovarloui. . . . | 67 293 | Galatz. |
| | | | | Tekoutch. . . . | 86 505 | Tekoutch. |
| | | | | Vasloui. . . . . | 84 703 | Vasloui. |
| | | | | Toutova. . . . | 83 674 | Byrlat. |
| | | | | Faitchi. . . . . | 78 722 | Hirch. |
| Partie de la Bessarabie annexée par le traité de 1856. | 9 125 » | 180 000 | | Ismaïl. . . . . | 180 000 | Ismaïl. |
| | | | | Kagoul. . . . . | | Kagoul. |

## FINANCES.

### VALACHIE.

#### Budget de 1857.

| Revenus. | | Piastres. |
|---|---|---|
| Contributions ordinaires . . . . . | | 27 388 729 |
| Contributions extraordinaires . . . . . | | 8 551 988 |
| Droits d'exportation des céréales. . . . . | | 1 675 500 |
| TOTAL. . . . . | | 37 616 217 (1) |
| Dépenses { ordinaires . . . . . | 31 214 313 | 41 441 601 |
| Dépenses { extraord. et irrégulières. | 10 227 288 | |
| Déficit . . . . . | | 3 825 284 |
| La dette publique est de . . . . . | | 27 281 444 |

(1) 37 612 217 piastres = 18 487 000 francs.

### MOLDAVIE.

| | |
|---|---|
| Recettes (1853) . . . . . | 13 235 230 piastres. |
| Dépenses . . . . . | 12 456 324 |
| (Dont tribut au sultan : 715 000 piastres.) | |
| Excédant. . . . . | 778 906 |
| En 1856 la dette publique s'élevait à. . . . . non compris 6 000 000 de piastres exigées pour le rachat des esclaves émancipés. | 6 984 148 |

(2.75 piastres = 1 franc.)

---

## FORCE ARMÉE.

### VALACHIE.

| | | |
|---|---|---|
| Troupes réglées. . . . . | 6 126 | hommes. |
| Gardes-frontières (5 bataillons) . . . . . | 7 397 | — |
| Dorobanzen ou gendarmes (17 escadrons). | 4 677 | — |
| TOTAL. . . . . | 18 200 | — |

### MOLDAVIE

| | | |
|---|---|---|
| Troupes réglées. . . . . | 2 280 | hommes. |
| Trabans ou gendarmes. . . . . | 934 | — |
| Gardes civiques et des frontières . . . . | 12 730 | — |
| TOTAL. . . . | 15 944 | — |

### COMMERCE DE LA VALACHIE EN 1856.

Importation. . . 125 597 310. Exportation. . . 134 073 457 piastres.

### COMMERCE DE LA MOLDAVIE EN 1855.

| | Importation. | Exportation. | |
|---|---|---|---|
| Par le port de Galatz . . . . . | 1 377 638 | 125 451 025 | piastres. |
| Par l'Autriche. . . . . | 42 277 577 | 37 014 262 | — |
| TOTAL . . . . | 43 655 215 | 163 465 287 | |

# LIVRE CINQUIÈME.

Grèce et îles Ioniennes.

## GRÈCE.

Il nous faut maintenant parcourir le petit mais célèbre pays qui a été le berceau de la civilisation européenne : la Grèce! Que de souvenirs rappelle ce nom! Quelle position avantageuse occupe cette intéressante région! Placée à l'extrémité méridionale de l'Europe, dans le voisinage des parties de l'Asie et de l'Afrique les plus anciennement policées; favorisée d'un beau climat; entourée presque de toutes parts de mers aux doux aspects, qui y pénètrent en golfes profonds et la découpent en presqu'îles admirablement disposées; parsemée de ruines fameuses, qui respirent l'art le plus ingénieux, le plus noble génie; combien elle attire et fixe l'attention du géographe, de l'historien, de l'archéologue, du philosophe!

Avant d'entrer dans son pittoresque intérieur, décrivons rapidement ses limites et ses côtes si remarquablement sinueuses.

La Grèce, que ses habitants appellent *Hellas* (suivant la forme française, *Hellade*), est renfermée entre l'Archipel, à l'est, la mer Ionienne, à l'ouest et au sud, et la Turquie, au nord. Elle a environ 270 kilomètres du nord au sud, à peu près autant de l'est à l'ouest, et 47 600 kilomètres carrés, sur lesquels n'est répandue qu'une population d'un peu plus d'un million d'habitants. Elle se compose de deux parties : la *Grèce septentrionale* ou l'*Hellade proprement dite*, et la *Morée* (Péloponnèse), qui sont unies l'une à l'autre par l'isthme de *Corinthe*, resserré entre le golfe de *Lépante* (anciennement de *Corinthe*), à l'ouest, et le golfe d'*Athènes* ou d'*Égine* (anciennement *Saronique*), à l'est; sa limite, au nord, du côté de la Turquie, suit une ligne qui commence près et au sud de l'entrée du golfe d'Arta, en laissant à la Turquie une petite langue de terre au sud du golfe; franchit ensuite du sud-ouest au nord-est ce golfe presque par le milieu; continue à se diriger vers le nord-est jusqu'à des sommets du Pinde nommés Tzournata et Bougilaki; ensuite va au sud-est, passe par les monts Voulgara, Saint-Élie, Mégalo-Isomou; puis court à l'est, en rencontrant les monts Pylora et Hiérako-Vouno; revient enfin au nord-est, pour pénétrer dans le golfe de Volo, entre Armyro (qui est en Turquie) et Néa-Mintzéla ou Amaliopolis (en Grèce); coupe au milieu l'entrée de ce golfe, et va se perdre dans l'Archipel entre la

presqu'île de Magnésie (qu'elle laisse à la Turquie) et l'île Skiatho (à la Grèce). En général, cette limite se dirige de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est.

Au nord-est du golfe d'Athènes, s'avance la presqu'île d'*Attique*, terminée par le cap *Colonne*, l'ancien promontoire de *Sunion* (ou, suivant la forme latine, *Sunium*). Près de la limite septentrionale du pays, l'Archipel forme le golfe de *Zeïtoun* (ancien golfe *Maliaque*). C'est au sud-est de ce golfe que s'allonge, fort près du continent, la grande île de *Négrepont* ou *Égripos*, l'ancienne *Eubée*; le long détroit qui la sépare de la terre ferme porte différents noms : au nord-ouest, il s'appelle canal d'*Atalanti*; au milieu, dans sa partie la plus étroite, il se nomme *Euripe* ou *Evripos*, et c'est de ce nom qu'est dérivé celui d'Égripos, donné à l'île; dans le sud-est, on l'appelle canal de *Négrepont*.

La *Morée*, l'ancien *Péloponnèse*, est une presqu'île, unie, comme nous avons vu, à la Grèce septentrionale par l'isthme de Corinthe. Les anciens en ont comparé la forme à celle d'une feuille de platane; on peut aussi la comparer à une main ouverte. Elle est découpée par le golfe de *Nauplie* (ou d'*Argolide*), à l'est; par ceux de *Marathonisi* (ou de *Laconie*) et de *Coron* (ou de *Messénie*), au sud, et par celui d'*Arcadia* (ou de *Cyparisse*), à l'ouest.

On remarque, en outre, au nord-ouest, le golfe de *Patras*, devant l'entrée du golfe de Corinthe, auquel il communique par un détroit nommé quelquefois *Petites Dardanelles*.

A l'est, la Morée projette la presqu'île d'*Argolide*, qui se termine par le cap *Skylli* : c'est le pouce de la main moréenne. Au sud, elle présente trois autres presqu'îles (qui sont l'index, le médius et l'annulaire) : celle de *Monembasie*, avec le cap *Malio* ou *Saint-Ange*; celle du *Magne* ou *Maïna*, avec le cap *Matapan* (l'ancien promontoire *Ténare*), qui est la pointe la plus australe du continent européen, et où se trouve une grotte considérée par les anciens comme une des entrées des enfers; enfin la presqu'île de *Messénie*, avec le cap *Gallo*. — A l'extrémité occidentale de la Morée, est le cap *Tornèse*, qui représente le petit doigt.

Examinons maintenant les montagnes nombreuses dont la Grèce est couverte.

La chaîne *Hellénique* parcourt toute la contrée du nord au sud, en séparant les eaux tributaires de l'Archipel de celles qui se jettent dans la mer Ionienne : elle passe par l'isthme de Corinthe, et se termine, par deux rameaux, aux caps Malia et Matapan. Les principales parties de cette chaîne sont : dans la Grèce septentrionale, le *Pinde*, jadis consacré aux Muses; le *Guiona*, haut de 2512 mètres, point culminant de la Grèce; le *Vardoussia*; le *Liakoura* ou *Parnasse*, d'où l'on jouit d'un magnifique panorama, et qui est si cher à la poésie classique; le *Zagora* ou *Hélicon*, l'*Élatéa* ou *Cithéron*, si souvent nommés chez les anciens poëtes. — Dans la Morée, on distingue le mont *Malévo*, dans le rameau qui va au cap Malio, et les montagnes du *Magne* ou de *Pentadactylon* (l'ancien mont *Taygète*), dans celui qui va au cap Matapan.

Les branches orientales les plus remarquables de cette chaîne se trouvent dans la Grèce septentrionale : l'une est l'*Œta* ou *Koumaïta*, qui forme, avec le golfe de Zeïtoun, le fameux défilé des *Thermopyles*; une autre compose les montagnes

de l'*Attique*, auxquelles appartient le mont *Hymette* ou *Trélovouno* (1), célèbre par son excellent miel.

Les principales branches occidentales de la chaîne Hellénique sont dans la Morée : la première qui se présente est le *Ziria* ou *Cyllène*; — la seconde est dirigée vers la presqu'île de Messénie, et surmontée du mont *Lycée* ou *Diaphorti*.

Il n'y a pas de grands fleuves en Grèce; mais de modestes rivières, de simples ruisseaux, y ont acquis une célébrité historique ou poétique.

Les principaux cours d'eau du versant oriental, c'est-à-dire de l'Archipel, sont tous dans la Grèce septentrionale. On voit d'abord l'*Hellada*, anciennement *Sperkhios* (forme latine, *Sperchius*), qui se jette dans le golfe de Zeïtoun, près et au nord-ouest des Thermopyles. — Le *Mavronéro* ou *Mavro-potamo* (ancien *Céphise*) se rend dans le lac *Topolias* ou de *Livadie*, nommé anciennement *Copaïs*, lac funeste par ses débordements et ses miasmes, et qui s'écoule, dit-on, par un gouffre souterrain, dans le canal d'Atalanti; il reçoit au sud-est les eaux du lac *Likaris* (anciennement *Hylica*). Dans le lac *Topolias* s'écoule encore le *Permesse*, ruisseau fameux dans l'antiquité, parce qu'il était consacré aux Muses.

Sur le versant occidental ou de la mer Ionienne, il faut remarquer, aussi dans la Grèce septentrionale, l'*Aspropotamo* (ancien *Akhéloos*, ou, suivant la forme latine, *Achéloüs*), assez grand fleuve, qui débouche à l'entrée du golfe de Patras, après avoir reçu les eaux du lac de *Vrakhori*; — le *Fidaris* (*Événos*), qui a son embouchure vers le milieu du même golfe.

Dans le nord de la Morée, on trouve la *Calavryta*, ancien *Crathis*, qui se jette dans le golfe de Lépante, après avoir reçu le *Styx*, petite rivière fameuse chez les anciens, qui en avaient fait un fleuve des enfers. La *Rouphia*, anciennement *Alphée*, le plus grand cours d'eau de la Morée, se rend dans le golfe d'Arcadia. L'*Iri* ou *Vasili-potamo* (ancien *Eurotas*), qui tombe dans le golfe de Marathonisi, était célèbre autrefois parce qu'il baignait les murs de Sparte.

Quand, en sortant de la Thessalie, on franchit les Thermopyles pour entrer dans le royaume actuel de Grèce, le ciel devient plus ardent, les eaux abondent moins, mais le sol serait encore riche s'il était cultivé. L'huile est la production la plus importante. Celle de l'Attique passe pour la plus fine. Les Athéniens connaissent la taille des oliviers, mais ils ne la prodiguent pas. L'olivier de l'Attique est alterne, comme la taille qu'on lui fait subir; mais il n'alterne pas de même dans tous les cantons de la Morée. Une brume épaisse qui s'élève de l'Archipel nuit quelquefois aux oliviers; en retombant sous la forme de rosée, elle pénètre partout et infecte jusqu'aux racines et jusqu'à la séve; les feuilles jaunissent, les fleurs tombent, et celles qui nouent donnent une olive avortée, suivant la remarque que fit déjà autrefois Théophraste.

La Grèce peut toujours vanter ses petits raisins de Corinthe, et l'Arcadie ses fromages. Les plantes aromatiques dont le sol de l'Attique est couvert, donnent au miel de ses abeilles les bonnes qualités qui l'ont rendu célèbre. Plus doux et

(1) Le nom actuel de cette montagne est un exemple étrange des transformations que subissent les dénominations géographiques. C'est une corruption du mot italien *Imetto*, devenu ensuite *Matto* (fou), traduit par *Trélos* (même sens en grec).

doué d'un parfum plus exquis que tous les autres miels connus, il est en même temps de la plus belle transparence, quoique d'une couleur rousse. On récolte de bons fruits : les figues, les cédrats, les limons, les oranges, les grenades. Le coton réussit. Les mûriers sont nombreux, et la soie est un des produits importants du pays, surtout dans la Laconie (1).

La Grèce peut devenir l'émule de l'Espagne pour la beauté de ses laines ; ses pâturages sont très-favorables pour les brebis. Les terrains les plus incultes produisent en abondance le thym, le serpolet, la marjolaine, et toutes les plantes aromatiques. Ici, comme en Espagne, on fait voyager les troupeaux. Les bergers albanais mènent leurs bestiaux paître en Grèce pendant l'été. Sous le règne des empereurs byzantins, le mélange des brebis africaines et asiatiques avait embelli les races grecques ; elles ont dégénéré depuis qu'on ne suit plus la méthode des croisements. Le mouton de la Béotie, de la Phocide et de l'Arcadie est le plus beau ; celui de l'Attique a le plus perdu.

Le sol de la Grèce continentale est, comme nous l'avons dit, en général très-montagneux ; mais aucune de ses montagnes n'atteint la région des neiges éternelles (2). La plupart de ces montagnes sont couvertes de forêts ou de pâturages ; mais les forêts diminuent chaque jour par l'habitude qu'ont les bergers d'y mettre le feu pour faire place aux herbages, et offrir une pâture à leurs troupeaux. Au milieu de ces montagnes, s'étendent de vertes et fraîches vallées arrosées par des rivières ou des ruisseaux. Les campagnes incultes sont ornées de buissons de lauriers, de myrtes, de réglisses.

Le sol, sauf dans les plaines de l'Argolide et de la Béotie, est peu fertile, et n'est pas propre à la culture des céréales ; le pays produit tout au plus le blé nécessaire à sa consommation.

Des roches granitiques et schisteuses constituent les principales chaînes de la Grèce. Au Taygète elles supportent ce beau porphyre vert antique dont le gisement a été reconnu par la commission scientifique française, et que Puillon de Boblaye a nommé *prasophyre*. Ce porphyre et différentes roches de la formation houillère sont recouverts par une énorme masse de calcaire compacte, très-dur,

(1) On a même prétendu que le Péloponnèse, ayant été considéré comme le pays par excellence du mûrier, en grec *moréa*, en avait reçu le nom de *Morée*. La quantité des cocons produits en 1857 a été de 400 000 okes environ.

(2) Voici les altitudes des principales montagnes de la Grèce :

| | | |
|---|---|---|
| Mont Guiona | 2 512 | mètres. |
| — Vardoussia | 2 495 | — |
| — Saint-Elie du Taygète | 2 409 | — |
| — Ziria, l'ancien Cyllène | 2 374 | — |
| — Khelmos | 2 355 | — |
| — Liakoura (Parnasse) | 2 240 | — |
| — Olonos (Érymanthe) | 2 223 | — |
| — Bougilaki | 2 156 | — |
| — Katavothra (dans l'Œta) | 2 152 | — |
| — Saint-Élie de Lévidi, au nord-ouest de Tripolitza | 1 981 | — |
| — Palæo-Vouna (Hélicon) | 1 749 | — |
| — Delphi, le plus haut mont de l'Eubée | 1 748 | — |

que l'on observe dans la plus grande partie de la Morée, et qui renferme des marbres blancs. Ces marbres forment les cimes du Taygète; des schistes remplis de filons de fer oligiste et quelques bancs porphyriques renfermant le vert antique en constituent la base. Des calcaires qui se rapportent à la craie par leur position géognostique, plutôt que par leur texture, occupent la partie occidentale de la Grèce. Le terrain supercrétacé inférieur constitue les montagnes qui bordent au sud le golfe de Patras. Les dépôts de sédiment supérieurs se montrent dans toute l'étendue de l'isthme de Corinthe, sur les côtes du golfe d'Athènes, dans les plaines de la fertile Élide, et dans les profondes vallées de l'Alphée, de l'Eurotas et du Pamisus. La petite presqu'île de Méthana est formée de dépôts volcaniques. Au mont Trélovouno, l'ancien *Hymette*, on pourrait encore exploiter le marbre blanc grisâtre, célèbre du temps de Xénophon. La plupart des îles, telles que Milo, Kimolo, Santorin, Égine, etc., sont en grande partie formées de la roche ignée appelée trachyte. L'île de Paros possède des marbres magnifiques.

Le sol de la Grèce recèle des mines de fer, de plomb, de zinc, de cuivre, de mercure et de cobalt. On y trouve aussi de l'alun, du salpêtre, de la magnésite, et des argiles, dont plusieurs sont estimées.

Le climat de la Grèce, de tout temps si vanté, n'est pas exempt d'insalubrité : la Béotie, les plages de Corinthe, plusieurs plaines voisines de la mer, sont malsaines. Mais, en général, la température est douce et le ciel beau (1). L'approche du printemps s'annonce dès le mois de janvier, par la floraison des amandiers; en février, il tombe beaucoup de pluie, quelquefois de la neige, mais le soleil a beaucoup de force, et la chaleur commence à se faire sentir; en mars, le printemps est dans toute sa beauté, et les prairies se parent de mille fleurs, qui durent ou se succèdent jusqu'à la fin d'avril. Le mois de mai commence l'été : alors les vergers sont dans toute leur beauté; en juin, on s'occupe de la récolte des céréales; en juillet, les épis sont mis sous les pieds des chevaux et des buffles pour en faire sortir le grain : vers cette époque, commence une longue sécheresse, qui tarit les sources et les ruisseaux, et qui dessèche toutes les plantes; ce mois est le plus chaud de toute l'année. Vers la moitié de septembre, commencent les vendanges. En octobre, tombent les premières pluies, mais avec quelques interruptions; les derniers beaux jours de l'année sont en novembre; en décembre, les pluies deviennent presque continuelles, les rivières et les ruisseaux débordent, et les travaux des champs cessent complétement. Cet état dure quatre à six semaines, pendant lesquelles les orages se succèdent continuellement: c'est le fort de l'hiver. La neige tombe aussi

(1) « J'ai vu de magnifiques climats, dit M. Henry Cauvain : le midi de la France, Alger, Florence, Rome, Naples. Là, j'ai pu contempler un ciel radieux et de magiques effets de lumière. Mais la Grèce l'emporte à cet égard sur tous ces pays d'élite. Nulle part je n'ai rencontré une lumière plus pure, plus nette, plus pénétrante, plus limpide. Cette lumière est une fée; c'est elle qui anime le paysage, c'est elle qui répand sur les contours des montagnes des teintes variées, depuis la nuance de l'opale jusqu'à celle de l'aigue-marine. C'est elle qui revêt les marbres des statues et des temples de ces couleurs chaudes et harmonieuses; c'est elle qui, à l'aube, nous fait voir ces *Aurores aux doigts de rose*, chantées si souvent par les poëtes; c'est elle qui enflamme le couchant de ces clartés étincelantes au tomber de la nuit. La transparence de l'air est telle, que tout semble grandir, que tout paraît se presser autour du spectateur. »

quelquefois en abondance ; mais elle ne persiste que sur le sommet des monts ; le froid est rarement rigoureux. Les chaleurs de l'été sont quelquefois assez fortes pour faire monter le thermomètre centigrade à 34 et même à 40 degrés. Les tremblements de terre ont trop souvent bouleversé la Grèce et ses îles.

La Grèce est divisée en dix nomes ou départements, qui sont : dans la Grèce septentrionale, ceux d'*Attique-et-Béotie,* de *Phthiotide-et-Phocide,* d'*Acarnanie-et-Étolie ;* — dans la Morée, ceux d'*Argolide-et-Corinthie,* d'*Akhaïe-et-Élide,* d'*Arcadie,* de *Messénie,* de *Laconie ;* — dans l'Archipel, ceux d'*Eubée* et des *Cyclades.* — Ces nomes se divisent en éparchies, lesquelles se subdivisent en dèmes ou communes.

Examinons les lieux principaux, hélas! trop peu nombreux aujourd'hui, de cette antique patrie des arts. En commençant notre voyage par l'ouest de la Grèce septentrionale, nous voyons d'abord le nome d'*Acarnanie-et-Étolie,* une des régions grecques les plus sauvages et les moins connues (1). *Missolonghi* ou plutôt *Mésolonghi* (Μεσολόγγιον), chef-lieu de ce nome, est au bord d'un golfe qui est un avancement de celui de Patras; elle est devenue célèbre par la belle résistance de ses habitants contre l'armée turco-égyptienne, qui s'en empara enfin en 1826, après un siége d'une année. Lord Byron, si ardent philhellène, avait voulu partager le sort des habitants de cette ville courageuse, et ce fut là qu'il mourut. — Puis on remarque *Lépante* ou *Énébakht,* l'antique *Naupactos,* au bord du golfe du même nom, sur le penchant d'une colline; elle est petite, mais fortifiée, et rappelle la grande victoire navale remportée par don Juan d'Autriche sur les Turcs, en 1571, dans le détroit qui, au sud-ouest de cette ville, sert d'entrée au golfe et se nomme tantôt détroit de Lépante, tantôt Petites Dardanelles : deux châteaux forts le défendent, l'un en Morée, l'autre dans la Grèce septentrionale.

*Vrakhori* (*Agrinion*), dans l'intérieur, est vers le lac du même nom (l'ancien Trikhonis. Dans le nord de l'Acarnanie, dans un petit territoire qui a été politiquement laissé à la Turquie au sud de l'entrée du golfe d'Arta, est le petit endroit d'*Azio,* qui rappelle l'*Actium* de l'antiquité; on peut encore y suivre l'emplacement des camps d'Octave et d'Antoine avant la célèbre bataille qui décida du sort de l'empire Romain. — Vis-à-vis du nome d'Acarnanie-et-Étolie, au sud-ouest, sont les petites îles *Courzoloires,* les anciennes *Échinades* ou *Oxiæ.*

Le nome de *Phthiotide-et-Phocide* occupe le milieu de la Grèce septentrionale; au centre de ce pays, s'élève le Parnasse, sur le flanc duquel on remarque, au village de *Kastri,* l'emplacement de *Delphes.* Le chef-lieu du nome est *Lamia* ou *Zeïtoun* (ou *Zitoun*), située au nord, près du golfe du même nom (l'ancien golfe Maliaque), que forme l'Archipel. *Amphissa* ou *Salona,* au sud, est près d'un autre golfe, qui est un enfoncement du grand golfe de Lépante.

Le nome d'*Attique-et-Béotie* occupe la partie la plus orientale de la Grèce septentrionale. Dans la Béotie, à la base et au nord de l'Hélicon, près de l'antre de Trophonius, célèbre par l'oracle qui s'y rendait, s'offre l'industrieuse *Livadie* ou plutôt *Lébadia,* dont on a appliqué longtemps le nom à toute la Grèce sep-

(1) M. Heuzey, un des élèves de l'École française d'Athènes, vient d'en faire une intéressante description.

s monts;
sez fortes
es trem-

la Grèce
*Acarna-*
*khaïe-et-*
d'*Eubée*
bdivisent

d'hui, de
la Grèce
une des
*ti* ou plu-
lfe qui est
résistance
en 1826,
oulu par-
ourut. —
l du golfe
rtifiée, et
he sur les
entrée au
deux châ-
nale.
a (l'ancien
été politi-
tit endroit
l'emplace-
décida du
sud-ouest,

septentrio-
remarque,
est *Lamia*
n (l'ancien
l, est près

e la Grèce
de l'autre
se *Livadie*
Grèce sep-

ane intéres-

ATHENS

tentrionale. Le lac Copaïs, qui s'étend près de là et qu'on appell ssi lac de Li-
vadie ou *Topolias*, répand ... s. — *Thèbes*
centaines de
sistent qu'en
remblement
rebâtie de-

-et-Béotie,
s qui vont
mer vers
x; en face
le temple
idias; les
lgin pour
ne savant
antiquité
Minerve
ême roc
Aujour-
peuplée
preinte
s rues
dirigée
sud.
ais du
Sau-
moi-
r les
cro-
mo-
me;
ée,
arc
, le

t;
n-
é-
a
i-
-
morts

... pas d'accord sur la position des anciens ports de *Munychie*, de *Phalère* et de *Zéa*, et de leur rapport avec le port principal, le *Pirée*. D'après

tentrionale. Le lac Copaïs, qui s'étend près de là et qu'on appelle aussi lac de Livadie ou *Topolias*, répand trop-souvent des exhalaisons malsaines. — *Thèbes* ou *Thiva*, ou mieux *Thivæ* (Θῆβαι), ne se compose que de quelques centaines de maisons et de chaumières; les ruines de la ville antique, qui ne consistent qu'en de rares inscriptions, garnissent les flancs d'une petite colline. Un tremblement de terre a porté le ravage dans cette pauvre petite cité en 1853; on l'a rebâtie depuis sur un plan plus uniforme.

*Athènes* (Ἀθῆναι), capitale de la Grèce et chef-lieu du nome d'Attique-et-Béotie, est située vers les bords de l'Ilisse et du Céphise, deux petites rivières qui vont tomber, non loin de là, dans le golfe d'Athènes. Si l'on s'avance de la mer vers cette illustre cité, on aperçoit, à gauche, les collines du Musée et du Pnyx; en face de soi, le roc imposant de l'Acropolis, couronné du Parthénon, ce noble temple de Minerve, cette belle conception de Périclès, ce chef-d'œuvre de Phidias; les débris en sont encore admirables, quoique le barbare amour de lord Elgin pour les arts l'ait dépouillé des sculptures qui en décoraient les frises. Un jeune savant français, M. Beulé, a fait récemment de merveilleuses restaurations d'antiquité sur cette illustre colline, qui supporte aussi le temple d'Érechthée et de Minerve Poliade, les Propylées, le temple de la Victoire sans Ailes. C'est sur le même roc que Cécrops et Thésée avaient réuni les premiers habitants de l'Attique. Aujourd'hui, c'est à côté, au nord, que se trouve la ville nouvelle d'Athènes, peuplée de 30 000 âmes, et dont la physionomie toute moderne porte partout l'empreinte de la civilisation occidentale : il y a des boulevards, des omnibus, etc.; des rues régulières la coupent, et l'on distingue particulièrement la rue d'Hermès, dirigée de l'est à l'ouest, et les rues de Minerve et d'Éole, qui courent du nord au sud. Parmi les monuments modernes de cette petite capitale, on remarque le palais du roi, l'hôtel du sénat et de la chambre des députés, la monnaie, l'église du Sauveur (qui est la métropole), l'académie ou université, l'école nationale des demoiselles, l'hôpital civil, l'hôpital militaire, etc. Mais l'intérêt se porte surtout sur les édifices anciens, si nombreux : outre ceux que nous avons nommés sur l'Acropolis, c'est le temple de Thésée, dont on admire l'étonnante solidité; c'est le monument choragique de Lysicrate, plus connu sous le nom de Lanterne de Diogène; c'est le temple de Jupiter Olympien, l'Odéon, le théâtre de Bacchus, le Prytanée, l'Aréopage, le théâtre d'Hérode Atticus, le portique d'Adrien, la porte et l'arc d'Adrien, le gymnase de Ptolémée, le portique d'Agora, la Tour des Vents, le Stade, etc.

Une route de 9 kilomètres conduit d'Athènes au *Pirée*, son célèbre port; on suit, pour s'y rendre, les traces des fameux *longs murs*, élevés par les anciens Athéniens et au nombre de trois vraisemblablement, quoiqu'on ait généralement dit qu'il n'y en avait que deux. Le Pirée, à la fois petite ville et port, a repris son antique nom et abandonné le nom italien de *Porto-Leone* que les Vénitiens lui avaient donné au moyen âge. Près de là s'élève, au pied du mont Phalère, un monument à la mémoire du général Karaïskaki, l'un des héros morts dans la campagne de 1827.

On n'est pas d'accord sur la position des anciens ports de *Munychie*, de *Phalère* et de *Zéa*, et de leur rapport avec le port principal, le *Pirée*. D'après

M. Hinstin, M. Grote et d'autres autorités, le port de Phalère serait aujourd'hui Haghios-Georgios (Saint-George), en dehors et à l'est de la presqu'île de Munychie; le port de ce dernier nom, à *Porto-Phanari*, et Zéa, le principal port militaire de l'ancienne Athènes, comme de la nouvelle, à *Porto-Stratiotiki*, tous deux sur la côte ouest de la baie de Phalère, et à l'est du grand bassin ou port du Pirée proprement dit.

« Les environs d'Athènes manquent de verdure; néanmoins les montagnes qui l'environnent ont un caractère éminemment pittoresque : « Elles semblent, dit un voyageur, dessinées par le pinceau fier et noble d'un artiste du temps de Périclès. Le Parnès et le Pentélique se reconnaissent à leurs formes variées, à leurs crêtes originales, à leurs anfractuosités capricieuses; le Coridal et l'Hymette, à leurs contours arrêtés et fermes. Le Lycabette dresse derrière l'Acropole sa pyramide pittoresque, surmontée par une chapelle dédiée à saint George et bâtie, selon toute vraisemblance, sur l'emplacement d'un temple antique. »

Le village de *Marathon*, au nord-est d'Athènes, garde son ancien et célèbre nom, qu'on donne aussi à une baie formée à peu de distance par l'Archipel. On y a trouvé récemment des pierres tumulaires. — *Markopoulo*, aussi dans l'Attique, a d'importantes mines de lignite. — *Kératéa*, dans le sud-est de l'Attique, est le chef-lieu du dème de Laurium, célèbre autrefois par ses mines d'argent; ce dème le deviendra peut-être bientôt par des mines de fer d'une bonne qualité qui ont été découvertes récemment. Chateaubriand a habité quelque temps *Kératéa*, lorsqu'il s'embarqua pour l'Asie Mineure. — Sur la côte orientale de l'isthme de Corinthe, et toujours dans l'Attique, on trouve *Mégare*, qui conserve son ancien nom; un peu à l'est, est *Lepsina* (l'ancienne *Éleusis*).

En entrant dans la *Morée* (dont le nom veut sans doute dire *pays maritime*, et fut, croit-on, donné à cette péninsule par les peuples slaves qui y pénétrèrent au temps de l'empire de Byzance), et à l'extrémité méridionale de l'isthme qui sépare le fond des deux golfes de Lépante et d'Égine, on rencontre *Corinthe* (Κόρινθος), qui, ruinée pendant la guerre de l'Indépendance, mais rebâtie en 1833, vient d'être de nouveau ruinée par un tremblement de terre, en 1858. Plusieurs parties de murailles de la vieille forteresse de Corinthe sont de construction cyclopéenne. La ville est à peu de distance de la baie de Corinthe, qui est l'extrémité sud-est du golfe du même nom. L'ancien port est ensablé, et accessible seulement aux petites barques. Dans la partie la plus étroite, l'isthme a environ une lieue et demie. Cela fait à peu près *six milles* grecs : voilà pourquoi on appelle aussi cet isthme *Hexamili* (six milles). Le point de partage, élevé de 60 mètres, est très-près du golfe d'Athènes. — Le village d'*Haghios-Georgios* (Saint-George), au sud-ouest de Corinthe, est près de l'emplacement de l'ancienne ville de *Némée*.

Sur une langue de terre qui s'avance dans le golfe auquel elle donne son nom, s'élève *Nauplie* ou *Napoli de Romanie* (Ναύπλιον), peuplée de 15 000 âmes, qui a été un moment la capitale de la Grèce après la guerre de l'Indépendance, et qui est aujourd'hui le chef-lieu du nome d'*Argolide-et-Corinthie*; elle possède un port assez important, quoiqu'il n'offre aux vaisseaux qu'un mouillage éloigné de plus d'une lieue de ses remparts. Deux forts, dont celui de *Palamède* date de la plus haute antiquité, en forment la défense. Ce dernier, qui fut reconstruit par les

Vénitiens, a reçu le surnom de *Gibraltar de la Grèce*. Il couronne le rocher de Palamède. — A huit lieues à l'est, *Damala*, près d'une baie qui dépend du golfe d'Égine, est un village voisin des ruines de l'antique *Trézène*.

Près du fond du golfe de Nauplie, vers les bords de la Panitsa (l'ancien Inachus), on voit *Argo* ou *Argos*, qui n'a conservé de son antique splendeur qu'un théâtre et une forteresse construite sur un pic tellement escarpé que, dans le système actuel de défense, il ne peut être utilisé : elle n'a que 6 000 habitants. Ses jardins sont remarquables par leur fertilité. — A quelques lieues au nord-est d'Argos, le petit village de *Kharvati* est intéressant par les ruines de l'antique *Mycènes* que l'on voit dans son voisinage, et qui offrent encore des constructions antérieures au siége de Troie. Près de l'emplacement de cette ville, qui fut détruite cinq à six siècles avant notre ère, il existe un monument remarquable qui porte le nom de tombeau d'Agamemnon : c'est une vaste grotte, dont l'entrée est ornée d'une imposante architrave. — Sur la côte orientale de l'Argolide, est le village de *Nea-Épidavros*, sur l'emplacement de l'*Épidaure* fameuse par un temple d'Esculape.

Dans le nome d'*Akhaïe-et-Élide*, qui occupe le nord-ouest de la Morée, nous voyons d'abord la petite ville de *Vostitza*, l'antique *Ægium* (Αἴγιον), avec un port assez commerçant; puis *Patras* (Πάτραι), qui fut entièrement détruite dans la guerre de l'Indépendance, et qui, grâce à l'influence des Français, rebâtie sur un nouveau plan, est devenue une jolie ville, peuplée aujourd'hui de 7 000 habitants. Sa position est avantageuse pour le commerce.

Le nome de *Laconie* occupe le sud-est de la Morée. Son chef-lieu est la petite ville de *Sparte*, sur les ruines de l'antique et illustre cité du même nom. Non loin de là, est *Mistra*, qui, détruite pendant la guerre de l'Indépendance, se trouva réduite de 20 000 habitants à 1 500; elle se relève très-favorablement aujourd'hui. A côté de la ville actuelle, et plus haut, se trouve la *Mistra* du moyen âge, ruinée, avec de charmantes églises byzantines. Dans le voisinage, coule l'Eurotas ou Vasilipotamo, et non loin aussi s'élève le mont Pentadaktylon ou Taygète.

*Monembasie* ou *Nauplie de Malvoisie*, qui est l'ancienne *Épidaure-Limera*, et à laquelle les Grecs rendent aujourd'hui volontiers le nom d'*Épidavros*, est défendue par une forteresse qui domine sa grande rade : cette ville est bâtie sur une petite île qui est unie au continent par un pont de douze arches. Les vins de Malvoisie, si fameux, ne se récoltent presque plus sur les coteaux de cette ville : c'est Santorin qui fournit à peu près tous ceux que la Grèce vend sous ce nom.

*Amyron*, le seul mouillage un peu tenable sur la côte occidentale du *Magne* ou *Maïna*, pays qui occupe l'étroite presqu'île comprise entre le golfe de Coron (*golfe de Messénie*) et celui de Marathonisi ou Kolokythia (*golfe de Laconie*), est célèbre par la courageuse résistance des Maïnotes, qui arrêtèrent, en 1827, toutes les forces d'Ibrahim-Pacha. Sa prospérité croissante est attestée par un grand nombre d'habitations élégantes et plus commodes que celles du reste de la Morée. — Au fond du golfe de Laconie, *Marathonisi* est l'antique *Gythium* (Γύθειον), le port des flottes spartiates. Les Turcs n'y pénétrèrent jamais; et sous le gouvernement despotique et paternel de l'illustre famille des Dzanettaki, ce bourg est de-

venu florissant. Il possède un port commode. Son sol montueux, mais entrecoupé de belles plaines, produit tout ce qui est nécessaire à la vie : on y cultive en grand le coton et le chêne velani, dont la cupule ou l'enveloppe du gland, connue sous le nom de *velanède* ou *vallonée*, remplace la noix de galle dans le commerce. — *Apano-Dolous* et *Kalo-Dolous* sont deux bourgs contigus, renommés par la beauté de leurs femmes.

Entrons dans le nome de *Messénie*, qui forme le sud-ouest de la Morée : nous y trouvons *Coron*, qui donne son nom à un golfe vaste et profond, et dont le port n'offre aux navires qu'un incommode abri contre les vents du sud; — *Modon*, qui a vu les Grecs incendier, en 1825, une flotte turque retirée dans sa rade; — *Navarin*, le seul port militaire de la Morée; théâtre, le 19 octobre 1827, de la grande victoire navale des puissances alliées sur les vaisseaux turco-égyptiens; cette place est l'antique *Coryphasium* ou *Pylos*. — *Kalamata* ou *Kalamai*, chef-lieu du nome, au fond du golfe de Messénie ou de Coron, dominée par les ruines d'un vieux château vénitien, est située au pied de coteaux fleuris, et entourée de champs couverts d'olivers. Elle fut totalement détruite pendant les désastres de l'insurrection; mais sa position favorable y a rappelé le commerce. On y compte 1 500 habitants. — *Nisi*, à deux lieues à l'ouest, sur la Pirnatsa (Pamisos), est au centre d'une plaine magnifique, mais malsaine. — *Arcadia*, l'antique *Cyparisse* (Κυπαρίσσια), s'élève sur le bord d'un golfe. — Le village de *Drouva* est près des ruines de l'ancienne *Olympie*. — *Mavromati* occupe la place de *Messène*. — *Sapienza* et *Cabrera* sont deux îles situées sur la côte et au sud-ouest du nome de Messénie; elles s'appelaient autrefois îles *Œnusses*.

Terminons la Morée par le nome, tout intérieur, d'*Arcadie*. — *Karitène*, presque au centre de la péninsule, mérite d'être citée comme le lieu où commença la révolution de Morée. Colocotroni en avait fait une forteresse redoutable, mais elle fut brûlée trois fois par Ibrahim-Pacha. — *Tripolitza* ou *Tripolis*, chef-lieu du nome, occupe un des plateaux les plus élevés de la presqu'île : elle était la capitale de la Morée sous les Turcs, et elle avait alors plus de 15 000 habitants; c'était la résidence d'un pacha. On voit dans ses environs les ruines de *Tégée*. — *Sinanou* est près de celles de *Mégalopolis*. — Le village *Pikerin*, au nord de Tripolitza, est près des restes de Mantinée, célèbre par la victoire d'Épaminondas. — Le *Méga-Spiléon*, couvent taillé en partie dans un rocher, le sombre lac de *Stymphale*, et bien d'autres objets mémorables, que notre plan ne nous permet pas de citer, remplissent l'intérieur de cette superbe péninsule, dont les produits en blé, en orge, en raisin de Corinthe, en figues, en vin, en huile, en coton, en soie, en vingt autres articles, donnent lieu à un commerce considérable.

Nous allons nous lancer sur cette mer semée d'îles, où mille fanaux resplendissants réfléchissent l'image des rochers blanchâtres, des coteaux verdoyants, des écueils, des vignobles qui s'élèvent en terrasses. C'est encore le riant coup d'œil chanté par Virgile, avec quelques modifications cependant; car, excepté Tino et quelques autres, ces îles, quoique pittoresques, sont aujourd'hui nues et arides généralement; on peut penser que jadis elles étaient couvertes de forêts, et que, ces forêts ayant été détruites par les besoins de la civilisation, la terre végétale des

pentes, presque partout très-inclinées, aura été enlevée peu à peu par les eaux et entraînée dans la mer.

Le groupe d'îles le plus considérable que possède la Grèce, ce sont les *Cyclades,* dont la plus septentrionale est Andros, la plus méridionale Santorin, la plus occidentale Milo, et la plus orientale Stampalie; mais cette dernière est restée politiquement à la Turquie.

Les *Cyclades,* comme l'indique leur nom, se groupent en *cercle* autour de l'île sacrée de Délos. La plus considérable est *Naxie,* l'antique *Naxos,* parsemée de montagnes, dont la base, granitique et schisteuse, supporte de beaux marbres blancs, et qui donnent naissance à des sources nombreuses rafraîchissant un sol fertile. Un bon port faciliterait l'exportation de ses produits. Elle renferme environ 20 000 habitants, et *Naxie,* sa seule ville, en compte 4 000. Les produits de l'île sont les vins, le blé, l'orge, l'huile, les oranges, les citrons, les pêches, les figues, le fromage, qu'elle exporte à Constantinople, le coton, le miel et la cire. La récolte des vins fut si abondante une année, qu'on fut obligé d'en verser dans la citerne des Capucines.

En voguant au sud-est de Naxos, *Amorgo* ou *Amorgos,* dépourvue de bois, nous montre ses vignobles et son monastère, auquel on ne parvient qu'au moyen d'échelles. Le cèdre, le genévrier et le pistachier-lentisque couvrent les rochers de cette île, qui manque de port. — *Namphi* ou *Anaphi* (Ἀνάφη) abonde en oignons et en perdrix. On y voit encore les restes d'un temple d'Apollon, et l'on y a trouvé une magnifique statue de Muse. — Plus à l'ouest, nous trouvons *Santorin,* dont le volcan nous a déjà occupé. Loin d'être un amas de pierres ponces, l'ancienne *Théra* est une île fertile en orge, en vin excellent fort spiritueux, qui a la couleur de celui du Rhin; en coton, que l'on ne replante pas tous les ans comme dans les autres îles; il y croît aussi quelque peu de froment. Les habitants, au nombre de 12 000, sont tous Grecs.

Une excursion au nord nous mène à *Paros,* célèbre par ses marbres; elle a 2 000 habitants, un sol aride que la rosée seule fertilise, mais le meilleur port de l'Archipel. Le marbre sert maintenant à faire des mortiers et des salières. — *Nio,* l'antique *Ios,* possède des ports commodes et des pilotes habiles. On croit que c'est sur son sol qu'Homère expira. — *Sikino* donne le meilleur froment de l'Archipel. Son ancien nom de *Sicinos* (Σίκινος) lui vient de ses excellentes figues, qu'on y cultive encore.

Nous avons parlé des grottes d'*Antiparos* (ancienne *Oléaros*) de *Polycandro* ou *Pholegandros* (Φολέγανδρος), dont les rochers ont un aspect effrayant, ainsi que de la volcanique *Milo* (*Melos*), où s'élève un mont Saint-Élie, nom commun dans l'orographie grecque. Cette île malsaine abonde en froment, coton, melons et coloquintes; elle a un excellent port, qui offre, à son entrée, des rochers basaltiques. Les galeries souterraines de Milo ont paru être à Dumont d'Urville les restes d'un ancien labyrinthe. Cependant d'autres les regardent comme des catacombes. L'île est d'ailleurs remplie d'antiquités : on y voit des murailles cyclopéennes, un amphithéâtre qui ne fut jamais achevé, et les restes d'un temple. C'est sur son sol que l'on découvrit la Vénus dite de Milo, admirable statue qui décore aujourd'hui les galeries du Louvre. Les bains chauds de cette île

étaient autrefois fréquentés. On y compte 7 à 8 000 habitants; la ville du même nom, située dans la partie orientale, en a près de 5 000. — *Kimoli* ou *Kimolo*, ou l'ancienne *Cimolos*, qui doit le nom d'*Argentière* à ses mines d'argent, ne fournit guère au commerce qu'une argile particulière appelée *cimolithe* ou terre cimolée.

En tournant vers l'Attique, nous laisserons à droite la salubre *Siphanto* (*Siphnos*), qui, riche de ses fruits, néglige ses mines, mais qui fabrique des chapeaux de paille; *Séripho* (*Sériphos*), où la tête de Méduse, disait-on, avait pétrifié tout, jusqu'aux habitants, et qui ne dément pas la mythologie, puisqu'elle est hérissée de rochers, et que les minerais de fer s'y montrent à la surface du sol. Elle est célèbre aussi dans la Fable pour avoir été la prison de Danaé. — *Thermia*, l'ancienne *Cythnos* (Κύθνος), ne manque ni de sources chaudes, ni de figues, ni d'orge; elle renferme 6 000 habitants, trois villages et un bourg, où réside un évêque grec. — Enfin, *Zéa*, l'ancienne *Cea* ou *Ceos* (Κέα, Κέος), diminuée par des tremblements de terre, a encore un port excellent. Elle a 34 églises, 5 couvents et 5 000 habitants. Son chef-lieu, du même nom, est bâti sur d'énormes murailles, et compte 3 000 âmes. Cette île, qui déjà avait fourni à l'histoire la *chronique de Paros*, a encore offert à un voyageur danois une ample récolte de monuments intéressants.

C'est sur les côtes mêmes de la Grèce que nous trouvons *Coulouri*, que l'histoire appellera éternellement *Salamine*; puis cette *Enghia* ou *Égine*, aujourd'hui peuplée de pigeons, et qui jadis faisait ombrage aux Athéniens : elle est garnie de rochers inaccessibles, dépourvue de bois et de ruisseaux; mais elle a 3 ou 4 000 habitants, une petite ville du même nom, avec un bon port, un grand nombre d'antiquités, et plusieurs établissements philanthropiques et littéraires, qui y furent fondés lorsque le gouvernement grec y était établi, au début de l'indépendance de la Grèce.

*Hydra*, l'*Hydrea* des anciens, et la *Tchamlidjah* des Turcs, est la demeure d'une peuplade industrieuse, commerçante et passionnée pour la liberté, qui a souvent fait trembler Constantinople, et qui a combattu au premier rang contre la domination musulmane. Elle compte environ 30 000 habitants, la plupart réunis dans la ville du même nom, l'une des plus jolies de la Grèce. — *Spetzia*, l'antique *Tiparénos*, est voisine d'Hydra, dont elle n'est qu'un diminutif pour la qualité morale de ses habitants. La ville qu'elle renferme est petite et compte environ 3 000 âmes. Elle forme, avec *Spetzia-poulo*, située au sud-est, ce qu'on appelle les îles *Spetsæ* (Σπέτσαι). — *Poros* (l'ancienne *Calaurie*, si célèbre par la mort de Démosthènes), est au nord d'Hydra.

Si nous partons de Naxos pour aller au nord, nous découvrons *Myconi*, jadis *Myconos*, peuplée de 4 000 habitants, hardis marins. — L'humide et froide *Syra* (*Syros*) ne laisse pas d'être fertile en blé, en orge, en figues et en coton. Elle est bien placée au cœur des Cyclades, avec un bon port, qui est un point de relâche pour les navires qui se rendent de la Grèce ou de l'Occident à Constantinople, à Smyrne et à Odessa. *Hermopolis* (Ἑρμουπόλις) ou la *Nouvelle-Syros*, sa principale ville, renferme 30 000 habitants. — Entre ces îles, *Délos* (ou la *Petite Sdili*) élance son stérile sommet, couronné du mont Cynthus, qui n'est qu'un bloc de granite. Cette île rassemblait jadis la Grèce aux fêtes brillantes d'Apollon; elle

n'est aujourd'hui habitée que par des lapins et quelques bergers. On y voit encore quelques débris de son temple de Diane et d'Apollon, et du portique de Philippe le Macédonien. La *Grande Sdili* (l'ancienne *Rhénéa*) est à l'ouest de cette petite île. — *Tine* ou *Tino*, l'antique *Tenos*, une des îles les plus agréables, produit de la soie, des figues, des oranges, du vin, mais pas assez de blé pour ses habitants, dont on a estimé le nombre à 30 000, tandis qu'on n'en donne que 12 000 à l'île d'*Andros*, singulièrement fertile en soie et en fruits, et dont les montagnes, riches en sources, sont couvertes d'arbousiers.

Le détroit nommé *Bocca Silota* ou *canal d'Oro*, où périt la flotte des Grecs en retournant de Troie, sépare les Cyclades de la grande île de *Négrepont* (*Negroponte*, suivant l'orthographe italienne) ou *Égripos*, l'ancienne *Eubée*. Elle abonde encore en bétail, blé, vin et fruits; il y a des carrières d'amiante et des mines de lignite; l'olivier y réussit, et ses forêts, riches en bois de construction, embrassent de charmantes et solitaires vallées, comme du temps de Dion Chrysostome. Nous avons parlé des mouvements irréguliers de l'*Euripe*, détroit qui sépare l'île du continent voisin; au point où les deux terres sont le plus rapprochées, un pont tournant les rejoint. On a fait d'importants travaux pour la navigation de ce passage assez difficile, dont la profondeur minimum est de 4m. 50. C'est à ce même endroit qu'est située la ville de *Négrepont* ou *Égripos*, qui reprend aussi son ancien nom de *Chalcis* (Χαλκίς), place forte, une des clefs de la Grèce, et peuplée de 16 000 habitants. Dans le sud de l'île, *Karysto* ou *Othonopolis*, offre dans sa rade un abri précieux pour les navires que la violence du vent empêche de doubler le cap d'Oro; le mouillage est suffisamment vaste et commode, même pour une escadre. Non loin de là, sont les îles *Pétali*, sur l'une desquelles de vastes magasins ont été bâtis pour une grande exploitation agricole.

Dans la partie septentrionale de l'Archipel, les îles sont plus éparses. C'est *Skyros* ou *Skyro* (Scyros), riche en marbre; *Scopélo* (*Scopélos*), qui donne des vins estimés; *Skiatho* (*Sciathos*, Σκίαθος), avec une vaste et bonne rade, et une petite ville du même nom, située sur un rocher où l'on ne peut arriver que par un pont de bois, position que les habitants ont choisie pour se mettre à l'abri des pirates; *Sarakino*, l'ancienne *Péristera*, où l'on exploite encore cet excellent vin que vantait l'antiquité; *Kélidromi*, l'ancienne *Halonésos*.

Les Grecs étaient soumis à l'empire Ottoman depuis plusieurs siècles, lorsqu'ils ont pris enfin les armes pour secouer le joug, et des actions héroïques ont signalé leur réveil, par terre et par mer, de 1821 à 1827. Mais la discorde, comme aux temps anciens, paralysa d'abord leur essor. Au milieu des dissensions qui régnaient parmi leurs chefs, ils auraient peut-être succombé devant leurs anciens dominateurs, plus nombreux et soutenus d'une armée d'Égyptiens et d'Arabes, si les Français, les Russes et les Anglais ne les eussent soutenus : la brillante journée de Navarin, où la marine des trois puissances détruisit la flotte turque, amena définitivement l'affranchissement de la Grèce; la présence des troupes françaises sur le sol de la Morée força le pacha d'Égypte d'évacuer cette péninsule; après l'essai infructueux d'une république, le pays, devenu libre, forma définitivement un royaume.

Le gouvernement de la Grèce est une monarchie constitutionnelle, où le pouvoir royal est limité par deux chambres (un sénat et une chambre des députés). La France, l'Angleterre et la Russie arrêtèrent, en 1830, que ce pays formerait une monarchie héréditaire, et le choix du nouveau roi tomba sur le prince Othon de Bavière. L'ordre de succession au trône fut déterminé par les représentants des trois grandes puissances, le 30 avril 1833.

A la tête de chacun des dix nomes est un magistrat appelé *nomarque;* un *éparque* dirige l'éparchie, et un *démogéronte,* le dème. Les démogérontes sont nommés p[illegible] peuple; les autres magistrats le sont par le roi. La justice est rendue pa[illegible] justices de paix, des tribunaux d'éparchie et des cours d'appel. Une cour de cassation, ou l'*aréopage,* siége à Athènes.

La religion grecque, appelée par les Grecs religion orthodoxe, est celle de l'État et de presque toute la nation.

L'Église grecque est administrée par un synode présidé par l'évêque métropolitain d'Athènes, et [illegible]uquel sont appelés alternativement et à tour de rôle tous les autres évêques du royaume.

La langue grecque moderne se rapproche beaucoup du grec ancien : elle est belle, et s'embellit encore de jour en jour, en prenant des règles plus fixes; il y a une tendance marquée, surtout parmi les classes élevées de la société, à lui rendre les règles et les formes de l'ancienne langue. L'instruction commence à reprendre de l'essor dans cette contrée, qui a été le berceau des arts, des lettres et des sciences en Europe, et elle a fait depuis quelque temps de notables progrès. Athènes a une importante université. Une école normale, aussi à Athènes, a pour but la formation de maîtres destinés aux écoles communales. Chacune des 273 divisions municipales du royaume est tenue de prendre à sa charge les frais [illegible] une école primaire, et le gouvernement promet son aide à celles dont les fonds ne suffiraient pas à cet effet. Les écoles publiques sont divisées en trois classes : en premier lieu, les écoles élémentaires, qui sont divisées en supérieures et inférieures; dans les dernières, on enseigne lecture, écriture, arithmétique et catéchisme. On exige que le maître ait quelques notions d'agriculture. A ce programme, on ajoute, pour la division supérieure, grammaire, composition de style, grec ancien, histoire sacrée et profane, géographie, notions élémentaires de géométrie et de mécanique, histoire naturelle, musique vocale et gymnastique.

Il existe maintenant en Grèce environ 400 écoles élémentaires. De ce nombre, 50 sont des écoles de filles; 40 000 enfants, dont 34 000 garçons et 6 000 filles, fréquentent ces écoles.

Chaque éparchie a une école secondaire dite *école hellénique,* où s'achève l'étude du grec ancien. Les écoles helléniques sont fréquentées par 4 000 élèves. L'instruction supérieure s'acquiert aux gymnases ou colléges, au nombre de sept. Le nombre des élèves des gymnases est de 1 100. Des gymnases on passe à l'université d'Athènes. Cet établissement a été construit et doté par souscriptions et doit son existence surtout aux Grecs établis à l'étranger. Il se divise en quatre facultés : philologie et sciences, théologie, droit et médecine. On y compte 500 élèves. L'université d'Athènes est une pépinière pour le clergé, le barreau, le service médical de l'armée et des provinces, et pour le personnel des écoles

non-seulement de la Grèce, mais aussi de la Turquie. Elle possède une bibliothèque composée de 70 000 volumes dus à divers dons. Un séminaire, fondé à Athènes par un particulier, contribue, ainsi que l'université, à former un clergé éclairé.

Il y a une école militaire, établie au Pirée, et qui correspond à l'école polytechnique de France; il faut remarquer aussi l'école de la société philecpædeutique, pour l'éducation des jeunes filles. Un magnifique édifice est destiné au service de cette école. Enfin, citons l'école des beaux-arts, celle d'agriculture, située à Tirynthe, et le grand musée d'antiquités, dont le gouvernement a ordonné la création à Athènes, en 1858 (1).

Les Grecs ont malheureusement conservé de leurs pères la vanité, l'inconstance, et peut-être aussi la mauvaise foi : mais la nature ne leur refuse pas les dons de l'esprit; ils naissent encore orateurs et poëtes; le défaut seul d'instruction étouffe leurs talents. Le sarcasme et la raillerie sont encore, comme chez les anciens Grecs, les principaux ornements du discours. Au milieu des objets les plus sérieux, un geste, une parole, une frivolité, suffisent pour leur faire oublier les affaires les plus importantes. Les *Moraïtes* paraissent moins frivoles que les citadins du nord, et plus faits pour être un peuple libre sous une bonne discipline. Les Athéniens ont conservé quelques traces de leur ancienne politesse. L'idiome y est plus doux que partout ailleurs : il y a quelque chose de plus animé dans les sons, de plus précis dans l'expression. Les Athéniennes d'aujourd'hui ne le cèdent en rien à celles d'autrefois : la forme ovale de leur figure, la ligne droite et régulière qui en dessine le profil, la pureté du contour, les yeux à fleur de tête, grands, noirs et vifs, le front petit, les lèvres vermeilles et l'inférieure un peu renflée, les sourcils fins et bien arqués, la gorge ronde, la taille légère, les mains petites ainsi que les pieds; enfin un ensemble qui plaît, intéresse et enchante, soit qu'elles se meuvent languissamment dans la mélancolique *danse d'Ariadne,* soit que la volupté les entraîne dans les tourbillons de la *Romeïka.* Leur costume a conservé quelques traces de l'antique. La tunique blanche et transparente qui caresse leur taille, à partir de leur gorge jusqu'en bas, le manteau de drap d'or ou de soie qui couvre leurs bras et tombe avec grâce sur leurs épaules, un mouchoir fin dont elles entourent leur tête négligemment, et sur lequel s'entrelacent en petites tresses leurs beaux cheveux noirs, tout cela fait un effet charmant et admirable. Mais une ceinture grossière et mal placée, mais des culottes d'étoffes rouges, mais souvent un lourd manteau désenchantent notre imagination et nous rappellent l'empire de la barbarie.

Les ecclésiastiques séculiers occupent les places de lecteur, de chantre, de diacre, de prêtre et d'archiprêtre; ils ne dépassent jamais ce dernier grade. C'est parmi les moines que s'élisent les évêques, les métropolitains, les archevêques et

(1) Il est impossible de ne pas mentionner ici un établissement célèbre, non grec, mais entretenu par le gouvernement français : c'est l'*École française d'Athènes,* qui reçoit de jeunes savants de France envoyés à cette école pour faire en Grèce et dans les pays voisins des recherches archéologiques, géographiques et historiques. Elle a rendu déjà les plus grands services à la science, et plusieurs de ses élèves sont devenus illustres.

les patriarches. Les prêtres et autres desservants peuvent se marier, mais seulement avant leur ordination, une seule fois, et à une vierge.

Les Grecs font cinq carêmes tous les ans, pendant lesquels ils ne peuvent prendre d'autre nourriture que des poissons secs ou salés, assaisonnés seulement avec de l'huile d'olive; c'est ainsi qu'ils observent tous les vendredis de l'année, et avec tant de rigueur, qu'ils pardonnent plus volontiers à celui qui vole ou qui assassine, qu'à celui qui enfreint le carême ou le vendredi. Une faible partie des Grecs s'est laissé entraîner à une sorte de réunion avec l'Église romaine, en reconnaissant le pape pour chef spirituel, mais en retenant néanmoins le mariage des prêtres, et les rites de l'Église d'Orient : cette dissidence, soigneusement entretenue par la vanité des rois catholiques, a révolté l'esprit national de la Grèce, presque sans fruit pour l'Église romaine. Ce sont là les grecs-unis; il y a aussi un certain nombre de catholiques proprements dits.

Une tribu des paysans de Laconie, réfugiés dans le mont Taygète, a toujours conservé, sous le joug ottoman, une ombre de la liberté si chère à leurs ancêtres. Les *Maïnotes,* accoutumés dès l'enfance à manier les armes, étaient toujours prêts à s'aller mesurer avec les Turcs, dont le nom seul les mettait en fureur : leur courage, qui dégénère souvent en témérité, prend encore de la force d'une connaissance parfaite des positions avantageuses de leurs défilés. Souvent des dissensions ensanglantent leurs chaumières : implacables dans leurs haines et dans leurs vengeances, ils n'abjurent les unes et les autres qu'à la voix des vieillards les plus respectables du canton. Les avis de ces vieillards sont des oracles. C'est devant eux que l'on règle, dans des *synodes,* les dépenses communes, et que l'on détermine les mesures de sûreté et de conservation pour le pays. Ces mesures, concertées dans les réunions des capitaines, sont adressées à un chef qui les met à exécution, et qui recevait autrefois une investiture du gouvernement turc, lorsque les Maïnotes lui avaient déféré le commandement. Ce peuple, qui a bravé si longtemps les forces ottomanes, est peu nombreux. On n'estime la population du Magne qu'à 60 000 âmes, dans lesquelles on ne compte que 15 000 hommes faits. Les productions de ce petit pays et les principaux objets de son commerce sont l'huile, la vallonée, le seigle, le miel, la cire, la noix de galle, le coton, le kermès, les cuirs bruts et les laines. L'agriculture a fait depuis quelque temps de très-grands progrès. Les cantons du nord se fertilisent insensiblement; les ports du Magne, capables de recevoir les plus gros vaisseaux, sont destinés à acquérir un jour un haut degré de splendeur. Sombres, courageux et amis de la liberté, comme les Spartiates dont ils descendent, ils ont puissamment contribué à la conquête de l'indépendance de la Grèce.

Les *Cacovouniotes,* pirates sanguinaires, qui demeurent vers le cap Matapan, ne doivent pas être confondus avec les *Maïnotes.* Ennemis du genre humain, ils ne respirent que le pillage et le meurtre. On en dit autant des *Baniotes* qui demeurent dans l'intérieur.

Les Grecs sont d'excellents marins. Dans les montagnes, un grand nombre d'entre eux se livrent impunément au brigandage; et l'on entend quelquefois célébrer, dans les chansons populaires, les exploits des principaux *klephthes* (brigands).

Faisons remarquer, en terminant, que la Grèce est dans une voie de progrès

commercial et agricole très-satisfaisant, et qu'on suit avec un grand intérêt les changements presque merveilleux qui se sont opérés dans sa condition depuis vingt-cinq à trente ans.

De 1821 à 1827, la guerre contre les Turcs avait complétement ruiné le pays, et, à l'époque où les puissances protectrices mirent fin à la lutte en faisant de la Grèce un État indépendant, toutes les habitations étaient détruites, la culture anéantie, les vignes et les oliviers ravagés, et la population, presque partout sans asile, avait été décimée par les maux de la guerre. Depuis, tout s'est admirablement relevé.

La population s'est accrue dans des proportions considérables : en 1834, on ne comptait que 612 600 âmes; les derniers recensements donnent pour 1857 le chiffre de 1 045 000 habitants. En 1834, il n'existait en Grèce que 94 927 habitations, dont on estimait la valeur à 97 810 269 drachmes; leur nombre s'élève aujourd'hui à 203 605, dont la valeur est portée à 323 667 857 drachmes (1 drachme = 88 cent.)

Les produits de la vigne occupent en Grèce la première place parmi les éléments de la fortune publique. En 1831, les droits de douane sur les exportations des raisins connus dans le commerce sous le nom de raisins de Corinthe, se montaient à 71 000 drachmes seulement; en 1836, ils s'élevaient déjà à 312 122 drachmes; en 1851, la production des raisins destinés à l'exportation était de 61 millions de litres; en 1856, l'exportation en était de 23 millions de francs.

Après le produit des raisins, vient celui de la soie. En 1840, le revenu des cocons a été de 650 000 drachmes; il s'est élevé, en 1857, à 5 523 000. On évaluait à 380 000 le nombre des mûriers existant en Grèce en 1834; il est aujourd'hui de 1 500 000.

Le commerce des figues est considérable : c'est surtout dans la Messénie que la culture du figuier a lieu sur une grande échelle. Il a été exporté, en 1856, 92 000 quintaux de figues; cette exportation n'avait été, en 1840, que de 41 564 quintaux. Au lieu des 50 000 pieds de figuiers qui existaient en 1840, on en compte aujourd'hui 260 000. Le nombre des oliviers, qui, en 1834, était de 2 300 000, est arrivé, en 1857, au chiffre de 7 400 000. Le trésor a perçu en dîmes une somme d'un million de drachmes sur cette culture.

L'industrie de la Grèce a fait moins de progrès que les autres branches de la fortune publique. Les capitaux et la main-d'œuvre manquent encore à la Grèce; l'intérêt de l'argent y est trop élevé et monte généralement à 20 0/0; la journée d'un ouvrier est ordinairement de 5 drachmes.

Mais la navigation grecque occupe une place très-brillante. Le pavillon grec est en possession d'une grande partie des transports de la Méditerranée. Avant 1830, la marine grecque comptait 449 bâtiments, du port de 52 000 tonneaux. Elle en compte aujourd'hui 4 400, avec 30 000 marins et 260 000 tonneaux. Syra est le centre de l'activité commerciale de la Grèce.

Le revenu de l'État, qui, en 1833, dépassait à peine 6 millions de drachmes, s'élevait, en 1857, à 18 millions de drachmes (environ 16 millions de fr.). L'armée est de 10 000 hommes. Quelques goëlettes et quelques cutters sont toute la force de la marine militaire de la Grèce.

## ÎLES IONIENNES.

Nous avons parcouru l'Archipel; quelques autres îles se rattachent encore à la Grèce : ce sont celles qu'on a réunies dans un État particulier protégé par l'Angleterre, sous le nom de *république des Sept-Îles* ou *des îles Ioniennes*. Nous décrirons ici, comme à la place la plus naturelle, cette région toute grecque, depuis longtemps soustraitre au joug ottoman par les Vénitiens, et qui a passé ensuite par les mains des Français et des Russes. Placées à l'ouest de la Grèce, sous l'influence des zéphyrs doux et pluvieux, ces îles jouissent d'un long printemps et d'étés modérés; mais les vents y amènent des changements subits. Le sol est généralement rocailleux et aride; mais, où il se trouve un peu de terre, les oliviers, les citronniers, les orangers, les figuiers étalent, sans interruption, leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage. On fait dans plusieurs endroits la vendange quatre fois l'année, et l'on cueille des roses et des giroflées en abondance au cœur de l'hiver.

*Corfou* (l'ancienne *Corcyre* ou *Scheria*), la principale, la plus importante et la plus septentrionale de ces îles, n'est séparée de l'Épire que par le canal du même nom, de 3 kilomètres de large à l'endroit le plus étroit : elle est traversée du nord au midi par une chaîne de montagnes dont le sommet, nommé *San-Salvador*, ne dépasse guère 950 mètres. Elle a environ 65 kilomètres de long, sur 30 dans la plus grande largeur, 5 dans la moindre, et renferme au delà de 70 000 habitants. Nulle part l'olivier ne devient plus beau; mais l'huile est âcre. Les autres produits de l'île sont le sel, les oranges, les limons, le miel et la cire. Cette île fut longtemps considérée comme le boulevard de l'Italie contre les musulmans, et elle est comme la clef de l'Adriatique. Sa capitale, *Corfou*, sur la côte orientale, présente encore un système régulier de fortifications : c'est le siége du gouvernement des Sept-Iles. On y compte 17 000 habitants. La ville n'est ni grande ni belle, mais elle est protégée par une forteresse redoutable. Il y a deux citadelles : dans l'une réside le gouverneur. Celle-ci est séparée de la ville par une esplanade. L'autre, appelée *le Fort*, est située un peu à l'occident. Le port est très-petit : il n'admet que des navires marchands et des sloops de guerre, mais la rade est spacieuse et sûre. Une partie du faubourg Kastrades s'étend sur l'emplacement de l'ancienne ville de Corcyre. En vue de Corfou, à la distance d'un mille environ, est l'île de Vido, où l'on fait la quarantaine. Elle est protégée par une triple rangée de pièces d'artillerie, et forme une des principales fortifications du port. Toute la campagne de Corfou, délicieusement fleurie, est habitée par des Grecs; il y a des familles italiennes dans la ville.

La petite île de *Paxo* (*Paxos* ou *Éricuse*), dépourvue d'eau de source, n'ayant ni blé ni pâturages, mais fertile en huile et en vin, contient 5 000 habitants grecs.

L'île de *Sainte-Maure*, appelée aussi *Levkada*, d'après son nom ancien, *Leucadie*, a 30 kilomètres de long, 13 de large, et 20 000 habitants grecs. Cette île produit du sel en abondance. On prétend qu'elle a été liée au continent par un isthme, que les Corinthiens coupèrent. Elle n'y communique plus aujourd'hui

que par un banc de sable et des ponts de bois. Sa capitale, *Amaxikhi*, contient environ 6 000 âmes. On y remarque un aqueduc de 370 arches, construit à la façon des Romains, qui traverse la mer et s'appuie d'un côté sur la forteresse de *Sainte-Maure*, bâtie sur le banc de sable qui rattache l'île au continent, et de l'autre sur la ville d'Amaxikhi; mais un tremblement de terre l'a en partie détruit.

*Céphalonie* (l'ancienne *Céphallénie*), quoique, politiquement, moins importante que Corfou, est d'une étendue plus considérable. Sa longueur est d'environ 52 kilomètres et sa largeur, de 31. Le nombre de ses habitants est évalué à 72 000. C'est une peuplade courageuse, intelligente, mais vindicative et peu scrupuleuse sur les moyens de gagner; elle a produit plus d'un Ulysse. Il y a un port excellent qui s'étend entre les deux petites villes d'*Argostoli* et de *Luxuri*. La première, chef-lieu de l'île, à 8 000 hab. Céphalonie a un sol très-montueux, mais fertile en raisins, huile et vins. Le sommet du mont *Ainos* s'élève à 1 300 mètres.

Près de là, est l'île de *Théaki*, l'ancienne Ithaque : elle a 23 kilomètres de longueur, une petite ville appelée *Vathy*, quelques villages, et 11 500 habitants.

*Zante* (l'ancienne *Zacynthe*), la plus grande de ces îles après Corfou et Céphalonie, et qui n'est éloignée que de 14 kilomètres de cette dernière, a environ 36 kilomètres de long sur 18 de large, et renferme presque 37 000 Grecs, qui, plus que dans les autres, ont conservé les mœurs et costumes antiques de leurs célèbres ancêtres; mais que n'a-t-on pas dit de leur jalousie, de leurs vengeances perfides! Zante, la capitale, est, avec Corfou, la plus grande ville de toutes les îles Ioniennes; elle a de 14 à 15 000 habitants, dont un douzième de Juifs. L'île, sujette aux tremblements de terre, produit beaucoup de raisins de Corinthe, de l'huile, du coton et du vin; c'est la *fior di Livante*, disaient les Vénitiens. Une fameuse source de bitume s'y trouve.

*Cérigo*, l'ancienne Cythère, au sud de la Morée, séparée de toutes les îles précédentes, appartenait aussi aux Vénitiens, et fait partie de la nouvelle république. On y recueille du raisin de Corinthe, du vin et de l'huile. C'est une île pierreuse, d'un aspect pittoresque, et, derrière son enceinte de rochers, elle renferme des vallées bien arrosées, des champs fertiles en blé, de gras pâturages, et une population rustique, heureuse, toute grecque, de 13 000 individus. La flore de l'île offre des plantes rares et se rattache à celle de Candie.—*Cérigotto* (l'ancienne *Ægilia*) au sud-est de Cérigo, se rattache aussi à la république des *Sept-Iles*, quoique ce soit la *huitième* de cet ensemble insulaire.

La république des îles Ioniennes a 227 000 habitants, un revenu public de 10 millions de francs, et une milice nationale de 4 à 5 000 hommes. L'Angleterre y entretient environ 3 000 hommes de troupes.

Les Ioniens se gouvernent par des institutions où prédomine l'aristocratie. La religion grecque est celle de l'État, mais le clergé se ressent de l'ignorance où les Vénitiens le retenaient. Il y a à Corfou une bonne université grecque.

Un lord haut-commissaire représente le gouvernement anglais dans ces îles; à côté de ce pouvoir, se trouvent un sénat ionien et une assemblée législative. Le sénat se compose de cinq membres élus par le corps législatif, avec un président nommé par le lord haut-commissaire. Les Sept-Iles comptent vingt et une cours de justice, lesquelles relèvent de la cour suprême de Corfou.

# TABLEAUX DE LA GRÈCE ET DES ILES IONIENNES.

## GRÈCE.

SITUATION DE LA GRÈCE : entre 36° 23′ et 39° 25′ de latitude nord ; entre 18° 20′ et 23° 45′ (île Amorgos) de longitude est.
SUPERFICIE : 47 600 kilom. carr. — POPULATION en 1857 : 1 043 232.

| | NOMES. | POPULATION EN 1853. | CHEFS-LIEUX DES NOMES. | ÉPARCHIES. |
|---|---|---|---|---|
| Grèce septentrionale. | Attique et Béotie (Ἀττικὴ καὶ Βοιωτία). . . . | 95 220 | Athènes (Ἀθῆναι). | Livadie ou Lévadie (Λεβαδία).<br>Thiva ou Thivæ (Θῆβαι).<br>Attique (Ἀττική).<br>Mégaride (Μεγαρίς).<br>Égine ou Enghia (Αἰγίνη). |
| | Phthiotide et Phocide (Φθιώτις καὶ Φώκις) . . . . | 87 676 | Lamia ou Zeitouni (Λαμία ou Ζειτοῦν) . . . . . | Parnasside (Παρνασσίς).<br>Doride (Δωρίς).<br>Locride (Λοκρίς).<br>Phthiotide (Φθιώτις). |
| | Acarnanie et Étolie (Ἀκαρνανία καὶ Αἰτωλία) . . . | 101 578 | Mésolonghi ou Missolonghi (Μεσολόγγιον). . . . | Missolonghi ou Mésolonghi (Μεσολόγγιον).<br>Naupactide (Ναυπακτίς).<br>Trikhonie (Τριχωνία).<br>Eurytanie (Εὐρυτανία).<br>Valtos (Βάλτος).<br>Vonitsa et Xiroméros (Βονίτσα, Ξηρόμερος). |
| Morée ou Péloponnèse. | Argolide et Corinthie (Ἄργολις καὶ Κορινθία) . | 109 477 | Nauplie (Ναύπλιον) | Nauplie (Ναυπλία).<br>Argolide (Ἄργολις).<br>Hermionide et Spetsæ (Ἑρμιονίς, Σπέτσαι).<br>Trézénie (Τροιζηνία).<br>Hydra (Ὕδρα).<br>Corinthie (Κορινθία). |
| | Akhaïe et Élide (Ἀχαΐα καὶ Ἦλις). . . . . | 125 967 | Patras ou Patræ (Πάτραι). . . . . | Akhaïe (Ἀχαΐα).<br>Égialée (Αἰγιαλεία).<br>Kalavryta (Καλάβρυτα).<br>Élide ou Élie (Ἦλις ou Ἠλεία). |
| | Messénie (Μεσσηνία). . . . . | 100 757 | Kalamata ou Kalamæ (Καλάμαι) . . | Triphylie (Τριφυλία).<br>Olympie (Ὀλυμπία).<br>Messène (Μεσσήνη).<br>Pylie (Πυλία).<br>Kalamata ou Kalamæ (Καλάμαι). |
| | Laconie (Λακωνία) | 88 425 | Sparte (Σπαρτά) . | Œtylos (Οἴτυλος).<br>Gythion (Γύθειον).<br>Lacédémone (Λακεδαίμων). |
| | Arcadie (Ἀρκαδία) | 126 860 | Tripolitza ou Tripolis (Τρίπολις). . . | Épidaure-Limèra (Ἐπίδαυρος-Λιμηρά).<br>Cynurie ou Kynourie (Κυνουρία).<br>Mantinée (Μαντινεία).<br>Gortynia (Γορτυνία).<br>Mégalopolis (Μεγαλόπολις). |
| Îles. | Eubée (Εὔβοια). . | 67 817 | Khalcis (Χαλκίς) . | Khalcis (Χαλκίς).<br>Xirokhori ou Xirokhorion (Ξηροχώριον).<br>Carystie (Καρυστία). |
| | Cyclades (Κύκλαδες). . . . . | 139 337 | Syra ou Hermopolis (Ἑρμούπολις). | Scopélos (Σκόπελος).<br>Syros (Σύρος).<br>Kéa (Ζέα) (Κέα).<br>Andros (Ἄνδρος).<br>Tinos (Τῆνος).<br>Naxos (Νάξος).<br>Théra ou Santorin (Thira) (Θήρα).<br>Mélos (Milo) (Μῆλος). |
| | TOTAL . . . | 1 043 153 | | |

Les recettes, en 1857, se sont élevées à . . . . . 22 920 277 drachmes.
Les dépenses . . . . . 22 542 883 —
Dette au commencement de 1856, environ. . . . . 112 500 000 drachmes.
Armée en 1857 . . . . . 9 686 hommes.
Marine royale en 1857. — 26 bâtiments (dont 2 corvettes), portant 149 canons.

**Mouvement du port du Pirée en 1855.**

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Entrées . . . . . | 814 | navires. | 229 412 | tonneaux. |
| Sorties. . . . . | 595 | — | 173 736 | — |
| Ensemble. . . . . | 1 409 | — | 403 148 | — |

**Commerce de la Grèce en 1854.**

| PROVENANCE ET DESTINATION. | IMPORTATION. | EXPORTATION. |
|---|---|---|
| Angleterre. . . . . | 5 670 363 | 7 020 174 |
| Amérique. . . . . | 142 132 | 135 478 |
| Autriche. . . . . | 4 310 124 | 2 950 245 |
| France. . . . . | 1 812 432 | 447 350 |
| Turquie. . . . . | 8 055 309 | 1 266 969 |
| Russie. . . . . | 819 407 | 300 935 |
| Italie. . . . . | 455 141 | 365 538 |
| Égypte et Candie. . . . . | 674 022 | 119 731 |
| Iles Ioniennes. . . . . | 1 375 000 | 940 234 |
| Autres États. . . . . | 2 492 770 | 304 567 |
| VALEUR TOTALE EN DRACHMES. . | 25 807 699 | 13 851 202 |

**Flotte du commerce en 1857.**

4 339 navires grands et petits, jaugeant ensemble 325 000 tonneaux et servis par environ 29 000 matelots.

## ILES IONIENNES.

| ILES. | SUPERFICIE en milles ang. car. | POPULAT. EN 1856, SANS LES CHEFS-LIEUX. | CHEFS-LIEUX. | POPULAT. DES CHEFS-LIEUX en 1856. |
|---|---|---|---|---|
| Corfou. . . . . | 227 | 52 009 | Corfou. . . . . | 15 921 |
| Céphalonie . . . . . | 348 | 62 665 | Argostoli. . . . . | 9 271 |
| Zante. . . . . | 161 | 23 127 | Zante. . . . . | 14 026 |
| Sainte-Maure. . . . | 180 | 15 748 | Sainte-Maure. . . . | 4 579 |
| Ithaque. . . . . | 44 | 7 111 | Vathy . . . . . | 4 369 |
| Cérigo. . . . . | 116 | 11 863 | Cérigo. . . . . | 1 393 |
| Paxo. . . . . | 26 | 4 833 | Paxo. . . . . | 404 |
| | 1 102 | 176 861 | | 49 963 |
| | | | 226 824 | |

Recettes, en 1856 (les douanes y figurent pour 154 385 l. st.). . 381 439 liv. sterl.
Dépenses. . . . . 357 636 —

Armée nationale : 4 000 hommes.

Marine : 1 frégate et 1 paquebot de guerre à vapeur, tous deux anglais et en station à Corfou ; de plus, 2 bateaux à vapeur portant le pavillon ionien, qui servent à la communication entre les Sept-Iles.

**Commerce et Navigation en 1856.**

Valeur des importations. . . . . 849 210 liv. sterl.
Valeur des exportations. . . . . 571 910 —

NOTA. — Voir le tableau des positions géographiques de la Turquie d'Europe, de la Grèce et des Iles Ioniennes à la fin du livre 6e.

**FIN DU SIXIÈME VOLUME.**

# TABLE DES MATIÈRES DU SIXIÈME VOLUME

## SIXIÈME PARTIE. — AMÉRIQUE.

(Suite.)


Pages.

LIVRE QUATRIÈME. — Description phys. et ethnogr. du Mexique et de l'Amérique centrale. 1
LIVRE CINQUIÈME. — Géographie politique du Mexique et de l'Amérique centrale. . . 30
Mexique . . . . . *Ib.*
Amérique centrale . . . . . 53
Tableaux du Mexique et de l'Amérique centrale. . . . . 67
LIVRE SIXIÈME. — Description physique générale de l'Amérique mérid. ci-dev. espagnole. 71
LIVRE SEPTIÈME. — Colombie. . . . . 86
Vénézuéla . . . . . *Ib.*
Nouvelle-Grenade. . . . . 94
Équateur. . . . . 106
Tableaux de la Colombie. . . . . 116
LIVRE HUITIÈME. — Pérou et Bolivie. . . . . 121
Pérou . . . . . 124
Bolivie. . . . . 147
Tableaux du Pérou et de la Bolivie . . . . . 155
LIVRE NEUVIÈME. — Chili.—Conf. Argentine.—Buenos-Ayres. — Uruguay.—Paraguay. — Patagonie. . . . . 159
Chili. . . . . *Ib.*
Confédération Argentine ou du Rio de la Plata. . . . . 175
République de Buenos-Ayres. . . . . 183
République de l'Uruguay . . . . . 186
Paraguay . . . . . 188
Patagonie, et îles américaines australes . . . . . 191
Tableaux du Chili, de la confédération Argentine, de Buenos-Ayres, etc. . . . . 202
LIVRE DIXIÈME. — Brésil. . . . . 206
Tableaux du Brésil . . . . . 239
LIVRE ONZIÈME. — Guyanes française, hollandaise et anglaise. . . . . 241
Guyane anglaise . . . . . 247
Guyane hollandaise. . . . . 249
Guyane française . . . . . 250
Tableaux des Guyanes française, hollandaise et anglaise. . . . . 255
LIVRE DOUZIÈME. — Antilles ou Archipel Colombien. . . . . 256
Tableaux des Antilles . . . . . 286


## SEPTIÈME PARTIE. — EUROPE.


Pages.

LIVRE PREMIER. — Introduction générale. — Considérations sur la géographie physique. 289
Tableaux de l'Europe physique . . . . . 317
LIVRE DEUXIÈME. — Considérations générales sur la géogr. politique et l'ethnographie. 326
Tableaux de la géographie politique et ethnographique de l'Europe . . . . . 341
LIVRE TROISIÈME. — Description physique générale de la péninsule Turco-Hellénique. 354
LIVRE QUATRIÈME. — Description spéciale de la Turquie d'Europe. . . . . 309
Turquie d'Europe proprement dite. (Prov. continentales immédiatement soumises.) *Ib.*
Principautés Danubiennes ou Serbo-Roumaines (Servie, Valachie et Moldavie) . . 41[illegible]
Iles dépendantes de la Turquie d'Europe . . . . . 442
Gouvernement, mœurs, etc., de la Turquie . . . . . 445
Tableaux de la Turquie . . . . . 467
LIVRE CINQUIÈME. — Grèce et îles Ioniennes. . . . . 475
Grèce . . . . . *Ib.*
Iles Ioniennes . . . . . 492
Tableaux de la Grèce et des îles Ioniennes . . . . . 494


FIN DE LA TABLE.


LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE A. VARIGAULT

E


Pages.

trale. 1
. . . 30
. . . *Ib.*
. . . 53
. . . 67
gnole. 71
. . . 86
. . . *Ib.*
. . . 94
. . . 106
. . . 116
. . . 121
. . . 124
. . . 147
. . . 155
aguay.
. . . 159
. . . *Ib.*
. . . 175
. . . 183
. . . 186
. . . 188
. . . 191
. . . 202
. . . 206
. . . 239
. . . 241
. . . 247
. . . 249
. . . 250
. . . 255
. . . 256
. . . 286

Pages.

ysique. 289
. . . . 317
raphie. 326
. . . . 341
énique. 354
. . . . 309
mises.) *Ib.*
ie) . . 41[illegible]
. . . . 442
. . . . 445
. . . . 467
. . . . 475
. . . . *Ib.*
. . . . 492
. . . . 494